



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07137094 8



DDL
Goulart

Goulart

DDL

MÉMOIRES

D E

LA LIGUE.

TOME VI.

MÉMOIRES

DE

LA LIGUE,

C O N T E N A N T

LES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES
depuis 1576, jusqu'à la Paix accordée entre le Roi
DE FRANCE & le Roi d'ESPAGNE, en 1598.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue , corrigée , & augmentée de Notes critiques
& historiques.*

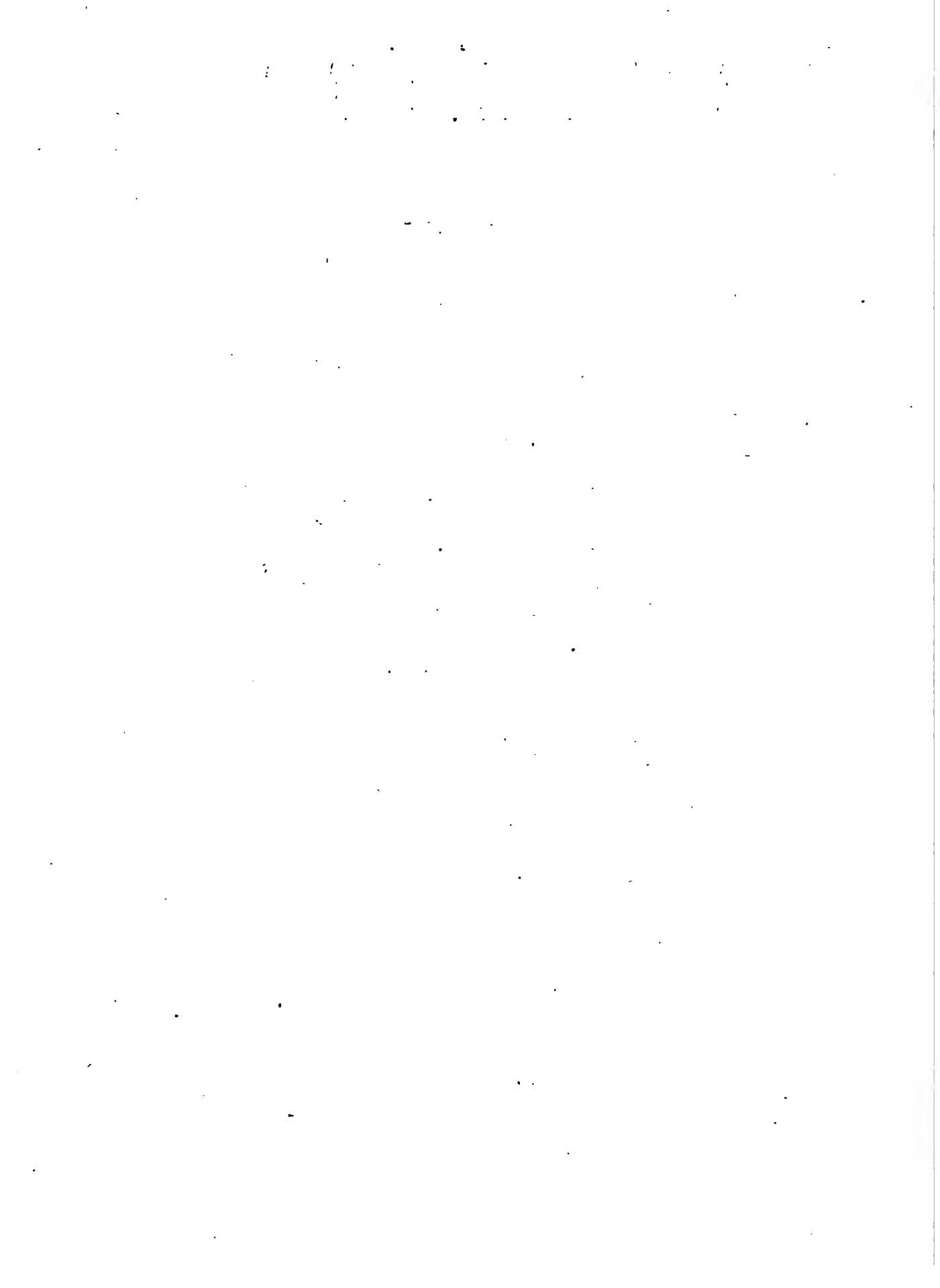
TOME SIXIÈME.

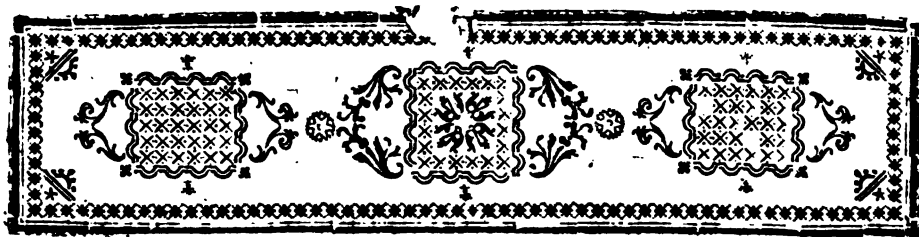


A A M S T E R D A M ,

Chez A R K S T É E & M E R K U S .

M. D C C . L V I I I .





P R É F A C E.

A D. M. D. T.

A LA mienne volonté, cher Frere & Ami, que ce soit ici le dernier Volume des Mémoires de la Ligue. Tout l'amas des Livres précédens & de cestui-ci n'est qu'une parcelle des miseres infinies couvées & écloses par cette Furie infernale en la France. Ai-je osé espérer que la Paix, faite l'an passé (1), puisse être le tombeau d'une si cruelle Bête? Je l'ai désiré, comme tous Esprits paisibles l'ont souhaité & requis. Mais, pour vous dire ce que j'en pense, en ce titre, je m'accommode volontiers à mon affection, souhaitant que je ne sois plus en peine de ce côté-là. Puissent la France & toute la Chrétienté recueillir quelque fruit de l'anéantissement spécieux de la feinte Union, qui a tant désuni de Cœurs d'avec Dieu, d'avec leurs Patriotes, & d'avec eux-mêmes. Puisse l'accord de ces deux grands Princes produire le bien que tout sincere accord doit produire : & soient les discours tragiques dorenavant ca-

(1) Cette Préface étant datée de 1599, la Paix dont on veut parler ici est, sans doute, le Traité de Wervins, conclu le 2 de Mai 1598, entre le Roi de France & le Roi d'Espagne. Les Négociateurs furent, de la part de la France, les Sieurs de Bellievre & de Sillery; de la part de l'Espagne, Mrs

Richardot, Taxis & Verreikens. Les Médiateurs, de la part du Pape, furent le Cardinal de Florence, & François de Gonzague, Evêque de Mantoue. Les Ambassadeurs de Sayoie y furent admis. *Abrégé chronologique du Président Hénault.*

chés au tombeau de silence, pour faire place aux agréables enseignemens d'une Paix assurée. Que dites - vous, m'oïant tenir ce langage? Je le vous dirai moi-même. Ce sont paroles : & je me contente de parler. Puis - je autre chose parmi tant de tempêtes? Vous entendez que la Ligue est amortie: cuidez-vous point qu'il lui en prenne comme aux serpens, que la rigueur d'un long hiver engourdit tellement, qu'on peut les manier aisément, jusqu'à ce que les tièdes raïons d'un Soleil de Mars leur permettent & leur donnent moïen de siffler & cracher leur venin? La splendeur de l'or étranger avoit tellement échauffé les Ligueurs, qu'on n'a entendu par tout le grand Roïaume François, l'espace de plusieurs années, sinon des sifflemens serpentins, qui, suivis de poisons mortels, ont amené notre patrie au bord du tombeau. Les rudes bastonnades que la Ligue a reçues, les étranges changemens des Chefs d'icelle, infinies pratiques dedans & dehors le Roïaume, ont causé cette stupeur que l'on a vue comme en un instant. Mais il faut monter plus haut. Le grand Juge du monde voulant faire grâce à la France, & la relever de l'étrange maladie qui l'avoit du tout atterrée, a bien sù trouver le moïen de renverser, dedans peu de jours, tous les cauteleux efforts de l'ennemi du genre humain. L'ambition, qui ne se plaît qu'à bâtir sur les ruines d'autrui, qui ne se paît que des larmes des affligés, qui ne se peint qu'au sang des innocens, qui ne songe que forteresses, villes, & couronnes nouvelles, qui ne sait commander ni obéir, a fait de l'enragée tout son saoul, depuis dix ans, contre soi-même, contre ses esclaves; & Dieu s'est vengé de ses ennemis par ses ennemis. Qu'a gagné l'ambition? finalement elle a rendu gorge. Ses valets sont fondus comme neige au soleil; leurs desseins ne sont que fumée. Ils en font con-

fus; & les jugemens humains sont éperdus en y pensant. Le Tout-puissant fait connoître ces choses par le menu, voir à ses Domestiques, qui méditent quelquefois le contenu du Pseaume 73, touchant le renversement des Adversaires de son nom. J'entends, ce me semble, une contraire voix, alleguant que la plupart des Gens peuvent dire, comme Themistocles à ses Fils : *Nous étions perdus, si nous n'eussions été perdus.* Durant la Ligue, aucuns ont empli leurs coffres; &, de petits & grêles, se sont faits gros & grands : enfin, ils ont eu composition très avantageuse; & toute cette sanglante tragédie s'est tournée en comédies. Si quelque danger est resté, c'est pour les Ennemis de la Ligue, laquelle, en mourant, paroît semblable à cet Oiseau, lequel on dit renaître de ses cendres. Devant nos yeux la chose est telle. Mais ceux qui attendent Dieu en la voie de ses jugemens, ne feront frustrés de leur sûr espoir. Une bonne Ame s'élevant au Ciel, s'écrie humblement au Souverain, lequel y habite :

Tu m'as tenu la dextre, & ton sage vouloir

M'a sûrement guidé, jusqu'à me faire avoir

Mainte honorable grace.

Dans le Ciel, si-non toi, qui me peut être cher ?

Et que voudrois-je aussi, fors que toi, rechercher

En cette terre basse ?

C'est à telle épreuve que les bonnes & mauvaises pensées se touchent. L'ambition cruelle & avare ne peut dire, lire, écrire, ni signer ces traits, que de contenance troublée. C'est son procès, sa sentence & son supplice. Plus elle paroît, plus elle disparoît devant Dieu, & devant les Gens de bien. Il lui en prend comme à l'éclair,

qui montre une grande lueur, mais aussi-tôt morte que née. Ses adhérens

En un moment de temps paroissent désolés,
Ils périssent subit, on les voit écoulés

Sous une horrible crainte.

Tels qu'un vain simulacre, aussi-tôt emporté,
Que notre œil perd le sommeil, & dedans la Cité
Leur gloire gît éteinte.

Que disent d'eux grands & petits, fauteurs ou contraires, qui les ont vus, ou qui en ont oui parler? Les comparent-ils point, en leurs entreprises étranges, à ces songes effroiables, qui se terminent en un instant? Et quant aux Habitans de la vraie Cité, qui ont des yeux pour voir, qui ont un entendement pour comprendre, confessent-ils pas que, si quelquesfois leur pensée se démène sur l'état du monde, pour estimer qu'il y ait prospérité assurée aux mauvaises ames, & que celles qui réverent Dieu soient misérables, c'est discourir en bête, non pas en homme, moins en enfant de Dieu? Vrai est qu'en regardant ces choses avec les lunettes du monde, on en juge comme le monde; mais si la lumière céleste nous éclaire, il en faut penser & parler autrement.

Mon œil las, ô Seigneur, n'a jamais pénétré
En ces profonds secrets, tant que je sois entré
Dedans ton Sanctuaire!

Leur fin m'est lors connue, & vois qu'en lieux glissans
Ta main les a posés, pour tomber fleurissans
En plus basse misère.

Que je fasse encore ce souhait. A la mienne volonté, que ceux dont les deportemens étranges ont été marqués en ces Mémoires de la Ligue, puissent employer

Le reste de leurs jours à prévenir cette misère, en laquelle tombent les esprits endurcis. C'est une chute qui a ses précipices & intervalles : elle ne se découvre que par les yeux de l'ame, & dedans le Sanctuaire. Hors d'icelui regne l'aveuglement; & tout ce que l'homme sensuel fait, n'est qu'une démarche à tâtons & en incertitude, dont le commencement, le milieu & la fin, est enveloppé d'extrême ignorance à son égard. Mais notre chair replique que le faix semble être tombé sur les innocens; & vous savez ce qui est advenu depuis quelques mois par la violence tyrannique de ceux qui ont conjuré contre le repos de tout le monde. Et vous savez aussi que Dieu n'est moins admirable en ses visites vers Septentrion, que de vers Occident. Quelque part que soit le Vertueux, il est bien, encore qu'il y grêle & tempête.

Que la fortune adverse aux champs mette ses forces
Contre un homme constant : ses plus rudes entorses
N'ébranleront d'un tel les desseins bien conçus,
Non même quand le ciel lui tomberoit dessus.

A quels changemens & remuemens doivent se préparer les Amis de concorde & de droiture? Les Méchans, qui ressemblent une mer agitée, qui n'écument & dedans & dehors que feu, sang & ordure, s'apprennent en maints endroits pour recommencer leur besogne accoutumée. Il n'y a point de paix en eux, ni pour eux ni pour autrui : le mensonge, le trouble, la violence, sont leurs conseillers perpétuels. Mais l'Homme vertueux, pareil aussi à l'Océan, qui ne change de qualité combien qu'il reçoive infinies eaux douces, qui s'y rendent, se remet, de ces changemens du monde, à la

sage conduite du grand Gouverneur d'icelui. Et pour dire cela proprement avec notre Poète :

L'Homme vraiment constant est tout tel que Nérée,
 Qui ouvre à tous Venans sa poitrine azurée,
 Et toutesfois tant d'eaux, qu'il boit de tous côtés,
 Ne lui font tant soit peu changer de qualités.

Faisons ainsi pour l'avenir; le temps nous y convie :
 & si les Suppôts de confusion machinent nouveaux dé-
 sordres pour nous y envelopper avec eux, souvenons-
 nous de la différence marquée de long-temps entre eux
 & nous. Essayons, en ces changemens, de sentir en nos
 âmes ce que nos corps éprouvent en une ferme santé
 pour le regard de leur nourriture ; & tâchons de sentir
 par effet la vérité de ce beau quatrain :

L'Homme que Dieu munit d'une brave assurance,
 Semble au bon estomach, qui soudain ne s'offense
 Pour l'exces plus léger, ains change promptement
 Toute sorte de mets en parfait aliment.

Qu'il nous fût de voir coupés les cordeaux d'ini-
 quité; les complots de sang, écartés; l'argent d'ambition,
 gaspillé, & les songes des mocqueurs, évanouis. Tandis
 qu'ils renoueront, se rassembleront, battront monnoie,
 & se remettront sur leurs pensées, leur Juge saura bien
 retrouver les moyens de les confondre une autre fois,
 attendant le jour de leur totale ruine. Cependant, cha-
 cun de nous dise à l'Eternel :

Ma chair s'écoule toute, & mon âme en langueur
 Ne soupire qu'à toi, seul rocher de mon cœur,
 Et ma part éternelle.

Voilà , ceux périront qui te vont délaissant ,
 Tu perdras tout esprit autre amour pourchassant ,
 Et qui t'est infidele.

Je ne puis oublier ma coutume , de vous entretenir sur la considération de nos miseres passées. Ainsi qu'un Forçat , racheté de la cadene , s'ébat sur le rivage à faire voir à ses amis les ceps & manottes , dont il étoit attaché au banc de rame ; aussi vous ai-je montré quelques piéces de notre captivité. Louez Dieu de notre délivrance. Sa bonté ne permette point qu'on en forge de nouvelles , ou pour nous , ou pour nos amis : sa puissance abolisse toutes armes forgées contre les Eglises de son Christ : puisse l'esprit de la Ligue demeurer retenu de chaînes d'obscurité , jusqu'à la grande journée. Et quoi que Satan brasse , ne laissons de crier à celui qui ne sommeille point :

Repousse en leurs cachots , d'un bras victorieux ,
 Ces cruels ennemis , ces guerriers furieux ,
 Qui de près & de loin contre les tiens se bandent.
 Fais que sous ton Empire humblement se rangeant ,
 Ils se prosternent sous avec piéces d'argent :
 Mais perd les Nations qui la guerre demandent.

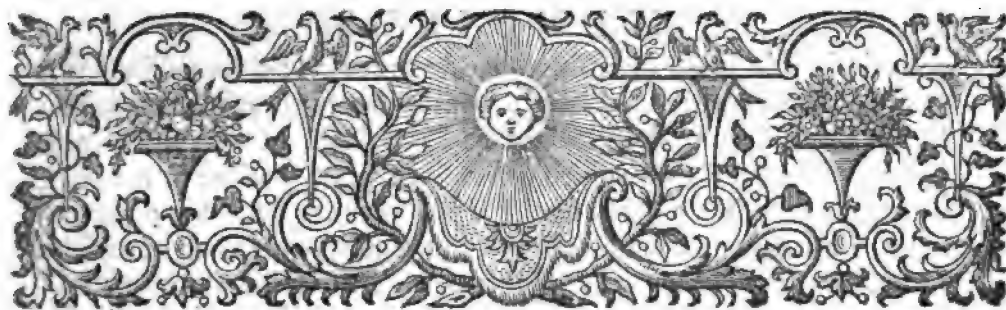
Je ne puis finir ce devis avec vous , que par souhaits & prieres à celui qui peut remédier aux maux présens & à venir. C'est ce que je desire que vous & nos autres Amis fassiez avec moi. Je ne sache cachette plus sûre , ni séjour plus honorable & plaisant , que la méditation continuelle de la faveur du Pere céleste envers ses Adoptés , à chacun desquels son esprit fera toujours dire :

Le plaisir, l'heur, l'honneur, que je veux obtenir,
C'est de Dieu m'approcher, ferme à lui me tenir,
Et de sa main dépendre.

J'ai mis sur l'Eternel l'espoir de mon penser,
Pour pouvoir ses exploits hautement annoncer,
Et son los faire entendre.

Sa grace garde ce souhait au cœur de toutes Person-
nes qui le réverent ; vous retienne en ce nombre, & me
conserve, cher Frere & Ami, avec tous les miens, en
votre sincere & continuelle bienveillance. Fait ce 22
Février 1599.





MEMOIRES DE LA LIGUE.

AVERTISSEMENT.

APRÈS l'Assemblée de Mante, sur la fin de l'an 1593, le Roi, voyant que la Ligue cherchoit à se refaire à l'ombre de cette Treve générale, laquelle avoit duré quelques mois, résolut de venir à la force, & par les armes ramener à quelque reconnaissance ceux à qui la douceur du repos ne servoit que d'occasion de poursuivre en leur dessein d'entretenir la Guerre en France. Pourtant la Treve étant sur le point de son terme, il fit dresser la Déclaration qui s'ensuit.

1593.

DÉCLARATION
DU ROI.

DECLARATION DU ROI.

SUR LA FIN DE LA TREVE (1).

HENRI, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; à tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Salut :
Nous reconnoissons qu'après le repos éternel, nous ne pou-

(1) Voyez l'Histoire de M. de Thou, Livre 108.
Tome VI.

1593.
 DÉCLARATION
 DU ROI.

vons desirer de Dieu une plus grande grace que celle qu'il nous a faite de nous donner la résolution de recevoir instruction en la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & d'en faire après la profession que nous en avons faite, pour y vivre & mourir, comme ont fait les Rois nos Prédécesseurs; de quoi nous recevons en notre ame un tel contentement, que nous benissons incessamment l'heure & le jour que ce bonheur nous est advenu; duquel nous jouissons avec autant plus de révérence & en perpétuelle action de graces, que nous savons l'avoir reçu de la seule bonté de notre Dieu, par l'inspiration de son Saint Esprit, qui a fait en cela une œuvre de la divine Providence, si visible, qu'ainsi que nous ne présumons point en mériter envers le Monde aucun honneur & gloire; aussi n'estimons-nous pas que personne nous puisse imputer que nous y ayions été émus par aucune considération temporelle, ni rien trouver à blâmer & redire en la substance & en la forme de l'acte public & solennel qui s'en est ensuivi, y ayant pour notre regard, apporté toute la sincérité du cœur, de zele & d'affection qu'il nous a été possible; & pour les formes extérieures, toutes les regles & cérémonies ordonnées de l'Eglise & par les saints Décrets y ayant été selon leurs degrés soigneusement observées, notre instruction nous ayant été donnée à plusieurs & divers jours, par un bon nombre choisi de Prélats, des plus anciens & des plus qualifiés pour la probité, bonne vie, & pour la doctrine & connoissance des saintes Lettres, qui soient en ce Roïaume, & de plusieurs Docteurs en la sacrée Faculté de Théologie; notre instruction après suivie de notre repentance & confession de Foi, puis de l'absolution que nous en avons reçue, & par après de notre admission par eux en l'Eglise, à la vue de tout le Peuple, & avec une telle allégresse & applaudissement, que l'air retentit des Louanges & Cantiques, qui en furent envoyés au Ciel, non-seulement par nos bons Sujets, qui ne se sont point départis de notre obéissance; mais par ceux mêmes, qui en ont été dévoyés, spécialement de notre Ville de Paris, qui y étoient accourus à grandes troupes, pour être spectateurs de ce saint Mystere. Auquel si nous avons desiré l'intervention de l'autorité de notre Saint Pere le Pape, les Princes, Prélats, Officiers de cette Couronne, & autres sieurs de notre Conseil, tous Catholiques, sous les noms desquels fut dépêché, vers Sa Sainteté, le sieur Marquis de Pisany, dès le

mois d'Octobre en l'an 1592, nous en sont bons témoins, avec la longue patience qu'avons eue, pour en attendre l'effet. Mais les artifices des Espagnols & le trop de pouvoir qu'ils ont usurpé à Rome, sur la liberté qui y doit être commune, jusqu'à y entremêler des menaces envers Sa Sainteté, comme c'est chose notoire, y aiant empêché l'accès audit sieur Marquis : nous n'avons pu moins faire pour assurer le repos de notre conscience, en la résolution que Dieu nous avoit inspirée; & éviter les inconvéniens que le dilaiement nous y pouvoit apporter, que d'user des moïens & remedes ordonnés par l'Eglise en semblable occasion & nécessité, selon lesquels il y auroit été procédé avec réserve faite par lesdits Prélats, & promesse de notre part, de satisfaire à ce qui appartient à l'autorité de Sa Sainteté, comme Chef de ladite Eglise, en Terre, ainsi que l'aurions reconnu par notre profession de Foi. Et ne nous permettant l'état des affaires de ce Roïaume, d'y satisfaire en personne, nous y avons voulu suppléer par la plus honorable Ambassade qui nous a été possible, aiant choisi notre Cousin le Duc de Nivernois, qui est assez reconnu & dedans, & dehors ce Roïaume, pour accompagner la grandeur de sa Maison d'autant de vertus & bonnes qualités de l'ame & de la conscience, qu'autre Prince de ce siecle, pour aller en notre nom faire les soumissions requises à notre Saint Pere, recevoir sa bénédiction, & lui faire & prêter l'obédience que nous désirons lui rendre, à l'exemple des Rois, nos Prédécesseurs. En quoi notredit Cousin a tant voulu mériter, non-seulement de nous, & de cet Etat, mais aussi de la Religion Catholique, que pour l'importance qu'il a considéré qu'étoit le voïage, sans avoir égard à sa santé, trop incommodée de ses blessures, il l'a courageusement entrepris : & lui est si bien succédé, que nous avons avis qu'il est, Dieu merci, arrivé en bonne disposition, près de sadite Sainteté; de laquelle nous savons qu'il a été favorablement reçu & bénignement écouté. Ne doutant point que ce saint Pere, duquel tous les témoignages s'accordent qu'il s'en doit espérer beaucoup de bien pour toute la Chrétienté, n'ait bientôt, avec l'aide d'un si bon & véritable interprete, que notredit Cousin, pénétré à la parfaite connoissance de l'état des affaires de ce Roïaume, & des causes des remuemens qui y sont; & vu clairement ce qui en a été caché & couvert depuis cinq ou six ans à ses Prédécesseurs, qui n'en ont jamais jugé ni rien connu qu'au-travers des passions & artifices des En-

1593.

DECLARAT.
DU ROI.

1593.
DÉCLARAT.
DU ROI.

nemis conjurés & déclarés de cet Etat, desquels ils se sont toujours laissé assiéger & environner; de sorte que nulle justification n'a jamais pu être admise auprès d'eux, de la part du feu Roi, notre très honoré Seigneur & Frere, ni de la nôtre; lesdits Espagnols aiant fait un péché irrémissible à toute personne qui eût seulement pensé qu'il se dût faire. Maintenant que toutes ces ténèbres seront dissipées par la présence & le rapport de notredit Cousin, nous nous assurons que Sa Sainteté, étant bien informée de ce qui s'est passé en notre conversion, jugera combien sont fausses les calomnies qui lui ont été rapportées contre icelle, par ceux qui appréhendoient plus le désavantage qu'ils en devoient recevoir en leurs desseins, qu'ils ne plaignoient qu'elle ne valût assez pour notre salut. Ils n'auront au moins pu dire, avec vérité, que ce que nous en avons fait, ait été, pour appréhension que ne le faisant point nos Serviteurs Catholiques fussent pour nous abandonner: car ils ne furent jamais plus entiers & confirmés qu'ils étoient lors en la fidélité & obéissance qu'ils nous ont toujours rendue, s'étant contentés de recourir à Dieu, par leurs vœux & prieres, pour en obtenir notre conversion, sans avoir jamais procédé avec nous par aucune protestation ou demande qui ressentît aucune froideur ou changement en leurs fidélités & affections. Moins auroient-ils pu soutenir que c'eût été par crainte & crainte, pour nous avoir été, ceux qui étoient élevés en armes contre nous, plus formidables lors, qu'auparavant, parcequ'il est trop manifeste qu'ils n'ont point été de tous ces troubles plus foibles & abbattus, qu'ils étoient lors, comme ils le vérifierent bien par le Siege qu'ils nous souffrirent tenir devant la Ville de Dreux, qui n'est distante de celle de Paris que de 16 lieues, où tous leurs Chefs étoient assemblés; & la laisserent néanmoins prendre, sans avoir pu mettre ensemble de quoi pouvoir donner une seule allarme en notre Armée. Ils doivent encore moins être écoutés, s'ils vouloient dire que notre conversion fût feinte & simulée, & qu'elle n'ait été faite qu'à art & à dessein. Car ce seroit une présomption qui ne peut être de Chrétien, de vouloir partager avec Dieu la puissance qu'il s'est voulu réserver pour lui seul, de juger des intentions. Aussi en attendons-nous de lui la lumière & le jugement de ce que pour ce regard nous en portons sur le cœur. Quant à l'extérieur, qui est ce qui peut être au témoignage des hommes, encore que nos œuvres ne soient si bonnes ni si parfaites envers lui,

1593.

DECLARAT.
DU ROI.

que nous le desirerions : toutesfois nous nous en rapporterons toujours aux plus sévères Observateurs de nos actions , non passionnés, s'ils ont rien reconnu en nous qui se démente de la profession que nous en avons faite en ladite Religion Catholique. Ce que nous espérons bien justifier , toujours de mieux en mieux pour nous rendre autant dignes que nous pourrons, de cette singuliere grace que Dieu nous a faite , laquelle nous ne présumons pas être pour notre particulier salut seulement , & que notre ame lui soit plus chere & précieuse que d'aucun autre Chrétien (si ce n'est autant que par notre exemple nous pouvons faire plus de bien ou de mal que les autres :) mais nous en attribuons la principale cause aux saintes Prieres & Oraisons des Gens de bien de ce Roïaume , aux cris & gémissemens des Veuves & Orphelins, qui l'ont ému à regarder de son œil de pitié la désolation de cet Etat , auquel il a jugé que notre conversion étoit un singulier remede , & pour le guérir de tous ses maux & établir la paix & un perdurable repos. Et l'ayant ainsi compris, interprété de notre part : l'intention que nous y avons toujours eue s'échauffa & anima encore davantage ; & au même temps ayant fait reprendre les traits de la Conférence qui avoit été tenue deux mois auparavant , lesquels étoient demeurés languides & sans aucun effet, nous les fîmes poursuivre ; de sorte que nous contraignîmes les Chefs de la Ligue de comprendre & confesser que la Paix étoit nécessaire. Mais parcequ'auparavant que d'en traiter au fond , comme c'étoit notre desir & dessein , ils desirerent qu'elle fût précédée d'une Treve de trois mois , sous la prétexte d'avoir temps & loisir d'envoier de leurs Députés vers Sa Sainteté , pour lui faire trouver bonne ladite négociation de la Paix ; Nous nous contentâmes , pour les entretenir en cette bonne opinion, de leur accorder , non-seulement ladite Treve pour trois mois, & faire en cela chose qui n'avoit jamais jusqu'ici été faite en Guerre de soulevation comme celle-ci , mais aussi en ladite Treve nous démettre tant de notre autorité , que si l'intention & la fin que nous nous en propositions ne nous servoit d'excuse , nous en pourrions être justement blâmés, même en la tolérance que nous avons faite , que nos pauvres Sujets fussent pendant icelle surchargés de doubles Tailles. Qui est ce qui a été extorqué de nous avec plus de regret. Ladite Treve étant conclue & publiée , les Chefs de la Ligue se monroient les plus ardens à l'avancement de la Légation de Rome , & s'en

1593.
DÉCLARAT.
DU ROI.

rendoient Conseillers & Solliciteurs ; ce qui nous faisoit toujours avoir meilleure opinion de leur intention ; & de fait nous pressâmes notredit Cousin de partir. Ce qu'il voulut bien faire, tout indisposé qu'il fût ; préférant en cela le service de Dieu, & le bien de cet Etat, qu'il estimoit dépendre de ce voiage, aux incommodités de sa santé, péril & longueur de chemin, & s'achemina en la meilleure diligence qu'il lui fut possible. Eux, au contraire, avec nouvelles excuses, gagnoient toujours le temps, sans faire partir leurs Députés. Pendant ladite Treve nous avons été soigneux de l'avoir fait exactement observer, afin que nul accident de contravention ne pût gâter & divertir une si bonne affaire. De leur part, tout autrement, ils se sont toujours licenciés, & en plusieurs lieux vécu durant ladite Treve, comme ils faisoient pendant la Guerre. A tout cela, nous avons connivé, ou pour le moins ne l'avons pas fait réparer, comme il eût été bien raisonnable ; pour sur les disputes des circonstances, ne rompre pas sur le fait principal. Nous fûmes bien avertis que lors de ladite Treve, tous les Chefs de ladite Ligue se firent un serment réciproque les uns aux autres, en la présence du Cardinal de Plaisance & des Ministres d'Espagne, qui est par écrit, & signé de leurs mains, qu'ils ne traiteroient jamais aucune Paix ou Accord avec nous ; en plusieurs de leurs Lettres écrites à Rome & en Espagne, ils ont protesté le même & encore pis. Ce que la représentation que leur aurions fait faire d'aucunes desdites Lettres & même d'une, où ladite promesse étoit transcrite, les auroit contraints d'avouer. Et néanmoins après quelques excuses qu'ils en auroient faites, pour nous faire entendre que ce leur avoit été un remede nécessaire aux accidens présens, dont ils étoient pressés, aiant toutesfois autre intention ; le premier terme de ladite Treve étant prêt à expirer, ils nous firent rechercher d'en accorder une prolongation de deux mois, avec protestations confirmées par sermens & par légations particulieres, que ce n'étoit que pour attendre la réponse de Sa Sainteté, & avoir loisir de conclurre la Paix ; comme ils assuroient de la vouloir résoudre dans la fin du présent mois ; nous conjurant au nom du bien & repos public, de ne leur dénier point ladite prolongation, laquelle bien qu'elle nous fût suspecte & défavantageuse, toutesfois nous voulûmes bien leur accorder, pour justifier à tous nos Sujets, que tout notre

1593.

DECLARAT.
DU ROI.

principal soin & desir étoit de parvenir à la Paix ; & que nous avons tant les yeux ouverts à tout ce que l'on nous propose y pouvoir servir , que nous les avons plus clos & fermés aux avantages que nous pouvons recouvrer par la Guerre , à laquelle nous ne pouvons retourner qu'avec extrême regret & déplaisir. Maintenant que nous sommes sur la fin du cinquieme mois , qu'a duré ladite treve , sans qu'il y ait aucun avancement à la fin , pour laquelle elle avoit été faite ; ils nous font rechercher d'une nouvelle prolongation de trois mois. Mais tant s'en faut qu'ils aient apporté quelque nouvel avantage , ou persuasion pour la paix , qu'au contraire s'en montrant plus éloignés que jamais , ils offrent seulement qu'un mois auparavant ladite prolongation expirée , ils déclareront s'ils traiteront de la Paix ou non. Et que pour nous ôter l'apprehension que les forces étrangères , qui sont sur la frontiere , n'entrent en ce Roïaume pendant ladite prolongation , qu'ils nous donneront leur foi , qu'elles n'y entreront point , ou si elles y entrent , qu'ils se joindront à nous pour les empêcher de faire aucun progrès pendant ladite Treve. Et combien que lescdites propositions fussent si impertinentes qu'elles ne méritent aucune réponse , puisqu'il se voit qu'ils n'étoient pas seulement incertains sur les conditions de la Paix , mais qu'ils l'étoient encore s'ils la devoient vouloir ou non ; & puis le peu d'apparence qu'il y a que nous dussions commettre , sur leur foi & sur leur force , notre vie & notre Etat , nous tenant desarmés pour demeurer à la discrétion de leurs Etrangers ; toutesfois nous ne laissâmes de leur faire cette réponse ; que combien que par toutes raisons nous ne devions plus accorder aucune nouvelle prolongation , néanmoins pour montrer qu'il n'y a point de peine & de patience que nous acceptions , pour recouvrer la Paix s'il nous est possible , que nous continuerions encore ladite Treve pour un mois , à la charge de résoudre la Paix dans ledit temps ; & aussi qu'il fut pourvû au soulagement du pauvre Peuple , pour le paiement des Tailles : ce qu'ils n'ont voulu accepter ; qui est un évident témoignage , que leurs intentions n'ont jamais été bonnes au fait de ladite Treve ; & qu'ils ne l'ont recherchée que pour gagner temps , pour se mieux préparer à l'invasion , ou dissipation de cet Etat. Aiant aussi de notre part considéré quelles sont leurs procédures , & par les dernières fait le jugement de ce qui étoit incertain des premières : même comme ils abusent du nom de Sa Sainteté , & que cette consultation qu'ils publient lui vouloir faire avant que de

1593.
 DÉCLARAT.
 DU ROY

traiter de la Paix , & laquelle ils lui veulent faire valoir pour un honneur qu'ils lui déferent, est au contraire un opprobre à sa dignité. Car puisque le principal point est de savoir si elle approuvera notre conversion , quel plus grand blasphème lui pourroit être fait que d'en douter ? Si le premier soin , & la plus grande gloire qu'il puisse recevoir en cette dignité, est d'augmenter & croître l'Eglise Catholique ; si les fourvoies & Mécréans y sont toujours admis avec joie & allegresse de tout le Saint Consistoire ; & font de leur admission une Fête solennelle , comme d'un précieux butin & trésor acquis à l'Eglise de Dieu ; que doit-on espérer de ce Saint Pere , qui est recommandé de toute intégrité & sainteté de vie , sinon qu'il aura reçu la nouvelle de notre conversion , & de la réconciliation avec elle & le Saint Siege , du Fils aîné de l'Eglise , avec le plus grand contentement qu'il eut su désirer ? qu'il nous y confortera & s'en conjouira avec nous , & se tiendra offensé que sa volonté ait été sur cela tenue en incertitude. Il a aussi-bien paru que lesdits Chefs de la Ligue ont plus craint en cela que désiré son jugement. Car s'ils le vouloient savoir , ils ont d'ordinaire près d'elle plusieurs Agens qui les en pouvoient bien éclaircir. Mais tant s'en faut que ce fut leur charge , que c'est au contraire d'y opposer le plus de ténèbres & d'obscurité qu'ils peuvent , pour l'empêcher d'y rien connoître. Et quand ils eussent voulu faire pour cela une légation expresse , comme c'a été toujours leur principale excuse , cinq mois entiers qu'a duré ladite Treve , leur en avoient fourni du temps & du loisir assez. Mais c'étoit pour la Ville de Lyon , qui étoit le principal point de l'instruction desdits Députés , & pour y recueillir le fruit de la sédition qu'ils y ont émue. Aussi est-ce-là où ils se sont arrêtés , & dont le plus Confident desdits Députés est retourné de deçà , au lieu de passer à Rome. Qui fait bien connoître qu'il a tenu sa Charge achevée en ce qu'il a fait pour son Maître audit Lyon ; & si les autres ont achevé le voiage , il y a assez d'occasion d'en conjecturer pis ; puisqu'il y en a qui font ledit voiage aux dépens du Roi d'Espagne , comme les lettres d'aucuns d'eux en font foi ; qui est une forte présomption qu'il n'en feroit pas la dépense , s'ils n'y alloient pour son service. Voiant d'ailleurs , que pendant le temps de ladite Treve , ils n'ont cessé de pratiquer tant dedans que dehors le Roïaume , pour y enflammer toujours le feu davantage , au lieu que nous portons tout ce que nous pouvons pour l'éteindre ; que pendant icelle aucuns de leur faction

ont

ont suscité des assassins, pour attenter à notre personne, l'un desquels aiant été, pendant que nous étions à Melun au mois de Septembre dernier, miraculeusement pris, & confessé par qui & comment il auroit été pratiqué à ce faire, fut exécuté audit Melun, sans que lesdits Chefs aient jamais fait aucune démonstration de vouloir savoir & faire châtier les Complices & Conseillers d'un tel forfait, qui sont parmi eux; que les avis nous viennent tous les jours, qu'ils hâtent & pressent les forces étrangères qui leur sont promises, le plus qu'ils peuvent; que déjà il y en a une très grande quantité de prêtes, qui se sont si avancées vers notre frontiere, qu'en deux jours elles peuvent être dans ce Roïaume; & que tout leur principal but est de se retrouver tellement forts, qu'ils puissent eux-mêmes ordonner de ce qu'ils montrent vouloir remettre en conférence, & rendre même tout ce qui en seroit ordonné par Sa Sainteté, qui ne doit être que conforme à la raison & à la justice, inutile & sans effet. Ainsi aiant clairement reconnu que pendant que tous nos desirs & cogitations sont à la Paix, que nous prions Dieu incessamment de nous la donner, &, en les détournant des intentions de continuer à mal faire, nous délivrer de la nécessité de nous en ressentir; eux au contraire, au lieu de se servir de la Treve, pour penser à la Paix, ils ne s'en servent qu'à se préparer & munir pour une nouvelle guerre: que cependant sous le nom de ladite Treve, les partialités & la rébellion s'asservissent toujours davantage; que nos Sujets en sont plus chargés & opprimés par les tributs, subsides & impositions, que les Ennemis ont eu permission de prendre & lever sur eux à l'égal de nous, dont ils font encore les exactions si violentes & si cruelles, que le soulagement que nous pensions leur donner par ladite Treve leur est pire & plus insupportable que la guerre même; & puisqu'ils n'ont point voulu comprendre l'intention de Dieu, en l'effet de notre conversion; du premier jour de laquelle les armes leur devoient tomber des mains; puisqu'aussi l'ambition & l'avarice sont en eux plus puissantes que la nature, aiant, en faveur des Etrangers, & sur l'appas des commodités qui leur en sont promises, conjuré contre leur propre Patrie; Nous avons résolu, avec avis des Princes, Officiers de la Couronne & autres Seigneurs de notre Conseil, qui sont près de nous, pour ne nous rendre plus coupables de ces maux & indignités en les endurent, & que la coulpe d'autrui ne soit à notre blâme & reproche, de ne leur accorder plus aucune prolonga-

1593.

DECLARATION
DU ROI.

1593.

DÉCLARAT.
DU ROI.

tion de Treve ; ne l'ayant voulu accepter aux conditions que leur aurions proposées , pour la réconciliation générale de ce Roïaume , & le soulagement de nos Sujets ; ce qui nous contraind recommencer à leur faire la guerre ; & combien qu'elle nous soit contr'eux juste & nécessaire , puisque la raison & la justice n'a plus de lieu envers eux , nous protestons toutesfois devant Dieu & les hommes , que c'est avec un extrême regret qu'il nous en faut venir à cette extrémité , & une très grande commisération que nous avons des ruines & oppressions que nos pauvres Sujets en pourront souffrir , & même du préjudice & scandale qui en adviendra à la Religion Catholique ; encore que nous estimions en être suffisamment justifiés , ayant fait envers eux tout ce que nous avons dû & pu , & plus que nous ne devons , pour éviter ce malheur. Mais ce renouvellement de guerre fera pour le moins la distinction certaine de ceux d'entr'eux , qui ont été tenus en ce Parti par le seul zele de Religion , ou des autres qui s'en sont servis seulement de prétexte pour couvrir leur malice & déloyauté. Car les premiers se réuniront promptement à nous , & ne voudront plus être de cette semence funeste à la France , qui a nourri en eux , comme les Vipères , les causes de sa ruine. Nous espérons aussi que ceux du Clergé , de la Noblesse , les Villes & les Peuples connoîtront maintenant bien clairement ce qui leur en a toujours été prédit ; puisque leurs mêmes Chefs ne le nient plus , & que leurs prétextes leur étant faillis , avant qu'ils soient parvenus à leurs desseins , ils se servent maintenant publiquement de leurs desseins pour prétextes , se déclarant appertement sur l'invasion , chacun à ce qui lui est plus propre & commode , se laissant par surprise des Villes mêmes qu'ils tenoient , comme il a été fait puis peu de jours de celle de Reims en laquelle l'on désigne à la vue des Habitans , une très forte Citadelle , qui est un préjugé pour toutes les autres principales Villes , qui ont jusqu'ici tenu pour eux. Mais nous nous assurons qu'ils secoueront maintenant le joug de cette tyrannie , & jugeront bien qu'il n'y a rien si inconstant que la puissance qui n'est soutenue de ses propres forces , & qui dépend de la vie , de la volonté , & de la fortune d'autrui ; & au reste que leur plus grand malheur vient , dont ils esperoient plus de bien , & que leur nécessité croît toujours par le secours que l'on leur donne : ce faisant qu'ils se réduiront avec nous , pour repousser les iniques efforts de celui auquel le titre d'Auteur & Fauteur de la rébellion appartient

1593.

DÉCLARAT.
DU ROI.

mieux que celui de Protecteur de la Religion, qu'il se veut attribuer. Et pour de notre part faire encore un effort de notre clémence, & à ce que chacun connoisse quelle est l'amour & la bienveillance que nous portons généralement à tous nos Sujets, & la bonté dont nous voulons en user envers eux, Nous exhortons tous Princes, Prélats, Seigneurs, Gentilshommes, Officiers, Villes, Communautés, & généralement tous nosdits Sujets, qui se sont ci-devant séparés de nous, & les conjurons au nom de Dieu, par leur devoir envers Nous & leur Patrie, à leurs familles & fortunes, de se départir de toutes Ligues & associations, tant dedans que dehors ce Roïaume, faites au préjudice de notre service, du bien & repos de cet Etat, & se réunir à nous, & par conséquent au Corps des vrais François, bons & fideles Sujets de leur Roi & Prince naturel. Et pour notre regard, nous leur ouvrons & tendons les bras, pour les recevoir, non seulement avec perpétuelle oubliance des choses passées contre nous & notredit Etat, mais avec la participation que nous leur offrons en notre affection & bonne volonté, & indifferemment comme nos autres bons Sujets. Protestant de donner & remettre au Public toutes les injures passées, & n'en garder jamais aucune souvenance, ni volonté de nous en ressentir, imputant la principale cause du mal qui est advenu, aux injustes desseins de nos Voisins anciens Ennemis de cet Etat, qui, poussés de long-temps d'une insatiable ambition de voir la France assujettie à l'Espagne, & la jugeant invincible à toutes autres Nations, ont pensé qu'il la falloit vaincre & surmonter par elle-même, & que le moïen d'y parvenir étoit de la diviser : dont nous esperons avec l'aide de Dieu les bien empêcher. Et d'autant que nosdits Sujets, qui ont, ainsi que dit est, été jusqu'ici séparés de nous, seroient peut-être retenus de prendre une bonne résolution, pour crainte d'encourir les peines portées par nos précédents Edits, comme ce sont les terreurs que leur proposent les Ministres d'Espagne, voulant persuader comme ils sont incapables, que nous le soïons aussi, pour leur pourvoir contre ladite appréhension du témoignage de notre bonne volonté, & le leur rendre aussi public & manifeste, Nous de l'avis de notredit Conseil, avons dit, déclaré, & ordonné que tous lesdits Princes, Prélats, Seigneurs, & autres nos Sujets, tant du Clergé, Noblesse, que du Tiers Etat, les Villes, Bourgs, & Communautés, & généralement tous nosdits Sujets, de quelque qualité & condition qu'ils soient, qui se sont ci-devant

1593.
 DÉCLARAT.
 DU ROI.

séparés de nous , qui dans un mois après la publication de ces Présentes aux Villes de notre obéissance , selon le ressort dont ils seront , se voudront retirer du mauvais parti qu'ils ont ci-devant tenu , & renoncer à toutes Ligues & associations tant dedans que dehors cedit Roïaume , pour se donner à notre service , & nous rendre la fidélité & obéissance qu'ils nous doivent ; ils y seront reçus & rétablis au nombre de nos bons Sujets , avec pardon & grace de tout ce qu'ils peuvent avoir démerité de nous , & des peines esquelles ils seroient encourus suivant nos Edits & Déclarations sur ce fait ; & ce faisant qu'ils seront pareillement restitués , comme dès à présent aux cas susdits nous les restituons , en leurs biens & Offices , & Bénéfices & dignités , & leur en faisons pleine & entiere main-levée ; à la charge de nous faire dans ledit temps le serment de fidélité & obéissance , pour ce nécessaire. A savoir lesdits Princes , Prélats , & Seigneurs , & les principales Villes , en nos mains , ou par leurs Procureurs fondés de bonnes & suffisantes procurations , si des lieux où ils seront ils peuvent être à nous dans huit jours , sinon en cas de trop longue distance , ou autre empêchement , feront ledit serment & déclaration ès mains du Gouverneur , ou Lieutenant Général de la Province , & dès le jour qu'ils l'auront fait , seront tenus & traités comme nos Serviteurs & bons Sujets ; à la charge toutesfois de faire encore ledit serment en nos mains , ainsi que dit est : & pour les autres , ès Greffes de nos Bailliages & Sénéchaussées , où leursdits sermens seront enregistrés ; & seront nosdits Baillifs & Sénéchaux tenus d'en avertir incontinent les Gouverneurs & Lieutenans Généraux de nos Provinces , qui auront aussi soin de le nous faire entendre , sans que ceux qui n'useron du bénéfice des Présentes dans ledit temps , soient plus reçus à s'en aider , icelui passé. Révoquant dès à présent , ledit terme d'un mois expiré après la publication de ces Présentes en nosdites Villes , comme dit est , toutes Mainlevées , Passe-ports & Sauves-gardes qui leur ont été ci-devant par nous accordées , sans qu'ils leur puissent aucunement valoir , ni que par nos Officiers , Gens de guerre , & autres nos bons Sujets , il y soit aucunement déferé. MANDONS & enjoignons à nosdites Cours de Parlement , Baillifs , Sénéchaux , & autres nos Officiers à qui il appartiendra , que contre ceux qui par leur contumace & opiniâtreté se rendront indignes de notre présente grace , ils aient à procéder , comme il est ordonné être fait contre Criminels de Leze-Majesté au premier

Chef. VOULONS & ordonnons aussi que toutes les Villes qui seront reprises par force soient, en perpétuelle mémoire de leur déloiauté, démantelées, & généralement que tous lesdit Rebelles soient traités comme Perfides à leur Roi, & Deserteurs de leur Patrie. SI DONNONS en mandement à nos Amés & féaux les Gens de nos Cours de Parlemens, que notre présente Déclaration ils fassent lire, publier & enregistrer, entretenir, garder, & observer sans y contrevenir, ni souffrir y être contrevenu en aucune manière: Et à nos Baillifs & Sénéchaux, ou leurs Lieutenans, faire le semblable en leurs sieges, ressorts d'iceux. MANDONS pareillement aux Gouverneurs & Lieutenans Généraux de nos Provinces, la faire aussi garder & entretenir en ce que peut dépendre de leurs Charges, pour l'exécution d'icelle: Car tel est notre plaisir. En témoin de ce Nous avons fait mettre notre scel à cesdites Présentes. DONNÉ à Mante, le vingt-septieme jour de Decembre, l'an de grace mil cinq cent quatre-vingt-treize, & de notre regne le cinquieme.

1593
DÉCLARAT.
DU ROI.

Signé, HENRI (1),

Et sur le repli, Par le Roi étant en son Conseil,

FORGET.

Et scellé sur double queue de cire jaune.

(1) Cet Edit ne fut vérifié au Parlement, qui étoit sêant à Tours, que le premier de Février 1594: on y ajouta que ceux qui avoient trêmpé dans le parricide du feu Roi Henri III, & ceux qui avoient été convaincus d'avoir eu part au dessein de tuer le Prince régnant, Henri IV, ne seroient point compris dans l'Amnistie accordée par cet Edit.



1594.

Avertissement.

CETTE Déclaration, jointe aux Lettres particulières du Roi à plusieurs Chefs, eut du crédit. Le sieur de Vitry, Commandant pour la Ligue, à Meaux en Brie, fut des premiers à quitter ce Parti. Il y attira aussi les Habitans de Meaux, auxquels il commandoit, tellement que le onzième jour de Janvier 1594 la Ville fut rendue au Roi avec l'artillerie que le Duc de Parme y avoit fait traîner des Pays-Bas. Vitry & ceux de Meaux obrirent au Roi tout ce qu'ils voulurent, pour s'être mis des premiers à couvrir sous la douceur de Sa Majesté. Leurs Ecrits, publiés tôt après, s'en suivent.

M A N I F E S T E

De M. de Vitry (1), à la Noblesse de France.

M E S S I E U R S ,

Étant né Gentilhomme de l'Ordre de la Noblesse de France, je penserois encourir la malveillance de vous tous, si je ne mettois en lumière les causes qui m'ont mis à quitter le Parti de la Ligue, pour rentrer en celui du Roi. Et si en ce discours, que je dresse pour me justifier, je rapporte quelques actes par moi faits, je proteste que ce n'est par gloire ni présomption, & moins pour prendre plaisir à me vanter, mais pour vous faire connoître & à un chacun quels ont été mes com-

(1) Louis de l'Hôpital, Baron de Vitry. Il avoit communiqué le dessein manifesté dans cet Ecrit, à M. de la Châtre, son Oncle. Voyez l'Histoire de M. de Thou, Livre 108. Ce Manifeste & la Déclaration qui suit ont été imprimés à Paris, en 1594, in-8°. M. de Vitry donna ce Manifeste pour rendre raison de sa conduite, parcequ'il fa-voit que le Duc de Mayenne étoit fort irrité contre lui. Il en est parlé assez au long dans l'Histoire de l'Eglise de Meaux, par Dom Toussaint Duplessis, Bénédictin, in-4°. pag. 415 & suiv. Il y est dit que M. de Vitry par- tit de Meaux avec Pierre Chabouiller, Ayo-

cat du Roi, & Ezechiel Chrétien, l'un des quatre Echevins de la Ville, sans dire le vrai objet de son voyage; qu'il le leur découvrit en chemin, & qu'il les persuada de donner conjointement avec lui l'obéissance qu'ils de-voient au Roi, au nom de la Ville; & qu'en- suite le dernier de Décembre, les Echevins, accompagnés de dix-huit ou vingt Habitans, tous à cheval, allèrent trouver le Roi à Dammartin, où ils lui prêterent serment d'obéissance. L'Historien de l'Eglise de Meaux entre dans le détail de cette entre- vue, de ce qui la précéda & de ce qui la suivit.

portemens , & repousser le blâme que l'on me pourroit imputer.

J'ai été nourri & élevé dès l'âge de douze ans auprès de nos Princes & de nos Rois , & les ai toujours très fidelement servis , depuis le temps que j'ai pu porter les armes jusqu'à la mort du feu Roi Henri dernier décédé. Et si j'ai discontinué à l'endroit de celui-ci , c'a été pour la seule cause de la Religion Catholique & Romaine , pourceque lors il n'en faisoit profession , & estimois que je ferois contre ma Religion & ma conscience si je le servois & portois les armes pour lui contre le Parti Catholique , où je ne connoissois pour lors autre ambition que la seule cause & prétexte de la Religion , & me retirai d'auprès de Sa Majesté pour ce seul sujet , sans être appelé au Parti de la Ligue par présens , bienfaits , ou autre obligation que j'eusse aux Princes de la Maison de Lorraine , ne les ayant point auparavant servis ni recherchés.

Étant entré au Parti de la Ligue pour les causes susdites , je m'y suis comporté en homme d'honneur , & y ai servi avec toute affection , peine & hasard , & n'en veux rapporter autre preuve que celle que vous autres , Messieurs , de l'un & l'autre Parti , à qui j'adresse cet écrit , en pouvez rendre. Aiant été au Siege des Villes qu'à fait S. M. ou aux armées qui se sont trouvées les unes devant les autres , & là avez pu juger ceux qui ont paru le plus souvent sur la Place , & qui ont en notre métier bien ou mal fait.

Je me suis trouvé dans le mémorable siege de Paris , avec cent à cent vingt Chevaux-Legers , & soixante Arquebusiers à cheval , que j'ai montés & armés à mes dépens , & , dirai plus , entretenus de mes deniers durant le Siege , & ne s'y est faite aucune entremise , charge ou escarmouche , que mes Compagnons avec moi n'aions été des premiers à l'exécuter aux dépens de notre sang & la perte de nos Chevaux , en tel nombre , que je puis dire , avec vérité , que les deux parts y sont morts d'arquebusades ou coups de main.

Le Siege étant levé , je fis toute la diligence à moi possible , avec la dépense que chacun fait qu'il a convenu faire en telle chose , pour refaire ma Compagnie , la remonter & remplir de tous les meilleurs Soldats que je pus recouvrer de toutes Nations , que j'achetai à force d'argent , & remplis ma Compagnie plus belle & forte qu'elle n'étoit auparavant , avec laquelle j'ai toujours suivi & servi Monsieur du Maine , qui m'a employé aux

1594.

MANIFESTE
DE M. DE
VITRY.

1594.
MANIFESTE
DE M. DE
VITEL

affaires plus pénibles & dangereuses, sans nous épargner : & en cette seule cause lui ai de l'obligation, m'ayant fait paroître l'estime & confiance qu'il avoit de moi, se commettant sous ma garde & conduite en plusieurs voïages qu'il a faits assez périlleux à Paris & ailleurs, dont Dieu m'a fait la grace que je n'en ai emporté honte ni blâme, mais en suis toujours sorti avec honneur.

Quand la rage & la fureur des Seize de Paris les transporta à faire cette misérable tragedie sur Monsieur le Président Briffon, Larcher & autres, Monsieur du Maine partit de Laon, & à grandes traites s'en vint à Paris avec ma Compagnie & quelque peu d'autres forces étrangères, il trouva à son arrivé les choses fort douteuses, pour l'apparence qu'il y avoit que ces Mutins enragés fussent favorisés & soutenus du menu Peuple, mais plus encore des Garnisons Espagnoles qui étoient dans la Ville. Il fait quel conseil je lui donnai pour le pousser à cette juste punition qu'il fit ressentir à partie des coupables ; mais ce ne fut pas tout que de le résoudre, il falloit l'exécuter, & prendre ces Mutins au milieu de la Ville & parmi leurs amis, & n'estimoit-on pas que ce pût être sans grands contredits & opposition, qui me fit entreprendre la charge de m'attaquer aux plus mauvais de tous, dont je vins à bout, & puis dire, avec vérité, avoir autant servi & en conseil & en exécution, de faire résoudre Monsieur du Maine à ce qui est advenu, que nul autre ; & quand je ne lui aurois jamais fait autre service, il m'en doit savoir gré, car il n'a jamais fait acte si généreux & honorable pour lui que celui-là.

Et pourceque ma profession n'est pas d'être bon Orateur, j'abregerai & dirai en général, qu'il ne s'est passé occasion, quelle qu'elle soit, où je ne me sois (durant ces guerres) trouvé avec ma Compagnie à la tête de l'armée, quand elle a marché en avant, ou à la retraite quand nous avons eu les Ennemis en queue, témoin Aumalle, Bures, Ivetot & autres lieux ; & s'il y a eu trois coups d'épée ou pistolet donnés, la vérité est que mes Compagnons & moi en avons fourni la meilleure part, ce n'a pas été aussi sans en avoir senti la perte & le dommage, car je puis dire que j'ai perdu durant ces guerres trois cens Soldats pour le moins tués ou estropiés aux combats, & autant ou plus de chevaux, & sous moi seul en a été tué vingt-neuf, sans pour cela que l'on m'ait donné aucune commodité pour en racheter d'autres, horsmis deux que Monsieur le Duc de Parme

me

me donna à Caudebec, qui furent tous deux tués sous moi en un même jour.

Vous penseriez, Messieurs, peut-être, que ces services méritant quelque récompense, j'aie reçu force doublons d'Espagne, je vous assurerai que non; & tant s'en faut, qu'ayant fait compte avec les Trésoriers de la Ligue, & présenté les rôles de montre de ma Compagnie, qui n'a que peu ou point tenu la Campagne, ayant toujours été dedans les Villes à la suite de Monsieur du Maine, logeant dans les Hôtelleries & payant comme Marchands, il s'est trouvé qu'il m'étoit dû vingt-sept mille écus de compte fait & arrêté, dont l'on me promettoit de jour à autre satisfaction, soit de la part de Monsieur du Maine, soit de celle des Espagnols, me rehvoiant de l'un à l'autre; enfin pressé de la nécessité, & ne pouvant plus fournir à mes Soldats, m'adressant aux uns & aux autres pour m'acquitter cette partie, les Ministres d'Espagne me firent connoître qu'elle avoit été fournie aux Trésoriers de Monsieur du Maine, qui s'en est accommodé ailleurs comme il lui a plu, sans avoir égard à ma nécessité, à l'avance que j'ai faite, & au tort qu'en cela l'on me faisoit.

1594.
MANIFESTE
DE M. DU
VITRI.

Encore qu'il ne soit juste ni raisonnable qu'un Gentilhomme serve à ses dépens un Prince ou un Parti, si mal reconnu comme je l'ai été, ce ne sont point les causes principales qui m'ont fait abandonner le Parti de la Ligue. Et ce que je vous ai apporté & remontré ci-devant, n'est que pour vous faire voir qu'en ce Parti-là les doublons n'y courent pas si épais comme l'on se fait accroire, & ceux qui en retirent plus de commodité, ce ne sont pas ceux qui vont les premiers & le plus libéralement aux coups, n'ayant jamais vu que pour blessure, perte ou rançon, ils aient récompensé un seul homme d'honneur, tant vertueux & recommandable fut-il, & emploient plutôt leur argent à quelques Maraudeurs, pour faire des brigues dans une Ville, ou à quelque Prédicateur, qui ne saura gueres de Latin, mais sera bien savant en injures & invectives quand il est dans la Chaire: à ceux-là ne s'épargne point la récompense, qui se donne fort peu aux Gens de guerre.

Monsieur du Maine me blâme (comme j'ai appris par quelques Lettres que j'ai vues) de ce que je l'ai quitté, m'ayant fait beaucoup d'honneur & d'avantages, comme il dit, & aussi de quoi j'ai apporté Meaux au service du Roi. A cela je réponds, que j'ai reçu de mondit Sieur du Maine tous les bienfaits que je re-

1594.

MANIFESTE
DE M. DE
VITRI.

présente dans ce Discours, & si vous trouvez qu'il m'ait grandement obligé, je confesserai avoir tort. Je ne l'ai point quitté & abandonné sans l'en avoir averti. Et se souviendra qu'au mois de Novembre dernier, étant à Paris, je lui dis franchement que je ne voulois plus servir, ni suivre le Parti de la Ligue, & qu'étant le Roi, Catholique, je ne pouvois être autre que son Serviteur. Quant à la Ville de Meaux, je n'ai forcé ni violenté les Habitans à faire ce qu'ils ont fait. Prenant congé d'eux je leur déduisis les causes pourquoi je quittois le Parti de la Ligue & embrassois celui du Roi, leur remontrai le danger qu'ils pourroient courir, rentrant à la guerre avec leurs pertes & dommages, qu'ils avissent & pensassent à leurs affaires, les laissant en leur pleine & entière liberté, je remis les clefs de leur Ville entre leurs mains, & partant de-là, je m'en vins chez moi : & crois certainement qu'ils ont très bien & prudemment fait de se remettre en la bonne grace de Sa Majesté, s'étant acquittés de leur devoir & exemptés d'une ruine inévitable.

Pour fin & conclusion de ce Discours, je vous répéterai, comme j'ai dit au commencement, que je ne suis point entré au Parti de la Ligue pour aucuns bienfaits que j'aie jamais reçus de Messieurs de la Maison de Lorraine, aussi ne les ai-je pas quittés par témérité, malveillance ou mépris que je fasse de leurs vertus, les estimant Princes valeureux & pleins de grands mérites : & en ce qui ne concernera le service du Roi je demeurerai leur Serviteur tant qu'il leur plaira, & qu'ils ne chercheront point de me blâmer ni vituperer pour ce que j'ai fait ; n'étant point leur Sujet ni Vassal, ils ne me peuvent accuser de faute, pour avoir pris le service du Roi lors & après qu'il s'est fait Catholique. N'estimant plus qu'il y ait cause légitime & valable pour lui faire la guerre ; & si nous y rentrons elle ne se pourra plus qualifier guerre de Religion, mais d'Etat, d'ambition & d'usurpation. C'est donc la cause pourquoi je me suis retiré de la Ligue. Aiant reconnu que si la volonté des Espagnols est suivie, le Roïaume s'en va perdu & dissipé en pieces & morceaux, car ils n'épargnent aucune chose de ce qui se peut apporter pour faire ce démembrement. Et s'ils emploient cent mille écus aux frais d'une armée, ils en dépensent deux fois autant pour suborner un Prince, un Gouverneur, une Ville & une Communauté ; ils font bien par-là connoître quelle est leur volonté & intention ; ils pourchassent de faire rompre la Loi Salique, changer

les Coutumes & l'Etat même, s'ils le peuvent transporter en main étrangere. Je fais, pour y avoir été présent, combien ces propositions ont été désagréables à si peu de Noblesse qu'il y avoit à cette Assemblée d'États à Paris, & qu'ils ont vertueusement résisté à ne consentir à choses si déshonnêtes à leur Ordre & Profession, qui a rompu & retenu à coup ce qu'ils vouloient faire. Et pour moi, les choses m'étant connues si injustes & déraisonnables, je m'en suis voulu départir, & comme bon François, jeter aux pieds de mon Roi, pour emploier mon sang & ma vie à son service, pour le soutien de sa Couronne, de son honneur, de sa personne & de son Etat, & espere en Dieu que tous les gens d'honneur, qui ont même connoissance de cette ambition étrangere, feront comme j'ai fait; & loue Dieu sans cesse & le remercie de la grace qu'il m'a faite d'avoir été le premier à tracer ce chemin pour apporter exemple à tous mes semblables.

Fait à Meaux, ce douzieme jour de Janvier, mil cinq cent quatre-vingt-quatorze.

D E C L A R A T I O N

*De la Ville de Meaux, à Messieurs les Prévôts des Marchands,
Echevins & Bourgeois de Paris.*

MESSIEURS,

Tant que nous avons estimé que notre Religion Catholique & Romaine couroit fortune, il n'y a point de tous ceux de l'Union qui se soient montrés plus prompts & affectionnés que nous, en tout ce qui a été nécessaire pour cette guerre. Vous en êtes les meilleurs témoins, qui vous pouvez souvenir qu'après la perte de la Bataille de Senlis, encore que nous n'eussions aucune Garnison, que lors notre Ville fut foible & Monsieur de Mayenne éloigné, assiégeant Alençon, néanmoins nous résistâmes courageusement à cette armée victorieuse, qui avoit gagné dix canons. Et depuis, après la journée d'Ivry, en laquelle il sembloit que toutes les forces de notre Parti eussent été abbatues, & nos affaires entierement ruinées, néanmoins au milieu de la reddition des autres Villes nos voisines, non-seulement nous

1594.
 DÉCLARAT.
 DE LA VILLE
 DE MEAUX.

tinmes fermes, mais aussi l'espace de cinq mois secourûmes de toutes nos commodités ce qui restoit de Troupes de Monsieur de Mayenne, lui donnant le moïen d'attendre en sûreté l'armée du Duc de Parme, qui étoit trop bon Capitaine pour entreprendre d'approcher de votre Ville, & lever le siege, qui vous avoit réduits à toute extrémité, s'il n'eût eu la retraite assurée de Meaux, & les commodités & rafraîchissement de nos maisons. Tellement qu'avec vérité nous pouvons dire que notre Ville a importé entierement en l'an quatre-vingt-dix, de la conservation de Paris; & depuis lui a, plus que tout autre, donné le moïen de subsister si longuement au milieu de tant de blocus, aiant même enduré très grande incommodité de vivres pour soulager votre nécessité.

Tous lesquels hasards, pertes & ruines nous avons supportés avec joie & allégresse, tant que nous avons vu qu'il étoit question d'obéir à un Roi de Religion contraire à la nôtre.

Mais depuis qu'il a plu à Dieu de faire descendre son Saint Esprit sur ce Prince, petit-Fils de Saint Louis (aux prieres ardentés duquel nous attribuons ce grand œuvre) nous avons estimé que nos armes seroient aussi injustes comme elles nous sembloient saintes & justes auparavant; ne pouvant approuver aucunes des inventions Espagnoles auxquelles on a recours pour, nous ne dirons point, calomnier, mais blasphêmer contre cette grande merveille & grace indicible qu'il a plu à Dieu de faire non-seulement à la France, mais à toute la Chrétienté, n'y aiant personne de sain jugement, qui ne voie clairement que c'étoit le seul moïen de mettre fin à ces miseres extrêmes, qui autrement eussent sans doute plus duré que nous & nos enfans; à quoi nous devons ajouter la considération générale du bien de la Chrétienté, qui est sur le point de recevoir de grandes afflictions, par les puissantes armées de Mer & de Terre que prépare le Turc, auxquelles il est du tout impossible de résister, sans une bonne intelligence de tous les Princes de la Chrétienté, entre lesquels notre Roi tenant le premier rang, non-seulement à cause de sa Couronne, mais aussi pour son excellence en l'art militaire, sa diligence & résolution admirable en la pointe des plus grands périls, nous pouvons dire que la juste & prompte reconnoissance de tous ses Sujets (qui ne peuvent plus requérir chose quelconque en lui) importe aujourd'hui du salut de la Chrétienté, n'y aiant que ce seul Prince qui ait l'autori-

té, la réputation, l'âge propre & la suffisance pour commander à une armée assez forte, pour vaincre Mahomet, en bataille rangée.

La treve s'étant accordée sur l'heure de la conversion de Sa Majesté, nous estimions que pour toutes ces considérations, aussi urgentes que véritables, les trois premiers mois ne s'écouleront point sans voir publier la paix; mais tout au contraire nous avons connu qu'on s'est voulu servir de cette surseance, seulement pour reprendre haleine, & faire non des Ligues ou Unions de Catholiques, fondées auparavant sur la Religion, mais des conjurations à l'avantage des Etrangers contre cette Monarchie, laquelle ils ont divisée entr'eux par partages secrets, qu'ils nous veulent maintenant faire mettre à exécution, changeant cette Couronne François, reluisante de gloire & de liberté, en plusieurs petites tetrarchies ou plutôt tyrannies, qui nous rendroient tous esclaves misérables des anciens Ennemis de ce Roïaume, & qui n'ont autre but en leurs conseils que l'usurpation de la France, ce que les moins retenus d'entr'eux ne celent plus, ains en parlent tout ouvertement, s'efforçant de nous persuader par leurs harangues, vendues pour une quantité de doublons, qu'il est meilleur d'obéir à la plus insolente & cruelle Nation qui soit sous le Ciel, qu'à notre Roi légitime, aux grandes perfections duquel Dieu, exauçant nos prières, & jettant sur nous son œil de pitié, a ajouté la Religion de ses Ancêtres, pour en faire, comme nous croïons, le plus grand, le plus puissant & le plus auguste Prince qui ait jamais tenu le sceptre François, & qui plantera sans doute un jour ses trophées jusques dans le fond de l'Orient.

Nous ne parlons point par imagination, non plus que vous, Messieurs de l'arrogance & insolence des Espagnols; nous les avons eus en nos foiers, vous les y avez, vous connoissez quels Maîtres on vous veut donner & de quel humeur; & néanmoins ce que vous voïez n'est rien à comparaison de ce qu'ils seroient, si la crainte des forces & des armées du Roi ne les tenoit en allarme, & ne les empêchoit encore d'entreprendre de vous manier à la façon de Naples, de Milan, de Portugal & des Pais-Bas.

Mais comme il n'y a corps si robuste qui ne succombe à la fin sous la longueur de la maladie qu'il faut surtout se garder de laisser enraciner, de même ne peut-il y avoir rien si dange-

1594.

DÉCLARATION
DE LA VILLE
DE MEAUX.

1594.

DÉCLARAT.
DE LA VILLE
DE MEAUX.

reux en un Etat , que de laisser prendre pied à l'Etranger , entré sous prétexte de secours : façon la plus ordinaire d'usurper les Roïaumes , ainsi que les Histoires le montrent.

Si jamais Peuple a eu occasion de mettre fin à une guerre civile , nous l'avons maintenant , la seule raison de la nôtre cessant du tout aujourd'hui , & ne nous laissant la foi , la parole & profession publique de notre Roi , si dévotieusement continuée , aucune occasion de défiance , surtout ne voulant S. M. bâtir Citadelles que dans nos cœurs , & pour toute Garnison se contentant de la fidélité & affection que les François ont toujours portées à leur Roi , principalement à ceux de cette Race qui règne sur nous si heureusement , il y a plus de six cens ans. Laquelle en magnanimité , heureuse fortune & bonté surpasse toutes les autres de la terre ; ce que nous devons attribuer à une grace singulière de Dieu envers la France , & non pas nous efforcer en vain de la vouloir éteindre , pour mettre en sa place des Etrangers , qui veulent bâtir leur fortune sur les ruines de cette grande Monarchie , auxquels le nom de la paix sera toujours odieux , comme étant du tout contraire à leurs prétentions , qui ne se peuvent exécuter qu'au milieu des troubles , & après avoir miné & affoibli par une très longue guerre , ce qu'ils ne peuvent enlever tout d'un coup. Et néanmoins , pour retenir les esprits du Peuple , réduit tantôt au désespoir par tant de misères & de si longue durée , on lui donne toujours quelque espérance de repos , afin que sans murmure les plus affectionnés se retirant petit-à-petit des Villes , & les autres ayant vendu jusqu'à leurs armes pour nourrir leurs enfans , vous soyez à la fin du tout mis sous le joug honteux & infâme de cette Race de Sarrasins , le Roi desquels ne parle plus de votre Ville d'autre façon qu'il fait de Madrid , l'appellant par ses lettres sa Ville de Paris , qui lui a été vendue , non par les gens de bien qui préféreront toujours la mort à la servitude , mais par seize traîtres & renommés Voleurs & leurs Satellites , qui ont pendu à l'Espagnole le Chef de votre Justice Souveraine , afin de planter la crainte & la frayeur au cœur de tous les autres. Pour notre regard , Messieurs , nous rendrons grâces immortelles à Dieu de ce qu'il lui a plu convertir notre Roi à son Eglise , & nous en l'obéissance de Sa Majesté très Chrétienne , nous délivrant en un moment de la grande & juste appréhension de perdre notre liberté. Ce qui sera cause que nous élèverons nos enfans de meilleur courage , sachant qu'ils vivront & mourront François ,

& qu'ils combattront un jour les ennemis de la Couronne en la présence de leur Roi. Nous vous plaignons seulement, & lamentons votre misérable condition, de ce qu'encore que vous voiez le bien aussi clairement que nous, & que vous ne doutiez nullement que ces bons & saints personnages, vos Curés, qui sont sortis de votre Ville, abandonnant tout, pour aller reconnoître leur Roi, au même instant de la conversion, n'ont rien fait que par la force de leur conscience & du commandement exprès de Dieu, qui n'avoue point pour ses enfans ceux qui combattent contre leur Roi Catholique, très Chrétien & Successeur légitime des plus grands & plus puissans Rois qui aient été sur la terre; néanmoins, par faute de courage, vous n'osez vous mettre en liberté & en votre devoir tout ensemble, d'autant que vous vous imaginez toujours que l'un de ces seize Bourreaux vous attache à une potence. Mais si vous voulez seulement trancher le mot avec résolution, nul d'entr'eux ne comparoitra, non plus que leurs Suppôts n'ont fait en notre Ville. Ils sont hardis à égorger les hommes désarmés, & après à piller les maisons des absens, des veuves & des orphelins; mais contre celui qui veut combattre, ils n'oseroient seulement lever les yeux. Jamais homme courageux ne vendit sa liberté; quiconque s'est donné à l'Espagnol, fait assez connoître qu'il n'a point de cœur. Si vous le voulez encore plus clairement voir, criez avec nous, *vive le Roi*, & vous serez en un instant délivrés de toute servitude, ces Garnisons de Mores seront rougies dans leur sang, & par votre exemple vous mettrez la France en repos & en son ancienne gloire, plus redoutable à ses Ennemis qu'elle ne fut jamais. Vous changerez en un moment, le comble de miseres, d'affliction & de nécessité auxquelles vous êtes réduits, avec la richesse, l'abondance & la félicité, qui avoient accoutumé d'être en notre Ville, lorsqu'elle étoit aimée & chérie de son Roi. Tout ce qu'il y a de précieux & d'excellent s'y apportera non-seulement de tous les endroits du Roïaume, mais aussi des Pais Etrangers. Ce grand Parlement, cette Chambre des Comptes, cette Université, ce trafic immense & cette Cour Roïale, qui remplissoient chacun jour votre Paris de toutes sortes de biens, lui faisant hausser le front par-dessus toutes les plus belles Villes qui sont sur la face de la terre, vous serez restitués au même instant que vous reconnoîtrez votre Roi; & au lieu que vous n'avez autres pensées qu'à pourvoir à la famine qui vous va consommant petit-à-petit, ne vivant plus,

1594.

DECLARAT.
DE LA VILLE
DE MEAUX.

1594.
 DÉCLARAT.
 DE LA VILLE
 DE MEAUX.

ains languissant misérables & mourant chacun jour, vous verrez incontinent croître vos commodités particulieres & les publiques à merveilles. Mais si au contraire, vous rendant du tout indignes de la grace que Dieu vous a faite en la conversion de Sa Majesté, vous méprisez le moien qu'il vous donne de sortir de cette fondriere de misere, où vous êtes maintenant enfoncés, tenez pour certain que les armées du Roi, assistées de tout ce qu'il y a de grand, d'illustre, de généreux & de courageux en France, & de tous les fideles Alliés de cette Couronne & Ennemis de l'Espagnol, secourues de tant de Villes, même de celles qui suivront notre réduction, vous rendront dans peu de jours plus misérables cent fois que vous n'étiez en Août quatre-vingt-dix; & n'ayant lors ni le Duc de Parme, qui est mort, ni la Ville de Meaux, sa retraite, ni ce qui vous assistoit de Noblesse, qui suivra l'exemple du brave Vitry, duquel le nom sera engravé à jamais à la postérité, & lui tant qu'il vivra cheri, aimé & gratifié par Sa Majesté, qui aura en perpétuelle mémoire ceux qui lui auront tant aidé à rendre la liberté, la grandeur & la gloire à la France, laquelle s'est vue si proche de sa ruine & de son entiere dissipation; lors, dis-je, vous serez contraints de faire par la nécessité, avec honte, ce que vous pourriez maintenant exécuter si facilement avec tant de gloire & l'honneur immortel d'avoir des premiers aidé à tirer la France du tombeau, pour la faire triompher sur tous ses ennemis. Voilà ce que nous avions à vous proposer, pour vous faire entendre des justes raisons qui nous ont mus tous unanimement à reconnoître le Roi, que Dieu, la nature & les Loix du Roïaume nous ont donné, pour le service duquel nous emploierons toujours librement nos moïens, notre sang & notre vie. Vous déclarant que si, suivant la protestation que vous avez toujours faite, même par le Discours du Siege de votre Ville, imprimé sur la fin de l'an quatre-vingt & dix, vous voulez reconnoître Sa Majesté, étant maintenant Catholique, nous vous demeurerons voisins & amis très affectionnés, ainsi que nous vous avons toujours été.

Mais si au contraire, sans la moindre apparence de raison, à l'appetit des Etrangers qui ne desirerent que de voir les cendres de cet Etat, vous vous résolvez de continuer la guerre, & en tant qu'en vous est, de remplir la France de meurtres, de feux & de saccagemens, nous vous déclarons que vous nous aurez jusqu'au bout pour ennemis, aussi résolus & rigoureux, comme

Comme nous vous avons été par le passé affectionnés & utiles amis. Ce qui nous fera un déplaisir extrême ; mais il n'y a remède, il faut conserver cette grande Monarchie & cette première Couronne de l'Europe, voire avec la perte & ruine de la Ville Capitale, s'il ne se peut faire autrement. Dieu vous fasse la grace d'appréhender, comme il faut, la misérable & déplorable fin, de laquelle vous êtes beaucoup plus proches que vous ne pensez, & de prendre autant de courage & de résolution contre ce petit nombre de mutins audacieux, qui empêchent votre bonheur, comme vous avez de reconnoissance de la vérité de ce que nous vous disons, de la justice de notre résolution & de la sincérité de nos intentions,

1594.

DÉCLARAT.
DE LA VILLE
DE MEAUX.

Avertissement.

HUIT jours après la réduction de Meaux (1) fut publiée une Remontrance aux François, dont la teneur s'ensuit.

REMONTRANCE AUX FRANÇOIS.

IL est temps, François, encore que peut-être tard, de défilier les yeux, & reconnoître que le charme Espagnol n'a rien moins que ce que nous en avons jusqu'à présent vu. Il nous a, sous ombre & beau prétexte de Religion, armés les uns contre les autres, &, comme forcenés, fait sévir le Citoyen contre son voisin, l'Ami contre l'Ami, le Pere contre le Fils, la Femme contre le Mari, bref, il nous a tellement transportés d'esprit, que les plus énormes massacres, carnages & assassinemens nous ont été prêchés pour vraie piété, chose sainte & méritoire. Les Passages de l'Ecriture, tirés par les cheveux, n'ont manqué à nos Docteurs venaux. Et tout cela, disoient-ils, pource que le Bearnois ou Roi de Navarre étoit Hérétique. Le voilà Catholique, Dieu a exaucé les vœux & prières

(1) L'exemple de la Ville de Meaux, qui se rendit la première, entraîna bientôt celle d'Orléans, Bourges, Lyon, Paris, &c. suite plusieurs autres ; & Henri IV ne tarda pas à se voir paisible possesseur de tout son Roïaume.

1594.
 REMONTR.
 AUX FRANÇ

des bons, notre desir a réussi par la bonté, grace & miséricorde de ce grand Roi des Rois, qui a frappé de sa puissante main l'entendement de notre Roi, pour le nous rendre & nous à lui. Il est fils comme nous de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, à laquelle il s'est soumis pour le spirituel. Dieu lui a ouvert & rendu les bras, comme jamais il ne rebute le Pecheur converti. Quand tous les hommes lui fermeroient la porte, c'est en vain puisqu'il est dedans. Il est Roi légitime, l'Elu & l'Oint de Dieu en cette charge. Dieu, puissant sur les hommes qui s'opposeroient à sa miséricorde, a, Messieurs, certes montré par là l'amour qu'il porte à ce pauvre Roïaume. Et que si d'une main il nous a, pour nos péchés, plongés jusqu'aux abîmes, il nous souleve de l'autre, si nous voulons tant soit peu nous aider. L'Espagnol mécroïant, & la Ligue des seize Tyrans faisoient prêcher impossible sa conversion; les Chaires des Prêcheurs en retentissoient de même, comme ils en étoient bien païsés. Notre Roi (vrai François) est de la vraie Tige & Race de ce bon Saint Louis, la plus noble & ancienne du monde, c'est notre gloire. Non de Race nouvelle, d'un Maître d'Hôtel d'un Empereur, un petit Comte d'Haulbourg, il n'y a que trois cens ans, ou d'un Henri, Bâtard de Castille, établi Roi par Pierre de Bourbon, qui déchassa de ce Roïaume de Castille, Pierre-le-Cruel. Sa conversion a été faite en l'Eglise de Saint Denis en France, sur les tombeaux & comme en face de ses Majeurs, ames généreuses, témoins de sa conversion, & cautions envers nous, ayant laissé ce beau très Chrétien, très puissant & le plus noble Roïaume de la terre, que l'Etranger, le nouveau Chrétien veut par nos mains impies & par le poison semé des langues venales, perdre maintenant & dissiper. Comme ce grand Dieu, Messieurs, a miraculeusement appelé & tendu les bras à notre Roi, il en fait de même jusqu'à ses plus mortels ennemis. Il demande & crie la paix à haute voix, dont recentemente il a offert la carte blanche, pour la remplir de conditions honorables à l'Etat & salutaires à ses Sujets, tant amis qu'ennemis. Au contraire, on lui parle de continuer les trêves, pource que l'Espagnol cependant préparera une armée pour continuer nos miseres. Voilà le mot: le Roi ne se veut plus laisser tromper, il a pitié & horreur de nos maux. Là-dessus on met le Pape en avant, qui ne sent les maux, miseres & calamités du Peuple, & tire les choses en longueur. Il est bon & honnête reconnoître Sa Sainteté,

comme Chef de l'Eglise, mais pour y recevoir un Chrétien il n'est de droit ni divin ni humain (puisque nous avons des Pasteurs & Evêques), que son intervention soit nécessaire. Nous sommes tous témoins en nos consciences de la sainte conversion du Roi, & avons pu voir de quelle dévotion il assistoit au divin service. Nous ignorons la jalousie qu'en ont nos adversaires, sa clémence est connue. Ceux qui sont tombés en sa puissance par armes, ou qui volontairement s'y sont soumis, en portent témoignage. Il n'y a que sa magnanimité & haut courage, reconnue par tout le monde (la plus grande de Prince, qu'on ait vu de long-temps) qui lui nuise, le rendant formidable à ce vieil Loup-Renard d'Espagne, qui abboie sur cet Etat & sur notre liberté. Il n'a (disent les Espagnols François) autre soin qu'à conserver la Religion Catholique; & il a donné, par Edits publics & Traités, l'*Interim* & liberté du Calvinisme en la Flandre. Par toute l'Espagne, de trois les deux sont Juifs, Marrans, Mahométans ou Sarrasins, du reste des Maures de Grenade. Cette mine a ja fait partie de son effet, de nous rendre enragés les uns contre les autres, aux dépens de Dieu & de la Religion dont il se sert pour instrument de son ambition. Il met le feu à l'autre; par dissensions entre nous, pour dresser partie contre partie entre nos Chefs, pour dépouiller les Villes de leur support des meilleurs & plus affectionnés Bourgeois à notre parti, mais François. Il croit nous faire avaler ce doux poison sans s'appercevoir, avec les os de nos Ancêtres (comme proposa son Ambassadeur Mendosse), afin que par une stupeur & langueur, ce beau corps se consume. Nous avons vû ces jours passés chasser de Paris les principaux & personnes sans soupçon entre nous, sinon qu'ils ont en horreur l'ambition, la cruauté, & la tyrannie de l'Espagnol. Et tout cela couvert d'une apparence, par artifice & par dissimulation étrange. Ce n'est assez, il faut mettre hors le Gouverneur, duquel la fidélité & prudence nous a jusqu'à présent maintenus François, par la bonne intelligence qu'il en a toujours eue avec Monsieur le Duc de Mayenne. Qu'est-ce autre chose que de saper peu à peu la puissance de celui, duquel (comme Général en notre parti de cet Etat & Couronne), nous espérons enfin notre salut & repos; Dieu veuille qu'il le ressente assez. Mais l'Espagnol ne cessera, qu'à l'exemple de Paris, il n'en fasse autant, & rende sa faction peu à peu la plus forte par tout, & nous voie rendre les abois. Ce sont des proscriptions pratiquées aux

1594-

REMONTR.
AUX FRANÇOIS

1594.
 REMONTR.
 AUX FRANÇ.

plus misérables Etats , auxquels n'est enfin resté un seul ancien Citoyen , & jusques-là que les langues en sont perdues. L'Espagnol ne démont & ne pardonne jamais , dissimulant toutesfois par beau semblant (pour parvenir à ses desseins) plus que Nation sous le Ciel , & paie enfin son Hôte. Ne doutons pas , Messieurs , que nos Prêcheurs ne parlent , comme devant , or & argent , c'est-à-dire Espagnol ; qu'ils n'aient encore la Bible & les passages de l'Ecriture tout à propos en Espagnol , où ils trouveront (s'ils vous y sentent disposés) les mêmes horreurs , blasphêmes & détestables impiétés qu'ils nous ont ci-devant prêchées pour piété. C'est le sang , le carnage & le pillage , sans épargner ni pere , ni enfant , comme ils ont fait. Il est bien vrai que cette mine est fort éventée , elle ne peut plus valoir qu'envers les seize Tyrans , Tigres , & quelques perdus d'avarice & d'ambition , ou ceux des Desesperés qui croient leurs crimes sans rémission , ou quelques femmelettes , & des sots & stupides. Nous nous voïons , nous nous oïons : il n'y a celui qui ait tant soit peu de jugement & crainte de Dieu , qui ne déteste ces trompettes vénales d'enfer. Ceux de la Noblesse qui avoient été aveuglés , se séparans du Corps , (auquel il faut que nous reconnoissions devoir après Dieu le salut de cet Etat) se reconnoissent. Quant au Clergé , il y en a , Dieu merci , très bon nombre des plus zelés à la Religion Catholique , & des plus doctes qui n'ont oublié par ce charme Espagnol , combien les privileges de l'Eglise Gallicane ont profité à conserver & accroître , par les Ancêtres du Roi assistés de nos Peres , l'Eglise Catholique , Apostolique & Romaine , contre les entreprises des Visigots d'Espagne , & autres Barbares , & contre les Hérétiques. Nos bons Prélats anciens, devanciers de ceux que nous voïons (Dieu grace) assister le Roi , se sont vertueusement opposés comme vrais Catholiques aux indues entreprises de ceux qui abusoient de leur pouvoir , & passaient trop ambitieusement les bornes que Dieu a établies entre les deux puissances. Contre tout cela , ce Loup-Renard oppose son or & argent des Indes , & les seize Maraudeurs , & leur suite ja réduite à peu. Il ne faut plus redouter leurs babaresques cruautés , ils sont convaincus par leurs propres méchancetés. Ce monstre de nature , Cromé leur Président ne compare plus pour être Bourreau du Président Brissot & Conseiller l'Archer : c'est-à-dire , de ceux qui tiennent leurs places. Acte surpassant en audace & cruauté tout ce que nous voïons d'inhumain en l'Histoire des Scythes. La

1594.

REMONTR.
AUX FRANÇ.

Cours'évertue, les Gens de bien respirent. Si donc, Messieurs, nous ne voulons du tout oublier la vertu François, & mépriser la grace que Dieu nous offre d'un Moïse, non pour nous mener aux deserts, mais pour nous conserver en nos maisons, en nos biens, conserver la pudicité de nos femmes & filles; la liberté de nous & nos enfans; il est temps ou jamais de faire quelque effet digne de François. Les chaînes sont forgées en Espagne, pour nous mener aux Indes à coups d'escourges; laissant en proie aux plus faquins Espagnols tout ce qui nous est plus cher que la vie. Ces Veillaques sont ja destinés pour semer par deçà de nouvelles Colonies avec nos femmes & filles, pendant que misérables Esclaves, nous fouillerons les mines des Indes, où ils ont destiné la jeunesse François à porter la juste punition d'avoir (comme bâtards dégérant de leurs Ancêtres) vendu par or & argent notre Patrie & liberté. Si vous en doutez, Messieurs, & de quelle façon l'Espagnol traite ceux qu'il subjugué, le Portugais vous en rendra témoignage, duquel les principaux & plus célèbres de tous Etats, sont en peu de temps disparus, dont la seule mer peut rendre compte. Relisez, pour Dieu, Messieurs, l'Histoire des Indes écrites par Dom Bartholomeo de Las Casas, Evêque Espagnol, imprimée à Salamanque en mil cinq cent cinquante-deux, & mise en François, & imprimée en la Ville de Paris, par Guillaume Julian en mil cinq cent quatre-vingt-deux, vous y verrez le naturel de l'Espagnol au vif, lorsqu'il est au-dessus de ses desseins; les cruautés y sont si exécrables & aliénées de l'humanité, jusqu'à chasser aux hommes (bien que Chrétiens) avec les chiens, comme l'on fait au Loup; qu'il n'y a un seul des seize Tigres de Paris qui ne redoute cette Tyrannie. Et si ce n'est pour sa Patrie, du moins il sera touché de son particulier en son ame, & s'il a quelque ressentimens, que nonobstant la bonne mine, dissimulation, flatterie & pension de l'Espagnol, si le tient-il pour un traître. Ceux du Roïaume d'Aragon, s'étant depuis trois ans soulevés pour maintenir leurs privileges seulement, comme il leur étoit permis par iceux au cas que leur Roi les voulut enfreindre; ont été traités à l'Espagnole; il en a fait mourir de toute sorte d'états nombre infini, & jusqu'au Magistrat de la Justice, exempts par leurs Loix de la Jurisdiction du Roi. Leurs privileges sont abolis, & a ce vieil Loup-Renard enfin planté une Citadelle dedans Sarragosse, dont il cherchoit long-temps y a les occasions, n'ayant plus en toute l'Espe ob-

1594.
 REMONTR.
 AUX FRANÇ.

jet qui arrêât sa tyrannie que celui-là. Que peut un François espérer, ou plutôt que ne doit-il craindre par tels exemples, étant fait proie de son ancien Ennemi, lequel (si ce que dessus ne suffit) a fait en peu de temps empoisonner son propre Fils unique & sa Femme, pour un léger soupçon d'ambition. Et notre Roi nous appelle, nous pardonne, nous tend les bras, oublie tout le passé, & ne veut, pour pleige de la fidélité que nous lui prometterons, que notre seul serment, lequel il établit pour Citadelle aux Villes qui volontairement se rendent à lui. Témoin Meaux depuis huit jours, qu'il a embrassé comme le bon Pere l'Enfant perdu, & accru de grands Privileges & immunités, où nous mourons de faim en la puanteur des écrouelles, que les Espagnols ont semé parmi le Peuple François, dont notre Roi les guérira par la grace de Dieu. Persistons donc envers Monsieur de Mayenne, le salut duquel est conjoint avec le nôtre; qu'il retienne nos Concitoiens, r'appelle ceux que les Espagnols & le Légat leur Ministre lui ont fait mettre hors, & qu'il témoigne que le lait François qu'il a sucé lui est naturel, & l'Espagnol, poison. Qu'il éloigne leurs Conseils ne tendans qu'à notre ruine, qu'il cherche sa sûreté au milieu des François, lesquels l'ayant appelé au pouvoir qu'il a, le conserveront autant qu'il se montrera desireux du bien, repos & paix du général de cette Monarchie.



Avertissement.

Nous avons, inséré au quatrième Volume de ces Recueils, la Remontrance d'un Docteur Moine Sorbonique, nommé Beauxamis (1), faite au Peuple François, contre les Rébellions & Séditions de la Ligue. Maintenant, nous ajoutons le Discours d'un autre Docteur de la même Ecole, auquel sont adjoints les avis d'autres, en partie Ligueurs, & de quelques Docteurs, où le procès de la Ligue est décidé, par ceux de même Religion Romaine.

DISCOURS

Par lequel il est montré qu'il n'est pas loisible au Sujet de médire de son Roi, & encore moins prendre les armes contre Sa Majesté, ou attendre à icelle, pour quelque occasion ou prétexte que ce soit.

Par M. Claude de Morenne (2), Curé de Saint Médéric, à Paris.

LE desir que j'ai toujours eu d'observer la Loi de Dieu qui me commande d'aimer & honorer les Rois qu'il nous donne, & d'autre part la compassion que j'avois de tant d'ames qui se perdoient, a été cause qu'oïant parler des malversations & entreprises de certaines personnes suscitées par les impostures de quelques-uns, se disant à faux titre zélés, j'ai mis la main à la plume afin de couper la racine à si pernicieuses opinions, & montrer à vue d'œil la malice de nos adversaires qui se transforment en Anges de lumière, quoiqu'ils soient de ces esprits malins que l'enfer a vomis & jettés sur cette terre pour l'empuantir de mauvaise doctrine, & la troubler de discordes civiles. Les propositions qu'ils mettent en avant sont épouvantables, mais entre les autres celles-ci excèdent, de dire & maintenir qu'il soit loisible aux Sujets de médire de son Roi & de l'assassiner si l'occasion se présente. Doctrine si abominable devant Dieu & de-

(1) Nous avons parlé de ce Docteur à l'endroit cité ici.

(2) Nous avons fait connoître ailleurs, dans une Note, la Personne & les Ecrits

de Claude de Morenne. Nous ne répéterons point ici ce qui en a été dit. Son Discours est fort sensé.

1594.
DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ AU
ROI.

vant les hommes & si nouvelle, que je craindrois fort de les en accuser de peur d'être soupçonné d'imposture ; n'étoit que leur impudence s'est débordée jusques-là de se dire Auteurs d'une si exécrationnable perfidie, & la prêcher publiquement. Or, veux-je montrer par ce présent Discours le contraire, à celle fin que désormais on bouche les oreilles aux enseignemens de tels Antechrists, & que par la fausseté de telles propositions le Peuple apprenne à n'ajouter plus foi aux autres qu'ils pourront ci-après proposer, & principalement touchant les affaires d'Etat, comme n'en pouvant non plus juger qu'un Aveugle des couleurs. Qu'un chacun donc remarque en premier lieu, qu'il ne doit rien tant honorer & révéler que son Roi, comme celui qui est l'image vive & animée de Dieu. Je fais bien que les Théologiens tiennent que tout homme est créé à la ressemblance de la Divinité, & que même en notre ame y sont tracés quelques vestiges de la Sacrée Sainte Trinité ; mais je veux dire que les Rois, outre cette générale similitude, en ont une particulière, attendu qu'ils sont constitués en ce bas monde comme vrais Lieutenans de Dieu, lequel ils représentent au gouvernement de leur Empire. Car tout ainsi comme ce grand Seigneur & Pere celeste par sa prévoyance admirable fait tourner les grands globes qui nous départissent par leurs influences tant de douceurs, & contient sans désordre l'harmonie des autres corps de l'univers ; de même aussi les Rois ont l'œil dessus leurs Empires, manient & tournent leurs Sujets, comme ils voient être bon & nécessaire, donnent & prescrivent loix à ce que le reglement ôte la confusion qui pourroit naître sans icelles. Je laisse plusieurs autres ressemblances assez connues à un chacun, & lesquelles nous apprennent qu'il n'y a rien ici bas qui plus naïvement représente la Divinité, que la puissance Royale. Et ce fut la brave & sage remontrance que fit Artabanus Lieutenant du Roi de Perse à Themistocles banni de la Grece. Les Loix & coutumes des hommes, disoit-il, sont différentes, Themistocles, & y a des choses tenues honnêtes en un Pais qui ne le sont pas en un autre, mais bien est-il par-tout honnête à un chacun de garder & maintenir celles de son Pais. Quant à vous autres Grecs, on tient que rien ne vous est en plus grande recommandation que la liberté & l'égalité ; mais nous autres Persiens estimons que la plus belle & sainte Ordonnance que nous aïons, soit celle qui nous commande d'honorer, servir, & révéler notre Roi, ni plus ni moins que l'image du Dieu vivant qui

qui regit & gouverne tout ce monde. Telle étoit l'opinion des Perses, & fort religieusement observée par eux : qui a été cause qu'ils se sont toujours rendus souples & maniables aux Ordonnances de leurs Rois, dont est advenu que leur Empire a été très florissant, comme la su fort bien remarquer Xenophon tout au commencement de la Cyropædie. La même opinion devons-nous avoir tous, & croire que selon la vérité les Rois ne sont autre chose que l'image de ce grand Roi Eternel, lequel les a établis ici bas comme Vicaires & Lieutenans de Sa Majesté Divine. Qui est l'occasion pour laquelle la Sainte Ecriture nous apprend que ce n'est point le Peuple ni la fortune qui les a élevés à cette dignité ; mais Dieu seul, selon qu'il voit être bon & nécessaire. *Prov. 8.* Vous le pouvez voir dans les Proverbes de Salomon, lorsque la Sapience dit, par moi regnent les Rois. *Hier. 27 :* & en Jeremie, où le Seigneur use de ces mots, j'ai fait la terre & l'ai donnée à celui qui plaisoit à mes yeux. *Daniel 4.* Ce qui est conforme à ce qui se lit en Daniel, le Très Haut domine sur les Roïaumes des Hommes, & les donnera à qui bon lui semblera. Pour cette raison lui-même appelle Cyrus son Pasteur dans *Isaïe 44.* *Jer. 27. 28. 29.* & en Jeremie est dit, que toutes Nations obéiront à Nabuchodonosor (quoiqu'il fût infecté du Paganisme) & que qui ne le sera, sera puni : jusques-là qu'il reprend & menace les faux Prophètes qui prêchoient au Peuple qu'ils ne serviroient jamais au Roi de Babylonie, & que Dieu ne le vouloit pas. Ces passages nous montrent que Dieu établit les Rois, comme les Lieutenans pour gouverner sous lui ce monde : & ce fut aussi la conclusion qu'en fit l'Eglise au Concile de Paris disant ; *Conc. Paris. lib. 2. ch. 5 :* aucun Roi ne doit croire que le Roïaume lui ait été baillé par ses Ancêtres, mais de Dieu seul : & sur la fin ; c'est chose bien assurée que le Roïaume terrestre ne se confere & bailla que par la vertu & occulte jugement de la prévoyance Divine. Tellement que nous devons croire qu'eneore qu'il semble que les Loix des Roïaumes donnent le sceptre & la couronne à quelques-uns, que toutesfois cela se manie par la volonté de Dieu, qui pour cet effet ôte les uns hors de ce monde avant qu'ils y parviennent, aux autres qui ja y sont abregé les jours, à celle fin que celui qui lui plaît, tout éloigné qu'il en semblera être, vienne à jouir de cette Lieutenance, dont il veut l'honorer. Or, quelle conséquence pouvons-nous en tirer, sinon que ceux qu'il y appelle, doivent être respectés & obéis des

1594.

DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ AU
ROI.

Sujets , puisque tel est son plaisir , auquel nous ne devons aucunement résister , si nous ne voulons , à la façon des Géans , lui faire pour néant & à notre dam la guerre. Reprenons donc , Peuple François , nos esprits , & pratiquons le commandement qui nous est fait par Saint Paul , écrivant aux Romains (*Rom. 13.*) où le texte est si clair , que quiconque par après voudroit dénier à son Roi l'obéissance , devrait être jugé homme vivant sans Dieu & sans Religion. Toute ame , dit-il , soit sujette aux Puissances Souveraines ; car il n'y a point de Puissance , qu'elle ne vienne de Dieu : Or , les choses qui viennent de lui sont ordonnées. Donc , qui résiste à la puissance , il résiste à l'ordonnance de Dieu. Qui y résiste , il s'acquiert la damnation. Et plus bas : Partant obéissez aux Magistrats , & non-seulement pour éviter leur colère , mais aussi pour satisfaire à votre conscience qui vous y oblige. Qui est un trait fort remarquable contre ceux qui , à l'objection qu'on leur fait que les premiers Chrétiens , remplis de sainteté & endoctrinés des Apôtres , n'ont jamais pris les armes contre les Empereurs , quoiqu'ils fussent de Religion contraire , ne peuvent répondre autre chose , sinon que les forces des Chrétiens étoient encore trop foibles , & que , pour cette cause , craignant la fureur des Princes Païens , ils avoient enduré leur domination. Misérables ! qui ne lisent pas , ou font semblant de n'avoir lu ces beaux traits ; *Non solum propter iram , sed etiam propter conscientiam.* Voiez donc , pauvres abusés , la malice de ceux , qui impudemment vous promettent les joies de Paradis , en vous rebellant contre votre Roi ; bien tout au contraire , ô méchanceté , la Sainte Ecriture vous apprenne que nul ne résistera à son Roi , fut-il même Païen , qu'il ne fasse contre sa conscience , & qu'il ne soit éternellement damné. Ha ! que de pauvres ames ont été perdues par vos impostures , faux Prophètes ; combien vous en avez précipité dans le gouffre de l'Enfer , qui aujourd'hui endurent peines éternelles , pour avoir pris à votre suscitation les armes contre leur Roi. Vous , qui restez encore , sauvez-vous de ce périlleux naufrage , & ajoutez plutôt foi à la Doctrine de Dieu qu'à celle des hommes. Rendez donc à tous ce qui leur appartient ; à qui le tribut , le tribut ; à qui la crainte , la crainte ; à qui l'honneur , l'honneur ; ainsi que conclud S. Paul , au lieu ci-dessus allégué. Duquel Passage si vous ne vous contentez , l'Apôtre S. Pierre vous pourra suffisamment éclaircir & satisfaire , écrivant ainsi en sa première Epître :

Craignez Dieu, & honorez le Roi. Et plus bas, soiez sujets à toute créature humaine pour l'amour de Dieu, soit au Roi, comme étant le premier de tous, soit aux Chefs & Gouverneurs envoiés de sa part, car telle est la volonté de Dieu. Je demande maintenant aux Rebelles & Assassinateurs volontaires, sur quoi ils peuvent fonder leurs intentions malignes & enragées, sinon sur un transport & aveuglement prodigieux ? Car que pourroit-on alléguer à l'encontre de tant d'autorités si expressees & si évidentes ? Donc nous apprenons d'icelles, que nous devons tout honneur & obéissance à nos Rois, & que nul de ceux qui en médifent & attentent à leur personne, ne pourra jamais participer à la béatitude éternelle. Or veux-je, laissant plusieurs autres particularités, traiter ces deux points ici seulement, que je viens maintenant de toucher, savoir est, la médifance & la volonté de commettre un meurtre si exécrationnable ; à celle fin que vous connoissiez en quel état sont ceux, lesquels commettent fautes si déplaisantes à Dieu. Quant est de la médifance, elle est manifestement défendue par la Sainte Ecriture dans l'Exode, *Exod. 22.* où il est dit : Vous ne détracterez point des Dieux, & ne médirez point du Prince qui est sur le Peuple. Ce commandement a été rendu plus formidable par les punitions exemplaires que Dieu lui-même a faites de ceux lesquels y ont contrevenu, comme il se voit en la personne d'Aaron & Marie, qui avoient murmuré contre Moïse à cause de sa femme *Æthiopienne*, *Num. 12.*, ou selon l'Hébreux, parcequ'il avoit pris pour femme une *Æthiopienne*, en quoi il sembloit avoir fait contre la loi. Néanmoins notre Seigneur s'en fâcha contr'eux, les appella & leur dit : Pourquoi n'avez point craint de parler mal de mon Serviteur Moïse ? Après ces paroles, comme irrité de leur murmure, il s'en alla, & disparut la nuée qui étoit sur le tabernacle, & voilà Marie saisie de lépre, en punition de sa détraction. Ha ! que si Dieu vous avoit punis, ô Rebelles, toutesfois & quantes que vous avez médit du feu Roi & de celui qui est à présent, qu'il y a long-temps que le tonnerre vous eut réduits en poudre, ou que la lépre corporelle vous eut saisis ; car quant à la spirituelle, vous en êtes tous infects & puants long-temps y a. Je passerai volontiers sous silence la punition qu'eut Semei, pour avoir injurié David, afin de vous représenter l'exemple que Saint Paul nous en a donné en sa propre personne. *Act. 23.* Car par icelui vous connoîtrez comme il se faut gouverner envers ceux qui ont charge publique, quand il est

1594.

DISCOURSSEUR
LE RESPECT DÙ
AU ROI.

1594.

DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ AU
ROI.

question de médifance. L'hiftoire porte dans les Actes des Apôtres, que ce vaiffeau d'élection, après avoir été outragé de foufflets par le Pontife Ananias, qui étoit un très mauvais Prélat & plein d'hypocrifie pharifaïque, ne pût fe tenir de dire : Dieu te frappera de même, parois reblanchie. Ceux qui étoient-là préfens lui dirent, comment ofes-tu médire du Pontife ? Je ne le favois pas, répondit Saint Paul, car autrement je m'en fuffe abftenu, fachant bien qu'il eft dit : Tu ne médiras point du Prince qui eft constitué fur le Peuple. Je vous demande maintenant, faux Prophètes, fi Saint Paul prend pour excufe de l'outrage fait au Pontife, qu'il ne favoit pas qu'il jouit du Pontificat, quelle excufe pourrez-vous prendre vous autres ? Ignoriez-vous que le feu Roi fût votre Prince Souverain & légitime ? Et de celui-ci, quoi ? La Loi du Roïaume ne vous condamne-t-elle pas ? Néanmoins vous avez médit de l'un & de l'autre, & en médites encore tous les jours, tant votre fureur eft remplie d'infolence. Et puis-je que je vous eftime vrais Sectateurs de Notre Seigneur, & imitateurs de la Sainteté des Apôtres, mais bien au contraire Disciples de Satan, & vraiment excommuniés. Que cette dernière qualité ne vous femble point étrange & nouvelle : vous ne faites retentir autre chofe, finon l'appréhenfion que nous devons avoir tous de l'excommunication, & cependant vous n'avifez pas que vous l'encourez tous les jours, médifant du Roi. Si vous l'ignorez, le cinquième Concile de Toledé le vous apprendra. *Con. Tol. can. 5.* En voici le texte : pour retrancher plufieurs mauvaiſes & peftilentielleſ mœurs & façons de faire, nous avons ordonné avec une délibération falutaire, que perſonne n'ait à médire du Prince que Dieu nous aura donné : qui fera autrement, qu'il ſoit puni de l'excommunication Eccléſiaſtique. Vous êtes donc, ô Médifans & Rebelles, vous êtes tous excommuniés, ou il faut que vous rejettiez les ſaintes Conſtitutions de l'Eglife Catholique. Or ce trait ici particulièrement ſe doit adreſſer aux Prédicateurs, qui trop licentieuſement détractent en leurs Chaires, des Rois, & Magiſtrats de la République : chofe qui leur eſt expreſſément défendue en plufieurs Conciles, & ſpécialement en celui de Cologne, *Conc. Col. 6. part. chap. 13. & 16.* qui dit, que le Prédicateur doit éviter toute manifefte repréhenſion de l'une & l'autre puiffance, ſoit Civile, ſoit Eccléſiaſtique, parceque c'eſt un moyen d'inciter le Peuple à rebellion. Et au Chapitre dix-feptième il nous avertit qu'il n'y a que la fraternelle correction qui

1594.

DISCOURS SUR
LE RESPECT DÙ
AU ROI.

nous soit permise quand il est question de la malversation des Magistrats ; & apporte l'exemple de Saint Jean-Baptiste, qui ne découvrit pas au Peuple en prêchant le crime d'Herode, mais l'alla trouver lui-même, & en particulier lui dit, il ne t'est pas loisible d'avoir la femme de ton frere. Que si tu ne profites par ce moien, ajoute le Concile, aies recours aux Supérieurs ; s'ils connivent, il vaut mieux en remettre la vengeance à Dieu, que remplir insolemment une Chaire, d'injures & médisances, qui est jeter de l'huile dans le feu & accroître au Peuple le desir qu'ordinairement il a de médire de ses Supérieurs, & se rebeller contr'eux. Pour cette considération, l'Eglise au Concile de Sens, aux decrets des-mœurs, *Conc. Senon. in decr. mo. cap. 36.* commande que tout Prédicateur qui aura détracté des Magistrats, soit suspendu de son Office de Prédicateur, & renvoyé à ses Supérieurs, pour être puni selon qu'il l'aura mérité. Je laisse plusieurs autres Conciles, & viens à la résolution générale : qui est que, selon la loi de Dieu, le Prédicateur & le Peuple est punissable qui médit du Magistrat. Or, je vous supplie, répondez-moi maintenant, si pour avoir mal parlé de son Prince, on offense Dieu, & mérite-t-on punition grande ; que fera-ce au prix de prendre les armes contre lui & attenter à sa personne ? C'est l'autre point, s'il vous en souvient, que nous avons promis de déduire. Notre siècle est bien déplorable, de dire qu'il se puisse trouver homme parmi nous & de notre robe défendant une proposition si détestable. O cœurs vraiment Espagnols, & non jamais François ! ô ames barbares & bâtardes ! ô cerveaux furieux & tout échauffés de rage ! Quelle manie Sarrazine vous transporte, que de donner entrée à si étranges & abominables conceptions, que le Sujet ose prendre en main le glaive pour attenter contre la personne sacrée de son Roi naturel & légitime ? Que ceux qui font profession de Religion & Sainteté, prêchent au Peuple, qu'ils se peuvent & doivent faire ? Les plus saints Personnages qui aient été entre les Hébreux, qui se nommoient Esséens, vrais exécuteurs de la Loi de Dieu, n'ont pas été de votre opinion, attendu qu'ils maintenoient que les Princes Souverains, tels qu'ils soient, doivent être inviolables aux Sujets, comme sacrés & envoiés de Dieu. À quoi pouvez-vous ajouter la pratique qu'en fait David, lequel bien qu'injustement poursuivi par Saül, Roi malin, & qui avoit fait mourir grand nombre de Prêtres, si ne voulut il jamais attenter à sa personne, quoiqu'il en eût la commodité, jusques-là mé-

1594.
DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ A U
ROI,

me si officieux envers Sa Majesté, qu'il fit punir le Serviteur qui avoit achevé de le faire mourir, bien que son Maître l'en eût importunément sollicité. Que faites-vous de semblable, ô Assassinateurs? Votre Roi vous poursuit-il, puisqu'il ne demande que votre bien & soulagement? Votre Roi fait-il occir les Prêtres, vu qu'il les recherche, honore & avance? Toutesfois vous vous armez contre lui & procurez sa mort par tous moïens indignes, & dont même la barbarie Turquesque auroit horreur. Les premiers Chrétiens ne vous ressembloient pas, puisque jamais ne se voulurent armer avec Barcosbas, Chef des Juifs, contre l'Empereur de Rome, qui étoit Idolâtre & Tyran, mais plutôt endurer toute espece de martyre, n'alléguant autre chose pour toutes raisons, sinon que la Religion Chrétienne défendoit de résister aux Puissances Souveraines, comme a fort bien remarqué Monsieur Genebrard en sa Chronologie: voulant à mon avis sous ce trait reprendre les Hérétiques, qui ont un si long-temps fait la guerre à nos Rois, sous le faux prétexte de la Religion, comme les Zélés de ce temps ici. Aussi ce point a été vuïdé par Saint Augustin, écrivant sur le Pseaume cent vingt-quatrième, exposant ces mots, *Quoniam non relinquet dominus virgam peccatorum super sortem justorum.* Julian a été un Empereur Infidele, dit-il, car il étoit Apostat, Inique & Idolâtre, néanmoins les Soldats Chrétiens lui obéissoient, excepté quand il étoit question de l'honneur de Dieu. Car depuis qu'on en venoit là, ils ne reconnoissoient que celui qui étoit au Ciel; mais quand il leur disoit, marchez, allez contre une telle Nation, tout aussitôt ils lui obéissoient & le servoient fidelement. Ils distinguoient le Seigneur Eternel, du Seigneur Temporel; & toutesfois pour l'amour du Seigneur Eternel, ils étoient sujets au Seigneur Temporel. Ce sont les mots de Saint Augustin, par lesquels il nous apprend comme nous nous devons gouverner, quand Dieu permet qu'en punition de nos fautes, nous tombions sous la domination d'un Roi qui est de Religion contraire à la nôtre. C'est de lui obéir en toutes choses, pourvu qu'il ne soit question que du temporel, comme Daniel, Baruch & les autres Prophètes faisoient à Nabuchodonosor & à ses Successeurs, pour lesquels ils ont fait si souvent prieres solennelles, & leur ont rendu toute obéissance, excepté lorsqu'ils leur commandoient d'idolâtrer. Car à cette heure-là, guidés de la grace particuliere du Saint Esprit, ils lui ont résisté valeureusement, non par la prise des armes,

comme les Rebelles de notre temps, mais par jeûnes, oraisons & ferme propos d'endurer le martyre. Cette résolution a été suivie de tous les Docteurs, & a été si claire, que Calvin quoiqu'il eut un esprit de contradiction, si est-ce qu'il a été contraint (tant la vérité est forte) de dire & maintenir qu'il faut supporter les Rois tels qu'il plaît à Dieu nous les donner, & que le seul remede qui nous reste en telle affaire, est d'avoir recours à Dieu. Il traite cette matiere fort amplement au quatrième Livre des Institutions, *chap. 20.* & après avoir amené les exemples des anciens Prophètes & des Apôtres, conclut que si nous regardons ce que nous enseigne la parole de Dieu, il faut que nous soions sujets & obéissans à nos Rois, non-seulement à ceux qui font bien leur devoir, mais aussi à tous autres, quoique leurs déportemens fussent méchans & iniques. Ce que considérant, je puis bien dire que nos Zélés sont pires que les Docteurs des Hérétiques, vu qu'ils ont employé toute la subtilité de leur esprit à persuader au Peuple, que pour acquérir la glorieuse couronne du martyre, il faut s'armer contre son Roi & en dépêcher le País où faire se pourra. Quelle Doctrine! & combien contraire à celle de nos Peres! si contraire, que ceux qui ont osé maintenir qu'il étoit loisible de tuer un Roi, bien que Tyran, ont été déclarés Hérétiques par le Concile de Constance, qui dit, que c'est une erreur en matiere de Foi, de soutenir qu'un Tyran puisse être licitement tué par son Vassal & Sujet. Tous vos Prêcheurs donc errent en la Foi, & doivent être réputés Hérétiques, & tous ceux qui adherent à leur Doctrine. Aussi comme tels, sont-ils excommuniés par les Conciles, comme vous pouvez voir au Concile tenu à Meaux, *chap. 14.* où il est dit : Si quelqu'un est trouvé qui machine frauduleusement contre son Roi, qu'il soit anathématisé s'il n'y satisfait. Au Concile d'Oxford, qui se fit en Angleterre, les Evêques résolurent la même matiere par ces mots : Nous excommunions tous ceux qui troublent le repos du Roi. En celui de Mayence, tenu sous Rabanus, Archevêque, *chap. 5.* se trouve écrit ce Decret : Nous arrêtons, & ce, de l'autorité Ecclésiastique qui nous a été baillée, que quiconque fera conjurations ou rebellions contre le Roi ou les Magistrats, qu'il soit chassé de la communion & société des autres Catholiques. Le même fut ordonné & encore plus spécialement dans le quatrième Concile de Toledé, *can. 74.* où les Espagnols eux-mêmes donnèrent sentence contre nous. Voici comme parlent les Peres qui

1594-
DISCOURS
SUR L'E RES-
PECT D'UN
ROI.

se trouverent en cette Assemblée : quiconque de nous autres ou des Peuples de toute l'Espagne , par quelque conjuration ou entreprise , aura violé le serment donné pour la conservation du Roi , ou bien qui l'aura frappé à mort ou dépouillé de son Roïaume , ou par présomption tyrannique usurpé la Roïauté ; qu'il soit excommunié en la face des Anges & des Hommes , & chassé de l'Eglise & de la compagnie des Chrétiens avec tous ses Associés , parcequ'il est raisonnable qu'une même peine suive ceux qui sont atteints d'un même crime. Ces mots furent répétés par trois fois hautement en ce Concile devant toute l'Assemblée , & fut requis qu'un chacun l'approuvât : lors il fut dit par tout le Clergé & le Peuple , quiconque fera chose qui soit contraire à votre sainte Ordonnance , qu'il soit excommunié de la plus grande & dangereuse excommunication qui puisse être : *anathema maranatha* porte le texte , c'est-à-dire , comme l'a expliqué le même Concile , qu'ils soient sans remission perdus à jamais au dernier avènement du Seigneur , & aient leur part avec Judas Iscariot , eux & leurs Compagnons , ainsi soit-il. Vous pouvez maintenant connoître , par cette sainte résolution du Concile , que tout homme qui attente contre son Roi est éternellement damné , & aura sa part en Enfer avec Judas. Ce n'est point une Doctrine particuliere : elle est autorisée de plusieurs saints Conciles. Je ne doute point maintenant que plusieurs lisant ceci ne demeurent tout étonnés , & que d'horreur les cheveux ne leur dressent en la tête , se ressouvenant que nonobstant tous ces beaux Passages , tant de la Sainte Ecriture que des Conciles , certains Prédicateurs , non du tout ignorans , mais très malicieux , ont canonisé Frere Jacques Clement , monstre & prodige de ce malheureux siecle , & induit plusieurs à faire le semblable. Je n'en mentirai point , mais étant sur ce propos , j'ai pensé quitter tout , surpris de douleur de voir un si méchant siecle , & qu'il fallut que notre postérité fût qu'on eût si abominablement abusé des Chaires destinées à prêcher la parole de Dieu , & non la Doctrine du Diable , qui est le mensonge & l'homicide. Mais quand je me suis remis devant les yeux que cependant le mal croissoit & que le pauvre Peuple se damnoit à la persuasion de telles personnes mercenaires , j'ai mis en oubli toute autre considération , & pensé que mon devoir étoit d'avertir un chacun de son salut. Je m'en décharge par ce petit Discours , Peuple François , devant Dieu & devant les hommes , lesquels je prendrai à témoin au jour du jugement comme je

1594.

DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ AU
ROI.

Je vous ai exhortés à quitter cette maudite erreur, & reconnoître votre Roi légitime, ainsi qu'encore à présent je vous y exhorte; vous suppliant de considérer que ce n'est pas peu de chose que de perdre son ame, & par une volontaire désobéissance & conjuration maligne, se damner avec Judas & se précipiter aux abîmes des ténèbres infernales, où il n'y a que pleurs & grincement de dents. Partant reconnoissez-vous, mettez bas cette inhumanité barbare & sauvage qui vous a maîtrisés jusqu'à présent. Obéissez aux commandemens de Dieu, sans l'observation desquels vous ne pouvez entrer au Roïaume des Cieux. Honorez & craignez votre Roi, priez Dieu pour sa santé & prospérité. Souvenez-vous à tout propos & en toute compagnie des belles paroles que dit Seneque écrivant à l'Empereur Neron, lorsqu'il parle du bien qui vient à tout le Peuple de la conservation du Prince: Le Roi, dit-il, est le lien par lequel se tient ferme la République; il est cet esprit vital que respirent tant de mille & mille hommes, qui ne seroient autre chose que charge & proie, si cette ame de l'Empire étoit une fois ôtée. Le Peuple pourra être garanti de ce danger, tant qu'il saura endurer le frein, lequel s'il rompt une fois, ou si l'aïant rompu il n'endure qu'on ne lui remette, cette unité & liaison d'Empire se déjoindra en plusieurs pieces, & la même fin, qui sera d'obéir, sera la même de commander. Il semble que ces propos nous menacent de près, si d'avanture à ce coup nous ne rejettons les tromperies & finesses d'Espagne, & ne reprenons notre vrai cœur François, qui est d'aimer naturellement son Prince, le servir, l'honorer, & n'avoir rien plus en recommandation que sa prospérité. A ceci vous doivent induire les malheurs précédens, non causés d'autre endroit que de la rebellion, & lesquels, plus que jamais multiplieront, si obéissant à la loi de Dieu vous ne reconnoissez celui qu'il vous a donné pour Prince. Le salut de vos ames vous y doit pareillement émouvoir, puisque selon la Sainte Ecriture & les Conciles, tout homme qui ne rendra honneur & obéissance à son Roi, périra misérablement, ne recevant pour son salaire que la damnation, telle qu'a encouru le désespéré Judas. Sauvez-vous d'un danger si effroyable, tandis qu'en avez le temps, dépouillez toute mauvaise affection, à celle fin que tous ensemble, & sous un même Roi, nous benissions le nom de Dieu & jouissions en ce monde d'une paix heureuse, & en l'autre de la béatitude éternelle. Ainsi-
soit-il.

1594.

DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ AU
ROI.*Extrait du Sermon de Messire Simon Vigor (1), Archevêque de Narbonne, qu'il a fait sur le quatorzième Dimanche après la Trinité.*

POURQUOI avons-nous aujourd'hui la guerre ? Ceux qui la font, est-ce pour la Religion ? non, quelque prétexte qu'ils prennent de ce côté. Car Notre Seigneur n'a commandé planter sa Religion par armes, ains tout au contraire endurer patiemment les persécutions & toutes afflictions. Mais vous me direz, les Rois & les Princes prennent bien les armes. Oui. Car à ceux-là Dieu a mis le couteau en la main. Mais vous ne lirez jamais qu'un bon Catholique ait pris les armes contre son Prince, encore qu'il fût Idolâtre. Tellement que dit Tertullian *in Apologético* : tant s'en faut que nous prenions les armes contre les Princes qui nous persécutent, que nous prions pour eux, &c. Aussi n'est-ce pas la Religion qui met aujourd'hui nos Rebelles en Campagne, & qui leur met les armes au poing. Car quand notre Roi seroit Infidèle & Idolâtre, encore, s'ils étoient vrais Chrétiens ainsi qu'ils disent être, ne devroient-ils pas prendre les armes contre lui. Par quoi la Religion ne leur sert que d'un manteau pour couvrir leur méchant vouloir. Et quoi donc prétendent-ils ? avoir la Couronne & cantonner le Royaume. Et qui est cause de tout ceci ? la cupidité d'avoir des biens, &c.

(1) Simon Vigor, né à Eyreux, fils d'un Médecin de Charles IX & de Henri III, & qui fut aussi premier Médecin de Catherine de Médicis, prit à Paris des degrés en Théologie, fut reçu de la Maison de Navarre en 1540, & depuis il fut successivement Recteur de l'Université, Pénitencier de l'Eglise d'Evreux, Curé de saint Paul à Paris, Théologat de Notre-Dame de la même Ville, nommé en 1570 par Charles IX à l'Archevêché de Narbonne, & mourut à Carcassonne le premier de Novembre 1575. Il avoit travaillé avec autant de zèle que de succès à la conversion des Hérétiques en différentes Villes du Royaume, & avoit accompagné

Gabriel le Veneur, Evêque d'Evreux, au Concile de Trente. Voyez l'Histoire d'Evreux par M. le Brasseur ; celle du College de Navarre, écrite en Latin par M. de Lauvois ; & le supplément de Morel de 1735. Les Sermons de Vigor ont paru pour la première fois en 1577. Il a eu pour Neveu un autre Simon Vigor, Conseiller au grand Conseil qui a beaucoup & bien écrit sur les Libertés de l'Eglise Gallicane, & qui est mort le 29 Février 1624. On a un Recueil des Ouvrages de ce Magistrat, imprimé à Paris en 1683 in-4°. Cette Edition est dédiée à M. le Tellier, Chancelier de France.

Autre Extrait du Sermon du Dimanche en l'Octave de Saint Denis, fait par le même Auteur, fol. 195.

1594.

DISCOURS.
SUR LE RES-
PECT D'UN
ROI.

VOUS ne trouverez jamais que les Chrétiens aient entrepris ôter & abbattre des Idoles sans l'autorité du Prince. Voiez ce qu'en a écrit Tertullian *in Apologetico, & ad Scapulam*, où il dit : On nous accuse que nous sommes séditioneux ; mais tant s'en faut, que tout au contraire nous prions pour les Empereurs & Magistrats Infidèles, encore qu'ils tâchent par tous moïens abbattre & ruiner notre Religion. Et récrivant à ce Juge, nommé Scapula, il dit : Ne pensez pas que ce soit par faute de puissance, que nous ne nous revengions pas contre vous ; car nous sommes en si grand nombre, que si nous voulions nous élever & prendre les armes, nous serions assez forts pour être les maîtres : mais à Dieu ne plaise que le fassions, puisque notre Dieu nous a commandé d'obéir au Prince, encore qu'il ne soit pas de notre Religion. Voilà la façon de faire des premiers Chrétiens. Et plus bas il apporte l'autorité de Lactance, liv. 5. ch. 20. qui est remarquable, *Religio defendenda est non occidendo, sed moriendo, non sævitiâ, sed patientiâ, non scelere, sed fide. Illa enim malorum sunt, hæc bonorum ; & necesse est in religione bonum versari, non malum. Nam si sanguine, si tormentis, si malo religionem defendere velis, jam non defendetur illa, sed polluetur atque violabitur. Hæc ille.* La vraie Religion ne se défend point en tuant, mais en endurant la mort, non en usant de cruauté, mais de patience, non par brigandage & méchanceté, mais par foi & piété. Que si tu veux défendre la Religion par le couteau, tu la violés, &c.

Et au Sermon pour le jour de la Saint Martin, fol. 363.

DAVANTAGE, comme j'ai commencé à dire, il est licite aux Chrétiens de baraitter sous les Rois & Empereurs Infidèles ou Hérétiques. Si Dieu par nos démerites nous avoit tant oubliés, que nos Rois de France fussent Hérétiques, si faudroit-il toutes-fois batailler sous eux, & leur donner aide & confort pour la conservation, tuition & défense du bien public. Regardez Joseph qui fut vendu en Egypte, & depuis élevé en dignité, tellement qu'il a

1594.

DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ A U
ROI.

été le second après le Roi, il ne changea pas de Religion pour cela ; & ne fut idolâtre comme son Roi ; si est-ce qu'il n'a pas laissé de garder fidélité à son Roi , & ne lui fit jamais faux bond en ce qui concernoit la police , conduisant toujours les affaires du Roïaume par grande prudence & dextérité. Semblablement Daniel a-t-il pas été en la Cour du Roi Nabuchodonosor , lequel il servoit fidelement ? &c.

Messire Claude de Sainctes , Evêque d'Evreux , en son Livre intitulé , Confession de la Foi Catholique , adressée au Peuple François , en l'article 56.

AU reste, comme Dieu a voulu mettre ordre au gouvernement de nos ames, aussi a-t-il eu souvenance de nos corps & biens que nous tenons de lui. Et pour ce, croïons qu'il veut que le monde soit régi & policé, afin de réprimer les appétits desordonnés des mauvais, & maintenir les bons en paix & sûreté ; & à cette fin, qu'il a établi les Roïaumes, Républiques & toute autre sorte de Principauté, soit héréditaire ou autrement, & tout ce qui appartient à l'état de la justice, & en veut être reconnu auteur. A cette cause a mis le glaive en la main des Magistrats pour empêcher & punir les péchés commis, non-seulement contre la seconde table des Commandemens de Dieu, mais contre la première, qui contient tout crime d'Hérésie, blasphême & irrévérence contre Dieu. Il faut donc à cause de lui, que non-seulement on endure que les Supérieurs dominent, mais aussi qu'on les honnore & prise en toute révérence, les tenant pour les Lieutenants & Officiers du Seigneur, lesquels il a commis pour exercer une Charge légitime & sainte.

En l'Article cinquante-septieme.

NOUS tenons donc qu'il faut obéir à leurs Loix & Ordonnances, païer tributs, impôts & autres devoirs, & porter le joug de subjection d'une bonne & franche volonté, encore que les Princes fussent naturels infideles, & que l'Empire de Dieu ne demeurât du tout en son entier. Par ainsi nous détestons ceux qui voudroient rejeter les supériorités, mettre Cantons & Communautés à leur plaisir, introduire confusion de biens, & renverser l'ordre de justice. Nous rejettons aussi tous Meurtriers, Pistoliers, Spadassins, & Assommeurs loués &

jurés pour suivre & soutenir les Sectes, & ceux qui déclarent à leur plaisir dignes de mort sans jugement tous ceux qui leur déplaisent ou résistent, & qui font assaillir les Rois, Seigneurs, Eglises & Villes sous le prétexte de la parole de Dieu, sans aucun droit ou mandement de la puissance naturelle ou ordinaire.

1594.

DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ AU
ROI.

Matthieu Launai au Livre intitulé, La Déclaration & Réfutation des fausses suppositions & perverses applications d'aucunes Sentences des saintes Ecritures, desquelles aucuns se sont servis en ce dernier temps à diviser la Chrétienté. Au Liv. 3. chapitre 6.

AVEZ-VOUS quelque exemple des Apôtres, qu'ils aient fait prendre les armes aux premiers Chrétiens contre le Sacrificateur de Jerusalem? Avez-vous quelque histoire des Disciples des Apôtres, hommes de la semence Apostolique, qui pour planter l'Evangile se soient emparés des Villes de l'Empire, & aient combattu à main armée contre les Empereurs Romains; quelques cruels Tyrans & Persécuteurs de l'Eglise qu'ils fussent? Ont-ils tué aucun Sacrificateur, fut des Juifs ou des Païens? Ils se sont plutôt essayés de les amener à la connoissance de Notre Seigneur. Les Apôtres & leurs Disciples savoient bien ce qui est écrit en l'Apocalypse 18. c'est à savoir: Rendez-lui ainsi qu'elle vous a fait, & lui païez au double selon ses œuvres: en la coupe en laquelle elle vous a versé, versez-lui le double. La Légion froudroïante des Chrétiens, qui par prières à Dieu, fit obtenir une victoire inespérée à l'Empereur Marc-Aurele, & le délivra par ce moïen du grand péril où lui & l'Etat de l'Empire étoit, savoit bien ce Texte-là; mais ils n'en ont pas abusé pour le dresser contre leur Prince, quoiqu'il fit de grandes persécutions; & n'ont, sous couleur de cette Sentence, massacré aucuns des Sacrificateurs des Dieux Etrangers, comme maints & maints d'entre vous au vu & su de vos Compagnons. Ce n'est pas se servir de l'Ecriture Sainte pour édifier, ains pour détruire; ce qu'est advenu par vos fausses interprétations & perverses applications. Ce n'est pas aussi imiter les Apôtres & leurs Disciples, lesquels pour surmonter les cruautés des Tyrans & tous leurs efforts, n'ont usé d'autres armes que de prières & patience, soutenus par une vraie foi & vive espérance. Si vous étiez de

1594.
DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ A U
ROI.

Dieu , vous en feriez ainsi , & attendriez patiemment que le Juge des Juges qui est Jesus-Christ, le Soleil de Justice, fit paroître la justice & équité de votre cause. Mais vos procédures, tant violentes & contraires à la parole de Dieu & à l'exemple des Apôtres & de leurs Disciples, considérées, que peut-on juger de votre cause, sinon qu'elle n'est pas juste, & que vous faites iniquement ? Car comme par les fruits on connoît quel est l'arbre ; ainsi par les œuvres, on connoît quels sont les Ouvriers. Si donc vous voulez qu'on juge bien de vous, faites bien ; obéissez à Dieu, & ne résistez à ses commandemens en corrompant sa parole, comme vous avez fait jusqu'à maintenant. Dieu nous commande très expressément d'obéir à nos Supérieurs, & nous défend de médire du Prince de notre Peuple. La parole de Dieu nous enseigne qu'obéissant à nos Rois, nous obéissons à Dieu ; leur étant rebelles, nous sommes rebelles à Dieu, lequel vengera sans miséricorde cette rebellion sur ceux qui y persisteront en opiniâreté. Avisez donc à vous que ne soyez enlacés en cet horrible jugement & faisissez venir damnation sur vous-mêmes résistant à l'Ordonnance divine.

Au Chap. 8, répondant à ce qu'on objectoit que ceux de Lobna s'étoient retirés de l'obéissance de Joram, Roi de Juda.

LE Saint Esprit ne dit pas que ceux de Lobna aient bien fait de se révolter contre leur Roi & Prince naturel, lequel leur étoit donné de Dieu ; vu qu'ils pouvoient bien persister constamment au pur service de Dieu sans une telle rebellion ; mais le Saint Esprit nous propose les fautes & vices des Peres & Anciens aussi-bien que leurs vertus, afin que reconnoissant qu'ils étoient hommes, nous en fassions notre profit à la gloire de Dieu, à notre salut & à l'édification de nos Prochains. Et puis d'autant que l'Histoire est témoin des temps, lumière de la vérité, vie de la memoire, maitresse de la vie, & messagero de l'antiquité, elle raconte également ce qui a été bien ou mal fait pour en conserver & entretenir aux hommes la memoire. Si donc vous dites que le Saint Esprit ne blâme pas ce fait de Lobna, nous vous répondrons qu'aussi ne blâme-t-il pas le fait des Filles de Loth, lequel toutesfois est fort détestable ; ni semblablement le fait de Lamech, lequel prenant deux femmes, corrompit le premier la Loi & Ordonnance que Dieu avoit faite

du Mariage , disant : Les deux seront une chair ; ce n'est pas pourtant à dire qu'il approuve telle faute. Que si en l'Histoire , il n'est fait aucune mention de l'approbation ou réprobation d'icelle , il nous faut avoir recours à la Loi de Dieu , en laquelle nous voyons ce qui est approuvé ou réprouvé de Dieu. Nous estimons aussi que vous ne voudriez pas approuver maintenant un inceste semblable à celui des Filles de Loth , ni un fait semblable à celui de Lamech ; aussi ne faut-il pas approuver la révolte des Habitans de Lobna , vu qu'ils pouvoient bien retenir entr'eux la pureté du service de Dieu , sans se rebeller contre leur Roi , voire encore que c'eût été avec persécution. Que si cet exemple particulier pouvoit être tiré en conséquence , il y auroit de terribles confusions au monde. De là les Mutins tireroient de legeres occasions pour ne laisser ni Rois , ni Princes en repos assuré sur leurs trônes , ni Seigneuries longuement en leur entier. Il vandroit beaucoup mieux endurer persécution , & posséder nos ames en patience , comme dit Jesus-Christ , qu'amener telles confusions au monde , en nous rebellant contre nos Princes ordonnés de Dieu , lequel donne les mauvais Princes en sa fureur , comme il fit alors au Peuple de Juda , & les bons en sa paix & miséricorde , comme il a fait au Peuple François en nos âges. De quoi nous lui devons rendre graces , & lui demander avec foi & repentance de nos fautes , qu'il lui plaise nous continuer cette faveur.

Notre Seigneur Jesus-Christ ne dit pas , si on vous persécute en une Ville , tenez-y bon , fortifiez-la de remparts , de boulevards , & de Gens de guerre , & vous rebellez contre les Princes , pour planter & maintenir votre doctrine ; mais il dit : Allez en une autre. Il dit ailleurs : Rendez à Dieu ce qui est à Dieu , & à Cesar ce qui est à Cesar. Quand Saint Pierre le voulut défendre avec le glaive charnel , il lui dit : Quiconque frappera de glaive , périra par le glaive. Ne voyez-vous point par votre exemple même que Dieu ne bénit point telles œuvres ? Considérez quel succès vous avez eu , &c.

Ne faites plus ce deshonneur au Saint Esprit de vouloir planter l'Evangile comme vous dites à coups de canon , comme si Dieu étoit impuissant de le planter par le vent de sa bouche , c'est-à-dire , par sa vertu & simple prédication de ses Serviteurs.

1594.

DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ AU
ROI.

1594.

DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÛ AU
ROI.

*M. Pierre Charpentier, Jurisconsulte (1), en son Livre intitulé :
Avertissement saint & chrétien , touchant le port
des Armes, au feuillet 20,*

JESUS-CHRIST en son armée au temps des persécutions casse toute cette légion que les Anciens appelloient Répulsoire & Defensoire , quand il parle ainsi : Ne vous defendez pas vous-mêmes, plutôt endurez les battures & les injures , que vous preniez les armes. Il tient lui comme au Château Tarpeïan toutes sortes d'armes resserrées. Il laisse au Magistrat seulement l'épée & l'usage d'icelle. Aux personnes privées porter armes & guerroyer sans l'autorité du Magistrat , c'est crime de Leze-Majesté capital, Ne soit donc plus fait tant de tort à la foi des Chrétiens & des François , que d'ici en avant nous prenions les armes & les épées contre tout ordre de nature , de la main de ceux qui ont usurpé l'autorité du Roi que Dieu nous a donné , ni que nous les tenions pour Magistrats légitimes. En la Religion Païenne on faisoit grande conscience d'attribuer le foudre à pas un autre Dieu qu'à celui à qui Jupiter lui-même l'a voulu attribuer, Ne nous embarassons donc plus en pareille impiété ni rebellion. Je vous conseille donc si vous êtes Chrétiens & François , que le plutôt que faire pourrez , vous vous retiriez de ces conducteurs là ; & que les armes qui par leur commandement ont commencé d'être prises , tu les jettes-là comme méchantes & malheureuses ; car il est défendu au particulier , comme il a été déjà dit , de ne manier les armes sans l'autorité du Magistrat.

Au feuillet 45 & 46.

LA primitive Eglise fut quelquefois contrainte de traîner la vie par les forêts & déserts repaires des bêtes sauvages, s'y logeans , & vivans de la misérable nourriture des herbes & racines qu'ils arrachoient. Et dans les Villes où les premiers Chré-

(1) Pierre Charpentier étoit de Toulouse. Il fut Avocat du Roi au grand Conseil. Il étoit de la Religion prétendue Réformée ; & s'étant échappé du Massacre de la saint Barthelemi , il se sauva à Strasbourg. La Croix du Maine & du Verdier de Vauprivas en parlent

dans leurs Bibliothèques françoises. Son *Avertissement* , &c. cité ici , fut imprimé à Paris en 1575 in-8°. L'Auteur l'avoit d'abord donné en Latin , & il en fit lui-même la traduction Françoise. Charpentier vivoit encore en 1584.

tiens fuïans s'étoient retirés , ils s'arrêtoient , prians & enseignans , & ne faisoient amas d'aucunes armes , ni d'aucunes forces pour aller forcer les Villes , dont ils s'en étoient fuïs , ni dont ils avoient été chassés , ni dans lesquelles ils n'avoient été reçus. Car ceux qui en usent ainsi , comme désespérés , se donnent à Satan ennemi de Jesus-Christ , & aux persécutions ne s'enfuient pas , mais quittent leur patrie. Ce qui , aux Loix Chrétiennes touchant la fuite , est crime capital.

Jesus-Christ & ses Apôtres , fuïans de ces Villes qui refuserent de recevoir eux & leur doctrine , secouerent la poudre de leurs pieds contr'elles ; & quand ils nous enjoignent de faire le même , par ce mot de poudre , ils ne nous commandent pas que nous nous pourvoions & garnissions de poudre à canon , pour nous ouvrir ou ruiner ces Villes-là , comme ils ont fait & font tous les jours , eux qui à tout propos se disent faussement être les Soldats mis en la place des Apôtres & Disciples de la primitive Eglise , de la Compagnie desquels s'ils étoient , ils fuïroient d'une Ville en une autre Ville , & si-tôt qu'ils verroient les enseignes & armoiries du Roi aux Portes des Villes , ils rendroient les Villes qu'ils tiennent au Roi comme à lui appartenantes , obéissans à l'enseignement militaire qui leur dit : Rendez à César ce qui est à César. Pour retenir lesquelles , ils n'ont aucun interdit , ni droit par les Loix , sinon qu'ils fussent si osés comme les Manichéens , de mettre en avant quelques droits nouveaux & quelque Evangile apocryphe ; par lequel ils pallioient leurs armes & leur rebellion contre les Empereurs , qui leur commandoient , puisqu'ils ne vouloient pas vivre selon leurs Loix , qu'ils eussent à sortir de leurs Pais & Seigneuries. Auxquels Séditieux qui sont encore de notre temps , Saint Augustin parle ainsi : Pourquoi ne sortez-vous des Villes dans lesquelles vous êtes contre la volonté de l'Empereur ? si vous êtes Chrétiens , puisque Dieu vous commande de fuir , & que l'Empereur le vous permet , & que pour autant que vous refusez de vivre en l'obéissance des Loix de l'Empereur , il vous commande vous en aller ; les portes sont ouvertes , pourquoi ne vous en allez - vous , à l'exemple de notre Seigneur & des Apôtres , lesquels ont obéi aux Magistrats , qui aux persécutions ont toujours été sans armes , ont souffert ou fui , &c.

1594.

DISCOURS
SUR LE RES-
PECT DÙ A V
ROI.

1594.

DISCOURS
SUR LE RES-
PECT D'UN
ROI.*Au feuillet soixante-quatrième.*

LES Roïaumes sont donnés à la façon ancienne par la tradition de l'épée. Dieu, quand il livre l'épée au Roi, il lui donne puissance de la vie & de la mort. Et combien que par fois ils abusent de l'épée, toutesfois pour notre égard, l'on dit qu'ils font justice, & ne nous est aucunement permis de nous opposer à eux, ni d'en exploiter la vengeance contr'eux par armes & rebellions, parcequ'ainsi même que les Philosophes l'enseignent, c'est chose contre Dieu, bien que tu le puisses, de châtier & corriger les Rois par violence; car les Rois ont l'autorité sur le Peuple, Dieu l'a sur les Rois, qui examinera d'une rigoureuse balance leurs jugemens iniques, &c.

A ces Discours, imprimés à Paris par Jamet, Mettayer & Pierre l'Huillier, Imprimeurs du Roi, étoit ajouté ce qui s'ensuit.

AM I Lecteur tu vois par les susdits passages comme les Prédicateurs du bon temps où fleurissoit la Religion Catholique, n'incitoient point le Peuple à prendre les armes contre leur Roi, & comme Launoï & Charpentier ont fait choses toutes contraires à ce qu'ils pensoient être selon la Loi de Dieu. Tu en feras ton profit, & saura que ceci a été recueilli seulement pour ceux qui de notre temps étant aux gages de l'Espagnol, ont rempli les Chaires, de mensonges, injures & paroles séditeuses; & ont maintenu cette perverse & hérétique opinion, qu'il étoit permis au Peuple de prendre les armes contre son Roi & l'assassiner. Reconnois donc; ce n'est point prêcher à la façon de Jesus-Christ, des Apôtres, & des premiers Docteurs de l'Eglise, ni même de ceux de notre temps qui ont eu une si grande réputation pour leur doctrine & bonne vie. Retire-toi de telles erreurs: aime & crains Dieu, honore ton Roi, & rends toute obéissance aux Magistrats, à ce que par ce moyen nous jouissions d'une bonne & heureuse paix. Ainsi soit-il.

Avertissement.

CE qu'ils disent de Launoi & Charpentier requiert ce mot d'exposition. Pierre Charpentier aiant par quelques années feint d'être de la Religion Réformée, & fait publique profession du Droit civil à Geneve, où il servoit à quelques Grands, Ennemis de cette Ville-là, chassé par sa mauvaise conscience, s'en retira d'heure, & se trouvant en France du temps des massacres l'an 1572, fut envoyé pour Espion en Allemagne, où il écrivit certain Libelle fameux, solidement refuté lors par un docte Personnage (1). Depuis, comme la coutume des consciences cautérisées est d'empirer de jour à autre, Charpentier persévéra d'être ennemi de ceux de la Religion, & par ingratitude extrême, leur fit du pis qu'il put. Pour le comble de ses iniquités, il prit le Parti de la Ligue, où il s'est maintenu jusqu'au bout, & tant que ses Maîtres ont subsisté. De ses Ecrits, on tire es Discours précédens, de quoi faire le procès à la felonnie de lui & de ses semblables. Matthieu de Launoi, jadis Ministre, pour se garantir du Gibet, par lui mérité, pour un très vilain & malheureux acte par lui commis, s'enfuit de Sedan à Paris, où il se fit Prêtre, écrivit force Livres, afin de justifier son apostasie, & fit tant enfin par ses journées, qu'il devint Chanoine, finalement, archi-Ligueur & l'un des principaux Murins, surnommé les Seize. Ce qui a été extrait de ses brouillis, pièce supprimée, découvre de plus en plus le jugement de Dieu dessus ce désespéré, rebelle à Dieu & à son Prince, & dessus ses semblables.

Pour reprendre le fil des affaires de la Ligue: les Parisiens, étonnés de la réunion de Meaux au Roi, commencèrent à s'adoucir; & peu de jours après le Procureur du Roi (2) au Parlement, encore possédé par la violence de la Ligue, fit en pleine Cour une longue Harangue, dont le sommaire fut qu'il ne falloit plus tarder à reconnoître le Roi, remontrant que ceux qui voudroient continuer es premiers desseins, pouvoient bien faire état de rentrer en plus grandes miseres que les passées, dont s'ensuivroit une totale subversion. Le Duc de Mayenne entendant cela, & d'ailleurs découvrant que le sieur de Belin, Gouverneur de la Ville, & autres se lassoient de tant de desordres, fit en sorte que Belin se désaisit du Gouvernement. Sur ce, le Duc de Feria, Espagnol, se glissa dedans avec quelques Compagnies Espagnoles, Wallonnes & Italiennes, pour garder au Roi d'Espagne celle qu'il appelloit sa bonne Ville; aiant fourni de très grandes sommes (mais insuffisantes) pour acheter un Joiau de si haut & inestimable prix. Le Parlement, soucieux du repos du Roiaume, presse en di-

(1) La Croix du Maine dans sa Bibliothèque Françoisise, dit qu'on a attribué à Charpentier plusieurs Ecrits dont il n'étoit pas l'Auteur. On a réuni plusieurs de ses Ouvrages en 1572, entr'autres, la *Lettre adressée*

à François Portes Candiois.

(2) C'étoit Edouard Molé. Voyez ces faits détaillés dans l'Histoire de M. de Thou, Liv. 108, année 1594.

1594.

verses sortes le Duc de Mayenne d'y entendre à bon escient, & voiant qu'il n'y pensoit pas comme il appartenoit, le quatorzieme jour de Janvier fit un Arrêt dont la teneur s'ensuit.

A R R E S T

DE LA COUR DE PARLEMENT DE PARIS :

Sur les déportemens du Duc de Mayenne, Lieutenant, &c.

LA Cour, aiant vu le mépris que le Duc de Maienne a fait d'elle sur les remontrances qu'elle lui a faites, a ordonné mettre par écrit autres remontrances qui lui seroient envoiées par le Procureur Général du Roi, pour y faire réponse, laquelle sera insérée aux Registres de la Cour.

Ladite Cour, d'un commun accord, a protesté de s'opposer aux mauvais desseins de l'Espagnol, & de ceux qui le voudroient introduire en France : Ordonne que les Garnisons étrangères sortiront de la Ville de Paris, & déclare son intention être d'empêcher de tout son pouvoir que le Sieur de Belin abandonne ladite Ville, ni aucuns Bourgeois d'icelle, & plutôt sortir tous ensemble avec led. Sieur de Belin. A enjoint au Prevôt des Marchands de faire assemblée de Ville, pour aviser à ce qui est nécessaire, & se joindre à ladite Cour pour l'exécution dudit Arrêt, & cessera ladite Cour toutes autres affaires, jusqu'à ce que ledit Arrêt soit entretenu & exécuté.



Avertissement.

PEU auparavant cet Arrêt, le Duc, averti qu'on vouloit sapper sa Lieutenance, envoya querir en son Coche le Président le Maître, avec lequel aiant communiqué secretement l'espace d'une bonne heure, tôt après il alla au Palais; & entré en la Chambre, fit entendre à la Compagnie qu'il venoit s'excuser à eux, de ce qu'il avoit été si long-temps sans les voir; que ce n'étoit pas faute de bonne volonté; qu'il vouloit bien leur rendre ce rémoignage, qu'il les avoit toujours grandement honorés; desiroit servir au Parlement: au reste, les assuroit que ces impressions, qu'on avoit voulu leur donner de lui, n'étoient point véritables; qu'il n'avoit jamais eu volonté de capituler avec les Espagnols, comme n'avoit encore. Que pour le regard du sieur de Belin, c'étoit lui qui vouloit abandonner la Ville, & qui avoit demandé d'être démis de sa Charge, dont ledit sieur de Maïenne étoit fort marri, d'autant que c'étoit un Gentilhomme d'honneur, & duquel il avoit beaucoup de contentement. Là-dessus il insistoit que la Cour ne délibérât plus avant sur cette affaire. S'étant retiré, tant s'en fallut que sa Harangue divertit la Cour, qu'elle continua son Assemblée jusqu'à une heure après midi. Le Conseiller Coqueley (1) soutint en son opinion que le fait de Meaux avoit été généreusement exécuté; que si le sieur de Vitri eût fait autrement, il méritoit d'être déclaré Traître à sa Patrie: prouva son dire par allégation de plusieurs exemples tant anciens que modernes. La Cour conclut que remontrances feroient faites au Duc de Maïenne, pour le supplier de retenir le sieur de Belin. Suivant quoi, certains Députés (2) allerent trouver le Duc, lequel fit réponse qu'ils venoient trop tard, & que le délogement du sieur de Belin étoit arrêté, à quoi il ne pouvoit remédier. Le lendemain la Cour s'assembla pour aviser à cette réponse, & arrêta que le Duc seroit supplié derechef d'arrêter Belin, ou décharger les Présidens & Conseillers de leurs Offices, leur permettant de quitter les longues Robbes & Chaperons, pour chasser les Espagnols hors de Paris. Le Duc aiant fait l'oreille sourde, s'ensuivit l'Arrêt susmentionné.

Cet effort du Parlement mit le Duc en nouvelles pensées, qui accrurent y joignant les Lettres qu'un des plus grands de son Parti lui avoit écrites douze jours auparavant, ainsi que s'ensuit.

(1) Lazare Coqueley. M. de Thou dit que ce Magistrat, de même que Pierre d'Amours & Guillaume Duvair, se signalerent en cette occasion, par une solidité de jugement & une fermeté digne des plus grands Magistrats.

(2) Ce furent les Présidens André de Hacqueville & de Neuilly avec plusieurs Conseillers. Antoine Hennequin d'Assy, Président des Requêtes, étoit aussi de cette Dotation.

1594.

L E T T R E
A U D U C D E
M A Y E N N E .

L E T T R E S

De M. D. V. à M. le Duc de Mayenne.

M O N S I E U R ,

Je vous écrirais souvent, si je le pensois faire utilement pour le public, & pour votre service. Mais les affaires sont en un tel état, qu'il n'y a plus que la main de Dieu qui y puisse valoir quelque chose. Nous avons perdu toute créance & assurance des uns aux autres; de sorte que l'on attribue à art & tromperie les ouvertures que nous faisons de part & d'autre, qui est un mal difficile à surmonter. Car où la confiance défaut, les paroles sont inutiles, principalement celles qui sont privées & secrètes. C'est pourquoi je vous ai souvent supplié, & vous ai n'a gueres écrit, qu'eussiez à faire manier & traiter publiquement & par personnes publiques les affaires générales; estimant n'y avoir autre moien d'arrêter le cours du mal, qui va nous accabler, que celui-là. Vous l'avez toujours rejeté pour diverses considérations qui regardent plus l'interêt particulier que la cause publique. Et c'est ce qui a fait blâmer votre procédure & de tous ceux que vous y avez employés. C'est ce qui vous a fait perdre la bienveillance du Peuple, qui étoit le principal appui & fondement de votre autorité, & qui à la fin détruira votre parti aux dépens de la Religion & de l'Etat. Vous avez eu crainte d'offenser les Etrangers qui vous assistent; lesquels toutes-fois vous en ont su peu de gré, & si ont eu encore moins de soin de vous secourir & fortifier comme il falloit, pour remédier par la force & la représentation de vos armes jointes ensemble, à ces subtils mécontentemens, & à ce desespoir public que nous prévoions devoir naître du renouvellement de la guerre. Les Ennemis voient que vous ne demandez la continuation de la Treve, que pour attendre vos forces & mieux dresser votre partie à Rome & en Espagne, & vers le Peuple; pour faire durer la guerre & mieux accommoder vos affaires particulieres. Cela étant découvert, espérez-vous, étant foible comme vous êtes, persuader aux Princes que vous voulez traiter de bonne foi; & aux autres que voulez & pouvez les sauver autrement que par une négociation publique & authentique, telle que je

1594.

LETTRE
AU DUC DE
MAYENNE.

vous ai ci-devant écrit , qui autorise & justifie par-tout votre intention ? C'est chose que vous pouvez faire sous le bon plaisir du Pape , afin de rendre à Sa Sainteté le respect que vous lui devez & satisfaire à votre parole , laquelle ne peut être résolue , ni conclue si-tôt , que vous n'aïez encore le loisir d'être éclairci de sa volonté , (quand bien on entreroit en matiere dès demain) avant qu'elle soit achevée. Vous estimez le chemin trop périlleux & honteux ; & je crois , pour mon regard , non seulement qu'il ne peut être que très sûr & utile au général , & à votre particulier très honorable , & à votre grande décharge ; mais aussi qu'il est unique , & ne vous en reste point d'autre pour arrêter le cours du mal qui nous presse. Monsieur , je vous le dis aussi franchement , comme amateur de ma Patrie , jaloux de la conservation de notre Religion , & de notre réputation & service. Enfin chacun est las de la guerre ; & ne fera plus à l'avenir non-seulement question de la Religion , mais aussi en votre puissance de nous défendre & conserver ; n'y a vous de faire bien à vous-mêmes. Je ne vous dirai les raisons sur lesquelles ils se fondent ; car vous le savez , & mieux que personne. Mais croïez , je vous supplie , qu'il y a peu de gens qui prennent plaisir à perdre de gaieté de cœur , & épouser un désespoir pour le reste de leur vie & de leur postérité. Les bonnes Villes & Communautés y sont le plus bandées , comme celles qui se trouvent déçues & déchues de l'espérance qu'elles avoient conçue de cette guerre , & qui en supportent plus de tourment que les autres. N'attendez donc les effets de leur désespoir ; vous êtes trop foible pour l'empêcher , & a déjà passé trop avant , pour être retenu par douceur & par art ; vous l'éprouverez & connoîtrez aussi : Dieu veuille que ce ne soit trop tard pour son service & le vôtre particulier. Quiconque a volonté de bien faire ne doit faire difficulté d'agir en public , ni de se bien obliger qui veut bien païer. Sur ce , Monsieur , je vous baise très humblement les mains. De Pontoise , ce 2 de Janvier

1594.



1594.

Avertissement.

L'AMBASSADEUR & Parti d'Espagne avoit donné à Rome maint empêchement à la réunion du Roi avec le Pape, lequel alléguant que cette pénitence du Roi à Saint Denis n'étoit pas suffisante pour obtenir absolution du Siege Papal, renvoia le Duc de Nevers, avec grands présens faits à lui & à son fils. Icelui partit de Rome le 15 de Janvier, rencontra sur le chemin le Cardinal Joyeuse & le Baron de Senesçay (1) marchant en diligence vers le Pape au nom du Duc de Mayenne. Les cérémonies & salutations de Cour furent lors oubliées de part & d'autre. Le Cardinal eut audience le 24 du mois (2), demanda secours pour la Ligue, & deux cent mille écus, autrement que tout étoit perdu; mais le Pape répondit, que jusques lors le Roi d'Espagne avoit fourni gens & argent à la Ligue & promis continuer. Quant aux deniers demandés, il s'excusa sur la guerre des Turcs. Six jours après, le Cardinal aiant par autre Harangue montré les moïens de l'Union, le Pape fit réponse, ne pouvoir rien résoudre, que premièrement il n'eût eu l'avis du Roi d'Espagne, sur les expédiens propres pour maintenir la Religion Catholique Romaine en France. Le Duc de Nevers fut magnifiquement reçu à Florence, à Venise, à Mantoue, d'où il revint en France. Quant à sa négociation en Italie, spécialement à Rome, elle requiert un autre Discours.

Beaucoup de choses mémorables se passerent au mois de Fevrier, à la fin duquel le Roi fut sacré à Chartres (3), d'une part, le Roi contraignit ceux de la Ferté-Milon & de Château-Thierry de le reconnoître pour leur Souverain. De l'autre, il reçut en grace les Villes d'Orléans, Lyon, Rouen, Poitiers, Bourges, Havre-de-Grace, Ponteau-de-Mer, Verneuil au Perche, Pontoise, Riom en Auvergne, Peronne & Montdidier en Picardie; accorda la neutralité à ceux d'Amiens & d'Abbeville (qui quelques temps après le reconnurent) pour n'avoir voulu ouvrir leurs portes au Duc d'Anjou, l'un des Chefs de la Ligue, ni à ses Troupes. L'Evêque d'Orléans, pour obtenir plus aisément pardon du Roi pour toute la Ville, procura que quelques Mutins des plus déespérés fussent châtiés au corps, & les autres chassés (4). Quant au Duc de Mayenne, on surprit un paquet qu'il envoyoit au Roi d'Espagne, contenant une déploration de sa misere. Il envoya Zamet, son Agent vers le Roi pour accommoder ses affaires; mais

(1) Claude de Beaufremont, Baron de Senecy, ou Senescey. Nicolas de Piles, Abbé d'Orbais étoit aussi de cette Députation. Il avoit été envoyé particulièrement par le Duc de Guise.

(2) M. de Thou dit que ces Députés eurent audience le 28 de Janvier & le 9 de Février. Voyez le détail de cette Députation, & de ce qui se passa à Rome à cette occasion, dans

le même M. de Thou, Hist. L. 108, années 1594.

(3) Voyez tout ce qui se passa à ce Sacre, & les disputes qu'il y eut à l'occasion du lieu, du Prélat qui devoit faire de la cérémonie, & du Chrême dont on devoit se servir; à la fin du Livre 108 de l'Histoire de M. de Thou.

(4) Tous ces faits sont détaillés dans l'Histoire de M. de Thou, Livre 108, année 1594.

La réponse du Roi fut qu'il ne vouloit point traiter avec le Duc de Mayenne, comme Chef de Parti. Que s'il demandoit pardon à son Souverain, il le recevroit pour son Parent & Allié. Les Villes Ligueuses firent des Traités à part, eurent chacune leur Déclaration, obtinrent beaucoup plus qu'on ne pensoit. Autant en faut-il dire des Particuliers, qui en grand nombre approcherent du Roi, lequel les reçut benignement, les retablit en Charges pour la plupart, & mêmes fut libéral à l'endroit de plusieurs, tandis que ses Serviteurs & Sujets de la Religion demeuroient à découvert, rebutes indignement, & iniquement traités en plusieurs Provinces.

Restoit la principale piece; à savoir, Paris, laquelle fut réduite à l'obéissance du Roi, par le moien des intelligences qu'il avoit dedans avec le sieur de Belin, Gouverneur, le Comte de Brissac (1) & autres, le vingt-deuxieme jour de Mars; le Duc de Mayenne aiant troussé bagage quelques jours auparavant, pour se retirer à Soissons. Il y eut quelque résistance à la Porte neuve de certains Lansquenets qui furent taillés en pieces; & d'un Corps-de-garde de Ligueurs vers le Palais, auxquels on donna bien-tôt la chasse. Les Napolitains firent contenance de prêter combat, refusans de capituler, si ce n'étoit par la permission du Duc de Feria & Dom Diego d'Evora, leur Général. Ils accepterent tôt après, sans résistance, le parti que la bénignité du Roi leur offrit, comme à leurs Chefs; à savoir, que tous poseroient les armes & sortiroient dagues sauves dehors de la Ville, pour être conduits sûrement hors du Roiaume, vers la Frontiere de Picardie, après avoir promis au Roi de ne porter jamais les armes en France contre son service. Ce fut une chose remarquable, que quatre mille hommes, à pied & à cheval, entrés les armes au poing dedans ce Monde de Paris, imposassent en moins de rien silence à la Ligue, gardassent si bien l'ordre à eux prescrit, & parussent si obéissans, qu'on ne vit aucun Soldat se débander pour faire excès ni violence quelconque; que nul Bourgeois ni Habitant ne fut endommagé ni tant soit peu offensé en son honneur ni en sa personne, ni en ses biens; que tout le Peuple se mêla incontinent parmi les gens de guerre & autres entrés avec le Roi, en toute telle privauté, comme s'ils eussent toujours demeuré ensemble, faisant retentir les rues de cris de joie & de merveilleuse allegresse, autant que s'ils fussent échappés des mains d'un Bourreau, pour revoir la face de leur pere & de leurs meilleurs amis. Les troupes du Roi entrerent à quatre heures au matin, & deux heures après les boutiques furent ouvertes, la Ville paroissant aussi paisible, comme si changement quelconque ne fût venu. Toute la peine qu'eurent les Serviteurs du Roi, fut de retenir le Peuple, qui ne demandoit que d'être lâché contre les Espagnols, Napolitains & Wallons, au nombre de neuf cens ou environ, pour les massacrer, les appellant la cause de tant de misères passées. Tous les Temples retentirent puis après de chants & remerciemens accoutumés en cette Ville-là, comme en très agréable nouvelle. Autant en fut en tous autres endroits de l'obéissance du Roi, & même en divers lieux hors

(1) Charles de Cossé, Comte de Brissac. Après la retraite forcée du Comte de Belin, Gouverneur de Paris, le Duc de Mayenne le nomma à cette place.

1594.

de la France. Peu de temps après, la Bastille fut rendue, & celui qui commandoit dedans pour la Ligue, renvoyé avec ses Soldats. Le Cardinal de Plaisance, Légat du Pape, malade à Paris, eut sauf-conduit pour se retirer, & mourut tôt après, comme aussi fit le Cardinal Pelvé. Ce fut aux autres désespérés Ligueurs & Prêcheurs séditieux, de s'enfuir qui çà, qui là, sous les ailes du Roi d'Espagne, ou vers le Duc de Mayenne retiré à Soissons. La plupart sont fondus de dépit & de douleur désespérée; les autres rongent encore leur frein, en Espagne, ès Pais Bas, & de mois à autre suivent leurs compagnons. Il s'en trouva de téméraires, qui se hasardèrent de rentrer dedans Paris; mais ce fut pour être trainés au gibet, & y recevoir le loier de leurs méchancetés.

Ce que dessus brièvement récité est plus amplement contenu ès Discours suivans, laissés pour mémoire à la Postérité. Il nous a suffi d'insérer les Déclarations faites en faveur d'Orléans & Paris, pource que celles des autres Villes-Ligueuses s'y rapportent en la plupart des Articles.

E D I T D U R O I

Sur la Réduction de la Ville d'Orléans en son obéissance (1).

HENRI, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à tous présens & avenir, salut. Dieu, qui est auteur des Monarchies & Puissances, & qui par une admirable Providence les conserve & maintient pour sa gloire comme il lui plaît, contre tous les efforts humains, a fait clairement connoître qu'il a un soin particulier de la conservation de cette Couronne, par lui de si long-temps fondée & entretenue, non-seulement pour le salut de tant de Peuples unis sous l'autorité d'icelle & du Chef Souverain y établi, mais aussi pour le support de plusieurs autres. Laquelle combien que par son secret jugement, il ait permis être affligée, depuis quelques années, de divisions & guerres civiles dangereuses à tous Etats, & assaillie de dehors avec grandes forces & puissantes armées, par plusieurs Princes Etrangers, ennemis de la grandeur d'icelle, & qui ont voulu se prévaloir de ce trouble intestin pour envahir le Roïaume & éteindre le nom & l'honneur, que la vertu & générosité des François a fait de si long-temps reluire parmi les autres Nations,

(1) Ce fut M. de la Châtre, Gouverneur d'Orléans & de Bourges, qui persuada aux Orléannois de se soumettre à l'obéissance de Henri IV. M. de Thou rapporte une partie du Discours que ce Seigneur fit à cette occasion, sur la fin du Livre 108 de son Histoire.

sous la magnanimité de leurs Rois, toutesfois la bonté Divine soutenant d'une main puissante & favorable cet Etat, a rendu vains jusqu'à présent les iniques desseins desdits ennemis; & pour remède aux frauduleuses persuasions dont ils usoient envers ceux de nos Sujets, que l'injure du temps a tenus séparés de notre obéissance, couvertes du zele de la conservation de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, a fait voir qu'au contraire leur but tendoit à l'usurpation de cette Couronne, & par ce moien réduire cedit Roïaume sous le joug d'une injuste & tyrannique domination, ne s'étant contentés des pratiques secretes envers les personnes qu'ils ont estimées disposées à faire les trafics & marchés avec eux, de leur vendre cette Couronne, ensemble la vie, les biens & la liberté des François, à prix d'argent & autres conditions plausibles aux ames dévoiées de la Justice, mais ils en auroient osé faire la proposition & poursuivre en pleine Assemblée dans Paris. Ce que si lors fut jugé aliéné des protestations qu'ils avoient faites de ne prétendre autre chose que la manutention de ladite Religion Catholique, Apostolique & Romaine, cette leur mauvaise intention s'est encore rendue plus manifeste, depuis qu'il a plu à Dieu nous inspirer & faire unir à ladite Religion, après la connoissance qu'il nous en a donnée par l'instruction qu'avons reçue de plusieurs Prélats & autres personnes Ecclésiastiques, recommandées de singulière piété & doctrine en la sainte Théologie, que l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine est la vraie Eglise. Car tant s'en faut que cessant le prétexte qu'ils prenoient pour cause de nous faire la guerre, ils se soient désistés de leurs pratiques, desseins & efforts pour la continuer; qu'ils les ont poursuivis en toutes sortes & façons, avec plus de violence que jamais. Et qui pis est, ès Villes & lieux du Parti, qu'ils faisoient semblant de vouloir seulement favoriser, où ils ont connu que leurs iniques desseins sont découverts & détestés, ils font ce qu'ils peuvent pour les surprendre & soumettre à leur tyrannie. Ce qu'il faut reconnoître procéder de la seule Providence de Dieu, qui a voulu que leurs propres actions rendent la preuve claire aux François, de leurs injustes intentions, que nul n'en puisse plus douter; & que cela serve d'avertissement à ceux qui se sont séparés d'avec nous, que la conservation de la vraie piété & Religion Catholique, Apostolique & Romaine ne peut subsister, ni par conséquent le salut & repos public de ce Roïaume, que par une bonne & amiable réconciliation & réunion de tous les

1594.

EDIT DU ROY
SUR LA RE-
DUCT. D'OR-
LÉANS.

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION D'OR-
LÉANS.

membres de l'Estat sous l'autorité de leur Roi légitime, à laquelle il a plu à Dieu nous appeller. Ce que par sa gloire il a entr'autres tellement inspiré es cœurs de nos très chers & bien aimés Sujets, les Maire, Echevins, Manans & Habitans de notre Ville d'Orléans, tant Ecclesiastiques que autres; que sur l'assurance que nous avons donnée par nos Lettres-Patentes & toutes autres Déclarations de notre clémence & bonne grace envers tous nos Sujets, qui se voudroient reconnoître en notre endroit, & de la volonté que nous avons de les embrasser & favorablement traiter, comme bon Roi, avec ferme résolution aussi de conserver & maintenir de notre pouvoir la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & d'y perséverer constamment jusqu'à la fin de nos jours, ils nous ont par leurs Députés fait entendre la bonne intention qu'ils avoient de nous rendre la fidélité & obéissance, qu'ils reconnoissent nous devoir naturellement. Ce qu'ayant reçu avec l'amour & affection qui convient à un bon pere, & voulant leur en faire ressentir les effets, nous avons, par l'avis des Princes de notre Sang & autres grands & notables Personnages de notre Conseil, dit, statué & ordonné, disons, statuons & ordonnons ce qui s'en suit.

I.

Qu'en tout le Bailliage & Villes du Ressort du Siege Présidial de ladite Ville, il ne se fera à l'avenir aucun autre exercice, que de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, qu'ès lieux & ainsi qu'il est porté par l'Edit de Pacification de l'an soixante-dix-sept, Déclarations & Articles depuis ensuivis, pour l'exécution d'icelui, sur les peines portées par les Edits ci-devant faits. Défendons très expressément à toutes personnes, sur les mêmes peines, de ne molester, ni inquiéter les Ecclesiastiques en la célébration du service divin, jouissance & perception des fruits & revenus de leurs Bénéfices & de tous autres droits & devoir qui leur appartient. Voulons & entendons que tous ceux, qui depuis ces troubles se sont emparés des Eglises, Maisons, Biens & Revenus appartenant auxdits Ecclesiastiques & Résidens au dedans du Diocèse d'Orléans, tant de ceux qui sont assis en icelui, que partout ailleurs au dedans de notredit Roïaume, & qui les détiennent & occupent, leur en délaissent l'entière possession & libre jouissance, avec tels droits, libertés & sûretés qu'ils avoient auparavant qu'ils en fussent délaïsés. Et

ayant égard aux ruines souffertes en leursdits Bénéfices durant lesdits troubles, & desirant gratifier & favorablement traiter iceux Ecclésiastiques qui sont résidans & demeurans dans l'enclos de ladite Ville & Fauxbourg, ensemble ceux du Chapitre de Jargeau, Doïenné de Meung & l'Abbaïe de Saint Mesmin : les avons quittés & déchargés, quittons & déchargeons de toutes les décimes dont sont chargés leursdits Bénéfices, depuis le commencement desdits présens troubles, jusqu'en Octobre prochain, le terme dudit Octobre compris. Et seront lesdits Ecclésiastiques maintenus & conservés en leurs privileges & exemptions.

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCT. D'OR-
LÉANS.

II.

Voulons aussi que la mémoire de tout ce qui est passé en ladite Ville & auedans du Gouvernement d'icelle, depuis le commencement desdits présens troubles jusqu'à présent, demeure éteinte & assoupie, tant en la prise des armes, forçement de la Citadelle & autres Villes, Châteaux, Ponts, Forteresses & Maisons, démolitions & démentellemens d'iceux, prise de deniers des receptes générales & particulieres, & des gabelles & vente de sel, & toutes autres impositions, levées de deniers, faites tant en ladite Ville & Elections d'Orléans, qu'en toute la Généralité; traites & impositions foraines mises sur les denrées & marchandises, vivres, fontes d'artillerie & boulets, confections de poudre & salpêtre, prise de tentes, pelles, hoiaux, sacs de toile & autres menus équipages servant à l'artillerie & autres munitions de guerre, pratiques & menées de Gens de guerre, prise d'argenterie, ventes de biens, meubles, bois taillis, haute futaie, par des Particuliers ou autrement; amendes, butins, levées & conduite de Gens de guerre, ransons, actes d'hostilité, & généralement toutes autres choses qui ont été faites, gérées & négociées en quelque sorte & manière que ce soit, en public & en particulier, tant par les Ecclésiastiques; le Sieur de la Chastre, leur Gouverneur, la levée à Châteauneuf des deniers par pancarte, qu'il a fait lever & recevoir, les Trésoriers de France, Elus des Elections de ladite Généralité, les Maire & Echevins de ladite Ville & Plat-Pais, pour raison de ce que dessus, que par certains Particuliers d'icelle, envoyés par commandement du Duc de Mayenne en quelque lieu & pour quelque effet que ce puisse être, dedans & dehors le Roïaume, sans qu'il en puisse à l'avenir être faite aucune.

1594.

EDIT DU ROI,
SUR LA RE-
DUCT. D'OR-
LEANS.

pour suite & recherche en quelque sorte & maniere que ce soit. Voulons que ceux qui ont été employés à ce que dessus, par ceux qui avoient le commandement en ladite Ville, en demeurent semblablement quittes & déchargés, comme aiant le tout été fait pour le singulier zele & affection, que chacun d'eux avoit à la manutention & conservation de ladite Religion Catholique, Apostolique & Romaine; imposant sur ce silence perpétuel à nos Procureurs Généraux & à toutes personnes quelconques. Et afin d'éviter toute occasion de querelle & débats entre nosdits Sujets, leur avons inhibé & défendu, inhibons & défendons par ces Présentes, de s'entr'injurier, reprocher, outrager, offenser, ni provoquer l'un l'autre, pour raison de ce qui s'est passé, ni par aucuns propos, que l'iniquité du temps & les occasions qui en sont survenues ont pu faire naître entre nosdits Sujets: ains se contenir & vivre paisiblement ensemble, comme Freres, Amis & Concitoyens, sur peine d'être sur le champ, & sans autre forme de procès, punis & châtiés, comme Perturbateurs du repos public.

III.

Et pour faire plus particulièrement connoître aux Habitans de ladite Ville & Fauxbourgs, le desir que nous avons de les gratifier en toutes choses: avons dit & déclaré, voulons & nous plaît, que lesdits Habitans demeurent quittes & déchargés des arrérages échus depuis les présens troubles, du droit des cinq cens Lances, jusqu'à la fin de l'année dernière, & encore pour trois ans à l'avenir.

IV.

Voulons aussi que les Habitans de ladite Ville & Fauxbourgs soient affranchis & exempts pour trois ans à l'avenir, de tous emprunts & subventions, pour quelque occasion & cause que ce soit, hors & excepté les droits anciens & domaniaux; & ledit temps passé, ne pourront les Habitans qui sont demeurés dans ladite Ville durant lesdits troubles, être surchargés ni foulés d'aucunes charges ordinaires ou extraordinaires, plus que ceux qui en étoient absens, ains y sera l'égalité gardée.

V.

1594.

EDIT DU ROY,
SUR LA RE-
DUCT. D'OR-
LÉANS.

Nous avons pareillement remis & quitté aux Habitans des Villes, Bourgs & Plat-Païs de l'Election d'Orléans, ce qu'ils doivent à cause des tailles & crûes des années passées, jusqu'à la fin de Décembre dernier, excepté le Taillon & Prevôt des Maréchaux. Et d'autant qu'il peut avoir été fait des obligations par aucuns des Habitans des Paroisses de ladite Election, aux Gouverneurs & autres personnes, assignées sur lesdits deniers; voulans pourvoir au soulagement du Peuple, autant que faire se pourra, en avons sursis le paiement jusqu'au dernier jour de Juin prochain: pendant lequel temps, lesdits Gouverneurs & autres, qui ont eu lesdites assignations, bailleront par état aux Trésoriers Généraux de France de ladite Généralité, les sommes de deniers portées par lesdites obligations & assignations; pour être icelui état apporté par l'un d'eux en notredit Conseil, & en être ordonné ce qu'il appartiendra. Et cependant faisons inhibitions & défenses à tous Huissiers & autres de mettre à exécution lesdites obligations & contraintes, jusqu'à ce que autrement par nous en ait été ordonné. Et s'il y a aucuns Prisonniers pour raison desdits deniers, ainsi que dit est, remis & sursis, ils seront promptement élargis.

VI.

Voulons pareillement que lesdits Habitans soient maintenus & conservés en leurs anciens privilèges, franchises & libertés, avec l'érection de Maire, pour en jouir tout ainsi qu'ils en ont ci-devant bien & dûement fait. Comme aussi des octrois, dont ladite Ville avoit accoustumé de jouir, auparavant lesdits présens troubles, lesquels nous leur avons continués & confirmés continuons & confirmons pour dix ans, & voulons que les deniers d'iceux soient employés aux effets, auxquels ils sont destinés. Et quant à ceux, qui ont été accordés par les Rois nos Prédécesseurs, aux boîtes des Marchands, fréquentans la riviere de Loire, pour le nettoiemment & balissemment d'icelle, nous voulons que lesdits Habitans jouissent desdits octrois, pour le temps & espace de neuf ans prochains & consécutifs, sans que pour lesdits privilèges & octrois, ils soient tenus prendre autres Lettres de confirmation que le présent Edit, ni semblablement le Corps des Docteurs, Officiers, & Suppôts de l'Université de ladite Ville, lesquels nous voulons être maintenus & conservés en tous &

1594.

chacuns leursdits privilèges, franchises & libertés anciennes.

EDIT DU ROY
SUR LA RÉ-
DUCT. D'OR-
LÉANS.

VII.

Promettons aussi en parole de Roi, qu'il ne sera par nous ; ou nos Successeurs, à l'avenir fait, construit, ni bâti aucune Citadelle, ni Forts en ladite Ville, ni en icelle mis aucune garnison de Gens de guerre, sous quelque prétexte que ce soit.

VIII.

Voulons que les subsides & impôts qui ont été créés à notre grand regret, pour la seule nécessité des troubles, au-dedans de ladite Généralité d'Orléans, depuis lesdits présens troubles, sur toutes sortes de denrées & marchandise, par établissement de Bureaux & Pancartes, tant d'un parti que d'autre, soient ôtés & abolis.

IX.

Voulons aussi que les deniers qui se levent ordinairement pour les turcies (1) & levées de la rivière de Loire, soient employés ausdites réfections, & non à autre effet ; & qu'il soit fait & construit de nouveau une ou deux arches de pierre, au lieu où s'est fait une brèche, depuis ledit trouble au-dessus de Sandillon, pour servir de décharge à la rivière, au temps des grandes crûes d'icelle ; & que le canal qui s'y est encommencé à faire par le débordement des eaux, tombans en la rivière de Loire, sera parachevé & accommodé de turcies & levées nouvelles, selon & ainsi qu'il sera trouvé raisonnable, en récompensant les Propriétaires.

X.

Toutes Personnes seront tenues prendre leur sel ès greniers du ressort, où ils sont demeurans, sur les peines portées par les Ordonnances sur ce faites. Et en ce faisant, cessera l'ouverture de la Chambre de Jargeau, & ailleurs de l'Election d'Orléans, esquelles on vend & distribue sel, depuis cesdits présens troubles, qui seront réduits à l'ancienne forme.

XI.

Voulons que tous Arrêts, Commissions & exécutions d'icel-

(1) Digue, Levée au bord de l'eau.

les, Décrets, Sentences, Jugemens, Contrats, & autres Actes de Justice, donnés entre personnes de même parti, & entre tous autres, qui-auront contesté, tant ès Cours souveraines, Bailliages, Siège Présidial, que Prévôté d'Orléans, & autres Justices subalternes de ladite Ville, durant lesdits troubles, sortent effet, & ne sera fait aucune recherche des exécutions de mort qui ont été faites durant iceux par autorité de Justice, ou par droit de guerre ou commandement dudit Sieur de la Chastre, Gouverneur; & pour le regard des Arrêts, Sentences & Jugemens donnés contre les absens tenans divers partis, soit en Justice criminelle ou civile, en toutes les Cours de Parlement de ce Roïaume, & Jurisdictions d'icelui, demeureront nuls & sans effet, & pour quelque cause & occasion que ce soit, & puisse être, sans que pour raison d'iceux, les Habitans de ladite Ville, ou autres réfugiés & retirés en icelle, soient Bénéficiers, Officiers, ou autres, ni leurs enfans ou héritiers, ou aiant cause, en puissent être à l'avenir aucunement recherchés, ou notés d'aucune infamie en leur honneur, ni tenus d'en prendre aucune décharge; & seront les Parties remises au premier état, & ainsi qu'ils étoient auparavant lesdits troubles; & pour le regard des exécutions de mort, qui ont été faites d'aucuns desdits Habitans, les confiscations, que nos Procureurs pourroient prétendre, n'aurent aucun lieu au préjudice de leurs veuves & Héritiers.

1594.
EDIT DU ROY
SUR LA RE-
DUCT. D'OR-
LÉANS.

XII.

Comme en semblable cesseront toutes saisies, qui ont été faites de part & d'autre, sur les biens, héritages, rentes & revenus d'iceux Habitans, en quelque lieu qu'ils soient situés & assis. Donnons ausdits Habitans, de quelque qualité qu'ils soient, pleine & entiere main levée desdites saisies, & leur avons remis & quitté ce qui nous pourroit être dû à cause d'icelles, nonobstant tous dons qui en pourroient avoir été faits, que nous avons revoqués & cassés, sans avoir égard aux obligations & promesses faites par les Laboureurs, tant aux Donataires que Fermiers de Justice, qui seront & demeureront nulles; & pour le regard des dettes & crédits dûs ausdits Habitans, voulons, que sans avoir égard aux dons qui en pourroient avoir été faits, que nous avons pareillement cassés & revoqués, cassons & revoquons, ils puissent contraindre ceux qui leur sont obligés par cédulés, promesses, obligations & transports, en la même for-

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RE-
DUCT. D'OR-
LÉANS.

me qu'ils eussent fait, ou pu faire avant lesdits troubles; ce qui aura pareillement lieu contre lesdits Habitans pour les dettes par eux dûes.

XIII.

Que tous Officiers, Domestiques, & de l'Artillerie, qui étoient employés ès états de la Maison des feus Rois, & faisoient service, & en ont été ôtés au commencement desdits présens troubles & pour cause d'iceux, seront remis ausdits états & mêmes gages, comme ils étoient auparavant, pour en jouir & servir à l'avenir, comme ils faisoient avant lesdits troubles.

XIV.

Et quant aux Officiers de Justice, Finances & autres, de quelque qualité qu'ils soient, d'icelle Ville, qui ont été pourvus de leurs Offices par nos prédécesseurs Rois, étant en exercice, seront maintenus, & les autres remis, rétablis & confirmés en leurs Charges & dignités, sans païer finance, & sans prendre de nous autres Lettres de confirmation, que le présent Edit, ni faire autre serment qu'ès mains dudit Sieur de la Chastre leur Gouverneur; & pour le regard de ceux qui ont vacqué par mort ou résignation dans ladite Ville, ou autre de même parti, & dont aucuns desdits Habitans, ou réfugiés en icelle, se trouveront pourvus par le Duc de Mayenne, en baillant l'état desdits Offices, & les noms de ceux qui ont obtenu lesdites provisions, lesquelles nous n'entendons avoir lieu, il leur y sera par nous pourvû. Et leur seront expédiées Lettres de provisions desdits états, sans païer finance. Revoquant en ce faisant toutes commissions ci-devant expédiées, pour l'exercice desdits Offices, tant de judicature, de finances, qu'autres. Déclarons en outre, notre intention être de gratifier de l'état de Receveur du grenier à sel d'Orléans, sans païer finances, celui qui nous sera à cette fin nommé, & ce en vertu de notre Edit de création desdits Offices, & non autrement.

XV.

Voulons aussi que le Siège Présidial, Bureau des Finances, Prévôté de ladite Ville, & tous autres Offices & Dignités, tant de Justice, que de Finances, qui ont été transférés ailleurs pendant les présens troubles, soient remis & rétablis en icelle, incessamment après la publication des présentes. Et seront les Elec-

tions de Gyen & Clamecy, ci-devant distraites de la Généralité d'Orléans, & incorporées en celle de Berry, remises au premier état : comme réciproquement l'Election de Châtillon-sur-Indre sera rendue à la Généralité de Berry.

1594.

EDIT DU ROY
SUR LA RE-
DUCT. D'OR-
LÉANS.

XVI.

Et sur la Requête à nous faite par lesdits Habitans, à ce qu'il nous plût leur accorder que le Sieur de la Chastre sera continué en l'Etat de Gouverneur de ladite Ville, & qu'à l'avenir ladite Place de Gouverneur ne puisse être remplie que de personne Catholique & agréable ausdits Habitans, Nous promettons en parole de Roi, qu'après lui il ne sera pourvû audit Gouvernement, que de Personne Catholique, & dont lesdits Habitans auront contentement, comme de présent nous lui accordons ledit Gouvernement.

XVII.

Voulons que la garnison, qui est à présent en la Ville de Jargeau, soit réglée avec l'avis dudit Sieur de la Chastre au moindre nombre que faire se pourra, pour la garde de ladite Place : sans toutesfois que l'Evêque puisse être empêché en la jouissance de ses droits. Et pour le regard des gens de guerre, qui sont à Santimaïsons, ils sortiront, & fera la Place rendue au Propriétaire, & les Fortifications ôtées & démolies. Et quant à Meung, la garnison en sortira, & fera le Château rendu audit Evêque, lequel, par même moien, sera remis en la possession & jouissance de tous ses bénéfices, en quelque lieu qu'ils soient situés & assis, nonobstant tous dons des fruits d'iceux, qu'avons revoqués, même en la libre possession & jouissance des Abbaïes de Saint Eloi de Noyon, & notre Dame de Saint Just, Diocèse de Beauvais, desquelles il a été bien & dûement pourvû avant ces troubles.

XVIII.

Les comptes rendus à Paris par les Comptables de ladite Ville & Généralité d'Orléans, & ceux qui sont encore à rendre, desquels les acquits sont es mains des Procureurs de la Chambre des Comptes audit Paris, qui ne s'en voudront défaire, ne seront sujets à revision, ains validés par nous; & les Parties raïées & tenues en souffrance pour gages, ou rentes,

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RE-
DUCT. D'OR-
LÉANS.

rétablies purement & simplement. Et pour le regard de ceux qui sont encore à rendre, & desquels les acquits sont es mains des Comptables, seront examinés en notre Chambre des Comptes de Tours, & les Parties allouées en vertu des états dudit Duc de Mayenne, Mandemens, Rescriptions & Quittances de ses Trésoriers, Acquis patens, Ordonnances dudit Sieur de la Chastre & Etats des Trésoriers de France, résidans audit Orléans; lesquels Mandemens, Ordonnances, Etats, Rescriptions, Acquis patens & Quittances, nous avons dès à présent validés & validons pour ce regard; & seront les reliquats desdits comptes à notre profit, comme aussi seront les comptables remboursés sur la recette générale des dettes, si aucuns y a de leursdits comptes rendus en ladite Chambre des Comptes de Paris, pourvu qu'ils n'excedent la somme de six mille écus en tout.

XIX.

Nous voulons & entendons que notre amé & féal Maître Jérôme de Monthelon, Conseiller en notre Cour de Parlement, lequel depuis deux ans, a résidé en notre Ville d'Orléans, & présidé en la Justice, soit compris au présent Edit, pour rentrer en la paisible jouissance & exercice dudit Office au même rang & séance qu'il avoit en ladite Cour, avant les présens troubles, sans aucune remise ni difficulté, nonobstant tous Reglemens & Ordonnances de notredite Cour faits au contraire.

XX.

Comme en semblable, toutes personnes, tant Ecclesiastiques, Officiers, qu'autres, qui se sont retirées des autres Villes, & qui se retrouvent à présent en ladite Ville d'Orléans, jouiront du bénéfice du présent Edit, & pourront rentrer aux Villes, esquelles ils résidoient & étoient demeurans, ou autres de notre obéissance, pour jouir de leurs Héritages, Rentes & Revenus, Charges, Offices, Bénéfices & Dignités sans aucune difficulté, ni qu'ils soient tenus faire aucun remboursement à ceux, lesquels pendant leur absence se sont fait pourvoir de leursdits Etats & Charges & récompense de leurs Bénéfices; & sans qu'ils puissent être à l'avenir recherchés, ne contrainsts pour les rançons, ou taxes à eux imposées pour le fait des présens troubles. A la charge que les personnes mention-

nées au présent article , seront tenues déclarer leur intention sur le contenu en icelui ; audit sieur de la Chastre , dedans deux jours , après la déclaration qu'il aura faite pour le bien de de notre service. Et ceux qui ne voudront s'aider du présent bénéfice , seront tenus vuidier de ladite Ville sans délai , en prenant passeports & sûretés pour se retirer où bon leur semblera. Et quant à ceux qui y voudront être compris , pourront demeurer en ladite Ville , jusqu'après la vérification du présent Edit ; si ce n'étoit que pour quelques considérations particulieres , ledit sieur de la Chastre trouvât bon de leur prolonger , ou accourcir ce délai.

1594.

EDIT DU ROY
SUR LA REDUCTION
D'ORLEANS

XXI.

N'entendons toutesfois comprendre au bénéfice de ce présent Edit , ce qui a été fait par forme de volerie & sans aveu ; pour raison de quoi nous avons permis & permettons à toutes personnes de se pourvoir par les voies de Justice , ainsi que bon leur semblera. Comme aussi sont exceptés tous ceux , qui se trouveront coupables de l'exécrable assassinat & parricide commis en la personne du feu Roi , notre très cher Sieur & Frere que Dieu absolve , ou de conspiration sur notre vie. Et pareillement tous crimes & délits punissables entre gens de même parti.

XXII.

Si donnons en mandement à nos amés & féaux les gens tenants notre Cour de Parlement , Chambre de nos Comptes & Cours des Aydes , & à tous nos autres Juges & Officiers qu'il appartiendra ; que ces présentes , ils fassent lire , publier & enregistrer , & le contenu garder , & faire garder , observer & entretenir de point en point selon la forme & teneur , contraignant à ce faire & souffrir , tous ceux qu'il appartiendra , & qui pour ce , seront à contraindre par toutes voies dûes & raisonnables , nonobstant oppositions , appellations quelconques , Edits , Déclarations , Arrêts , Jugemens , Lettres , Mandemens , Défenses & autres choses à ce contraires : auxquelles nous avons pour ce regard dérogé & dérogeons , ensemble aux dérogatoires des dérogatoires y contenues : car tel est notre plaisir. Et afin que soit chose ferme & stable à toujours , nous avons fait

1594.
EDIT DU ROI
SUR LA RE-
DUCT. D'OR-
LEANS.

mettre notre scel à celsdites Présentes. Donné à Mante, au mois de Fevrier l'an de grace 1594. Et de notre regne le cinquieme.

Signé, HENRI.

Et à côté, *Visa*.

Et plus bas, par le Roi.

REVOL.

Et scellées de cire verte en laqs de soie rouge & bleu céleste.

Lues, publiées & registrées : Oui & ce requérant le Procureur général du Roi. A Tours en Parlement, le dernier jour de Fevrier 1594.

Signé, TARDIEU.

Lues, publiées & registrées en la Chambre des Comptes : Oui & ce requérant le Procureur général du Roi. A Tours, le premier jour de Mars 1594.

Par Ordonnance de la Chambre.

Signé, PYNEAU.

Lues, publiées & registrées : Oui & ce requérant le Procureur Général du Roi, & ordonné que copies seront envoiées aux Bureaux de la Généralité d'Orléans, & ès Elections de ladite Généralité, pour y être lues publiées & registrés à Tours en la Cour des Aydes, le deuxieme jour de Mars, mil cinq cent quatre-vingt-quatorze.

Signé, BEDACIER.

Lues & publiées judiciairement au Siege du Bailliage & Préfidal d'Orléans, y séant Monsieur le Maréchal de la Chastre, Gouverneur & Lieutenant Général pour Sa Majesté ès Duchés & Gouvernemens d'Orléans & Berry. A ce présens le Révérend Evêque d'Orléans, les Maire & Echevins de ladite Ville : Oui & ce requérant le Procureur du Roi audit Baillage, auquel a été octroïé acte de ladite lecture & publication : ordonne qu'elles seront registrées en ce Greffe, & publiées à son de trompe & cri public, par les Carrefours & lieux accoutumés à

faire cris & proclamations, de cette Ville & Fauxbourgs d'Orléans. Et pour plus ample notification desdites lettres, seront envoyées copies & *vidimus* d'icelles aux Châtellenies, tant Roïales que non Roïales de cedit Bailliage & autres Jurisdiccions & Bailliages ressortissans audit Siege Présidial, pour y être pareillement publiées, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance. Fait à Orléans le cinquieme jour de Mars, mil cinq cent quatre-vingt-quatorze.

Signé, SARREBOURCE.

Le contenu ci-dessus a été, par moi, Claude le Normant, Huissier, Sergent Roïal, Crieur ordinaire des bans, cris & proclamations de cette Ville, lu, publié & proclamé par les Carrefours ordinaires & extraordinaires de cette Ville d'Orléans, accompagné de six Trompettes de ladite Ville. Fait le Samedi cinquieme, & le Lundi septieme jours de Mars, mil cinq cens quatre-vingt-quatorze.

Signé, LE NORMANT.

EDIT & DECLARATION

D U R O I.

Sur la Réduction de la Ville de Paris sous son obéissance (1).

HENRI, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à tous présens & avenir, salut. Comme depuis le temps qu'il a plu à Dieu, de nous appeller à cette notre Couronne, notre principal desir & but, où toutes nos actions ont tendu, ait été d'établir en celui notre Roïaume un bon & assuré repos, afin que cessant les désordres, violences & malheurs de la guerre, Dieu y soit servi selon ses saints Commandemens, & l'autorité des Loix & de notre justice remise, sous la protection de laquelle les trois Ordres de notre Roïaume pussent jouir heureusement

(1) Ce fut Charles de Cossé, Comte de Brissac, qui commença à traiter secrètement avec le Roi, de la Reddition de Paris, par le moïen d'Antoine de Silly, Comte de Rochepot, son proche parent. Voyez le commencement du Livre 109 de l'Histoire de M. de Thou. M. de Brissac étoit convenu de cet Edit avant la Reddition de la Ville.

1594.
EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
PARIS.

& en paix, de ce qui justement leur appartient. Pour à quoi parvenir, aurions, comme un chacun fait, employé tous nos moïens, notre sang & notre propre vie, postposant la mort au blâme & à l'infamie, qui justement tomberoit sur nous, si nous souffrions l'injuste usurpation & dissipation qu'aucuns présument faire de cette Couronne de France. Et pour n'obmettre chose qui soit au pouvoir d'un bon Prince, afin de remettre parmi nos Sujets l'union, la paix & la tranquillité, si nécessaire & si désirée par tous les bons François, avons avec beaucoup de patience supporté & donné au Public les offenses & téméraires entreprises de plusieurs; lesquels, sans ce respect, méritoient d'être châtiés & réprimés par très grieves, très rigoureuses & exemplaires punitions. Nous avons, pour cette considération, après les victoires, pardonné & donné la vie à ceux qui ont attenté contre la nôtre: Et pour la grande compassion que nous avons eue de la Capitale Ville de notre Roïaume, pour en éviter le sac & épargner le sang de plusieurs bons Citoyens qui ne participoient aux malheureux desseins de ceux qui y fomentoient la rebellion, avons mieux aimé demeurer frustrés de l'obéissance qui nous y est due, que de voir les hommes innocens qui y habitent, les femmes & les petits enfans, & tant de beaux édifices exposés à la violence, à la rage & à la fureur du feu & des couteaux. Avons en outre, pour les causes & considérations susdites, accordé & octroyé, au mois de Juillet dernier, une treve générale pour trois mois; pendant lesquels les Députés du Parti de ceux qui nous désobéissent, nous firent entendre & assurèrent qu'ils enverroient promptement par devers notre Saint Pere le Pape, pour avoir son bon avis sur la résolution qu'ils auroient à prendre en la conclusion d'une bonne & perdurable paix, & réconciliation avec nous, qui sommes leur Roi & Prince naturel. En quoi aussi nous furent faites de leur part de très expresse promises, qu'ils s'y emploieroient avec toute loïauté & affection, pour remettre le repos en ce Roïaume. Ce qui nous rendit plus faciles à accorder ladite treve, bien que nous connussions assez les désavantages qui d'ailleurs nous en advenoient; & que au fait des armes eussions beaucoup d'avantage sur eux, même durant le pourparlé de la paix, pris par force la Ville & Château de Dreux, à la vue des principaux Chefs de leur Parti, assistés de leurs Protecteurs d'Espagne, & qu'il ne nous défaillît lors le moïen de presser tellement ladite Ville de Paris, que la nécessité des vivres les eût enfin conseillés de secouer le joug de

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
PARIS.

de ceux qui par tant d'années tyrannisoient & abusoient insollement de leur misérable patience. Mais nous cedâmes de notre autorité, pour le desir que nous avons que notre Saint Pere le Pape demeurât en toutes choses satisfait, & peut-être au vrai informé de nos actions & comportements, auquel aussi notre dessein étoit d'avoir recours, lui découvrir nos plaies & implorer son aide, faveur, conseil & assistance; & pour cet effet, aurions choisi notre très cher & bien aimé Cousin, le Duc de Nevers, Prince très accompli en toutes vertus, plein de prudence, de piété & de grands mérites, lequel préférant le service de Dieu & bien de cet Etat, aux incommodités de sa santé, hasard & longueur du chemin, a courageusement entrepris le voyage par devers Sa Sainteté. Et pour le regard des Députés dudit Parti, que l'on promettoit si assurément d'y envoyer en toute diligence, on n'a point su, durant les trois mois qu'a duré ladite treve, que l'on ait fait compte de les faire partir; & bien que depuis la conclusion de ladite treve de trois mois, nous n'eussions découvert en toutes leurs actions que mauvaise volonté au rétablissement du repos public de ce Roïaume, des dépouilles duquel ils prétendent se revêtir, & s'enrichir du sang & des moïens des bons & loïaux François; en ce même temps qu'il est tombé entre nos mains un certain serment fait par les principaux dudit Parti, presque au même temps qu'ils signerent la treve, & nous promettoient de traiter de bonne foi, & aviser aux moïens de conclure une bonne paix, se réconcilier à nous, & pour cet effet, d'envoyer à Rome, pour avoir le bon & prudent avis de notre Saint Pere; contenant ledit serment, qu'ils ne traiteroient jamais de paix ni d'accord avec nous, en quoi ils se laisserent tellement emporter aux passions des Ministres du Roi d'Espagne, qu'ils ne réservèrent pas seulement l'autorité de notre Saint Pere, par devers lequel ils disoient de vouloir envoyer, dont aiant été irrités & offensés, comme mérite un tel cas; sur ce néanmoins qu'ils nous requièrent de prolonger la treve pour autres deux mois, jusqu'à la fin du mois de Décembre dernier, remontrant qu'il seroit impossible, si nous leur refusions ce délai, que leurs Députés pussent arriver à temps à Rome, pour se trouver à la résolution qui s'y pourroit prendre pour la réunion de tous nos Sujets sous notre obéissance: aurions, pour le desir que nous avons de justifier à notre Saint Pere nos actions, préféré le respect que nous lui voulons porter, à l'utilité & sûreté de nos affaires, qui recevoient beaucoup d'in-

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
PARIS.

commodité & de reculement par le moïen desdits délais & prolongations de la treve, que leur accordâmes pour les mois de Novembre & Décembre derniers. Mais jugeant du peu de desir qu'ils avoient de voir finir les miseres de ce Roïaume, avec l'autorité qu'ils ont injustement usurpée sur une partie d'icelui ; jugeant aussi par les longueurs si artificieusement par eux recherchées, que vraisemblablement ils ne tendent à autre but qu'à prolonger le malheur de la France, & assurer pour eux l'injuste usurpation des Villes & Pais qu'ils y ont occupés ; Nous pour ces causes, aiant mis les choses susdites en considération & mûre délibération de Conseil, résolûmes de leur refuser la prolongation de la treve pour les mois de Janvier, Fevrier & Mars, dont ils nous requeroient, avec telle instance, que nous eûmes juste occasion de croire que telle poursuite se faisoit, non pour parvenir à une bonne conclusion de paix, mais plutôt à ce qu'étant, durant ledit temps, les forces du Roi d'Espagne arrivées à la frontiere de notre Pais de Picardie, les introduisant dans notre Roïaume, il eussent plus de moïen de nous recommencer la guerre, à la ruine de nos bons & loïaux Sujets. Ce que Dieu par sa sainte grace n'a voulu permettre, nous aiant fait voir clair, par les dépêches qui ont été interceptées, en leurs mauvais desseins & obstinée résolution à nourrir & perpétuer le mal en cestui notre Roïaume ; aiant sa bonté Divine pris en sa spéciale protection la défense de notre juste cause, & mis au cœur d'un infini nombre de nos bons Vassaux & Sujets, de reconnoître le devoir auquel naturellement ils nous sont obligés, comme il est apparu en la réduction qui a été faite, depuis trois mois en ça, sous notre obéissance, des Villes de Meaux, de Lyon, d'Orléans, de Bourges, de Pontoise & autres. Mais la mémoire ne se perdra jamais de l'heureuse réduction de notre bonne Ville de Paris, Capitale de ce Roïaume, avenue le vingt-deuxieme jour de ce mois de Mars, avec telle douceur, police, ordre & modération, qu'un seul Citoyen ne se peut justement plaindre qu'il lui ait été fait tort ni offence en chose, quelle qu'elle soit : l'entrée d'une armée irritée a plutôt ressemblé à la joyeuse entrée qui s'est faite ci-devant aux Rois nos Prédécesseurs à l'avenement à leur Couronne ; la réjouissance, les applaudissemens du Peuple, qui a vu son Roi si desiré, n'ont pas été moindres que s'ils eussent eu la même sûreté qui leur est donnée par ces présentes, de notre grace, faveur, protection & de l'oubliance des choses passées, avec assurance que ne per-

drions jamais la souvenance du mérite de ceux qui se sont montrés fermes & vertueux à notre service. Ce que considérant, & la spéciale bonté dont en cette occasion il a plu à Dieu de nous favoriser, nous nous tenons & sentons obligés plus que tous les hommes de ce monde, de penser & veiller continuellement comme nous pourrions rendre nos actions & comportements agréables devant la sainte face de sa divine Providence ; laquelle, comme elle surpasse ce que l'esprit de l'homme peut comprendre en douceur, clémence & bonté, aussi nous a-t-elle voulu laisser pour enseignement & témoigner par l'exemple & par la parole de son Fils Jesus-Christ, que ceux qui voudront être tenus pour ses enfans, doivent oublier les offenses. Pour cette occasion, reconnoissant qu'il n'y a rien qui nous donne plus de témoignage que nous sommes faits à la ressemblance de Dieu, que la clémence & débonnairété, oubliant d'un franc courage les offenses & fautes passées, avons déclaré & déclarons par ces Présentes, que nous avons repris & reprenons en notre bonne grace les Citoïens, Manans & Habitans de notre bonne Ville de Paris : avons, de notre grace spéciale & autorité Roïale, aboli & abolissons les choses advenues en ladite Ville, durant & à l'occasion des présens troubles, que voulons & ordonnons demeurer éteintes, abolies & assoupies, & tenues comme non advenues ; & pour cet effet, après avoir eu sur ce l'avis des Princes & autres Seigneurs de notre Conseil, étant près de nous, avons statué & ordonné les choses qui ensuivent.

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
PARIS.

I.

Voulons & ordonnons, suivant l'Edit de Pacification fait par le feu Roi notre très cher Sieur & Frere en l'an 1577, & les Déclarations depuis par nous faites pour l'observation d'icelui, que dans la Ville & Fauxbourgs de Paris & les dix lieues ès environs désignées par ledit Edit, il ne se fera aucun exercice de Religion, que de la Catholique, Apostolique & Romaine : défendons très expressément à toutes personnes, sur les peines de nos Ordonnances, de ne molester ni inquiéter les Ecclesiastiques en la célébration du Service Divin, jouissance & perception des fruits & revenus de leurs Bénéfices & de tous autres droits & devoirs qui leur appartiennent, desquels à ces fins leur avons fait & faisons par ces Présentes, pleine & entiere main-levée. Voulons & entendons, que tous ceux qui depuis ces présens troubles seront emparés des Eglises, Maisons, Biens & Reve-

1594.

DDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
PARIS.

nus appartenans auxdits Ecclésiastiques résidens au dedans du Diocèse de Paris, tant de ceux qui sont assis en icelui que par tout ailleurs au-dedans de notredit Roïaume, & qui les détiennent & occupent, leur en délaissent l'entiere possession & libre jouissance, avec tels droits, libertés & sûretés qu'ils avoient auparavant qu'ils fussent deffaisis.

II.

Et pour plus ample & perpétuelle déclaration & témoignage de la singuliere affection & amour que nous portons à notre bonne Ville de Paris, l'avons remise, réintégrée & restituée, remettons, réintégrons & restituons en tous les anciens privileges, droits, concessions, octrois, franchises, libertés & immunités, qui ci-devant lui ont été accordés par les Rois nos Prédécesseurs, que nous lui octroïons de nouveau, confirmons & continuons par ces Présentes, pour en jouir & user à l'avenir tout ainsi qu'elle en a bien & dument joui par le passé & auparavant les présens troubles, tant en ce qui concerne l'Université, Corps & Hôtel de Ville, Prevôt des Marchands, Echevinage & Officiers d'icelle, que tous autres Corps, Colleges & Communautés, de quelque titre & qualité qu'ils soient, qui ci-devant & auparavant lescdits troubles y ont été établis.

III.

Et pour ôter toute occasion de recherches, procès & querelles à l'avenir, à cause des choses passées durant lescdits troubles; avons, en déclarant plus amplement notre volonté sur la décharge & abolition contenue ci-dessus, dit & ordonné, disons & ordonnons que la mémoire de tout ce qui s'est passé en ladite Ville de Paris & ès environs, pour le regard de ce qui peut concerner lescdits Habitans & autres, qui se seront trouvés dans ladite Ville lors de la réduction d'icelle, lesquels feront dans huit jours, après la publication des Présentes, les sermens & promesses contenus en notre Déclaration, ci-devant publiée en notre Parlement, séant à Tours, depuis le commencement desdits troubles, & à l'occasion d'iceux, jusqu'à présent, demeurera éteinte & assoupie, tant en la prise des armes, entreprise des Villes, forcemens d'icelles, Châteaux, Maisons & Forteresses, démolition d'icelles, prises de deniers des recettes générales, particulieres, décimes, gabelles & ventes du sel,

impositions mises sur icelui, & toutes autres impositions & levées de deniers, tant en ladite Ville qu'ès environs, traites & impositions foraines mises sur les denrées & marchandises, vivres, fontes d'artillerie & boulets, confection de poudres & salpêtres & autres munitions de guerre, fabrication de monnoies, pratiques & levées de Gens de guerre, conduite & exploit d'iceux, ligue, négociations & traités faits, tant dedans que dehors le Roïaume, vente de biens, meubles, coupes de bois taillis & haute futaie, amendes, butins, rançons & tous autres actes d'hostilité; & généralement toutes autres choses qui ont été faites, gérées & négociées en quelque forme & maniere que ce soit, en public ou en particulier, durant lesdits troubles & à l'occasion d'iceux, sans que lesdits Habitans ni aucuns d'iceux en puissent à l'avenir être poursuivis, inquiétés, molestés ni recherchés en quelque sorte & maniere que ce soit: voulons à cette fin qu'ils en demeurent quittes & déchargés, imposant sur ce silence perpétuel à nos Procureurs Généraux & à toutes autres personnes. Entendons aussi & leur enjoignons très expressement qu'ils aient à se départir de toutes ligues, traités, associations, pratiques, intelligences, tant dedans que dehors ce Roïaume, contraires à notre autorité, sur peine d'être punis comme criminels de leze-Majesté. Et pour éviter toute occasion de querelle & dispute entre nos Sujets, leur avons inhibé & défendu, inhibons & défendons par ces Présentes, de s'entre-injurier, reprocher, offencer ni provoquer l'un l'autre, de fait ou de parole, pour raison de ce qui s'est passé durant & pendant lesdits troubles, ains se contenir & vivre paisiblement ensemble, comme bons Freres, Amis & Concitoïens, sous l'observation de nos Edits, sur peine aux contrevenans d'être punis sur le champ, & sans autre forme ni figure de procès, comme Perturbateurs du repos public.

IV.

Voulons en outre, & ordonnons que tous arrêts, commissions & exécutions d'icelles, décrets, sentences, jugemens, contrats & autres actes de justice donnés entre personne de même Parti, & entre tous ceux qui auront volontairement contesté tant ès Cours Souveraines, Prévôté de Paris, Siege présidial & autres Cours & Jurisdiccions de ladite Ville, Prévôtés & Vicomté, durant lesdits troubles, sortent effet. Et ne sera fait aucune recherche des exécutions de mort qui ont été faites du-

1594.
EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
PARIS.

rant iceux par autorité de justice , ou par droit de guerre & commandement des Chefs. Et pour le regard des arrêts, sentences & jugemens donnés contre les absens, tenans divers Partis, soit en justice criminelle ou civile, en toutes les Cours souveraines de ce Roïaume & Jurisdctions d'icelles, demeureront nuls & sans effet, pour quelque cause & occasion que ce puisse être, comme aussi tous jugemens & arrêts donnés à l'encontre du Comte de Brissac, en conséquence du Parti qu'il a tenu, sont cassés & révoqués, ensemble les dons par nous faits ou par notre Prédécesseur, des biens à lui appartenans, en considération du grand loïal & recommandable service qu'il nous a fait, & à l'universel de ce Roïaume, en la réduction sous notre obéissance de notredite bonne Ville de Paris. Et quant aux exécutions de mort qui ont été faites d'aucuns desdits Habitans, pour raison des cas dépendans desdits troubles, voulons & entendons que lesdites exécutions ne portent préjudice à l'honneur & mémoire des défunts : & que les confiscations que nos Procureurs ont prétendu ou pourroient prétendre, n'aient aucun lieu au préjudice de leurs Veuves, Enfants & Héritiers.

V.

Voulons & nous plaît, que tous lesdits Habitans qui satisferont auxdites promesses, soumission & serment, rentrent en la jouissance de leurs biens, offices, dignités & domaine, en quelque lieu qu'ils soient situés & assis, révoquant tous dons & concessions faites d'iceux au préjudice de ceux auxquels ils appartenoient, ou de leurs Veuves & Héritiers,

VI.

Et pour le regard des saisies qui ont été ci-devant faites sur les biens, héritages, rentes & revenus desdits Habitans de Paris & autres lieux de ladite Prévôté & Vicomté, qui satisferont auxdites promesses & soumissions, en quelques lieux que lesdits biens soient situés & assis, demeureront nulles. Et donnons à iceux Habitans pleine & entiere main-levée desdites saisies ; & leur avons quitté & remis ce qui nous en pourroit être dû à cause d'icelles : nonobstant tous dons qui en pourroient avoir été faits, que nous avons cassés & révoqués, cassons & révoquons, sans avoir égard aux obligations & promesses non acquittées, faites par

les Laboureurs ou Fermiers, tant aux Donataires qu'aux Commissaires & Fermiers de Justice, lesquelles seront & demeureront nulles. Et quant aux dettes & crédits dûs auxdits Habitans, voulons que sans avoir égard aux dons qui en pourroient avoir été faits, que nous avons pareillement cassés & révoqués, cassons & révoquons, ils puissent contraindre & faire contraindre ceux qui leur sont obligés par cédulles, promesses, obligations, ou transports, en la même forme qu'ils eussent fait ou pu faire avant lefdits troubles.

VII.

Toutes provisions d'Offices faites par le Duc de Mayenne demeureront nulles & de nul effet. Et néanmoins ceux qui ont obtenu lefdites provisions, par mort ou résignation de ceux du même Parti, (excepté les États des Présidens en nos Cours souveraines) seront conservés esdits Offices par nos Lettres de provision, qui sur ce, leur seront expédiées, sans paier finance. Comme aussi seront conservés, par la même forme, les nouveaux Officiers par nous érigés sur le fait du sel, qui ont obtenu provisions du Duc de Mayenne, lesquelles demeureront pareillement nulles & de nul effet.

VIII.

Ceux qui ont été pourvus, par le Duc de Mayenne, de Bénéfices non consistoriaux, étant dans ladite Ville, vaqués par mort, y seront aussi conservés, en prenant de nous les expéditions pour ce nécessaires : & demeureront nulles celles qui leur ont été accordées par le Duc de Mayenne.

IX.

Et pour le regard de ceux desdits Habitans, qui ne se sont trouvés dans ladite Ville, lors de la réduction d'icelle, en quelque part qu'ils puissent avoir été ou être, jouiront du même bénéfice que les autres qui s'y sont trouvés, s'ils s'y retirent dans un mois après la publication des Présentes, & fassent par eux lefdites soumissions, pour y vivre sous notre obéissance.

X.

Tous ceux desdits Habitans qui sortiront de ladite Ville sous nos passeports, pour se retirer en autres lieux de notre obéissance, jouiront de leurs biens, sans qu'ils y soient troublés ni

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
PARIS.

molestés, se comportans modestement, sans faire chose contraire à la fidélité qu'ils nous doivent, & en faisant les soumissions & promesses ci-dessus contenues.

XI.

Pour soulager lesdits Habitans, ne pourront durant la présente année les débiteurs des rentes constituées, être contraints de paier plus de l'année courante des arrérages d'icelles, par chacun quartier, sans préjudice des arrérages précédens, pour lesquels sera fait règlement, le plus au soulagement d'un chacun que faire se pourra.

XII.

Que les comptes rendus à Paris durant les troubles, par aucuns Comptables, par-devant les Officiers des Comptes qui y ont résidé, ne seront sujers à revision, si ce n'est es cas de l'Ordonnance.

XIII.

N'entendons toutesfois comprendre en ces Présentes ce qui a été fait par forme de volerie & sans aveu (1) ; pour raison de quoi nous avons permis & permettons à toutes personnes de se pourvoir par les voies de Justice, ainsi que bon leur semblera, comme aussi sont exceptés tous ceux qui se trouveront coupables de l'exécrable assassinat commis en la personne du feu Roi, notre très cher Sieur & Frere, que Dieu absolve, & de conspiration sur notre vie : & pareillement tous crimes & délits punissables entre gens de même Parti.

Si donnons en mandement à notre très cher & féal Chancelier, Officiers de la Couronne, Ducs & Pairs de France, & autres Seigneurs de notre Conseil, & Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, à ce, par nous commis & députés, qu'ils fassent lire, publier & enregistrer ces Présentes es Registres de notre Cour de Parlement, Chambre de nos Comptes, Cours de nos Aydes, Généraux de nos Monnoies ; & par-tout ailleurs où il appartiendra : voulant & ordonnant que le contenu en icelles soit inviolablement gardé & observé, & nonobstant oppositions ou appellations quelconques, Edits, Déclarations, Arrêts, Jugemens, Lettres, Mandemens, Défenses

(1) C'est-à-dire, tous ceux qui avoient exercé des brigandages, & commis des défordres, sans l'aveu de leurs Chefs.

& autres choses à ce contraires, auxquelles nous avons pour ce regard dérogé & dérogeons, ensemble aux dérogatoires des dérogatoires y contraires. Car tel est notre plaisir : Et afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à cesdites Présentes, signées de notre main. Donné à Paris, au mois de Mars l'an de grace 1594. Et de notre regne le cinquieme.

Ainsi signé, HENRI.

Et plus bas, Par le Roi,

R U Z É.

Et à côté,

Visa.

Et scellé du grand sceau en laqs de soie de cire verte.

Le Roi a ordonné & ordonne que sur le repli de ces Lettres sera mis, Lues, publiées, & registrées : Oui & ce requérant son Procureur général. Fait à Paris, en la grande Chambre de Parlement, Monsieur le Chancelier y séant, avec les Officiers de la Couronne, Ducs & Pairs de France, Conseillers de son Conseil d'Etat, & aucuns des Maîtres des Requêtes ordinaires de son Hôtel, le vingt-huitieme jour de Mars 1594 (1).

Signé, LUILLIER.

Le Roi a ordonné & ordonne que sur le repli de ces Lettres sera mis : Lues, publiées & registrées. Fait à Paris, en la Chambre des Comptes, M. le Chancelier y séant avec les Officiers de la Couronne, Ducs & Pairs de France, Conseillers de son Conseil d'Etat, & aucuns des Maîtres des Requêtes ordinaires de son Hôtel, le vingt-huitieme jour de Mars 1594.

Signé, LUILLIER.

Le Roi a ordonné & ordonne que sur le repli de ces Lettres sera mis : Lues, publiées & registrées : Oui & ce requérant le Procureur général du Roi. Fait en la Chambre des Aydes à Paris, Monsieur le Chancelier y séant avec les Officiers de la Couronne, Ducs & Pairs de France, Conseillers de son Con-

(1) Cet Edit fut vérifié & enregistré, à la réquisition du Procureur général, représenté par le célèbre Pierre Pinhou, Antoine Loisel portant la parole.

1594

seil, & aucuns des Maîtres des Requêtes ordinaires de son Hôtel, le 28 Mars 1594.

Signé, LUILLIER

Il est ordonné que sur le repli desdites Lettres sera mis : Lues ; publiées & enregistrées. Fait à Paris, en la Chambre des Monnoies, par les sieurs de Riz & de Pontcarré, Conseillers du Roi en son Conseil d'Etat, & Commissaires à ce députés par Sa Majesté, le vingt-huitieme jour de Mars 1594.

Signé, LUILLIER.

LETTRES PATENTES

D U R O I.

Pour le rétablissement de la Cour de Parlement de Paris.

HENRI, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Salut. Comme par le malheur de la dissension suscitée & continuée en celui notre Roïaume par les mauvaises menées d'aucuns Princes Etrangers nos Ennemis, & autres nos Sujets rebelles, tant du vivant du feu Roi notre très honoré Seigneur & Frere, que Dieu absolve, que depuis notre avènement à la Couronne, plusieurs Villes aient été soustraites de l'obéissance due à notre dit Sieur & Frere, & à nous; entre lesquelles notre bonne Ville de Paris aiant été occupée par nos Ennemis, & en danger évident d'être sous l'insupportable joug & honteuse domination de l'Espagnol, s'y feroit commis plusieurs choses contraires à l'obéissance due à leur Roi légitime, où étant demeuré un nombre infini de Citoïens, les uns pour crainte de perdre leurs biens, autres pour ne pouvoir abandonner les personnes, à la conservation desquelles le devoir de nature les obligeoit, autres pour n'avoir moyen, ni commodité de vivre ailleurs, aucuns pour le desir qu'ils avoient de nous y pouvoir faire service, & à la chose publique de cedit Roïaume; entre lesquels plusieurs Officiers de notre Cour de Parlement y auroient résidé, & continué l'exercice de la Charge qui leur auroit été commise, & avoient

1594

LETTRES PA-
TENTES POUR
LE RÉTABLI-
SSEMENT DU
PARLEMENT
DE PARIS

exercée en notredit Parlement , auparavant le trouble. Dont notredit Sieur & Frere aiant conçu contr'eux une juste indignation , les auroit interdits , & sur ce, fait les Déclarations qui ont été publiées en la Cour de Parlement , transferée à Tours : comme pour le semblable , & pour même occasion , auroit été par nous fait , déclarant nul & de nul effet , tout ce que par eux auroit été decreté , jugé & ordonné. Mais comme pour les causes contenues en notre Edit , qu'avons voulu être publié en notre Grand'Chambre de Parlement , Nous aurions de notre grace spéciale , pleine puissance , & autorité Roïale , éteint & aboli toutes les choses faites en notredite bonne Ville de Paris , durant & à l'occasion des présens troubles ; aussi nous avons jugé être très requis & nécessaire , pour le bien de notre service , & du repos public , afin qu'une si bonne Ville ne demeurât sans l'exercice de la Justice Souveraine , pour la conservation des bons ; & châtiment des mauvais ; attendant que nous aïons réassemblés tout le Corps dicelle notredite Cour , par le retour de nos amés & féaux les Gens tenant notredite Cour de Parlement , transferée à Tours , & la Chambre ordonnée à Châlons pour y exercer la Justice , lesquels à cette fin nous avons mandés ; que les Conseillers & autres Officiers de ladite Cour , qui ont obtenu Provision des Rois nos Prédecesseurs , & résidé en cette dite Ville durant ledit trouble , soient remis & réintégrés à l'exercice de leurs Charges , aiant jugé lefdits Conseillers dignes de cette notre grace & faveur , pour la vertu & constance qu'ils ont montrées en plusieurs choses , & même en la résolution qu'ils prirent de faire l'Arrêt qu'ils publièrent & soutinrent vertueusement au mois de Juillet dernier (1) contre ceux qui s'efforçoient de troubler & rompre les ordres de la succession légitime de ce Roïaume ; & pour cet effet avons ôté & levé , ôtons & levons l'interdiction faite auxdits Conseillers & autres Officiers , tant par ledit Sieur Roi , que par Nous. Voulant & entendant que lefdits Conseillers & Officiers se trouvant à présent en cettedite Ville en un bien grand & notable nombre , après qu'ils auront fait , entre les mains de notre très cher & Féal Chancelier , le serment pour ce requis , soient rétablis & remis à l'exercice de leurs Charges , comme par ces Presentes nous les avons remis & rétablis , remettons & rétablissions ; pour en jouir après la prestation dudit serment , aux mêmes honneurs , prerogatives , droits , pouvoirs , privileges & prééminences

(1) Par rapport à la Loi Salique , contre la faction d'Espagne.

1594.

LETTRES PA-
TENTES POUR
LE RÉTABLI-
S E M E N T DU
PARLEMENT
DE PARIS.

qu'ils fouloient avoir, & dont ils jouissoient auparavant lescdites interdictions : faisant & pouvant faire lescdits Conseillers tous actes & exercices de Jurisdiction & Justice Souveraine qu'appartient à notre Parlement, & comme ils eussent fait & pu faire si lescdites interdictions n'eussent été contr'eux déclarées, procédant à la publication d'Edits, reception d'Officiers, Jugemens Souverains, & toutes autres Expéditions & Reglemens qui ont ci-devant été faits en notredit Parlement.

Si donnons en mandement à notre très cher & féal Chancelier, Officiers de la Couronne, Ducs & Pairs de France, autres Sieurs de notre Conseil, & Maîtres des Requêtes ordinaires, à ce par nous commis & députés, que ces Présentes ils fassent lire, publier & enregistrer, pour être le contenu en icelles gardé, observé & exécuté, selon leur forme & teneur : Car tel est notre plaisir. En témoin de quoi, nous avons signé de notre main lescdites Présentes, & à icelles fait apposer notre scel.

Donné à Paris le vingt-huitième jour de Mars, l'an de grace, mil cinq cens quatre-vingt-quatorze. Et de notre regne le cinquieme.

Ainsi signé, HENRI.

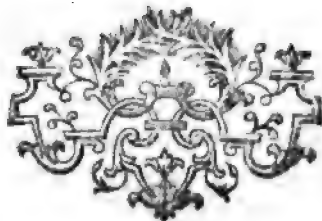
Et sur le repli, Par le Roi.

R U Z É,

Et scellé de cire jaune du grand Sceau.

Le Chancelier alla le même jour faire aussi vérifier & enregistrer ce même Edit à la Chambre des Comptes & à la Cour des Aydes. Claude de Faucon, sieur de Ris, & Geoffroi le Camus, sieur de Pontcarré, allerent

faire la même chose à la Cour des Monnoies; le Chancelier & les Conseillers d'Etat s'étant imaginés qu'il étoit au-dessous d'eux d'y aller eux-mêmes.



Avertissement.

LE Parlement de Paris, rétabli tôt après cette Reddition, publia un Arrêt le trentieme jour de Mars, que nous ajoutons ici.

A R R E S T**DE LA COUR DE PARLEMENT DE PARIS.**

Du trentieme jour de Mars 1594.

Sur ce qui s'est passé durant les présens troubles : contenant la révocation de ce qui a été fait au préjudice de l'autorité du Roi & des Loix du Roïaume.

EXTRAIT DES REGISTRES DE PARLEMENT (1).

LA Cour aiant, dès le douzième jour du mois de Janvier dernier, interpellé le Duc de Mayenne de reconnoître le Roi que Dieu & les Loix ont donné à ce Roïaume, & procurer la paix, sans qu'il y ait voulu entendre, empêché par les artifices des Espagnols, & leurs adherans; & Dieu aiant depuis par sa bonté infinie délivré cette Ville de Paris des mains des Etrangers, & réduit en l'obéissance de son Roi naturel & légitime; après avoir solennellement rendu graces à Dieu de cet heureux succès, voulant employer l'autorité de la Justice Souveraine du Roïaume, pour, en conservant la Religion Catholique, Apostolique, Romaine, empêcher que sous le faux prétexte d'icelle, les Etrangers ne s'emparent de l'Etat; & rappeler tous Princes, Prélats, Seigneurs, Gentilshommes & autres Sujets à la grace & clémence du Roi, & à une générale réconciliation, & réparer ce que la licence des guerres civiles a alteré de l'autorité des Loix & fondement de l'Etat, droits & honneurs de la Couronne; la matiere mise en délibération en ladite Cour, toutes les Chambres assemblées: a déclaré & déclare tous Arrêts, De-

(1) Cet Arrêt fut dressé au rapport & à la réquisition Pierre de Pithou. M. de Thou l'a donné tout entier dans son Histoire, Livre 109, année 1594.

1594.
ARREST DU
PARLEMENT
DE PARIS.

crets, Ordonnances & sermens donnés, faits, prêtés depuis le vingt-neuvième Décembre, mil cinq cent quatre-vingt-huit, au préjudice de l'autorité de nos Rois & Loix du Roïaume, nuls & extorqués par force & violence : & comme tels les a révoqués, cassés, & annullés, & ordonné qu'ils demeureront abolis & supprimés. Et par spécial, a déclaré & déclare tout ce qui a été fait contre l'honneur du feu Roi Henri III, tant de son vivant, que depuis son décès, nul : Fait défenses à toutes personnes de parler de sa mémoire autrement qu'avec tout honneur & respect : & outre, ordonne qu'il sera informé du détestable parricide commis en sa personne, & procédé extraordinairement contre ceux qui s'en trouveront coupables. A ladite Cour révoqué & révoque le pouvoir ci-devant donné au Duc de Mayenne sous la qualité de Lieutenant Général de l'Etat & Couronne de France. Fait défenses à toutes personnes de quelque état & condition qu'elles soient de le reconnoître en cette qualité, lui prêter aucune obéissance, faveur, confort ou aide, à peine d'être punis comme criminels de leze-Majesté au premier chef. Et sur les mêmes peines, enjoint audit Duc de Mayenne & autres Princes de la Maison de Lorraine, de reconnoître le Roi Henri IV, de ce nom Roi de France, pour leur Roi & Souverain Seigneur, & lui rendre l'obéissance & service dû. Et à tous autres Princes, Prélats, Seigneurs, Gentilshommes, Villes, Communautés & Particuliers, de quitter le prétendu parti de l'Union, duquel le Duc de Mayenne s'est fait Chef, & rendre au Roi service, obéissance & fidélité : à peine d'être lesdits Princes, Seigneurs & Gentilshommes dégradés de Noblesse, & déclarés Roturiers eux & leur postérité ; de confiscation de corps & de biens, rasement & démolition des Villes, Châteaux & Places qui seront réfractaires au commandement & Ordonnance du Roi.

A cassé & révoqué, cassé & révoque tout ce qui a été fait, arrêté & ordonné par les prétendus Députés de l'assemblée tenue en cette Ville de Paris, sous le nom d'Etats Généraux de ce Roïaume, comme nul, & fait par personnes privées, choisies & pratiquées pour la plupart par les Factieux de ce Roïaume, & Partisans de l'Espagnol, & n'ayant aucun pouvoir légitime. Fait défenses auxdits prétendus Députés, de prendre cette qualité, & de plus s'assembler en cette Ville ou ailleurs, à peine d'être punis, comme perturbateurs du repos public, & criminels de leze-Majesté, Et enjoint à ceux desdits prétendus Dé-

putés, qui sont encore de présent en cette Ville de Paris, de se retirer chacun en leurs maisons, pour y vivre sous l'obéissance du Roi, & y faire le serment de fidélité pardevant les Juges des lieux. A aussi ordonné & ordonne que toutes Processions & Sollemnités ordonnées pendant les troubles, & à l'occasion d'iceux, cesseront; & au lieu d'icelles sera à perpetuité solemnisé le vingt-deuxieme jour de Mars, & audit jour faite Procession générale en la maniere accoutumée, où assistera ladite Cour en robes rouges, en mémoire & pour rendre graces à Dieu de l'heureuse délivrance & réduction de ladite Ville en l'obéissance du Roi. Et afin que personne ne puisse prétendre cause d'ignorance du présent Arrêt, a ordonné & ordonne qu'il sera lû & publié à son de trompe & cri public par tous les carrefours de cette Ville de Paris, & en tous les Sieges de ce ressort: & à cette fin sera imprimé, & envoyé à la diligence du Procureur Général du Roi, à tous ses Substituts, auxquels elle enjoint de tenir la main à l'exécution d'icelui, & en certifier ladite Cour. Fait en Parlement, le trentieme jour de Mars, l'an 1594. Lû & publié à son de trompe & cri public par les carrefours de cette Ville de Paris, le lendemain dernier jour dudit mois.

1594

ARREST DU
PARLEMENT
DE PARIS*Signé, DE VILLOUTREIS.*

1594

Avertissement.

LE serment des Ordres & Officiers de l'Université, ajouté après l'Acte public de l'obéissance rendue au Roi, fut fait trois semaines après la réduction de Paris. En icelle obéissance & reconnoissance ne se trouverent, Boucher, Feuardent, Guarin, Genebrard (1) & autres Sorbonistes, ennemis jurés de la paix. Les autres souscrits, en se reconnoissant, couvrirent le mal passé.

A C T E P U B L I C

Et Instrument de l'obéissance rendue, jurée & signée au Roi très Chrétien Henri IV;

Par M. les Recteur, Docteurs & Suppôts de l'Université de Paris (1) :

Avec la forme & conclusion du Serment.

ATOUTS ceux qui ces présentes Lettres verront, le Recteur & l'Université de Paris, & les Facultés de Théologie, de Decret, de Médecine & des Arts, desirant salut en celui qui est le vrai Sauveur du monde. Soit notoire à tous, par la teneur de cet Acte & Instrument public, que nous sommes venus & comparus au jour ci-dessous daté, en la grande salle des Ecoles des Théologiens du College Roial de Champagne, dit de Navarre : à savoir, Nous Jacques d'Amboise Recteur, sus-nommé, avec Messieurs les Députés Conseillers du Roi en son Conseil privé; Messire François d'O, Chevalier des deux Ordres du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général pour Sa Majesté en cette Ville de Paris & Isle de France; Messire Renaut de Beaune, Patriarche, Archevêque de Bourges, Primat de Guyenne, désigné Archevêque de Sens, & Grand Aumônier de France; Messire

(1) On a parlé ailleurs de ces quatre personages. Jean Boucher étoit Curé de Saint Benoît; Guarin, Cordelier, de même que Feuardent; Genebrard est très connu.

(2) Cet Acte se lit en Latin dans l'Histoire de l'Université de Paris, par du Boulay,

in-folio, tom. 6, pag. 815 & suiv. Le Recteur Jacques d'Amboise étoit Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris. Il avoit été élu Recteur le 24 Mars 1594; & il fut continué le 23 Juin suivant.

Jean

1594.

SERMENT
FAIT AU ROI
PAR L'UNIVERSITÉ

Jean Segulier Lieutenant Général Civil en la Prévôté & Siege Présidial de Paris , & Lieutenant Conservateur des Privileges Roiaux d'icelle Université. Et là se sont trouvés , après due convocation , Monsieur le Doïen de vénérable vicilleſſe , & Meſſieurs les Docteurs Regens de la très Sacrée Faculté de Théologie , tant Seculiers que Reguliers , juſqu'à cinquante-quatre , nombre qui s'eſt pû trouver lors en cettredite Ville , avec leurs Licenciers & Bacheliers ; leſquels mêmes Docteurs , le Samedi ſecond jour de ce préſent mois , allerent volontairement en la Chapelle de Bourbon , où ſe jettant aux pieds de Sa Maieſté , lui ont de leur bon gré , rendu actuelle & expreſſe obéiſſance. Entre leſquels Docteurs s'eſt représenté ſpécialement Monsieur le Grand Maître dudit College de Navarre , l'ancien du College de Sorbonne , le Syndic de ladite Faculté , les Prieurs , Gardiens , Lecteurs des quatre Mendians & Chefs des autres Communautés à ce congregés , & les Curés des Paroiſſes de ladite Ville. Sont auſſi comparus Meſſieurs les Doïen & Docteurs du Droit Canon , Meſſieurs les Doïen & Docteurs de la Faculté de Medecine , Meſſieurs les Procureurs des quatre Nations accompagnés de leurs Doïens , Cenſeurs , Professeurs publics du Roi , Principaux des Colleges , Maîtres ès Arts , Pedagogues , & grand nombre d'Ecoliers , & de Religieux , Prêtres de tous Ordres & Couvents ; comme Cordeliers , Auguſtins , Carmes , Jacobins , de Cluni , Saint Germain des prés , de l'Ordre de Saint Benoît , de Cîteaux , de Prémontré , Chanoines Reguliers de Saint Auguſtin réſidens à Sainte Genevieve , & Saint Victor , & Sainte Catherine du Val des Ecoliers , & Saint Guillaume des Blancs-manteaux , des Serviteurs de la Vierge Marie , dits Billettes , des Religieux de Sainte Croix , des Mathurins , de Saint Martin des Champs , & de tous autres Suppôts & Officiers d'icelle Université. Et là , aiant préalablement invoqué la grace du Saint Eſprit , & interceſſion de la Vierge mere de Dieu , & de tous les benoits Saints ; nous avons propoſé & bien conſidéré le texte & precepte du Prince des Apôtres , en ſa premiere Epître , chap. ſecond , où il commande craindre Dieu , honorer le Roi , & nous rendre ſujets , pour l'honneur que devons à Dieu , à toute créature humaine , ſoit au Roi comme Souverain , ſoit aux Gouverneurs & Magiſtrats , comme envoyés de lui pour la vengeance des malſaiteurs , & louange des bons. Et ſur quelques doutes qu'en ces guerres civiles nous avons eu ſémouvoir touchant l'obéiſſance

1594.
SERMENT
FAIT AU ROI
PAR L'UNI-
VERSITÉ.

qu'il faut rendre au Très Chrétien Henri IV, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, notre Sire, vrai & légitime successeur de ce Roïaume, comme ainsi soit que quelques-uns mal instruits & prévenus de sinistres opinions, se seroient malicieusement efforcés de jeter & semer plusieurs scrupules es esprits des hommes, prétendans iceux, que jacoit que le susdit Roi notre Sire, ait embrassé fermement & de bon cœur tous les points que notre Mere Sainte Eglise Catholique, Apostolique & Romaine croit & tient; routesfois, notre Saint Pere le Pape, ne l'ayant jusqu'à present admis publiquement & reconnu fils aîné de l'Eglise, il pouvoit sembler douteux à telles gens, s'il faut cependant lui prêter obéissance, comme à son Prince absolu, Seigneur très clement, & unique héritier du Roïaume: sur quoi, après avoir murement tenu conseil, & rendu humbles graces à Dieu & à toute la Cour céleste, pour une si manifeste conversion du Roi, & son zele si ardent vers notre Mere Sainte Eglise, dont nous sommes vrais témoins & oculaires, & pour une si pacifique réduction de cette Ville Capitale de la France, nous sommes tous de chaque Faculté & Ordres unanimement, & sans aucun contredit, tombés en cet avis & Decret: Que ledit Seigneur Roi Henri, est légitime, & vrai Roi Très Chrétien, Seigneur naturel & héritier des Roïaumes de France & de Navarre, selon les Loix fondamentales d'iceux, & que par tous ses Sujets naturels, & Habitans du Pais & ceux qui demeurent dans les bornes desdits Roïaumes & dépendances, lui doit être rendue entiere obéissance d'une franche & libérale volonté, & tout ainsi qu'il est commandé de Dieu: nonobstant que certains Ennemis factieux, & du parti d'Espagne se soient efforcés jusqu'à ce jour qu'il n'ait été admis du Saint Siege, & reconnu fils aîné & bien mérité de notre Mere Sainte Eglise Catholique. En quoi il n'a tenu, ni ne tient audit Sieur Roi, qui s'en est mis en tout devoir, comme il est notoire à tout le monde de notoriété de fait, permanent. Et puisque, comme dit Saint Paul, treizieme aux Romains, nulle puissance ne vient d'ailleurs que de Dieu, il s'ensuit que tous ceux qui résistent à la puissance de Sa Majesté, répugnent à l'ordonnance de Dieu, & s'acquierent damnation. Partant, pour plus grand témoignage des choses susdites, & qu'à notre exemple chacun puisse éprouver les esprits qui viennent de Dieu: Nous Recteur, Doïens, Théologiens, Decretistes, Medecins, Artiens, M. Seculiers, Reguliers, Conven-

tuels, & généralement tous Ecoliers, Officiers, & autres susdits, franchement & par inspiration de la grace divine, avons fait & juré de cœur & de bouche, faisons & jurons serment d'obéissance & fidélité au Roi Très Chrétien Henri IV, avec toute soumission, révérence & hommage, jusqu'à ne point épargner notre propre sang à la conservation de cette Couronne & État de France, & tranquillité de cette florissante Ville de Paris, & le reconnoître notre Seigneur & Prince temporel, Souverain Héritier légitime & unique : lui avons promis & promettons à jamais fideles services, arrêtant entre nous, que nous & tous bons Chrétiens devons employer nos assidues oraisons & prières, actions de grâces publiques & particulieres, pour la santé & prospérité du Roi notredit Seigneur, les Princes de son Sang Roial, son bon Conseil, les Seigneurs & Magistrats constitués sous son autorité. Par ce moyen avons renoncé & renonçons à toutes Ligues, associations & prétendues unions, tant dedans que dehors le Roiaume, & avons confirmé & confirmons tout ce que dessus, mettant, l'un après l'autre, la main sur les saints Évangiles, & ajoutant chacun de nous sa signature manuelle, & les sceaux de ladite Université. Que s'il se trouve quelques-uns contraires, & réfractaires, nous les retranchons de notre corps, comme abortifs, les avons privés & privons de nos privileges, & les détestons comme rebelles, criminels de leze-Majesté, ennemis publics & perturbateurs. Donnons conseil & avis, en tant qu'à nous est, à tous vrais François, & sinceres Catholiques, de faire le semblable comme nous.

A ces causes, Nous Recteur, & Doïens susdits, avons dressé ce présent Procès verbal, Acte, Decret, ou Déclaration, pour mémoire perpétuelle, le salut des âmes, & repos des consciences, & en avons gardé par-devant nous la minute originale, signée manuellement de tous; & donné au public ce Decret, en forme d'instrument authentique, signé de nos seings & de notre Greffier, avec les grands Sceaux de l'Université. Ce fut fait & donné en notre Congrégation générale, pour ce tenue au Roial College de Navarre, l'an mil cinq cent quatre-vingt-quatorze, le Vendredi vingt-deuxieme jour d'Avril, l'an troisieme du Pontificat de notre Saint Pere le Pape Clement VIII, & cinquieme du regne de Henri IV, Roi de France & de Navarre.

1594.
SERMENT
FAIT AU ROI
PAR L'UNI-
VERSITÉ

1594.

SERMENT
FAIT AU ROI
PAR L'UNI-
VERSITÉ,

Ainsi signé,

JACQUES D'AMBOISE, Recteur.
D. Camus, Doïen de la Faculté de Théologie.
Ja. Lefevre, Sous-Doïen, Curé de Saint Paul.
Adrian d'Amboise, Prédicateur du Roi, grand Maître du
College de Navarre.
J. Pillaguet, Doïen du Décret.
Henri Blacuod, Doïen de Médecine.
Quatre Procureurs des quatre Nations (1).
Nicolas Vigner (2), Procureur Fiscal.
Guillaume du Val, Greffier de l'Université.

FORME DU SERMENT.

NOUS, JACQUES D'AMBOISE, Recteur de l'Université de Paris, Doïen & Docteurs de la Sacrée Faculté de Théologie Doïen & Docteurs de la Faculté de Décret, Doïen & Docteurs de la salubre Faculté de Médecine, Procureurs des quatre Nations, Doïens des Provinces, Censeurs d'icelles, Professeurs publics du Roi, Principaux des Colleges, Régens, Pédagogues, Maîtres ès Arts, Prieurs, Proviseurs, Religieux de Saint Benoît, de Cîteaux, de Saint Augustin, Blancs-Manteaux, Val de Sainte Catherine, Sainte Genevieve & Saint Victor, quatre Mendians & autres, tant réguliers que séculiers, Suppôts, Officiers & Ecoliers d'icelle, & autres soussignés, jurons & attestons devant Dieu & sur les Saints Evangelles, que nous reconnoissons de cœur & d'affection, pour notre Roi & Prince naturel & légitime, Henri IV, Roi de France & de Navarre, à présent régnant. Promettons à Sa Majesté, sur nos vies & honneurs, de lui garder la foi & loiauté, avec toute révérence & parfaite obéissance, & pour la conservation de son Etat & Couronne, & même de cette Ville de Paris, sous son autorité & commandement, exposer nos vies & biens pour son service & manutention de son Etat. Promettons en outre de n'avoir jamais communication, pratiques & intelligence, avec ceux qui se sont élevés en armes contre Sa Ma-

(1) Savoir: Medard Bourgeotte, Procureur de la Nation de France; François Malherbe, Procureur de la Nation de Picardie; Jacques Gueroist, Procureur de la Nation de Normandie; & George Critton, Procureur de la Nation d'Allemagne.
(2) Ou Vigner,

jesté, & tous autres qui se pourroient élever ci-après, que nous déclarons Ennemis de l'Etat & les nôtres particuliers, renonçans à toutes Lignes, Sermens & Associations, que nous pourrions avoir eu par ci-devant faites à l'occasion de la malice du temps, contre & au préjudice de la présente Déclaration, reconnoissans en toute humilité avoir reçu la grace spéciale, la bonté & clémence dont il a plu à Sadite Majesté d'user envers nous, dont nous lui rendons graces très humbles, suppliant le Créateur de toutes nos affections, de nous le conserver longuement & heureusement, & lui donner victoire sur ses Ennemis. Pour témoignage de quoi, nous nous sommes particulièrement soussignés. Fait en l'Assemblée générale de l'Université de Paris, au Collège de Navarre, le Vendredi vingt-deuxième jour d'Avril 1594.

1594.
SERMEN
FAIT AU ROI
PAR L'UNIVERSITÉ.

Ainsi signé,

JACQUES D'AMBOISE, Recteur de l'Université.

Docteurs en Théologie.

M. Denys Camus (1), Doïen de ladite Faculté.

M. Ja. le Fevre, sous-Doïen, Curé de saint Paul.

Messire René Benoît, Curé de saint Eustache, Lecteur, Prédicateur & Confesseur du Roi, & Evêque de Troye.

Adrian d'Amboise, Prédicateur & Aumônier du Roi, grand Maître du College de Navarre.

F. Abely, Abbé d'Yvry (2), Prédicateur & Aumônier du Roi.

F. Huon, Abbé du Val, Proviseur des Bernardins.

M. Colombel.

F. Ferré, Prédicateur.

J. Poitevin de Sor (3).

F. du Bourg.

M. Lyot (4).

M. Sabot de Lizieux (5).

M. Laffilé, grand Maître du College du Cardinal le Moine.

(1) Le Camus, selon l'Histoire de l'Université.

(2) C'est de Livry.

(3) De Sorbonne.

(4) L'Historien de l'Université dit, *Lyon*.

(5) C'est à dire du College de Lizieux.

1594.

SERMENT
FAIT AU ROI
PAR L'UNI-
VERSITÉ.

M. Colas, Curé de sainte Opportune.
 M. Jac. Langes (1), de Sorbonne.
 M. Michel Aubourg, Syndic de la Faculté.
 M. Louis Godebert, Chanoine, Pénitencier & Vicaire gé-
 néral de Monseigneur de Paris.
 M. Blaise Martin, Theo. de Langres.
 F. Hesselin, grand Commandeur (2) de saint Denys.
 M. Quentin Gehenaut, Curé de saint Sauveur.
 M. Dreux Contesse, Trésorier de Saint Jacques (3).
 M. P. Beaulieu, Curé de Corbeil.
 M. P. Perrotte, Curé de Melun.
 M. Claude l'Allemand, Curé de saint Pierre-des-Arcis.
 M. Jac. Julien, Curé de saint Leu saint Gilles.
 François Beranger, Jacobin, Abbé de saint Augustin.
 F. Jean Neyron (4), Prieur de saint Martin-des-Champs.
 M. Jean Guincestre, Curé de saint Gervais.
 M. R. Balesdens, Archiprêtre, Curé de saint Severin.
 M. Jean Benoît, Archidiaque de Limoges.
 F. Sim. Fillieul, Prieur des Carmes.
 F. N. Maleteste, August., & plusieurs autres de ladite Fa-
 culté de Théologie, tant Docteurs que Licenciés & Bache-
 liers ont signé.

Docteurs en Décret.

M. Pillaguet, Doïen.	M. Martin.
M. Davidson.	M. le Clerc.

Docteurs en Médecine.

M. Girard Denisot (5),	H. de Monantueil.
Doïen.	H. Blacuod, Doïen.
Louis Robineau.	N. Milot.
Jean Rochon (6).	B. Perdulcis.
Louis Thibault.	M. Pierre Laffilé.
Claude Rouffeler.	Guill. Cochin.

(1) Du Boullay dit *Langues*.

(2) Du Boullay dit Commendataire, *Com-
mendatarius*.

(3) C'est-à-dire, de saint Jacques-l'Hôpi-
tal, qui est un Chapitre.

(4) Du Boullay écrit *Neyron*.

(5) Ou plutôt Gerard.

(6) Du Boullay le nomme Roch, non Ro-
chon.

Jean Liebout.
Ph. Ladenot.
Guill. de Baillou.
M. Marescot.

Albert le Fevre.
N. Elain.
J. le Moine.

1594.

SERMENT
FAIT AU ROI
PAR L'UNI-
VERSITÉ.

Et plusieurs autres Docteurs Médecins.

Professeurs du Roi.

M. Jean Pelerin, Doïen.
M. Vignal.
Frederic Morel.

N. Goulou.
Jean Passerat.
Et autres.

Bigot & Croizier, Doïens de Province, plusieurs Principaux des Colleges, Maîtres ès Arts, Pédagogues, Officiers, Religieux & Ecoliers, & autres de routes qualités & Ordres de Religieux, ont signé.

Avertissement.

TANDIS que les principales Villes ligüées tendoient les mains à leur Prince souverain & légitime, la Ligue qui se maintenoit dans le Duché de Bourgogne, fut avertie de son devoir, comme s'ensuit.

A V E R T I S S E M E N T

A la Noblesse & Villes de Bourgogne, tenant le Parti de la feinte Union (1).

MESSIEURS,

Je crois que ceux d'entre vous qui ont participé aux plus privés conseils des Chefs de la désunion des bons François, n'oseroient avec vérité affirmer ce que plusieurs ont osé publier par écrit, que les foules & oppressions du Peuple, ou

(1) Cet Ecrit est d'Etienné Durand. Il n'en est rien dit à l'article des Durand, dont il est parlé dans la Bibliothèque des Ecrivains de Bourgogne, par feu M. l'Abbé Papillon. Cependant le Pere le Long, dans sa Bibliothèque des Historiens de France, dit qu'il

étoit de Dijon. On a déjà parlé de cet Ecrivain dans le tom. III des présens Mémoires, où l'on rapporte son *Discours de ce qui advint à Blois jusqu'à la mort du Duc de Guise & du Cardinal de Lorraine.*

1594.

AVERTISSE-
MENT A LA
NOBLESSE.

le fervent zele que vous aviez eu à la Religion Catholique ; Apostolique & Romaine , aient été la pierre qui ait aiguisé vos felonnes & rebelles armes , contre feu , de bonne mémoire , Henri III de ce nom , notre bon Roi & souverain Seigneur , d'autant que nul de vous n'eût osé se comparer en zele & ferveur de Religion avec Sa Majesté , en laquelle l'un des plus grands de vos suppôts , a témoigné , tant par écrit , qu'à la vue de tous les plus grands de la France , le zele de la Religion avoir été plus grand & rare , qu'en autre Monarque du Monde ; & qu'en vous plaignant de quelques goutieres , que par extraordinaires exactions , & mauvais ménage de ses finances , il auroit causé en cet Etat , vos felons & rebelles déportemens , vous convaincroient de l'avoir miné & sapé par le pied , pour le réduire au dernier période de sa ruine ; car au lieu de diminuer les foules du Peuple , vous les avez plus que redoublées.

Quel avantage donc ou soulas lui ont apporté vos furieux mouvemens , pour faire croire qu'ils aient été causés pour pourvoir aux désordres de ses foules & oppressions ? Aussi ceux qui en pensent mieux être éclaircis , en rapportent la source au desir que le Duc de Mayenne eut de venger la juste punition , que Sa Majesté ordonna être faite à Blois , de la rebellion & felonnie des Duc & Cardinal de Guise , ses freres ; mais ils se trompent , parceque l'orgueil du Duc de Guise lui ayant tellement enflé le courage , qu'il ne vouloit plus de supérieur ni de pareil , avoit tellement altéré leur bonne intelligence , qu'auparavant son trepas , le Duc de Mayenne ne cherchoit que de rompre avec lui pour rentrer aux bonnes graces du Roi , auquel même il auroit donné avis de veiller sur les déportemens de son frere , parcequ'il y avoit du péril en la demeure. Aussi si cette vengeance eût été la seule cause motive de vos soulevemens , elle ne vous pourroit servir d'excuse comme à lui , d'autant que les Duc & Cardinal de Guise n'étant vos freres , nulle raison naturelle ni civile vous obligeoit de venger leur mort , au préjudice de l'obéissance & fidélité que vous deviez à votre Roi , non plus que vous ne vous êtes ressentis des cruels assassinats que les Ducs de Guise & de Mayenne ont commis de leurs mains , ou fait commettre aux personnes de Saint Maigrin , Sacremore , de Birague , le Marquis de Menelai , & plusieurs autres François comme vous , qui ne leur étoient pas Sujets ni Vassaux. Davantage , si cette vengeance vous picquoit , le cruel parricide de votre Roi ne devoit-il pas borner votre fureur , sans l'étendre

l'étendre sur tout le Peuple François, qui ne pouvoit mais de ces morts ? Quand les conspirateurs de la mort de Cesar mirent en délibération, si avec Cesar on devoit aussi tuer Antonius, Marcus Brutus ne fut de cet avis : disant, que l'affaire qu'ils avoient entreprise pour la Justice & pour les Loix devoit être exempte de toute injure & injustice. Quelle plus grande iniquité, que de rejeter la peine du prétendu forfait du Roi, sur les jadis Sujets ? Mais vous direz :

1594.
AVERTISSE-
MENT A LA
NOBLESSE.

Il faut que les Sujets supportent de l'offense,
Des Rois mal-avisés la cruelle vengeance.

Le feu Roi n'étant qu'usufructuaire du Roïaume, les Sujets de la Couronne aiant délaissé d'être ses Sujets, votre dire ne pourroit être accommodé aux bons François, affranchis de la sujétion du feu Roi. Ce n'est donc ce desir de vengeance qui vous a piqués, parcequ'étant bornés de l'effet d'icelle, puisque vous en êtes assouvis par le cruel parricide du Roi, vous fussiez demeurés en repos. Le mal donc ne vous tenoit-là ; ains le Duc voïant que les pieges & filets que son frere & leurs Prédécesseurs avoient dès long-temps rendus, pour attraper notre Roïauté, demeureroient abandonnés par la mort d'icelui, il s'en seroit voulu approcher, pour recueillir la proie qui tomberoit en iceux. Et pource que très magnanime & vertueux Henri de Bourbon, à présent notre Roi Souverain, comme plus proche & habile, lui servoit d'obstacle à sa chasse, il auroit artificiellement invoqué votre aide pour combattre, comme il disoit, l'hérésie, qui, par son moïen, devoit formiller par toute la France, & lui auroit cauteleusement opposé Monsieur le Cardinal de Bourbon, son oncle, pauvre Prêtre, plus que septuagenaire, plus prochain & habile à succéder à la Couronne du Ciel qu'à celle de France ; pour, cependant qu'il lui feroit porter la marrote, se saisir du vrai sceptre, & sous le titre de Lieutenant Général de l'Etat & Couronne de France (auquel, comme l'on dit du Pape Guillemot, il s'étoit élu soi-même) éloigner tant qu'il pourroit notre Roi de ses filets & cordages. Mais ne se sentant suffisamment appuié de ce vieil arbre, duquel d'heure à autre il prévoïoit l'instante ruine, ni de vos armes rebelles, il y auroit voulu ajouter une étroite alliance avec l'Espagnol, ancien & capital ennemi de la France. Celui-ci appelé à une certaine espérance de proie, plus par votre seule division que par ses propres

1594.

AVERTISSE-
MENT A LA
NOBLESSE.

forcés ; tout ainsi que les Medecins déguisent l'amertume de leurs drogues, de quelque dorure, ou condiment de sucre, & autre douceur amiable au goût, auroit aussi déguisé son entrée à main armée, dans ce misérable Roïaume, sous le spécieux & plausible prétexte de la conservation de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Vous aiant sous ce faux prétexte facilement persuadé, que tout ainsi que Jovinian, fils du Comte Varro-nian, aiant été élu Empereur par l'armée de Julian l'Apostat, après la mort d'icelui, refusa l'Empire ; à raison de ce qu'étant Chrétien, il lui feroit mal séant de commander à une armée Païenne : aussi étant Catholiques, vous ne deviez souffrir la domination d'un Roi Hérétique. Voilà le pavot somnifère, duquel vós peu caults esprits ont été endormis, tant par le Duc de Mayenne que par l'Espagnol ; & n'estimant ses ancrs suffi-santes pour arrêter votre légereté naturelle, ils ont ajouté l'in-terdit & excommunication de notre Roi, qu'ils ont extorquée de notre Saint Pere, contre les anciens privileges de ce Roïau-me, que Bodin & Choppin (deux des plus savans de tous ceux qui ont trempé en votre infame conjuration) ont laissé par écrit, avoir été concédés par plusieurs Papes aux Rois, Roïau-me & Regnicoles de France. O ames dégénérées & dignes de perpétuelle servitude ! mal eussiez-vous fait comme ces généreux François, Sujets du Roi Louis douzieme, lequel aiant été mis en interdit par le Pape Jules deuxieme, tant s'en faut qu'ils en amoindrissent en rien, qu'au contraire ils en augmentèrent de beaucoup l'obéissance qu'ils devoient naturellement à leur Roi. Pour quelque temps ce Renard a semé ses doublons & doubles doublons & rempli nos Campagnes de Gens de guerre, non à autre intention, disoit-il, ni sous espérance d'autre loïer, que pour avoir l'honneur d'empêcher que ce tant Catholique Roïau-me ne tombât entre les mains d'un Roi Hérétique. Mais en l'Assemblée des Conjurés des trois Ordres de votre Parti, que le Duc de Mayenne avoit indïcte à Paris, il fit bien connoître par ses Agens, que sa pensée étoit plus terrestre que celeste, quand il fit demander la Couronne de France pour le Duc Ernest d'Autriche son cousin, & pour l'Infante d'Espagne, sa fille, qu'il lui avoit promise en mariage, voulant, sous ce feint zèle de Religion, defrauder le Duc de Mayenne du loïer qu'il espéroit de sa rebellion, & faire tomber notre Roïaume en quenouille, renverser les fondemens de la Loi Salique, seule fondamentale de ce Roïaume, & asservir la plus généreuse & belliqueuse Na-

1594.

AVERTISSE-
MENT A LA
NOBLESSE

tion de la Chrétienté , à la tyrannique domination de la Maison d'Autriche , de laquelle les Païsans de trois pauvres Villages des Vallées de Suisse , Ury , Suits & Undervald , n'ont oncques pu supporter le joug. Qu'eût dit la Noblesse de France qui vivoit du temps du Roi Charles septieme , si elle eût oui si insolente proposition ? vu que les Anglois , (la domination desquels n'est que rosée , au respect de la tyrannie Espagnole) aiant fait conquête des Païs & Seigneuries sujetes au Roi & à la Couronne de France , la plupart aimèrent mieux perdre leurs Terres , Fiefs & Seigneuries , que fausser la foi à celui à qui naturellement ils la devoient , combien que l'Anglois eût fait publier , que tout homme de quelque état ou condition qu'il fût , qui voudroit se tenir aux terres par lui conquises (lui faisant le serment & hommage , comme à son Souverain) seroit reçu & gardé en ses biens , droits & privileges , & leur feroit rendre leurs terres , si jà elles étoient occupées. Il est vrai que quelques-uns de la Noblesse de votre Parti , aiant encore quelque étincelle de la générosité de ces anciens François , se sentant offensés de l'odeur de si infecte proposition , les Agens du Tyran de Seville changerent le grain , & mirent en avant le mariage de cette Infante avec le jeune Duc de Guise , à la charge qu'ils seroient couronnés Roi & Reine de France ; mais l'expérience a montré que ce n'étoit qu'un artifice pour gagner du temps , à ce que cependant que vous vous amuseriez à ce jouet , il fit descendre le Duc Ernest es Païs-Bas , avec une puissante armée , pour extorquer de vous par force , ce que de plein gré vous ne lui auriez voulu accorder. Voilà comment ce grand & fervent zele de Religion , ne tend qu'à la subversion des Loix fondamentales de l'Etat & Couronne de France , & translation d'icelle sur les chefs d'une Femme & d'un petit Prince Etranger , auquel cent Seigneurs François ne portant titre de Prince , ne voudroient céder , en vertu , générosité , majesté ou suffisance à manier cet Etat. Voudriez-vous bien donc ressembler à ceux qui habitent en l'Arabie heureuse , lesquels cherchent la myrrhe chez leurs voisins , encore que la nature ait prodigieusement rempli leur contrée de toutes sortes de plus soueves & meilleures odeurs : êtes-vous bâtards , ou dégénérés de cette généreuse Nation Française , de vouloir , sous prétexte de l'aide , mendrée de l'Espagnol par le Duc de Mayenne pour se maintenir en sa rebellion , vous asservir à la domination du plus superbe & insupportable Seigneur qui se puisse choisir entre les vivans ? Et toi , Duc de Mayenne , que pen-

1594.
AVERTISSE-
MENT A LA
NOBLESSE.

ses-tu en ton ame, de voir que ce tant zélé Protecteur de la sainte Religion Catholique, que tu as pris en aide pour précipiter notre Roi de son Trône Roïal pour t'y féoir, égare ton gibier & veut faire prendre la proie, que tu as si long-temps & avec tant de périls & travaux pourchassée, ou au Duc Ernest, ou au Duc de Guise, ton neveu, ou pour mieux dire, attacher notre Roïauté au cottillon de sa fille f

Ainsi, pour vous, Moutons, vous ne portez la laine,
Ainsi, pour vous, Taureaux, vous n'écachez la Plaine,
Ainsi, Mouches, pour vous aux Champs, vous ne rucheZ,
Ainsi, pour vous, Oiseaux, au Bois vous ne nichez.

Voilà les vrais effets de l'aide & protection mendrée des Etrangers. C'est pourquoi Barthelemy Colion (1), que les Vénitiens avoient élu Chef de leur armée, & auquel, pour avoir fidelement & heureusement administré les affaires de leur République, ils firent ériger une statue d'or (2), les reprit aigrement, de ce que indiscretement ils s'étoient refiés en lui, qui étoit Etranger, & lui avoient donné tout pouvoir & autorité sur eux & leur République. Aussi Corinthe ne chut en la tyrannie, que pour s'être constitué Empereur, Timophanes, Etranger. Et n'ont les Anglois occupé la Grande Bretagne; les Maures, l'Espagne; ni les Turcs, la Grece, que pour avoir été par eux appellés à leur secours & protection. Cela vous est trop clair, qu'autre maladie ne travaille plus la France que l'ambition Espagnole, parceque la conversion de notre Roi à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, aiant arrêté l'opération du pavor de faux prétexte de Religion, qui vous a si long-temps endormis, doit dessiller les yeux, pour vous faire visiblement connoître qu'il ne s'agit plus du fait de la Religion; ains d'un subtil abus pour decevoir la gorge du Duc de Mayenne, béante après notre Roïauté, afin de poser cette tant illustre Couronne sur le Chef de l'Infante d'Espagne. Estimez-vous que les Sieurs de la Chastre, pere & fils de Villeroy, d'Alincour, de Belin; de Villars, de Brissac, de Grandmont & plusieurs autres des premiers & des plus grands Chefs de la Ligue, & la plupart des meilleures Villes de France, qui ont été endormies de même

(1) C'est Barthelemy Coglion, qui vivoit dans le quinzieme Siecle. Il étoit Italien, natif de Bergame, dont la famille avoit eu la Souveraineté. Il mourut en 1475.
(2) On dit seulement une Statue équestre de bronze. Voyez les Historiens de Venise.

1594.

AVERTISSE-
MENT A LA
NOBLESSE.

pâvor que vous, eussent quitté votre Parti, s'ils n'eussent bien reconnu qu'il y a plus d'ambition que de zele de Religion en ceux qui desirent nous faire continuer de voguer en cette périlleuse mer de sédition & rebellion populaire, pour anéantir ce tant excellent Etat, & bâtir de sa ruine la grandeur de l'Etranger. Misérables viperes voudriez-vous bien ronger le ventre de votre mere, la France, pour renaître Espagnol. Voire, mais, direz-vous, la conversion du Roi n'est qu'une feinte. Qui vous a rendu participant de ce que Dieu s'est seul réservé en partage, de lire dans le cœur des Rois & pénétrer jusqu'aux plus profondes cachettes de leurs pensées? A quoi connoissez-vous que le Roi d'Espagne, le Duc de Mayenne & toute sa sequelle croient en Dieu, & que la conversion de notre Roi ne soit qu'hypocrisie? puisqu'il n'y a qu'un seul qui en puisse juger, lequel ne peut être trompé. Le Pape, direz-vous, n'a pas approuvé sa conversion; mais il ne la pouvoit légitimement reprouver, n'étant seulement tenu d'ouvrir la porte, ains aussi d'aller rechercher par les lieux & précipices plus dangereux, voire jusqu'à la gorge des loups ravissants, ses brebis égarées, pour les réduire en sa bergerie. Il ne le pouvoit, dis-je, reprouver, si par les artificieuses menées & menaces de l'Espagnol, il n'eût été violenté en ses saintes intentions. Le Roi est Relaps: encore que sa conversion l'auroit réduit au giron de l'Eglise, Sa Sainteté ne le pourroit rendre capable du Roïaume, que la nature & Loi Salique lui déferent. Mais dites-moi, Jesus-Christ a-t-il défendu de païer le didrachme à Cesar, quoiqu'il fût Païen? ordonna-t-il pas de rendre à Cesar ce qui est à Cesar? laissa-t-il de constituer Saint Pierre Chef de son Eglise, pour être relaps & l'avoir renoncé jusqu'à trois fois? S'il nous a ordonné de pardonner septante fois sept fois à ceux qui nous auront offensés, pourquoi auroit-il restraint la clemence & misericorde de notre Mere sainte Eglise, sa chere & bien aimée Epouse, tellement qu'elle fermât à jamais son giron à ceux qui l'auroient pour la seconde fois offensée? O hérésie plus que Novatienne! Au demeurant, quelle autorité peut avoir Sa Sainteté sur la disposition de ce tant illustre Roïaume, que le Pape Clement cinquieme, (comme plusieurs autres de ses Prédecesseurs) a déclaré, avec son Roi & Regnicoles, être exempt de la sujétion de l'Eglise Romaine, par privileges enclos au corps du droit Canon, nonobstant la déclaration du Pape Boniface huitieme, qu'il est nécessaire, pour le salut, de s'assujétir au Pontife Romain. Mais ce n'est possible.

1594.

AVERTISSE-
MENT A LA
NOBLESSE.

pas ce qui vous empêche & retient de reconnoître votre Roi ; & de recourir à sa clémence , pour avoir abolition de vos forfaits ; ains ou la crainte de contrevenir au serment que vous lui aviez prêté en votre conjuration , de ne reconnoître jamais un Roi Hérétique , ou (ce qu'est plus credible) le désespoir de pouvoir obtenir grace de votre felonnie & rebellion. Quant à votre serment , s'il n'est autre , que de ne reconnoître jamais un Roi Hérétique , vous ne l'enfreindrez aucunement , reconnoissant & retournant de bon cœur à notre Roi , parcequ'il est à présent plus Catholique que vous tous , & pource que la cause limitée doit produire effet limité , la cause de votre serment cessant , vous êtes suffisamment dispensés d'icelui. Que si votre serment est de secouer entierement le joug d'obéissance , que naturellement & civilement vous deviez aux légitimes Successeurs de cette Couronne , il n'est point obligatoire , pour être contre les bonnes mœurs , aussi ne tiens-je pas vos consciences si étroites , que vous fissiez état de vos sermens , après avoir violé le serment de fidélité & obéissance , duquel la nature & Loi du Roïaume , vous ont dès le ventre de vos meres obligés à vos Rois naturels & légitimes. Celui qui a osé le plus , ne doit craindre faire le moins. Qui vous a dispensés de ce premier & tant saint serment , au préjudice duquel , tous autres que vous pourriez conséquemment avoir faits , seroient de nul effet & valeur ? Quant au désespoir d'obtenir grace & abolition de vos felonnies & rebellions , il doit être loué par les exemples de la rare & indicible clémence , de laquelle notre Roi a usé envers tous ceux qui ont recours à Sa Majesté , même envers le Duc de Feria & les Espagnols , ses Ennemis capitaux , les sédicieux Prédicans , trompettes de la rebellion , & les Seize bourreaux de Paris , ministres de la tyrannie Espagnole , tous dignes de mugir dans le Taureau d'airain du Tyran d'Agrigente. Il a fait une abolition générale , & reçoit à bras ouverts tous ceux qui se reconnoissent : & mettant sous le pied toutes leurs offenses , il les traite indifféremment comme ses bons & loiaux Sujets. Je m'assure qu'il n'a tenu & ne tiendra qu'au Duc de Mayenne , qu'il ne trouve autant d'humanité & clémence en Sa Majesté , que Stenon fit jadis en Pompée : lequel ayant proposé de punir rigoureusement les Mamertins , de ce qu'ils s'étoient révoltés contre lui ; Stenon lui dit qu'il ne feroit pas bien ni justement , s'il faisoit mourir plusieurs innocens , pour & au lieu d'un , qui seul étoit coupable , & que c'étoit lui seul qui

avoir fait revolter & rebeller toute la Ville, y ayant induit ses amis par amitié, & contraint ses ennemis par force. Ces paroles touchèrent tellement le cœur de Pompée, qu'il pardonna aux Mamerins, & se porta fort humainement envers Stenon. Ne permettez donc que ce désespoir glisse en vos ames & vous fasse douter de sa clémence; ains avec un cœur contrit & repentant, retournez à sa bonté, avec ferme résolution d'effacer, par votre fidélité & loïauté future, toutes taches de rebellion du passé: remettez-vous devant les yeux combien vos furieux déportemens ont apporté d'incommodités à vos affaires, de pertes & ruines à vos personnes & moïens, qui ne se peuvent réparer que par effets contraires à ceux qui en ont été la cause & le motif; & principalement vous, Messieurs de la Noblesse, ramenez en votre mémoire en quelle estime le Duc de Mayenne vous a eus, n'ayant jugé aucun de vous dignes des Gouvernemens des Villes & Places fortes de cette Province, comme si elle eût été stérile d'hommes capables de telles charges. Si vous considérez bien pourquoi un Gascon, un Italien, quelques Soldats de fortune, quelques petits Maîtres d'Hôtel de sa Maison, & autres aussi peu chargés de Noblesse qu'un crapaud de plumes, ont été par lui préférés à vous ausdites charges & gouvernemens; possible demeurerez-vous d'accord avec moi que c'est, ou parceque telles gens étant ses créatures qu'il avoit, comme les champignons, élevés en une nuit, il en jouiroit mieux que de vous autres, & les pourroit aussi-tôt défaire qu'il les avoit faits; ou que votre loïauté & fidélité lui a été suspecte, pour vous en avoir vu manquer envers votre Roi, ou pour vous ôter tous moïens, retournant de l'étourdissement auquel il vous a si long-temps tenus sous le feint zele de Religion, d'avoir dequoi en main pour faire votre appointment avec Sa Majesté. Quant aux Villes, les grandes foules qu'elles ont souffertes de la Gendarmerie, les grands subsides desquels elles ont été surchargées, la perte de leur bétail, le pillage de leur revenu champêtre, la cessation de tous commerces, la désolation & ruine de leurs maisons & héritages, tant aux Champs qu'à la Ville, le sang de leurs bourses jusques aux fonds sucé, pour les rançons qu'on a exigées d'eux & de leurs métairies, leur fourniront assez amples mémoires pour se ressouvenir à jamais de leur rebellion, & pour juger, des précédens déportemens de ce Roi imaginaire, quelle espérance ils doivent avoir de meilleur traitement à l'avenir. Mais que pouvez-vous, ni les uns ni les autres, espérer de bien, conti-

1594.

AVERTISSE-
MENT A LA
NOBLESSE.

1594.
 AVERTISSE-
 MENT A LA
 NOBLESSE.

nuant en ce misérable Parti reprouvé de Dieu & tant péni-
 cieux aux hommes ? Ce qui pourroit avenir plus à votre sou-
 hait , seroit que ledit Duc de Mayenne (Prince de votre rebel-
 lion) précipitât notre Roi de son Trône , & lui ôtant sa Cou-
 ronne , la posât sur son chef : ou qu'à l'exclusion de l'un & de
 l'autre , le chef de l'Espagnol , ennemi juré & capital de cet
 Etat , en soit orné. Si le Duc de Mayenne vient au-dessus du
 vent , ce que Dieu ne permettra jamais , parcequ'il n'est point
 Fauteur d'iniquité , se ressouvenant de votre rebellion & déloïauté
 envers vos Rois légitimes , à bon droit aura-t-il votre fidélité en son
 endroit suspecte ; tellement que ni plus ni moins que ceux qui
 ont affaire du fiel ou venin d'une bête venimeuse , sont bien
 aises quand ils la tiennent , & la prennent pour s'en servir à leur
 besoin ; mais quand ils en ont pris & tiré ce qu'ils ont voulu , ils
 détestent & haïssent sa malice : ainsi aiant fait état de votre dé-
 loïauté , tant qu'il en aura eu affaire , quand il aura fait de vous ,
 il vous détestera & aura en horreur. Et lors pour s'assurer con-
 tre votre infidélité , & jetter les ancrs de sa tyrannie , suivant
 le conseil donné à Sextus Tarquinius , par son pere , il fera ab-
 battre les plus hautes têtes des pavots qu'il estimera pouvoir
 servir de bride ou obstacle à sa tyrannie. Il s'environnera de gar-
 des étrangères , d'autant que se rendant odieux à tous , il en-
 trera en défiance de tous , il réparera les vieux Forts & cons-
 truira de nouvelles Citadelles , qu'il remplira de Garnisons
 Etrangères. Il ruinera tous ceux qu'il jugera avoir plus d'auto-
 rité parmi les Villes , départira les honneurs & gardes des For-
 teresses à Gens étrangers & de basse étoffe , & non à la No-
 blesse du Païs , aura suspecte la bonne intelligence des Ci-
 toïens , semera & nourrira discorde & divisions entre tous les
 Ordres , établira espions pour guetter & veiller les actions &
 déportemens des gens de bien , exigera injurieusement la sub-
 stance du pauvre Peuple , & tarira toutes ses finances , accablera
 le pauvre plat-Païs de corvées & indues contributions , afin de
 lui ôter les moïens de penser à se délivrer de si misérable ser-
 vitude , ravalera l'autorité des Cours de Parlement , à ce qu'el-
 les n'aient moïen de s'opposer à sa tyrannie , & établira de nou-
 veaux Officiers de Judicature , de la qualité & prud'homme des
 Seize , bourreaux de Paris , & autres Juges de la feinte Union ,
 qu'il a établis par toute la France. Il commettra aux charges
 publiques & receptes des deniers de ses indues exactions les plus
 larrons & scélérats , pour , à l'aide d'iceux , sucer le sang & sub-
 stance

tance du pauvre Peuple, & après avoir enflé les sangsues, il leur fera rendre gorge, & ferrera l'éponge, les envoyant au dernier supplice. Voilà, Messieurs, ce que de ses déportemens du passé se peut pronostiquer de l'avenir. Que si par le moien & continuation de votre felonie, vous posez la Couronne de France sur le Chef de l'Espagnol (comme celle de Portugal lui a été déferée par la Noblesse dudit lieu), il rendra aussi bonne récompense au Duc de Mayenne & à vous, qu'il a fait aux Gentilshommes Portugais; auxquels, comme ils lui demandoient la récompense qu'ils lui avoient fait promettre, s'ils lui servoient d'outils pour arracher la Couronne de Portugal de dessus le chef de Dom Anthonio, leur Roi légitime, & la poser sur le chef de Dom Philippe, il fit réponse, par Arrêt de son Conseil, que si le Roïaume de Portugal lui appartenoit de droit, il ne tenoit rien par leur bénéfice, & de conséquent ne leur devoit-il aucune récompense: que s'il n'y avoit point de droit, ils avoient été traîtres & déloïaux à leur Roi, & partant feroient-ils plus que récompensés si on leur laissoit les vies, que par leur trahison & déloïauté ils méritoient de perdre honteusement. Au demeurant, si de l'ongle l'on connoît bien le Lion, les inhumains & plus que barbares déportemens desquels il a usé envers les pauvres Indiens, Flamans, Portugais & autres, que par armes il a réduits à sa domination, vous doivent servir d'échantillon des gracieux traitemens que vous devez espérer de sa tyrannie. Reveillez-vous donc, Bourguignons, de ce grand & long étourdissement, & vous réunissez avec nous en la bonne intelligence (que le Duc de Mayenne en a banni) pour à force d'eau de fidélité, éteindre le brasier de rebellion, que le vent d'ambition Espagnole souffle, & veut entretenir par toute notre France, afin de rechercher & trouver sa grandeur en nos cendres. Le masque est levé; il n'y a plus du fait de la Religion, ains de l'envahissement de l'Etat, par les artifices de l'ennemi capital de la France. Imitiez le syncrétisme des Candiots, lesquels entrant souvent en guerres civiles les uns contre les autres, sitôt qu'il leur survenoit quelque Ennemi étranger, se rallioient incontinent ensemble, & se bandoient contre leur ennemi commun. La France n'eut jamais plus cruel ni capital ennemi que l'Espagnol; il se veut emparer de ce Roïaume, sous feint prétexte de Religion, & nous soumettre à l'Inquisition d'Espagne, tandis que nous sommes divisés; ce qu'il n'eut osé penser tandis que nous étions bien unis & en bonne intel-

1594.

AVERTISSE-
MENT A LA
NOBLESSE.

ligence. Ne laissez mémoire à la postérité que vos partialités & divisions (afin que je ne dise vos felonies & déloiautés envers votre Roi) aient dressé les échelles à l'Espagnol pour grimper au sommet de la plus grande & haute Monarchie de la Chrétienté, & faire tomber cette jadis tant florissante Couronne en quenouille, au grand mépris & contentement de la générosité ancienne des François. Envoiez quelque Astolphe aux Cieux pour rapporter les forces de vos bons sens égarés, & retournez à votre bon Roi, comme ont fait les principaux de la Noblesse & la plûpart des Provinces & principales Villes, qui n'agueres tenoient votre Parti, pour lui aider à rechasser cette race Marrane & Sarrafine, jusqu'au plus profond d'Espagne, s'il se vcut contenter d'autant. Ne vous rendez indignes de la clémence & débonnairété, qui a tellement amoli & détrempé les cœurs des plus durs & felons de votre Parti, voire des plus capiteux ennemis de cet Etat & Couronne, qu'ils ploient sous l'obéissance de notre Roi. Considérez combien depuis sa conversion votre Parti est affoibli, & que votre indignation, sans force, sera vaine; que Dieu ne bénira (comme il n'a jamais beni) vos armes rebelles contre un Roi tant Catholique & rempli de tant de rares vertus & perfections; & que si vous vous rendez indignes de sa clémence, n'aïant plus affaire qu'à une bien petite partie de la plus foible Province de tout son Roïaume, & à une poignée de gens, gênés en leurs confciences par les horribles furies de leur rebellion, il ne lui reste que trop de forces pour debeller votre orgueil & cruellement châtier vos felonies. Vous en êtes venus à la veille. Ne tardez donc plus, Messieurs, à rentrer en votre devoir, car il y a du péril en la demeure. Dieu vous en fasse la grace.



Avertissement.

AJOUTONS conséquemment la reconnoissance de Lyon, Ville de telle importance que chacun fait, laquelle reconnoissant son Souverain, fut bénévolement traitée de lui, & obtint la Déclaration ci-apposée.

*EDIT & DECLARATION**DU ROI,*

Sur la Réduction de la Ville de Lyon sous son obéissance (1).

HENRI, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à tous présens & avenir, Salut. Dieu qui par ses secrets jugemens souffre quelque fois l'iniquité regner pour un temps, a permis que ceux qui, sous le nom de la Ligue & sous le prétexte de la Religion Catholique, se sont efforcés de s'emparer de cette Couronne, & en chasser les vrais & légitimes Successeurs, aiant formé depuis quelques années en ça une puissante & très pernicieuse faction en ce Roïaume, en laquelle, outre la plûpart des Peuples d'icelui, & même les Habitans des meilleures Villes de cedit Roïaume, qu'ils y ont su attirer par leurs artifices & captieuses persuasions, ils ont fait entrer plusieurs Princes Etrangers, anciens ennemis de la grandeur de la France, dont à toutes occasions ils ont été tellement assistés de moïens & de forces, qu'ils l'ont si bien ébranlée, qu'elle a été fort proche de sa chute & entiere ruine. Mais comme la Providence divine, qui gouverne toutes choses avec une justice & sapience incompréhensible, après avoir enduré le mal jusqu'à certains termes & limites qu'elle lui a prescrits, le fait tourner à la condamnation & châtiment de celui qui en a été l'instrument; aussi après avoir souffert, par l'espace de six ans, l'ambition

(1) La Ville de Lyon se soumit à l'obéissance du Roi le 7 de Janvier 1594. Voyez sur cet événement l'Histoire de M. de Thou, vers la fin du Livre 108.

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
LYON.

& hypocrisie des Auteurs de la faction susdite, & les désordres, ruines, meurtres, saccagemens, pilleries, sacrileges & autres especes de maux, dont ils ont comblé ce Roïaume, & icelui rendu, du plus beau & florissant de l'Europe qu'il étoit, l'un des plus difformes, confus & misérables de toute la terre, elle a voulu enfin borner & limiter leur licence effrénée, & convertir à leur confusion & ruine ce qu'ils tenoient pour plus assuré fondement de leur imaginaire grandeur. C'est la faveur & assistance des Peuples & bonnes Villes de ce Roïaume, lesquelles aiant finalement, au moien de notre conversion à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, les yeux desfilés pour voir que ladite faction n'étoit qu'une pure rebellion, & que les desseins des Chefs d'icelle, ne tendoient qu'à l'usurpation & démembrement de cet Etat, & y établir des dominations nouvelles, étrangères & tyranniques, à l'oppression & ruine desdites Villes, & au grand scandale & préjudice de la vraie Piété & Religion Catholique, elles ont pris pour la plupart une bonne & salutaire résolution de se départir de leur association, de reconnoître leur devoir à quoi Dieu & nature les obligent envers nous, & se réduire en notre obéissance. Entre lesquelles notre bonne Ville de Lyon s'est acquise une gloire & louange qui passera à toute la postérité, & paroîtra sur toutes celles qu'elle à jamais méritées, aiant été des premieres en cet acte de reconnoissance de notre autorité, comme elle l'est en rang, opulence & grandeur; & non-seulement des premieres en temps, mais aussi en sincérité de zele & promptitude d'affection, aiant en cela laissé un exemple à tous les autres, qui recommandera & honorera à jamais leur mémoire. En considération dequoi nous sentant aucunement obligés à lui faire, & à tous les Ordres & Etats, Manans & Habitans d'icelle, un traitement conforme à leur mérite, Nous, de l'avis de notre Conseil, où étoient les Princes de notre Sang, bon nombre de Prélats & autres grands & notables personnages, avons dit, déclaré, statué & ordonné, disons, déclarons, statuons & ordonnons.

I.

Qu'il ne se fera en ladite Ville & Fauxbourgs d'icelle, & autres lieux du Gouvernement, défendus par l'Édit de Pacification fait en l'année mil cinq cent soixante & dix-sept, aucun autre exercice que de la Religion Catholique, Apostolique

& Romaine. Et sont toutes personnes Ecclésiastiques mises sous notre protection en la conservation de leurs droits, biens & revenus, dont pleine main-levée leur est faite, nonobstant toutes saisies, lesquelles nous révoquons & annulons. Et aiant égard aux pertes par eux souffertes, & desirant gratifier & favorablement traiter lesdits Ecclésiastiques, les avons quittés & déchargés, quittons & déchargeons de toutes les decimes dont sont chargés leurs Bénéfices, depuis le commencement desdits présens troubles, jusqu'au dernier jour du mois de Décembre dernier passé.

1594.

EDIT DU ROY
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
LYON.

II.

Comme aussi nous revoquons & annulons toutes saisies qui pourroient être faites de présent & à l'avenir sur les Biens, Offices & Bénéfices de tous nosdits Sujets de ladite Ville & Gouvernement, de quelque qualité & condition qu'ils puissent être, en vertu de nos dons, provisions, ou assignations à ce contraires, que nous voulons être nuls & de nul effet.

III.

Et parceque ne pouvons nous tenir plus assurés de nos Villes, & de l'obéissance qui nous est due par nos Sujets, que par leur fidélité & affection, en quoi sommes bien certains que ceux de notredite Ville persisteront, Nous déclarons aussi que jamais n'aurons d'eux aucune défiance, ni desir de bâtir autres Citadelles que dans leurs cœurs & bonnes volontés.

IV.

Et sur la requisition par eux faite, que toutes les Forteresses occupées par nos Ennemis, soit dans ledit Gouvernement ou près d'icelui, soient démolies si-tôt qu'elles seront réduites sous notre obéissance, Nous déclarons qu'icelles étant recouvrées, soit par la paix ou autrement, y sera par nous pourvu au contentement desdits Habitans.

V.

Et ne seront tenues autres garnisons, en ladite Ville, que de six cens Suisses, dont ferons élection de si bons Capitaines, & desquels aurons telle assurance, que lesdits Habitans s'y pourront bien reposer. Et quant au paiement desdits

1594

EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
LYON.

Suiffes, voulons & entendons qu'il soit fait par la même forme qu'il s'est fait ci-devant & auparavant les présens troubles, qu'il a été besoin de tenir garnison en ladite Ville.

V I.

Seront les Edits & Ordonnances soigneusement observées en la réception de personnes capables, & de la qualité requise ès bénéfices, offices, charges & dignités publiques.

V I I.

Voulant en outre, que notre grace soit entiere envers lesdits Habitans: Promettons d'oublier tout ce qui peut avoir été fait de l'autorité du Corps de ladite Ville, depuis l'ouverture de ces derniers troubles jusqu'à leur réduction à notre obéissance, contre notre autorité & service, & au préjudice de nos Ordonnances; sans qu'il en puisse être faite pour ce aucune recherche ou poursuite, en général ou en particulier, attendu même la déclaration qu'ils ont faite, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour la conservation de ladite Ville & Religion. Comme aussi nous leur quittons & remettons tout ce qu'ils peuvent avoir pris, reçu & exigé de nos droits, soit en la Douanne dudit Lyon, ou autrement. Et pour le regard de l'emprisonnement par eux fait de la personne du Duc de Nemours (1), avouons qu'il a été fait pour le bien & utilité de notre service, & promettons de les en décharger & garantir contre qui que ce soit qui voulût s'en ressentir. N'entendons toutesfois comprendre au présent article ce qui a été fait par forme de volerie & sans aveu; pour raison de quoi nous avons permis & permettons à toutes personnes de se pourvoir par voies de justice; comme aussi sont exceptés tous ceux qui se trouveront coupables de l'exécrable assassinat commis en la personne du feu Roi, notre très cher Seigneur & Frere, que Dieu absolve, & de conspiration sur notre vie, & pareillement tous crimes & délits punissables entre gens de même Parti,

V I I I.

Et parceque lesdits Habitans se sont plaints à nous de plusieurs impositions, daces & subsides, qui se levont, soit dedans, soit dehors ladite Ville, même sur les Rivieres du Rhône,

(1) C'étoit Pierre d'Espinac, Archevêque de Lyon, qui l'avoit fait arrêter.

Saône & Loire, en baillant par eux la déclaration, y fera par nous pourvu sur la révocation ainsi qu'il appartiendra. Et néanmoins, dès-à-présent, avons ordonné & ordonnons que s'il s'en fait ou leve aucunes sans notre permission & sans nos Lettres patentes, qu'elles cessent. Faisant défenses à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, sur peine de crime de leze-Majesté, d'entreprendre de faire aucune imposition sur les denrées & marchandises, ni levées de deniers sur nos Sujets, sans nos Lettres patentes: enjoignant à nos Officiers de s'informer de ceux qui en peuvent avoir abusé, & nous en certifier dûement.

1594.

EDIT DU ROY
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
LYON.

IX.

Accordons néanmoins, que commission soit expédiée aux Consuls & Echevins de ladite Ville de Lyon, pour la continuation de l'imposition qui s'exige sur l'entrée du Vin, & ce pour trois ans à venir, à raison de quarante sols pour piece tant seulement, si tant se peut monter le remboursement des deniers prêtés, assignés sur icelle, dont voulons que l'état soit par eux baillé pour être vérifié en notre Conseil. Et ordonnons à nos Trésoriers généraux de commettre un Contrôleur sur la levée de ladite imposition, à ce qu'elle ne soit continuée que pour lesdits trois ans, & moins si ledit remboursement peut être plutôt fait.

X.

Voulons aussi, que ce qui aura été païé par les Receveurs Généraux ou particuliers de nos Finances, Taillon, Domaine & autres Comptables, en vertu des Mandemens & Ordonnances des Duc de Nemours, Marquis de saint Sorlin & l'Archevêque dudit Lyon, soit passé & alloué en la dépense de leurs Comptes, en rapportant lesdits Mandemens avec quittance des Parties prenantes & sans fraude.

XI.

Et néanmoins, ordonnons que l'état des Receveurs Généraux soit vérifié par nosdits Trésoriers, & par eux envoyé en notre Conseil, pour, icelui vu, être pourvu auxdits Receveurs sur le prétendu remboursement des deniers, qu'ils disent avoir été contraints avancer. Et que le semblable soit fait pour les avances faites par lesdits Echevins, au remboursement desquels sera pourvu avec préférence à tous autres.

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA R É-
DUCTION DE
LYON.

XII.

Avons aussi accordé & accordons la continuation de leurs privilèges des Foires, comme aussi ceux des Soies & de la Manufacture d'icelles, & en or & argent, & tous les autres privilèges, ci-devant concédés aux Nations étrangères, & entr'autres ceux concernant l'exemption des aubaines, suivant l'Edit de déclaration du mois de Mars 1583. Le tout ainsi qu'ils en ont toujours bien & dûment joui & jouissent encore de présent. Et pour l'amplification par eux requise pour la constitution du prix des Changes, ordonnons que ceux desdites Nations étrangères seront préalablement ouïs & appelés.

XIII.

Voulons pareillement que la Jurisdiction du Juge conservateur soit maintenue selon son établissement, ainsi qu'il a été pratiqué jusqu'à présent.

XIV.

Et de même jouiront de leurs anciens privilèges pour l'exemption des tailles des biens roturiers desdits Habitans dudit Lyon, suivant l'Arrêt donné en notre Conseil privé le vingt-sixième d'Août 1581, comme aussi des privilèges d'exemption à contribuer au Ban & arriere-Ban pour leurs Fiefs & Maisons nobles. Le tout ainsi qu'ils en ont bien & dûment joui & jouissent encore de présent.

XV.

Et parcequ'il a été vendu de leurs biens situés au Païs du Dauphiné, même par autorité de justice, pour le paiement des tailles & impositions : voulons, de grace spéciale, qu'ils les puissent racheter & rentrer en iceux, faisant remboursement du prix pour lequel ils ont été vendus, ensemble des frais & loiaux-coûts, & ce, dans six mois précisément.

XVI.

Plus, avons confirmé & confirmons les privilèges d'ennoblissement, octroyés par nos Prédécesseurs Rois aux Echevins de notredire Ville, leurs enfans & descendans, tout ainsi qu'ils en ont bien & dûment joui & jouissent encore de présent.

XVII

XVII.

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
LYON.

Et parceque, pour la nécessité présente en laquelle se retrouvent nos affaires, sommes contraints remettre la bonne volonté qu'avons au soulagement de ceux du plat País dudit Gouvernement, pour les gratifier aux années suivantes, leur avons accordé & accordons quant à présent, la décharge de tout ce qu'ils peuvent devoir pour le passé, en quelque sorte que ce soit, pour cause de tailles & arrérages d'icelles, jusqu'au dernier jour du mois de Décembre dernier.

XVIII.

Et pour autant que plusieurs saisies ont été faites de notre autorité sur les dettes & facultés des Marchands-Négocians en ladite Ville, nous leur accordons main-levée générale de toutes lesdites dettes & facultés saisies. Et pour le regard de celles dont l'on prétend que nous nous soions servis, en baillant l'état particulier d'icelles, avec les justifications nécessaires, y fera par nous pourvu.

XIX.

Et pour le regard de nos Officiers, tant de Finance que de Judicature, & autres de ladite Ville & Gouvernement, qui ont été pourvus de leurs Offices par nos Prédécesseurs Rois, étant en exercice, seront maintenus, & les autres remis & rétablis en leurs Charges & Dignités, sans païer finance & sans prendre de nous autres Lettres de Confirmation, que le présent Edit. Et quant à ceux qui se trouveront avoir provision du Duc de Mayenne, par mort ou résignation de ceux de même Parti, icelles rapportant, leur seront expédiées nos Lettres de Provision, sans païer finance.

XX.

Et parceque ce qui a été fait par les Echevins de notredite Ville, mettant hors d'icelle aucunes personnes suspectes, a été par nous trouvé bon pour le sûr rétablissement d'icelle sous notre obéissance, avons déclaré & déclarons approuver & agréer tout ce qui en a été fait, & que nous approuverons ce que par ci après en sera par eux fait, nous assurant qu'ils ne le feront qu'avec bonnes raisons. N'entendons que les ex-

1594.
EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
LYON.

pulsés de ladite Ville, à la forme que dessus, puissent y rentrer, sinon avec la permission du Gouverneur qui y sera de notre part, & par l'avis qu'il en prendra desdits Echevins. Et néanmoins voulons & ordonnons que lesdits absens jouissent de leurs biens, & que leurs Etats. & Offices, & les gages & leurs droits d'iceux leur soient conservés; sans que pour ladite absence, ils soient exclus de la grace générale par nous faite à ladite Ville, ni qu'il soit aussi dérogé à l'Ordonnance faite par les Echevins, sinon qu'il y eût exception particuliere, par Déclaration expresse de notre volonté.

XXI.

En outre, voulons & ordonnons que nul Habitant de ladite Ville, de quelque privilege, qualité & condition qu'il soit, puisse être exempt des charges, emprunts, subsides, impositions, guet & gardes d'icelle, fors & excepté les Ecclésiastiques, pour le guet & garde tant seulement. Et quant à nos Officiers Commensaux, voulons qu'ils soient exempts de toutes autres Charges & subsides, sinon du guet & garde.

XXII.

Et finalement, pour plus gratifier lesdits Consuls & Echevins, leur avons accordé & accordons la continuation des dons & octrois à eux accordés par nosdits Prédécesseurs, pour la levée des cinq especes de menus subsides, & ce, durant six années prochaines venant, sauf à leur continuer par après, s'il y échet.

Si donnons en mandement à nos amés & féaux les gens tenant nos Cours de Parlement, Chambre de nos Comptes, & Cour de nos Aydes, & à tous nos amés Juges & Officiers qu'il appartiendra, que ces Présentes ils fassent lire, publier & enregistrer, & le contenu garder & faire garder, observer & entretenir de point en point, selon la forme & teneur; contraignant à ce faire, & souffrir tous ceux qu'il appartiendra; & qui pour ce, seront à contraindre nonobstant Oppositions ou Appellations quelconques, Edits, Déclarations & Révocations qui pourroient avoir été faites par le feu Roi, notre très honoré Seigneur & Frere, & par nous depuis le renouvellement de cestroubles, Arrêts, Jugemens, Lettres, Mandemens, Défenses, & autres choses à ce contraires, auxquel-

DE LA LIGUE.

115

les nous avons pour ce regard dérogé & dérogeons, ensemble aux dérogatoires des dérogatoires y contenues : car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à cesdites Présentes ; sauf en autres choses notre droit, & l'autrui en toutes. Donné à saint Germain-en-Laye, au mois de Mai, l'an de grace 1594. Et de notre regne le cinquieme.

1594.

EDIT DU ROI
SUR LA RÉ-
DUCTION DE
LYON.

HENRI

Visa.

Par le Roi, étant en son Conseil.

FORGET.

Registrées : Oui sur ce le Procureur général du Roi. A Paris en Parlement, le vingt-quatrième Mai l'an 1594.

DU TILLET.

Registrées semblablement en la Chambre des Comptes : Oui le Procureur général du Roi, aux charges & ainsi qu'il est contenu au Registre sur ce fait, le vingt-septième jour de Mai l'an 1594.

DE LA FONTAINE.

Registrées au Greffe de la Cour des Aydes : Oui sur ce le Procureur général du Roi, suivant & aux charges portées par le registre du jourd'hui, à Paris en ladite Cour des Aydes, le vingt-septième jour de Mai, 1594.

BONNET.

Lues & publiées en Jugement de la Sénéchaussée & Siege Présidial de Lyon, à jour de plaid & iceux tenans : Oui & ce requérant le Procureur du Roi. De laquelle lecture le Conseil a octroïé & octroie acte, & a ordonné & ordonne qu'elles seront enregistrées es actes & registres de ce Siege, & publiées à son de trompe & cri public par les lieux & carrefours de cette Ville de Lyon, accoutumés à faire telles proclamations; desquelles seront envoyées copies vidimées aux Jurisdicions subalternes de ce ressort, pour en être fait semblable lecture & publication, afin que personne n'en prétende cause d'igno-

P ij

1594.
 EDIT DU ROI
 SUR LA RÉ-
 DUCION DE
 LYON.

rance : & néanmoins seront faites très humbles remontrances à Sa Majesté, concernant le reglement de ladite Sénéchaussée de Lyon, avec celle de la conservation des privileges des Foires de ladite Ville. Fait à Lyon en Jugement séant nous Guillaume de Gadaigne, Baron de Balmont, Seigneur de Saint Victor & Botheon, Chevalier de l'Ordre du Roi, Conseiller en son Conseil d'Etat, Lieutenant général pour Sa Majesté en la Ville de Lyon, Pais de Lyonnois, Forêts & Beaujollois, Sénéchal de Lyon; Nicolas de Langés, Président; Baltazard de Villars, Lieutenant général; Jean Rolin, Lieutenant particulier, Accesséur (1) criminel; Jean Nandel, Hugues Brocquin, Clovis de Chabanes, Louis de Rochefort, Pierre Allard, & George l'Anglois, Conseillers & Magistrats esdits Sieges & Sénéchaussée, le Mardi vingt-unieme jour du mois de Juin 1594.

Collation faite ,

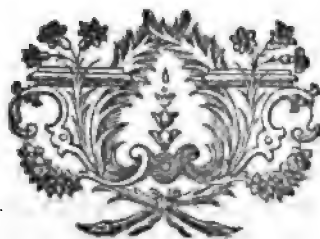
M A R L H E T.

Signé, C R O P P E T.

Lues & publiées à haute voix, cri public & son de trompe, par les principaux carrefours & lieux accoutumés à faire cris & proclamations en cette Ville de Lyon, afin qu'ils puissent mieux venir à la notice & connoissance d'un chacun, & que personne n'en prétende cause d'ignorance, par moi Jacques Bigaud, Crieur juré du Roi notre Sire en ladite Ville de Lyon, soussigné. Pris & appelé avec moi Gabriel Glatard, fils de Jean Glatard, Trompette ordinaire de ladite Ville, ce Jeudi vingt-troisième jour de Juin mil cinq cent quatre-vingt-quatorze.

B I G A U D.

(1) Ou Assesseur.



Avertissement.

PEU avant la réduction de Paris, fut publié à Lyon un Livret que nous ajoutons ici, pour montrer quelle étoit lors la pensée des Villes Liguées qui avoient quitté leur félonie, pour se ranger à l'obéissance de leur Roi.

LES FEUX DE JOIE.

De Lyon, Orléans, Bourges & autres Villes qui se sont remises en l'obéissance du Roi ; qui est une Exhortation desdites Villes à ceux de Paris & autres qu'on veut assujettir à l'Espagnol.

MESSIEURS,

Vous avez pu assez connoître par tant de divers Députés, lesquels, depuis la conversion de Sa Majesté, nous avons envoiés vers Monsieur de Mayenne & vers vous, combien nous souhaitions que l'heur duquel nous jouissons maintenant, vous fût commun ; & que tous ensemble nous pûssions rendre, non un soulagement à quelques Provinces, mais tout d'un coup une entiere & profonde paix à la France, & changer tant de ruines & désolations en un comble de joie & de félicité ; faisant paroître à toute la Chrétienté, qu'après avoir découvert les desseins des Etrangers sur cet Etat, nous ne voulions aucunement participer à une si malheureuse conjuration, ains y résister de toute notre puissance, ne cédant à autres quelconques en l'ancien amour & affection que les François ont toujours porté à leur Prince. Mais il n'y a remede, il est temps que chacun sache (ce que nous ne pouvons dire qu'avec douleur extrême) que nous avons trouvé la plus grande part de ceux, que nous estimions poussés du seul zele de notre Religion, si bandés à leurs prétentions particulieres, & si engagés avec les Etrangers, qu'il n'y a aucune espérance de voir une paix générale par leur moien ; s'estimant tellement établis en quelques places, qu'ils croient que quand tout le Peuple, lassé de ce mal si extrême & duquel on ne voit aucune fin, se feroit résolu d'embrasser.

1594.

FLUX DE JOIE.

le repos, toutesfois, par le moien des Citadelles, il leur restera des Villes en Bourgogne, Champagne & Bretagne, & quelques-unes ailleurs; au lieu que par un Edit de paix, rien ne peut être démembré de la Couronne. A quoi ils ajoutent cette considération, que tant plus la France s'affoiblira par la continuation de la guerre, tant plus il leur sera facile d'en enlever quelque piece, les plus courageux & plus impatiens de servitude étant petit-à-petit emportés par la fureur des armes, & ne demeurant que le plus gros sang, qui a le moins d'esprit & de vie; joint que ceux qui se trouvent désespérés à cause de leurs dettes, s'opiniâtreront toujours à la rebellion, pour la crainte de voir un temps paisible qui donne moien de les poursuivre: le nombre desquels n'est jamais petit en un grand Etat, principalement affligé de longue main de guerres civiles, entretenues & fomentées par les artifices & l'argent des Ministres d'Espagne qui sont dans Paris, dans Nantes & ailleurs, n'ayant autre but, ni autre commandement de leur Maître, que d'attiser & souffler continuellement le feu qui consume cette grande Monarchie, par la ruine de laquelle il se promet l'Empire d'Occident. Et quand bien il ne gagneroit autre chose que d'empêcher les effets des armes victorieuses de notre Roi, auquel il retient injustement plusieurs Provinces, tant à cause de la Couronne de France que de celle de Navarre, encore ne profite-t-il pas peu; lui faisant emploier ses plus belles années & la fleur de son âge à conquérir son propre Roïaume, avec la ruine de beaucoup de ses Sujets, qui y périssent en plus grand nombre en deux ans, qu'il n'en faudroit pour aller porter la guerre en Espagne. Ce sont, Messieurs, les vraies causes qui nous empêchent d'avoir la paix tant désirée par tous les Gens de bien, & laquelle ne devrait être retardée pour quelque considération que ce soit. Car quant à ce qu'il y en a qui disent que le Pape ne l'ordonne pas encore; nous leur répondons que la mort des précédens, avancée par poison tout notoire, lui donne une crainte aucunement juste, se voyant du tout en la puissance de notre Ennemi, tant à cause des forces de Naples & Sicile, qu'aussi de la grande faction d'Espagne qui est dans Rome même. Que si l'or des Indes a tant de pouvoir dans le Consistoire qu'il fasse ordonner que nous continuerons de nous couper la gorge les uns aux autres, jusqu'à ce que ce Roïaume, auparavant si florissant, soit facile à occuper à l'Espagnol, nous ne sommes pas résolus pour cela de nous perdre; ne pouvant

1594.

FEUX DE JOIE.

ignorer ce qui est tant témoigné par nos Histoires, que si du temps des Rois Charles le Chauve, Philippe Auguste, Philippe le Bel, Charles V, VI, & VII, Louis XI, & tout récemment du temps de notre Roi Louis XII, les Décrets de Rome se fussent exécutés sur la France, nos Aïeuls eussent été réduits en servitude, & nous serions maintenant tous misérables esclaves; mais le courage & l'affection des François à conserver entière la Couronne de leur Roi & leur liberté, a toujours vertueusement résisté à telles entreprises; & ne faut point douter que quand par notre concorde nous aurions remis le nom de la France en son premier lustre & en son ancienne Majesté, que lors Rome, assurée d'être défendue par son Fils aîné, contre l'invasion de l'autre, ne parle franchement, & ne fasse retentir le Ciel de la joie que toute l'Eglise doit avoir de la conversion du premier Roi de la Chrétienté. Mais tant que nous serons desunis & attentifs à ce seul œuvre de nous entretenir, il ne faut point douter que la France étant en mépris, & l'Espagne en autorité, que les esprits des hommes qui panchent naturellement du côté de la puissance & de la prospérité, n'enclinent toujours à l'augmentation de la grandeur de notre Ennemi. C'est pourquoi ce que nous cherchons bien loin, nous l'avons en notre main, en reconnoissant tous ensemble notre Roi, qui est Catholique; & lors Sa Sainteté sans difficulté lui départira ses bénédictions, parcequ'elle sera délivrée de la crainte des armes & des forces de Sicile, Naples, Milan, Piémont & des Cardinaux-Evêques en Espagne & aux Etats qui en dépendent, élevés par le moïen de notre Ennemi en cette dignité, en laquelle ils le servent comme ses créatures; criant par son commandement qu'il faut attendre dix ans après la conversion de notre Roi, d'autant qu'ils sont assurés que si cette guerre est encore continuée la moitié d'un si long temps, que la France sera du tout achevée d'être ruinée. Aiant le Roi d'Espagne pour le moins cette assurance, que cependant on ne le troublera en ses usurpations, & que, si durant nos guerres sa vieillesse l'ôte du monde (où il a tant fait répandre de sang innocent) son Etat si découfu & divisé aura du temps pour se rassurer; ceux des Provinces usurpées injustement sur France & Navarre qui voudroient secouer le joug de sa servitude craignant de se remuer d'autant qu'ils ne pourront être assistés des François, assez empêchés en leurs guerres. Voilà ses desseins, qui sont assez clairs & apparens, quelques prétextes que ses Pension-

1594.

FEUX DE JOIE.

naires s'efforcent d'y apporter ; lesquels nous ne savons pas, Messieurs, de quelle façon vous avez reçus depuis la conversion de S. M. Pour notre regard nous les avons rejettés & abhorrés comme chants de Sirenes qui nous vouloient endormir, afin de nous faire périr dans les gouffres que nous voions devant nos yeux, & où nous allions nous perdre misérablement, si nous n'eussions promptement tourné les voiles vers ce port favorable de la clémence de notre Roi légitime & Pere commun, qui nous embrasse tous d'un même cœur & d'un même visage comme ses enfans, que Dieu a mis également sous sa conduite pour les rendre heureux, & ramener l'âge d'or qui a fleuri sous tant de grands Rois ses ancêtres. Les douleurs & les prospérités de la France le touchent au vif ; mais ces Etrangers sont comme jambes de bois & bras postiches, qui ne sentent quand le corps se brûle, auxquels on peut bien donner l'extérieur, non l'intérieur, non le mouvement, non le sentiment de vrais François. Nous ne doutons point, Messieurs, que les mêmes fraïeurs qu'on s'est efforcé de mettre en nos esprits, ne vous soient représentées chacun jour par ceux qui sont payés tous les mois de leurs pensions, & qui ne craignent rien tant que de vous voir en paix & en félicité, disant que toutes sortes de cruautés seront exercées sur vous ; mais il faudroit n'avoir point du tout de sens pour entrer en ces appréhensions. Car celui qui aura quelque jugement & connoissance des affaires qui se passent, considérera bien premièrement, que chacun est si las de la guerre, & que ceux qui sont hors de leurs maisons brûlent tellement du désir d'y vivre en paix & d'embrasser leurs amis, que celui d'entr'eux qui voudroit renouveler la mémoire de ce qui s'est passé, seroit plus maltraité par eux-mêmes, que par autre quelconque, comme voulant troubler le repos public & faire recommencer les miseres qui auront pris fin ; à quoi il faut ajouter la foi inviolablement gardée par Sa Majesté, qui n'exercera jamais tant de sévérité contre personne quelconque, que contre ceux qui voudroient apporter la moindre altération à ses promesses. Aussi, tant s'en faut que le Roi veuille nous affoiblir, qu'au contraire il départ aux Seigneurs qui étoient avec nous, des principales & plus importantes Charges, & des raisons de son autorité. Ne desirant rien, sinon que tous ensemble nous tournions la pointe de nos épées contre notre Ennemi commun, ensevelissant dans l'amour de notre país toutes nos vieilles querelles. A quoi nous sommes fort résolus, & d'estimer ceux-là

ceux-là meilleurs François & les plus gens de bien , qui emploie ront plus allegrement leurs moiens , leur travail & leur vie pour exterminer promptement les Espagnols hors de la France , & remettre l'heur , la félicité & la paix entiere en ce Roïaume. Nous voïons que le Roi va rejoindre en un même corps d'armée toute cette généreuse Noblesse & tous ces braves Soldats , qui ont suivi par le passé diverses Enseignes ; auxquels il inspirera maintenant de son seul visage & de son seul regard (ainsi qu'on lit d'Alexandre) des esprits & courages si élevés , qu'ils ne trouveront rien sur la terre qui puisse résister à leur effort. Tous les boulevarts que la furie de ces forcenés vous a fait élever , ne vous garantiront point , les uns de la famine & de la misere en laquelle dans peu de mois vous serez réduits , & les autres des batteries & assauts furieux que l'assistance de tant de Villes & d'un si grand nombre de nos Alliés donneront moiën de faire. Pendant lesquelles extrêmités nous ne doutons point que vous ne vouliez implorer la miséricorde du Roi. Mais la punition exemplaire qui sera dûe contre ceux qui auront rejeté la grace de leur Prince & méprisé sa conversion , ne le pourra permettre. C'est à vous à y penser de bonne heure & dans peu de jours , & de n'estimer pas que l'excuse prise , de la crainte des mutins , vous serve ; car enfin vous êtes François , & par votre seul nom , obligés à la liberté , pour laquelle on doit exposer sa vie , & si on le refuse , cette lâcheté ne se peut trop severement punir. Si nous eussions attendu à Lyon & à Orléans , que les Pensionnaires d'Espagne eussent consenti à ce que nous voulions faire , nous fussions à jamais demeurés en servitude ; mais nous avons cru que lorsque nous serions bien résolu de sortir en place , que tous ces Esclaves n'auroient le courage de lever les yeux : ce que nous avons trouvé véritable ; car de tous ceux qui parloient si superbement pour ce Roi universel , qu'ils nomment Catholique , & pilier de la foi , il ne s'en est trouvé un seul , qui ait eu le courage de sortir pour hasarder sa vie ; ains , aiant leur conscience qui les bourelle , & représente continuellement la trahison & lâcheté de laquelle ils usent envers leur País , sont demeurés en leurs maisons.

Nous goûtons maintenant les fruits du péril auquel nous nous sommes résolus ; nous voïons la liberté & l'abondance remise en nos Villes , le lustre , la splendeur & les richesses qui y abordent de tous côtés. Nous voïons tous nos anciens privilèges restitués , toutes les marques de la grandeur de nos Villes

1594.
FEUX DE JOIE.

rétablies , tout le Peuple qui bénit notre résolution , toute la France qui en reprend son visage riant. Nous voïons tant d'autres Villes qui envoient vers Sa Majesté pour participer à l'heur & au contentement auquel nous sommes déjà parvenus , & tous nos Alliés qui en font des feux de joie , voïant cet Etat hors du danger de naufrage , & par ce moïen la puissance Espagnole , qui s'en alloit seigneurier l'Europe , bornée & bridée. Nous voïons nos Temples remplis d'une multitude infinie de nos Parens qui reviennent vivre avec nous , en toute concorde & amitié fraternelle , sans que nous endurions qu'on tienne plus à l'avenir de ces langages de Jésuites , qui ont inspiré en ce Roïaume le venin de leurs conspirations sous ombre de sainteté , & qui , sous couleur de confession , ont obligé par serment le Peuple à la conjuration d'Espagne , exhortant les Sujets à tuer & assassiner leurs Princes , leur faisant croire que par actes exécrables & damnables , ils mériteroient Paradis ; vraies Colonies d'Espagnols , desquels les Couvents sont plus dangereux que Citadelles.

Nous ne voïons plus derriere nous ces Moucharts de la Conjuraton du Cordon , qui épioient nos actions & nos paroles , voire notre face si elle étoit triste ou gaie , il ne nous faut plus rendre compte de notre rire ou de nos larmes. On ne désigne plus des Citadelles dans Lyon ; les impôts ne triplent plus le prix de la nourriture de nos enfans ; le commerce ne nous est plus bouché ; ains tout au contraire nous jouissons d'un repos heureux , & (avec tout ordre & toute police) d'une abondance extrême , d'une liberté vraiment Françoisë , d'un commerce aussi entier que nous fîmes jamais ; nous allons en toute sûreté en nos maisons des champs ; nous respirons cet air doux & gracieux après avoir été si long-temps renfermés comme dans une prison hideuse ; nous recevons notre revenu & ce qui nous étoit dû , & pouvons dire que nous avons du bien , & que nous sommes héritiers de nos peres : au lieu qu'auparavant nous avions la pauvreté , la nécessité & la famine pour tout partage. Si vous voulez entrer en vous-mêmes & conférer les années précédentes de ces guerres , avec l'état auquel vous êtes de présent , vous confesserez que vous aviez lors plus de contentement en un jour , que vous n'en avez en ces cinq dernieres années. Mais si vous venez à ajouter la considération de vos enfans , auxquels pendant votre rébellion , vous ne pouvez faire état de laisser que votre ignominie , & les marques de votre honte , tous vos

biens étant acquis au public par les loix de l'Etat, vous jugerez lors combien il vous est plus expédient de courir aux armes pour vous remettre promptement en liberté, que de demeurer en cette misere; laquelle il ne faut pas que vous pensiez mesurer par celle des années précédentes; car outre ce que vous avez petit à petit consommé vos provisions de vivres, votre argent & vos meubles précieux, il ne faut point douter que les rigueurs de la guerre ne soient observées contre vous tout autrement que par le passé. Le glaive & la corde seront le châtiment de tout ce qui se trouvera entrant ou sortant de vos Villes, toute espee de commerce sera étroitement défendue; les finances qui se tireront maintenant des Provinces paisibles, & que les Réfugiés de vos Villes & avec eux tous les plus affectionnés contribueront & dispenseront eux-mêmes, donneront le moïen de mépriser les daces qui se prenoient auparavant pour vous laisser aller des vivres. Ne doutez point que la compassion que quelques-uns ont eue de vous, estimant que le zele de Religion vous pouffoit lors, ne se convertisse maintenant en fureur, contre une si opiniâtre & si malheureuse résolution, de vouloir reconnoître votre Roi, quand il aura reconnu le Roi d'Espagne pour son Souverain; car quelle autre chose pouvez-vous desirer en lui? Vous avez souhaité qu'il fût Catholique, Dieu a exaucé vos prieres & les nôtres. Que reste-t-il encore? Rien autre chose, sinon qu'il se rende Vassal de l'Espagnol, & puis vous le reconnoîtrez. Car auparavant cela, jamais les Ministres d'Espagne qui occupent Rome & Paris, ne vous donneront permission d'être fideles & obéissans à votre Roi; & vous n'aurez pas le courage de la prendre de vous-même, ainsi que nous avons fait. Mais souvenez-vous que vous n'avez plus Lyon, qui vous faisoit tenir l'argent d'Espagne, Lyon le trésor de l'Europe, le siege principal du commerce de tout le monde, & le centre auquel toutes les lignes répondent. Souvenez-vous que vous n'avez plus Orléans la plus belle, & l'une des fortes Villes de France & votre grand passage sur la Loire. Souvenez-vous que vous n'avez plus Meaux ni Bourges, ni aucune Place en tout le Berry, & que dans peu de jours, infinies autres Villes suivront ce grand chemin, qui seul peut conduire à la félicité, dans lequel aussi nous les voïons déjà entrer à la foule. Tenez pour assuré, qu'au lieu de la nécessité d'argent, de balles & de poudres, qui étoit ordinairement aux armées du Roi, que maintenant la richesse & l'abondance de toutes choses neces-

1594.
FEUX DE JOIE.

faïres s'y trouvera , & que tous les Princes , tous les Officiers de la Couronne , tous les Seigneurs , & toute cette brave & invincible Noblesse , assistée de tant de vaillans Soldats François & Alliés , feront de si violens efforts contre vos Villes , que dans peu de mois , on vous fera sentir les effets d'une guerre rude & rigoureuse en toute extrêmité. Vous voïez maintenant des têtes blanches , mais dans peu de jours vous en verrez de rouges & de noires. N'estimez pas que la France , qui a toujours été la terreur des autres Nations , qui a planté ses trophées jusqu'au fond de l'Orient , qui a commandé dans la Cité Impératrice de Constantinople , & du côté du Midi fait boire ses chevaux dans le Nil , endure que la race de tous les plus infects & misérables Peuples qui furent jamais au monde , que cette race de Mores & de Sarrazins , occupent plus long-temps le Louvre , la Maison Roïale , le Chef-lieu & Château dominant de la France , la Ville de Paris , la gloire de l'Europe , l'œil du monde ; qu'elle endure que le Roi de Castille en parle comme d'une Ville qui lui appartiendrait ; qu'elle endure que cette superbe Cité sa Capitale , qui levoit le front sur toutes les Villes de la terre , soit Serve & Esclave de Madrid ; qu'elle soit domptée & insolemment commandée par ces rodomonts d'Espagne , & par des Napolitains Sujets naturels de France ; qu'elle endure que son Roi vieillisse à Saint Denis & à Mante , hors de ce grand Palais qui n'a rien de semblable sur la face de la terre , rien de si orgueilleux , rien de si magnifique ; qu'elle endure que l'embouchement de la rivière de Loire soit saisie par des Espagnols , qu'ils s'y établissent & bâtissent des Forteresses inexpugnables , comme en la Côte de Barbarie ; qu'elle endure qu'on dispute aux Assemblées de toutes les Provinces , qui sera Roi en France , un Bohémien , une Espagnole , ou un Lorrain ; qu'elle endure qu'on fasse des partages , des divisions secretes de ses Provinces , qu'on la déchire , qu'on la démembre en cent pieces , afin qu'elle soit en dérision à tous les Peuples de la terre , ou plutôt que la mémoire de son nom , de la grandeur & de la gloire en laquelle elle a flori depuis douze cens ans se perde pour jamais. Non , non , il vaut mieux mille fois que quelques-uns , non point de ses enfans légitimes , mais des bâtards qui voudront vivre & mourir Esclaves de l'Espagnol , soient très rigoureusement punis , par toutes les miseres que les vaincus endurent selon le droit de la guerre , que non pas en les flattant laisser enraciner avec eux l'Etranger. Montrons donc à

ce coup tous ensemble , l'affection que nous avons au nom François. Que ce mot de Ligue & d'Union soit pour jamais oublié , & que nous soions maintenant tous unis au service de notre Roi. Qu'on ne parle plus que de François & d'Espagnols ; ce n'est point une guerre nouvelle , nos Peres & nos Aïeux y sont morts , après avoir tant de fois couvert les campagnes des charognes puantes de ces Castillans ; desquels si l'avarice & insatiable cupidité d'avoir & de dominer ne peut être arrêtée par douze cens lieues de mer , comment pensons-nous que ni aiant rien entre nous & eux sinon , la longueur de nos épées , qu'ils ne remuent le ciel & la terre pour s'efforcer de nous assujettir , comme le Portugal , où à la vue de toute la Chrétienté , ce Roi Philippe a commis un public chef d'œuvre d'insigne tyrannie , dépouillant un Roi très Catholique de sa terre & de son héritage , & s'emparant de tout un Roïaume , sans effleurer seulement sa piété , sa dévotion & sa charité Chrétienne. Vous , Messieurs , qui êtes nés François , qui en parlez encore le langage , ne craignez point tant (s'il en est besoin) le péril de la mort en combattant contre ces mutins un quart d'heure , que vous n'appréhendiez encore davantage la servitude horrible , en laquelle vous allez tomber par votre pusillanimité. Regardez la misère de ceux de Reims , du sang desquels on cimente cette grande Citadelle bâtie dans leur Ville. Ne vous attendez à rien de plus doux : ils connoissent le naturel du François , qui a toujours au cœur des étincelles de l'amour envers son Roi , lesquelles tôt ou tard allument un grand feu qui perd & consume les desseins des Etrangers. Ne doutez point qu'ils ne vous mettent bientôt en tel état , qu'il ne sera plus en votre puissance de vous remuer : vous voyez où vous en êtes quasi déjà réduits. Considérez les effets de la belle résolution que nous avons prise à Lyon & à Orléans , voyez le contentement & le comble de tout bonheur auquel nous nous trouvons maintenant , & combien vous êtes proches de recouvrer votre liberté entière , si vous voulez sortir en rue comme serviteurs de votre Roi ; voyez le peu de résistance que nous ont fait tous ces voleurs & pilliers de maisons ; appréhendez à bon escient les miseres qui pendent sur vos têtes , la nécessité qui croît chacun jour parmi vos Villes , & le juste courroux de tous les François résolus de vous perdre ; puisque comme le lierre vous vous attachez tellement avec l'Espagnol , qu'on ne peut séparer sa ruine de la vôtre. Enfin desfilez les yeux & vous souvenez que toutes les

1594.

FEUX DE JOIE.

1594.
FEUX DE JOIE.

fois que les François ont voulu se reconnoître , assoupir leurs querelles & se bander à la grandeur de leur païs & conservation de leur liberté , les Etrangers n'ont jamais pu subsister en ce Roïaume. Tout le Peuple est si las de cette guerre contre son Roi (laquelle a été en toutes façons malheureuse) que les armes lui tombent des mains. Le goût de la paix , que la Treve a donné , est trop doux pour le pouvoir oublier. Le desir de vivre en repos , de labourer la terre , de rétablir du tout le commerce , d'élever ses enfans en tranquillité , s'est tellement coulé aux esprits des François , comme une douce haleine , qu'il n'y a plus de moïen de les enflammer à la guerre , étant continuellement rafraîchis par ce vent salubre & gracieux , qui souffle de toutes les Villes déjà mises en repos. Vous , Noblesse , qui commandez dans les Places non encore remises en l'obéissance de Sa Majesté , faites connoître que vous êtes vrais Enfans de ceux , qui , par leur fidélité envers leur Roi , ont rendu leur gloire si claire , & leur vertu inimitable à tout le reste du monde. Aidez par une belle résolution à ce grand Prince , à ce grand Conducteur d'armées , qui est un Achille au milieu des batailles ; aidez-lui , dis-je , à restaurer du tout cet Etat , que nous avons vu jusqu'aux sanglots de la mort. Soïez avec Messieurs de la Châtre & de Vitri des premiers exemples aux autres ; & en ce faisant , la gloire de votre nom reluira à jamais dans nos Annales , & durant votre vie , vous ne pourrez rien desirer qui ne vous soit plus libéralement donné par votre Roi naturel , qui est encore en la vigueur de son âge , que par un Tyran décrepit éloigné de quatre cens lieues de vous , & qui ne vous connoît que par le rapport de quelques Jésuites , qui vont déguisés en Espagne : envers lesquels si vous saviez en combien mauvaise opinion vous êtes , d'autant que vous ne vous baignez au sang des gens de bien , comme ils vous le prêchent ; vous ne douteriez nullement , que si jamais l'Etranger s'établissoit en France , vous ne fussiez les premières victimes de sa cruauté. Il signaleroit son entrée par les échaffaux rougis de votre sang , & jetteroit au feu l'échelle par laquelle il seroit monté à la Roïauté Françoisise , se voulant rendre terrible & épouvantable par les supplices ignominieux de ceux qui pourroient empêcher les effets d'une absolue tyrannie Espagnole , & contrebalancer son autorité souveraine. Considérez , Messieurs , que servant vôtres Roi , vous êtes vrais Gentilshommes , vous êtes grands en France , & capables des dignités de la Couronne ; là où au contraire si

1594.

FEUX DE JOIE.

après la conversion & l'Edit si solennel de la Déclaration de Sa Majesté, vous vous allez maintenant ranger sous l'étendard d'Espagne, contre votre Roi légitime, ne savez-vous pas bien en votre conscience que vous perdrez en un jour la gloire de tous les travaux & de tous les triomphes de vos Ancêtres, de l'honneur desquels vous privez à jamais votre postérité, qui maudira votre mémoire, & souhaitera mille fois que vous ne fussiez jamais nés au monde. Ne vous attendez point que cette guerre ait autre issue que celle du temps de Charles VII : vous voyez le chemin qu'elle prend déjà tout semblable. Ne soyez point si aveuglés ou si pusillanimes, que vous ne connoissiez quel est le parti de France, & quel est celui d'Espagne : ou bien que le connoissant, vous n'ayez la résolution de vous joindre à celui pour le service duquel vous êtes nés au monde. Avancez courageusement ce jour heureux, auquel tous ralliés sous l'étendard de France, sous la conduite de ce grand & invincible Roi, nous franchirons les Pyrénées, pour aller assaillir celui qui s'étoit si assurément promis de rendre les Gaules l'une de ses Provinces, & de nous envoyer des Vice-Rois pour nous traiter à l'Espagnol, ainsi qu'il fait ceux de Naples & de Milan. Il faut faire maintenant combattre ce vieil Tyran, non pour l'augmentation de son Empire, mais pour sa propre personne, & lui mettre en compromis son Etat & ses délices, dont il jouit si à son aise dans son Escorial, continuant nos troubles sans bouger de sa chaire.

Seigneur Dieu, qui as établi cette Couronne Françoisé la première entre tous les Peuples baptisés en ton nom, & qui miraculeusement l'as conservée en ses plus grandes afflictions, & sur les points les plus périlleux, c'est maintenant qu'elle a le plus grand besoin de ta faveur, afin que cette reconnaissance si bien commencée, de tant de grandes & importantes Villes, soit promptement suivie de toutes les autres ; & qu'au lieu de faire sentir aux François les derniers fléaux de ton ire, nous les portions tous ensemble contre ceux qui abusent si impudemment de ton saint nom, voulant couvrir sous ce voile l'usurpation de toute la Chrétienté, qu'ils ont de si longue main projetée. Seigneur, puisque tu es pitoiable, retire de dessus nous le flambeau de ton indignation ; que ta grace sur la France soit appareillée comme le point du jour, & vienne à nous comme la pluie tardive & assaisonnée sur la terre. Et puis (ô Dieu tout puissant) que tu es juste, que ta fureur trace comme le

1594.

FEUX DE JOIE.

feu, & que les rochers se fendent devant toi. Confonds, Seigneur, & perds ces monstres infâmes de toute l'Europe, qui ne se plaisent qu'au meurtre, en la cruauté & aux voluptés monstrueuses, par lesquelles ils vilainent & diffament la grande Cité de Paris. Viens sur eux en tourbillon, & que tes voies soient en tempête; donne-les en opprobre & malédiction en tous lieux; envoie sur eux l'épée & la famine, & les extermine si loin de la France, avec tous ceux qui s'opiniâtrent à les maintenir, qu'il n'en soit plus jamais aucune mémoire entre nous.

Avertissement.

Les mois d'Avril & de Mai furent employés à recevoir & appointer les supplications des Villes & Communautés de diverses Provinces, & à retirer plusieurs Seigneurs, Gentilshommes, Capitaines & autres principaux Membres de la Ligue, sous l'obéissance du Roi, lequel pardonnoit à tous, tellement que lors la Ligue ressembloit une corneille déplumée.

Quelques Villes de Picardie, se faisoient presser, entr'autres Laon, laquelle le Roi assiégea, & après avoir défait le secours qui y venoit, contraignit les Assiégés de tendre les mains, & les traita benignement, selon sa coutume. Nous ajoutons ce qui s'ensuit, montrant une partie des exploits d'alors.



COPIE

1594.

LETTRE DU
ROI.

C O P I E

Des Lettres du Roi, sur la défaite des Espagnols, près la Ville de Laon en Picardie, le dix-huitieme Juin 1594 (1).

MONSIEUR d'O, vous aurez entendu par le Commissaire la Varenne, la défaite de six cens hommes de pied, lesquels mes Ennemis vouloient hier faire entrer dans ma Ville de Laon. Une heure après le partement dudit de la Varenne, je fus averti de la défaite entiere du convoi, lequel mes Ennemis vouloient faire venir de la Fere en leur armée. Il y avoit audit convoi deux cens quatre-vingt charrettes, chargées de vivres, poudres, & boulets, qui avoient pour escorte mille trois cens hommes de pied, partie Espagnols, Wallons & Lansquenets, & trois cens chevaux. Le jour précédent, j'avois eu avis que ledit convoi se préparoit, & aussi-tôt je donnai charge à mon Cousin, le Maréchal de Biron, de prendre huit cens Suisses, quelque Infanterie Françoisse, avec mes Chevaux-legers, pour empêcher le passage dudit convoi, & le défaire, s'il se pouvoit. Mondit Cousin s'est si dignement acquitté de cette charge, qu'après avoir attendu une nuit & un jour ledit convoi, & combien que leur escorte fût composée de plus grand nombre d'hommes qu'il n'avoit avec lui, hier, environ les cinq heures du soir, les chargea, & les trouva si résolus de se défendre, que le combat dura une heure entiere. Leur Infanterie Espagnole soutint le premier effort, par lequel ils ne purent être rompus, qui fut cause que mondit Cousin mit pied à terre, comme firent la Noblesse & Chevaux-legers qu'il avoit avec lui, & en même temps donna si courageusement, comme firent aussi les Suisses, qui étoient conduits par le Sieur de Lanfi, qu'ils emporterent tout ce qui se trouva d'Infanterie près dudit convoi. Lorsque cette charge fut faite, il n'y avoit que la moitié dudit convoi & de l'escorte entrés dans la forêt, qui furent aussi chargés en même temps. Le Sieur de Givri, qui commandoit au reste de la Cavalerie, & qui étoit en son embuscade, chargea celle des Ennemis, & ce qui restoit à entrer dans

(1) Voiez la Relation du Siège de Laon, dans l'Histoire de M. de Thou, au commencement du Livre CXIe.

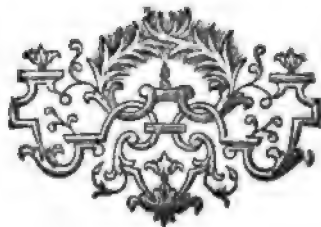
1594.
LETTRE DU
ROI.

la forêt, qui fut pareillement défaite, s'étant toute la Cavalerie desdits Ennemis mise en fuite, laquelle fut poursuivie jusques dans la Porte de la Fere, ayant été la plupart tués & les autres noyés. Cette défaite a été si grande, qu'il s'est reconnu de sept à huit cens hommes morts, & le reste s'est perdu par la forêt, n'ayant été pris de tous leurs gens de guerre que deux Capitaines. La perte que mes ennemis ont reçue par cette défaite, tant par leurs hommes que par leurs munitions, dont ils avoient extrême nécessité, les a fait résoudre de quitter leur camp retranché : ce qu'ils ont fait cette nuit, ayant commencé de déloger avant la mi-nuit. Je monte présentement à cheval, avec mille chevaux & quatre ou cinq mille hommes de pied, pour aller à eux. J'espère les rencontrer, & si l'occasion s'offre d'entreprendre sur eux, ne la laisserai passer. Je logerai demain mon armée, pour continuer mon siege. Madite armée est grande, & tous mes Serviteurs pleins de courage & de volonté de me servir. J'espère que Dieu me fera la grace de les bien employer, pourvu que je sois assisté du moïen que j'attends par votre diligence, tant pour les munitions que pour les deniers, suivant les dépêches que je vous ai ci-devant envoyées. En quoi m'assurant être servi de vous, selon votre affection accoutumée, je vous prierai seulement user en cela de telle diligence qu'il est requis pour le bien de mon service. Vous communiquerez la présente au Sieur de Chiverny, mon Chancelier, & mes Serviteurs.

Au Camp devant Laon, le dix-huitieme de Juin, mil cinq cent quatre-vingt-quatorze.

Ainsi signé, HENRI.

contresigné, REVOL.



EXTRAIT

1594.
LETTRE D'UN
GENTILHOM-
ME FRANÇOIS*D'une Lettre écrite par un Gentilhomme François, à un sien Ami.*

MONSIEUR,

Vous aurez su le succès que Sa Majesté a eu contre l'armée Espagnole, qui étoit venue pour secourir la Ville de Laon. Nous avons eu outre ce avis, par un Courier venant du Camp dudit Laon, qu'ainsi qu'il montoit à cheval pour s'en venir, vinrent nouvelles que Sa Majesté avoit usé de telle diligence avec sa Cavalerie, qu'il avoit gagné la pointe de l'Ennemi, & qu'il espéroit achever de les mettre tous en désordre. Comme nous saurons quelque autre nouvelle sur ce sujet, nous vous la ferons savoir. L'armée du Roi est composée de cinq à six mille chevaux François, toute Noblesse, & de seize à dix-huit mille hommes de pied; & puisque ceux de Laon ont perdu l'espérance d'être secourus, il y a apparence que dans peu de jours ils se rendront, même étant dedans le fils du Duc de Mayenne (1), lequel il ne voudra permettre être réduit en extrémité. Le Sieur de Balagni a envoyé au Roi un secours de trois mille hommes de pied & cinq cents chevaux, & plusieurs munitions & vivres, ce qui a donné grande commodité à l'armée. L'on estime ledit succès autant qu'une bataille gagnée, parceque l'Ennemi a perdu l'espérance de secourir ladite Ville, & est en désordre. Me recommandant à vos bonnes grâces, de Paris le vingtième Juin 1594.

L'on a eu avis très assuré, jà depuis trois semaine en çà, comme le Duc Maurice, avec une gaillarde armée & force chariots, claies, nattes & autres engins, a secouru & ravitaillé le Fort de Coevoerden, en Frise, aiant pris son chemin au travers d'un marécage, & le tout à la vûe du Camp de Verdugo, Général de l'armée des Espagnols, qui étoit audit Pais de Frise, lequel Verdugo avoit tenu ledit Fort de Coevoerden assiégé l'espace de dix mois, & aiant vu ledit secours & ravitaillement, s'est retiré avec son armée, & dit-on que cet exploit de

(1) Charles Emmanuel, Comte de Sommerive. Il n'étoit alors âgé que d'environ quatorze ans.

1524.

guerre est une chose plus remarquable qu'ait faite ledit Duc Maurice, voire quasi incroyable. Depuis, aiant ledit sieur Duc Maurice connu lesdits Espagnols être aucunement étonnés, à cause dudit succès, les a tellement poursuivis par l'espace de quelques jours, qu'enfin ils ont été mis en route & défaits, si qu'à présent audit Pais de Frise l'on ne parle plus d'armée Espagnole.

Avertissement.

Les autres Villes de Picardie ne se firent pas battre comme Laon ; ains reçurent le Roi, réservé Soissons & la Fere possédées par le Duc de Mayenne & les Espagnols ; lesquels aussi en ce temps se rendirent Maître de la Chapelle, petite Ville en la Duché de Tierrache. Le Duc de Mayenne courut à Bruxelles demander renfort. Il reçut bonne somme de deniers, mais non suffisante pour retarder les progrès de la prospérité du Roi, lequel reçut en grace le Duc de Guise & son frere, donnant depuis au Duc le Gouvernement de la Provence. Quant au Duc de Mayenne, ne pouvant plus rien en Picardie, aiant laissé bonnes gardes dedans Soissons, il s'achemina soigneusement en la Duché de Bourgogne, afin d'y assurer à soi les Places qui le reconnoissoient encore pour le Chef de la Ligue.

Revenons à Paris, où se faisoit une nouvelle guerre. Les Jesuites s'étant maintenus les années précédentes contre plusieurs poursuites de l'Université (laquelle les avoit dépeints de toutes leurs couleurs, & montré que cette Secte est la plus exécrable de toutes les autres) par le support de ceux qui avoient affaire de telles gens, pour exécuter leurs grandes & malheureuses entreprises : enfin depuis le jour des Barricades, avoient impérieusement commandé dedans Paris, fait infinies menées pour avancer l'Espagnol en France, allumé la sédition en toutes les principales Villes du Roiaume, déchirant furieusement en leurs Sermons & Confessions la memoire du feu Roi, & la Majesté du Roi regnant, par eux blessée en toutes les façons qu'on sauroit penser. Pour le comble, ils s'étoient efforcés faire assassiner le Roi par Barriere exécuté à Melun, comme il l'avoit déposé avant sa mort. Ces considérations furent cause que la premiere résolution prise par l'Université de Paris, depuis la réduction de la Ville, fut de demander l'extermination des Jesuites. A cet effet, requête fut présentée à la Cour de Parlement de laquelle aiant l'espace de quelques jours méprisé l'autorité, enfin pressés par une Ordonnance du 7 de Juiller, portant que le défaut donné contre eux, seroit le Lundi suivant en l'audience publique jugé sur le champ, ils firent ce jour-là introduire leur Avocat dedans la grande Chambre, avant que l'audience fût ouverte ; lequel déclara que pour défendre la cause de ses Parties, il étoit contraint de dire beaucoup de choses fâcheuses contre plusieurs qui s'étoient déclarés Servi-

teurs du Roi, & pour cette occasion demandoit que la cause fût plaidée à huis clos. Ce fut une ruse pour empêcher que le Peuple ne connût clairement les impostures & pernicieux desseins des Jésuites, prétendant assujettir toute l'Europe à l'Espagnol. Mais encore qu'ils obtinssent lors leur demande, cette invention ne succéda pas comme ils pensoient ; car les plaidoiers faits contre eux à huis clos, furent imprimés puis après, les Avocats de l'Université & les Curés des Paroisses de Paris, hommes doctes & du tout affectionnés à l'Eglise Romaine, représentèrent par le menu, & découvrirent à nu les horribles turpitudes & méchancetés du tout insupportables de cette Secte. Mais la décision du procès fut suspendue, la divine Providence réservant cela à un autre temps, plus proche que plusieurs ne pensoient.

Nous joindrons ici, suivant le but de ces Recueils, deux plaidoiers contre les Jésuites ; l'un de M. Antoine Arnauld ; l'autre, de M. Louis Dollé, Avocats en Parlement, selon qu'ils ont été imprimés à Paris avec privilège du Roi.

1594.

PLAIDOYER

De M. Antoine Arnauld, Avocat en Parlement ; & ci-devant Conseiller & Procureur général de la défunte Reine-Mere des Rois, pour l'Université de Paris, Demanderesse, contre les Jésuites Défendeurs, des 12 & 13 Juillet 1594 ; avec la Lettre du Roi, sur l'assassinat attenté contre sa Personne. Ensemble l'Arrêt de la Cour de Parlement contre Jean Chastel, Disciple Jésuite (1).

SUJET DU PLAIDOYER.

LES Jésuites s'étant maintenus contre plusieurs poursuites de l'Université, par le support de ceux qui avoient affaire d'eux pour exécuter leurs grandes & malheureuses entreprises, enfin,

(1) Les Jésuites aiant fait à Paris l'ouverture du College de Clermont, dit aujourd'hui de Louis le Grand, qui leur avoit été donné par Guillaume Duprat, Evêque de Clermont, fils du Chancelier Duprat ; l'Université leur fit interdire par son Recteur la liberté d'enseigner. Ils s'en plaignirent, présentèrent Requête à l'Université pour y être incorporés, & l'affaire fut portée au Parlement. Deux fameux Avocats, Etienne Pasquier pour l'Université, & Pierre Verforis pour les Jésuites, plaiderent cette cause ; &

Jean-Baptiste Dumefnil, Avocat du Roi, conclut contre les Jésuites. La cause fut cependant appointée ; & il fut permis à ces Peres d'enseigner par provision. Ceci se passoit sous Charles IX, en 1564. Ils jouirent de ce privilege, sans être inquiétés jusqu'en 1594. L'Université recommença alors les poursuites, & présenta la Requête à la Cour. elle fut répondue : les Jésuites furent assignés au premier jour ; les Curés de Paris intervinrent, & furent reçus Parties. Ils se plaignoient que les Jésuites entreprenoient

1594.

PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

depuis le jour des Barricades , commanderent impérieusement dans Paris, & allumerent la sédition en toutes les principales Villes du Roïaume , blasphémant sans cesse en leurs sermons & confessions contre la mémoire du feu Roi, & contre la Majesté du Roi regnant , qu'ils ont blessée de toutes les façons qui se peuvent excogiter ; & pour cômble de leurs impiétés , se sont efforcés de faire assassiner le Roi , par Barriere , exécuté à Melun , qui l'a ainsi déposé à la mort. Cela a été cause que la première résolution prise par l'Université de Paris , depuis la réduction de la Ville , a été de demander l'extermination des Jésuites. A cet effet , requête fut présentée contre eux à la Cour de Parlement , de laquelle aiant durant quelques jours méprisé l'autorité , enfin pressés par un Arrêt du Jeudi 7 Juillet 1594 , qui portoit que le défaut seroit le Lundi ensuivant en l'Audience publique jugé sur le champ , ils firent ce jour-là intro-

sur leurs fonctions , & troubloient la Hiérarchie Ecclésiastique. Ils choisirent pour leur Avocat Louis Dolé ; Claude Duret fut celui des Jésuites ; & Antoine Arnauld , Pere de l'illustre Famille de ce nom , qui est si avantageusement connue , plaida pour l'Université. Mais les demandes de l'Université ne furent point écoutées , par beaucoup de raisons qu'il seroit trop long de détailler ici. La cause fut de nouveau appointée ; & les plaidoiers d'Arnauld & de Dolé furent joints au principal , pour être jugé sur le tout. Le Plaidoier de M. Arnauld fut imprimé la même année 1594 , à Paris , chez Mamert Patisson. Cette piece est dans un genre d'éloquence un peu différent de celle qui regne aujourd'hui dans le Barreau. On y trouve , ce qui ne seroit plus maintenant supportable , de fréquentes allusions à quelque trait de l'Histoire ancienne , des comparaisons prises des Naturalistes , beaucoup de passages d'Auteurs & de Poètes Latins , de grandes figures , telles que les apostrophes & les exclamations. C'étoit le goût de ce temps-là ; & pour juger sainement de ce Plaidoier , il faut se transporter au temps qui l'a vu naître. On doit aussi faire réflexion que l'on ne faisoit que sortir alors des fureurs de la Ligue , & qu'à la vue des malheurs qu'elle avoit causés à la France , tous les bons François ne pouvoient guere parler de sens froid contre ceux qu'ils en croioient la cause.

Antoine Arnauld , Auteur de ce Plaidoier , étoit Originaire de Provence , dont

la branche la plus connue vint s'établir en Auvergne. Il naquit à Paris le 6 Août 1560 , & fut baptisé dans la Paroisse de saint André. Il succéda à son Pere dans la Charge de Procureur général & de Conseiller de la Reine Catherine de Médicis , qu'il posséda jusqu'à la mort de cette Princesse. Comme le Barreau faisoit ses délices , il quitta les Charges d'Auditeur des Comptes & de Contrôleur des restes , & refusa celles de Secrétaire d'Etat , d'Avocat général au Parlement de Paris , & de premier Président au Parlement de Provence , pour se livrer tout entier à la profession d'Avocat , où il acquit une très grande réputation d'éloquence & de probité. Il mourut à Paris , le 29 Decemb. 1619 , âgé de 59 ans , & fut enterré à S. Merri. Il avoit épousé Cathér. Marion , fille de Simon Marion , Baron de Druy en Nivernois , depuis Prêsid. aux Enquêtes , & ensuite Avocat général au Parlem. de Paris. Il en eut un grand nombre d'enfans , dont ceux qui lui survécurent ont été très illustres dans l'Eglise & dans l'Etat , par leurs lumieres , leurs talens & leur piété. On peut voir sur cela les Memoires de M. Arnauld d'Andilly , écrits par lui-même ; la Généalogie de la Famille des Arnaulds qui se lit à tête du Tome premier des *Memoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal*, &c. à Utrecht 1742 ; le *Nécrologe de P. R.* & les Histoires de ce célèbre Monastere , qui ont été données depuis très peu d'années. Le Plaidoier d'Antoine Arnauld a été réimprimé en 1716 in-12 , avec plusieurs autres pieces importantes.

duire leur Avocat dans la grande Chambre, auparavant l'Audience ouverte, qui déclara que pour défendre la cause de ses Parties, il étoit contraint de dire beaucoup de choses fâcheuses contre plusieurs qui s'étoient déclarés Serviteurs du Roi, & pour cette occasion, demandoit que la cause fût plaidée à huis clos. C'étoit une ruse des Jésuites, pour empêcher que le Peuple, qu'ils ont jusqu'aujourd'hui charmé & ensorcelé, ne connût clairement leurs impostures & leurs pernicioeux desseins d'assujettir toute l'Europe à l'Espagne. Néanmoins cette artificieuse surprise leur succéda si bien, qu'il fut ordonné que la cause se plaideroit à huis clos. Maître Antoine Arnauld parla pour l'Université, Maître Louis Dollé pour les Curés de Paris, joints avec l'Université, Maître Claude Duret pour les Jésuites, Monsieur Seguier pour Monsieur le Procureur Général du Roi.

1594.
PLAIDOIER
DE M. ARNAULD.

PLAIDOYER DE M. ARNAULD.

MESSIEURS,

Je commencerai cette cause par une protestation toute contraire à celle de nos Parties adverses ; car au lieu qu'ils firent entendre hier partout, que nous plaiderions à huis clos, par le moïen des menaces qu'ils avoient faites de parler contre plusieurs qui se sont remis en l'obéissance du Roi, & qui exposent chacun jour leur vie aux périls de la guerre pour son service ; je proteste au contraire de n'offenser ni de parole ni d'intention, aucun qui ne soit encore aujourd'hui vrai Espagnol.

La raison de la diversité de ces deux protestations est bien claire : Les Jésuites ne peuvent faire un service plus agréable au Roi d'Espagne, leur Maître, que de diffamer en ce lieu ceux qui l'ont tant irrité, que d'avoir remis de si fortes & si importantes Villes entre les mains de son plus grand & plus dangereux ennemi. Et au contraire, l'Université de Paris, fille aînée du Roi (pour laquelle je parle) ne peut faire un service plus agréable à S. M. que d'observer religieusement la Loi d'Amnistie, à laquelle nous devons notre repos présent & celui de l'avenir.

Il me souvient d'avoir lu que lorsque le mot de la bataille de

1594.
PLAIDOIER
DE M. ARA-
NAULD.

Pharfale fut donné d'une part & d'autre, & que les trompettes commencerent à sonner, quelques-uns des plus gens de bien de Rome & quelques Grecs qui se trouverent sur les lieux, hors toutesfois des batailles, voiant les choses si près du péril, se mirent à considérer en eux-mêmes à quel point les forces de l'Empire Romain étoient réduites. Car c'étoient mêmes armes, ordonnances de bataille toutes semblables, enseignes communes & du tout pareilles, la fleur de tous les vaillans hommes d'une même Cité, & une grande puissance qui s'alloit détruire elle-même, donnant un notable exemple combien la nature de l'homme est aveuglée, furieuse & forcenée, depuis qu'elle se laisse transporter à quelque passion violente. Car s'ils eussent voulu regir & gouverner ce qu'ils avoient tout acquis, la plus grande & meilleure partie de la terre & de la mer étoit en leur obéissance.

De même quiconque, voiant clair en nos affaires, viendra à considérer à quel point de grandeur, de félicité, de gloire, de richesses & de puissance fût maintenant montée la Couronne Françoisse, sans nos guerres plus que civiles; & que la fleur de tant de vaillans hommes (qui sans nos émotions pourroient encore vivre) seroit plus que suffisante pour aller assaillir notre vieil Ennemi jusques dans Madrid & lui mettre en compromis ses délices & son Escorial, principalement sous les auspices d'un si grand & excellent conducteur d'armées, auquel la Navarre, l'Arragon & le Portugal tendent les bras, pour être délivrés de cette horrible tyrannie Castillane; quiconque, dis-je, considerera ces choses, ne pourra s'empêcher qu'il n'entre en une juste colere & extrême indignation à l'encontre de ceux qui ont été envoiés parmi nous, pour attiser & allumer continuellement ce grand feu, dans lequel cette Monarchie a quasi été consumée.

Que ces gens ici ne soient les Jésuites, nul ne le révoque en doute, sinon deux sortes de personnes: les uns qui sont d'un naturel si timide, qu'ils pensent encore être entre les mains des seize voleurs (1) & des Jésuites, leur conseil; & les autres, qui sont de leur Confrérie & Congrégation, & qui ont fait secretement les plus dangereux de leurs vœux, comme toute une Ville peut être Jésuite.

Mais ceux-ci ne parlent que d'une voix basse. Et au contraire

(1) C'est-à-dire la Faction des Seize, dont a parlé en plusieurs autres endroits de ces Mémoires.

on voit un consentement grand & universel de tous les gens de bien , tant de ceux qui sont sortis de cette Ville pendant les guerres , que de ceux qui y sont demeurés , & qui d'une si grande ardeur & d'un si grand courage , ont ouvert les Portes de la Capitale à leur Roi. *Nos enim omnes eadem metuere, eadem cupere, eadem odisse nunc oportet.* On vit, dis-je, une si grande affection de toutes les ames vraiment Françoises, vraiment desiruses de la grandeur & augmentation de cette Couronne, qui déjà d'une espérance fondée sur une assurance infaillible de votre justice & de votre dévotion au service de S. M. chassent tous ces tueurs de Rois, ces Confesseurs & Exhortateurs de tels parricides : les chassent, dis-je, hors de la France, & tout ce qui obéit aux fleurs de lis, ennemies jurées de tels monstres, qui leur ont arraché l'un de ses plus chers enfans, & se sont vues à la veille d'entendre de pareilles nouvelles du Roi regnant, par eux ja meurtri d'aide, de conseil & de desir brulant. Et ce jour-là de renverser du tout par terre & briser en mille pieces la colonne sur laquelle ce sceptre est appuyé, qu'ils ébranlent il y a si long-temps. Qu'ils ébranlent, dis-je, à la vue de tous les gens d'entendement, qui l'ont prédit en ce grand Oracle de la France, non point à huis clos, mais les portes toutes ouvertes, & avec une affluence de Peuple, semblable à celle qui est dans cette grande Salle, desirant d'entrer céans. Qui l'ont, dis-je, prédit, non point ambigüment & en gros, mais clairement & avec toutes les circonstances que nous avons vues, annonçant toutes les miseres que nous avons senties, & les calamités qui nous ont mis à deux doigts près de notre ruine ; mais leurs prévoiances, leurs avertissemens, leurs protestations ont été aussi inutiles que véritables, vraies Cassandres,

Ora, Dei jussu, non unquam credita Teucris.

Pourquoi cela ? d'où est venu une si grande léthargie, & qu'on n'a point remédié à des maux si bien prévus ? La cause en est bien claire : l'or d'Espagne s'étoit coulé dans les bourses des plus favorisés, qui ont continuellement soutenu & élevé ces trompettes de guerre, ces flambeaux de sédition, ces vents turbulens, qui n'ont autre travail, que d'orager & tempêter continuellement le calme de la France.

De ceux qui ont rejeté cet or avec intégrité, la plupart néanmoins ont eu le cœur failli : le front leur a blêmi, la main

1594.

PLAIDOIER
DE M. A R-
NAULD.

leur a tremblé, quand il a fallu frapper ce grand coup pour la liberté des Gaules & pour l'extermination de ces traîtres, qu'on nous a envoiés ici par troupes.

Peu se sont rencontrés qui aient joint le courage, la force & la résolution à la prud'hommie; & de ceux-ci on a incontinent trouvé moïen de se défaire, on leur a ôté tout credit & toute autorité; mais à la fin *venit lustris labentibus ætas*, qu'il est permis non-seulement sans crainte (& qu'on ne nous en pense point faire, *jamdiu è Gallia fugissemus, si nos fabulæ istæ debellassent*) qu'il est permis, dis-je, avec honneur & avec gloire, de parler contre ces mauvais Echançons, qui ont versé au Peuple le breuvage de rebellion, & l'ont nourri d'un pain très dangereux, en aigrissant la pâte de la France du levain Espagnol.

Ne pensez point, espions de Castille, rompre ce coup de l'ardeur Françoisë, & nous remettre *ad moras judiciorum longanimum, & pro nocentibus compositas*, comme vous fîtes en l'année soixante-quatre. Lors on ne parloit de vos actions qu'en devinant; & pour un homme qui appréhende l'avenir, il s'en trouve toujours dix qui n'y pensent pas; mais maintenant qui est celui qui, en son corps, ou en ses biens, en la perte de ses parens, ou de ses amis, n'a senti les effets effroyables de votre conjuration, & les exécutions violentes des commandemens que vous faisiez à la Populace en la Chaire dediée à la vérité & à la piété, laquelle vous avez remplie de feu, de sang & de blasphêmes horribles, faisant croire au Peuple, que Dieu étoit le massacreur des Rois, & attribuant au Ciel le coup d'un couteau forgé de l'Enfer?

Henri III, mon grand Prince, qui as ce contentement dans le Ciel, de voir ton légitime & généreux Successeur, aiant passé sur le ventre de tous tes ennemis, regner tantôt paisible en ta maison du Louvre; & maintenant sur la frontiere, rompre, dissiper & tourner en fuite (mille fois plus honteuse que la perte de dix batailles) les armées Espagnoles, & foudroier de tes canons les dernieres Villes rebelles, accompagné de six mille Gentilshommes, qui bouillent d'impatience de continuer la glorieuse vengeance de ta mort: assiste-moi en certe cause, & me représentant continuellement devant les yeux ta chemise toute sanglante, donne-moi la force & la vigueur de faire sentir à tous tes Sujets la douleur, la haine & l'indignation qu'ils doi-

vent porter à ces Jésuites , qui par leurs confessions sanglantes , par leurs sermons enragés , par leurs conseils secrets avec l'Ambassadeur de ton ennemi , empoisonneur de ton frere unique , ont causé toutes les miseres que ton pauvre Peuple a endurées , & la fin de ta propre vie.

Messieurs (1) , Charles - Quint & Philippe , son fils , se voiant remplis de l'or des Indes ; non encore épuisées , n'ont point embrassé de moindres espérances que de se rendre Monarques & Empereurs de l'Occident , & élever en pareille grandeur la Maison d'Autriche en Europe , qu'est celle des Ottomans en Asie.

Ces grands hommes d'Etat n'ont point ignoré combien les scrupules de conscience avoient de force sur les esprits , & combien ils pénétrèrent profondément & sans cesse dans la poitrine des hommes.

L'acquisition de la plus grande partie de la Cour de Rome leur a été facile par le moien de leurs pensions & des opulens Bénéfices de Milan , Naples , Sicile , outre ceux d'Espagne de valeur immense.

Mais d'autant que ce qui est en cette grande Ville est pesant & sédentaire , on a eu besoin d'hommes legers & remuans , disposés en tous lieux pour exécuter ce qui seroit du bien & de l'avancement des affaires d'Espagne. Ceux-ci , sont les Jésuites , qui se sont répandus de tous côtés en nombre épouvantable ; car ils sont de neuf à dix mille , & ont déjà établi deux cens vingt-huit colonies Espagnoles , possèdent plus de deux millions d'or de revenu , sont Seigneurs de Comtés & grandes Baronnies en Espagne & en Italie , & déjà parvenus au Cardinalat , prêts d'être faits Papes ; & s'ils duroient encore trente ans en tous les endroits où ils sont maintenant , ce seroit sans doute la plus riche & puissante Compagnie de la Chrétieneté , & foudroieroit des armées , comme déjà ils y contribuent.

Leur principal vœu est d'obéir (2) *per omnia & in omnibus* à leur Général & Supérieur , qui est toujours Espagnol & choisi par le Roi d'Espagne. L'expérience le montre clairement. Layola (3) , leur premier Général , étoit Espagnol. Lainés le second , aussi Espagnol ; le troisieme , Everardus (4) , étoit Fla-

(1) Commencement de la narration & confirmation mêlées.

(2) Le quatrieme vœu des Jésuites.

(3) Il faut Loyola.

(4) Everard Mercurien ; il étoit de Liege.

1594.

PLAIDOIR
DE M. AR-
NAULD.

mant, Sujet d'Espagne; Borgia (1), quatrième, étoit Espagnol; Aquaviva (2), le cinquième, & qui l'est aujourd'hui, est Napolitain, Sujet d'Espagne. Les mots de ce quatrième vœu sont étranges, voire horribles; car ils vont jusques-là, *in illo Christum velut præsentem agnoscant*. Si Jésus-Christ commandoit d'aller tuer, il le faudroit faire. Si donc leur Général Espagnol commande d'aller tuer ou faire tuer le Roi de France, il le faut nécessairement faire. Leur Histoire, composée par Pierre Ribadenaire (3), Jésuite, imprimée à Anvers en l'année 1587, sous le titre *De vita Ignatii*, montre que leur institution n'a autre but que l'avancement des affaires d'Espagne, où ils ont été reçus long-temps auparavant qu'en autre lieu du monde. Voici les mots de la page 146, *Nam hæc societas nondum nata, in authore suo Ignatio primum probata est in Hispania, deinde jam edita in lucem, in Italia Galliaque graviter oppugnata*. Aussi ne sont-ils à rien plus étroitement obligés qu'à prier Dieu nuit & jour pour la prospérité des armes & pour les victoires & triomphes du Roi d'Espagne. Voici les mots de la p. 169. *Dies noctesque Deum nostris (4) placare atque fatigare precibus debemus, ut Philippum regem Catholicum incolumem felicissimumque quam diutissimè tueatur: qui pro sua avita atque eximia pietate, summa prudentia, incredibili vigilantia, maxima inter omnes qui unquam fuerunt reges potentia, se murum pro domo Dei opponit, & Catholicam fidem defendit. Quod quidem præstat non solum armis invictis, & consiliis salutaribus, sed etiam iis sacrorum patrum excubiis, qui fidei Catholicæ senatui præsunt*. Tellement qu'il ne faut pas trouver étrange si tant de personnes d'honneur assurent les avoir ouïs prier *pro rege nostro Philippo*. Car il n'y a Jésuite au monde qui ne fasse une fois le jour la même prière, mais selon que les affaires d'Espagne se portent au lieu où ils se trouvent, ils font leurs vœux pour lui en public ou en secret.

Et tout au contraire, il est notoire à un chacun qu'ils ne prient Dieu en façon quelconque pour notre Roi, auquel aussi ils n'ont serment de fidélité; duquel d'ailleurs ils ne sont capables, comme n'étant leur Corps approuvé en France, & étant Vassaux liges, & en tout & par tout obligés tant à leur Général qu'au

(1) François de Borgia Duc de Gandie.

(2) Il étoit de la Maison des Ducs d'Attrie, qui étoit, dit-on, suspecte aux Espagnols.

(3) C'est Pierre Ribadénéira. Sa vie de saint Ignace de Loyola a été imprimée plusieurs fois. Il a composé aussi & publié celle

de Jacques Lainez, celle de François Borgia, un catalogue des Ecrivains de sa Société, &c.

(4) Leur zèle particulier envers le Roi d'Espagne.

Pape. Ce qui découvre clairement leur conjuration , & montre que leur vœu va à la subversion de l'Etat. Car depuis tantôt seize cens ans que la Religion Chrétienne a été arrosée du sang du Fils de Dieu & de ses Martyrs , on n'a point ouï parler de Secte qui ait de semblables & si étranges vœux.

1594.

PLAIDOIER
DE M. A.
NAULD.

Tant s'en faut que les Ecclesiastiques de France s'en soient jamais contaminés (1), qu'au contraire toutes les fois que les Papes se sont engagés injustement avec les ennemis de cette Couronne , & ont voulu emploïer l'autorité & la puissance qu'ils ont de Dieu pour l'édification , l'emploïer , dis-je , à la destruction du plus florissant Etat de la Chrétienté , & auquel ils doivent leur temporel , ils ont trouvé de grands & saints personnages , qui d'un commun consentement de l'Eglise Gallicane , ont résisté vertueusement à telles entreprises.

Mais cette dernière fois , une partie des Gens d'Eglise se sont trouvés fuser de ce lait empoisonné & de cette doctrine de Jésuites , que quiconque avoit été élu Pape , encore que de tout temps il fût reconnu pour Pensionnaire & Partisan d'Espagne , & ennemi juré de la France , il pouvoit néanmoins mettre tout le Roïaume en proie , & délier les Sujets de l'obéissance qu'ils doivent à leur Prince.

Cette proposition schismatique , damnable & directement contraire à la parole de Dieu , qui a séparé de tout le Ciel & de toute la Terre , la puissance spirituelle d'avec les terriennes ; cette proposition , qui rendroit la Religion Chrétienne aussi contraire à la manutention des Etats & Roïaumes , comme en sa vérité elle aide à les établir ; cette proposition , dis-je , aïant pris place dans les esprits de quelques François , a apporté les fureurs , les cruautés , les meurtres & confusions horribles que nous avons vus.

En l'an 1561 , Jean Tanquerel , Bachelier en Théologie , fut condamné à faire amende honorable , pour avoir osé mettre en ses Theses que le Pape pouvoit excommunier les Rois (2). En Janvier 1589 , lorsqu'on proposa en la Sorbonne , si on pourroit délier les Sujets de l'obéissance du Roi , Faber , Syndic (3) , le Camus , Chabot (4) , Faber , Curé de Saint Paul (5) , Chavagnac & les plus anciens y résisterent vertueusement ; mais le grand

(1) Tachés , souillés.

(2) Leur brigue en Sorbonne.

(3) Jean le Fevre , Syndic de la Faculté.

(4) Ou Sabot.

(5) Jacques Faber.

1594.
PLAIDOÏER
DE M. A. R.
NAULD.

nombre des Ecoliers des Jésuites, Boucher, Pichenat, Varadier, Semelle, Cueilli, Ducret, Aubourg & infinis autres, l'emportèrent à la pluralité de voix, contre toutes les maximes de France & libertés de l'Eglise Gallicane, que les Jésuites appellent abus & corruptes : & voilà les beaux fruits de leurs leçons en Théologie (1).

Les Rois de France sont les fils aînés de l'Eglise, fils qui ont bien mérité ce qui se peut, repoussant & reprimant l'audace des Rois de Castille, d'Arragon & d'autres, qui ont voulu entreprendre sur ses droits. Lorsque le Pape reconnoîtra le Roi pour son fils aîné & premier Roi de la Chrétienté, les François le reconnoîtront pour Pere Saint ; mais tant que vitric (2), & non pere, partisan, & non Médiateur, d'un courage ennemi, il s'efforcera de démembrer la France pour y commander absolument, & de mettre sous pieds les fleurs de lis, ou de les attacher en trophée aux armes d'Espagne, tant diversifiées.

Littora, littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis, pugnent ipsique nepotes.

Ainsi ont vécu nos peres du temps de Louis le Débonnaire. Gregoire IV se voulut mêler de venir excommunier le Roi, l'Eglise Gallicane lui manda qu'il s'en retourneroit lui-même excommunié. Le même advint du temps de Charles-Chauve, contre le Pape Adrian.

Brave & invincible Eglise Gallicane, tu étois lors remplie de courages vraiment François, vraiment Chrétiens, vraiment Religieux, qui avoient le principal vœu d'obéir *per omnia & in omnibus* aux commandemens de Dieu toujours justes, & non pas à toutes les insolences & entreprises que pourroit faire Rome ou l'Espagne sur les Gaules ; mais depuis que tes ennemis conjurés ensemble contre ta grandeur, t'ont envoyé ces nouvelles Colonies de Castillans, ces Couvents d'Assassins, obligés par vœu solennel d'obéir à leur Général Espagnol, comme à Jesus-Christ descendu en terre, & d'aller assassiner les Rois & les Princes, ou les faire tuer par d'autres, auxquels ils transf-

(1) Voyez sur ces faits l'Histoire de l'Université de Paris, par du Boullay, & l'Ouvrage de M. d'Argentré, Evêque de Tulle : intitulé, *Collectio judiciorum de novis erroribus*. Plusieurs de ces faits d'ailleurs on a déjà été rapportés dans divers Ecrits, imprimés dans ces présens Mémoires, & l'on a fait sur chacun les Notes convenables, qu'il est inutile de répéter ici. On y a fait connoître Boucher, Pigenat, Varadier, &c.

(2) Vitric, en Latin *Vitricus*, Beau-pere à l'égard des enfans du premier lit.

mettent leur rage. Depuis ce temps-là, dis-je, où sont ces belles résolutions de l'Eglise Gallicane ?

Comme il se lit de quelques enfans jumeaux, que la mort de l'un fut la fin de l'autre : de même cette Loi, de ne se pouvoir départir de l'obéissance dûe au Roi, quelque excommunication qui vienne de Rome : cette Loi, dis-je, est tellement jointe à l'Etat, & l'Etat avec elle, que tout ainsi que le jour de leur origine est un, ainsi fera leur fin. C'est cette obéissance entiere, parfaite, absolue, qui gagne les batailles, qui dissipe les ennemis, qui avance le mérite & couronne le labeur, sans laquelle rien ne fleurit, rien ne se peut affermir. C'est le vrai lien, l'ornement & la force de toutes choses. *Nec regna socium ferre, nec tædæ sciunt. Si duo soles sint, omnia incendio peribunt.* Aussi encore que les Primats, Archevêques & Evêques aient la principale charge de la Religion en France, si est-ce qu'il faut devant toutes choses qu'ils fassent le serment de fidélité au Roi, tant s'en faut qu'ils aient un vœu contraire d'obéir absolument au Pape.

Saint Louis s'opposa courageusement & avec âpreté aux Bulles de Rome, comme il se voit par sa Pragmatique. On ne se fût pas mal vengé à Rome, si on eut pu éteindre toute la race de ce bon & valeureux Roi, à quoi principalement a travaillé le Cardinal de Plaisance (1) (envoïé en France sous le titre de Légat) qui a employé toutes ses facultés, toutes ses puissances & toutes ses forces pour subvertir la Loi Salique, vrai Palladion de la France, & sans laquelle jamais les fleurs de lis ne fussent montées en ce haut degré d'honneur & de gloire, qui les fait encore aujourd'hui reluire malgré toutes les pratiques, toutes les trahisons, toutes les menées d'Espagne, par dessus tout ce qu'il y a de plus superbe & de plus orgueilleux au monde.

Poursuivons de voir comment peuvent demeurer en France ceux qui ont ce quatrième & principal vœu d'obéissance absolue, *per omnia & in omnibus*, à leur Général Espagnol & au Pape, commandé & continuellement menacé par le Roi Philippe, qui lui tient le pied sur la gorge, par le moïen de Naples & de Sicile, & de ses Partisans dans Rome même : au Pape, dis-je, qui soutient au chapitre *ad Apostolicæ. de sentent. & re jud. in 6.* Et en l'extravagant *Comm. unam sanctam. de majoritate & obediunt. subesse Romano Pontifici, omni humanæ creaturæ omnia esse de necessitate salutis.* Et afin qu'il ne semble que cela se puisse

(1) Philippe Sega, dont on a déjà souvent fait mention.

1594
PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

sauver par la distinction du temporel & du spirituel, voici comme nommément & expressément il se déclare Chef, Supérieur & Maître absolu, & en spirituel & en temporel, de tous les Rois & Princes de la terre, soutenant qu'il a puissance de les juger & destituer. *Uterque ergo est in potestate Ecclesiæ, spiritualis scilicet gladius & materialis, sed is quidem pro Ecclesia, ille vero ab Ecclesia exercendus: ille sacerdotis, is manu regum & militum, sed ad nutum & patientiam sacerdotis: oportet autem gladium esse sub gladio, & temporalem autoritatem Spirituali subjici potestati. Nam veritate testante, spiritualis potestas terrenam potestatem instituere habet & judicare, si bona non fuerit. Sic de Ecclesia & Ecclesiastica potestate verificatur vaticinium Jeremiæ, ecce constitui te hodie super gentes, regna, & cætera quæ sequuntur. Ergo si deviat terrena potestas, judicabitur à potestate spirituali: sed si deviat spiritualis, minor à suo superiori: si vero suprema, à solo Deo, non ab homine poterit judicari: testante Apostolo, spiritualis homo judicat omnia, ipse autem à nemine judicatur.*

Si ces propositions ne sont erronées & schismatiques, que s'ensuit-il, sinon que nous tous qui obéissons au Roi, sommes excommuniés, que la France est toute en interdiction maudite, & est la proie de Satan? Mais comment est-ce que nos ancêtres, *quorum virtus etiam hodie vitia nostra sustentat*, se sont comportés en tels accidens & en telles rencontres? Philippe-le-Bel manda à Boniface huitieme, qu'il n'avoit aucune puissance quelconque sur le Roi de France, & que ceux qui disoient le contraire étoient des fots & des accariaistres. Lisez Belarmini (1); écoutez tous les Sermons, toutes les Confessions des Jésuites, ils mettent au profond de l'Enfer telles propositions avec le Roi Philippe-le-Bel, & tous ceux qui brûlerent publiquement en l'Assemblée des Etats de cette Ville de Paris la Bulle de Boniface, déclarant le Siege de Rome vacant. Ce Belarmin, Jésuite, soutient que les Papes ont puissance de destituer les Rois & Princes de la terre, alléguant pour raison, des attentats & entreprises tyranniques.

Le Pape Benoît treizieme (2), voulut imiter Boniface, mais sa Bulle contenant un libelle diffamatoire contre l'autorité du Roi Charles sixieme, fut publiquement lacérée, & ceux qui

(1) C'est-à-dire, le Jésuite Bellarmin, depuis Cardinal, le plus habile Controversiste de son temps.

(2) Benoît XIII: c'est Pierre de Luna, que l'Eglise ne met point au rang des Papes: nous avons eu Benoît XIII de nos jours.

l'avoient

I'avoient portée firent amende honorable , & furent menés dans des tombereaux.

1594.

PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

Louis XII, surnommé Pere du Peuple, a été autant haï à Rome, comme aimé en France. Il avoit donné à Jules second plusieurs Villes d'Italie. Pour reconnoissance, Jules suscita contre lui les Espagnols, Allemands, Suisses & Anglois; mais l'an 1510 le Roi fit assembler un Concile à Tours, où il fut arrêté qu'il le falloir châtier par armes; ce qui fut confirmé par un autre tenu à Pise. A cause de quoi le Pape entreprit d'excommunier le Roi & le Roïaume, donnant absolution de tous péchés à ceux qui auroient tué un François. *Aliis igitur fines adjicitis, alios agris multatis, aliis vestigal imponitis, regna augetis, minuitis, donatis, adimitis.* Qui est-ce qui vous a donné cette puissance? Car quant à Dieu, il vous a dit que votre regne n'étoit pas de ce monde.

Cette grande excommunication ne put faire breche à la France, mais elle porta coup sur le Roïaume de Navarre, qui nous étoit allié, où les Sujets n'étoient si affermis contre telles entreprises; & s'empara Ferdinand, Roi d'Arragon de la meilleure partie de l'Etat de Navarre, pendant que Jean d'Albret, bisaïeul du Roi regnant (1), étoit en l'armée François.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Et en cet endroit je suis contraint de dire un mot de l'origine des Jésuites, mais fort brièvement parceque ma cause m'appelle ailleurs.

L'an 1521 (2), les François voulurent rendre l'héritage à celui qui l'avoit perdu à leur occasion: ils assiegerent Pampelune, & le battirent si furieusement, qu'ils l'emporterent. Ignace Loyola (3), commandant à l'une des Compagnies de la Garnison Castillane, opiniâtra le plus la défense, & y eut les jambes rompues. Cela le tira de son métier de la guerre, mais aiant voué une haine irréconciliable contre les François, non moindre que celle d'Annibal contre les Romains, avec l'aide du malin esprit, il couva cette maudite conjuration de Jésuites, qui a causé tant & tant de ruine à la France.

La nature provide (4) a rendu les animaux farouches & meurtriers peu féconds: la Lione n'en porte qu'un, & une fois en la vie; s'ils étoient aussi fertiles comme les autres, le monde ne se

(1) La Mere de Henri IV étoit petite fille de Jean d'Albret.

(3) Loyola.

(4) C'est-à-dire, prévoyante.

(2) Origine des Jésuites.

1594.
[PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

pourroit habiter. Mais c'est une chose étrange comment cette méchante race, engendrée à la ruine & désolation des hommes, a foisonné en peu d'années, aiant de soixante qu'ils devoient être (1) par leur première institution, multiplié à dix mille; tellement que s'ils continuoient de croître en même proportion, ils feroient dans trente ans plus de douze cens mille, & feroient des Roïaumes tous Jésuites.

Il ne sont pas venus en France à Enseignes déployées; ils eussent été aussitôt étouffés que nés: mais ils sont venus se loger en notre Université en petites chambrettes, où aiant long-temps renardé & épié, ils ont eu des adresses de Rome, & des lettres de recommandation très étroites à ceux qui étoient grands & favorisés en France, & qui vouloient avoir credit & honneur dans Rome; & telles sortes de gens ont toujours été fort à craindre pour les affaires de ce Roïaume. Par ce moïen donc s'étant peu à peu insinués, & aiant enfin eu pour Présidens & Juges leurs Mecenas Cardinaux de Tournon & de Lorraine, ils firent signer à deux, sans ouïr l'Université, un avis à Poissy, que leur College (réprouvé plusieurs fois auparavant) seroit reçu, & leur Religion chassée, & qu'ils quitteroient leur nom.

Ils ne vouloient que cette entrée, s'assurant que petit-à-petit, & *sensim sine sensu* ils feroient un si grand nombre d'ames Jésuites par leurs Confessions, leurs Sermons & Instructions de la jeunesse, qu'à la fin non-seulement ils auroient tout ce qu'ils desiroient, mais ruineroient leurs adversaires, & commanderoient superbement à l'Etat. Ce qu'ils ont exécuté au vœu d'un chacun, depuis le jour des Barricades, jusqu'à l'heureuse réduction de cette Ville de Paris en l'obéissance de Sa Majesté.

Quelle langue, quelle voix pourroit suffire, pour exprimer les conseils secrets, les conjurations plus horribles que celles des Bacchanales (2), plus dangereuses que celle de Catilina, qui ont été tenues dans leur College, rue Saint Jacques, & dans leur Eglise rue Saint Antoine? Où est-ce que les Ambassadeurs & Agens d'Espagne, Mendose, Daguiillon, Diego, Divarra (3), Taxis, Feria & autres, ont fait leurs assemblées les plus secretes, sinon dans les Jésuites? Où est-ce que Louchard,

(1) Voyez la Bulle de 1540, à la fin.

(2) Cette conjuration est détaillée au commencement du Livre trente-neuf de Tite-Live.

(3) C'est d'Ibarra.

'Ameline, Crucé, Cromé (1) & semblables renommés voleurs & meurtriers ont bâti leurs conjurations, sinon dans les Jésuites? Qui fit cette réponse sanglante contre l'Apologie Catholique, sinon les Jésuites, qui emploïerent toutes leurs études pour dire, contre la personne & les droits de S. M. regnante, ce qui se peut excogiter de faux & de calomnieux au monde? Qui sont ceux qui dès l'an 1585, ne vouloient point bailler absolution aux Gentilshommes, s'ils ne promettoient de se liguier contre leur Roi très Catholique, & auquel ils ne pouvoient rien objecter, sinon qu'il nes'étoit pas laissé mourir sitôt que leurs Magiciens avoient prédit? Qui fit perdre Périgueux, sinon les Jésuites, qui allerent faire une sédition jusques dans l'Hôtel de Ville? Qui causa la révolte de Rennes, laquelle ne dura que huit jours, & qui importoit de toute la Bretagne, sinon les sermons des Jésuites, ainsi qu'eux-mêmes les firent imprimer en cette Ville? Qui a fait perdre Agen, Toulouse, Verdun & généralement toutes les Villes où ils ont pris pied, Bordeaux excepté, où ils furent prévenus, & Nevers, où la présence de M. de Nevers, & la foiblesse des murailles fit perdre courage à ceux qu'ils avoient envenimés?

Où est-ce que ces deux Cardinaux, qui se disoient Légats en France, assembloient leurs conseils, sinon dans les Jésuites? Où est-ce que l'Ambassadeur d'Espagne Mendose, le jour de la Toussaint mil cinq cent quatre-vingt-neuf, le Roi aiant forcé les Fauxbourgs, alla tenir le Conseil des Seize, sinon dans le College des Jésuites? Où est-ce que l'année en suivant la résolution fut prise de faire plutôt mourir de famine les neuf-dixiemes parties des Habitans de Paris, que de rendre la Ville au Roi? Qui est-ce qui prêta du vin, des bleds, & des avoines, sur le gage des bagues de la Couronne, sinon les Jésuites, qui en furent encore trouvés saisis par Lugoly (2), le lendemain que le Roi fut entré en cette Ville? Qui a présidé au Conseil des seize Voleurs, sinon Comolet, Bernard, & Pere Odo Pichenat (3), le plus cruel Tigre qui fût dans Paris, & qui reçut un tel crevecœur de voir les affaires aller autrement qu'il ne s'étoit promis, qu'il en est devenu enragé, & est encore au-

1594.

PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

(1) On a fait connoître ailleurs ces personnages.

(2) Lieutenant du Prévôt de Paris. Voyez sur ce fait les Rem. sur la Satyre Ménippée, édit. de 1714, in-8°. T. II, p. 106 & 107.

(3) Odon ou Eudes Pigenat : il devint Provincial par la mort du Pere Claude Mathieu, arrivée à Ancone en 1588, selon Pasquier.

1594.

PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

jourd'hui lire dans leur College de Bourges (1) ? Un ancien disoit que si on pouvoit regarder dans les esprits des méchans, on y verroit *laniatus & idus: quando ut corpora vulneribus, ita scævitia, libidine, & malis consiliis animus dilaceratur.*

Lorsque le Roi Philippe aiant fait entrer, par les persuasions des Jésuites, la Garnison Espagnole dans Paris, voulut avoir un titre coloré de ce qu'il tenoit déjà par force; qui y envoïait-il, sinon Pere Matthieu Jesuite (2), portant un nom semblable au surnom de l'autre Matthieu Jesuite, principal instrument de la Ligue en l'année mil cinq cent quatre-vingt-cinq? Ce Matthieu, en peu de jours qu'il demeura en cette Ville, logé dans le College des Jesuites, y fit écrire & signer la lettre, par laquelle ceux qui se disoient les Gens tenant le Conseil des seize quartiers de la Ville de Paris, donnoient non seulement la Ville, mais tout le Roïaume au Roi Philippe. Ce qui se connoïtra mieux par la lecture de la lettre, que tout autre discours.

» Sire, Votre Catholique Majesté nous aiant été tant benigne,
» que de nous avoir fait entendre par le très Religieux & Révé-
» rend Pere Matthieu, non-seulement ses saintes intentions au
» bien général de la Religion, mais particulièrement ses bonnes
» affections & faveurs envers cette Cité de Paris. Et après, nous
» espérons en Dieu qu'en bref les armes de Sa Sainteté, & de
» Votre Catholique Majesté, jointes, nous délivreront des op-
» pressions de notre Ennemi, lequel nous a jusqu'à présent, &
» depuis un an & demi, bloqués de toutes parts, sans que rien
» puisse entrer en cette Cité qu'avec hasard, ou par la force des
» armes; & s'efforceroit de passer outre, s'il ne redoutoit les
» Garnisons qu'il a plu à Votre Catholique Majesté nous ordon-
» ner. Nous pouvons certainement assurer à Votre Catholique
» Majesté, que les vœux & souhaits de tous les Catholiques
» sont de voir Votre Catholique Majesté tenir le sceptre de cette
» Couronne & regner sur nous, comme nous nous jettons très
» volontiers entre ses bras, ainsi que notre Pere; ou bien qu'elle

(1) Pigenat mourut dans la maison des Jésuites de Bourges, étant fou & furieux. Voyez Etienne Pasquier au Chapitre 20 du troisième Livre de son *Catéchisme des Jésuites*.

(2) Le Pere Mainbourg, qui a été Jésuite, & qui est mort après avoir quitté la Société, nie dans son Histoire de la Ligue,

que ce *Matthieu*, porteur de la Lettre dont on parle ici, ait été Jésuite. Et Pierre Bar-ny, qui a répondu pour ses confrères, au Plaidoyer de M. Arnauld, soutient (page 34) qu'il n'y a point eu deux Peres Matthieu; & que celui qui est mort à Anconne étoit Religieux Mendiant, & non Jésuite.

y en établisse quelqu'un de sa postérité ; que si elle nous en veut donner un autre qu'elle-même, il lui soit agréable qu'elle se choisisse un gendre , lequel avec toutes les meilleures affections , toute la dévotion & obéissance que peut apporter un bon & fidele Peuple , nous recevrons Roi. Car nous espérons tant de la bénédiction de Dieu sur cette alliance , que ce que jadis nous avons reçu de cette très Grande & très Chrétienne Princesse Blanche de Castille , Mere de notre très Chrétien & très Religieux Roi Saint Louis , nous le recevrons , voire au double , de cette grande & vertueuse Princesse , Fille de Votre Catholique Majesté , laquelle par ses rares vertus arrête tous yeux à son objet , y resplendissant le sang de France & d'Espagne , pour en alliance perpétuelle fraterniser ces deux grandes Monarchies sous leur regne , à l'avancement de la gloire de notre Seigneur Jesus-Christ , splendeur de son Eglise , & union de tous les Habitans de la terre , sous les enseignes du Christianisme. Comme Votre Catholique Majesté , avec tant de signalées & triomphantes victoires , sous la faveur divine , & par ses armes a fait de très grands progrès & avancemens , lesquels nous supplions Dieu , qui est le Seigneur des batailles , continuer avec tel accomplissement , que l'œuvre en soit bientôt accomplie , & , pour ce faire , prolonger à Votre Catholique Majesté en parfaite santé la vie très heureuse , comblée de victoires & triomphes de tous ses Ennemis. De Paris ce deux Novembre mil cinq cent quatre-vingt-onze. *Et plus bas à côté.* Le Révérend Pere Matthieu present porteur , lequel nous a beaucoup édifié , bien instruit de nos affaires , suppléera au défaut de nos Lettres envers Votre Catholique Majesté , laquelle nous supplions bien humblement ajouter foi à ce qu'il lui en rapportera «.

La date de cette lettre est infiniment considérable , car elle est du second Novembre mil cinq cent quatre-vingt-onze (1) ; & treize jours après , ceux qui l'avoient écrite , & qui avoient entendu par Pere Matthieu les intentions du Roi Philippe ; ceux , dis-je , qui ne bougeoient des Jésuites , & qui n'alloient en confession nulle part ailleurs , executerent cette grande & horrible cruauté , bourrelant à l'Espagnole , & sans forme ni

(1) D'autres la datent du 20 Septembre de ladite année 1591. Elle est imprimée dans la suite des Mémoires de Villeroy , tom. III, p. 17 : on l'a donnée de nouveau dans les

Remarques sur la Satyre Ménippée in-8°, p. 374. Elle y est plus entière que dans ce Plaidoyer.

1594.
PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

figure de procès, celui, lequel comme le Chef de leur Justice (1), ils reveroient le jour auparavant : se promettant les Espagnols, Jesuites, & seize Voleurs, ou plutôt seize Bourreaux & leurs adhérens, que ce spectacle tragique & hideux qu'ils présentoient au Peuple en pleine Grève, l'animeroit & enflammeroit à se baigner dans le sang de tous les gens de bien, qui ne pouvoient goûter la tyrannie Espagnole. Mais Dieu, qui a en horreur telles & si exécrables entreprises, en ordonna autrement, & fit que ce jour effroïable qu'ils pensoient être l'établissement assuré du commandement Espagnol dans Paris, en fut la ruine, *tunc Troja capta est*. Les plus endormis & assoupis commencerent à se réveiller ; les plus timides à changer leur crainte en désespoir, & les plus enforcés par les sermens des Jesuites, à connoître que l'Empire Castillan, qu'on leur avoit dépeint rempli de douceur, d'heur & de félicité, étoit le comble de ce qui est de plus cruel & de plus redoutable au monde.

Cette lettre écrite au Roi d'Espagne, surprise près de Lyon par le sieur de Chasseron, & envoyée au Roi (de laquelle l'original fut vu, & se voit encore chacun jour) fit clairement connoître que le but que les Jesuites, & autres traîtres à la France, s'étoient proposé durant toutes ces guerres, étoit de faire le Roi d'Espagne Monarque de toute la Chrétienté. Le commun proverbe de ces hypocrites est un Dieu, un Pape, & un Roi de la Chrétienté, le grand Roi Catholique & universel. Toutes leurs pensées, tous leurs desseins, toutes leurs actions, tous leurs sermons, toutes leurs confessions n'ont autre visée que d'assujétir toute l'Europe à la domination Espagnole. Et d'autant qu'ils ne voient aucune plus forte digue, que l'Empire François qui empêche cette grande inondation, ils ne travaillent à rien autre chose qu'à le dissiper, démembrer & perdre par toutes sortes de séditions, divisions & guerres civiles qu'ils y allument continuellement, s'efforçant sur tout d'éteindre la Maison Roïale, qu'ils voient réduite à peu de Princes. Et de fait, qui est-ce qui pour rendre exécration & abominable à tous les François la race de Monsieur le Prince de Condé Louis de Bourbon, en laquelle consiste la plus grande partie de Messieurs les Princes du Sang, a publié entre nous qu'il s'étoit fait couronner Roi de France ? sinon les Jesuites, qui ont été si impudens & si effrontés, que d'écrire en la vie d'Ignace

(1) Il s'agit de la mort du célèbre Barnabé Brisson dont on a parlé ailleurs.

page 162, une chose si notoirement fausse, & d'ajouter que Monsieur le Prince avoit fait battre de la monnoie d'or, en laquelle étoit cette inscription : *Ludovicus XIII, Dei gratia, Francorum Rex primus Christianus. Quæ inscriptio arrogantissima est*, disent-ils, & *in omnes Christianissimos Franciæ Reges injuriosa*. ils ne disent pas *effet*, comme d'une chose douteuse, mais *est*, comme d'une chose certaine.

Vous, Princes généreux, Enfans d'un tel Pere, comment est-ce que vous n'étranglez de vos propres mains ces imposteurs, qui vous veulent mettre sur le front la plus laide & la plus honteuse tache qui se puisse imaginer au monde ?

Mais à quoi est-ce que je m'arrête ? à des calomnies contre les morts ? Hé, ils ont voulu massacrer les vivans ! Ne fut-ce pas dans le College des Jésuites à Lyon, & encore dans celui des Jésuites à Paris, que la dernière résolution fut prise d'assassiner le Roi au mois d'Août mil cinq cent quatre-vingt-treize. La déposition de Barriere, exécuté à Melun, n'est-elle pas toute notoire, & n'a-t-elle pas fait trembler & tressaillir tous ceux qui ont le cœur vraiment François, tous ceux qui n'ont point bâti leurs desseins & leurs espérances sur la mort du Roi ? Ne fut-ce pas Varade Principal des Jésuites, choisi tel par eux, comme le plus homme de bien & le meilleur Jésuite, qui exhorta & encouragea ce Meurtrier, l'assurant qu'il ne pouvoit faire œuvre au monde plus méritoire, que de tuer le Roi encore qu'il fût Catholique, & qu'il iroit droit en Paradis ? Et pour le confirmer davantage en cette malheureuse résolution, ne le fit-il pas confesser par un autre Jésuite, duquel on n'a pu savoir le nom, & qui est par aventure encore en cette Ville, épiant de semblables occasions ? Quoi plus : ces impies & exécrables Assassins ne communierent-ils pas encore ce Barriere, employant le plus saint, le plus précieux, & le plus sacré mystère de la Religion Chrétienne, pour faire massacrer le premier Roi de la Chrétienté ? *O quàm maluissent patrati, quàm incæpti facinoris rei esse !*

Boutique de Satan, où se sont forgés tous les assassinats qui ont été exécutés ou attentés en l'Europe depuis quarante ans ! vrais successeurs des Arsacides au Assassins (1) qui tuerent le Comte Raimond de Tripoli, le Marquis de Monferrad Conrad, Edouart Fils du Roi d'Angleterre, & plusieurs autres

(1) Peuples qui habitoient aux environs de Tyr, & qui avoient un Roi, qu'ils appelloient le Vieux de la Montagne. On en a parlé ailleurs.

1594.
PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

grands Princes. Aussi leur Roi qu'ils adoroient (comme les Jésuites font leur Général toujours Espagnol) faisoit porter devant lui une hache d'armes pleine de couteaux tranchans des deux côtés, & crioit celui qui la portoit. Tournez vous arriere; fuiez devant celui qui tient entre ses mains la mort des Rois.

Il a été pris depuis peu un Jésuite Affassin en Flandres, qui a déposé à la mort, qu'il y en avoit un autre envoyé d'Espagne pour tuer le Roi. Hé, que savons-nous s'il est maintenant dans le College des Jésuites, attendant son occasion, & que le Roi s'approche d'ici? Car pour montrer que les Jésuites ne peuvent désavouer leurs Compagnons de telles entreprises, & que le haut point de leur honneur consiste à exécuter tels assassinats, appellant Martyrs ceux qui y ont répandu leur vie, il y a plus de trois mille personnes qui savent, que Comolet, prêchant à Noel dernier dans l'Eglise Saint Barthelemi, prit pour son theme le troisieme Chapitre des Juges, où il est parlé d'un Aod, qui tua le Roi Moab, & se sauva. Et après avoir fait mille discours sur la mort du feu Roi, & exalté & mis entre les Anges ce Meurtrier, ce Tigre, ce Diable incarné de Jacques Clement, il commença à faire une grande exclamation: il nous faut un Aod, il nous faut un Aod: fût-il Moine, fût-il Soldat, fût-il Goujat, fût-il Berger, n'importe de rien. Mais il nous faut un Aod, il ne faut plus que ce coup pour mettre nos affaires au point que nous pouvons désirer.

Voiez, Messieurs, considerez deux & trois fois, considerez jusqu'à quel degré notre stupidité, ou plutôt notre lâcheté, (pardonnez-moi si je parle ainsi, une juste douleur m'emporte) a fait monter l'audace, l'insolence, la témérité, l'impudence de tels Traîtres, de tels Espions d'Espagne, de tels Meurtriers, d'oser employer la chaire de Dieu à crier qu'il faut tuer les Rois. C'est leur pure doctrine; Allain (1) Principal du College du Séminaire à Reims, en a fait un livre exprès. Et à ce propos, quand Guillaume Parri fut exécuté, il déclara que *Benedicto Palmio*, Jésuite, lui avoit fait entendre qu'il étoit permis de tuer & assassiner tous les Rois & Princes excommuniés par le Pape. De quoi aiant depuis communiqué avec un docte Prêtre nommé Vates (2), il lui dit que cette proposition étoit fautive, & qu'il seroit damné: & en cette incertitude, Parri s'alla con-

(1) On en a parlé ailleurs, de même que de la Conjuración d'Angleterre.

(2) Ou Wiat.

feffer à Annibal Codreto (1) Jésuite, demeurant à Paris, (qui est celui qui en un livre imprimé à Lyon, a écrit que leur Société avoit pris son nom de ce que Dieu les avoit donnés pour compagnons à son Fils Jesus-Christ, & qu'il les avoit acceptés pour ses Compagnons). Ce Codret lui dit qu'il falloit que Vates fût un Héretique, l'assurant qu'il ne pouvoit faire une œuvre plus méritoire, & que les Anges le porteroient au Ciel.

Vous, Rois & Princes de la terre, vous n'êtes plus assurés au dedans de vos Palais & au milieu de vos Gardes, si cette proposition diabolique, vomie du plus profond de l'Enfer, se coule dans les esprits du Peuple, comme les Jésuites la lui inculquent continuellement par leurs maudites confessions, à quoi aussi ils sont obligés par leurs regles : *Tyrannos aggrediantur, lolium ab agro Dominico evellant*. Ils ont en leurs Bulles & Statuts un article qui ne tend à autre. Sans attendre aucun an de probation, ils reçoivent ceux qui se présentent à faire leurs vœux, après lesquels, encore que simples, celui qui a dit le mot, est irrévocablement obligé à leur Général : & néanmoins le Général le peut chasser, quand il lui plaît, jusqu'à ce qu'il soit Profès : ce qui n'advient quelquefois que vingt-cinq & trente ans après. Pourquoi cela si étrange, si extraordinaire, si inique, que ce contrat ne soit point réciproque ? Afin qu'ayant tenu un homme quelquefois vingt-cinq ans avec eux, s'il lui vient des successions, ils les prennent ; & que s'il ne lui vient rien, ils le puissent chasser, s'il n'entreprend d'exécuter tout ce qu'ils voudront. Tellement que celui qui aura consumé avec eux toute sa jeunesse, se voyant d'un côté réduit à l'aumône, & de l'autre des promesses d'un Paradis assuré, se résoudra facilement à être lui-même tueur, ou exhorter, confesser, & communier tous les Parricides qui se présenteront.

Toutes les fois que je me remets devant les yeux, en quelle extrémité de miseres, & nous tous en particulier, & l'état de

(1) Annibal Codrette, dit Ribadenéira dans son *Catalog. Scriptorum Societ. Jesu*, de 1613 in-8°. p. 19, étoit Savoïard. Il fut d'abord Médecin, & il en exerçoit la profession à Padoue, où Ribadenéira dit qu'il le connut en 1546. Il se fit Jésuite vers ce temps-là, & il enseigna les Humanités avec succès dans plusieurs Colléges de sa Société.

Il fut Recteur de l'Université de Tournon & eut encore d'autres emplois. Il est mort à Avignon le 19 Septembre 1599. On a de lui *Grammatica Institutiones*. Il y a apparence que c'est de ce Jésuite que l'on parle dans ce Plaidoyer. Cependant le Défenseur des Jésuites, Pierre Barny, le nomme *Annibal du Codré*.

1594.
PLAIDOIER
DE M. A R-
NAULD.

la France en général, se fût trouvé, si cet assassinat si dextrement persuadé, si vivement empreint par Varade Principal des Jésuites à Barriere, eût été exécuté ; la servitude horrible en laquelle seroit maintenant la France, l'insolence & les triomphes des Espagnols, & l'état déplorable de cette grande Ville, en laquelle commanderoit superbement l'Infante de Castille ; il faut que je confesse que la colere & la juste indignation me font sortir hors de moi, de voir qu'encore ces Traîtres, ces Scélérats, ces Assassins, ces Meurtriers de Rois, ces Confesseurs publics de tels parricides, sont entre nous, ils vivent, ils hument l'air de la France. Comment ils vivent ! ils sont dans les Palais, ils sont caressés, ils sont soutenus, ils font des Liges, des Factions, des Alliances & Associations toutes nouvelles. Quoi ? hé si Dieu permet qu'un de ces jours quelque Jésuite, ou autre par eux persuadé, soit appréhendé comme celui de Melun, pensez-vous tant que vous êtes, qui les supportez en vos discours, où vous faites les prudens, les considérés, les sages, en un mot les Espagnols ; pensez-vous, dis-je, être en sûreté parmi nous ? Non, non, en toute autre chose on ne peut apporter trop de modestie & de retenue ; mais où il y va de la vie, du salut, & de la conservation de cette Personne si sacrée, si nécessaire à la France, sans laquelle c'étoit fait de l'Etat, il étoit couvert de perpétuelles ténèbres, & fût maintenant l'une des Provinces d'Espagne ; en cela, dis-je, on ne peut apporter trop d'ardeur : qui y est froid, qui y est modeste, il est traître. La vertu en telles matieres consiste en l'excès, non point d'affection seulement, mais de passion : *quantalibet vis omnium gentium conspiret in nos, impleat armis virisque totum orbem, classibus maria consternat, inusitatas belluas inducat, tu nos præstabis invidos, Rex invidissime. Sed quis hoc Galliæ columen ac sidus diuturnum fore polliceri potest*, si ceux qui ont entreprise continuelle sur sa vie, ceux qui reçoivent les Assassins envoyés de Lyon, pendant qu'elle étoit rebelle, & maintenant d'Espagne ; si ceux, dis-je, qui désespèrent les Religieux, aigrissent continuellement le Peuple contre Sa Majesté, sont maintenus & conservés en son état ?

Mais ils enseignent la jeunesse : à quoi faire ? à desirer & souhaiter la mort de leurs Rois. Tant s'en faut que la peine des crimes des Jésuites doive être adoucie par la considération de l'instruction des enfans, qu'au contraire, c'est ce qui la doit agraver & augmenter infiniment. Car c'est cette belle instruc-

tion de la jeunesse, ce sont ces malheureuses propositions qu'ils mettent dans leur esprit tendre, sous prétexte de les instruire aux lettres (*ut venena non dantur, nisi melle circumlita: & vitia non decipiunt, nisi sub specie umbræ virtutum*): ce sont ces confessions hardies (où sans témoins ils imbuent leurs Ecoliers de la teinture de rebellion contre leur Prince & ses Magistrats) qui ont rempli tant de places & tant de dignités d'ames Espagnoles ennemies du Roi & de son Etat.

1594.

PLAIDOIER
DE M. A.
NAULD.

——Puerorum infantia primo

Errorem cum lacte bibit.

Quelques-uns de leurs Ecoliers ont rejeté leurs persuasions: & ceux-là les haïssent plus mille fois que ceux qui ne les connoissent pas. Mais pour un qui a résisté, cent ont été corrompus.

Nous lisons dans le 52 de Dion, que Mécenas remontoit à Auguste, qu'il n'avoit aucun moïen plus propre pour s'établir un repos & aux siens, que de faire instruire la Noblesse Romaine aux lettres, par ceux qui aimoient la Monarchie. Car en peu de temps le monde se renouvelle, & cette jeunesse est incontinent montée aux grandes Charges. De même, rien ne peut être plus dangereux que de faire instruire nos enfans par ces Espions d'Espagne, qui haïssent sur toutes choses la grandeur de la Monarchie Françoisé.

Rien n'est si aisé que d'imprimer en ces esprits foibles telle affection qu'on veut: rien plus difficile que de l'en arracher: *Altius enim precepta descendunt, quæ teneris animis imprimuntur*. Ce n'étoit pas la riviere d'Eurotas qui faisoit les hommes belliqueux, mais bien la bonne institution de Lycurgue. Ce n'est pas la riviere de Seine, ou la Garone qui a fait tant de mauvais François; mais les Colleges des Jésuites à Paris, Toulouse & Bordeaux. Depuis que tels Ecoliers sont entrés aux Charges, *majorum mores non paulatim ut antea, sed torrentis modo precipitati sunt*.

La Religion Chrétienne a toutes les marques d'extrême justice & utilité; mais nulle si apparente que l'exacte recommandation de l'obéissance des Magistrats, & manutention des polices; & ces gens-ci, qui se disent de la Société de Jesus, n'ont autre but que de renverser toutes les puissances légitimes, pour établir la tyrannie d'Espagne en tous endroits: & à cela forment les es-

1594.

PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

prits de la jeunesse, qu'on leur pense donner pour instruire aux lettres, en la Religion, & en la piété :

Proh Superi, quantum mortalia pectora cæcæ
Noctis habent ; ipso sceleris molimine Tereus
Credisur esse pius, laudemque à crimine sumir.

Les Carthaginiens immoloient leurs propres enfans à Saturne, étant contraints les peres & meres d'assister à ce sacrifice, avec une contenance gaie. C'est une chose étrange que nous avons vu le temps, auquel celui qui ne faisoit étudier ses enfans sous les Jésuites n'étoit pas estimé bon Catholique, & que ceux qui avoient été dans ce College, avoient leur passe-partout ; il ne falloit point informer de leur vie. Tellement que les Peres s'accommodant à la saison, étoient contraints de perdre leurs enfans, qui étoient ou charmés, ou bien souvent du tout volés, s'ils les trouvoient à leur gré. De quoi il n'y a que trop d'exemples déplorables, assez connus à un chacun, & des plaintes publiques qui en sont laissées à la postérité contre ces Plagiaires cruels qui séparent les enfans d'avec les Peres ; & souvent dérobent tout l'apptü & soutien d'une maison, comme au Lieutenant d'Angers Airault (1), qui est chargé de huit petits en-

(1) Pierre Airault, Lieutenant criminel au Siege présidial d'Angers. Son fils, dont on parle ici, se nommoit René Airault. Il est vrai qu'il disparut, non à l'âge de 14 ans, mais aiant au moins 16 ans, & qu'il entra chez les Jésuites, malgré son pere ; que celui-ci le demanda en vain ; qu'on lui cacha le lieu où il étoit ; & qu'après plus de trois ans de sollicitations & de demandes inutiles il composa & mit au jour un Traité de la puissance paternelle, pour prouver qu'il avoit droit de se plaindre de ceux qui avoient favorisé l'évasion de son fils, & son changement d'état, & qu'on n'avoit pu le faire justement. Ce Traité fut réimprimé pour la troisième fois en 1598, in-8°. à Paris, sous ce titre : *De la Puissance paternelle, par Pierre Airault, Lieutenant criminel au Siege présidial d'Angers : A René Airault son fils, soi-disant Jésuite.* On a, à la suite de ce Traité, deux Lettres de Henri IV, pour appuyer les plaintes & les demandes de Pierre Airault ; l'une au Marquis de Pisani, Ambassadeur de France à Rome ; la seconde, au Cardinal d'Est, Protecteur des affaires de France en la même Cour de Rome. Ces Lettres sont du

mois de Juillet 1586. On y lit aussi une Lettre Latine sur le même sujet, écrite par le Pere Claude Aquaviva, Général des Jésuites, au Pere Odon Pigenat, Provincial de la Province de France, résidant à Paris. Cette Lettre fut aussi inutile que les autres : René Airault demeura & mourut Jésuite. Outre le Traité de Pierre, que nous venons de citer, on peut voir la Vie de Pierre Airault, écrite en Latin par Gilles Ménage, & les curieuses Remarques du même sur cette Vie, in-4°. pag. 245 & suiv. Les Lettres, dont on vient de parler, y sont aussi. Au reste, Pierre Batny, Procureur des Prêtres, Régens & Eco-liers du College de Clermont, qui a répondu article par article, au Plaidoier de M. Arnauld, dit ce qui suit au sujet de René Airault : « Quant au fait d'Airault, allegué » par Arnauld, répondent lesdits Défenseurs » que jamais ils ne le voulurent recevoir » en France ; bien qu'il eût pour le moins » 18 ans. Mais ils ne peuvent empêcher » souvent qu'à leur desçu les jeunes gens ne » s'en aillent hors de France ; comme fit le » dit Airault ; lequel, sans leur rien décou- » vrir, s'en alla en Allemagne, où il fut

fans en sa vieillesse , & a été volé par les Jésuites de son fils aîné, qui pourroit maintenant entrer en sa Charge , & servir de pere à ses freres & sœurs tous jeunes. Ils le lui ont soustrait dès l'âge de quatorze ans , ou le tiennent en Italie ou en Espagne , sans que jamais il en ait pu savoir aucune nouvelle , quelques monitions & censures Ecclésiastiques qu'il ait fait jetter contr'eux : desquels ils se moquent , se contentant d'une absolution envoiée par leur Général Espagnol.

Cependant quand Airault viendra à mourir , les Jésuites demanderont droit d'aînesse en son bien ; car jamais ils ne font faire vœu de pauvreté , que toute espérance de succession ne soit hors : & devant que faire la profession , ils donnent leur bien au College : ainsi rien n'en sort , tout y entre , & *ab intestat* , & par les testamens qu'ils captent chacun jour , mettant d'un côté l'effroi de l'Enfer en ces esprits proches de la mort , & de l'autre leur proposant le Paradis ouvert à ceux qui donnent à la Société de Jesus ; comme fit Maldonat au Président de Montbrun Saint André , tirant de lui tous ses meubles & acquêts par une confession pleine d'avarice & d'imposture , de laquelle Monsieur de Pibrac appella comme d'abus en pleine audience. On fait le testament qu'ils firent faire au Président Goudran de Dijon , par lequel il donna demi écu à sa sœur qui étoit son unique héritiere , & sept mille livres de rente aux Jésuites. On fait comme ils ont volé la Maison des Bollons (1), qui étoit l'une des plus riches de Bordeaux ; & tout récemment comme ils ont eu pour le droit d'aînesse en la Maison de Monsieur le Président de Large-baston (2), la Terre de Faioles , qu'ils ont vendue douze mille écus , & envoié l'argent en Espagne , pour être mis en leur trésor. Car ils ne gardent en France que l'immeuble qui leur est légué sans le pouvoir aliéner.

On fait encore tout notoirement , comme ils ont volé le frere unique du sieur Marquis de Canillac , qui a dès maintenant huit mille livres de rente , & qui est substitué à plus de quarante-cinq mille , & se garderont bien de lui faire faire vœu de pauvreté , tant qu'ils auront espérance de la succession de son frere aîné , qui n'est point marié , & qui expose chacun jour

1594.

PLAIDOIER
DE M. A R-
NAULD.

» reçu , &c. » Dans les Poésies du Pere Rémond, Jésuite de Dijon , on lit trois Epigrammes Latines de ce Pere , à la louange dudit René Ayrault, sur le même sujet qui

excitoit les plaintes de son Pere.

(1) Baulon.

(2) De Largebaston.

1594.
PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

sa vie aux périls de la guerre pour le service du Roi, qui l'a honoré de sa Lieutenance en Auvergne. Et ne faut point douter qu'advenant faute de lui, selon les jugemens qu'ils ont obtenus jusqu'ici, ils ne se trouvassent Marquis de Canillac, ruinant cette Maison, l'une des plus grandes, plus riches & plus illustre de l'Aquitaine (1).

On a toujours accusé notre Nation du défaut de prudence. Quant à la justice, à la libéralité, à la valeur & au courage nous en avons assez, voire trop, de prudence trop peu. Quelle supériorité est-ce que ces gens-ci, sous prétexte de mépriser deux sols de porte, & quelque Lendit, aient acquis en trente ans, deux cens mille livres de rente ?

Eia, age nobiscum sic quaslo paciscere, triplex
Accipias pretium, legataque cuncta relinquo,
Abstineasque manus alieno, & munera temnas.
Sed pietas tam nota tua est, animusque benignus.
Magna petis, qui parva fugis.

En notre Université on n'a jamais rien désiré des pauvres ; mais si un enfant de bonne Maison donne quatre ou cinq écus à celui qui l'a instruit toute une année, cela peut-il être trouvé mauvais ? N'est-il pas raisonnable, que ceux qui ont consumé leur âge aux lettres, aient quelque chose, *unde toga niteat* ? Dénier cela, tant s'en faut que ce soit soulager la pauvreté, qu'au contraire c'est l'abîmer. Un pauvre jeune homme trouvoit moïen de se couler avec les riches jusqu'à 20 ou 22 ans, & lors commençoit à gagner quelque chose ; ce qui faisoit étudier tous les ans mille personnes. Mais depuis que les Jésuites ont attiré à eux les Ecoliers, on a perdu tout courage, *sublatiis Studiorum præmiis studia pereunt*. Tous les plus grands & excellens personnages de l'antiquité ont estimé que la récompense de ceux qui instruisoient la jeunesse, étoit raisonnable, & outre la raison, la nécessité y est : *super omnibus negotiis melius atque rectius olim provisum, & quæ convertuntur, in deterius mutantur*.

Et néanmoins ces gens ici imitant les fins empoisonneurs, qui ne jettent jamais un gros morceau de poison, mais l'incor-

(1) Pierre Barny répond à tous ces faits, rapportés ici. C'est par-là qu'il finit ses *Dé-
pag. 82, 83 & 84 de la Défense* ; ou plutôt, *fenfes*,
il les explique tout autrement qu'ils ne sont

porent subtilement avec quelque viande friande & délicate, n'ont trouvé moien si propre pour attirer les Ecoliers, que cette abomination de Lendits. Car la jeunesse débauchée aime beaucoup mieux dépendre *in locis ædiles metuentibus*, l'argent que leurs peres leur envoient à cet effet, que de le bailler à un Régent, qui toute l'année aura uniquement travaillé pour eux.

1594.
PLAIDOÏER
DE M. A R-
NAULD.

Tout cela seroit peu, sans les charmes & les sorts qu'ils jettent sur la jeunesse. Mais tout ainsi que les Romains avoient si grand soin de faire instruire la Noblesse Gauloise à Autun, où ils les nourrissoient en une bienveillance envers leur Empire, & en une oubliance de l'ancienne liberté des Gaules : De même le Tyran d'Espagne a les Jésuites disposés par la France, pour planter l'amour de son nom & de sa domination dans les esprits tendres de nos enfans. *Semina in corporibus humanis divina dispersa sunt, quæ si bonus cultor excipit, similia originis prodeunt : sin malus, non aliter quàm humus sterilis ac palustris necat, & deinde creat purgamenta pro frugibus.* Et quelque peine qu'on puisse prendre après pour arracher telles opinions, c'est perdre temps : *stomachus enim morbo vitiat, quoscumque accipit cibos mutat.* De sorte qu'il en faut venir à la crainte des loix & à la force, & *magno timore magna odia compescenda : sed fidelius & gratius semper est obsequium, quod ab amore quàm quod à metu proficiscitur.* Ceux qui sont blessés de l'aspic nommé Dipsas, ont une altération perpétuelle, par la force du venin qui s'épand en toutes les veines, & sèche la masse du sang, tellement que le malade boit continuellement, & ne se peut rassasier. De même ceux qui ont une fois reçu cette vénéneuse & pestilentielle instruction des Jésuites, ont une soif continuelle de troubler les affaires de leur país, & d'avancer la domination Espagnole.

L'Histoire de Portugal est notoire, le Roi Philippe jettoit l'œil sur ce Roïaume voisin, il y avoit fort long-temps : mais sans faire mourir le Roi & la plus grande partie de la Noblesse, il ne le pouvoit dompter. Il emploie les Jésuites qui étoient à l'entour du Roi Sébastien, & qui se font appeller Apôtres en ce País-là, lesquels par mille sortes d'artifices lui aiant ôté ses anciens Serviteurs, même Pierre d'Alcassonne son Secrétaire d'Etat, lui persuadent de passer en Afrique contre ennemis infinies fois plus forts que lui. Il l'entreprit, mais il y perdit la vie, avec quasi toute la Noblesse de Portugal. Pendant le

1594.

PLAIDOÏER
DE M. A R-
NAULD.

regne du Cardinal, qui dura peu, les Jésuites font si bien leurs pratiques, qu'incontinent après sa mort, le Roi Antoine reconnu par tous les Etats, est chassé de la terre ferme, lui ayant en un même jour fait révolter tous les Ports de mer, de sorte qu'il fut contraint de faire, déguisé & à pied, plus de quatre cens lieues. Les Isles de Tercere tenoient encore pour le Roi Antoine, c'étoit un bon pied, & qui rompoit tout le trafic des Indes, les François s'y jetterent conduits par le Sieur Commandeur de Chattes : tous les Habitans des Isles, tous les Religieux Cordeliers & autres se montrèrent très affectionnés à leur Roi, & ennemis jurés des Castillans. Tout au contraire les Jésuites, qui avoient fait révolter le reste du Roïaume, commencerent à fulminer contre les François, & à exalter le Roi Philippe. Que fit-on ? au lieu de les jeter dans la mer, au moins de les chasser hors des Isles, on se contenta de les murer dans leur cloître. Et ceci est déduit au long dans l'Histoire imprimée à Gênes par le commandement du Roi d'Espagne (1), & qui est du tout à son avantage. Aussi tout ce qui y est écrit des Jésuites est mis en leur honneur, comme ayant été les principaux moïens de cette union de Portugal à Castille : tout ainsi que leur travail de maintenant n'a autre but qu'une semblable union & annexe de la France à la Couronne d'Espagne.

Que firent les Jésuites ? quand ils virent qu'il étoit temps, une nuit ils démurerent leur porte, & mirent au devant le Saint Sacrement de l'Autel, se moquant de Dieu, & se servant de ses sacrés Mysteres pour exciter des séditions, & commencerent à si bien pratiquer le Peuple, qu'ils le rendirent froid à se joindre au François, conduits par Monsieur le Maréchal de Strossy, qui fut rompu. Et ici il faut lever les oreilles : l'Histoire porte que vingt-huit Seigneurs, & cinquante-deux Gentilshommes François furent bourrelés par l'Arrêt Espagnol en même jour, sur un même échafaut, à Ville-Franche, & infinis Soldats pendus. La même Histoire décrit, que pendant cette guerre, cinq cens Cordeliers, ou autres Religieux, qui avoient prêché ou parlé pour le Roi Antoine, furent exécutés à mort.

(1) C'est le Livre intitulé : *Dell' Unione del Regno di Portogallo alla Corona di Castiglia*, *Istoria di Jeronimo de Franchi Conestaggion Genovese*, in-4°. à Gênes 1585. Cet Ouvrage a été traduit en François, en 1680, in-12 à Paris. On prétend que le

véritable Auteur est Jean de Sylva, Comte de Portalegre, qui alla en Ambassade de la part du Roi d'Espagne, pour suivre le Roi de Portugal, Emmanuel, en Afrique. Voyez l'Histoire de Portugal, par M. de la Clède, tome II, Liv. 19 & 20.

Voilà

Voilà les préceptes des Jésuites : tuez , massacrez , pendez , bourrez. Aussi nous voïons qu'en France , ceux qui vont à confesse à eux , & qui sont nourris de leurs mammelles , sont si cruels , qu'ils se tuent les uns les autres.

1594.
PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

Marcellin au 27 dit , que vers le Pont Euxin , il y avoit un Peuple nommé *Odrysæ* , *qui ita humanum sanguinem fundere erant assueti , ut si hostium copia non daretur , ipsi inter epulas suis corporibus imprimerent ferrum.* Ceux-ci s'entretuent , encore qu'ils aient tant d'ennemis en campagne.

Allez donc , Messieurs de la Noblesse , suivez ces Disciples des Jésuites , afin qu'à la premiere fantaisie , ils vous paient à coups de poignard de tous vos services ; & qu'au mieux qu'il vous puisse advenir , vous fassiez quelque coin de la France *Maurorum Provinciam , & ex Bætica jura petaris : quanto pulchrius erit vestra fide communi , vestris communibus viribus imperium retentum ac omnino recuperatum esse.*

Courage donc , brave & indomptable Noblesse Françoisse , continuez de vous rejoindre tous en un même corps d'armée ; Dieu protecteur des Roïaumes , Dieu qui a toujours jetté son œil de commisération sur la France en ses plus grandes afflictions , plantera sans doute au milieu de vous l'amour & la concorde : il vous remplira le front d'horreur , le bras de vigueur ; il vous enverra ses Anges pour vous fortifier , afin que vous exterminiez bientôt des Gaules tous ces infects & superbes Castillans.

Alexandre disoit qu'Antipater étoit habillé de blanc , mais qu'au dedans il étoit tout rouge. De même il y a plusieurs personnes qui en apparence son Serviteurs du Roi , & savent bien faire leur profit particulier de sa bonne fortune ; mais au dedans ils sont tous rouges , tous Espagnols. Ces gens ici , qui ont affaire de Jésuites pour exécuter leurs malheureuses entreprises , n'osent pas néanmoins dire ouvertement qu'il les faut laisser en France ; (car tenir ce langage & porter une croix rouge , c'est chose toute semblable) mais ils disent qu'il n'est pas temps de les chasser , & apportent des considérations , à toutes lesquelles je répondrai. Mais auparavant il est nécessaire de détruire leur gros boulevard , qui consiste en l'appointé au Conseil de l'année 64. A quoi j'apporterai cinq réponses , desquelles la moindre est plus que suffisante.

La premiere (1) est que cette instance de 64 , est périe non-

(1) Cinq Réponses à l'appointé au Conseil de 1564.

1594.
PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

seulement par trois, mais par trente ans, & quant à ce qu'on dit que la péremption d'instance n'a point lieu au Parlement, cela n'est véritable que lorsque le procès est en état de juger : & au fait qui se présente, tant s'en faut qu'il y ait été mis, qu'au contraire on n'a jamais seulement levé les Plaidoiers, qui est le premier acte par lequel se commence l'instruction d'un appointé au Conseil.

La seconde réponse est que l'instance de 64 est du tout différente de celle de présent. Premièrement les qualités sont diverses; car les Jésuites étoient lors demandeurs, & ils sont à présent défendeurs. En second lieu, il étoit lors question de savoir s'ils auroient les privilèges de l'Université, & maintenant il s'agit de savoir s'ils sortiront de France. En ce temps-là les appoiner au Conseil étoit leur dénier ce qu'ils demandoient; maintenant ce seroit appoiner au Conseil la vie du Roi, que d'entretenir cependant parmi nous tels assassins, qui ne desirerent rien si ardemment que sa mort.

En troisième lieu, il y a grande différence entre l'année 64. & l'année 94. En 64., on craignoit le mal qui est advenu, & plusieurs ne le vouloient présumer, trompés par les douces paroles emmiellées de ces hypocrites.

Quis te tam lene fluentem
Moturum totas violenti gurgitis iras
Nile putet?

Qui est-ce qui en ce temps-là pouvoit penser qu'il verroit des mortes paies Espagnoles dans Paris, fouler ces belles & larges rues, les mains en arcade sur les côtés, l'œil farouche, le front ridé, la démarche lente & grave?

Ecquis ad Ausoniarum venturos limina Troas
Crederet? aut quem tum vates Cassandra moveret?

En soixante-quatre on n'avoit point oui pere Bernard & Comolet appeller le Roi, Holopherne, Moab, Neron, soutenant que le Roïaume de France étoit électif, & que c'étoit au Peuple d'établir les Rois; & alléguant ce passage du Vieux Testament, *Eliges fratrem tuum in regem: fratrem tuum*, disoient-ils, ce n'est pas de même lignage, ou de même nation; mais de même Religion, comme ce grand Catholique, ce grand Roi

des Espagnes. Comolet a été si impudent , que d'oser dire par un vrai blasphème , que sous ces mots , *Eripe me , Domine , de luto ut non infigar* , David , par un Esprit prophétique , avoit entendu parler contre la Maison de Bourbon. Pendant ces guerres ils ont voulu établir un College de Jésuites à Poitiers , disant qu'un Seigneur riche & fort dévotieux vouloit donner huit cens écus de rente pour la fondation. Et après qu'on les a eu fort long-temps pressés pour savoir qui étoit ce Seigneur , n'en pouvant nommer aucun autre , ils furent contraints à toute force de reconnoître que c'étoit le Roi d'Espagne. Qui ne craindra jamais de prendre si peu de chose , pour entretenir parmi nous des gens qui nous sont si pernicieux & dangereux ? Et cela a été témoigné par tous les Députés de Poitiers , qui ont aidé à remettre la Ville en l'obéissance de S. M.

1594.

PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

En 64 les Jésuites n'avoient point encore de Livre de Vie , dans lequel ils ont depuis mis tout ce qu'ils apprennent par leurs confessions du secret des maisons , s'enquerans des enfans & serviteurs , non pas tant de leur conscience , comme des propos de leurs peres & maîtres , afin de savoir de quelle humeur ils sont. Comolet faisant sermon en la Bastille devant Messieurs qui y étoient prisonniers , au commencement de 89 , leur dit , après mille impudens blasphèmes , que celui qui avoit été leur Roi ne l'étoit plus , projetant dès lors l'assassinat qu'ils firent depuis exécuter. Quand Trouvé & le Capitaine Aubri furent empoisonnés dans la Bastille par Buffi le Clerc , le Conseil des Quarante ne les put tirer ; mais Comolet seul , comme un Orphée , les fit sortir d'autorité , tant les Seize Voleurs dépendoient des Jésuites. Lorsqu'on fut l'élection du Pape qui est aujourd'hui , Comolet étant descendu de sa Chaire , y remonta , & commença à crier : Ecoute , Politique , tu sauras des nouvelles , nous avons un Pape : hé quel ? bon Catholique. Quoi plus ? bon Espagnol : va te pendre , Politique. Les Jésuites n'avoient point tenu tous ces langages en l'année 63 , un Ancien dit : *serpentes parvulæ fallunt , ubi aliqua solitam mensuram transiit , & in monstrum excrevit , ubi fontes potu infecit , & si afflavit , deurit quacumque incessit , balistis petitur , possunt evadere mala nascentia , ingentibus obviam itur*.

Tite-Live dit élegamment , *ante morbos necesse est cognitos esse , quàm remedia eorum , sic cupiditates priùs natæ sunt , quàm leges quæ eis modum facerent*. Platon , au commencement de son premier livre des Loix , dit que Minos s'en alloit de neuf en

1594.

PLAIDOÏER
DE M. AR-
NAULD.

neuf ans savoir de Jupiter les Loix qu'il bailleroit aux Crétois; d'autant que le temps change tellement & varie toutes choses, que ce qui semble bon en une saison, se trouve en l'autre fort pernicieux, *usu probatum est leges egregias, exempla honesta ex dilectis gigni. Nam culpa quam pœna tempore prior, emendari quam peccare posterius est.*

Parlez au Sicur Marquis de Pisani, il vous témoignera que depuis l'an 64, qu'il traite comme Ambassadeur les affaires de France en Espagne & en Italie, il n'a jamais eu une grande affaire, qu'il n'ait trouvé un Jésuite en tête. Parlez à ceux qui ont déchiffré toutes les lettres importantes interceptées pendant ces guerres, ils vous diront qu'ils n'ont rien lu de pernicieux où un Jésuite n'ait été mêlé. Et tout nouvellement à Lyon, depuis la réduction, un Jésuite qui avoit commencé à dire la Messe, voyant un Gentilhomme qui avoit une écharpe blanche, s'enfuit hors de l'Eglise pleine de Peuple, pensant exciter une sédition; ce qu'ils ont encore tenté depuis, & perdront enfin cette importante Ville, s'ils n'en sont promptement chassés par votre Arrêt. En quatrieme lieu, quiconque contrevient aux modifications & conditions, sur lesquelles une chose lui est accordée, doit être privé du profit qu'il en pourroit tirer. Or depuis l'an soixante-quatre les Jésuites ont contrevenu directement aux conditions de leur avis de Poissi, qui est la seule approbation qu'ils aient en France. Premièrement, ils y ont contrevenu, en ce qu'ils ont retenu le nom de Jésuites, qui leur étoit expressément défendu, comme aiant été ce nom glorieux réservé particulièrement au seul Sauveur du monde, sans que jamais entre les Chrétiens aucun se soit trouvé si orgueilleux que de se l'attribuer ou en particulier ou en commun. Ils ont été même si impudens, qu'ils ont pris ce nom dans les Thèses, par lesquelles *mellea, delinifica & suada oratione aliud clausum in pectore habentes, aliud promptum in lingua.* Ils ont voulu depuis trois mois flatter ceux qu'ils desiroient avoir mis au plus profond de l'Inquisition d'Espagne. En second lieu ils ont contrevenu à l'avis de Poissi, par lequel leur College étoit reçu, & leur Religion rejetée; car ils ont été si hardis que de la planter en trophée au milieu de la rue Saint Antoine, où ils sont encore aujourd'hui si impudens, que d'avoir en leurs chapes les armes de France pleines, avec un chapeau de Cardinal au-dessus; pour dire qu'en dépit du Roi, auquel ils n'ont aucun serment de fidélité, & qu'ils ont voulu & veulent chacun jour faire massacrer, ils reconnoissent un Charles dixieme avoir été

1594.

PLAIDOIER
DE M. A R-
NAULD.

Roi de France, sous lequel ils espéroient faire de ce Roïaume ce qu'ils ont fait du Portugal sous un autre Cardinal. En troisieme lieu, leur avis de Poissi porte expressement qu'ils ne pourront obtenir aucunes bulles contraires aux restrictions portées par cet acte & que là où ils en obtiendront, les présentes demeureront nulles & de nul effet & valeur. Ce qui est vérifié à cette même condition. Or ils ont obtenu bulles tellement contraires à cet avis de Poissi, que même par icelles tous ceux qui ont apporté des limitations & restrictions à leurs privileges & institutions, sont excommuniés d'excommunication majeure tous, voire même ceux qui entreprendront d'en disputer, quand ce ne seroit que pour en rechercher la vérité. Voici les propres mots de leur Bulle de quatre-vingt-quatre : *suisque præpositis in omnibus & per omnia obedire : & huic sedi immediate subiectos, & à quorumvis ordinariorum & delegatorum, seu aliorum Judicum jurisdictione omnino exemptos, prout nos etiam vigore præsentium eximimus.* Ce qui est directement contraire à cette clause de l'avis de Poissi. A la charge que sur icelledite Société & College, l'Evêque Diocésain aura toute superintendance, jurisdiction & correction. Et conséquemment leur avis de Poissi demeure nul, tant par la disceptation de droit déjà alléguée, que par la clause annullative expresse de ladite assemblée. Renonceroient au préalable, & par exprès, à tous privileges portés par leurs Bulles, aux choses susdites contraires ; autrement & à faute de ce faire, ou que pour l'avenir en obtiennent d'autres, les présentes demeureront nulles & de nul effet & valeur. Mais voici la clause bien plus étrange de leur Bulle de quatre-vingt-quatre, par laquelle, & nous qui parlons contre eux, & vous, Messieurs, qui en connoissez, & ceux de Poissi même qui en ont ordonné, sommes tous excommuniés : *Præcipimus igitur in virtute sanctæ obedientiæ, ac sub pœnis excommunicationis latæ sententiæ, necnon inhabilitatis ad quævis officia & beneficia secularia, & quorumvis ordinum regularia, eo ipso absque alia declaratione incurrendis, quarum absolutionem nobis & successoribus nostris reservamus : Ne quis cujuscumque status, gradus & præeminentiæ existat, dictæ societatis institutiones, constitutiones, vel etiam præsentés, aut quamvis earum, vel supradictorum omnium articulo- rum, vel aliud quid supradicta concernens, quovis disputandi, vel etiam veritatis indagandæ quæsito colore, directè vel indirectè impugnare, vel eis contradicere audeat.*

En cinquieme & dernier lieu, & pour ne rien flatter en

1594.

PLAIDOÏER
DE M. A. R.
NAULD.

cette cause tant importante, & de laquelle l'issue prompte est si ardemment désirée de tous les gens de bien, qui ne fait qu'en 64 il n'y avoit homme céans si hardi, qui eût osé parler franchement contre la conjuration d'Espagne? *trepidi erant omnes boni, & elingues; cum dicere quod nolles, miserum; quod velles, periculosum*: les roues, les potences n'eussent pas été suppliques suffisans contre ceux qui eussent été si hardis. Que pensez-vous donc, espions d'Espagne, alléguer aujourd'hui pour vous maintenir? qu'on vous a enduré par le passé; & tout au contraire, c'est ce qui vous doit plutôt faire chasser de la France: savoir la force, la violence, la tyrannie de vous, de vos Suppôts, de vos Espagnols, qui nous ont lié les mains, qui nous ont fermé la bouche, qui vous ont donné tant de courage, qui vous ont fait parler si haut, qui vous ont tant élevés, *vos, inquam, homines sceleratissimos cruentis manibus, immani avaritia nocentissimos ac superbissimos, quibus fides, decus, pietas, postremo honesta atque inhonesta omnia quæstui sunt.*

Mais ils ne sont pas tous seuls méchans. C'est en quoi ils sont pires; car s'ils eussent été seuls pernicieux, notre mal eût été petit: le grand nombre de François qu'ils ont corrompus, a été cause de nos miseres; & toutesfois ils voudroient aujourd'hui volontiers se cacher & s'enfoncer dans cette foule, *societate culpæ invidiam declinare cupientes, quasi publica via erraverint.* Mais tout au contraire, tant plus il y a eu de méchans, tant plus de fruits des Jésuites; & davantage, toute cette sentine de Seize & de leurs Adhérens ne sont-ils pas maintenant sur le chemin d'Espagne, bannis pour jamais de l'air de la France, qu'ils ont empestiféré si long-temps? Hé, que font encore ici les Jésuites? Ce qu'ils y font? ne le voïons-nous pas assez? quelles brigues, quelles violences, quelles corruptions & quasi quelles séditions n'ont-ils déjà faites? Croïez, Messieurs, qu'ils ne perdent pas leur temps; tels esprits remuans *ad excogitandum acutissimi, ad audendum impudentissimi, ad efficiendum acerrimi*, ne sont pas inutiles; ils reçoivent chacun jour les paquets d'Espagne, & de tous les coins de la France, & les font tenir à Soissons; ils les portent eux-mêmes hors de la Ville (car de fouiller un Jésuite, ce seroit un crime de leze-Majesté divine, & n'y a Capitaine qui l'ait encore osé entreprendre). Ils reçoivent en leur Chambre du Conseil tous ceux qui veulent machiner contre l'état de la Ville, pourvu qu'on fasse mine d'aller à l'Eglise, ou à confesse aux Jésuites. Qui sera si hardi que de s'adresser à un reste

de Seize, qui ira conjurer notre mort ? Nous laisserons-nous toujours ainsi abuser par ces hypocrites ? ressemblerons-nous toujours à ces Barbares qui se mocquoient des machines qu'on élevoit contre leurs murailles, jusqu'à ce qu'ils se trouverent rudement battus & emportés d'assaut ? Permettrons-nous que nos Ennemis rassemblent les pieces de leur naufrage ? Que les Jésuites renouent leurs pratiques & reforment leur Parti dans les consciences du Peuple, qui surpasse toujours en nombre ?

Il n'y a rien si étrange en cette affaire, que comme il a été possible d'attendre des délais des formalités de la Justice, & que sur le champ à l'improviste, sans leur donner loisir *ambitu propugnare quod scelere commiserunt*, on ne les a chassés comme on fit à Bordeaux, qui est le plus bel acte & plus glorieux que fit jamais Monsieur le Maréchal de Matignon, encore qu'il ait le chef environné d'infinis lauriers qu'il a remportés de ses belles victoires. Mais ce coup qu'il frappa de résolution, lui donna moïen de conserver la Guyenne, laquelle autrement se perdoit & entraînoit en ce temps-là la ruine de tout le surplus.

Brave & généreux Maréchal, tu n'as point craint les calomnies, les méchantes langues & les vomissemens empuantis de ceux qui faussement, se disant parmi nous Serviteurs du Roi, fomentent & soutiennent, supportent & favorisent ses plus cruels, ses plus détestables, ses plus conjurés Ennemis : mais enfin ils périront tous malheureusement avec leurs Jésuites, nonobstant leurs belles considérations, desquelles la principale est :

Que dira-t-on à Rome ? hé, qu'a-t-on dit de Monsieur le Maréchal de Matignon ? Voulons nous savoir ce qu'on dira à Rome ? Distinguons ceux qui parleront. Les Espagnols diront que ceux qui ont chassé les Jésuites de France, sont tous Hérétiques. Ont-ils parlé autrement ? je ne dirai point seulement de nous, qui avons suivi la fortune du Roi, mais aussi de ceux qui étant demeurés en cette Ville, se sont si vertueusement, & avec le péril évident de leur vie, opposés à l'extinction de la Loi Salique ; les Espagnols ne disoient-ils pas qu'ils étoient tous Luthériens & Hérétiques ?

Au contraire, ceux qui ne seront point Castillans à Rome & en Italie, diront que c'est à ce coup que les François veulent demeurer francs, libres & ennemis jurés de l'Espagne ; que

1594.

PLAIDOÏER
DE M. A.
NAULD.

c'est à ce coup qu'ils voient clair en leurs affaires, puisqu'ils chassent d'avec eux les espions de leur ennemi ; bref, que c'est à ce coup qu'ils veulent vivre en santé vigoureuse & assurée, puisqu'ils vident ces humeurs noires, recuites & très malines.

Mais si les Jésuites sont pernicieux à la France, pour le moins ont-ils fait de grands miracles aux Indes : oui certainement & fort remarquables pour nous ; car ils ont fait mourir, avec leurs Castillans, par le fer & le feu, vingt millions de ces pauvres innocens, que leur Histoire même appelle des agneaux. Ils ont bien arraché le Paganisme, non pas en convertissant les Païens, mais en les bourrelant cruellement. La façon de laquelle ils dépeuplerent l'Isle Espagnole est fort remarquable : ils mirent d'un côté les hommes à leur part aux minieres, & les femmes à labourer la terre ; de sorte que n'en naissant plus, & exerçant toutes cruautés sur les vivans, en moins de douze ans ils firent que dedans cette grande Isle il ne restoit que des naturels Castillans. Au Pérou ils ont des gênes publiques dans les marchés, pour y mettre mille hommes à la fois ; & là les Soldats & les Goujats tourmentent ces pauvres gens, afin de leur faire confesser où est leur trésor. Aussi quand ils peuvent échapper, ils se vont eux-mêmes pendre aux montagnes, & auprès d'eux leurs femmes, & leurs petits enfans à leurs pieds. Ces monstres de tyrannie vont à la chasse aux hommes, ainsi qu'on fait ici aux cerfs, les faisant dévorer par leurs dogues & par les tygres, lorsqu'ils les envoient chercher du miel & de la cire ; & aussi par les tubérons, quand ils leurs font pêcher les perles aux endroits de la mer les plus dangereux. S'ils menent ces pauvres gens à la guerre avec eux, ils ne leur donnent chose du monde à vivre, & les contraignent de manger leurs Ennemis ; de sorte que leurs armées Espagnoles sont vraies boucheries de chair humaine ; & nous trouvons étrange les cruautés qu'ils pratiquent de deçà, qui ne sont que douceurs à comparaison de ce qu'ils savent faire. Leur avarice étoit si extrême, qu'ils chargeoient leurs navires de trois fois autant de ces pauvres esclaves qu'ils en pouvoient mener & nourrir ; tellement qu'ils en jetoient tant dans la mer, que pour aller de l'Isle de Lucayos jusqu'à l'Isle Espagnole, où il y a fort loin, il ne falloit aiguille ni carte marine, ains seulement suivre la trace de ces pauvres Indiens morts, flottans sur la mer, où il les avoient jettés.

François,

François, contemplez deux & trois fois, contemplez la grace que Dieu vous a faite de vous tirer hors de la servitude de cette monstrueuse & prodigieuse Nation : les cadennes & les fers eussent été vos plus gracieux traitemens ; vous eussiez été emmenés à pleins vaisseaux aux Indes, pour travailler aux minieres, pendant qu'ils eussent établi dans vos Villes des Colonies, & donné vos maisons des champs en commande ; & néanmoins c'eût été planter la Religion Catholique, que de faire mourir ou enchaîner tous les vrais Catholiques, & ne laisser en France que les Athéistes, Voleurs, Assassins, Incestueux, Pensionnaires d'Espagne.

Mais si les Jésuites sont si méchans, il leur faut faire leur procès : je réponds que Monsieur le Procureur Général saura bien requérir contre ceux qu'il avisera ; mais ce que l'Université (fille aînée du Roi, & qui ne peut qu'elle ne rompe le filer de sa langue, pour crier contre ceux qui veulent assassiner son pere) soutient, est que tous les autres doivent vider le Roïaume pendant qu'on fera le procès de mort à ceux qui seront emprisonnés : *lenta remedia & segnes medicos non expetunt mala nostra*. L'Histoire des Freres Humiliés & du Cardinal Bonromeo, est toute notoire & toute récente. L'un de ces Freres voulut assassiner ce Cardinal : tout sur l'heure l'Ordre fut éteint, & tous ceux qui en étoient, chassés d'Italie par le Pape Pie cinquieme, vraiment digne de son nom, qui faisoit des ligues contre le Turc, au lieu que les autres les ont faites contre ce Roïaume. Et maintenant pour avoir voulu tuer un Roi de France, pour avoir fait évader l'assassin Varade, les Jésuites ne seront pas chassés ? Ceux qui soutiennent cette proposition, sont plus d'état de la vie d'un Cardinal que d'un Roi de France, fils aîné & protecteur de l'Eglise.

La Loi Civile chasse, bannit & rend misérables les enfans à la mamelle de ceux qui ont attenté à la vie du Prince ; on craint l'exemple, & nous conserverons les compagnons de Varade, qui ont même vœu, même desir, même dessein, & qui l'ont fait évader. Tellement que toutes les fois qu'un Jésuite aura attenté à la vie d'un de nos Rois, l'on le chassera seul. Voilà une bonne proposition, pour faire que vingt Rois soient plutôt massacrés que tous les Jésuites chassés de France. Ceux qui sont de cet avis ne craignent guere de changer de Roi.

Si on les vouloit faire mourir comme les Templiers, il leur faudroit faire leur procès criminel. Mais que disent les Jésui-

1594.

PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

tes ? Qu'ils sont venus en France pour nous apporter tant de profit : l'expérience nous a montré qu'ils ont causé notre ruine. Qu'est-il besoin d'un plus long procès ? qu'ils aillent ainsi profiter à nos ennemis. Il y a à ce propos un lieu excellent dans Tacite, *Si, Patres conscripti, unum id spectamus quàm nefaria voce aures hominum polluerint. Neque carcer, neque laqueus sufficiant : est locus sententiæ, per quam neque impunè illis sit, & vos severitatis, simul ac clementiæ non pœniteat : aqua & igne arceantur.* Voilà l'Arrêt des Jésuites.

Davantage, auparavant l'année quatre-vingt-cinq il eut par aventure été besoin de cette formalité : *hæcenus enim flagitiis & sceleribus velamenta quæfiverant.* Mais maintenant en une telle notoriété de fait & de droit, il ne faut ni lettres ni témoins. Quintilian dit élégamment, *Quædam sunt crimina læsæ reipublicæ, ad quorum pronuntiationem soli oculi sufficiunt.* Et Seneque à ce propos, au dixième des Controverses, *An læsa sit respublica non solet argumentis probari, manifesta statim sunt damna reipublicæ.* Qui eut pu saisir au corps Jules Cesar, eut-il fallu lui confronter des témoins, pour lui prouver qu'il avoit passé le Rubicon, qu'il étoit entré en armes en Italie, & pris les trésors publics ? Les Peintres & les Poètes ont donné à la Justice l'épée nue, pour faire entendre qu'il ne faut pas toujours user de scrupule & de longueur, & qu'il ne faut imiter les mauvais Chirurgiens, qui par faute de remédier de bonne heure à la maladie, different jusqu'à ce que la force & la vigueur du patient soit abaissée & anéantie.

Mais qu'est qu'une chose notoire ? Tous nos Docteurs le définissent en un mot, *quod fit coram populo.* Et plût à Dieu que les crimes des Jésuites n'eussent point été si grands, si certains & si notoires, nous n'eussions pas enduré tant de miseres !

O utinam arguerem sic ut non vincere possem ;
Me miserum , quare tam bona causa mea est ?

Sed nihil integrum Advocato reliquerunt : res enim manifestissimas inficiari, augentiis est crimen, non diluentis. Philon, Juif, sur les dix Commandemens, parlant de la voix de Dieu, rend une belle raison pourquoi on la voïoit : „ d'autant, dit-il, que „ ce que Dieu dit, n'est pas seulement parole, mais œuvre „. C'est un proverbe ordinaire, que la voix du Peuple, c'est-à-dire des

gens de bien, & non pas de la populace, est la voix de Dieu, parcequ'elle parle de choses notoires, de choses qui ont été vues, & en quoi on ne peut mentir.

Mais les Jésuites, dit-on, ne sont pas tous Etrangers, comme si les Espagnols d'adoption & de serment ne nous avoient pas fait beaucoup plus de mal que les naturels. *Ego potius cives credam, qui in extrema Scythia nati, bene de Gallia cogitant, quàm qui Lutetiæ geniti, & educati, locum, libertatem, gloriam, in qua nati sunt, per summum scelus, perdere velint & conentur.* Comolet, Bernard & semblables, ne sont-ils pas François de naissance, & néanmoins y a-t-il gens qui aient si impudemment vomis toutes sortes de blasphêmes contre S. M. & contre la mémoire de notre défunt Roi? Y a-t-il personnes au monde qui aient tant travaillé à renverser l'Etat? Car pourvu qu'on mette au-devant un faux prétexte de Religion, tout ce qui se fait sous cela, est mission; tuer ou faire massacrer les Princes excommuniés par le Pape, c'est le principal chef de la mission. Varade même qui a encouragé & exhorté cet assassin de Melun, n'étoit-il pas Parisien? O qu'il y a long-temps que l'Ordre des Jésuites eût été chassé & exterminé de France, s'il n'y avoit entre nous, autres Espagnols que ceux qui sont nés de-là les Pyrénées! Les biens & les faveurs immenses que le Roi Philippe fait aux Jésuites, donnent assez à connoître qu'il les tient tous pour ses bons Sujets & instrumens de sa domination. Le grand vaisseau Jésuite, qui porte leur or & leurs marchandises des Indes (car ils tirent de tous côtés, afin d'augmenter leur trésor de Rome & d'Espagne) ce grand vaisseau, dis-je, ne paie point de quint au Roi Philippe: ce qui leur vaut plus de deux cens mille écus tous les trois ans. Pour leur part de la conquête de Portugal, il leur a donné le présent que les Rois des Indes Orientales faisoient de trois en trois ans au Roi de Portugal, qui vaut en or, en perles & en épicerie plus de quatre cens mille écus. Aussi en récompense de tant de libéralités, ils parlent de lui comme du plus grand Prince qui ait jamais été au monde, surpassant la force des Romains, & tenant plus de Païs que tous les autres Rois de la terre.

Continuez, ames Espagnoles, à haut louer & magnifier les forces du Roi de Castille, il vous fera tous Cardinaux aussi bien que Tolledo, Jésuite Espagnol. Ils ne veulent point de petits Bénéfices (annexent néanmoins & unissent à leur immense force Prieurés & Abbaïes) mais d'être Cardinal, afin de venir au

Y ij

1594.

PLAIDOÏER
DE M. AR-
NAULD.

1594.

PLAIDOÏER
DE M. A R-
NAULD.

Papat, cela ne se doit point refuser. Qui a porté les paroles rudes & audacieuses à Monsieur de Nevers? que ce Jésuite Cardinal Espagnol, qui fut si impudent que de lui dire au mois de Janvier dernier, qu'il falloit que les trois Prelats allassent demander absolution au Cardinal de S. Severin, Chef de l'Inquisition, de ce qu'ils s'étoient trouvés à la conversion de S. M. Quelle honte, quels blasphêmes contre Dieu & sa sainte Religion, de vouloir demander absolution du plus bel œuvre, plus saint, plus profitable & plus nécessaire qui se pouvoit faire en la Chrétienté! Mais puisqu'il est dommageable & pernicieux à l'Espagnol, les Jésuites le condamneront toujours, & le jugeront digne de pénitence & d'absolution. C'est pourquoi au premier bruit de cette sainte conversion, ils envoierent de Paris à Rome, du Puy, aujourd'hui leur Provincial, pour persuader au Pape qu'elle étoit feinte.

Sed jam tot traxisse moras, tot spicula tædet
Vellere - - -

Comment pouvons-nous douter s'il faut chasser ces Assassins, vu que dès l'an 1550, (comme l'a remarqué Monsieur l'Avocat du Mesnil (1) en son Plaidoïer) les Jésuites aiant présenté leurs lettres, signées en la présence du Cardinal de Lorraine, & fondés sur ce qu'ils étoient reçus en Espagne, (qui étoit une fort belle considération) ces lettres furent purement & simplement refusées par la Cour, les deux Séminestres assemblés. Et quatre ans après, sur une seconde importunité des Jésuites, la Cour vouloit avoir l'avis de la Sorbonne, laquelle assemblée par quatre divers jours (présidant sans doute entr'eux le Saint Esprit) par un instinct vraiment divin, les prévint & jugea très dommageables & très pernicieux pour l'état du Roïaume & pour la Religion, & qu'ils jetteroient infinies querelles, divisions & dissensions parmi les François. Et afin qu'il ne semble qu'on y ajoute rien, voici les propres mots du Décret de la Sorbonne, qui en peu de paroles, décrit le mal que nous avons reçu de cette nouvelle & dangereuse Secte.

Hæc nova (2) Societas insolitam nominis Jesu appellationem peculiariter sibi vindicans, tam licenter & sine delectu quolibet personas quantumlibet facinorosas, illegitimas & infames admit-

(1) Voyez la Vie de Jean-Baptiste Damefnil, dans les Opusculs de Loyfel, in-4°.

(2) Decret de la Sorbonne contre les Jésuites.

uens, nullam à secularibus sacerdotibus habens differentiam in habitu exteriori, in tonsura, in horis canonicis privatim dicendis, aut publicè in templo decantandis, in claustris & silentio, in delectu ciborum & dierum, in jejuniis, & aliis variis legibus ac ceremoniis (quibus status religionum distinguuntur & conservantur) tam multis tamque variis privilegiis, indultiis & libertatibus donata, præsertim in administratione sacramenti Pœnitentiæ & Eucharistiæ, idque sine discrimine locorum, aut personarum, in officio etiam prædicandi, legendi, & docendi, in præjudicium ordinariorum, imo etiam Principum & Dominorum temporalium, contra privilegia Universitatum, in magnum populi gravamen, religionis monasticæ honestatem violare videtur, studiosum, pium & necessarium virtutum, abstinentiarum, ceremoniarum, & austeritatis enervat exercitium, imo occasionem dat liberè apostatandi ab aliis religionibus: debitam Ordinariis obedientiam & subjectionem subtrahit, Dominos tam temporales quàm ecclesiasticos suis juribus injustè privat, perturbationem in utraque politia, multas in populo querelas, multas lites, discordias, contentiones, æmulationes, rebelliones, variaque schismata inducit. Itaque his omnibus atque diligenter examinatis & perpensis, hæc societas videtur in negotio fidei periculosa, pacis Ecclesiæ perturbatrix, monasticæ religionis everfiva. Et magis in destructionem quam in ædificationem.

Auparavant que les effets de leur conjuration eussent été connus, nous faisons en notre Université de grandes admirations. Quelles gens sont ce ici ? Sont-ils Réguliers ou Séculiers ? car nous n'en avons point de troisième sorte. Ils ne sont pas Séculiers, puisqu'ils vivent en commun, ont un Général, & qu'enfin ils font vœu de pauvreté, disposant toutesfois entièrement du bien des Collèges. Ils ne sont pas aussi Réguliers ; car ils n'ont règle quelconque, ni jeûne, ni distinction de viande, ni ne se sont astreints à certains services, & peuvent succéder, encore qu'ils ne se pussent délivrer de leur serment. Ils ont de quatre ou cinq sortes de vœux, de simples, de composés, de solennels, de secrets, de publics ; bref, ils brouillent & pervertissent tout, & interrogés quels ils sont, ils répondront, *tales quales*.

Nous faisons, dis-je, en ce temps-là de grandes admirations, mais maintenant tout cela cesse. Pourquoi ? parcequ'en un mot ils ne sont ni Réguliers ni Séculiers. Quoi donc ? vrais espions d'Espagne, qui s'appelleront comme on voudra, ne liront point

1594.

PEAIDIER
DE M. AR-
NAULD.

1594.
PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

si on ne veut , feront tous les sermens qu'on voudra sous une dispense *ad cautelam* , pourvu qu'on les laisse à leur aise trahir , épier , jeter faux bruits parmi le Peuple , & des nouvelles à l'avantage d'Espagne , allumer & attiser le feu de nos dissensions. Voilà tout ce qu'ils demandent , voilà leur vœu , leur profession , leur regle , leurs desseins & leur souverain bien.

Ce n'a point été seulement la Sorbonne de Paris qui les a condamnés , mais à Rome même les plus gens de bien connoissant le dessein d'Ignace , Espagnol , s'y opposerent. Voici ce qu'eux-mêmes en écrivent en sa Vie , page 144. *Postea verò Ignatio ejusmodi Instituti confirmationem scriptam postulante , negotium à Pontifice Maximo tribus Cardinalibus datum est : qui ne res conficeretur magnopere pugnabant , præcipuè verò Bartholomæus Guidicionus Card. vir pius quidam atque eruditus , sed qui tantam religionum multitudinem , quanta nunc quidem in Dei Ecclesia cernitur , minus probaret , Conciliorum Lateranensis ac Lugdunensis decretis fortasse permotus , quibus nimirum novarum religionum multiplicatio prohibetur , aut certè propter quarundam lapsam fluxamque disciplinam , quam in pristinum statum revocandam censebat potius , quàm novas religiones instituendas : atque de ea re librum dicitur scripsisse. Quapropter cùm id sentiret , acriter nostris restitit , & Societatis confirmationi unus omnium acerrimus repugnavit , aliqui nonnulli conatus cum illo suos conjunxerunt.* Qui les fit donc recevoir , nonobstant tous ces empêchemens ? La promesse du quatrieme vœu d'obéissance expresse au Pape , par dessus tous les Princes de la terre. Voici ce qu'eux-mêmes en écrivent en cette même page 144. *Quorum quidem religio , Clericorum regularium esset : Institutum verò , ut summo Pontifici ad nutum præstò forent , & omnino ad eam normam vitam suam dirigerent , quæ multò antè meditata , & à se esset constituta : quod quidem Pontifex tertio Septembris Tibure libenter audivit , anno 1539.*

Ils ont donc été rejettés & en France & en Italie par tous les plus grands Catholiques , non Espagnols ; si d'avanture ils ne sont si impudens & ceux qui les soutiennent , d'oser dire que la Sorbonne étoit Hérétique en l'an 54 , lorsqu'elle fit ce Décret contre eux. Tout ainsi qu'ils sont si eshontés que de publier parmi les femmes de leur Congrégation , que tous ceux qui poursuivent cette cause , sont Hérétiques qui viennent de Geneve & d'Angleterre. Que si moi qui parle n'étois connu

depuis mon enfance, instruit dans le College Roïal de Navarre, & que ma profession si notoire, & ma réception en charges publiques & honorables dès l'an 80 & 85, ne m'exemptoient trop manifestement de leurs impostures, ils me feindroient volontiers envoïé de là-même, pour plaider contre eux. Mais qui est-ce qui parlant contre les Jésuites sera bon Catholique, puisqu'ils ont fait déclarer la Sorbonne Hérétique, par l'Inquisition d'Espagne? Nous apprenons cela d'eux-mêmes, qui se vantent, que voïant ce Décret de Sorbonne contr'eux, ils eurent recours à l'Inquisition de Castille, pour faire condamner la Sorbonne de Paris & son Décret. Voïez, Messieurs, qui échapperoit des mains de cette Inquisition inhumaine, barbare Espagnole, piege tendu à tout ce qui s'oppose à la grandeur de Castille, boutique sanglante de toute cruauté, échafaud de toutes les hideurs & horreurs tragiques qui se peuvent excogiter au monde : qui échapperoit, dis-je, des mains de cette Inquisition, puisque la Sorbonne de Paris y est condamnée? Mais où est cette condamnation? La voici dans leur Vie d'Ignace, page 403. *Porro in Hispania quod Sorbonense decretum contra sacro-sanctam sedis Apostolicæ esset auctoritatem, à qua religio nostra probata & confirmata est, fidei quæsitores illud tanquam falsum, & quod pias aures offenderet, suo decreto legi prohibuerunt.*

Il ne faut pas s'ébahir si l'Inquisition a tant de soin des Jésuites, car ces deux institutions n'ont autre but que d'établir sur l'Europe la tyrannie de Castille.

Et nous demeurerons encore froids à exterminer ceux qui se pourvoient en Espagne contre ce qu'on fait en France; ceux qui donnent tous les avis à notre ennemi, qui brassent toutes les trahisons, corrompent les esprits de notre jeunesse, & n'ont autre desir au monde que de faire massacrer le Roi? Que veut-on attendre davantage? *opportuni magnis conatibus transitus rerum, nec cunctatione opus est.* Chacun est justement irrité contr'eux, la plaie des maux qu'ils ont faits est encore toute récente. Ou cette Audience délivrera la France de ces nouveaux monstres, engendrés pour la démembrer; ou bien si leurs ruses, si leurs artifices, si leurs bruits semés les maintiennent, je le dis haut (ils ont trouvé moïen de faire fermer les portes, mais ma voix pénétrera en tous les quatre coins du Roïaume; & je la consacrerai encore à la postérité, laquelle, sans crainte & sans passion, jugera qui auront été les meilleurs François & les plus desireux

1594

PLAIDOYER
DE M. AR-
NAULD.

de lui laisser une liberté semblable à celle que nous avons reçue de nos peres): je le dis donc haut, & *quantum potero voce contendam*, ils nous feront encore plus de mal qu'ils ne firent jamais. Et je ne fais si nos forces seront entieres, je ne fais si on voudra risquer encore un coup les biens & la vie.

Pectore concipio nil nisi triste meo.

Les affaires du monde se passent & s'écoulent en un moment: les paresseux Mariniers demeurent au port pendant le beau temps: *Vincat sententia quæ diem non profert*. A quoi faire aussi ces dilations? pour leur donner le loisir de parvenir à leur but plein des larmes, voire du sang de tous les gens de bien. *Tigres leonesque nunquam feritatem exuunt, aliquando submittunt, & cum minimè expectaveris exasperatur torvitas mitigata. Ita mihi salva republica vobiscum frui liceat, ut ego quod in hac causa vehementior sum, non atrocitate animi moveor, sed singulari quadam humanitate & pietate*. Je me représente toujours ce meurtrier de Melun devant les yeux, & tant que les Jésuites, confesseurs & exhortateurs de tels assassins, seront en France, mon esprit n'aura jamais de repos. Quand ils seront chassés, lors je serai assuré, lors je verrai tous les desseins malheureux d'Espagne rompus en France: toutes les Confrairies du Nom de Jésus, du Cordon de la Vierge, de la Cape, du Chapelier, du petit Collet & infinies autres, seront éteintes. Lors les traîtres qui voudront machiner contre l'Etat, ne sauront à qui s'adresser. Car d'aller chez un Ambassadeur d'Espagne, il n'y en a point entre nous: d'aller chez un homme suspect, cela sera bien-tôt découvert, & puis les papiers de Particuliers tombent par leur mort entre les mains de la Justice; mais cette Société ne meurt point, & si sous le prétexte de dévotion, l'Assemblée du Conseil est toujours couverte, bref de cent hommes qui se fient en eux, il ne s'en trouvera pas deux qui se découvrent à un autre.

Nesciet hoc quisquam nisi tu, quæ sola meorum
Conscia votorum es.

Sicut igitur in corporibus ægris, nihil quod nociturum est medici relinquunt: sic nos quicquid obstat libertati recidamus. Et ne ressemblons pas aux personnes malades de colere, qui ne veulent point prendre médecine pour se guérir tout-à-fait, ains ôtent seulement une partie de ce qui dégoûte de l'humeur colérique

lérique, & enfin paient les usures avec grieves douleurs & angoisseuses tranchées, tout ainsi qu'il y a des odeurs qui font revenir sur l'heure ceux qui sont tombés du haut-mal, mais ne les guérissent pas, *ad exiguum momentum profunt, nec remedia doloris sunt, sed impedimenta*. Aussi bien les Jésuites ne peuvent être en façon quelconque compris en la Déclaration du Roi, qui porte cette exception en propres termes: fors & excepté de l'attentat & félonie commis en la personne du feu Roi, notre très honoré Sieur & Frere, que Dieu absolve, & entreprise contre notre personne. Ce qui ne se peut mieux rapporter à autre quelconque qu'aux Jésuites, qui ont envoyé de Lyon, & après de Paris, l'Assassin pour tuer le Roi. Joint que le même Edit du quatrieme Avril 1594, ne pardonne qu'à ceux qui renonceront à toutes ligues & associations, tant dedans que dehors le Roïaume. Or le principal vœu des Jésuites étant d'obéir en toutes choses à leur Général Espagnol & au Pape, ils ne peuvent en façon quelconque renoncer à cette association, la plus étroite qui soit au monde, s'ils ne renoncent à leur Société. Bref, ils ne peuvent être Jésuites & compris en l'Edit du Roi, qui porte d'ailleurs que dans un mois telles renunciations & le serment de fidélité doivent être faits. Ce qu'encore aujourd'hui les Jésuites n'ont point exécuté, & n'ont pû faire apparoir d'aucun acte qu'ils s'en soient mis en devoir, comme aussi n'en sont-ils point capables, d'autant qu'on ne peut être Vassal lige de deux Seigneurs.

Un Ancien dit fort élégamment, *quid prodest strenuum esse in bello, si domi malè vivitur?* Pendant que le Roi est à cheval pour ruiner, défaire & chasser ses ennemis, & forcer les Villes qui s'opiniâtrent en leur rébellion; pendant qu'il endure l'ardeur des Soleils, la rigueur des Hivers, & s'expose chacun jour aux périls de la guerre pour notre liberté, permettrons-nous que les Jésuites en toutes ses principales Villes, suscitent tous les jours par leurs confessions mille nouveaux ennemis, & qu'ils y tiennent le conseil secret de toute rébellion & de toute trahison. *Quemadmodum adversus pestilentiam nihil prodest diligens cura valetudinis, promiscuè enim omnia invadit.* De même les Magistrats ont beau prendre soin, se tourmenter, aller & venir de tous côtés; tant que la peste sera au milieu de la Ville & de l'Université, nous perdrons nos Citoyens à ras.

Jamais les Jésuites n'ont vu en France un temps qui leur

Tome VI.

Z

1594.

PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

1594.

PLAIDOIER
DE M. AR-
NAULD.

ait été plus agréable que celui de ces dernières guerres, qu'il eussent volontiers appelé, comme Commodus, le siècle d'Or. Car ils voioient tous les autres Colleges remplis de leur garnison étrangere, & par elle démolis chacun jour : ils voioient tous les Ecoliers avec eux, & toute l'Université réduite au seul College des Jésuites, comme elle est quasi encore aujourd'hui. On ne sauroit croire *quas strages ediderint* sur les esprits de ces jeunes enfans, ne leur parlant, en tous leurs discours & en tous leurs thèmes, que des raisons pour lesquelles il étoit permis d'assassiner le Roi. Mais encore le mal qu'ils ont fait à Paris est peu de chose à comparaison de celui qu'ils ont causé en toutes les autres Villes.

Quand on dit que l'intérêt de l'Université de Paris est borné dans l'enclos de ses murailles, c'est bien mal considérer la vérité des choses ; car si on arrête les ruisseaux, qui joints ensemble font les grandes rivières, il faut nécessairement qu'elles sèchent : laissez les Jésuites par toutes les Provinces, il faut que l'Université de Paris tarisse. Et à la vérité, la seule comparaison du haut degré de gloire, auquel vous, Messieurs, avez vu notre Université montée, sa décadence continuelle depuis que les Jésuites sont venus en France, & se sont établis par toutes les Villes d'où venoit l'abondance des Ecoliers ; & l'abyme de pauvreté, de misere & d'indigence auquel elle est maintenant réduite, prête à rendre les esprits, si elle n'est par vous, Messieurs, ses enfans, secourue en cette extrémité, ne fait-elle pas assez clairement connoître la justice de la plainte, & de la demande qu'elle vous fait maintenant ?

Si le jour de la conservation n'est pas moins agréable que celui de la naissance, certainement le jour auquel les Jésuites feront chassés de la France ne sera pas moins remarquable que celui de la fondation de notre Université. Et tout ainsi que Charles le Grand, après avoir délivré l'Italie des Lombards, la Germanie des Hongres, passé deux fois en Espagne, & dompté souvent les Saxons, institua l'Université de Paris, qui a été l'espace de huit cens ans la plus florissante du monde en tous Arts & Sciences, & a servi de refuge aux Lettres bannies d'Asie, anéanties en Grèce, Egypte & Afrique : de même Henri le Grand ayant chassé les Espagnols par la force de ses armes, & exterminé les Jésuites par votre Arrêt, remettra notre Université en son ancienne splendeur & en sa première gloire, & feront son nom & son los à jamais chantés sur nos théâtres.

Ses triomphes, ses victoires & ses hauts exploits d'armes seront à toujours le sujet de nos Vers & de nos Panégyriques.

1594.

PLAIDOIER
DE M. A R-
NAULD.

Et vous, Messieurs, qui avez ce bonheur, cet heur rare & souhaitable, de vous trouver au jugement de cette grande & importante cause, élevez, je vous supplie, vos cogitations, étendez-les jusqu'au siècle de l'avenir : votre nom, votre mémoire seront à jamais engravés en lettres d'or, non-seulement en notre Université, mais au cœur de tous les gens de bien & de tous les vrais François.

Aurea Clio

Tu nihil magnum finis interire ,
Nil mori clarum pateris , reservans
Posteris prisca monumenta secli

Condira libris.

Tu senescentes titulos laborum
Flore durantis reparas juventæ ,
Militat virtus tibi , te norante

Crimina pallent.

Hanc igitur occasionem oblatam tenete , & amplissimi orbis terræ consilii principes vos esse recordamini. Ne doutez point que votre Arrêt ne soit partout promptement exécuté : la renommée n'en fera pas si-tôt volée aux autres Villes , qu'on chassera sur l'heure tous ces espions d'Espagne. Ceux qui disent que le Parlement ne les peut faire sortir que hors du Ressort , ne savent pas quel est son Ressort en telles matieres. Il n'a point d'autres bornes que celles de la pointe de l'épée victorieuse du Roi , qui fera exécuter vos Senatusconsultes jusqu'au milieu du Piémont , où sa bonne fortune a déjà planté les fleurs de lis si avant , que tous les canons d'Espagne ne les sauroient ébranler.

Le Roi desire le bien : peut-on croire qu'il aime ceux qui attendent chacun jour sur sa vie , & qui ont causé toutes les miseres qu'endure son pauvre Peuple ? Quand vous aurez donné votre Arrêt , il faudra cent mille hommes pour en retarder l'exécution : Sa Majesté veut que vous participiez en quelque chose à ses triomphes.

-- Veterumque exempla secutus ,

Digerit imperii sub judice facta Senatus.

Z ij

1594.

PLAIDOIER
DE M. ARAU-
NAUD.

Il a chassé de Paris la garnison Espagnole armée & ouverte : chassez , Messieurs , la couverte & secrète ; chassez celle qui a fait entrer l'autre , qui l'a fait demeurer si long-tems , & qui l'al loit faire redoubler , s'ils eussent encore eu un passage sur l'Oise , lorsqu'ils vinrent jusqu'à Beauvais. *Venit tempus , serius omnino quàm dignum nomine Francico finit , sed tamen ita maturum , ut differri jam hora non possit.* Considérez , s'il vous plaît , Messieurs , où vous en êtes venus. Vous avez déclaré le Duc de Mayenne criminel de leze-Majesté , & le Tyran d'Espagne , ceux qui le soutiennent joignant leurs armées aux siennes , ennemis communs de la Chrétienté : c'est un beau mot. *Curate ut viri sitis , & cogitate quem in locum sitis progressi.* Vous leur avez arraché la Ville de Paris , qu'ils pensoient avoir assujétie pour jamais à leur domination. Ils n'ont regret de rien tant au monde , que de ce qu'ils ne vous ont ôté la vie à tous , *nunc omnes uno ordine habent.* Une autre fois il ne vous faudroit point de Bastille , le tombeau seroit votre Bastille , encore ne fais-je s'ils vous l'accorderoient. Dieu a mis aujourd'hui en votre puissance d'achever de rompre pour jamais toutes les pratiques & toutes leurs intelligences : ils penseront avoir perdu deux batailles lorsqu'ils sauront que les Jésuites sont chassés hors de France. Ne laissez point , Messieurs , écouler cette belle , cette prompte occasion de vous délivrer de ceux auxquels les lettres ne servent (non plus qu'à Caracalla) que d'instrumens propres à mal faire. Chassez ces gens ici , qui n'ont point de pareils en toutes sortes de méchancetés , *tam acres , tam paratos , tam audaces , tam callidos , tam in scelere vigilantes , tam in perditis rebus diligentes.* Contre lesquels , quand vous vous levez , Messieurs , pour opiner , souvenez-vous , je vous supplie , combien sera douce la peine de l'exil à ceux qui ont tant de richesses en Espagne , en Italie & aux Indes ; au lieu qu'en l'an 1530 , ils n'avoient qu'une petite pension , qui leur étoit envoyée d'Espagne , ainsi qu'eux-mêmes se témoignent. Souvenez-vous aussi , s'il vous plaît , de la perte de vos parens , de vos amis & de vos biens , de la désolation de tant de Païs , de la mort de tant de grands Capitaines , de tant de généreuse Noblesse , de tant de braves Soldats , emportés par la fureur de nos guerres , qu'ils ont toujours échauffées , comme ils font encore aujourd'hui. Et ne doutez nullement que purgeant la France de ce poison , il ne lui advienne comme aux corps qui se remettent en meilleur état par longues & grieved maladies , qui leur donnent une santé plus entiere &

plus nette que celle qu'elle leur avoit ôtée. Et quand leur Avocat vous viendra louer la magnanimité & la clémence du Roi, souvenez-vous, Messieurs, que c'est de ce Roi duquel ils ont le sang chacun jour en leurs vœux, la mort en leurs prières, l'assassinat en leurs détestables & exécrables conseils. Souvenez-vous que c'est de ce Roi auquel ils ont aidé, dès leur Fondateur Ignace, d'arracher partie de la Couronne de Navarre; & n'ont autre travail aujourd'hui, que de s'efforcer à lui ôter celle de France, qu'ils desireroient assujétir & venir à l'Espagne, comme ils ont fait le Portugal.

Sire, c'est trop patienté, c'est trop enduré ces traîtres, ces assassins au milieu de votre Roïaume. Pour votre regard, votre gloire a donné jusqu'aux Empires de la terre les plus éloignés : on ne parle plus que de vos victoires & de vos conquêtes, & le surnom de Grand vous est acquis pour jamais & consacré à l'immortalité : vos faits d'armes admirables vous ont rempli les mains pleines de palmes, foulant sous le pied de votre autorité, la témérité, la déloyauté & les dépouilles de tous vos ennemis. Mais, Sire, vous n'êtes pas au monde pour vous seul, considérez, s'il vous plaît, combien la gloire de votre nom seroit affoiblie, si on lisoit dans les Histoires, que faute d'avoir étouffé ces serpens, au moins de les avoir chassés hors du Roïaume, ils vous eussent enfin perdu, & après vous, tous vos pauvres Sujets. Sire, vous avez affaire à un ennemi patient & opiniâtre, qui ne quittera jamais qu'avec la vie ses espérances & ses desseins sur votre Etat. Tous ses autres artifices ont failli & se sont trouvés foibles. Il ne lui reste plus que son dernier remède, qui est de vous faire assassiner par ses Jésuites, puisqu'il ne peut autrement arrêter le cours de votre bonne fortune. Il patientera, il dissimulera, mais il visera toujours à son but; & tant que ces Colonies de Jésuites seront en France, où ses avis & ses paquets se reçoivent, où ses meurtriers sont exhortés, confessés, communies, encouragés, rien ne lui sera impossible. Sire, si votre générosité ne vous permet de craindre pour votre personne, au moins appréhendez pour vos Serviteurs. Ils ont abandonné femmes, enfans, biens, maisons, commodités, pour suivre votre fortune; les autres, demeurés dans les grandes Villes, se sont exposés à la bourrellerie des Seize, pour vous ouvrir les portes; & maintenant, Sire, n'aurez-vous point soin de votre vie, pour conserver la leur, qui y est inséparablement attachée? n'aurez-vous point pitié de tant de femmes, de tant de pauvres enfans, qui

1594.

PLAIDOIER
DE M. A R-
NAULD.

1594.

PLAIDOIR
DE M. AR-
NAULD.

demeureroient à jamais esclaves de l'insolence & cruauté Espagnole? Sire, il reste assez d'ennemis découverts à combattre en France, en Flandres & en Espagne, défendez vos côtés de ces assassins domestiques : pourvu que vous les éloigniez, nous ne craignons point tout le reste. L'Espagnol ne peut parvenir à notre servitude qu'au travers de votre sang ; les Jésuites ses créatures n'auront jamais repos en France, qu'ils ne l'aient répandu. Jusqu'ici le soin de vos fideles Serviteurs a empêché leurs parricides. Mais, Sire, si on les laisse parmi nous, ils pourront toujours vous envoyer des meurtriers, qu'ils confesseront, qu'ils communieront, comme Barriere : & nous, Sire, ne pourrions pas toujours veiller. Il est impossible que ceux qui tentent si souvent une même chose, ne rencontrent à la fin. Leur esprit tout ensanglanté de la mort du feu Roi, l'assassinat duquel fut projeté & résolu dans leur College, & de l'attentat tout manifeste sur votre vie, ne se donne repos ni jour ni nuit, ains va toujours rêvant, toujours tournant, toujours travaillant, pour parvenir à ce dernier point, qui est le comble de tous les souhaits & de tous les desirs des Jésuites. Sire, les considérations que ceux qui n'appréhendent nullement votre mort, vous représentent au contraire, sont autant de trahisons toutes claires & toutes manifestes. Lorsque vous aurez assuré notre vie, lorsque vous aurez assuré l'Etat de tant de grandes & puissantes Villes, en exterminant le conseil public que vos ennemis y ont encore dedans, par le moien des Jésuites, alors on vous redoutera de là les monts, & lors, Sire, on vous portera l'honneur & le respect qui est dû au premier Roi de l'Europe, au Roi qui a sur sa tête la couronne de gloire & de liberté, & au plus grand Roi de tous les Peuples baptisés. Mais tant qu'on aura espérance de vous perdre avec tous les vrais François, par les menées, les artifices & les confessions des Jésuites, on vous fera les indignités que jamais Roi de France n'a encore endurées. Sire, vous êtes le fils aîné de la plus noble, plus auguste & plus ancienne Maison qui soit sur la face de la terre : tout le cours de vos ans ne sont que trophées, que triomphes, que lauriers, que victoires que vous avez remportées de tous ceux qui ont eu l'audace de vous attendre ; toutes les prophéties vous appellent à la Seigneurie du monde ; & maintenant qui sont ces gens ici, qui sont ces traîtres, qui sont ces bâtards de la France qui vous veulent mettre en l'esprit des craintes d'offenser l'Etranger, afin que vous reteniez ces meurtriers, qui ont entreprise continuelle

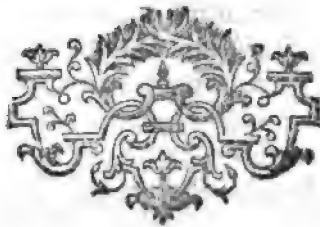
sur votre vie. Sire, les Rois de France ont accoutumé de donner la loi, & non de la prendre. Le grand Dieu des batailles qui vous a conduit par la main jusqu'au lieu où vous êtes, vous réserve à des choses encore infinies fois plus grandes. Mais, Sire, ne méprisez point les avertissemens qu'il vous donne, & chassez avec ces assassins Jésuites, tous ceux qui bâtissant leur fortune sur votre tombeau, entreprendront de les retenir en votre Roïaume.

Je conclus, à ce qu'il plaise à la Cour, en entérinant la requête de l'Université, ordonner que tous les Jésuites de France vuidront & sortiront le Roïaume, Terres & Païs de l'obéissance de Sa Majesté, dans quinze jours, après la signification qui sera faite en chacun de leurs Colleges ou Maisons, en parlant à l'un d'eux pour tous les autres : *alias*, & à faute de ce faire, & où aucun d'eux seroit trouvé en France après ledit temps, que sur le champ & sans forme ni figure de procès, il sera condamné, comme criminel de leze-Majesté au premier chef, & aiant entreprise sur la vie du Roi : & demande dépens (1).

(1) Les Jésuites, comme nous l'avons déjà dit dans une note ci-dessus, répondirent à ce Plaidoyer de M. Arnauld, par la plume de leur Pere Pierre Barny. Cette Réponse est intitulée : *Défenses de ceux du College de Clermont, contre les Requêtes & Plaidoyers contre eux ci-devant imprimés & publiés*, 1594, in-8°. page 85. Depuis ce Plaidoyer, qu'on lit aussi vers la fin du tome VI de l'Histoire de l'Université de Paris, par M. du Roullay, de même que le Plai-

doier de Louis Dollé, & les *Défenses* de Barny, M. Arnauld, après l'expulsion des Jésuites, adressa à Henri IV un autre Ecrit pour empêcher l'effet des poursuites que l'on faisoit pour leur rétablissement. Cet Ecrit de 123 pages in-8° est intitulé : *Le franc & véritable Discours au Roi, sur le rétablissement qui lui est demandé pour les Jésuites*. L'Auteur répete dans ce Discours plusieurs des faits qu'il avoit déjà allegués dans son Plaidoyer.

1594.
PLAIDOIER
DE M. ARNAULD.



1594.

RÉSOLUT. DE
L'UNIVERSITÉ.

RÉSOLUTION DE L'UNIVERSITÉ,

SOLEMNELLEMENT ET LEGITIMEMENT ASSEMBLÉE
le 18 Avril 1594, de demander que les Jésuites
soient du tout chassés (1).

ANNO Domini millesimo quingentesimo nonagesimo quarto die Lunæ decima octava mensis Aprilis : Convocata Universitas omnium Ordinum hujusce incliti studii Parisiensis apud Ædem Sancti Maturini, pro supplicatione peragenda ab Academia ad Ædem Sanctæ Capellæ Regalis Palatii Parisiensis, ad reddendas gratias Altissimo Deo pro reductione felici hujusce almæ Urbis, prosperitate & felicissimo Successu Christianissimi & Inviçissimi Domini nostri Henrici IV, Regis Francorum & Navarræ, conservatione dictæ Urbis sub ditione & protectione dicti Domini nostri Regis, ac pro quampluribus aliis rebus ad Academiam spectantibus, atque super supplicatione facta à D. & Magistro Laurentio Bourceret, Artium Doctore, de vocandis in jus Jesuitis, ut omnino ejiciantur.

Dicta Universitas debite, ut moris est, hora solita convocata ex consensu unanimi omnium Doctorem & Magistrorum singulorum quatuor Facultatum & quatuor Procuratorum Nationum, nemine repugnante, censuit & determinavit, esse annuendum supplicationi dicti D. Bourceret, ideoque in judicium & jus ritè & convenienter Jesuitas vocandos, ut ejiciantur omnino. Eam ob rem censuit Universitas ex singulis Ordinibus nominandos aliquot selectos viros, qui ea diligenter curent, quæ ad litem contra Jesuitas movendam pertinent. Unde Facultas Theologorum nominavit D. Magistrum Adrianum d'Amboise summum Regiæ Navarræ Moderatorem, & alium Doctorem quem dictus D. d'Amboise voluerit eligere, Facultas Decretorum quæ acta sunt approbavit : & quia unicus tantum Doctorem nomine Dominus Davidson aderat, promisit se nominaturum aliquem alium ex suis Doctoribus. Facultas autem Medicorum ordinavit D. & Magistrum Jacobum Cousinot. Postremo Facultas Artium nominavit dictum Magistrum Laurentium Bourceret, & D. Georgium Criton. Sic

(1) Cet Acte est aussi imprimé dans le tome VI de l'Histoire de l'Université de Paris, par du Boullay, sous l'année 1594 ; & dans

l'édition du Plaideier de M. Arnauld, fait en son temps, de même que dans la réimpression qui en a été faite en 1716.

que statutum fuit unanimiter & conclusum, nemine reclamante, per D. Jacobum d'Amboise Academiæ Rectorem, totamque Academiam, anno & die præfatis. Ainsi signé, DU VAL. Et à côté, Visa per nos Rectorem Jacobum d'Amboise. Et scellé de cire rouge.

1594.

REQUÊTE DE
L'UNIVERSITÉ

REQUÊTE DE L'UNIVERSITÉ,

aux mêmes fins.

A NOSSEIGNEURS DE LA COUR DE PARLEMENT.

SUPPLIENT humblement les Recteurs, Doïens & Facultés, Procureurs des Nations, Suppôts & Ecoliers de l'Université de Paris : Disant, que dès long-temps ils se sont plaints à la Cour du désordre venu en ladite Université par certaine nouvelle Secte, qui a pris son origine, tant en Espagne qu'ès environs, prenant la qualité ambitieuse de la Société du Nom de Jesus; laquelle de tout temps, & nommément depuis ces derniers troubles, s'est totalement rendue partielle & factrice de la Faction Espagnole, à la désolation de l'Etat, tant en cette Ville de Paris, que par tout le Roïaume de France & dehors, chose dès son avancement prévue par lesdits Supplians, & signant par le Decret de la Faculté de Théologie, qui fut lors interposé; portant que cette nouvelle Secte étoit introduite pour enfreindre tout ordre, tant politique, que hierarchique de l'Eglise, & nommément de ladite Université, refusant d'obéir au Recteur, & encore aux Archevêques, Evêques, Curés & autres Supérieurs de l'Eglise. Or, est-il qu'il y a trente ans passés, que les Suppôts de ladite prétendue Société de Jesus, n'aïant encore épandu leur venin par toutes les autres Villes de la France, aïns seulement dans cette Ville, présenterent leur Requête, aux fins d'être incorporés en ladite Université: laquelle cause aïant été plaidée, fut appointée au Conseil, & ordonné que les choses demeureroient en état, qui étoit à dire, que les Jésuites ne pourroient rien entreprendre au préjudice dudit Arrêt. A quoi toutesfois, ils n'ont satisfait, ains qui plus est, mêlant avec leurs pernicieux desseins les affaires d'Etat, n'ont servi que de Ministres & Espions en cette France, pour avantager les affaires de l'Espagnol, com-

Tome VI.

A a

1594.
REQUÊTE
DE L'UNI-
VERSITÉ.

me il est notoire à un chacun. Laquelle Instance, appointée au Conseil, n'a point été poursuivie, ni même les Plaidiers levés de part & d'autre, étant par ce moien périe. Ce considéré, nosdits Sieurs, il vous plaife ordonner que cette Secte sera exterminée, non-seulement de ladite Université, mais aussi de tout le Roïaume de France, requérant à cet effet l'adjonction de Monsieur le Procureur Général du Roi, & vous ferez bien. Ainsi signé, LE ROYER. Et à côté, d'AMBOISE, *Academiae Redor*. Et scellé de cire rouge.

Extrait du privilege.

IL est permis à Mamert Patisson, Imprimeur du Roi, d'imprimer & vendre le Plaidier de Maître Antoine Arnauld, Avocat en Parlement, pour l'Université de Paris, Demanderesse, contre les Jesuites, Défendeurs: avec défenses à tous Imprimeurs & Libraires de l'imprimer ni vendre, sinon de ceux qu'aura imprimé ledit Patisson, jusqu'après le temps de six ans, sur peine de confiscation & d'amende. Donné à Paris le treize Août 1594. Signé, Par le Conseil, COGUIER.



Avis au Lecteur.

L'UNIVERSITÉ de Paris aiant présenté requête à la Cour de Parlement tendante à ce que les Jésuites fussent exterminés de tout le Roïaume de France ; la plupart des Curés de cette Ville intervinrent , se plaignant que les Jésuites entreprenoient sur leurs Paroisses sans leur permission , & troubloient la Hierarchie Ecclesiastique par l'intrusion de leur Ordre , qui n'a été reçu ni approuvé de l'Eglise Gallicane. Je fus chargé de cette cause, en laquelle j'ai retranché plusieurs points qui avoient été touchés par M. A. Arnauld, plaidant pour l'Université, comme ceux qui secon- dent sont contraints de faire pour éviter les redites. J'ai donné cet avis au Lecteur, afin qu'il excuse les défauts de mon Plaidoyer qui est manqué, s'il n'est mis à la suite de celui de l'Université : & qu'il juge aussi que le premier aiant ému les esprits, il me falloit commencer par le même ton par où l'autre finissoit.

P L A I D O Y E R

De M. Louis Dollé , Avocat en la Cour de Parlement ,

POUR les CURÉS de la Ville de Paris , Demandeurs :

CONTRE les JESUITES , Défendeurs.

Des 13 & 16 Juillet 1594 (1).

MESSIEURS,

Le Senat de Rome aiant condamné les Sacrifices d'Isis & Serapis , ordonna que leur Temple seroit ruiné , afin que les Prêtres Isiaques perdissent à jamais l'espérance de s'y habituer.

(1) Ce Plaidoyer fut imprimé à Paris par Mamert Patisson, avec privilege, en 1595, in-8°. M. d'Argentré, Evêque de Tulles, l'a fait aussi réimprimer dans sa *Collectio judiciorum de novis erroribus*, in-fol. tom. II, pag. 510 & suiv. Quant à l'Auteur, voici ce qu'en dit Loyseau dans sa liste des Avocats de l'année 1599, dans ses *Opuscules* in-4°. pag. 605 & 606 :

» Louis Dollé, après avoir paru longtems
» avec éclat dans le Barreau, en fut tiré par
» la Reine-Mere, Marie de Médicis, lors

» Régente, pour être employé dans le Con-
» seil du Roi, où il refusa les Sceaux, ne
» s'estimant pas assez riche pour soutenir
» cette Charge avec dignité, & se contenta
» d'être Intendant des Finances, où l'on
» peut dire, à son honneur, qu'il a vécu
» avec telle modération, qu'il n'y a acquis
» que des biens très médiocres. Car il n'a
» gueres moins gagné que dans sa Vacation
» d'Avocat, en laquelle il fut fort employé
» que dans le maniement des trésors du Roi,
» où l'on acquiert à présent, en peu de

1594.

PLAIDOÏER
DE M. DOLLÉ

Ceux qui eurent charge de cette exécution , furent saisis d'une fraïeur superstitieuse , & n'y osèrent mettre la main , de peur qu'en violant les Autels de ces Dieux étrangers , ils ne fussent foudroïés , comme on les en menaçoit. Mais le Consul L. Emilius Paulus , assuré que tout ce qu'un Citoyen faisoit pour le bien de son Pais , étoit agréable à Dieu , dépouilla sa robe de pourpre , prit la hache en main , & le premier enfonça la porte , pour donner exemple aux autres de faire comme lui. Il est aujourd'hui question de savoir , si on doit chasser du milieu de nous des Etrangers , qui introduisent un nouvel Ordre qui n'est pas approuvé de l'Eglise Gallicane , desquels la vie , les mœurs , & la doctrine sont condamnées de long-temps en l'esprit de tous les gens de bien ; parceque sous prétexte de piété & de dévotion , ils sapent peu-à-peu les fondemens de l'Etat , débauchent le Peuple de l'obéissance naturelle qu'il doit à son Roi , lui dérobent le cœur de ses Sujets , pour les donner en proie au plus grand & plus dangereux des ennemis de la France , qui bâtit de ses ruines , & comme un cruel Python cherche à dévorer ses enfans. Cette poursuite n'est pas nouvellement inventée par les Demandeurs ; il y a plus de trente ans que ce point a été mis en délibération : mais ceux qui traitoient ce même sujet , n'avoient point l'avantage que nous y avons : parcequ'ils ne parloient que par conjectures de l'avenir , dans lequel il n'y a que les plus clair-voians qui puissent pénétrer.

Nunc vero manifesta fides , Danaumque patefcunt
Insidiaz.

« temps , des richesses qui sont au-delà de
« celles des Princes , que la multitude des
« années & les alliances ont dotés de longue
« main. Le principal talent de ce célèbre Avocat étoit l'éloquence , accompagnée d'un
« grand jugement & de beaucoup de littérature. Il n'est pourtant resté de ses grandes Actions , que le Plaidoyer qu'il a fait
« pour les Curés de Paris contre les Jésuites , & la présentation des Lettres de provision
« du Gouvernement de Guyenne , qu'il fit
« au Parlement pour feu M. le Prince , en
« 1597. Tous ses papiers aiant été dissipés
« après sa mort , laquelle prévint sa disgrâce
« en Cour , comme a remarqué Antoine
« Loyfel en une Epitaphe qu'il lui a faite ,
« que j'ai trouvée parmi ses papiers , écrite
« de sa main en vers.

C. V. Ludovici Dolai Epitaphium:

Ter quinos soles stadio regnasse forensi ;
Reginæ pariter curasse negotia matris.
Ascitum arcanis sacre regalis aulæ ,
Non ideo cuiquam fas te dixisse beatum.
At toga te bis sex ulnarum serica quando
Condecorat, fragilis fortunæ ac forsân iniquæ
Maturâ vultum morte avertisse minacem ;
Felicem dixisse docent præcepta Solonis.

IV. Non. April. 1616.

Il a laissé un fils qui a été Correcteur en la
Chambre des Comptes de Paris.

Le ressentiment du mal qu'ils ont fait , & l'apprehension d'un plus grand , nous doivent faire courir au remede. Mais il y a des ames superstitieuses qui n'y osent toucher , & imitent les Juifs qui n'osant se défendre le jour du Sabat , aimèrent mieux se laisser meurtrir , que de résister à ceux qui veulent faire un Fort de l'Eglise , pour nous réduire en servitude. Il y en a quelques-uns de ces esprits foibles , qui sont au reste gens de bien , mais sont épouvantés de quelques terreurs paniques , & pâlisent au seul nom de Religieux , *seu triste bidental. Moverint incesti. Nihil in speciem fallacius est , quàm prava Religio : ubi Deorum numen sceleribus pretenditur , subit animum timor , ne fraudibus humanis vindicandis divini juris immistum aliquid violemus.*

En cette anxiété , Messieurs , toute la France jette les yeux sur vous , dis-je , qui avez toujours vengé ses injures , sans vous laisser emporter à ces vaines apprehensions , qui du naturel des crocodiles , ne font mal qu'à ceux qui les craignent. Elle s'attend que non-seulement vous ordonnerez , mais aussi que sans crainte de ces foudres menaçans , vous représenterez le courage de ce généreux Consul , que vous dépouillerez la robe , & prendrez la coignée pour commencer un si mémorable exploit. Je me mécompte , Messieurs , & me laisse aller au fil de cette comparaison : vous n'aurez pas la peine de cette exécution , vous trouverez encore un bon nombre d'Emiles , s'ils trouvent en vous la résolution de cet ancien Senat. Graces à Dieu , la fortune de France n'est pas si basse , qu'il faille quitter la robe ; au contraire , il lui faut donner l'honneur de cette victoire , qui sera beaucoup plus absolue , que si elle étoit gagnée à coups de main : parceque l'éclat de votre pourpre chassera ces enfans de ténèbres , dissipera leurs impostures , & défilant les yeux du Peuple , lui fera croire que la doctrine qu'il a reçue pour se révolter contre son Prince , est mauvaise , puisque vous en aurez condamné les auteurs.

Les Demandeurs , pour qui je parle , ont eu ce même but en cette cause , & ont pensé que le nom qu'ils ont parmi le Peuple , qui ne connoît point de plus forte raison que l'exemple , lui fera trouver bon ce qu'ils demandent , & fera rejeter aux foibles esprits ce qu'ils verront improuvé de ceux qui ont charge de leurs consciences , & sur lesquels la calomnie des Jésuites n'a point de prise. S'ils étoient du nombre de ceux , qui ont servi de proie aux méchans durant ces troubles , s'ils avoient été

1594.
PLAIDOYER
DE M. DOLÉ.

chassés, pillés, rançonnés, emprisonnés, quelqu'un pourroit dire qu'ils porteroient la main à leur mal en faisant cette poursuite, qu'ils voudroient sacrifier à la vengeance, & que la mémoire du passé les piqueroit plus que la crainte de l'avenir : mais ils sont exempts de ce soupçon : parceque la plupart d'eux ne sont point sortis de cette Ville, où combien qu'ils vissent beaucoup de désordres, si n'ont-ils point voulu abandonner le Peuple malade. Et tout ainsi que ce Capitaine Romain voyant fuir sa Troupe, courut se mettre au-devant, afin qu'il semblât qu'ils suivissent leur Chef, & que ce faisant, il couvrît leur honte, & leur sauvât l'honneur, qu'ils n'eussent plus tenu cher, s'ils l'eussent une fois perdu du tout ; ainsi les Demandeurs y sont demeurés pour détourner les mauvais conseils, à l'exemple de Chusai, & afin qu'adoucissant l'aigreur des esprits, ils les pussent ramener en leur bon sens, comme il est advenu. Ils savent bien que cette cause publique est de la charge de Monsieur le Procureur Général, qui est l'œil du Roi, la langue de l'Etat, le Syndic de nos mœurs, & le premier moteur & réformateur de la Police du Roïaume, auquel ils ne veulent point envier cet honneur, & le prévenir en cette poursuite, en laquelle Monsieur Brulart, grand exemple de la juste sévérité, leur a ouvert le pas, & a été suivi de ses successeurs. Mais tout ainsi que le sage Enée ne dédaigna point d'écouter le Grec qu'Ulysse avoit délaissé parmi les Cyclopes, & apprit de lui ce qu'il ne pouvoit savoir, que d'un qui eut couru le danger : ainsi les Demandeurs qui ont vécu parmi les Jesuites, lorsqu'ils ont mis au jour leurs desseins longuement dissimulés, ont pensé que la Cour prendroit de bonne part leur avertissement, & loueroit l'intention qu'ils ont de s'armer à l'extirpation d'une Secte si pernicieuse, non-seulement à l'Etat, mais aussi au repos & tranquillité des consciences, qui sont gênées & tourmentées par les dangereuses opinions qu'ils y ont semées, & qui ne s'assureront jamais en l'obéissance du Roi, qu'elles ne soient nourries d'une meilleure doctrine.

Lorsque cette question fut premièrement agitée en cette Cour, M. Pierre Verforis (1), qui plaidoit pour les Jesuites,

(1) Pierre Verforis, d'une famille des environs de Falaise en Normandie, dont le premier nom étoit *le Tourneur*, étoit fils de Pierre Verforis, Seigneur de Fontenay-le-Vicomte, de Marcilly, de Montoger en Paris, Avocat au Parlement de Paris, mort

le 16 de Mars 1559, âgé de soixante-dix-huit ans, & de Marguerite Robinet. Il naquit le 16 de Février 1528, hérita des Terres de son pere, & fut comme lui Avocat au Parlement de Paris. Ce fut lui, comme M. Dolé le rapporte, qui plaida en 1564 pour

se défendoit contre les Curés , qui se plaignoient de leurs entreprises , disant , qu'il y avoit été pourvu par l'Assemblée de Poissy, *facto ipsa*, qu'ils n'avoient rien entrepris, que les Curés ne se plaignoient pour le passé, seulement vouloient prohiber qu'on n'entreprît à l'avenir, ce qui étoit lors consenti & accordé par eux. Il faut qu'ils cherchent à présent quelque nouvelle défense : le temps a montré que les Curés avoient aussi juste occasion de craindre ces nouveaux Moissonneurs , qu'avoit l'Université. Car tout ainsi qu'ils ont rompu l'ordre de l'Université , depuis qu'ils s'y sont glissés , aussi ont-ils perverti la Hierarchie Ecclésiastique , se sont portés en Curés universels , & ont aboli le respect que les Paroissiens devoient à leurs Pasteurs ordinaires. L'Université vous a fait ses plaintes , & fait toucher au doigt le mal qui est prévenu d'une si longue tolérance. Les inconveniens qui vous ont été représentés , vous feront juger qu'il est bien dangereux de leur laisser l'institution de la jeunesse , & de commettre à la discrétion de ces Etrangers cette petite semence de la République , qui se ressent toujours de sa première nourriture :

Serpente ciconia pullos

Nutrit, & inventa per devia rura lacerta;

Illi eadem sumtis quærunt alimonia pennis.

Mais toutesfois ce n'est pas leur dernier but que de ruiner l'Université ; l'institution des enfans n'est qu'un moien de s'insinuer dedans les Villes: & tout ainsi que ce Géométrien promettoit de soulever toute la terre , si on lui bailloit un autre lieu ferme pour asséoir le pied de ses machines , aussi depuis qu'ils sont entrés en une Ville , par les Ecoles ils gagnent facilement le reste , & n'y a lieu où ils ne se fourrent impudemment :

Instant, morantur, persequuntur, occurrunt,

Et hinc & illinc , usque quaque , quacunque.

Les Jesuites contre l'Université de Paris, pour laquelle Etienne Pasquier parloit. Il fut député aux Etats de Blois en 1576, & y porta la parole pour le Tiers-Etats. Devenu âgé, il fut très recherché pour les consultations. Il fut Chef du Conseil de MM. de Guise, pour lesquels il se passionna tellement, qu'ayant appris le malheur arrivé à Blois au Duc de Guise, il en mourut de douleur en moins de cinq heures de temps le 25 Décembre 1588.

Il avoit épousé Marguerite Coignet, dont il laissa plusieurs enfans. Voiez le Moreti de 1732 & le Supplément de 1735. M. Piganiol de la Force a eu tort de le nommer Jean dans sa Description de Paris, in-12, tome VI, p. 299, & de le confondre avec un autre Pierre Verforis, mort le 2 de Décembre 1629, & inhumé chez les Chartreux de Paris.

1594.

PLAIDOIER
DE M. DOLLÉ.

1594.
PLAIDOÏER
DE M. DOLLÉ.

Lorsqu'ils vinrent en cette Ville , ils ne demandoient que la permission d'enseigner ; mais depuis ils y ont eu deux maisons , & durant les troubles avoient jetté l'œil sur le bâtiment du parc des Tournelles , pour s'y bâtir une troisième Colonie. L'Empereur Alexandre Severe voulant recevoir la Religion Chrétienne à Rome , deux de ses amis l'en dissuaderent pour le danger qu'il y avoit que tout le Peuple Romain ne se fit Chrétien , & que la Majesté de l'Empire ne s'altérât avec la Religion. Cette crainte étoit vaine , parceque les Chrétiens fussent néanmoins demeurés Romains , & eussent maintenu la dignité de leur République ; mais un semblable conseil seroit ici bien plus à propos : car si les Jésuites sont supportés plus longuement , si par votre douceur vous les laissez prendre racine en ce Roïaume , il se faut attendre que tout le Peuple deviendra Jésuite , c'est-à-dire , délaissera d'être François , méprisera les mœurs Françaises , & supportera plus volontiers la tyrannie d'un Etranger , que le gouvernement de son Prince légitime ; tout ainsi que les Cheyres qui se sont laissées sucer aux serpens , les recherchent puis après , & perdent l'amitié de leur propre géniture. Il y a plus de quarante ans que les Jésuites furent réprouvés , de l'avis de toute la Sorbonne ; néanmoins ils se vantent d'avoir pour eux un Decret de la Faculté de Théologie , qui s'est retractée depuis la première assemblée de l'Université , où il n'y eut qu'un esprit & une voix. Jugez , Messieurs , si ces hommes ont l'esprit de division , puisqu'ils font vaciller une si célèbre Compagnie : & les voyant soutenus de ceux qui autrefois étoient leurs plus grands adversaires , jugez s'ils ont profité en nos divisions , s'ils se sont accrus de nos ruines , vu que dedans les troubles , ils ont trouvé leur affermissement. Si ces graves & vénérables Théologiens , qui ont autrefois condamné les Jésuites , se pouvoient relever du tombeau , pour contempler ce que leurs successeurs font aujourd'hui , quelle honte ils auroient de voir qu'ils assistent les Jésuites de leur autorité , & que par leur Decret ils les appellent *venerabiles Patres Societatis Jesu* , qui sont titres défendus par vos Arrêts ! Mes Parties qui font du corps de la Sorbonne , n'auront point de part à ce deshonneur , ils veulent persévérer en la résolution de leurs prédécesseurs , laquelle n'aura pas moins d'autorité que ce prétendu Decret de leurs Ecoliers. Il est vrai que les Jésuites m'ont dit en communiquant , que je n'étois point recevable en mes conclusions , parceque je n'avois charge que de peu de Curés. Je répons & reconnois franchement ,

chement, que je n'ai pas charge de tous, que je ne suis point pour des Bouchers, des Hamiltons, & autres semblables noms de sédition : mais la suffisance, la doctrine & la probité de ceux pour qui je parle, fera juger à la Cour, que le moindre d'eux *esse debet instar omnium*. Si entre les Ecclésiastiques de Paris il y a cent hommes de bien, si cinquante, si dix, si deux, la Cour ne rejettera point leur juste Requête, & suppléeront le défaut de ceux qui sont encore prévenus de l'opinion des Jésuites, qui ont perverti les jeunes Théologiens, depuis qu'on leur a permis d'aller étudier chez eux.

Mes Parties donc vous supplient très humblement, Messieurs, de prendre les raisons qu'ils veulent déduire, autres que celles de l'Université, à laquelle ils laissent le discours de ses droits & privilèges, & la plainte de ceux *corrumpunt totum qui puerile secus*. De notre part, nous soutenons que les Jésuites ne sont point en la Hiérarchie Ecclésiastique, ni comme Prêtres séculiers, ni comme réguliers, qui est tout ce qui nous touche, & que nous leur voulons disputer. Et afin que le combat soit égal & de pair à pair, nous ne nous voulons ici prévaloir du fait des troubles ; nous leur permettons de s'aider de la clémence du Roi ; nous ne toucherons pas aux hommes, mais nos raisons porteront sur l'institution de leur Ordre, que nous appellons College illicite : parcequ'il n'a jamais été reçu en France. L'avis du Colloque de Poissy fait foi de ce point ; je n'en veux pas de meilleurs témoins qu'eux-mêmes. Voici les propres termes du Plaidoyer de M. Pierre Verforis, qui autrefois étoit leur Avocat. » Pour répondre donc l'état de cette cause, & les conclusions de notre Requête, elle ne tend pas à la réception de cet » Ordre, (car cela n'est point demandé) & quand on le demandera, il sera tout à temps de le disputer ». Si je me veux contenter de rendre à ma cause ce que je lui dois, je peux ici faire fin. Les Jésuites, en l'an soixante-quatre, n'avoient point demandé que leur Ordre fût reçu en France ils ne l'ont demandé, ni obtenu depuis : il est donc vrai qu'ils sont entrés en l'Eglise par la fenêtre, & en larrons, puisqu'ils y sont venus sans congé. Mais il faut dire ce qui est : lorsque votre Avocat disoit ce que j'ai tiré de son plaidoyer, il vouloit servir à sa cause. Car à la vérité vous n'aviez pas eu faute de cœur, ni de conseil, à rechercher l'approbation de votre Ordre : mais vous faisiez semblant de ne point desirer ce qu'on vous avoit refusé. Nos Maîtres, bien conseillés, jugerent qu'il valloit mieux réformer les anciens, que

1594.
PLAIDOYER
DE M. DOLLÉ.

d'en recevoir un nouveau, qui venoit de l'invention d'un Espagnol, & ressentoit son auteur. Ils craignoient de prendre des épines avec des roses, & d'introduire avec la Religion des mœurs étrangères, qui nous sont fatalement dangereuses. Car ainsi que les Poètes ont dit que le bonheur des Phéaciens finit aussi-tôt que les Etrangers y furent entrés : aussi avons-nous éprouvé que ce mélange nous est nuisible, & que l'inhospitalité nous seroit plus utile que notre facilité naturelle. Il est vrai que les François aiment la nouveauté, mais c'est en toute autre chose qu'en la Religion, qui n'a rien de muable, & ne s'édifie point par la variété de nouvelles cérémonies. On dit qu'il y a une sorte de chêne qui se nomme *æsculus*, qui a les racines aussi longues que les branches,

--- Quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice ad Tartara tendit.

La vraie Religion lui ressemble, elle doit avoir autant ou plus de solide fondement, que d'apparence extérieure. Le meilleur Ordre de tous les Religieux, est le plus ancien : parceque c'est le plus simple. Les premiers Anachorettes vivoient en cette simplicité ; mais depuis qu'ils commencèrent à regarder derrière eux, à retourner sur leurs pas, & que pour enseigner le Peuple, ils se remêlerent au monde, ils sentirent aussi-tôt la contagion des vices, qui les fit mépriser. Cela fut cause d'instituer de nouveaux Ordres de Moines, qui pour se recommander, inventerent de nouvelles cérémonies, nouvelles austérités, nouveaux habits : ce qui vieillit peu-à-peu en l'esprit du vulgaire, qui n'a le jugement que dans les yeux. Les Jésuites sont venus les derniers, qui, pour avoir aussi la grace du Peuple, ont surpassé tous les autres en nouveauté de doctrine, & excès de cérémonies : à cause de quoi les anciens Théologiens les jugerent pernicieux à l'Etat & à la Religion, qui craint toute sorte de changement, & , comme le cube des Géomètres, doit toujours avoir une même face. Et pour cette même occasion les Romains ne reçurent jamais chez eux la superstition des autres Nations, & en bannirent toutes cérémonies inusitées. *Quoties (dit un Auteur) hoc patrum avorumque ætate negotium est Magistratibus datum, ut sacra externa fieri vetarent : sacrificulos, vates, foro, circo, Urbe prohiberent : omnem disciplinam sacrificandi, præterquam more Romano, abolerent. Judicabant enim prudentissi-*

mi viri divini humanique juris, nil æque desolanda Religionis esse, ubi non patrio, sed externo ritu sacrificaretur. Vous dites que votre Ordre est reçu à Rome, en Italie, en Espagne; que le Pape est le Chef de la Hiérarchie de l'Eglise, duquel dépend toute la Jurisdiction qui est en l'Eglise: vous pensez par là nous lier la langue & les mains, & nous dites en un mot:

-- Pueri facer est locus, extra

Me ite ---

Vous savez quelle réponse je vous dois faire: je ne doute point de la puissance du Pape, *sed appello Tribuno*, j'invoque les Libertés de l'Eglise Gallicane. Si vous m'en demandez preuve, comme vous avez accoutumé de vous en moquer, & d'appeler ces Libertés Hérésies, *confugiam ad statuum mei Cæsaris*: je vous montrerai sa Couronne pour toute preuve, & si vous n'en êtes contens, à l'exemple de cet ancien Gaulois, j'y ajouterai son épée. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en disputer, je vous dirai seulement, qu'il y a plus de trente Religions en Italie, qui n'ont point passé les Monts, entre lesquelles est celle des Jésuites, surnommés Scobotins, & de ceux qui se sont appelés les Prêtres du bon Jesus, que ces beaux titres n'ont pas autorisés entre nous: & pour cela les François n'ont pas laissé d'être enfans très obéissans de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine. Ne pensez donc plus que les loix de police de Rome puissent obliger la France, par trop jalouse de sa liberté, pour endurer des Garnisons d'Etrangers, dont les mœurs, les regles, la doctrine lui sont suspectes. Vous avez touché en un mot ce qui nous éloigne de vous: l'humanité & gaillardise François ne se peuvent aisément accorder avec la gravité & sévérité Espagnole. (Ce sont les épithetes que vous donnez à nous & à nos Ennemis). Nous ne vous saurions voir de bon œil, parceque depuis que vous êtes parmi nous, vous ne vous êtes point apprivoisés, vous vous tenez couverts, vous cachez votre vie à tout le monde, *monstri nescio quid alitis*. Si vous êtes Prêtres séculiers, pourquoi vous retirez-vous en des Couvents? Si Religieux, pourquoi avez-vous honte de le confesser? L'institution de votre Ordre a un beau frontispice, vous vous obligez aux vœux ordinaires des Religieux, vous faites profession d'humilité & de mendicité; mais on dira de vous ce que Diogenes disoit des Lacédémoniens mal vêtus:

Bb ij

1594.
PLAIDOÏER
DE M. DOLLÉ.

alter fastus, vous couvrez de plus hautes conceptions sous cette feinte simplicité ; sous vos haïres, vous cachez le pourpre ; sous vos cendres, un feu d'ambition. On vous adaptera ce trait du Comique :

Ατὰρ τίποτ' ἐς τὴν γῆν βλέπουσιν οὐτοί ;
Ζητοῦσι οὗτοι τὰ κατὰ γῆς :

Vous portez la vue en terre , parceque vous y cherchez les biens & les honneurs. Je vous supplie , Messieurs , considérer combien leur progrès est merveilleux. Car depuis l'an 540 , qu'ils furent confirmés & limités au nombre de soixante qu'ils ne pourroient surpasser , ils ont fait bâtir plus de quatre cens résidences , se sont multipliés jusqu'à sept ou huit mille en si peu de Provinces où ils sont tolérés , sont devenus Inquisiteurs de la Foi, Evêques & Cardinaux, à quoi les autres Moines ne sont parvenus deux cens ans après leur première Institution , quoiqu'elle ait commencé par quelque saint personnage. Ceux qui ont travaillé le moins en la vigne du Seigneur , & qui n'ont point supporté la chaleur du jour , sont les mieux récompensés ; le Roïaume de l'Eglise est en proie , & *violenti rapiunt illud*. Je reciterai à ce propos ce qu'un Historien , qui étoit de leur Ordre , dit de leur arrogance & présomption : voici ce qu'il écrit en la vie du Pape Paul IV , liv. 6 , après avoir parlé des Théatins : *Hi sunt alii à Jesuinis ; nam hi sibi videntur soli societatem contraxisse cum Jesu : vulgus tamen eos quoque Theatinos in Italia , Hispaniaque vocare solet , cum Nolæ in Campania Jesuini dicantur , Ferrariæ Scobotti , Bononiæ Presbyteri Sanctæ Luciae , Mutinæ Reformati Sacerdotes , in Hispania Ignatiani , à Principe Sedæ Ignatio Loyola , milite Cantabro , aliaque passim nomina habeant , & à Paulo III , confirmati dicantur. In eo sanè nimium sapientes , quod se putant cælo vel ipsi quandoque imperaturos*. Que si leur ambition nous déplaît , leur avarice ne nous fait pas moins de mal ; car sous la profession de pauvreté , ils ont amassé tant de richesses , qu'elles égalent celles des plus Grands Monarques , & multiplieront par leurs artifices , si vous n'y donnez ordre. Ils interpretent leur vœu tant à leur avantage , que la jouissance de tous les biens de la terre n'y fait point de breche. Voici les mots de leur Regle : *Voveant singuli & universæ perpetuam paupertatem : declarantes quod non solum privatim , sed neque etiam communiter possint pro Societatis sustentatione , aut usu*.

ad bona aliqua stabilia, aut ad proventus, seu introitus aliquot, jus aliquod civile adquirere : sed sint contenti usu tantum rerum

1594.

PLAIDOIER

DE M. DOLLÉ.

ad necessaria sibi comparanda. Mais ils se rient des Jurisconsultes, qui disent que l'usufruit ne peut être perpétuellement séparé de la propriété, & ajoutent, *possint tamen habere in Universitatibus Collegium seu Collegia habentia redditus, census, seu possessiones, usibus necessariis studentium applicandas, retentiâ penes Præpositum & Societatem omnimodâ gubernatione seu superintendentiâ supra dicta Collegia, & dictos studentes.* Leurs vœux ne sont donc que chimères & secondes intentions, par lesquelles néanmoins ils ont si bien échauffé la charité de notre siècle, (que chacun dit être refroidie) qu'ils sont les plus riches de ceux qui prennent le titre de pauvreté. Ils relâchent ainsi l'obligation de tous leurs autres vœux, comme il leur plaît : car leur principale Règle est de n'en avoir point de certaine. Voici ce que disent leurs Constitutions : *Ratio vivendi in exterioribus quidem communis est, nec ullas pœnitentias externas, aut corporis afflictiones ordinarias, ex obligatione subeundas habet : ex constitut. 4. & 16.* Tout gît en la volonté de leur Général, auquel le Pape Paul III donna permission de faire de nouveaux Statuts, & de changer, ou du tout abroger ce que leur avoit laissé leur premier Instituteur. *Quàm multa dantur operis oculis ?* L'indulgence des Papes a élevé cette nouvelle Secte, non-seulement par-dessus les Curés, mais aussi les Evêques & Archevêques. La Bulle du Pape Paul IV, l'an 1555. 3 Junii, *tribuit eis facultatem absolvendi ab omnibus casibus, etiam iis qui non sunt in Bulla Cœnæ Domini comprehensi, ab iis etiam qui sunt Apostolicæ Sedi soli reservati, vota & peregrinationes pro tempore commutandi, Missam ante diei exortum, & post meridiem celebrandi, Ecclesiastica Sacramenta administrandi, Officium Romanum novum, non ex præcepto, sed ex libertate dicendi.* Qui pourroit supporter ces hommes insupportables ? Le Pape Jules III, par la Bulle du 22 d'Octobre 1552, donne pouvoir aux Jésuites profès, de dispenser des jeûnes & des viandes défendues. Celle du Pape Paul III, 15. cal. Novemb. 1549, permet au Général des Jésuites de dispenser ceux qui sont en irrégularité, & d'absoudre les Hérétiques : toutesfois le Pape prétend que toute l'Eglise Gallicane ne le peut faire. Gregoire XIII en l'an 1575, leur donne permission de converser avec les Hérétiques, & à cette fin de changer d'habit, & se déguiser : ce qui est contraire aux Constitutions Canoniques. c. vidua 20.

1594.

PLAIDOIER
DE M. DOLLÉ.

q. 1. c. *Episcopi* 21. q. 4. Il leur donne aussi pouvoir de corriger toutes sortes de livres, & notamment *emendandi Patrum scripta*. De quoi ont fait comment ils ont abusé, en dépravant les plus beaux monumens de l'antiquité : ce qui achevera de ruiner les bonnes lettres, tout ainsi que la témérité de certains ignorans, qui faisoient des abrégés des bons livres, il y a huit ou neuf cens ans, les a entièrement corrompus. Mais entre tous ces privilèges, il y en a un, qui est merveilleusement préjudiciable aux Demandeurs ; car le Pape Paul III, en la Bulle cotée ci-dessus, permet au Peuple de sortir de sa Paroisse, & laisser ses Pasteurs ordinaires, pour aller recevoir les Sacremens de la main des Jésuites. Et Grégoire XIII, en la Bulle de l'an 76. du 16 de Juillet, les fait Superintendans de toute l'Eglise : *animadvertere tam in Clerum, quam in Plebem, ut ritè & more Romano, rectè, devotè, reverenter, ornatè, decenter cuncta peragantur*. Les voilà Maîtres des cérémonies, les voilà Curés & Pasteurs universels, *sed periodicital, & Circumcelliones, & verè Hamaxariz Episcopi* (1). Encore ne se sont-ils pas contentés d'attenter à l'Ordre Ecclésiastique, ils ont donné jusqu'au temporel. La Bulle de *Pius IV*, 14. *Aprilis anno 1561, dat eis potestatem ædificandi Collegia ubicunque locorum voluerint*. Et le premier qui les a autorisés, leur permet de graduer en privé leurs Ecoliers, de lire & enseigner publiquement en toutes Universités, de demeurer où il leur plaît ; exempte leurs héritages du paiement des dixmes, & de toutes autres contributions, en ces termes : *Ipsa verò Societas, & illorum bona, ab omni superioritate, jurisdictione, & correctione omnium sunt exempta, liberata, & sub A. S. protectione*. Les Loix de l'Eglise & de l'Etat ne sauroient compatir avec ces grands privilèges, & vous ne vous sauriez garder d'en user : qui plus est, vous en obtenez tous les jours de plus précieux, contre les défenses qui vous en furent faites en l'Assemblée de Poissy. Il faut ajoûter à cela que vous avez un vœu spécial d'obéissance à votre Général, que vous reconnoissez & reverez comme Jesus-Christ en terre : & le plus haut point de votre Religion, est de se mortifier en soi-même, étouffer toutes ses volontés, perdre son libéral arbitre, pour se conformer à l'intention du Supérieur, sans entrer en considération de ses

(1) C'est-à-dire, des Charlatans, des Circumcellions, des Evêques ambulans. On appelloit *Circumcellions*, des Vagabonds qui couroient le Pais en habits de Religieux. Il

y a eu aussi des Hérétiques, appelés *Circumcellions*, qui se tuoient eux-mêmes pour passer pour Martyrs. Voyez Isidore, Liv. 8 de ses Origines, chap. 5.

mérites. Ignace, écrivant aux Jésuites de Portugal, dit qu'il veut bien que les autres Religieux surpassent les siens en austérité de vie, pourvu qu'ils excellent en la parfaite obéissance, qui gît à renoncer à son propre jugement, pour se conformer du tout à celui du Supérieur, quelqu'il soit. Voici les mots de leur Règle : *Omnes perfectæ obedientiæ se dedant, Superiorem, quicumque ille sit, & subordinatos Officiales, qui ex ipso auctoritatem habent, in omnibus quæ ad ipsorum Officia pertinent, loco Christi agnoscant, & perinde à Divina Providentia per Superiorem regi se sinant, ac si cadaver essent, aut baculus in manu senis. Constit. 31. 36. 38.* Mais peut-être que cela se pourroit interpreter sainement, si eux-mêmes n'avoient mis ce précepte hors de toute exception : comme l'on voit en la 32 Règle, qui enjoint d'obéir au Chef *per omnia & in omnibus*, bien qu'il commande des choses difficiles & répugnantes au sens commun. Voici ce que j'en ai trouvé en un de leurs livres, qui sont très difficiles à recouvrer, parcequ'il leur est défendu de communiquer leurs Réglemens : *Si quando tempus inciderit, quo mihi videatur à Superiore meo quid præcipi quod contra conscientiam meam sit, Superiori verò aliud videatur, illi potius quàm mihi credam.* Y a-t-il rien plus éloigné de la pureté Chrétienne, que cette aveugle obéissance ? Si votre Supérieur vous commande d'aller caïmander d'huis en huis, de porter des habillemens déchirés, de manger à terre, de vous vautrer dans la fange, de vous baigner en hiver, (vous tentez ainsi vos Néophytes) pensez-vous que cela vous soit réputé à justice ? Que faites-vous autre chose qu'imiter les idolâtres Sacrifices de Mithra (1) ? Dieu nous a donné la raison comme un flambeau, pour adresser le cours incertain de notre vie ; ces gens ici la laissent, pour suivre la volonté d'autrui, quelque bestiale qu'elle soit. Et tout ainsi que les Scythes n'ayant point de vin, s'enivroient avec des parfums d'herbes brûlées, & prenoient plaisir à chasser la raison de son siège, & s'endormir le jugement ; ainsi ces hommes s'affoi-

(1) Mithra est un nom sous lequel les Perses adoroient le Soleil. Ils le représentoient avec une face de Lion & une espee de thiare ou bonnet Persan sur la tête. C'est pour cela, selon Porphyre, que l'on donnoit à ce culte superstitieux le nom de *Ceremonia leonina*. Saint Jérôme, dans son Commentaire sur le troisieme Chapitre d'Amos, dit que ce Dieu Mithra est le même à qui Basiliides donnoit le nom d'*Abraxas*, à cause que le Soleil fait

son cours en 365 jours, dont le nombre est marqué par les lettres Grecques qui composent ce nom barbare. Voyez quelques Lettres de Saint Jérôme, entr'autres la dix-neuvieme à Léta, & les Remarques de Dom Roussel, Bénédictin, au tom. I de la Traduct. de ces Lettres, in-8°. pag. 512 & suiv. Ce savant homme s'y étend beaucoup sur Mithra & son culte.

1594.

PLAIDOIER
DE M. DOLLÉ.

blissent l'entendement, & crevent les yeux de leurs esprits, afin de suivre un guide, qui peut avoir un mauvais dessein, puisqu'il est homme, & qu'il ne rend autre raison que son plaisir, comme en un Etat Monarchique. Il est malaisé que vous nous puissiez bien vouloir, si vous êtes obligés de suivre l'humeur de votre Général, qui est toujours Sujet du Roi d'Espagne, comme la Cour a entendu, & qui réside continuellement à Rome, avec les principaux de son Ordre, qui ont si bien charmé les Papes, qu'ils les appellent par leurs Bulles *oculos mentis suæ*. Le crédit que vous avez à Rome, & l'obéissance que vous rendez à votre Général Espagnol, nous fait juger que vous ne pouvez converser avec nous, si le conseil de Rome favorise l'Espagnol.

Sed Romæ quis non ? ah, si fas, dicere ! sed fas, cedo, si parium complicemur ; parlons ouvertement, afin que chacun sache combien vous êtes dangereux. Les rigueurs qu'on nous tient à Rome, font foi du pouvoir qu'y ont les Espagnols, qui assiègent continuellement la personne du Pape, &, comme Harpies, souillent & polluent tout ce qui entre en son esprit, de peur qu'il ne leur ôte le prétexte qu'ils prennent de nous faire mal. Si donc le Pape, prévenu de la faction d'Espagne, nous veut traiter comme étrangers, s'il nous refuse ses bonnes grâces, sinon qu'il nous presse le col de son pied ; si pour ouvrir le Ciel, qu'on nous tient si longuement fermé, *movendi sunt lapides manales* ; si l'Eglise de France s'assemble pour défendre ses libertés, pourrez-vous vivre en notre horison, vous qui avez un autre soleil que nous ? Vous tenez pour Anathêmes ceux qui ont suivi le Roi : nous croïons que lui désobéir, soit résister à Dieu & combattre le Ciel, comme les Géants. Vous croïez qu'il est loisible au Pape d'excommunier les Rois & les Peuples quand il lui plaît ; & nous sommes de l'avis de Sigebert, ancien Chroniqueur, qui tient pour Hérétiques ceux qui disent, que le Pape peut employer la puissance de l'Eglise en une dissension d'Etat, & autoriser le glaive temporel du spirituel. Vous lui attribuez une puissance infinie sur toutes les puissances du monde, vous le mettez par dessus l'Eglise, vous confondez son pouvoir & son vouloir : de notre part nous lui déferons aussi beaucoup, nous lui donnons un grand pouvoir, mais réglé ; nous l'élevons au-dessus des choses caduques ; nous disons que toute la terre sert de borne à sa juridiction spirituelle, que sa grandeur n'est pas de ce monde, que tout ce qui est hors de l'Eglise est indigne de lui.

1594.

PLAIDOIER
DE M. DOLLÉ

Je ne puis en ce lieu passer légèrement l'autorité de Sigebert, que j'ai alléguée; il faut que son texte frappe l'esprit de tous les François, & qu'il y demeure à jamais engravé. Voici ce qu'il dit sur l'an 1088, parlant des dissensions du Pape Urbain & de l'Empereur Henri: *Hinc in Ecclesia scandala, & in regno au-gescunt diffidia, dum alter ab altero diffidet, dum regnum & sacerdotium dissentit, dum alter alterum excommunicat, alter alterius excommunicationem, aut ex causæ aut ex personæ prejudicio, contemnit: damque alter in alterum excommunicandi autoritate magis ex suo libitu, quàm ex justitiæ respectu abutitur, auctoritas illius qui dedit potestatem ligandi, ac solvendi, omnino despicitur. Nimium, ut pace omnium bonorum dixerim, hæc sola novitas, non dicam hæresis, necdum in mundo emerferat, ut sacerdotes illius, qui dixit Regi apostata, & qui regnare facit hypocritam propter peccata populi, doceant populum, quod malis regibus nullam debeant subjectionem, & licet eis sacramentum fidelitatis fecerint, nullam tamen debeant fidelitatem, nec perjuri dicantur qui, contra Regem senserint, imo qui Regi paruerit, pro excommunicato habeatur, qui contra Regem fecerit à noxa injustitiæ & perjurii absolvatur.* Cet Auteur a prophétisé pour notre siècle, où l'ambition a causé le schisme en l'Eglise, & le schisme entretient même entre les Catholiques, le mépris des principaux Ministres de l'Eglise, & ne finira ce désordre, que par la fin des entreprises qui se font au gré d'un Usurpateur de Roïaumes. Il me souvient d'avoir lu, que *L. Metellus Pontifex Maxim. A. Pothumium consulem, quoniam idem & Flamen Martialis erat, cum ille ad bellum profisci vellet, in urbe tenuit, nec passus est à sacris recedere.* Voilà une belle leçon écrite aux Ecclesiastiques, & entre tous *summo nostro Pontifici*, qui sera révééré en France plus qu'en lieu du monde, quand il aura soin des choses spirituelles, ne touchera point aux temporelles, retiendra les gens d'Eglise en leur devoir, *nec patietur eos à sacris recedere.* Mais tandis que nous serons en ces divisions, il faut éloigner de nous non-seulement le mal, mais aussi la crainte, qui se représentera tant & si longuement que nous endurerons de gens si mal affectionnés, & *quorum sceleri ac furori non mens, aut timor, sed fortuna reipublicæ obstitit*, comme nous avons trop éprouvé.

Voilà, MM. les premières raisons qui nous font reprouver les Jésuites, qui ne touchent point à leurs actions, comme nous avons dit, mais aux inconvénients qui peuvent survenir de leur ordre. Je crois que ceux qui les favorisent, seront bien empêchés de les

1594.

PLAIDOIR
DE M. DOLLÉ.

déguiser en sorte qu'ils puissent passer à l'examen de vos jugemens. Mais ils veulent recourir à une autre sorte de défense, car comme on dit que Manlius Capitolinus atteint & convaincu de crime de leze-Majesté, ne put être condamné à la vue du Capitole, qu'il avoit autrefois préservé; aussi veulent-ils cacher ces fautes sous leurs grands mérites, & ne couchent pas du moins que de la conservation de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, qui, à leur dire, s'en alloit par terre sans ces forts Atlas, qui l'ont soutenue, & empêché sa chute inévitable. A la vérité, je crois qu'il n'y a personne qui ne se ressouvienne, mais même qui ne se ressente des derniers malheurs de la France, qui l'ont amenée bien près de sa ruine. Toutesfois si toutes ces violences ont été faites à bonne fin, s'il a fallu fermer les Villes à son Prince, mutiner ses Sujets contre lui, s'allier avec l'Etranger; si, dis-je, tous ces excès ont été nécessaires à la conservation de la Religion Catholique, je dirai librement *tanti fuisse*, je n'envierai point cette gloire aux Jésuites s'ils l'ont méritée, & penserai qu'à jamais nous & notre postérité leur serons redevables. Mais je desire que l'on me donne preuve de ces grands & signalés services; & tout ainsi qu'un ancien Orateur qui défendoit un Criminel, se voyant en danger de perdre sa cause, découvrit aux Juges la poitrine de l'accusé, & leur fit voir les plaies qu'il avoit reçues pour son País; je voudrois de même qu'on nous fît voir quelqu'un de ces saints Martyrs, qui eût enduré pour la Religion, qui eût converti un Peuple dévoïé de la Foi Catholique, & je voudrois savoir aussi en quel lieu ils ont fait ces beaux exploits, parceque les demandeurs qui ont toujours veillé soigneusement sur leur troupeau, ne leur ont vu rien faire digne de recommandation; au contraire, ils peuvent témoigner qu'ils ont divisé les enfans de l'Eglise, élevé College contre College, Autel contre Autel, & comme vrais Tyrtées, ont corné le sang, le meurtre & la désobéissance. Si nous entrons en compte avec eux, touchant ce qu'ils ont négocié hors le Roïaume; tant s'en faut qu'on y puisse remarquer un seul indice de bonne volonté, que plutôt on leur peut justement reprocher qu'ils ont été les premiers boute-feux, qui ont allumé la sédition parmi nous. On fait que le premier qui fut envoyé à Rome, pour faire approuver au Pape Gregoire XIII, la levée des armes qui se fit depuis en l'an 585, contre l'autorité du Roi, fut le Pere Claude Matthieu, Jésuite; qui toutesfois ne lui put faire agréer cette rebellion. Ingratitude digne d'un Jésuite, & de la fortune du Roi défunt, qui

1594.

PLAIDOIER
DE M. DOLLÉ.

a été le plus infidelement servi que jamais fût Prince ; car il avoit employé Claude Matthieu en ses plus particulieres dévotions, d'où il avoit assez reconnu l'affection qu'il avoit à la Religion Catholique, ce qui n'empêcha pas de le trahir. L'ingratitude ressemble les ulceres malins, qui s'enveniment par les médicamens. Après que ce Pape fut décédé, ils tâcherent d'obtenir sur son Successeur ce qu'ils n'avoient pu gagner sur lui ; & comme la condition des Princes est en cela bien misérable, qu'ils n'oient ni voient que par les yeux & les oreilles d'autrui, & au travers des passions de ceux qui les servent ; ils le sollicitèrent en sorte, qu'il lança sur nous un trait de son ire, & condamna une action la plus nécessaire, & par ainsi la plus juste qu'il est possible. Mais depuis qu'il fut informé de la vérité, il se battoit cent fois la poitrine, pour avoir cru si légèrement des calomnies, & donna des indices si clairs de son déplaisir, que les Jésuites en médirent publiquement : & entr'autres le Pere Bernard, prêchant en l'Eglise Cathédrale de Bourges, blasphéma impudemment contre sa mémoire, & voulut faire croire au Peuple que son salut étoit désespéré, parcequ'il avoit voulu pacifier les troubles de la France, &, comme il disoit, favoriser les Hérétiques & Politiques. Je n'ajouterai point à cela tout ce qu'ils ont fait depuis à Rome à notre préjudice ; je ne dirai rien des traverses que le Cardinal de Tolède a données à la négociation de Monsieur le Duc de Nevers ; je supplie seulement la Cour de se souvenir que celui qui a donné commencement à leur Ordre, étoit Espagnol, ennemi conjuré des François, qui a laissé cette haine héréditaire à ceux qui l'ont suivi, & de penser aussi que leur Général est Sujet du Roi d'Espagne, qui emploie son crédit à l'agrandissement de son Prince, à la volonté duquel ressortissent toutes les conceptions des Jésuites, tellement qu'ils font tout ce qui leur est possible vers le Pape pour nous y empêcher l'accès.

Per varios casus, per tot discrimina rerum
Tendimus in Latium, sedes ubi fata quiescat
Ostendunt, ---

S'il est vrai que les Jésuites soient, comme ils se font nommer, *oculi mentis Papæ*, nous n'y serons jamais accueillis de bon œil, tant qu'il plaira aux Espagnols. Ils se font comportés en sorte parmi nous, qu'ils ont fait connoître que le Roi d'Espagne

Cc ij

1594.

PLAIDOÏER
DE M. DOLLÉ.

se sert d'eux comme d'hameçons pour surprendre les plus foibles esprits. Ce tyran nous a longuement combatus de lances d'or, & si cet arcenal ne se fût épuisé, il nous eût été plus mal aisé de lui résister; mais après avoir enfin connu *se verè piscatum esse hamo aureo*, & qu'il achetoit trop cher une vaine espérance, au lieu de son or, il nous bat de ruses & trahisons, dont la manière est belle & grande, & ne lui manquera jamais, tandis qu'il y aura parmi nous des Jésuites, qui en sont bons ouvriers. Toutesfois lorsqu'on leur met cela sus, ils répondent, qu'ils sont François, qu'ils parlent & prononcent François, & ont appris ladite Langue de leurs Nourrices. Je leur réponds que je ne tiens point pour François tous ceux qui en ont l'habit & la langue; le schibbolet qui les discerne d'avec nous, n'est pas au langage, mais aux actions & comportements au service du Roi. Etes-vous bien si effrontés de nier que vous n'aiez rien dit ni écrit contre Sa Majesté? Il y a un grand nombre d'Ecoliers qui témoigneront que tous les themes que vous dictiez à ceux qui étudioient chez vous, étoient autant de libelles diffamatoires. Nous avons en main des propositions Philosophiques, imprimées & disputées en votre College, où il y a une Epître pleine d'injures contre le Roi, que je ne veux réciter. Nous avons de vos Epîtres pleines de blasphèmes contre Sa Majesté: *sed quota pars scelerum*, à comparaison de ce que vous avez prêché? Vous n'oseriez nier, que lorsque le Roi défunt étoit à Saint Cloud, l'an 89, vous alliez tous les jours sur les tranchées distribuer de l'argent & des vivres aux Soldats, & les animer par invectives continuelles à perséverer en leur désobéissance? Vous êtes contraints de confesser que l'un de vous étoit Chef des Seize, qui présidoit entre les voleurs, non pour moderer leur violence, mais comme le mastigophore, afin de les élancer sur tous les gens de bien. Mais je crains qu'il ne semble que je les flatte, si je m'attache à ces fautes, laissant en arriere le cruel parricide qu'ils ont dessiné sur la personne du Roi. Ce n'est pas une imposture, comme ils disent des autres chefs de leur accusation, car ils l'ont confessé & défendu: & leurs défenses contiennent un autre crime de leze-Majesté. Je vous supplie, Messieurs, de les écouter attentivement. Ils disent que Varade aiant ouï Barriere, qui lui demandoit avis s'il devoit tuer le Roi; il le jugea, à son visage, regard, geste & parole, égaré de son sens. Comment? Cette affaire étoit-elle de si peu d'importance, que vous l'aiez examinée si légèrement? Si Varade le jugeoit insensé, pour-

quoi lui enseignoit-il un Confesseur ? Pourquoi ne s'enqueroit-il depuis à ce Confesseur, s'il perséveroit en cette résolution, par où il est connu *judicium animi fuisse* ? Mais oïons le reste : quand Barriere lui eut déclaré son intention, il lui répondit qu'il ne lui en pouvoit donner avis, étant Prêtre, & que s'il lui conseilloit, il encouroit la censure d'irrégularité, & par conséquent ne pourroit dire Messe, laquelle toutesfois il vouloit dire incontinent. O Dieu ! est-il possible qu'un Prêtre étant sur le point de faire un sacrifice de paix, ose proférer telles paroles, qu'il n'a pu faire miséricorde, qu'il ne lui a point été permis de dissuader un parricide ? Hypocrites que vous êtes, penseriez-vous avoir violé le Sabbat en sauvant la vie à un homme ? vos regles vous permettent de faire la Médecine & d'exercer la Chirurgie, qui est interdite aux autres Prêtres ; & toutesfois vous faites conscience d'arracher le couteau des mains de celui qui veut meurtrir votre pere ? vous avez donc pensé que ce fût mal fait de le divertir de son méchant propos, puisqu'en le faisant vous craigniez l'irrégularité ? Cette défense vous condamne, car elle est conçue en termes affirmatifs : elle ne porte pas que Varade s'excusât de délibérer sur ce fait, mais elle dit qu'il ne lui pouvoit conseiller de le faire, de peur de l'irrégularité : cela montre de quel côté il inclinait. Les défenseurs ont ajouté à l'Apologie latine qu'ils ont dressée, une autre défense aussi méchante. Car ils disent qu'ils n'étoient lors en Ville d'obéissance du Roi, & partant n'étoient point tenus de reveler ce dessein. Je les prends par leurs paroles. Car puisqu'ils parlent tous comme ennemis, le Roi parlera comme vainqueur. S'ils n'étoient pas obligés de lui faire donner avis de cette entreprise, il n'est pas aussi tenu de les conserver en France, ni même de leur laisser la vie ; ils sont compris en l'exception de la Déclaration qu'il a faite à la réduction de cette Ville ; puisqu'ils sont complices de ceux qui ont attenté à Sa Majesté. La personne d'un Roi est toujours sacrée, voire aux ennemis mêmes. Fabricius découvrit à Pyrrhus la conspiration de son Médecin, qui le vouloit empoisonner. Brutus investissant une Place, & se trouvant surpris de la boulimie, & en danger de mort, faute de pain, recourut aux assiégés, qui lui en donnerent, & fut sauvé par ceux qu'il vouloit détruire. Il est permis d'user de tous les artifices qu'on fait pour surmonter ses ennemis, mais tuer un Roi ce n'est pas vaincre, c'est dérober la victoire ; & ceux qui le font, sont indignes d'être traités selon le droit des gens.

1594.

PLAIDOYER
DE M. DOLLÉ.

Mais, disent-ils, au pis aller, il n'y a que Varade seul qui en soit punissable. Quoi? faut-il donc attendre qu'ils aient fait tuer autant de Rois qu'ils sont, pour les chasser tous? Le forfait est-il réparé par le bannissement d'un seul? Les Perses sont bien plus sévères en la punition des grands crimes, *unius ob noxam tota propinquitas perit*; mais il ne les faut pas suivre en ce fait. Car ce n'est pas Varade seul qui a failli, c'est un crime commun de leur Société, c'est un article de leur Doctrine, qui a ressuscité les artifices du vieil de la Montagne. Il y en a peu d'entr'eux qui ne soit du même avis & qui n'ait eu part à ce dessein: ils n'osent rien faire de leur tête, *si quid moliantur, capita conferunt*. Cela se peut juger par le sujet des sermons qu'ils faisoient au même temps. On vous a recité les souhaits ordinaires que Commolet faisoit d'un Aod: j'ajoute qu'environ le temps que l'assassin devoit faire son coup, il encourageoit les séditieux de ne se point relâcher, & après leur avoir fait entendre par ses gestes mimiques, qu'il se tramoit quelque chose, il les prioit d'attendre les nouvelles de l'exécution, ne leur pouvant déceler le conseil. Ceux qui conféreroient le temps de ses prêches & de l'exécution du traître, feroient un assuré jugement de la complicité. Mais je crains que la multitude des impostures, dont lui & ses semblables entretenoient le Peuple abusé, ne fasse perdre les arrhes de ce fait à plusieurs. Car que n'ont-ils prêché, de quels mensonges n'ont-ils contaminé la chaire de vérité? Il semble que ceux de cette Secte soient les mauvais génies du Peuple, qui le suivent toujours pour le tourmenter. A peine les enfans sont-ils nés, qu'ils corrompent leurs jeunes esprits par l'impression de leur mauvaise doctrine, laquelle ils entretiennent puis après par leurs prêches & confessions, par le moyen desquelles ils troublent tellement les consciences, qu'elles n'ont un seul moment de repos, si on ne fait ce qu'ils ordonnent. Je suis d'accord avec ceux qui les louent, & disent qu'il y a entr'eux des hommes doctes & de grand jugement: c'est ce qui nous met en peine; je crains un ennemi sobre, je crains un ennemi sage & qui a de la réputation parmi le Peuple: il n'y a rien de plus aisé à vaincre; si vous avez gagné son oreille, vous gagnez son cœur: l'éloquence, voilée de Religion, est un grand charme pour enforcer les foibles jugemens. C'est pourquoi Photius, en son Nomocanon, dit, qu'il étoit étroitement défendu aux Prédicateurs d'émouvoir le Peuple par leurs prêches. L'Histoire du temps de Charles sixième, que l'on nomme la Chronique des Ursins,

partie que les Cordeliers de Paris aiant prêché séditieuſement, furent interdits de la Chaire, & privés de tous les privileges de l'Univerſité, juſqu'à ce qu'ils eurent fait ſatisfaction & regagné les bonnes grâces du Roi. Zoſime écrit qu'un certain Prédicateur en Conſtantinople ne ceſſoit de médire de l'Impératrice Eudoxia, & d'exciter le Peuple contre elle, à cauſe de quoi elle ſe réſolut de le chaſſer; mais il avoit gagné tant de credit parmi le Peuple, que pour empêcher ſon banniſſement, il émut de grandes & dangereuſes ſéditiions. Car premierement les Moines qui lui adhéroient ſe ſaiſirent du Temple, & empêcherent le Peuple d'aller faire ſes prieres, & finalement voiant que leur entrepriſe ne pouvoit ſuccéder, ils y mirent le feu & brûlerent la moitié de la Ville. Hé quoi? les Serviteurs du Roi n'ont-ils pas éprouvé le ſemblable durant ces troubles? ne leur a-t-on pas fermé les Eglises à cauſe du ſervice du Roi? Et n'avons-nous pas vu que les ſermons de ces ſéditieux ont allumé un feu, qui a embrasé toute la France? Ceſſons, ceſſons d'imputer au Peuple le mal qu'il a fait, il n'étoit que l'inſtrument de ces Ingenieurs: ſi vous empêchez que ce vent ne ſouffle, vous aurez cette mer tranquille. Ils ſe garderont bien de remuer à ce commencement, ils ſe tiendront clos & couverts, & ne feront de mal qu'à cachete; mais leurs ruſes ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont malaiſées à découvrir, *quemadmodum fluctus qui flante Aquilone maximi ac creberrimi excitantur, ſimul ac ventus poſuit ſternuntur ac conſtaceſcunt, & mox fluctus eſſe deſinunt: at non idem ſit flante Auſtro vel Africo, quibus jam nihil ſpirantibus, unde tamen factæ diutius tument, & à vento quidem jamdudum tranquillæ ſunt, ſed mare eſt etiam atque etiam undabundum*: la raiſon de ceci étant, que le vent de Midi & d'Occident ſouffle d'un lieu plus bas, & ſe mêle plus doucement & plus facilement parmi les ondes; ainſi les menées ſourdes & ſecrettes de ces hommes couverts, ces vents & conſeils demi-Mores & Afriquains, ſont mille fois plus à craindre & ſe gardent plus longuement en l'eſprit du Peuple ſéduit, que ne feroit une faction découverte, où il n'y auroit que de la violence, & qui pour dire en un mot, tiendrait de l'humeur Septentrionale. Et de cela feront foi les épreuves qu'en a faites la France, en ce que les Anglois, aſſiſtés de la force & de la haine de la Maïſon de Bourgogne, la plus puïſſante de ce Roïaume, n'ont jamais réduit la France en telle extrémité en deux cens ans, qu'ont fait les Eſpagnols avec les reliques & le reſte du bris de cette Maïſon en peu d'années.

1594

PLAIDOIER
DE M. DOLLÉ.

Ce qu'il ne faut pas attribuer à leur valeur ; car ils ne sont en rien comparables aux Anglois ni aux François, auxquels ils doivent encore le rétablissement de leur Couronne, passé trois cens ans ; mais cela provient de l'adresse qu'ils ont à semer des divisions parmi nous, & à les entretenir par la dextérité de leurs Partisans & Pensionnaires, comme sont les Jésuites, qui ont dérobé la clef des consciences du Peuple, pour en disposer à leur discrétion, & lui faire croire tout ce que bon leur semble. Ils attaquent les hommes par la plus scrupuleuse & dangereuse partie de leur esprit, qui est la conscience ; il les battent de l'opinion de Religion, & les surprennent lorsqu'ils s'adressent à eux, qu'ils leur découvrent leurs plus secrettes pensées, qu'ils cherchent du conseil & de la consolation. Un esprit qui entre en soi-même, qui examine ses fautes, qui remarque son infirmité, qui minute déjà sa condamnation, est contrit & abattu, & tout ainsi qu'un malade oseroit à peine outrepasser les regles de son Médecin.

--- Ferrum patietur & ignes,
Arida nec sitiens ora levabit aqua :

Ainsi est-il aisé d'imprimer des opinions étranges en une ame étonnée, & y semer de l'impiété au lieu de Religion. Il n'est point de plus dangereux empoisonneur que le Médecin. La superstition est une furie perpétuellement attachée à la conscience des ignorans ; elle ne les laisse point reposer, & leur suscite des imaginations horribles, comme à ceux qui sont possédés de l'humeur mélancolique ; & telles gens sont faciles à persuader, parceque leur crainte immodérée éblouit leur jugement & les empêche de discerner la vérité entre les impostures. Un Spartiate se voulant faire agréer en une Confrérie, le Prêtre lui demanda quel étoit le plus grand péché qu'il eût commis ? Dieu le fait, répondit-il ; & comme le Prêtre insistoit, qu'il le devoit confesser à Dieu de sa bouche, il lui dit qu'il se retirât donc d'auprès de lui, & qu'il n'avoit que faire de témoin. Cette réponse est pleine d'erreur, d'ignorance Païenne, & nous qui sommes nourris en l'école de piété, savons de quelle main il faut embrasser la planche après le naufrage ; mais toutesfois nous pouvons en tirer une instruction, qu'il importe grandement que nous n'aïons autres arbitres de nos consciences, que ceux qui en ont la charge, & desquels la probité nous est bien connue. Il n'est

1594.

FLAIDOIER
DE M. DOLLÉ.

n'est point nécessaire de vous représenter les exemples du mal qui est advenu de leurs confessions, il n'y a bonne Maison en France qui n'en ait un familial & domestique. Je me contenterai d'en réciter un qui est public, advenu depuis peu de temps, entre les Suisses, Alliés de cette Couronne, & qui partant nous touche aussi bien qu'à eux. Les Jésuites de Fribourg voulurent persuader aux petits Cantons de se séparer des Cantons Protestans, & rompre leur ligue, qui est le seul *Palladium* des Suisses; mais trouvant les esprits des hommes trop fermes, ils s'adressèrent aux femmes (comme fit le serpent qui tenta nos pères) & leur conseillèrent de ne point rendre à leurs maris le devoir de mariage, jusqu'à ce qu'ils eussent promis de rompre l'alliance; ce qu'elles exécutèrent, en sorte que les maris apprirent la conspiration, & châtierent les séducteurs, comme leur témérité le méritoit. On peut juger de-là que leurs confessions ne sont que pièges pour surprendre le Peuple, & qu'il n'y a point en eux de zèle de charité. C'est un malheur, que nous sommes les derniers à les découvrir, ou que les connoissant, nous n'en avons pas fait notre profit. Je vous supplie, Messieurs, de prendre exemple sur ceux qui l'ont pris sur nous, & de remarquer la prudence de ceux qui sont sages à nos dépens. Les Vénitiens ont reçu des Jésuites en leurs terres aussi bien que les autres Potentats d'Italie, où il est mal aisé de s'en sauver. Ils les ont endurés doucement, tandis qu'ils n'ont rien entrepris; mais depuis qu'ils se sont aperçus que par leurs confessions ils séduisoient leur Peuple, & qu'en ce Roïaume ils avoient fait tant de mal, ils les ont non chassés (car ils sont trop près de Rome) mais renfermés dedans leurs maisons; & ce qui est à noter, la principale raison que rend cette sage Seigneurie de son ordonnance, est pour les inconvéniens qui en sont advenus en France. N'est-ce pas une merveille qu'ils voient plus clair en nos affaires que nous-mêmes? Leur propre mal ne les a pas tant touchés que l'apprehension du nôtre. Ils n'ont jusqu'ici reconnu en eux que le danger de leur feinte dévotion, de leurs prêches & de leurs confessions: qu'eussent-ils fait s'ils eussent eu autant d'occasion que nous? & que devons-nous faire à leur imitation? Quand les Jésuites ne feroient autre mal, que d'entreprendre sur la charge des Pasteurs ordinaires sans y être appelés, cette impudente officiosité nous doit être suspecte; ils débauchent les Paroissiens, qui méprisent dorénavant leurs Pasteurs, & ne pensent pas être bien confessés, s'ils ne vont aux Jésuites, J'ap-

1594.
PLAIDOIER
DE M. DOLLÉ.

prenez cela de leur propre témoignage , voici l'extrait d'une Epître que les Jésuites de Paris écrivent à leur Général en l'an 1587, qui est imprimée en leur College de Rome : *Confessiones audite & quidem universæ vitæ quam plurimæ , hæc est enim communis fere omnium opinio , tum denique eorum satisfieri conscientiæ cum apud nos confitentur : ideoque nonnullus sexaginta miliarium confecit viam , ut à nostris audiretur.* (Il faut remarquer en passant , que par ces Epîtres anniverfaires ils revelent les uns aux autres tous les péchés qui leur ont été confessés , avec des circonstances si particulieres , qu'il est aisé de remarquer les personnes). On voit donc par cet écrit , que les Jésuites détournent le Peuple des Paroisses , & détruisent en ce faisant , l'un des plus grands points de la Religion , laquelle consiste en l'obéissance. Ce n'est pas assez de faire des bonnes œuvres , d'observer soigneusement les préceptes de l'Eglise , si on ne le fait en l'union de l'Eglise ; il n'y a point de salut hors de cette arche , en quelque endroit que ce soit. Sortir de sa Paroisse pour aller ailleurs recevoir les Sacremens , c'est laisser le Temple de Jerusalem , pour aller sacrifier aux montagnes de Samarie. C'est pourquoi les Conciles ont étroitement défendu aux Curés , de ne recevoir en leur Eglise autres que leurs Paroissiens : voici les mots du Concile de Nantes , *Nullus Presbyter aut Diaconus alterius plebanum nisi in itinere fuerit , vel placitum ibi habuerit , ad Missam recipere audeat.* Et veut le même Concile , que les Dimanches le Curé s'informe devant commencer la Messe , s'il y a quelqu'un d'autre Paroisse en son Eglise , afin de le mettre hors. Quant à la Pénitence , elle ne profite point si elle n'est ordonnée par celui qui a charge des ames ; & la remission des péchés s'obtient principalement par la violence d'une priere commune , que toute l'Eglise pousse vers le Ciel , & le force de s'ouvrir à nos requêtes. A ce propos , dit Saint Augustin , *laboret pœnitens in Ecclesia esse , & ad Ecclesiæ unitatem tendere , nisi enim unitas Ecclesiastica succurrat , ni quod deest peccatori sua operatione compleat , de manibus inimici non eripietur anima mortui , ideoque nemo dignè pœnitere potest , quem non sustineat unitas Ecclesiæ.* A cette occasion , de peur que les Pénitens ne se séparassent de l'unité de l'Eglise , & cherchassent des Confesseurs à dévotion , il s'en fit une défense expresse en ces mots : *Placuit ut deinceps nulli Sacerdotum liceat quemlibet commissum alteri Sacerdoti ad pœnitentiam suscipere , sine ejus consensu cui prius se commisit , cum aliter illum non possit absolvere vel ligare.* Que si cela est ordonné pour la Pénitence , il l'est encore plus pour l'ad-

ministration de l'Eucharistie. Saint Denis Aréopagite , au traité qu'il en fait , en tire une raison du nom de ce Sacrement , disant qu'il s'appelle *σύναξις* communion , parcequ'il le faut recevoir en l'assemblée de l'Eglise , à cause de quoi les portes des Temples étoient fermées anciennement lorsque le Peuple communioit , afin que nul ne pût entrer ni sortir ; & néanmoins les Jésuites reçoivent indifféremment tous ceux qui s'adressent à eux , & comme vrais plagiaires les y attirent par leurs alléchemens , & administrent les Sacremens des Paroisses de ceux qui ne le veulent point. Epiphanius , au Traité contre les hérésies , livre 3 , écrit que sous le regne de Constantin il y eut un personnage , nommé Audius , grand zéléteur de la Religion Catholique , & grand ennemi d'Arius , qui fut néanmoins jugé Hérétique , parcequ'il faisoit ses Pâques à part à discrétion , & ne vouloit point communier avec l'Eglise , & émouvoit le Peuple contre l'Empereur. Ceux qui suivirent son opinion furent jugés Hérétiques , non-seulement pour ces raisons , mais aussi *δια τὸ παραλλάξαι ὄνομα Χριστιανῶν τῆς ἁγίας ἐκκλησίας , καὶ Χριστιανῶν εἰς ὄνομα Αὐδίου καλεῖσθαι* , pour avoir changé le nom de Chrétiens , & s'être fait appeller Chrétiens-Audiens. Que si l'Eglise a eu raison de les condamner comme Hérétiques , les Jésuites méritent justement ce nom. Car premierement ils ne se sont pas contentés du nom de Chrétiens , reçu & canonisé de l'Eglise Universelle , ils ont usurpé celui de Jesus , duquel les Peres ont écrit que nul ne s'est osé surnommer , comme étant le nom le plus ineffable du Seigneur ; de sorte que tout ainsi qu'un Citoyen Romain fut exécuté à mort , parcequ'il avoit imposé des noms d'hommes libres à des Esclaves ; ainsi les Jésuites sont punissables pour avoir pris un nom trop auguste sans exemple des anciens. Secondement , on voit qu'à l'imitation des Audiens ils séduisent le Peuple des Paroisses , & le font communier à part , comme si leur College étoit une Paroisse générale : en quoi les préceptes de leur Maître Ignace sont bien négligés ; car lui ayant été présenté un bénéfice pour l'un de ses Compagnons , il répondit (selon qu'écrivit un de ses Disciples) *Nostros homines quasi velites ; ad subita belli ministeria promptos huc illucque discurrere , ac propterea ab omni munere ejusmodi vacuos liberosque esse oportere*. Ses Successeurs , qui sont Cardinaux , & qui gémissent sous les faix des Bénéfices & autres richesses temporelles , ont mal suivi cette regle , *sed hæ regulæ Lesbæ sunt*. En troisieme lieu , les Jésuites , comme Audius , font

1594.
PLAIDOIER
DE M. DOLLÉ.

révolter le Peuple contre son Prince, comme il a été justifié ; tellement qu'ils sont aussi bien Hérétiques que lui. Mais Audius & les siens furent bannis par Constantin de l'Empire Romain ; & après avoir troublé quelque temps les lieux où ils furent relégués, finirent misérablement. Voilà le jugement & la fin des Jésuites ; si on ne les veut punir, comme ces Mages de Perse qui tuèrent leur Roi, desquels ils sont les vrais Disciples. Car si on recherche ce qui s'est passé depuis trente ou quarante ans, on trouvera qu'il ne s'est fait une seule conjuration contre la personne d'un Prince où ils ne soient mêlés. Il ne faut que voir le procès de celui qui fut envoyé pour tuer, & l'autre qui tua le Prince d'Orange, & rompit cette forte digue, cette grande écluse, qui a longuement empêché que le torrent d'Espagne ne débordât sur nous. Il ne faut que lire les confessions de Guillaume Parri, Patrice Cullen, Edmond Yorke, Richard Williams en Angleterre, & de la Barre en France. Et si vous passez en Ecosse, vous la trouverez encore toute enflammée de guerres civiles, qu'y ont allumées deux Jésuites, nommés Jacobus Gourdon (1) & Edmondus Hay, lesquels ont séduit beaucoup de Noblesse, & l'ont fait conspirer contre leur Roi. Misérables que vous êtes ! Il semble que vous soiez nés à la honte & ruine de l'Eglise Catholique, puisque vous y faites un asyle à la plus grande impiété du monde. La maison du Seigneur n'est pas une caverne de voleurs & meurtriers de Rois. Un ancien Pere défendant les Chrétiens contre les impostures des Ethniques, disoit : Accusez-nous de superstition tant que vous voudrez, dites que nous sommes Sorciers, Incestueux, inutiles à la République, si aurons nous cet avantage, que vous ne trouverez point de tueurs de Rois & d'Empereurs, entre les Chrétiens : *non de Christianis Cassii, & Nigri, & Albinii, & qui inter duas lauros obsident Cæsarem, & qui faucibus ejus exprimendis palæstricam exercent, & qui palatium irrumpunt, omnibus Stephanis atque Partheniis* (2) *audaciores*. L'Ordre Ecclésiastique de France pouvoit dire de même devant que vous fussiez venus en France, mais vous l'avez infectée de votre humeur Espagnole, c'est-à-dire barbare, cruelle & infidelle à ses Princes. Car voici ce qu'en dit un bon Auteur ancien : *sumpserunt in Hispania Gotthi hanc detestabilem consuetudinem, ut si quis eis de Regibus non placuisset, gladio eum adpeteret : & qui libuerit animo, hunc sibi statuerunt*

(1) Jacques Gordon.

(2) Parthenius fut un de ceux qui assassinèrent Domitien.

regem. Les François ont toujours abhorré ces parricides ; ils ont toujours aimé & révééré leurs Rois. L'un de nos Historiens écrit, qu'un Evêque de Rouen étant accusé de leze-Majesté, le Roi le fit venir devant lui, & lui tint ce propos : *Quid tibi visum est, ô Episcopo, qui hostem filium patri fecisti, seduxisti pecuniâ plebem, ut nullus mecum fidem habitam custodiret, voluisti que regnum meum in manum alterius tradere ?* Ce n'étoit qu'une plainte, & n'en voïoit-on pas de preuve ; & néanmoins je vous prie d'entendre le zele de nos peres : *hæc eo dicente infremuit multitudo Francorum, voluitque ostia basilicæ rumpere, quasi ut extraherent Sacerdotem lapidibus urgeret.* Le Roi l'empêcha prudemment. Mais qui trouvera mauvais que les François usent de leur naturelle promptitude, quand il s'agit de la vie de leur Roi ? Suivons, suivons l'exemple de nos Prédécesseurs. On nous dit que les Jésuites ont voulu faire assassiner le Roi, ils en ont donné des indices par leurs sermons. Le traître a confessé qu'ils lui en avoient donné le conseil : & nous douterons maintenant ce que nous devons faire de ceux qui *in unica illa cervice* nous ont voulu à tous couper la gorge ? Messieurs, vous n'aurez jamais une telle occasion de délibérer de ce point : si vous ne les chassez, vous les établissez en France ; nos premiers mouvemens sont pleins de vigueur & de courage, mais ils s'allentifient avec le temps. Nous l'avons assez éprouvé en ceci ; car depuis trente ans que ce fait fut agité, nous nous sommes endormis, & , *ut sero Phryges*, nous n'avons pensé au mal qu'en l'endurant. Ce mal, à la vérité, nous a piqué les esprits, & lorsque nous étions au grand accès, il n'y avoit un seul de nous qui ne se résolût de jeter la première pierre. Ceux qui les favorisent aujourd'hui, les jugeoient par la notoriété ; mais depuis que nous avons vu le port, nous avons oublié la tempête. Les Jésuites, qui connoissent bien cette humeur, veulent tirer le jugement en longueur, & gagner le temps qui gagne tout en France ; étant bien assurés de vaincre, s'ils peuvent gauchir à ce coup. Les demandeurs supplient très humblement la Cour d'y donner ordre. Ils savent bien que leur profession les dispense de requérir la vengeance de leurs méchancetés, & ne veulent point imiter la cruauté des Jésuites ; mais comme anciennement les Pontifes de Rome étoient obligés de donner avis au Sénat des prodiges qui se rencontroient, afin de les expier ; ainsi les demandeurs qui ont charge des choses sacrées, comme avoient ces Pontifes, vous avertissent qu'il y a un grand prodige

1594.

PLAIDOIER
DE M. DOLLÉ.

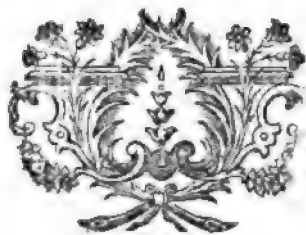
1594.
PLAIDOÏER
DE M. DOLÉ.

en cette Ville & en plusieurs autres lieux de France, c'est que des hommes qui se disent Religieux, enseignent à leurs Ecoliers qu'il est permis de tuer les Rois & les Princes : c'est la plus monstrueuse doctrine qui fut jamais, *quare id portentum pro vestra prudentia procurate.*

Je conclus subordonnément aux conclusions de l'Université, à ce qu'ou il ne plairoit à la Cour ordonner que les Jésuites de France vuideront & sortiront le Roïaume, que défenses leurs soient faites d'administrer les Sacremens, & entreprendre en sorte que ce soit sur la charge & pouvoir des demandeurs : & demande dépens (1).

(1) Dans l'Edit. de ce Plaidoyer, faite en 1595, cet Ecrit est suivi : 1^o de l'Arrêt de la Cour de Parlement contre Jean Chastel & les Jésuites, tant du College de Clermont, qu'autres, du 29 Décembre 1594. 2^o D'un autre Arrêt de la même Cour contre le Pere Guignard, Jésuite, du 7 de Janvier 1595. M. de Thou, au Livre 110 de son Histoire, vers la fin, entre dans le détail des Plaidoyers de MM. Arnauld & Dolé, de la Réponse de Claude Duret, Avocat des Jésuites, & de tout ce qui se passa en cette occasion. Claude Duret, craignant, dit M. de Thou, de se charger de la haine publique, & de déplaire au Roi, jugea qu'il ne devoit point entrer dans un grand détail. Il se contenta de nier en général ce que MM. Arnauld & Dolé avoient avancé contre ses Parties. Et il s'attacha à montrer, que si l'on vouloit accuser les Jésuites, on devoit les

poursuivre dans la forme prescrite par les Loix, & non pas changer en déclamation licentieuse, une accusation publique, qui regardoit uniquement, selon lui, le Procureur général; qu'on n'avoit qu'à nommer les coupables; que ceux qui seroient dénoncés étoient prêts de se justifier sur les points dont on les accuseroit, & de rendre compte de leur conduite, suivant les formes ordinaires; que s'il n'étoit question que de les chasser de l'Université, ils n'avoient qu'un mot à répondre, c'est qu'ils étoient établis en vertu d'un Arrêt rendu il y avoit trente ans; qu'on leur avoit accordé alors la possession sur le procès qui leur avoit été intenté; que l'instance n'étoit point périmée, comme leurs Parties le prétendoient; qu'on pouvoit donc en poursuivre le jugement & non pas remettre une seconde fois la même question sur le tapis.



A MONSIEUR DOLLE,

Sur son Plaidoyer contre les Jésuites.

DOLLE, quand j'ouis la harangue
De ton Plaidoyer éloquent,
Je ressentis bien que ta langue
Jusqu'au cœur m'alloit piquant.

Mais quand j'en ai vu la structure,
L'artifice & l'ordre à loisir;
Je confesse que la lecture
M'a touché d'un plus grand plaisir.

Ta voix ressembloit au tonnerre,
Que le foudre en feu suit de près;
Ou un grand vent qui, contre terre,
Culbute les plus hauts cyprès.

Mais qui voit le riche ménage,
Dont tes Ecrits sont embellis,
Il pense voir un jardinage,
Mêlé de roses & de lys.

Arnauld & toi, d'un fort courage
Comme deux dogues acharnés,
Osâtes attaquer la rage
De ces Alastors incarnés.

Tous deux courant en même lice,
Découplés pour un même effet,
Comme Diomedé & Ulysse,
Avez votre Ennemi défait.

La Cour heureusement pourvue
De Juges vertueux & droits
Quand l'occasion s'en est vue,
A chassé ces meurtriers de Rois.

1594.

Ces meurtriers, qui de vains scrupules
Bourrellant les confessions,
Sous le beau lustre de leurs Bulles,
Attrapotent nos successions.

Et couverts d'un peu de science,
Dont ils faisoient montre à vil prix :
Par mille cas de conscience
Traversoient les foibles esprits.

Pernicieuses Synagogues,
De Sorciers & de Charlatans,
Qui perdez par vos fines drogues
La jeunesse de notre temps ;

Allez débaucher en Espagne
Les Enfans des bonnes Maisons,
Et répandez à la campagne
Vos grains bénits & vos poisons.

Fuïez d'ici, race damnée,
Allez ailleurs faire dessein :
Le Sénat vous a condamnée ;
L'air François ne vous est pas sain.

Emmenez vos petits Cyclopes,
Et leur Polypheme avec vous :
Nous n'avons que trop de Steropes,
Et de Pyracmons parmi nous.

Arnould & Dollé qui vous voient
Sortir de France en defarroi,
Aux fers du Pérou vous renvoient
Tirer l'or pour votre grand Roi.

N. RAPIN. P. (1).

(1) Nicolas Rapin, Poitevin.

Sur

Sur le Plaidoir de M. Dollé.

QUE je prise, Dollé, ton généreux courage,
Qui t'a fait opposer d'une constante voix
Aux desseins malheureux des assassins de Rois,
Qui n'agueres, au nôtre, ont voulu faire outrage.

Quiconque en tels perils, use d'un froid langage,
Et desire apporter trop de douceur aux Loix,
Quelque semblant qu'il fasse, il hait le nom Gaulois,
Et l'or venu d'Espagne, à l'Espagnol l'engage.

C'est n'aimer point l'Etat, & se vanter à tort
D'être fidele au Roi, c'est pourchasser sa mort,
D'être pour ceux qu'on voit sur sa vie entreprendre.

On ne peut craindre assez pour conserver le Roi;
Il faut tous délateurs en telle cause entendre,
Et même aux vains rapports ajouter quelque foi.

R. ETIENNE (1).

(2) Robert Etienne. Ces Vers & ceux de Rapin, sont aussi à la suite du Plaidoyer de M. Dollé, de l'Edition de 1595.



1594.

Avertissement.

Ces deux Plaidoiers ne servirent qu'à échauffer & hâter les desseins des Jésuites, lesquels conçurent une haine extrême contre l'Avocat Arnould, contre lequel ils commencerent tôt après à batir une furieuse réponse pleine de récriminations & de négatives très impudentes (1). Mais cela n'étoit rien au prix de la conspiration qui se brasloit en leur College de Paris contre la vie du Roi; ce qui se découvrit bientôt après. D'une autre part, les Espagnols sollicitoient le Duc de Mercur (2), l'un des Chefs Ligueurs & demi Roi de la Duché de Bretagne, de continuer la guerre. Durant l'Eté de l'an 1594, ils avoient bâti un Fort près du Croisil, pour clorre l'entrée au Port de Brest & rendre leur domination plus redoutée en cette Duché, où ils avoient empiété Blavet, Forteresse estimée imprenable. Le Maréchal d'Aumont, soutenu de la Flote Angloise, s'étant rendu Maître de Quimpercorentin & de Morlaye (3), Ville & Château, força ce nouveau Fort Espagnol, où furent tués quatre cens Soldats qui le gardoient (4).

Le Roi pensant à rétablir peu à peu la paix en son Roïaume, & soulager en quelque sorte plusieurs de ses Sujets, fit en ce temps-là une Déclaration qui s'ensuit.

DECLARATION DU ROI.

Sur le paiement des arrérages des Rentes constituées à prix d'argent & foncières.

HENRI, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: à tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Salut. Sur la remontrance à nous faite par plusieurs, tant Ecclésiastiques que de la Noblesse, & autres du Tiers-Etat, qui aiant

(1) C'est l'Ecrit cité dans une note ci-dessus intitulé, *Défenses de ceux du College de Clermont, &c.*, par Pierre Barny, Jésuite. M. de Thou dit qu'il n'y prit la qualité de *Préfet des Confreres de Clermont*, que pour se garantir de l'odieux attaché au nom de Jésuite. Voyez l'Analyse de cet Ecrit de Barny, dans le même M. de Thou, Livre 110. Deux ans après son Livre, il en parut un autre, sous le nom de François Desmon-

tagnes, ou les mêmes chefs d'accusation étoient réfutés d'une manière plus étendue.

(2) De Mercœur

(3) On écrit Morlaix: les Habitans ouvrirent leurs portes au Maréchal d'Aumont dès qu'il se présenta.

(4) M. de Thou entre dans le détail de ces faits, dans son Histoire, Livre cent onze, année 1594.

souffert une perte & diminution extrême en leurs biens & revenus durant le malheur de ces troubles, se trouvent obligés par contrats au paiement de plusieurs rentes constituées sur eux & sur leurs biens, desquels, à l'occasion desdits troubles, ils n'ont joui : Nous, aiant égard au malheur universel advenu en ce Roiaume, qui n'a pu être prévu au temps de la constitution desdites rentes ; & pour faire cesser tous les différends & procès, qui pour raison de ce, pourroient intervenir, desirant de pourvoir en toute égalité & justice au soulagement & conservation de nos Sujets ; après avoir mis cette affaire en délibération en notre Conseil, de l'avis d'icelui, avons ordonné & ordonnons que le paiement de la rente constituée au denier douze, qui est de huit & un tiers pour cent, sera réduit & modéré depuis le premier jour de Janvier 1589 jusqu'au dernier Décembre 1593, à la raison de cinq écus trente-trois sols quatre deniers pour cent, qui sont les deux tiers de ce qui est porté par lesdits contrats. Et étant la rente constituée à moins que de huit & un tiers pour cent, ne sera néanmoins modérée à moindre somme que des deux tiers. Et quant aux lieux, où la rente au denier dix, est tolérée sera aussi ladite rente modérée pour le courant des arrérages auxdits deux tiers seulement, qui sont six écus deux tiers pour cent ; & ce pour lesdites cinq années seulement : & pour le regard des arrérages qui se trouveront dûs pour les années précédentes celle de quatre-vingt-neuf, attendu que le terme de paiement étoit échu auparavant lesdits troubles, ils seront payés à ceux auxquels ils seront dûs, suivant les contrats, sans aucune perte ou diminution, & ce, durant les années quatre-vingt-quinze & quatre-vingt-seize également, & par les quartiers d'icelle, comme aussi tous les arrérages desdites cinq années seront payés avec le courant esdites deux années suivantes, quatre-vingt-quinze & quatre-vingt-seize, & par les quatre quartiers desdites années : à condition expresse que ceux qui manqueront de paiement pour le regard desdits arrérages modérés aux termes ci-dessus déclarés, seront déchus à faute de paiement, de toute grace & décharge. Et quant au paiement du courant de la présente année, nous voulons & entendons, que l'article, touchant les rentes contenu en notre Edit fait sur la réduction de notre Ville de Paris, soit observé par tous nos Justiciers & Officiers, sans qu'il y soit contrevenu ; déclarant nul & de nul effet tout ce qui auroit été

1594.

DECLARAT.
DU ROI.

1594.

DÉCLARATION
DU ROI.

fait au contraire. Voulons & nous plaît, que le même règlement de modération auxdits deux tiers soit observé sur le paiement des arrérages dûs à cause des échanges avec garantie ; comme aussi des arrérages des rentes foncières & douaires dûs aux veuves, & non les pensions viagères constituées pour les alimens des filles Religieuses. A condition que ce qui aura été payé par les débiteurs sur lesdites cinq années, pour raison desdits arrérages, sera précompté & tiendra lieu sur les deux tiers, à quoi lesdits arrérages de rente sont réduits & modérés. Et où il se trouveroit qu'aucuns desdits débiteurs eussent plus payé que lesdits deux tiers, à quoi nous avons réduit & modéré lesdits arrérages desdites cinq années, nous voulons que ce qui se trouvera avoir été trop payé, soit précompté, déduit & rabattu sur le courant de la rente de la présente année & la suivante.

Déclarons n'entendre comprendre au présent règlement & réduction des arrérages desdites rentes, les rentes par nous dûes à nos Sujets, tant sur nos Villes de Paris, Rouen, que sur nos recettes générales & particulières de notredit Roïaume, au paiement desquels arrérages dûs & échus jusqu'au jour de la réduction de notredite Ville de Paris, nous pourvoirons des premiers moïens qu'il plaira à Dieu nous donner. Si donnons en mandement à nos amés & féaux les gens tenant nos Cours de Parlement, & à tous nos Baillifs, Sénéchaux, Prévôts ou leurs Lieutenans, & autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, que ces Présentes ils fassent lire, publier & enregistrer de point en point selon leur forme & teneur, & le contenu en icelles garder & observer, contraignant à ce faire, souffrir & y obéir tous ceux qu'il appartiendra, & qui pour ce seront à contraindre ; nonobstant Oppositions ou Appellations quelconques, Edits, Déclarations, Arrêts, Jugemens, Lettres, Mandemens, Défenses & autres choses à ce contraire, auxquelles nous avons dérogé & dérogeons pour ce regard, ensemble aux dérogatoires des dérogatoires y contenues : cartel est notre plaisir. En témoin de quoi nous avons signé ces Présentes, & à icelles fait mettre & apposer notre scel. Donné au Camp de l'Abbaïe saint Vincent, devant Laon, le huitieme jour de Juillet, l'an de grace 1594 : Et de notre regne le cinquieme.

Signé, HENRI.

Et sur le repli, Par le Roi, étant en son Conseil.

R U Z É.

1594.

DÉCLARAT.
DU ROI

Lues, publiées & registrées, oui & consentant le Procureur général du Roi, pour avoir lieu cette fois seulement, pour les arrérages dûs & échus pendant les années quatre-vingt-neuf, dix, onze, douze & treize, qui seront païés aux termes contenus esdites Lettres. Ne pourront toutesfois les rentes être rachetées cette année, ni es années quatre-vingt-quinze & quatre-vingt-seize, sans acquitter les arrérages échus au temps du rachat : Et ne sera déduit ni précompté ce qui aura été païé. Et pour le regard des arrérages échus devant l'année quatre-vingt-neuf, ordonne la Cour qu'ils seront entièrement païés, & à ce faire les debtors contraints, sans préjudice des accords & conventions particulieres faites pour le paiement desdits arrérages. A Paris, en Parlement, l'onzieme Août 1594.

Signé, Du TILLET.

Avertissement.

EN ce temps aussi, plusieurs qui avoient paravant adhéré de grande affection à la Ligue, s'en départoient & s'approchoient du Roi, qui les recevoit humainement. De ce nombre fut un Gentilhomme de marque, lequel en publiâ son avis ci-ajouté.

AVIS & ABJURATION

D'un notable Gentilhomme de la Ligue : contenant les causes pour lesquelles il a renoncé à ladite Ligue, & s'en est présentement départi.

C'EST un dit ancien, que le bon Citoïen n'est pas astreint de dire ou écrire toujours semblables propos, mais qu'il doit toujours persévérer en une semblable opinion, qui est d'adresser la pointe de son intention à l'avancement du repos, & de l'utilité publique. A cause de quoi l'homme, ainsi composé, ne peut être repris de légèreté, s'il corrige son premier avis par le

1594.

AVIS ET AB-
JURAT. D'UN
LIGUÉ.

second : d'autant que le jour suivant est le précepteur du précédent , principalement es affaires d'Etat. Ce que je dis pour mon regard , afin que ceux qui sauront ci-après que j'ai renoncé , ainsi que je desiré être notoire & divulgué , & me suis départi de la Ligue introduite depuis quelques années dedans ce Roïaume , & laquelle j'ai ci-devant signée , n'attribuent point ce changement à aucune inconstance , ou subornation : mais plutôt qu'ils croient & soient avertis certainement , que ma retraite & abjuration est un enseignement qui vérifie , que telle Ligue est très pernicieuse à la Religion Catholique , au bien du Roïaume , & réprouvable à tous vrais & naturels François. J'ai l'honneur de n'être pas des derniers au rang de la Noblesse , & d'une famille assez ancienne & successive , pour maintenir ma qualité entre les anciens Gentilshommes originaires du nom François : mais encore puis-je ajouter ce qui est commun à tous , que j'ai été appris dès le berceau , par la tradition de mes Ancêtres , continuée de main en main , de ne croire qu'une seule foi Catholique & Apostolique , & de ne reconnoître aucune souveraineté terrienne , que celle de nos Rois appelés à la Couronne , par la succession ordinaire des lignes masculines : qui fut occasion , que trouvant de premiere apparence en cette Ligue , lorsque dès le commencement elle me fut présentée , une profession de notre foi Catholique , & de l'obéissance que nous devons à notre Roi , je ne fis difficulté de la signer , ne pensant point par-là contracter autre obligation , que celle que je suis tenu naturellement rendre à mon Dieu , & à mon Roi. Mais depuis , aiant appris , par la communication & discours familiers que j'eus avec les plus entendus & zélés en ladite Ligue , que les noms de Religion , de Majesté divine & humaine , compris en icelle , n'étoient que masques , & bandeaux pour voiler & couvrir la hideur d'une monstrueuse subversion que quelques-uns vouloient faire de tout l'Etat de ce Roïaume , tant en général que particulier , je n'ai point craint de retracter ma signature , & par cette abjuration publique , découvrir publiquement le gouffre & le piege auquel je me suis inadvertamment laissé tomber & surprendre , afin que ceux qui ont encore les mains nettes , & le jugement libre de telle poison , se gardent d'y être attrappés , & ceux qui comme moi se sont laissé circonvvenir par leur facilité , s'en retirent à mon exemple , pour n'attirer avec leur ruine , la désolation du País auquel ils sont nés , allaités & élevés. Pour à quoi leur donner

quelque secours & confort, je m'efforcerai de déclarer, le plus brièvement que je pourrai, les raisons de mon changement & avis, fondés sur les desseins & volontés des Liges, par lesquels j'ai appris, que la Ligue en Etat politique, est un Contrat solennel, juré entre personnes égales & non sujéttes à la puissance d'autrui, pour conserver & maintenir leur liberté, tant offensivement, que deffensivement envers tous & contre tous. De laquelle définition procedent deux conclusions nécessaires, l'une que les Sujets ne peuvent contracter Ligue en l'Etat Monarchique, sans renoncer à la protection du Prince, & par conséquent secouer l'obéissance & sujétion qu'ils doivent à la souveraineté; l'autre que le Roi signant une Ligue avec ses Sujets, se dépouille de la puissance souveraine qu'il a sur eux, & les reçoit en pere & société d'icelle.

Ce que plus particulièrement je reconnois, après que j'ai vu que cette Ligue, (contenant une déclaration de salaire & de récompense à ceux qui y obéiroient, & de punition aux contrevenans) étoit une vraie loi nouvellement introduite dans le Roïaume, non point Roïale & Françoisë, (car elle n'étoit pas faite sous le nom seul du Roi) mais plutôt Olieratique, & par conséquent directement contraire au privilege de la Couronne, qui ne permet à autre qu'au Roi seul d'ordonner & commander une loi dans le Roïaume.

J'ai conséquemment apperçu, que ladite Ligue n'étoit pas simplement contraire aux privileges de la Couronne; en la forme seule pour la raison susdite; mais aussi par toute sa disposition & substance, elle renverseroit de fond en comble la Couronne avec tous ses privileges: par especial en ce qu'elle oblige & assujétit les biens des Sujets du Roïaume à une nouvelle imposition non limitée, ni conscrîte à certaine somme: mais autant que la Ligue verra bon être, combien que par ledit privilege, il ne soit permis à homme quelqu'il soit, sinon au Roi seul, de faire imposition dans le Roïaume.

En ce pareillement, que par la même Ligue est disposé du fait des armes, desquelles le port est permis ou défendu à l'arbitrage de ladite Ligue: ce qui toutesfois est réservé au Roi seul, par les mêmes loix & privileges.

Et finalement, en ce que ladite Ligue ordonne, & commande un nouveau serment de fidélité, & y oblige les vies & biens des Sujets, & non point entre les mains du Roi: (auquel seul tel serment est dû & affecté) mais entre les griffes d'un monstre

1594.

AVIS ET AJ-
JURAT. D'UN
LIGUE.

1594.

AVIS ET AB-
JURAT. D'UN
LIGUÉ.

composé de serfs sans nombre : d'où s'ensuit que les Sujets du Roi se soumettant à l'obligation de tel service , tombent en l'un des deux inconvénients , on de commettre un crime de faux & de stellionat en vendant à deux diverses personnes une même chose , ou qu'ils cassent & révoquent l'obligation due à la Couronne , pour l'attribuer & transférer à ladite Ligue , d'autant que l'on ne sauroit être solidairement serf à deux Maîtres , Il s'ensuit aussi que le Roi se comprenant en la même obligation , autoriseroit en tant qu'à lui est , la dissolution de sa Couronne , & renonceroit au droit spécial de sa Souveraineté pour le contribuer en cette Ligue , & par ce moyen convertir l'ordre ancien d'une si florissante Monarchie , en la confusion d'une déplorable Olocratie.

Cela présupposé , les protestations contenues en ladite Ligue , de l'obéissance , de l'honneur , sujétion & fidélité , que les Ligués porteront au Roi , ne sont pas seulement ridicules , mais aussi injurieuses , & semblables au jeu populaire du Roi dépouillé , en l'appellant , Sire ; car puisque cette Ligue n'est autre chose qu'une usurpation de droits , prééminences , autorités & prérogatives que la Couronne réserve à un seul Roi , & qui ne se peuvent , ni doivent communiquer à autre , pour Parent , Allié , serviteur , ou Favorisé qu'il soit : il n'est pas en la puissance du Roi , quoiqu'elle soit pleine & absolue , d'avouer & accepter ladite Ligue , sans se dévêtir de sa Couronne , & titre souverain , ni loisible au sujet d'y entrer & adhérer , quelque commandement que le Roi lui en fasse , sans être à l'avenir déclaré traître à son País , rebelle à la Couronne & Roïauté Françoisé , & indigne de tous honneurs , franchises & privileges d'icelle.

Passant outre aux motifs & causes finales d'une si pernicieuse Ligue , il y en avoit deux exprimées , l'une est pour le rétablissement de la Religion Catholique , Apostolique & Romaine , es lieux où elle est opprimée , & extirpation de la Religion nouvelle : l'autre pour remettre & contenir le Peuple rebelle en l'obéissance du Roi , & assurer la succession de la Couronne aux vrais Successeurs.

Ce sont , à dire vrai , deux causes fort spécieuses & de belle apparence en premier front , qui toutesfois en effet sont fausses au dire , & impossibles à exécuter. Fausses sont-elles , en ce que si la seule piété & Religion conduisent le desir & l'affection de ceux qui ont signé la Ligue , il n'étoit aucunement nécessaire ,
ains

ains très dommageable à l'avancement de notre Religion, d'établir un nouvel état & regle de Police, qui ne peut engendrer que divisions, défiances, plaintes, jalousies, envies, querelles, & autres piques & similtés intestines, auxquelles toutes sociétés & Ligarchies sont ordinairement sujettes, vu que l'Eglise Catholique est une sainte Ligue, à la défense de laquelle tous Chrétiens-Catholiques sont obligés & astreints par les sermens de Baptême & de la Sainte Communion; que si cette Ligue & Communauté de l'Eglise n'est assez forte & suffisante pour faire exposer vie & bien au Peuple, toutes les fois que le besoin & nécessité de la Foi Catholique le requiert, il n'y sauroit avoir autre Ligue & Société suffisante à ce faire, si sous prétexte de la Religion ne sont proposées quelques particularités de profit, qui aient plus de puissance sur les Associés, que le seul regard de la Religion, qui par ce moyen ne servira que de couverture & excuse à la gloutonnie & ambition de ceux qui se liguent par autre serment & Sacrement que ceux de l'Eglise.

Et au regard de l'autre cause attriée du nom de Roi, je n'ai point encore oui dire, que Ville ou particulier, quel qu'il soit, révoque en doute de la puissance légitime du Roi en la Couronne: & où quelques-uns seroient tant mal avisés, si les auteurs de la Ligue & leurs gens sont aussi zélateurs du service du Roi qu'ils en font le semblant, le serment donné au Roi, lorsqu'il succède à la Couronne, doit suffire pour convier leur devoir à employer vie, corps, & biens pour son service, sans obliger à une Ligue ce qui est au Roi, & qu'ils ne peuvent redonner, & moins la porter en contribution de société, sans lui ôter premièrement. Mais posé le cas que les causes susdites fussent véritables, encore seroient-elles impossibles de mettre à exécution. Car quant à la Religion, il ne se trouve point en tout le cours des Histoires, depuis le commencement du monde, que les différends émus en la Religion se soient décidés par autre glaive, que celui de la parole de Dieu, & les Histoires Ecclésiastiques nous enseignent que les armes, les séditions, les guerres ont toujours été les argumens des Hérétiques & non des Catholiques; lesquels, s'assurant en la vérité de leurs propositions, n'ont jamais craint de repousser, & débattre à diverses fois, & autant que l'on a révoqué en doute, une même question en plusieurs & divers Conciles, pour ce qu'ils ont estimé que la vérité, qui est toujours semblable à soi en tous lieux, &

1594.

AVIS ET AB-
JURAT. D'UN
LIGUÉ.

ent tout temps, n'est point attachée à un ou deux, ains à tous Conciles légitimement assemblés. A cause de quoi, quand les Hérétiques ont recusé, ou desavoué les Conciles, qui les avoient condamnés, soit en n'approuvant point la forme de leur vocation, soit en proposant erreur contre leurs jugemens & déterminations, les Orthodoxes n'ont différé leur accorder la convocation d'un autre Concile, & de rechef y proposer ce qui avoit été précédemment arrêté. Mais nous ne lisons point que les Catholiques se soient élevés en guerre civile contre les Hérétiques, si ce n'a été pour leur conservation & défense seulement. Et où la corruption du temps en donneroit quelque exemple, (ainsi qu'on pourroit remarquer par les guerres de nos Rois contre les Goths, & du Comte de Mont-Fort contre les Albigeois) nous devons en cette particularité considérer deux choses; l'une que la cause de la Religion n'a été que l'accessoire & accident de la guerre des Goths, suscitée par autre principal respect; l'autre que la force des armes, quelque victoire qui soit advenue, n'a pas éteint ni aboli l'opinion des Albigeois, ains demeurant supprimée quelque temps par la force des armes, est néanmoins demeurée héréditaire en l'esprit de plusieurs, & qu'enfin l'aïant derechef découverte & remise sus, elle a trouvé si grand nombre de propugnateurs, qu'ils se pensent aujourd'hui assez forts pour démêler leur querelle en un champ de bataille. Ce que nous ne devons essayer pour deux raisons; l'une que telle guerre universelle est coutumièrement suivie d'une subversion de l'Etat, ainsi qu'il est advenu en l'Empire Romain, après la guerre de Constantin & Licinius; l'autre, que le glaive spirituel, possédé par l'Eglise, n'a rien de commun avec le temporel. Et comme si nous avions perdu la bataille, nous ne voudrions pour cela diminuer aucune chose de notre Religion, aussi faut-il considérer que la perte tombant sur le parti contraire, comme elle a ja fait par plusieurs fois, ils n'accorderoient pas pour cela que leur Religion fût amoindrie. Il seroit à désirer (de ma part, je suis du nombre de ceux qui en ont le plus d'affection) que le différend qui est en la Religion fût ôté du milieu de nous: mais puisque les expériences faites depuis vingt-cinq ans & plus, que n'avons cessé de combattre sur cette querelle, vaincus au milieu de nos victoires, nous ont enseigné que le coup doit venir du Ciel, & n'en pas des hommes, j'estime que ce seroit une très grande folie de vouloir retenter un hasard du tout infructueux & inutile, puisque l'opinion con-

siste en l'esprit, & ne se peut assujétir à la force & courage du corps. Au contraire, je suis contraint de croire, que comme naturellement nous enclinons à chercher & désirer les choses qui nous sont défendues, aussi tant plus nous courons sus, & travaillons ladite opinion, plus elle croît & s'enforçit; au lieu que si nous la méprisons, & remettons au jugement de Dieu, (qui seul la peut confondre & abolir), elle se perdrait & s'évanouiroit de soi-même, suivant l'avis du bon Gamaliel.

Quant à l'autre cause, comment feroit-il possible d'emparer & défendre la Majesté du Roi par cette Ligue, puisqu'elle-même la viole & la détruit, ainsi que nous avons ci-devant remontré? Si ladite Ligue opprime les privileges de la Couronne, confond l'ordre & le régleme[n]t des Etats du Roïaume, abolit le serment de fidélité que les Sujets ont à leur Prince, &, pour dire en un mot, transforme la Roïauté en une confusion d'Oligarchie & Ochlocratie, de quel front osent proposer les Conjurés que leur Ligue soit ordonnée pour la conservation & défense du Roi & de sa Couronne?

Ces beaux titres donc de Religion & Majesté, exposés en la montre de cette Ligue, ne sont point les causes finales d'icelle, mais plutôt impostures & artifices pour séduire & surprendre la crédulité des Sujets fideles à Dieu & à leur Roi; comme aussi les noms de Ligue & de Roïauté ne pouvant demeurer ensemble dans un même Etat, pour les raisons ci-devant déduites, ce papier ou plutôt abomination, qu'on faisoit jurer (Ligue), si le Roïaume de France ne cesse d'être appelé Roïaume, jusqu'alors doit être par un nom propre convenable à son sujet, nommé conjuration: les causes de laquelle seront faciles à comprendre & recueillir, si nous ressentons en notre mémoire les progrès des choses passées.

Entre plusieurs maximes contraires au bien de la Couronne, reçues & pratiquées par le conseil de nos Rois, depuis le décès du bon Roi Henri leur pere, que Dieu absolve, celle-ci a été, selon mon avis, plus dommageable, que d'avoir ôté la connoissance des affaires aux grandes Familles, qui les avoient menées sous les regnes du grand Roi François & Henri, son fils, pour les commettre à la croïance de personnes nouvelles & inconnues, afin qu'en les élevant par ce moïen aux premieres richesses & honneurs de ce Roïaume, lescdites grandes Familles fussent d'autant plus abaissées, & s'il étoit possible, dépouillées de leurs biens, non moins que de leurs états.

1594.
AVIS ET AB-
JURAT. D'UN
LIGUÉ.

Car encore que l'usage de telle maxime soit salutaire à un Etat nouvellement ordonné, elle est néanmoins tout pestifere & mortelle en un Etat soutenu & appuyé par sa propre force, comme celui de France, pour plusieurs inconvéniens que nous avons éprouvés à notre grand dommage.

Le Peuple de France a souffert de grandes & extraordinaires charges & impôts depuis soixante ans en ça; toutesfois telles qu'elles aient été, on y a toujours vu le fond; & la somme, pour grande qu'elle fût, a été limitée par un nombre fini, soit en centaine de mille, soit de millions; tellement qu'il a été facile de conserver quelque forme d'égalité en la distribution desdites sommes; pour le moins on a su pour quel prix en échapper.

Mais aux exactions de cette Ligue, il n'y a fond ni rive; ains au contraire, tout ainsi que le prétexte de Religion, duquel ladite Ligue est colorée, se trouve perpétuel & sans limite, aussi les rançonnemens qui en doivent procéder ne sont point limités, ains infinis & d'aussi longue durée & immenses, que sera l'ambition & convoitise des Religieux & Sujets de ladite Ligue.

Les Chefs des Conjurés départoient les Charges, tant de la Guerre que de la Justice, & les Finances, à qui bon leur sembloit; eux-mêmes dressaient, faisoient l'état de la recette & les acquits de la dépense; ils cortisoient les Villes, les Communautés, les maisons, les familles; & chacun Particulier qui signoit la Ligue, suivant le département de leurs Délégués, & pour le faire avec plus de commodités de leurs Délégués ils donnoient ordre par leurs bonnes intelligences, que les Prévôtés Echevinages, Consuls, Recettes, Contrôles & autres honneurs desdites Villes & communautés, fussent mis entre les mains de leurs Partisans, afin d'enregistrer jusqu'à une maille les moïens & facultés des Particuliers.

Si dans les Villes ou aux champs, il se trouvoit un famille pudique & débonnaire, qui haït les vices & déplorât la calamité du temps, se contentant de sa condition, ce n'étoit assez tailler & ronger ladite famille à discrétion, autant & plus que le revenu pouvoit s'étendre, mais en peu de jours il n'y avoit point de faute de délateurs, qui accusoient le maître de la famille, ou d'avoir fait quelque rebellion aux Ministres de la Ligue, ou favorisé les ennemis, ou tenu propos séditions, afin de ravir tout à une fois, & sans retourner, ce qu'on ne pouvoit honnêtement enlever que par pieces.

Et ne faut point que les Corps desdites Villes & Communautés en esperent avoir meilleur marché. Car aiant une fois reçu la Ligue, elles sont par même moien obligées d'obéir aux Chefs & Directeurs qui leur seront ordonnés, & en cas de refus, exposées au ban de rebellion. Choississent lequel elles voudront; c'est chose notoire qu'en obéissant, elles seront à toutes heures sujettes à saccagemens par les artifices de leurs Gouverneurs, & n'y peuvent non plus faillir qu'a fait la Ville d'Anvers aux Espagnols; & si elles refusent l'obéissance, tous les Conjurés seront convoqués & halés pour leur courir sus, & avoir part au butin de la Ville, qu'ils nommeront rebelle.

J'ai suivi jusqu'à présent les principaux Chefs des membres de la Ligue, lesquels j'ai trouvés remplis & prévenus de très damnables discours & propositions. Les uns assuroient de vie au feu Roi, suivi du défaut en ligne masculine de leur race, & condamnant les aînés de Bourbon, comme Prêtres, Hérétiques, & Messieurs de Montpensier comme inutiles & fainéants; les autres mettant en délibération de laquelle des filles on se pourroit le mieux couvrir; savoir, si on admettroit la représentation en l'aînesse, ou s'il ne seroit pas meilleur que le principal desdits Chefs, se trouvant veuf, épousât la plus prochaine survivante; mais ce qui plus m'a navré le cœur, c'étoit de voir assigner leurs dettes, qui sur un Marchand, qui sur un autre, & asséoir la recousse de leur prodigalité sur l'espérance du butin des meilleures & principales Villes du Roïaume, y comprenant celle de Paris, sans reserve ni respect de l'Eglise, ni de veuves ni d'orphelins.

Quel moien donc, dira quelqu'un, nous pourrons nous garder pour obvier au destin de tel embrasement, puisqu'il nous est préparé, soit en acceptant ladite Ligue, soit en la refusant? Le moien vous en est assez facile, si vous en avez la volonté: & volonté vous en viendra, s'il reste encore au milieu de vous tant soit peu de loisir pour en délibérer. Ce qui vous sera de non moins facile exécution, si d'un commun accord vous déclarez en Corps de Ville que vous ne voulez plus adhérer ni participer à une si pernicieuse conjuration; & si celles qui se seront laissées persuader, revoquent leur premier avis, pour se rallier avec les autres Villes mieux conseillées. Je vous ai ci-devant déclaré le plus brièvement que j'ai pu les raisons qui vous doivent inciter à ce faire, & le ferez si êtes bien conseillés: sinon & ou la ruine totale du Roïaume seroit si prochaine, que fut

1594.
 AVIS ET AB-
 JURAT. D'UN
 LIGUÉ.

maintenant le temps auquel la troisieme vision de Childeric IV, Roi de France, doit être exécutée, que pour ce faire les Chefs & Auteurs de la Ligue soient les chiens & les chats de ladite vision, & le reste du Peuple de tous les Etats, la grande tourbe d'autres petites bêtes légères qui s'entredepecent, battent & déchirent; je recevrai, en la participation des miseres communes, cette consolation, qu'ayant rejeté le présent avertissement, vous avez, de votre propre gré & vouloir, été les instrumens de votre ruine, laquelle vous pouvez éviter en fermant les portes de vos Villes aux premieres semonces de ladite conjuration, ou au cas qu'elle y fût déjà introduite, la rejetant dehors, & l'abjurant à mon exemple, lequel je propose à tous amateurs du bien public & particulier. Et de tant que j'ai légèrement & inadvertemment signé ladite conjuration, tant plus mûrement & avec un long & pourpensé avis, j'ai signé la présente abjuration, par laquelle je jure & promets de détester ladite Ligue, & ne suivre ni approuver jamais autres conseils, que ceux qui seront conformes à la parole de Dieu & Religion Catholique, à la conservation de l'Etat & Couronne de France, & au repos & soulagement, profit & tranquillité de tout le Peuple, à quoi je voue, dédie & consacre ma vie, mes biens & ce de quoi je puis disposer en ce monde.



Avertissement.

LE Roi ne pensoit, en ce reste de l'an 1594 qu'à porter la guerre hors du Roïaume contre l'Espagnol, & essayoit de commencer par le Duché de Luxembourg, traitant pour cet effet avec les Etats de Hollande & leurs Confédérés. Le Maréchal de Bouillon & le Comte Philippe de Nassau essaïerent d'y entrer au mois d'Octobre; mais ils ne firent rien. D'autre côté, le Roi menaça ceux d'Artois & de Hainault, à cause qu'ils aidoyent aux Espagnols à molester le Cambresis. L'Archi-Duc Ernest, Lieutenant du Roi d'Espagne, en Flandre & Brabant, continuoît en ses pratiques sur la France; mais prevenu de mort bientôt après, il quitta la place à son frere Albert, duquel sera parlé en l'Histoire de notre temps (1). Pour la fin de l'année, se présente le Discours tragique de la blessure du Roi, publié par impression, comme s'ensuit.

PROCEDURE

FAITE CONTRE JEAN CHASTEL,

Ecolier étudiant au College des Jésuites, pour le parricide par lui attenté sur la personne du Roi très Chrétien Henri IV, Roi de France & de Navarre; & Arrêts donnés contre le Parricide & contre les Jésuites (2).

LE vingt-septieme Décembre mil cinq cent quatre-vingt-quatorze, sur les six à sept heures du soir, le Roi très Chrétien, Henri IV, Roi de France & de Navarre, étant arrivé à Paris,

(1) Voyez sur ces Faits l'Histoire de M. de Thou, Livre CXI.

(2) Cet Ecrit fut imprimé dès 1595, avec l'*Histoire prodigieuse du détestable Parricide*, attenté contre Henri IV par Pierre Barriere. Feu M. l'Abbé Lenglet Dufresnoy l'a fait réimprimer dans le tome VI des Mémoires de Condé, 1743, in-4°. seconde Partie, p. 126, & suiv. Il y a joint l'*Histoire abrégée du procès de Jean Chastel*, avec son *Interrogatoire*, tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi de France; & de plus, l'*Apologie de Jean Chastel*, Ouvrage plein de fureur & de principes dé-

testables, qui avoit pour Auteur le trop fameux Ligueur, Jean Boucher, qui avoit été Curé de Saint Benoît à Paris, & qui composa cet Ouvrage, digne des furies, pendant sa retraite en Flandres. Cette Apologie avoit déjà eu plusieurs éditions. L'Ecrit n'en étoit pas moins devenu fort rare; mais c'étoit tout son mérite. Voyez aussi sur cela, M. de Thou, en son Histoire, Livre CXI, & l'Ouvrage de M. Charles Duplessis d'Argentré, Evêque de Tulle, intitulé, *Collectio Judiciorum de novis erroribus*, tom. II, in-folio, p. 524, & suiv.

1594.

PROCES DE
CHASTEL.

Jean Chastel, natif de Paris, Ecolier, nourri & élevé au College des Jésuites, âgé de dix-neuf ans, étant entré au Louvre, approcha de Sa Majesté, & comme elle se baissoit pour embrasser un Gentilhomme affectonné à son service, qui lui faisoit la révérence, il lui donna un coup de couteau dans la bouche, qui lui coupa la levre d'enhaut (1), & s'il n'eût rencontré les dents, eût outrepassé; puis tâcha de se sauver, ayant jetté le couteau par terre: mais il fut pris par un des Capitaines des Gardes. Ce que Sa Majesté, pleine de clémence, ayant apperçu, commanda à celui qui le tenoit de le laisser, disant qu'elle lui pardonnoit. Et après avoir entendu que c'étoit un Ecolier enseigné par les Jésuites, Sa Majesté dit alors: » Falloit-il donc » que les Jésuites fussent convaincus par ma bouche « ? Le parricide, surpris, du commencement nia le fait, puis le confessa, & fut mis entre les mains du Prévôt de l'Hôtel & mené es prisons du Fort-l'Evêque, où étant interrogé qui il étoit, pourquoi il étoit en prison, s'il n'avoit pas attenté un parricide sur la personne du Roi, comment il l'avoit frappé, & si le couteau étoit empoisonné? Le serment de lui pris, dit qu'il étoit Ecolier, & avoit été constitué prisonnier pour avoir voulu tuer le Roi, lequel toutesfois il n'avoit que blessé; qu'il avoit délibéré exécuter cete entreprise en quelque sorte que l'occasion se fût présentée, avec un couteau qu'il avoit sans fourreau dedans sa manche, entre sa chair & sa chemise, & avoit frappé Sa Majesté au visage, parcequ'elle s'étoit baissée, & que le couteau n'étoit empoisonné, au moins qu'il fût, & que c'étoit un couteau commun, duquel on se servoit ordinairement en la maison de son pere. Que son intention avoit été par plusieurs fois de tuer le Roi à la première commodité qui se présenteroit. Que ce soir voiant passer plusieurs chevaux & hommes de pied avec flambeaux & torches, étant, lui répondant, en la rue Saint Honoré, au bout de la rue d'Austruche, il demanda à un Gentilhomme ou autre qui étoit-là, lequel étoit le Roi: surquoi ce Gentilhomme lui auroit montré un qui avoit des gants fourrés, lequel il lui dit être le Roi; & dès-lors il auroit continué à exécuter ce mauvais dessein, le suivant jusqu'en une des chambres du Louvre, dans laquelle il l'auroit donné le coup de couteau

(1) Et non *la machoire inférieure*, comme on le lit dans M^r de Thou, de qui est sans doute, une faute d'impression, n'étant pas probable que ce célèbre Historien, qui étoit à la Cour, & fort attaché à Henri,

ait ignoré en quel endroit Chastel blessa ce Prince. Chastel étoit fils de Pierre Chastel, riche Marchand Drapier à Paris, demeurant auprès du Palais.

dedans

dedans la bouche; & ce fait, jetta le couteau dans la chambre & tâcha de se sauver, niant lorsqu'il fut pris avoir fait le coup; ce que toutesfois il a confessé depuis, comme étant la vérité: & sur ce enquis, a confessé y avoir long-temps qu'il auroit pensé en soi-même à faire ce coup, & y aiant failli, le feroit encore s'il pouvoit, aiant cru que cela seroit utile à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Qu'il y avoit huit jours qu'il auroit recommencé à délibérer son entreprise, & environ sur les onze heures du matin, pris la résolution de faire ce qu'il a fait, s'étant saisi du couteau, qu'il auroit pris sur le dressoir de la maison de son pere, lequel il auroit porté en son étude, & de-là seroit venu dîner avec Pierre Chastel, son pere, Denise Hazard, sa mere, Catherine, sa sœur aînée, mariée avec un nommé le Comte, & Madeleine Chastel, sa sœur puînée; étant au logis Pierre Roussel, Simone Thurin & Louise Camus. Qu'après le dîner son pere & sa mere l'auroient exhorté à bien vivre; ce qu'il leur auroit promis faire. De-là seroit allé à Vêpres, puis retourné chez son pere, avec lequel il seroit allé en la Ville pour trouver un Conseiller du Châtelet, & ne l'aiant trouvé, seroient allés en l'Eglise de Saint Jean; puis étant de retour chez son pere, seroit sorti avec le couteau dedans la manche de son pourpoint, lequel il avoit pris dès la premiere fois qu'il étoit allé à S. Jean. Derechef interrogé qu'il avoit fait en ce jour, & avec qui il avoit communiqué? A dit qu'il s'étoit levé sur les huit heures du matin, & étoit sorti hors la Ville, & allé à la Messe à Saint Laurent. Examiné sur sa qualité, & où il avoit fait ses études? A dit que c'étoit aux Jésuites principalement, où il avoit été trois ans, & à la dernière fois sous Pere Jean Gueret, Jésuite. Qu'il auroit vu ledit Pere Gueret, Vendredi ou Samedi précédent le coup, aiant été mené vers lui par Pierre Chastel, son pere, pour un cas de conscience; qui étoit: qu'il désespéroit de la misericorde de Dieu, pour les grands péchés par lui commis: qu'il avoit eu volonté de commettre plusieurs péchés énormes contre nature, dont il se seroit confessé par plusieurs fois; que pour expier ces péchés, il croioit qu'il falloit qu'il fît quelque acte signalé; que souventefois il auroit eu volonté de tuer le Roi, & auroit parlé à son pere de l'imagination & volonté qu'il avoit eue de ce faire: surquoi son dit pere lui auroit dit que ce seroit mal fait. Interrogé, parcequ'il avoit un *Agnus Dei*, une Chemise Notre-Dame & Chapelets à l'entour du col, qui les lui avoit baillés, & si ce n'étoit pas pour

le persuader à assassiner le Roi ; sous assurance qu'il seroit inviolable ; depuis quel temps il s'étoit confessé , & à qui ? Dit que sa mere lui avoit baillé l'*Agnus Dei* & la Chemise Notre-Dame , & quant aux Chapelets, les avoir lui-même enfilés. Qu'il avoit été confessé à la Toussaints dernière à Maître Claude l'Alement , Prêtre , Curé de Saint Pierre-des-Arcis ; Maître Jacques Bernard , Prêtre Clerc ; & Maître Lucas Morin , Prêtre habitué en icelle Eglise. Ce fait , le couteau duquel il avoit frappé le Roi à lui représenté , il le reconnut : comme aussi il reconnut trois billets , contenant l'anagramme du Roi en ces mots : Henri de Bourbon , graille , bouvier , tyran , brandon de la France , & neuf petits feuillets écrits de sa main de part & d'autre , contenant la confession de ses péchés ; lesquels feuillets il avoit cachés dans la cave du logis de son pere. Par ces neuf feuillets , il avoit écrit ses péchés par ordre des commandemens du Décalogue ; qu'il avoit douté de la Dêité , qu'il n'aimoit son prochain , qu'il étoit sans charité , qu'il avoit méconnu ses pere & mere , que l'un de ses Maîtres lui demandant s'il n'avoit pas commis le péché contre nature , (lequel ne se nomme point) il l'avoit nié fausement , avec grande assurance ; & de cela pensoit ne s'être pas confessé , comme de plusieurs autres cas vilains & exécrables , d'avoir voulu commettre un inceste avec sa sœur , occasion pour laquelle il pensoit que toutes ses confessions & communions étoient autant de péchés mortels. Que depuis il se feroit imaginé & auroit eu volonté de commettre plusieurs homicides , & signamment de tuer le Roi. Pendant ce premier interrogatoire , le bruit courant par la Ville que le Roi n'étoit que blessé , & que le couteau n'étoit empoisonné , graces en furent incontinent rendues à Dieu , & le *Te Deum laudamus* chanté en l'Eglise Notre-Dame. Le lendemain la procédure aiant été envoyée en la Cour de Parlement , & le prisonnier , mené en la Conciergerie du Palais , fut interrogé par les principaux Officiers de la Cour , a répété ce qu'il avoit dit par ses réponses au premier interrogatoire par devant le Prevôt de l'Hôtel. Interrogé quel étoit l'acte signalé qu'il disoit avoir pensé devoir faire pour expier les grands crimes dont il sentoit sa conscience chargée ? A dit qu'il se feroit efforcé de tuer le Roi , mais n'auroit fait que le blesser à la levre , le couteau aiant rencontré la dent , dont toutesfois , lui accusé auroit senti la résistance , & pensoit tuer ledit Seigneur Roi , lequel il avoit pensé frapper à la gorge , craignant , pource qu'il étoit bien vêtu , que le couteau

rebouchât. Qu'ayant opinion d'être oublié de Dieu, & étant assuré d'être damné comme l'Antechrist, il vouloit de deux maux éviter le pire, & étant damné, aimoit mieux que ce fût *ut quatuor* que *ut octo*. Interrogé si se mettant en ce désespoir il pensoit être damné, ou sauver son ame par ce méchant acte, a dit qu'il croïoit que cet acte, étant fait par lui, serviroit à la diminution de ses peines, étant certain qu'il seroit plus puni s'il mouroit sans avoir attenté de tuer le Roi, & qu'il le seroit moins s'il faisoit effort de lui ôter la vie; tellement qu'il estimoit que la moindre peine étoit une espee de salvation en comparaison de la plus grieve. Enquis où il avoit appris cette Théologie nouvelle? A dit que c'étoit par la Philosophie. Interrogé s'il avoit étudié en Philosophie au College des Jésuites? A dit que oui, & ce sous le Pere Gueret, avec lequel il avoit été deux ans & demi. Enquis s'il n'avoit pas été en la chambre des Méditations, où les Jésuites introduisoient les plus grands pécheurs, qui voïoient en icelle chambre les portraits de plusieurs Diables de diverses figures épouvantables, sous couleur de les réduire en une meilleure vie, pour ébranler leurs esprits & les pousser par telles admonitions à faire quelque grand cas? A dit qu'il avoit été souvent en cette chambre des méditations. Enquis par qui il avoit été persuadé à tuer le Roi? a dit avoir entendu en plusieurs lieux, qu'il falloit tenir pour maxime véritable, qu'il étoit loisible de tuer le Roi, & que ceux qui le disoient l'appelloient tyran. Enquis si les propos de tuer le Roi n'étoient pas ordinaires aux Jésuites? A dit leur avoir oui dire qu'il étoit loisible de tuer le Roi, & qu'il étoit hors de l'Eglise, & ne lui falloit obéir, ni le tenir pour Roi jusqu'à ce qu'il fût approuvé par le Pape. De-rechef interrogé en la Grand'Chambre, Messieurs les Présidens & Conseillers d'icelle & de la Tournelle assemblés, il a fait les mêmes réponses, & signamment a proposé & soutenu la maxime qu'il étoit loisible de tuer les Rois, même le Roi régnant, lequel n'étoit en l'Eglise, ainsi qu'il disoit, parcequ'il n'étoit approuvé par le Pape. Finalement la Cour a donné l'Arrêt dont la teneur s'ensuit.

1594.

PROCES DE
CHASTEL.

E X T R A I T

1594.
PROCES DE
CHASTEL.

DES REGISTRES DE PARLEMENT (1).

Vu par la Cour, la Grand'Chambre & Tournelle assemblées, le procès criminel commencé à faire par le Prévôt de l'Hôtel du Roi, & depuis parachevé d'instruire en icelle, à la requête du Procureur Général du Roi, demandeur & accusateur à l'encontre de Jean Chastel, natif de Paris, Ecolier aiant fait le cours de ses études au College de Clermont, prisonnier es prisons de la Conciergerie du Palais, pour raison du très exécrationnable & très abominable parricide attenté sur la personne du Roi, interrogatoires & confessions dudit Jean Chastel; oui & interrogé en ladite Cour ledit Chastel sur le fait dudit parricide; ouï aussi en icelle Jean Gueret, Prêtre soi disant de la Congrégation & Société du Nom de Jesus, demeurant audit College, & ci-devant Précepteur dudit Jean Chastel, Pierre Chastel & Denise Hazard, pere & mere dudit Jean : conclusions du Procureur Général du Roi, & tout considéré. Il sera dit que ladite Cour a déclaré & déclare ledit Jean Chastel atteint & convaincu du crime de leze-Majesté divine & humaine au premier chef, par le très méchant & très détestable parricide attenté sur la personne du Roi; pour réparation duquel crime, a condamné & condamne ledit Jean Chastel à faire amende honorable devant la principale porte de l'Eglise de Paris, nu en chemise, tenant une torche de cire ardente du poids de deux livres, & illec, à genoux, dire & déclarer que malheureusement & proditoirement il a attenté ledit très inhumain & très abominable parricide, & blessé le Roi d'un couteau en la face; & par fausses & damnables instructions, il a dit audit procès, être permis de tuer les Rois, & que le Roi Henri IV, à présent regnant, n'est en l'Eglise, jusqu'à ce qu'il ait approbation du Pape; dont il se repent, & demande pardon à Dieu, au Roi & à Justice. Ce fait, être mené & conduit en un tombereau en la Place de Greve. Illec tenaillé aux bras & cuisses, & sa main dextre tenant en icelle le couteau duquel il s'est efforcé commettre ledit parricide, coupée; & après son corps tiré & démembré

(1) Cet Arrêt se lisoit déjà à la suite du Plaidoyer de Louis Dollé, édition de 1595, de même qu'à la suite de la première édition de la procédure faite contre Châtel. M. l'Ab-

bé Lenglet & M. d'Argentré l'ont aussi donné de nouveau dans les Ouvrages qu'on a cités dans les Notes précédentes.

avec quatre chevaux , & ses membres & corps jettés au feu & consumés en cendres , & les cendres jettées au vent. A déclaré & déclare tous & chacuns ses biens acquis & confisqués au Roi. Avant laquelle exécution , sera ledit Jean Chastel appliqué à la question ordinaire & extraordinaire , pour savoir la vérité de ses complices, & d'aucuns cas résultant dudit procès. A fait & fait inhibitions & défenses à toutes personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , sur peine de crime de leze-Majesté , de dire ni proferer en aucun lieu public ni autre lesdits propos ; lesquels ladite Cour a déclarés & déclare scandaleux , séditieux , contraires à la parole de Dieu , & condamnés comme Hérétiques par les saints Décrets. Ordonne que les Prêtres & Ecoliers du College de Clermont , & tous autres , soi disant de ladite Société , comme corrupteurs de la jeunesse , perturbateurs du repos public , ennemis du Roi & de l'Etat , vuideront dedans trois jours , après la signification du présent Arrêt , hors de Paris & autres Villes & lieux où sont leurs Colleges , & quinzaine après hors du Roïaume , sur peine , où ils y seront trouvés , ledit temps passé , d'être punis comme criminels & coupables dudit crime de leze-Majesté. Seront les biens , tant meubles qu'immeubles à eux appartenant , employés en œuvres pitoïables , & distribution d'iceux faite , ainsi que par la Cour sera ordonné. Outre , fait défenses à tous Sujets du Roi d'envoyer des Ecoliers aux Colleges de ladite Société , qui sont hors du Roïaume pour y être instruits , sur la même peine de crime de leze-Majesté. Ordonne la Cour que les extraits du présent Arrêt seront envoïés aux Bailliages & Sénéchaussées de ce Ressort , pour être exécuté selon sa forme & teneur. Enjoint aux Baillifs & Sénéchaux , leurs Lieutenants Généraux & Particuliers , procéder à l'exécution , dedans le délai contenu en icelui , & aux Substituts du Procureur Général tenir la main à ladite exécution , faire informer des contraventions , & certifier ladite Cour de leurs diligences au mois , sur peine de privation de leurs états.

1594.
PROCES DE
CHASTEL.

Signé, DU TILLET.

Prononcé audit Jean Chastel , exécuté le jeudi vingt-neuvieme Décembre mil cinq cent quatre-vingt-quatorze.

Pendant la procédure sur laquelle est intervenu cet Arrêt , aucuns de Messieurs Députés par la Cour s'étant transportés au

1594.
PROCES DE
CHATEL.

College de Clermont où étoient les Jésuites, ayant fait saisir plusieurs papiers, ont trouvé entre iceux des Livres écrits de la main de Jean Guignard (1), Prêtre, soi disant de la Société d'iceux Jésuites, qui étoient Libelles diffamatoires par lui composés & gardés depuis l'Edit d'oubliance & abolition générale très bénignement octroyée par ledit Seigneur Roi à ses Sujets de Paris révoltés, depuis qu'il auroit plu à Dieu les réduire à sa puissance, dans lesquels il avoit non-seulement usé de médisances contre l'honneur du défunt Roi de très heureuse mémoire, que Dieu absolve, & contre le Roi régnant, mais écrit des propositions contenant plusieurs faux & séditeux moïens pour prouver qu'il avoit été loisible de commettre le parricide du feu Roi & inductions pour faire tuer le Roi, son Successeur es termes ci-après ensuivans.

I. Et premierement, que si en l'an 1572 au jour de Saint Barthelemi, on eût saigné la veine basilique (2), nous ne fussons tombés de fièvre en chaud mal, comme nous expérimentions, *sed quicquid delirant Reges*, pour avoir pardonné au sang, ils ont mis la France à feu & à sang, & *in caput reciderunt mala*.

II. Que le Neron cruel (3) a été tué par un Clément, & le Moine simulé dépêché par la main d'un vrai Moine.

III. Appellerons-nous un Neron, Sardanapale de France; un Renard de Bearn (4), un Lion de Portugal, une Louve d'Angleterre, un Griffon de Suede, & un Pourceau de Saxe?

IV. Pensez qu'il faisoit beau voir trois Rois, si Rois se peuvent nommer, le feu Tyran, le Béarnois, & ce prétendu Monarque de Portugal, Dom Antonio.

V. Que le plus bel Anagramme qu'on trouva jamais sur le nom du Tyran défunt étoit celui par lequel on disoit *vilain Herodes*.

VI. Que l'acte héroïque fait par Jacques Clément, comme don du saint Esprit, appelé de ce nom par nos Théologiens, a été justement loué par le feu Prieur des Jacobins, Bourgoing, Confesseur & Martyr (5) par plusieurs raisons, tant à

(1) Natif de Chartres.

(2) Veine qui vient de dessous le bras, & qui passe par le milieu du pli du coude : mais *basilique* en Grec, signifie *royale*. Ainsi ce que le Pere Guignard veut dire, c'est qu'on avoit eu tort alors de ne pas assassiner Henri IV, & le Prince de Condé, qui étoient du sang Royal; c'est ce qu'il appelle la veine

basilique.

(3) Le Pere Guignard vouloit parler de Henri III, assassiné par Jacques Clément, Jacobin.

(4) Henri IV.

(5) On a parlé ailleurs de ce prétendu Martyr des fureurs de la Ligue.

Paris, ce que j'ai oui de mes propres oreilles, lorsqu'il enseignoit sa Judith, que devant ce beau Parlement de Tours; ce que ledit Bourgoing, qui plus est, a signé de son propre sang & sacré de sa propre mort; & ne falloit-il croire ce que les Ennemis rapportoient, que par ses derniers propos il avoit improuvé cet acte comme détestable.

VII. Que la Couronne de France pouvoit & devoit être transférée en une autre famille que celle de Bourbon.

VIII. Que le Béarnois, ores que converti à la Foi Catholique, seroit traité plus doucement qu'il ne méritoit, si on lui donnoit la Couronne Monachale en quelque Couvent bien réformé, pour illec faire pénitence de tant de maux qu'il a faits à la France, & remercier Dieu de ce qu'il lui avoit fait la grace de se reconnoître avant la mort.

IX. Que si on ne le peut déposer sans guerre, qu'on guerroye: si on ne peut faire la guerre, la cause, mort, qu'on le fasse mourir.

Par ces propositions, il se justifie clairement que l'Arrêt de la Cour donné contre Jean Chastel, parricide, portant le bannissement des Jésuites hors le Roïaume, a été justement donné, & se peut appeller un Jugement vraiment divin; se voyant par les Ecrits de ce Jésuite Guignard, combien est pestiférée & pernicieuse la Doctrine de ces hommes, & à quoi elle tend.

Or, la Cour aiant vu ces Ecrits, Guignard, Auteur, mandé & interrogé sur iceux à lui représentés, a reconnu les avoir composés & écrits de sa main, & pour ce la Cour a donné l'Arrêt ci-ensuivant.

E X T R A I T

DES REGISTRES DE PARLEMENT (1).

Vu par la Cour, les Grand'Chambre & Tournelle assemblées, le Procès criminel fait par l'un des Conseillers d'icelle, à la requête du Procureur général, à l'encontre de Jean Guignard, Prêtre, Régent au College de Clermont de cette Ville de Paris, Prisonnier ès Prisons de la Conciergerie du Palais, pour avoir été trouvé saisi de plusieurs Livres composés par lui

(1) Cet Arrêt & les suivans sont aussi imprimés à la suite de la Procédure de Châtel; du Plaidoyer de Louis Dollé, édition de 1595; dans la Collection citée de M. d'Argentré, & dans le tom. VI des Mémoires

de Condé; & ailleurs. Voyez aussi, outre les autres Ouvrages cités, le tome VI de de l'Histoire de l'Université de Paris, par César Egasse du Boulay.

1594.

PROCES DE
CHASTEL.

& écrits de sa main, contenant entr'autres choses approbation du très cruel & très inhumain parricide du feu Roi, que Dieu absolve, & inductions pour faire tuer le Roi à présent régnant; Interrogatoires & Confessions dudit Guignard, lesdits Livres représentés, reconnus, composés par lui, & écrits de sa main; Conclusions du Procureur général du Roi : Oui & interrogé en ladite Cour ledit Guignard sur les cas à lui imposés & contenus esdits Livres; & tout considéré: dit a été que ledit Guignard atteint & convaincu du crime de leze Majesté, & d'avoir composé & écrit lesdits Livres, contenant plusieurs faux & séditions moïens pour prouver qu'il avoit été loisible de commettre ledit parricide, & étoit permis de tuer le Roi Henri IV, à présent régnant, pour réparation de ce, a condamné & condamne ledit Guignard faire amende honorable nu en chemise, la corde au col devant la principale porte de l'Eglise de Paris; & illec étant à genoux, tenant en ses mains une torche de cire ardente, du poids de deux livres, dire & déclarer que méchamment & malheureusement & contre vérité il a écrit le feu Roi avoir été justement tué par Jacques Clément, & que si le Roi à présent régnant ne mourroit à la guerre il le falloit faire mourir, dont il se repent & demande pardon à Dieu, au Roi & à Justice. Ce fait, mené & conduit en la Place de Greve, pendu & étranglé à une potence qui y sera pour cet effet plantée, & après le corps mort réduit & consumé en cendres en un feu, qui sera fait au pied de ladite potence: a déclaré & déclare tous & chacuns ses biens acquis & confisqués au Roi. Prononcé audit Guignard, & exécuté le septieme jour de Janvier l'an 1595.

Le même jour le procès aiant été fait à Jean Gueret, Précepteur du parricide, & à Pierre Chastel pere, & à la mere & sœurs, mêmement à l'une d'icelles, laquelle aiant entendu que son frere étoit prisonnier, comme on la menoit en prison s'étoit écriée que les Jésuites avoient donné quelque mauvais conseil à sondit frere, iceux Gueret, Pierre Chastel, sa femme, ses filles & leurs serviteurs & servantes, ensemble le Curé de saint Pierre des Arcis, ouis, est ensuivi l'Arrêt qui s'ensuit.

EXTRAIT

EXTRAIT

DES REGISTRES DE PARLEMENT.

1595.

PROCÈS DE
CHAstel.

Vu par la Cour, les Grand'Chambre & Tournelle assemblées, le procès criminel commencé à faire par le Prévôt de l'Hôtel du Roi, & depuis parachevé d'instruire en icelle, à la requête du Procureur Général du Roi, Demandeur & Accusateur, à l'encontre de Jean Gueret, Prêtre, soi disant de la Congrégation & Société du Nom de Jesus, demeurant au College de Clermont, & ci-devant Précepteur de Jean Chastel, naguères exécuté à mort par Arrêt de ladite Cour; Pierre Chastel, Marchand Drapier, Bourgeois de Paris; Denise Hazard, sa femme, pere & mere dudit Jean Chastel; Jean le Comte & Catherine Chastel, sa femme; Magdeleine Chastel, filles desdits Pierre Chastel & Denise Hazard; Antoine de Villiers; Pierre Roussel; Simone Turin & Louis Camus, leurs Serviteurs & Servantes; Maître Claude l'Allemant, Prêtre, Curé de Saint Pierre-des-Arcis; Maître Jacques Bernard, Prêtre, Clerc de ladite Eglise; & M. Lucas Morin, Prêtre habitué en icelle, prisonniers es prisons de la Conciergerie du Palais, interrogatoires, confessions & dénégations desdits Prisonniers; confrontation faite dudit Jean Chastel audit Pierre Chastel, son pere; information faite contre ledit Pierre Chastel; confrontation à lui faite des témoins ouïs en icelle; le procès criminel fait audit Jean Chastel, pour raison du très exécrationnel & très abominable parricide attenté contre la personne du Roi; le Procès verbal de l'exécution de l'Arrêt de mort donné contre ledit Jean Chastel, le vingt-neuvieme Décembre dernier passé; Conclusions du Procureur général du Roi; Ouïs & interrogés en ladite Cour, lesdits Gueret, Pierre Chastel & Hazard sur les cas à eux imposés & contenus audit Procès: Autres interrogatoires & dénégations faites par lesdits Gueret & Pierre Chastel, en la question à eux baillée par ordonnance de ladite Cour, & tout considéré: dit a été que ladite Cour, pour les cas contenus audit Procès, a banni & bannit lesdits Gueret & Pierre Chastel du Roïaume de France, à savoir, ledit Gueret à perpétuité, & ledit Chastel pour le temps & espace de neuf ans, & à perpétuité de la Ville & Fauxbourgs de Paris; à eux enjoint de garder leur ban, à peine d'être pendus & étranglés

1595.
PROCE'S DE
CHASTEL.

sans autre forme ni figure de procès. A déclaré & déclare tous & chacuns les biens dudit Gueret acquis & confisqués au Roi, & a condamné & condamne ledit Pierre Chastel en deux mille écus d'amende envers le Roi, applicable à l'acquit & pour la fourniture du pain des prisonniers de la Conciergerie, à tenir prison jusqu'à plein paiement de ladite somme, & ne courra le temps dudit bannissement, sinon du jour qu'il aura icelle payée. Ordonne ladite Cour, que la Maison en laquelle étoit demeurant ledit Pierre Chastel, sera abattue, démolie & rasée & la place appliquée au Public, sans qu'à l'avenir on y puisse bâtir : en laquelle place, pour mémoire perpétuelle du très méchant & très détestable parricide attenté sur la personne du Roi, sera mis & érigé un pilier éminent de pierre de taille, avec un tableau, auquel seront inscrites les causes de ladite démolition & érection dudit pilier, lequel sera fait des deniers provenans des démolitions de ladite Maison. Et pour le regard desdits Hazard, le Comte, Catherine & Magdeleine Chastel, de Villiers, Roussel, Turin, Camus, l'Allemand, Bernard & Morin, ordonne ladite Cour, que les Prisons leur seront ouvertes. Prononcé auxdits Hazard, le Comte, Catherine & Magdeleine Chastel; de Villiers, Roussel, Turin, Camus, l'Allemand, Bernard & Morin, le septieme jour de Janvier, & auxdits Gueret & Pierre Chastel, ledixieme jour dudit mois 1595.

Par cette procédure, se peut voir que la Cour a apporté en l'instruction & au jugement tout ce qui se peut désirer d'une bonne, entiere & sainte justice, avec toutes les formes accoutumées aux procès criminels : de maniere que les Arrêts ainsi donnés, n'ont besoin d'être défendus par raison; & ce qu'elle a jugé contre les Jésuites, se fut fait justement auparavant sur ce qui étoit arrivé à Melun le dernier Août 1593, & que icelle Cour a revu depuis, lorsqu'elle a procédé au jugement du procès de Jean Chastel, à savoir sur le procès criminel fait à Pierre Barriere; lequel aiant demandé conseil à Lyon à plusieurs Prêtres, auxquels il avoit confessé ses péchés, touchant l'assassinat qu'il avoit entrepris de commettre sur la personne du Roi, étant pris sur l'avertissement d'un Religieux très saint & aimable de tous les bons François, Frere S. B. F. & de B. F. qui le découvrit, confessa qu'il étoit venu exprès en Cour afin de tuer le Roi, à quoi il avoit été poussé par un Jésuite nommé Varade, qui déchiroit tous les jours le Roi par médisances. Par la persuasion duquel Jésuite, icelui Barriere avoit acheté un couteau pour

faire le coup : dont aiant premierement demandé avis à Aubri, Curé de Saint André des Arcs, à qui il avoit ouvert son intention, il s'adressa audit Varade Recteur du College des Jésuites, par le conseil d'icelui Aubri, qui fut confirmé par ledit Varade en sa résolution de tuer le Roi, sur l'assurance que ledit Varade lui donnoit, s'il étoit pris & on le faisoit mourir, qu'à raison de ce il obtiendrait au Ciel la Couronne de Martyr : que ledit Varade l'auroit adjuré, en le confessant, par le saint Sacrement de la Confession & de la Communion du Corps de de notre Seigneur, de faire cet acte, & défaire la France du Roi de Navarre, qu'il appelloit Tyran. Outre cette charge, s'est trouvé par informations faites de l'Ordonnance de la Cour, que deux Suisses passant par Besançon, peu de jours auparavant l'assassinat attenté par Chastel, avoient rencontré deux hommes habillés en Jésuites, qui disoient aller à Rome, lesquels avoient dit que bientôt le Roi de Navarre seroit tué ou blessé, & que ce coup étoit attendu comme un coup du Ciel.

On remarquoit davantage, que n'agueres avoit été publié un Jubilé à Rome ; que les Ennemis du Roi disoient être une monition pour foudroier le Biarnois, comme si c'étoit un bon fait. Cela étoit aussi attendu par les Espagnols n'agueres arrivés en Bretagne, pour secourir les Rebelles. Il étoit aussi espéré par les Jésuites, même par ceux qui étoient à Paris, aucuns desquels, comme il a été prouvé incontinent après la blessure du Roi, comme leurs Colleges furent environnés de gardes, crioient aux portes de leurs confreres en ces mots : *Surge, frater, agitur de Religione.*

Item, furent trouvés au College desdits Jésuites plusieurs anagrammes contre le Roi, & quelques thèmes dictés par les Grammairiens, dont l'argument étoit de souffrir la mort constamment & d'affaillir les Tyrans. Plus y a eu preuve, que les Maîtres du College de Clermont défendoient aux Ecoliers de prier Dieu pour le Roi, depuis la réduction de Paris en l'obéissance de Sa Majesté, & disoient, que ceux qui alloient à la Messe étoient excommuniés.

D'ailleurs, y a eu informations faites contre Alexandre Haïus, Jésuite, natif d'Ecosse, lequel avoit enseigné publiquement, qu'il falloit dissimuler & obéir au Roi pour un temps & par feintise, disant fort souvent ces mots : *Jesuita est omnis homo.* Etoit davantage ce Jésuite chargé d'avoir dit souventesfois, qu'il désireroit, si le Roi passoit devant leur College,

Hh ij

1595.
PROCES DE
CHASTEL.

1595.
PROCES DE
CHASTEL.

tomber de la fenêtre sur lui , pour lui rompre le col. Sur quoi son procès lui aiant été fait , & étant trouvé qu'aucunes de ses paroles avoient été dites auparavant la réduction de Paris , il a été traité plus doucement que Guignard , comme appert par l'Arrêt qui s'ensuit.

E X T R A I T

DES REGISTRES DE PARLEMENT.

Vu par la Cour , les grand'Chambre & Tournelle assemblées , le procès criminel fait & instruit de l'Ordonnance d'icelle , à la requête du Procureur général du Roi , Demandeur , à l'encontre d'Alexandre Haïus , Prêtre , se disant de la Congrégation & Société du nom de Jesus , prisonnier ès Prisons de la Conciergerie du Palais , informations , interrogatoires & confrontations de témoins ; conclusions du Procureur général du Roi : Oui & interrogé en ladite Cour ledit Haïus , sur les cas à lui imposés & contenus audit Procès ; & tout considéré : dit a été que ladite Cour , pour raison des cas mentionnés audit Procès , a banni & bannit ledit Haïus du Roïaume de France à perpétuité , lui enjoint de garder son ban , à peine d'être pendu & étranglé , sans autre forme ni figure de procès. Prononcé audit Haïus , pour ce atteint , au guichet desdites prisons de la Conciergerie , le dixieme jour de Janvier 1595.

Par autres informations , s'est trouvé qu'aucuns des Jésuites , comme on leur auroit demandé pourquoi ils demeuroient en France , vu qu'ils avoient voué obéissance & fidélité au seul Pape , avoient fait réponse que leur vœu n'étoit point enfreint par la demeure qu'ils faisoient en ce Roïaume , parcequ'ils avoient un Bref de Sa Sainteté , qui les dispensoit d'obéir au temps.

S'est trouvé d'abondant , par informations envoïées de Bourges , faites le septieme Janvier , qu'un nommé François Jacob , Écolier des Jésuites dudit Bourges , s'étoit vanté de tuer le Roi , n'étoit qu'il pensoit qu'il fût déjà mort , & qu'il estimoit qu'un autre l'avoit tué.

A été encore prouvé par informations faites à Paris , qu'en ce College des Jésuites , ont été composés plusieurs thèmes , anagrammes & carmes (1) contre l'honneur du Roi , sembla-

(1) Vers , en Latin , *Carmen*.

bles à ceux qui furent trouvés sur Jean Chastel, parricide, & mentionnés aux Ecrits de Guignard.

Outre, a été prouvé que plusieurs Jésuites ont séduit & pratiqué des enfans, les ravissant à leurs peres, pour les faire aller en Pais lointain. Même a été fait le procès à un nommé Jean le Bel, Ecolier, n'agueres Etudiant au College de Clermont, pour s'être efforcé de pratiquer François Veron, Ecolier, étudiant à Poitiers contre le gré de Maître Pregent Veron, Procureur en la Cour, son pere, pour suivre les Jésuites hors le Roïaume, contre les défenses portées par l'Arrêt de la Cour. Et outre, s'est trouvé charge contre icelui le Bel, pour avoir réservé & gardé par-devers lui plusieurs leçons & compositions dictées en la Société des Jésuites par lui reçues & écrites de sa main, lorsqu'il étoit en leur College, dans lesquelles y avoit plusieurs dammables instructions d'attenter sur les personnes des Rois, & l'approbation & louange de l'exécrable parricide commis en la personne du feu Roi, comme appert par l'Arrêt ci-dessous transcrit.

1595.
PROCES DE
CHASTEL.

EXTRAIT

DES REGISTRES DE PARLEMENT.

Vu par la Cour, le Procès criminel fait & instruit par l'un des Conseillers d'icelle à ce commis, à la requête du Procureur général du Roi, Demandeur, à l'encontre de Jean le Bel, Ecolier, n'agueres étudiant au College de Clermont en cette Ville, prisonnier es Prisons de la Conciergerie du Palais. Les interrogatoires à lui faits sur certaine missive & autres papiers reconnus avoir écrits ; conclusions du Procureur général du Roi : Oui & interrogé en ladite Cour ledit le Bel sur les cas à lui imposés, & tout considéré : dit a été que ladite Cour, pour les cas contenus audit Procès, a condamné & condamne ledit le Bel à faire amende honorable en la grand'Chambre d'icelle, l'audience tenant, étant tête & pieds nus, en chemise, aiant en ses mains une torche de cire ardente du poids de dix livres, & là à genoux, dire & déclarer que rémérairement & comme mal avisé, il a voulu séduire & pratiquer François Veron, Ecolier, étudiant en l'Université de Poitiers, pour suivre hors le Roïaume les ci-devant dits Prêtres & Ecoliers du College de Clermont & ceux de leur Société, contre

1595.
Procès de
CHASTEL.

les défenses de ladite Cour. Et outre qu'indiscretement il a réservé & gardé par-devers lui les leçons & compositions dictées par aucuns de ladite Société, & par lui reçues & écrites de sa main audit College de Clermont, contenant plusieurs damnables instructions d'attenter contre les Rois, & l'approbation & louange du détestable & abominable parricide commis en la personne du Roi, de très heureuse mémoire, Henri III du nom, dont il se repent, & demande merci & pardon à Dieu, au Roi & à Justice; ce fait, l'a banni & bannit à perpétuité du Roïaume de France, lui enjoint garder son ban, à peine, où il sera trouvé, d'être pendu & étranglé, sans autre forme ni figure de procès; a déclaré & déclare tous & chacun ses biens acquis & confisqués au Roi, sur lesquels sera préalablement pris la somme de cent écus sols applicables aux réparations nécessaires en la Conciergerie du Palais. Fait en Parlement, le vingt-unieme Mars & prononcé audit le Bel & exécuté en la Grand'Chambre de ladite Cour, le dixieme jour d'Avril 1595.

D'où se voit combien justement a été donné l'Arrêt contre Jean Chastel, parricide, & les Jésuites, pour le salut du Roi, pour la conservation de la Majesté roïale, pour la sûreté de l'Etat & de tout le Peuple François.



1595.

PROCES DE
CHASTEL.*Avertissement.*

OUTRE les Arrêts précédens, la Cour faisant exécuter celui qui condamnoit la Maison de Pierre, pere de Jean Chastel, à être démolie, ordonna aussi, qu'en la place d'icelle seroit dressée une magnifique Pyramide, devant la porte du Palais; aux quatre faces de laquelle furent gravées sur tables de marbre noir, en lettres d'or les vers & inscriptions qui s'ensuivent. En l'une des faces est l'Arrêt du parricide & des Jésuites, les Maîtres, qui a été représenté au bout du procès. Es trois autres faces, ce que nous ajoutons maintenant.

QUOD SACRUM VOTUMQUE SIT
MEMORIÆ, PERENNITATI, LONGÆVITATI, SALUTIQUE
MAXIMI, FORTISS. ET CLEMENTISS. PRINCIPIS HENRICI IV
GALLIÆ ET NAVARRÆ REGIS CHRISTIANNISSIMI (1).

AUDI, viator, sive sis extraneus,
 Sive incola Urbis, cui Paris nomen dedit.
 Hinc alta quæ sto Pyramis (1), Domus fuit
 Castella, sed quam diruendam funditus
 Frequens Senatus crimen ultus censuit.
 Hinc me redegit tandem herilis filius,
 Malis Magistris usus, & Schola impia,
 Sotericum, eheu, nomen usurpantibus!
 Incestus, & mox parricida in Principem,
 Qui nuper Urbem perditam servaverat,
 Et qui favente sæpe victor Numine
 Deflexit ictum audaculi Sicarii,
 Punctusque tantum est dentium septo tenuis.

(1) Ces Inscriptions furent aussi gravées, dans le temps, sur des Estampes, dont les curieux gardent encore des exemplaires. M. d'Argentré a fait réimprimer lesdites Inscriptions dans sa Collection déjà citée, tome II, de même que M. Lenglet au tom. VI des Mém. de Condé, &c. On retrouve la Pyramide gravée & les mêmes inscriptions dans le

Recueil de pieces sur l'Histoire de la Société de Jesus, par le Pere Jouvency, imprimé en Hollande in-12, avec une Préface qui est de feu M. Petitpied, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, si connu par ses Ecrits théologiques.

(2) Cette Inscription étoit gravée sur la face qui regardoit le Midi.

1595.

PROCES DE
CHASTEL.

Abi, viator, plura me vetat loqui
Nostræ stupendum Civitatis dedecus.

In Pyramidem eandem.

Quæ trahit à puro sua nomina Pyramis igne (1);
Ardua barbaricas olim decoraverat Urbes.
Nunc decori non est, sed criminis ara piatrix;
Omnia nam flammis pariter purgantur & undis.
Hic tamen esse pius monumentum insigne Senatus,
Principis incolumis statuit, quo sospite, casum
Nec metuet Pietas, nec Res grave publica damnum.

D. O. M.

Pro salute (2) Henrici IV clementiss. ac fortiss. Regis, quem nefandus parricida perniciosiss. factionis hæresi pestifera imbutus, quæ nupet abominandis sceleribus pietatis nomen obtendens, unctos Domini, vivasque Majestatis ipsius imagines occidere populariter docuit. Dum confodere tentat, cœlesti numine scelestam manum inhibente, cultro in labrum superius delato, & dentium occurso feliciter retuso, violare ausus est. Ordo ampliss. ut vel conatus tam nefarii pœnæ terror, simul & præsentissimi in opt. Principem ac regnum, cujus salus in ejus salute posita est, divini favoris apud pœteros memoria extaret, monstro illo, admissis equis membratim discerpto, & flammis ultricibus consumpto; Aedes etiam unde prodierat, hic sitas, funditus everri, & in earum locum, salutis omnium ac gloriæ signum erigi decrevit.

IV Non. Jan. Ann. Christ. M. D. X C V.

E X S. C.

Hæc Domus immani quondam fuit hospita monstro,
Crux ubi nunc celsum tollit in astra caput.
Sancit in miseros pœnam hanc facer Ordo Penates,
Regibus ut scires sanctius esse nihil.

*D. O. M.**S A C R U M.*

(3) Quum Henricus Christianiss. Francorum & Navarrorum Rex bono Rei-

(1) Sur la même face, qui regardoit le Midi.

(2) Sur la face qui regardoit le Nord.

(3) Sur la face qui regardoit le Levant.

pub.

pub. natus inter cætera victoriarum exempla quibus tam de tyrannide Hispanicâ quàm de-ejus factione priscam regni hujus Majestatem justis ultus est armis, etiam hanc Urbem & reliquas regni hujus pene omnes recipisset, ac denique felicitate ejus intestinor. Franciæ nominis hostium furorem provocante, Joannes Perri F. Castellus ab illis submissus, sacrum Regis caput cultro petere ausus esset, præsentiore remeritate quàm feliciore sceleris successu: Ob eam rem ex ampliss. Ordinis consulto, vindicato perduellione, diruta Perri Castelli Domo, in qua Joannes ejus filius inexpiable nefas designatum patri communicaverat, in area æquata hoc perenne monumentum erectum est, in memoriam ejus diei, in quo sæculi felicitas; inter vota & metus Urbis, liberatorem regni, fundatoremque publicæ quietis à temeratoris infando incœpto, regni autem hujus opes adtritas ab extremo interitu vindicavit, pulso præterea totâ Galliâ hominum genere novæ ac maleficæ superstitionis, qui Rempubicam turbabant, quorum infectu piacularis adolescens dirum facinus instituerat.

1595.
PROCES DE
CHASTEL.

S. P. Q. P.

Extinctori pestifera factionis Hispanicæ, incolumitate ejus & vindicta patricidii læti Majestatique ejus devotiss.

Duplex potestas ista factorum fuit,
Gallis saluti quod foret, Gallis dare;
Servare Gallis, quod dedissent optimum.

Imprimé à Paris par Jean le Clerc, rue saint Jean de Latran, à la Salamandre, avec privilège du Roi (1).

(1) Ces Inscriptions furent traduites en François dans le temps; les unes en vers, les autres en prose. M. l'Abbé Lenglet a conservé ces Traductions dans le tome VI des Mémoires de Condé, seconde partie, page 138 & suiv. M. d'Argentré en a donné une autre Traduction en Prose seulement, dans

sa *Collectio judiciorum*, &c. tome II, déjà citée. La pyramide, dit M. Piganiol de la Force, dans sa *Description de Paris*, tome I, page 511, 512, a été renversée l'an 1605, par un effet de la bonté du Roi (Henri IV) qui en accorda la démolition aux instantes prières du Pere Coton, Jésuite.



1595.

Avertissement.

SUR ce terrible accident de la blessure du Roi , fut incontinent publié le Discours que nous ajoutons.

A TRES ILLUSTRE SEIGNEUR,

MONSEIGNEUR DU HARLAY (1),

Conseiller du Roi en son Conseil privé & d'Etat , Chevalier & Prince du Sénat de Paris , & premier Juge du Roïaume.

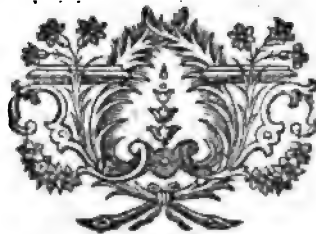
MONSEIGNEUR,

» La Ligue est une maladie , laquelle est attachée aux ames
 » Françoises , comme la fièvre aux humeurs des corps purulens
 » & mal sains. C'est pourquoi j'ai dressé ce Discours où le re-
 » mede est plus apparent que le mal même. Si les yeux des re-
 » belles le veulent communiquer à leurs esprits , l'ayant digéré,
 » ils se trouveront guéris ; & moi satisfait , si vous l'avez autant
 » agréable , que le service du Roi vous est en recommandation.
 » Ce qu'espérant , je prierai Dieu , Monseigneur , qu'il vous
 » donne ses graces , & à moi les vôtres.

Votre plus affectonné serviteur,

PONT-AIMERY.

(1) Achille de Harlay.



DISCOURS D'ETAT

SUR LA BLESSURE DU ROI.

L'AFRIQUE n'engendre plus les Monstres ; l'air de notre Europe les conçoit, la France les nourrit & les élève, l'Espagne les avoue, & l'Italie les sanctifie : de bâtards, elle les fait légitimes, & de simples avortons, elle les rend hommes parfaits : la Chétienté en est émue, le Christianisme scandalisé & l'Eglise divisée ; bref tout ordre est tellement perverti, que les Traîtres se nomment Partisans, les Séditieux, bons Catholiques, les Neutres, Féaux & Avisés, les Rebelles, Courtivoux d'Etat, les Serviteurs, Enfants de famille, les Etrangers, Naturels & Originaires du Roïaume ; voire les colonnes de l'Etat & les piliers de l'Eglise, chacun se plaint du mal, sans chercher le remede. La gangrene se met en l'ulcere, & au lieu de cautere ardent, l'on y applique des étoupes, ointes d'huile & de vinaigre. Les Médecins se moquent du malade, la sonde des Chirurgiens ne pénètre point jusqu'au vif, la nature veut forcer la violence du mal, & aucun ne la seconde, les médicamens y répugnent, la crise n'en est pas remarquée, l'on n'est en aucun doute, sur ce que l'on ne craint pas ; la crainte ne surmonte jamais le desir, le desir surpasse le devoir, & pour le dire en un seul mot, toutes choses sont indifferentes à une ame mal née & à un esprit corrompu & dépravé. Nous étions perdus si nous ne l'eussions été. Le bonheur de la France est pareil à un Phenix, qui fait naître

(1) Ce Discours parut d'abord en 1595 à Paris, chez Métaeyer, in-8°. avec permission. Il fut réimprimé en 1599, aussi à Paris, in-12, chez Jean Richer, dans un recueil d'Opuscules de l'Auteur, intitulé : *Les Œuvres d'Alexandre de Pont-Aimery, fleur de Focheran*. Il n'y a que six Ecrits ; le Discours est le cinquième. L'Auteur étoit un Gentilhomme : il avoit voyagé ; avoit demeuré vingt-deux mois en Italie, dont il visita les principales Villes, s'étoit trouvé à différentes Batailles, en particulier à celle de Pont-Charra, & avoit toujours eu beaucoup de zele pour sa Patrie, & d'attachement pour Henri IV. Il aimoit la Poésie ;

& indépendamment de quelques pieces que l'on trouve dans le Recueil cité, de 1599, on connoît de lui un poëme intitulé : *La Cité de Montelimart ou les trois princes d'icelle*, en sept Livres, imprimé en 1591 in-8°. Un autre qui a pour titre : *Le Roi triomphant, où sont contenues les merveilles de Henri IV*, &c. Il y a apparence que Pont-Aimery étoit de Montelimart. Voyez la *Biblioth. franç. ou Hist. de la Littérat. franç.* tome XIV, page 99 & suiv. L'Abbé Lenglet a fait réimprimer le *Discours d'Etat*, dans le tome VI des *Mémoires de Condé*, mais il n'y dit rien de l'Auteur.

1595.
DISCOURS
SUR LA BLES-
SURE DU ROI.

de sa mort un semblable à soi-même, & tire de ses cendres mortelles, un brasier de vie qui ne se peut éteindre à sa postérité. Le Roi défunt d'heureuse mémoire se vit accablé, lorsqu'il nous relevoit, se sentir oppressé, lorsqu'il nous soulageoit, mourut, lorsqu'il nous redonnoit la vie; il mourut, dis-je, non au milieu de ses victoires, mais au commencement de ses triomphes. Il broncha sur les ruines de ses ennemis, & n'eut rien de plus contraire à son bien, que ceux dont il avoit établi la sûreté & le repos. Les ames des Rebelles soupirent encore aux champs de la Beauce, de Touraine, & de Senlis, & s'élèvent contre l'assassin qui l'a meurtri, puisqu'un simple effort les a condamnés, & la faute détestable n'a su rendre coupable celui-ci, envers eux-même, pour lesquels ce grand Roi prostitua sa vie à l'abandon de tant de hasards, que le Ciel nous démontroit, qu'il étoit invincible à la vertu, que les victoires lui étoient certaines, les routes des siens inconnues, les trophées domestiques & journaliers; l'infamie lui étoit étrangère, & la Religion du tout inviolable & sacrée-sainte. Notre lâcheté a défait celui que les armées ennemies n'osèrent assaillir, & l'Eglise qui n'avoit plus de voix, s'il ne lui eut servi d'organe, l'a injurieusement condamné. Ce fait est extrême, l'excès en dérobe la créance, notre honneur y est engagé, la postérité nous défavouera, & ceux qui naîtront de nous en ce siècle, n'osront à un meilleur se dire nos enfans, le Poëte se trouvera véritable.

Tu n'es point Fils de cil qu'on dit ton Pere,
Tu fus changé dans le lit de ta Mere,
Ou bien tu es d'adultere conçu,
Et par mégarde tu fus ici reçu.

Chacun fait combien l'on a fait d'entreprises sur Sa Majesté à présent regnante, en qui la faveur du Ciel est si manifeste, que ceux qui en doutent sont Athées, & ceux qui ne l'admirent & réverent, sont prophanes & impies. L'on peut voir à l'œil, & toucher au doigt, que plusieurs Gouverneurs ont des desseins particuliers sur la mort du Roi. L'on peut aussi juger combien ils se trompent, vu que la seule injustice de leur pensée les confond; que l'appréhension les détruit, & que leur conscience les bourelle avec un fléau que l'ingratitude pousse sur leurs épaules, comme une machine désignée à cette seule fin. Je vous prie, dites-moi, que devinrent les héritiers, non du mérite, mais

des Roïaumes d'Alexandre ? Tous les Princes & Seigneurs de l'Asie & de la Grece , pensoient trouver une seconde vie en sa premiere mort. Et ce grand Prince n'étoit pas enseveli , qu'ils se trouverent tous enterrés , n'ayant pour gain que la repentance ; pour Roïaume , que la volonté ; pour assurance , que le désespoir ; pour retraite , que le tombeau ; & pour élection de pis en mieux , la seule mort. Tels furent Eumenes , Demetrius , Ptolomée , Antigone , Seleucus , Lisimachus , dont les uns perdirent leurs vies & leurs Roïaumes , & les autres souffrirent des afflictions plus fortes , & des peines beaucoup plus cuisantes & dures. Le Poète semble avoir raison , qui dit :

1595.

DISCOURS
SUR LA RES-
SURE DU ROI.

Il est séant qu'un bon Chef , pour sa gloire ,
Aiant vaincu , survive à sa victoire ,
Ou bien s'il est , par fortune , abattu ,
Qu'il meure au moins en homme de vertu.

Que deviendroient tant de Seigneurs ingrats , s'il mesave-
noit de notre Prince ? que deviendroient les Princes mêmes ,
l'obéissance étant violée , la sujétion ensevelie ; l'ambition des
particuliers accrue , la malice du général achevée , & le desor-
dre parfait ? Des Princes d'Italie , les uns reconnoissent l'Em-
pire ; les autres sont hommagers du Pape ; ils ne peuvent être
offensés que quelqu'un ne reparte pour eux. Mais qui seroit le
protecteur de ceux-ci , puisqu'un seul Charles le Quint a triom-
phé de tous les Princes d'Allemagne en quatre mois , & qu'en
effet & en apparence ils étoient perdus , sans le secours que leur
donna Henri II ? S'ils font un corps d'armée , qui en sera le
Chef ? S'il n'y en a point , qui pourra combattre sans tête ? S'il
y en a une , qui est celui qui la voudra souffrir , n'ayant su endu-
rer un Roi légitime ? & tandis , que deviendra le Peuple ? ne
sera-t-il point mené comme les Ours ou les Bœufs par le nez ,
pour être le jouet des passions d'un Châtelain , ou d'une morte-
paie , sur le front duquel la tyrannie sera écrite du sang pro-
pre de ses Concitoyens. A quoi seroit même réduite l'Eglise ,
puisque le Soldat voudroit être Curé de son Village , & le Ca-
pitaine Evêque de sa garnison ? où seroient , je vous prie , la
peine & la récompense ? Les Tyrans pourroient-ils être assurés ,
les Rois aiant failli à ce bonheur ? Pratiqueroit-on en leur
endroit ce qu'ils auroient abhorré chez les autres ? Les Conseil-
lers & Présidens deviendroient Factionnaires de ceux qui vi-

1595.

DISCOURS
SUR LA BLES-
SURE DU ROI.

vent sous leurs Juridictions ; & eux , qui ont la tutelle des Rois , vivroient sous la halebarde d'un Caporal , ou d'un simple Anspessade. Ceci nous est presque advenu en la blessure du Roi , (que le Ciel nous rendroit immortel si nous en étions autant dignes que ses mérites nous obligent à le desirer , & la nécessité que nous en avons , nous y convie) : sa mort éteignoit notre liberté , sa chute accabloit notre bonheur , sa perte désoloit nos familles , son absence nous eut fait voir ce que nous craignons , son naufrage nous eut abîmés , & le bris d'un si grand corps eut fait naître un écueil en Europe , où la nef de Saint Pierre se fut dissoute & ouverte de toutes parts. Ne me croiez pas , Messieurs , je souhaite que l'on me trouve menteur en ce que j'ai à vous dire : c'est que quelques Capucins , Feuillans , & autres Religieux de cette Ville , confessent librement qu'ils ne prient point Dieu pour le Roi ; parce , disent-ils , que le Pape ne l'a pas absous , comme s'il lui étoit permis de condamner l'innocence , de juger de ce qui n'est pas mis en controverse , & de tirer de la grace de Dieu , celui qui la mendie avec autant d'humilité , qu'il y a de superstition en une si vaine & présomptueuse rigueur. Puisque tous les Conciles tiennent que la Bulle ne rend point l'homme excommunié , mais la faute ; & que la faute n'est plus où est la repentance , laquelle sert de commencement à l'absolution , & de fin à la peine (je parle de celle que peuvent assigner les Juges spirituels) , pourquoi veulent-ils enforçer nos âmes , les repaissant d'une viande tant peu convenable à un Chrétien , qui doit pardonner l'offense avant même qu'elle soit achevée , & se plaindre plutôt , ou aigrir contre le mauvais naturel de celui qui le persécute , que répartir sur le persécuteur. Il est écrit , je l'attendrai jusqu'au Soleil couché , & lui ferai lumière en sa voie , de peur qu'il ne tombe.

Les Curés de routes les Paroisses prient Dieu pour le Roi , les Loix divines & humaines l'ordonnent , ses bienfaits nous y obligent généralement , & ceux ci , comme rebelles & criminels de leze-Majesté , feront un divorce en l'Eglise , sans être , je ne dirai pas punis , mais tant soit peu repris ? Les Sujets du Roi les nourrissent , voire les Rois mêmes les ont établis , & par une erreur barbare , suivie d'un malicieux prétexte , ils s'affranchiront du devoir même auquel la nature les astreint , & la générale société des hommes les appelle. En la seule France , ils commettent cette impiété , parceque le mépris des Loix & de la Roïauté y est si grand , que les Princes n'y sont respectés

que par humeur , & les Loix observées que par acquit , encore est-il plus en l'apparence qu'en l'effet. Le simple Peuple , de qui l'esprit n'est pas capable d'une forte ratiocination , & qui ne croit que ce qu'il s'imagine , est incontinent traîné au dessein de ces Religieux , qui leur prêchent la révolte pour du pain , faisant peur aux débiles consciences , & ébranlant les micux fondées , par je ne fais quelle menace , qui sert de gehene aux ames dévotes , d'embuches à la vie des Rois , de troubles aux Républiques , de matiere à la superstition , & de scandale à l'Eglise , de qui les justes & saintes armes ne s'emploient jamais contre ceux qui la reconnoissent & vivent sous son étendart , résolus d'y combattre jusqu'à la mort. Y a-t-il rien de plus impertinent , ou de plus lâche , que quelques Officiers du Roi , qui aboïans , à l'ombre des Mitres & des Chapeaux rouges , avec une éloquence plus forcée que naturelle , & avec plus de dessein que de raison , jusqu'à cette heure , ont maintenu les Jésuites avec tant d'ardeur , qu'ils embrasoient les paroles des fideles serviteurs de leur Maître , les convertissant en fumée , lors même qu'il étoit question de la vie du Roi , & que l'on protestoit contre eux , du peu de compte qu'ils en faisoient pour être en réputation à l'endroit du Pape , & de ses créatures formelles les Jésuites ? Il s'en faut peu que je ne vous nomme ingrates Pies de cette grande cage. J'ai assez de cœur pour l'entreprendre , & trop plus de sujet pour l'effectuer : je vous pardonne en l'honneur de la France , joint aussi , que si vous évitez la main des hommes , celle de Dieu n'est sujette à aucune paralysie. Vous n'aurez point de plus grands ennemis que vous-mêmes , & si vos Charges vous affranchissent d'être punis , on ne laissera pas de vous en juger dignes ; la peine ne fait pas le martyr , mais la cause , c'est assez que votre intention vous fasse partie , & que l'on a vu qu'à tort vous souteniez les Jésuites de la maison desquels , comme d'un Arcenal , est sorti cette piece maudite , qui en une seule personne , a presque foudroïé toute la France , dont se fut ensuivi l'embrasement de l'Europe , & parmi la désolation universelle , (ce crois-je) votre ruine particuliere. Une chose me console , & me fait bien espérer : c'est que Messieurs de Paris ont fait une entiere preuve de fidélité , en ce dernier essai de trahison : car il n'y a eu famille qui ne se soit réjouie de la conservation du Roi , & de la peine du parricide. Les salutations , les feux de joie , & les prieres faites pour ce regard , apportent un oubli perpetuel aux fautes passées des

1595.

DISCOURS
SUR LA BRES-
SURE DU ROI.

1595.
DISCOURS
SUR LA BLES-
SURE DU ROI

Habitans de cette Ville ; lesquels , en une seule nuit , ont donné plein jour à la créance que Sa Majesté doit prendre de leur service où l'affection préside , avec tant de vérité que le témoignage en est admirable , & l'espérance qu'ils y continueront , certaine & infaillible (1).

Avertissement.

Nous joignons conséquemment quelques Vers imprimés en même temps à Paris , contre cette Société de Judas.

**EXIL ET PASSEPORT
DES JESUITES.**

C'EST à ce coup , faux hypocrites ,
Que vos entreprises maudites
Se découvrent aux yeux de tous :
Nous voïons l'effet des paroles ,
Que les langues non Espagnoles
Nous avoient prédites de vous.

Doncques , ô Sccte sanguinaire ,
Notre Prince à tous débonnaire
N'a su fléchir vos cœurs d'acier ?
Eh , quoi ? votre assassine envie
Ne s'est-elle encore assouvie
Par le sang de son devancier ?

Vous faites aux plus simples croire ,
Qu'on acquiert l'éternelle gloire
En meurtrissant les Oints de Dieu.
Par vos confessions damnables ,
Ces maximes abominables ,
En cette France ont trouvé lieu.

(1) L'Abbé Lenglet a mis à la suite de ce Discours , l'*Hymne au Roi* (Henri IV) par le même Pont-Aymery. Cet Hymne est la première pièce du Recueil des Œuvres de l'Auteur , dans l'édition citée de 1599.

1595.

EXIL DE S
JÉSUITES.

Mais si par un droit sacrilège,
 Votre pernicieux College
 Un nom céleste usurpe à tort ;
 Il ne faut pas qu'on s'émerveille,
 Si votre impiété conseille
 De pourchasser des Rois la mort.

Ames au sac de France nées,
 Vous pensiez bien, par vos menées,
 Voir les Castillans vos amis,
 Captiver du tout cette Ville,
 Et la rendre à la fin servile
 A leur Roi qui vous y a mis.

Amateurs de sang & de troubles,
 De cœurs & de vêtemens doubles,
 En France trop longtemps soufferts,
 Vous pensiez par vos artifices
 Couvrir vos sanglans maléfices ;
 Mais ils sont enfin découverts,

Qui ne fait l'imposteur langage
 Dont vous enchantiez le courage
 Des enfans par ruse attirés,
 Ne leur remplissant les oreilles
 Que des fabuleuses merveilles
 De ce Roi que vous adorez ?

Quantefois pour mettre en cervelle
 Par quelque admirable nouvelle,
 Le Peuple, ami de nouveauté,
 Avez-vous semé que l'Infante
 Venoit pompeuse & triomphante
 Prendre à Paris la Roïauté ?

Quelles fraudes inusitées
 Ne furent par vous inventées,
 Pour déposséder notre Roi
 De son Roïaume héréditaire,
 Et voir son Etat tributaire
 Au joug de l'Espagnole Loi ?

1595.
EXIL DES
JÉSUITES.

Combien d'impiétés extrêmes,
Combien de furieux blasphêmes
Avez-vous à tort prononcés,
Calomniant notre bon Prince,
Et desirant de sa Province
Voir les fondemens renversés ?

Depuis, voyant vos entreprises
Ne pouvoir à fin être mises,
Vous avez le conseil donné
A cette ame désespérée,
Qui sa dextre avoit préparée
Au coup par les Cieux détourné.

Que l'Air, le Feu, l'Onde & la Terre,
Poursuivent d'une forte guerre
Ce second Assassin, Clément :
Qu'on voie après lui ses complices,
Entre les plus cruels supplices,
Finir leurs jours horriblement.

Vous, cependant, Ames loïales,
Qui gardez les trois fleurs Roïales.
Empreintes au plus vif du cœur,
Préservez, de telles canailles,
Le Roi, qui, en tant de batailles,
Est toujours demeuré vainqueur.

Le vieil Tyran de l'Iberie,
Sentant sa jeune ardeur périe,
N'a plus qu'aux trahisons recours ;
Il entretient les Séminaires
De ces espions sanguinaires,
Qui guettent le Roi tous les jours.

Doncques vous, qui tremblez de crainte
De voir du Roi la vie éteinte
Et la France avec lui mourir ;
Que tardez-vous, Sujets fideles,
Que sur ces troupes criminelles
Promptement vous n'allez courir ?

Comme on tenoit pour Hérétiques
Ceux qui découvroient les pratiques
De leurs esprits séditions ;
Tenez pour Espagnols de race ,
Ceux qui vouloient qu'on leur fit grace ,
Et les chassez avecques eux.

1595.

PASSEPORT.

PASSEPORT.

GARDES des infernales portes ,
Défermez vos serrures fortes ,
Et laissez librement passer
Les Jésuites , votre engeance ,
Que les Cieux , par juste vengeance ,
Hors de la France ont fait chasser.

Comme autrefois vous leur servîtes
De conducteurs , & les suivîtes
Lorsqu'envoies de vos Enfers ,
Ils vinrent dedans notre Terre
Allumer la civile guerre ,
Source de tous nos maux soufferts :

Maintenant de pareille sorte
Vous devez leur servir d'escorte ,
Et chez vous mener promptement ,
Leurs ames de vous tant aimées ,
Qui de vos cavernes fermées ,
Sont absentes trop longuement.

Et vous , ô Bandes Sataniques ,
Allez aux Manoirs Plutoniques
Revoir votre antique séjour ;
Notre France , par vous détruite ,
Ne souhaite moins votre fuite ,
Qu'elle abhorre votre retour.

Tôt & loin.

Kk ij

1595. *Réponse de la Justice infernale, sur le Passeport des Jésuites.*

Jésuites, retirez-vous ;
Il nege, & êtes en pourpoint :
Mais voilà, nous n'en voulons point
En Enfer de pires que nous.

E P I G R A M M E.

POUR punir selon leurs mérites.
Ces pernicious Hypocrites,
Qui perdent les jeunes esprits,
Je ne suis d'avis qu'on les chasse ;
Il suffit, pourvu qu'on leur fasse
Ce qu'ils font aux meilleurs Ecrits.

Autre, fait le 22 de Décembre, avant l'Arrêt.

CES Massacreurs des Rois, méprisant nos menaces,
Des Bedeaux du Recteur craignent autant les masses,
Que les raisons d'Arnauld & les vers de Joli :
Le moïen d'affoiblir leurs garnisons si fortes,
C'est de faire un matin entrer dedans leurs portes
Les Bedeaux de Rapin, & ceux de Lugoli.



Avertissement.

LES Jésuites ainsi découverts, dresserent pour leur défense, & publièrent comme ils purent ce qui s'ensuit.

A V E R T I S S E M E N T A U X C A T H O L I Q U E S ,

*Sur l'Arrêt de la Cour du Parlement de Paris, en la cause de
Jean Chastel, qualifié Ecolier étudiant au College
des Jésuites (1).*

AMI Lecteur, combien que cet Arrêt, par sa forme & teneur, soit si manifestement pernicieux, qu'il ne sembloit nécessaire d'user de beaucoup de propos pour vous en avertir; néanmoins, afin que soyez dirigé à la lecture d'icelui, vous pourront bien servir les points qui s'ensuivent.

Premierement, faut noter que ledit Arrêt est bien & proprement dicté au goût des Hérétiques de notre temps, à savoir pour rendre la Compagnie des Jésuites suspecte & odieuse, ce qu'a-pert, tant par la qualification dudit Jean Chastel, que de son procès & condamnation.

Car au titre dudit Arrêt, icelui J. Chastel est dit Ecolier étudiant au College des Jésuites; & au contexte de son procès, est qualifié Ecolier aiant fait le cours de ses études au College de Clermont; d'où il est manifeste qu'il devoit être dit & qualifié avoir été du passé Ecolier des Jésuites, afin que par telle maniere de parler ne fussent traduits iceux Jésuites, qui ne doivent être calomniés, à cause que ceux qui ont été autrefois leurs Ecoliers tombent puis après en quelque crime ou infamie, non plus ni moins que l'Université de Paris, ou quelque College d'icelle,

(1) M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy a fait réimprimer cette Piece dans le tome VI des *Mémoires de Condé*, seconde partie, page 121 & suiv. Elle est en faveur des Jésuites. Mais l'Auteur y avance diverses maximes ju-

rement réprochées en France; en particulier sur l'autorité des Juges Séculiers, par rapport à la condamnation des Ecclésiastiques & des Religieux.

1595.

AVERTISSEM.
AUX CATHO-
LIQUES.

peut être blâmée, à cause que Calvin & Beze, avec plusieurs autres, ont achevé le cours de leur études en icelle.

Semblablement, Jean Gueret, Prêtre, est introduit audit procès, qualifié ci-devant Précepteur dudit Jean Chastel, duquel n'est dit autre chose, sinon qu'il a été ouï en cette cause, où, s'il eut confessé quelque chose, comme ja avoit fait ledit Chastel, n'eût été dissimulé, ains bien amplement inséré au contexte du procès, comme l'on y a mis la confession dudit Jean. Partant, la mention dudit Prêtre est ici impertinente, servante tant seulement pour, en chargeant apparemment lesdits Jésuites du cas d'icelui Chastel, les rendre suspects & odieux.

Quant à la Sentence & condamnation, il y a deux parties principales, l'une contre ledit Jean Chastel, l'autre contre les Jésuites. Par icelle Sentence est commandé audit Jean, de dire & déclarer, entr'autres choses de son amende honorable; que par fausses & damnables instructions, il a dit audit procès être permis de tuer les Rois, & que le Roi Henri IV, à présent regnant, n'est en l'Eglise jusqu'à ce qu'il ait l'approbation du Pape, dont il se repent & demande pardon à Dieu, &c. Note, ami Lecteur, que cela lui est commandé de dire, non pas que lui l'ait ainsi dit & confessé; autrement, il ne faut douter que ses subornateurs & instructeurs, faussement présumés, eussent aussi été nommés, tant audit procès, qu'en cette déclaration ainsi commandée, & partant on a voulu, comme dessus, odieusement insinuer que les Jésuites lui auroient suggéré lesdites instructions fausses & damnables.

Davantage, il n'est vrai-semblable que ledit Jean Chastel, dès l'année passée Maître ès Arts, comme l'on dit, auroit été si dépourvu de sens, que de soi laisser persuader de quelqu'un, tant docte qu'il fût, être permis simplement de tuer les Rois, & beaucoup moins avoir dit & confessé cela en ces termes, car le commun jugement de tous est entierement contraire, qu'il faut honorer spécialement les Rois. Mais il est à croire qu'il a voulu dire & soutenir, ce que les Docteurs approuvés enseignent touchant ce sujet, à savoir qu'il est licite de tuer, non pas toutes sortes de Rois, mais ceux-là tant seulement, qui sont envaseurs & Tyrans, lesquels est bien licite de massacrer, non-seulement par autorité de la République, mais encore par chacun privé, principalement là où il n'y a moïen de recourir au Supérieur, à l'exemple d'Aïod au livre c. 3. *Cajetan*, 2. a 2. e.

q. 64. a 3. *Dom Soto lib. 5. de Institut. & jure q. 1. a 3. selon Saint Thomas 2. Senten. d. 44. q. 2. a. 2. item opuscul. de Regim. Princip. lib. 1. c. 6. Cajetan. Sylvest. Fumus in Summa verbo Tyrannus.*

1595.

AVERTISSEM.
AUX CATHO-
LIQUES.

Et ce qu'a été dit & déclaré au Concile de Constance *sess. 15.* qu'il n'est loisible à chacun privé de tuer les Rois, encore que Tyrans, se doit entendre des Rois légitimés & non envahisseurs. Ce que le tout enseigne doctement après les sus-allegués Théologiens. D. Fernandus Vasquius, Jurisconsulte au *lib. 1. de ses controverses, c. 8.*

Note ici, ami Lecteur, que cette doctrine ne peut être référée originellement aux Jésuites, attendu que la plupart des Docteurs allegués ont écrit plusieurs années auparavant, que jamais leur Compagnie fut excitée de Dieu en ce monde. Même-ment iceux Jésuites sont ordinairement bien plus avisés que d'inciter quelqu'un particulier à l'entreprise licite, selon ladite opinion, n'étant ignorans que semblable cas est estimé dépendre de quelque occulte & divine motion & inspiration, laquelle on remarque en tous ceux qui valeureusement ont ensuivi l'exemple du susdit Aïod. Quant à ce que ledit Jean Chastel auroit encore dit, que le Roi Henri IV n'est en l'Eglise jusqu'à ce qu'il ait l'approbation du Pape, à quelle raison peut-il être repris? attendu que Sixte V, l'auroit déclaré relaps, l'inhabilitant (par le pouvoir donné à Saint Pierre sur tous les Roïaumes du monde) à toute succession de Roïaume, nommé-ment de celui de France. Ce que du depuis a été encore confirmé par Gregoire XIV, en ses lettres monitoires au Clergé & à la Noblesse de France, & de plus encore avoué par Notre Saint Pere Clement VIII, comme il appert par les Actes du Consistoire des Cardinaux, ci-devant imprimés touchant ce que notredit Saint Pere répondit à la poursuite qu'on faisoit lors de l'absolution d'icelui Henri. Mais, qui est celui qui admirera telle répréhension dudit Chastel, s'il a bonne souve-nance que ladite Bulle de Sixte, fut condamnée (selon le bruit commun) les ans passés à Tours, comme libelle diffama-toire, par ceux-là même peut-être qui ont forgé le présent Arrêt?

Ouvrez les yeux, Hommes François, & voïez qu'entre onze exemples des Empereurs & Rois qui ont été ci-devant destitués par le Saint Siège Apostolique; vos Antécresseurs ont été fort obéissans au Pape Zacharie, qui leur donna pour Roi, Pepin,

1595.

AVERTISS.
AUX CATHO-
LIQUES.

Pere de Charles-Magne, aiant déposé Ildebrande pour ses méfaits & iniquités, dont les Histoires font mention, comment du depuis votre République a prospéré.

Finalement, la Cour déclarant que les propos dudit Jean sont scandaleux, séditions, contraires à la parole de Dieu, & condamnés comme Hérétiques par les saints Décrets, s'usurpe l'autorité de l'Eglise pour juger ce qui est Hérésie & contre les saints Canons, qui encore pour le moins doivent être ici allégués afin de voir la belle révérence que les Auteurs dudit Arrêt portent auxdits saints Décrets, desquels les Hérétiques se moquent ordinairement. Mais tant s'en faut que lefdits propos, en tant qu'ils touchent la personne de Henri de Bourbon, soient contre les Saints Canons, que voirement ils sont bien conformés & consentant à iceux, selon qu'il est ja dît par la Bulle de Sixte V.

Pour la seconde partie de cette condamnation contre les Jésuites, il faut noter en premier lieu, que les Juges Laiques condamnant les personnes Ecclesiastiques, & spécialement les Religieux immédiatement sujets au Pape, & ce en cause criminelle, sont excommuniés par les saints Canons de l'Eglise, auxquels toutesfois les Auteurs de cet Arrêt font état de porter si grande révérence, encore que l'on n'ignore point que telle autorité ne leur appartient par privilege ou autrement, mais que ce n'est autre chose qu'usurpation très inique dès le commencement de l'Eglise de, Dieu condamnée par les Loix des Empereurs même. En second lieu, sera facile d'observer que le susdit Jean Gueret, Prêtre & Jésuite, n'est ici sententié personnellement, de quoi l'on doit entendre, qu'il n'a confessé, ni été convaincu de fausses & damnables instructions ci-dessus insinuées, comme par lui données audit Jean Chastel, qui du passé fut son Ecolier; car autrement l'on en eût bien fait bannière, comme d'une chose fort propre pour charger & outrager ledit Jean Gueret avec tous ses Compagnons.

Et puisque ledit Chastel, après cette condamnation, devoit encore être appliqué à la question ordinaire & extraordinaire, pour connoître de ses complices, entre lesquels on attendoit que ledit Gueret seroit nommé, pourquoi ne se peut-il dire, qu'en ce cas, l'ordre de justice requeroit de suspendre encore la Sentence d'icelui Gueret, & beaucoup davantage celle de tous ses Confreres, qui ne communiquoient en ce fait; néanmoins, ils ont été tous ensemble condamnés, tant ledit Chastel,

tel, qu'indifféremment tous les Jésuites du Roïaume de France, duquel ils sont aussi bannis, & privés de leurs biens.

Ceux de leur Compagnie ont encore souffert semblables persécutions : car en Espagne, par aucuns leurs mal-vueillans, ils ont été jettés hors la Ville de Saragosse ; aux Pais-bas, par les menées du Prince d'Orange, ils ont été poussés hors d'Anvers, de Bruges, de Tournai, & de Douai ; mais chaque Ville se ressentant bientôt après de leur absence, les ont fait rentrer avec beaucoup de congratulation, honneur & faveur. D'où l'on voit que lesdits Jésuites ne se sont du passé en rien diminués, ains de beaucoup accrus & augmentés à l'occasion même de leurs bannissements.

Outre ce, ladite condamnation déborde & arrive jusqu'aux autres Jésuites par tout le monde, hors dudit Roïaume, lesquels on a voulu aussi punir, parceque désormais ils n'auront des Écoliers de France ; mais qui des deux s'en doivent plus ressentir, les François même, ou bien les Jésuites ? Il semble véritablement qu'on a voulu pourvoir par ce moïen aux entrailles de Paris. Les enfans de France pourront désormais fréquenter les Ecoles de Geneve, de Leyde, de Bâle, mais, sous peine de crime de leze-Majesté, ne leur sera permis d'aller aux Ecoles des Jésuites ès Villes & Universités de Rome, de Naple, de Milan, de Pont-à-Mousson, de Louvain, & de Douai.

Vous me direz qu'il y a accusation grande contre les Jésuites en France ; car ils sont ici condamnés *comme corrupteurs de la jeunesse, perturbateurs du repos public, ennemis du Roi & de l'Etat* ; elle est très grieve, à la vérité, cette accusation, mais il faut noter que la preuve suffisante est omise ; l'on peut apporter à l'encontre, le témoignage que les Jésuites ont de toute l'Europe, des Rois, des Républiques, des Princes, voirement dudit Roïaume de France, chez lesquels iceux Jésuites ont vécu & vivent encore avec grande satisfaction. Remarquez ici, Ami Lecteur, comment cette Compagnie, appelée par le Saint Siege Apostolique & du Saint Concile de Trente, *Société de Jesus*, est bien ornée de la livrée de notre Rédempteur Jesus. Les Jésuites sont-ils dit corrupteurs de la jeunesse ? Notre Sauveur fut appelé trompeur & séducteur du Peuple. Sont-ils accusés comme perturbateurs du repos public ? ainsi fut notre Seigneur, tenu pour séditieux. Sont-ils chargés d'être ennemis du Roi & de l'Etat ? ainsi notre Sauveur, à l'occasion de son Roïaume,

1595.

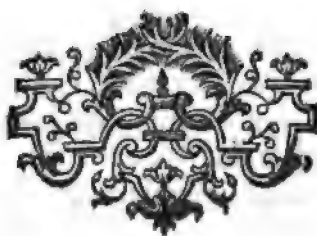
AVERTISS.
AUX CATHO-
LIQUES.

qu'il disoit n'être de ce monde , fut estimé ennemi de l'Empereur de Rome & de l'Etat.

Il est écrit en Saint Matthieu , 6. 10 : le Disciple n'est point par dessus le Maître , ni le serviteur par dessus son Seigneur. Il suffit au Disciple , qu'il soit comme son Maître , & que le serviteur soit comme son Seigneur. S'ils ont appelé le pere de famille Beelzebub ; comme plus ses domestiques.

Finalement , je ne puis ici omettre , Ami Lecteur , vous dire , que l'Arrêt présent symbolise fort bien avec celui d'Angleterre , par lequel fut ci-devant décrété , que tous Anglois étudiants chez les Jésuites , seroient coupables (ensemble leurs parens) du crime de leze-Majesté. D'où l'on peut bien entendre que si les Auteurs dudit Arrêt ne sont eux Calvinistes , ils ont suivi de près les traces des Anglois , qui se disent Calvinistes , qui pieça aussi déclarerent lesdits Jésuites être séditieux ; ce qui ne se doit prendre en autre façon , que du passé les Arriens déclarerent S. Athanase Evêque d'Alexandrie , & S. Hilaire Evêque de Poitiers , être gens séditieux.

Voilà donc , Ami Lecteur , ce qui vous pourra diriger , pour ni facilement chopper , ni chanceler à la lecture dudit Arrêt , vous exhortant de plus , à prier Dieu notre Seigneur (en la main duquel sont toutes les puissances & droits de tous Roïaumes) qu'il veuille regarder benignement ce pauvre & désolé Roïaume de France , afin qu'il plaise à sa bonté infinie de secourir & pourvoir , selon qu'il voit être nécessaire pour le maintien de son Eglise. Ainsi soit-il.



Avertissement.

DEPUIS, ils semerent maints autres Libelles fameux contre le Roi & le Parlement de Paris, & ont continué jusqu'à la Paix, dressant infinies pratiques pour rentrer en France, où ils se sont maintenus, nommément à Toulouse, à Bourdeaux, à Tournon & ailleurs, malgré les Arrêts du Souverain Sénat. Or, d'aurant qu'au Plaidoir de M. Louis Dellé, mention est faite de l'Arrêt du Sénat de Venise contre les Jésuites, je le présente ici, traduit de l'Italien.

DECRET
**DE LA SEIGNEURIE DE VENISE
CONTRE LES JESUITES;**

Avec la Traduction de la Lettre d'un Gentilhomme Italien à un François, sur ce qui s'est passé à Venise entre l'Université de Padoue & les Jésuites; & l'Oraison du Seigneur César Cremonin, au nom de l'Université de Padoue.

LETTRE D'UN GENTILHOMME ITALIEN.

MONSIEUR,

« Comme il plût à Dieu, le vingt-neuvième jour de Décembre 1594, inspirer Messieurs de la Cour de Parlement à Paris, lorsqu'en jugeant le procès de cet exécrationnable parricide Jean Chastel, il fit voir dans sa lumière, la lumière de vérité, & ouvrit les esprits des Juges pour donner un mémorable jugement contre les Jésuites; j'estime que tous François dévotieux envers la vraie Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & amateurs du salut & de la vie de leur Prince très Chrétien, & de la sûreté du Roïaume, & en conséquence de tout l'Etat Ecclesiastique de la Chrétienté, & de la souveraine autorité de Notre Saint Pere le Pape es choses spirituelles, doivent desirer que les personages illustres, qui manient aujourd'hui les affaires des Etats Chrétiens, aiguissent la pointe de leurs entendemens pour repousser les menées & les efforts, si aucuns se font par les méchans, afin de remet-

1595.
LETTRE D'UN
GENTILHOM.
ITALIEN.

» tre ces parricides , corrupteurs de la jeunesse , & perturba-
» teurs du repos public & des Etats , étant nécessaire , pour la
» tranquillité commune de l'Eglise Catholique , répandue par
» tout le monde , que vous veilliez aujourd'hui en la France
» autant & encore davantage , que vous ne faisiez alors que
» ces cruels enfans du Diable , animoient ouvertement les hom-
» mes à assassiner ce grand Prince. Vous pouvez juger , par les
» témoignages que vous avez eus des méchans desseins de ces
» monstres , combien seroit grand le mal que souffririez s'ils
» retournoient dans vos entrailles. Ce qui me fait croire que
» vous ne vous laisserez aller aux persuasions de quelques per-
» sonnes qui les veulent favoriser. Car ce sont hommes trin-
» cats (1) qui se portent dextrement , mais à leur avantage par-
» ticulier , comme fit *Æneas Sylvius* (2) de la famille des *Piccolo-*
» mini , qui fut Secrétaire de deux Papes , d'un Empereur &
» d'un Anti-Pape , & les servit tous pour parvenir au Cardina-
» lat , & de là au souverain degré : ou bien ce sont gens qui se
» laissent abuser & ne reconnoissent pas que vos ennemis , aiant
» expérimenté que la peau de Lion ne leur pouvoit servir , ils
» se veulent aider de celle du Renard. Mais d'autant que les
» affaires de Sa Majesté très Chrétienne vont prospérant ; c'est
» à vous , Seigneurs François , à la soigner & conserver , tant
» par vos bons vœux , que par bonne crainte & bonne garde.
» Et sur tout, il faut que vous preniez les armes de la prévoyance,
» en vous remettant devant les yeux les exemples des hommes
» sages , qui se sont garantis contre ces Hypocrites , les aiant
» reconnus pour Ministres de Castille , & Partisans du Roi
» Philippe , & entreprenant sur tous Etats , comme quelque-
» fois le Pape Sixte V a fait plainte d'eux , qu'ils faisoient
» des entreprises étranges mêmes sur lui & sur le Saint Siege.

» Et à ce que vous soiez invités à songer de près à vous , je
» desire que vous voiez les mémoires que j'ai recouverts d'un
» mien ami , de ce qui s'est passé entre l'Université de Padoue
» & ceux qui se disant de cette Société , se donnoient le titre
» de la Compagnie de Jesus. Ces mémoires contiennent leur
» progrès , narré en l'oraison du sieur César Cremonin , faite au
» Sérénissime Prince Duc de Venise , & aux Sénateurs très ex-
» cellens , avec le Décret de la Seigneurie du mois de Décem-
» bre 1591 , ce qui est bon à voir par tout en cette saison , &

(1) Adroits , rusés.

(2) Depuis Pape sous le nom de Pie II.

» même en France. Vous connoîtrez que ces bons Doc-
 » teurs, ou Peres séducteurs, n'ont pas été flattés en ce quar-
 » tier ; car on accorda contr'eux tout ce qui se pouvoit ordon-
 » ner en Italie, & plus que l'on ne demandoit. Que si ce juge-
 » ment a été rendu en ce pais par Seigneurs très Catholiques,
 » & auxquels tous Chrétiens sont tenus rendre respect, les
 » François sur tous, doivent honorer leur sagesse, parcequ'en-
 » tre les premiers Alliés de la Couronne de France, ils ont
 » même, au commencement des nouveaux troubles, au plus
 » mauvais temps, très bien espéré tous les premiers des affaires
 » du feu Roi Henri III, de très heureuse mémoire, & ont con-
 » tinué depuis. De sorte que ce qu'ils ont jugé, vous doit ser-
 » vir de conseil, pour vous faire perséverer en vos premiers
 » avis, & tenir ces nouveaux assassins pour hommes abomina-
 » bles. Car certainement ces Seigneurs Vénitiens sont très sa-
 » ges & très prudents ; si que je puis dire, qu'entre les Etats
 » Chrétiens, ils sont des premiers & principaux en possession
 » de la vraie prudence. Espérant que cet avis vous apportera
 » l'utilité que je vous souhaite, Je vous baise les mains, priant
 » Dieu pour votre félicité & prospérité. De Rome, &c.

Votre affectionné serviteur

G. G.

ORAISON DU SIEUR CESAR CREMONIN⁽¹⁾,

Au nom de l'Université de Padoue.

SERENISSIME Prince, & vous Senateurs très excellens : depuis le temps que Padoue Ville autant resplendissante pour toute sorte d'excellence, comme remarquable & honorable par l'antiquité de son origine, reçut volontairement les Loix de la très heureuse Seigneurie de Venise, & que l'Université de la même Ville, fondée par l'Empereur Ferry second du nom, Uni-

(1) César Crémonini, né à Cento dans le Modenois, selon d'autres dans le Ferrarois, professa la Philosophie à Ferrare pendant dix-sept ans, & à Padoue pendant quarante. Ses leçons furent très estimées ; ses Ouvrages le sont peu. Il étoit grand Sectateur d'Aristote, & fort peu attaché, dit-on, à la Doctrine Chrétienne, & même aux vérités les plus essentielles, comme à l'immortalité de l'ame. Cependant quelques Ecrivains ont

prétendu le justifier sur sa croïance. Bayle & Moréri disent qu'il mourut de la peste en 1630. Il est sûr qu'il vivoit encore en 1631 ; puisque le 16 de Juillet de cette année il fit son Testament. Voyez *Joann. Imperialis Museum Historicum*, in-4°. pag. 173 & 174. Le Dictionnaire de Bayle, &c. Le Discours que l'on donne ici se lit aussi dans le *Mercurie Jésuite*, tom. I page 490.

1595.

ORAIISON DE
CESAR CRE-
MONIN.

versité qui, auparavant qu'elle fût divisée & desunie, comme elle est aujourd'hui, étoit à comparer non-seulement à celle de Bologne, à l'envie de laquelle elle fut établie par ledit Empereur, mais avec l'ancienne Académie, & le renommé Lycée; depuis, dis-je, que ladite Université vint aussi à être gouvernée par ladite Seigneurie de Venise, c'est chose qui surpasse toutes les plus grandes louanges que l'on puisse donner à pas un grand Etat, que le souvenir de l'affection que les Chefs de ladite Seigneurie ont apportée à son entretienement; de la peine qu'ils ont prise à pourvoir aux occurences, à mesure qu'elles se sont présentées; de la diligence dont ils ont usé à procurer son accroissement, la gratifiant de toutes faveurs possibles, la privilégiant de toutes sortes d'exemptions, & l'accroissant de toutes dignités qui lui pouvoient donner autorité. Aussi est-ce une merveille de penser avec quelle réputation la gloire de la magnanimité de Messieurs de Venise, a passé jusqu'aux Nations les plus éloignées, à cause de cette Université. Je ne dis rien, Messieurs, que vous ne sachiez tous; vous, dis-je, qui connoissant très bien combien il importe à l'honneur de cette Sérénissime Seigneurie d'avoir à Padoue une souveraine & singulière Université, en ensuivant les généreuses traces de vos devanciers, & votre accoutumée sagesse, l'enrichissez tous les jours de bienfaits & d'exemptions, & y rassemblez à quelque prix que ce soit, les premiers hommes du monde que vous pouvez trouver, pour entretenir son honneur & sa majesté. Mais, très Haut Prince, & vous très sages Sénateurs, à quoi sert la diligence & prévoyance que vous apportez à maintenir la splendeur & la magnificence de votre College, s'il se trouve à Padoue une race de gens, qui aiant établi un College à leur poste, à l'envie du vôtre, ont déjà gâté le vôtre, & l'ont entièrement ruiné? & autant que vous faites en un jour pour sa grandeur, autant font-ils en un jour pour sa ruine. Vous lui donnez des exemptions & privileges pour l'agrandir & le peupler, & eux, avec leurs inventions, ne pensent qu'à diminuer le nombre que vous essaïez d'accroître. Ainsi, Messieurs, vous voyez à vos pieds votre Université de Padoue qui vient faire entendre son état à vos Seigneuries, & les supplier, qu'en ce besoin extrême elle ne manque point de l'affectueuse protection de laquelle vous l'avez favorisée par le passé.

Ils vous proposent donc, que les Révérends Peres Jésuites aiant de leur propre autorité, contre les Loix de vos Seigneu-

ries introduit ſecrètement à Padoue, à l'envie du College de la Seigneurie, un autre College, qu'ils appellent le leur, que cet Anti-College (car ainſi le faut-il appeller) ſoit ôté ſuivant les Loix de la Seigneurie de Veniſe. De laquelle propoſition, aiant été député & commandé de ce faire, je m'efforcerai de mettre brièvement quelques raiſons devant vos Seigneuries, attendant l'exécution conforme à la civilité de notre Requête, & à la connoiſſance que vos Seigneuries en ont d'elles-mêmes. J'ai dit, que les Peres Jéſuites ont établi leur College de leur propre autorité, pour ce que je ne vois point que leur établiffement ſoit fondé ſur les Ordonnances du Sénat de Veniſe; ſeulement ont-ils montré aux magnifiques Recteurs de l'Univerſité quelques Bulles, ſur lesquelles je n'ai que faire de diſcourir, ſinon que pour répondre aux privileges deſquels ils ſe veulent prévaloir, en vertu deſdites Bulles contre l'Univerſité, il faut que je diſe que l'Univerſité de Padoue, touchant ce qui concerne particulièrement les lettres, ne reconnoît point d'autre autorité que celle de la Seigneurie de Veniſe: & ſi ces Peres ont autre opinion, & prétendent qu'il y ait d'autres Princes, qui leur puiſſent faire créer des privileges, & leur donner autorité dans l'Etat de Veniſe, c'eſt à vos Seigneuries que cela touche, & n'a rien de commun avec notre cauſe. J'ai dit que l'inſtitution de leur College eſt contre les Loix de la Seigneurie de Veniſe; qu'on regarde dans les Statuts de l'Univerſité, des Maîtres-ès-Arts chap. 9. & 16. du ſecond livre, & dans les Statuts des Légistes au ſecond du ſecond livre, en tous leſquels il eſt défendu, ſur grandes peines, qu'il n'y ait d'autres que ceux qui ſont députés expreſſément à lire, qui puiſſent en aucune façon faire des leçons ès Ecoles du Po: & ſi les Peres Jéſuites n'y ſont expreſſément nommés, ſi ne laiſſent-ils pas d'y être compris, attendu que la raiſon qui a fait faire leſdits Statuts, les y comprend expreſſément. La raiſon deſdits Statuts n'a été que pour conſerver & maintenir l'honneur & la dignité de l'Univerſité; & dans cette raiſon, les Peres Jéſuites ſont d'autant plus compris, que leurs leçons ſont directement contraires à la dignité de l'Univerſité; joint que quand les Statuts furent faits, il n'étoit pas poſſible de faire particulièrement mention d'eux, pour ce qu'on n'eut jamais deviné qu'il fût venu des gens de ſi loin, pour planter un autre College à Padoue, en une Ville de la Seigneurie de Veniſe, où déjà étoit la premiere Univerſité du monde; car s'ils euſſent penſé, qu'il ſe fût trouvé

1595.
ORAIŒON DE
CÉSAR C R E-
MONIN.

homme si osé de vouloir faire un nouveau College à Paddue ; qui doute qu'ils n'eussent fulminé contre lui les plus étroites peines qui se pussent imaginer ? Voïons en cas semblable comme l'Empereur Justinien y pourvut. Il se trouva, de son temps, des gens, qui, sans avoir puissance de l'Empire, se mirent à lire en Alexandrie, justement comme ces Peres ici, sans avoir congé de la Seigneurie ; comme Justinien le fut, il fit contr'eux ces rigoureux Edits que nous lisons encore aujourd'hui dans ses Loix. Mais que parlai-je de Justinien ? s'il m'étoit loisible, Messieurs, de me prévaloir d'autres Loix que des vôtres même, je n'aurois faite, ni de Décrets, ni de Conciles en faveur des Universités, ni des Loix des autres Empereurs, & de Julien, & de Valentinien. Mais je pense en ce cas ne devoir alleguer d'autres Ordonnances que celles de la Seigneurie de Venise, entre lesquelles, & après celles que j'ai tantôt alléguées, il y a à la fin une lettre de Messieurs les Illustrissimes Réformateurs, défendant à toutes personnes de lire l'anatomie en public ou en particulier, au temps que le Chirurgien député par l'Université est empêché de le faire. Ordonnance, dont jamais on n'a pu obtenir congé ; au contraire, quelque instance qu'on en ait faite particulièrement à la Seigneurie, & si l'on ne peut obtenir congé contre la Loi, quoiqu'il semble que ce soit pour le profit de l'Université, combien plus faut-il empêcher qu'il n'y ait personne qui lise seulement à l'envie de l'Université, & pour sa ruine ? S'il falloit, Messieurs, que la Seigneurie de Venise se conformât à l'exemple d'autres Princes, je vous représenterois Pavie, Pise, Bologne, Perouse, Ferrare, & les autres Universités, (exceptée Rome pour son intérêt particulier) esquelles on ne permet point qu'il y ait autres Colleges que ceux qui sont établis par l'État ; & Rome même, puisque j'en ai fait mention, nous peut servir d'exemple profitable, ayant perdu entierement les Ecoles, depuis qu'elle a reçu les Colleges de ces Peres. Mais je laisse tout ceci pour retourner à ma proposition. J'ai dit que ces Peres ont fait un Anti-College : voïons si je dis vrai. Je ne veux point emploier pour la preuve de mon dire beaucoup de choses que je pourrois, comme de vous représenter que ces Peres vont amadouant les Ecoliers, pour les faire venir à leur College, & laisser celui de vos Seigneuries, disant qu'au leur ils font beaucoup de profit, & qu'au vôtre, il y a peu de leçons, & beaucoup de détourniers, comme si le College de vos Seigneuries étoit mal institué pour l'ordre des leçons, & comme si

si les Loix de vos Seigneuries , & la prudence de Messieurs les Illustriſſimes Réformateurs , & des Illustriſſimes Recteurs de Padoue , n'étoit ſuffiſante pour entretenir le repos en la Ville , & en l'Univerſité , & comme ſi on ne voïoit point à l'œil, de jour en jour , que leur établiffement d'un autre College, à l'envie du vôtre , engendre tous les jours la diſunion entre les Ecoliers, partis étant déjà tellement formés , que les uns ſe diſent Jéſuites , & les autres Bouiſtes , comme Guelfes & Gibelins ; & qui fait quels troubles pourront naître un jour à cette occaſion ? Pour le moins eſt-il toujours certain que toutes diviſions ſont mauvaiſes & dangereuſes. Je ne veux encore mettre en avant que l'opinion qu'ils ont ſemée de votre College ſe va répandant par toute l'Europe , au moïen de la grande quantité d'Etrangers qui hantent tous les jours à Padoue , ſi bien que votre Univerſité perd tous les jours ſon crédit , & ſa réputation. Je ne parlerai point auſſi d'un conſeil donné par ces Peres en public en leurs Congrégations , à ceux qui ſ'y aſſemblent , qu'ils ſ'abſtiennent de converſer avec ceux du College de vos Seigneuries. Encore que ce ſoient toutes choſes de grande conſidération , & dont je donnerois des preuves ſuffiſantes ſ'il en étoit beſoin , je me contenterai de vous dire que ces Peres font un rolle & l'impriment avec ce titre : *in Gymnaſio Patavino Societatis Jeſu*. Comme ſ'il devoit y avoir à Padoue autre College que celui de la Seigneurie , ils le publient ſuivant les cérémonies de l'Univerſité , avec une harangue pour exhorter toute la jeuneſſe d'aller à leur College , préjudiciant tacitement aux autres ; ce n'eſt pas aſſez , ils l'affichent par toute la Ville pour mieux le publier. Ils ont leurs Ecoles à part , ils ſonnent leur cloche , ils ont les heures de leurs leçons réglées , ils ont en tout une forme publique ſemblable à celle de vos Seigneuries. Voïez de grace , ſi cela s'appelle comme ils diſent , faire un exercice pour leurs Novices , ou ſi c'eſt ouvertement tenir tête au College de votre Seigneurie. Qui apporte une diminution notable à l'honneur de l'Univerſité , étant occaſion d'avoir beaucoup moins d'Ecoliers qu'il n'avoient accoutumé. Et pour ce qu'il ſemble que ces Peres propoſent de laiſſer la cloche , de ne mettre plus d'affiches , & ſ'abſtenir de quelques autres circonſtances publiques , je penſe vous devoir repréſenter que ces modérations , outre ce qu'elles ſont contre les privilèges de l'Univerſité , n'ôtent point la diviſion extrêmement importante , qui demeurera ſ'il y a deux ſortes d'Ecoliers à Padoue , ceux

1595.
ORAI SON DE
CESAR C R E-
MONIN.

des Peres Jésuites , & ceux du College public , ni les troubles qui en réussissent aujourd'hui , les choses étant en tels termes , que quand les Ecoliers des Jésuites viennent aux Ecoles du Bo , on leur crie : dehors Jésuites. Et au cas semblable , quand ceux du Bo vont aux Jésuites. Il me semble encore devoir dire que leur accorder cette modération , c'est confirmer leurs Bulles , & établir leur College , dont s'ensuivra qu'ayant tant fait sans être autorisés au préjudice de l'Université , ils en feront à l'avenir beaucoup davantage. Mais en cet endroit , afin d'ôter l'opinion qu'on pourroit avoir prise , que les Ecoliers vont au College des Jésuites , comme à celui où ils profitent le mieux , je devois par aventure dire un mot de leur façon d'enseigner : si elle est superficielle ou solide , si les hommes qu'ils font monter en chaire , sont jeunes gens qui s'apprennent eux-mêmes en s'exerçant , ou s'ils sont assez avancés pour instruire les autres ; si dans les livres qu'ils tiennent devant eux , ils lisent une doctrine qu'ils entendent , ou une doctrine empruntée ; si en amassant tant de leçons & volant par dessus les sciences , ils font le profit ou le dommage de leurs Ecoliers ; & devois peut-être encore représenter les moïens que ces Peres tiennent pour attirer les Ecoliers à leur College ; si ce sont les moïens légitimes ou prétextes artificieux ; si ce sont moïens louables , ou moïens de déception ; s'ils ont égard au bien des Ecoliers , ou à leur propre autorité. Mais si je m'étendois à ces discours , je passerois les bornes de mon intention , & du commandement que j'ai , n'étant de vos Seigneuries pour reprendre aucun défaut qui soit en ces Peres , mais pour servir vos Seigneuries en leur représentant l'honneur de votre College , & demandant qu'il soit donné ordre que de tout ce qui se lit dans le College de vos Seigneuries , ces Peres s'abstiennent d'orénavant d'en lire ; croiant ladite Université , qu'en ce faisant , ils s'acquittent du devoir qu'ils vous ont , & font un notable service à cette Seigneurie , ne pouvant avoir autre opinion que toutes vos Seigneuries n'aient une grande affection d'entretenir la majesté de l'Université de Padoue , & se souvenir que c'est l'Université de laquelle , sans les Peres Jésuites , sont sortis par tant de siècles , tant de personnages signalés , & remarquables en toute sorte de dignité , Conseillers des Princes & des Rois , Prélats , Evêques , Cardinaux & Papes ; que c'est cette Université , qui , sans les Peres Jésuites , a produit tant d'excellens personnages à cette Seigneurie , dont les uns ont laissé une renommée im-

mortelle, & un regret extrême après leur mort, & les autres vivans encore aujourd'hui servent tous les jours au bien de cet Etat. Que vos Seigneuries rendent son honneur à leur College. Les parois sacrées de cet aventureux Palais, que vous avez donné pour nos Ecoles, & qui souloient être autrefois honorées d'une si grande quantité de Noblesse, maintenant pauvres & vuides à l'occasion de ce nouveau College que ces Peres ont établi, si elles avoient aussi-bien une langue & une parole, comme elles n'en ont point, que feroient-elles autre chose, que dire avec une piteuse voix, souvenez-vous de nous Sérénissime Prince; souvenez-vous d'être vous-même le Prince de Venise, & non les Peres Jésuites; toute la Grece n'eut qu'un College, & Padoue en a deux. Il se trouve donc une autre Nation qui entreprend de commander à l'envi de la Seigneurie de Venise, dans les Villes de son Etat; souvenez-vous, diroient d'une voix, si elles pouvoient parler, toutes les Ecoles publiques, que l'étude pour laquelle vous nous avez destinées fut établie par le sage Empereur Ferry, pour aller de pair avec la Ville de Bologne; & que maintenant elle s'en va tellement abaisser, qu'il faudra qu'il la quitte non-seulement à Bologne, mais aux plus pietres Universités d'Italie. Padoue, Messieurs, n'a que faire de l'aide des Jésuites, pour enseigner les sciences, aiant la pourvoiance Vénitienne, qui s'étend par tout pour choisir les hommes de lettres, lesquels apprenans qu'il y a deux Colleges à Padoue, & que la majesté de celui de la Seigneurie est beaucoup abaissée, il est aisé à juger qu'ils n'y viendront pas à l'avenir si volontiers qu'ils ont fait par le passé, & qu'il adviendra des leçons des Ecoles de Padoue, à l'occasion de ces Peres, le même qui est déjà advenu à leur occasion aux Ecoles de Grammaire, dont il n'y a plus à Padoue, chose qu'il n'est pas à cette heure temps de mettre en considération, si elle est utile ou dommageable. J'ai dit en dernier lieu, que le College contraire aux Loix de votre Seigneurie, contraire à la Majesté de votre Université, a été secrettement introduit, & j'ai dit la vérité. Ces Peres vinrent au commencement pauvres, & en apparence d'humilité: ils commencerent à montrer la Grammaire aux enfans, & ainsi peu à peu amassant je ne sais comment des richesses; & gagnant pied à pied, ils sont venus jusqu'à faire leçons en toutes les sciences, avec intention, ce crois-je de se faire à Padoue, Monarques du savoir (si encore ils se contentent à si peu de chose) & triompher des Ecoles de la Seigneurie

1595.
ORAI SON DE
CESAR CRE-
MONIN.

de Venise , en les ruinant , comme je disois à cette heure , qu'ils ont fait des Ecoles de Grammaire , qu'ils ont entierement éteintes. Voilà les raisons , Messieurs , que l'Université de vos Seigneuries a trouvé bon de vous proposer , d'entre tant d'autres qu'elle vous pouvoit représenter , n'ayant point eu de crainte de se venir jeter à vos pieds pour cette occasion , encore que les adversaires aient essayé de l'épouvanter , avec les Bulles que j'ai dit au commencement , & lui faisant entendre qu'ils avoient tel pouvoir envers votre Seigneurie , que la peine qu'elle prendroit seroit inutile. Votre Université n'a point redouté tout cela , connoissant que les Gentilshommes de cette Seigneurie sont très sages & très justes , & si bien avisés , qu'ils ne porteront jamais faveur pour quelque respect particulier , contre l'honneur du public ; étant bien appris que l'homme d'Etat ne regle son jugement ni ses actions à l'interêt particulier ; ils vous ont voulu , dis-je , proposer ces raisons , afin que vos Seigneuries , suivant leur accoutumée prudence , attendu le bien du service de vos Seigneuries , duquel il est question en cette affaire ; attendu les Loix de l'Université faites par la Seigneurie de Venise , contre lesquelles on entreprend ; attendu le vrai bien du public , & non les prétextes de leurs révérendes paternités ; attendu la conservation du repos , qui ne se peut maintenir en laissant deux Colleges à l'envie l'un de l'autre , attendu en somme le devoir & la raison , veuillent , en exécutant les Statuts de la Seigneurie , confirmer en son premier état le College de votre sérénité & de la Sérénissime Seigneurie , sinon fondé par elle , toutes-fois agrandi par elle , réglé par elle , honoré de privileges par elle , & ôter l'autre Anti-College , introduit en votre Etat par une race étrangere , de sa propre autorité , commandant à cet effet que la Requête de l'Université soit lue dans votre très excellent Conseil des Requêtes , & l'exécution en soit résolue : J'ai dit.

DECRET DU SENAT DE VENISE.

Aux Recteurs de Padoue.

ESTIMANT être très nécessaire , pour beaucoup de raisons , de pourvoir par tous les moïens possibles que la division & discorde qui a pris commencement entre les Ecoliers pour les causes que vous nous avez écrites , & qui ont été représentées à notre College par les magnifiques Recteurs & Amba-

fadeurs de notre Université à Padoue, ne prennent plus grand accroissement, avec le danger apparent du mal qui s'en ensuivroit, & la ruine de ladite Université; nous avons avisé avec le Sénat, que faisant venir vers vous les Révérends Peres Jésuites, vous leur fassiez entendre avec telles ou semblables paroles: Que d'un côté, ils peuvent comprendre clairement, que comme nous serons toujours prêts à maintenir & favoriser leur Religion en toutes les choses qui seront convenables pour le service & l'honneur de Dieu, qu'aussi d'autre part, nous avons trouvé très étrange, pour beaucoup de respects, qu'ils aient introduit en ladite Ville, en plusieurs sortes, une forme de College avec son de cloches, avec affiches imprimées, aux mêmes heures, à huis ouverts, & Ecoles publiques, l'intitulant encore le College de Padoue de la Société de Jesus, comme à l'envie, & au préjudice manifeste du College institué depuis tant d'années par la Seigneurie, & toujours maintenu par nous, pour le grand profit qui en est revenu en tous les siècles, au bien de toute la Chrétienté, sans que par le passé, il se soit trouvé personne qui lui ait apporté aucun empêchement & scandale, en quelque maniere que ce soit, comme nous entendons qu'il se fait à l'occasion de ce nouveau College qu'ils ont introduit: Que notre intention est, qu'ils ne puissent lire, sinon entr'eux-mêmes, & aux leurs, & non aux autres, sans contrevenir en aucune sorte aux Statuts & Privileges de notre Université de Padoue.

Après que vous aurez dit cela aux Peres Jésuites, lesquels nous voulons être avertis qu'ils seront prêts à se conformer à notre volonté, Nous voulons que faisant venir vers vous les Docteurs, Régens des Ecoles du Bo, vous leur ferez savoir en notre nom, qu'ayant vu l'avis des Réformateurs de l'Université, par ce qu'ils en ont écrit à nos Prédécesseurs, qu'ils doivent ôter la mauvaise coutume de dicter es Ecoles publiques, & nonobstant étant avertis que cet abus continue encore aujourd'hui, Nous leur faisons savoir que la dernière volonté & résolution du Sénat, est, qu'ils s'en abstiennent entièrement, attendu que cette façon de lire apporte beaucoup de préjudice, & peut-être davantage que les Ambassadeurs de ladite Université ne nous ont représenté dans l'écrit qu'ils nous en ont donné: & s'il se trouve quelqu'un si osé d'aller au contraire, Nous vous donnons pouvoir d'y pourvoir, avec les peines que vous jugerez raisonnables, Vous nous donnerez avis de l'exécution, & ferez enregistrer la Présente ou vous estimerez qu'il sera à propos, pour en perpétuer la mémoire.

1595.

ORAIISON DE
CESAR CRISTO-
MONIN.

1595.

Avertissement.

L E Roi & le Roïaume de France aïant été depuis tant d'années traités si indignement par l'Espagne & les Espagnols, il n'étoit pas raisonnable de laisser toujours une si grande audace à requoi. L'on avoit dedans la France tabattu plusieurs fois l'insolence Espagnole; mais il falloit encore la battre en ses Pais mêmes, pour lui apprendre à se tenir coi, sans plus tant entreprendre à l'avenir. Partant le Roi publia contre celui d'Espagne ce qui s'ensuit.

DECLARATION DE LA VOLONTE' DU ROI,

Sur l'Ouverture de la Guerre contre le Roi d'Espagne (1).

DE PAR LE ROI.

PERSONNE en ce Roïaume, ni ailleurs, n'ignore plus que le Roi d'Espagne n'aïant pu à guerre ouverte envahir & détruire la France, protégée de Dieu & défendue de ses Rois d'heureuse mémoire, assistés de leurs bons & loiaux Sujets, n'ait suscité & fomenté en icelle les divisions & partialités qui l'ont cuidé accabler, & qui l'affligent encore de présent. Car sa haine & convoitise ont passé si avant, que non-seulement il y a mis & consommé plusieurs grandes sommes de deniers, employé & perdu ses principales forces & armées, jusqu'à abandonner ses propres pais & affaires, mais aussi osé, sous prétexte de piété, attenter ouvertement à la loiauté des François, envers leurs naturels Princes & Souverains Seigneurs, de tout temps admirée entre toutes les autres Nations du monde, en poursuivant injustement & publiquement cette noble Couronne, pour lui & pour les siens. Ce qu'il auroit commencé à manier incontinent après le décès du feu Roi François II, que Dieu absolve, & a depuis toujours continué par divers moïens, triomphant & abusant de la minorité de nos Rois; mais a principalement

(1) Voyez l'Histoire de M. de Thou, à la fin du Livre CXI. La Déclaration qu'on donne ici parut d'abord en 1595 à Paris chez Morel, in-82.

manifesté & éclaté sur la fin du regne du feu Roi Henri III, de très Chrétienne mémoire, l'an cinq cens quatre-vingt-cinq : que les François jouissant par la grace de Dieu, piété, justice, & bonté de Sa Majesté, d'un entier & général repos, lequel elle alloit affermissant & assurant journellement à leur soulagement, il auroit, sous faux & variables prétextes, rempli le Roïaume de feu, de sang, & d'une extrême désolation, armant les Catholiques les uns contre les autres, & contre le plus religieux Prince qui regna onques ; dont s'est ensuivi sa mort douloureuse, qui saignera perpétuellement au cœur des vrais François, avec tous les autres meurtres, pilleries, ruines, afflictions, que nous avons depuis souffertes, sous le pesant faix desquelles la France & les François eussent succombé & fait naufrage pour jamais, sans la grace spéciale de Sa Majesté divine, qui ne lui a onques manqué, laquelle a donné à notre Roi & Souverain Prince & Seigneur, la force & vertu, en défendant magnaniment la justice de sa cause, avec nos libertés, biens, vies, familles & honneurs, de renverser les injustes desseins dudit Roi, & de ses Confédérés, à sa honte & à leur confusion ; de sorte que la France a maintenant occasion d'espérer de recouvrer sa première félicité à la gloire de Dieu, sous l'obéissance & les commandemens de sa Roïale Majesté, chacun y contribuant à l'avenir la même fidélité, & Sa Majesté y employant aussi les mêmes moïens & remèdes qu'ont pratiqués les Rois ses Prédecesseurs, pour défendre le Roïaume contre leurs anciens Ennemis. Quoi considéré par Sadite Majesté, laquelle a avec la conservation de notre sainte Religion, & de sa réputation, la protection & défense de ses Sujets, plus chère & recommandée, que celle de sa propre vie, qu'elle y a souvent & libéralement exposée, comme elle est encore prête de faire, & que sa conversion, bonté, & patience, depuis cinq ans, ni le péril présent, qui menace la Chrétienté, lequel chacun reconnoît procéder de la discorde & juste jalousie que l'ambition dudit Roi d'Espagne a excitées en icelle, n'ont pu, ni peuvent encore moderer sa mauvaise volonté contre ce Roïaume, la personne de Sa Majesté très Chrétienne, ses bons & fideles Sujets, & les Cambresiens, que Sa Majesté a pris en sa protection, sur lesquels, lui & les siens exercent encore tous les jours toute hostilité, continuant à les assaillir à force ouverte, par divers endroits, forcer & retenir ses Villes, prendre prisonniers, mettre à rançon, & massacrer ses Sujets, lever contribution &

1595.

DECLARAT.
DE LA VOLON-
TÉ DU ROI.

1595.
 DÉCLARAT.
 DE LA VOLON-
 TÉ DU ROI.

deniers sur iceux , & faire tous autres actes d'Ennemi conjuré ; jusqu'à faire attenter à la propre vie de Sa Majesté , par assassinements & autres vilains & détestables moïens : comme il s'est vu ces jours passés , & fut pis advenu en grand malheur de la France , si Dieu , vrai protecteur des Rois , n'eût détourné miraculeusement le coup effroïable , tiré de la main d'un François (chose horrible & monstrueuse) mais poussé d'un esprit très inhumain , & vraiment Espagnol , contre la personne de Sa Majesté. Laquelle fait sur cela savoir à tous ceux qu'il appartiendra ; que ne voulant plus longuement défailir à son honneur , ni à la protection qu'elle doit à ses Sujets , & auxdits Cambresiens , comme elle feroit si elle usoit de plus longue patience & dissimulation en la suite & continuation de tels attentats : voïant même le peu de compte qu'ont fait ceux d'Artois & de Hainault (au grand regret de Sa Majesté) des admonitions qu'elle a voulu leur faire par lettres expresses , de lui aider à détourner l'orage de la guerre suscitée par les Espagnols , non moins à leur ruine , qu'au dommage de ses Sujets ; auroit arrêté & résolu faire dorénavant la guerre ouverte par terre & par mer audit Roi d'Espagne , ses Sujets , Vassaux & Pais , pour se revancher sur eux des torts , injures & offenses , qu'elle & les siens en reçoivent , tout ainsi qu'ont fait les Rois ses Prédecesseurs en semblables occasions , avec ferme espérance , que Dieu , qui connoît l'intérieur de son cœur & l'équité de sa cause , lui continuera sa divine assistance ; & fera prospérer & bénir , avec l'aide de ses bons Sujets , ses justes armes. Au moïen de quoi Sa Majesté enjoint très expressément à tous seldits Sujets , Vassaux & Serviteurs , faire ci-après la guerre par terre & par mer audit Roi d'Espagne , ses Pais , Sujets , Vassaux & Adherents , comme Ennemis de sa Personne & du Roïaume ; & pour ce faire , entrer avec force esdits Pais , assaillir & surprendre les Villes & Places qui sont sous son obéissance , y lever deniers & contributions , prendre ses Sujets & Serviteurs prisonniers , les mettre à rançon , & traiter tout ainsi qu'ils sont & feront ceux de Sadite Majesté : laquelle leur a pour cette occasion prohibé & défendu , prohibe & défend , par la présente , toute espece de communication , commerce , intelligence & association avec ledit Roi d'Espagne , ses Adhérens , Serviteurs & Sujets , à peine de la hart. A révoqué & révoque dès à présent toutes sortes de permissions , passeports , & sauve-garde , donnés & octroyés par elle ou par ses Lieutenans Généraux & autres , con-

trairez

traies à la présente Ordonnance, les déclare de nulle valeur, & défend d'y avoir aucun égard, quinze jours après la publication d'icelle : laquelle elle a pour cet effet commandé être faite à son de trompe & cri public aux Provinces & frontieres du Roïaume, afin que nul n'en prétende cause d'ignorance : mais que chacun ait à l'observer & exécuter sur peine de désobéissance. Fait à Paris, le 17 Janvier 1595.

Signé, HENRI.

Et plus bas, DE NEUFVILLE.

Avertissement.

DEUX mois après, le Roi d'Espagne répondit (1) à celui de France, qu'il appelloit Prince de Bearn, auquel il dénonçoit aussi la Guerre. Peu auparavant, l'Archiduc Ernest écrivit aux Etats d'Artois & de Hainault, pour les échauffer à la Guerre ; *Item* aux Communes, qu'il exhortoit à courir sus aux François. Le Duc de Lorraine, qui avoit fait treve avec le Roi, permit à ses Troupes de lui faire service, sous la conduite de quelques Chefs, lesquels amassèrent environ mille chevaux & sept à huit mille hommes de pied, avec lesquels ils entrèrent en la Franche-Comté, où ils firent un terrible ravage, & s'emparèrent de Vesoul & de quelques autres petites Places, que le Connétable reprit puis après, & contraignit les autres, chargés de butin, de se retirer ailleurs ; d'un autre côté, advint au regard de Soissons, qui tenoit encore pour la Ligue, ce que représente le suivant récit.

DISCOURS

De la Défaite de la Garnison de Soissons, que conduisoit le Baron de Conam (2) & le sieur de Belfont (3), le Mercredi 15 de Février 1595, en la plaine de Villers-Cotereft ; Par un Gentilhomme du Pais de Valois, écrivant à un sien Ami qui est à la suite de Sa Majesté.

MONSIEUR,

Je penserois faillir à mon devoir, si je ne vous avertissois de

(1) M. de Thou, à l'endroit cité ci-dessus, entre dans le détail de la Réponse de la Cour d'Espagne.

(2) M. de Thou dit, le Baron de Conac

lome VI.

de Poncegnac.

(3) Belfont. Voyez M. de Thou, au commencement du Livre CXII. de son Histoire.

1595.
DÉFAITE DE
LA GARNI-
SON DE SOIS-
SONS.

l'heureuse victoire qu'il a plu à Dieu nous donner, le Mercredi quinziesme de ce mois, sur les Ligueurs désespérés de la miséricorde de Sa Majesté, qui étoient sortis de Soissons, leur principale retraite, dont j'ai fait un petit discours que je vous envoie, que vous recevrez, ainsi que je crois, d'aussi bon cœur, comme nous avons rendu grâces à Dieu, de ce qu'il lui plaît bénir & rendre victorieux tous ceux qui portent les armes pour le service du Roi. De Crespi en Vallois, ce 15 Fevrier 1595.

Monsieur de Mouffy (1), assisté des sieurs de Gadancourt, d'Edouville, & de Beyne, suivis de leurs Compagnies le troisieme du mois de Fevrier, ont cherché les Ennemis par toutes les traverses des forêts, & jusqu'aux portes de Soissons & d'Amigni, pour les provoquer au combat, & les faire sortir hors de leurs retraites.

Le Mardi quatorzieme dudit mois, le Sieur de Poncenac, Commandant dans Soissons, choisit & fit élire des mieux armés, & montés à cheval, qui fussent dans ledit Soissons, jusqu'au nombre de deux cens Cuirasses, & de deux Compagnies d'Argoulets, laquelle troupe il bailla à conduire au Sieur de Belfont, & au Baron de Conan (2) son Lieutenant, leur commandant, de n'en prendre à merci un seul des nôtres, s'il en tomboit entre leurs mains.

Ils partirent ledit jour sur le soir, & passerent à Chaudun, cheminant tout le long de la nuit, & vinrent dresser une embuscade le Mercredi matin 15 dudit mois, dans la Cense de la Folie, à demi lieue près Crespi en Vallois, & mirent leurs Arquebusiens dans le Bois de Tillet, qui est tout contre.

Ledit jour, environ les sept heures du matin, partit de ladite Ville de Crespi, le Sieur d'Edouville avec trente Chevaux de la Compagnie de Monseigneur le Comte de S. Paul, pour s'acheminer en sa garnison, en la Ville de Velly en Laonnois.

N'étant encore éloigné dudit Crespi, plus d'un demi quart de lieue de chemin, découvrit l'embuscade des Ennemis, qui à même instant le vinrent charger, qu'il fut dextrement attirer & amuser; mais enfin les Coureurs, & le gros qui s'étoit joint, le poursuivirent jusques dans le Faubourg de Crespi, & contre les murailles du Parc d'Arragon; mais par le tocsin du guet, posé au clocher Saint Thomas, lesdits Seigneurs de Mouffy,

(1) Le Bouthillier, sieur de Mouffy.

(2) De Conan.

Gadancourt , & Beyne eurent loisir de monter à cheval : lors l'Ennemi commença à faire retraite au dit Bois de Tillet.

1595.

DÉFAITE DE
LA GARNISON
DE SOISSONS.

Il y avoit apparence , vu le nombre qu'ils étoient , qu'ils y dussent choisir leur avantage , si les nôtres en approchoient , le nombre étant inégal plus d'une fois moins que n'étoient lesdits Ennemis qui passèrent outre pour retourner à Soissons ; & néanmoins qu'ils eussent tel avantage au chemin , & le grand nombre qu'ils étoient , ils furent poursuivis par lesdits Sieurs de Gadancourt & Beyne , avec les Coureurs ; lesdits Seigneurs de Mouffy & d'Edouville faisant le gros au nombre de quarante Maîtres , à deux lieues & demie de là le ruisseau & montagne de Voucienne , en la plaine de Villers-Côterets. La charge fut commencée par lesdits Seigneurs de Beyne & Gadancourt , & soutenue par Belfont & Baron de Conan , Chefs desdits Ennemis. Et enfin le gros approché fut donner par ledit Seigneur de Mouffy & d'Edouville contre les Ennemis , & le combat opiniâtre ; Dieu , qui toujours favorise la bonne cause , quand nous nous rendons dignes de ses graces , & qui peut donner les victoires en petit & grand nombre quand il lui plaît , rendit victorieux les nôtres , il demeura des Ennemis jusqu'au nombre de cinquante morts sur le champ , & quelque soixante blessés à mort , grand nombre de Prisonniers , plus de quatre-vingt chevaux de prix de butin , sans les armes , & autre butin délaissé. La victoire poursuivie jusqu'à la barrière du Château de Villers-Côterets. Peu desdits Ennemis se sont sauvés , & a été rapporté que le nombre de vingt seulement sont rentrés dans Soissons , aiant été tous tués , ou sur le champ , ou blessés à mort , ou Prisonniers. En ce combat , y sont morts deux Gentilshommes des nôtres fort regrettés , le Sieur du Lys , Cousin du Seigneur de Mouffy , & le Sieur de la Roche , Maréchal des logis du Sieur d'Edouville.

Cette victoire a effrayé la Ville de Soissons , & spécialement le Sieur de Poncenac (1) , d'autant que presque tous les Capitaines qu'il avoit en cette garnison y sont morts , ou Prisonniers , dont les noms s'ensuivent.

Belfont , Capitaine en Chef , blessé.
& Agent du Duc de Mayenne. Breuillier , Enseigne de Pon-
Le Baron de Conan , Lieu- cenac , blessé à mort.
tenant de Ponssenac , prison- Le Bua , Maréchal des Logis.

(1) Le même M. de Conan , comme on l'a observé ci-dessus.

1595.
DÉFAITE DE
L'ARMÉE
DE SOISSONS.

La Rue, Guidon de Ponce-
nac.
Boucques, Cornette de Bel-
font.
La Grange, Capitaine.
La Tour, Capitaine.
Du Viviers, Capitaine.
Le Capitaine Gascon.
Fortin, Capitaine.

Saint Leger, Capitaine.
Buisson, Capitaine.
Bourgeois, Capitaine.
La Verduze, Capitaine.
Le Trate, Capitaine.
La Periere, Capitaine.
Fouquez, Capitaine.
Neret, Capitaine.

Voilà, Monsieur, ce qui s'est passé de par deçà, du depuis que je ne vous ai récrit, & espere que ce bon succès assurera & affermira davantage les affaires du Roi en son País de Vallois, & que cette bonne journée, où ont été défaits & taillés en pieces les plus mauvais & désespérés des Ennemis, qui ne faisoient journellement que courir, piller & voler un chacun, sans distinction de personnes, fussent-ils d'Eglise, ou de la Noblesse, ou autres, tout leur étant de bonne prise, donnera crainte, & servira d'exemple aux autres, lesquels voient de jour en jour leurs entreprises venir à néant, & que tout ce qu'ils ont entrepris a toujours tourné à leur honte & confusion; Dieu aiant favorisé les armes de ceux qui ont suivi le parti de Sa Majesté, lequel a toujours usé de miséricorde envers ses Ennemis, & qui a toujours les bras ouverts, pour les recevoir à clémence, & crois que s'ils considéroient les maux qui sont advenus en cette pauvre France, du depuis six ans en ça, par leur rebellion, combien de massacres se font encore journellement, combien de pauvres Veuves & Orphelins il y a, & les incommodités que la guerre nous a apportées: & d'autre côté, que les Villes qui se sont remises sous l'obéissance du Roi, jouissent d'une tranquillité publique, les uns avec les autres, avec abondance de toutes bénédictions, qu'ils abandonneraient leur faux prétexte de Religion, & se remettraient sous l'obéissance de Sa Majesté très Chrétienne. A laquelle je prie Dieu vouloir donner bonne & longue vie, & de nous continuer sa sainte miséricorde envers nous.



Avertissement.

EN la Duché de Luxembourg la Guerre s'émut pareillement au même temps , avec quelque succès que nous représentons.

AVIS DE LA DÉFAITE

*De onze Compagnies du Comte Charles au Duché de Luxembourg ,
par M. le Maréchal de Bouillon (1).*

À La fin nous avons ouvert les yeux à notre bien , nous avons connu , que pour appaiser la guerre civile , il falloit entreprendre l'étrangere ; nous n'avons que trop retardé à nous y résoudre , mais le retardement n'a pas perdu toutes les occasions ; celle qui se présente est belle , si nos moïens ne sont si grands , qu'autre fois , aussi nos Ennemis sont plus foibles que ci-devant.

Nous rejettions avec tant de dédain & de mépris l'avis de ces sages Politiques , qui conseilloyent nos Rois de bannir la guerre loin de nos frontieres , la nourrir chez ses voisins , & assurer la paix à leurs Sujets. Nous avons mieux aimé nous échauffer à l'embrasement de nos maisons , que de porter le feu de la division à Naples , en Flandre , à Navarre , & relever les conquêtes des Enfans de France ; nous n'avons pris plaisir qu'à déplaire au souverain Magistrat , n'avons estimé autres Ennemis que ceux qui , au plus fort accès de notre phrénésie , nous mettoient le glaive en main pour nous défaire , qui nous pousoient aux précipices de notre malheur , s'éjouissoient de nous voir entretuer , nous enterrer dedans nos propres entrailles.

Monseigneur le Maréchal de Bouillon , auquel reluisent également les qualités nécessaires à un grand Chef de guerre , & à un sage conducteur des affaires d'Etat , aiant reconnu que le Roi d'Espagne n'étoit en paix , que parceque nous étions en guerre , & qu'il ne fomentoit les feux de notre division , que pour tenir en tranquillité ses Etats , obtient du Roi commission,

(1) Voyez M. de Thou , Livre CXII.

1595.
DÉFAITE DE
ONZE COMPAG-
NIES DU
COMTE CHAR-
LES.

pour faire en ses terres justement ce qu'il n'avoit fait que trop injustement sur les nôtres.

Armé donc de l'autorité, des forces, & des moïens du Roi, il passe en Flandre, & n'y a mis si-tôt le pied, que ses entreprises sont favorisées d'un heureux commencement, qui promet une plus heureuse suite, une très heureuse fin.

Car comme il se fut saisi de trois Places fortes, situées sur la rivière du Cher, Ybois (1), la Ferté, & Chamenci (2) au Duché de Luxembourg, il logea en icelles toute son Infanterie, & partit avec la fleur de sa Cavalerie, pour reconnoître l'état & la disposition de l'armée du Comte Charles. Aussi est-ce une maxime de guerre bien recueillie par tous les Capitaines, d'enfiler une belle entreprise : premièrement par la considération des forces de celui auquel on a affaire; & le plus souvent la route d'une grande armée arrive, quand trop librement elle s'abandonne au rencontre, sans premier bien reconnoître l'Ennemi, ni ménager le temps & l'occasion.

Comme donc Monseigneur le Maréchal fut près d'un lieu nommé Wirton (3) où étoient logées onze Cornettes de Cavalerie de l'armée du Comte Charles, on lui rapporta que le boute-selle étoit donné, que la Troupe étoit prête à monter à cheval pour en partir.

En toutes les actions des hommes je n'y trouve point de plus grande finesse que d'user finement de l'occasion; mais en fait de guerre, il n'y a vaillance ni prudence qui serve à celui qui ne sait prendre l'opportunité, l'avantage, le temps, & plus selon l'accident & l'occurrence que par une longue prévoyance.

Sur cet avis, il falloit prendre conseil aussi promptement que les anciens Gladiateurs sur l'arene; & pour ce l'armée du Roi, réjouie que l'occasion se présentoit hors de France, de faire aux Espagnols ce qu'on leur avoit fait à Ivry, s'achemine en diligence droit à Wirton. Les Ennemis furent surpris justement sur le point qu'ils délogoient, & surpris tellement, que tout fut mis à vau-de-route, deux cens cinquante demeurèrent sur la place, le reste quittant armes, bagage & chevaux, se sauve en une forêt proche de Wirton. Des onze Compagnies, les neuf étoient celles du Comte Charles, de Barlemont, de Vandestrade, de Sprimon, de Challem, de Travigni, de Hotre-

(1) Ou Yvoi.

(2) Ou Chauvansy.

(3) Virton, petite Ville à sept lieues de Luxembourg.

ville, du Gaucher, du Capitaine Daniel ; on ne fait le nom des deux autres.

1595-

En même temps, les Sieurs de Saint George, & de Tremblecourt (1), qui ci-devant faisoient la guerre avec le Duc de Lorraine, ayant pris l'écharpe blanche, sont entrés avec mille chevaux, & cinq mille hommes de pied, au Comté de Bourgogne, ont mis en allarme tout le Pais, & déjà emporté de brava de trois Places d'importance. Ainsi de deux endroits, nous avons mis le feu en la maison de nos voisins, que tandis qu'ils s'amuseront à courir à l'eau, ils ne s'évertueront pas à jeter leurs brandons chez nous, ils ne nous empoisonneront plus de cette peste du Peru, & ceux qui, comme Vipères, déchirent si ingratement le ventre de leur mere, voyant cette souche pourrie, sur laquelle ils dressoient l'architecture de leur ambition, défailir, rentreront en leur bons sens, & reprendront le cœur, le nom & la livrée de vrais François, sous la Roïale clémence du Roi, qui, comme César, n'oublie rien que les injures qu'on lui a faites.

Avertissement.

EN la Duché de Bourgogne, le Maréchal de Biron frappa rudement la Ligue en la reprise de Beaune (2), Ville & Château, dont voici le récit.

P R I S E

DES VILLES ET CHATEAU DE BEAUNE (3),

Par M. le Maréchal de Biron.

ENTRE les Actes généreux des Grecs, qu'ils ont faits pour la conservation & bien de leur Patrie, celui de Pelopidas est estimé sur tous digne de mémoire, qui après qu'il eut vu le Château de Thebée, appelé Cadméc, saisi par Phœbidas, Capitaine Lacédémonien, qui avoit été attiré à ce faire par Ar-

(1) Beauvau, frère de Tremblecourt.

(2) Voyez M. de Thou en son Histoire, Livre CXII.

(3) Voyez la Description que M. de Thou

fait de cette Ville de Bourgogne, si renommée pour ses bons Vins. Ce Discours a paru en 1595 in-8°, à Paris chez Richer.

1595.
PRISE DE
BEAUNE.

chias, Leontidas & Philipus traîtres & méchans Citoïens, & par ce moïen la Cité asservie, & l'Etat de la République changé, fut contraint se sauver de vîtesse à Athenes, avec Androclidas & plusieurs autres, où il ne cessa premierement d'exhorter ses compagnons bannis, tantôt en commun, tantôt en particulier à recouvrer la liberté; leur remontrant que ce ne seroit pas seulement lâcheté, ains méchanceté & crime de leze-Majesté divine à eux, s'ils enduroient que leur País demeurât en telle servitude, & que des Etrangers y tinssent garnison, pour les faire ploïer sous le joug, pendant qu'eux se contentant de sauver leurs personnes, & mettre leurs vies à sûreté, demeureroient oisifs à Athenes, attendant ce qu'il plairoit aux Athéniens ordonner d'eux, & partant qu'il falloit tout hazarder pour chose de si grande conséquence; en après de solliciter Charon, Epaminondas, & les autres gens de bien qui s'étoient tenus couverts en la Ville, d'entendre à quelque bonne résolution, pour se dépêtrer des Tyrans, si bien que la partie faite & le jour donné, Philidas aiant trouvé moïen de se faire Secrétaire de Philipus & d'Archias, pour découvrir leurs conseils & les détourner, & Charon promis de donner sa maison pour l'assemblée, & pour y recueillir ceux des bannis qui viendroient de dehors, Pelopidas, lui douzieme, sorti de Thriasium: aiant approché la Ville en habit de chasseur, sur la nuit y entra, où lui & ses compagnons, après avoir été quelque temps cachés dans cette maison de Charon, sans s'étonner de deux ou trois allarmes qui leur furent données coup sur coup, par les avis de leur entreprise que reçut d'Athenes & d'autres endroits Archias, & sans se mettre au devant le péril qui leur pouvoit advenir de ce Château & Cadmée, tous résolus à la mort, & non à la vie, pour l'exécution d'un si bel exploit, tortirent les armes au poing, & départis en deux bandes, allerent les uns donner en la maison d'Archias, qu'ils tuerent comme il étoit encore à la table, les autres en celle de Léontidas, où ils eurent quelque peu plus de difficulté, mais qu'ils tuerent aussi avec tous ceux de sa compagnie: & cela fait se rassemblèrent, & fortifiés d'Epaminondas, & de Gorgidas, commencerent à crier par la Ville, liberté, liberté, armant ceux des Bourgeois qui se venoient rendre à eux, des armes & dépouilles des Tyrans ennemis; qui fit que la Ville fut incontinent sans dessus dessous, pour l'effroi pleine de tumulte & de bruit, avec des lumieres par tout, jusqu'au matin, qu'arriverent de l'Attique sur le point

1595.

PRISE DE
BEAUNE.

point du jour , tous les autres bannis bien armés. S'assembla tout le peuple en Conseil , auquel Epaminondas & Gorgidas amenerent Pelopidas & ses Conforts , environnés de Prêtres & gens de Religion , qui leur tendoient des Couronnes , pour mettre sur leurs têtes : sur quoi toute l'assistance se leva en pieds aussi-tôt qu'ils les virent , & avec grandes clameurs & battemens de mains , les reçut comme ses bienfaiteurs , qui les avoient délivrés de servitude , & remis en leur liberté. Quoi fait , Pelopidas fit incontinent ceindre de tranchées , & cloisons de bois ce Château de la Cadmée , & lui fit donner assauts de tous côtés , employant tout son effort à en chasser les Lacédémoniens , premier qu'il vint de Sparte une armée pour les secourir ; dont il vint à bout , & les prévint de si peu de temps , que ceux de la garnison étant sortis du Château par composition , en s'en retournant à Lacédémone , trouverent sur les terres de Megare , Cléombrottus le Roi de Sparte qui les alloit secourir avec une grosse & puissante armée. Et celui-là encore de Thrasybulus , qui déchassé d'Athenes , par l'oppression des trente Gouverneurs , Tyrans , ne cessa aussi jamais que ses Compagnons , bannis , s'assemblés & accouragés à un si bel œuvre , il n'eut traité intelligence avec les gens de bien de dedans , n'y fut entré , & n'y eut remis & restitué l'état premier ; exploits qui aiant été entrepris & exécutés avec la même hardiesse , même péril , & même travail , & conduite à même fin par la fortune , ont été appelés Freres Germains. Mais les seuls Grecs n'ont produit de ces généreux courages , & fourni exemples de si dignes & glorieux exploits , ains la France , en ces troubles derniers , & en l'oppression qui y a été faite quasi universellement par les Conjurés , en a étalé d'aussi rares , & singulièrement en Bourgogne. Ce qui s'y est passé dernièrement en la prise des Villes & Château de Beaune , faite par Monsieur le Maréchal de Biron , Gouverneur pour Sa Majesté en la Province , & son Lieutenant Général en l'armée qui y est de présent , n'est moins digne d'être rapporté , & mis au'devant , pour être quasi tout semblable , à ce fait de Thebes , accompagné de mêmes difficultés , exécuté par même force & courage , & aiant eu un même , & autant heureux succès. Cette Ville de Beaune est à la vérité une très belle Ville & forte , tout entourée de gros boulevards & bastions faits à la moderne , & d'un fossé à fond de cuve tout rempli d'eau , de largeur par tout de plus de cent pas , nivelé & égalé , par-tout renommée pour

1595.
PRISE DE
BEAUNE.

ses singularités ; de sa situation en une plaine , de laquelle l'on peut dire que Plin a dit de la Campagne , appelée maintenant terre de labour , que le Pere Liber & Cérès y combattent à qui rapportera de meilleurs fruits , & en plus grande abondance ; passant le vin qui croît en cette contrée , sur les montagnes & côteaues , bordant du Soleil couchant cette plaine , le Phalerne & le Massique , & le Secube , & tous les plus excellens vins que cette campagne & la Crete maintenant Candie , on pu recommander , & dont elles se sont pu ennoblir , & tout autre qui croisse en la France , dont en est passé un proverbe & dire commun , que le vin de Beaune ne se laissa jamais démentir en sa présence ; d'un ruisseau clair & argentin , que le pied du Pégase , faisant sourciller de ces côteaues & montagnes vineuses , conduit en façon d'un petit fleuve par toutes les rues de la Ville , qui les rend toujours & en tout temps nettes , & y entretient un air doux & gracieux ; & ce qui devoit être dit le premier , d'un Hôpital , le plus beau & célèbre de Chrétienté , qui y fut bâti & fondé par le feu Chancelier Rollin , qui étoit Chancelier des Ducs de Bourgogne , duquel l'on a dit quelque temps après , qu'il avoit fait beaucoup de pauvres , & qu'il étoit bien raisonnable qu'il leur bâtît un Hôpital. Cet Hôpital tel & si bien régi & gouverné par des filles Religieuses de l'Ordre de Saint François , que le plus riche & apparent de la Ville , & des maisons des Gentilshommes d'alentour , s'y font porter quand ils sont malades ; pour s'y faire traiter & recouvrer leur santé. Mais elle est commandée d'un Château fort , composé de cinq gros bastions , aiant entrée dedans la Ville , & issue dehors , que le Sieur de Saint Pierre , celui qui amena le Connétable Saint Paul de Pérone à Paris , par le commandement & sous le regne du Roi Louis XI , à la réduction du Pais de Bourgogne , y fit bâtir en même temps & de même structure que les Châteaux de Dijon & d'Auxonne , tous modèles sur le plan du Château de Milan. Comme le sieur de Saint Riran (1) de la Maison de Damas , Gentilhomme d'honneur & bien affectionné au service du Roi , étoit Capitaine de ce Château , en l'an cinq cent quatre-vingt-cinq , que le Duc de Mayenne commença à remuer en Bourgogne , & chasser les mortes paies & les garnisons du Roi du Château de Dijon pour y mettre les siennes , & à éperonner ce Château contre la Ville , s'étant le sieur de Saint Riran & les principaux Habitans de

(1) Pierre de Damas de Saint Riran.

cette Ville de Beaune ensemblement entendus, résisterent cette Ville & Château à ces premières entreprises & fureurs, de sorte que la porte y fut barrée au Duc de Mayenne & à ses Partisans, & ouverte aux gens de bien & bons serviteurs de Sa Majesté, jusqu'à la prétendue pacification faite à Espernai, par laquelle le feu Roi importuné, ains forcé par les armes de ces Conjurés, leur abandonna cette Ville, entr'autres de la Bourgogne, pour leur sûreté, & fit sortir du Château le sieur de Riran, qui vint néanmoins prendre le commandement de sa propre bouche, avant que de le rendre en la Ville de Paris. Au lieu duquel sieur de Saint Riran, met le Duc de Mayenne pour commander en ce Château, le sieur de Montmoyen, l'un de ses Maîtres-d'Hôtel, né de la Ville de Dijon, mais plus affectionné au service de son particulier Maître, qu'au bien de son País, ce qu'il a montré en toutes ses actions. Mais entr'autres, en ce que des principaux Habitans de cette Ville aiant voulu traiter secrettement avec lui, de la réduction de ce Château, leur aiant fait entendre tout plein de bonne volonté, & touché grande somme d'argent d'eux, à cet effet, les trompa, les prit prisonniers la plupart, & après les avoir tenus longuement, & avec extrêmes rigueurs & duretés, les mit à des rançons insupportables, moienant lesquelles ils furent délivrés. Sur quoi n'est à obmettre une insigne perfidie dont il usa, en ce que pour se mieux affermer à eux, leur dit qu'il vouloit faire ses Pâques, & recevoir le corps de Jesus-Christ avec eux, jurer sa promesse sur ce même corps, à l'exemple des grands sermens, qui se faisoient avec ces grandes solemnités. Ce qu'il fit, mais pour éluder ce sien serment, il donna le mot au Prêtre de ne consacrer point l'Hostie qu'il lui bailleroit : taillant ainsi & cousant de ce Saint Sacrement de l'Autel, & en s'en jouant, pour preuve de sa catholicité ; comme fit ce Jacobin qui consacra l'Hostie qu'il donna à l'Empereur Henri VII, de la Maison de Luxembourg, d'un poison dont il le fit mourir, quelque temps après ; pour quoi furent exterminés de toute la Toscane, & autres lieux d'Italie, les Jacobins. Dont les Habitans non refroidis, mais échauffés davantage en leurs bonnes intentions, contraints la plupart de sortir hors la Ville, pour ne pouvoir souffrir la tyrannie qui s'y exerçoit, les autres y demeurant de se dissimuler, auroient toujours fait luire quelques étincelles de cette bonne intention, & par communication secrète des uns avec les autres, n'auroient cessé d'ourdir & tramer tout ce qu'ils auroient

1595.

PRISE DE
BEAUNE.

1595.
PRISE DE
BEAUNE.

pu penser servir à se délivrer un jour des pattes & griffes cruelles de ces Tygres & Loups ; car aux assemblées faites à Dijon , pour les prétendus Etats , il s'est toujours remarqué que les Députés de Beaune ont été ceux qui ont mis en avant les meilleures , plus saines & libres délibérations , & qui se sont le plus roidis au bien & à la liberté commune de toute la Province. Qu'en leur Ville , ils n'ont souffert être fait aucun tort aux serviteurs du Roi , armés pour cette querelle dedans le Pais , ains les y ont reçus , voire avec leurs armes , comme ceux de la garnison de Verdun , de Saint Jean de Laune & les autres : donnant en cela de certaines & vives démonstrations de leurs bonnes volontés , tant seulement retenues par la force & bride de ce Château : & jusqu'à ce que voiant approcher le temps de lever le masque , & en faire apparôître à bon escient les effets. Le sieur de Bellin Maire de la Ville , Jacques Richard , sieur de Belligny , & autres Echevins , & les Doien , Chanoines & Chapitre de l'Eglise de Notre Dame de cette même Ville , s'étant tous ensemblement entendus , & aiant eu avis & avertissement de leurs Concitoïens retirés & réfugiés ès autres Villes , leur offrant route aide & secours , députerent le sieur Alexan , l'un des Echevins , vers Sa Majesté , pour lui faire entendre leur délibération , & résolution de lui faire un bon & notable service , sous un mémoire patent qu'ils lui donnerent , de demander seulement une treve pour quatre mois ; lequel Alexan obtint de Sa Majesté cette treve pour quatre mois , sous cette promesse qu'il lui fit , au nom de ceux qui l'avoient envoyé & député , de lui faire paroître dedans ces quatre mois , à la faveur de cette treve , les effets de ces bonnes volontés & intentions ; ce qui fut je ne fais comment éventé , & découvert au Président Janin , qui étoit lors à Soissons , comme il ne manque point de Moucharts & Traîtres qui revelent & traversent les conseils & affaires du Roi , & du bien général de la France , qu'ils ne souhaitent pas pour ne se pouvoir proportionner à leur bien particulier , auquel seul ils butent & visent , qui en avertit le Duc de Mayenne en Flandres : & d'autre part les bouttefeux & mutins de la Ville de Dijon , à savoir le President des Barres , le sieur de Vellepelle qui fait la charge d'Avocat du Roi au Pseudoparlement contre le Roi , vomissant ordinairement un monde d'exécutions & blasphêmes contre Sa Majesté & cet Etat ; les Ligo-Conseillers , Royer , & Bayard , & le Conseiller Berbizy , afin qu'ils écrivissent aussi au Duc de

1595.

PRISE DE
BEAUNE.

Mayenne, & mandassent l'importance de cette Ville pour ses affaires, en cas qu'il y adviendrait du changement. Ce qu'ils firent, & en commun, & en particulier par l'Avocat Venot, qui fut pris avec ses lettres, par le sieur Baron de Luz : lesquelles lettres contenoient ce qui se passoit en cette Ville de Beaune, comme ils craignoient que les Habitans d'icelle lui fissent un mauvais tour, qu'ils branloient fort, qu'il n'y avoit moyen d'y remédier que par une forte garnison, & à faire nouvelles Colonies. Que pour cela sa présence étoit requise, & qu'il falloit qu'il se hâtât de s'en venir en Bourgogne, & s'y rendre au plutôt : autrement il étoit en danger d'y perdre tout ce qu'il y avoit acquis : laquelle surprise de lettres fit que les mêmes qui les avoient écrites, renvoierent vers le Duc de Mayenne en plus grande diligence, lequel recevant leurs lettres & avis, partit de Bruxelles, & s'en vint en Bourgogne avec une Compagnie de Gens-d'armes, sous la charge de Villaroudan, un Regiment de gens de pied, commandé par Anvilliers, sieur de Tremblecourt, & se rendit à Dijon au commencement du mois de Novembre, deux jours auparavant, que par son commandement envoyé par un nommé Pelissier, aiant fait charge d'Agent pour la Ligue, pendant ces troubles en Espagne, on y avoit fait trancher la tête à Maître Jacques Verne, & au Capitaine Gau, sur l'échaffaut du Morimont, pour l'entreprise par eux faite, de remettre la Ville en l'obéissance du Roi ; ce qui fut advenu, n'eut été que le grand courage qu'avoit eu Maître Jacques Verne, pendant le temps de six ans qu'il avoit été Maire en cette Ville-là pour le Duc de Mayenne, à y tourmenter les gens de bien & bons serviteurs du Roi, par les plus exquisés sortes de tyrannies qu'il est possible d'excogiter, lui manqua & faillit, quand il fut question de bien faire : car en cet article, il eut faute de cœur & de hardiesse, au moins telle comme le point de l'occasion & de l'affaire qui lors se présentoit, le requeroit ; tellement que la tête lui tourna, par maniere de dire, & le nez lui saigna, quand il vint à considérer & regarder de près la grandeur du péril où il falloit promptement entrer. Mais quoi qu'il en soit, il est mort pour la cause publique, & sont les jugemens de Dieu grands & secrets : & est à remarquer qu'à l'instant même que le Duc de Mayenne entra dans les portes de la Ville de Dijon, l'air qui étoit clair & serein, se troubla par une telle tempête & orage, qu'il sembloit que les cataractes dussent rompre encore une fois, de la

1595.
PRISE DE
BEAUNE.

grande & grosse pluie qui tomba & remplit toutes les rues de ruisseaux, & des éclairs & tonnerres qui furent ouïs, brandons de feu qui tomberent du Ciel en plusieurs & divers endroits, de sorte que lui & tous ses gens, qui pour la beauté & temperature du jour, avoient vêtus leurs beaux habits, pour solemniser leur entrée, ne purent gagner leur logis qu'ils ne fussent tous percés & trempés de la pluie & gresle qui tomba sur eux; présage très certain de la ruine qu'apporta lors le Duc de Mayenne à la Province, ou bien de celle qu'il s'apportoit à lui même, & du foudre du Ciel invisible; mais trop plus efficaceux, qui devoit bientôt tomber sur sa tête. Il n'eut séjourné deux ou trois jours à Dijon, qu'il se rendit à Beaune, car c'est là où il avoit l'œil: où arrivé, il manda les Maire & Echevins, & principaux Habitans qu'il entretint de belles paroles & spécieuses: signamment de la paix qu'il disoit chercher & demander; qu'il étoit saoul & las de guerre; quand il voïoit sa cuirasse, qu'il pensoit voir la mort & l'enfer, qu'il se vouloit de-là en avant retirer à Seure, s'il en pouvoit traiter avec le Duc de Nemours, y faire ses jardins, & envoyer son fils vers le Roi pour n'en bouger. Il promit par promesse écrite & signée de sa main, & par la foi de la sainte Ligue à ces Habitans, qu'il ne leur bailleroit garnison, moiennant de grands présens qu'ils lui firent; tant de vins, bleds, que d'argent: laquelle promesse dura autant que sa qualité & nature le portoit, à savoir, quelques cinq ou six jours: car trois jours après la Saint Martin, il envoya de Dijon, où il étoit retourné, garnison en cette Ville de Beaune de trois cens hommes de pied, & à l'instant il y vint, fit reconnoître & visiter la Ville par les Capitaines Canille & Carle, ses ingénieux, qui la jugerent bonne & forte, bien flanquée & remparée, & qui pourroit être pour son assiette rendue imprenable; sur quoi il fit abbattre les beaux & grands Fauxbourgs qui y souloient être, à savoir les Fauxbourgs de Saint Jean, avec l'Eglise de Saint Jean, les Fauxbourgs de la Magdeleine, avec l'Eglise de la Magdeleine, les Fauxbourgs de Perperet, les Fauxbourgs de la Bertonniere, partie de celui de Saint Martin, avec l'Eglise de Saint Martin, celui de Saint Nicolas, qui porta perte & dommage aux Habitans de plus de cinquante mille écus; car par cette ruine, il démolit plus de deux mille Maisons, belles & bien bâties où les Habitans prenoient leurs commodités, pour leurs Vignes & hébergement de leurs bleds. Il fit commencer encore de grands éperons &

Bastions du côté du Fauxbourg de la Madeleine ; ordonna & établit la garde des portes en la Ville , entre les Habitans & Soldats de la Garnison ; à savoir qu'il y auroit deux portes , l'une desquelles portes seroit gardée par les Habitans , & l'autre par les Soldats : & cela fait , estimant s'être assuré du tout en cette Ville-là , pour y constituer & établir l'extrémité de sa fortune , & y faire sa retraite , il s'en retourna à Dijon avec deux cens queues de Vins qu'il prit sur les Habitans , & qu'il fit traîner après lui à chars & charrettes , pour le mariage de sa Belle-Fille avec le Vicomte de Tavanne , qu'il y alloit solemniser ; & demeura là assez de temps , comme en une pleine paix , à y faire des Tournois & courre la bague , pendant que ces pauvres gens de Beaune ploïoient sous son oppression : qui se voyant ainsi travaillés en toutes façons de cette Garnison qu'il leur avoit laissée , se souvenant de la promesse par eux faite à Sa Majesté , moïennant laquelle ils avoient eu cette treve , & jugeant l'occasion présente , & moïen de l'exécuter par l'approchement de l'Armée conduite par M. le Maréchal , dont ils avoient avis , députerent un d'entr'eux vers le sieur de Vaugrenan (1), commandant pour le Roi en la Ville de saint Jean de Laune (2), à qui ils avoient créance pour le connoître très fidele Serviteur à Sa Majesté , & l'avoir fait paroître par de grands & signalés actes , afin de lui faire entendre leur résolution d'accomplir & effectuer cette promesse , & d'y employer leurs vies , plutôt qu'ils ne réduisent & remettent leur Ville en l'obéissance du Roi , & qu'ils n'y donnent entrée à M. le Maréchal , à ce qu'il l'en avertisse , & que jour leur soit donné pour cette exécution & entreprise. Le Seigneur de Vaugrenan va exprès voir M. le Maréchal à cet effet , qui étoit lors à battre le Château de l'Abbaïe du Montier saint-Jean , lui dit ce qui se passoit du côté de Beaune. Et aiant sa parole fait entendre à ces Habitans , que M. le Maréchal se rendroit près de leurs portes le Dimanche 5 du mois de Février , sur les deux heures après midi , qu'en même temps ils prissent les armes & chargeassent sur les Soldats , comme ils en étoient résolus & délibérés , & lui fissent ouvrir une porte de la Ville , cependant que M. le Maréchal feroit marcher l'Armée contre Châteauneuf , feignant le vouloir assiéger , & de-là tourneroit visage & iroit à eux. Le sieur Bellin , Maire , qui , à cette parole

(1) Baillet , sieur de Vaugrenan.

(2) Saint Jean de Lône.

1595.

PRISE D E
BEAUNE.

l'a fait entendre à ses compagnons & Echevins, & à quelques autres des Habitans de la Ville & signamment aux Ecclesiastiques des Eglises Notre-Dame, aiant été participans des ses bonnes résolutions, afin que tous eussent à se tenir prêts avec leurs armes, quand l'heure leur seroit dite & qu'ils entendroient le signal de la cloche de l'horloge, à l'effet de quoi furent donnés aux principaux Habitans, leurs quartiers, auxquels ils se rangeroient avec ceux de leur dixaine. Le Duc de Mayenne, soit qu'il fût averti en gros de cette délibération, soit qu'il fût entré en doute & méfiance de ces Habitans, qui est le plus à croire, part de Dijon avec son fils, le premier jour du mois de Février, & s'en vint coucher à Beaune, accompagné de son fils & de Guillerme (1), Capitaine Commandant à Seurre, & quelques autres; où tout ce qu'il fit, fut qu'il vit l'ordre qui étoit dans le Château, changea la Garde de la Ville, & ordonna qu'il n'y eût plus qu'une porte ouverte, qui fut gardée au premier Corps-de-Garde en dedans par les Habitans, & au second en dehors & à la barrière par les Soldats, pourvut à y faire venir quelques quatre-vingt Soldats de pied de renfort & une partie de la Compagnie du sieur de Tienges, conduits par le Capitaine Montillet, qui étoit lors à Savigny, auquel Montillet il écrivit à cet effet. Et n'eût été la parole prise & résolue avec M. le Maréchal du jour de l'exécution, à laquelle le Maire pensa qu'il ne falloit point faillir, & que cela importeroit de trop, étant incertain quel empêchement pourroit avoir M. le Maréchal, de ce jour-là, qui étoit le premier jour de Février, l'exécution en eût été faite & eussent les Habitans pris les armes, & le Duc de Mayenne & son fils pris dans la Ville, & le pouvoient dès-lors faire, voire plus aisément que tout qu'ils firent depuis; mais Dieu réserve les Usurpateurs à quelque plus grand exemple. Le Duc de Mayenne, le lendemain, à savoir, le deuxième de ce mois de Février, & après avoir mis cet ordre à son affaire, partit de la Ville, avec son fils & Guillerme, pour s'en aller à Châlons, distant de cinq lieues, après avoir recommandé la garde de cette Ville, au Capitaine Montmoïen, par toutes les recommandations les plus particulieres qui se peuvent penser, jusqu'à lui user de ces mots: que qui lui ôteroit cette Ville, feroit autant que qui lui arracheroit le cœur du ventre. Il ne fut si-tôt parti, que Montillet, avec partie de la Compagnie du sieur de Tienges & ses quatre-vingt Soldats, par lui or-

(1) Guillermino, Milanois, fameux Assassin.

donnés

donnés & mandés, entrèrent le jour même ; & étant au chemin de Châlons , au Village de Demigny , il fit alte & se ravisa , & fit retourner à la Ville , Guillerme , avec cinquante chevaux cuirassés , & donna à Guillerme le mot pour faire entendre à Montmoyen , ceux des Habitans qu'il entendoit qui fussent mis prisonniers ; & arriva Guillerme , ce jour-là même tint conseil avec Montmoyen , à l'issue duquel , & suivant le mandement du Tyran , procédant de sa crainte (car les Tyrans & Usurpateurs sont en perpétuelle crainte) Montmoyen le Vendredi troisieme de ce mois de Février , manda quérir , pour venir parler à lui en ce Château , les sieurs de la Mare , sieur d'Ausi , Avocat du Roi au même Bailliage , & le sieur Bouchin , sieur de Varennes , Procureur du Roi au même Bailliage , sous un prétexte de leur faire voir quelques réparations qui avoient été faites en ce Château , qui y furent à ce mandement , & les y retint. Il manda de même le sieur Belin Maire & les Echevins. Le Maire y alla , mais les Echevins n'y voulurent point aller , qui pensa être cause d'une émotion ; dès-lors , que si elle fût advenue , tout étoit perdu , tant peu s'en fallut que l'entreprise d'un si grand exploit ne fut rompue ; & néanmoins le bruit de cette mutinerie fut cause que Montmoyen renvoïa le Maire : & à l'instant se mirent les gens de cheval de la Compagnie du sieur de Piennes , commandée par Montillet , ceux qu'avoit amenés Guillerme & les gens de pied commandés par les Capitaines Saint Paul , Sauny & Belleville , en armes , feignant de faire montre , & furent prendre en diverses maisons de la Ville , les Habitans qu'ils pensoient être les plus affectés au service du Roi , & desquels ils avoient plus à se douter & craindre , à savoir Philibert de la Mare , sieur de Chevigny , Antoine Virot , sieur de Tainy , Jacques Bouchin , sieur de Pasquier , le Grenetier Robert , les sieurs Borées , pere & fils , Maître Jean de Gray , & autres jusqu'au nombre de 14 qu'ils menerent prisonniers dans le Château. Le Samedi quatrieme , veille de l'exécution , ne se fit rien. Le Dimanche 5 de ce mois de Février , qui étoit le Dimanche des Brandons , jour de l'exécution , vouloient ses Soldats prendre encore d'autres Prisonniers , & désarmer le reste des Habitans , & à la vérité l'affaire étoit tellement traversée , & par tant d'accidens , qu'il sembloit n'y avoir plus moïen de rien exécuter , & que le courage devoit être failli aux plus assurés & résolus. Mais voyant , le Maire , le péril présent , où lui &

1595.

PRISE DE
BEAUNE.

tous les gens de bien étoient prêts d'entrer, que ne recevoit plus de dilation, les choses étant passées si avant, que leur conseil n'étoit plus en leur puissance, qu'entre la vie & la mort, entre la gloire & l'infamie, entre le vitupere & le triomphe, entre la liberté & extrême servitude, entre être gens de bien & déloiaux & méchans, il ne leur restoit plus de moïens, ainsi qu'il falloit promptement mettre la main à l'œuvre, avec Jacques Richard, sieur de Belligny, Michel Richard, Avocat, le sieur Alexan & quelques autres Echevins, & des Ecclésiastiques qui furent assemblés, tint conseil & fut pris résolution qu'il falloit prévenir l'heure qui avoit été donnée par M. le Maréchal, courir à leurs armes avant qu'elles leurs fussent ôtées des poings, & donner le signal du son de la cloche de l'horloge promptement, afin que chacun pût se mettre en place & gagner les quartiers: ce qui fut aussi-tôt fait. La cloche de l'horloge donna, le Maire, tout aussitôt, & au second coup de la cloche, fut en la rue avec son écharpe blanche, l'épée nue au poing, criant: *Vive le Roi, Vive le Roi*, qui fut suivi de tous ceux de son quartier, même des femmes & enfans, qui sortoient courageusement avec les armes qu'elles pouvoient saisir & avoir. A l'instant Michel Richard, qui commandoit au premier Corps-de-garde à la porte, & dedans la Ville, fit fermer la porte qui étoit entre son Corps-de-garde & celui des Soldats; tellement qu'il enferma les Soldats dehors, & avec ses gens monta sur les Tours & fit tirer sur eux plusieurs coups d'arquebuses, si qu'il leur fit quitter & rendre les armes. Quoi fait, se voulant sauver par les champs, recueillis par une flote de Passans, qui venoient des Villages en la Ville, furent tous tués près la contrescarpe, & pouvoient être quelque quarante. Le sieur Alexan, Echevin, en même temps va donner au logis du Capitaine Guillermé qui dînoit, & avec lui le Président de Latreçey, frere de Montmoien, & la porte forcée & mise dedans la chambre, porta, de premier abord, un coup de pistolet à Guilletmé, pour son dessert, dans le visage, dont il l'atterra: Carle fit quelque résistance & aiant saisi son épée, en donna un coup au sieur Alexan, au défaut de la cuirasse, dont il le blessa & fit reculer & quitter la chambre; mais secondé de quelques Habitans qui survinrent bien armés, il rembarra Carle, qui fut aussi blessé, & se rendit Maître du logis où furent pris prisonnier Guillermé & Carle, & le Président de Latreçey, menés & conduits Guillermé & Carle dans la Maison

de la Ville, où Guillerme mourut le lendemain des coups qu'il avoit reçus. Ce Guillerme étoit un Milannois, méchant & scélérat, qui avoit tué & fait tuer dans la Ville de Seurre plusieurs Habitans & Soldats prisonniers de guerre, à sang froid, & qui avoit été renvoïé de demi-chemin en cette Ville de Beaune pour y faire de mêmes exécutions, comme fort propre à ce métier. Il reçut son salaire plus honorablement néanmoins qu'il ne méritoit, à l'exemple de cet Archias Thébain. Le Président de Latresey fut mené prisonnier en la Maison du sieur Brunet, antique Maire. Les Soldats, par la prise de leurs Chefs, ne se sachant rassembler, gagnoient çà & là les lieux égarés, en petites troupes, où à mesure qu'ils étoient rencontrés, étoient tués & taillés en pieces par les Habitans : aucuns s'assemblerent en la rue Dijonnaise, en nombre de quarante ou cinquante, que le sieur Brunet, accompagné du Capitaine Monnet, Habitant de ladite Ville, & suivi de vingt-six à trente autres Habitans de son quartier, chargea si vivement, qu'il les rompit & en fit tomber sur la place la plupart, & y fut blessé le Capitaine saint Paul, qui de cette blessure mourut depuis. Ce Capitaine Saint Paul, tout blessé, & les Capitaines Sauni & Belleville trouverent moïen à travers quelques Maisons, de se rendre vers leurs Troupes, qui étoient logées proche le Château, lesquelles aussi-tôt ils firent mettre en bataille, & commencerent à escarmoucher du long de la rue des Tonneliers ; mais ils furent reçus mieux qu'ils ne pensoient, & avancerent tellement les Habitans, leurs barriquades sur eux, à la faveur d'une piece de canon, de celles que le Duc de Mayenne avoit fait placer aux principaux quartiers de la Ville, pour les empêcher d'entreprendre, qui les mirent en fuite, & leur firent quitter cette rue des Tonneliers & se retirer en la rue des Boiffons, où étant, par le commandement qu'ils eurent de Montmoïen, ils mirent le feu en plusieurs Maisons pour cuider étonner les Habitans ; mais nul ne se divertit pour cela. Ains Jacques Richard, sieur de Beligni, accompagné de quarante ou cinquante, vinrent donner sur ces Soldats, & les chargerent en cette rue des Boiffons, qui fut assez de temps disputée, & y fut le sieur de Brigny blessé. Mais enfin, il la leur fit derechef quitter, & les éparpilla tellement, que dès-lors ils ne se purent remettre en ordre ni en troupe ; ains furent contraincts de s'écarter çà & là, & furent tous taillés en pieces, fors ceux de la Compagnie du sieur de Tienge, qui furent pris à ran-

1595.
PRISE DE
BEAUNE.

1595.
PRISE DE
BEAUNE.

çon avec Montillet, leur Conducteur, sous quelque promesse que fit Montillet; & quelques gens de pied & de cheval, qui s'étant retirés près les Tours du Château, ne purent si-tôt être forcés, tellement, que les Habitans s'étant faits & rendus Maîtres de la Ville, fors de la rue de la Belle-Croix, proche le Château, où s'étoient rangés ces gens de pied & de cheval, à la faveur du canon & des arquebusades du Château. Les Maire & Echevins, après avoir fait mettre de bonnes barricades tout à l'entour de cette rue de la Belle-Croix, & icelles bien munir de bons Arquebusiers & Picquiers, à ce que ceux de cette rue ne pussent rien gagner ni entreprendre, & pour les tenir sur cul, s'en allèrent avec les Serruriers & autres Manœuvres qu'ils prirent, & firent rompre & abbattre les serrures & verrouils des portes de la Ville; desquelles portes les clés étoient dans le Château, & icelles portes ouvertes, firent tirer le canon de dessus la muraille, pour donner avertissement à Monsieur le Maréchal qu'ils étoient aux mains, & dépêcherent Couriers & Cavaliers pour l'aller trouver, lui dire ce qui s'étoit passé, & le supplier de s'avancer; lesquels Couriers le trouverent à une demie lieue de la Ville, où lui aiant le tout dit, Monsieur le Maréchal commença à s'avancer au galop, dont furent avertis les Maire & Echevins, qui envoierent au-devant de lui le Capitaine Monet, pour le supplier de leur promettre que la Ville ne seroit point pillée ni fourragée, ce qu'il promit & l'a aussi effectué. S'étant rendu à la porte, il y fut reçu par les Maire & Echevins, qui tous en Corps & en armes, l'attendoient & qui lui offrirent non-seulement leurs biens, mais leurs vies & tout ce qui dépendoit d'eux. Entré qu'il fut, après avoir rendu grâces à Dieu d'un si bel exploit & d'un tel succès pour les affaires du Roi, il met tout aussitôt la main à la besogne, fit avancer des Carabins qu'il avoit tiré des Régimens des sieurs (1) de Saint-Blancard, Saint-Oger (2), de Champagne & autres qu'il logea tout aussitôt près ces gens de pied & de cheval, ferrés & retirés en cette rue de Sainte Croix, en nombre de deux ou trois cens, & par lesquels il les fit attaquer; mais sur ce point & à la première allarme, ils demanderent composition, qui leur fut accordée par Monsieur le Maréchal, qu'ils sortiroient leurs armes & bagues fauves, l'un de leurs drapeaux ploïé, mis & laissé entre les mains

(1) De Gontaut, sieur de Saint-Blancard.

(2) Charles de Rochefort de Saint-Angel.

1595.

PRISE DE
BEAUNE.

de Monsieur le Maréchal , en signe de reconnoissance & victoire , & fit Monsieur le Maréchal avancer ses troupes de Cavalerie & Infanterie , & logea son Infanterie dès la nuit , à l'entour du Château , & fut le Président de Latrecey relâché pour les quatorze Habitans qui avoient été emprisonnés en ce Château. Cette nuit-là même entra le Capitaine Lago , avec six ou sept dedans ce Château , où il se rendit de la Ville de Nuits , ayant entendu les nouvelles de ce qui s'étoit passé. Mais Audineau , Grand Prévôt du Duc de Mayenne & de la Lieutenance , ne fut pas si bien adverti que lui , pour prendre ce chemin , ains sur les onze heures de cette nuit , la garde posée sur la muraille , comme il étoit envoié par le Duc de Maïenne depuis Châalons avec une liste pour faire prendre une partie des Habitans de cette Ville de Beaune , emprisonner & chasser les autres , garni de cette liste & de ces bulles du Tyran , se vint présenter à la porte de la Bretonniere , accompagné de douze des Gardes du Duc de Mayenne , disant que l'on lui ouvrît , & qu'il venoit de la part de son Maître vers le sieur de Montmoïen ; ce qui fut fait , & fut fort bien reçu : mais il fut tout ébahi qu'il trouva des visages métamorphosés à la porte , & les écharpes noires & rouges devenues blanches , des Gascons & Bourguignons au lieu de Lorrains , qui lui saisirent ses paquets & bulles , avant que les présenter , & qui le menerent loger en autre logis que le sien accoutumé , bref qu'il se trouva en une terre neuve , & de Juge & Bourreau qu'il alloit être , se vit la proie & le criminel , brief la victime de ceux qu'il alloit perdre & sacrifier ; tellement qu'il ne savoit s'il songeoit , & si la tête lui tournoit , pour voir une telle conversion. Il fut mené vers Monsieur le Maréchal qui vit tout ce qu'il portoit & ses listes , & entr'autres une liste des Habitans de Dijon , pour les faire passer carriere de même , qu'il leur envoïa , afin qu'ils vissent à quel Saint ils étoient voués , & de là fut renvoïé à son nouveau logis , où il est encore , attendant ce qu'il plaira au Roi ordonner de lui. Cet Audineau est un des plus méchans & scelerats hommes de la France , fort digne de son métier de Grand Prévôt du Duc de Mayenne , qui représentoit à Paris , lorsque la Lieutenance y florissoit , la personne de Monsieur de Richelieu ou de Monsieur de Fontenai à présent : au moins il se le faisoit accroire & jouoit ce personnage sur l'échaffaut Troïen , qui a été si dignement décrit dans la Satyre Ménippée. Le lendemain Lundi , Monsieur le Maréchal commença à se

1595.
PRISE DE
BEAUNE.

retrancher contre le Château, manda les Suisses & le canon pour le battre; lequel arrivé, comme ceux du Château virent qu'il étoit prêt à être placé contr'eux, demanderent à parlementer; ce qui leur fut accordé, & y eut quelques Gentilshommes ôtagers d'une part & d'autre, pour la sûreté de ceux qui parlementerent. La composition demandée par Montmoyen fut trente écus, l'aquitement de ses dettes, & que l'on le fit paier de ses contributions. Monsieur le Maréchal, de l'avis des Habitans & des Gentilshommes, & gens de conseil qui étoient avec lui, lui fit présenter pour tout, quinze mille écus, dont il ne fit compte, ains pendant ces traités, & allées & venues par iceux, il trouva moien d'avertir le Duc de Mayenne, & d'avoir des avis de lui, voire de faire entrer dans ce Château, notamment Sabloniere Capitaine des Gardes du fils du Duc de Mayenne, & le Capitaine Marnai, un traître qui, à la journée d'Isurtille, & lorsque Monsieur de Tavane défit le Régiment de Bussy, s'étant rendu à lui de bonne volonté, & fait le serment au Roi, entre ses mains, faussa son serment le lendemain, & se rendit avec les Troupes ennemies, conduites par le Baron de Viteaux, aiant avec eux quelque quarante ou cinquante Soldats, desquels Montmoyen fortifié & encouragé, commença à tirer aux tranchées, où furent blessés quelques Soldats, à loger sur les Tours, affrontant sur la Ville les canons du Château, & à tirer & battre en ruine de ces canons à travers les maisons, dont il fut abbatu quelques pignons & cheminées, sans autre effet ni exploit. Il seroit long de dire toutes les particularités du siege de ce Château. Monsieur le Maréchal y a été assisté de tous les Seigneurs & Gentilshommes du Païs, à savoir, de Monsieur le Marquis de Mirebeau (1), Monsieur le Comte de Chiverni (2), fils de Monseigneur le Chancelier, Monsieur le Baron de Lus (3), Monsieur de Vaugrenan, qui y furent des premiers, Monsieur de Tavanes (4), Monsieur de Cipierre (5) & Monsieur de Ragni (6), qui lors de cet exploit étant à Paris, s'en y allerent par le commandement du Roi, qui tous y ont fait vaillamment & vertueusement. Ce Château s'est opiniâtré sur l'appui des malheureux, c'est-à-dire, sur l'espérance qu'ils ont eue du secours que le Duc de Mayenne leur promettoit de jour à

(1) Jacques Chabor, Marquis de Mirebeau.

(2) Henri Hurault, Comte de Chiverny.

(3) Edmond Malain, Baron de Lus.

(4) Guillaume de Saulx, sieur de Tavanes.

(5) Imbert de Marfilli, sieur de Sipierre.

(6) François de la Magdelaine, sieur de Ragny.

autre, tantôt du sieur de Nemours avec six ou sept mille hommes de ces Gens d'armes de Cadmus ou l'Escot, tantôt de l'Armée de Savoie, & de Châalons, où il a été toujours musqué (1) dans la Citadelle avec le sieur de Lartuzie (2) qui en est Gouverneur. Somme que toute cette espérance aiant été vaine, & nagé seulement sur les bords de la coupe de Pandore, après avoir tenu six semaines, à savoir, depuis le Dimanche des Brandons, jusqu'au Dimanche de Pâque fleuri, & pendant ce temps enduré plus de trois mille coups de dix canons & deux moïennes, dont ils ont été battus; mêmeement ce Dimanche jour des Rameaux, plus de deux cens, dont fut fait brèche pour entrer trente hommes de front, & prêts à être forcés par assaut, ils se rendirent à composition, qui leur fut faite par Monsieur le Maréchal, qu'ils sortiroient armes & bagues sauvées, les enseignes ploïées, la mèche éteinte, & sourd tambour, moiennant cinq mille écus qu'ils paieroient pour les femmes qui étoient dans ce Château, quasi toutes parentes de Monmoyen, à savoir les Damoiselles d'Arconcei & d'Equilli ses sœurs & autres, laquelle composition leur a été tenue. Cette prise de ces Ville & Château aiant si heureusement succédé, que de tous les Habitans, il n'en est mort que trois, dont encore les deux furent tués par des Habitans mêmes, parcequ'ils étoient Ligueurs, & sept blessés, qui tous ont été guéris. Le sieur de Vaugrenan y reçut un arquebusade, à la tranchée, dans la jambe, dont aussi il a été guéri. Monsieur le Maréchal tout aussi-tôt dépêcha vers le Roi un Courier pour l'avertir de la prise de ce Château, qui arriva vers Sa Majesté à Vincennes, la veille de Pâques, dont Sa Majesté, reçut une telle joie, que tout aussi-tôt elle fit savoir cette prise par toute la Ville de Paris. Et le lendemain en l'Eglise & Chappelle de Vincennes, fit chanter le *Te Deum*, comme il fut aussi chanté solemnellement à Notre Dame le Mardi ensuivant, où tous Messieurs de la Cour de Parlement de Paris se trouverent en Corps. Comme, à la vérité, cette prise là est un coup d'Etat en la France; étant la ruine & la mort du Duc de Mayenne, & de tout son parti; car il ne faut point douter que toutes les autres Villes de Bourgogne ne fassent comme Beaune, & ne se dépetrent de cette tyrannie, & ne les en sauroit le Duc de Mayenne garder, mêmeement que les Villes de Nuits & Château-neuf ne se rendent; & encore Autun, où Chizai, qui y commande, pren-

1593.

PRISE DE
BEAUNE.

(1) Caché.

(2) Ou de Lartuzie.

1595.
PRISE DE
BEAUNE.

dra exemple à Montmoyen son frere : outre que la Citadelle qu'il tient dans la Ville y commande fort peu , & n'est pour empêcher les desseins des bons Habitans qui y sont encore restés. Tellement , que demeurant au Duc de Mayenne en Bourgogne , Dijon & Châalons seulement , au milieu desquelles deux Villes (s'il tient encore bien ces deux Villes) est Beaune , empêchant la communication de l'une à l'autre , il faut par nécessité qu'il sorte de la Bourgogne , ou que lui & tout son parti y meurent , & s'y ensevelissent , afin que la Ligue meure où elle a été martelée & bâtie , & où elle a pris sa naissance , & que la vieille prophétie de sainte Brigide s'accomplisse : qui porte , que les guerres de France pour la rébellion des faux François , finiront par un choc ou bataille qui se donnera à la Fontaine Charles , à l'issue de laquelle , le victorieux entrera dans Dijon , qui est une Fontaine retenant ce nom à une lieue de Dijon , sur le chemin de Beaune. Cependant , de ces grands & heureux succès , il faut être aveugle , pour ne voir que Dieu aide le Roi , comme il est avec lui , & qu'il soutient sa cause , qui doit faire penser à ceux qui lui dressent encore des parties à leur conscience. Le livre de la Toison d'or , rapporte que le Roi Saint Louis eut de mêmes atteintes & entorses à son avènement à cette Couronne , à savoir , que les descendus de Robert , Comte de Dreux , s'éleverent à l'encontre de lui , entr'autres , Pierre Mauclerc , Comte de Bretagne , le Comte de la Marche , & les Seigneurs de Coussi , de ce Robert , appelé Robertois , qui susciterent & attirerent à eux Philippe Comte de Bolongne , oncle du Roi , lui promettant le faire Roi : à quoi , dit l'histoire , il se laissa imprudemment & légèrement aller ; mais que connoissant la magnanimité du Courage de Saint Louis , & jugeant par ses heureux succès que Dieu lui aidait & étoit avec lui , ils se déportèrent tous de leur entreprise , & se rendirent à sa merci. En ce sacré surgeon , de cette sacrée tige , telles entreprises renouvelées , sont rebutées & confondues par une même assistance de Dieu , évidente & apparente. Si ceux qui y continuent ne s'en désistent , ils doivent attendre leur prochaine ruine , & se trompent en leurs menées , & en leurs assassins qu'ils suscitent & instruisent tous les jours par leurs Ministres , à leur proposer un salut tout certain , à mépriser la mort pour exécuter quelque chose de méchant contre le Roi : car étant en la garde de Dieu , comme il est , ils ne lui sauroient mal faire,

Quand

Quand à sa dextre il en cherroit
Mille & mille à fenestre,
Nul mal de lui n'approcheroit ;
Quelque mal que puisse être ;
Car Dieu a fait commandement
A son Ange très digne,
De le garder soigneusement
Quelque part qu'il chemine.

Il est remarqué en Cyrus, Romulus, David, & au Roi Charles VII, que les Rois qui reçoivent des traverses & empêchemens en leurs Roïaumes, & contre lesquels la puissance humaine se bande pour les garder d'y parvenir, sont ordinairement les plus grands Monarques, & restaurateurs des Etats presque perdus : comme il se voit en notre Roi même, qui a ja tellement avancé, qu'il a conquis tout le corps de son Roïaume, & en est venu là, que ses rebelles sont combattus & défaits aux lieux mêmes de leur retraite, c'est-à-dire, aux lisières & extrémités, qui est la fin de la guerre civile, comme elle fut sous l'Empire d'Auguste, quand les fils de Pompée & Marc Antoine furent défaits en Espagne & en Egypte : & ce que l'on a dit du temps du Roi Charles VII, d'un Poton de Saintrailles, d'un Comte de Dunois, d'un la Hire, se dira des valeureux Seigneurs & Capitaines qui ont assisté le Roi en cette guerre ; & parmi ces louanges, particulièrement de Monsieur le Maréchal de Biron, qu'il a chassé le loup jusqu'au bois, & reconquis au Roi la Bourgogne, honneur qui sembloit lui être dû à le regarder, d'autant que du côté maternel, il est Bourguignon, à savoir de la Maison d'Authun, très noble & très ancienne. Et sur cette prise de Beaune posera Monsieur le Lieutenant, s'il lui plaît, son titre de Lieutenant Général de l'Etat & Couronne de France, qu'il devoit ja avoir posé pour son absurdité, solécisme & incongruité rendu ridicule à chacun, qui de conséquent, ne lui a jamais été propre pour son usurpation : car il se remarque qu'il n'y eut onques Usurpateur ni Tyran, qui ne fût savant, & s'est équivoqué Agrippe d'en excepter Sylla : car il étoit savant, voire en la langue Grecque, ce qui se voit dans Appian & ailleurs : & Monsieur le Lieutenant montre son ignorance de son titre & de sa qualité même, telle qu'elle seroit suffisante, pour refuser un Clerc aux Ordres : à plus forte raison un Tyran à usurper un Etat,

1595.

Avertissement.

TANDIS que les armées cliqueroient ainsi par toute la Bourgogne, & qu'ailleurs se dressoient maints, apprêts pour la guerre, l'on disoit en maintes Compagnies, que la France n'auroit jamais paix, si elle ne portoit dedans l'Espagne même le feu dont les Espagnols avoient si longuement brûlé la France. De ces communs desirs fut dressé & publié le Discours suivant, imprimé à Paris chez Jamet, Metayer & Pierre l'Huillier, Imprimeurs & Libraires ordinaires du Roi.

DISCOURS D'ETAT

Où la nécessité & les moyens de faire la guerre en l'Espagne même, sont richement exposés.

A TRE'S ILLUSTRÉ ET TRE'S VALEUREUX PRINCE

CHARLES DE BOURBON

Comte de Soissons, Pair & Grand Maître de France.

MONSEIGNEUR,

» Aiant fait promesse à mon ame, de ne l'emploier jamais à
 » autre usage qu'à celui où la charité sera principalement re-
 » quise, je lui en donne l'essai en ce petit discours, que je vous
 » offre comme à un nouveau Scipion, duquel nous devons
 » autant esperer que les Romains firent du leur, qui transporta
 » les guerres d'Italie en Afrique, & amena Carthage dedans
 » Rome. Le même vous aviendra de l'Espagne; pour moi, je
 » vous y servirai de Tite Live & de Soldat tout ensemble, fai-
 » sant voir aux siècles à venir que vous ne fûtes en rien moins
 » que à ce grand Africain: & sur cette foi je demeure, Mon-
 » seigneur,

Votre plus humble serviteur,

PONT-AYMERY.

Au sieur Alexandre de Pont-Aymery, Seigneur de Focheran.

NÉCESSAIRE torrent d'Eloquence & Vertu ,
 Tu es seul de ce temps le parfait Démosthène ,
 L'Aristide équitable , en la François Athène ,
 Où tu fais voir Philippe , & son Sceptre abattu.

MAILLY.

LA France est aujourd'hui l'unique échaffaud de Mars, où toute la rage du Monde s'est transportée ; nous en sommes la cause & l'effet ; l'ambition des Particuliers en est la source ; la feinte piété en est le canal , & notre constante inconstance qui ne se peut changer qu'en perfidie , en est le bateau , la rame , la voile & le Pilote : le naufrage est universel & la perte commune. Ce n'est toutesfois qu'un avant-coureur de plus grande ruine , laquelle panche déjà sur nos têtes coupables , si nous ne prévenons l'ire de Dieu , justement embrasée sur notre Etat , où il ne se trouve personne qui ait dessein de bien faire. Il semble que la grande liaison du Roïaume soit dissoute , & que chacun doive seulement avantager sa famille ; nous en sommes à ce point , lequel donnera bientôt commencement à une ligne de malheurs , laquelle ne finira que par notre finale désolation. Mais pourquoi suis-je tant soucieux du bien & du repos commun ? ou pourquoi suis-je plus charitable que je ne dois , vu que je n'affecte aucune gloire de mon travail , & que je ne peux espérer récompense de mon service , les deux fondemens d'un Etat n'étant plus en cet Etat , où les Vautours du bien public volent si haut , que leur grandeur ne s'assujétit point à la vûe , ni leur fortune à l'ordinaire qualité de ceux qui parvinrent autrefois ? Je crois qu'ils jouent une Comédie de Menandre , où il est dit :

Emportons tout de la Maison ,
 Et n'y laissons pas un tison ;
 Car le temps & l'air la destine
 A une prochaine ruine.

J'ai dit n'a guères que nous avons fait naufrage ; l'effet en est aussi vrai que l'histoire , & l'histoire en est si véritable , que

Q q ij

1595.
NÉCESSITÉ DE
FAIRE LA
GUERRE EN
ESPAGNE.

l'excès en dérobera la créance à la postérité, vu que notre malheur est de telle nature, qu'il n'a rien de commun en ces circonstances avec la commune chute des Empires & Monarchies précédentes. Une seule chose nous reste, ce sont les pieces du naufrage, vrai est qu'elles sont chez les Espagnols; elles y sont, dis-je, & servent de trophée à leur valeur, & de valeur à leur fortune, laquelle n'est puissante que parcequ'elle nous ose assaillir, elle nous assaut parcequ'elle n'est point assaillie, & nous a emportés jusqu'à cette heure; d'autant que nous n'avons point voulu disputer la victoire, & que nous lui avons dressé un trophée de nos propres armes, lors même qu'elle se vouloit prostituer à l'abandon de notre miséricorde, pour y acquérir par les larmes ce que ses armes ne lui pouvoient aucunement promettre. La France est l'ame du monde, qui n'a mouvement que par icelle; c'est le petit miroir des Hiérarchies célestes; c'est la forme essentielle d'une vraie & parfaite Monarchie; c'est un cinquieme Element pour les hommes en général; c'est un Ciel grossi d'heureuses influences pour les Habitans de l'Europe en particulier, & pour le mieux dire, c'est un monde racourci, où se trouve le Perou des Américains, la Sabée de l'Asie, le Tempé de l'Europe, & le Cynose d'Afrique; elle a le Gange & le Pactole, & mille Tages perpétuels, qui versent l'or en son sein de toutes parts, comme les Cataractes du Nil s'épanchent & épandent sur les terres voisines de l'Ethiopie. Elle a seulement disette (l'oserai-je dire ?) elle a, dis-je, seulement disette de François; je suis honteux en une si juste, & néanmoins peu séante confession. O que je souhaite que chacun me fasse mentir ! ô qu'il me tarde que je sois contraint de me dédire ! je le souhaite, à la vérité, mais ce n'est pas à l'avantage de notre renommée; car notre infidélité n'a point d'exemple que soi-même. L'Histoire Grecque, Romaine & Barbare nous dément, & toute l'antiquité est contre nous, attendu que Cyrus, frere d'Artaxerxes, Steroas, de Belus, Orondates, d'Hirodes, Lyfander, ennemi d'Agefilaus, Barfa, d'Annibal, Sertorius, du Senat, Cornelius Gracchus, de la Noblesse, César, de la liberté, Pompée, de César, Antoine, d'Octave, & Octave, du même, Othon, Vitelle & Vespasien ne se sont jamais armés de l'autorité de leurs Voisins, ennemis de leurs Républiques ou Monarchies, non pas même Scipion en Afrique, lorsque la liberté Romaine étoit oppressée sous la tyrannie de Jules César, qui fit renaître les Rois aux Champs

de Pharsale, & pour témoignage de son effort rendit pour jamais les Thessaliens libres & francs de tribut. Courage, fut-il dit au Prophete, il y en a encore huit mille ; lesquels n'ont point fléchi leurs genoux devant Baal. Il est impossible qu'il ne reste parmi les cendres de cet Etat quelques tisons allumés qui servira d'embrasement à l'Espagne, de fanal à notre entreprise & de jour à notre bonheur. La France est chute en sa propre ruine ; mais elle ne s'y est pas accablée ; elle vit encore, elle respire ; elle soupire plus de la honte que du dommage ; elle peut user de la repartie que firent les Grecs au grand Roi Xerxès brûlant la Ville d'Athènes : » Notre Cité marche avec » nous, elle se campe en notre Armée : nos courages ne sont » pas consummés avec l'embrasement de nos Maisons : si nous » sommes si peu d'hommes, nous avons beaucoup de Soldats. Tirons-nous de cette crainte panique, laquelle par les charmes espagnols avoit offusqué notre jugement. La victoire nous est certaine, le triomphe préparé ; nos Ennemis sont en fuite, la peur est le Fourier de leur désespoir. Ils seront plutôt défaits que vus : ne nous dérobons point ce bonheur ; l'assaillant a toujours le plus de vertu, la fortune est de son côté, l'opinion des hommes y est panchée, les astres y versent leur meilleure influence. Jamais le grand Turc n'a été battu en assaillant ; notre Europe le sait, où il tient plus de Régions qu'il ne nous en reste : la grande Asie l'a éprouvé, où il tient aujourd'hui plusieurs Roïaumes, malgré la défensive des Sophis, qui devoient se rendre Assaillans au berceau de leurs inimitiés avec les grands Seigneurs. Les Vies de Cyrus, d'Alexandre ; d'Annibal, de Pirthus, Roi des Epirotes, de César & de tous les Capitaines Romains, ne sont glorieuses que pour avoir assailli. Aussi Annibal souloit dire à Antiochus : l'Italie ne sauroit vaincre en Italie ; car la victoire est pour celui qui la cherche le plus loin : oh ! que le triomphe est beau, duquel l'Ennemi a fait toute la dépense. Si tu combats en Asie, tu sers de Maréchal de Camp à ton Ennemi ; tes Sujets y seront Vivandiers, & les haies de tes chemins serviront de clôture à son Armée. Si tu combats en Italie, les plus forts y seront neutres, les foibles te serviront, les ennemis seront en doute, l'effroi sera tout d'un côté, l'espérance logera chez toi : si tu es vaincu, tu ne perdras que des hommes soldoïés : si tu es vainqueur, tu te feras des Sujets : si l'on ne combat point, la Campagne sera tienne ; si l'on combat, tu as déjà la moitié de la victoire, car chacun estime que l'Assaillant est le plus fort

1595.

NÉCESSITÉ DE
FAIRE LA
GUERRE EN
ESPAGNE.

Le bonheur de la France est né ; l'astre du grand Henri l'a conçu, sa valeur le rendra parfait, notre fidélité lui sera plausible, nos cœurs lui serviront de Temple, nos affections de sacrifice, notre devoir, de Sacrificateur, & les forces de nos bras, seront le théâtre & l'autel, d'où nous l'élèverons sur les merveilles des Empires & de leurs Monarques. La France est une Macédoine ; notre Prince est un second Alexandre ; l'Espagne est notre Asie : & ce qui est plus, il ne se trouvera point de Darius sur le Tage. Le Granique de Castille ne sera point couvert de soldats opposés. Les Rivières de Biscaye remonteront en leur source à notre arrivée ; les Montagnes ploieront sous nos harnois. Il y a six cens mille Gavaches qui ne demandent qu'une occasion, ou plutôt qu'un Chef pour se retirer du Labourage de Gozen, des Tuilleries de Canope & de la servitude d'Egypte. Le Peuple d'Arragon nous y exhorte ; Saragosse nous y convie ; les Catalans nous y souhaitent ; le Roussillon parle déjà François ; la Navarre se veut reconnoître ; & la Biscaye est perdue & éperdue tout ensemble : le rivage d'Afrique est pour nous ; les Rois de Thunis, de Fez, de Maroc épousent notre querelle. Les Mores de Grenade nous offrent leur infâme servitude, & les Portugais leur calamiteuse liberté. Les Américains sont révoltés en partie ; les Abissins tiennent la Mer rouge ; les Turcs président au Pont-Euxin ; les Autriches ne volent plus sur le Danube ; les Espagnols ne vont plus qu'à la dérobée en Sicile, & au Roiaume de Naples ; car le grand Seigneur est Maître du Golphe de l'Eon & de l'Archipelague, ou pour mieux dire de toute la Mer d'Orient ; ceux de Venise attendent notre signal. Le biscuit des Galeres du grand Duc de Toscane est prêt ; le Pape sera toujours Partisan de la Fortune ; s'il ne prie Dieu pour nous en public, assurez-vous qu'il ne nous oublie pas en particulier ; le *Memento* de sa Messe n'est que pour nous ; ses vœux affectionnent notre avantage, & lorsque Sa Sainteté sera autant libre comme elle est aujourd'hui prisonniere, infailliblement elle fera voir à ceux qui viendront après nous, & à nous-même, qu'elle fut n'aguères surprise, qu'elle n'est que l'organe & non pas l'ame de notre dommage, qu'elle a vomi des excommunications de sa propre bouche contre nous ; mais que cela est venu des crudités de l'estomach du Roi Philippe, des tyrannies, duquel le Pape est contraint d'être l'Assesseur, voire le Prophete, pour maudire le Peuple François, & le Roi que Dieu y a choisi pour être semblable à celui duquel il est dit :

Ce Fils de Jupiter , ce foudre de la Guerre ;
Hercule , qui chassa les Monstres de la Terre.

1595.

NÉCESSITÉ DE
FAIRE LA
GUERRE EN
ESPAGNE.

Je crois qu'il ne fut que la simple figure de notre grand Henri, & que l'Histoire de Gerion se doit accomplir en la défaite du Roi d'Espagne. Que tardons-nous donc, puisque Dieu, les hommes, les élémens, les oracles & les destins heureux de la France nous font voir l'issue de cette guerre par le commencement. Notre Prince sera toujours tel que Scipion, duquel il est dit :

Son dessein étoit achevé,
Au premier Ennemi trouvé.

La lâcheté même de ceux de la Ligue ne sera pas si grande, qu'elle ne leur permette de s'armer contre la malice Espagnole : Dom Juan sera incontinent rappelé de Bretagne, & le Duc de Mercœur aura honte d'être Espagnol en France, sachant que les François seront en Espagne ; il se souviendra qu'il est créature du Roi défunt, qu'il est Fils de l'aumône de nos Rois. Il est jà demi vaincu par son ingratitude ; le désespoir le suivra bientôt avec le juste jugement de Dieu ; sa conscience lui prononce un arrêt fatal ; sa felonnie est à son période ; toutes-fois Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse & qu'il vive. Il faut bien espérer de son prochain ; je ne saurois croire qu'il ne se remette ; je ne me saurois persuader que le front modeste de la Reine Blanche, sa sœur, ne le fasse rougir ; je m'assure qu'il reconnoît bien que cette marque de souveraine grandeur qu'elle retient encore après les funérailles de notre Prince, n'est pas une qualité essentielle de sa Maison. C'est une Esther élevée par la bienveillance & charitable élection de notre défunt Assuérus. Pour le regard du Duc de Mayenne, je jurerai bien qu'il ne sera jamais Espagnol ; nous ne serons pas au chemin de Biscaye ou de Roussillon, qu'il prendra la poste pour se rendre vers Sa Majesté Chrétienne ; c'est là, où il nous attend, il a trop d'intégrité & de franchise pour démentir cette espérance ; c'est-là où il sera mieux suivi & plus aimé qu'il n'est aujourd'hui en Bourgogne ; c'est-là où les doublons ne lui coûteront que les prendre, l'honneur sera mêlé avec le gain, & la grace de Dieu parmi le travail. Je promets ce brave Prince à la France, j'y oblige ma foi ; c'est le

1595.

NÉCESSITÉ DE
FAIRE LA
GUERRE EN
ESPAGNE.

chemin, c'est le passage qu'il veut qu'on lui ouvre pour retourner avec nous. Phocilide est véritable :

La force a moins de pouvoir
Sur un grand cœur , que le devoir.

Le sieur Desdiguieres nous montre assez , que la perfection des plus louables desseins , consiste en la seule volonté de les effectuer , & en la recherche de l'exécution : c'est lui , qui , par une incroyable charité , fait voir les armes Françoises au sein de l'Italie , au cœur du Piedmont , delà les Alpes , que jadis les Rois de France n'osoient passer qu'avec une caravane de milliers d'hommes. Chacun sait que le Duc de Savoie est le plus grand Prince de l'Europe , (je dis de ceux qui ne sont point Rois). En outre , il est gendre du Centimane Espagnol , qui possède plus de Roïaumes , que le Soleil n'a de raïons , plus de Provinces que le Ciel n'a de mouvemens généraux & particulier , plus d'hommes qu'il n'y a de sable en Aulone ou en Cyrene , plus de trésors , qu'il n'y a de mines au Pérou , plus de commandement sur les siens , qu'il n'y a de mépris en la France , & (pour achever) plus de bonheur , qu'il n'y a de misere en notre juste punition : & toutesfois aucun ne peut ignorer , que ledit sieur Desdiguieres ne lui ait tant & tant de fois fait perdre la tramontane en la pleine mer de ses espérances , que son principal recours a toujours été en la retraite , qu'un plus grossier que moi appelleroit fuite. Nos Temples ne sont aujourd'hui glorieux que de la prise de ses Enseignes & Etendarts , de qui la muette apparence nous semble convier à poursuivre , & ne laisser rien à éprouver , qui nous dérobe l'occasion que le Ciel & le temps nous destinent. Sera-t-il dit qu'un simple Gentilhomme de Dauphiné ait assez de courage & de valeur , pour enter ses trophées sur le Pô son tributaire , & que notre Prince , son Prince , & le reste de la Noblesse de France , qui est l'unique ornement de la parfaite Chevalerie , ne soit pas capable de triompher sur le Tage , d'y arroser nos fleurs de lys , les faire odorier & adorer aux Espagnols , qui les flétrissent maintenant avec plus de honte que de dommage , & plus de dommage que de représailles ? J'appelle Dieu & les hommes à témoins de ce que je dis : jamais le Roi ne sera entierement chéri & obéi de ses Sujets , qu'il ne soit craint & redouté des Etrangers , Jamais les Factions étrangères ne pourront être assoupies

en

en France, si on ne les étend par le cendrex embrasement des boutte-feux étrangers. La Majesté Françoisse paroîtra chez tous les Peuples du monde, lorsque nos armes luiront en Occident, où doit être l'Occident de nos miseres, & l'Orient de nos félicités. Qui est la Nation, laquelle ne court à une tant certaine victoire, où le vainqueur n'aura pour obstacle que la pitié, & le vaincu pour défense, que notre simple discretion ? Toutes les Places rebelles qui sont en France ne pourront & ne voudront chercher leur garantie ailleurs, qu'en la miséricorde du Prince, qui leur doit faire un mauvais parti, s'ils attendent que la nécessité les oblige à la considération de leur devoir ; où le défaut est si grand, que le pardon y fera autant dommageable, que la rigueur y pourroit être utile, & pour l'exemple & pour l'excès. Sur mon ame, il adviendra justement (voire plus) aux Tholosains, ce qui fut pratiqué jadis à l'endroit des Capouans & des Tarentins. Dites-moi, Race Gotique, sur quoi vous fondez vos rebellions continues, vos perfidies journalieres, vos cruautés incivilement civiles ? Est-ce sur la Messe ? Y a-t-il Prince au monde qui en soit davantage partisan & fauteur que le nôtre qui est le vôtre ? Si c'est sur l'apostasie de votre Gouverneur décapuciné : une tant mauvaise cause ne sauroit produire un bon effet. Il n'a pas cru que la paisible jouissance du Roïaume céleste s'acquît avec la besace ; car si ainsi étoit, il eut préféré le bien d'une si grande & si tranquille Seigneurie à la confusion dissolue de votre monstrueux gouvernement, qui nous fait voir l'usage de ce proverbe,

1595.
NÉCESSITÉ DE
FAIRE LA
GUERRE EN
ESPAGNE.

Là où discorde regne en une Cité,
Le plus méchant a lieu d'autorité.

Est-ce sur le Pape qui doit être le Chef visible de l'Eglise militante ? S'il n'est tyrannisé par les Espagnols, il ne sauroit consentir à votre félonie : car il est écrit, rendez à César ce qui est à César. Je crois qu'il n'est pas si présomptueux, que d'aller contre l'expresse volonté de celui duquel il se dit le Lieutenant, attendu même que notre César est François de nation, légitime héritier du Roïaume, & non Tyran & Usurpateur, comme les Auguste & Tibere. Est-ce le gain qui vous y convie ? Où est aujourd'hui votre commerce, si vous ne donnez ce nom au larcin ? Joint aussi que vous êtes l'ordinaire jouet de vos voisins qui vous accablent & assomment à vos portes, sans que votre

1595.
NÉCESSITÉ DE
FAIRE LA
GUERRE EN
ESPAGNE.

religieux repentir ose prendre la croix & l'eau benite , pour le tirer de vos ravelins & pont-levis , où ils font des ordinaires carnages. Croiez-moi , il n'a que trop de lâcheté pour vous donner un mauvais conseil , & trop peu de courage pour vous tirer des ruines qui en naîtront , comme d'une source de misere & de calamité. Il est impossible , Messieurs , que je me puisse déguiser ; je suis François , je ne saurois faire honneur à un Aman , ennemi de ma Nation : je ne saurois que je ne desire un gibet particulier à celui qui prépare un bucher universel à la France. Je veux que la postérité me voie par les yeux de mon devoir & de l'affection que je porte à mon Prince mal reconnu , & à mon Pais désolé. Et en outre , je suis d'assez bonne Maison pour ne rougir point devant les qualités de la Noblesse de ces traîtres , vrais avortons de la volupté des Rois. Encore ai-je cet avantage par dessus eux , qu'ils ne m'oseroient regarder pour repartir sur cette vérité , s'ils n'étoient accompagnés de leurs serviles créatures & lâches partisans. Retournons à l'Espagne : tout y est pour nous , hormis nous-mêmes ; l'argent qui nous manque ici à toute heure , court l'intérêt à tout moment pour notre venue. Portons seulement de la fidélité , chargeons-nous de cette relique , & nous serons de nouveaux Saints en Espagne : c'est la plus belle croisade qui se puisse entreprendre. Les Catalans , ceux de Castille & de Portugal sont Juifs ; ceux de Galice & de Grenade sont Mahométans , leur Prince est Athée. Sauriez-vous desirer une conquête plus juste , ou une guerre plus légitime ? Il n'y a rien de fort que la frontiere qui est la tête ; la tête n'est pas continue avec les parties , le cœur y défaut , le corps est pourri : l'ame est sur les levres du malade , comme sur le seuil de la porte ; le Roi Philippe même n'est pas vivant , c'est un phantôme qui n'a point de fonction naturelle , sa vie n'est qu'une illusion , sa puissance qu'un enchantement , & son Roïaume qu'une balotte qui roulera au gré de nos mains & de nos bras victorieux. Les Espagnols nous accusent d'impiété , en ce que nous ne voulons point obéir aux saints Décrets de la Providence Divine , laquelle nous assigne cette péninsule , cet essieu de l'Occient , où notre Prince doit paroître comme un second Atlas , entrant par cette voie au gouvernement du Ciel de l'Europe. Rien n'interrompra son dessein que soi-même ; le Ciel l'a promis tel à la France , s'il se veut rendre capable d'un si grand bien. Il ne faut point qu'il soit de la nature des Taureaux , lesquels ne connoissent pas leur force ; il ne

faut pas qu'il soit de la nature des Singes , qui ne chérissent & ne flattent que ceux qui les offensent le plus, il faut qu'il soit pareil au Monarque , lequel souloit dire :

Gardez de m'offenser ; avec plus de nuisance
Je vous peux offenser que recevoir offense.

1595.
NÉCESSITÉ DE
FAIRE LA
GUERRE EN
ESPAGNE.

Les Thébains, qui refuserent de lui être amis, lorsqu'à grande peine ils pouvoient mériter d'être ses serviteurs, furent entièrement exterminés. Quelque Doubloniste objectera que nous avons faute d'argent, que c'est le nerf de la guerre, l'ame des armées, le favorable Génie des Princes ; il est vrai, mais il ne s'en trouvera que trop pour une si juste occasion : il naîtra de toutes parts de la libéralité des Officiers de la France, comme la sueur des pores qui s'ouvrent es corps les plus échauffés, & quand cela ne seroit point, (ce qui ne peut) nos Soldats ne doivent pas être plus difficiles à contenter que ceux du grand Annibal, lequel à la sortie d'Afrique étant interrogé de quelques-uns qui envioient sa fortune, de quoi il entretiendrait son armée, leur répondit de mon armée même : car aussi-tôt que je serai en Europe, l'air, le feu, la terre, & les biens de ceux qui habitent en icelle me seront communs. Il n'a jamais démenti cette résolution, car tous les Historiens sont d'accord qu'il entretint l'espace de dix-huit ans la guerre en Espagne & en Italie, sans tirer aucune commodité d'Afrique, encore que le corps de son armée fût composé d'Arabes, d'Espagnols, de Gaulois & de Numides. Allons donc joyeusement à cette noce, nous tiendrons les premiers rangs au festin ; n'oublions pas nos meilleurs habits, l'excuse est ridicule, la corvée nécessaire, le chemin assuré, le passage ouvert, notre juste querelle nous sert de chariot, notre espérance de coursiers, leur crainte d'éperon & de fouet, leurs richesses de salaires, leurs Villes d'étapes, les Temples seuls pourront leur servir de franchise, & notre victoire de repos. Cette prophétie s'accomplira.

Quand le Peuple basané
Verra son heur terminé
Par la fin de ses conquêtes ;
Les François auront de quoi,
Sous la valeur de leur Roi,
D'émouvoir mille tempêtes.

1595.

NÉCESSITÉ DE
FAIRE LA
GUERRE EN
ESPAGNE.

Le trésor Amériquin
Et le tribut Africain
Que le Portugais retire,
Les François enrichira,
Et le Midi jouira
D'un bien qui ne se peut dire.

Ricca Casa est l'auteur de cet Oracle, c'est-à-dire, le truchement : car je crois que le Saint Esprit l'a dicté en la bouche de ce Piémontois, qui est tenu pour homme de bien. Il a fait une si grande peur au Duc de Savoie sur quelque affaire d'importance, que ce Prince est aujourd'hui en un perpétuel soupçon, duquel il ne se tirera jamais, que par la recherche de l'amitié du Roi qui (après Dieu) sera le marteau des bonnes ou mauvaises destinées de cedit Prince, qui s'est allié de tous malheurs en l'alliance qu'il a faite avec le Roi d'Espagne, duquel il est esclave en effet, gendre à dessein, ennemi de volonté, & partisan de contrainte. Je le vois déjà qui se dispose à nous venir trouver, pour avoir raison de son beaupere qui lui a fait une promesse de la Duché de Milan, mais le terme doit échoir aux Calendes Grecques, ou bien l'investiture se fera en tableau, si la France ne lui sert de Commissaire pour le mettre en possession. Je n'ai pas voulu discourir comme feroit un Charlatan de la Rote, de l'assistance que nous aurons de l'Angleterre, de l'Ecosse, de la Flandre, qui nous tend les bras, de la Flandre, dis-je, qui est paralytique, & ne peut recevoir guérison, si elle n'est portée sur nos épaules jusques dans la Piscine, pour y recouvrer ses forces amorties & sa premiere vigueur. Nous avons déjà vaincu, il ne faut plus qu'avouer la défaite, ménager bien la victoire, faire le partage du butin, mettre les Prisonniers à rançon, & de rançon en liberté. Le dessein & l'effet se touchent, il ne faut plus que voir l'héritage, les anciens possesseurs le nous quittent, la juste appréhension du Roi Philippe le confirme, sa Noblesse nous en donne le brevet, son Peuple l'autorise, le Clergé y apporte sa bénédiction, & les Esclaves (qui sont un nombre infini) leurs plus dévotes prieres : car ils savent que les François ne tiennent personne en servitude. L'Allemagne, qui depuis quarante ans en ça, tient sa liberté de la France, & son *interim* de nos armes, ne mettra pas en oubli cette charité ; attendu même que la Maison d'Autriche ne lui

produit que des Tyrans ordinaires, qui sont cause de la désolation de la Hongrie, de laquelle ils se sont voulu rendre Maîtres, sur les justes & légitimes possesseurs, qui ont mieux aimé souffrir une servitude volontaire, qu'un tant infâme ravissement : de sorte que toute l'Allemagne est aujourd'hui engagée dedans les ruines des Hongres, & ne peut attendre qu'une mauvaise issue d'un si lâche commencement de guerre, où la convoitise Espagnole a fait perdre la réputation des Chrétiens en général, & le repos des Allemans en particulier. Que faites-vous, Messieurs ? doutez-vous en ce qui est infaillible ? quelle crainte se peut mêler avec la certitude ? quel soupçon parmi la vérité ? quelle appréhension es choses qui sont nécessaires ? quel refus où le loïer & la gloire se suivent ? il n'y a rien à désirer en ceci que vous-même. La perfection de cet œuvre consiste seulement à vouloir se porter sur les lieux, notre bonheur qui est égaré s'y trouvera, nos chevances y seront reconnues, & mes paroles vérifiées & autorisées.

Avertissement.

LA prise de Beaune accula le Duc de Mayenne, lequel depuis ne fit que battre d'une aîle, & se vit comme au bout de ses espérances, dédaigné des uns & détesté par les autres. Autun, Nuis & finalement Dijon, ensuivirent Beaune, & se rendirent au Roi, lequel étant venu en Bourgogne au commencement de Juin, chargea près Sainte-Seine quelques troupes de Cavalerie du Connétable de Castille, lesquelles il mit en route. Peu auparavant, Vienne en Dauphiné, vendue au Duc de Nemours, par Maugeron, secoua le joug de ce Chef Ligueur, & fut réduite sous l'obéissance du Roi, lequel, tandis qu'il s'amusoit à tirer deniers de quelques Places de la Franche-Comté, & à voyages peu avantageux, perdit en Picardie le Castelet, Dourlans, & finalement Cambray, Places d'importance, prises es mois de Juin, Juillet & Août, au grand étonnement de ses bons Sujets, & par la faute de quelques-uns qui pouvoient y remédier, s'ils eussent voulu. Mais ils ne vouloient pas voir encore la France en repos : la perte d'hommes & de munitions de guerre fut grande en ces prises. Les Soldats Espagnols en emporterent force butin : le Comte de Fuentes & ses Capitaines y acquirent autant d'honneur, que Balagny & autres, de déshonneur. Le Maréchal de Bouillon, l'Amiral de Villars & autres essaierent de secourir Dourlans ; mais chargés par plus grand nombre d'Ennemis, Villars fut tué avec quelques Capitaines & Soldats en bon nombre, plusieurs menés Prisonniers dedans Arras, d'où ils sortirent par rançon. Outre ces pertes, peu auparavant le sieur de Humieres, Gouverneur de Pi-

1595.

cardie, & fidèle Serviteur du Roi, fut tué au recouvrement de la Ville de Han, avec vingt Gentilhommes & cent Soldats : en contr'échange la garnison Espagnole qui étoit dedans la Ville, au nombre de sept à huit cens hommes, fut taillée en pieces ; le Maréchal de Bouillon s'étant porté vaillamment en cet exploit.

Quelques semaines auparavant ; à savoir sur la fin de Mai, ce même Seigneur partit de Stenai, pour secourir ceux de la Ferté sur-Cher, en la Duché de Luxembourg, assiégé par Verdugo & la Bourlote, Capitaines du Roi d'Espagne, leur aiant taillé en pieces cinq cens des plus assurés de leurs troupes, les contraignit de lever le siege & se retirer à Wirton. Telles furent les confusions de la guerre durant cette Saison, laquelle vit la Picardie, la Duché & Comté de Bourgogne & Luxembourg affligés en diverses sortes ; la Bretagne étant aussi sur le point de devenir totalement Espagnole ; mais l'ambition tenant contrepoids à l'avarice du Duc de Mercœur, les affaires s'y maintinrent douteusement. Enfin le Roi d'Espagne se vit frustré de la plupart de ses espérances de ce côté-là.

La guerre s'échauffant ainsi entre la France & l'Espagne, plusieurs de la Religion étoient sollicités par leurs parens & connoissans, de retourner aux cérémonies de l'Eglise Romaine. On leur alléguoit, entre plusieurs exemples, celui d'un qui avoit été autrefois Ministre assez renommé, lequel s'étoit du tout rangé avec les Sorbonnistes ; & qui depuis a essayé par petits Libelles de justifier sa révolte. Or d'autant que ce personnage en lieu de se reconnoître & amender, voire est allé en empirant, jusqu'au dernier jour de Janvier 1599, que nous recueillons ce dernier volume des Mémoires de la Ligue, sans nous arrêter à plus spéciale recherche & description de sa vie & de ses faits, nous présentons au Lecteur, tant d'une que d'autre Religion ce qui a été publié touchant un tel homme, afin qu'il soit mieux connu ; que les uns soient marris qu'il ait été si longtemps en leurs Eglises ; les autres aient quelque honte d'avoir près d'eux une ame, si misérable, & qui se glorifie si audacieusement en sa confusion.



R E P O N S E

D'UN GENTILHOMME CATHOLIQUE

AUX LETTRES D'UN SIEN AMI ;

Sur la conversion de Maître Pierre Cahier (1), ci-devant Ministre de l'Eglise prétendue Réformée.

Ecrit de Paris, le premier Décembre 1595.

» **L**ORSQUE cette Missive fut premièrement écrite, l'inten-
 » tion de l'Auteur n'étoit de lui faire voir la lumière : j'ai
 » néanmoins désiré qu'elle fût donnée au public, pour faire pa-
 » roître quelle est la cause de la conversion de Maître Pierre
 » Cahier : lequel ne s'est converti qu'après avoir été chassé par
 » les Ministres, & déposé pour sa mauvaise vie, & soutenu par
 » écrit l'impunité de la paillardise, & le rétablissement des bor-

(1) C'est Pierre-Victor Palma Cayer, Auteur de la Chronologie Novenaire, & de beaucoup d'autres Ouvrages, tant Théologiques qu'Historiques. Il étoit né en 1525 à Montrichard, petite Ville de Touraine & fut élevé dans la Religion Catholique. Il commença ses études dans sa Patrie, les acheva dans l'Université de Paris, y fit sa Philosophie & un Cours de Théologie, fut reçu Maître-ès-Arts, & prit le degré de Docteur en Droit Canon. Ses liaisons avec Ramus lui donnerent du goût pour le Calvinisme qu'il embrassa. Il se retira alors à Geneve, & fut depuis Ministre de la Religion prétendue Réformée à Montreuil-Bonnin près Poitiers. Le Cardinal du Perron l'ayant ramené à l'Eglise Catholique, il abjura le Calvinisme le neuvième de Novembre 1595, eut une pension du Clergé, & fut nommé en 1596 Professeur Royal en Langues Orientales. Il mourut à Paris le 10 de Mars 1610, à l'âge de 85 ans, étant Prêtre & Docteur de la Maison de Navarre. On peut consulter le Discours sur la mort, intitulé : *Discours funebre sur la mort de feu M. Cahier, Docteur en Théologie & Professeur Royal en Langues Orientales, &c.* ; l'Hist. du Coll. de Navarre, par M. de Launoy ; la France Orientale de Colomiés ; & le Tome XXXV.

des Mémoires du Pere Nicéron. Je ne fais si l'Ecrit qui est rapporté ici ne seroit pas de François de Loberan, sieur de Montigni, qui publia la même année 1595 un *Avertissement sur la déposition* (de la place de Ministre) du sieur Cayer & sur sa révolte. Les accusations qu'on intente contre lui dans l'Ecrit rapporté dans ces présents Mémoires, sont fausses & toutes démenties formellement par lui-même. L'Ecrit qu'on l'accuse d'avoir composé en faveur de la débauche n'est jamais sorti de sa plume. Cette *Réponse d'un Gentilhomme* est un Libelle satyrique, & n'est rien de plus. Il suffit d'en avertir : notre but n'est pas de le réfuter. Ce qui occasionna cette Lettre si emportée, ce fut celle que Cayer publia lui-même sur les motifs de son abjuration. Cette Lettre plusieurs fois imprimée, & datée du 15 Novembre 1595, est intitulée : » Copie d'une Lettre » de Maître Victor-Pierre Cayer, ci-devant » Ministre, à présent ferme Catholique, » Apostolique & Romain, à un Gentilhomme Ami, le sieur Dam, (Damours, frere du Conseiller de même nom) » contenant » les causes & raisons de sa conversion à » l'Eglise Catholique, Apostolique & Ro- » maine. Paris, Richer, 1595 in-8°.

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

» deaux. Je ne doute point que le tout ne parvienne à sa con-
 » noissance : lorsqu'il y aura répondu , vous jugerez combien
 » cette Missive est douce , eu égard à l'atrocité des choses qui
 » ont été passées sous silence , & dont lors vous serez avertis.
 » A Dieu , ne vous laissez emporter à l'hypocrisie de ce faux
 » Prophete.

O Pater & Rex

*Jupiter, ut pereat positum rubigine telum,
 Nec quisquam noceat cupido mihi pacis. At ille
 Qui me commoriet (melius non tangere clamo)
 Flebit : & insignis totâ cantabitur Urbe.*

HORAT. Sat. I. II.

M O N S I E U R ,

Il semble à voir vos lettres , que la Chétienté ait remporté quelque notable victoire sur les Turcs ou Infideles. Maître Pierre Cahier , (dites-vous) ci-devant Ministre , a depuis peu de jours abjuré son opinion , embrassé la Religion Catholique , fait profession publique : lui , qui pendant la rigueur des troubles avoit suivi le parti de ceux de la Religion , & dogmatisé en leurs Eglises , même près la personne de Madame , qui est un argument très certain de la vérité de notre créance , puisqu'elle est reconnue par ceux qui s'en étoient rendus ennemis irréconciliables. Lorsque premierement la nouvelle me fut rapportée de ce changement , je ne vous puis représenter le contentement que j'en reçus : il me sembloit que la nouvelle opinion , comme vaincue par une force & vertu secrète , se fût volontairement reconnue pour fléchir devant la vérité , & que la conversion de ce Ministre , homme plein d'érudition , dût servir pour convaincre tous ceux de son parti. Croïez-moi , non sans cause le Poète Grec disoit , qu'une des parties de la prudence consiste à ne pas croire facilement toutes choses. Les raisons que touchez par vos lettres , sont fort plausibles & spécieuses en apparence , auxquelles du commencement je me suis laissé emporter , mais m'étant enquis de plusieurs , qui ont connoissance des actions particulieres du sieur Cahier , & des causes pour lesquelles il s'est si subitement changé ; je trouve tant s'en faut que nous aïons de nous esjouir , qu'au contraire , il est à craindre que l'on ne blâme en nous une trop grande facilité , de recevoir & admettre aux choses plus saintes , ceux qui n'ont
 donné

donné gage de leur affection , & nous pourront abandonner 1595.
 avec autant de legereté , comme ils se sont départis de ceux CONVERSION
 avec lesquels ils avoient été nourris. Si cette conversion procé- D E PIERRE
 doit d'un zele envers la Religion Catholique , Apostolique & CAHIER.
 Romaine , qui fut né par une longue instruction précédente , je
 m'en réjouirois avec vous. Mais que peut-on esperer d'un hom-
 me , qui par desespoir s'est jetté avec nous ? Je vous toucherai
 l'histoire de cette conversion prétendue en peu de mots , & en-
 tant que loisir me le pourra permettre. Maître Pierre Cahier na-
 tif de Montrichart en Touraine , d'une Maison fort pauvre , en
 son jeune âge entretenu aux Ecoles d'humanité par un Gentil-
 homme d'honneur , esquelles aiant fait fruit , ceux de la Re-
 ligion prenant de lui quelque espérance , lui départirent les
 moïens pour étudier en la Théologie , où aiant fait un progrès,
 ils le firent Ministre , selon les formes à eux accoutumées. Je
 ne toucherai point quels ont été ses deportemens , il n'en est
 question. Je vous dirai seulement , qu'aiant en l'année mille cinq
 cent quatre-vingt-deux , ou environ , été constitué Ministre sur
 l'Eglise de Poitiers , pour ceux de la Religion , à Montreuil-
 Bonnin , il donna aussi-tôt à connoître quel étoit le but de ses in-
 tentions , & combien son naturel étoit enclin à la legereté &
 ambition. Car aiant trouvé commodité d'entrer en la Maison
 du Roi (1) , il quitta son Eglise , se mit à la suite de la Cour ,
 où il a jusqu'ici vécu , & étant approché de la personne de Ma-
 dame (2) , il a icelle instruite & confirmée en la Religion , dont les
 fondemens lui ont été donnés dès sa naissance. Depuis qu'il a
 été à la suite de cette grande Princesse , la crainte que l'on avoit
 de donner scandale au Peuple , a fait dissimuler beaucoup de
 choses qui méritoient une censure exemplaire : il n'est besoin
 de toucher celles , *quorum nox conscia sola est*. Le livre pour
 raison duquel il a été déposé , en donne assez de témoignages (3).
 Il vaut mieux le supprimer que publier , le reproche en tombe-
 roit sur nous , qui l'avons recueilli. Une chose me fait juger
 l'extrême foiblesse de son esprit , en ce que faisant , comme il

(1) Cayet fut sous-Précepteur de Henri d'Albret , Prince de Bearn , depuis le Roi Henri IV , dès 1562.

(2) Catherine , Princesse de Bearn , depuis Duchesse de Bar , Sœur de Henri IV. Cette Princesse le fit venir à Pau en 1584 , & ce fut elle qui l'amena depuis à Paris , où il eut lieu de connoître M. Duperron

(3) Cayer , dans sa Chronologie Novennal-

re , sur l'an 1595 , dit expressément qu'il n'étoit point l'Auteur de cet Ouvrage , & qu'il n'avoit jamais pensé à le faire imprimer. On trouve dans le même endroit sa Défense sur les chefs d'accusation qui lui furent intentés par le Synode , qui procéda à sa déposition , & que le dépit seul de son changement avoit suggérés.

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

disoit, profession d'une vie & Religion réformée, lui qui devoit servir de lumière aux autres étant en Bearn, il devint amoureux de la Dame Baronneſſe d'Arroz, Dame de grands moiens, d'extraction noble, des mieux apparentées de tout le païs; il la pourſuit en mariage: refusé, il perſiſte. Mais quoi? l'amour ou plutôt une paſſion frénétique, qui lui eſt ordinaire, avoit ébloui ſon eſprit; la miſere de ſa condition, l'inégalité toute notoire ne le pouvoient détourner. Enfin, jugeant que la diformité du corps, plutôt qu'autre choſe, fut cauſe de ce rebut: il ſe fait tirer par un Peintre en un tableau, qu'il envoie à ladite Dame, (& qu'elle garde encore aujourd'hui) avec un viſage frais & gaillard, la barbe raſe, un chapeau gris, deux pendans aux oreilles, compoſés de rubis: eſtimant par tel moiën gagner celle dont il reconnoiſſoit l'eſprit fort aliéné. La Dame, qui du commencement prenoit du paſſe-temps aux actions ridicules de cet homme, ne pouvant plus ſupporter telles importunités, le fit menacer par quelques ſiens parens: ce qui allentit ſes pourſuites: *Vertitque modum formidine fuſtis*. Lors de ſa pourſuite, enquis ſur la ſignification du tableau, il diſoit que la couleur de ſon chapeau, montroit le travail auquel il étoit, l'oreille percée, la ſervitude où il étoit, à l'exemple des Serfs entre les Juifs, leſquels après les ſept années, pour ſigne de ſervitude perpétuelle, ſe faiſoient percer l'oreille, & que le rubis deſignoit le feu dont il étoit brûlé. Voilà, Monsieur, les actions recommandables de celui que vous élevez tant, leſquelles certainement euſſent apporté plus de récréation, représentées au Peuple ſur un théâtre, que d'édification en l'Egliſe. En ſa charge, il n'y a celui qui ne ſache ſes déportemens, avec combien de rancune, d'envie, d'aigreur, il a vécu avec les Miniſtres ſes confreres. L'opinion qu'il avoit de lui-même, lui élevoit le cœur, & le rang qu'il tenoit, le rendoit inſupportable, dont par pluſieurs fois il a été repris au Conſiſtoire. Mais comme l'ambition eſt ordinairement accompagnée d'avarice, ces deux vices lui ont été comme péculiers. Ce ſeroit peu s'il étoit demeuré ès ſimples termes de l'avarice, qu'il n'eut été taché du ſacrilege. Le degré qu'il tenoit chez Madame lui donnoit la diſtribution des deniers, deſtinés pour l'aumône des pauvres, qui ſont grands, (comme cette Princeſſe eſt débonnaire & libérale, & ſe dépouille ſouvent de ſes commodités propres, pour ſubvenir aux néceſſités des indigens). Et qui ne ſait les malverſations qu'il y a commiſes? les grandes ſommes par lui

détournées, & converties à son usage particulier ? Je me suis certainement quelquesfois étonné, de la dureté du cœur de cet homme : car étant l'hiver passé à la suite de la Cour, je me rencontrai à une contestation qui se faisoit contre lui, sur ce que depuis un mois, il n'avoit nourri son cheval, la plupart du temps, que du pain des pauvres, disant, qu'aux lieux où il s'étoit trouvé depuis ledit temps, il n'y avoit que des pauvres Papistes, auxquels ne se devoit distribuer l'aumône. Il y avoit une infinité de pauvres, pressés de nécessité, dont la nourriture étoit employée par cet impie après ses chevaux : homme certainement plus digne d'être député au gouvernement des chevaux & d'une étable, que d'une compagnie de Chrétiens, de quelque Religion qu'ils puissent être. Tout ce que je vous ai ci-dessus représenté, a été dissimulé par les Ministres, par une charité fraternelle, comme ils disent. Mais comme l'impiété ne se peut longuement cacher, il a déployé aux yeux de tout le monde, un témoignage inexcusable de sa vie ; car depuis quelques mois en ça, il a été si effronté de mettre entre les mains du sieur E. un livre par lui fait & composé, le plus impudique & abominable que vit onques le jour, pour faire mettre sur la presse ; par lequel en somme il s'efforce de prouver, que par la Loi de Dieu, la paillardise n'est point défendue, que *sola masturbatio inhibita*, que la fornication simple n'est point péché, que les bordeaux abolis par nos Loix & Ordonnances, doivent être rétablis. Y a-t-il homme au monde portant le nom de Chrétien, qui ne condamne telles propositions, comme damnables ? Hélas ! à qui dorénavant pourrons-nous commettre en sûreté la chasteté de nos familles, si ceux qui en doivent être les exhortateurs, détournent les esprits à l'impudicité & paillardise ? Aussi les Ministres de Madame, en ayant été avertis, par la lecture du livre même, en donnerent avis à son Altesse. Elle trouva ces propositions scandaleuses, & jugea quelle conséquence elles pourroient tirer : c'est pourquoi elle commanda à ses Ministres de s'assembler avec nombre compétent, de ceux des Villes circonvoisines, pour aviser à telle coercition qu'ils jugeroient à propos. Assemblés à Saint Germain, jusqu'au nombre de trente, le livre est représenté, lu & examiné : il est jugé méchant, détestable, & rempli de doctrine scandaleuse & perverse. Le sieur E. homme d'honneur, appelé au Consistoire, jure & affirme le livre lui avoir été baillé par le sieur Cahier : l'on trouve en outre, que le texte étoit écrit de la

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

main de l'homme dudit Cahier , & plusieurs mots latins & grecs annotés de sa main propre , avec quelques observations en marge. Le sieur Cahier est appelé , reconnoît l'avoir baillé au sieur E. denie toutesfois l'avoir composé ou écrit , ni fait écrire. Son homme, adjuré par serment, reconnoît son écriture, dit le tout avoir par lui été transcrit , sur une copie de la main de son Maître ; enfin , comme la force de la vérité est grande , le sieur Cahier reconnoît avoir fait écrire cette copie, l'avoir corrigée de sa main , mais dénie en être l'Auteur. Interrogé pourquoi il ne brûloit ce livre , dont la garde étoit périlleuse : répond que le sieur E. s'étant plaint à lui , que son naturel étoit enclin à la paillardise , il lui avoit baillé ce livre , intitulé : Discours contenant le remede contre les dissolutions publiques, pour lui servir & rabattre son feu : interrogé du nom de l'Auteur , répond n'en savoir rien : interrogé , par qui le livre lui avoit été baillé , il varie , disant tantôt par un Anglois , tantôt par un Provençal. Aujourd'hui , il nomme l'Empérique l'Etoile , qui est un Athéiste juré. J'ai vu par écrit , le procès verbal qui en a été fait , je vous puis dire avec vérité , que je ne vis onques chose micux couchée , tant de discours tendans à la piété , exhortations Chrétiennes , avec un plus bel ordre ; je ne m'étonne plus si une infinité d'ames se laissent transporter aux discours de ces Prétendus Réformés. Certainement , ils ont des pointes & faillies d'esprit excellentes ; ce que j'en dis ne procede d'aucune affection en leur endroit : vous savez combien j'ai toujours été éloigné de leur doctrine. Doncques les Ministres, ainsi assemblés, aiant convaincu ledit sieur Cahier de la composition dudit livre , le déposent de son Ministère , dont il interjeta pour lors appel au prochain Synode général de ceux de la Religion , qu'il projettoit en bref faire assembler , sous l'autorité de Madame. Il esperoit , pendant cet appel , retirer son livre , en substituer un autre , se justifier pour être réintégré : & de fait , il prit avis d'un Avocat , homme d'honneur , comment il s'y devoit comporter. Depuis cet appel , deux Bacheliers de Sorbonne , que connoissez , étant allés chez Madame , (vous savez combien l'accès leur est libre en ce lieu là , & pour quelle occasion) ils voient le sieur Cahier comme en désespoir , un visage triste & affreux , la langue bégaiante , une parole variable & incertaine ; ils l'accostent , apportent tous les artifices qu'ils peuvent pour l'aigrir à l'encontre de ceux qui l'avoient déposé , ajoutant que le plus grand déplaisir qu'il leur pourroit faire , seroit de

changer de Religion , & de les abandonner : qu'au Synode , auquel il avoit appelé , ses parties auroient beaucoup d'autorité , que difficilement pourroit-il se purger : qu'entre ceux de la Religion , il avoit perdu son crédit , & ne pouvoit plus espérer d'eux , que du mépris & de la misere à jamais ; que s'il se vouloit ranger de leur parti , ils pourrout facilement se venger , mettant des livres & invectives en lumieres , & connoissant son naturel ambitieux , lui promettent , au cas qu'il voulut embrasser leur doctrine , par le moïen du sieur du P. le faire pourvoir de quelque riche Abbaïe , ou autre bénéfice , qui seroit le degré pour parvenir un jour à l'Episcopat. Mais quoi ? disoit-il , je ne pourrai jamais avoir créance entre ceux de votre parti , aiant toujours fait profession contraire ; à quoi lui répondit l'un , prenez l'exemple du sieur du P. lui qui est fils d'un Ministre , qui en son jeune âge en a reçu l'instruction : voïez à quel degré de fortune il est monté ? voïez Monsieur de Launai , jadis Ministre de Sedan : si-tôt qu'il se fut retiré vers nous , pour subvenir à ses nécessités , nous fîmes des quêtes secrettes ; depuis il a été fait Curé de saint Mederic , & Chanoine de Soissons , & s'il ne se fut jetté au parti de la Ligue , il fut aujourd'hui grand. Entre ceux de la Religion , il n'y a aucune espérance de s'accroître , la misere & la pauvreté est leur compagnie certaine. Ces paroles , du commencement furent rejetées par Cahier , comme il est fin & rusé : mais à quelques jours de là , il va trouver lesdits Bacheliers , leur ouvre son intention. Le papier ne peut porter les discours tenus entr'eux , & les conditions auxquelles Cahier condescendit à leur avis , & les sûretés qu'il en a recherchées ; leur aiant donné parole , il fait néanmoins sonder les sieurs de Montigny & la Faye , Ministres , s'ils voudroient le faire rétablir ; mais aiant reconnu une persévérance en leur premiere délibération , il s'est du tout rangé devers nous. Vous connoîtrez en ceci une ruse extrême : car il avoit donné la parole auxdits Bacheliers , nonobstant la recherche qu'il faisoit des Ministres , afin qu'en cas de refus , il eût sa retraite assurée. De ces projets , l'effet est ensuivi ; il s'est présenté au Pénitencier , fait son abjuration ; depuis il a été fort assidu aux disputes de Sorbonne , assiste aux Procession du Recteur , ensemble aux Messes & Assemblées solennelles ; & le vingt-deux du mois d'Octobre dernier , fut célébré une Messe aux Capucins par Monseigneur le Révérendissime Cardinal de Gondy , assisté de Monsieur l'Evêque du Mans , après laquelle ledit Cahier reçut

1595.
CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

le Sacrement de Confirmation. Et pour avoir une marque nouvelle, reçut le nom de Victor, de sorte que maintenant il s'appelle Victor Pierre Cahier. Plût à Dieu qu'eussiez été présent à cette cérémonie, pleine à la vérité de dévotion de la part dudit Seigneur Cardinal : mais de doute, défiance & crainte dudit Cahier, vous lui eussiez vû le visage & la couleur à tout moment changer, tant est grande la force de la conscience ! Sur le bruit de cette conversion, plusieurs lui ont départi des moïens ; il a été quêté, a touché de grandes sommes de deniers, dont il s'est mis en meilleur équipage qu'il n'étoit auparavant.

Voilà, Monsieur, l'occasion de cette conversion prétendue. Non, l'Eglise n'en peut prendre aucun avantage. Ce n'est point un zèle de Religion qui l'a poussé à notre rivage, c'est le seul désespoir auquel il s'est vu réduit. *Non amore nostri, sed metu imminentis fortunæ ad nos confugit.* Et si les Ministres n'eussent exercé à l'encontre de lui la rigueur de leur discipline, il fut encore aujourd'hui avec eux. Quel reproche aux Catholiques, de recevoir comme entier, celui que les Ennemis ont rejeté, pour son impudique & détestable vie ! Cette faute nous est ordinaire, pour l'ardeur que nous portons à notre Religion, & desir de réunir toute l'Eglise en un corps, & ramener au troupeau les brebis égarées. Ainsi Launay (1), duquel ci-dessus a été parlé, accusé à Sedan où il étoit Ministre, & convaincu d'avoir engrossé une sienne Cousine, & pour cette occasion pendu en effigie, se retira à la Sorbonne, où il fut embrassé. Ainsi aussi Pierre le Roi, dit de Bouillon, Ministre en la Province de Normandie, & réfugié aux Isles d'Angleterre, où il exerçoit le Ministère, ayant apporté beaucoup de trouble aux Eglises desdites Isles ; finalement l'an 1593, étant accusé & convaincu d'adultère, fut déposé de sa Charge, & après avoir demeuré assez long-temps en Normandie, où il s'est plaint d'avoir été injustement condamné, & a tâché de se réconcilier avec ceux de son parti, ne sachant plus où aller, s'est venu jeter entre nous, avec combien d'applaudissement reçu de nous ? Il semble que nous embrassions non tant eux, que leurs vices. Et certainement en ce temps de division, plus qu'en aucun autre, nous devons examiner les esprits, & peser exactement leur vie & actions passées, avant d'asseoir un jugement solide, de peur qu'il ne se mêle de faux freres avec nous. Comme un homme de son pais, à la vérité ignorant, & qui en présomption ne lui cé-

(1) C'est Mathieu de Launay, dont j'ai déjà eu occasion de parler plusieurs fois.

doit en rien, lui demanda quelle difference il mettoit entre *tanquam* & *sicut* : lequel lui fit réponse, qu'il y avoit pareille difference, qu'entre un vrai Ministre de la parole de Dieu, & un Apostat général des vivres. Ce qui le rendit depuis ridicule, aiant par là un chacun connu, quelle avoit été sa premiere profession, du tout éloignée de celle qu'il suivoit alors. Je ne vous parlerai point de ce misérable, vrai exemple de l'inconstance & misere de notre temps, ni de Henri Sponde successeur en l'apostasie de son frere, & autres jeunes ambitieux & ignorans. Je vous ai touché ces deux, qui ont tenu rang entre les hommes de lettres, & se sont laissés emporter à cette violente passion. Φιλοτιμία ἐνεχόμενοι δεινῶ κακῶ. Je me suis éloigné peut-être, plus que la licence d'une missive ne permet. Excusez, la liberté me sera commune avec vous. Or, pour montrer que cette prétendue conversion est simulée, & procède d'un désespoir, il y en a trois raisons qui ne reçoivent aucune réponse, la premiere, qu'il n'a été instruit, son esprit n'a point été préparé, ni disposé avant de se déclarer. Je sais que le Saint Esprit agit par des ressorts violens & secrets, qui rendent leur opération en un moment, mais c'est en des personnes, qui ont des parties louables & recommandables, dont la vie passée sert comme d'un Juge assuré pour l'avenir; mais en un fol, sacrilege, paillard, mutin & scandaleux, ci-devant ennemi capital de la vérité, certainement ces changemens soudains sont fort suspects. La seconde est, qu'avant cette censure, il n'étoit point délibéré d'embrasser notre parti, & sans la rigueur des Ministres, & les promesses des nôtres, il ne nous eut pas recherchés. La troisieme, que depuis sa déposition, il a recherché les moïens de se remettre, & a pris avis de conseil, pour faire juger, au premier Consistoire des Ministres, sa déposition. Qui montre clairement, combien que de corps il soit avec nous, son esprit sera de l'autre part, aussi prêt à y retourner, comme facilement il s'en est départi. Nos peres, combien que proches des Apôtres, & plus éloignés de la corruption, en semblables matieres y apportoiennent de grandes précautions. Il falloit que ceux qui se convertissoient, baillassent, *libellum erroris*, aut *libellum pœnitentiæ*. Le Synode des Evêques s'assembloit, l'instruction étoit donnée, la pénitence indiète: il y avoit encore d'autres formes prescrites par les Conciles. Nous, au contraire, en un temps de corruption, éloigné de la pureté de l'Eglise naissante, recevons un Prédicant, duquel la vie & la doctrine nous doit être

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

suspecte, sans aucune forme, l'admettons aux choses les plus secretes, & lui voulons commettre le saint & sacré Ordre de Prêtrise, *quod est vere sanctum dare canibus*. Il faut reconnoître que ceux de la Religion Prétendue usent en telles affaires de plus grande prudence que nous, n'admettant même aux Sacremens, que ceux qu'ils jugent pleinement instruits. Et lors du séjour de S. M. à Mantes, Barat, qui sous le feu Roi avoit toujours fait profession de Religion Catholique, Apostolique & Romaine, s'étant présenté à la Cene, le Roi le fit interroger par le Ministre, en la présence de tout le peuple, & trouvé incapable en leur doctrine, fut rejeté de la Communion. Falloit-il pas, comme les fautes & insolences de Cahier étoient publiques, aussi que la pénitence & réparation, en fût faite aux yeux de tout le monde ? ainsi que nous voïons de Philippe, Théodore, & plusieurs autres. Or, ses délits sont tous notoires, & si énormes, qu'ils ne peuvent être expiés d'aucune pénitence, & semble qu'il recherche l'Ordre de la Prêtrise, comme un asyle & franchise pour se garantir du supplice. Je laisse ses folles amours ; quelle plus grande tache que de voler & détourner les deniers destinés pour la nourriture des pauvres ? Je ne veux entrer en long discours : je dirai seulement avec Saint Hierôme, (*Hieron. Epist. ad Nepotianum*). *Amico quippiam rapere, furum est : Ecclesiam fraudare, sacrilegium est : Accepisse quod pauperibus erogandum sit, & esurientibus plurimis & aliquid inde subtrahere, omnium prædonum crudelitatem superat*. Ce seroit peu d'avoir tourné à son profit particulier les deniers des pauvres, mais d'avoir donné le pain destiné à leur nourriture, à des chevaux, c'est certes une impiété vraiment digne d'une ame damnée & desesperée. De dire qu'il n'y avoit point de pauvres de la Religion, ès lieux où il passoit, ce n'est pas une excuse valable. Quand les Peres parlent de l'aumône, entre autres Saint Cyprien & Saint Hierôme, (*Cypr. Epist. lib. 3. Ep. 6. & 10. ad Furiam & ad Demetriadem*) ils admettent un choix à la vérité, & disent, qu'il faut faire bien à tous : *Maximè vero domesticis fidei*. Puisque Cahier faisoit profession d'une Religion, j'eusse trouvé tolérable, qu'il eût préféré ceux de sa Secte, *quasi domesticos fidei*. Mais en défaut d'iceux, avoir donné leur pain à des chevaux, laissé mourir de faim une infinité de pauvres ames, c'est une impiété contraire à l'intention de Madame, qui n'a jamais entendu que ses aumônes fussent restreintes entre ceux de la Religion seulement, mais également distribuées sans distinction.

distinction. Intention certainement louable, & pleine de piété, conforme à l'Ordonnance de ce grand Evêque de Constantinople, Atticus, remarquée par Socrate. (*Soc. Hist. Eccl. 7. c. 25. & Hist. Tril. 12. c. 2.*) Lequel envoiant à Calliopius, Prêtre en l'Eglise de Nice, quantité de deniers pour distribuer aux pauvres, lui écrit en ces mots. *Noli igitur vel Religionem in hac parte considerare, sed unam tantummodo rem observa, ut nutrias indigentes, nec cogites si quæ nostra sunt sapere non videntur.* Ces Apostats qui a préféré son cheval aux Fideles de notre Religion, qu'en pouvons-nous attendre que de l'aigreur, des partialités? Et je vous prie considérer son geste, son visage, cette parole arrogante, ce port plein de faste, montre certainement une ame jettée hors du siege de la raison. Quoi, cette grande chevelure, cette barbe touffue mal ordonnée, que montre-t-elle autre chose, qu'une ambition feinte, couverte du manteau de simplicité? Le geste & le maintien, est le miroir de l'ame. Saint Ambroise remarque, *Off. 1. c. 18.* n'avoir pas voulu recevoir in Clericum, un jeune homme que l'on lui recommandoit, *quod gestus ejus plurimum dedecoret: &* ajoute, avoir éloigné de sa présence un autre, *quia velut quodam insolentis incessus verberare, oculos ejus feriret.* Ce grand personnage, avoit assis son jugement sur la mauvaise façon de l'un, & sur l'arrogance de l'autre. Il n'y fut pas trompé: l'un & l'autre (dit-il) abandonnerent l'Eglise. Afin que la perfidie de l'esprit parût telle, comme elle étoit dépeinte par le visage, l'un embrassa l'Arianisme, l'autre pendant la persécution, *Sacerdotem se negavit.* Croiez (& Dieu veuille que je sois mauvais Prophete) à la moindre secousse de la fortune, ou changement des affaires, il retournera à son vœuisselment, ainsi que le Ministre Desrosiers, lequel après la saint Barthelemi, estimant toutes choses désespérées pour son parti, se rangea du nôtre, fut avec Maldonat, envoyé vers la Dame de Bouillon, & depuis la liberté de respirer ayant été donnée à ceux de la Religion, se retira du Royaume, sur abjuration entre les siens. Il s'étoit jetté avec nous, comme à l'abri, pendant la tempête publique, & jusqu'à ce que le calme & bonnace apparût. Ce qui me fait soupçonner, le même en Cahier, étant son naturel ambitieux, & le peu d'ardeur qu'il porte à la Religion. Les paroles par lui tenues avec le sieur de la Rocheguyon, depuis un mois, servent d'un témoignage très assuré. Car étant tombé en discours sur la conversion, il l'oublia tant de dire, que la Religion du Prince étoit le seul exemplaire, auquel le doi-

1595.

CONVERSION
D E PIERRE
CAHIER.

vent conformer les Sujets. Quel zele , quelle Religion mon Dieu ! Que la chose du monde la plus noble & entiere , laquelle seule nous rend Chrétiens , dépende du jugement douteux & incertain des Princes , qui sont souvent les plus métifs & ambigus en leur créance ? Si la persécution se présente , de quel vilage l'attendra-t-il ? de quelles paroles exhortera-t-il le Peuple à la constance ? quel art , quelle souplesse d'esprit pourra conduire ses pas , à la suite d'un guide si déréglé & dévoié ? Nos Peres ont condamné comme Herétique , un Basiliens , qui disoit , que sans scrupule , pendant la persécution , l'on pouvoit indifferemment dénier sa foi. Et sous l'Empire de Philippe , fut condamnée une Secte d'Herétiques , appelée Elcesaites , contre lesquels a écrit Origene , qui soutenoient , que l'on n'encouroit aucun crime , abjurant sa foi pendant la persécution , d'autant que la foi , disoient-ils , peut bien subsister au cœur , étant déniée de bouche. Jugerez-vous autre la doctrine de Cahier ? La Religion du Prince , dit-il , nous sert de regle. S'il se présente un Prince infidele , de quel côté inclinera Cahier ? Fera-t-il comme Ecebolus ? Composera-t-il un Alcoran , autre que Sergius ? Que faut-il donc penser de tant de millions d'ames , qui ont scellé leur doctrine de leur sang ? La Constance d'une femme Chrétienne fit cesser la persécution sous Valence , allumée en Edesse , Ville de Mésopotamie , qui eut autrement , par une mollesse de gens semblables à Cahier , embrasé & consommé tout l'univers. Si la maxime damnable de cet Athéiste eut été suivie , c'étoit fait à présent de la Religion Catholique. Lorsque le Roi parvint à la Couronne , il tenoit la Religion en laquelle il avoit été nourri ; toutes apparences faisoient pour établir sa créance , & nous y faire condescendre. L'intégrité de sa vie , la grande prospérité de ses affaires , une bénédiction toute évidente de Dieu , qui l'avoit par ses ennemis mêmes établis au trône Roïal. Nous nous roidîmes alors , lui fîmes nos très humbles remontrances ; il reçut les larmes & supplications de ses Sujets , & se fit instruire. Si tous eussent été mols & tièdes comme Cahier , il falloit abandonner le gouvernail. Le Marinier en la tempête disoit à Neptune , O Dieu ! tu me sauveras , si tu veux , tu me perdras ; si tu veux , si tiendrai-je toujours droit mon timon. Quelque vent , quelque orage qu'il se présente , il faut toujours avoir droit le timon , appuyé ferme en sa créance , sans s'ébranler. Le respect de la grandeur , la splendeur de la pourpre , ne doivent éblouir les yeux de notre foi. La

fleur de l'herbe nommée Tripolion par Dioscoride, change trois fois de couleur en un jour, selon que le Soleil se leve, se hausse au midi, & se couche. Cahier & ses semblables se changent non trois fois en un jour, mais mille & mille fois, selon la Religion de leur Prince. Mais ne croiez pas que le respect du Roi, & le desir de la paix, l'ait ainsi fait changer; c'est le seul désespoir, & desir de s'accroître. Ce seroit peu, si le changement seul étoit à craindre à Cahier; mais je prévois des accidens plus grands, dont l'issue ne nous peut être que funeste. Que peut son entrée nous apporter, qu'une semence de contentions, de divisions, de partialités? Ses actions passées, doivent servir de jugement pour l'avenir. Quel a-t-il été entre les Ministres ses Confreres? Je tiens pour certain, qu'il est capable de mettre toute l'Eglise en combustion: car comme il a l'esprit flottant & douteux, il n'y a journée qui ne donne nuisance en lui, à quelque monstre d'opinion. En ces accidens, vous savez quelle est la face de l'Eglise, combien d'ames se débauchent, & comme nos mœurs sont corrompues. Il n'est si mauvais train qui ne s'embrace, & soutenu par un Chef opiniâtre & mutin comme Cahier, pourroit causer une révolte périlleuse en l'Eglise. Pendant les contentions des Arriens & Orthodoxes, naquirent les Macédoniens Hérétiques, condamnés par les uns & les autres, ainsi que les Maximianistes, sous les divisions des Catholiques & Donatistes. Il n'y a aujourd'hui que deux partis en ce Roiaume, des Catholiques & Prétendus Réformés. Je m'imagine déjà une troisième Secte, plus dangereuse que les premières, qui fera cause de grands troubles. Le nom qui sera donné selon le temps, les uns les appelleront Athéistes, les autres Cahieristes: bref, selon la diversité des goûts, la dénomination en sera faite: ce qui ne peut tourner qu'au grand blâme de l'Eglise, & vaudroit mieux que Cahier dès maintenant fût en l'eau, que d'en attendre le scandale. Je crains de vous ennuyer sur telles particularités, il n'est besoin de discours où la chose parle d'elle-même. Que peut-on esperer d'une ame eshontée, puante, infecte, comme celle de Cahier? Le livre par lui divulgué, pour être mis en lumière, n'est-ce pas un témoignage irréprochable de son impure & détestable vie? Cette pollution d'esprit & de corps a donné lieu à sa destitution, & nous le recevons? Or, d'autant que je suis tombé sur ce livre, permettez-moi je vous prie, que je vous en touche quelques maximes comme en passant, & sans m'y arrêter, afin que par la force de la vérité,

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

vous dépouilliez l'opinion qui trop légèrement vous a été empreinte. Il dit, que la paillardise n'est point défendue, ains la seule pollution; que la simple fornication n'est point péché, que l'homme hait toujours celle avec laquelle il a premierement affaire; que les bordeaux doivent être établis. Paroles vraiment dignes d'un Apostat, tel que Cahier, qui n'a autre Dieu & Religion que sa concupiscence, qui combat contre la Loi de Dieu, contre l'honnêteté publique, contre la tradition des Saints Peres. Que la terre ne s'est-elle ouverte, pour recevoir en ses gouffres l'Auteur de telle impiété! Non, non, les hommes ne seront point vengeurs de tels blasphêmes; il faut que le foudre céleste tombe sur cette tête maudite, pour servir de terreur à la postérité. L'injure est faite à Dieu, lui seul en fera la vengeance. Tous les esprits des hommes conjurés ne sauroient inventer un supplice condigne à l'atrocité de ses démerites. La parole, disoit un Ancien, est l'ombre de l'effet; que jugerons-nous de la vie & des actions secretes de celui, dont les paroles, dont les écrits, dont les actions publiques sont si diffames & honteuses? La chasteté a toujours été l'une des principales fleurs de l'Eglise; & lorsque les ennemis conjurés de l'Eglise ont voulu toucher la vie des Evêques, qu'ils reconnoissoient d'ailleurs irrépréhensibles, ils leur ont objecté la seule paillardise, témoin l'accusation intentée par les Arriens, contre Eustathius Evêque d'Antioche, & depuis contre Saint Athanase au Concile de Tyr; témoin Vincentius & Euphrates, accusés par Onager, à la suscitation de Stephanus Arrien. *Theodor. 1. 20. Hist. trip. 2. c. 24. Rufin. lib. 1. c. 16. 17. 18. Theod. lib. 1. 2. c. 30. Theod. 2. c. 9. Hist. trip. 4. c. 25.* Et quand quelqu'un s'étoit tant oublié, que de se laisser emporter à la volupté, le zele des Peres étoit tel, qu'ils estimoient ne devoir onques après être reçu à la Communion de l'Eglise, comme témoignent Saint Cyprien & Saint Augustin. *Cyprien Ep. 2. lib. 4. August. in Epist. Vid.* Et une des accusations proposées contre Macedonius, cause de sa condamnation, fut d'avoir reçu à la Communion de l'Eglise, un Clerc auparavant surpris en fornication. *Socrat. 2. c. 42. Hist. Eccl. 5. c. 38.* Or, comme ils étoient fort zélateurs de la chasteté, aussi ne s'éloignoient-ils pas seulement de l'effet, mais en évitoient le simple soupçon, tant qu'il leur étoit possible; de sorte que Léontius, étant simple Prêtre de l'Eglise d'Antioche, se coupa les parties naturelles, afin de lever le soupçon qui pouvoit naître de sa demeure avec Eustolia. *Socrat.*

2. c. 26. *Hist. trip.* 5. c. 38. Que dis-je du soupçon ? ils évitoient toutes les occasions qui les pouvoient faire détourner de l'honnêteté & chasteté requise en leur vacation, comme nous voyons en ce que Nectarius, Evêque de Constantinople, abolit la Confession auriculaire, laquelle depuis n'a été reçue en l'Eglise Orientale : d'autant qu'un Diacre, sous couleur de Confession, avoit abusé d'une femme. *Socrat.* 5. c. 19. *Hist. trip.* 9. c. 35. Or, combien Cahier est-il éloigné de cette pureté ? Comment pourra celui prêcher la chasteté, duquel les mœurs prêchent la paillardise ? Faudra-t-il que de nos Temples sacro-saints, il fasse le bordeau de son impure langue ? Je vous prie peser ces maximes, voyez combien elles sont éloignées de la parole de Dieu, & ne sont à autre but, que pour troubler le repos des plus entières familles, & faire que le vice jusqu'ici restreint sous la rigueur & sévérité des loix, paroisse en public, triomphe des bonnes mœurs, & tienne comme captive la vertu. Car les Peuples étant imbus de cette doctrine, que la paillardise n'est point vice, n'est point punie par la parole de Dieu, c'est fait de l'honnêteté publique : ce ne fera plus que paillardises, adulteres, bordeaux, & pour dire en un mot une confusion générale. Méchant Apostat ! tu n'es pas content de publier tes blasphêmes, il faut que tu imposes à la parole de Dieu, dont je te puis convaincre en un moment. Tu dis que par la Loi ancienne des Juifs, la paillardise n'est point défendue : c'est ignorance & calomnie : la Loi y est expresse au Deuteronomie, *chap. 23. v. 17.* où il est dit, qu'il n'y aura aucune Putain entre les filles d'Israel. Peut-on desirer un texte plus précis que celui-ci. Pour en détourner la force, quelques-uns, Sectateurs de cet Athéiste, ont été si effrontés de dire, que le mot Hébreu *Kedescha* ne se doit prendre pour une Putain ; ce qui est faux, car il vient de *Kedes*, qui signifie apprêter ou être prêt, ce qui se rapporte aux Putains, d'autant que telles femmes sont prêtes & exposées à la paillardise de tout le monde ; ce qui se confirme par l'histoire de Juda, qui est au Genèse, où le mot *Zonah* & *Kedescha* sont confondus & pris en une même signification. Quant à la peine, elle est prescrite au verset suivant, où il est dit, que le prix de la Paillarde ne sera porté, ni offert au Seigneur, estimant (comme dit le Paraphraste Chaldaïque) qu'à tout le moins cette honte & ignominie devoit être faite à la femme lubrique, afin qu'elle ne se pût prévaloir du gain de sa mauvaise & honteuse vie. *Voi Philon au traité qu'il a fait sur ce vers. v. Deeret. dist. 90. c. ablationis.*

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

1595.
CONVERSION
D E PIERRE
CAHIER.

Et si nous croïons Joseph, *Joseph. antiq. lib. 5. c. fin.* elles étoient tellement odieuses, que le mariage leur étoit interdit. Philon, Juif, *Phil. lib. 1. de legib.* passe bien plus outre : expliquant les Loix particulieres ; car après un long discours contre l'impudicité de telles femmes, & avoir touché les raisons pour lesquelles elles étoient chassées des Républiques des Juifs, il ajoute, partant une telle femme, comme une peste & tache publique, sera lapidée; d'autant qu'elle a abusé des dons de Nature qu'elle devoit avoir ornée de vertus. Il y avoit donc la peine de lapidation, ensemble celle du feu, comme il sera touché ci-après. Faut-il aucun témoignage plus clair, pour montrer la défense & peine de la paillardise ? Cahier ajoute que le précepte *οὐ μοιχεύσεις* ne s'entend que de certain péché ; & que *μοιχεύειν* vient de *παρὰ τὸ μῶτον χεῖν*, *quod est humidum fundere, quod solum accipiendum affirmat, de eo qui digitis semen suscitatur* : voïez la saleté de ces paroles. Mais cette ignorance est aussi crasse que la premiere. Dans quel auteur a-t-il trouvé cette étymologie & propriété de mot ? Certes cette étymologie ne tombera jamais en l'esprit d'homme tant soit peu versé en la langue Grecque, & est un vrai songe d'ignorant, & ne se peut confirmer par aucune autorité que de l'ineptie de Cahier. Il n'y a celui qui ne sache, combien cet acte est détestable, & comme tel, réprouvé par les Païens, même par Martial, duquel je ne veux représenter les paroles, de peur d'offenser les oreilles chastes.

Mais que le mot *Mæchari* doive être restreint à cette signification particuliere, il n'y a point d'apparence, & se pourroit montrer par la collation d'infinis lieux, tirés des anciens livres ; mais ce seroit en vain, nous avons le consentement de l'Eglise, qui a compris sous ce mot toutes sortes de copulations & conjunctions hors le mariage, mêmes celles des femmes publiques. Lactance, *Lib. 1. chap. 23.* *Non tantum*, dit-il, *alienis toris quæ attingere non licet, verum etiam publicis vulgatisque corporibus abstinendum Deus præcepit.* Et Saint Ambroïse, *lib. 2. des Patriarch. chap. 11.* se moque de quelques-uns de son temps, dissolus & perdus, semblables à Cahier, qui disoient, que le seul adultere étoit défendu ; que l'usage des Putains étoit licite, vu que par la Loi de Dieu, dit-il, il n'est loisible à l'homme & à la femme de se joindre qu'en légitime mariage. Pareillement l'erreur des Béguines a été condamnée par les Papes. *Clem. ad nostram, de hæret. in Clement.* qui disoient, la copulation de l'homme & de la femme n'être péché, d'autant qu'el-

1595.

CONVERSION
D E PIERRE
CAHIER.

le procede d'un appetit , auquel l'homme est poussé par la nature. Quel témoignage plus clair peut-on desirer, sinon pour ceux qui ont le jugement & la raison naturelle du tout éteinte? J'abuserois de votre patience , si plus long-temps je m'étendois sur ce sujet. Pour confirmer son dire , il dit , qu'entre les Juifs , les Paillardes étoient reçues impunément ; se sert de l'exemple de Juda , qui eut affaire avec Thamar , sa Bru , déguisée en Putain. *Genes. 29.* Mais de ce lieu nous tirons le contraire. A la vérité il appert bien qu'il y avoit des Putains , ne s'ensuit pas toutesfois qu'elles fussent tolérées , en ce premierement que Juda aiant envoyé un bouc pour retirer les gages qu'il avoit baillés à Thamar , & voyant qu'elle s'étoit absentée , qu'elle les garde , dit-il , & n'en faisons aucune autre poursuite , de peur que ne nous rendions ridicules & en mépris. Et par après aiant Juda connu que Thamar étoit enceinte , il commanda que pour peine elle fût brûlée , dont l'on tire deux conséquences : la premiere , que c'étoit chose honteuse entr'eux , voire avant la Loi ; que la paillardise est sujette à reproche , même aux hommes. La seconde , que la peine de la paillardise étoit le feu. Quant à l'exemple qu'il allégué de Salomon , dont il veut conclure , que n'aiant condamné les Paillardes , ains simplement connu de leurs différends , qu'elles étoient tolérées , il est à propos ; d'autant que l'Ecriture , 3. *Reg. 3.* ne dit pas , que ce fussent Putains ou Paillardes , ains use du mot *zonach* , qui signifie en ce lieu-là , *non meretrices , sed cauponas*. C'étoient des femmes qui faisoient profession de vendre des vivres indifféremment à toutes sortes de gens , dont les maris étoient pour lors absens. Et telle est l'interprétation du Paraphraste. Il me seroit fort facile de confirmer ce point par l'autorité de plusieurs , qu'il n'est besoin de représenter , à vous qui avez une parfaite connoissance de l'antiquité , & des choses plus cachées. Il ajoute que Jesus - Christ ne condamna pas la Paillarde à mort. A quoi la réponse est facile : premierement , il est certain que telles sortes de gens , dont la hantise & fréquentation est périlleuse , étoit tolérée pour lors , non pour aucune licence accordée par la Loi , mais par la corruption du temps & connivence des Pharisiens. En second lieu , qui ne sait combien que Jesus-Christ fût fils de Dieu & Roi de tout le monde , toutesfois il ne vouloit entreprendre sur ce qui étoit de la juridiction ordinaire. Mais c'est mal-à propos que tel exemple est mis en avant , vu qu'il n'est question d'une simple paillardise ,

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

ains d'un adulateur ; & Jesus-Christ , non tant pour excuser le vice , que pour toucher au doigt la mauvaise vie des Juifs , leur dit : que le plus net d'entr'eux jettât la premiere. Il se voit donc clairement combien est maudite & méchante la doctrine de cet Apostat , en ce qu'il dit que la simple fornication n'est pas vice. Ce qui ensuit en son discours , combien mérite-t-il de bourreaux , de tortures , de gibets ? L'homme , dit-il , hait toujours celle avec laquelle premierement il a eu affaire. D'où procede cette doctrine , sinon du Diable ? d'une ame enivrée aux délices , nourrie en l'école de Sardanapale & d'Aretin , voire des plus abominables & abandonnés. A quoi peut-elle tendre , sinon à détourner les esprits de la jeunesse , & faire que ceux qui devoient réserver leurs appetits , leurs corps & leurs esprits entiers à l'espérance d'une couche conjugale , s'abandonnent auparavant , & perdent l'honneur & vigueur de leur jeunesse ? De cette doctrine maudite & méchante , est sortie la résolution qu'il prend , sur le rétablissement des bordaux. Pour à quoi parvenir , il se sert de l'exemple de quelques Républiques qui les ont tolérés , & de l'autorité de Saint Augustin , qui dit , que si les bordaux sont ôtés , tout le monde sera rempli de paillardise. Mais cette vilainie & ordure publique aiant été éteinte & abolie par nos Loix ; la vouloir faire revivre , qu'est-ce autre chose qu'accuser la sincérité , la pudeur , la piété de nos Peres ? A la vérité plusieurs Républiques ont toléré les bordaux , mais destituées de la crainte de Dieu. La Religion Chrétienne , guidée par des regles plus véritables & certaines , a rejetté tels lieux comme abominables , & introduits à la ruine & perte des ames. Que dis-je , les Chrétiens , les Païens mêmes ont bien montré , qu'ils ne les recevoient que par une simple tolérance ; en ce qu'ils ont voulu les femmes abandonnées à telles cupidités , être distinguées d'avec les autres par le lieu de leur demeure & par l'habit. Car entre les Romains , tels lieux destinés pour le plaisir étoient hors la Ville , afin que la compagnie & fréquentation des femmes adonnées à ce vice , ne corrompît comme par une contagion la vie des femmes sages & pudiques ; qui est la raison pour laquelle le Temple de Venus fut bâti hors de la Ville , *ut non infuisceret in urbe adolescentibus seu matribus familiarum venerea libido* , ce dit Vitruve , *lib. 1. de archit. cap. ultim.* Et ont été tels lieux entre nous appelés Bordaux , à cause de leur situation ordinaire , qui étoit le long de la riviere , comme l'on recueille de Quintilian

tilian. *De clam.* 340. en ces mots : *Fortasse etiam natus est ingenuus , fortasse raptus ex aliquo littore pretextam fortuna reddidit ;* & Seneque en la 2. controverse. *Castam te putas ; quia invisa meretrix nuda in littore stetit ad fastidium emptoris omnes partes corporis & inspectæ & contrectatæ sunt.* Quant aux habits des Pailardes, distincts d'avec ceux des femmes honnêtes, les Livres des Jurisconsultes en sont remplis, *l. Item apud Labeonem §. si quis. de injur. l. mimæ. C. de Episcop. aud.* Et Saint Jérôme a remarqué que leurs cheveux *erant fulvi*, *Hieron. in Helvidium. Tertulian. lib. de cultu*, leurs robes pareillement étoient plus courtes que les autres, & de couleurs diverses, afin qu'elles pussent être reconnues, ainsi qu'entre les Athéniens, au rapport de Suidas ; & entre les Lacedemoniens, au dire de Clement Alexandrin. Nous voions en outre, que l'on mettoit sur elles de grands impôts, qui étoient comme une peine de leur impudicité. Ce qui fut pratiqué par l'Empereur Caligula, depuis ôté par Alexandre Severe. La liberté de faire testament leur fut pareillement retranchée sous Domitien. Et quand elles s'adonnoient à cette honteuse vie, elles étoient contraintes de changer leur nom, de peur que toute la famille & alliance n'en remportât le blâme. L'antiquité nous témoigne une chose bien plus honteuse, à savoir, qu'elles portoient à leur front leur nom écrit, ensemble le prix auquel elles s'abandonnoient. Et tant s'en faut que la liberté fût si grande, comme ce méchant la veut dépeindre, il n'étoit pas loisible à toutes femmes, je ne dis pas de fréquenter les bordaux, mais de mener vie deshonnête & impudique. Il falloit, avant de s'en entremettre, qu'elles fissent enregistrer leur nom devant les Édiles, & déclarassent la profession d'impudicité qu'elles vouloient suivre. Et certainement ces lieux étoient tant odieux, tant détestés des femmes pudiques & chastes, que quand les tyrans les desiroient punir d'un supplice plus cruel que la mort, ils les condamnoient de passer leur vie au bordau, comme nous voions l'exemple remarquable d'une femme Chrétienne, dans Abdias Babylonicus, au premier livre, & depuis en Ste. Agnes & plusieurs autres. *D. Ambro. serm. 90.* Or que les bordaux aient été tolérés par les Païens, non-seulement en lieux publics, mais depuis en maisons particulières, les Jurisconsultes le témoignent, *l. Ancillarum parag. fin. ff. de petit. hered.* Mais la Religion Chrétienne ne les a jamais avoués. C'est pourquoi Saint Jérôme écrivant à Oceanus, disoit qu'il y avoit grande différence entre les Loix de Dieu &

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

1595.
CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

celles des Païens, & que la bride a été lâchée à l'impudicité, & les bordeaux établis par César, non par Christ; par Papinian, non par Saint Paul. Et qui pourroit représenter ce que les Anciens ont déclamé contre cette vilainie ? *Sozim. lib. 2.* Les Chrétiens, qui du commencement vivoient entre les Païens, nourris à telles dissolutions, les ont tolérés. Mais pour les châtier & punir, leur imposoient de grands tributs : ce qui s'en levoit *vocabatur Meretricium*, ainsi que nous apprenons de S. Augustin. Les Grecs anciens l'appelloient τὸ πορνικόν. *Sozime Historien de grand renom, témoigne au deuxieme livre, que Constantin imposa un tribut sur toutes choses & personnes généralement quelconques, & particulièrement sur les Putains, dit Chrysargryum, qui se paioit de quatre en quatre années dont il fut appelé, aurum lustrale. Tit. 1. lib. 11. C. de lustr. collat. & C. Th. tit. 1. lib. 12.* Evagrius & Nicephore forçent de montrer, que *Sozime, Païen, impose à Constantin attribuant l'invention de ce tribut, en haine de ce quelle pres des Empereurs il avoit embrassé la Religion Chrétienne. Evagr. lib. 3. c. 39, 40 & 41. Niceph. lib. 16. c. 40, 41, 42.* il n'est pas inconvenient qu'il ait imposé ce tribut aussi bien sur de telles femmes, comme sur toutes sortes de marchandises, & pour subvenir à ses grandes dépenses & profusions, qui lui furent même reprochées par l'Empereur Julien, soit qu'ayant embrassé le Christianisme, en un temps auquel tout le Sénat & presque tous les Officiers de l'Empire étoient Païens, il n'osa de plein, ou qu'il abolir ce qui étoit d'ancienneté établi entr'eux. Ce point est fort facile à croire, car il fut même contraint d'abandonner la Ville de Rome, se retirer à Bizance, depuis appelée Constantinople, de son nom, à cause des reproches & convices que lui faisoit le Sénat, pour le changement de sa Religion. *Sozim. lib. 2.* Ce tribut & impôt sur les Putains, combien que honteux & méchant, avoit en soi quelque apparence : c'étoit pour les détourner de leur mauvaise vie, par la rigueur & sévérité de l'exaction qui s'en faisoit. Mais enfin, comme honteux à la République, il fut du tout éteint par l'Empereur Anastasius ; & tous les papiers concernant cette forme de levée, apportés en la Place publique, & recherchés avec grande diligence, brûlés en la présence de tout le Peuple. *Evagr. & Niceph. ubi supra. Item. Zonar. tom. 3. in Anastasio.* Cedrenus passe plus outre que les autres qui ont écrit, & dit, que ce tribut fut supprimé par Anastasius, à la suscitation de quel-

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

ques Moines de Jérusalem, & de Timotheus Gazeus, homme très sage, qui composa une tragédie sur ce sujet. Or tout ainsi que le tribut sur les Putains a été aboli, aussi pareillement tous les bordaux ont été défendus, rasés & abbattus par l'Empereur Théodose, qui établit des peines particulieres contre les femmes adulteres, lesquelles, en cas de forfait, étoient auparavant recluses dans les bordaux, marque certainement de grande piété. *Socrat. hist. Eccles. 5. c. 17. Hist. trip. 9. c. 24. Cedrenus. Theodoret.* Les Ordonnances de France, aux Etats de Blois, les ont pareillement prohibés. Faut-il amener chose plus forte contre cet Apostat, que le rasement des bordaux, la suppression des tributs imposés sur les Putains? Si c'eût été chose tant nécessaire, les Empereurs, ces grands personnages assemblés aux Etats Généraux de ce Roïaume, les eussent-ils condamnés? Les Saints Peres qui vivoient lors, s'y sont-ils opposés? Ont-ils abandonné la cause de l'honnêteté publique? Certes ils ne manquoient de prévoiance, mais ils étoient conduits par la crainte de Dieu: & Cahier par l'esprit du Diable, & par le seul desir d'assoupir ses cupidités. Ce que je vous ai représenté, est peu au prix de la magnificence & piété de l'Empereur Justinian. Il y avoit en la Ville de Constantinople quantité de femmes asservies & retirées en un bordau, adonnées à une vie deshonnête; non à la vérité par force, mais pressées de la nécessité, n'ayant autre moïen de vivre, s'étoient soumises à des Maquereaux, qui recueilloient le fruit de leur jeunesse, les faisant abandonner à toutes personnes inconnues. Ce grand Empereur, & Théodora, sa femme, purgerent & abolirent ce bordau, racheterent ces femmes de servitude, & destinèrent un grand revenu pour leur nourriture. Et à cette fin firent bâtir un Monastere, auquel depuis se retirerent toutes celles qui desiroient se repentir, & faire pénitence de leur vie deshonnête; & appellerent ce lieu *μυτάνοιον*, comme qui diroit le Monastere des Pénitentes. Nous avons aujourd'hui entre nous quelque chose de semblable: cet Empereur pareillement, comme un chasteur, cassa tous les Maquereaux, exerça la rigueur des Loix contre ceux qui se laissoient emporter à une débauche & desordres, dont nous voïons les exemples dans Cedrenus & Zonares. Lequel jugerez-vous plus séant en l'Eglise Chrétienne, la pureté de Justinian, ou l'Athéisme, la pollution, la paillarderie de Cahier? Les Empereurs Romains ne sont pas seuls abjurez de cette vilainie; les Peuples de l'Afrique,

1595.
CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

jadis abandonnés à toutes sortes de délices & voluptés, ont enfin éloigné d'eux les Putains, & chassé non point le nom pour un temps, mais ils en ont banni l'effet pour jamais. Les Goths ont embrassé la chasteté, comme une vertu particuliere, n'ont jamais toléré un paillard ou adultere. Ce que témoigne Salvian, Evêque de Marseille, au septieme livre de la Providence, en ces mots : *Esse inter Gothos non licet scortatorem Gothum*. Et en un autre lieu, *Gothorum gens perfida, sed pudica est*. Je pourrois m'étendre sur plusieurs autres lieux que l'Histoire ancienne nous départ d'une main libérale. Mais ce seroit abuser du temps, sur une matiere certaine, & en laquelle nous sommes assistés de la voix publique. Ce que dessus n'est qu'un sommaire des longs discours, qui peuvent être étendus sur un si ample & fertile sujet. Et d'autant que ce méchant a voulu couvrir & confirmer sa fausse doctrine de l'autorité de Saint Augustin, je toucherai le lieu entier qui est tronqué par cet Apostat, & y apporterai la réponse sommaire & véritable. Voici les mots au livre second. *De ordine cap. 4. Quid sordidius, quid decoris inanius, turpitudinis plenius, meretricibus, lenonibus, cæterisque id genus pestibus dici potest? Ausfer meretrices de rebus humanis, turbaveris omnia libidinibus*. Mais la tiffure du lieu montre clairement, que ce grand personnage n'a jamais approuvé absolument telles perditions, qu'il appelle pestes, pleines de honte & turpitude : au contraire, il les met au nombre des déformités publiques. Les écrits de ce grand personnage sont pleins de préceptes, d'exhortation à la tempérance & chasteté, contraires à cette doctrine. Ce lieu qui est comme une tache aux œuvres de ce Saint Evêque, ne doit détourner les esprits Chrétiens à telles dissolutions; car le Livre *De Ordine*, a par lui été écrit, avant qu'il ait été du tout instruit en la Religion Catholique, & lorsqu'il étoit encore Cathécumene. Il avoit par plusieurs années précédentes, été imbu de l'hérésie des Manichéens, & sa jeunesse emportée par la paillardise & toutes sortes de délices & voluptés, comme par un torrent, ainsi qu'il reconnoît par ses confessions : qui fait que je ne trouve étrange que cette belle ame, née pour servir de flambeau & de lumiere à l'Eglise, non toutesfois encore arrêtée, non du tout instruite aux mysteres & préceptes de notre Foi, ait tenu lors cette maxime. Et pour ne m'arrêter plus long-temps à ce discours, quand telle auroit été l'opinion de S. Augustin, seroit-elle valable pour établir entre nous cette peste, ce dé-

fordre , cette corruption ? Nous lisons les écrits des anciens Peres , non pour les suivre de nécessité , mais pour en juger avec liberté. Et pour parler avec Lactance , *non cum credendi necessitate , sed cum judicandi potestate*. Quoi ? la République des Juifs , qui n'a onques reçu telle abomination , a-t-elle été remplie de paillardise ? De quel esprit étoit poussé Clément Alexandrin , quand il élève tant l'honnêteté , la pudeur , la chasteté de cette République ? Et tant s'en faut que par l'abolition de tels lieux , la paillardise soit plus épandue ; qu'au contraire étant la liberté de paillarder restreinte , par les bordeaux défendus , chacun sera retenu sous la rigueur & sévérité des Loix , & contraint de vivre en la pureté prescrite par la parole de Dieu. A ce faut ajouter une raison , par laquelle je finirai , que les desirs de la jeunesse , bornés & arrêtés par la difficulté , sont excités & allumés par la facilité , voyant la porte avec impunité ouverte à la paillardise. C'est l'opinion de Saint Ambrroise , sur le *Psal.* 119. expliquant ce lieu du 6. des Proverbes : *Quis potest fovere carbones in suo sinu , ut non ardeat ? Quis , inquit , existimet meretrices foveri posse in civitate , ut juvenes non scortentur ?* Paroles certainement dignes d'être écrites en lettres d'or , pour servir de regle à ceux qui sont appelés à la conduite & maniement des Républiques. Cet Apostat , pour confirmer son exposition détestable , met en avant l'exemple de la Ville de Rome , en laquelle les bordeaux sont publiquement reçus du consentement du Pape. Exemple qui peut avoir quelque lustre devant les yeux du populaire ignorant , emporté au seul éclat de ce nom Auguste & plein de Majesté : mais certes foible envers ceux qui ont quelque teinture aux bonnes lettres , ou connoissance aux affaires du monde. Et qui ne fait les changemens en la Ville de Rome sur ce sujet , selon l'inclination des Papes : les Ordonnances & Constitutions desquels ne peuvent apporter aucune conséquence au prejudice de la Loi de Dieu. Vous savez le zele que j'ai toujours apporté à la Religion Catholique , Apostolique & Romaine. Quant à la Hiérarchie , je reconnois ingénument que j'en ai toujours été capital ennemi , & ne puis penser que ce faste & arrogance des Papes , par lequel ils s'élèvent sur les Princes de la terre , l'avarice & paillardise qui leur est comme naturelle & péculière , ne soit une marque infailible de l'Antechrist , qui a pris son siege en la Ville capitale , pour se faire adorer au lieu du Fils de Dieu. Je ne me veux étendre plus avant ,

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

plusieurs de notre temps ont traité cette question avec honneur & dignité. Qui ne fait en outre, combien de tout temps a été détestable, maudite, méchante la vie du Peuple Romain? *Vitiositas & impunitas quasi germanitas quædam est Romanorum hominum, & quasi mens atque natura; quia ibi precipuè vitia, ubicumque Roma.* (C'est le texte de Salvian au 6. livre de la providence. Ce débordement général, s'est spécialement arrêté au luxe & paillardise, non-seulement restreinte dans le secret des maisons particulières, mais publiquement représentées au théâtre, avec des actions & mouvemens effeminés & honteux, pour enseigner & duire le Peuple à toute sorte de paillardise, tant leur naturel étoit enclin à cette abomination. Les livres des Anciens sont remplis de plaintes contre tels scandales, entr'autres Tertullian, & Saint Cyprien en ses Epîtres. *Tertull. lib. de spectac. Cyprian. lib. 2. Epist. 2. & lib. 1. Ep. 10.* Quant à la Sodomie, vice comme particulier à ce Peuple, elle leur est même reprochée par Saint Paul & Salvian fort élégamment, au 7. liv. *Ad Rom. cap. 1. Quid, rogo, fieri illic prodigiosius potuit? In urbe Christiana, in urbe Ecclesiastica, quam quondam doctrinis suis Apostoli instituerant, quam passionibus suis Martyres coronarant, viri in semetipsis fœminas profitebantur, & hoc sine pudoris umbraculo, sine ullo verecundiæ amictu: ac sic, parum quasi piaculi esset, si malo illo malorum tantorum inquinarentur auctores, per publicam sceleris professionem, fiebat etiam scelus integræ civitatis. Videbat quippe hæc universa civitas & patiebatur; videbant Judices & acquiescebant; populus videbat & applaudebat; ac sic diffuso per totam urbem dedecoris scelerisque consortio, etsi commune hoc omnibus non faciebat actus, communis omnibus favebat assensus.* Puis il ajoute une chose honteuse, certes, & qui montre la perdition extrême de ce Peuple: *Quis credere & audire possit convertisse in muliebrem tolerantiam vires, non usum suum tantum atque naturam sed etiam vultum, incessum, habitum, & totum quicquid penitus aut in sexu est aut in usu viri; adeo versa in diversum omnia erant.* Car le Peuple Romain s'est toujours tellement laissé posséder au Diable, que d'avoir non-seulement abusé des hommes par Sodomie, mais aussi par certaines sections, avoir changé l'usage ordinaire de leur nature en celles des femmes, pour iceux épouser, même publiquement; chose abominable & détestable devant Dieu & les hommes, qui ne peut être représentée par aucune assez grande atrocité de paroles. L'exemple

de Neron se voit dans Tacite, Suetone, Xiphilin, & de Heliogabale dans Lampride. Martial au livre 12.

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

Barbatus rigido nupsit Collistratus Apro
Hac qua lege viro nubere virgo solet :
Præluxere faces, velarunt flammea vultus,
Nec tua defuerunt verba Thalasse tibi :
Dos etiam dicta est. Nondum tibi Roma videtur
Hoc satis ? Expectas numquid & ut pariat ?

Il n'y a celui qui ne sache, combien est aujourd'hui grande la licence & le débordement en la Ville de Rome.

Urbs est jam tota lupanar ;
Mater & Aeneæ regnat in Urbe sui.

De sorte qu'à vrai dire, la Ville de Rome, qui devoit servir d'exemple d'honneur, de pudicité, est un bordeau général, d'autant éloigné de la pureté requise aux Chrétiens, comme les Papes se sont dispensés de cette pudeur & sincérité en laquelle ont vécu les Apôtres, desquels à tort ils se disent successeurs. C'est donc en vain que ce méchant, pour établir son opinion perverse & détestable, met en avant l'usage de la Ville de Rome, contre laquelle reclame la voix publique. Cahier jugeant que son livre ne pouvoit être approuvé d'aucun, que la condamnation en feroit aussi prompte que la lecture, que telles maximes ne pouvoient être maintenues qu'avec ceux qui ont du tout délaissé Dieu, dit qu'il le désavoue, qu'il n'en est point l'Auteur. Mais le contraire se tire par des présomptions fortes & violentes : car premierement le livre a par lui été annoté ; en second lieu, l'original présenté au Consistoire a été transcrit par son homme, sur une minute écrite de sa main. Et tout ainsi qu'en droit celui est présumé fabriquant de fausse monnaie, entre les mains duquel il s'en trouve quelques pièces ; & celui est jugé larron, qui se trouve saisi de la chose dérobée, *nisi laudent authorem*, aussi pouvons-nous avec beaucoup plus de raison, au sujet qui se présente, juger Cahier Auteur de ce livre dont il s'est trouvé saisi, s'il ne nomme l'Auteur ou celui qui lui a baillé. Depuis quelques jours en-çà, il a trouvé une ruse, & dit que ce livre a été composé par un nommé

1595.

CONVERSION
D E PIERRE
CAHIER.

Nicolas Perrot, qu'il a été imprimé à Venise & en Italien, il y a environ quarante ans ; & de fait, a représenté quelques exemplaires Italiens avec cette inscription : *Discorso del remedio delle publiche dissolutioni, di Nicolo Perroto*. Mais cette ruse est trop grossiere ; car tant s'en faut que le François, qui est es mains des Ministres, ait été tiré de l'Italien, qu'au contraire l'Italien a été pris sur le François, & a été cette version faite exprès depuis quelques jours, pour couvrir l'honneur de cet Apostat ; aussi l'impression n'est point de Venise, elle est fraîche & récente, & de Paris, les caracteres & le papier le montrent assez, ensemble la façon d'écrire & les termes. Joint qu'il ne se trouve aucune mention de ce Nicolas Perrot, dans tous ceux qui ont écrit de telles matieres, & est un nom fait à plaisir. Mais quand le livre auroit premierement vu la lumiere en langage Italien, & sous le nom de ce Perrot, Cahier sera-t-il moins coupable ? la translation par lui faite en langue Françoisse, n'est-elle pas une expresse approbation ? Nous lisons dans Ammian, au 28. livre, *Lollianum, primæ lanuginis adolescentem, convictum codicem noxiarum artium, nondum per ætatem firmato consilio descripsisse, traditum Phalangio Beticæ consulari cecidisse funesta carnificis manu*. Un jeune enfant, auquel la foiblesse de l'âge pouvoit donner excuse, est mis à mort, pour avoir par imprudence transcrit un livre de Magie. Que dirons-nous de Cahier, qui a, non point en la foiblesse de son âge, mais lorsque par le maniement de la sainte Ecriture, son esprit devoit être plus élevé à l'observation des choses célestes ; qui a, dis-je, non-seulement écrit, ains tourné en langue vulgaire un livre tant damnable & pernicieux ? a expliqué les mots les plus lascifs & dissolus, qui ne peuvent être connus qu'à ceux qui en ont la pratique ? Ce seroit peu de l'avoir tourné, mais l'avoir baillé pour imprimer, l'avoir dédié à Messieurs de la Cour du Parlement, n'est-ce pas l'effet d'une ame du tout perdue & désespérée, afin de donner cours & autoriser la publication sous la franchise du nom de la plus auguste & célèbre Compagnie du monde ? Quel Auteur nommera-t-il de cette prétendue translation, & de l'épître dédicatoire ? Ce ne sera pas *Nicolo Perotto*, le temps & le langage n'y peuvent convenir ; dont il s'ensuit qu'il est Auteur & Approbateur de tel blasphème. Si sa mauvaise volonté n'eût été prevenue, par la prudence de celui auquel il avoit commis cet écrit, c'étoit une coupe présentée au Peuple pour s'enivrer, un venin letiferé pour conduire un million d'ames

à

1595.

CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

à la mort ? Quel jugement donc assiégerons-nous sur cette conversion , sinon qu'ayant été déposé pour une cause juste & légitime , & pour sa méchante & détestable vie , il s'est retiré devers nous , afin d'éviter l'attente d'une plus rigoureuse censure ? Pour excuse , il dit , qu'il avoit communiqué ce livre , afin de donner moyen de réfréner l'appétit & les cupidités de celui auquel il le communiquoit. N'est-ce pas vraiment donner du poison au malade , au lieu d'un salubre médicament ? Sinon qu'il veuille dire , que par le moyen des bordeaux & licence telle qu'il la propose , par un exercice continuel , les corps étant matrés , alors faute de puissance plutôt que de volonté , on s'abstient de la compagnie des femmes. Saint Jérôme , vrai exemplaire de piété & de sainteté , se plaignoit que plusieurs fois étant au désert en solitude , éloigné de toute compagnie , ayant les membres rudes & hérissés du sac & de la haire , en larmes & gémissemens ordinaires , ne buvant en ses languissantes foiblesses que de l'eau froide , n'ayant autre compagnie que les scorpions & bêtes sauvages , il lui sembloit être parmi les délices de Rome ; les danses des filles lui venoient en mémoire , sa face étant toute pâle de faim , toutesfois en ce corps froid , son ame s'embrasoit du desir , & les seules ardeurs de la concupiscence bouilloient devant lui , de qui déjà la chair étoit toute morte. Si en une vie si austere , en une chair matrée par la rigueur d'une si longue abstinence , la seule souvenance des délices passées , à causé tant d'assauts & d'allarmes , que pouvons nous attendre de cet Apostat ? lequel d'une vie étroite & pleine de rigueur , telle que nous sommes contraints reconnoître entre les Ministres , passe en notre Religion pleine de liberté , où la porte est impunément ouverte aux voluptés & aux délices. Si sous la sévérité de cette premiere discipline , il a écrit en faveur des bordeaux & de la paillardise , qu'en pouvons nous à présent espérer , que l'effet ? Si la maison & la présence de la plus sage , plus chaste , plus vertueuse Princesse du monde , n'a pu retentir en bride l'audace & la témérité , quelles bornes pourra-t-elle maintenant prendre ? Il a certes montré quel étoit son but , car ayant été chassé par les Ministres , au lieu de se ranger en quelque honorable maison , afin de s'enivrer aux délices , il s'est retiré en un cabaret , rue de la Huchette , bordeau signalé , où il a été l'espace de plus de trois mois , prenant ses repas ordinaires avec le Juge de Coulon , qui est un des plus grands Sorciers & Magiciens qui soient

1595.
CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

sous le Ciel ; n'ayant amitié ou société plus étroite , qu'avec l'Empirique l'Estoille , qui ne crut oncques en aucune chose , moins qu'en Dieu. La vie de Cahier a été autrefois tachée pour la Magie & Sciences occultes , auxquelles il s'est fort adonné ; rémoins les confections de nativités si fréquentes , & les jugemens par lui tant célébrés , rendus au feu sieur de la Rochefoucaut , sur l'issue du siege de la Rochelle , & du voiage du sieur Strosse en Afrique. Jusqu'ici ce n'ont été que plaintes , appuyées sur simples conjectures ; mais la fréquentation & domesticité de ces deux hommes , est une preuve certaine , dont je vous pourrois toucher les effets , si la honte & l'atrocité ne m'en détournent. Quoi que ce soit , ayant pour les premices de sa conversion accueilli une maladie , qui l'a tenu entre les mains des Barbiers l'espace de six semaines , il s'est , à la vérité , retiré en un autre lieu ; mais voyez quelle a depuis été sa forme de vivre : comme il est adonné à son ventre , il se jette effrontément tous les jours à la table de Monseigneur le Révérendissime Cardinal , ou de Monsieur du Mans , son parain , lesquels il dit en toutes compagnies , être de tous les Ecclesiastiques les plus assurés Catholiques , d'autant (comme j'estime) qu'ils tiennent la meilleure table , & sont les plus éloignés de la parcimonie & jeûnes des Ministres. Si quelquefois la table de ces deux bons Prélats lui défaut , avec impudence il entre chez ceux avec lesquels il espère faire meilleure chere , les entretenant des vaines révélations , qu'il dit avoir précédé sa prétendue conversion , n'estimant pas qu'il y ait aucune autre plus grande félicité en ce monde , que d'étaier son ame d'un corps bien nourri , & mettre en pratique ses discours sur la restauration des bordeaux. Ne pensez pas , je vous supplie , que la nécessité le contraigne à cette turpitude : c'est une pure & honteuse avarice , qui le détourne du chemin de l'honneur. Car peu auparavant qu'il sortît du logis de Madame , il toucha la moitié des deniers procédens de la composition d'un Office de Maître des Requêtes , dont le Roi lui avoit fait don en faveur de Madame , & depuis peu encore a reçu quatre cens écus de Rouen , qu'il a mis en rente , sans plusieurs autres dons & libéralités immenses. Ces deniers ne sont que des appas pour ouvrir l'appétit à son avarice , qui ne se rassasiera jamais , que par la jouissance de quelque grande & riche Abbaïe , pour parvenir enfin à un Evêché : tel est son but. Je pourrois vous représenter la vie plus secrète de Cahier , qui seroit une histoire vraiment prodi-

gieuse, pour vous montrer qu'elle assurance nous pouvons avoir de celui qui a proposé son cheval aux Catholiques. Il suffit d'avoir touché le sujet de cette conversion, qui procède d'une pure avarice & désespoir de sa mauvaise vie, dont ne saurions nous prévaloir; & semble que telles gens, lorsqu'ils veulent goûter les délices, ou éviter la rigueur de leur discipline, se jettent devers nous, afin que leur scélérité (1), qui ne peut être tolérée par les Ministres, soit reçue & approuvée de nous, au grand scandale de l'Eglise. Si desirez de moi plus long discours, je vous en ferai part, lorsque je me pourrai dérober aux affaires ordinaires de ma vocation. Cependant aimez toujours celui qui est,

Votre plus humble & affectionné serviteur.

A Paris, ce premier Décembre 1595.

1595.
CONVERSION
DE PIERRE
CAHIER.

Avertissement.

LE Duc de Mayenne avoit dès le mois d'Octobre de l'an précédent commencé à chercher la grace du Roi; enfin il y fut reçu, rendant Soissons, Pierrefont & autres Places. Et fut de sa réception dressé l'Edit qui s'ensuit.

EDIT DU ROI,

Sur les Articles accordés à Monsieur le Duc de Mayenne, pour la Paix en ce Royaume (2).

HENRI, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à tous présens & avenir, salut. Comme l'office d'un bon Roi est d'aimer ses sujets comme ses enfans, les traiter comme tels, & croire que leur félicité est la sienne. Dieu &

(1) Pour Scélératesse.

(2) Dès le 31 Janvier 1596 le Duc de Mayenne, accompagné de six Gentilhommes, étoit venu trouver le Roi à Mousseaux pour baiser les pieds de Sa Majesté; & il en avoit été reçu très favorablement. Il soupa même le soir avec le Roi. Quelque temps après le Roi termina l'accommodement du

Duc de Mayenne, que M. Jeannin, Président au Parlement de Dijon, négocioit depuis longtemps. Cet accommodement fut fait au Château de Folemby, bâti par François I, dans la Forêt de Concy. L'Edit qu'on donne ici en fut le sceau. Voyez ce qu'en dit M. de Thou, en son Histoire, Livre 115, année 1596.

1596.

EDIT DU ROY.

les hommes sont témoins aussi, si depuis qu'il lui a plu nous appeler à cette Couronne, nous avons eu autre plus grand soin & desir que de nous acquitter de ce devoir. Car ayant trouvé ce Roïaume rempli de partialités, guerres & divisions plus grandes & périlleuses qu'il n'avoit été auparavant, nous n'avons non plus épargné notre propre sang pour défendre notre autorité, que notre clémence pour oublier & remettre les offenses qui nous étoient faites, afin de délivrer tant plutôt notre dit Roïaume des oppressions de la guerre civile, vraie source & mere de tous maux. En quoi nous reconnoissons n'avoir été moins assistés de la grace & bénédiction de Dieu, en l'une qu'en l'autre voie. Car s'il nous a souvent donné des victoires sur ceux qui combattoient contre nous, il nous a encore plus souvent accru la volonté & donné les moïens de vaincre par douceur ceux qui s'en sont rendus dignes. De sorte que nous pouvons dire n'avoir gueres moins avancé la réunion de nos Sujets sous notre obéissance, telle que nous la voïons acheminée aujourd'hui par la grace de Dieu, par notre clémence que par nos armes. Et comme à ce faire nous avons été émus principalement de l'amour extrême que nous portons à nosdits Sujets, & de la compassion que nous avons de leurs calamités & misères, plus que de notre intérêt & avantage particulier; nous avons aussi eu grand égard aux causes qui ont excité & convié plusieurs d'iceux de s'armer, ayant été fondés sur le soin que chacun doit avoir du salut de son ame, que nous avons jugé d'autant plus digne de commiseration & d'excuse, que nous reconnoissons (comme vrai Chrétien) n'y avoir rien qui ait tant de puissance sur nous que cette obligation. C'est pourquoi ayant souvent éprouvé par nous même, que la force endurecit plutôt qu'elle ne change les courages des hommes, en fait de la Religion; & que c'est une grace qui est infuse en nous, non par notre jugement ni par celui d'autrui, mais par la seule bonté du Dieu vivant & l'opération de son Saint Esprit; si-tôt que nous avons eu quelque relâche de nos plus grands travaux, par les avantages que Dieu nous a donnés sur nos adversaires, nous avons voulu approcher de nous des Prélats & Docteurs de bonne vie, & des mieux versés aux saintes Lettres, pour nous instruire en la vérité de la Religion Catholique. De laquelle, Dieu nous ayant fait la grace de nous rendre capable, avec ferme propos & résolution d'y persévérer jusqu'au dernier soupir de notre vie, nous n'avons eu depuis plus

grand desir que de participer en toutes choses à l'union & société de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, & à notre réconciliation avec notre Saint Pere le Pape & le Saint Siege, comme chacun a pu connoître par nos actions, & les continuelles poursuites & recherches que nous en avons faites. Lesquelles auroient été tellement traversées par les ruses ordinaires de nos ennemis & leur puissance à Rome, que si notre constance & la raison n'eussent ému & fortifié la vertu & bonté singuliere de notredit Saint Pere (lequel, comme pere commun & vrai successeur & imitateur de Saint Pierre, n'a eu égard qu'au seul bien de la Religion Chrétienne) nous n'eussions jamais acquis le bonheur de sa sainte bénédiction, ni de notredite réconciliation par nous tant désirée pour l'entier repos de notre ame, & la satisfaction plus grande des consciences de nosdits Sujets, émus du seul zele de la Religion. En quoi, comme nous avons très grande occasion de louer Dieu, & magnifier aussi l'équanimité de Sa Sainteté, pour avoir par sa prudence & bonté confondu l'audace & mensonge de nosdits ennemis, nous ne l'avons pas moindre d'admirer la providence divine, en ce qu'il lui a plu faire que le chemin de notre salut ait aussi été celui qui a été le plus propre pour gagner & affermir les cœurs de nosdits Sujets, & les attirer à nous reconnoître & obéir, comme il s'est vu bientôt après notre réunion en l'Eglise, & toujours depuis continué. Mais ce bon œuvre n'eut été parfait, ni la paix entiere, si notre très cher & très amé cousin, le Duc de Mayenne, Chef de son Parti, n'eut suivi le même chemin, comme il s'est résolu de faire, si-tôt qu'il a vu que notredit S. Pere avoit approuvé notredite réunion. Ce qui nous a mieux fait sentir qu'auparavant le but de ses actions ; recevoir & prendre en bonne part ce qu'il nous a remontré du zele qu'il a eu à la Religion ; louer & estimer l'affection qu'il a montrée à conserver le Roïaume en son entier. Duquel il n'a fait, ni souffert le démembrement, lorsque la prospérité de ses affaires sembloit lui en donner quelque moïen : comme il n'a fait encore depuis, qu'étant affoibli il a mieux aimé se jeter entre nos bras, & nous rendre l'obéissance que Dieu, nature & les loix lui commandent, que de s'attacher à d'autres remedes, qui pouvoient encore faire durer la guerre longuement, au grand dommage de nos Sujets. Ce qui nous a fait desirer de reconnoître sa bonne volonté, l'aimer & traiter à l'avenir comme notre bon parent & fidele Sujet. Et afin que lui & tous les Catho-

1596.
EDIT DU ROI.

liques, qui l'imiteront en ce devoir, y soient de plus en plus confirmés, & les autres excités de prendre un si salutaire conseil ; & aussi que personne ne puisse plus feindre ci-après de douter de la sincérité de notredit réunion à l'Eglise Catholique, & sous ce prétexte faire renaître de nouvelles semences de dissensions, pour séduire nos Sujets & les porter à leur ruine.

Savoir faisons ; que comme nous déclarons & protestons notre résolution être de vivre & mourir en la Foi & Religion Catholique, Apostolique & Romaine, de laquelle nous avons fait profession, moiennant la grace de Dieu, notre intention est aussi d'en procurer à l'avenir le bien & avancement de tout notre pouvoir, & avec le soin & même affection que les Rois très Chrétiens nos prédécesseurs ont fait ; & par l'avis de nos bons & loiaux Sujets Catholiques, tant de ceux qui nous ont toujours assisté, que des autres qui se sont depuis remis en notre obéissance, en conservant néanmoins la tranquillité publique de notre Roïaume.

I.

Cependant nous voulons qu'ès Villes de Châlons, Seurres (1) & Soissons, lesquelles nous avons laissées pour Villes de sûreté à notredit Cousin, pour six ans ; ni au Bailliage dudit Châlons, dont nous avons accordé le Gouvernement à l'un de ses enfans, séparé pour ledit temps de celui de Bourgogne, & à deux lieues aux environs de ladite Ville de Soissons, il n'y ait autre exercice de Religion que de la Catholique, Apostolique & Romaine, durant lesdits six ans, ni aucunes personnes admises aux Charges publiques & Offices, qui ne fassent profession de ladite Religion.

II.

Et afin que la réunion, sous notre obéissance, de notredit Cousin & de tous ceux qui l'imiteront en ce devoir, soit parfaite & accomplie de toutes ses parties, comme il convient, tant pour notre service & l'entier repos de tous nos Sujets, que pour l'honneur & sûreté de notredit Cousin, & des autres qui voudront jouir du présent Edit ; nous avons révoqué & révoquons tous Edits, Lettres Patentes & Déclarations faites & publiées en notre Cour de Parlement de Paris, & autres lieux

(1) Petite Ville de Bourgogne.

& Jurisdiccions, depuis les présens troubles & à l'occasion d'iceux ; ensemble tous Jugemens & Arrêts donnés contre notredit Cousin le Duc de Mayenne & autres Princes & Seigneurs, Gentilshommes, Officiers, Communautés & Particuliers, de quelque qualité qu'ils soient, qui se voudront aider du bénéfice du dit Edit : Voulons & entendons que lesdits Edits, Lettres Patentes & Déclarations soient tirées des Registres de notredit Cour, & autres lieux & Jurisdiccions, pour en être la mémoire du tout éteinte & abolie.

1596.

EDIT DU ROY.

III.

Défendons à tous nos Sujets, de quelque qualité qu'ils soient, de renouveler la mémoire des choses passées durant lesdits troubles, s'attaquer, injurier, ou provoquer l'un l'autre de fait ou de parole, à peine aux contrevenans d'être punis comme perturbateurs du repos public. A cette fin, nous voulons que toutes marques de dissensions, qui pourroient encore aigrir nosdits Sujets les uns contre les autres, introduites dedans nos Villes ou ailleurs, depuis les présens troubles, & à l'occasion d'iceux, soient ôtées & abolies. Enjoignant aux Officiers de nos Villes, Maires, Consuls & Echevins d'y tenir la main.

IV.

Voulons aussi & ordonnons que tous Ecclesiastiques, Gentilshommes, Officiers & tous autres, de quelque qualité & condition qu'ils soient, qui nous voudront reconnoître avec notredit Cousin le Duc de Mayenne, soient remis en leurs biens, bénéfices, offices, charges & dignités ; nonobstant tous Edits, dons de leurs biens, rentes & dettes, & provisions à d'autres personnes de leursdits Offices, saisies, ventes, confiscations & déclarations qui en pourroient avoir été faites, homologuées & enregistrées : lesquelles nous avons révoquées & révoquons, entendant que dès à-présent, sans autre Déclaration & en vertu du présent Edit, main-levée entière leur en soit faite. A la charge toutesfoiſ que notredit Cousin & eux nous jureront toute fidélité & obéissance, se départiront dès-à-présent de toutes Lignes, pratiques, associations, ou intelligences faites dedans ou dehors le Roïaume ; & promettront à l'avenir de n'en faire sous quelque prétexte que ce soit.

1596.

EDIT DU ROI.

V.

Ne pourront aussi, tant notredit Cousin, que les Princes, Seigneurs, Ecclésiastiques, Gentilshommes, Officiers & autres Habitans des Villes, Communautés & Bourgades, qui ont, en quelque sorte que ce soit, suivi & favorisé son Parti, ne nous aiant encore fait le serment de fidélité; & voulant venir venir à la reconnoissance de ce devoir avec lui dedans le temps porté par le présent Edit, être recherchés des choses advenues & par eux commises durant les présens troubles, & à l'occasion d'iceux, pour quelque cause que ce soit. Voulant que les Jugemens & Arrêts qui ont été, ou pourroient être donnés contre eux pour ce regard, ensemble toutes procédures & informations demeurent nulles & de nul effet, & soient ôtées & tirées des Registres, sans que des cas & choses dessusdites, rien soit excepté, fors les crimes & délits punissables en même Parti, & l'assassinat du feu Roi, notre très honoré Seigneur & Frere.

V I.

Et néanmoins, aiant été ce fait mis par plusieurs fois en délibération, & eu sur ce l'avis des Princes de notre Sang, autres Princes, Officiers de notre Couronne, & plusieurs Seigneurs de notre Conseil étant chez nous: & depuis vu par nous séant en notre Conseil, les charges & informations sur ce faites depuis sept ans en ça, par lesquelles il nous a apparu qu'il n'y a aucune charge contre les Princes & Princesses (1), nos Sujets, qui s'étoient séparés de l'obéissance du feu Roi, notre très honoré Seigneur & Frere, & de la nôtre: Avons déclaré & déclarons par ces Présentes, que ladite exception ne se pourra étendre envers lesdits Princes & Princesses, qui ont reconnu & reconnoîtront envers nous, suivant le présent Edit; ce à quoi le devoir de fidélité les oblige: attendu ce que dessus, plusieurs autres grandes considérations à ce nous mouvant, & le serment par eux fait, de n'avoir consenti ni participé audit assassinat, défendons à notre Procureur général, présent & à venir, & à tous autres, d'en faire contre eux aucune recherche ni poursuite; & à nos Cours de Parlement, & à tous nos Justiciers & Officiers d'y avoir égard.

(1) Il est à remarquer, dit M. de Thou, Veuve du Duc de Montpensier, qui étoit qu'on mit dans cet article, *Princes & Princesses*, à cause de Catherine de Lorraine, soupçonnée d'avoir eu part à l'assassinat de Henri III.

XII.

VII.

1596.

EDIT DU ROI.

Davantage, tous ceux qui ont été mis hors de nos Villes, depuis la réduction d'icelles en notre obéissance, à l'occasion des présens troubles, & pour causes qui doivent être remises par le présent Edit, ou qui, lors de la réduction, en étoient absens, & le sont encore de présent pour mêmes causes, qui voudront jouir du bénéfice d'icelui, pourront rentrer esdites Villes, & se remettre en leurs maisons, biens & dignités, nonobstant tous Edits, Lettres & Arrêts à ce contraire.

VIII.

Notredit Cousin le Duc de Mayenne, & les Seigneurs; Gentilshommes, Gouverneurs, Officiers, Corps de Ville, Communautés, & autres Particuliers qui l'ont suivi, demeureront pareillement quittes & déchargés de toutes recherches pour deniers publics ou particuliers, qui ont été levés & pris par eux, leurs Ordonnances, Mandemens & Commissions durant & à l'occasion des présens troubles, tant des Recettes générales que particulières, Greniers à sel, faisie & jouissance des rentes, arrérages d'icelles, revenus, obligations, argenteries, prises & ventes de meubles, biens, bagues, joiaux, soit d'Eglise, de la Couronne, Princes ou autres des Particuliers, Bois de haute Futaie & taillis, vente de sel, prix d'icelui, tant des Marchands que de la Gabelle, décimes, aliénations des biens des Ecclésiastiques, traites & impositions mises sur les denrées, vins, chairs & autres vivres, dépôts & consignations, cottes sur les Particuliers, emprisonnemens de leurs personnes, prises de chevaux, même en nos Haras; & généralement de tous deniers, impositions & autres choses quelconques, hors qu'elles ne soient plus particulièrement exprimées; comme aussi ceux qui auront fourni & païé lesdits deniers en demeureront quittes & déchargés.

IX.

Demeureront pareillement déchargés de tous actes d'hostilité, levées & conduites de gens de guerre, fabrication de monnoie, fonte & prise d'artillerie & munitions, tant aux Magasins publics que Maisons des Particuliers, confectious de poudres, prises, rançons, fortifications, démolitions de Villes, Châteaux, Bourgs & Bourgades, entreprises sur icelles, brû-

1596.

EDIT DU ROI.

lemens & démolitions d'Eglises & Fauxbourgs de Villes , établissement de Conseils , Jugemens & exécutions d'iceux , commissions particulieres , soit en matiere civile ou criminelle , voyages , intelligences , négociations & traités dedans & dehors notredit Roïaume.

X.

Ceux qui ont exercé les Charges de Commissaires généraux & Gardes des Vivres sous l'autorité de notredit Cousin & des Seigneurs commandans aux Provinces particulieres de notre Roïaume ; lesquels nous reconnoîtrons suivant le présent Edit , & dedans le temps porté par icelui , seront exempts de toutes recherches pour toutes sortes de munitions , vivres , chevaux , harnois & autres choses par eux faites pour l'exécution de leurs charges durant les présens troubles , & à l'occasion d'iceux , sans qu'ils soient responsables du fait de leurs Commis , Clercs & autres Officiers par eux employés , & sans qu'ils soient tenus de rendre aucun compte de leur maniement & charges ; en rapportant seulement déclaration & certification de notredit Cousin , qu'ils ont bien & fidèlement servi en l'exercice de leurs charges.

XI.

Tous Mémoires , Lettres & Ecrits publiés depuis le premier jour de Janvier 1589 , pour quelques sujets qu'ils aient été faits , & contre qui que ce soit , demeureront supprimés , sans que les Auteurs en puissent être recherchés. Imposant , pour ce regard , silence , tant à nos Procureurs généraux , leurs Substituts , qu'à tous autres Particuliers.

XII.

Nous n'entendons aussi qu'il soit fait aucune recherche contre le sieur de Magny , Lieutenant , & les Soldats des gardes de notredit Cousin , ayant assisté à la mort du feu sieur de Maignelay (1) , avenue contre la volonté & au grand regret de notredit Cousin , ainsi qu'il a déclaré. Et demeurera ledit fait pour ce regard , aboli , sans qu'il leur soit besoin obtenir autres Lettres ni Déclaration plus ample : même pour le regard de ceux , lesquels sur ce sujet ont obtenu Lettres de notredit Cousin , lesquelles ont été vérifiées par celui qui a exercé l'Office de Grand Prévôt à sa suite.

(1) Florimond d'Alluin, Marquis de Maignelay , qui , quatre ans auparavant avoit été tué à la Fere.

XIII.

1596.

EDIT DU ROY.

Toutes Sentences , Jugemens & Arrêts , donnés par les Juges dudit Parti, entre personnes d'icelui Parti ou autres n'étant d'icelui Parti, qui ont procédé volontairement, tiendront & auront lieu, sans qu'ils puissent être révoqués par nos Cours de Parlement ou autres Juges, sinon en cas d'appel, ou par autre voie ordinaire. Et où aucune révocation ou cassation en auroit été faite, elle demeurera dès-à-présent nulle & de nul effet.

XVI.

Le temps, qui a couru depuis le premier jour de Janvier 1589 jusqu'à présent, ne pourra servir entre personnes de divers Partis, pour acquérir prescription ou peremption d'instance.

X V.

Tout ce qui a été exécuté en vertu desdits jugemens ou actes publics du Conseil, établi par notredit Cousin, pour rançons, entérinemens de graces, pardons, rémissions & abolitions, aura lieu, sans aucune révocation, pour les différends qui regardent les Particuliers.

XVI.

Ceux qui ont été pourvus, par notredit Cousin, d'Offices vaquans par mort ou résignation, ès Villes qui nous reconnoîtront avec lui, comme aussi des Offices de Receveurs du sel, nouvellement créés esdites Villes, y seront maintenus, en prenant provision de nous, que nous leur ferons expédier.

XVII.

Et pour le regard de ceux qui ont été par notredit Cousin pourvus desdits Offices, qui ont vaqué ès Villes qui ont ci-devant tenu son Parti, soit par mort, résignation ou nouvelle création de nous ou de nos Prédécesseurs, lesquels ont depuis suivi notredit Cousin, sans nous reconnoître & jurer fidélité, suivant nos Edits, revenans à présent à notre service avec lui (lesquels, avec autres sont nommés & déclarés en un état & rôle particulier que nous avons accordé & signé de notre main) seront pareillement maintenus & conservés esdits Offices, prenant provision de nous. Le même sera fait pour les bénéfices déclarés audit état & rôle.

1596.

XVIII.

EDIT DU ROI.

S'il y a quelque dispute & procès sur la provision desdits Offices étant dedans les Villes, qui nous reconnoîtront avec notredit Cousin, octroyée par lui entre personnes qui sont encore à présent dudit Parti, ou l'un d'eux, & nous reconnoîtront avec lui; ceux qui auront obtenu déclaration de l'intention de notredit Cousin, seront maintenus, pourvu qu'ils rapportent ladite Déclaration dedans six mois après la publication du présent Edit.

XIX.

Et d'autant que ceux qui ont été pourvus d'Offices, soit par mort, résignation, création nouvelle, ou autrement, & païé finance pour cet effet es mains de ceux qui ont fait la recette des Parties Casuelles, au Parti de notredit Cousin, pourroient prétendre quelque recours contre lui, ou ceux qui ont reçu lesdits deniers comme dit est, pour être maintenus esdits Offices, ou remboursés de leur finance, nous avons déchargé & déchargeons par ces Présentes notredit Cousin & lesdits Trésoriers ou Receveurs de toutes actions & demandes, que l'on pourroit intenter contre eux pour ce regard.

XX.

Tous ceux qui nous reconnoîtront avec notredit Cousin, qui ont joui des gages, droits & profits d'aucuns offices, fruits de bénéfices, revenus de maisons, terres & seigneuries, loiers & usufruits de maisons, & autres biens, meubles, droits, noms, raisons & actions de ceux qui étoient de Parti contraire, en vertu de dons, ordonnances, mandemens, rescriptions & quittances de notredit Cousin le Duc de Mayenne, ne seront sujets à aucune restitution, ains en demeureront entièrement quittes & déchargés. Ils ne pourront aussi rien demander, ni répéter des choses susdites prises sur eux, par notre commandement & autorité, & reçues par nos autres Sujets & Serviteurs; fors & excepté d'une part & d'autre, les meubles qui se trouveront en nature, qui pourront être répétés par ceux auxquels ils appartoient, en païant le prix pour lequel ils auront été vendus.

XXI.

Pareillement les Ecclésiastiques qui nous reconnoîtront avec

notredit Cousin, & ne nous ont fait encore serment de fidélité, qui ont païé leurs décimes aux Receveurs ou Commis par lui; ensemble les deniers de l'aliénation de leur temporel, n'en pourront être recherchés pour le passé, ains en demeureront aussi entierement quittes & déchargés, ensemble les Receveurs qui en ont fait le paiement.

1596.

EDIT DU ROY.

XXII.

Toutes les sommes païées par les Ordonnances de notredit Cousin, ou de ceux qui ont eu charge de finance sous lui, à quelques personnes & pour quelque cause que ce soit, par les Trésoriers, Receveurs ou autres, qui ont eu maniement des deniers publics, lesquels nous reconnoîtront avec lui, seront passées & allouées en nos Chambres des Comptes, sans que l'on les puisse raïer, superséder, ni tenir en souffrance, pour n'avoir été la forme & l'ordre des finances tenue & gardée. Et ne seront tous les comptes, qui ont été rendus, sujets a révision, sinon en cas de l'Ordonnance. Voulant que pour le rétablissement de toutes parties raïées, supersédées, ou tenues en souffrance, toutes Lettres & Validations nécessaires leur soient expédiées. Et quant aux comptes qui restent à rendre, ils seront ouïs & examinés en notre Chambre des Comptes à Paris, ou ailleurs, où il appartiendra; à quoi toutesfois ils ne pourront être contraints d'un an. Et ne sera notredit Cousin ni lesdits Trésoriers & Receveurs tenus comptables & responsables, en leurs noms, des mandemens, rescriptions & quittances qu'ils ont expédiées pour choses dépendantes de leurs Charges, sinon qu'ils en soient obligés en leurs propres & privés noms.

XXIII.

Les Edits & Déclarations par nous faits, sur la réduction du paiement des rentes constituées, auront lieu pour ceux qui s'aideront du présent Edit, sans que l'on puisse prétendre qu'ils soient déchus & privés du bénéfice desdits Edits & Déclarations, pour n'y avoir satisfait dedans le temps porté par iceux. Et ne courra ledit temps, contre eux, que du jour de la publication de notredit Edit.

XXIV.

Et pourceque les veuves & héritiers de ceux qui sont morts

1596. au Parti de notredit Cousin, pourroient être poursuivis & recherchés pour raison des choses faites durant les troubles, & à l'occasion d'iceux par leurs maris, & ceux desquels ils sont héritiers; nous voulons & entendons qu'ils jouissent de la même décharge accordée, par les articles précédens, à tous ceux qui nous feront le serment de fidélité avec notredit Cousin.

XXV.

Tous ceux qui voudront jouir du présent Edit, seront tenus le déclarer dedans six semaines après la publication d'ice-lui au Parlement de leur ressort, & faire leur serment de fidélité: à savoir, les Princes, Evêques, Gouverneurs de Provinces, Officiers & autres aiant charges publiques, entre les mains de notre très cher & féal Chancelier, ou des Parlemens de leur ressort; & les autres, par-devant les Baillifs, Sénéchaux & Juges ordinaires dedans ledit temps.

XXVI.

Sur la remontrance qui nous a été faite par notredit Cousin le Duc de Mayenne, pour les Villes de notre Pais de Provence, qui ont tenu jusqu'à présent son Parti, & nous obéiront & reconnoîtront avec lui en vertu du présent Edit, nous avons ordonné & promis qu'elles jouiront du contenu es articles inférés aux articles secrets, par nous accordés à notredit Cousin.

XXVII.

Davantage, desirant donner toute occasion aux Ducs de Mercure (1) & d'Aumale (2), de revenir à notre service, & nous rendre obéissance, à l'exemple de notredit Cousin le Duc de Mayenne; & sur la supplication très humble qu'il nous en a faite, nous avons semblablement déclaré, que nous verrons bien volontiers leurs demandes, quand ils les nous présenteront, & s'acquitteront de leur devoir envers nous, pourvu qu'ils le fassent dedans le temps limité par le présent Edit. Et dès-à-présent voulons que l'exécution de l'Arrêt, donné contre ledit Duc

(1) Philippe-Emmanuel de Lorraine, Duc de Mercœur

(2) Charles de Lorraine, Duc d'Aumale: ce dernier étoit sorti du Roiaume, & avoit été condamné à mort par contumace. L'ex-

écution de la Sentence étoit suspendue par l'Edit pour un certain temps, pendant lequel, si le coupable rentroit dans son devoir, le Roi s'engageoit à le révoquer entièrement

d'Aumale en notre Cour de Parlement, soit surſiſe, juſqu'à ce que nous en aïons autrement ordonné; en intention de révoquer & ſupprimer ledit Arrêt, ſi ledit Duc d'Aumale nous reconnoît comme il doit durant ledit temps.

1596.

EDIT DU ROI.

XXVIII.

Reconnoiſſant de quelle affection notredit Couſin s'emploie pour réduire à notre obéiſſance ceux qui reſtent en ſon Parti, & par ce moïen remettre notredit Roïaume du tout en repos, nous avons en agréable auſſi, que les articles qui concernent notre très cher & amé Couſin le Duc de Joyeuſe (1), les ſieurs Marquis de Villars & de Montpezat (2), comme auſſi le ſieur de l'Eſtrange, qui commande de préſent en notre Ville du Pui, enſemble les Habitans de ladite Ville, les ſieurs de S. Offange (3), Gouverneur de Rochefort, du Pleſſis (4), Gouverneur de Craon, & de la Severie (5), Gouverneur de la Grenache, aient été vus & réſolus en notre Conſeil ſur les mémoires qu'ils ont envoïés à cet effet, que notredit Couſin nous a préſentés de leur part: voulons que ce qui a été accordé ſur iceux, ſoit effectué & obſervé de point en point!, pourvu que notredit Couſin faſſe apparoir dedans ſix ſemaines, qu'ils aient accepté ce que nous leur avons accordé, & que dedans le même temps ils nous faſſent le ſerment de fidélité: autrement nous n'entendons être tenus & obligés à l'entretienement & obſervation deſdits articles.

XXIX.

Aïant égard que notredit Couſin s'eſt obligé en ſon nom, & fait obliger aucuns de ſes amis & ſerviteurs en pluſieurs parties & ſommes de deniers déclarées en un état ſigné de lui, montant à la ſomme de trois cens cinquante mille écus, qu'il nous a remontré avoir emploïés aux affaires de la guerre, & autres de ſon parti, ſans qu'il en ſoit tourné aucune choſe à ſon profit particulier, ni de ſes amis & ſerviteurs coobligés. De quoi le voulant décharger & tenir quitte, afin de lui donner plus de moïen de nous faire ſervice, nous promettons à notredit Couſin d'ac-

(1) Henri, Duc de Joyeuſe.

(2) Frere du Marquis de Villars.

(3) Et le frere dudit ſieur de Saint-Offange, qui commandoit dans Rochefort.

(4) Cornu, ſieur Dupleſſis, qui étoit dans Craon, en Anjou.

(5) Puyduſou, ſieur de la Severie, Gouverneur de la Ganache.

1596.
EDIT DU ROI.

quitter lefdites dettes portées par ledit état , jusqu'à ladite somme de trois cens cinquante mille écus en principal , & vingt-sept mille six cens cinquante écus , pour les arrérages d'aucunes parties desdites dettes , portant rentes & intérêts liquidés pour le temps porté par l'état , fait & signé de notre main , & de celle de notredit Cousin , & l'en décharger entièrement avec sesdits amis & serviteurs coobligés ; & à cette fin lui faire païer dedans deux ans en huit païemens de quartier en quartier. Le premier quartier commençant au premier jour du présent mois de Janvier , la somme de six vingt-un mille cinquante écus , que nous avons ordonné être assignée sur aucunes recettes générales de notre Roïaume , pour être employée , tant en l'acquit desdites dettes portant rentes & intérêts , que des arrérages d'icelles , jusqu'au temps porté par ledit état , signé de notredite main , & de celle de notredit Cousin ; & faire aussi païer à l'avenir le courant desdites rentes & intérêts jusqu'à l'entière extinction & amortissement d'icelles , & des obligations susdites. Et quant aux autres dettes , contenues audit état signé de notredit Cousin , restant desdits trois cens cinquante mille écus , nous promettons à notredit Cousin d'en retirer & lui rendre les promesses , Contrats & Obligations , de lui & de ses amis & serviteurs coobligés , dedans quatre ans , sans pour ce païer aucuns arrérages & intérêts ; ou bien lui fournir dedans ledit temps de jugement valable de l'invalidité desdites dettes ; de sorte que notredit Cousin , ses amis & serviteurs en seront du tout quittes & déchargés. Et jusqu'à ce que lefdites promesses & obligations lui aient été rendues , nous voulons & ordonnons qu'il ne puisse être contraint , ni aussi sesdits amis & serviteurs coobligés , au paiement de tout ou partie d'icelle somme de trois cens cinquante mille écus , ni des arrérages & intérêts desdites rentes , & que toutes lettres de surseance , interdiction & évocation en notre Conseil d'Etat , en soient expédiées toutes & quantes fois que besoin sera , sur l'extrait du présent article.

XXX.

Davantage , voulant mettre notredit Cousin le Duc de Mayenne hors de tout intérêt envers les Suisses , Reistres , Lansquenets , Lorrains , & autres Etrangers , auxquels il s'est obligé , tant pour levées de gens de guerre , que pour le service qu'ils ont fait durant le temps qu'ils ont demeuré en son parti , nous promettons

promettons de l'acquitter & décharger de toutes les sommes auxquelles se peuvent monter lesdites obligations par lui faites, tant en son nom privé, que comme Chef de sondit parti, & les mettre avec les autres dettes de la Couronne, suivant les vérifications qui en ont été faites par le feu sieur de Videville, Intendant des Finances, & par les Elûs dudit Pais de Bourgogne; pour le regard desdits Suisses, Réistres, Lansquenets, & Lorrains, depuis lesdites vérifications. Révoquant & annulant dès-à-présent lesdites obligations qu'il a contractées en sondit nom pour ce regard, & particulièrement envers le Comte de Colalte, Colonel des Lansquenets, & autres Colonels & Capitaines des Suisses & Réistres: sans qu'il en puisse être inquiété, ni poursuivi en vertu d'icelles obligations; attendu qu'il n'en est tourné aucune chose à son profit particulier, dont nous lui ferons expédier toutes lettres & provisions nécessaires.

1596.

EDIT DU ROY.

XXXI.

Les articles secrets, qui ne se trouveront insérés en cedit présent Edit, seront entretenus de point en point & inviolablement observés, & sur l'extrait d'iceux ou de l'un desdits articles signé de l'un de nosdits Secrétaires d'Etat, toutes lettres nécessaires seront expédiées.

Si donnons en mandement à nos amés & féaux Conseillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, Chambre de nos Comptes, Cour de nos Aides, Trésoriers Généraux de France & de nos Finances, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, Juges, ou leurs Lieutenans; & à tous nos autres Justiciers & Officiers à chacun d'eux en droit soi; que ces présentes, ils fassent lire, publier & enregistrer, garder, observer & entretenir inviolablement & sans enfreindre, & du contenu en icelles jouir & user tous ceux qu'il appartiendra, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire. Car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, nous avons signé cesdites présentes de notre main, & à icelles fait mettre & apposer notre scel. Donné à Folembrai au mois de Janvier, l'an de grace mille cinq cent quatre-vingt-seize. Et de notre regne le septieme.

Signé HENRI.

Et à côté, Visa.
Tome VI.

Zz

Et scellé du grand scel en circ verte , sur lacs de soie rouge & verte.

Lûes , publiées & registrées : Oui le Procureur Général du Roi. A Paris , en Parlement le neuvieme jour d'Avril mille cinq cent quatre-vingt-seize.

Signé VOISIN.

Lûes , publiées & registrés en la Chambre des Comptes : Oui le Procureur Général du Roi : à la charge que ceux qui ont reçu & manié les deniers , en rendront compte à ladite Chambre , dedans le délai porté par lescdites lettres , sans que la dépense puisse excéder la recette. Et fera Sa Majesté suppliée de pourvoir au remplacement des deniers affectés au paiement des rentes , & autres charges. Le septieme jour de Mai , mille cinq cent quatre-vingt-seize.

Signé D A N E S.

Lûes , publiées & registrées : Oui , sur ce le Procureur Général du Roi. A Paris , en la Cour des Aydes, le vingt-neuvieme jour de Mai 1596.

Signé BERNARD.



Avertissement.

DE tous les Chefs Ligueurs restoit le Duc d'Aumale, lequel ne fut assez accort pour faire son appointment. Au contraire, son procès lui fut fait à Paris, & s'ensuivit Arrêt, le déclarant Criminel de Leze-Majesté au premier Chef; un sien fantôme fut tiré à quatre chevaux & ses biens confisqués. Il se retira près d'Albert, l'Archi-Duc d'Autriche, comme firent quelques autres Ligueurs des plus remarquables. Certains autres gagnèrent l'Espagne, où ils reçurent quelques pensions & entretenemens. Plusieurs revinrent & obtinrent pardon, sur-tout en la conclusion de la Paix. En cette année, le Roi assiégea la Fere, fit son accord avec le Pape par l'entremise d'Ossat & de du Perron, ses Députés, qui firent la pénitence à Rome. Ceux de Provence retournerent sous l'obéissance du Roi, le Duc de Guise étant entré dedans Marseille, quelque temps après, la mort de Calaux, Consul Ligueur (1); si qu'en peu de semaines les Espagnols & Ligueurs n'eurent plus que voir en Provence.

Maïs l'Archiduc ayant autres desseins, emporta de force, au mois d'Avril, la Ville & Château de Calais, puis Ardres, sans qu'on pût les secourir, à cause de la puissante Armée qu'avoit lors icelui Archiduc. D'autre part sur la fin du même mois, le Roi contraignit la Garnison Ligueuse & Espagnole de lui rendre, par composition, la Fere en Picardie (2). Le reste de l'Été se passa en courses légères des uns sur les Pais & Garnisons des autres.

Sur la fin du mois d'Août, le Maréchal de Biron entra dedans l'Artois & y fit de terribles ravages, ayant défait les Troupes ennemies, emmené prisonnier le Marquis de Varambon, couru la Comté de Saint Paul, & rudement châtié les Paisans qui vouloient contrefaire les Soldats. Environ trois semaines après, il fait une nouvelle course, non moins impétueuse que la précédente, & en tire pour ses Compagnies un merveilleux butin. Et pourceque les Troupes Espagnoles, conduites par le Duc d'Arfcor, s'escarmouchoient beaucoup ce sembloit, le Maréchal rentra pour la troisième fois en leurs quartiers, où ayant fait le dégât, il casse son Armée & loge ses gens en garnison. Peu auparavant, le Maréchal de Bouillon avoit confirmé, à la Haye en Hollande, la paix jurée entre le Roi de France, la Reine d'Angleterre, & les Provinces Unies des Pais-Bas, & le même fut fait en Angleterre, sur la fin de Septembre (3). Les Espagnols en Bretagne, se défiant du Duc de Mercœur (4), qui continuoit la treve avec les Princes de Poitou, Anjou & le Maine, se fortifierent de nouveau, mieux que devant, en leur Fort de Blavet, en certaines autres

(1) On a parlé ailleurs de cette révolte & de leurs Auteurs.

(2) Voyez l'Histoire de M. de Thou, à la fin du Livre CXV, & au commencement du suivant, année 1596.

(3) On trouve le détail de ces faits dans l'Histoire de M. de Thou, Livre CXVI.

(4) De Mercœur. Voyez l'Histoire de M. de Thou, au commencement du Livre CXVII, année 1596.

1596.

Places qu'ils avoient empiérées. Le Roi s'apprétoit cependant pour aller en Normandie, & fit son entrée à Rouen le vingtième jour d'Octobre, où il fut roialement reçu. Lors on ne parloit en France que des apprêts de la guerre contre les Espagnols, lesquels ne dormoient pas, comme ils en firent preuve l'an suivant. Le Roi, desirieux de pacifier son Roïaume, pour s'emploier plus librement contre les Ennemis hors d'icelui, sur la fin d'Octobre, convoqua des Principaux de la France à Rouen, pour pourvoir au repos de ses Sujets. A l'ouverture, il leur fit la Harangue qui s'ensuit.

H A R A N G U E D U R O I,

Faite aux Députés des Etats assemblés à Rouen,

Le quatrième de Novembre 1596 (1)

SI je voulois acquérir le titre d'Orateur, j'aurois appris quelque belle & longue harangue, & vous la prononcerois avec assez de gravité. Mais, Messieurs, mon desir me pousse à deux plus glorieux titres, qui sont, de m'appeller Libérateur & Restaurateur de cet Etat. Pour à quoi parvenir je vous ai assemblés. Vous savez à vos dépens, comme moi aux miens, que lorsque Dieu m'a appelé à cette Couronne, j'ai trouvé la France, non-seulement quasi ruinée, mais presque toute perdue pour les François. Par la grace divine, par les prières & bon conseil de mes serviteurs, qui ne font profession des armes, par l'épée de ma brave & généreuse Noblesse, (de laquelle je ne distingue point les Princes, pour être notre plus beau titre,) Foi de Gentilhomme, par mes peines & labeurs, je l'ai sauvée de la perte; sauvons-la à cette heure de la ruine. Participez, mes chers Sujets, à cette seconde gloire avec moi, comme vous avez fait à la première. Je ne vous ai point appelés, comme faisoient mes Prédecesseurs, pour vous faire approuver leurs volontés. Je vous ai assemblés pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre; bref pour me mettre en tutelle entre vos mains; envie qui ne prend gueres aux Rois, aux barbes grises, & aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes Sujets, & l'extrême envie que j'ai d'ajouter ces deux beaux titres à celui de Roi, me font trouver tout aisé & honorable. Mon Chancelier vous fera plus amplement entendre ma volonté.

(1) M. de Thou donne le détail de cette Assemblée des Notables à Rouen, dans le Livre XVII de son Histoire; & il y rapporte un précis de la Harangue du Roi.

Avertissement.

TANDIS que le Roi étoit à Rouen, ceux de la Religion à Metz obtinrent de lui, pour leur soulagement, les Lettres Parentes que nous inserons en ce Recueil.

LETTRES PATENTES**D U R O I.***Pour le soulagement des Fideles de Metz.*

HENRY, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à tous ceux qui ces présentes Lettres verront, salut. Nos chers & bien aimés les Gentilshommes, Citoyens, Bourgeois & Habitans de la Ville de Metz, faisant profession de la Religion Prétendue Réformée; Nous ont fait remontrer : que combien que par nos Lettres Patentes, du vingt-troisième de Mai mille cinq cens quatre vingt-douze, pour les causes & raisons y contenues, Nous leur aïons permis l'exercice libre & entier de ladite Religion, au dedans de ladite Ville, dans l'édifice par eux pour ce construit, du temps du Roi dernier défunt, notre très cher Seigneur & Frere que Dieu absolve, & par sa permission, aïant levé toutes défenses & interdictions au contraire, comme faites contre le bien & tranquillité de ladite Ville, & contre la liberté en laquelle elle a toujours auparavant été conservée par nos Prédécesseurs Rois. Toutesfois ils n'ont pu jouir de l'effet de nosdites Lettres, à l'occasion des derniers troubles, leur aïant été représenté, lorsqu'ils en ont voulu poursuivre l'exécution, que le bien & état de nos affaires ne le pouvoit comporter. A quoi ils auroient tant déferé, que postposant leur intérêt au desir de notre établissement, ils se feroient résolus d'attendre une saison plus propre pour l'effet de ladite poursuite, & supporter cependant les incommodités du lieu où se fait l'exercice de leur Religion, qui est lieu champêtre & découvert, & non-seulement exposé aux meurtres & rigueurs de l'air, mais aussi aux surprises & mauvais desseins de nos Ennemis, qui ont

1596.

LETTRES PA-
TENTES D U
ROI.

leur retraite proche de ladite Ville. Si nous ont lesdits Exposans très humblement requis, maintenant que par la grace de Dieu les divisions sont assoupies, & notre autorité est établie en ce Roïaume, qu'il nous plaise pourvoir à l'exécution de nos Lettres susdites. Et en considération de leur zele à notre service, & qu'ils sont en ladite Ville la plus grande & notable partie, les rétablir, tant en l'exercice libre & entier de leur dite Religion dans icelle Ville, qu'en la possession & usage de l'édifice par eux à cette fin construit. Ce qu'ayant mis en bonne considération, & desirant, suivant nos Edits & Déclarations sur la réunion & concorde de nos Sujets, de l'une & de l'autre Religion, remettre toutes choses en l'état où elles étoient auparavant les défenses & interdictions susdites, & conserver particulièrement lesdits Exposans, autant qu'il nous sera possible, en leurs libertés & privileges, sous la faveur de notre protection, à l'exemple & imitation de nosdits Prédécesseurs: Pour ces causes & autres bonnes & grandes raisons à ce nous mouvant; Avons dit, déclaré & ordonné, & de notre certaine science, pleine puissance, & autorité Roïale, disons, déclarons & ordonnons, que nosdites Lettres Patentes du vingt-troisième jour de Mai mille cinq cens quatre-vingt-douze, seront exécutées sans aucune restriction ni modification, & selon leurs forme & teneur. Et en ce faisant, seront lesdits Exposans remis & rétablis en l'exercice libre de leur dite Religion, au dedans de ladite Ville, en leurs états & Offices, & au lieu par eux construit pour ledit exercice; pour du tout jouir comme ils faisoient auparavant lesdites défenses & interdictions. Si donnons en mandement à notre très cher & bien aimé Cousin le Duc d'Espernon, Gouverneur de ladite Ville de Metz & Pais Messin, & en son absence, au Seigneur de Sobole y commandant; à notre aimé & féal Conseiller d'Etat & Président en ladite Ville, M. Jacques Viart, & en son absence, à M. Denis le Bey, Seigneur de Batilly, par nous commis à l'exercice de la justice en ladite Ville, que ces Présentes, ils fassent publier & enregistrer, & du contenu en icelles, jouir & user lesdits Exposans pleinement & paisiblement: Cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire; & iceux, si aucuns étoient faits, mettre ou faire remettre au premier état & dû. A quoi nous enjoignons très expressément à notre Procureur en ladite Ville, de tenir la main, & y apporter toute la facilité qu'il sera possible. Nonobstant quelconques Edits, Ordonnances, Mandemens, défenses &

Lettres à ce contraires ; auxquelles & aux déroatoires des déroatoires y contenues , Nous avons de nos puissance & autorité que dessus , dérogé & dérogeons par ces Présentes. Car tel est notre plaisir. En témoin dequoy , nous avons fait mettre notre scel à cesdites Présentes. Donné à Rouen le vingt-unieme jour de Décembre , l'an de grace mille cinq cent quatre-vingt-seize , & de notre regne le huitieme.

1596.
LETTRES
PRÉSENTES DU
ROI.

Signé HENRI.

Et sur la repli , par le Roi.

POTIER.

Et scellées du grand sceau de cire jaune pendant à double queue de parchemin.



1596.

Avertissement.

EN ce même mois, le Roi assisté des plus notables de son Roïaume ; pourvut aux affaires pour la paix, son intention étant de rétablir la France peu à peu, la guérissant des cruelles plaies de la Ligue. Il donna ordre aussi à ce qui étoit requis pour la guerre contre l'Espagnol en l'année suivante. Mais avant qu'en représenter les Discours imprimés, nous fermons l'an 1596 par l'exhibition d'un Livret publié en ces temps-là, lequel mérite d'être inséré en ces Mémoires.

L' A R C H E D E N O É,

Traité nécessaire en ce temps, pour consoler les pauvres Fideles ; de longtems agités de diverses tempêtes, que pour les résoudre des marques de la vraie Eglise, adressé & dédié aux Eglises Réformées de la France.

Par Daniel Toussaint, Professeur en Théologie en l'Université de Heidelberg (1).

POINTS PRINCIPAUX DE CE TRAITE,

Divisés en certains Chapitres.

LE premier Chapitre découvre d'où les déluges de maux viennent, & combien grand ils ont été & sont encore en France.

Le second montre, qu'il est impossible d'être sauvé hors l'Eglise, comme du temps du déluge, ceux qui étoient hors l'arche

(1) Daniel Toussaint, en Latia *Tossanus*, Luthérien de Religion, étoit né le 15 Juillet 1541 de Pierre Toussaint & de Daniel Trinkotte. Il naquit à Montbelliard, dans le Duché de Wirtemberg, fit une grande partie de ses études à Bâle & voyagea en Allemagne & en France. Il demeura du temps dans ce dernier Roïaume, & enseigna publiquement l'Hébreu à Orléans. Il y étoit dans le temps des troubles de ce Roïaume, surtout lors du massacre de la Saint Barthelemi, dont il eut le bonheur d'échapper. Il exerça depuis divers emplois en Allemagne, de Ministre, de Professeur, &c. & mourut à

Heidelberg le 10 de Janvier de l'an 1601. Il a fait un assez grand nombre d'Ouvrages, qui, après avoir paru séparément, ont été recueillis depuis. On peut voir sa vie très détaillée en Latin dans les *Vita Germanorum Theologorum* de Melchior Adam, à Francfort 1653 in-8°. pag 700-723. Il cite deux autres Ecrits sur le même sujet, dont il s'est servi pour composer cette Vie. Au reste, on reconnoît, dans l'Ecrit que l'on donne ici, tous les préjugés de l'Auteur contre la Religion Catholique. Cet Ecrit fut composé en 1596.

ne pouvoient être garantis, ains furent noïés ; & pourtant est folie de se penser sauver, se laissant emporter par les eaux, ainsi qu'aucuns se font à croire, qu'il n'y a rien tel, que de nager en grande eau & s'accommoder au monde.

Au troisieme, est déduit, quelle est la vraie arche en laquelle il se faut retirer pour évader le péril & avoir salut.

Le quatrieme contient une brieve réfutation des objections au contraire.

Le cinquieme fait la conclusion de ce Traité, par un avertissement sérieux aux Eglises, avec une Priere à Dieu, très ardente pour icelles.

P R E F A C E D E L' A U T E U R

AUX EGLISES REFORMEES (1).

JE n'ai pas commencé dès maintenant, affligées & tempestées Eglises, fondées toutesfois sur saphirs, & édifiées de pierres précieuses, (comme parle le Prophete Isaïe de vos semblables, au chap. 54.) à me ressentir à bon escient de vos miseres, y aiant participé en présence, depuis le commencement de l'an 1562 (2), jusqu'à la fin de l'an 72 (3), & depuis étant appelé en ces Pais, n'ai laissé de conjoindre mes soupirs & gémissemens avec les vôtres, & tendre la main, selon mon petit pouvoir, aux pieces du naufrage, que la tempête a jettées à diverses fois en ces quartiers, consolant aussi par lettres & écrits ceux que je vois encore rester en France parmi les vagues & tempêtes, lesquelles, ores qu'elles semblaient quelquefois s'acoiser, n'est toutesfois la France demeurée long-temps calme, pendant qu'elle a été gouvernée par ceux qui ne peuvent pêcher qu'en eau trouble, & par ceux, qui ont été esclaves de celui, lequel, ainsi que témoigne même Jean le Maire en son livre des Conciles, a été toujours auteur de schismes & divisions, & duquel le siege & la domination a été représentée par cette superbe Babylone, qui troubloit la terre, & faisoit trembler les Roïaumes: Isaïe 14.

(1) C'est-à-dire, aux Eglises qui s'étoient séparées de la Communion de l'Eglise Romaine.

(2) Toussain étoit venu en France dès 1559 & il étoit à Orléans en 1562, & peut-

être auparavant.

(3) Il avoit fait dans cette intervalle plusieurs courses, même dans sa Patrie, où il retourna en effet vers 1572.

1596.

L'ARCHE
DE NOÉ.

Or, voyant que les miseres de la France ne prennent point encore fin, & que la longueur fait quasi accoutumer plusieurs à la fange, & aux tuiles, & aux aux & oignon d'Egypte, & se laisser emporter aux vagues & flots des eaux, j'ai pensé, que je ne saurois entreprendre rien plus nécessaire, ni embrasser sujet plus propre que celui que j'ai entrepris, selon le petit talent que le Seigneur m'a donné, de déduire en ce traité, n'ayant autre but, ainsi que connoît le scrutateur des cœurs, sinon témoigner aux Eglises Réformées de la France, que je leur suis & serai toujours présent d'affection, & de compassion cordiale, disant avec les Lévités de Jérusalem au Pseaume 137. Si je te mets en oubli, Jérusalem, que ma dextre s'oublie elle-même; que ma langue soit attachée à mon palais, si je n'ai souvenance de toi; si je ne mets Jérusalem pour le principal chef de ma réjouissance. Et de fait, c'est à cette heure, que tous vrais serviteurs de Dieu doivent s'évertuer, & d'autant plus se montrer bons Matelots, que la pauvre barque est agitée de maintes tempêtes à dextre & à senestre, & qu'il se trouve des brouillons, lesquels poussés du vent d'ambition, ou de lâche couardise, s'efforcent d'endormir les hommes, & leur faire perdre toute appréhension du danger auquel ils sont, se laissant emmener avec ceux qui sont iniquité, & sont adonnés à idolatrie. Or, peux-je bien faire mon compte, que si ce grand Héros de justice, Noé, n'a pas fléchi les impénitens, ni converti le monde obstiné, 2. Pier. 2. qu'encore moins auront mes remontrances, force & vigueur envers ceux qui n'ont cure de s'amender, ains de déguiser le mal, & pallier leurs fautes, qui ne voudroient avoir autres Docteurs, ou Prêcheurs, que ceux qui courent des coussins pour s'accouder, desquels est parlé au chap. 13 d'Ezechiel. Mais arriere tels flateurs, pestes du genre humain. Arriere ceux qui se détournent par des sentiers obliques. Pseaum. 125. Malheur sur ceux qui appellent le mal bien, & le bien mal; qui font les ténèbres lumière, & la lumière ténèbres; qui font l'amer doux, & le doux amer. Isaïe 5. gens plus impertinens beaucoup que les pauvres Païens, qui ont très bien su connoître & prononcer, Cic. 3. *Offic. ex Panæt.* que plus dangereuse peste ne sauroit glisser au genre humain, que l'opinion de ceux qui séparent l'honnêteté de l'utilité, & qui sans avoir égard à ce qui est séant & convenable à la vertu, ne s'arrêtent qu'à quelque utilité prétendue. Un homme de bien, disoit ce sage & grave auteur Seneque, *Epist. 77*, fera toujours ce qu'il

1596.

L'ARCHÉ
DE NOS.

sentira en sa conscience être bon & honnête , quelque laborieux ou périlleux qu'il soit , & ne se laissera détourner du bien par aucun épouvantement , ni attirer au mal par aucune espérance qu'on lui pourroit mettre au-devant. C'est ce qu'écrivit Thucydide , *Livre 4.* qu'il est bien à croire que Dieu même pardonne à ceux qui en temps de guerre , ou en quelqu'autre temps fâcheux , se sont laissé forcer au mal ; n'est pas , qu'il veuille excuser le mal , ou dire que Dieu supporte ceux qui persévèrent à mal faire , & se flattent en leurs vices ; mais c'est pour ne point décourager , & faire tomber en désespoir , ceux , auxquels il advient quelquefois de broncher. Comme aussi l'Eglise a soutenu contre les Novatiens , anciens Hérétiques , qu'il ne faut voirement denier grace & réconciliation à ceux , qui après s'être fourvoies , se rallient au troupeau , & faisant pénitence , se dévelopent des flots hideux , pour s'embarquer de rechef en l'Eglise de Dieu. Mais ici les plus courtes folies (comme on dit) sont les meilleures : & est très vrai ce que dit Saint Ambroise , parlant de pénitence : *Nullam seriam pœnitentiam esse nimis seriam : sed raro tam seriam esse seriam* ; que nulle repentance vive n'est trop tardive , mais que rarement celle qui est tant tardive , se trouve vive. Et à ce propos , faut noter la sérieuse remontrance , que fait le Seigneur au chapitre 8 de Jérémie : tu leur diras , ainsi a dit l'Eternel : si on tombe , ne se relevera-t-on pas ? & si on se détourne , ne retournera-t-on pas au chemin ? Pourquoi donc est allé à rebours ce Peuple-ci , d'un reboursement continué ? Ils se sont adonnés opiniâtement à tromperie , & ont refusé de se convertir. Gardons-nous donc ni plus ni moins que d'une morsure de scorpion , & de la vraie graine de l'Athéisme , de prêter l'oreille à ces vendeurs de triacle , plus pernicieux que le Catholicon d'Espagne , qui nous veulent faire à croire , que le moien de guérir nos plaies , & appaiser nos tempêtes , c'est d'user de leur triacle , c'est-à-dire , de recevoir un mélange de Religion ; ou bien , ainsi que cet ancien Hérétique Basilides enseignoit , qu'en temps de persécution , ou pour accommoder les affaires , on peut dissimuler sa foi , & la tenir cachée en son cœur. Est-ce cela aimer Dieu de tout son cœur , de toute son ame , de toutes ses forces ? Est-ce pratiquer ce que dit David , & repète Saint Paul , j'ai cru , & pour ce , ai-je parlé aussi franchement. *Pseaum. 116. Rom. 18.* Ou ce que remontoit Elie ; jusqu'à quand clocherez-vous des deux côtés ? Si l'Eternel est Dieu , suivez-le : mais si c'est Bahal , fuiez-le.

1596.

L'ARCHE DE
Noë.

1. *Rois* 18. Certes notre Dieu vaut bien qu'il soit servi de corps & d'ame, lui qui a créé tous les deux, & racheté tous les deux, & pourtant est extrêmement jaloux de nous d'une sainte jalousie. Car de fait, qui craint & sert le Dieu vivant & éternel ainsi à la légère, le méprise, & lui fait deshonneur, dit Fulgence, *Ad Trasymund*. A cette essence infinie, éternelle, d'où dépend toute notre félicité, qui fait mourir & vivre, qui établit les Rois, & les dépose de leur siège, & devant le trône judiciaire duquel il nous faut tous comparoître. Mais il me semble ouïr un tas de gaudisseurs; qui diront; un tel a beau nous prêcher, qui est en Allemagne loin de la tempête, & qui n'a à perdre des terres, des maisons & grands revenus, & pourront possible quelques-uns alleguer ce que dit ce Poète Païen Lucrece, *Liv. 2.*

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E Terra magnum alterius spectare laborem.

C'est-à-dire, doux est-il & plaisant, grosse tempête se levant sur la mer, de regarder de terre à pied sec l'infortune & le travail des autres, qui voguent sur la mer. Mais à cela je réponds, que l'avertissement que je donne de suivre le bon parti, de cheminer rondement devant Dieu, de chercher sauveté en la barque & en l'arche, plutôt qu'aux flots écumeux, n'est pas mien; mais de la parole de Dieu, de tous les sages, de tous ceux qui ont le vrai honneur & leur salut en recommandation. Et même ce pauvre Poète Païen que j'ai allégué, ajouté un peu après; que c'est bien encore plus grand contentement, quand par l'adresse de sains enseignemens on se tient ferme au temple de la vertu, & comme d'un lieu éminent, on voit ce pauvre & misérable monde qui s'égare en tant de sortes après les desirs charnels & vanités de ce monde. Bref, nous savons, Dieu merci, que c'est que de tempêtes & orages, & nous y sommes trouvés à diverses fois. Mais s'il est question de pertes, y a-t-il perte plus grande, & de plus grande conséquence, que de perdre sa pauvre ame? Que profite-t-il à l'homme, s'il gagne tout le monde, disoit Jesus-Christ, & qu'il fasse perte de son ame? *Matt. 10.* Ou que donnera l'homme en récompense de son ame? Où est Christ, ton Roi, dit Saint Basile? *In prologo Asceticor. serm.* Est-il pas au Ciel? Guinde là ton vol, tes desirs, ton affection, adresse-là ta course, oubliant les choses terrestres.

tres, appréhende les biens éternels & les délices perdurables. Or ne veux-je entrer plus avant en cette matiere, pource qu'il en sera parlé ci-après un peu plus exprès ; mais j'ai voulu seulement entamer ce propos, pour vous montrer qu'en ce traité j'ai non-seulement égard aux forts, qui par la grace de Dieu ne se laissent emporter à tous vents, lesquels je loue grandement, & les louant, les veux confirmer de plus en plus ; mais aussi aux infirmes, qui pourroient être ébranlés, tant par la longue durée des tempêtes, que par les appas de ces déguiseurs & sophistiquers, qui veulent fondre, ou plutôt confondre une telle Religion, qui soit un métal, qui n'est ni argent ni étain, ains une écume & lie pleine d'infection. Or ce, grand Dieu, qui vous a éprouvé comme le bon or par le feu & par la fournaise de maintes & maintes afflictions ; & vous a regenerés en une espérance vive, & donné son esprit, qui fait discerner les esprits, vous veuille journellement fortifier & assurer, afin qu'un jour vous reluisiez au Ciel comme les étoiles du firmament, & ayant vaincu le monde par une ferme foi & constance, remportiez la couronne de gloire, par Jesus-Christ notre Seigneur. De Heidelberg, l'onzieme jour de Juin 1596.

DANIEL TOUSSAINT, jadis Ministre de la
parole de Dieu à Orléans.

CHAPIRE PREMIER.

*D'où les déluges de maux viennent, & des étranges ravines qui
se sont dégorées sur la France.*

ON dit coutumierement, que c'est demi guérison de connoître la source & cause de son mal. Et pourtant n'y a-t-il rien à quoi Satan s'étudie plus qu'à nous bander les yeux, pour ne voir la cause de nos miseres, ou nous rendre stupides pour ne les sentir. Chacun crie, chacun se deult & lamente, & n'y a celui qui ne discoure des miseres de ce temps, & ne perde quasi patience pour ces déluges qui durent bien plus long-temps que celui du temps de Noé, lequel ne dura que cent cinquante jours. Mais il falloit se souvenir de ce qui est dit au troisieme chapitre des Lamentations de Jérémie : Pourquoi se dépiteroit ou feroit beaucoup de complaints l'homme, qui est cause de son malheur par ses péchés ? Recherchons plutôt nos voies, &

1596.

L'ARCHÉ
DE NOÉ.

les fondons , & retournons vers l'Eternel. Levons nos cœurs avec les mains au Dieu fort , qui est ès Cieux , disant : nous avons forfait , nous avons été rebelles , & pourtant tu n'as point pardonné. Mais quoi ? les uns se feront à croire , que ce sont des événemens fortuits : les autres rapporteront cela à certaines constellations & mouvemens des astres. La commune voix fera , que l'Evangile en est cause ; & que depuis qu'on a parlé des Eglises réformées , il n'y a eu que tout malheur , & qu'un abîme à convié l'autre ; bref , que toutes les vagues se sont épanchues sur la Chrétienté , notamment sur la France. Est-ce pas le langage qu'ont tenu de tout temps les enfans de ce monde , & ceux qui ont le sens & jugement de travers ? Est-ce pas là la chanson qu'on chantoit déjà du temps du Prophète Jérémie ? *chap. 24.* Depuis le temps que nous avons cessé , disoient les mal-avisés , d'encenser à la Reine du Ciel & de lui faire perfusions , nous avons eu faute de tout , & avons été consumés par l'épée & par famine. Du temps de Tertullian , fort ancien Docteur , *Apol. ch. 39.* s'il y avoit débordement des Rivieres , tremblement de terre ou quelque autre esclandre , cela étoit incontinent , par les Païens , imputé aux Chrétiens : comme si devant la venue de Christ , on n'eût pas vu mille ravages , plusieurs nécessités , maintes déconfitures , ne fussent que celles du Peuple Romain , faites par Annibal. Autant en reprochoit - on aux Chrétiens du temps de Saint Cyprian , ce qui leur donna occasion de répondre à un certain calomniateur , nommé Demetrian , que ce n'est pas la Religion & le service du seul vrai Dieu qui attire les miseres & calamités , mais l'idolâtrie & mépris de la maison de Dieu & de son saint service. Et pourtant aussi Arnobe , qui a été Précepteur de Lactance , se plaint , *liv. 1. c. 8. contre les Gentils* , que les Païens avoient grand tort d'appeller les Chrétiens *infaustos & atheos* , c'est-à-dire , gens pleins de malencontre & d'athéisme , sous ombre qu'ils ne forgeoient point des Dieux visibles & des Idoles , mais adoroient en esprit & vérité ce seul vrai Dieu , qui a fait ciel & terre , & duquel la puissance & sagesse invisible se montrent par ces choses visibles & ses œuvres admirables , comme écrit l'Apôtre au 1. des Romains. Une chose , accordai-je fort bien , que où l'Evangile est prêchée , la guerre s'élève , les calamités & orages se montrent , mais passivement pour le regard des Fideles , qui sont exposés , comme leur Maître , à la croix , & haïs du monde , qui ne peut souffrir la lumière de l'Evangile , ainsi que pour ce regard Jesus-Christ aussi disoit :

1596.

L'ARCHÉ
DE NOÉ.

Matt. 10. Ne pensez point que je sois venu mettre la paix en la terre ; je ne suis point venu mettre la paix , mais l'épée. Car le Saint Esprit , par la prédication de l'Evangile , redargue le monde de son incrédulité , comme il est dit au 16. de Saint Jean ; & crevent les méchans de dépit , quand on reprend leurs actes pervers & leur vie abominable. Dont ce grand personnage & Prophète de l'Eternel , Jérémie , se lamentoit , disant : *chap.* 15. Malheur sur moi , ô ma mere , de ce que tu m'as enfanté homme de débat , & homme de discorde à toute la terre ; je n'ai point prêté à usure ni fait tort à personne , & néanmoins tous me maudissent. Et pourquoi ? pource qu'il reprenoit franchement les idolâtries , corruptions & autres débordemens du Peuple , tonnait & entonnant les jugemens de Dieu sur cette Nation déloïale & obstinée. S'il faut donc parler des vraies causes des déluges & calamités , il en faut amener d'autres , que la prédication de l'Evangile , ou la réformation des abus ; & les faut remarquer dès le commencement du monde en ce grand & horrible déluge , qui ravagea toute la terre. Quelle fut la cause de si grand esclandre ? Etoit-ce ce fâcheux homme & prêcheur de repentance , Noé ? Non certes , l'Ecriture en parle bien autrement. Car voici ce qu'en écrit Moïse , au sixieme chapitre de Genese : que les enfans de Dieu , c'est-à-dire , ceux qui faisoient profession du pur service de Dieu , aucunement rétabli par Enos , ainsi qu'il est dit à la fin du quatrieme chapitre de Genese , & qui étoient issus de la bonne race de Seth , lequel avoit succédé à Abel , commencerent à se laisser aller aux desirs charnels , s'accostant des filles des hommes mondains , & regardant au dehors & non au-dedans ; à ce qui contentoit les yeux , & non à ce qui plaisoit à Dieu ; de sorte que sans avoir égard ni à la famille ni à la Religion , ils s'allierent avec les Infideles , & avec la race damnable de Cain ; dont il est dit , que Dieu vit qu'il étoient du tout chair , c'est-à-dire , abandonnés aux desirs charnels , sans plus avoir de sentiment de religion ou des choses célestes ; & comme étoient les peres , tels devinrent les enfans , une race fiere , tyrannique , race de Géans , c'est-à-dire de Machefers & Fierabras , qui n'avoient autre but , que de braver & gourmander tout le monde. Or étoit le débordement de ce temps là si général , qu'il est dit expressement , que la Terre étoit corrompue devant Dieu & remplie d'extorsion ; & en somme , que toute chair avoit corrompu sa voie dessus la terre , chacun aimant mieux se tenir au

1596.
L'ARCHE DE
Noé.

grand chemin de toute dissolution, que de suivre la sente de Noé, ou de prêter l'oreille à ses saintes remontrances: dont ce grand Dieu, duquel les justes yeux incessamment contemplent ce qui se fait ici bas, voiant leur impénitence & continuation à mal faire, nonobstant le terme qu'il leur avoit donné de cent vingt ans, depuis les premieres remontrances de Noé; voiant, dis-je, que tout alloit de mal en pis, & comme notre Seigneur Jesus-Christ le remarque lui-même, au 24. de S. Matthieu, & 17. de Saint Luc, qu'il n'étoit question parmi eux que de noces, faire grande chere, & passer le temps en toutes mondanités, dépiter Dieu avec ses menaces, & se gaudir de tout ce que le bon Noé leur disoit. Alors, alors, étant la divine patience forcée par tel débordement, se résolut l'Eternel d'exterminer telle canaille, & ruiner le monde par un général déluge, pour punir une si grande corruption, & laisser à la postérité une si grande remarque de ses jugemens, que les Païens mêmes n'ont pas été du tout ignorans de tel déluge, ores qu'il n'y eut que le Peuple de Dieu qui en eut la ruine & certaine histoire,

Josephe fait mention de Berosus, Babylonien, Mnafeas, Damascenien, Jérôme, Egyptien: Eusebe allégué Alexandre Polyhistor & Eupoleme, lesquels tous auroient écrit ce déluge universel. Voilà donc les causes & occasions de ce grand déluge: & tout cela revient à ce que dit notre Dieu, au chapitre 26. du Lévitique: Si vous méprisez mes ordonnances & enfraignez mon alliance, je mettrai ma face contre vous, & si vous cheminez avec moi à l'étourdie, je vous frapperai sept fois davantage. Tout de même est-il dit au 2 des Juges, l'ire du Seigneur s'enflamba contre Israël, & furent abandonnés à ces paillards & pillards de Gentils, pource qu'ils abandonnerent le Seigneur, se détournant vers les Dieux des Peuples.

Au 5 chapitre du Prophète Osée, le Seigneur dit, que pour la déloïauté des Princes de Juda, il répandra sur eux son courroux comme une ravine d'eau. Mais sans aller plus loin, ou alléguer tant de témoignages, est-il pas dit en l'Apocalypse, *ch.* 16. que les dernieres fioles de l'ire extrême de Dieu suprême seront épanchées, à l'occasion du regne de l'Antechrist, & pour punir ces horribles blasphêmes, idolâtries, vilainies & cruautés, dont il a été auteur: ce que les plus doctes Interprètes, même entre les Papistes, comme un Francisque Ribera, Jésuite Espagnol, & Professeur en l'Université de Salamanque, en

en son Commentaire sur l'Apocalypse , rapporte à la Ville de Rome , qu'enfin elle sera brûlée & saccagée , tant pour ses méchancetés & cruautés anciennes , que pour les nouvelles.

1596.

L'ARCHÉ
DE NOÛ.

On me pourroit peut-être repliquer , que cependant l'Ecriture témoigne , & l'expérience nous apprend , que tous les torrens de l'ire de Dieu & toute sa tempête s'épandent souvent sur les bons , ainsi que David écrit lui être advenu , tant au Pseaume 42. qu'au Pseaume 69. lequel est quant & quant une Prophétie de Notre Seigneur Jesus-Christ , où il est dit tout au beau commencement : O Dieu sauve moi , car les eaux sont entrées jusqu'à l'ame ! Je suis entré au gouffre des eaux , & la force de l'eau m'emporte. Mais l'Ecriture nous fournit assez de réponse , nous avertissant que voirement , quant aux calamités extérieures , les enfans de Dieu y ont aussi leur part , & se trouvent bien souvent enfondrés bien avant aux eaux d'angoisse : ce qui leur avient , tant pource qu'ils ne sont pas sans beaucoup de fautes & péchés , que pour réveiller & éprouver leur foi & patience. Mais tout ainsi que le Peuple d'Israel passa à pied sec , & sans être endommagé , au travers de la mer rouge : ainsi garantit le Seigneur les siens au milieu de leurs plus grandes détresses ; en sorte que rien ne leur peut nuire , ainsi que David nous assure l'avoir expérimenté au Pseaume 32. Tout homme débonnaire te suppliera au temps de te trouver , tellement qu'en un déluge de grandes eaux , elles ne parviendront à lui. Tu es mon lieu secret , tu me gardes de tribulation ; tu m'environne de joies de délivrance. Et au Pseaume 66. Nous étions entrés au feu & en l'eau ; mais tu nous as fait sortir en lieu plantureux. Qui déduit bien cette matiere , & de fort bonne grace , c'est Saint Cyprian , ancien Martyr : *Contra Demetrian. & de Mortalit.* Il vous est avis , dit-il , parlant aux Païens , que nous autres Chrétiens sommes enveloppés des mêmes tempêtes , que le reste du monde. Mais ores que nous y participions par dehors , pendant que nous sommes avec vous en ce miserable monde , nous sommes bien séparés selon l'intérieur. Car vous autres vous ne savez à quel Saint vous vouer. Il n'y a entre vous que hurlement , & une impatience crierde : nous autres sommes garnis d'une ferme patience , & d'une espérance qui nous sert d'une ancre ferme & sûre de l'ame , pénétrante jusqu'au Ciel ; de façon qu'au milieu des ruïnes & désolations de ce monde qui craque & s'en va fondre & terminer , nous avons une résolution

1596.

L'ARCHE DE
Noë.

immobile, & ne pouvons rien craindre aiant Dieu avec nous & notre trésor là haut, au Ciel.

Mais ce n'est pas tout de parler ainsi en général des causes des déluges & calamités publiques, il faut un peu particulariser les choses pour nous clore la bouche, & mieux faire sentir & appréhender les justes jugemens de Dieu; voire, nous faire toucher au doigt, que nous avons occasionné ces déluges & forgé les marteaux, dont la France a été martelée, & quasi assommée depuis quelques années. Je ne veux point toucher aux ancêtres, & aux vices & débauches, qui ont été devant qu'on eut oui parler de la réformation de l'Evangile: cela n'est que trop remarqué aux histoires. Je viens à ce qui est de notre temps, & depuis que les Eglises ont été ouvertes, & qu'on a commencé à parler plus librement de réformation évangélique, à savoir depuis l'an 61. C'étoit bien triomphe au commencement; & faut confesser, combien qu'il y eut plusieurs hypocrites mêlés parmi le troupeau, qu'il y avoit une infinité de bonnes ames affamées de la pâture de vie, enuies des ténèbres d'Egypte, desiruses de lumière & de réformation, laquelle aussi reluisoit en plusieurs, qui changeoient leurs blasphèmes en prières & chants de Pseaumes, leurs paillardises & dissolutions, en chastes mariages, leurs excès en habits & banquets, en une vie retirée & bien ordonnée, & en aumônes envers les pauvres. On remarquoit pour lors à vingt pas, par maniere de dire, une personne de la Religion Réformée à sa contenance, & puis en ses propos & actions. Et de fait Dieu y étendoit tellement sa bénédiction, qu'une petite troupe de vingt hommes de la Religion, faisoit trembler une Ville pleine d'Idolâtres insensés. Bref, chacun voiant ceci, disoit, Dieu fait merveilles à ceux-ci, Pseume 126 (1). Mais bon Dieu qu'il me souvient souvent de ce qu'écrivit le Poète Lucain en ses Livres des guerres civiles de Rome.

O faciles dare summa Deos, eademque tueri
Difficiles, &c.

C'est-à-dire;

O que ce bon Dieu nous fait aisément monter bien haut, & bientôt dévaler; tant il nous est malaisé de bien user de ses graces, & demeurer en possession d'icelles. Et faut à ce propos que je cote ici ce qu'écrivit Eusebe au troisieme livre de son

(1) L'Auteur fait ici un portrait des premiers prétendus Réformés, que toute l'Histoire de ce temps-là dément.

Histoire Ecclésiastique, chap. 29. C'est que l'Eglise ne demeura pas long-temps vierge & pure, après que le siècle des Apôtres & de leurs Auditeurs & Disciples fut passé; que bientôt plusieurs abus & erreurs commencerent à sourdre. Or faut-il dire la vérité, que les guerres civiles, quelque prétexte, fondement & apparence qu'eussent les Princes & Officiers de la Couronne, de les demener, & qu'au commencement elles se demenaissent avec quelque police & reglement, & par des soldats qui n'étoient pas du tout sans crainte de Dieu, ont toutesfois forcé abâtardi la pureté de la discipline, & en général les mœurs des grands & des petits, & à cause de leur durée & diverses méfaventures & fâcheux événemens, fait reculer & révolter plusieurs de l'Eglise, avec une infinité d'horribles saccagemens de tant d'Eglises florissantes, esquels on ne peut penser, que les cheveux quasi ne dressent en la tête. Et aussi me souvient-il avoir oui dire à ce grand Amiral de Chastillon d'heureuse mémoire, à la fin des seconds troubles, vers l'an 69, qu'il avoit vu en la guerre tant de désordres & de miseres, qu'il aimeroit désormais mieux s'en aller en Allemagne le bâton blanc en la main, que de retomber en telles difficultés, & être spectateur de tant de licence, désobéissance & désordres, esquels on ne pouvoit, par aucun remede, pourvoir en temps de guerre. Qu'est-il donc advenu après ces misérables guerres premières? Il advint aux Eglises ce qui advient aux vins frelatés, que jamais ils ne sont si bons, ni si naturels qu'ils étoient en leur premier tonneau. Ceux qui revenoient de la guerre, aiant tracassé par diverses Provinces, hanté diverses personnes & maniere des gens, n'en rapportoient qu'une audace, témérité, dissolution en propos & habillemens, & la paix étant tant soit peu rétablie, chacun étoit plus soigneux de rétablir sa maison que le temple de Dieu: pour être bien venu en cour, il falloit qu'hommes & femmes prissent & apprissent les belles modes de la Cour. Les exhortations des Ministres n'avoient plus de poids: il ne se trouvoit plus un double pour les soudoier; mais en matiere de bon-bance, tout y alloit au double, rien n'étoit épargné. Or de cela sourdent mille inconveniens, abus & erreurs, ainsi que l'écrit fort bien Saint Cyprian en une sienne Epître: quand, dis-je, on ne porte plus de respect aux Serviteurs du Seigneur, & que le ministere est méprisé. Voilà comment petit-à-petit ceux qui avoient été nourris, quasi dès le berceau au sein de l'Eglise, devenoient pourris en toutes sortes de vices & corrup-

1596.

L'ARCHÉ
DE NOÛ.

tions. Et pource qu'il n'y avoit des Ministres à suffisance, ni aussi partout personages si suffisans, qu'il eut été à désirer; le mal se rengregeoit, & s'endormoit si bien chacun sur sa lie & sur une paix & alliance charnelle, que Dieu juste juge & punisseur de nos offenses, envoya cet épouvantable réveille-matin au jour de la Saint Barthelemi, l'an 1572 (1). Depuis lequel temps, à cause des barbares cruautés des ennemis, & de l'impénitence des nôtres, le Dieu des armées n'a cessé de foudroier sur la France, tant sur les uns que sur les autres. Car ç'a été si peu de chose des Treves & Edits de Paix, bâtis depuis & traversés tout aussi-tôt en mille sortes, qu'on peut bien compter la journée Saint Barthelemi pour le commencement de la maladie mortelle, qui conduit la France petit-à-petit au cercueil.

Car comment est-elle déchue depuis ce temps-là? Comment s'est fondue en un moment cette illustre & ancienne Famille de Valois? Comment se sont ligüés François contre François? Papistes contre Papistes? les plus favoris Officiers de la Couronne contre leur Roi? Comment sont devenues les Villes les plus peuplées, désertes & défolées, & retraites d'Espagnols bannis, de voleurs affamés, & d'une populace forcenée, qui dominoit à son appétit, sans loi, sans foi, sans police? quels ravages se sont faits de plaisans & magnifiques Châteaux, de beaux & grands Bourgs, Bourgades & Villages, esquels ne voit-on plus que des masures, voire des ronces, & n'y oit-t-on autre voix que des hiboux & chats-huans? Que dirai je de tant de brave Noblesse Françoisise, de tant d'honorables Citoïens, de tant de bonnes Gens des Champs, que la violence des guerres, les épées tranchantes, les feux & les flammes & la triste famine ont emportés, & fait en somme que ceux qui retournent en France, ne l'aïant vu depuis dix ans, à peine hélas, la peuvent-ils reconnoître. Mais, qui pis est, on ne voit point encore la fin de ces malheurs: c'est quasi à recommencer: les Campagnes de France sont encore couvertes de Gens de guerre: le plat País détruit: les Places d'importance, & comme Boulevarts des frontieres, emportées par les Ennemis, quasi sans coup férir. Et, je vous prie, est-ce de merveille, si la maladie est incurable, vu qu'on tient aujourd'hui cette maxime, que pour être guéri & relevé de la maladie, il faut tourner le dos à celui qui seul est le vrai Médecin, & auteur de

(1) L'Auteur manqua d'y être enveloppé; il fut assez heureux pour se sauver.

tout salut ? Est-ce le moïen d'être guéri, quand les patiens veulent vivre à leur poste, être du tout déréglés, & plutôt humer du venin, qu'un breuvage salutaire ? Furent jamais ceux qui dépendent du Pape & du Siege Romain, nonobstant la lumiere, que Dieu en ces derniers temps a présentée au monde, plus forcenés après leurs idolâtries, plus opiniâtres en toutes sortes de superstitions, plus acharnés contre ceux qui desireront servir Dieu selon ses commandemens, & ne reconnoissent autre Evêque universel, que Jesus-Christ ? Furent jamais en France les voleries & assassinats plus coutumiers, quelque peine que les Parlemens, seul contrepois aujourd'hui de la tyrannie, & unique résidu des joïaux anciens de la France, prennent de les réprimer ? Que voit-on autre chose au milieu de la pauvreté de la France, qui est mangée jusqu'aux os, que tous excès en habits & banquets, & ce tant aux uns qu'aux autres ? Ouit - on jamais plus de blasphêmes execrables, & ce de la bouche des uns & des autres ? Peut-on aujourd'hui discerner la plupart de ceux qui se disent de la Religion, d'avec les autres, en propos gestes & habits ? Vont-ils pas tantôt au Prêche, tantôt à la Messe indifféremment, ne voulant plus porter la croix, mais être portés & supportés de la croix, ainsi qu'écrivit Saint Augustin, en la 38. Epît. Que dirai-je, hélas, de l'abominable Athéisme, qui s'épand au long & au large, comme un chancre, qui donnera le dernier coup mortel à la France ? En trouve-t-on pas de ces beaux Religieux si mignards & délicats, qu'ils ont quasi honte d'ôter le chapeau, quand on prie Dieu ? Et là-dessus nous voudrions nous promettre un siècle d'or, ou être ébahis, de ce que ces déluges de maux continuent, sans voir ni fond ni rive ? Ce que la France subsiste si long-temps, faisant de vice vertu, & de vertu vice, il le faut indubitablement attribuer à cette troupe, de laquelle est parlé en l'Apocalypse, chapitre septieme, qui arrête un peu de temps le cours de l'ire de Dieu, & l'exploit des quatre Anges contre le monde ; la troupe, dis-je, des Serviteurs de Dieu, qui portent sa marque, & ne participent point aux pollutions du monde. Or voilà quant à ce point, ce que nous voulions déduire en ce chapitre, touchant la cause des déluges de maux, & de leur durée.

1596.

L'ARCHIVE
DE NOIR.

1596.

L'ARCHE DE
NOÛ

C H A P I T R E II.

*Quel remede il y a donc , & par quel moïen on pourroit evader
le naufrage & la ruine éminente.*

QUELQUE bonne ame pourra dire avec le Prophete Jérémie , chap. 8. N'y a-t-il point de triacle en Galaad , ou n'y a-t-il nul Médecin ? Pourquoi donc la fille de mon Peuple n'a-t-elle reconvré santé ? Et au chap. 15. Pourquoi ma douleur est elle faite perpétuelle , & ma plaie sans espoir ? A cela répond le Seigneur , si tu te retournes , je te ramenerai pour tenir place devant moi. Mais voici le malheur , qu'on s'étudie plutôt à augmenter le mal , qu'à rechercher les vrais remedes : ou bien on cherche tels Médecins , qui guérissent une si grande plaie à la légère , comme dit l'Eternel , par Jérémie , chap. 8. disant , Paix , paix , où il n'y a point de paix , & qui entretiennent les hommes en leurs forfaits. Et tout cela , qu'est-ce autre chose , sinon penser se garantir d'un déluge , se laissant emporter aux eaux. Telle est l'indiscrétion de ceux qui pensent s'exempter de malheur en France , & bien accommoder les affaires , se laissant aller à l'appétit du monde ; & se dispensant d'idolâtrer , paillarder , renier Dieu & sa vérité. De ceux-là peut-on bien dire ce qui est dit en Isaïe , chapitre 59. Ils ne connoissent point la voie de paix , & n'y a point de jugement en leurs trains ; ils se sont pervertis en leurs sentiers ; tous ceux qui y marchent , ignorent la paix. Pourtant le jugement s'est éloigné de nous , & justice ne nous atteint point. Nous avons attendu la lumiere , & voici les ténèbres ; nous avons tâté après la paroi , comme les aveugles ; nous avons choppé en plein midi , comme en ténèbres , & sommes es lieux désolés comme les morts : nous bruions tous comme ours , & gémissons comme colombes ; nous avons attendu jugement , & n'y en a point ; la délivrance , & elles s'est éloignée de nous : car nos iniquités ont été multipliées devant toi , & nos péchés ont témoigné contre nous ; à savoir , pécher & mentir contre le Seigneur , afin de nous reculer arriere de notre Dieu , & parler violence & déloïauté , concevoir & méditer de cœur paroles mensongeres. Ceux qui veulent contrefaire les sages & les pacifiques , pensent bien apporter un bon avis , à savoir , de nager entre deux eaux , & de faire un mélange de Religion , à la façon des Samaritains ,

voulant accorder la lumière avec les ténèbres ; Christ avec Belial , & ainsi justifier tous les carnages & massacres qu'on a faits de tant de Martyrs , lesquels eussent été de grands fols , s'ils se fussent laissés ainsi martyriser , cette maxime aiant lieu : Que la Papauté se peut accorder avec la Religion Réformée. L'effet montrera quelque jour , & le montre déjà par trop , que comme anciennement les vrais & bons Hébreux n'avoient point de plus grands ennemis que les Samaritains, lesquels, ainsi qu'écrivit Joseph , à la fin du onzieme livre des Antiquités Judaïques , se tournoient à tous vents , & se disoient freres & cousins des Juifs , quand le Peuple Judaïque avoit du bon ; si la chance tournoit , ne les reconnoissoient plus. Ainsi ces moïenneurs , qui n'ont point l'ame droite , ains menés de légereté , ambition , dédain de la simplicité ou discipline des Eglises Réformées , ne sont que brouillons , & couvent , sous leur prétendue concorde , un Athéisme , digne de la corde , voulant ébranler les consciences , & révoquer en doute ce qui a été maintenu , & par la parole de Dieu & jusqu'au feu , véritable & bien fondé , & sont gens qui voudroient , aux dépens des deux Partis , bâtir une nouvelle Ligue , & sous ce pretexte , comme mal contents , se venger des uns & des autres.

Mais , je vous prie , quel accord & modération pourroit-on attendre du Pape , lequel ce tant dévot Empereur Sigismond , & ces personnages de grand renom , Pierre de Alliaco , Cardinal de Cambrai , Gerson & autres , quelques remontrances qu'ils en fissent , (lesquelles sont imprimées) ne purent onques obtenir , aussi peu que jadis Saint Bernard , du Pape Innocent & d'Eugene , la réformation du Clergé. Ce grand & victorieux Empereur , Charles V , par toutes ses remontrances , ne put gagner ce point sur le Pape , pour pacifier l'Allemagne , qu'on accordât aux Allemands la Communion sous les deux especes , le mariage des Prêtres & l'Office ou Service qu'ils appellent , en langue vulgaire (1). Que dirai-je de l'Eglise Gallicane & de la Sorbonne , qui n'ont pu jamais ranger les Papes à ce point , qu'ils se reconnussent être inférieurs aux Conciles , & qu'ils les voulussent maintenir en leurs anciens privileges ? Que dirai-je , que les Rois de France , par tous leurs plus illustres & révérends Ambassadeurs , n'ont pu tant faire que les Papes relâchassent quelque chose de leurs rigueurs , voire de

(1) Tant d'Ecrivains ont réfuté ces prétentions des nouveaux Hérétiques , qu'il seroit inutile de s'y arrêter ici.

1596.
L'ARCHE
DE NOÛ.

leurs bastonnades à l'endroit de la Majesté des Rois, que les Papes ont accoutumé de fouler aux pieds (1). Et pensez que quelque Moine démoiné, quelque chicaneur, ou aventurier, ou quelque autre, tant hupé soit-il, nous feront jouir d'une réformation & d'un accord des Religions, & rangeront les Papes à quitter quelque chose de leur prééminence tyrannique, ou de leurs idolâtries & superstitions? Que les Papes reprennent les erres de Saint Pierre, & de ces Evêques de Rome, qui ont été la plûpart Martyrs, jusqu'au temps de Constantin le grand, & lors on prêtera l'oreille à accord.

D'accord est belle chose de traiter, mais non avec les ennemis de paix & de vérité; avec ceux qui ne veulent être estimés errer en façon du monde, & qui sont esclaves de la superbe & tyrannique Inquisition d'Espagne. Mais en matiere de service de Dieu, & de ce qui est de la premiere table, qui est celui qui y puisse ou doive rien accorder, au préjudice de la Majesté Divine, & de sa loi inviolable? Hélas, où est maintenant un Marc Arethusius (2), saint personnage & glorieux Martyr, duquel parle Theodoret, au livre quatrieme de son Histoire Ecclesiastique, chap. 7. lequel étant sommé après divers tourmens, ou de rebâtir une Chapelle aux Idoles, ou au moins d'y contribuer quelque chose, répondit bravement: Quand on ne contribueroit qu'un denier à une chose méchante, on y auroit contribué tout, & suffisamment participé. Ou est, hélas, un Saint Hilaire, Evêque jadis de Poitiers? lequel osa bien écrire à l'Empereur Constance, fauteur des Arriens: mieux me vaut souffrir la mort en ce monde, qu'à l'appétit d'un Particulier, qui abuse de sa puissance, corrompre tant soit peu la chaste virginité de la vérité. Car nulle raison permet, & cela ne se peut faire, que choses répugnantes s'accordent, & du tout différentes, se lient ensemble; que le faux & le vrai, la lumiere & les ténèbres se confondent. Et ne faut ici alléguer la nécessité, vu qu'un homme de bien souffrira plutôt tout ce qui se peut souffrir, que de se laisser forcer à une chose méchante: comme écrit fort bien Tertullian, au livre de *Corona militis*: *non admittit status fidei allegationem necessitatis*: *Nulla*

(1) C'est une calomnie; il y a bien eu quelques Papes qui ont porté jusqu'à l'excès leurs prétentions sur le temporel des Rois, sur lequel en effet, ils n'ont jamais eu aucun droit. Mais on ne peut, sans injustice, ren-

dre tous le Papes coupables de pareils excès: Plusieurs ont eu & enseigné des maximes contraires.

(2) Marc Evêque d'Aréthuse dans le quatrième Siecle.

est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi.

En matiere de Foi, dit-il, & du service de Dieu, il ne faut jamais alléguer la nécessité, pour faire chose contre notre devoir : vu qu'il n'y a rien tant nécessaire, que se garder d'offenser Dieu, qui a puissance sur les corps & sur les ames, & qui, à tous momens nous peut abîmer.

Gardons-nous donc des conseils des nageurs entre deux eaux, & de ceux, qui voulant être plus sages que Noé, pensent se garantir, orés qu'ils n'entrent point dans l'arche, & lesquels, par leurs conseils, introduisent des déluges, qui troublent les consciences, & attirent de nouveaux déluges de l'ire de Dieu. Gardons-nous, dis-je, de ceux qui n'ayant pas l'ame droite, voudroient que chacun clochât comme eux, & lesquels en somme prennent conseil, non de l'esprit de Dieu, mais de la chair, & s'imaginent des idées Platoniques, & ce qui est argument de frénésie, veulent être guéris sans le vrai Médecin, & se relever de leurs miseres, tournant le dos à celui seul qui leur peut tendre son bras fort, pour les en développer. Arriere tels accords, n'accordant avec la vérité céleste ; arriere ces accords, semence de mille discordes pour une, & accords imaginés, non par hommes accords, mais vecords, ainsi que parlent les Latins, c'est-à-dire, couards & lâches de cœur ; qui me font souvenir de ce pernicieux accord, que quelques garnemens, ennemis de la vérité, amis des Eutychiens, anciens Hérétiques, vouloient dresser contre le sacré & général Concile de Chalcedoine, du temps de ce vrai Basilic de nom & de fait, lequel ayant dépossédé pour un temps l'Empereur Zeno, sous ombre de paix & de concorde, faisoit la guerre aux gens de bien, & à ceux qui tenoient le parti de Leon, Evêque de Rome, & du Concile de Chalcedoine. Mais quoi ? la France est pleine d'esprits frétilans & présomptueux, de personnes si recrues de cette longue maladie, que la premiere Sorciere & diseuse de bonne aventure qui se présentera, le premier empirique & vendeur de triacle qui promet guérison, sera oui de plusieurs, sans considérer ni quelle vocation un tel aura à mettre en avant chose de si grande importance, ni s'il sera avoué des deux parties, ni s'il y a rime & raison en ce qu'il dit, ou s'il se trouve en l'Ecriture & si Dieu l'approuve. Ne purgerois-je point ces choses-là, dit le Seigneur par son Prophete Jérémie, & mon ame ne se vengeroit-elle pas d'une Nation qui est telle ? Chose pour s'ébahir & pour en avoir horreur. Quand il y a des Prophetes qui

1596.

L'ARCHE DE
NOÉ.

prophétisent mensonge, mon Peuple prend goût à cela & y prête l'oreille. Je leur avois dit, enquez-vous touchant les sentiers ou le train que j'avois ordonné jadis, pour savoir quel est le bon chemin, & y cheminez, & vous trouverez repos à vos ames: & ils ont répondu, nous n'y cheminerons point. J'avois aussi établi sur vous des guettes, qui disent, soiez attentifs au son du cornet: & ils ont répondu, nous n'y serons point attentifs. Pourtant m'en vais-je faire venir malheur sur ce Peuple-ci; à savoir le fruit de leurs pensées, pource qu'ils n'ont point été attentifs à mes paroles & ont rejeté ma Loi.

C'est donc ce que nous chante toute l'Ecriture, c'est ce que tous les bons Serviteurs de Dieu & vrais Chrétiens ont tenu pour certain, & pour tout résolu de tout temps, qu'il n'y a point de moïen ni d'apparence d'échapper le déluge de l'ire de Dieu, si on ne se retire avec Noé dans l'arche, si on ne se sequestre des corruptions du monde pour prêter l'oreille à ceux qui nous appellent à repentance, & d'autre côté, qu'il n'y a déluge ni tempête, tant grande soit-elle, qui puisse nuire à ceux qui écoutent la voix du Pasteur, qui demeurent en son tabernacle, & ne méprisent la petite arche du Seigneur, tant petite & foible qu'elle semble être au-dehors. J'ai demandé une chose au Seigneur, dit David, *Pseaum. 27.* laquelle je requerrai toujours: c'est que j'habite en la Maison du Seigneur tous les jours de ma vie, pour contempler la plaïssance du Seigneur & visiter soigneusement son temple. Car il me musseroit en sa loge au temps d'adversité, & me tiendrait caché au secret de sa tête, & m'élèveroit sur un roc. Bref, selon que promet ce bon Dieu, au chapitre 54. d'Isaïe: j'ai un petit, comme en un moment d'indignation, mussé ma face de toi; mais j'ai eu compassion de toi, par benignité éternelle, dit le Seigneur, ton Rédempteur. Et ceci me fera comme les eaux de Noé; car comme je jurai, que je ne ferois plus passer les eaux de Noé sur la terre, ainsi ai-je juré que je ne me courroucerai plus à toi & ne te reprendrai plus. Car encore que les montagnes soient émues, & les montagnettes tremblent, ma miséricorde ne se retirera point de toi, & l'alliance de ma paix ne se bougera, dit le Seigneur, qui a compassion de toi. Affligée & tempêtée, voici je coucherai des perles pour tes pierres, & te fonderai sur saphirs. Tous tes enfans seront enseignés du Seigneur, & y aura abondance de paix à tes fils, & seras fondée en justice; tu seras loin d'opprobre: parquoi tu ne craindras

point, & feras arriere de la blessure : car icelle n'approchera point de toi.

1596.

CHAPITRE III.

L'ARCHE DE NOÉ.

*Quelle est la vraie Arche, hors laquelle il n'y a point de salut,
& dans laquelle il se faut ranger pour n'être ruiné
par le déluge de l'ire de Dieu.*

CELA a été tenu de tout temps entre les Chrétiens, que l'arche de Noé a été figure de la vraie Eglise, hors laquelle n'y a point de salut. Ce qu'on peut aussi recueillir, parceque Saint Pierre, 2. *Epist. cap. 2.* nous propose Noé comme Patron de ceux qui honorent Dieu, & lesquels il fait délivrer de tentation : & de ce qu'en sa premiere Epître, *chap. 3.* il nous met en avant l'arche de Noé, dans laquelle huit personnes furent sauvées au milieu des eaux, comme figure de l'Eglise, & de ce lavement salutaire du Baptême, qu'au lieu d'être abîmés par le déluge de l'ire de Dieu, nous avons en l'eau certain témoignage que nos péchés sont lavés, & que nous avons vie par la résurrection de Jesus-Christ. Ce n'est donc pas sans raison que Saint Jérôme écrivant à Damase, dit : que hors l'Eglise il n'y a point de salut ; & comme il n'y avoit qu'une arche du temps du déluge, aussi n'y a-t-il qu'une seule vraie Eglise. Autant en dit Saint Augustin, au livre quinziesme de la Cité de Dieu, *chap. 26. & 27.* remontrant que cette arche ; en laquelle le bon homme Noé, bon & juste au prix des autres corrompus, mais non au prix de cette perfection, qui sera en la vie future, a été un Patron de l'Eglise militante & voïageante en ce monde, laquelle est sauvée par celui qui a été pendu au bois de la croix pour nos péchés. Et ne faut ici prendre l'arche de Noé selon ce dire coutumier, qu'en l'arche de Noé il y avoit de toutes sortes d'animaux : comme si l'Eglise étoit un receptacle de toutes sortes de gens & de personnes brutales. Car l'Eglise, à parler d'icelle proprement, c'est la communion des Saints, encore qu'il y ait entr'eux beaucoup d'infirmités, & qu'ils ne soient pas tous appelés ni sanctifiés du premier coup : comme aussi nous accordons volontiers, & savons qu'en l'Eglise visible il y a plusieurs hypocrites, aussi bien qu'il y avoit un Cam. en l'arche de Noé, lequel depuis fut maudit & condamné à être serviteur des serviteurs de ses freres.

Mais quoi qu'il en soit, cette arche, ou barque de Noé,

1596.

L'ARCHE DE
Noë.

bâtie d'une bois leger, & toutesfois résistante à putréfaction ; contenant huit personnes, nous montre bien qu'il ne faut pas juger de la vérité ou excellence de l'Eglise militante par l'extérieur ou par le grand nombre & grand abord de gens, surtout quand les grandes corruptions ont la vogue ; mais, comme il est dit au chapitre 8. d'Isaïe : me voici, moi & mes enfans, que le Seigneur m'a donnés pour signe & pour miracle en Israël, de par le Seigneur des batailles, lequel habite en la montagne de Sion. Et comme Notre Seigneur Jesus-Christ disoit au 12. de Saint Luc : ne craignez point, petit troupeau ; car il a plu à votre pere de vous donner le Roïaume, dont aussi nous avertit Saint Paul, au 1. chap. de la première aux Corinthiens : mes freres, vous voyez votre vocation, que vous n'êtes point beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de forts, ni beaucoup de nobles. Mais cependant cette arche, qui sembloit devoir être mille & mille fois froissée & brisée parmi tant de rocs, & de flots, & parmi ce déluge impétueux, qui emportoit & saccageoit tout ce qu'il rencontroit, cette barque, dis-je, de Noé subsistoit, pource que ce n'étoit pas une invention humaine, ou par présomption qu'elle étoit bâtie & exposée aux flots, mais par l'ordonnance du Dieu vivant, par la force aussi duquel elle subsistoit ; & en vertu de cette alliance, que Dieu a eu de tout temps avec ceux qui l'honorent, & de quoi semble que l'Eternel a voulu conserver la mémoire, commandant long-temps depuis à Moïse & aux enfans d'Israël, *Exod. 25.* de faire une arche de bois de Sittin, qui fut appelée l'arche d'alliance, & posée dans le tabernacle ; l'Eglise donc, pour revenir à notre propos, n'est pas toujours une grosse assemblée de Peuples, semblable à une grande Ville de Jerusalem, ou à la forteresse éminente de la montagne de Sion ; mais quand il plaît à ce juste Dieu, vengeur des forfaits & ingratitude du monde, lâcher la bride à ce dragon infernal, & aux ennemis de son Peuple, qui montent & s'épandent sur la terre, comme un grand fleuve, *Jerem. 46. Apoca. 20.* elle est en tel temps ainsi qu'un petit navire ou barque, ainsi qu'une petite cabane, ainsi qu'une pauvre petite tourterelle gémissante, ou une pauvre femme cachée en un désert. *Isa. 1. Psal. 74. Apoc. 12.* Et pour cela ne la faut-il désestimer, vu qu'elle a son fondement au Ciel & aux lieux très hauts : ce qui étoit signifié par la forteresse de David, bâtie sur la sainte montagne de Sion. En somme, ce qui assuroit Noé en cette barque, David en

sa petite montagne de Sion, petite à comparaison des montagnes d'Idumée, & autres hautes montagnes, c'est ce qui est dit au Pseaume 46. & 48 : l'Eternel est grand, & grandement louable en la Ville de notre Dieu, & en la montagne de sa sainteté. Pourtant ne craignons-nous point, encore qu'on remuât la terre, & que les montagnes se renversassent au milieu de la mer, que les eaux vinssent à bruire & à se troubler, & que les montagnes fussent ébranlées par l'élevation de ses vagues. Les ruisseaux de la petite riviere de Siloé, qui étoient comme un témoignage des consolations du Saint Esprit & autres grâces de Dieu, ores qu'elles n'aient grand lustre devant le monde, réjouiront la Ville de Dieu, qui est le saint lieu des habitacles du Souverain. Dieu est au milieu d'icelle, elle ne bougera point.

C'est donc de ce grand Dieu, & de son assistance, que cette Arche a cette force de subsister au milieu des déluges ; voire qu'elle est ainsi que ce petit poisson, nommé Echeneis ou Remora, c'est-à-dire, arrête- navire ; pour ce, comme témoignent les Historiens, où ce petit poisson s'attache à un navire, quelque gros qu'il soit, par une vertu secrète, le fait arrêter tout court. O combien de grandes barques, & de grands bateaux, combien de superbes desseins & de grands appareils des plus puissantes Monarchies du monde a l'Eternel arrêtés & renversés par sa petite Arche, & son petit troupeau, lequel est aimé, chéri, & porté parmi les ondes par ce vrai Dauphin, Jesus-Christ Notre Seigneur ! C'est lui, c'est lui aussi qui étoit le maître Pilote de l'Arche, ou de la barque de Noé, aussi bien qu'il étoit la guide de son Peuple parmi ce grand & hideux désert. C'est lui qui appaisa la grosse tempête élevée sur la mer, lorsque les Apôtres pensoient périr en leur nacelle, & être emportés & engouffrés par les flots épouvantables. *S. Matth. 8.* C'est lui qui est la pierre fondamentale de l'Eglise, sur laquelle étant fondée & appuyée, quelques hurts, qui lui adviennent, elle est si ferme, que les portes mêmes des enfers, c'est-à-dire, toute la puissance du Diable ne peut rien à l'encontre. *Corint. 3. v. 11. 1. Pier. 2. v. 4. Matth. 16.* Oh ! que mal fondée & mal arrivée elle seroit, si elle avoit son fondement sur la poudre de la terre, comme ces bâtimens terriens de nos maisons d'argille, qui se consomment aussi aisément, que la tigne, dit Job au 4. ch. Tout de même seroit-ce, si elle étoit fondée sur les hommes, lesquels tous ensemble sont plus légers que la vanité même. *Pf.*

1596.

L'ARCHE DE
NOÉ.

1596.

L'ARCHE DE
NOÉ

62. v. 10. C'est pourquoy les anciens Peres ont fort bien remarqué au chap. 16 de l'Evangile selon Saint Matthieu, que l'Eglise n'étoit pas fondée sur la personne de Pierre, lequel peu après renonça son Maître, & étoit un homme mortel; mais sur la belle confession de foi qu'il fit, ou bien à vrai dire, sur celui qu'il confessa être le Christ, le fils du Dieu vivant. Et tout de même est ce que dit Saint Paul au chap. 2 des Ephes. que nous sommes édifiés sur le fondement des Apôtres, c'est-à-dire, qu'ils nous ont enseigné, & auquel nous adresse l'Apôtre 1. Corinthiens 3, disant: nul ne peut mettre autre fondement, que celui qui est mis, lequel est Jesus-Christ. Ainsi écrit, entr'autres, Cyrille au livre quatrième de la Trinité; que cette pierre, sur laquelle l'Eglise est fondée, est cette franche confession de foi, que fit Saint Pierre de Jesus-Christ. Autant en écrit Saint Basile au traité de Pénitence, que Pierre n'étoit pas la vraie pierre immobile; mais Christ, lequel il avoit confessé. Saint Augustin, au livre 1 de ses Rétractations chap. 21, écrit qu'encore qu'avec quelques-uns, il lui soit échappé de dire que l'Eglise fut fondée sur Saint Pierre; que toutesfois depuis il s'est ainsi exposé, que l'Eglise étoit fondée sur celui que Saint Pierre avoit confessé. Et de fait, encore que les anciens Docteurs parlent quelquefois ainsi, (entr'autres Saint Cyprien en l'Epître 27). Comme si l'Eglise étoit fondée sur les Evêques ou Pasteurs: si est-ce qu'ils s'éclaircissent en cette façon, que c'est en tant que Dieu a établi l'ordre du sacré Ministère, & tiennent tel langage contre ceux qui méprisoient les remontrances des fideles Pasteurs, qui avoient vocation légitime, & parloient au nom du Seigneur, selon qu'il appert par ladite Epître, & par celle à Jubayanus, & sur-tout par le traité qu'il a écrit de l'unité de l'Eglise, où nous trouvons ce bel avertissement. Ceux-là sont forts & stables, & fondés sur le roc ferme & immuable, & ne branleront jamais, quelque tempête qui survienne, lesquels sont fondés sur la parole de Dieu; & ses ordonnances. Nous devons donc, dit-il, nous tenir aux paroles de Christ, & faire & apprendre ce qu'il a enseigné & commandé. Or, comment se vantera celui de croire en Christ, qui ne fait ce que Christ a commandé de faire. Il faut nécessairement qu'un tel soit toujours en branle, & qu'il s'égare, & se laisse emporter comme la poudre au vent. Voilà les propres mots de Saint Cyprien.

Or, pour retourner à la considération de l'Arche de Noé,

elle nous fait voir à l'œil que l'Eglise Catholique ou Universelle, qui a promesse de salut & vie éternelle , n'est pas une assemblée pompeuse de tous hommes, qui aient toujours grand lustre , & soit fondée sur la prééminence de quelques Prélats ; mais que c'est ce petit troupeau , que le Seigneur a trié de tout ce monde pervers , lequel obéissant à sa parole , & croiant à ses promesses , se sépare de la corruption du monde , & se range en son Arche , en sa Bergerie , en sa Cabane , toute simple qu'elle semble être , étant toutesfois bâtie d'une matiere incorruptible , ou régénérée par la semence incorruptible de sa parole , conduite par son autorité , & dépendante de sa Providence , cherchant vie au milieu de la mort , à savoir , en la mort & passion de Jesus-Christ , comme Noé au milieu des eaux. Car qui voudra ou osera nier , que l'Eglise Catholique du temps de Noé fut en l'Arche , comme du temps d'Abel elle étoit en Abel , à savoir l'Eglise de ce temps - là ; vu qu'on appelle Eglise Catholique le Peuple fidele , soit petit ou grand , lequel en tous âges , adhère à Jesus-Christ , & se laisse conduire par sa parole , & par son esprit. Tertullien a raison de dire , que là , où deux ou trois sont assemblés au nom du Seigneur , que ceux-là , s'il n'y en a point d'autres en ce temps-là , sont l'Eglise. *In exhortat. ad castit.* Ainsi écrit Saint Augustin , *Tom. 10. Sermon , de temp. 216* , que l'Eglise Catholique s'est trouvée anciennement en Abel , depuis en Noé , après en Abraham.

Ce qu'étant considéré , voilà déjà de grands points éclaircis , pour nous faire entendre , comment il faut juger de l'Eglise. Or , n'est-elle sans chef , ores qu'elle n'ait point en terre un Chef universel , non plus que l'Arche de Noé n'étoit sans Pilote , ayant Christ pour conducteur. C'est lui , c'est lui , que Dieu a constitué sur toutes choses pour être Chef à l'Eglise , dit Saint Paul , Ephes. 1. Et ne laisse l'Eglise d'être Catholique , encore que la plupart du monde s'en sépare , ainsi qu'il advint du temps de Noé. Car , ainsi qu'écrit Saint Ambroise , ou Prosper Aquitanicus au livre premier de la vocation des Gentils , le Peuple de Dieu a sa plénitude , & combien qu'une grande partie des hommes rejette ou méprise la grace présentée , ne laisse pas d'être réputée une spéciale généralité aux Elus de Dieu , pour le regard de laquelle tout le monde semble être reçu à grace , & sauvé , quand tous ceux-là de tout le monde sont reçus & sauvés , que le Pere a donnés son Fils , & qui croient en lui. C'est pourquoi toujours l'Eglise Catholique a été prise , non

1596.

L'ARCHE DE
Noé.

1596.
L'ARCHE DE
NOÛ

point pour une troupe universelle pêle-mêle de tous hommes, mais pour la troupe de tous les Croïans en cette doctrine, que les Apôtres ont annoncée par tout le monde ; & est opposée cette Eglise Catholique , premièrement à la Judaïque de l'Ancien Testament , qui étoit attachée à un certain Peuple ; secondement aux Schismatiques , qui faisoient Sectes à part, se séparant de ceux, qui retenoient par tous les endroits du monde le consentement & fondement de la doctrine Apostolique. Mais se séparer des pollutions du monde , des idolâtries , de la doctrine des Diables , laquelle est spécifiée, 1. Timoth. 4. n'est point se séparer de l'Eglise Catholique ; mais selon, le commandement de Dieu , se départir des choses souillées , sortir de Babylone , & se garder de prendre en façon du monde la marque de la bête , ou de communiquer aux œuvres infructueuses des ténèbres, selon qu'il nous est expressément commandé. Ephes. 5. Et en ceci ne faut avoir égard , ni à la multitude ; car tu n'ensuivras point la multitude pour mal faire , dit Moïse , Exod. 23 , ni à nos Ancêtres ou Aïeuls ; sachant que vous avez été rachetés , ainsi que parle Saint Pierre au 1 chapitre de sa première Epître, de votre vaine conversation , qui vous avoit été enseignée par vos Peres. Et comme très bien nous avertit ce Martyr ancien Saint Cyprien, Epist. ad Cecil. (Or , ici je ne dispute point comment audit lieu il applique sa maxime ; mais je dis que la maxime & l'avertissement, ce néanmoins, est très bon). Si quelqu'un , dit-il , de nos Prédécesseurs , ou par ignorance ou par simplicité , n'a point tenu & observé ce que le Seigneur a fait , & commandé de faire , notre Seigneur peut bien lui avoir fait grace en sa simplicité. Mais il ne nous sera point pardonné à nous autres , qui savons mieux , & sommes suffisamment instruits de la volonté du Seigneur. (Comme aussi en la même Epître , il remontre fort bien) : que si nous voulons être les amis de Christ , il nous faut tenir à ce qu'il a fait & commandé , & lui prêter seul en matière de Religion , l'oreille , sans regarder ce que d'autres devant notre temps ont introduit. Car , dit-il , nous autres Chrétiens devons suivre la vérité de Dieu , non pas les coutumes des hommes). Ce qu'il déduit aussi & inculpe fort gravement , & bien au long , en une autre Epître *ad Pompeianum*. Nulle coutume , tant ancienne soit-elle, doit préjudicier à la vérité ; car coutume sans vérité , n'est autre chose qu'une erreur envieux ; Christ dit lui-même , qu'il est la vérité & la voie. Si donc nous sommes en Christ , & avons Christ en nous

nous; tenons-nous à la vérité qu'il nous a enseignée. Mais l'audace & la présomption des hommes est si grande, qu'ils aiment mieux soutenir leurs fausses inventions, que s'accorder avec ceux qui leur montrent la vérité. Certes, toute erreur cesseroit bientôt, si nous retournions à la première source & origine des Ordonnances & traditions divines. Quand il y a faute en un canal, & que l'eau ne coule pas claire, comme elle souloit, a-t-on pas recours à la source, pour voir d'où procède le mal. Et c'est, dit ce bon Martyr, ce que les bons & fideles serviteurs de Dieu doivent faire; que s'ils apperçoivent que la vérité ait été altérée, ou ébranlée en quelque point, ils retournent à la vraie source de la parole de Dieu, & à ce que les Apôtres ont tenu & enseigné.

C'est aussi ce qu'ont fait souvent de grands personnages, poussés extraordinairement de l'esprit de Dieu, & pareillement les conducteurs des Eglises qu'on appelle Evangeliques ou Réformés; or, qu'entre icelles il y ait encore des imperfections, & qu'il y en a de mieux policées les unes que les autres. Si est-ce qu'au point de la foi, comme leurs confessions le montrent, elles ont suivi le conseil de ce bon Martyr Saint Cyprien: qui est de regarder, non point à longues coutumes, ou apparence extérieure, ains à la fontaine de la parole de Dieu, & à ce que ce grand Evêque & Pasteur de nos ames, & ses Apôtres ont enseigné & commandé d'observer. Ce qui a été si bien & vivement remontré & prouvé, que le Pape avec ses Jésuites, se défiant de la parole de Dieu, ne se veulent rapporter à icelle, & n'ont autre chose en la bouche que les traditions humaines, desquelles eux-mêmes sont en doute & différent, tant des Canons qu'ils appellent Apostoliques, que de leurs propres Canons, qui sont pleins de contradictions. Joint qu'il s'en faut beaucoup qu'ils tiennent les traditions de l'Eglise, qui étoient, je ne dis point du temps des Apôtres; car ce sont celles esquelles nous nous arrêtons, mais plus de trois cens ans après la mort de Christ. Et cependant on nous veut faire à croire, qu'il n'y a point d'Eglise parmi nous, que nous nous sommes séparés de l'Eglise & de la chaire de Saint Pierre, & sortis de l'Arche de Noé: comme si l'Arche de Noé étoit l'assemblée de Messieurs les Cardinaux, Archevêques & Evêques d'Italie, avec leur S. Pere le Pape, qui est réduit à la game d'Espagne, *Re, Sol, Mi, Fa*, & avec Messieurs les Jésuites, meurtriers des Rois, ennemis de tout le reste du Clergé, & des autres Ordres, défen-

1593.
L'ARCHE DE
Noë.

seurs de toute superstition , pour couvrir leur ambition & avarice , qui épuisent les Roïaumes , Principautés , & meilleures Maisons de l'Europe.

Dieu nous garde de mépriser la Chaire de Saint Pierre , ou l'Eglise , voire l'Eglise Romaine , de laquelle la foi étoit renommée par tout le monde , comme aussi étoit celle des Thessaloniens ; mais nous prenons garde à ce que les anciens Prêtres de Rome écrivoient à Saint Cyprien , livre 2. Epître 7 , que ce sera grande honte & vergogne , si l'Eglise Romaine vient à dégénérer d'une telle louange : comme c'est grande honte , qu'au lieu que sa foi , chasteté , intégrité (1) , charité étoit renommée par tout le monde ; Rome aujourd'hui est fameuse & infame de simonies , sodomie , bourdes & bourdeleries , empoisonnemens , desquels les Saints Peres ne sont exempts , & étant sains le matin , se trouvent morts le soir , faute d'avoir pris du Catholicon d'Espagne. Et ne sont pas les Evangéliques , ou ceux des Eglises Réformées , qui ont commencé telles plaintes. Elles étoient déjà du temps de Saint Bernard si coutumieres , qu'il écrivoit à Henri , Archevêque de Sens , que la multitude de ceux qui reprenoient les abus de ce siege Romain , sembloit l'avoir du tout endurci. Ce ne sont pas les Eglises Evangéliques & Réformées , qui ont écrit , ains Platina , Officier Romain , au livre de la vie des Papes ; que le Pape Adrien avoit accoutumé de dire , que tous maux procedoient de ce haut siege Romain , & en la vie de Benoît IV , que le siege Papal , aussi-bien que les autres Empires , prenoit sa décadence , le saint siege de Saint Pierre ayant été occupé par force , plutôt que possédé , & ce , par l'ambition & les corruptions de plusieurs : Item que Grégoire V , devant nommé Gilbert , poussé d'une ardeur diabolique de dominer , & aidé du Diable , avoit aspiré premierement à l'Archevêché de Reims , & depuis au Pontificat. Ce ne sont les Eglises Réformées , mais c'est l'Abbé d'Ursperg en sa Chronique , qui dit pis que pendre de Grégoire VII , devant appelé Hildebrand , & des quatre Moines qui lui succederent au Pontificat , Victor III , Urbain II , Paschal II , & Gelais II.

Ce ne sont point ceux des Eglises Réformées , qui ont mis en avant l'histoire de ce Pape Papeffe , qu'on nomma Jean VIII , & qui accoucha publiquement allant au Temple de Latran (2) :

(1) L'Auteur n'est ici fécond qu'en injures. David Blondel , l'un des plus savans d'en-

(2) Cette fable grossière a été réfutée par tr'eux,
les Protestans eux-mêmes , entr'autres par

quoiqu'Onuphrius & Aventin, flatteurs des Papes, le veulent mettre en doute : ains l'ont écrit & testifié, outre Platine en la vie des Papes, Jean Stella Venitien, Sabellique, Antonin Archevêque de Florence, Jehan Bocace, Petrarque, Martin Polonus Penitencier du Pape, & plusieurs autres irrefragables témoins.

Que dirons-nous des Schismes, que quelquefois il y a eu trois Papes, & que la Cour Romaine, quittant la chaire de Saint Pierre, a été transportée en Avignon plus de soixante-dix ans. Ils répondent que les exemples de quelques désordres particuliers ne préjudicient à l'Eglise Catholique, ou au siege Apostolique. Cela est bien vrai, prenant l'Eglise & ledit siege en sa propre signification : mais si est-ce que les exemples ci-dessus allegués renversent deux maximes des Papes, & de leurs Suppôts : dont l'une, est la succession légitime, & non interrompue depuis Saint Pierre : & l'autre, que le Pape ne peut errer.

Revenons, revenons donc à d'autres marques bien plus certaines & assurées de la vraie Arche de Noé, de la vraie Eglise, & de la chaire de Saint Pierre, & de la vraie & jadis tant renommée Eglise Romaine : & sans nous amuser à ces successeurs de Neron, plutôt que de Saint Pierre, & de cette Ville de Rome, qui a été, depuis la tyrannie des Papes, aussi-bien que du temps de Neron, tenue pour une Babylone, par les plus sages & craignant Dieu; reconnoissons, dis-je que ceux qui retiennent ce que Saint Pierre a enseigné, & son successeur Damasius en son symbole a suivi, comme les augustes Empereurs Valentinien & Théodose remontrent, sont bons Catholiques, or qu'ils ne soient à Rome, ou ne puissent alleguer une suite de Prélats, qui se sont fourrés en la place de leurs Prédécesseurs *per fas & nefas*, comme plusieurs Empereurs, & la race des Ottomans en Turquie, qui peuvent alleguer de longues successions. Tenons-nous à ce qu'écrit Tertullien contre les Hérétiques, au livre des prescript. Quand bien, dit-il, les Hérétiques voudroient controuver, ou mettre en avant quelque rôle de leurs Prédécesseurs, comme venant des Apôtres, cela ne leur servira de rien, parceque leur doctrine conferée avec celle des Apôtres, par sa diversité & contrariété, fera toujours connoître qu'elle n'est, ni Apostolique, ni de vrais Successeurs d'Apôtre. Et de fait, dit Tertullien, les vraies Eglises, qui se recueillent & dressent tous les jours, encore qu'elles ne puissent produire

Ddd ij

1596.

L'ARCHE DE
NOË.

1596.
L'ARCHE DE
NOË.

quelque suite d'Evêques, depuis le temps des Apôtres, comme étant fraîchement recueillies, ne laissent pas d'être réputées Apostoliques, à cause de la consanguinité & convenance qu'elles ont avec la doctrine Apostolique. Ainsi aussi Saint Augustin, *Contr. epist. Fundament. cap. 1*, écrivant contre les Manichéens, allegue plusieurs choses, qui le retiennent en l'Eglise, comme le consentement des Peuples, l'autorité des miracles, & autres choses semblables; que toutesfois, si on met en avant la vérité, il faut que toutes autres considérations lui cedent: car aussi quelle est la principale louange & recommandation de l'Eglise, sinon qu'elle doit être une colonne & appui de vérité; non que la vérité soit appuyée sur les hommes; mais que le fondement de cette maison de Dieu c'est la vérité, & qu'elle y est aussi maintenue contre les Hérétiques & suppôts & piliers de mensonge, de vanité & idolâtrie: & comme écrit Saint Ambroise sur ce passage-là, l'Eglise est la maison du Seigneur, en tant qu'il est là craint, servi & honoré, selon sa volonté, laquelle il nous a enseignée.

Voilà quel étoit le lot & la vraie marque de cette Eglise primitive du temps des Apôtres; c'est qu'elle étoit persévérante en la doctrine des Apôtres, en la communion & fraction du pain (par laquelle maniere de parler, partie métonymique, partie synecdochique, est entendu l'usage des saints Sacremens) & en oraison. O la belle louange, donc, que donne l'Apôtre Saint Jean au 2 de l'Apocalypse à ceux d'Ephese! quand il loue leur patience & constance, & qu'ils ne peuvent souffrir les mauvais, & ont su éprouver & reprouver ceux qui prétendent d'être Apostoliques, & ne le sont point, non plus qu'un singe n'est pas un homme, une paillarde n'est pas une femme chaste; aussi peu sont ces Hypocrites & enseignants d'idolâtrie & fausse doctrine, contraire à celle des Apôtres, la vraie Eglise, ains plutôt la Synagogue de Satan, comme écrit ledit Apôtre, au même chapitre, à ceux de Smirne.

Et afin que j'adresse en cet endroit mon propos aux vrais fideles & serviteurs de Dieu, qui restent en France; je veux bien user des mêmes mots, desquels use Saint Paul au chap. 2 de l'Epître aux Collossiens. Mes freres, combien que je sois absent de corps; toutesfois je suis avec vous d'esprit, en m'éjouissant & voyant votre ordre, & la fermeté de votre foi, que vous avez en Christ. Ainsi donc que vous avez reçu le Seigneur Jesus-Christ, cheminez en icelui, étant enracinés & édifiés en lui,

& confirmés en la foi , comme vous avez été enseignés ; abondant en icelle avec actions de graces. Prenez garde que nul ne vous butine par vaine déception , selon la tradition des hommes , selon les rudimens du monde , & non point selon Christ. Gardez-vous , dis-je , ô Eglises de la France , que jamais nous n'aïons occasion de former contre vous la complainte que forme le même Apôtre contre les Galates , chap. 35. O Galates mal-avisés , qui vous a ensorcelés , que n'obéissiez à la vérité : seriez-vous bien tant mal-avisés , qu'en aiant commencé par l'esprit , maintenant vous acheviez par la chair ? Avez-vous tant souffert en vain ? Vous couriez bien , qui vous a empêché que n'obéissiez à la vérité ? Or , je vous prie donc , mes freres , avec le même Apôtre , que prenez garde à ceux qui font partialités & scandales contre la doctrine que vous avez apprise , & vous retirez d'eux. Car ceux qui sont tels , ne servent point au Seigneur Jesus-Christ , mais à leur ventre , & par douces paroles & flateries séduisent les cœurs des simples.

Nous ne sommes pas ici en différend avec le Pape de choses indifferentes , ou de petites niaiseries. Nous contestons , disons , & crions à haute voix , ce que l'Eglise Gallicane , les Rois , les Parlemens , sans parler des Eglises Réformées , ont souvent expérimenté , qu'il est un loup , & non un Pasteur. Il est question des points fondamentaux , comme de la vraie foi à salut , de la justification , du sacré & parfait mérite de Christ , de son office de médiateur , du saint Sacrement de la Cene , qui a été transformé en une idole , & en un sacrifice expiatoire pour les vivans & les morts ; lequel autant qu'il y a de Prêtres , soient-ils ladres , punais ou vérolés , prétendent faire , & offrir en la Messe , divertissant les hommes de cette unique & très suffisante oblation du corps de Christ , une fois offert en la Croix , mais qui est tous les jours représentée devant la face de Dieu , en la personne de Christ , lequel est à la dextre du Pere. Il est question de ces damnables abus , qui ont purgé les bourses des pauvres & des riches , & non leurs péchés ; & de ce trafic qu'on a fait de ce qui a couté si cher au fils de Dieu , à savoir son précieux sang.

Qu'est-ce donc qu'on nous amuse à cette fausse perruque , c'est-à-dire , à ce titre faussement usurpé d'Eglise Apostolique & Romaine ? De quoi sert à une femme d'être bien atifée , & de parler d'or , si elle n'est point chaste , & a faussé la foi à son Epoux ? Est-ce pas une maxime de droit tant & tant connue ,

1596.

L'ARCHE DE
Noë.

1596.
L'ARCHE DE
NOÉ.

que la cause principale ne consistant point , les accessoires ne servent de rien ; & au contraire , la cause principale étant entière & résolue , il est aisé d'appointer des accessoires ? C'est à la Loi , à la pierre de touche , que nous sommes renvoyés. Que si un Ange du Ciel apporte autre doctrine , que celle que le fils de Dieu & ses Apôtres ont annoncée , il ne lui faut donner audience. Au contraire , où la doctrine de Christ est proposée ; ses saints Sacremens , selon la pureté & simplicité de l'Evangile , sont administrés , l'ordre qu'il a établi en son Eglise , le plus qu'on peut , accommodé à la forme de l'Eglise Apostolique. C'est-là qu'on remarque l'Eglise , ores que ce fut une petite troupe de malotrus ; ores que les Ministres d'icelle soient rais ou ronds , portent chapeaux ou bonnets carrés ; ores qu'ils ne soient oints de ceux , lesquels souvent ont été oints & graissés de barbiers , pour leurs sales maladies ; ores qu'ils ne soient approuvés par ce siege de Rome , que les Jésuites n'a gueres , pour effacer la mémoire de Dame Jeanne Gilberte Papesse , ont fait ôter , sur lequel l'épreuve se faisoit : *An mas nobis Dominus esset*. Si le Pape étoit Pape , ou Papesse : *Laonicus Chalcondil. lib. 6. hist.* Quels miracles , je vous prie font les Papes aujourd'hui , ou quelle réformation apperçoit-on en ce siege , qu'il faille dégénérer de la constance de nos freres martyrs , de la pureté de nos confessions , & de la vérité de l'Evangile ? Est-ce d'autant qu'on contraint les Rois à coups de bâton , de faire hommage aux Papes , qui entrent par la fenêtre d'Espagne , & non par la porte d'une libre élection ? Et ce pour ce que ce siege a depuis tant d'années bandé les sujets contre leurs Magistrats , & teint les rivières & les plaines de sang ? Est-ce parceque les Jésuites , sous un fard d'érudition , & de vœu de pauvreté , remuent toute l'Europe , & envoient de leurs Ecoles , des Bourreaux en France , en Angleterre & ailleurs , pour assassiner & meurtrir Rois & Reines , & ne tendent à autre but , sous ombre de dévotion , que de ruiner toutes les très illustres familles , pour dresser une Monarchie Espagnole , de laquelle toutesfois ils demeurent modérateurs ? O les belles marques d'Eglise Apostolique ! O les belles & vraiment péremptoires occasions de se ranger en l'Arche du Pape , qui est l'Arche de Cham , & non de Noé , la nacelle de Caron , & non de Saint Pierre ! une Babylone , & non une Jérusalem ! Et en somme , Bethaven , maison de vanité ; non Bethel , maison de Dieu ,

CHAPITRE IV.

1596.

L'ARCHE DE
Noë.*Réponse à quelques objections sur cette matiere.*

OR combien que ce qui a été traité ci-dessus, étant bien considéré, peut fournir de réponse à beaucoup d'objections, & que mon dessein n'est pas de m'étendre sur ce propos bien au long (ce qui ne serviroit que de redite, après tant de beaux & amples traités, qui en ont été composés), si veux-je bien épilucher & mettre en avant quelques-unes de leurs répliques ou objections ; je dis de ceux, qui faisant la chatemite, & en effet, suppôts de la marmite, ou prétendant de s'y engraisser, recherchent des déguisemens de la vérité pour éblouir les simples ou donner quelque lustre à leur mercerie. Ces bonnes gens pensent bien faire les fins, quand étant fort chiches & échars de bonnes définitions, ils sont larges & prodigues des louanges de l'Eglise Catholique, qui a eu pour Maîtres-Maçons, les Apôtres, qui a été, comme parle Saint Cyprian, rouge du sang de tant de Martyrs, & toute blanche en bonnes œuvres. Mais ils pensent les hommes être si bêtes, qu'ils ne voient point que ces louanges - là comptent aujourd'hui autant à l'Eglise Papale, que la Cohue, en laquelle, du temps de la Ligue Espagnole, présidoit le Clerc à Paris, étoit digne d'être appelée une Cour de Parlement, & Thais une Lucrece.

S'il faut parler de la vraie Eglise Catholique & Apostolique, nous serons les premiers qui en voudrons toujours parler avec tout honneur, & en parler tellement, que ce soit sans blasonner & ravalier l'Ecriture, comme font ces bons suppôts à toutes heures, aiant cela de commun avec les Hérétiques anciens, ainsi qu'on voit, par ce qu'écrivit Irenée, en divers endroits, *Lib. 3. cap. 11. & lib. 5. cap. 1.* Et cependant c'est là, où nous renvoie Jesus-Christ, où nous renvoient les Apôtres, où nous renvoient les anciens Peres, quand il faut juger du vrai troupeau. Voilà Jesus-Christ qui dit : que ses brebis oient sa voix, *Jean. 10.* Que par cela se reconnoîtront ses Disciples & bons amis, si on garde & tient ce qu'il a commandé, *Jean. 15.* Je n'ai rien caché, (dit Saint Paul aux anciens d'Ephese, *Act. 20.*) des choses qui vous étoient utiles, testifiant, tant aux Juifs qu'aux Grecs, la repentance qui est envers Dieu, & la foi en notre Seigneur Jesus. Saint Paul écrivant aux Co-

1596.

L'ARCHE DE
NOÉ.

rinthiens, chap. 15. de la 1. Epître, dit qu'ils sont sauvés, & par conséquent le Peuple de Dieu, par l'Evangile, auquel ils ont cru, & qui leur a été annoncé par Saint Paul, selon qu'il avoit reçu du Seigneur. Ecrivant aux Galates, chap. 1. il crie tout haut, que quand, je ne dis point un Prélat, ou quelque prétendu Vicaire de Christ, mais un Ange même du Ciel, évangéliferoit autrement qu'il n'avoit évangélisé, qu'il le réputoit maudit. Les Thessaloniciens sont infiniment loués & réputés Peuple élu de Dieu, & vraie Eglise, parcequ'ils avoient reçu la prédication de l'Evangile avec joie d'esprit & grande allégresse. Au deuxieme chapitre de l'Epître aux Ephésiens, il définit les Domestiques de Dieu & la vraie Eglise; ceux qui sont édifiés sur cette maîtresse pierre du coin, Jesus-Christ, qui est le fondement que les Prophètes & Apôtres ont montré. Tout de même, dit S. Pierre, 1. Ep. chap. 2. que l'Eglise, c'est ce Peuple élu, fondé sur la pierre vive, qui est Christ, pour offrir sacrifices spirituels agréables à Dieu, par Jesus-Christ. Irenee, au deuxieme & troisieme chapitre de son premier livre, parlant de l'Eglise Universelle dispersée par tout le monde, montre que son consentement, accord & fondement étoit en la créance qu'elle avoit reçue des Apôtres, sans y rien changer ou diminuer.

Tertullien dit, *De præscription*. que les Hérétiques, voirement gazouillent & brouillent beaucoup, & n'ont autre but, que de contredire à la vérité; mais que c'est assez de prouver que notre créance est conforme à la Doctrine des Apôtres; dont s'ensuit nécessairement que la leur est fausse, & donne quant & quant cette belle regle: qu'il ne faut pas assujétir l'épreuve de la Foi aux personnes, mais juger des personnes selon la Foi & vraie créance. Saint Augustin, en son Epître 166. dit tout rondement: (nous avons appris Christ, & avons appris l'Eglise par les Ecritures). Et en son Traité de l'Unité de l'Eglise: chap. 3. & 4. (Ne mettons point en avant ces manieres de parler, dit-il; je dis ceci, je dis cela: mais oïons ce que dit le Seigneur. Nous avons de part & d'autre les livres de la sainte Ecriture. Cherchons-là l'Eglise, là débattons notre cause). S. Jean-Chrysostome écrit, *Homil. 49. in Matth.* qu'anciennement on reconnoissoit l'Eglise par ses mœurs; mais que les Chrétiens étant devenus pires que les Païens, on ne la peut reconnoître que par les Ecritures.

Que dirons-nous donc de ces bons suppôts, lesquels ne
pensent

pensent pouvoir garantir leur Eglise Romaine moderne, s'ils ne foulent, par maniere de dire, l'Ecriture aux pieds; & combien qu'il faut qu'ils confessent malgré eux, que la parole de Dieu & une ferme créance en icelle est de l'essence de l'Eglise, ou sa forme essentielle, comme l'ame du corps; si veulent-ils conduire cette ame par le corps, & donner plus d'autorité au corps qu'à l'ame, voire, sont si effrontés de dire & écrire, que ce corps subsisteroit bien sans son ame. Car voici le beau langage que tiennent ces beaux censeurs des Eglises réformées, & déguiseurs de vérité: il nous faut, dit ce brave Cardinal Hosius, *De expresso Dei verbo*, mettre l'Ecriture à part, qui est sujette à tant de diverses interprétations, & ne faut retourner à ces pauvres rudimens, c'est peine perdue de s'y amuser: car il faut être enseignés de Dieu, & non de l'Ecriture.

Mais, sur tous, de n'agueres s'est levé en France un esprit théologal, & nouveau censeur, qui s'en fait bien accroire; & nonobstant qu'il fasse profession d'enseigner trois vérités, pas une d'elles ne lui a donné tant d'assurance, qu'il osât déclarer son nom, ains comme s'il avoit l'anneau de Gyges, voit tout le monde, & pince tantôt l'un, tantôt l'autre, sans qu'on le voie, ce lui semble, ou qu'on sache qui il est. Or ce bon supposé de vérité renverse premièrement en son livre troisième tout ce qu'il avoit dit de bon aux deux précédens; car ayant défini la Religion être le service d'un seul vrai Dieu, qui s'est révélé à nous, il veut ramener les hommes au service des créatures, concluant au troisième livre, que la vraie Eglise c'est la moderne Romaine, où il est notoire qu'on sert & invoque les créatures. Après, ayant beaucoup discoursu au deuxième livre des beaux avantages de la Religion Chrétienne, & dit entr'autres choses, qu'elle a Dieu pour auteur, qui s'est révélé en sa parole, & non pas les hommes ou inventions humaines: au troisième livre, il fonde toute l'autorité de la Religion sur les hommes, & sur les décisions de l'Eglise Romaine, & voici comme il dégrade l'Ecriture sainte, c'est-à-dire, la parole du Dieu vivant, l'ayant un peu auparavant amadoué de belles paroles. (Nous disons, dit ce Rabi, que l'Eglise & l'Ecriture, tous deux conjointement & ensemble, sont regle & juge très authentique, très certain & très parfait de tout doute & affaire, en matière de Religion). Peu après voici les soufflets que cet homme esbotté donne à la parole de Dieu: (que sans icelle on peut être Chrétien: que l'Ecriture est une chose morte, qu'elle ne se remue & ne s'explique point).

1596.

L'ARCHE DE
NOÉ.

Jesus-Christ & les Apôtres en parlent autrement : Jesus-Christ la fait parlante & rendante témoignage de lui , au 5. des Jean ; & au douzieme chapitre , il introduit Isaïe parlant de lui. S. Paul au troisieme des Romains , dit , que la justice de l'Evangile a témoignage de la Loi & des Prophetes. La parole de Dieu , dit l'Apôtre , *Hebr. 4.* est vive & efficace , & plus pénétrante que tout glaive à deux tranchans , & atteint jusqu'à la division de l'ame , & de l'esprit , & des jointures , & des moelles ; & est juge des pensées & intentions du cœur. Au chapitre 12. il nous exhorte de ne mépriser celui qui parle encore tous les jours à nous , à savoir notre Seigneur Jesus-Christ. Et quelle honte est-ce de dire que l'Ecriture ne s'explique point ? Quand il est dit , ne jurez aucunement , *Matth. 5.* L'Ecriture ne s'expose-t-elle pas ailleurs , *Hebr. 6.* En quel cas le serment a lieu ? Quand il est dit , *Jean. 14.* que le Pere est plus grand que le Fils , l'Ecriture ne s'expose-t-elle pas , *Philipp. 2.* contre les Arriens , qui abusoient de ce passage , que ce n'est pas selon la nature divine , ains selon la nature humaine , & forme de serviteur , qu'il a prise étant obéissant à son pere jusqu'à la mort ? A peine se rencontre un seul passage difficile en l'Ecriture , dit Saint Augustin , *lib. 2. doct. Christ. cap. 6.* qui en un autre endroit ne se trouve dit très clairement. Quel blasphème , je vous prie , est-ce de dire que l'Ecriture est une chose morte , oïseuse , comme ce gentil Docteur des trois vérités écrit ? & que l'Eglise tient le principal lieu ; & cependant l'Eglise ne peut porter titre d'Eglise sans la parole de Dieu , & a tout son lustre d'icelle.

Il ose bien passer plus outre , & dire que l'Ecriture n'est point si absolument nécessaire que l'Eglise , & qu'en notre croiance nous sommes tenus de croire l'Eglise , & non les Ecritures. O parole non théologale , mais pleine d'impiété ! Car que nous commande & recommande Dieu , sinon de croire en sa parole ? Quel est l'objet de notre foi , sinon la parole de Dieu , en laquelle nous appréhendons Christ promis ès Saintes Ecritures ? Voilà pourquoi notre Seigneur reprochoit à ces deux Disciples qui alloient en Emmaus , *Luc. 24.* leur tardiveté à croire en toutes choses que les Prophetes ont prononcées. Et au chapitre 5. de Saint Jean : si vous croiez à Moïse , vous me croirez , car il a écrit de moi. Or si vous ne croiez point aux écrits d'icelui , comment croirez-vous à mes paroles ? Mais ce n'est pas de merveille , si ces gens-ci blasphèment contre la parole de

Dieu, vu que l'Auteur, duquel nous parlons, ose bien mal parler du Saint Esprit, quand en son troisieme livre il écrit, que nous n'implorons pas le Saint Esprit, afin qu'il nous enseigne ce que nous devons croire. Et bon Dieu, pourquoi donc l'invoquons-nous? Est-ce pas un de ses principaux offices, de nous mener & conduire en toute vérité, comme nous enseigne ce grand Maître, Jesus-Christ, au 16. de Saint Jean? Est-il pas appelé en ses titres, l'Esprit de foi & de révélation, 2. Cor. 4. & Ephes. 1. Certes nous aurions bien occasion de renvoyer bien loin telles gens, qui nient les vrais principes de la Religion, & de ne les daigner d'aucune réponse à toutes leurs objections, vu que leur but est de rabaisser les saintes Ecritures & anéantir l'Evangile de la croix, & ce petit troupeau, qui porte la croix, non pas d'or, d'argent ou de bois, mais de toutes sortes de souffrances, pour le nom de Jesus. Leur but est d'adorer ce grand Colosse, ainsi qu'ils appellent l'Eglise Romaine, & cette éminente Cité, qui est appelée Babylone; & de se chauffer au feu du grand Sacrificateur, comme fit Saint Pierre, lorsqu'il s'acheminoit pour renoncer son Maître.

Cependant, pour ôter tout scrupule aux simples, & montrer qu'on ne craint gueres les objections Papistiques, quelques pindarisées & attifées quelles soient de pompeux langage, nous répondrons sommairement à trois points ou à trois raisons, qu'ils estiment être invincibles, & desquelles ils se targuent le plus & font fête au simple populaire. La premiere est, que c'est abus de chercher l'Eglise aux Ecritures, vu que chacun les allègue pour soi; & ores qu'elles soient regle de doctrine & de mœurs; que ce n'est rien d'une regle ou équerre quand il est question d'un bâtiment, si la regle n'est maniée par un bon Maître Maçon. Et comme en France les Edits des Rois ne sont authentiques, ni reconnus & reçus, s'ils ne sont préalablement homologués par les Cours de Parlement, ainsi doivent les Ecritures être autorisées, & le sens d'icelles authentique & déclaré par l'Eglise. Car voilà les exemples que donne l'Auteur du Traité, intitulé les trois Vérités, rapetacées, partie des écrits de Bellarmin, Jésuite, partie d'autres Auteurs de même étoffe. Leur seconde raison, est l'autorité, apparence, longue durée de l'Eglise Romaine, hors laquelle il semble qu'il n'y ait que confusion & malheur; & qu'elle doit tenir le rang de Maître-Maçon & de Cour de Parlement. La troisieme, est la nou-

1596.
L'ARCHE DE
Noé.

cauté des Eglises Evangeliques, & le peu d'apparence d'Eglise, de sûreté, fermeté & bon accord, qui semble être parmi ceux, lesquels aiant quitté la Papauté, font profession de l'Evangile.

Quant au premier point, il a été déjà montré & remontré ci-dessus que Jesus-Christ, les Saints Apôtres & les Peres Orthodoxes parlent bien plus réveremment de l'Ecriture : mais nous disons d'abondant que l'Auteur des trois Vérités prétendues, commet ici trois grandes absurdités, l'une, de vouloir être plus sage que les sùddits, qui nous renvoient aux Ecritures, quand il faut remarquer la vraie Eglise, & non à un Colosse, c'est-à-dire un demeurant de grande statue de bronze, ou autre matiere, ainsi que cet Auteur nomme l'Eglise Romaine. L'autre absurdité est, de feindre une Eglise, qui soit quelque chose séparée de la parole de Dieu, & qui d'elle-même domine sur elle, comme un Maçon sur une regle ou équerre, ou une Cour de Parlement sur des Edits, vù que l'Eglise ne se peut définir sans la parole de Dieu, & emprunte toute sa valeur d'elle, & est celle, par laquelle l'Eglise a été recueillie. La troisieme absurdité est, de vouloir rendre l'Ecriture si suspecte & si disputable, comme les Edits des Princes, extorqués souvent par faveur ou ardeur précipitée, lesquels à bon droit sont disputables & sujets au contrôle, correction, voire annulation & abrogation qu'en feront les Cours de Parlement. Bon Dieu ! faut-il ainsi parler de la Sainte Ecriture, de la parole du Dieu vivant, de ses sacrés mandemens ? desquels ce grand Roi & Prophete David dit, *Pseaume* 19. que les mandemens de l'Eternel sont droits, réjouissans les cœurs purs ; faïsans que les yeux voient, que les Serviteurs du Seigneur sont rendus avisés par iceux ; voire tellement, que le Prophete Jérémie dit au 8. chapitre : (les sages ont été confus, ils ont été épouvantés & pris ; car ils ont rebuté la parole de l'Eternel ; & de quoi seroient-ils sages ?) Certainement j'estime Messieurs des Cours de Parlement, garnis de tant de piété & discrétion, que s'ils avoient à sentencier tels brouillons de vérité, la moindre peine qu'ils leur imposeroient, seroit de les condamner à faire publiquement amende honorable à l'Ecriture Sainte.

Mais pour bien éclaircir ce point, & faire entendre à un chacun comment nous parlons de l'Ecriture, sans rien déroger à l'Eglise, ou du tout exclure son témoignage & approba-

tion, voici comment Dieu, par sa parole & la pratique de l'Eglise primitive, nous a enseigné d'en parler. C'est que la sacrée parole de Dieu, & la doctrine de l'Evangile, ne nous a pas été jettée du Ciel, comme quelque regle de Maçon, morte, sans force & mouvement, & sans savoir, si c'est par devant ou par derriere qu'il l'a faut prendre; ou comme cette pomme de discorde jettée entre les hommes, de laquelle parlent les Poètes. Mais premierement, le Seigneur anime cette parole, & lui donne vigueur & force par son S. Esprit; dont le Seigneur dit au 23. de Jérémie: ma parole n'est-elle pas tout ainsi qu'un feu, & comme un marteau qui débrise la pierre? Et Jesus-Christ disoit aussi, *Jean. 15. & 16.* que le Saint Esprit rendoit témoignage avec celui des Apôtres, & qu'en somme il convaincroit le monde de péché, justice & jugement. Secondement, il y a eu dès le commencement de l'Eglise certains livres authentiques & canoniques, auxquels notre Seigneur Jesus-Christ, même pour le regard du Vieux Testament, s'est rapporté: comme sont les Livres de Moïse, les Livres des Prophetes & les Pseaumes, sous lesquels sont compris les autres Livres, appelés Hagiographes, saints & sententieux écrits, comme Job, les Proverbes & autres semblables, avec lesquels depuis ont été conjoints, pour le regard du Nouveau Testament, les Histoires Evangeliques, & les Epîtres des Apôtres, avec l'Apocalypse; tellement que Saint Augustin, *In Psal. 72. & lib. 11. contr. Faust. Manich. c. 26.* estime que dès le temps des Apôtres, les Livres Canoniques ont été distingués d'avec les autres. Tiercement dès le temps de Christ & des Apôtres, il y a eu certaine regle de la Religion Chrétienne, à laquelle les Apôtres ont toujours ramené leurs Auditeurs, & à laquelle se sont rapportés les Peres Orthodoxes en leurs différends & en la conduite de l'Eglise; à savoir à ces quatre points, que notre Seigneur Jesus-Christ, grand Pasteur & Evêque de l'Eglise Universelle & Chef d'icelle, a clairement enseigné, prêché & recommandé, & que Saint Paul témoigne, *1. Cor. 15. & 1. Cor. 11.* avoir de point en point, sans y rien changer, mis en avant & proposé de la bouche de son Maître, tant en ses Prédications qu'en ses Epîtres; à savoir la doctrine de la Foi, comprise au Symbole des Apôtres, & particulièrement la doctrine de la justification gratuite; la doctrine de repentance ou des mœurs, & de cette obéissance, que les croïans & régénerez lui doivent, comme fruit de la foi vive; la doctrine des deux Sacremens, du

1596.

L'ARCHE DE
NOÛ.

Baptême & de la sainte Cene, que l'Apôtre traite par-ci, par-là, & récapitule en peu de paroles, 1. Corinthiens 12. (Nous avons été tous baptisés en un même esprit, pour être un même corps, & avons été tous abreuvés d'un même esprit; finalement la doctrine de la discipline & police de l'Eglise) soit pour les personnes qui sont appelées en charge, soit pour les censures qu'il convient faire, ou bien les réconciliations, dont avons partie enseignement du grand Maître, au 18. de Saint Matthieu; partie la pratique aux Actes des Apôtres & en leurs Epîtres. Nous ne sommes pas donc, si nous sommes vraiment Chrétiens, & que nous nous laissions gouverner par le Saint Esprit, éperdus & égarés, quand nous lisons la sacrée parole de Dieu, sans savoir de quel côté nous tourner. Et n'est pas un tel labyrinthe, que ces gens se forgent. Que si l'Evangile est couvert & caché, il est couvert à ceux qui périssent, lesquels le Dieu de ce siècle a aveuglé les entendemens; à savoir des incrédules, à ce que la lumière de l'Evangile ne leur resplendit. Que si les Hérétiques la tordent & s'en servent, aussi faisoit le Diable, lequel par la même parole, passage confronté avec passage, a été rembarqué par Jesus-Christ, *Matth.* 4. Plusieurs tordoient à leur fantaisie certains passages des Epîtres de Saint Paul, difficiles, dit Saint Pierre, 2. *Pier.* 3. comme aussi les autres Ecritures, mais gens ignorans & mal assurés; de sorte que la faute n'est pas aux Ecritures, mais en ceux lesquels ne cherchent pas ce qu'il faut chercher aux Ecritures; à savoir, la vraie connoissance de Christ, ou qui sont lâches à ouïr & entendre, & n'y sont gueres habitués, n'ayant point les sens exercés à discerner le bien & le mal. Les Hérétiques, dit Saint Hilaire, *Contra Constant*, allèguent l'Ecriture, mais contre la Foi, & non pour la Foi, quelques mots, sans avoir égard au sens, ainsi que Jesus-Christ dit aux Sadducéens, *Matth.* 22. Vous errez, ne sachant point les Ecritures ni la vertu de Dieu. Et fut cela même remontré aux Ariens, en ce libre Synode de Nicée, où ils furent convaincus par les Ecritures, & leurs fausses interprétations redarguées par la regle de la foi Chrétienne, & la conférence des passages de l'Ecriture. S'il faut parler des labyrinthes & écrits épineux & ténébreux, il faut parler des gloses & disputes de Messieurs nos Maîtres, les Scholastiques, Thomistes, Reaux, Nominaux & semblables Scholastiques, suppôts de la marmite, où on trouve des mots à tuer chiens. Il faut même parler des disputes de Thomas d'Aquin, quand

il s'efforce de prouver la transsubstantiation, qui sont si embrouillés & pleins de tant de contradictions, qu'il n'est possible d'en tirer certain sens, ni de les traduire en autre langue.

Pour le quatrième & dernier point, touchant cette matière de la parole de Dieu & de l'Eglise, nous avouons aisément & avons toujours reconnu, que voirement le Seigneur n'a pas enfermé en un coffre sa parole; mais l'a donnée en garde à son Eglise, non point (ainsi que les Libraires gardent les livres en leurs boutiques, comme gausse Bellarmin), ains en tant qu'il a établi le ministère de sa sainte parole, pour l'annoncer & exposer par certains Pasteurs & Docteurs à ce appelés, & doués de dons à ce requis. Nous respectons le consentement de l'Eglise, qui n'a point fourvoié de la doctrine des Apôtres. Nous savons bien, Dieu merci, que nulle Prophétie, ou interprétation de l'Ecriture, n'est de particuliere interprétation, pour l'exposer un chacun à sa fantaisie. Nous sommes ceux qui combattons tous les jours les Enthousiastes, & tous ceux qui mettent en avant leurs songes & révélations. Mais nous maintenons avec les Apôtres & l'Eglise Apostolique, qu'encore que ce bon Dieu ait mis en dépôt les trésors de sa parole chez sa chère épouse son Eglise, & donné gens pour l'interpréter, & soutenir la vérité contre les Hérétiques & autres brouillons; que toutefois l'Eglise, qui doit être honorée de tel privilege, n'est point une Eglise bâtarde ou adultere; mais ce troupeau, soit grand, soit petit, épars par l'univers, adhérant à son époux, gouverné par son esprit, s'élevant aussi peu par-dessus Christ & sa parole, que la Lune par-dessus le Soleil; n'ayant plus grand avantage & plus grand lot, que de ce qu'il s'assujétit à Christ & à sa parole, & par la conduite d'icelle, & de son Saint Esprit, juge, témoigne, prononce ce qui est consentant à la Foi Apostolique & à ces quatre points, esquels ci-dessus avons montré consister ce que les Apôtres ont enseigné; & que l'Eglise Apostolique, pendant qu'elle est demeurée vierge, a soigneusement maintenu & observé, se gardant plus que de la peste, de bâtir nouveaux articles de Foi, ou établir nouveaux Sacremens, ou de mettre autre fondement que celui qui a été mis par les Saints Apôtres.

En somme l'Eglise ne fait pas que l'Ecriture soit parole de Dieu, ou Ecriture Sainte, mais douée de l'esprit de discrétion & de personnes versées en l'écriture, & rapportant tout à leur vrai but, elle rend témoignage à la vérité: comme à cette occasion Jesus-Christ disoit à ses Apôtres, Act. 1. Vous serez mes témoins jusqu'aux bouts de la terre. Et S. Paul dit, 2. Cor.

1596.

L'ARCHE DE
NOÉ.

13. Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité. *Item.* 2. Cor. 4. Nous ne prêchons point nous-mêmes, mais Jesus-Christ le Seigneur. Tellement que depuis le Concile de Constance & de Basse, les flatteurs des Papes voulant soutenir que l'Eglise, c'est-à-dire le Pape avec ses suppôts, avoit autorité par-dessus l'Ecriture. Un certain Panormitan, très renommé Docteur du droit Canon, a bien osé dire, *De elect. ca signifi.* (qu'il falloit plutôt croire à un pauvre Laïque, ou simple Chrétien, aiant bon fondement en l'Ecriture, qu'à tout un Concile ou au Pape, qui mettroit quelque chose en avant contre l'Ecriture : comme aussi écrivant contre le Pape Eugene, il montre que les Papes & Conciles ont souvent erré. Et de fait, dit pas Saint Pierre, que celui qui parle en l'Eglise, doit parler ce qui est de la parole de Dieu? 1. Pet. 4. Et Saint Ambroise, 1. *Offic.* Nous rejettons à bon droit, comme chose nouvelle, ce que Christ n'a point enseigné, vu que les fideles & croïans ne reconnoissent autre voie que Christ). Et de fait comme dit Saint Augustin, *Homil. 96. in Joh.* ou Christ s'est tû : qui osera dire, à savoir, en matiere de Foi, cela est, ou cela n'est point? D'où est-ce qu'on le prouvera? Et voilà quant à la premiere objection & question, qui est des saintes Ecritures.

Venons à la deuxieme, à savoir, si l'Eglise Romaine d'aujourd'hui est cette Eglise, pilier de vérité, arche de Noé; & si les marques, dont ses suppôts la remarquent, sont les marques de la vraie Eglise. Or ici, comme nous protestons que l'Eglise Romaine, de laquelle la foi étoit célébrée par tout le monde, qui a eu tant de Martyrs, à laquelle on se rapportoit pour sa fermeté en la vraie croïance, en beaucoup de différends, est digne de grande louange, & de laquelle pour rien du monde ne voudrions nous séparer, ains nous en estimons freres, consorts & concitoïens; aussi disons-nous que telles louanges ne servent à la moderne Romaine, que pour lui faire honte, comme si on montroit à une fille débordée le portrait de sa mere, qui auroit été chaste & de bonne réputation entre les gens de bien. On fait & tient, ou pour bien dit, ce qu'écrivit le Poëte Ovide, au 13. des *Métamorphos.* disant :

Nam genus & proavos, & quæ non fecimus ipsi:
Vix ea nostra voco, &c,

C'est-à-dire,

C'est-à-dire, s'il est question de nos nobles prédécesseurs & ancêtres, & de ce que nous n'avons pas fait nous-mêmes; à peine pouvons-nous le nous approuver. Et Juvenal écrivant à un nommé Ponticus :

1596.

L'ARCHÉ
DE NOË.

Sed te censeo laude tuorum

Pontice noluerim : sic ut nihil ipse futuræ

Laudis agas : miserum est aliorum incumbere famæ.

C'est-à-dire, (tu ne dois te prévaloir de la louange & vertu de tes ancêtres, si toi-même ne fais chose digne de louange; car c'est une pitié de n'avoir appui que de la bonne renommée d'autrui).

Tous hommes de jugement ont vu, surtout depuis cinq cens ans, & voient aujourd'hui, qu'il y a autant à dire entre l'Eglise Apostolique Romaine, & l'Eglise Papale moderne, comme entre Saint Pierre & Neron; entre Jérusalem & Babylone; entre une vierge chaste, & une femme publique & deshonorée; entre un beau ruisseau, coulant d'une belle fontaine, & un cloaque immonde; bref, entre Christ & l'Antechrist. Et de ce font plaintes depuis plus de cinq cens ans, Evêques, Prêtres, Abbés, Cardinaux, Notaires & Secrétaires de ce Siege Apostatique, plutôt qu'Apostolique, sans parler des plaintes & oppositions qu'ont faites les Empereurs, Rois, Princes & Seigneuries Chrétiennes de tous les endroits de l'Europe.

Or ici répondent, quelques-uns des Suppôts de la Papauté, deux choses. Premièrement, que plusieurs voirement se sont plaints des mœurs & scandales de Rome & de tout le Clergé Papal; mais que pour cela ils ne se sont départis de la communion de l'Eglise Papale; d'autant aussi, que c'est faire schisme, se départir d'une Eglise pour quelques Particuliers mal conditionnés en icelle. Secondement on répond, & notamment ce Théologien inconnu, Auteur du Livre intitulé, les trois Vérités; qu'il faut mettre grande différence entre la Cour de Rome, qui est pleine de chicanerie, & trafic de Bénéfices, & en somme de plusieurs désordres; & l'Eglise Catholique Romaine, qui ne laisse de retenir son lustre & splendeur. Mais il a été souvent répondu par les nôtres, & dit ci-dessus, que nous ne nous séparons pas de l'Eglise Papale ou Romaine moderne, pour quelques imperfections personnelles; telles que de

1596.

L'ARCHE DE
NOÛ.

bon heure on a remarqué en ce Siege Romain , comme lorsque Victor, Evêque de Rome, d'une trop grande colere & sans raison, excommunioit ceux d'Asie , pour ne garder l'observation du jour de Pâques à sa mode : dont aussi il fut vivement repris par Irenée, lors Evêque de Lyon. Item , quand Damasus & Urfacius , du temps de Saint Jerôme , briguaient l'Evêché de Rome , témoin Ammian Marcellin , émurent telle sédition , que les Temples furent remplis de corps morts. Nous savons , dis-je , fort bien , que pour telles taches des mœurs , ou pour quelques défauts de la vie & conversation , il ne se faut séparer d'une Eglise , qui retient le fondement de la Doctrine Apostolique ; & pourtant n'avons rien de commun avec les Donatistes , Schismatiques anciens , lesquels , selon qu'écrivit Saint Augustin , chapitre 69. des Hérésies , firent schisme par dépit , qu'un certain Cecilian avoit été contre leur gré élu Evêque de Carthage , lui reprochant certains crimes qu'ils ne pouvoient prouver. Mais nous disons & prouvons que le Pape & le Siege de Rome s'est dévoïé de la Doctrine pure de la Foi & de la pureté des Sacrements , & enseigne le contraire de ce que Christ & ses Apôtres ont enseigné , surtout de l'office de Christ , seul Eternel Sacrificateur , seul Rédempteur & moïenneur entre Dieu & les hommes. Et savons que ce n'est ni dès maintenant , ni seulement du temps de Luther , mais long-temps devant , que plusieurs grands personnages ont formé la même complainte ; & en eut-on bien formé d'autres , n'eut été que ce superbe Evêque prétendu universel , a toujours tenu les gens de si court , qu'aussitôt qu'on ouvroit la bouche pour reprendre ou avertir de quelque abus , c'étoit crime de leze-Majesté divine & humaine , & chose hérétique , digne du feu & de la corde , témoin Wicklef , Hus , Hieronyme de Prague , Savonarole & tant d'autres. Comme un Gregoire Ariminensis , homme célébré à Paris pour sa piété & son savoir , environ l'an 1350 , ainsi qu'écrivit Trithemius , se plaignoit que les Scholastiques , principaux Suppôts de la Papauté , étoient pires que les Pélagiens en la doctrine du franc arbitre. Mais que dira-t-on , que Gregoire , surnommé le grand , Evêque de Rome , accusoit le Clergé , de ce que laissant en arriere la prédication de la parole de Dieu , il transformoit la Religion en un meuglement hideux. En somme , ceux-là ne sont Schismatiques , comme leurs propres Canons remontrent , *Decret. caus. 24. quæst. 3.* qui se séparent de ceux qui fourvoient , ains plutôt ceux qui donnent occasion

au monde d'errer, & opiniâtement persévèrent en leur erreur.

1596.

L'ARCHE DE
NOÛ.

Quant à l'autre échapatoire, qu'il faut mettre différence entre la Cour de Rome, qui est devenue une banque & cohue, & qui se nourrit dans l'Eglise, comme le ver dans la pomme (car voilà les propres mots de l'Auteur des trois Vérités), & entre l'Eglise Catholique Romaine : on répond premièrement que la pureté de la Doctrine étant falsifiée par le Moines & autres Prêcheurs & Docteurs de la Papauté, les idolâtries se trouvant par tous les lieux qui dépendent de l'Eglise Romaine moderne, que cette distinction ne sert de rien. Secondement, si l'Eglise est universelle, pourquoi donc définit-on l'Eglise universelle par la Romaine, notoirement débordée & devenue caverne de Brigands ? Bref, pourquoi donc tout se rapporte-t-il à Rome, & rien n'est trouvé bon, quand toute l'Eglise universelle le trouveroit bon, si la Cour de Rome ne l'approuve, surtout le Pape, qu'ils tiennent pour le Chef de l'Eglise, & auquel ils rapportent & réduisent tout l'être & la subsistance de l'Eglise Catholique ? Cela présupposé, que devient leur Eglise Catholique, qui a un Chef si pourri ? vu qu'ils sont contraints de confesser, que plusieurs Papes sont des garnemens, & le Clergé de Rome du tout abâtardi. Et en somme, où demeure ce beau Siege Apostolique, & cette belle succession, si la Cour de Rome, comme l'Auteur du livre des trois Vérités l'avoue, est une pure boutique & trafic des choses sacrées, & qui ont coûté à Christ son précieux sang ?

Mais, dit-il, il s'en faut départir d'esprit, & en son cœur dérester le mal, non se séparer de la communion de l'Eglise ; & que Saint Augustin a ainsi interprété ce dire de l'Apôtre Saint Jean. Sortez de Babylone, Apocal. 18. Or c'est faire grand tort à Saint Augustin, qui n'a jamais pensé soutenir cette erreur, qu'il faille, dis-je, départir du mal, & d'un vice, soit idolâtrie, paillardise ou autre pollution, d'esprit seulement, & non de corps. Car il ne faut point servir Dieu à demi ; & pourtant l'Apôtre Saint Paul prie Dieu, qu'il veuille sanctifier entièrement les Thessaloniens, 1. *Thessal.* 5. & que tout leur esprit, & ame & corps soit conservé sans reproche à la venue de notre Seigneur Jesus-Christ. Et David dit tout rondement au Pseume 16. Je ne ferai point leur asperision de sang, & leur nom ne passera point par ma bouche. Et Saint Jean, en l'Apocalypse, menace ceux-là de l'ire de Dieu, qui participeront à la moindre marque de l'Antechrist. Mais voici que dit Saint Augus-

F f f ij

1596.

L'ARCHÉ
DE NOÛ.

tin, qu'en ce monde ces deux Cités, Jerufalem & Babylone, font tellement mêlées enfemble, à favoir pour le regard de l'habitation & conversation extérieure, qu'on ne peut pas du tout être séparé les uns des autres, jusqu'à ce que Christ venant, sépare entierement les brebis d'avec les boucs; & que cependant nous sortons tous les jours de la confusion de ce monde des pieds de l'ame, & quand nos affections renonçantes au monde, aspirent au Ciel: ce qu'il déduit encore plus amplement au chapitre 18. du livre 18. de la Cité de Dieu.

Pour revenir donc à notre propos, il nous faut bien avoir d'autres marques de la vraie Eglise, qu'une succession, une grande apparence & éminence, vu que ces marques-là sont communes aux Roïaumes les plus prophanes; & que l'Ecriture a prédit la révolte & apostasie qui se fera aux derniers temps, la fuite & pauvreté de l'Eglise & du petit troupeau, épars partout l'univers; & ne laissera ce petit troupeau d'être l'Eglise universelle de son temps, tant pource qu'elle se ramasse par tout l'univers, que pource qu'elle retient ce que l'Eglise universelle de tout temps a cru, & que les Apôtres ont prêché par tout le monde.

Autant en est-il des miracles, que les faux Prophetes font aussi, & que l'Antechrist a dû faire; & pourtant, dis-je, ne peuvent être allégués comme marque certaine de l'Eglise. Combien que Dieu fait les beaux miracles qu'ont controuvés les Moines & autres Suppôts de la Papauté, témoin le Livre qu'a publié & fait imprimer à Liepsick, un Christianus Francken, autrefois Jésuite à Rome, des faux miracles de la belle Dame de Lorette. Les plus grands miracles qui se font en la Papauté, c'est que les Evêques, Chanoines, Prêtres & Moines, n'ayant point de femmes, au moins n'étant point mariés, ne laissent de remplir la terre d'enfans, & d'être peres; sous le vœu de chasteté, sont paillards & adulteres; sous le vœu de pauvreté, attrapent les plus beaux domaines de la terre; & le Pape, serviteur des serviteurs, range sous ses pieds les plus grands Princes, & du plomb fait de l'or, vendant ses bulles. Mais entre ces miracles, le plus grand est, que des pauvres & misérables créatures; c'est-à-dire, autant de Prêtres qu'il y a chantans Messe, pensent en soufflant sur l'Hostie, faire leur Créateur. Voilà cette Eglise visible, haute, éminente, ayant de grands Châteaux, de grandes Villes, de hauts clochers & superbe appareil, tel qu'il est décrit au 17 Chapitre de l'Apocalypse.

Venons à la troisieme objection, qui est de l'Etat des Eglises évangéliques, auxquelles on reproche quatre choses; à savoir, qu'elles sont nouvellement écloses; qu'elles ne sont que de petits conventicules de gens, ramassés en quelque petit coin du Monde, & non cette grande Cité & Eglise visible, apparente, universelle; qu'il n'y a point de vocation légitime en leurs Ministres, & qu'elles sont pleines de factions & de discorde. Quant à la nouveleté, nous répondons que les Eglises ne peuvent être appellées nouvelles, (ores qu'il se leve tous les jours un Peuple nouveau,) lesquelles se fondent sur la doctrine des Prophetes & des Apôtres, & reconnoissent pour Chef celui qui est devant tous, Jesus-Christ notre Seigneur. Elles sont donc nouvelles à ceux auxquels la vérité & réformation est grande nouveauté; & sont nouvelles, selon que Christ appelloit commandement nouveau, le commandement de s'aimer les uns les autres, (*Jean 13*) pour ce que de nouveau il remettoit tel commandement au dessus, & avec un nouvel exemple, qui est de nous entr'aimer cordialement, comme il nous a aimés, mourant pour nous. Bien confessons-nous, que notre Dieu renouvelle souvent l'état de son Eglise, la relevant d'oppressé & renouvelant de nouvelles graces, comme elle fut renouvelée du temps d'Enos, lorsqu'on recommença à rétablir le service de Dieu & l'invocation de son nom, pour se discerner de la race maudite de Cain (*Genese 5*). Comme Jacob renouvela & purifia de nouveau sa Maison, ôtant les Dieux étranges, & ce reste d'idolâtrie qui y étoit glissé, du temps qu'il conversoit avec Laban, son beau-pere, (*Genese 35*): comme à diverses fois l'état de l'Eglise fut renouvelé sous les bons Juges, que le Seigneur suscitoit à son Peuple Israel. Et du temps de Josias (*2. Rois 23.*) sous lequel le Livre de la Loi fut retrouvé, & l'alliance avec Dieu renouvelée, & toutes superstitions mises bas: Ou s'il faut parler de l'Eglise du nouveau Testament, du temps de saint Jean-Baptiste, de Jesus-Christ & des Apôtres, lesquels ores qu'ils entraissent au Temple de Jerusalem, & aux Synagogues, ce n'étoit que pour reprendre les abus qui s'y commettoient, & pource que Moïse & les Livres de la Loi y étoient lus, & que ces cérémonies-là instituées de Dieu, se devoient ainsi petit-à-petit abolir. Ainsi fut l'Eglise renouvelée du temps de l'Empereur Constantin le Grand après la mort des Tyrans, l'idolâtrie fut ôtée, le service de Dieu redressé, dont par tout, dit Eusebe (*lib. 10. chap. 3.*)

1596.

L'ARCHIVE
DE NOU.

1596.
L'ARCHE DE
NOÏ

on célébroit *Encania* ; c'est-à-dire fête & solemnité de joie , pour le renouvellement de l'Eglise. De telles renovations peuvent dire ce que dit Jérémie, (*Lament. 3.*) c'est la bonté gratuite de l'Eternel, que nous n'avons point été consumés, d'autant que ses compassions ne sont point défailties. Elles se renouvellent par chacun matin. C'est chose grande que ta fidélité. Ainsi écrit cet ancien Martyr Saint Cyprian (*Lib. 4. Epist. 4.*) Persecutions aviennent à l'Eglise à cause de nos péchés, & pour éprouver notre foi ; & aussi qu'il plaît à Dieu faire connoître, comment il a accoutumé d'une façon admirable renouveler son Eglise, ainsi qu'après longues pluies il envoie le beau temps. Voilà quant à la nouveleté.

Or, ce qu'on reproche en second lieu, que nos Eglises ne sont que de petits conventicules, qui n'ont point d'apparence visible, & que nous forgeons des idées d'Eglise, & comme écrit l'auteur des trois Vérités, que la multitude numereuse est de l'essence de l'Eglise, & qu'il n'y a rien plus contraire à l'Eglise, que paucité, & être resserrée en quelque coin du Monde. Ledit Auteur avec ses Adhérens ne sauroit mieux montrer son impertinence. Car premierement, lui-même parlant de la Cour de Rome, se mocque de Sa Majesté pompeuse, & plus que mondaine. Et puis, encore que l'Eglise universelle, à la prendre entiere, comme elle est dès sa jeunesse jusqu'à la fin, est numereuse, comprenant tout le nombre des élus de Dieu si est-ce que cela n'est pas de son essence, d'être toujours fort apparente & populeuse, témoin l'article de notre foi : Que nous croïons l'Eglise, soit qu'elle soit apparente & florissante, soit qu'elle n'ait pas grand montre en terre, comme du temps d'Elie, qu'il pensoit être seul ; du temps de la mort & passion de Christ, & peu après qu'elle étoit resserrée en des chambres : & du temps de Dioclétian, Maximin & autres, qu'elle étoit éparse par les Bois, ou enfermée en des cavernes. Voire, tant s'en faut, que la grande multitude soit une marque essentielle de l'Eglise, que notre Seigneur l'appelle petit troupeau, & dit qu'il y a peu d'élus, (*Luc 12. Matth. 22.*) Item, nous exhorte de n'aller point par la porte & voie large, & promet que, où deux ou trois seront assemblés en son nom, il sera au milieu d'eux, (*Matth. 7. Matth. 18 ; & saint Paul. 1. Cor. 1.*) Mes Freres, vous voïez votre vocation, que vous n'êtes pas beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de forts, ni beaucoup de nobles. Et cet ancien Docteur Ar-

nobe , qui a été Précepteur de Lactance , écrit en son Livre troisieme contre les Gentils : que la Religion chrétienne est telle , qu'elle peut bien subsister ores qu'elle n'eût point de gens qui en fissent profession , & que sa vérité ne dépend point de la multitude de ses adhérens , vu qu'elle ne prend autorité des hommes , ains est appuïée sur ses fondemens propres , qui est Dieu & sa vérité ; de sorte qu'elle ne laissera de se maintenir , quand toutes les langues se banderoient contre icelle. Mais il ne faut renvoyer ces gens ici , qui ne font mise ni recette d'Eglise , si elle n'est fort grande & populeuse , qu'à l'Evêque de Rome , Liberius , duquel Theodoret , au Livre 2 , chapitre 16 de son Histoire Ecclésiastique , écrit qu'un jour l'Empereur Constantius , qui étoit Arrien , lui reprochant : Et bien pauvre Evêque , qui te veux bander contre nous avec ce scélérat d'Athanasé , qui es-tu , la quantieme partie du Monde fais-tu , que tu oses troubler la paix universelle & notre Parti qui est si grand ? L'Evêque répondit chrétiennement : la parole de Foi n'est de rien amoindrie par ma solitude & par le peu de suite que j'ai. Car , est-il pas écrit au deuxieme chapitre de Daniel , que trois personnages se fondans sur la vérité & assistance de Dieu , osèrent bien refuser d'obéir au commandement de Nabuchodonosor , duquel l'Idole étoit adorée de tant de Peuples & de Nations.

Mais au reste , il ne faut point mettre en avant ce petit Moine de Luther , comme ils font , par mépris , & quelque populace inconsiderée & ignorante , qui ait entrepris cette réformation , vu que Dieu a suscité , & Princes & Républiques , & toutes sortes de gens des plus doctes de l'Europe , qui ont ouvert les yeux & découvert l'Antechrist , & ce que l'Empereur Sigismond au Concile de Constance , & l'Empereur Carles-le-Quint par tant de sollicitations n'avoient pu obtenir , à savoir la réformation du Clergé , ou un Concile libre ; eux par l'aide de Dieu & la lumiere de son esprit & de sa parole , ont le mieux qu'ils ont pu réformé les plus grossiers abus , restitué la liberté chrétienne à l'Eglise , & surtout ramené la pureté de la Doctrine & la prédication du saint Evangile , qui étoit du tout ensevelie & changée en des légendes ferrées , comme les appelloit feu M. Despençe , célèbre Docteur de la Sorbonne : de façon qu'il s'est trouvé & des Universités entieres & des Légats du Pape même , comme un Paul Vergerius , & des Cardinaux , Archevêques , Evêques , Abbés , Prêtres & Moi-

1596.

L'ARCHE DE
NOÛ.

1596.

L'ARCHE
DE NOÛ.

nes, autant qu'il y en avoit qui eussent & de la conscience & de la connoissance solide des saintes Lettres, qui ont approuvé la réformation de nos Eglises, & s'y sont rangés nonobstant que la rigueur des persécutions & les feux de toutes parts allumés contre les nôtres en ont effarouché plusieurs. Et a bien osé écrire, Erasme, de son temps, tout neutre qu'il vouloit être, que l'apostume étoit si grosse, parlant des abus de la Papauté, qu'elle requeroit de tels barbiers, qu'ont été Luther & ses Compagnons. En somme, nos Eglises ne sont que trop visibles au Pape & à ses suppôts, dont ils grincent bien les dents, & ne s'étudient à autre chose, que d'empêcher leur éminence & accroissement. Bref; nos Eglises sont assez visibles en toutes Provinces, aux saintes assemblées, aux Prédications de l'Evangile, en l'administration des saints Sacremens, aux Consistoires, qui se tiennent pour l'ordre & la discipline de l'Eglise: & même en une conversation, pour le regard de ceux qui vraiment ont embrassé l'Evangile, qui sont bien plus, Dieu merci, son Eglise Apostolique, que celle du Siege Papal, lequel pour de l'argent donne dispenses d'incestes & de routes méchancetés; ne tenant rien plus détestable, que quand on reprend, & qu'on veut quitter la paillardise corporelle & spirituelle, pour vivre en homme de bien. Et cependant ce sont eux qui tiennent le langage que tenoient les méchans Sacrificateurs de Jérusalem contre le Prophete Jérémie (*chap. 18.*) La Loi ne se perdra point de chez le Sacrificateur, ni le conseil de chez le Sage, Venez, frappons ce Jérémie, & ne soïons point attentifs à aucun de ses propos. Pour conclure ce point de l'apparence de l'Eglise, nous noterons ce qu'écrivit saint Cyprien (*Traict. de Simpl. Pralat.*) qui ne demeure ferme en la vérité de l'Evangile & de la Foi, ne peut être réputé pour Chrétien. Car avoir de grands dons, jusqu'à chasser les Diables, & faire de grandes vertus, est bien une chose de grande & haute apparence, mais non pas faisante à salut.

Venons maintenant à leur troisieme objection contre nos Eglises, qui est de la vocation des Ministres d'icelle, argument qu'embrassent aujourd'hui les Jésuites, à l'envi & avec grands battemens de mains, pensant avoir tout gagné d'un saut, sans entrer en dispute de la doctrine, s'ils peuvent mettre à néant la vocation de nos Ministres; pour de-là conclure, que donc toute leur prédication & administration de Sacremens est chose de néant: si cela se prouve, que gens non appelés à cela, s'ingèrent

s'ingèrent aux Charges Ecclésiastiques. Mais les bonnes gens achoppent toujours à une même pierre ; c'est qu'ils fuient , comme il a été dit ci-dessus , les bonnes définitions , plus que le Diable leur eau-bénite. Car vous les ouirez assez crier & sonner haut ces mots d'Eglise , de vocation ; mais de définir & exposer que c'est , là ils perdent leur Latin. Si vocation ordinaire , Apostolique & légitime , est de briguer un bénéfice , courir en poste à Rome , user de simonie , graisser le sommet de la tête & le bout des doigts , savoir un peu hurler sur du parchemin , & être envoyé ou confirmé par un Evêque , qui connoît aussi peu la doctrine ou la vie de ce Messire , qui sera envoyé Curé , Chapelain ou Diacre , que nous connoissons en ce Pais la capacité des Gymnosophistes des Indes : à la vérité , telle vocation n'ont les Ministres des Eglises Réformées. Mais si on appelle , comme à mon avis , il faut appeller vocation légitime & ordinaire , celle qui est conforme à l'ordre que Dieu a établi en son Eglise & aux Canons vraiment Apostoliques qui se trouvent au 3 *Chap. de la 1 à Timoth.* , & au 1 *Chap. de l'Epist. à Tite* , & longtemps pratiqués par l'Eglise primitive , nous pouvons dire , en bonne conscience , que les Ministres de nos Eglises l'ont , & qu'il n'y a rien que nous détestions plus que les coureurs qui courent sans vocation & sans suffisant examen de la doctrine & des mœurs ; & détestons spécialement la confusion des Anabaptistes , qui reçoivent pour Prêcheur le premier Savetier , ou faucheur d'estrain ou de foin , qui se vantera de quelque révélation , ou qui aura la langue pendue par-dessus les autres , & saura mieux contrefaire l'homme mortifié. Et de fait , on trouvera que personne ne s'est , depuis soixante-dix ans , qu'on a commencé à parler d'Anabaptistes , plus vivement opposé aux Anabaptistes , tant en colloques & disputes , que par Ecrits publics , que les Docteurs & Ministres de nos Eglises. Et ores , qu'au commencement quelques-uns sont montés en chaire , lesquels n'avoient été examinés en Consistoires ou Synodes ; si est-ce qu' auparavant ils avoient quelque vocation , & avoient charge en des Universités , où ont été approuvés & confirmés par l'autorité des Magistrats & de leur Eglises , qui ont reconnu leur doctrine être conforme à la parole de Dieu , & qu'ils avoient les dons requis à telle vocation. Il est vrai que nous déplorons tous les jours la négligence & froideur de plusieurs , qui ne font tel devoir qu'ils devroient à avancer la jeunesse aux Etu-

1596.

L'ARCHEDE
Noë.

des de Théologie, partie à cause des guerres, partie à cause de cette damnable avarice, qui regne par trop & par-tout; dont quelquefois il advient qu'on ne trouve pas nombre tel de doctes Ministres, qu'il feroit à desirer. Mais quoi! Dieu se sert non-seulement de grands personnages, mais aussi des moïens, & quand la doctrine est pure, il faut supporter d'autres défauts, vu qu'on est si souvent trompé par ces Moines caphars, lesquels enflés de présomption, & se fians en leur babil, se jettent quelquesfois en nos Eglises, faisant pour un temps bonne mine, & sentant cependant leur moine à vingt pas, comme la poche le Hareng; & quelquefois regrettant la marmitte, ou ne pouvant supporter la discipline Ecclésiastique, jouent un faux bond & retournent en leur boubier, s'y enfondrant plus que jamais; de quoi, hélas! il n'y a que trop, voire bien récents exemples.

Mais que dira-t-on, qu'on peut prouver par les propres Canons du Pape, que Gratian a rapetassé que la plupart de leurs Prêtres & Evêques sont plutôt dignes d'anathèmes & excommunication ou déposition de leurs charges, que d'être réputés légitimes Prêtres & Evêques. Ceux-là, dit Gratian, méritent de perdre leur privilege, qui abusent de l'autorité qui leur a été donnée; & comme il dit ailleurs: ce ne sont les titres & dignités qui font les Evêques, mais la piété & connoissance des saintes Ecritures. *Item*, ledit Gratian appelle chiens, sales & vilains, les Evêques qui ne font la charge d'Evêque. Il anathématise ceux, qui par argent & brigues viennent à telles charges: il veut que les ivrognes & paillards soient dégradés & dépossédés. Il veut qu'ils soient bien examinés & approuvés des Eglises, devant qu'être mis en charge, ce qui ne s'observe aucunement en la Papauté. Il ne veut point que même l'Evêque de Rome soit appelé Evêque universel. (2. *part. decret. caus. quæst. 3. Caus. 2. quæst. 7. Dist. 99. cap. 3.*) Et pensez que c'est bien à telles gens, qui ne se soucient ni de la parole de Dieu, ni de leurs propres Canons, & font la plupart entrés par la fenêtre & non par l'huis de la Bergerie, de contrôler & blasonner la vocation des Ministres Evangeliques, & de pennader & braver avec leur crème, huile & tonture, qu'ils vendent au poids de l'or, ne se soucians des vraies parties requises en la vocation de ceux qui doivent avoir charge en la maison de Dieu.

Reste que nous répondions à la quatrième objection, qui est des discords & scandales qui peuvent être entre ceux qu'ils

appellent Luthériens & Calvinistes, qu'eux, dis-je, appellent ainsi ; car autrement, ose-je bien dire & assurer, qu'autant qu'il y a de gens rassis en nos Eglises, il n'y a rien qui leur déplaît plus que ces noms empruntés des hommes : vu que notre fondement est la doctrine des Prophetes & Apôtres ; & que ne reconnoissons en matiere de Religion autre Maître que Jesus-Christ ; & pourtant nous disons être membres de l'Eglise Catholique ou Apostolique ; ou bien pour nous discerner d'avec ceux qui (à fausses enseignes toutesfois) usurpent tel titre, appellons nos Eglises Réformées, selon la pureté de l'Evangile. Or, quant aux mœurs & à la police des Eglises, nous desirerions à la vérité, que ce bon Dieu nous donnât le moien & la liberté de mieux pratiquer envers plusieurs la discipline Ecclesiastique, & de policer plusieurs choses, qui auroient besoin d'amendement : prions Dieu tous les jours très ardemment, qu'il allume parmi nous plus grand zele, plus grande charité, & que ces belles exhortations, qui sont faites au 2. & 3. de l'Apocalypse, aux sept Eglises d'Asie, puissent être mieux considérées. Les uns s'abâtardissent & endorment, hélas pour être long-temps en repos, ou bien regimbent les uns contre les autres, & s'entremordent comme les chevaux qui ont mangé trop d'avoine. Les autres se débordent pour la longueur des guerres, & la trop grande conversation & familiarité qu'ils ont avec les Papistes, & la rareté des prêches qu'ils oient, notamment en France, où plusieurs ont occasion de dire ce qui est au Pseaume 74.

Las ! nous n'avons nul signe accoutumé
De ta faveur, Prophetes nous défailent,
Nous n'avons nul, qui adresse nous baillent,
Quand cessera ton courroux allumé ?

Ou bien, ainsi qu'il est dit en Isaïe, chap. 63. Pourquoi, Seigneur ; nous as-tu fait errer de tes voies, & as détourné notre cœur, que nous ne te connoissions ? Nous avons été ja dès long-temps comme ceux, entre lesquels tu ne domines point, & sur lesquels ton nom n'est point invoqué.

Au reste, nous savons que les scandales personnels, qui se trouvent aux Eglises, ne leur peuvent dérober le titre d'Eglise, ainsi que les Cathares & Donatistes, anciens Hérétiques, pensoient. Car, Jesus-Christ a prédit que cette Eglise visible &

G g g ij

1596.
L'ARCHE DE
NOÛ.

1596.

L'ARCHE DE
NOÛ.

militante ressemble à un champ, auquel parmi le bon bled se trouve de l'ivraie, & faut noter cependant, que tout autant qu'il y a de fideles Ministres aux Eglises reprennent vivement les vices, & montrent que ce n'est pas ainsi qu'on enseigne Christ, voire que cela est du tout contraire au saint Evangile qui nous commande non-seulement la Foi, mais aussi la repentance & les bonnes œuvres. Que si toujours la sévérité de la discipline ne se peut pratiquer, il faut se souvenir de ce que remontre saint Augustin (*Lib. 3. contr. Parmen.*) que l'homme reprenne miséricordieusement ce qu'il peut reprendre, ce qu'il ne peut (à savoir sans danger de troubler toute l'Eglise) qu'il le supporte le mieux qu'il peut, gémissant avec dilection & recommandant le surplus à celui qui assemblera un jour l'ivraie pour la jeter au feu.

Quant aux disputes & différends, qui peuvent être entre les Eglises Evangeliques, comme sur le point de la Cene, ou semblable, nous répondons premierement, que c'est une ancienne invention de Satan, & laquelle dès le temps des Apôtres il pratiqua, suscitant quelques différends entre Paul & Barnabas; & depuis quelque contestation s'étant élevée entre saint Paul & saint Pierre, lequel saint Pierre voulant par trop judaïser: & a été cela reproché souvent aux Chrétiens de l'Eglise primitive par les Juifs & par les Païens, de ce qu'à tout propos ils avoient disputes & débats, ainsi qu'on voit en Epiphanius, qui a vécu deux cens ans après Christ. Mais bon Dieu qui nombreroit les disputes qui ont été entre les plus grands suppôts du Pape, les Scholastiques, Thomistes, Scotistes, Cordeliers & Jacobins; & de fraîche mémoire, à savoir depuis soixante-dix ou quatre-vingts ans, entre deux des plus fameux Evêques & favoris du siege Romain, Thomas Cajétan, Cardinal, & Ambroise Catharin, Archevêque, qui ont écrit publiquement & très aigrement l'un contre l'autre, disputans des fondemens de la Religion; à savoir des Livres Canoniques, de la prédestination, du franc arbitre, de la personne & de l'office de Christ, des prieres de l'Eglise, de la Vierge Marie, & plusieurs autres points jusqu'à deux cens, comme les Livres en ont été imprimés à Rome & à Paris par Colineus. Et ne peut dissimuler même Bellarmin Jésuite, les diverses Sentences & opinions de points d'importance, qui ont été de notre temps entre Albertus Piggius, Dominique à Soto, & les communs Docteurs de la Papauté. Et s'il est question du point de la

Cene , Pierre de Alliaco , jadis Cardinal de Cambray , en ses questions sur le Maître des Sentences , imprimées à Strasbourg , l'an 1490 , récite les différentes opinions qu'ont eues les Docteurs de la Papauté , de la maniere , selon laquelle Christ est au Sacrement , & n'approuve point que ce soit par transsubstantiation. De façon que le consentement perpétuel de tous les Docteurs , ores qu'il soit bien à désirer , ne peut pas être une marque certaine & essentielle de l'Eglise.

1596
L'ARCHE DE
NOÛ.

Mais voici ce que nous répondons en second lieu ; que les différends de nos Eglises , ne sont point tant aux Eglises qu'entre quelques Docteurs particuliers , dont aucuns abondent quelquefois plus en leur sens , qu'il n'est expédient , & sont aussi repris tels esprits turbulens par la plupart des Eglises , & donne Dieu telle force à la vérité , qu'enfin la plupart reconnoissent leur erreur , & donnent place à la Vérité. Et de fait , pour le point de la Cene , l'an 1536 Martin Luther s'en accorda avec les Suisses & autres Eglises , ores que par infirmités humaine & importunités de quelques-uns il se laissoit par fois emporter de passion contraire. Les Eglises de Pologne , tant de la Confession d'Ausbourg , que de la Confession des Eglises de Suisse & de France , ont souvent renouvelé leur fraternité jurée , l'an 1570 au Synode de Sendomire , nonobstant quelque diversité ou d'interprétations de quelques mots ou de cérémonies. L'an 1581 a été mise en lumière une Harmonie de toutes les Confessions des Eglises Evangéliques , Allemandes , Françoises , Flamandes , Angloises , Ecossoises , Bohémiennes , Polonoises , sans que personne y ait depuis contredit , ou créé opposition. Bref , entre toutes les Eglises Evangéliques , il y a par la grace de Dieu , ferme accord & consentement , tant contre les abus & idolatrie de la Papauté , que contre les autres Sectes , soit des Arriens , Antitrinitaires , Anabaptistes , ou autres. De clorre la bouche à tous acariâtres , il est impossible , & ne prennent les gens de bien , en quelque Eglise que ce soit , plaisir aux invectives mal fondées , d'hommes arrogans & criards , & prient tous les jours , comme saint Paul , 1. Cor. 1. prioit , écrivant aux Corinthiens , par le nom de notre Seigneur Jesus-Christ , qu'entre les fideles on dise une même chose & que tous soient bien unis en même sens & volonté. *Amen.*

1596.

L'ARCHE DE
Noé.

La conclusion de ce Traité, par une sérieuse remontrance aux Eglises, & priere ardente au Dieu des Armées pour icelles.

OR sus donc, très chers freres, considerant toutes les choses susdites, confirmées par témoignages clairs de l'Ecriture : voire des plus anciens Peres & Orthodoxes de l'Eglise primitive, & vérifiées par les effets qui se voient journellement ; ne vous ennuyez point d'être en cette Arche de Noé, toute foible qu'elle semble être, & de toutes parts agitée ; n'ayez point de honte de l'Evangile de la Croix, & gardez qu'il ne vous prenne envie de retourner en Egypte ; gardez mes bien-aimés, puisque vous êtes suffisamment avertis, qu'étant emportés avec les autres par la séduction des abominables, comme parle Saint Pierre, 2. ch. 3. vous ne déchiez de votre fermeté : ains croissez en grace, & en connoissance de notre Seigneur & Sauveur Jesus-Christ. Quelque pompeuse que soit cette Babylone Romaine, cause de tant de malheurs, & remplie du sang des Justes, en un jour viendront ses plaies, mort, deuil, famine, & sera entièrement brûlée au feu. Car le Seigneur Dieu est fort, qui la jugera, ainsi qu'il est dit au 18 chap. de l'Apocalypse. C'est à faire à si peu de temps, & ce grand Juge du monde apparôitra, qui donnera aux timides, qui n'ont nul cœur de servir Dieu, aux Idolâtres, Paillards, menteurs, leur portion en l'étang ardent de feu & de soufre qui est la mort seconde : Apocal. 21. Mais qui vaincra & perseverera jusqu'à la fin, dit le Seigneur, Apocal. 3. icelui sera vêtu de vêtemens blancs, & n'effacera point son nom du livre de vie ; ains je confesserai son nom devant mon Pere, & devant ses Anges, & le ferai seoir avec moi en mon trône. Gardez-vous mes amis des fausses maximes, de ceux qui pensent vivre & être à leur aise, tournant le dos à Dieu, & cependant sont morts en leurs péchés, comme il est dit de ceux de Sardes. Apocal. 3. Gardez-vous de ceux qui disent paix, là où il n'y a point de paix, & pensent accorder la lumiere avec les ténèbres, Christ avec Belial. 2. Cor. 6. C'est à la vérité une belle chose qu'accord & paix, & n'y a rien tant desirable ; mais comme écrit Saint Hilaire, jadis Evêque de Poitiers : *contra Arianos & Auxent*. Il n'y a point de bonne paix ; que celle qui est selon

Dieu & son saint Evangile, qui est la paix de Christ. Or, il nous donne sa paix : mais non comme le monde la donne, une paix charnelle & temporelle : mais une paix aux consciences : une paix qui nous assure de l'amour de Dieu, & de sa réconciliation avec nous. Au reste, cette maxime sera toujours véritable ; qu'ayant paix avec Dieu, le Diable nous fera la guerre, & le monde aussi. Mais aïez bon courage, disoit Jesus-Christ, j'ai vaincu le monde. Jean 16. La délivrance est loin des méchans, dit David au Pseaume 119, d'autant qu'ils n'ont point recherché les statuts du Seigneur. Ceux qui me persécutent & pressent, sont en grand nombre ; toutesfois je n'ai point décliné de tes témoignages. Et gardez-vous bien donc de dire ; il faut faire comme les autres : nous ne sommes pas plus sages que le reste du monde : il faut vivre au monde. Malheur à nous, si nous tenons ce langage : car le Seigneur nous a triés du monde, & nous a fait son peuple acquis. Il n'a point prié pour le monde, ains pour ceux qu'il a séparés du monde, & qui croient à sa parole.

Quant aux Apostats, qui se révoltent, même de ceux qui ont tenu grand rang en l'Eglise, voire en charge en icelle, que cela ne vous en dégoute, ou détourne point, non plus que la révolte de ce traître Judas. Dites avec Saint Jean, 1. Epist. ch. 2. Ils sont sortis d'entre nous, mais ils n'étoient point d'entre nous ; car s'ils eussent été d'entre nous, ils fussent demeurés avec nous ; mais c'est afin qu'il fût manifesté que tous ne sont pas d'entre nous. Il ne peut, à cause de la corruption de ce monde, que scandales n'aviennent, disoit Jesus-Christ, Matth. 18. toutefois malheur à l'homme par qui scandale avient. Ceux qui nous quittent, on trouvera toujours que ce sont personnes qui ne peuvent quitter la marmite, & desquels le Dieu est le ventre ; ou gens d'un esprit volage, fretillant, ambitieux ; ou gens charnels, qui aiment mieux servir aux desirs de la chair, qu'au Dieu vivant. Et toutes fortes de vices & d'ordures supporte aisément le Pape, pourvu qu'on lui baise le babouin ; c'est-à-dire, qu'on lui fasse hommage, & à ses idoles. O quelle pitié c'est, & chose qu'on ne sauroit assez déplorer, quand bien nos yeux seroient tournés en ruisseaux de larmes, de voir, par maniere de dire, les étoiles du firmament tomber en terre : c'est-à-dire, ceux qui ont relui comme étoiles au milieu de l'Eglise, & sur lesquels ce grand Dieu avoit fait reluire son assistance, par tant de grands exploits & belles victoires, se laissent vaincre,

1596.

L'ARCHE DE
Noë,

& ternir tout leur lustre par femmes , par flatteurs , par frivoles maximes , par vaines espérances. Qui nous fournira assez de pleurs & gémissemens pour déplorer ce changement étrange , que ceux qui n'a gueres représenté Josaphat ou Ezechias ; & sur lesquels l'Europe avoit l'œil , comme jadis Israël sur Josué , ou Gédéon , qui étoient honorés & respectés de tous les bons , épouvantables aux méchans , & surtout à ce siege Apostatique Romain , & sont jettés aux pieds de cette grande pailarde , & bête à trois couronnes , pour recevoir non tant ses commandemens , que ses bastonnades ? O gains non gains , ains très dommageables pertes , quand pour une vaine apparence d'un gain temporel , on quitte la considération des biens éternels , & voulant être élevé en honneur , on se précipite en tout deshonneur ! ô gens mal-avisés , qui pour vouloir bientôt parvenir à un certain but , vont à travers champs , & prennent des chemins obliques , qui en éloignent ! ô mal-avisés , ceux qui se proposent à ensuivre plutôt les fautes de David & de Salomon , que leur foi , leur magnanimité , leurs faits héroïques & louables ! ô quelle honte c'est , que tant de Capitaines & Soldats , pour acquérir réputation auprès d'un Prince , ou gagner une Ville sur l'Ennemi , vont la tête baissée aux assauts , c'est-à-dire , à la mort présente ; & quand il est question du service du Dieu vivant , & du Roïaume qui ne peut être ébranlé , on veut saigner du nez , appréhender des incommodités , voire quasi de gaité de cœur , & sans qu'il y ait aucun danger , reculer en arriere ! Retenons , retenons cet axiome politique & ecclésiastique , qu'il n'y a rien tel , que charier droit , garder bonne conscience , & dépendre de Dieu & de Jesus-Christ , non pas de l'Antechrist.

Et cependant déplorons tellement les fautes des autres , que nous prions Dieu , qu'il redresse ceux qui trébuchent , & qu'il nous fasse la grace de perséverer , & de regarder plutôt à la palme de la supernelle vocation , qu'à quelques épines , qui sont au chemin. Souvenons-nous de ce que David a dit très bien : *Ps.* 34. & expérimenté souvent , à sçavoir que :

Quiconque ira droit ,
Sujet à mille maux fera ;
Mais le Seigneur l'en tirera ,
Quelque mal que ce soit.

Et

Et comme notre Dieu dit en Isaïe, chap. 49: Sion a dit, l'Eternel m'a délaissée, & le Seigneur m'a oubliée. La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite, qu'elle n'ait pitié du fils de son ventre. Or, quand elle l'oublieroit, encore ne l'oublierois-je pas moi. *Bref. Ps. 125.*

1596.

L'ARCHE DE
Noë.

Ce n'est pas à toujours qu'il laisse
Les siens entre les mains
Des Tyrans inhumains;
De peur qu'une trop longue opresse
Enfin ne les force de faire
Mauvaise affaire.

Que vous donc, ô Eglises, qui êtes de long-temps sous la croix: considérez que d'autant que les douleurs seront plus grandes, d'autant sera plus prochaine la délivrance, comme de la femme qui est en travail d'enfant. Ramentenez-vous les jours précédens, esquels après avoir été illuminés, vous avez souffert grand combat de souffrances: quand d'une part vous avez été échaffaudés devant tous par opprobres & tribulations; & quand d'autre part, vous avez été faits compagnons de ceux qui étoient ainsi harassés. Ne rejetez point au loin votre confiance, laquelle a grande rémunération. Seulement avez-vous besoin de patience, afin qu'ayant fait la volonté de Dieu, vous en rapportiez la promesse. Car encore tant soit peu de temps, & celui qui doit venir, viendra: & ne tardera point; qui essuiera toutes vos larmes, & vous donnera la couronne de gloire: *Hebr. 10.* devant le trône duquel je fléchis les genoux de mon ame, le priant ainsi:

O Dieu Eternel, ô Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs, vrai Dieu des armées, seul grand Monarque, & Dieu des merveilles, qui dès le commencement du monde, poussé d'une bonté extrême, t'es voulu choisir un Peuple, auquel tu t'es fait connoître par ta parole, & maintes & maintes œuvres admirables, ayant même contracté alliance avec lui, qui depuis a été ratifiée par le sang précieux de ton fils Jesus! ô vrai Pasteur d'Israel, si onques tu eus pitié de ton pauvre troupeau, si onques tu ouvris les entrailles de tes compassions, si jamais tu as déployé ta force, & étendu ton bras fort, veuilles maintenant secourir tes pauvres Eglises, sur lesquelles depuis plus de trente ans des flots impétueux ont donné, desquelles le sang a été épan-

1596.
L'ARCHE DE
NOÉ.

du comme eau jettée à l'aventure , qui sont ainsi que pauvres brebiettes sans Pasteur parmi des loups ravissans ! Helas ! Seigneur , si tu as été son Dieu dès sa jeunesse , n'abandonne point ton Eglise en sa vieillesse chenue. O Eternel , si nos iniquités répondent contre nous , comme nous confessons qu'elles sont grandes , & fort multipliées ; aide-nous , & à tous nos frères , pour l'amour de ton nom ! Helas ! Seigneur , nos transgressions & ingrattitudes sont grandes : mais encore plus grandes sont tes compassions , & plus grands les mérites de ton fils Jesus-Christ. Et tu fais , ô Dieu très haut , que ce n'est pas pour nos péchés qu'on nous en veut , & que tant de gens sont ligüés & bandés contre tes Eglises ; mais que c'est d'autant que nous ne voulons reconnoître autre Chef & Evêque universel , que ton fils Jesus , autre doctrine que la sienne ; invoquer autre Médiateur que lui ; chercher justice & salut qu'en lui , qui nous est fait de par toi sapience , justice , sanctification & rédemption ! Pourquoi donc , ô Pere de grace , qui as été de tout temps le libérateur & l'attente de ton Peuple , te montrerois-tu envers nous comme un étranger , où comme un géant éperdu , qui ne peut délivrer ? Tu vois que ton Peuple est froissé de grande froissure : pourquoi est sa douleur de si longue durée , & ainsi qu'une plaie abandonnée des Chirurgiens. Or , es-tu cependant le Dieu Eternel , garni de force , &

Qui d'un regard seulement

Peux guérir notre tourment.

Helas ! vois-tu pas tant de bonnes ames en France & ailleurs , desquels les yeux fondent en larmes nuit & jour , & ne cessent de réclamer ta grande miséricorde , priant que tu ne les châties point en ton ire , que tu apaises ton couroux , que tu te veuilles lever , & avoir compassion de Sion ? Ouis donc les gémissemens de tes serviteurs & servantes , affectionnés à ta sainte Cité , ores qu'elle soit comme réduite en poudre. O Eternel , Dieu des armées , tu as puissance sur la fierté de la mer , & quand ses vagues s'élèvent , tu les peux rabaisser. [C'est toi qui as mis fin au déluge , & gardé ton serviteur Noé au milieu des ondes. Garde aussi maintenant & regarde les pauvres résidus de ton troupeau , qui ne dépendent que de ta Providence ; guéris leurs plaies , autrement incurables ; rétablis-les , afin que la terre ne soit couverte de méchans blasphémateurs : ains que tu aies un Peuple qui chante un nouveau Cantique à ta louange.

O Eternel, quoi que nous aïons fait,
 Demontre nous ta grace par effet;
 Et nonobstant tous nos faits vicieux,
 Octroie-nous ton salut glorieux.

Mais, quoi! je veux écouter que dira
 Le Seigneur Dieu; car à ceux-là qui sont
 Doux & bénins, de paix il parlera,
 Et eux aussi plus sages deviendront.

Certes à ceux, qui en crainte ont recours
 A sa bonté, prochain est son secours.
 A celle fin qu'en lieu de tout méchef
 Sa gloire habite entre nous de rechef.

Miséricorde & foi lors se joindront,
 Justice & paix s'accoller on verra,
 Foi sortira de terre contre mont,
 Justice, en bas, du Ciel regardera.

Dieu même nous donnera ses fruits;
 Qui nous seront par la terre produits;
 Bref, devant lui juste Gouvernement
 Ira son train sans nul empêchement.

Ainsi, Ainsi soit-il.



Avertissement.

Nous insérerons en ce commencement de l'Année 1597 le Livret qui s'ensuit, contenant plusieurs notables particularités pour l'Histoire de France en ce temps. A ce Livret fut opposé par la suite une longue Satyre, laquelle n'avons estimée convenable, tant pour sa prolixité calomnieuse, que pour autres considérations, d'être ajoutée ensuite du Livret, dressé par avis & commandement de personnes notables.

P L A I N T E S

DES EGLISES REFORMEES DE FRANCE,

Sur les violences & injustices qui leur sont faites en plusieurs endroits du Roïaume, & pour lesquelles elles se sont, en toute humilité, à diverses fois adressées à Sa Majesté.

IL n'y a si forte patience qui ne rompe, à se voir long-temps & sans relâche violenter; & le moindre, le plus naturel effet de l'impatience, c'est la plainte du mal qu'on souffre: n'ayant la nature voulu faire l'homme du rang des créatures du tout dépourvues de sentiment. De tout temps aussi on a cru que la moindre liberté est celle de la langue; la dernière cruauté, la plus désespérée tyrannie, vouloir étouffer les soupirs, empêcher les gémissemens des opprésés. On ne sauroit donc trouver mauvais, que nous, qui faisons profession de la Religion Réformée, & avons tous ce bien d'être nés dans la France, Roïaume de sa nature le moins rigoureux qui fut onc, & dont les Sujets jouissent d'autant de liberté qu'il se peut, venions à faire ouïr nos plaintes sur tant d'outrages, violences & injustices qui nous sont faites tous les jours, & faites non point ici ou là, mais en tous les endroits du Roïaume, faites en un temps, sous un regne, qui moins en avoit d'apparence, qui plus nous devoit d'espérance. Que plût à Dieu, que ceux qui ne sont pas mieux François que nous, se fussent contenus en modestie & amitié fraternelle, ou au moins civile avec nous, comme nature, comme Dieu même les y avoit obligés. Nos déportemens passés, cette longue & opiniâtre patience, que nous avons montrée à souffrir tout ce qu'on a voulu nous dire & faire, suffit-elle point

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

pour enseigner combien nous nous taisions volontiers ? Notre conscience aussi nous rend un témoignage véritable, & plein de consolation ; que bien que ce ne soit, ni pour néant, ni pour peur, que nous nous écrivons, encore est-ce à regret que nous découvrons au monde ces hontes de notre patrie : que nous faisons voir que ces François, qui déjà l'espace de plus de trente-cinq ans, ont tant bu de notre sang, n'en sont pas encore desaltérés. Et Dieu veuille qu'à ce coup au moins nos plaintes puissent profiter ; Dieu veuille qu'elles puissent percer ces oreilles qui jusqu'aujourd'hui ont été si farouchement bouchées à nos gémissemens, puissent amolir les cœurs de ceux, qui bien que compatriotes, ont tant haï notre conservation, quelque connoissance que leur ait pû donner le passé, que nous ne saurions périr qu'en leur compagnie, ne pouvons être enterrés que dans les mœurs de l'Etat. Dieu veuille, que ces cœurs, voyant dans nos plaintes l'horreur des cruautés qu'ils nous ont fait souffrir, qu'ils nous font tous les jours souffrir, qu'ils nous menacent encore de nous faire plus long-temps souffrir, viennent à se ressouvenir qu'ils sont hommes, & sont François, faisant profession particulière de courtoisie, d'humanité. Et pour nous tourner du côté où notre devoir, notre affection nous pousse le plus. Dieu veuille, Sire, que Votre Majesté écoutant ces plaintes, comme nous espérons qu'elle fera ; puisque c'est le principal de sa Charge, & y voyant les étranges inhumanités d'une partie de vos Sujets contre nous, à qui on ne peut refuser le même nom, ni la louange de très affectionnés & fideles à votre service, prenne une bonne résolution de nous en dégager, de mettre une fin à nos maux. C'est le plus grand bien que nous désirons, & si notre desir ne nous trompe, que nous attendons d'elle. Nous ne sommes, ni Espagnols, Sire, ni Ligueurs, & n'avons pas si peu servi Votre Majesté, si peu servi cet Etat contre les Espagnols, contre les Ligueurs, que nous méritions d'être à jamais misérables. Nous avons eu cet heur de vous voir peu s'en faut naître & bercer, au moins élever parmi nous ; avons employé nos biens, nos vies, pour empêcher les effets de la mauvaise volonté de ceux, qui dès votre berceau, cherchoient votre ruine ; de vous avoir par la main conduit au trône où Dieu vous a fait seoir enfin ; avoir encore avec vous, & sous votre sage & vaillante conduite, fait les principaux efforts à la conservation de la Couronne, qui, graces à Dieu, est maintenant sur votre tête, & contre laquelle s'étoient ligés ceux qui bons

témoins de notre fidélité, pour le premier article de leur maudite Ligue, avoient couché celui de notre anéantissement, comme perdant espérance de voir le bout de leur dessein, tant que nous serions sur pieds. Ces choses si claires, si connues de tous, nous faisoient dès le commencement esperer, & ne fissions-nous, par maniere de dire, que dormir. Que V. M. Sire, & tout autant qu'il reste encore de bons François, penseroient plus que suffisamment à ne perdre point une partie de l'Etat, si utile, si nécessaire. Mais il est advenu, nous ne savons par quel malheur, que depuis huit ans qu'il y a, que Dieu vous a appelé à la couronne, nous n'avons vu amandement quelconque, ni en la mauvaise volonté de ceux qui font autre profession que nous, ni en la misere de notre condition; & par ainsi ne nous sommes que très peu, ou point du tout ressentis de votre bonne affection, de laquelle nous nous étions tant promis. Et bien pis: nos adversaires tout ouvertement ont, sinon plus de malice, au moins plus de moien de nous nuire. Car nous étant si franchement jettés entre les bras de Votre Majesté, & à cause de cela ne nous promettant que tout bon traitement de ceux qui avec nous se vantent d'être vos serviteurs, nous avons été tant plus exposés à leurs desseins, que moins nous nous en donnions de garde; & semble même que l'affection qu'ils savent que nous portons au bien de vos affaires, les ait enhardis; comme assurés qu'ils étoient, que pour ne recommencer des nouveaux troubles en temps si mal propre à cet état, qui d'ailleurs ne se trouve que trop près de sa ruine, nous n'eussions osé faire semblant de nous ressentir de leurs outrages. De sorte que cet entre-deux de temps, que plusieurs veulent faire passer pour une profonde & très assurée paix, suffisante à nous contenter, si quelque chose pouvoit nous contenter; (ainsi parlent-ils, voulant faire accroire que nous ne demandons qu'une apparente occasion de tout troubler) ce temps, dis-je, nous est infiniment plus préjudiciable que la guerre ouverte, en laquelle au moins nous gardions-nous de ceux qui nous avoient ouvertement défiés; en laquelle encore Dieu a tellement favorisé notre droit, que nous avions bon moien de leur ôter, ou l'envie, ou le pouvoir au moins de nous faire beaucoup de mal. Une grande partie de ceux qui nous rudoient ainsi, ont pris les armes contre l'Etat pour beaucoup moins, c'est-à-dire, seulement pour des peurs qu'ils se fantasioient contre toute apparence; & nous nous tenons cois, bien que pressés du sentiment d'une

infinité de maux présens ; & agassés de tous côtés avec une animosité , une cruauté suffisante à ranger au désespoir les plus patients du monde. Or , ce désespoir nous le combattons au moins mal qu'il nous est possible , & essaïons de nous fortifier à l'encontre , par une opinion de votre volonté , Sire ; estimant qu'elle , qui s'est montrée si bonne , si humaine , si prompte à ceux qui lui ont fait de tout temps si cruelle guerre , ne sauroit être , ni mauvaise , ni tardive à l'endroit de nous , qui ne fûmes jamais autres que vos très affectionnés serviteurs. Et cette opinion perdue , si nous sommes contraints de la perdre , que nous peut-il rester de soulas , d'espérance ? C'est aussi par-là , Sire , c'est par-là qu'on nous mine. Au vu & su de tout le monde , on y travaille ; on recherche , Sire , tous moïens d'engager tout doucement & par degrés votre volonté , votre conscience à notre ruine. On persuade premièrement Votre Majesté d'aller à la Messe. Etoit-ce pas déjà vous séparer par trop de nous , en rompant ce lien qui nous avoit si long-temps estrains à vous ; démolissant ce fondement sur lequel étoit bâtie cette prompte allegresse que vous avez vue en tous ceux qui faisoient profession de piété , à vous suivre & servir lorsque la Couronne , non-seulement n'étoit point sur votre chef , mais sembloit le fuir le plus , & que toutes choses aidoint à vous-en déclarer incapable ? Or , nous souvient-il bien des protestations que fit Votre Majesté en même temps , de ne vouloir jamais consentir à nos malheurs , de se rejeter plutôt parmi nous , que d'accorder à nous faire la guerre. Nous souvient encore , que ceux qui vous poussaient à cela , & craignoient que le déplaisir que nous en recevions (comme certes il a été grand) ne nous poussât à des résolutions violentes ; (& loué soit Dieu de ce que l'événement a fait paroître tels soupçons venir plutôt de leurs passions que de notre mérite , a fait paroître , que nous ne prenons point la Religion pour prétexte de désobéissance à nos Rois) : ceux-là , dis-je , nous souffloient à l'oreille de grandes promesses de l'avantage qui nous reviendrait de ce changement : comme si du mal l'homme pouvoit tirer du bien , pouvoir que Dieu a réservé à soi sans exception. Ils disoient donc , que n'y ayant d'alteré que le dehors , (comme il étoit bien malaisé de croire que des simples raisons d'Etat pussent résoudre une conscience instruite à croire que l'Etat doit marcher après & bien loin après la Religion , suivant ces maximes ; cherchez sur-tout le Roïaume de Dieu. Que sert-il à un homme d'acquérir tout le monde , &

1597.

PEAINTES
DES EGLISES
RE'FORME'ES.

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

mettre son ame en perdition ; instruite encore sur ce fondement à faire jugement de cet esprit , qui du haut du pinacle crie , je te donnerai toutes ces choses si tu m'adores) n'y aiant donc autre changement , & l'affection vous demeurant au dedans toute telle en notre endroit qu'avoient mérité tant de services ; Votre Majesté auroit tant plus de commodité de nous en faire sentir les effets : même selon les occasions ; (car ils passioient jusques-là , sachant que c'est le principal de nos vœux) venir à la réformation , tant nécessaire de l'Eglise. Mais au partir de-là , qu'en est-il advenu ? Non-seulement , ils vous ont obligé de croire tout ce que nous trouvons de plus grossier en leur Religion , très pauvre démarche pour venir à la réformation ; mais aussi on a fait faire à Votre Majesté un serment solennel à son Sacre , renouvelé en prenant l'Ordre du Saint Esprit (qu'ils appellent) par lequel elle s'est obligée d'exterminer l'Hérésie & les Hérétiques , & de tels noms ont-ils accoutumé de nous qualifier ; quoique , contre vérité , s'en sont servis pour engendrer & fomenter es feu Rois la haine qu'ils nous ont portée , & si amplement témoignée par tant de guerre ; ce serment même ne fut jamais introduit qu'à notre seule considération , & de vous , Sire , qui pour lors étiez embarqué en même cause. Y a-t-il point donc juste occasion de soupçonner que vous aiant fait continuer le serment , par lequel ils obligeoient vos devanciers à notre ruine , ils aient intention d'y engager Votre Majesté. Il est en vous , Sire , de nous guérir de cette peur. Nous le désirons , le demandons en toute humilité , & l'esperons aussi de votre humanité. Mais en cette attente , le grand nombre de maux qu'on nous fait , & dont on dissimule la connoissance le plus qu'on peut , pour avoir plus de couverture ; plus d'ouverture à les continuer , nous contraignent à vous supplier de permettre , que nous fassions entendre les particularités de nos doléances & à Votre Majesté , & à tous vos François ; afin que Votre Majesté connoisse à l'œil combien nous sommes mal sous votre regne , puisque ceux qui devoient l'en informer , le lui déguisent ; & ceux qui restent encore en votre Roïaume de non passionnés , mais mal informés , voiant en combien de façons on nous inquiete , ne trouvent plus mauvais que nous demandions si instamment la liberté générale de servir Dieu selon nos consciences ; des Chambres de Justice , auxquelles nous puissions nous fier de nos biens , de nos vies , de nos honneurs ; des sûretés pour nous couvrir des violences dont

ces maux passés & ces maux présens nous menacent pour l'avenir ; & ainsi instruits , prennent envie de rapporter ce qu'ils ont de bon en leurs desirs , de ferme en leurs avis , d'assuré en leurs moïens , pour s'opposer à ceux qui empêcheroient volontiers le cours de votre bonne volonté , & favoriser ceux qui ne desirant point de survivre à cet Etat , veulent seulement être conservés dans icelui , en craignant Dieu , & servant Votre Majesté.

Nous nous plaignons donc en un mot de tous les François. Non qu'en un si grand , si peuplé Roïaume , nous pensions qu'il ne s'en trouve encore à qui le cœur saigne de voir des indignités si dénaturées ; mais que nous sert tout ce qu'ils peuvent avoir de bon , d'humain , de François ? Une partie d'eux est si molle , si craintive , qu'elle n'oseroit seulement faire semblant de n'agréer ce qui lui déplaît ; & si lorsqu'ils nous voient ainsi malmenés , ils prennent la hardiesse de se détourner , pensent bien avoir fait plus que de leur devoir ; encore tremblent-ils de peur d'être pris pour fauteurs des Hérétiques ; car ainsi calomnie-t-on ceux qui ont tant soit peu de compassion de nous. Et tous ensemble montent si peu , qu'ils ne paroissent comme point. Quoi que ce soit , nous n'en amendons nullement : qu'ils nous excusent donc si (comme c'est l'ordinaire de mesurer le tout à la plus grande partie , laquelle a même accoutumé de se dire la plus saine) nous parlons comme sans exception. Leur conscience les séparera assez d'avec ceux qui par leur malice donnent occasion à nos fortes douleurs , à nos justes doléances. Les Prêtres , les Moines , en un mot , tous ceux qui en l'Eglise Romaine s'appellent Ecclésiastiques , sont nos ennemis mortels , & en font profession ouverte (1) ; & avec quelque occasion , puisqu'ils sont résolus de continuer la possession des aises , que leur ôteroit la simplicité de l'Evangile que nous embrassons. Leur vie témoigne cette haine , leurs sermons la publient. Ils penseroient être excommuniés , & (ce qu'ils craignent bien davantage) se rendre dignes de perdre la marmite , s'ils étoient

(1) Cette plainte , comme beaucoup d'autres contenues dans cet Ecrit , étoit aussi hardie qu'injuste ; car outre que ceux qui se plaignent possédoient encore tous les biens Ecclésiastiques dans tous les lieux où ils étoient les plus forts ; qui ignore les extrêmes violences qu'ils avoient contre les Prêtres & les Religieux , depuis les premiers

mouvemens ? Toutes ces plaies & beaucoup d'autres étoient encore récentes en 1597. Falloit-il donc trouver si étrange , dit Soulier , que les Ecclésiastiques & les Religieux , qui avoient échappé à leurs cruautés , en eussent conservé le souvenir ; & sur-tout dans un temps où la plupart étoient encore chassés de leurs Eglises & de leurs biens ?

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

une seule fois descendus de chaire , sans avoir tempêté contre ces méchans Hérétiques , (ainsi leur est-il permis de nous outrager) s'ils n'avoient crié , qu'il faut tout mettre à feu & à sang. Misérables , qui ne savent pas à qui ils se prennent ; mais plut à Dieu qu'ils fussent seuls. Ce ne seroit que passe-temps de les voir , au plus bouillant de leur colere , casser leurs chaires à grands coups de poing. Au partir de-là , nous n'en vaudrions pas moins , le repos public n'en seroit gueres interessé , & on en seroit quitte pour leur donner des chemises à rechange. Au pis aller , il y auroit bon moïen de les rendre , ou meilleurs , ou plus retenus. Mais quoi ? La Noblesse , le Peuple , instigués par eux , & se laissant pousser au vent de leurs prêches séditioneux , en veulent aussi à nous , se rendent exécuteurs de leurs passions , & mettent en œuvre toute sorte de violence. Voire la Noblesse qui se vante d'être le soutien de l'Etat , & ne voit pas combien elle déroge à cette honneur , de chercher la ruine de l'une des bonnes parties de l'Etat. Le peuple qui maudit avec tant d'exécutions les guerres passées qui l'ont réduit à une desesperée misere , & ne veut se ressouvenir que ce sont ces violences qui ont causé tout ce qu'il a déjà senti. Les Magistrats , tant souverains que subalternes , qui par le dû de leur Charge , sont obligés à demeurer neutres , ou plutôt à se porter pour Juges équitables , & se disposer , en rendant justice égale à maintenir les bons , les paisibles , châtier les mauvais , les séditioneux ; ces Magistrats flattent ces passions des Prêtres , fomentent ces séditions du Peuple , applaudissent aux violences de la Noblesse ; & qui pis est , y contribuent leur autorité , leurs Sentences , leurs Arrêts ; & que ne se permettroit une populace , qui se promet impunité ? Restent nos Seigneurs du Conseil. Si ceux-ci au moins , qui ont tout l'Etat entre les mains , & l'ont pour le conserver , vouloient nous en reconnoître partie , vouloient affectionner notre bien , comme du reste ; vouloient au moins n'affectionner point notre ruine. Mais au contraire , ils nous montrent tant de faveur (pour ne dire pis) que beaucoup moins suffiroit pour animer ceux , qui ne demandent que deux doigts d'occasion , pour nous faire une brasse de mal. Bon Dieu ! qu'il n'y ait Ordre aucun , aucun état en France , de qui nous puissions nous promettre soulagement ! Mais bien de qui nous puissions ne craindre point notre ruine !

Ils savent combien nous sommes jaloux de la liberté de nos consciences pour servir Dieu , comme nous croïons qu'il faut

le faire , comme nous favons qu'il le demande en sa parole. Et de cela cinquante ans passés leur ont rendu bon témoignage ; car on nous a dès le commencement brûlés , noyés , pendus , on nous a depuis massacrés , & massacrés un à un , massacrés en foule. On nous a bannis du Roïaume par Edits ; on nous a fait la guerre forte & cruelle , déjà l'espace de trente-cinq ans , ou bien peu s'en faut , & par sept diverses fois. Tout cela n'a pu , ni éteindre , ni même ralentir notre affection. Seroit-il point meshuy (1) temps , de se lasser de tant de peine qui ne rapporte que blâme ? Si n'y a-t-il lieu en tout ce grand Roïaume où ne se montre encore aujourd'hui un extrême dépit de ce peu de liberté que Dieu nous a conservée , une extrême envie de nous en priver. Aussi n'en jouissons-nous qu'ès lieux , où la faveur que Dieu nous a faite ès guerres passées , nous a donné le moien , comme on dit , de montrer les dents. Ailleurs voulons-nous prendre consolation en l'exercice de piété ? Il la nous faut chercher au plus loin ; d'Orléans à Jargeau , d'Angers à Saumur , de Poitiers à Chastelleraud , de Chinon à l'Isle-Bouchard , de Bourges , Nevers , & la Charité à Sancere , de Bourdeaux à Castillon , d'Agen à Clerac , de Périgueux à Bergerac , de Bazas à Casteljaloux , de Beziers à Florensfac , de Toulouse à l'Isle en Jourdan , de Valence à Beaumont , de Romans à Château-double , de Forès , Lyonnois à Anonai en Vivarès. C'est-à-dire , qui une , qui deux , qui quatre , qui sept , voire dix & douze lieues. En toute la Bourgogne il ne nous y reste rien depuis la perte de Monfenis ; en toute la Provence , que Merindole & Lormarin ; en toute la Bretagne , que Vitrai ; en toute la Picardie rien , depuis la perte du Castelet. A Caen , Alençon , Dieppe , Sancere , bien que le plus grand nombre des Habitans soit de la Religion , si n'oseroit-on prêcher que hors les murailles. Voiez à quoi il nous faut assujétir , si nous ne voulons vivre du tout sans Religion , à la façon des bêtes. En ces voyages , combien pense-t-on qu'il y a d'incommodités , du chaud , du froid , du vent , de la pluie ? Combien de hazard , sur-tout des petits enfans qu'il faut porter si loin au Baptême , desquels qui doute qu'un grand nombre ne vienne à mourir ? Combien de dangers du côté de ceux qui ne se plaisent qu'à massacrer ? On a bien su , bien vérifié par informations authentiques , que ceux de Vitry-le-François ont été souvent aguettés par les ennemis de l'Etat qui sont en la Franche-Comté , s'il y auroit

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

(1) Meshuy , c'est-à-dire , aujourd'hui , maintenant.

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

moïen de les surprendre assemblés à Vitry-le-Brûlé , pour jouir puis tout à l'aïse de la Ville , qui ne sauroit se défendre , si une fois cette troupe en étoit à dire , parcequ'elle fait le plus grand nombre des Habitans. Et toutesfois jamais le Conseil de Sa Majesté n'a voulu y avoir égard. Ceux de Limoges , qui s'en vont à quatre grandes lieues , en passant par les Villes d'Aize & Solognac , qui sont sur le chemin , éprouvent toutes sortes d'indignités , des paroles outrageuses , de la boue , des pierres ; & si au bout de tout cela , on leur ôte les bateaux des rivières qui ne peuvent se passer à gué. Aux Pâques de l'année passée , combien peu s'en fallut-il qu'on ne vît un nouveau massacre à Tours , comme on revenoit d'une lieue de-là , où on a la liberté de s'assembler ? Il en fut trouvé qui se vantoient d'aiguïser leurs courtois ; & le Peuple en foule disoit mille vilainies le long du Fauxbourg de la Riche. A Chinon aussi , quelques jours auparavant , le peu qu'il y en a revenant de l'Isle-Bouchard , se vit sans y penser assailli au Fauxbourg Saint Jacques à grands coups de pierres ; & si leur modeste patience n'eut servi d'eau au feu d'une telle émeute , sans doute on eût bien passé plus outre. En Normandie , le sieur de Bordage s'acheminant à Pontorson , environ le mois de Juillet dernier , pour présenter au Baptême un enfant du sieur de Mongommeri , trouva les Paroisses sur son chemin toutes en armées , se disant avoir commandement de la Cour de Parlement de ne laisser passer aucun qui allât de Vitry , ou du Bordage à Pontorson. Le sieur de Bordage , qui n'avoit à sa suite plus de sept ou huit chevaux , rebrousse chemin ; puis prenant nouvel avis , trouve enfin moïen de passer & se rendre à l'assignation : dont irritées ces Paroisses , se rassemblent jusqu'au nombre de deux ou trois mille hommes , pour se ruer sur lui au retour ; pour la sûreté duquel , le sieur de Mongommeri l'accompagna avec partie de sa garnison. Les premières troupes les laisserent passer : mais engagés qu'ils furent , on les chargea à belles arquebusades , dont furent tués deux Soldats de la troupe : ce qui fit qu'on se mit en défense : mais si ne pouvoit-il leur avenir que mal , sans la garnison de Vitry qui survint tout à props. A Saint Etienne de Furan , petite Ville en Forès , ceux qui étoient allés à Anonai pour la Cene , en nombre de cent ou environ , tant hommes que femmes & jeunes enfans , arrivant le lendemain de Pâques de l'année passée à l'entrée du Fauxbourg , tous chargés de nege & harassés du chemin , qui n'est moindre d'une journée , furent

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

au dépourvu assaillis d'une foule bien de treize cens Habitans du lieu , qui armés d'épées , gros bâtons , massues & cailloux , se ruerent avec blasphèmes horribles sur cette troupe defarmée & sans défense. Plusieurs y furent rudement battus , blessés , estropiés , laissés pour morts sur les carreaux ; la nuit venue , encore plusieurs portes enfoncées , plusieurs vitres rompues à grands coups de pierre. Le lendemain , à chacune porte de ces pauvres gens , autant de troupes de ce Peuple encore mutiné , si bien qu'ame n'eut osé paroître , & n'attendoit-on que l'heure qu'il plairoit à ces séditeux d'égorger ces brebis.

Puisqu'on nous traite si mal , lorsque pour acheter la paix , nous nous contraignons de nous accommoder à tant d'incommodités , que nous sommes forcés d'aller chercher si loin , ce que nous devrions & mériterions d'avoir plus près , quelle liberté pense-t-on qu'on nous donne es lieux dont ils ont banni notre consolation ? Que feront ces gens-là ? ou plutôt que ne feront-ils , s'ils découvrent , que parmi eux nous faisons tant soit peu de semblant de faire quelque partie de cet exercice , auquel nous avons tant d'affection ? Témoin ce qui s'en voit , j'ose dire tous les jours à Tours , Orléans , Angers , Rouen , Rennes , Beziers , Clermont de Lodeve , Montagnac , Partenay , par toute la Provence , par toute l'Auvergne , à Falaise en Normandie , s'étant quelques-uns , en petit nombre , assemblés seulement pour prier Dieu , furent mis en prison , & celui qui avoit fait la priere , & le maître de la maison. A Tulles en Limosin , toute la troupe fut faisie ; & refusant d'aller à la Messe , furent menacés d'être jettés en la Riviere , hommes , femmes & enfans : mais Dieu leur donna moyen d'évader. Ceux de Limoges aiant voulu s'assembler hors de la Ville , en des métairies à eux appartenantes , furent contraints de désister , pour les menaces qu'on leur faisoit de les massacrer. A Montagnac en Languedoc , Dieu aiant donné un enfant à l'un des principaux de la Ville , nommé Monsieur Philippi , à cause des incommodités qu'il y avoit de le porter à Saint Paragoire , lieu assigné pour l'exercice , à une grande lieue & bien mauvais chemin , on prit avis de le baptiser en une métairie appartenante au pere. Ce qui ne fut plutôt fait , qu'on procédât à belles informations , dont l'issue fut une prise de corps décernée contre le Ministre , nommé Malgoirés , qui fut contraint de s'absenter , & condamnation contre tous les assistans à cent écus d'amende , & autant de dépens. A Manosque en Provence , comme on se fut assen-

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

blé par quelques Dimanches, en petit nombre & secretement ; découverts qu'ils furent, on les contraignit de désister ; & fut donné Arrêt par la Cour de Parlement, portant inhibitions & défenses à ceux de la Religion de se trouver ensemble, à peine de dix mille écus ; & depuis, à l'occasion d'un Baptême secretement fait, peu s'en fallut qu'ils ne fussent tretous massacrés. A Nevers, le Dimanche devant Noel dernier, s'étant assemblés les cinq ou six qu'il y en a de reste, on ne se donna garde qu'une sédition s'émût telle, qu'il tint à peu que la maison ne fût forcée ; & l'eut été, sans la prudence du Magistrat qui survint. Le seizieme jour du mois d'Août dernier, s'étant semé un bruit par la Ville de Saint Etienne du Suran, qu'on s'étoit assemblé chez un nommé Pierre Boyer, y accoururent le Chastelain, le Procureur Fiscal, le Greffier, un Consul avec un Sergent & un Eperonnier ; lesquels laissant à la porte une foule de bien trois cens hommes ; montés en haut, ne trouverent autre chose que le maître de la maison, devisant avec un sien ami. Et le Dimanche ensuivant, en firent autant & pour même occasion, au logis de Geofroy Armand, qu'ils trouverent à table festoiant deux ou trois siens amis. Peu de jours devant Pâques dernieres, deux méchans garnemens publierent à haute voix par la Ville de Tours, avoir vu ceux de la Religion assemblés au Plessis : chose qui fut trouvée fausse par le Maire de la Ville. Et toutesfois es Temples de Saint Martin & Saint Galiam, les Prêcheurs firent rage de crier, que c'étoit une honte de souffrir telles gens en la Ville. Et voiez encore où va cette cruauté. Madame, venant en Cour, passa par Bordeaux ; là elle fit à son ordinaire faire la Prêche dans son logis ; ceux du Parlement, qui se doubterent bien que ceux des nôtres, qui y sont en grand nombre, & par leur tyrannie sont contraints à mourir de faim de la pâture de leurs ames, ne perdroient jamais une si belle occasion de jouir dans la Ville, de ce qu'ils prennent bien la peine d'aller chercher jusqu'à Castillon, devenus Inquisiteurs Espagnols, apostent des mouches par tous les carrefours, qui les guetassent & remarquassent l'un après l'autre. On ne fut pas sorti du Prêche, que voilà des prises des corps décernées, dont on commence l'exécution par le sieur de Mirambeau, avec résolution de passer de-là à tous les autres. Il fut saisi & contraint de passer le guichet ; & y eut eu davantage, si Madame en propre personne n'eût intercedé, & pour lui & pour tous les autres. La honte surmonte pour cette fois l'animosité, quand on vit la

sœur unique du Roi, s'abaisser jusques-là. Qui l'eut jamais cru ? que les François se laissassent pousser à l'animosité jusqu'à ne porter aucun respect à une telle Princesse ? Et on appellera cela vivre en paix ?

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

Mais s'étonnera-t-on qu'ès lieux où ils pensent avoir toute puissance, & rien ne nous être permis, ils nous traitent à leur discrétion, & leur discrétion soit si insolente, puisqu'ils ne peuvent nous laisser en repos ès lieux mêmes où la liberté nous est donnée ? La Ville de Montagnac la devoit avoir toute entiere par l'Edit de soixante-dix-sept. Les Habitans de contraire Religion (qui pourtant ne font pas le plus grand nombre) firent tant envers M. le Connétable, lors encore Maréchal de France, qu'il ne leur fût plus permis que de faire les prières, comme ils ont toujours depuis continué, tout publiquement. Or pour le faire avec quelque commodité, ils s'acquirent un petit lieu, où le feu n'avoit laissé que les quatre murailles ; depuis peu de temps aiant pris envie d'y faire un couvert pour se défendre des injures du temps, on n'a voulu leur permettre, & ont été empêchés premièrement par des lettres de Monsieur le Connétable, puis par le commandement fait de la bouche de Monsieur de Vantadour. Monsieur de Nemours venant trouver Sa Majesté avec troupes ; un de ses Régimens, conduit par le sieur de Nerestan, força de nuit la Ville de Marchevoir, en Beauce. Après que les Soldats furent logés, la Maison, Sergeant-Major, les conduisit au lieu destiné au Prêche, d'où ils enfoncerent la porte à coups de pétard. Entrés qu'ils y furent, ils mirent la chaire en pieces, fracassèrent bancs & escabelles, & ne pouvant pis, firent & ramassèrent dans le lieu toutes les ordures qu'il leur fut possible. Semblablement bien que Monsieur de Guise ne puisse nier, qu'il ait été introduit dans la Provence par l'assistance de ceux de la Religion, si est-ce qu'il n'y a indignité que ces troupes ne fassent à tous ceux qu'ils découvrent être de ce nombre. De fait la Compagnie de Chevaux-legers logeant à Lormarin, entre les rudesses qu'on peut s'imaginer qu'un chacun faisoit à son Hôte, par trois fois ils ont brisé la chaire, fait du temple une étable à chevaux. Dernièrement ils blessèrent grièvement le Maître d'Ecole, qu'ils prenoient pour le Ministre, puis le jetterent dans un étang avec sept ou huit des principaux du lieu ; ce que voyant le reste des Habitans, & craignant pour eux-mêmes, s'enfuirent dans les bois. A Roche-Chouard, en Poitou, comme on se fût assemblé selon la coutu-

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
RE'FORME'ES.

me dans la Maison de Ville , au nombre de bien quinze cens personnes , pour célébrer la Cene ; ceux du Château lâchèrent au travers de cette maison deux coups de piece. Il y a un petit Village en Velay , nommé Saint Voy de Bounas , où de tout temps s'étoit fait l'exercice , jusqu'aux malheureux Edits de la Ligue , en l'an quatre-vingt-cinq. Au mois d'Octobre dernier , les Habitans (qui sont presque tous de la Religion) pour essayer à se remettre , puisqu'ils voioient révoqués les Edits par lesquels leur Eglise avoit été dissipée , s'assemblerent en nombre de quatre cens personnes , en intention de prier Dieu , délibérer des moïens de recouvrer un Ministre , le leur étant mort au commencement de ces troubles , & dresser une requête au Sénéchal du Velay , ou à Monsieur le Duc de Vantandour , Lieutenant Général en Languedoc , à ce que ceux du Puy ne les troublassent en leur liberté. Sur cela arrive un nommé Isaac Salses à cheval , qui fendant la presse , va droit à Isaac Osty , jeune homme , qui faisoit la priere , essaye de le tuer d'un coup d'Escopette ; mais elle n'ayant pris feu , il en tourne le talon , & en blesse grièvement ce jeune homme , qui se sauva à la fuite , Salses se retirant sans autre dommage , qu'une bien légère blessure sur son cheval. Osty en fait informer ; en haine de quoi , comme un jour il fut allé au marché à Insingens , le Curé & les Prêtres du lieu , avec quelques Habitans , se ruerent sur lui , & de leur autorité privée , sans informations précédentes , sans commission , le constituent prisonnier , puis par le Lieutenant du Prevôt le font conduire au Puy. Le vingt-huitieme jour de Mars dernier , on brûla la chaire , les bancs & les logis du lieu où s'assembloient ceux de l'Eglise de Caen , beau présage de ce qu'ils minuent contre les personnes , si l'occasion s'en peut présenter. Mais la piteuse histoire de la Chastagneraie est remarquable entre toutes. La Dame du lieu , avec ses enfans , indignée que les Habitans eussent liberté de s'assembler non loin de là , en un lieu hors de sa Jurisdiction , nommé la Brossardiere , appartenant au sieur de Vaudoré , Gentilhomme de la Religion , qui le prêtoit à ces pauvres gens , & à grand nombre d'autres , qui y accouroient de trois & quatre & cinq lieues à la ronde ; cette Dame donc sollicita tant ceux de la Garnison de Rochefort , qui tiennent encore aujourd'hui pour la Ligue , qu'un jour enfin ils se ruerent sur cette innocente troupe , avec telle cruauté & barbarie , qu'il n'est pas possible que les cheveux ne hérissent à qui en fait quelque chose. Les vieillards , les femmes ,

mes, les enfans à la mamelle n'y furent nullement épargnés. Plusieurs furent blessés, dont aucuns ne la firent pas longue après. Plusieurs moururent sur la place, & en ce nombre, un petit enfant porté pour baptiser, & un jeune garçon, qui en témoignage de son âge & de sa simplicité, offroit à son meurtrier huit sols pour sa rançon. La Dame du lieu, qui pour livrer ces gens comme pieds & poings liés sans aucune défense, à la merci des voleurs, avoit deux ou trois jours auparavant défendu le port des arquebuses, sous le prétexte de sa garenne, s'enquêtoit des meurtriers si tels & tels étoient point mort. Et c'est en Poitou, que peuvent-ils faire, ou au moins que voudroient-ils pouvoir faire ailleurs, puisqu'en une Province toute nôtre; en laquelle si nous étions aussi mutins qu'eux, nous avons moïen de les engloutir du soir au lendemain, ils osent encore tant? Et qui eut cru que notre patience fût si grande? Eux-mêmes ne le pensoient pas. Je dis la Dame & les Seigneurs du lieu, qui après le coup fait, furent plusieurs jours en extrême allarme, craignant que nous n'entreprissions de faire ce dont ils nous avoient donné occasion plus que suffisante, & en trembloient à la moindre feuille qui faisoit semblant de se remuer. Si nous sommes-nous tenus cois pourtant: contens d'en faire nos plaintes à Sa Majesté, qui étoit lors à Lyon. Un bon nombre de ces massacreurs est misérablement péri depuis, par le très juste jugement de Dieu, en diverses façons, qui d'une mort, qui d'autre, peu ou point de mort naturelle; mais les Auteurs principaux n'en ont senti aucune mésaise; & seront peut-être pour demeurer impunis des hommes, mais ce même Dieu, qui a déjà attrapé une partie des bourreaux, fait bien où tient le bout de la corde que trainent ces dénaturés qui sont encore à leur aise & bravent en l'effusion du sang innocent. Toutesfois combien y en a-t-il qui pensent à ce jugement de Dieu? combien en nommera-t-on aujourd'hui qui le craignent? C'est assez qu'on espere d'échapper celui des hommes. Et pourquoi ne l'espéreront les autres, aussi bien que la Dame de la Chastagneraie? Et s'ils l'espèrent, qui nous sera garant qu'ils n'en entreprennent autant? O Dieu! tient-il donc à si peu qu'on ne nous ramene à ce temps malheureux, tant diffamé par les massacres de Vassé, de Meaux, de Sens, de Tours, de la Saint Barthelemi? Et cela sous le regne du Roi de Navarre, de notre protecteur? O Dieu! jusqu'à quand!

Outre ces indignités (c'est parler trop doux) encore a-t-on de

Tome VI.

K k k

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

plusieurs lieux entièrement retranché la liberté que nous y avions & de droit & par effet, au vu & su de tout le monde, pour nous faire voir ce que nous en devons attendre partout ailleurs, où ils en auront aussi bien le pouvoir. Cela est arrivé à Archiar & Bassac en Xaintonge, à Condé sur Nerian, à Montagnac, Cornillon, Saint Geniers, Issoudun, Brignoles, Antibou (1), tous lieux compris en l'Edit de 77, & les uns en possession de l'exercice depuis le tant renommé Edit de Janvier, l'infraction duquel ouvrit la bonde à tous les malheurs qui, sans cesser, depuis ont ravagé ce désasturé Roïaume. Nous savons bien que les Edits de la Ligue ont causé ces retranchemens en quelques-unes de ces Places, & qu'on ne faudra point à s'en excuser là-dessus. Et soit; mais à quoi tient-il donc, que maintenant qu'on ne parle, comme plus de Ligue; maintenant que ces maudits Edits sont révoqués, comme pernicieux & faits pour la ruine de l'Etat, autant ou plus que de nous, maintenant que toutes ces Places sont réduites à l'obéissance de Sa Majesté, à quoi tient-il qu'on ne répare ces fautes? A quoi tient-il qu'on ne nous remette en la pleine possession de tous nos droits? Est-ce raison que tels Edits soient révoqués pour ceux qui y ont consenti, & que nous, qui nous y sommes toujours opposés, qui par notre opposition avons sauvé la France, y demeurions assujétis? Et pour passer plus outre, puisque rejetant la faute sur ses Edits, on semble condamner le fait, à quoi tient-il qu'ès Places que nous possédons depuis, nous ne sommes assurés? d'où vient que depuis la révocation de ces Edits, nous voyons encore de semblables effets? Sa Majesté avoit octroyé liberté & exercice aux Isles de Marines, à Saint Jus, à Soubise; & les Gouverneurs s'y sont opposés. Ceux d'Aubusson en Auvergne, qui ne cessèrent qu'à cause des Edits de la Ligue, présenterent n'y a guere plus d'une année, une Requête à Monsieur le Comte d'Auvergne, pour être réintégrés en leur droit; on les renvoïa au Roi, ajoutant les défenses expresses de faire cependant aucun exercice. Monsieur le Comte de Mongommeri, jouissant, à cause de sa femme, de Clermont de Lodeve, y avoit choisi son habitation, & y faisoit prêcher en l'an 91; quelques séditieux du lieu même se saisirent & du Château & de la Ville, publiant leur intention, n'être autre que de chasser le Prêche. Ils y ont été publiquement maintenus, jusqu'au voïage du Roi à Lyon, que M. le Connétable consentit que la Place fût resti-

(1) C'est Antibes.

tuée audit Sieur de Mongommeri. Mais oïez les conditions. Moïennant promesse expresse, par écrit & signée, remise entre les mains de mondit Sieur le Connétable, que la garde du Château ne pourroit être commise qu'à un de la Religion Romaine, & qu'on ne remettroit point l'exercice dans la Ville : jugez de l'injustice. Et quel témoignage plus exprès voudroit-on, du peu d'envie qu'on a encore aujourd'hui de nous faire du bien ? Cette liberté a été ôtée à Bayeux en Normandie, par Arrêt du privé Conseil. Et par même moïen l'a euidé perdre Châdenier en Poitou : l'Arrêt y a été ; & l'effet n'a tenu qu'à la difficulté de l'exécution, en une Province, où nous sommes si forts. A la poursuite de Madame la Marquise de Trans, le Parlement de Bordeaux a défendu, sur peine de dix mille écus & de la vie, de prêcher directement ou indirectement au Flex, & autres terres à elle appartenantes. Il n'a pas ouvertement osé faire le même à Bergerac, mais a essayé d'y venir, comme en pensant ailleurs ; car en Septembre dernier, il leur inhiba de faire les corifations pour l'entretienement du Ministre, dont ils étoient en possession depuis la conférence du Flex. Au mois d'Août auparavant, le Parlement d'Aix fit publier un Arrêt, par lequel étoit interdit tout exercice de notre Religion par toute la Provence, sur peine de confiscation de corps & de biens. Ce qui n'étant exécuté assez à son gré, en donne encore un autre du 22 Octobre, portant mêmes défenses, mêmes peines ; avec injonctions très expresses à tous Sénéchaux, Lieutenans, Juges, Consuls, Manans & Habitans de tous lieux, de tenir la main à l'exécution. Ainsi nous traite-t-on en Provence. Et c'est toutesfois ce même Parlement, qui trois mois auparavant confessoit que les Huguenots lui avoient ôté par deux fois la corde du col. Ce Parlement qui appelloit le sieur Desdiguieres son libérateur, n'admiroit que lui, ne dépendoit que de lui. Emploïons-nous pas bien notre peine, notre temps, nos vies, pour mettre en repos ces bonnes gens ? Et afin qu'on voie mieux l'indignité de l'Arrêt, il comprend Merindol, Cabrieres, Lormarin, la Roque d'Anteron, lieux qui ont cet heur de jouir de ce qu'on leur veut ôter, non pas depuis vingt-cinq ou trente ans, depuis l'Edit de Janvier, comme beaucoup d'autres, mais de temps immémorial, peu plus, peu moins de trois cens ans. Est-ce raison ? Voudroit-on qu'eux, que cet horrible carnage qui en fut fait au temps du Roi François premier (1), n'a jamais refroi-

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

(1) Voyez l'Histoire de l'exécution de Cabrieres & de Merindol, & d'autres lieux de Pro-

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

dis, qu'ils n'aient hardiment continué en la Foi, que leurs aïeux, & de si long-temps (puisque entre nos adversaires le long-temps emporte tant, en matiere de Religion) leur ont laissée comme pour leur héritage plus précieux, aujourd'hui la perdent si légèrement?

Par les articles de la treve accordée entre le feu Roi & Sa Majesté, pour lors Roi de Navarre, notre protecteur, après la mort du Duc de Guise, sous le bénéfice desquels nous vivons encore, puisqu'ils n'ont été, ni dédits pour nous jetter en guerre ouverte, ni suivis d'aucun Edit de pacification, comme il avoit été promis; par ces articles donc, il étoit porté, qu'à la Cour & aux armées, il nous seroit permis de faire tout exercice de notre Religion; nous en avons aussi joui quelque temps, combien qu'avec peine; mais depuis on nous en a du tout forclos: & ce qui est de plus fâcheux, vivant & regnant celui qui nous conduisoit pour l'obtenir, que nous afflictions pour le faire considérable, afin de l'obtenir. Aujourd'hui donc il ne nous est rien permis en Cour, ès armées, non plus qu'ès Villes d'où la Ligue nous a bannis. Témoin ce qui est tout fraîchement venu à Rouen, au grand mépris de Madame, mais bien du Roi même. Madame y étant venue, fait prêcher, c'est-à-dire, continuer ce qu'elle faisoit dans Paris, au vu & su de tout le monde, en l'absence même du Roi, son frere, beaucoup plus ailleurs, beaucoup plus en la présence de S. M. qui ne sauroit ni aimer, ni gratifier, celle qui a cet honneur d'être sortie d'un même ventre, puisqu'elle montre si bon visage à ses plus fiers ennemis. Le Légat arrivé là-dessus, entend cette liberté, s'en fâche, s'en plaint: & ses fâcheries, ses plaintes eurent tant de pouvoir en Cour, qu'il n'eut point plutôt ouvert la bouche, qu'on vient à contraindre Madame de sortir hors de Rouen, faire la Cene de Noel dernier. Si bien que la voilà aux champs, elle sœur unique du Roi, tandis que cet Etranger, cet Envoïé de la part de ce Siege, qui a tant apporté aux efforts qui ont été faits pour la ruine de la France, a tous ses aïses à couvert. Sont-ce ces présages qui nous puissent faire croire qu'il soit venu pour mettre ce pauvre Roïaume en repos? Il est bien plus aisé de penser qu'il suivra les traces de tant d'autres Légats venus devant lui, desquels la France fait si elle a à s'en louer. Et toutesfois, ce n'est pas de lui que nous de-

vence, &c. A Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1645, in-4°. Cette Histoire est de Louis Aubery du Maurier.

vons nous plaindre : il fait sa charge, fait son métier, c'est-à-dire, qu'on ne peut attendre d'un qui est notre ennemi juré, venu exprès pour nous nuire; témoin la publication du Concile de Trente, principal des articles de son pouvoir, pour l'empêchement duquel la Cour n'a point assez de courage, ni le Parlement assez d'autorité, aiant sur ce point à combattre tout-à-coup & le Pape animé & la Cour sans courage. Nous ne nous plaignons donc que contre cet Etranger, nous ne trouvons nul support, nous qui sommes François, vraiment François, qui contre cet Etranger, ligué avec les autres, avons courageusement défendu la France. Nous nous plaignons de ce qu'il a tant d'autorité, que de faire qu'on viole la foi qu'on nous avoit promise; qu'on traite si indignement ceux qui atouchent de si près à Sa Majesté, & auxquels on devoit faire porter tout respect, si les François étoient tous aujourd'hui aussi affectionnés, & au Roi & à son Sang, qu'ils étoient autrefois. Cette facilité à lui complaire, qu'on prend pour témoignage de la peur qu'on a de lui déplaire, a passé bien plus outre. Car qui doute que ce ne soit la cause vraie de la sédition, qui dans la même Ville, Sa Majesté présente, s'émut deux jours après Noel, contre ceux de la Religion? Et qui ne fait combien ces gens ont de pouvoir sur un Peuple, par leurs impostures? par leurs promesses de pardon plénier & général? Et qui pourra croire que partout ailleurs on ne voie des séditions semblables, quand on connoitra que la Cour dépend ainsi du Pape, qu'elle a tant de crainte de l'offenser? Mais que n'oseront particulièrement ces séditeux de Rouen en l'absence du Roi, puisqu'ils ont tant méprisé sa présence? En quelle sûreté sont les vies de ces pauvres gens, qui sont exposés à leur discrétion, quand il n'y aura plus des gardes du Roi, seul moien qui empêche cette sédition de finir par un massacre? Et pour revenir au général; certes ce n'est pas raison qu'on nous fasse suivre la Cour, suivre les armées, qu'on nous fasse servir le Roi aux dépens de nos consciences. Ce n'est pas raison que nous nous hasardions à tant de morts, comme la guerre en présente, pour être privés de tout moien de consolation, sans pouvoir, au moins aux derniers soupirs, au moins en versant la dernière goutte de notre sang, qu'autrement nous n'estimerions que bien employée pour le service de S. M. pour le soutien de l'Etat, au moins en rendant l'ame toujours pleine d'une affection naïve d'être toute Française, sans, dis-je, pouvoir au moins lors avoir qui nous ramentoive notre salut.

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
RE'FORMEES.

Par cette même treve, il étoit porté, qu'on nous bailleroit en chacun Baillage, une Ville de celles qu'on prendroit sur la Ligue. Je crois qu'on nous en baille trois, mais chetives, & de petite ou nulle importance. De ce nombre étoit Argentan en Normandie & Janville en Beauce. Argentan nous a été ôté par deux Arrêts du Conseil privé, par lesquels étoit fait commandement au sieur Baron de Courtumer, à qui elle avoit été donnée en garde, sur peine de dix mille écus, de la remettre entre les mains du Baron de Medavid, l'un de ceux qui se sont faits le plus remarquer dans la Ligue, voire celui sur lequel elle avoit été prise. Et jamais, quelques plaintes qu'en aient su faire les Eglises, quelque poursuite qu'en ait faite ledit sieur Baron de Courtumer, durant plus de deux ans, on n'a pu obtenir qu'elle fût rendue. Janville a été depuis démantellée, pource, peut-être, qu'on ne trouvoit autre meilleur prétexte ou moïen de nous en déposséder. C'est bien loin de nous faire de nouveaux biens, puisqu'on nous ôte ceux que le feu Roi nous avoit donnés, en reconnoissance de notre fidélité. Et le malheur est encore, qu'on ne se tient point à ces deux; qu'on nous essaie de nous affoiblir en toutes les autres que nous avons acquises, ou dès long-temps, ou en ces dernières guerres, que la Ligue nous avoit mis les armes en main pour notre juste & légitime défense. Car bien que par la même treve il fut porté que toutes choses nous demeureroient en l'état qu'elles se trouvoient lors, jusqu'à un bon & général Edit de paix, moïennant lequel nous pussions être en sûreté, si n'a-t-on rien laissé derrière pour nous réduire aux termes de n'avoir plus moïen de maintenir notre liberté dans les Places que nous tenons. Pourrions-nous rapporter à autre chose l'exact retranchement qui a été fait de toutes nos Garnisons, voire à plusieurs reprises? Ce seroit perdre beaucoup de temps d'en vouloir faire le dénombrement. Prenons-les toutes depuis la première jusqu'à la dernière; combien en marquera-t-on où l'on ait laissé nombre suffisant pour les garder? Encore ce qu'on y laisse ne peut être païé, & sont les Soldats quasi réduits à mourir de faim. Toutes nos Garnisons de Guyenne, n'ont reçu de l'année 96, les unes que deux mois, les autres & pour le plus que quatre; cependant que celles de la Ligue n'ont perdu un seul jour de ce qui leur étoit dû. Et n'est-ce pas par mocquerie qu'on a baillé à la Garnison de Royan des assignations en Querci, c'est à-dire, à soixante ou 80 lieues de là? Mais combien de Garnisons encore a-t-on du tout cassées?

On n'a pas épargné même Puimirol, une des Places qu'on nous avoit données pour sûreté. Bien pis, Seine, qui étoit de même nature en Provence, a été depuis six mois entièrement rasée, par deux Arrêts du Parlement d'Aix. Celui de Bourdeaux en a donné plusieurs contre le sieur de Duras, l'un des plus signalés Seigneurs de Guyenne, pour lui faire démolir son Château de Villandrau, sous prétexte qu'ayant été surpris par la Ligue, il avoit apporté de l'incommodité à Bourdeaux; & toutesfois laissé en paix la maison du sieur de Castelhau, Chef de ces Ligueurs qui tenoient Villandrau. Elle a tant fait aussi envers Monsieur le Maréchal de Maignon, qu'il a expédié commission au sieur de Barrau, pour démanteller Milan, lieu appartenant à Madame, & qui a été rebâti par les Habitans & à leurs propres frais, avec commission expresse de Sa Majesté, adressante au sieur de Pecharnaud, dont l'exécution n'a tenu qu'à la difficulté qu'y a apportée la résolution des Habitans, délibérés de faire voir combien ceux de ce parti savent défendre leurs murailles. Aigues-mortes étoit en Languedoc, Ville d'ôtage. Pour nous y inquiéter, on en a tout fraîchement démembré le Fort de Péquais, qui en dépendoit de toute ancienneté, & sans lequel on peut dire la Ville être presque inutile; on a encore diverti les deniers assignés pour la fortification. Par la capitulation avec M. de Mayenne, on lui a accordé non-seulement Castillon, qui appartient à Madame sa femme, mais aussi Chasteleraud. Et on a bien pis fait à Monsenis, la seule Place que nous avions en Bourgogne, prise seulement depuis deux mois, par des gens qui se vantent d'être serviteurs du Roi, & avoir eu commandement de faire ce qu'ils ont fait; comme aussi quand le Capitaine Saint Matthieu, qui y commandoit, s'en plaignit en Cour, & à genoux en demanda justice; on lui dit, qu'il ne la falloit point avoir demandée pour les Eglises. Bel exemple en ce temps ici, qu'on dit nous être si assuré. Bel exemple pour nous apprendre à ne nous fier de rien qu'on nous promette, que sur bons gages. Mais à quel propos (dira-t-on) ces Places, ces Garnisons, quand il est question de l'exercice de la Religion? Que plaît à Dieu que la Religion, ou pour mieux dire, la haine qu'on porte à la Religion, ne nous donnât point occasion d'avancer ces particularités pour plaintes. Certes ce ne sommes-nous pas qui prenons plaisir à consumer les finances du Roïaume, comme plusieurs nous calomnient, & comme le font ceux qui, sans avoir occasion de craindre, même nous

1597.

PLAINTES
DES EGLISES &
REFORMES.

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

reprochant notre défiance, seulement pour maintenir leur grandeur, demandent tant d'appointemens. Ce sont ceux-là, qui font que la dépense des Garnisons monte jusqu'à trois millions d'écus, comme il fut vérifié en l'assemblée de Rouen, en même instant qu'on vérifia aussi notre innocence, quand on fit paroître à ceux qui crioient que de cette grande somme nos Garnisons emportoient le tiers; qu'ils se mécomptoient par trop, & qu'il n'y en avoit point deux cens mille écus entiers, c'est-à-dire pas la quinzième partie. Qu'est-ce donc qui nous en fait parler? le danger que nous voyons tout assuré, tout prêt d'être misérables. La Garnison n'a point été plutôt chassée d'Espernay, que le Prêche en fut aussi banni; mais on l'y a rétabli, sur les plaintes qui en furent faites. Les murailles de Janville ne furent plutôt à bas, que nous voilà réduits à n'y voir plus de Religion. Et à votre avis, feroit-il aussi bon prêcher à Monsenis, depuis que le Capitaine des Hufars s'en est rendu maître, comme auparavant? Le sieur de Vitri tout-à-coup acheta le Domaine du Roi en la Comté de Meaux, & fit défenses à un Gentilhomme de plus prêter sa maison aux Habitans de Meaux pour y aller au Prêche. Les prières publiques qui se faisoient à Boifgency & Mondoubland, en Vendômois, ont cessé depuis qu'ils ont été acquis par les sieurs de la Chastre & de Sourdi. Le Parlement d'Aix, en exécution des deux Arrêts, par lesquels il forclot la Religion de toute la Provence, a fait commandement aux sieurs de Tartone, d'Epinouse & de la Breole, d'abattre toutes les défenses de leurs maisons. Et quelle assurance nous donne-t-on que Monsieur de Mayenne nous souffrira en liberté dans Castillon & Chastelleraux, si une fois il en est maître? Il y va donc de notre intérêt, il y va de la liberté de nos consciences, il y va de notre sûreté en la garde de ces Places.

Quand on eut fait résoudre Sa Majesté d'aller à la Messe, il lui plut de convoquer à Mantes, les Eglises par leurs députés, auxquels il fut promis qu'on ne traiteroit aucunement avec les Ligueurs à notre préjudice, non pas même sans nous y appeler. Et en fut fait une forme de serment couchée par écrit, & signée par Messieurs les Princes du Sang, & nos Seigneurs du Conseil, qu'on fit courir par toute la France. Qui a vu les effets de ce serment? quel semblant a-t-on fait de s'en ressouvenir à deux jours de là? On a traité depuis avec Paris, Meaux, Orléans, Bourges, Rouen, Lyon, Toulouse, le Puy, Périgueux, Poitiers,

Poitiers , Agen , Marmande , Monsegur , Pontaudemer , Vernon , le Havre , Harfleur , Montevilliers (1) ; avec les sieurs de Guise , de Maïenne , d'Albeuf (2) , de la Chatre , de Bois-Dauphin , de Joyeuse , de Villars , de Castelnau , & s'en sont faits autant d'Edits ; qu'on nous fournisse d'un seul , où nous ne soïons honteusement flétris , par lequel on ne nous bannisse d'ici où de-là. L'Edit de Poitiers nous chasse à cinq lieues loin de la Ville , & dans ces cinq lieues est compris Montreul Bonin , appartenant au sieur de la Noue , où souloit par les derniers Edits s'assembler l'Eglise de Poitiers , & néanmoins est accordé que la Messe sera remise dans la Rochelle , Ville qui est hors de tout le Poitou. On a accordé à Aix , qu'en toute la Provence , il n'y eût aussi aucune liberté pour nous. Autant en a-t-on accordé aux Villes d'Orléans & Bourges pour elles & leurs ressorts , sinon en tant que l'Edit de LXXVII le permettoit. A Monsieur de Guise , pour les Villes & Fauxbourgs de Reims , du Rocroi , Saint Dizier , Guise , Joinville , Fîmes & Moncornet ès Ardenes. A Monsieur de Mayenne , pour Châlons & tout le Bailliage , Seurre , Soissons & deux lieux aux environs. Au sieur de Villars pour la Ville & Vicomté de Rouen , Ville , Fauxbourg & Banlieue du Havre , Ville & Fauxbourg de Verneul. Au sieur de Bois-Dauphin pour Châteaugontier , & toutes les autres Places que tenoit la Ville de Quimpercorentin a eu les mêmes promesses pour tout l'Evêché de Cornouaille. Et Dijon , pour elle & quatre lieues à la ronde. Quoi plus ? il n'y a pas jusqu'à la Ferté Milon , petite Place , qui à peine méritoit de voir le canon du Roi ; laquelle au bout du siege n'ait emporté un Edit qui nous bannisse & de son enclos & de son terroir. Toulouse aussi , bien que des dernieres , n'a pas laissé d'emporter par Edit la défense de tout l'exercice de notre Religion , pour elle & quatre lieues à la ronde absolument , & simplement , & pour tous autres lieux du ressort , hormis les comprises en l'Edit de LXXVII , duquel nombre toutesfois on retranche nommément les Villes d'Aler , Fiac , Auriac & Montesquiou. Où en est donc venu notre France , qu'on y ait tant d'égard à contenter ses Ennemis , ceux qui avoient juré sa ruine , & y ont employé jusqu'à leur dernière piece , qu'on en ait si peu , je ne dis pas à récompenser , mais à assurer , ou même à ne détruire pas ceux qui lui sont si affectionnés , ceux qui ont tant servi à la sauver ? Ceux (disons franchement) qui se sont oubliés pour la

(1) Montivilliers.

Tome VI.

(2) D'Elbeuf.

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
REFORMÉES.

fauver ! Car en conscience , étoit-ce point s'oublier soi-même , que ce que nous fîmes après la journée de Blois ? Le feu Roi , & avec lui tous ceux qui suivoient sa Religion , s'étoient déclarés & armés contre nous , avoient solennellement juré pour loi fondamentale de l'Etat , notre ruine entiere ; nous avoient donnés en proie au premier qui eut eu & volonté & moïen de nous exterminer. Après plusieurs fortes armées dressées contre nous , & soufflées par celui qui pour tels & semblables effets de son pouvoir , se fait nommer le grand Dieu des armées , voilà tout soudain ce Roi réduit à tels termes , qu'il se voit perdu sans notre secours. Il le recherche , nous le lui donnons , & le lui donnons sous le nom d'une simple treve , dont nous n'ouïmes onc parler que lors de la publication. Le lui donnons prompt & bon : lorsque ceux qui nous mesuroient à leur aune , s'attendoient qu'il nous souviendrait de la Saint Barthelemi , des Edits fraîchement jurés ; s'attendoient que nous prendrions aux cheveux l'occasion qui se présentait si belle d'affermir notre sûreté , d'avancer nos affaires. Nous voilà donc volés à Tours , nous voilà de-là la Loire. Combien y en avoit-il qui n'admirassent ce fait ! Comment fut-il publié , célébré , vanté , & dedans & dehors le Roïaume ? Au partir de là nous reconnoit-on ainsi ? Quoi ? ne tient-il donc qu'à trouver des ennemis , c'est-à-dire , des Ligueurs par tous les coins de la France , pour voir ces sauveurs de la Couronne , ces restaurateurs de l'Etat ; (ainsi les appelloit-on seulement avant hier) bannis de tous les coins de la France ? Reste encore le Duc de Mercœur ; quelle assurance nous donne-t-on qu'on ne lui accorde ses autant injustes & excessives , qu'opiniâtres demandes , qu'il n'y ait nulle liberté pour nous en Bretagne , qu'on nous déclare la guerre par tout le Roïaume , qu'on lui laisse les biens qu'il occupe des Messieurs de Rohan , de Laval & de la Trimouille ? Qui nous assurera encore que pour traiter avec l'Etranger , partie bien plus rude & plus forte ,) bien que plus pour nos divisions , que pour ses moïens) on ne lui accorde notre ruine ? Il n'y a que la premiere pinte chere. Ceux qui se sont licenciés à tant de choses , sont bien pour franchir un plus grand faut. Cet exercice , cette consolation , tant s'en faut qu'on la nous permette , publique & en assemblée , que même on nous punit & avec rigueur , si on en apperçoit quelque trait en quelqu'un dans quelque famille. A Beziers , à Agen , on en a condamné à grosses amendes , seulement pour avoir chanté des Pseaumes. Au mois d'Août dernier,

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

le Sergent Major de Meaux, allant par la Ville à neuf heures du soir, & entendant qu'on chantoit dans une famille, monta au logis, & à grands coups de bâton outragea cruellement le Maître, avec menaces de pis s'il ne désistoit. Et cela à deux pas près de Sa Majesté, par maniere de dire; car elle étoit à Monceaux, & près de lui les Députés de l'assemblée de Lodun; aux plaintes desquels il fut répondu, qu'elle en parleroit audit Sergent Major. A Angers, un Marchand nommé Israel Durand, en fut emprisonné & condamné à je ne fais quelle somme. A Beziere, aussi un Tailleur: à quoi on ajouta encore le brûlement des Pseaumes par la main du Bourreau. Or, afin qu'on connoisse mieux l'animosité, l'indignité, l'injustice; ce sont les mêmes Pseaumes qui se chantoient en Cour tout hautement, devant qu'on fût que nous en eussions pris l'usage en nos Assemblées. Ce sont les mêmes Pseaumes qu'on chante encore aujourd'hui sous les vers de des Portes, ou du Perron. Les mêmes qu'on chante en latin dans l'Eglise Romaine. Ce sont enfin & pour monter plus haut, les mêmes Pseaumes que David chantoit au Seigneur (1). Et pour combler de honte notre France, les Pseaumes sont défendus. Qui reprend les chansons prophanes, impudiques, vilaines? on les tolere; & tolerer seulement, plût à Dieu, qu'on ne les louât point, qu'on ne les admirât point. A Nevers au mois de Juin dernier, un pauvre freteur de chanvre, nommé Antoine Bermont, s'étant découvert à un sien serviteur être de la Religion, fut mandé par les Echevins, qui après l'avoir enquis s'il se faisoit point d'assemblée dans leur Ville, ou au Château, & n'en ayant pu rien apprendre, envoierent en son logis saisir ses livres, sa Bible, son Nouveau Testament, ses Pseaumes, dans lesquels il cherchoit son instruction, qu'on ne lui permettoit de prendre en l'Assemblée, plus près qu'à Sancerre. Le Parlement de Rennes a non-seulement défendu l'exercice, mais aussi curieusement recherché ceux qui tenoient des livres concernant la Religion, faisant par même moyen défenses sur peine de la vie d'en imprimer, vendre, ou tenir aucuns. Ceux du Parlement de Bordeaux ont pis fait encore; car tout publiquement par un Arrêt, par les mains du Bourreau, ils ont fait brûler la sainte Bible, eux qui souffrent vendre en toute liberté toutes sortes de livres méchans & pleins d'impudicité. A quel désespoir nous réduit-on de ne nous per-

(1) Les prétendus Réformés ne se servoient que de la très mauvaise traduction de Clément Marot & de Théodore de Beze, laquelle est au moins ridicule.

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

mettre de penser à notre Dieu , à notre salut , à notre conscience , ni en public , ni en secret , ni à par-nous , ni en compagnie ? Mais qui croiroit qu'à l'heure même de la mort , on nous refusât notre consolation ? Le sieur de la Brouffe étant condamné par le Parlement de Bordeaux , ne fut onc obtenir d'être assisté de quelqu'un de la Religion ; ains fut forcé d'endurer qu'un Cordelier l'accompagnât (1). A Saint Quentin s'étant trouvé un homme qui de la rue en consolait un autre frappé de peste , il fut soudain chassé de la Ville. A Monfrin , au Diocèse d'Uzez en Languedoc , un Ministre étant venu visiter un pauvre homme qui se mouroit , peu s'en fallut qu'il ne s'émût une sédition : & de fait cette œuvre pie fut ainsi empêchée. Les Edits précédens dont on fait si grand cas , lorsque nous demandons qu'on pourvoie à nos maux , nous octroient toute liberté de conscience , pour n'être tenus d'assister aux Processions , de rendre & parer le devant de nos Maisons , de nous découvrir devant les Croix , prosterner devant les Chasses & Banieres , de contribuer aux bâtimens & réparations des Temples & Presbiteres ; ni aux Confrairies d'être Marguilliers ; en somme nous octroient de ne pouvoir être contraints à rien de ce qui contrarie à la Religion dont nous faisons profession ? & est au dépens de celle à laquelle nous avons renoncé. On veut que nous nous contentions de ces Edits ; nous disons qu'il n'est pas raison que nous empirions de beaucoup notre condition. Mais sans tant débattre pour cette heure , & plus avant , puisqu'on veut que nous nous en contentions ; au moins devoit-on faire semblant de vouloir les observer. Car y a-t-il quelque raison , par laquelle on puisse nous persuader être juste , qu'en ce qu'ils restreignent nos droits ils soient en vigueur , & en ce qu'ils ont de favorable pour nous , ils n'aient pouvoir d'obliger nos adversaires ? Qu'ils aient bien assez de force pour nous empêcher de prêcher dans Paris , Orléans , Lyon , & une infinité d'autres lieux , & soient toiles d'araignées pour ceux qui nous violeront la foi qu'ils nous promettent ? Si font-ils paroître de le croire ainsi. Et de fait , le Prédical d'Angers a fait des commandemens très exprès , & sur graves peines , d'assister à la Procession qu'ils appellent du Sacre. A Bordeaux , Tours , Blois , Angers , Xaintes , Cognac & ailleurs , on fait tous les jours des poursuites contre ceux qui ne tendent au devant de leurs maisons , & les condamne-t-on sans difficul-

(1) Ce Cordelier lui avoit été donné pour l'instruire & lui persuader de reconnoître ses erreurs & d'y renoncer.

té aux prisons , & à de grosses amendes pécuniaires , jusqu'à la somme de cinquante écus pour une fois. Ainsi fut à Xaintes un bon Vieillard âgé de quatre-vingts ans , nommé Meschinot , mis en prison & condamné à six écus d'amende. Le Comte de Grignan a tellement rudoïé les Habitans du lieu durant quelques années , en les rançonnant jusqu'à la somme de vingt écus , qu'enfin ils sont contraints , lorsque ce temps approche , de s'en aller aux champs , & souffrir que leurs voisins tendent pour eux. Et a-t-on pas donné un Arrêt à Paris , portant peine corporelle contre ceux qui ne se découvriront devant les Croix , Chasses & Banieres ; ne se prosterneront devant ce qu'ils appellent *Corpus Domini* ? A Florençac , s'étant rencontré un pauvre Habitant par les rues lors de la Procession qu'on appelle Fête-Dieu , & n'ayant fait l'hommage qu'on y demande , fut par l'Evêque d'Agde saisi , gardé en prison long-temps ; enfin condamné à faire amende honorable , & païer quarante écus , desquels toutesfois Monsieur le Connétable , sur les plaintes qui lui en furent faites , fit quitter la moitié. Le Curé de Saint Etienne de Suran , lorsqu'il porte son hostie par la Ville aux Malades , s'il voit quelqu'un qui se détourne , court après à grande force , & l'ayant atteint , s'il refuse de se prosterner , le bat à grands coups de poing , ou du bâton de la Croix. Ainsi le treizieme Septembre dernier , il en battit tant un Marchand de Nîmes , âgé de soixante-quinze ans , nommé Bertrand Guillaume , dit Fortunat , venu là seulement pour la marchandise , & lui en donna tant de coups par la tête , qu'il en resta grièvement malade. Pierre Blouin Cordonnier d'Angers qui ne vouloit contribuer aux frais de la grande torche , y fut condamné au Présidial par Sentence du sixieme de Juin quatre-vingt-quatorze , laquelle s'étendoit encore à tous les autres de même Religion. Les Habitans de Colombieres en Normandie , ont été contraints par Sentence de contribuer aux réparations des Temples. A Dieppe le dix-septieme Décembre quatre-vingt-treize , furent par le Bailli condamnés Thomas & Jean Maugé Selliers , à païer une certaine somme qui se leve toutes les semaines sur les Maîtres dudit métier , pour l'entretienement du service , qu'ils appellent divin , célébré en la Chapelle de Saint Claire , fondé par iceux en l'Eglise Paroissiale à Saint Remy. Et fut la condamnation non-seulement pour l'avenir , mais aussi pour quatre années d'arrérages pour l'un , & deux pour l'autre. C'étoient cependant de pauvres gens que la Ligue avoit chassés de Rouen , & contraints

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

de se refugier là. A Brusquet en Provence, le Vicaire & les Rentiers ont voulu contraindre les Habitans d'aller à la Messe, ou vuider la Ville. Au Parlement de Bordeaux se font ordinairement des poursuites contre les Notaires qui n'assistent à la Messe de leur nouvelle Confrairie, dont les articles portent peine d'un teston pour chacun défaut. Le présidial d'Angers a contraint un pauvre Joueur de violon d'aller jouant devant la Procession. C'est l'ordinaire, quand on fait prêter le serment aux Juges, Avocats & semblables, de ne les recevoir à jurer que sur le Messel, & *Te igitur*, ou sur le Crucifix. A Falaise, un pauvre Vieillard de soixante-dix ans fut n'a pas long-temps avec risées & moqueries violemment traîné à la Messe. A Saint Etienne de Suran, quinze jours devant Pâques de l'année passée, le Curé fit emprisonner un bon vieux homme, Corroïeur de son état, lequel pour sortir de prison où on le faisoit mourir de faim, fut contraint d'abjurer sa Religion par devant Notaires & témoins, & faire promesse de vivre & mourir en l'autre, à peine de vuider la Ville. Là même les enfans ne sont point plutôt nés, que ce Curé averti par les voisins s'en vient accompagné de quelques-uns de la Justice, des Consuls, & principaux Habitans, entre par force ès maisons, ravit les enfans, & malgré les parens s'en va les baptiser. Et oïez un beau témoignage, de la rigueur qu'il y tient. Le vingt-huitieme du mois de Mai de l'année passée, environ deux heures de nuit, aiant eu un faux avis qu'il étoit né un enfant à Jean de la Forge, s'en va à la maison, monte en haut & d'abord rencontrant le Maître, lui donne contre la poitrine un si grand coup qu'il en tomba sur le plancher presque pâmé. Etant relevé, on lui demande l'enfant, il nie en avoir aucun; le Curé fouille, cherche; enfin lassé, sort à ses gens qui l'attendoient à la porte, par lesquels ranimé, remonte, recherche, refouille; & ne pouvant rien trouver, contraint finalement la femme enceinte, qui étoit déjà couchée au lit, de sauter sur pieds, & lui montrer son ventre. Le onzieme Avril quatre-vingt-quatorze, un pauvre homme des champs, aiant porté à Châteaudun son enfant à baptiser, tandis qu'il mettoit son enfant à l'étable, la chambrière de l'hôtellerie ravit l'enfant, & sortant en la rue se mit à crier; voici l'enfant d'un méchant Hérétique qu'il porte baptiser au Ministre: venez & le portons à l'Eglise. A ce cri, tout le voisinage s'assembla, & ainsi fut l'enfant ravi au pere, & porté au Curé, qui le baptisa dans le Temple de Saint Valerian présenté par le Sonneur des

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
RE'FORME'ES.

cloches , & de ladite Chambriere. Qui vit jamais plus de rigueur ? Qui en eut jamais tant craint en un tel temps , sous un tel Roi ? que nous ne puissions seulement pas naître en liberté. Ce n'est pas tout. La Dame de Montignac , fille de la maison de Beinac , pour obtenir la Garde-Noble de ses enfans propres ; chose que le droit de Nature lui donnoit , fut contrainte par le Parlement de Bordeaux d'abjurer en pleine Audience : & depuis comme pressée de sa conscience , elle se fut derechef rangée à l'Eglise , le Procureur Général s'est mis à la poursuivre. A Orléans la veuve de Blaise Cachet , en l'an quatre-vingt-cinq , cédant aux Edits de la Ligue, publiés sous l'autorité du Roi , se retira à Sedan , aiant laissé un sien fils nommé Abraham Cachet , âgé seulement de deux ans , comme en dépôt entre les mains du pere de son feu mari. Depuis étant avenue la réduction de la Ville à l'obéissance de Sa Majesté , qui par Edit particulier remettoit tous les Habitans es droits dont ils jouissoient auparavant la Ligue , elle retourne , & poussée des naturelles affections de mere , redemande son enfant. Celui qui l'avoit s'y oppose, le Procureur du Roi y intervient, allegue qu'elle est de la Religion , & instruiroit l'enfant en icelle , à son grand détriment spirituel , & dommage du public. Sur cela s'ensuit la Sentence au mois d'Avril quatre-vingt-quinze , par laquelle cet enfant est refusé à celle qui l'avoit enfanté. A Angers, après la mort de la Dame de la Broissiniere , le Présidial , à la Requête des Gens du Roi , contraignit par plusieurs jugemens , son fils aîné de retirer ses deux freres puînés , de Lodun où ils étoient à l'Ecole , pour les mettre en l'un des Colleges d'Angers pour y être instruits à la Romaine , quelques remontrances qu'il fit que la derniere volonté de feu son pere , y étoit contraire. Et le poursuivit-on avec telle rigueur que toute poursuite de ses droits lui fut interdite , jusqu'à ce qu'il eût obéi. Si bien qu'il lui fut force de faire venir lesdits freres , qui tout soudain furent mis au College neuf , & contraints à toutes les superstitions que leur premiere nourriture rendoit contraires à leur conscience. Ce même Présidial aiant nommé pour Curateur un Papiste à Susanne la plus jeune des filles de la Parroussaie , la condamna à demeurer avec lui , & être instruite en la même Religion ; à quoi toutefois elle n'a encore voulu obéir. Mais que ne feroit-on , que ne se permettroit-on aux Maisons moïennes , aux plus basses , puisqu'aux plus grandes on se licencie tant ? Sire , que Votre Majesté , que toute la France nous permette de

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

parler, de nous plaindre ; & nous plaindre pour ceux, qui arrachés de notre corps, n'ont point l'âge de pouvoir eux-mêmes, ni bien reconnoître leur mal, ni bien se roidir au contraire. Toute la France, mais bien toute la Chrétienté fait, & se ressouvient de la grandeur des mérites de feu Monseigneur le Prince, de ses services faits à vous en particulier, Sire, au temps de vos plus grandes traverses, au temps que vos Ennemis avoient plus de moïens de rompre le cours de vos espérances. Ce grand Prince est mort ; & est mort avec de rares témoignages d'une grande piété envers son Dieu, d'un grand amour à cet Etat. Mort lorsque la France en avoit moins de besoin : car combien fut-il venu à propos pour votre établissement, Sire, pour le soutien de la Couronne, pour être le fléau de la Ligue, si Dieu l'eut voulu conserver ? Mourant, il a laissé un petit Prince, image de sa prudence, de sa valeur, héritier de toutes ses vertus ; & l'a laissé (qui peut en douter ?) en intention qu'il suive ses traces, qu'il vive dans l'Eglise, qu'il meure dans l'Eglise. On l'y a laissé pour quelque temps ; mais ceux-mêmes, Sire, qui vous ont poussé à la Messe, ceux qui vous ont obligé par serment à la ruine, de ce qu'ils osent appeller Hérésies & Hérétiques, ceux-là même vous ont tant pressé, qu'enfin ils l'ont ôté à l'Eglise, ont violenté cette conscience. Conscience petite, tendrete, mais deslors bien instruite en sa foi, & mieux sans doute, que ceux à qui elle a été depuis donnée en charge. Que ne fit-elle aussi ? que ne dit-elle quand il lui fallut aller à la Messe. Ceux qui premier lui en parlerent, peuvent s'en ressouvenir, & peuvent se ressouvenir comme elle fondoit en larmes, pour témoignage de la gene qu'on lui faisoit souffrir, contre les belles paroles dont nous cajoloient ceux qui eurent la charge de l'emmenner ; & qui nous mesurant à l'aune de ceux qui pour les grandeurs de ce monde, ne font nulle conscience de mettre tout l'Etat en combustion, craignoient que nous ne portassions pas ce rapt si patiemment : comme auparavant cela, quelques-uns des Conseillers au Parlement de Paris, lorsqu'on opinoit sur la vérification de l'Edit de LXXVII, ne feignirent point à dire, que c'éroit une moquerie de penser que nous le rendissions. Misérables de connoître si mal ceux desquels ils se portent pour Juges ; ingrats, s'ils les connoissent, de se ressouvenir si mal de leurs bons services ; mais cette gene fut grande, autant qu'elle le peut être en un tel âge. Combien de fois ce petit Prince, s'est-il depuis ce temps dérobé pour chanter à part & en solitude ses Pseaumes ? Pour catéchiser ses Pages, qu'on lui a depuis

depuis ôtés ? Pour faire ses prieres ordinaires ? Sire , cet exemple si remarquable nous transite de peur. Qu'on n'ait point épargné la mémoire d'un Prince si grand ; d'un Prince , qui outre la grandeur de sa Maison , (votre Maison, Sire) , avoit tant obligé l'Etat. Qu'on n'ait fait nul compte des larmes, c'est-à-dire, du sang de la conscience de cette enfance ? On nous paie là dessus des considérations de l'Etat ; & c'étoit cet Etat que son pere avoit tant obligé ; & c'est un de nos griefs , qu'on oppose l'Etat à la conscience , qu'on s'en sert pour étrangler notre conscience ; & c'est la source de tous nos griefs , qu'on imagine cet Etat , un Etat dont nous ne soions point partie ; un Etat qui puisse ou doive même subsister par notre ruine : revenons au commun. La Cour de Parlement de Rennes donna un Arrêt le premier jour de Mars nonante & quatre , que sur peine de la vie, on n'eût à manger de la viande en Carême : & ne fut plutôt publié qu'une Inquisition fut dressée presque Espagnole , qui par maniere de dire , ne laissoit coin à fouiller , pot à découvrir ; comme aussi l'Arrêt portoit exprès commandement aux Sénéchaux des Jurisdictions Roïales & autres Subalternes , de faire la visitation des maisons une fois toutes les semaines. Et combien de fois l'avons-nous vue en Agde, Pezenas , Montagnac & Florençac sans Arrêt , par la seule autorité de l'Evêque , qui prenoit lui-même la peine de faire en personne le furet ? Combien de fois encore lui a-t-on vu courir les champs , pour saisir le bétail des pauvres Laboureurs , qui , non avertis d'une infinité de fêtes & festillons qu'il y a en l'année , s'oublioient d'aller à leur travail ? Lesquels il contraignoit puis de racheter leurs bêtes, de grosses sommes d'argent : voire même es fêtes non chomables entre ceux qui les aiment , & ce , avec tant d'inégalité qu'on lui a vu laisser ceux de sa Religion travailler tout à leur aise , leur rendre même leur bétail , si par mégarde il le leur avoit saisi. A Saumur même on a vu emprisonner un pauvre homme à la poursuite du Procureur du Roi , pour avoir été surpris travaillant dans son logis , & sans scandale.

Toutes ces plaintes jusqu'ici représentées , sont non-seulement pour la Religion , mais aussi en ce qui est proprement & directement de la Religion , sur laquelle nous sommes en différend avec les prétendus Catholiques. Sont-ils contents de cela ? Nous sont-ils plus traitables es autres choses ? Nous laissent-ils au moins paisibles en la possession des choses civi-

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

les que la nature nous a acquises, nous a faites communes avec eux; nous aiant fait naître François aussi-bien qu'eux? Quelqu'un le penseroit; mais qu'on nous prête encore un peu les oreilles ou les yeux, & nous ferons voir qu'une si mauvaise volonté de nos Adversaires (quel malheur ! qu'il nous faille ainsi nommer nos compatriotes ceux avec lesquels nous vivrions si volontiers, pour lesquels nous mourrions si volontiers, s'ils vouloient le souffrir) ne peut s'assouvir, n'a point de bornes. Si le récit de tant d'indignités ennuie, qu'on croie que nous nous passerions bien aussi de les ramentevoir; mais puisque nous y sommes, il faut s'en décharger le cœur; il nous fait encore bien plus de mal de les souffrir. Cette nature qui nous a faits Bourgeois de la France, sans doute nous a donné part aussi à tous les droits de la Bourgeoisie Française, lesquels la courtoisie naturelle aux François vient à communiquer même aux Etrangers. Les Edits aussi que les feux Rois nous avoient donnés, & auxquels on nous veut asservir encore, nous confirmoient en ces mêmes droits, nous autorisant en l'instruction de nos enfans, en piété, bonnes mœurs & sciences humaines; voulant qu'on les reçût ès Collèges & Universités que la libéralité des Rois entretient pour le bien de leurs Sujets indifféremment: ordonnant que nos pauvres soient également admis aux Hôpitaux & substantés des aumônes publiques: voulant enfin qu'en toutes charges, honneurs & dignités, tant de la Police que de la Justice, nous pussions être installés, comme capables & de nature & de conscience autant qu'aucuns autres. Et toutesfois à Falaise étant découvert un Maître d'Ecole, il fut condamné à une amende, & banni de toute la Vicomté. Un autre, nommé Maître Jacques, a été banni de Senlis. A Romans, il n'y a guere plus d'un an, qu'on en chassa deux sans forme de justice. Il a plu à Sa Majesté de donner à la Ville de la Rochelle permission d'y dresser un Collège. Les Lettres présentées pour la vérification, furent répondues en ces propres termes: la Cour n'y peut entrer. A la seconde jussion est dit: l'Arrêt de la Cour sortira son plein & entier effet. La Ville de Montelimart s'est aussi ressentie de la libéralité du Roi, obtenant privilege d'ériger une Université ès Arts seulement. La Cour de Grenoble, répond simplement & en trois mots: n'y a lieu. Sur cela on obtient une seconde jussion, laquelle on présente. Après plusieurs requêtes qu'il fallut présenter l'une sur l'autre, on la rend à toute peine, avec telle injustice, qu'on n'a pas tant seule-

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMÉES

ment daigné y répondre. A la Ville de Poitiers, combien a-t-on donné de peine à un nommé Maître Antoinc de la Dugnie, pour avoir une place entre les Docteurs, Régens en Droit ? Et toutesfois son pere avoit heureusement & longuement, c'est-à-dire, par l'espace de quarante ans servi l'Académie, & mourut Doien de la Faculté & premier Echevin de la Ville, toujours ferme en la Religion qu'il a laissée à son fils; le fils même, de son chef, étant plus ancien licencié, & aiant au soulagement des Docteurs, fait des lectures publiques depuis vingt ans. Et pour accroître l'indignité, comme en dépit de ses poursuites, deux Ligueurs lui ont été préférés; l'un desquels est prévenu de l'assassin du Sénéchal de Montmorillon. Après toutes peines prises, beaucoup de temps perdu, il a seulement été reçu à la dispute. A Orléans, on a fait défenses aux Régens & Maîtres d'Ecole de recevoir aucuns enfans, de ceux qui font profession de la Religion; & commandement de renvoyer tous ceux qu'ils avoient déjà reçus. Veut-on donc nous contraindre à ignorance & barbarie? Ainsi en faisoit Julian. La même animosité fait qu'en la même Ville d'Orléans, on refuse nos pauvres à l'aumône générale, quoique la vérité soit que les Habitans, qui font profession de la Religion, y sont taxés extraordinairement & plus que les autres. A la Charité & à Cosne, on ne veut nous permettre seulement l'habitation; & en a-t-on chassé, sans autre formalité, & de la seule autorité de feu Monsieur de Nevers, aucuns des natifs du lieu même. Le Seigneur de Taulignan en Dauphiné, n'a jamais voulu consentir que le Ministre y demeurât, quoique sans faire aucun exercice, qui n'est permis qu'à Sales, aux Frontieres de la Provence. De sorte qu'il a fallu que cette Eglise ait été destituée de son Pasteur, pour ne pouvoir ailleurs le loger sûrement. L'ancien Ennemi du nom François aiant pris les Villes du Castela, Dourlans, Calais & Ardres, il y eut des Habitans, de la Religion, qui se retirerent à Saint-Quentin; mais tout soudain on y fit des criées publiques, portant commandement à tous Réfugiés de vider. Ce qui fut voirement ainsi dit en général, mais à la vérité, il n'y en eut rien d'exécuté que contre les nôtres. L'article premier des Réglemens dressés au Consulat de Lyon, en Avril nonante & quatre, porte : qu'en ensuivant la volonté de Sa Majesté; ceux qui s'étoient retirés hors du Roïaume, pour être de la Religion prétendue Réformée, & sont entrés en la Ville de Lyon, sans passeport,

M m m ij

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

ou avec passeport, & sous quelque prétexte que ce soit, ou bien sont revenus dans le Gouvernement pour y demeurer, seront tenus dans trois jours se retirer hors ladite Ville, & dans huit jours hors de l'étendue du Gouvernement. Ce Règlement ainsi fait par les Habitans, animés contre nous, a été depuis, nommément en cet article, confirmé en l'Edit fait pour leur réunion; car voici les termes du vingtième article: Et parceque ce qui a été fait par les Echevins de notre Ville de Lyon, mettans hors d'icelles aucunes personnes suspectes, a été par nous trouvé bon, pour le sûr établissement d'icelle sous notre obéissance, avons déclaré & déclarons approuver & agréer tout ce qui en a été fait, & que nous approuverons tout ce que par ci-après en sera fait, nous assurant qu'ils ne le feront qu'avec bonnes raisons. Quelle rigueur! Quelle indignité! Que pour une même cause le Roi ait été déclaré incapable de la Couronne, & nous bannis de nos maisons: & maintenant qu'il est par notre moyen jouissant de la Couronne nous ne soions point remis dans nos maisons! Et pour le pis, que son autorité soit employée à prolonger notre bannissement! Mais, quelle indignité encore, que nous qui n'avons jamais eu veine qui ait tendu, qu'au service du Roi, qu'au bien de son Etat, nous, qui après avoir été tentés & sollicités en tant de façons, sommes demeurés si fermes, si affectionnés François, si loin des intelligences avec les étrangers Ennemis de la Couronne; nous, dis-je, à qui l'envie est contrainte d'accorder toutes ces louanges, soions par les Edits de ce même Roi, que nous avons tant servi, appelés suspects! Et suspects à l'appétit de ceux qui ont été de la Ligue, & n'en sont sortis qu'à regret, ni peut-être encore bien sortis. Dieu l'aira & nous en fera justice. Il n'y a pas un an qu'on chassa hors la Ville de Meaux un pauvre Maréchal, qui aiant été rétabli moyennant l'intercession de Madame, & dix écus qu'il lui fallut bailler au Lieutenant du sieur de Vitri, a été encore depuis rechassé. A Saint Etienne de Furan, le Curé a tant prêché, tant tonné d'excommunications, qu'il a fait résoudre les Habitans à ne donner plus leurs maisons à louage à aucun des nôtres, ont même contraint plusieurs locataires d'en vuider avant le terme. A fait que les Cordonniers qui y sont en grand nombre, ont monopolé par ensemble de ne recevoir en apprentissage aucun qui ne fût des leurs; & ce sur grosses amendes, applicables, comme de coutume, aux débauches de la saint

1597

PLAINTE
DES EGLISES
REFORMEES.

Crépin. A Poitiers , & ailleurs aussi , les Confrairies des Mé- tiers ont ajouté à leurs premiers Statuts , que personne ne se- roit reçu , sinon en faisant serment de vivre & mourir en la Religion Romaine , & forment tant & tant de nouvelles dif- ficultés aux autres qui se présentent aux Maîtrises , qu'ils ne peu- vent y être reçus.

Quant aux charges plus honorables , de tous côtés nous en sommes forclos. A Chinon , tant s'en faut qu'on en reçoive aucun aux honneurs de la Maison de Ville , que si quelqu'un s'avance seulement d'en nommer aucun , tout le monde se met à crier contre , comme s'il avoit commis quelque grand péché. A Orléans , il n'y a gueres , qu'en pleine assemblée de Ville , comme on délibéroit sur un Mandement de Sa Majesté , qui vouloit que non-seulement les Marchands , selon la coutume , mais aussi ses Officiers & tous autres dignes & capables , fussent reçus à la Charge d'Echevin , le Maire dit tout haut qu'il ne falloit point , qu'aucuns de tous ceux de la Religion , ou même qui en eussent seulement été , eussent entrée en telle Charge. Mais le tort fait à la Ville de Bergerac est d'autant plus re- marquable , qu'il est plus solennel. De route ancienneté ces trois Villes , Périgueux , Sarlat & Bergerac ont droit de nom- mer , chacune à son tour , & pour trois ans , le Syndic des trois Etats de Périgord. Etant donc venu le rang de Bergerac , elle nomme Maître Jacques de Belriou , Bailly ; mais l'Assem- blée des Etats du Pais , tenue en Février nonante & cinq à Pé- rigueux , cassa la nomination , pour le seul égard de la Reli- gion ; & substitua en la place du nommé Maître Jean de Ro- don , Lieutenant Criminel , qui est la seule ame en tout Ber- gerac de la Religion Romaine. Ces mêmes rigueurs se voient assez clairement es Etats roiaux. S'il plaît à Sa Majesté de pour- voir quelqu'un d'entre nous de quelque Office , après qu'il aura fourni à tout devoir , financé , païé le marc d'or , satisfait aux droits de Monseigneur le Chancelier & de Messieurs les Secre- taires , encore ne peut-il être reçu : voire avec si peu de honte de la passion , si peu de souci de la couvrir ou déguiser , qu'il ne s'est (pensai-je) jamais présenté aucun des Ligueurs , de qui la provision n'ait été aussi-tôt vérifiée & enregistrée , que présentée. Si nous voulons en avoir autant , il faut ou dissimu- ler , ou du tout renoncer à la Religion. Aussi en la récep- tion , on fait faire serment solennel de vivre & mourir en la Romaine , & de consentir toutesfois & quantes qu'on viendra

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

ge depuis la réduction d'icelle, pour ce qu'il fit déclaration de vouloir faire comme auparavant, profession de la Religion Réformée : M. de la Chastre aiant mandé le Président audit Siege, les Lieutenans Général, Criminel & Particulier, les Conseillers & l'Avocat du Roi, leur fit expresse déclaration, qu'il ne vouloit point qu'on le reçût, nonobstant la volonté du Roi. Témoin enfin, qu'à Villeneuve-d'Agenois, on a ôté à aucuns des Etats de Notaire, pour les donner à ceux de la Ligue. Le douzieme Avril nonante & quatre, au Parlement de Rouen, Maître Pierre Bouquelon & Maître Pierre Bernard, Procureurs, furent démis de leurs bancs, lesquels on bailla à Pierre Roger, Nicolas Gerould, & Tanneguy Trochardy. A Caudebec, Nicolas le Roi, Sergent Roïal de Baons-le-Comte, se présentant devant le sieur Martin de Premont, tenant les assises, pour faire le serment accoutumé, le Procureur du Roi s'y opposa à cause de la Religion, laquelle il affirmoit le rendre incapable de tenir aucun Office roïal : sur quoi fut ordonné, que ledit le Roy auroit terme d'un mois pour aviser de faire abjuration de son hérésie, pendant lequel temps, il seroit privé d'exercer ledit Office, & nommeroit en son lieu personne idoine & capable, dont il demeurerait responsable : que le terme échu, on feroit droit au Procureur sur sa conclusion, au cas que ledit le Roi refusât de faire l'abjuration. Et qui croiroit que le Parlement de Grenoble se roidît aussi-bien que les autres ? Parlement, qui par notre seul moïen a été arraché à la Ligue, arraché au Duc de Savoie ? Parlement en somme, qui par notre seul moïen, se peut dire François ? Ce Parlement n'a jamais voulu recevoir le sieur de Valfon bien & duement pourvu d'un Etat de Conseiller, quelques fréquentes & réitérées Jussions qui leur en aient été faites, non pas même après un Arrêt du privé Conseil. Et pour davantage le consumer & dédaigner, quelques poursuites qu'il ait faites durant cinq ans & plus, on ne lui a jamais donné réponse résolue de oui, ou nenni, d'acceptation ou refus. Tellement qu'enfin le Conseil du Roi voyant cette animeuse justice, a été contraint de procéder à la réception. Le sieur du May aiant été pourvu de l'Office de Vice-Sénéchal de Montelimart, à cause de la rebellion du sieur Colas, celui qui a tant fait remarquer dans la Ligue le nom du Sénéchal de Montelimart, qui a tant opiniâtré la Fere, qui a mieux aimé renoncer à son Pais qu'à la Ligue, qui enfin & tout fraîchement a servi à ôter Amiens à la France ; le sieur
du

du May, dis-je, n'a pourtant jamais pu être reçu de ce même Parlement : enfin il s'avise d'acheter l'Office de ce Ligueur, qui le tenoit. Quoi fait, on l'a admis à la preuve de ses vie & mœurs, où je crois qu'il est encore, depuis près de dix-huit mois. Par la capitulation de sa réduction, ce même Parlement consentit que les sieurs d'Estables, de Savasse & de Marquet, trois Conseillers qui étoient de reste de ceux qu'ils avoient chassés en l'an 85, fussent rétablis en l'exercice de leurs Charges, moiennant la suppression de la Chambre de la Justice qui avoit été établie à Die. Mais depuis, jamais il n'a voulu permettre qu'ils jouissent de leur rang & séance ; ains les fait précéder à tous ceux qui ont été reçus dix ans après eux, voire durant le temps de la Ligue. Si en a fait Sa Majesté plusieurs Déclarations, même il en a été enfin donné un Arrêt au Conseil, pieces vues, & Parties ouies. Et puis on ose nous reprocher rebellion ! on ose nous objecter la volonté du Roi ! & ceux qui en doivent être les exécuteurs en tiennent si peu de compte. Or, de cette injustice, il advient, que ces trois Conseillers n'assistent jamais aux audiences publiques. Jugez si ce peut être sans un grand préjudice des Eglises du Dauphiné. Jugez si elles ont occasion de se promettre beaucoup de la bonne volonté de cette Cour.

Voilà de beaux témoignages de l'animosité de ceux qui se portent pour nos Juges ; & le seroient de droit, puisque S. M. les nous avoit donnés pour tels, si cette passion ne les en rendoit indignes. Mais peut-être s'achèvent-ils seulement aux dignités ; fort consciencieux, au reste, en ce qui est de nos biens, de nos vies, de notre honneur. Voïons-le donc encore. Aux Parlemens de Tours, Bourdeaux & Rennes, au Présidial d'Angers & ailleurs, on a souffert qu'en pleine audience, on nous ait appelés chiens, Turcs, Hérétiques, Heteroclites de la nouvelle opinion, Schismatiques, Sectaires, dignes d'être poursuivis à feu & à sang, d'être entièrement chassés de tout le Roïaume. A Orbec, au Baillage d'Evreux, on a permis de bailler pour reproche contre des témoins, la Religion, sous le titre outrageux d'Hérétique, en y appliquant les loix faites contre les Hérétiques & Manichéens. Cette prétendue Chambre de l'Edit, érigée à Paris dès l'année passée, pour nous repaître d'un ombre de prompt volonté, à l'observation de l'Edit de 77 ; & qui devoit par conséquent, au moins en son commencement, donner quelque goût d'équité envers nous, a oui & patiemment oui, que l'Avocat Segnier, plaidant le 26

1577.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

Juin 96, en la cause du sieur de la Roche-Calais, ait dit que ceux qui font semblable profession que lui, sont indignes de se servir des Edits du Roi, d'autant que *in l. 1. de Hæret. in Manich.* au code de Justinian, il est porté que les privileges, accordés pour le respect de la Religion, doivent être à l'avantage seulement des Catholiques; & quant aux Hérétiques, qu'il faut non-seulement les forclorre de tels privileges; mais aussi leur aggraver les charges. Item, que le privilege octroïé aux femmes, pour la préférence au paiement de leur dot, n'appartient qu'à celles qui sont Catholiques, non aux Hérétiques. Et est conclu au bout, que quand bien la Chambre donneroit Arrêt en faveur dudit sieur, les biens qui lui seroient adjugés, ou esquels il seroit maintenu, pourroient lui être ôtés par les gens du Roi, comme d'un qui en seroit indigne. A Poitiers, comme la rigueur des Edits de la Ligue eut contraint Maître Pierre Chefnai de vendre une très belle maison qu'il avoit fait bâtir dans la Ville, & puis se retirer à la Rochelle, son fils voyant que par l'Edit, tant de réunion de la Ville, que de l'année 77, confirmé par Sa Majesté, un chacun étoit rétabli en ses droits, & par exprès étoit dit que les prescriptions n'auroient lieu nommément en retrait lignager, s'adresse à l'acheteur, lui fait ses offres de rachat, & en refus l'assigne par devant le Lieutenant de Poitou, qui met les Parties hors procès sans dépens. Appel en est relevé au Parlement de Paris: la cause en est communiquée aux Gens du Roi, qui déclarent que, vu les Edits, ils étoient d'avis que la Sentence fût mise à néant, & l'offre reçue. Néanmoins le premier jugement fut confirmé. Il n'y a pas encore un an, qu'un de Marmande, nommé Bley, fut tué en plein jour par le sieur de Mauvesin, accompagné d'un nommé Perret; dequoi les Officiers ont si ouvertement refusé justice, qu'ils n'ont pas même daigné en enquérir. Un jeune Soldat de Genfac en Gascogne, aiant été requis par le Juge de Monravel, de l'accompagner en l'exécution d'un Décret de justice contre le Procureur d'Office du même lieu, & étant advenu que le neveu du Juge tua le Procureur, la Cour de Parlement de Bourdeaux, sans confession, sans témoignage, condamna ce jeune homme, & le fit exécuter à mort. Et afin qu'on connût qu'il y avoit de la haine contre la Religion, outre que depuis il est apparu par la confession de celui qui avoit fait le coup, qu'il en étoit innocent, le Juge, qui étoit l'auteur principal, mais de Religion Romaine, fut seulement suspendu de son Office, &

condamné à quelques amendes. Le même Parlement, en Décembre 95, fit exécuter à mort un nommé Bourron, de Castelmoron, poursuivi pour meurtre. Les parens ont depuis fait telle poursuite contre les faux témoins, & si avantageusement vérifié la calomnie, que les Juges, & le sieur de Remond même, qui avoit été Rapporteur du procès, ont été contraints de confesser que vraiment on avoit fait mourir cet homme à tort. Et toutesfois on n'a jamais su en avoir justice contre ces faux témoins, non pas même obtenir main-levée des biens confisqués. Il y peut avoir six mois ou environ, qu'un nommé Claret de S. Foy, insigne voleur, & convaincu de mille meurtres, fut condamné par la même Cour, qui le pensoit être de la Religion, comme il en avoit autrefois fait profession, à être mis en quartiers, à paier deux cens écus d'amende envers le Roi, & trois cens à distribuer par l'ordonnance de la Cour. Cet Arrêt lui ayant été signifié, on lui envoya un Jésuite, auquel il déclare n'être point tel qu'on l'estimoit, qu'il y avoit plus de deux ans qu'il avoit renoncé à la Religion (ce fut en suite d'une excommunication) & été bon Catholique. Sur ce rapport, la peine fut modérée, & fut condamné seulement à être décapité, & l'amende employée à la réparation du College des Jésuites, qui y ont été reçus de nouveau. Les Habitans de Saint Etienne de Suran, qui sont de la Religion, se plaignant à Monsieur Duret, Substitut du Procureur Général, es grands jours qui étoient dernièrement à Lyon, & requerant justice des violences qu'on leur faisoit, répondit en colere: allez, vous êtes des séditieux, & ne faites que nous rompre la tête de vos plaintes: & vous (dit-il, se tournant à Monsieur le Cœur, leur Procureur) devriez avoir honte de prendre charge d'eux. La Cour de Bourdeaux a souvent fait défense aux Greffiers de délivrer aucune copie de ses jugemens. Le Maître d'Ecole, qui fut banni de Falaise, n'en fut onc avoir une de sa condamnation. Or Sa Majesté ayant tant de preuves de ces injustices, nous a accordé pour remede le droit d'évocation pour les Parlemens de Bourdeaux & Rennes, qui se sont toujours montrés des plus déraisonnables; & par ce moien ceux-là ont un peu moien de respirer, qui autrement sont sujets à la discrétion de telles gens. Mais on ne manque pas de moiens pour rendre tout cela illusoire. Car on ne permet ces évocations être signifiées sans un *pareatis*: & pour l'obtenir, il y a autant ou plus de peine, de longueur, qu'à vider tout le procès. Ceux de Rennes, bien souvent, ne daignent répondre

1597.

 PLAINTES
DES EGLISES
REFORMÉES.

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
REFORMÉES.

aux Requêtes qui leur en sont faites. Ceux de Bourdeaux, au bout de trois ou quatre mois, octroient voirement le *pareatis*; mais tout à point il se trouve dans le registre un Arrêt, daté de peu de jours auparavant, par lequel le procès est jugé. A Grenoble, les Conseillers, de la Religion, qui y sont, aiant obtenu un Arrêt du Grand Conseil, pour leur séance, ont poursuivi six mois entiers l'octroi du *pareatis*. Ainsi ont ces Juges animés, plus de volonté, & leur volonté plus de moien de nous nuire, que nous ne pouvons en l'autorité de Sa Majesté trouver de remedes pour nous soulager. Mais l'animosité se montre bien davantage, quand il est question des Edits & de la vérification d'iceux. Car sont-ce des Edits en faveur de la Ligue, c'est-à-dire, des plus grands ennemis qu'ait jamais eu l'Etat? On n'y trouve difficulté quelconque, aussi-tôt présentés, aussi-tôt vérifiés, homologués, enregistrés; point de modifications, point de restrictions, point de *Retentum*; personne qui y fasse opposition. Sont-ce encore des Edits qui proscrivent, qui bannissent les Huguenots? C'est-là qu'on triomphe; jamais tant de courage, jamais tant de volonté: on y court, on n'a pas la patience qu'ils soient arrivés. Les Procureurs sont rage de requerir: les Avocats en leurs plaidoiers sont autant de Demosthenes, de Cicerons ressuscités. La Cour prend ses robes rouges; rien n'y est laissé en arriere, toutes solemnités sont exactement recherchées. En veut-on preuves? qu'on se ressouvienne de l'Edit de Juillet quatre-vingt-cinq. Y eut-il jamais chose si solennelle? Vit-on jamais tant de feux de joie? Et pour l'exécution, quelle pierre ne remue-t-on? Ce seroit crime de leze-Majesté d'en laisser le moindre article, la moindre lettre, le moindre accent. Les moindres articles, les moindres lettres, les moindres accens, ce sont autant de pilliers de l'Etat. Tout crouleroit si on en ébranloit un. D'où tout cela, que d'une haine extrême que nous portent ces grands Corps? Tour-nons maintenant de l'autre côté. Sur ces Edits, ainsi solennellement vérifiés & publiés, la guerre s'ouvre. Et c'est-là qu'on trouve les effets n'être point si aisés que les bravades; qu'il n'est pas si facile de forcer une Place, cent Places, que d'allumer des feux par les carrefours. Qu'il y a bien plus de peine à gagner une bataille qu'à vérifier un Edit en robe rouge. En un mot, l'épreuve fait connoître, qu'il n'y a rien de moins prêt que la ruine des Huguenots, si malaisé à forcer que leur union, si impossible à divertir que le secours, que leur réserve au besoin

& à point nommé, ce grand, qui a pour son nom, le grand Dieu des armées, auteur & fondement de leur union. Cela met de l'eau au vin des plus bouillans : ceux qui manient l'Etat, & nous voient trop colés à l'Etat, trop encrés dans l'Etat, pour à leur volonté périr seuls & sans l'Etat, se voient forcés ou de nous souffrir ou de voir périr l'Etat. Enfin donc après avoir long-temps exposé le Roïaume à toute sorte de maux, c'est-à-dire, à une guerre civile, pour essayer d'éteindre le feu, qu'ils pourroient bien plus aisément, & avec plus de louange, n'allumer point du tout, on parle à nous, & plus doux. Après beaucoup d'allées & venues, de disputes, de négociations (car combien de façon y emploie-t-on ?) on nous donne un Edit : & pouvez penser si restreint, si chetif ; tel qu'il est, toutesfois il faut le vérifier. Et c'est-là que Messieurs les Parlemens ne trouvent jamais qu'il soit jour. Une infinité de remises, de longueurs, d'ennuis, de remontrances. On grabelle, on examine. Pas un article qui ne soit impossible ; pas un mot qui ne porte coup à l'Etat, si on les en croit. Enfin néanmoins si faut-il le vérifier : la nécessité presse, la guerre ennuie. Que font-ils ? mille modifications, mille restrictions, mille rétentions. Et quelle inégalité est-ce que cela, bon Dieu ! Que ceux qui en voulu tout ouvertement au Roi, à l'Etat soient si favorisés. Nous qui ne respirons que le service du Roi, que le soutien de l'Etat, soions si rejetés ! Que les Edits obtenus à la pointe de l'épée, qui démembreront l'Etat, qui laissent les ennemis d'ice-lui armés, qui en épuisent les finances, soient si soudain vérifiés. Que ceux que nous obtenons, après qu'on s'est lassé de nous faire du mal, qui ne tendent qu'à nous ôter la crainte qu'on nous en fasse, qui ne portent que la liberté de nos consciences, la sûreté de nos vies, point d'avantages pour aggrandir celui-ci ou celui-là ; que ces Edits soient d'abordée jetés si au loin, soient enfin si maigrement vérifiés ! S. M. quelque temps après son avènement à la Couronne, fit un Edit, par lequel elle révoquoit les Edits de la Ligue, des années 85. & 88. Edits qui nous prenoient voirement à partie, mais pour prétexte : en effet s'attachoient au Roi & à la Couronne ; Edits, les bouttefeux de ces embrasemens, qui ont plus qu'à demi réduit la France en cendres ; Edits qui ont failli, mais n'ont de guere failli, à noïer nôtre patrie dans son sang ; Edits enfin qui ont, ou peu s'en faut, traîné après eux l'anéantissement des Cours de Parlemens : ensuite desquels un Président Brisson a été honteusement pen-

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

du au gibet dans Paris ; un Président Duranti cruellement massacré & vilainement traîné par les rues de Toulouse. Qui eut jamais pensé qu'il y dût avoir des difficultés pour cette révocation ? & que ces difficultés vinssent des Parlemens ? Elle portoit aussi le rétablissement de l'Edit de l'an 77 , par lequel on pensoit nous bien obliger & récompenser plus que de raison nos services ; Edit toutesfois nullement propre au temps present ; Edit qui nous met en pire état que celui où la guerre nous a laissés , qui nous flétrit en mille sortes ; Edit enfin que nous n'avons point requis , que nous refusons constamment. Cet Edit donc , tel quel , comment l'ont-ils reçu ? On le baille au Procureur du Roi à Paris , pour le présenter à la Cour , & en requérir la vérification. Ce Procureur n'en peut être d'avis , fait des remontrances au Roi (au moins s'en van-toit-il en sa harangue à la Cour) qu'entr'autres choses , c'étoit un point fort préjudiciable à l'Etat & à la Religion Catholique , Apostolique & Romaine , de nous déclarer capables de tous hon-neurs , états & dignités : enfin requiert à la Cour , que si tant est qu'on arrête de le vérifier , il soit dit seulement : Oui le Procureur Général du Roi , & non pas à l'ordinaire : Oui & ce requérant. De-là on vient aux opinions. Qui sauroit dire les difficultés , les raisons alléguées contre cet Edit ? L'un remon-tre qu'il seroit à craindre qu'on ne dît du Roi , *Canis ad vo-mitum* , & que sa conversion fût calomniée ; l'autre , qu'on n'a-voit accoutumé de vérifier tels Edits , que lorsqu'on voïoit une armée de Reistres au cœur de la France ; un tiers , que cet Edit ne fut octroïé par le feu Roi , que pour une feuille de papier écrite ; mais qu'il s'étoit bien gardé pourtant de permettre aux Huguenots l'entrée des Etats , & que ceux-là étoient méchans , qui aujourd'hui vouloient introduire une telle nouveauté ; un quatrieme , que cela reculeroit la bonne volonté du Pape , du-quel on avoit besoin ; un autre , qu'il falloit déprimer les Hu-guenots , afin qu'on connût qu'ils tiennent la mauvaise opi-nion. Somme , jamais chose ne fut tant baffouée. Toutesfois l'autorité du Roi , la nécessité des affaires l'emporta finalement ; mais de combien ? de trois voix seulement en un si grand Corps. Le voilà donc enfin , & à toute peine , vérifié à Paris , encore avec je ne fais quel *retentum*. Ailleurs quoi ? Rouen , Rennes , Aix , sont encore à y penser. Le Parlement de Dijon en eut le commandement de la propre bouche du Roi sur son Parlement pour aller à Lyon , & si n'en a rien voulu faire. Celui de Bour-deaux a fait son possible de reculer : le Roi lui commande une

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMÉES.

fois, deux fois, pour néant ; enfin ennuié d'une telle & si opiniâtre rebellion, se courrouce ; écrit pour la troisieme fois qu'il n'écrira plus, qu'il prendra la verge. Cela réduit ces Messieurs à n'avoir plus de terre pour fuir. Le Procureur dit, que sur les Patentes, envoyées par Sa Majesté, sur le rétablissement de cet Edit, la Cour avec mûre délibération, les Chambres assemblées, y auroit apporté des modifications, pour des grandes & très urgentes occasions, & très importantes au bien, repos & tranquillité de cet Etat. Néanmoins Sa Majesté auroit été depuis tant pressée & importunée, qu'elle auroit été contrainte de lever lefdites modifications. A cette cause vive la volonté du Roi, il n'empêchoit que sur le repli des lettres, il ne fût mis, lu & publié, oui & nous empêchant le Procureur du Roi. Voilà donc, au dire de cet homme, le Parlement qui fait tout mûrement & pour grandes considérations, le Roi seulement importuné, contraint, forcé. Voilà par conséquent un Edit, non pas juste ni légitime, mais extorqué. Direz-vous pas que c'est quelque bon François qui parle de l'Edit de Juillet 85 ? Et voilà enfin un Procureur du Roi qui pense bien faire plus que son devoir, quand seulement il n'empêchera point la volonté de son Maître. Est-il pas vrai fils d'obéissance ? La Cour, pour montrer combien elle s'imbolise aux humeurs de ce Procureur, commence ainsi l'Arrêt de la vérification. Vu le très exprès mandement du Roi par plusieurs fois réitéré. Au lieu qu'auparavant en tous Edits reçus contre la volonté & intention de la Cour, pour la plus haute & dernière marque de peu d'approbation, on avoit accoutumé de mettre seulement : du très exprès mandement du Roi. Si bien qu'à ce compte, cette Cour ne reçut jamais Edit si à regret, ni qu'elle ait tant reprouvé. Devinez ce qu'elle fera, pour l'exécuter. On peut penser encore si une vérification si contrainte s'est passée sans restriction. L'exécution au moins en est différée, jusqu'à ce que nous aïons remis la Messe partout, & rendu toutes les Places que nous tenons en Guyenne. Voire ; mais quelle assurance nous donne-t-on, quand nous aurons fait tout cela, de nous laisser en paix ? puisque par le passé on nous a donné autant de témoignage de ne le vouloir faire qu'à l'extrémité, qu'on n'aura plus moyen de nous méfaire. Et puis cela seroit bon, si nous eussions requis l'Edit, si nous nous en contentions, de quoi nous sommes encore bien loins. Au reste, voyez notre condition ; ès lieux où cet Edit n'est point publié, on nous traite à la rigueur de ceux

de la Ligue ; ailleurs , pour donner à connoître combien la publication a été faite à contrecœur , on ne fait aucune conscience d'y contrevenir. En Provence , dès l'an quatre-vingt-cinq , on fit informer , par autorité de la Cour , contre ceux qui prirent les armes sous la conduite du Baron d'Allemagne , & en fut exécuté autant qu'on en put appréhender. Ces informations sont encore en être , & sur icelles on décerne tous les jours des prises de corps. L'an quatre-vingt-six , quelques Soldats allant à la guerre prirent des Marchands de Digne , qui furent par Sentence de la Justice du lieu , comme criminels de leze-Majesté , condamnés à être pendus , & exécutés en effigie : ils ne sont point en sûreté encore aujourd'hui. Le sieur de Donzac prit aussi quelque marchandise appartenante à deux Habirans de Bourdeaux ; & fut la prise avouée par Sa Majesté , lors Roi de Navarre , en déclarant nul un passeport qu'on produisoit ; suivant quoi , fut païé le droit de la cause. Toutesfois depuis le Conseil privé a annullé ledit jugement. Le Parlement d'Aix a donné un Arrêt , du second de Novembre dernier , en faveur des Ecclesiastiques Romains , contre ceux de la Religion , qu'elle condamne à leur rembourser les deniers & frais saisis pendant les troubles. Ceux qui sont du ressort de Bourdeaux , comme ils veulent rentrer en la possession de leurs biens , que suivant la rigueur des Edits de la Ligue , la Cour avoit fait arrêter à fort vil prix , s'en trouvent forclos , sous prétexte que pendant la guerre , les tailles , impositions & autres charges , n'ont été païées , comme si cela devoit tomber sur ceux qui n'ont point joui , & non sur les usurpateurs. En l'an septante & deux , (voyez combien on va loin) le sieur de Remond , Conseiller en ladite Cour , fut pris prisonnier , & païa rançon de mille livres. Tous les jours il fait des poursuites contre ceux qui le prirent , & n'a point de honte de se vanter qu'il s'est par ce moïen rembourfé de quatre mille écus. De même façon , sont sans cesse inquiétés les sieurs de Melon , Lahet , de la Tour , de Pessac , de Maisonneuve & autres. Aussi n'avons nous rien fait durant ces misérables troubles (qui nous aiant mis les armes en main pour une juste défense , nous contraignoient d'offenser ceux qui autrement n'eussent jamais perdu l'envie de nous mal faire) qui ne nous soit remis devant , comme crime. Mais il est bien encore plus étrange , que la Cour d'Aix fonde l'Arrêt par lequel elle bannit notre exercice de toute la Provence , sur les Edits du Roi. Et à Rouen , tout fraîchement , a été donné

un Arrêt, du 13 Janvier passé, par lequel les Prêches & Sépultures sont appellées contraventions aux Edits du Roi, & pourtant défendues. A quoi fut ajoutée une telle impudence (je vou-
lois parler plus doux, mais il y a encore plus que cela) qui aiant été mandés par le Conseil du Roi, deux des Présidens, deux Conseillers & le Procureur Général, pour leur faire entendre le déplaisir que Sa Majesté recevoit de tels Arrêts, ils répondirent qu'ils avoient jugé selon les Ordonnances, & que les Edits, qui nous donnoient liberté, étoient révoqués. Ils promirent toutesfois de se contenter que l'Arrêt fût couché au registre : & cependant à la même heure, le Trompette le publioit par tous les carrefours. Chose-incroïable, qu'on ait eu tant de hardiesse en la présence de Sa Majesté. Mais est-ce pas dire hautement & sans honte, qu'on tient encore les Edits de la Ligue en leur pleine vigueur ? Le Roi venant à la Couronne, révoqua les Chambres de Justice, qu'il avoit, lorsqu'il étoit notre protecteur, établies à Saint Jean d'Angeli, Montauban, Bergeras, Pamiers & ailleurs; entendant toutesfois que les jugemens qui auroient été donnés, parties ouies, tiendroient & ne pourroient être révoqués qu'en la même façon que le peuvent être les Arrêts des Parlemens. Et toutesfois à Bourdeaux, à Grenoble & ailleurs, on les révoque tous les jours, sur une simple requête présentée par l'une des parties. Nous n'aurions jamais fait de déduire toutes les injustices qui nous sont ainsi faites. Et ce que nous en avons produit, suffit pour témoigner la bonne volonté que nous portent les Parlemens, & pour faire connoître quelle Justice c'est qu'ils sont résolus de nous rendre. Et certes, puisqu'il est par force qu'ils reçoivent les Edits qui servent à nous laisser vivre en quelque état, moins mauvais en apparence que la guerre ouverte, que c'est en protestant qu'ils sont extorqués, sont injustes, sont dommageables à l'Etat, qui ne croira aisément qu'à toutes occasions ils s'en départiront sans faire difficulté de juger contre iceux, & nous empêcher par routes voies d'en sentir les effets ? Pourtant qu'on ne s'ébahisse plus, si nous avons peur de retomber entre leurs mains, si nous desirons être arrachés à leur insolente discrétion. Ce n'est pas que nous fuions Justice. Car que craignons-nous, pourvu qu'on ne nous impute à crime notre Religion, & la défense de nos vies ? Mais c'est un droit de nature, que les préoccupés, les passionnés, les parties, les ennemis ne sont point Juges. Et ce ne peut être que violenter ce droit de nature, quand on nous refusera notre demande.

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
RE'FORME'ES.

Nos plaintes sont longues : aussi est bien long notre malheur : nos maux sont infinis. Plut à Dieu que ce que nous en avons étalé, fût seulement la dixme de ce que nous souffrons. Si faut-il achever. Achevons donc : & achevons par là, où nous achevons de vivre ; & n'achevons point de sentir la rigueur de nos Citoïens : Citoïens, qui fâchés de notre vie, ne peuvent encore souffrir ce qui devoit souler la plus horrible rage, souffrir nos tombeaux, nous souffrir dans nos tombeaux. La terre, dit-on, est la mere commune de tous ; c'est elle qui reçoit l'homme naissant, qui le porte vivant, qui le ramasse dans ses entrailles mourant. Oïez tout le monde, à quoi en sont devenus nos François. Ces François qui souloient se vanter d'emporter le prix d'honnêteté, voïez comme tout au contraire ils semblent maintenant débattre, à l'envi des Nations plus barbares, mais des bêtes plus sauvages, la perfection de cruauté. Vraiment dénaturés, qui en tant de façons prennent plaisir à violer la nature ; qui ne souffrent point qu'en France nous naissions librement & sans éprouver leur rigueur ; ne souffrent point que la France, notre Patrie, nous nourrisse paisiblement ; ne souffrent point que nous nourrissions ceux que nous avons engendrés, arrachant, sans compassion, aux meres leurs enfans, leurs entrailles, chose qu'à peine fait-on aux bêtes sans quelque regret, chose qui met souvent les bêtes même en rage ; maintenant & pour le comble, ne peuvent souffrir que la terre, mere commune, qui nous a, en dépit d'eux, reçus naissans au moins en misere sous leur tyrannie ; qui nous a, en dépit d'eux, nourris en misere sous leur cruauté, nous reçoive en paix mourans, pour nous cacher à leur tyrannie, à leur cruauté. Si d'avanture elle nous a reçus, les voilà en furie, en rage, nous fouiller dans son sein, nous arracher de ses entrailles. Ô Dieu, quel siecle ! qu'on ait en France juré la guerre à toutes les parties d'humanité, à toutes les affections de nature les plus affectionnées ! Mais oïons donc les effets, en ces effets prenons les preuves de ces fureurs dénaturées. Preuves, qui d'elles-mêmes émouvent à compassion de nos miseres, où il n'y aura du tout point d'humanité de reste au monde. Par les Edits précédens, il étoit ordonné, qu'on nous fourniroit des lieux particuliers, pour enterrer librement nos morts. On le nous a refusé : on le nous refuse encore en infinis lieux. Ceux de Bourdeaux en ont souvent importuné les Magistrats, & jamais n'ont su l'obtenir ; si bien qu'il leur a été force de se servir d'un fort petit lieu près les murs & hors la Ville, dont une Demoiselle leur a fait don. On l'a refusé tout

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

à plat à Tourrance & plusieurs autres lieux en Provence. Ceux d'Angers en présentèrent une requête le 24 Novembre 95, pour néant. Ceux d'Orléans, depuis la réduction de la Ville, ont supplié Monsieur le Maréchal de la Chatre de leur assigner un lieu; & il n'y faisoit pas grande difficulté; mais après en avoir communiqué avec le Maire, les Echevins & Officiers de Justice, il leur répondit que la Sépulture étoit une partie de l'exercice de la Religion; & que Sa Majesté avoit promis qu'il n'y en auroit aucun dans la Ville; si bien qu'on est contraint de porter les corps jusqu'à Jargeau, à cinq grandes lieues de-là; encore faut-il ou le faire secrettement, les mettant dans des coffres, comme qui les déroberoit, ou en demander permission à la Justice. Ceux d'Angoulesme sont en pareille nécessité d'aller à deux grandes lieues. Ceux de Saint Etienne de Furan aiant été dépossédés de leur Cimetiere par Monsieur de la Guiche, par l'importunité des autres Habitans, prirent n'a pas long-temps résolution de se pourvoir d'un autre; & pour ce; firent qu'un nommé Pierre Sparron acheta un champ joignant le premier, mais séparé d'une haute muraille. Cela ne fut plutôt su, que les Officiers, Consuls & principaux Habitans, assemblés en la Maison de Ville, mandent ledit Sparron: venu qu'il est, on le menace de prison & maltraitement. Le Curé lui-même, en dépitant Dieu, (chose qu'il savoit bien aussi bien faire que son office, pour le moins) lui porte le poing à deux doigts du nez, l'assure de le bien battre, & de faire piller sa maison, si à l'instant il ne passoit revente aux Consuls, de ce même champ. Pierre du Marais, son beau-frere, là présent, ne pouvant souffrir ces violences, s'écrie qu'on avoit tort. Voix qui anima tous ces rassemblés, par lesquels il fut tout soudain chassé hors de la Maison de Ville. Enfin force fut de faire ce qu'on voulut. Et sur l'heure même, le même Notaire, qui avoit pris le contrat de la premiere vente, reçoit ce second, & fait confesser à Sparron d'avoir présentement touché argent, contre toute vérité. Ce fut le cinquieme d'Août dernier. Voudroit-on plus de violence! d'injustice? Et si on méprise l'extrême rage contre la Religion, sera-t-on bien si corrompu de ne faire compte d'une telle concussion, d'un larcin si manifeste, d'une fausseté si qualifiée? Et c'est le Peuple, ou les Consuls pour le Peuple; c'est le Curé; c'est le Magistrat qui devoit être sage & pour le Peuple & pour le Curé. A Vitri-le-François, aiant été présentée requête, afin que ceux de la Religion fussent réintégrés en la jouissance d'un

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

Cimetiere par eux acheté, & paisiblement possédé depuis vingt-quatre ans, jusqu'à l'an quatre-vingt-cinq; Monsieur d'Amours, Conseiller du Roi, à qui Messieurs de Nevers les avoient renvoyés par Sentence du 28 Juin 95, ordonna voirement qu'ils jouiroient de ladite place, mais en limitant le nombre du convoi à six ou huit personnes pour les moïens, & à dix pour ceux de qualité; item le temps, de cinq à six heures du matin, & six à sept du soir, depuis Pâques jusqu'à la Saint Remi; & de six à sept du matin; & quatre à cinq du soir pour le reste de l'année. Au mois de Janvier dernier, le Roi étant dans Rouen, il commanda de remettre entre les mains du Sr. de Villeroi, la clef d'un lieu que ceux de la Religion avoient autrefois acheté & employé pour leurs enterremens, à ce que la possession leur en fût rendue: ensuite de quoi y fut enterré de nuit un Ecuier de Madame, nommé M. Lyon, & tôt après quelque autre. Ce que la Cour du Parlement, par un Arrêt du 13 dudit mois, déclara être fait contre les Edits, & fit défenses de continuer. A Limoges, quand on porte les corps au Cimetiere de S. Affre dans la Cité, lieu accordé par autorité de la Chambre Tripartie, érigée à Agem, en vertu de l'Edit de 77, tout le Peuple crie, qu'il faut jetter cela dans les fossés, & dégorger mille injures sur ceux qui assistent au convoi. On va même puis après ôter la pierre dessus la fosse, & y faire mille ordures. A Beziers, on décerna des emprisonnemens, à la requête du Procureur Général, contre tous ceux qui avoient accompagné le corps de la Demoiselle d'Ambesfaigues, & leur fit-on païer de grosses amendes. A Bourdeaux, pour la conduite des corps & fûreté du convoi, il faut acheter, & bien cherement, la présence du Capitaine du Guet, encore ne laisse-t-on pas de se voir hués par les rues. La veuve du sieur de Saint Matthieu y étant morte, à la poursuite du meurtre de son mari, fait par un Prêtre, ne put être conduite qu'après avoir fourni la somme de trente écus. Mais oïez bien pis: une honnête femme, Bourgeoise, y fut une nuit déterrée, dévêtue de son suaire, & son corps laissé nud sur la terre jusqu'au jour, qui découvrit au Peuple ce spectacle misérable, honteux, hideux. Et qui croiroit que cela fait à la barbe d'un Parlement, demeurât impuni? demeurât, sans recherche? A Lyon, il fallut acheter la permission d'enterrer le sieur de Benasch, de vingt écus. Et en fallut faire autant en Février 95, pour une femme fort âgée, encore y eut-il du danger que des mutins, qu'on trouva sur le chemin, n'y fissent du

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES

mal, s'ils n'eussent trouvé le convoi résolu de se défendre. A Saint Etienne de Furan, le Curé a lui-même, en plein jour, à grands coups de marteau, mis en pieces les grosses pierres qu'on met sur les fosses. Et bien pis: étant morte une bonne femme, âgée d'environ cent ans, ainsi qu'on portoit le corps en terre, y ayant en la troupe quelques-uns des Gendarmes de la Compagnie du Bailli de Manosque, laquelle pour lors y étoit en garnison, le Curé alla lui-même en personne aux cloches, un jour de Dimanche, sonner le tocsin. A ce son se ramasse une foule de trois ou quatre mille personnes en armes, que ce Curé conduisit droit au Cimetiere, de quoi effraies tous ceux du convoi, se mettent en fuite, qui ça, qui là, abandonnant le corps à la merci du Curé, qui le fit enfouir en un lieu champêtre. Antoine de la Regle, Damasquineur, décédé le vingt-deux de Septembre dernier, & enterré au lieu accoutumé à ceux de la Religion, de nuit & secretement, fut le lendemain deterré par ce Curé, accompagné des Officiers de la Justice & des Consuls, qui le portant à une grande lieue de là, le mirent dans un champ contre le gré de celui à qui il appartenoit, lequel à cette cause la nuit suivante, le deterra encore une fois. La veuve voyant une telle cruauté, s'en va à Lyon se plaindre à Messieurs des grands jours & demander justice. Il fut ordonné par Arrêt, que ce corps seroit enterré en un champ appelé Leurton: & ne fit-on semblant aucun de penser à punir tels excès & si énormes. Lâcheté qui enhardit tant ce Curé & ce Peuple, qu'ils menacerent de faire un massacre, si on se mettoit en devoir de faire exécuter l'Arrêt; ainsi fut-il force de porter ce corps ailleurs & hors du terroir. C'est ainsi qu'on nous garde la foi publique; ainsi pratique-on ces Edits dont on veut que nous nous contentions, & toutefois c'étoit déjà une injustice, agréée voirement par nous, mais seulement pour fuir la guerre, pour montrer combien nous avons d'envie de voir l'Etat en repos, voire à notre desavantage, & pourtant pas moins injustice. Car pourquoi nous assigner ou nous contraindre d'acquérir des Cimetieres à part? Nos Peres avoient leur droit en ceux qui étoient déjà, & étoient publics & communs. Nous ont-ils pas laissé héritiers de leurs droits en cela, aussi-bien qu'en cet air François que nous humons? aussi-bien qu'ès Villes que nous hantons? aussi-bien qu'en maisons que nous habitons? & les nous ont-ils pas laissés pour les conserver? pour les laisser après nous à ceux qui sortiront de nous, comme nous sommes sortis d'eux? Ou

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

n'y aura-t-il donc jamais rien de si saint , qu'on ne foule aux pieds pour la haine qu'on nous porte ? Or , après cet Edit , & pour nous assujétir à tout ce qu'il porte de rigueur , pendant qu'on nous refuse tout ce qui peut y être de favorable, comment nous traite-t-on ? Ou de quoi fait-on conscience ? A Brignole , la troupe du convoi qui revenoit de mettre en terre le corps de la fille d'un nommé Bouet , ne sut rentrer par la porte de la Ville , à cause , tant du pont levé qu'on avoit haussé , que des pierres qu'on leur ruoit du haut des murailles , & fallut tournoier jusqu'à une brèche qu'il y avoit près la Citadelle par où on entra. A Tarascon , il n'y a pas long-temps qu'étant mort le sieur de Modene , on ne put avoir permission de lui donner terre en toute la Provence ; ains fallut le porter de-là le Rhône à Beaucaire avec le congé de Madame de Pérault. Le sieur de Pilles, tué pour le service du Roi au siège de Rouen , ne sut onc avoir place en aucun Cimetiere. Au mois de Mars quatre-vingt-quinze , mourut à Lyon le sieur des Clausels , l'un des Capitaines que Monsieur le Connétable avoit employés à la prise de Monluel , lequel on fut contraint de remporter audit Monluel pour le mettre en terre. Le sieur de Chaffin, mort à Vaunaves, petit-lieu en Dauphiné, fut porté à Eurre , parceque le sieur de Montaison, Seigneur du lieu , ne lui voulut jamais permettre sépulture en sa terre. A Vitri-le-François , un pauvre Huillier , nommé Hambert Colin , ayant assemblé dans sa maison deux ou trois de ses parens & amis pour conduire au tombeau le corps de sa femme , & en attendant l'heure , faisant lire pour sa consolation quelque texte de la Bible , les Officiers de la Justice survenans , le saisirent & menerent en prison , faisant porter publiquement la Bible devant eux en triomphe. Là même encore , étant mort de peste un nommé Paul Mouton , on ne voulut jamais souffrir qu'il fût enterré au lieu destiné pour la sépulture des pestiférés ; ains fut son corps jeté en un lieu approchant d'une voirie , & couvert de fumier , bien qu'il soit vrai , que ceux de la Religion , qui sont le plus grand nombre des Habitans , avoient contribué aux frais nécessaires pour le soulagement des malades. A Preuilly en Touraine , tous les Habitans avoient déjà , par l'espace de trente ans & plus , vécu paisiblement les uns avec les autres , & joui également du Cimetiere , sans distinction de Religion , comme l'ont déposé en justice la plupart & principaux du lieu , qui sont de la Religion Romaine , en requérant qu'on les laissât en cette tranquillité. Néanmoins , à la sollicitation du Curé

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

de Saint Pierre, le Bailly de Touraine, depuis peu de mois, a fait défenses très expressees, d'enterrer aucun audit Cimetiere sans la permission dudit Curé; & a été la Sentence publiée & signifiée, nonobstant l'appel. Le vingt-huit Octobre quatre-vingt-seize, à Chinon on rompit à Saint More la tombe d'une fille, & les quartiers en furent jettés dans la riviere; mais voici bien pis, & qu'on n'eût jamais cru que des François eussent osé. A Signe, à Rogne, à la Tour d'Egué en Provence, on en a déterré plusieurs par le commandement de l'Evêque de Marseille. A Donfront, au Bailliage d'Alençon en Normandie, une Damaïsselle a été tirée hors du sépulcre de ses Majeurs par Arrêt du Parlement de Rouen; & puis un Gentilhomme par Sentence du Juge du même lieu. Le sieur de la Patriere, Gentilhomme Angevin, décédé au mois de Janvier quatre-vingt-seize, fut aussi déterré par Sentence de la Justice d'Angers. Le sieur de la Coligniere, Gentilhomme Manceau, fut ôté du Cimetiere par commandement de l'Evêque du Mans. Voilà pour Provence, Dauphiné, Normandie, Champagne, Touraine, Anjou, le Maine. Voiez maintenant le Parlement de Bourdeaux: celui seul nous fournira de plaintes autant que tout le reste, comme il a toujours & en tout fait paroître, qu'il a cette ambition de gagner l'avantage sur tous ceux qui peuvent être passionnés contre nous. Cette Cour donc ne voulut onc souffrir que la fille du Clerc de la Maison de Ville fût mise au Cimetiere public, pour avoir refusé un Prêtre à sa mort. Ni la fille d'un homme Castagne, parcequ'elle mourut chez un de la Religion. Et pour le pis, ayant demeurée trois jours morte, sa sœur & le mari d'icelle, l'ayant mise aux Bourriers, qui est le Cimetiere de ceux que tant on hait, le Procureur Général irrité de cela, se mit à les poursuivre pour les faire déclarer indignes de la succession; & de fait les incommoda tant, qu'ils furent forcés d'accorder à vil prix de leurs droits. Cette même Cour passant plus outre, & aussi, par plusieurs Arrêts, fait inhumainement déterrer un grand nombre de corps. Celui du sieur de la Grange, Gentilhomme Xaintongeais, qui fut par les Chanoines de Xaintes, en exécutant l'Arrêt, jetté dans un fossé où les chiens l'eussent mangé, si les parens avertis n'y eussent pourvu. Celui d'un Capitaine Anglois venu au service du Roi, & pour inhumé au siège d'un Fort vis-à-vis de Blaie, lequel auroit été mis dans la Chapelle des Chartreux, destinée de tout temps à l'enterrement des Etrangers. Celui d'un nommé Pointeau de Bazac, en la Paroisse

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

de Lontrân. Celui du beaufreire du sieur de Riveron, enterré au Temple de Chafnier, à l'occasion duquel furent faites défenses sur peine de dix mille écus, d'enterrer, ni audit Temple, ni au Cimetiere, aucun de la Religion. Le Sénéchal des Lanes, formé au moule de son Parlement, confirma la Sentence de l'Evêque pour le corps de la femme d'un nommé Cazenoue de Sincever. Quoi plus ? Oïez l'horreur d'une extrême cruauté ; oïez le comble de brutalité. Ainçois, voïez la source de toutes ces cruautés & brutalités. Un Arrêt, auparavant tous ces excès ja mentionnés, prononcé en pleine audience par Florimond de Remond, Président lors, comme plus ancien Conseiller, pour rendre solennelles ces dénaturées passions, les rendre, s'il étoit possible, naturelles aux François ; il s'agissoit d'un enfant enterré au Cimetiere d'Ozillac en Xaintonge. Il fut ordonné qu'il seroit déterré ; mais il fut ordonné de même main, que tous les corps de ceux de la Religion, qui depuis dix ans auroient eu terre en quelque Cimetiere, seroient arrachés de leurs tombeaux. Bon Dieu ! parmi quels Tigres vivons-nous ! Qui jamais ouit parler d'un tel Arrêt ? Qu'une Cour de Parlement qui n'est établie que pour entretenir la justice, justice qui n'est fondée que sur le droit naturel, sur l'honnêteté civile, qu'une Cour de Parlement donc se licencie ainsi contre le droit naturelle, contre l'honnêteté civile ; Car la sépulture est bien aussi naturelle à l'homme que la mort : est bien aussi civile que le bien mourir. Et par le droit des gens même, jamais il n'y eut ennemi si cruel qui refusât cet honneur à la mort de ceux qu'il ne pouvoit souffrir en vie. He ! que nos anciens François, ces vraiment François, par le moïen desquels nous sommes François, n'avoient garde de se dispenser ainsi. Pourquoi nous vantons-nous d'être à eux ? Pourquoi leur dérobons-nous leurs titres ? Les Margajas, les Toupinambauds remplissent leurs entrailles de la chair de ceux qu'ils ont mis à mort. Avec détestation, nous les en appelons Barbares, Sauvages ; & toutefois, cette cruauté n'est point de Margajas à Margajas : de Toupinambaud à Toupinambaud. Le Toupinambaud ne mange que le Margajas : & le Margajas n'est glouton que du Toupinambaud ; encore ne le font-ils que pour rendre la pareille, que pour se venger de ceux qui en bravade, quoiqu'ayant la mort entre les dents, leur disent, j'ai mangé ton pere, j'ai mangé ton frere, & mangerois tes enfans si j'avois plus de vie. Pour le faire, une violent point les tombeaux François, ceux que vous déterrez ne sont ni Margajas,

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

ni Tobinambauds, ne sont point étrangers. Ce sont François, vrais François de nature comme vous, mieux que vous d'affection, s'il est vrai que l'humanité est la propre affection des François. Ce sont sujets d'un même Roi, membres d'un même Etat, & membres que la nécessité vous a fait reconnoître membres utiles, membres nécessaires. Ce sont ceux qui tous les jours hantent avec vous dans mêmes Villes, presque sous mêmes toits, avec lesquels vous devisez, vous mangez & buvez souvent : entre lesquels vous avez combien de parens, combien d'alliez ? François qui ne vous demandent que paix, que repos ; entre lesquels quand est-ce qu'on a parlé, ou seulement fait semblant de parler d'ouvrir vos tombeaux ? Si le peuvent-ils faire en beaucoup d'endroits, aussi aisément & assurément que vous sur vos fumiers. Mais à Dieu ne plaise, que pour vos cruautés, nous venions à oublier que nous sommes hommes. A Dieu ne plaise, que pour vous rendre la pareille, nous nous lâchions la bride à des forfaits si dénaturés. La conscience nous commande aussi ; à vous, la haine, très mauvaise conseillère ; & ne vous chaut quoi, pourvu que repaissiez cette furieuse passion qui ne s'assouvit jamais. Mais quel nouveau goût, quelle bonne odeur avez-vous trouvée es corps morts, & corps pourris, & pourris depuis dix ans ? Ou quand vous voiez les nôtres en si pitoiable état, une chair pourrie, puante, un crane hideux, des os tous démanchés, & vermoulus, tout plein d'horreur, se peut-il faire que vous demeuriez dans le naturel d'homme, & n'aiez point le cœur outré de compassion de la vanité du naturel de l'homme, qui après tant de piafes, tant de bravades en revient à cela ? Pensez-vous point qu'il vous en est autant dû, que vous ne sauriez avec toute cruauté échapper cette misère ; qu'en semblables tombeaux, en même état il vous faudra attendre ce jour tant remarquable, tant épouvantable, qui rend à un chacun selon ses œuvres ? O dénaturés, votre Religion est-elle donc comme cela ? & cela est-ce pour la faire Catholique ? Au reste que nous peut-il meshui servir de bien clorre les Cimetieres, de soigneusement couvrir les fosses ? On le faisoit pour empêcher que les bêtes ne violassent ces lieux & naturellement sacrés, & inviolables pour l'honnêteté. O Dieu ! ce qui se trouve horrible aux bêtes, est aujourd'hui permis au François ! Et que nous doit-il chaloir qu'un pourceau fouillant du groin nous découvre, ou qu'un François fouissant, nous déterre ? Lequel nous vaudra donc mieux, qu'un loup dévore notre charogne, ou

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

que nos Citoyens en repaissent leurs yeux , en contentent leur rage ? Certes, ni l'un ni l'autre n'empêchera , qu'en ces mêmes os , en cette même chair , nous ne voïons notre Rédempteur , qui approche , & rendra selon sa justice oppression à ceux qui nous oppressent , & relâche à nous qui sommes oppressés , lorsqu'il apparôîtra du Ciel avec les Anges de sa puissance. Pour faire fin (car combien nous faudroit-il de temps pour dignement détester une telle barbarie ?) Quel honneur sera-ce à notre France , quand cette rage s'entendra ès Pais étrangers ? Combien qu'à dire vrai la France n'en peut mais. Elle produit encore aujourd'hui des vrais François , comme jadis elle nous a produits ; & voici pour sa décharge : que jamais ces excès ne s'y virent , que depuis ces misérables guerres : c'est-à-dire , depuis que l'Espagnol , déjà demi-sauvage , pour sa longue hantise avec les Sauvages , a si avant mis le pied dans ce Roïaume , a tant espagnolisé nos Citoyens. Grand honneur pour nous , que nous ne puissions être haïs que de ceux qui ont effacé de leur cœur , cette belle blancheur de France , pour la teindre en la sanglante rougeur d'Espagne ! Grand honneur encore , que ceux-là n'aient pu se métamorphoser ainsi , qu'en nous haïssant brutalement !

Voilà nos plaintes , ou pour mieux dire , une partie de nos plaintes. De cette partie , ceux qui savent qu'une haine conçue en dépit de la Religion , n'a ni rive ni fonds : que la rage du peuple n'a ni loi ni raison : que l'impunité est une source inépuisable de méchancetés , conjectureront suffisamment que c'est du total de nos malheurs. Et les plus bouillans demanderont , si nous sommes point stupides de nous tenir cois si long-temps : les plus retenus , & plus appréhensifs des miseres de cet Etat , s'il est possible qu'il nous reste encore au bout de tout cela quelque patience. Et nous répondrons , qu'on nous feroit tort d'appeller stupidité , une profonde & incomparable affection au bien de l'Etat , lequel nous voïons si insolemment abaïé des Etrangers , si cruellement gourmandé des siens mêmes. Car c'est-là l'occasion vraie qui nous a fait temporiser jusqu'aujourd'hui. Et qu'on nous dise en conscience , où c'est qu'à cette heure l'Etat seroit réduit , si pour le sauver nous ne nous fussions oubliés nous-mêmes , si nous n'eussions mis sous les pieds les maux passés , & n'eussions dissimulé les maux présens ? Quant à la patience , on nous en a bien fait assez continuer la pratique , pour nous y rendre maîtres , capables d'en faire la leçon aux au-

1597.

PLAINTES
DES EGLISES
REFORMEES.

tres ; mais si faut-il confesser que tant de violences si long-temps continuées ne peuvent que nous avoir rangés à deux doigts du désespoir. Nous le combattons toutefois d'une espérance que nous nous forçons , bien que maigre , qu'on se lassera. Que si à ce coup au moins on ne cesse , certes nous voilà au bout de notre rôle. Si protestons-nous (& après tant de beaux effets , nos protestations méritent quelque créance) que nous n'aurons jamais le cœur autre que bon François. Jamais la Ligue , jamais l'Espagne ne nous fera rien. Et ne serons jamais si dénaturés , que pour nous sauver nous cherchions la ruine de ce florissant Roïaume. Notre plus grande impatience sera-t-elle que toute la loi , toute raison permet pour se défendre d'un voisin , d'un ami , d'un frere frénétique qui voudroit nous mettre à mort ; pourvu que ne périssions , pourvu qu'il y ait une fin à nos malheurs nous serons satisfaits , & ne porterons point nos mécontentemens plus outre. Que s'il reste encore quelque justice , quelque humanité , quelque courtoisie en ce Roïaume après tant de confusions , par cette même justice , par cette humanité , par cette courtoisie , nous vous conjurons à vous tous qui êtes François , & ne l'êtes pas mieux que nous , ni de nature , ni d'affection , d'embrasser vos compatriotes , qui après tant d'outrages reçus , donnent si peu à la colere , qu'ils ne desirerent , ne recherchent que votre amitié. Et la demandent , la recherchent , non pour avoir rien du vôtre ; mais seulement que les souffriez jouir de ce que ne leur avez point donné , que par conséquent vous n'avez aucun droit de leur ôter. Souffrez donc , au nom de Dieu , qu'avec vous ils hument un même air , foulent un même terroir , habitent mêmes Villes , aient en somme l'eau & le feu communs avec vous. Souffrez enfin , qu'avec vous ils s'emploient au rétablissement de ce misérable Roïaume , à la ruine duquel vous avez autant d'intérêt qu'eux ; & plus encore , si nous vous accordions , ce qu'à notre grand préjudice , vous vous attribuez de faire l'Etat. Nous avons du cœur , avons des bras , avons du sang pour y employer ; & si ce cœur , si ces bras , si ce sang est bon , les années passées le vous ont donné à connoître ; je dis ces années qui vous ont fait voir , que vous , qui nous méprisez tant , n'avez ni cœur , ni bras , ni sang qui puisse suffire à notre ruine , suffire à la conservation de l'Etat sans nous. Pour Dieu , François , aïez pitié de votre France , si-non de nous , au moins , dis-je , de votre France. Car ne vous trompez plus , il ne s'agit pas moins de tout le Roïaume , que de nous. On le croïoit au-

1597.
PLAINTES
DES EGLISES
RE'FORME'ES.

trement par le passé, en je ne fais quel temps qu'on ne nous connoissoit pas bien encore. Meshui, on nous a essaïé assez pour connoître ce que nous disons hardiment, & Dieu veuille que l'épreuve ne le vous fasse croire à vos dépens, que jamais nous ne périrons sans l'Etat. Aimeriez-vous bien mieux, François, le voir misérablement périr, que nous tendre la main de société fidele pour nous entr'aider à le sauver? Si cela est, nous prenons aujourd'hui & le Ciel & la terre en témoins de notre innocence, en témoin de votre barbare cruauté. Et prenons Dieu pour Juge de l'injustice que vous nous faites. Qui doute qu'il ne la voie? qu'il ne vienne tôt ou tard pour nous en venger?

Mais, c'est à Votre Majesté, Sire, que nous devons nous adresser, pour avoir la raison de vos François qui nous dédaignent tant. Nous voici donc à genoux devant elle, comme très humbles Sujets, très fideles Serviteurs, nonobstant tant de violences qu'on nous fait pour nous contraindre à ne l'être plus. Nous voici à vos pieds, Sire, tous tels d'affection que vous nous avez reconnus, lorsque parmi nous vous travailliez si courageusement, si sagement, si heureusement au maintien de cet Etat, à la conservation de nos Eglises, & avec cela, ou même après cela à votre Grandeur. Plus tristes seulement de vous voir regner en telle sorte, que nous qui avons tant couru de hasards avec Votre Majesté, tant participé à ses miseres, ne puissions tirer, ni soulagement, ni assurance de son autorité. Si ne saurions-nous croire qu'elle nous haïsse, qu'elle veuille nous voir périr. Pour quelle faute? pour quel déservice? Avons-nous des Jacobins, des Jésuites parmi nous, qui attentent à votre vie? des Ligueurs qui en veulent à votre Couronne? Mais cependant, quand viendra le temps que nous commencerons de sentir les effets de votre bonne volonté? Il y a huit ans, peu s'en faut, que vous regnez. Et qui eut pensé que dans huit ans, vous n'eussiez pourvu à nous ôter la corde du col? n'eussiez fait quelque chose pour conserver vos si anciens serviteurs? Or, puisque le passé ne se peut défaire, au moins, Sire, à cette fois: au moins, Sire, au bout de la huitieme année. Ce sera assez tôt pour nous voir contents: car vous nous connoissez, & Dieu soit loué qui nous a donné un Juge si bon, si irréprochable témoin de notre sincérité & innocence. Vous nous avez donc connus tels, qu'il n'y a persécution si grande, cruauté si étrange, de laquelle nous n'aïons mis le souvenir sous les pieds, dès aussi-

tôt qu'on nous a donné assurance de mieux à l'avenir. Nous donc qui sommes tels , qui avons envie qu'on nous laisse être tels , vous demandons un Edit , Sire , & le demandons non point à la façon des Ligueurs , qui au lieu des Requêtes pour avoir la paix ; mais l'impunité de toutes leurs méchancetés (car c'est cela qu'ils appellent paix , non pas le bien de l'Etat , le repos du peuple) n'ont jamais montré que la pointe de l'épée. Voici la quatrième année de nos instantes poursuites rafraichies déjà par six mois , à Mantes , à Saint Germain , à Lyon , au Camp devant la Fere , à Monceau , à Rouen. Bon Dieu , sera-ce toujours en vain ? Nous refusera-t-on toujours , cependant que d'autre côté , on recherche si affectionnément les ennemis de la Couronne ? Ou , jusqu'à quand nous paiera-t-on des considérations de l'Etat ? Comme si nous n'y étions pas compris pour avoir part à son bien , puis même que ses ennemis ont jugé ne pouvoir se faire voie à son mal , que par notre ruine. Comme si nous étions obligés à fermer les yeux aux plus évidentes menaces de notre perte , pour conserver ceux qui se disent cet Etat , & ont toujours été nos mortels ennemis. Jusqu'à quand nous dira-t-on qu'il n'est pas encore temps ? Encore , ô bon Dieu ! après trente-cinq ans de cruelles persécutions ? Et pour ne monter pas si haut après dix qu'il y a que les Edits de la Ligue nous ont bannis ? Après huit ans que vous êtes Roi ? Après quatre ans qu'ont duré nos poursuites ? A quel terme donc est-ce que ces gens mesurent ce temps ? Attendent-ils d'avoir fait avec tous les Ligueurs ? Et certes , ils l'attendent , & nous en font voir assez de marque. Pauvres Maîtres en matière d'Etat : encore qu'ils aient été en bonne école , pour apprendre le contraire. Car que diront-ils du feu Roi ? L'appelleront-ils ignorant ou grossier ? Le monde ne les souffriroit pas. Et ce feu Roi jugea tout au rebours , que pour venir à bout de la Ligue , il falloit faire la paix avec nous. Et la fit : nous appella à soi , nous joignit à soi. Et l'expérience lui en dit-elle mal ? Ains il fut secouru de nous , & réduisit ses affaires à tel point , qu'il se voïoit Maître absolu de son Roïaume , sans ce froc endiablé , qui sortit d'enfer pour être canonisé à Rome , par les mérites de son assassin , qu'on appella miracle , que dans Rome le Pape osa de sa propre bouche , comparer au miracle de la Nativité du Sauveur : horreur , blasphème ! Mais donc le feu Roi , grand Maître en matière d'Etat ; l'expérience , maîtresse au moins des fols , a fait voir que notre service importe à Votre Majesté , Sire ,

1597.

PLAINTES DES
EGLISES RÉ-
FORMÉES.

pour venir à bout de vos rebelles. Et pourquoi donc nous jette-t-on si loin , quand nous nous y présentons avec tant de volonté ? Ou , puisqu'on y est si opiniâtre , est-ce pas une juste occasion qu'on nous donne de défiance , de voir que ne voulant point par un Edit s'obliger à notre conservation , ils cherchent avec tant d'affection de réunir à eux tous ceux qui nous sont si cruels ennemis , avec lesquels eux-mêmes ont autrefois juré notre ruine ? Certes c'est bien pour nous faire croire , qu'ils minuent encore des prescriptions , des bannissements , des guerres contre nous : comme de fait , le Pape y pousse de son côté à la roue autant qu'il peut. Le Pape à qui ils déferent tant , de qui ils dépendent si absolument : le Pape pour auquel complaire , ils estiment tout être loisible. Or , ce n'est pas raison , Sire , que vous qui avez été notre protecteur , qui en vos plus grandes nécessités , avez été si opportunément suivi , & servi de nous , donniez tant à la passion de ceux qui étoient vos ennemis , lorsque nous vous avions pour Chef , & que depuis que Dieu vous a fait leur Maître , ne nous ont point devancés en services , que voyant à l'œil notre perte , vous leur en laissiez prendre le contentement qu'ils en attendent. Opposez donc , Sire , & votre bonne volonté & votre autorité à nos maux. Portez votre Conseil à nous donner quelque assurance. Accoutumez votre Roïaume à nous souffrir , au moins s'il ne nous veut aimer. Et pour cela , Sire , demandons-nous un Edit à Votre Majesté , qui nous fasse jouir de ce qui est commun à tous vos Sujets , c'est-à-dire , beaucoup moins que ce qu'avez accordé à vos transportés ennemis , à vos rebelles Ligueurs. Un Edit qui ne vous contraigne point à distribuer vos Etats , que comme il vous plaira : qui ne vous force point à épuiser vos finances , à charger votre peuple ; ni l'ambition , ni l'avarice ne nous menent. La seule gloire de Dieu , la liberté de nos consciences , le repos de l'état , la sûreté de nos biens & de nos vies ; c'est le comble de nos souhaits , le but de nos Requêtes.



DISCOURS

De la Prise d'Amiens par les Espagnols.

Le 11 de Mars 1597 (1).

LES Espagnols s'étant rendus Maîtres de Dourlans, comme il a été touché ci-devant, leur Gouverneur Hernantello Portocarero (2) ayant découvert que les Habitans de la Ville d'Amiens, gens hauts à la main, peu experts à la guerre, n'avoient voulu recevoir les garnisons que le Roi leur présentait pour la conservation de cette Place, Ville Capitale de Picardie, forte d'affiète & de fortification, & dont il prétendoit faire comme l'Arsenal de la guerre contre l'Espagnol en Artois, & autres Provinces des Pais-Bas. Hernantello, dis-je, sachant ces choses, entreprit hardiment sur ces inconsiderés, & y procéda ainsi que s'ensuit, au rapport d'un Espagnol qui en a publié l'ample récit imprimé à l'Isle en Flandres (3).

Le Lundi dixième jour de Mars mil cinq cens quatre-vingt-dix-sept, il s'appréta pour faire son exécution, pour laquelle mieux faciliter, il choisit quarante à cinquante Soldats résolus, pour couper la gorge à ceux de la garde, lesquels il vêtit en Païsans, portant sur leurs têtes plusieurs fardeaux, ayant dessous leurs casques l'escopette & la dague. Finalement, tout étant préparé pour cette entreprise, il marcha vers Amiens, qui n'est qu'à demi-journée de Dourlans, avec cinq mille hommes de pied, & six à sept cens chevaux; puis après avoir posé ses embuscades près d'un chauffour qui avoisinoit la Ville, sur les huit heures du matin, le Mardi onzième jour de Mars, il envoya lesdits Soldats accoutrés en Païsans vers la porte, avec un chariot (4), lequel étant parvenu dessous la grille, un de ces bons

(1) Voyez l'Histoire de la Ville d'Amiens par le Pere Daïre, Religieux Céselin, imprimée en 1757, in-4°. tome I, chap. IX, pag. 347 & suiv. & tout le chapitre précédent, qui contient un Journal de ce qui s'est passé à Amiens durant la Ligue, depuis 1577 jusqu'à la fin de 1596.

(2) C'est Dom Ferdinand Tello de Portocarero, Gouverneur de Dourlans, pour l'Espagne. On le trouve aussi nommé Hernand Teillo-Porto-Carero.

(3) Le Pere le Long, dans sa Bibliothèque des Historiens de France, cite cinq Relations du Siege & de la Prise d'Amiens, pag. 434. Voyez aussi l'Histoire de M. de Thou, livre 118, année 1597: La Relation qui est dans le Tome I de la nouvelle Histoire d'Amiens, est très détaillée.

(4) Ce chariot étoit chargé de pieux que couvroit une grande quantité de foin & de paille.

1527.

PRISE
D'AMIENS.

Païsans, coupa d'un couteau les traits des chevaux, afin que le chariot demeurât en cette place. Au même instant, les autres se jetterent sur le corps de garde, duquel ils se firent Maîtres; & aussi-tôt donnant signal à l'embuscade, la porte fut saisie de ces Soldats (1), lesquels commencerent à entrer en foule tant à pied qu'à cheval, tirant droit à la place. La résistance que firent les Bourgeois ne fut grande; se voyant surpris, par faute de bonne garde. Le Comte de Saint Paul (2) qui étoit dans la Ville, entendant le tumulte, se jeta hors Amiens par une autre porte, s'enfuit à Corbie (3) avec autres. La Ville ne fut pillée, mais les Bourgeois composerent avec les Capitaines & Soldats, lesquels occuperent au même instant toutes les Fortereses de la Ville, & firent l'Arsenal, où fut trouvée grande quantité de grosses & moyennes pieces d'artillerie, avec huit cens caques de poudre, balles & autres munitions, que le Roi y avoit envoyées. Ceux de la Ville étoient les uns à l'Eglise, & la plupart des Citoïens dormoient encore à la François, comme on dit communément, & les autres Artisans, qui étoient en leurs boutiques, entendant le timbre du Belfroi (4) sonner à l'ordinaire, cuidoient que ce fût quelque Cavallerie François qui passât près la Ville. Mais tôt après, voyant les Espagnols & Wallons marcher les rues avec les écharpes rouges en bon ordre, équipage & résolution de vaincre ou mourir, chacun commence à penser pour soi, & se sauver à la fuite, les uns se retirans en leurs maisons, & ferrans boutiques, les autres se jettans hors la Ville par autres portes. Au reste, la proie trouvée en cette Ville, surpasse l'estimation qu'on en sauroit faire, d'autant que c'est un lieu où arrivoient les Marchands de tous endroits, tant de France, que du Pais-Bas; & ce, pour la situation comode de la Ville, & aussi pour l'opportunité de la riviere de Somme, laquelle, moyennant la grace de Dieu, servira désormais de borne au Pais d'Artois, comme elle a fait passé cent fix vingt ans ou environ, du temps du bon Duc Philippe de Bourgogne.

On ne sauroit dire laquelle fut plus grande, ou la joie des Espagnols, pour une si haute & aisée conquête, ou la tristesse des François en la perte d'une Place si importante. Le Roi qui

(1) C'étoit la porte de Montrecu.

(2) François d'Orléans, Comte de saint Pol, Gouverneur de la Province.

(3) Par la porte de Noyon. Le Comte

laila sa femme dans la Ville; mais Hernand la lui renvoia peu de jours après avec ses équipages.

(4) Du Belfroy.

pensoit

pensoit lors à autre chose, appréhendant la conséquence d'une nouvelle si étrange, & de laquelle il avoit eu appréhension, résolut d'employer tous moïens au recouvrement de cette Ville-là. Pour cet effet, en peu de jours ses troupes marcherent pour l'investir. Hernantello ne (1) pouvant digerer une si bonne fortune, se pourvut assez soigneusement à ce qu'il falloit, & licenziant ses Soldats à fourrager les misérables Habitans, lesquels mirent la plupart à chemise, se vit investi plutôt qu'il ne pensoit. Il fit maints efforts; mais enfin il y perdit la vie (2), & toute cette conquête fut tournée en confusion aux conquérans, comme chacun fait. De quoi l'histoire de notre temps aura à représenter les circonstances.

1597.

Avertissement.

TANDIS que l'on se remuoit ainsi en Picardie, la guerre s'entreprenoit contre la Savoie: en voici le récit.

S O M M A I R E R É C I T

Des progrès de l'Armée du Roi en Savoie, & de la prise des Places, & Victoires obtenues en icelles (3).

IL n'y a rien qui rende les armes plus heureuses, & les effets d'icelles plus favorisés de Dieu, que la justice de leur cause: pour ce, prospèrent en Savoie les armes des François, & sont favorisées de Dieu les entreprises de ceux qui y commandent, comme l'expérience le témoigne, & les heureux succès d'icelles en font foi; ainsi qu'il apperra par le présent & sommaire récit, dressé sur les avis qui en ont été donnés par personnes de foi, & dignes de croire. L'armée donc du Roi, commandée par Monsieur Desdiguieres (4) Lieutenant Général pour Sa

(1) Dom Ferdinand Tello de Portocarrero.

(2) Il fut tué le 3 ou 4 Septembre 1597 d'un coup de mousquet, lâché par un des Soldats François, qui sans rien distinguer, tira, sous l'ombre d'un Corps qu'il appercevoit sur le rempart à travers d'une toile tendue, ou à travers les gabions d'une batterie. Il fut enterré le même jour dans la

Cathédrale, & la Messe fut chantée par l'Archidiacre de Ponthieu.

(3) Cet Ecrit a paru séparément à Paris, chez Duchesne 1597 in-8°. Voyez M. de Thou, au commencement du Livre 119 de son Histoire.

(4) De Lesdiguieres. On a cependant déjà remarqué que c'est par abus qu'on l'appelle

1597.
PROGRES
DU ROI EN
SAVOIE.

Majesté en icelle, partit de la Ville de Grenoble, siege du Parlement de Dauphiné, & voisine de la Savoie, au commencement du mois de Juillet dernier, mille cinq cens nonante-sept, composée de quatre à cinq mille hommes de pied, & de cinq à six cens chevaux, & s'achemina vers la Morienne, pais des dépendances & appartenances du Duché de Savoie, grand chemin de Piémont & d'Italie : laquelle après avoir (non sans grand travail) surmonté les difficultés des chemins, & précipices des montagnes & rochers, enfin gagna le dessus de la montagne, où elle trouva un corps de garde de cinq cens hommes, barriqués à l'avantage, lequel nonobstant tout le précédent travail, fut assailli vivement, & si furieusement, que ne pouvant l'ennemi soutenir l'effort des François, fut contraint de quitter la place. Dont aussitôt l'armée se rendit à Saint Jean de Morienne⁽¹⁾, principale Ville dudit Pais, & en même temps se saisit de toute ladite Vallée, jusqu'au mont Senis⁽²⁾, & donna la chasse au Comte de Salines⁽³⁾, qui y commandoit pour le Duc de Savoie, lequel après avoir quitté le Château de Saint Michel, & abandonné quelques Villages près de là où il s'étoit barriqué, & étant rendu quelque peu de combat, se retira par le mont Senis en Piémont, si à la hâte, que la plupart de ses Soldats laissèrent leurs armes par les chemins, comme aussi quantité de munitions de guerre, qui demeurèrent à la dévotion des poursuivans. Ainsi Monsieur Desdiguieres se rendit Maître paisible de toute la Morienne, fortifia Saint Jean, & le Château Saint Michel, & se saisit de tous les Forts qui pouvoient servir pour la sûreté dudit Pais. Peu après le Duc de Savoie passa deçà les Monts, par le Val d'Oste⁽⁴⁾, avec trois mille Italiens, & bon nombre de Cavalerie, (chemin que tint Jules César, pour empêcher le passage aux Suisses) & se rendit vers Chamberi, & en la Tarantaise, où étoit son armée, composée de six mille hommes de pied, & huit cens chevaux, commandés par le Comte Martinangues⁽⁵⁾. Nonobstant ce, l'Armée du Roi ne laissa de poursuivre ses conquêtes, se saisit d'Aiguebelle, Place fort commode pour les vivres & fourrages, & qui

de Lesdiguières, & qu'étant Seigneur d'une Terre appelée les Diguieres, il seroit plus convenable de l'appeler des Diguieres.

(1) Saint-Jean de Maurienne, Capitale de la Province; il y a un siege Episcopal.

(2) Mont-Cenis.

(3) M. de Thou dit que c'étoit le Comte

Martinengo, qui étoit Gouverneur de la Province pour le Duc de Savoie. Il est vrai que les Habitans furent secourus par le Comte de Salinas.

(4) Le Val d'Aoste.

(5) Le Comte de Martinengo.

fermoit le passage de Savoie en la Morienne. De-là, pour rendre les chemins plus assurés de Grenoble en l'armée, & pour avoir les commodités des vivres & munitions de guerre, & autres requises en une armée, qui se pouvoient tirer du Dauphiné, Monsieur Desdiguieres partit le seizeieme de Juillet, avec bon nombre de Cavalerie, & les Régimens d'Oriac (1), & de Fonte-couverte, tant pour aller à la Rochette, Bourg & Château où il arriva ce jour même, que pour joindre son artillerie, & les sieurs de Crotes, de Rival, & de Velouzes. Sur le soir, il fit donner au Bourg de ladite Rochette, qui fut aussi-tôt emporté, & l'Ennemi contraint de se retirer au Château, qui le lendemain, à la vue du canon, se rendit vie sauve; les Soldats furent conduits ce même jour en lieu de sûreté. Le dix-huitieme dudit mois, on ne fut occupé à autre chose, qu'à dresser le chemin pour le canon. Le vingt l'Armée s'achemina vers Chamoux, & en chemin se saisit du Château de Villars-Sallet, maison des Comtes de Montmajour; elle arriva à Chamoux sur le midi. De-là, la Cavalerie prit le chemin du côté de Chamouffet, tant pour investir ledit Chamouffet, que pour voir la contenance des Ennemis qui étoient logés près de-là à Miolans, & à Saint Pierre d'Albigni, qui est vis-à-vis dudit Chamouffet. Là, Monsieur Desdiguieres eut avis que le Duc de Savoie faisoit un Fort sur l'Isere, de l'autre côté de la riviere, pour faciliter & assurer le passage d'icelle à son armée, & pour prendre logis audit Chamouffet, lieu fort avantageux pour lui, & qui eut grandement incommodé l'armée du Roi, & le passage du Dauphiné à icelle. Ce Fort avoit été dressé en forme triangulaire, sur le bord de la riviere, & à force de pionniers, mis en défense, & relevé de la hauteur d'une pique en une nuit. Le Seigneur Desdiguieres l'ayant reconnu, mit le fait en délibération, & suivant la conclusion & avis du Conseil (qui étoit près de lui) se résolut de l'attaquer par deux côtés, & à l'instant fit avancer deux mille Arquebusiers, commandés par Monsieur de Crequi, avec un canon, duquel furent tirés six ou sept coups, & tout aussi-tôt l'Infanterie, soutenue de la Cavalerie, donna dedans si vivement, & si furieusement, que ledit Fort fut emporté, quelque résistance que fit l'Ennemi, qui étoit en nombre de six cens Soldats, choisis sur toute l'armée du Duc de Savoie, accompagnés de plusieurs Gentilshommes de sa Cour, & nonobstant quatre bâtarde, logées de l'autre côté de la riviere, qui tiroient

1597.
PROGRES
DU ROI EN
SAVOIE.

(1) D'Auriac.

1597.

PROGRES
DU ROI EN
SAVOIE.

incessamment du long des flancs dudit Fort. Mondit Sieur Desdiguieres le fit forcer par la pointe , où le canon avoit fait ouverture. En cette prise , l'Ennemi y perdit plus de quatre cens hommes , tant tués , que noyés , & plusieurs Gentilshommes de sa Cour à sa vue , lui étant avec son armée de l'autre côté de la riviere , le Baron de Chauvirieu (1) Comtois , y fut tué , & le Colonel Just (2) fait prisonnier ; la nuit suivante le Fort démoli , & le Château de Chamouffet quant & quant rendu. Le lendemain , l'armée du Roi s'achemina avec le canon à Aiguebelle , pour achever le siege de la Tour de la Chabonniere , Place forte d'affiete , & qui couvre Aiguebelle , où il y avoit trois Compagnies : laquelle se rendit , après quelques volées de canon , par composition , y aiant été tué le Chef qui commandoit , & dix Capitaines au premier abord. L'on tient que ladite Place se rendra aussi forte que le Château de Montmelian. Dès-lors , M. Desdiguieres donna ordre de la mettre en meilleur état qu'elle n'étoit , & cependant pour ne perdre temps , alla assieger le Château de l'Eguille , Place non moins forte d'affiete , que de fortification , étant posée sur la croupe d'une montagne , qui rend d'un côté l'avenue inaccessible , & de l'autre côté aiant un double fossé , avec un rempart fort épais entre deux ; néanmoins après y avoir été tiré deux cens coups de canon , la Place fut emportée : l'on tient qu'avec peu , elle se peut fortifier pour endurer six mille coups de canon. Cette prise a assuré à Sa Majesté toute la Morienne , & tout ce qui est de là l'Isere , depuis le mont Senis jusqu'à Montmelian. Cependant le Duc de Savoie étant renforcé de deux mille cinq cens Suisses , & autant de Néapolitains & Espagnols , se vint loger autour de Montmelian ; dequoi Monsieur Desdiguieres averti , & aiant eu avis que ledit Duc ainsi fortifié , faisoit état de le venir voir , pour lui accourcir son chemin , fit marcher l'armée celle part , & se vint loger aux Molettes , à demi-lieue Françoisse du susdit Montmelian , la riviere de l'Isere entre deux. Peu après le Duc de Savoie fit passer ladite riviere de l'Isere à son armée , sur un pont de bateaux qu'il avoit fait dresser près celui de Montmelian , & se vint loger à Sainte Helene , qui est vis-à-vis des Molettes , lieux un peu élevés , & non distans l'un de l'autre plus d'une canonade , un grand pré & un petit marais entre deux. Le jour se passa en escarmouches. Le lendemain , le Duc de Savoie fit paroître toute son armée , qui étoit de quinze mille hommes de pied , & quinze cens chevaux en ba-

(1) Le Baron de Chauvirey, Francomtois.

(2) Piémontois.

1597.

PROGRES
DU ROI DE
SAVOIE.

taille, dans un grand pré, au-devant du coteau où il étoit logé, & mondit Sieur Desdiguieres en fit le semblant de son côté, l'escarmouche s'attaqua fort chaude, qui dura cinq heures, où demurerent de l'Ennemi environ cinq cens, tant morts que blessés, & de ceux du Roi environ quarante de morts, & soixante de blessés, & n'eut été un fossé qui se trouva entre deux, de largeur de six pieds, & fort profond, & plein d'eau, le combat eut été beaucoup plus général, & plus grand; voilà ce qui se passa jusqu'au douzième d'Août. Le quatorzième, le Duc de Savoie (pensant forcer l'armée du Roi) fit couler dès les huit heures du matin, trois mille Arquebusiers derriere un grand bois, tout près des retranchemens de l'armée du Roi, & d'un autre côté logea ses Suisses, avec un autre gros d'Infanterie dans un pré; quand tout fut ainsi logé, & sa Cavalerie où il étoit dans un vallon, il fit tirer sur les deux heures un coup de canon, & à l'instant de tous côtés s'attaqua l'escarmouche du tout grande, laquelle fut bien reçue; car la Cavalerie & Infanterie Françoisse, s'étoit à ce bien résolue & apprêtée; la Cavalerie soutint toujours l'Infanterie, sans que les canonades en fissent branler aucuns pour déloger, combien qu'elles tirassent incessamment. L'Ennemi y laissa sur la place plus de douze cens hommes, tant morts, que blessés; c'étoit une entreprise où il y avoit plus de passion & de rage que de conseil. Ils y furent tirés plus de cinquante mille arquebusades, on ne voioit que morts & sang par la campagne, l'attaque dura cinq heures. Outre plus, sur les six heures du soir, le Colonel Ambroise (1), avec cinq cens Espagnols naturels, traversa les marais pour forcer un corps de garde qui étoit de ce côté-là: mais au bruit y accoururent Monsieur de la Beaume, & Monsieur du Pouet, avec leurs escadrons qui les chargerent si rudement, qu'ils en firent demeurer cent cinquante sur la place, & prirent plusieurs prisonniers, le reste se sauva sans armes par les marais; cela fut fait le Jeudi quatorzième d'Août. Le Samedi seizième dudit mois, le Duc de Savoie quitta le champ de bataille, & sur l'aube du jour se retira par de-là la riviere, quitta son logis, & passa vers Montmelian, & de-là s'en alla loger aux Barraux, à l'entrée de la Vallée de Grivaudan (2), qui va répondre à Grenoble. Pendant le peu de séjour que firent les armées aux Mollettes, & à Sainte Helene, il y eut plusieurs défits, mais point de combat; car quand ce venoit au fait, l'Ennemi ne compa-

(1) Ambrosio.

(2) C'est Grivaudan.

1597.
PROGRES
DU ROI EN
SAVOIE.

roissoit point, s'excusant sur le commandement de son Général. L'armée du Duc s'étant logée aux Barraux, celle du Roi vint prendre logis de l'autre côté de la rivière, en un lieu appelé le Pont-Charra, à demi-lieue de celle de l'Ennemi, la rivière de l'Isere entre deux. Depuis sont venues deux choses mémorables, & fort préjudiciables au Duc de Savoie; l'une, que la Duchesse de Savoie avoit envoyé nombre de Soldats, tant des garnisons, que de la Milice de Piémont, en la Vallée de Pragelas, pour entrer de ce côté-là en Briançonnois, & fermer le passage d'Echilles, en cas qu'il fût assiégé, elle y fit perte de quatorze cens hommes, partie tués, partie noyés, & partie précipités des rochers. L'autre échec plus grand beaucoup, & plus remarquable; c'est que le huit de Septembre, les Seigneurs de la Baume (1), & de Saint Just (2), par le commandement de Monsieur Desdiguieres, (qui ne laisse perdre aucune occasion) partirent après minuit de l'armée, avec deux cens Maîtres, & cent Carabins, & s'écoulerent au long de l'Isere environ demi-lieue, où ils passerent deux heures devant le jour, dedans une Ile qui étoit au milieu de la rivière, non sans grande difficulté & danger, l'eau leur passant jusques par dessus les selles des chevaux, & là se mirent en embuscade. Sur l'aube du jour, passerent à leur vue neuf Cornettes de la Cavalerie ennemie, faisant en nombre cinq cens Maîtres bien couverts en deux troupes, qui alloient à la guerre vers Grenoble, commandées par Dom Cencho de Salines (3), Général de la Cavalerie légère du Duc de Savoie; icelles aiant outre passé environ demi-lieue, le Seigneur de la Baume sort de son embuscade, & traverse un autre bras de l'Isere, qu'il falloit encore passer pour aller à eux, où l'eau ne venoit que jusqu'aux selles des chevaux, & gagna la plaine à la vue du gros de l'armée ennemie, enfile après Salines, lequel, une petite heure après, il rencontre au-dessous de la Frette. Le Seigneur de la Baume avoit dressé ses troupes en cette sorte, ses avant-coureurs étoient conduits par le Sieur de Saint Just, neveu de Monsieur Desdiguieres, qui marchoit devant, avec quarante Maîtres, & dix Carabins à main droite, autant à gauche; il étoit suivi du Seigneur Daramont, avec vingt Maîtres; Monsieur de la Baume étoit à leur queue, avec quatre-vingt Maîtres, vingt Carabins à main droite, & autant

(1) Antoine de la Baume, d'Aurun.

(2) M. de Thou le nomme Saint Jours.

(3) C'est Sancho de Salinas.

à gauche. Tout aussi-tôt qu'ils furent proches de l'Ennemi, le Seigneur de Saint Just fut commandé de charger vivement les premieres troupes, auxquelles commandoit Salines, ce qu'il fit bravement, & à l'instant fut secondé par le Seigneur de la Baume, si ferme, qu'elles furent aussi-tôt défaites; de-là ils chargerent l'autre troupe, commandée par Dom Evangéliste, qui ne rendit pas tant de combat que la premiere. Plus de deux cens demurerent sur la place, qui ne furent ni fouillés, ni désarmés: car le Seigneur de la Baume avoit fait commandement à ses troupes, de ne descendre de cheval, sur peine de la vie, & n'avoient mené aucuns valets. Plus de cent ont été faits Prisonniers, deux cens chevaux de service pris, & plusieurs tués, pour terrasser les Maîtres. Tous les Chefs desdites neuf Compagnies y sont demeurés morts, ou prisonniers. Dom Salines leur Général a été fait prisonnier, comme aussi Dom Parmenion, Dom Jean Toc (1), le Comte de Gatinari, le Lieutenant de Salines. Sont morts sur la place, Dom Jean de Sequano, Premier Capitaine de la Cavalerie, le Seigneur Evangéliste, Dom Rario (2), Dom Probio, Capitaines de Cavalerie. La défaite a été grande de l'Ennemi. Du côté des François, la perte a été comme nulle: car ils n'y sont point demeurés plus de six hommes. Monsieur Desdiguieres a envoyé les principaux Prisonniers en sa maison de Pimore, pour être bien traités. L'armée du Duc de Savoie est encore logée aux Barraux, comme a été dit, auquel lieu fait faire un Fort à bastillons, pour couvrir son Païs, & l'armée du Roi vis-à-vis le Pont-Charra, la riviere de l'Isere entre deux. La plus grande guerre que fasse le Duc de Savoie, c'est à coups de canon: toutefois en cinq cens coups, ils n'ont pas tué trois hommes; on tient que son Fort étant parachevé, il changera de logis, pour être court de vivres & de fourrages. Dieu veuille toujours féliciter les armes des François, au bien & soulagement de cet Etat, & à son honneur & gloire. *Amen.*

1597.
PROGRES
DU ROI EN
SAVOIE.

(1) Dom Jean Tocco, beau-frere de Sancho de Salinas.

(2) Dom Rario.



Avertissement.

ON se battoit aussi en Bretagne, témoin le récit suivant.

D I S C O U R S

De la défaite du sieur de Saint-Laurens (1), Lieutenant du Duc de Mercœur, par M. le Maréchal de Brissac, Lieutenant Général pour le Roi en Bretagne.

LA cherté & disette des vivres, qui s'est rencontrée en cette Province de Bretagne ès mois d'Avril, Mai & Juin derniers, fit prendre résolution à M. le Maréchal de Brissac, dès le commencement de ce mois de Juillet, de séparer quelques troupes qu'il avoit assemblées pour conserver des Paroisses barricadées d'autour de Rennes, que les Ennemis vouloient saccager, dont ledit sieur de Saint Laurens, qui commande à l'Armée de Monsieur de Mercœur, en son absence, étant averti de l'arrivée dudit sieur de Mercœur à Châteaubriand, se résolut d'en tailler, comme en passant, une partie en pieces, & en porter lui même les nouvelles audit sieur de Mercœur; & pour s'en rendre le moïen le plus facile, prit sa Compagnie de Cavalerie, qui est l'une des plus fortes qu'aient les Ennemis en ce Pais, celle des sieurs de Toullot, la Vallée, Plumaudan, Sanfoucy, Champgaillard & celle de Fondebon, commandée par le sieur de Laubetierre son fils, avec le Régiment du sieur de Tremereuc & quarante Arquebusiers de chacune des Compagnies de la Garnison de Dinan; & s'acheminèrent dès le Vendredi dix-huitieme de ce mois à Infandit, près Montfort, d'où il donna le rendez-vous au sieur de Camore, Commandant dans la Maison du Bois de la Roche, pour le joindre le lendemain, avec ce qu'il pourroit de gens de guerre, tant de cheval que de pied. Sur son chemin aiant rencontré quelque Cavalerie & Infanterie de cette part, il se veut acheminer à Messac, tant pour la facilité de son passage sur la Riviere de Vilaine, qui lui étoit malaisé ailleurs, que pour l'occasion de la dé-

(1) Jean d'Avangour de Saint-Laurent, Gouverneur de Dinan.

faite qu'il s'étoit proposée ; mais s'étant avancé à demi-lieue dudit Messac , où étoient logés les sieurs de la Tremblaye (1) de la Troche , de la Courbe , de Beaumont , avec quelques forces ; & su sur l'avis que Monsieur le Maréchal leur avoit déjà donné de son acheminement vers eux , par le commandement qu'ils avoient , non-seulement de se bien défendre s'il les approchoit , ains de les attaquer quelque part qu'il fût. Ils y étoient très disposés ; ils se retirèrent le Samedi au soir à Maure , qui est un Bourg , distant de trois lieues dudit Messac , & de sept de Rennes , d'où ledit sieur de la Tremblaye averti envoie six Arquebusiers à cheval , pour lui en rapporter plus d'éclaircissement. Mais de hazard ils furent rencontrés par huit saluades , qui en prirent cinq. Le sixieme s'étant sauvé ne manqua de bien avertir ledit sieur de la Tremblaye , & des forces dudit Saint Laurens , qui montoient à quatre-vingt ou cent chevaux & quatre ou cinq cens hommes de pied , & son logement audit Maure. Sur quoi aiant fait assembler lesdits sieurs de la Troche , de Teny , de Beaumont , de la Courbe , de la Pommeraye & quelques autres , il fut résolu , suivant le commandement redoublé par ledit sieur Maréchal , d'aller attaquer ledit sieur de Saint Laurens. Et pour cet effet , partirent sur les dix heures du soir , & arriverent audit Maure le Dimanche vingtième à quatre heures du matin ; d'où ils trouverent déjà ledit Sieur de Saint Laurens avec ses troupes délogé , & eurent avis qu'il prenoit le chemin du Bois de la Roche ; mais qu'il étoit encore fort peu éloigné , tellement qu'au même ordre qu'ils s'étoient mis pour les attaquer dans le Bourg , ils le suivirent par la campagne , afin de ne perdre point temps , & ainsi s'avancerent si bien qu'à deux ou trois cens pas de-là , ils apperçurent les plus tardifs des Ennemis , qui étoit de Tremereuc , ordonné pour faire la retraite ; sur lesquels les plus hâtifs des nôtres commencerent à tirer arquebusades , & eux à se ranger à leur gros , qui se retira en bon ordre plus d'une lieue & demie ; non toutesfois si bien qu'il n'en demeura plus de cinquante ou soixante par les chemins , entre lesquels fut le Capitaine Hil. Mais enfin si pressés qu'ils n'en pouvoient plus , ils tournerent tête , prirent leur place d'arrivée aussi avantageuse en un champ bien fossioié , rendirent quelque peu de combat , où fut pris ledit sieur de Tremereuc , frere dudit sieur de Saint Laurens , les Capitaines Pommeraye de Dinan & la Vieux-Ville

1597.

DÉFAITE
DU SR. DE S.
LAURENS.

(1) La Grefille de la Tremblaye.

1597.

DÉFAITE
DU SR. DE S.
LAURENT.

tués sur la place, avec plus de cent cinquante Soldats & quelques membres de Compagnies ; le reste mis en route & presque assommé par les Païsans, fors ledit sieur de Saint Laurents, qui avec sa Cavalerie fit un peu de ferme. Mais ses gens voyant les arquebusades pleuvoir si menu sur lui, & le sieur de la Tremblaye s'avancer avec ce peu de Cavalerie qu'il avoit, il se retira aussi-tôt, & est encore incertain si en la retraite, il y est demeuré. Après cet effet, lesdites troupes, conduites par ledit sieur de la Tremblaye & de la Troche, se sont allés loger audit Maure, tant pour reconnoître les prisonniers, que pour faire en s'en retournant compter tous les morts, dont vous aurez puis après plus de lumiere ; ceci aiant été rapporté à la hâte par le sieur de la Pommeraye, premier Capitaine du Régiment dudit sieur de la Troche.

Avertissement.

LE Roi d'Espagne entreprenant aussi du côté de Champagne, afin de tailler de tous côtés de la besogne aux François. Le Discours ci-ajouté découvrira ce que c'est.

DISCOURS VÉRITABLE

De la Défaite des Bourguignons à Ville-Franche, Ville frontiere de la Province de Champagne, sur la Riviere de Meuse (1), la nuit du Dimanche au Lundi quatrieme jour d'Août 1597.

C'EST de tous côtés que la haine du Roi d'Espagne & de son Conseil contre la France se découvre, ou plutôt l'envie qu'il a d'en jouir, comme de la plus belle piece de l'Europe. Mais Dieu, qui l'a gardée jusqu'à cette heure, la préservera encore, par sa bonté, voire la restaurera en son ancienne splendeur. Il nous le fait espérer par plusieurs effets en divers endroits, comme de ce qui est nouvellement advenu en la Ville de Ville-Franche, petite Ville sur la Riviere de Meuse, entre Aste

(1) A sept lieues de Sedan, entre Stenay & Dun.

nay (1) & Dun, Villes appartenantes à Monsieur de Lorraine à sept petites lieues de Sedan. Cette Ville est fort petite, qui a été bâtie par le Roi François premier, composée seulement de quatre bastions en quarré, comme pour être plutôt un Corps-de-Garde, que non pas une Ville, à l'encontre des courses des mêmes Bourguignons sur la Province de Champagne. Elle a été prise par le Duc de Lorraine pendant ces dernières émo-
 tions, & depuis remise par composition & accord en l'obéis-
 sance de Sa Majesté. En icelle commande à présent le sieur de Tremeler, Gentilhomme du Pais, duquel la valeur & fidélité sont fort renommées par les services qu'il a faits à Sa Ma-
 jesté pendant ces guerres, même en la suite de feu Mon-
 sieur le Duc de Nevers. Sa Garnison est de trois Compagnies de gens de pied & d'une de Gensdarmes. Les Bourguignons, (l'on appelle ainsi tous les Sujets du Roi d'Espagne, voisins de cette Frontière, même ceux du Duché de Luxembourg) qui desi-
 rent il y a longtemps avoir un pied dans la province de Champa-
 gne, sur laquelle ils font courses ordinaires, dressent tous leurs desseins sur les Villes sises sur la Riviere de Meuse, comme Mezieres, Sedan, Mouson, Villefranche, où bien Rocroy & Maubert-Fontaine, qui n'en sont gueres loin. Ils n'en ont pu venir à bout jusqu'ici, par la diligence & fidélité des Gouverneurs. Voyant donc que leur prudence & valeur étoient défectueu-
 ses, ils s'effaient de venir aux trahisons, lesquelles aussi-bien re-
 tombent sur leur tête. Depuis quelque temps ils ont jetté leur œil sur Villefranche, comme fort propre à leur passage & en-
 trée dans la Province. Et à cet effet, se sont adressés à quel-
 ques Soldats de la Garnison, avec promesses dignes d'Espa-
 gnols de les faire riches à jamais, s'ils vouloient livrer la Ville. Ces Soldats ne les rejettant pas du premier coup, ains les en-
 tretenant, communiquerent ce secret audit sieur de Tremeler, Gouverneur, lequel ayant bien pensé à cette affaire & au bon effet qui en pourroit réussir pour le service du Roi pendant cet important siege d'Amiens, même en ayant eu avis des Gou-
 verneurs des Places voisines, se résout à une belle entreprise, qui fut de commander auxdits Soldats de passer outre, & en-
 trer plus à découvert en paroles avec le Capitaine Gaucher, qui étoit celui de la part des Bourguignons qui les recher-
 choit. Ce Gaucher est un Soldat de Fortune qu'on appelle, parvenu toutesfois à quelque réputation par les armes, de-

1597.

DÉFAITE
DES BOUR-
GUIGNONS.

(1) Stenay.

1597.

DÉFAITE
DES BOUR-
GUIGNONS.

puis dix ans, & à présent est au service du Roi d'Espagne, combien qu'il soit François ou Lorrain. Suivant ce commandement & avis du sieur de Tremolet, ces Soldats parlent au Gaucher, s'accordent avec lui du temps, heure, moïens de de lui livrer la Ville de Villefranche, touchent argent, selon leur composition, avec espérance de plus; jour est pris pour l'exécution au troisieme du mois d'Août, la nuit du Dimanche au Lundi. Le sieur de Tremolet, embarqué en cette entreprise pleine de hasardeux Ennemis, ne dort pas, recherche prudemment & secretement les Gouverneurs des Places voisines, pour lui prêter leurs hommes & moïens nécessaires, non-seulement pour sa conservation, mais pour repousser & défaire les Ennemis. Les sieurs Comte de Grandpré (1), Rumefnil (2), d'Estiveaux (3), Gouverneurs de Mouzon, Maubert & Sedan, lui accordent fort volontiers la demande; qui prête sa personne, qui ses hommes & moïens. Le sieur de Rumefnil, vieil & âgé, néanmoins encore vert & vaillant Gentilhomme, prend la charge de conduire les troupes ramassées des Garnisons. Et à point & jour nommés, s'approchant à Sedan, part sur le soir du Dimanche, troisieme Août & tire à Villefranche, jette dedans la Ville des gens de pied jusqu'au nombre requis par le sieur de Tremolet & qu'il jugeoit nécessaire. Avec le surplus de gens de pied & la Cavalerie, il s'embusque à demie lieue de Villefranche, là où d'autre côté tiroit Gaucher & ses troupes pour exécuter son entreprise. Le signal devoit être au Gaucher, pour entrer après les premiers des siens, un coup de canon, & à Monsieur de Rumefnil, même pour sortir de son embuscade, l'heure venue, chacun se prépare & emploie; Gaucher, à faire descendre de cheval toutes ses troupes à un demi-quart de lieue de Villefranche, & les conduire jusques dans le fossé, & par l'adresse desdits Soldats dans la Ville; le sieur de Rumefnil, à donner à propos par-derrriere en même temps que le jeu se commenceroit en la Ville. Ce qui fut dit, fut fait. Le signal donné on vient aux prises, les plus avancés dans la Ville & au fossé sont tous mis au fil de l'épée, ou fracassés par les instrumens à feu ou noïés dans le fossé. Gaucher, qui se hâtoit pour suivre ceux qui étoient entrés dans la Ville, est tout étonné que

(1) Claude de Joyeuse, Comte de Grandpré, Gouverneur de Mouzon.

(2) Louis de Mailly de Rumefnil, Gou-

verneur de Maubert-Fontaine.

(3) D'Estiveaux, Gouverneur de Sedan.

lui & les siens sont chargés à toute reste par le sieur de Rumefnil ; n'eut été qu'on lui menoit son cheval en main après lui, soit par sa prudence ou par son bonheur, il y fut aussi demeuré. Mais il le gagna & se sauva à la fuite. Il en est demeuré trois cens morts sur la place, & six vingt prisonniers. Tous les Chefs & Capitaines (fors ledit Gaucher) y sont aussi demeurés, tous leurs chevaux furent pris par ledit sieur de Rumefnil ; & de cinq à six cens hommes qui étoient venus avec le Gaucher, il ne s'en est pas sauvé cinquante à la faveur de la nuit.

Avertissement.

TANDIS que la France étoit en armes & que les Soldats marchôient à la guerre en Picardie, pour chasser l'Espagnol dehors d'Amiens, la Cour de Parlement à Paris, sachant très bien que les Jésuites étoient une autre forte de Soldats Espagnols, qu'il falloit dénicher du Roïaume, si on vouloit y voir florir la paix, & les desseins de l'Espagne anéantis, procéda de sa part ainsi qu'il s'ensuit.

A R R E S T

DE LA COUR DE PARLEMENT,

Portant défenses à toutes personnes de recevoir aucuns Jésuites, pour tenir Ecoles publiques ou privées, ou autrement sous prétexte d'abjuration par eux faite de leur profession (1).

SUR la remontrance faite par le Procureur Général du Roi, qu'il a été averti qu'aucuns de ceux qui par ci-devant ont été de la Compagnie, surnommée du nom de Jesus, tant au Collège de Clermont, en cette Ville de Paris, qu'en autres lieux de ce Roïaume, retournent en plusieurs Villes, même aux limitrophes, auxquelles ils sont reçus pour y dresser Ecoles & faire prédications, sous couleur de ce qu'ils disent avoir abjuré la profession de leur prétendu Ordre & Secte d'icelle Compagnie ; en quoi y a du péril que la jeunesse ne soit cor-

(1) Voyez l'Histoire de M. de Thou, Livre 119, & le tome VI de l'Histoire de l'Université de Paris, par du Boulay.

1597.

ARREST DU
PARLEMENT.

rompue par blandices & alléchemens de mauvaises doctrines ; & le Peuple circonvenu par fausses prédications. Ce qui étant souffert, l'Arrêt de la Cour, du vingt-neuvieme Décembre 1594, seroit rendu illusoire ; requerroit partant défenses être faites à toutes personnes, Corps, Communautés Officiers & Particuliers, de quelque qualité & condition qu'ils soient, de recevoir ni souffrir être reçus aucuns desdits eux disans de ladite Compagnie du nom de Jesus, sous prétexte de quelqu'abjuration qu'ils aient faite ou puissent faire, soit pour tenir Ecoles publiques ou privées, ou prêcher aux Eglises, ou pour quelque autre occasion que ce soit, à peine contre ceux qui les auront reçus, recevront, souffriront, d'être déclarés atteints & convaincus du crime de leze-Majesté, & pour leur regard, sous les peines portées par ledit Arrêt. La matiere mise en délibération, ladite Cour a ordonné & ordonne que ledit Arrêt du vingt-neuvieme Décembre 1594 sera exécuté selon sa forme & teneur ; & en conséquence de ce, a fait & fait inhibition & défenses à toutes personnes, Corps & Communautés de Villes, Officiers & Particuliers, de quelque qualité & condition qu'ils soient, recevoir ni souffrir être reçus aucuns des Prêtres ou ou Ecoliers, eux disant de la Société du nom de Jesus, encore que lesdits Prêtres ou Ecoliers aient abjuré & renoncé au vœu de profession par eux faite, pour tenir Ecoles publiques ou privées, ou autrement pour quelque occasion que ce soit, à peine contre ceux qui contreviendront, d'être déclarés atteints & convaincus du crime de leze-Majesté. A enjoint & enjoint aux Baillifs, Sénéchaux ou leurs Lieutenans faire exécuter le présent Arrêt ; aux Gouverneurs des Villes, y tenir la main ; & aux Substituts dudit Procureur Général, en faire les diligences & certifier la Cour dans quinzaine, à peine d'en répondre en leurs propres & privés noms. Fait en Parlement le vingtunieme jour d'Août, l'an 1597.

Signé, BODIN

Avertissement.

POUR venir au siege d'Amiens, Hernantello & les siens y firent brave résistance ; & du commencement en quelques fortes endommagerent fort les Assiégeans. On connoitra par deux Lettres interceptées de Hernantello, & mises en François, quelle étoit la pensée & le déportement des Assiégés. Ces deux Lettres s'adressent au Cardinal d'Autriche, lequel faisoit lors état de venir dégager Amiens & combattre l'Armée de France.

L E T T R E**DE HERNANTELO PORTOCARRERO,**

*Espagnol, Commandant dedans Amiens, écrite au
Cardinal d'Autriche (1).*

Ecrit le 23 Juillet 1597 (2).

SELON la hâte de l'occasion présente, je hâte aussi Votre Altesse ; c'est pour excuser l'instance que je vous ai ci-devant faite de m'envoier peu d'hommes. Je crois que vous ne l'avez pu faire, puisque vous ne me les avez pas envoiés : ce sera la bonne fortune du Prince de Bearn ; car avec mille hommes davantage j'eusse coupé la gorge à toute son Armée, le dix-septieme de ce mois. Ce jour-là je fis une sortie avec cinq cens hommes : Le Capitaine Durant (3) en menoit la moitié par un côté, & Francesco de Larco, l'autre moitié, par un autre endroit. Ils se porterent si vaillamment, qu'ils entrèrent deux mille pas dedans les tranchées, tuant à chacune redoute tout ce qu'ils rencontrèrent, jusqu'à ce que les Ennemis tournerent le dos, & m'engagerent tant que je fus contraint faire sortir de la Cavalerie pour soutenir mes Soldats qui firent fort bien. Et puis assurer Votre Altesse que ce fut la plus honorable for-

(1) Albert d'Autriche.

Histoire de la Ville d'Amiens, chap. X.

(2) Voyez l'Histoire de M. de Thou, Livre CXVHI, & le tome I de la nouvelle

(3) Diego Durant.

1597.
LETTRE DE
PORTO-CAR-
SERO.

tie que j'aie jamais vue , depuis que je suis Soldat. Il en est mort cinq cens de la part de l'Ennemi , & entre iceux des Maître de Camp & des personnes de plus grande qualité , beaucoup de Noblesse & grand nombre de blessés : le canon joua de notre part de telle sorte qu'il endommagea grandement les Ennemis , avec peu de perte de notre côté. Toutesfois je la ressens beaucoup , pour être forcé de hasarder tant de bons Soldats : & c'est grand dommage que nous perdions un Soldat , n'ayant pas défait toute cette Armée. L'Ennemi a si grand peur , qu'aussi-tôt que nous baïssons le pont de la Ville , pour quelque chose que ce soit , il quitte incontinent les tranchées , ou se met en grande garde. Avec tout cela , il s'approche en telle diligence , qu'avec des pierres nous pouvons nous faire mal les uns aux autres. Et sans doute quand cette Lettre arrivera en vos mains l'ennemi sera logé sur le fossé. Et encore que nous ne perdions pas courage , cela nous donnera bien de la peine ; car nous avons affaire à toute la France , aux yeux & à la vue de son Prince : & si nous ne craignons un mauvais succès , ce seroit plutôt témérité que valeur. Considérez qu'en ce fait il s'agit de la sûreté de tout ce Roïaume , de la Couronne & Sceptre d'un Roi , & qui plus est , de l'autorité de notre Maître & de Votre Altesse ; & après tout cela que ce sera pas peu de perdre cette Infanterie , & Cavalerie qui est ici. C'est ce qui doit donner à Votre Altesse mille gloires , même à cette heure que nous avons espérance sur la venue de Votre Altesse ; & que nous sommes persuadés que vous avez écrit , qu'encore que Bruxelles & Anvers se perdent , & tout ce que Sa Majesté tient en Flandres si faut-il néanmoins secourir cette Place , comme je l'ai fait entendre. Hâtez-vous donc , & ne donnez occasion de perdre courage , maintenant que nous commencerons à découvrir qu'il y a des volontés lâches , lesquelles s'assureront , s'ils ont avis de votre venue. Quant à moi , je ne perdrai jamais courage , & suis sûr que le monde ne m'ôtera jamais tant d'honneur , comme Votre Altesse m'en a donné. Je mourrai avec cela , & me sera un assez honorable tombeau ; ce qui arrivera sans faute , puisque mes Ennemis font état de ne m'avoir jamais qu'à force de canon. Je ne trouve point moyen de bailler des aîles à Votre Altesse : Dieu veuille que ces tièdes conseils ne nous apportent de grands malheurs. La peste est forte , les morts ne ressuscitent point , les blessés en occupent d'autres qui
les

les secourent, la Place est grande, les provisions & munitions moindres qu'on ne s'imagine. Il nous manquera beaucoup de choses tout d'un coup, & de ce coup-là beaucoup se ressentiront (1).

1597.

LETTRES DE
PORTO-CARRERO.

SECONDE LETTRE

Du même au même, écrite le quatorzième jour d'Août 1597.

J'AI reçu le 21 une Lettre de Votre Altesse du 6 Août : j'y ai répondu le douzième, & vous en ai écrit plusieurs autres, dont vous n'avez point accusé la réception ni la venue des Messagers que je vous ai envoyés fort souvent, pour vous faire rapport de bouche. J'ai eu avis de Dom Jouan de Cordoua, que deux d'iceux ne sont point arrivés à Dourlans ; & comme celles-là se sont perdues, je fais le même jugement des autres que je vous ai écrites. Et encore que l'Ennemi use de diligence pour les surprendre, il en viendra par miracle quelqu'une entre vos mains. Il est temps maintenant que nous cessions d'écrire ; car je travaille avec les Soldats & Bourgeois, au ravelin, auquel en peu de jours j'attends la continuation de la batterie de l'Ennemi par trois côtés. Nos défenses sont bien visitées de son artillerie. La nôtre ne peut jouer qu'avec grande difficulté ; elle est offensée de la leur, encore que l'entrée en soit couverte, comme j'écrivis à Votre Altesse. L'Ennemi tient déjà un ravelin de gazon, auquel il nous a assaillis avec toute la France : il leur en a coûté plus de cent de leurs plus braves. Il nous demeura entre les morts & les blessés, & ils nous le firent quitter deux jours après, & nous en chassèrent avec la sape & la mine. Ils donnerent le feu à une mine qui n'offensa personne, & aussi ils nous demeurèrent redevables. Car quelques Simons Magus (2) volèrent la hauteur de six piques en une autre mine. Vous me mandez que je vous donne avis de ce qui importe. Je ne vous veux dire tout ce que vous desirez par vos dites Lettres du sixième d'Août : les discours humains sont faillis. Notre espérance est en Dieu, & en la pressée ve-

(1) La sortie dont on parle ici fut en effet la plus sanglante. Les François y perdirent environ neuf cens hommes & bien de la Noblesse. Henri Davila, Auteur de l'Histoire des Guerres civiles de France, y fut blessé.

Les Assiégés ne perdirent qu'environ quatre-vingts hommes.

(2) C'est-à-dire, quelques nouveaux Simons ; Magiciens.

1597.

LETTRES DE
PORTO-CAR-
TERO.

nue de Votre Altesse pour donner bataille ou la recevoir. Je le dis afin que l'obéissance ne perde son mérite en moi. Les tranchées de l'Ennemi sont extraordinaires & fort profondes, avec des portes & redoutes, pour ne perdre pas un Soldat, s'il les veut garder. Quant aux sorties, je n'en puis plus faire parceque je perds des Soldats, & vous assure qu'à l'occasion de la peste, des blessures & autres infirmités, il ne m'est pas demeuré plus de deux mille hommes avec la Cavalerie, & si nous avions ceux que nous avons perdus, ils nous feroient besoin. La diversité des Nations eut apporté changement si je n'y eusse remédié par l'expérience que j'ai. Je ne dis rien des autres volontés & intentions, pour ne vous dire beaucoup de choses que je pourrois. L'Ennemi, suivant ce que je vous ai mandé, n'a pas plus de neuf ou dix mille hommes jusqu'à cette heure. Nous leur en avons tué ou blessé plus de deux mille, & le reste est réservé pour les troupes de Votre Altesse. Car ils jugent & estiment que vous amenez de grandes forces; au lieu des morts & blessés, il est entré quatre cens hommes, de maniere que le nombre n'a point excédé. Il y a deux mois qu'ils attendent toujours les Ducs de Mayenne, de Bouillon & d'Epernon. Et nous attendons que les causes secondes operent. A quoi je me conforme, encore que les Soldats croient par artifice & par espérance que je leur donne chacun jour, avec des Lettres & avis que leur a supposés de Votre Altesse que je feins être en chemin, il y a un mois. Dieu a appelé à soi Buiton, au bout de deux jours qu'il fut frappé d'un coup de canon. J'ai beaucoup de blessés. Nous sommes fort pressés de ce siege. La diligence & sollicitude du Docteur Lucas Lopez a pourvu à ce que nous eussions des medecines. Mais elles sont mauvaises & vieilles, & au lieu de guérir elles tuent. Dieu veuille remédier à tout; c'est ici le duplicata de ma Lettre du douzieme. Dieu veuille garder la serenissime personne de Votre Altesse avec santé & accroissemens de Roïaumes, comme nous autres ses Serviteurs desirons, & la Chrétienté a besoin. Fait à Amiens, le douzieme d'Août 1597. Cette nuit sont arrivés les Ducs de Mayenne & d'Epernon. Ils n'ont amené que vingt chevaux. L'on dit qu'il viendra trois mille hommes de pied. Il y a dispute entre lesdits Ducs. Le Biarnois essaie de les accorder; je ne fais pas s'il en viendra à bout, car chacun veut être le premier. Rien ne peut mieux remédier à cela que Votre Altesse avec son Armée.

1597.

LETTRES DE
PORTO CAR-
RERO.

Je ne sais ou il sera possible que Votre Altesse loge si elle ne vient dedans le mois d'Août avec ses forces. Par le Pont, duquel Votre Altesse m'avisa, qui est celui de Lonpré, elle ne doit venir en aucune sorte, pour ce que l'on se fortifie tous les jours; & outre cela pour venir à icelle, il y a d'autres rivières à passer. L'on ne fait pas si bonne garde entre Corbie & cette Ville. C'est le passage le plus sûr, & où Votre Altesse aura grand avantage & pour être les quartiers plus foibles par-là, & le pont n'être aucunement fortifié. Il est à une lieue d'ici, & s'appelle Cavion, sans boue qui empêche le passage. Toutesfois, il n'y a point de gué, & partant il est besoin de pont ou de pieux; & ne seroit hors de propos que Votre Altesse en fit apporter, afin que s'il survenoit un inconvenient qu'elle ne se pût servir du pont, elle se servît des pieux pour faire la retenue de l'eau. J'en ai déjà fait provision secretement, pour avoir été averti d'aucuns vieux Habitans d'Amiens, qu'autrefois cela s'est fait, & lors les ponts furent en danger de se rompre. Et de le faire maintenant, il y auroit plus de danger que de les attendre à Amiens avec les portes ouvertes. Au temps de l'assaut, j'éprouverai ce chemin pour mettre quelqu'eau dedans le fossé. Quant à noier les quartiers, il faudroit un autre déluge, comme celui qui noia le monde: & davantage, ils tiennent une tranchée derriere leurs quartiers, qui tient depuis un pont jusqu'à celui de Cavion, qui est celle qu'il me semble que Votre Altesse doit prendre, puisque par icelle elle évite la tranchée & tous les inconveniens qui peuvent rendre votre entrée difficile, & par où & avec plus de facilité je puis tendre la main à l'Armée. J'ai répondu par ce que dessus à la Lettre de Votre Altesse. Ce que je lui puis dire, c'est qu'elle vole, s'il est possible, elle en fera ce qui lui plaira, l'assurant qu'avec grande brièveté elle nous perdra rous & cette Ville, & la plus glorieuse occasion que Prince ait eue de long-temps, & que moi & ceux qui sont ici accomplirons avec une mort honorable, tant envers Dieu qu'envers Sa Majesté, & Votre Altesse seulement; ce regret m'accompagnera jusqu'au dernier soupir, si l'on veut dire que je vous ai hâté sans grande & suffisante occasion. Dieu conserve cette Place, comme il l'a donnée par miracle, & le fera.

1597.

LETTRE DU
CAMP DU ROI.*Avertissement.*

DU Camp du Roi furent donnés & publiés aussi les avis que nous ajoutons à ceux d'Hernantello.

LETTRES DU CAMP.

Le 28 d'Août 1597.

DEPUIS six jours en ça, sont arrivés plusieurs Soldats, & en attend-on beaucoup d'autres. Et Amiens ne pourra être pris, (s'il l'est) tenant un mois. Nous sommes sur les fossés, nous touchons le ravelin & la muraille, & dans le fossé on va toujours se retranchant, & y allons à tête couverte, puisque les Espagnols ne pouvant plus se montrer sur la muraille, jettent continuellement force pierres en bas, & par ce moyen font toujours quelque dommage aux nôtres, qui ne se peuvent toujours bien couvrir, ni aller avec les yeux ouverts, & ceci est bien su par un Soldat mien ami, lequel hier au soir étant dans le fossé, là où se découvrit une mine, a reçu un coup de pierre sur la tête. A cette heure, de ce côté avec deux canons, on a mouché le ravelin, mais on n'avance pas beaucoup, d'autant qu'il est très fort & terrassé. On a pris deux Cafemattes, empêché en telle sorte la porte d'Alostran, qu'ils ne peuvent plus sortir, étant les nôtres maîtres jusqu'à leurs corps de garde, hors la porte quinze ou vingt pas; on a découvert force mines, & hier au soir avec une, ils pensèrent jetter en l'air une de nos batteries que nous avons faite auprès de la palissade que nous prîmes à côté du ravelin, mais elle ne vint pas si avant, & toutesfois, il y en demeura six ou huit des nôtres. Ils peuvent sortir par une fausse porte au pied du ravelin, comme ils faisoient du commencement, pour avec de longs crochets, tirer les gabions de nos tranchées, & maintenant avec piques, tantôt avec hallebardes, ils font ce qu'ils peuvent, mais ils trouvent toujours à qui parler. Les nôtres seroient bien entrés dedans par cette porte, mais ils ne l'auroient pu tenir ni garder. Cette nuit passée on a approché quatre canons du ravelin, & aujourd'hui on bat furieusement, mais avec peu de gain, ils ne tirent plus tant du canon comme ils

faisoient au commencement , & ils l'ont retiré en dedans , & est chose incroyable de la besogne qu'ils ont faite dedans pour se fortifier , laquelle nous voions fort bien. On prit quelques Espagnols qui venoient pour entrer. Hier on prit un espion qui ne vouloit parler , mais on en a bien trouvé le moïen. Il semble qu'on entende que les Soldats de dedans sont malcontents d'Ernantelle , lequel ne les laisse jamais reposer : on parle avec eux , & cette nuit j'ai été si curieux que j'ai voulu demeurer au fossé avec la garde , qui est de mille Soldats pour place , & ai parlé à eux dès le fossé. On entend qu'ils travaillent toute la nuit pour miner : mais on leur rend bien le change ; à cette heure , on a eu avis que les Espagnols , à savoir , six mille pietoris , & mille chevaux , viendront au plus tard , dans six jours , pour secourir la Ville , mais on ne sait pas quel chemin ils tiendront. Le Duc de Mayenne est allé des deux côtés de la rivière , pour sonder s'il y a quelque lieu pour la passer , & empêcher l'Ennemi ; il alla hier avec cinquante chevaux pour reconnoître de l'autre côté : on dit qu'on dressera une autre batterie. Ce soir on a ordonné qu'on fasse provision de farines , de peur que l'Ennemi ne se saisisse de la rivière , & que les munitions , par ce moïen , ne puissent être amenées. On va ouvrant les yeux à toutes occurrences , & le Roi ne demeure oisif , qu'environ un quart d'heure , qu'il ne fasse paroître sa valeur.

1597.
LETTRE DU
CANF DU ROI.

LETTRE DU ROI,

A Madame sa Sœur.

MA CHÈRE SŒUR ,

Vous aurez les premières nouvelles de l'heureux succès que Dieu m'a donné aujourd'hui. Il étoit venu mille chevaux des ennemis , conduits par tous leurs vieux Capitaines , pour connoître le logis de leur armée , & le moïen de secourir Amiens. Avec deux cens chevaux , & cent cinquante Carabins , je les ai défaits , n'ayant perdu que deux Arquebustiers à cheval. Il y a trois cens des Ennemis morts , & plus deux Cornettes prises. Les noms des Prisonniers ne se peuvent savoir que demain. Il est minuit , & ne fais que venir. Faites part à mes bons serviteurs de ces bonnes nouvelles. Je vous baise cent mille fois les mains. Ce trente Août , mille cinq-cent quatre-vingt-dix-sept.

1597.

DÉFAITE DE
L'ARMÉE DU
CARD. D'AUTRICHE.

DISCOURS VÉRITABLE

De la route & défaite des Maréchaux de Camp de l'Armée du Cardinal d'Autriche, advenue le 29 d'Août 1597.

LE Cardinal d'Autriche étant arrivé dès le Dimanche à Douai, en intention de venir droit au siege d'Amiens pour dégager ou secourir les assiégés, comme il le faisoit publier par-tout, résolut, avant que de s'approcher plus près, d'envoier reconnoître le chemin qu'il avoit à tenir, & le logis qu'il pouvoit prendre plus proche de ladite Ville, & en donna Charge au sieur Contreras, Commissaire Général, qui conduisoit la troupe, Dom Gaston Spinola, & Tassedo, Maréchaux de camp de l'armée; Dom Ambroise Landriano, Lieutenant Général de la Cavalerie legere; Dom Joan de Bracamont, le Colonel la Bourlotte, Nicolao Basto, & autres des principaux Seigneurs & Chefs de ladite Armée. Lesquels, pour donner moins d'allarme de leur voiage, ne prirent de leur armée que trois ou quatre cens des meilleurs chevaux, comme s'ils eussent voulu venir à Dourlans seulement, & néanmoins donnerent ordre, qu'audit Dourlans se trouvassent avec la garnison de la Cavalerie qui y est, celles de Hesdin & Bapaume; & qu'elles se trouvassent prêtes quand ils y passeroient, pouvant faire ensemble lesdites garnisons de cinq à six cens chevaux. Ce qui fut fort bien exécuté; & étant arrivés lesdits Maréchaux de camp audit Dourlans, le Jeudi sur les six heures du soir, aiant repu à la Have seulement, sans entrer dans la Ville, partirent à la pointe de la nuit, avec les susdites garnisons, pouvant faire tous ensemble de neuf cens à mille chevaux. Et aiant cheminé toute la nuit, arriverent à l'aube du jour au-dessous du Village de Quirieu, qui est sur le bord d'un ruisseau, & à deux lieues du quartier du Roi, & commencerent à reconnoître ledit logis. Ils furent premierement découverts par une troupe de Chevaux-Legers & de Carabins, revenans d'une embuscade qu'ils avoient dressée, lesquels en porterent les premiers avis à Sa Majesté sur les six heures du matin. Laquelle tout aussi-tôt (encore qu'il n'y eût gueres qu'elle se fût mise au lit, parcequ'elle avoit été durant une partie de la nuit debout, à cause de deux alarmes qui furent données)

monta à cheval, & étant pour le commencement fort peu accompagnée, n'ayant auprès d'elle que Monsieur le Grand Ecuier, & quelques autres de sa Noblesse, se porta droit au lieu où les Ennemis avoient été reconnus, & passant par le logis des Carabins, les fit monter à cheval, & quelques-uns des Chevaux-Legers. Cet avis lui ayant encore été confirmé sur le chemin, elle manda à Monsieur le Connétable, qu'il fît ferme au quartier, pour pourvoir à ce qui y pourroit survenir, & à Monsieur le Maréchal de Biron, qu'il la vînt trouver. Elle manda aussi au Sieur de Montigni, qu'il lui amenât quelque troupe de la Cavalerie legere, estimant plutôt pour lors reconnoître jusqu'où les Ennemis étoient venus, & les lieux qu'ils avoient reconnus, que non pas qu'ils eussent attendu si tard à se retirer : toutesfois il se trouva qu'ils avoient été plus paresseux qu'il ne leur convenoit, étant si près d'une armée si éveillée, qu'est celle de Sadite Majesté. Car elle n'eut pas cheminé plus d'une lieue & demie, qu'elle les apperçut, ce qui la fit avancer encore davantage. Et étant arrivés audit lieu de Quirieu, y arriva aussitôt ledit Sieur Maréchal de Biron, qui y étoit accouru sur un courtaut; & lors avec lui, & les autres Seigneurs & Capitaines qui s'y trouverent, Sa Majesté résolut incontinent de se mettre à leur suite, avec environ cent cinquante Carabins, & quelques deux cens chevaux, tant de ladite Cavalerie legere, que des Princes, Seigneurs, & de la Noblesse de sa suite : & les courut à toute bride, jusqu'au lieu d'Encre, qui est à sept lieues de sondit quartier, où y ayant là un ruisseau à passer, lesdits Carabins les y attrapperent, & se sentant soutenus du Roi, les chargerent courageusement; dont lesdits Ennemis prirent telle épouvante, que voyant Sa Majesté si près d'eux, & qu'ils reconnurent fort bien, ils commencerent à se rompre, & prendre la fuite de divers côtés : & lors ceux qui étoient demeurés pour la retraite, & qui n'étoient pas des mieux montés, firent bon marché de leur vie, qui demeura à la discrétion desdits Carabins, qui en ont tué autant qu'ils ont voulu. Ce n'a pas toutesfois été en plus grand nombre sur la place, que de trente ou quarante, ayant mieux aimé retenir prisonniers les mieux vêtus, dont ils en ont entre leurs mains plus de deux cens.

Le Roi ne laissa de poursuivre ce qui restoit ensemble desdits Ennemis, & ayant mis devant soi ledit Sieur Maréchal de Biron, comme aussi ledit Sieur de Montigni, avec la moitié de la troupe qu'il avoit, retenant l'autre auprès de lui, les coururent

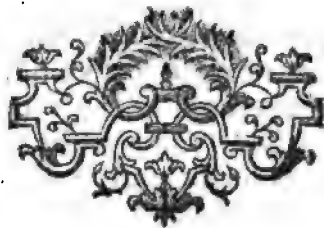
1597.

DÉFAITE DE
L'ARMÉE DU
CARD. D'AUTRICHE.

1597.

DÉFAITE DE
L'ARMÉE DU
CARDINAL
D'AUTRICHE.

jusqu'à une lieue de Bapaume, diminuant toujours leur nombre par les chemins, & ne les laisserent qu'ils ne fussent à la vue de leur retraite. Sa Majesté en a rapporté deux de leurs Cornettes : mais il est bien certain, que cette déroute leur rend inutiles cinq cens chevaux, tant prisonniers que morts : car c'a été par les Païsans qu'a été fait le plus grand meurtre de ceux qui se sont retirés dans les bois. Il se dit, qu'entre les Prisonniers, il y a quelques-uns des Capitaines, mais cela n'est pas encore bien reconnu. La cavalcade fut pour le moins de vingt lieues, & n'en retourna le Roi qu'il ne fût une heure de nuit. Par le moïen de cette diligence, que firent ceux du Cardinal à leur retour, il aura entendu leurs nouvelles plutôt qu'il ne pensoit; mais elles n'auront pas été du tout si bonnes qu'il les attendoit. Il y a bien apparence, qu'ayant vu que la reconnoissance du logis, qu'il vouloit faire près d'Amiens, lui a été si chere, qu'il appréhendera qu'il n'en auroit pas peut-être si bon marché, si lui-même les venoit prendre. Toutesfois Sa Majesté demeure toujours en opinion & attente de la bataille, à laquelle ils se voudront piquer sur leur perte. L'on fit le soir savoir cette nouvelle aux assiégés, par la réjouissance générale qui en fut faite en l'armée; à quoi il se reconnut bien, qu'ils n'y prenoient nul plaisir. C'est un effet de la prompte résolution de Sa Majesté, de son grand jugement à la guerre, & de son extrême diligence en ses exécutions. C'est aussi un échantillon du bonheur qui l'attend en ce siege, & les arrhes, moïennant l'aide de Dieu, d'une pleine & entiere victoire à l'encontre de ses Ennemis : pour à laquelle pouvoir parvenir, le devoir commande à tous bons serviteurs de Roi d'y accourir, & ne seront aucunement excusables, ceux qui y défaudront.

*Avertissement*

Avertissement.

TANDIS que la Ligue se trouvoit en serre dans Amiens, on ne l'oublioit pas en Bretagne, où lors advint ce dont nous vous présentons le brief récit.

D I S C O U R S

De la défaite des troupes du sieur de Saint-Laurens, commandant à Dinan pour le Duc de Mercure (1):

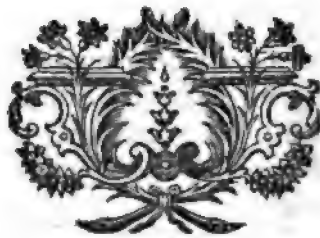
MONSIEUR,

Pour vous témoigner le soin que j'ai d'accomplir la priere, que vous m'avez faite, de vous faire part des exploits de guerre qui se feroient en ce païs de Bretagne, selon que l'occasion le requerroit, je vous dirai, que le vingt-cinquieme du passé, Monsieur de la Tremblaie étant averti par Messieurs de Saint Malo, que les troupes du sieur de Saint Laurens s'étoient barricadées en une Eglise nommée saint Syriac, sur la riviere de Dinan, proche de Saint Malo, & qu'ils faisoient le dégât, & coupoient le bled, le faisant emporter dans des chaloupes, qui venoient pour cet effet tous les jours de Dinan. Ceux de saint Malo, dis-je, lassés d'endurer ces miseres & pertes, supplierent ledit sieur de la Tremblaie de les assister de ses gens de guerre, afin d'aller attaquer l'Ennemi, & faire quelque bon exploit pour le service du Roi. Et fut résolu par entr'eux, que ledit sieur de la Tremblaie iroit par terre avec huit-cens Soldats, & Messieurs de saint Malo iroient par mer avec deux Galeres, dans lesquelles il y avoit deux canons: ce qui fut exécuté. Les Galeres aiant foudroïé à coups de canons les barricades, en même-temps ledit sieur de la Tremblaie les attaqua par terre: de sorte que de deux cens cinquante, il ne s'en sauva un seul qui ne fût tué ou pendu. De-là ledit sieur de la Tremblaie, voulant poursuivre sa victoire, alla attaquer le Plessis-Bertrand, qui est un Château, où les Ennemis font leur retraite, quand ils viennent

(1) De Mercœur. On a parlé ci-devant du sieur de Saint-Laurent.

1597.
DÉFAITE
DES TROUPES
DU SR. DE S.
LAURENS.

faire des courses en ces quartiers de deçà ; mais le malheur a été si grand , qu'en faisant les approches , ledit sieur de la Tremblaie , n'ayant son casque en la tête , y a été tué d'une balle ramée. Les Capitaines qui l'assistoient , ayant eu avis sur l'heure , que le sieur de Saint Laurens , avec tout ce qu'il avoit pu amasser des garnisons de la Ligue , faisoit un gros pour les venir attaquer , levent le siege , pour n'être pris qu'à leur avantage : & en s'en allant , rencontrèrent le Capitaine Château-Gaillard avec sa Compagnie , qui se hâtoit d'aller trouver ledit sieur de Saint Laurens , laquelle fut taillée & mise en pieces , & lui pris ; auquel on fit dire , la dague sur la gorge , où étoit le rendez-vous dudit sieur de Saint Laurens : ce qu'il fit. Cela étant su par les nôtres , ils lui vont dresser une embuscade sur le chemin par où il devoit passer. Ledit sieur de Saint Laurens ne faillit point de venir , où il se trouva plutôt chargé , qu'il n'eut reconnu ceux qui le chargeoient , & bien monté , se sauva dans Dinan , laissant morts sur la place trois cens des siens , & plusieurs Capitaines prisonniers ; entre lesquels sont les Capitaines Thoulot & son frere , Fontaine , le fils de Fomebon , le Gouverneur de Lamballe , & plusieurs autres. Voilà tout ce qui s'est passé de nouveau en ce pais-ci , & sans la perte que nous avons faite de Monsieur de la Tremblaie , (lequel est regretté de beaucoup de personnes , pour avoir toujours été très affectionné au service de Sa Majesté) nous eussions eu une joie entiere , les Ennemis n'ayant encore reçu en tette Province une telle perte d'hommes qu'à cette fois , y ayant été tué plus de six cens Soldats.



Avertissement.

Ceux d'Amiens aiant perdu toutes leurs espérances, furent contraintes lâcher prise; ce qui se passa comme les traités suivans montrent.

L E T T R E D' A V I S

Sur ce qui s'est passé à l'abord & retraite de l'Armée Ennemie, près Amiens.

M O N S I E U R ,

Depuis mes dernieres lettres, il s'est passé tout plein de choses ici, que je vous manderai au vrai, comme les aiant vues, & n'aiant point abandonné le Roi. Hier, quinze du mois, les Ennemis partirent de quatre lieues de notre quartier, & vinrent avec telle diligence, que sur les deux heures après midi nous les eûmes, contre l'opinion de tout le monde, à la vue de Long-Pré, où le Roi étoit logé. Tout ce que l'on put faire, fut de faire marcher promptement toutes nos troupes au champ de bataille, & tout le long de nos retranchemens. L'on y fit aussi venir le canon, & cependant on laissa auprès de la Ville, pour la garde des tranchées, trois mille hommes. Les Ennemis approchoient toujours, & venoient avec un fort bel ordre, de sorte qu'étant à trois cens pas de Long-Pré, nous pensions qu'ils le dussent emporter d'emblée; mais la diligence du Roi, son courage, & l'ordre qu'il mit en un moment à son arrivée, les arrêta tout court; & notre canon, qui leur fit un merveilleux dommage, les effraia tellement, que dès l'heure ils firent leur retraite, & se logerent à un quart de lieue delà, au quartier où étoient logés les Chevaux-Legers du Roi, qui est le long de la riviere. Il se fit de fort belles escarmouches, & le canon joua long-temps d'un côté & d'autre. Il n'y eut de gens de marque tués de notre côté, que Monsieur Fornier, Lieutenant de la Compagnie de César Monsieur, & quelques Gentilshommes blessés. Toute la nuit s'est passée avec beaucoup d'alarmes, & toute notre armée est demeurée au champ de bataille. L'on jet-

T t t ij

1597.

EVENEMENTS
P R E S D'A-
MIENS.

ta à l'instant deux mille hommes dans Long-Pré, & se retrancha-t-on. Le Roi voyant les Ennemis logés au bord de l'eau, fit passer de-là la rivière trois canons, & sur le tard, fit tirer sur les Ennemis, de façon qu'ils ne savoient où loger. Ceux de la Ville, voyant leur armée à une demi-lieue à leur vue, ont fait feu de joie toute la nuit, & nous ont fort canonnés; mais leur joie n'a pas demeuré longuement: car les Ennemis dès le grand matin ont commencé à se retirer & changer de logement, se logeans plus d'une lieue loin. Le Roi a fait marcher toute son armée, & les a suivis plus de deux grandes lieues, se résolvant de leur donner bataille s'ils y vouloient entendre. Il y avoit quatre mille chevaux des mieux armés qu'on ait jamais vu, & des plus résolus, & douze mille hommes de pied, le reste étoit demeuré dans les tranchées pour empêcher les sorties de la Ville. Et de-là l'eau, on avoit laissé Monsieur de Vicq avec trois mille hommes de pied, & trois ou quatre cens chevaux, craignant que l'on ne fit couler le secours par de-là l'eau, comme à la vérité ils avoient fait; car dès le matin aiant jetté deux ponts artificiels sur l'eau, ils avoient fait passer, à la faveur de leur armée & de leur canon, deux mille & cinq cens hommes, & parmi lesquels y avoit huit cens Capitaines choisis, qui s'en alloient tête baissée jeter dedans la Ville: mais Monsieur de Vicq aiant découvert cela, les a vivement repoussés, & les a contraints de repasser en desordre la rivière. Il y en a eu quelques-uns de tués, & plusieurs de noyés. Ils n'ont pas eu le loisir de reprendre leurs ponts: de sorte qu'ils nous sont demeurés; je les ai vus. Comme l'Ennemi a vu son effet nul, il s'est retiré en diligence, voyant que le Roi le suivoit avec son armée & son canon, & s'est logé sur une croupe, laissant un grand vallon entr'eux & nous. Notre armée a demeuré quatre ou cinq heures en bataille au-devant de la leur, & notre canon les a fort endommagés. Il s'est fait tout plein de petites charges, mais avec fort peu de perte. Le Marquis de Nelle y a été blessé, & le Chevalier du Pecher tué. L'on n'a point vu de long-temps deux grandes & puissantes armées demeurer si long-temps & si près l'une de l'autre sans se battre. On se résolvoit une fois de les aller attaquer sur leur haut, & crois qu'on les eut défaites, parce qu'ils étoient étonnés, encore qu'ils fissent bonne mine, & qu'ils se retirassent en fort bel ordre: mais l'on a avisé qu'il ne falloit rien hasarder; & que c'étoit assez de gloire au Roi de les avoir chassés honteusement; & tenant une si grande Ville af-

siégée, avoir quitté ses tranchées, & les avoir suivis avec le canon jusqu'à trois lieues de la Ville. C'est une heureuse journée pour la France, car d'icelle dépend tout notre salut, & crois que la Ville est à cette heure perdue pour eux. Nous en devons rendre grâces à Dieu. Voilà tout ce qui s'est passé de nouveau; s'il se fait quelque chose demain, je vous en avertirai. Vous en ferez part à nos amis. Du camp d'Amiens le seize Septembre 1597.

1597.

EVENEMENTS
PARIS D'AM-
MIENS.

Depuis sont venues nouvelles, que le lendemain ceux de la Ville, voyant l'espérance du secours espéré être perdue, ont fait parlementer avec Sa Majesté, qu'au cas que pour le jour suivant ils n'eussent un secours de deux mille hommes, & non moins, ils se rendoient, à la charge qu'ils fortiroient avec Enseigne déployée, tambour sonnant, la mèche éteinte, & sans bagage. Tellement, qu'on estime pour tout assuré qu'ils sont rendus.

AVIS TRE'S CERTAIN

De tout ce qui s'est passé en la sortie de l'Espagnol de la Ville d'Amiens, le 25 Septembre 1597 (1).

LE vingt-cinq Septembre, sur les six heures du matin, le Roi ordonna que son armée fût mise toute en bataille, ce qui fut fait en quatre heures. Et sur les dix heures, Sa Majesté commanda à Monsieur le Connétable, à Monsieur le Maréchal de Biron, & à Monsieur le Duc de Montbasin (2), & à Monsieur de Vicq, d'aller à Amiens, à la porte de Beauvais, là où il avoit ja fait marcher deux mille Soldats, & par laquelle devoit sortir la garnison Espagnole: lesquels s'étant présentés à ladite porte, sur incontinent abaissé le pont, où se présenta le Marquis de Montenegro, qui commandoit dans ladite Ville depuis la mort de Dom Armantilles (3), monté sur un beau cheval & très bien en conche, tout seul, avec l'escarpin, un bâton à la main. Et après l'entrefailement fait d'une part & d'autre, iceux Sei-

(1) Il faut lire tout ce récit dans la nouvelle Histoire de la Ville d'Amiens, in-4°, tome I, pag. 390 & suiv.

(2) C'étoit le Duc de Mombazon.

(3) C'est de Don Ferdinand Tello de Perceyro, dont on a ci-dessus rapporté la mort.

1597.

SORTIE DES
ESPAGNOLS
D'AMIENS.

gneurs mirent le Marquis de Montenegro (1) entr'eux, & fut conduit environ demi-lieue loin de la Ville, où étoit Sa Majesté en une grande plaine, accompagnée de sa Cornette blanche, avec environ dix-sept cens chevaux, & cinq cens Suisses. Le Marquis de Montenegro avoit à sa suite environ cent trente chevaux, & autant d'Arquebusiers à pied, tous choisis, qu'il menoit pour la garde de sa personne. Après eux, venoient environ mille femmes de petite qualité, entre lesquelles il y en pouvoit avoir environ quatre cens de la Ville, qui suivoient volontairement. Après suivoient cent soixante chariots, la plupart couverts de toile, & chargés de toute sorte de bagages, & sur iceux environ trois cens, tant hommes que femmes malades, ou de peste, ou de blessure. En après marchioient environ quatorze cens Arquebusiers, & six cens Corcelets bien en conche. Et pour la fin suivoient dix Compagnies de Cavalerie, à savoir, six de Gendarmes-Lanciers, & quatre d'Arquebusiers à cheval, qui pouvoient en tout faire le nombre de cinq cens chevaux: toutes lesquelles forces passerent au milieu de l'armée de Sa Majesté; & lorsque le Marquis de Montenegro fut proche de Sdite Majesté, il mit pied à terre, comme aussi Monsieur le Maréchal de Biron, qui se présenta au Roi, & le Marquis lui baïsa la botte. (2). Le Roi étoit monté sur un beau coursier moreau, richement harnaché, & couvert d'une selle en broderie à fond de couleur incarnadine, habillé le plus richement qu'on aie encore vu, avec un bâton roïal à la main, environné des Princes de Conti, de Montpensier, de Nevers, de Nemours, de Joinville (3), & de douze Maréchaux de France, & autres grands Seigneurs en bon nombre. Ledit Marquis lui dit quelques paroles; Sa Majesté l'embrassa & reçut fort humainement, avec une majesté roïale, & lui donna congé. Lequel pris, il remonta à cheval, & fut accompagné, du commandement du Roi, par Monsieur le Connétable, environ deux lieues, & jusqu'aux confins des terres d'Espagne (4). Tous les Capitaines Espagnols, & autres, tant de cheval que de pied, passant devant le Roi, mirent pied à terre, & lui baïserent la botte avec grande humilité & révérence: auxquels Sa Majesté usoit de paroles pleines de Courtoisie. Cette fête dura jusqu'à deux heures après midi,

(1) Jérôme Carafe, Marquis de Montenegro.

(2) Il fit au Roi ce compliment: « Sire, je remets en vos mains une Ville qui est

maintenant à bon droit vostre.

(3) De Joinville.

(4) Seulement jusqu'à Doullens.

que Sa Majesté alla dîner, & sur les quatre heures du soir s'en alla à Amiens, accompagnée de mille Gentilshommes à cheval, & alla droit descendre à la grande Eglise Notre Dame, où fut chanté le *Te Deum* par sa musique & gens de sa Chapelle, avec un merveilleux contentement & allegresse de tous les assistants, l'Eglise remplie de toutes sortes de gens. Après que le *Te Deum* fut chanté, tous crièrent *Vive le Roi* (1). Cela fait, le Roi sortit de la Ville, qui fut environ sur les six heures, & fit faire montre à toute son Infanterie, qui étoit environ de dix-huit mille hommes de pied, y compris environ deux mille Anglois, & mille Suisses. L'on tient que ce jour, Sa Majesté avoit plus de douze mille hommes à cheval, entre lesquels il y en avoit plus de cinq mille gens de guerre. Il n'est pas demeuré dedans la Ville plus de huit cens personnes des Habitans, entre lesquels il y a quelque peu de peste, l'Espagnol n'y a laissé aussi gueres de meubles. Le Roi a mis dans la Ville vingt Compagnies de gens de pied, & trois de cheval en garnison; Monsieur de Vicq y a été laissé pour Gouverneur (2).

1597.

SORTIE DES
ESPAGNOLS
D'AMIENS.

FEUX DE JOIE DES FRANÇOIS

Sur la mémorable reprise de la Ville d'Amiens par le Roi.

C'EST en ce beau jour tout reluisant de miracles du Ciel, que nous avons sujet de nous réjouir. Maudit soit celui d'entre nous, qui à sa contenance ne fera voir une vive flamme du feu de joie qu'il allume intérieurement en son cœur. Tenons pour Ligueur espagnolisé, celui qui aujourd'hui d'une face riante ne louera Dieu, des graces & des bénédictions qu'il déploie si heureusement sur la France. Faisons voir en public avec quelle révérence nous chérissions la beauté des Fleurs de lis, & avec combien de zèle nous en conservons la blancheur au milieu de nos ames, sans la ternir d'aucune perfidie. Reconnoissons à ce coup que Dieu prend en main la protection de cette Monarchie. Ouvrons les yeux, & nous verrons que sa divine justice dresse de tous côtés

(1) Le Corps de Ville s'étoit transporté jusqu'au pied de la montagne qui conduit à l'Abbaye de Saint Fulcien, & l'Orateur harangua Sa Majesté, ayant un genou en terre.

(2) Ce nouveau Gouverneur répara les fortifications, & repeupla la Ville, où il ne restoit gueres que huit cens Habitans.

1597.

FEUX DE JOIE
DES FRANÇ.

des échaffauts, pour y châtier exemplairement la téméraire présomption de ceux, qui par leurs armes en troublent le repos. Que nos Ennemis se persuadent enfin, que cette Roiauté est une muraille d'airain, & qu'au plus ils s'abourteront contre icelle, tant plus briseront-ils de leurs têtes en ce vain effort. Si Dieu quelquefois leur donne avantage sur nous, croïons que ce sont plutôt nos offenses particulières, qui embrasent son courroux sur la France, que non point un dessein qu'il ait de nous rendre si malheureux que nous leur servions de proie: car nous voïons qu'il fait ainsi que le bon pere, qui jette les verges au feu, après qu'il en a doucement corrigé l'inobéissance de ses enfans. O Dieu, que nous devrions bien en ceci admirer les merveilles de ta miséricorde! Car il y a quelques jours qu'il sembloit que la surprise de cette place fût une Charibde indéclinable, où se dût abîmer la plupart de la France. Mais, Seigneur, à ce que tes jugemens nous font voir, si tu nous abats d'une main, tu nous reeves des deux. Si nous te fuïons, tu accours au-devant de nous. Si nous sommes sur le bord du précipice, tu nous retires soudain par le poing pour nous sauver. Bref, encore que nous méritions d'être éternellement martelés sur l'enclume de toutes sortes d'afflictions, ta bonté néanmoins ne se lasse jamais de nous bénir sous le bonheur des armes de notre Roi. C'est aussi ce bon Prince, que tu as donné aux François pour être leur pere & leur protecteur. C'est sous l'ombre de ses aïles, que tu les mets à couvert au plus fort de leurs tempêtes & orages. C'est de son bras vainqueur, que tu couvres la terre des Ennemis de la Gouronne. C'est de sa santé & prospérité, que la France, comme de son esprit vital, peut seulement respirer. Fais donc, ô Seigneur, que tu allonges la vie de ce Prince, avec tant de grace & de faveur, qu'en une blanche & chenue vieillesse, il s'éjouisse encore du repos qu'il recueillera après tant de sueurs & de long travaux pour la conservation de la paix, du bien & soulagement de nous ses très humbles sujets. Et pour rémoignage de notre obéissance, nous jurons solennellement devant ta face, ô Dieu éternel, que nous rendrons à Sa Majesté tant de preuves de notre foi à son service, qu'arrosant notre labeur de ta divine assistance, nous perdrons plutôt nos biens, nos fortunes, & notre sang, ou il triomphera de bien en mieux de la dépouille & défaite de ses Ennemis. Nous espérons que l'orgueil de l'Espagnol s'abaissera avec tant de honte, qu'étant trompé de la vanité de ses espérances, il apprendra à ses dépens, com-
bien

bien c'est une entreprise haute & de longue haleine , de s'attaquer à un Prince , qui pour bouclier & défense a l'épée du même Ange , qui tailla en pieces les Ennemis de ce bon Roi Ezechias. La main de Dieu ne s'est point accourcie depuis ce temps-là. Il se fait toujours faire place au milieu de la presse , pour accourir au secours des siens , lorsqu'ils sont aux plus fortes tranchées de leur douleur. Notre Roi , portant ce beau titre de premier Prince Chrétien ; & fils aîné de l'Eglise Catholique , peut mieux espérer tout un fleuve des graces du Ciel , que non point ce loup affamé une seule goutte. Dieu , qui fait les ressorts & qui feuillette les replis de son ame hypocrite , a en trop d'abomination la recherche de tous les maquerelages , dont cet ambitieux vieillard a tâché , avec ses suppôts , de séduire & corrompre la foi que la France a toujours chastelement conservée à son Roi. Attendons en patience , que , ses iniquités étant en leur comble , nous voïons les charbons ardents de l'ire de Dieu fondre comme grêle sur sa tête , à ce que le trône de sa puissance tyrannique étant en poudre , nous puissions heureusement vivre en paix.

1597.

FEUX DE JOIE
DES FRANÇOIS

LETTRE DU ROI.

A Monsieur de la Guiche , Chevalier des deux Ordres de Sa Majesté , Conseiller en son Conseil d'Etat , Capitaine de cent hommes d'armes de ses Ordonnances , Gouverneur & Lieutenant général pour Sa Majesté en la Ville de Lyon , Pais de Lyonnois , Forêts & Beaujolois.

MONSIEUR de la Guiche , les Espagnols sont sortis de ma Ville d'Amiens au matin , suivant la capitulation que je leur avois accordée , de laquelle je vous ai envoyé copie : le Cardinal n'ayant eu le courage ni le pouvoir de la secourir dans les six jours accordés aux assiégés par ladite capitulation , qui étoit principalement pour l'y convier , & lui en donner le loisir , encore qu'il ne fut qu'à sept lieues d'ici , avec son armée , avec laquelle il s'est depuis retiré en Artois , où je m'en vais le chercher.

1597.

LETTRE DU
ROI.

cher, pour prendre revanche des maux que lui & les siens ont faits en mon Roïaume, dont j'espère que Dieu me fera justice. Cependant j'ai bien voulu vous donner avis de la sortie desdits Espagnols, & de ma délibération, afin que vous en fassiez rendre grâces à Dieu, comme il est accoutumé, par toutes les Villes de votre Gouvernement; & en ferez part aussi à tous mes bons Sujets & Serviteurs. Priant Dieu, Monsieur de la Guiche, qu'il vous ait en sa sainte & digne garde. Ecrit au camp de la Madeleine devant Amiens, le vingt-cinq Septembre mille cinq cent quatre-vingt-dix-sept.

Signé HENRI.

Et plus bas, DE NEUFVILLE.

D I S C O U R S

Sur la Reddition de la Ville d'Amiens; contenant les utilités, biens & commodités qui en reviennent à la France.

C'EST un merveilleux aveuglement, & une opiniâtreté extrême, de ne voir, ni croire la grande assistance de Dieu à la conservation de l'Etat de la France, & estimer qu'elle doive succomber à tous efforts, & choir à tous ébranlemens (qui fait vaciller plusieurs, & fourvoyer de leur devoir) vu qu'elle s'est manifestée en tant de manières, & si largement fait connoître, non-seulement es jours de nos peres (dont en font foi les histoires) mais aussi de notre temps, pendant les étranges & horribles tempêtes qui ont travaillé la France, la relevant sur le point même de son naufrage, & lorsque toute espérance sembloit être perdue de jamais la revoir en l'état qu'elle est à présent, ores que fort abbatue. Et encore très abondamment en ces derniers jours, auxquels comme la France commençoit à respirer, & retourner de ses précédens maux à quelque convalescence, elle a été par quelques mauvaises humeurs restées es esprits d'aucuns, & par l'insatiable ambition de l'Espagnol, qui fait son profit de nos déloiautés & malheurs, troublée, agitée, & altérée en sa santé & en son repos, qui l'eussent beaucoup plus travaillée & troublée; & beaucoup plus offensée, si la main de Dieu ne se fut mise au-devant, qui a calmé ses tem-

1597.

REDDITION
D'AMIENS.

pêtes, & repoussé ses orages, se montrant affectionnée à la conservation de cet Etat, & particulièrement favorable à Sa Majesté, la préservant entre infinis hasards, & la bénissant au progrès du siege & de la reddition de la Ville d'Amiens; la prise de laquelle avoit tenu plusieurs en haleine, & suspendu les esprits de plusieurs à divers desseins: de laquelle si l'Ennemi fut demeuré possesseur, il lui eut été aisé de faire de grands progrès en ce Roïaume; aiant, par le moyen d'icelle, le passage libre sur la riviere de Somme, qui enceint une grande partie de la Picardie, & lui sert comme de boulevard. Ville, à la faveur de laquelle, l'Ennemi pouvoit jeter une armée bien avant, aiant icelle pour retraite: Ville grande, bien remparée & bien fournie de toutes munitions de guerre, située en très bon pais, & voisine des terres de l'Ennemi. Mais Dieu est accouru au haufrage; il l'a arrachée des mains de nos Ennemis, il l'a remise entre les bras de Sa Majesté, il l'a rendue par sa puissante main miraculeusement à la France. Au commencement de sa prise, Sa Majesté y accourut faible, & long-temps après est demeurée autour non plus fort, que pouvoit être l'Ennemi dedans. Dieu l'a assisté, il l'a conservé, & beni ses desseins & ses vœux, qu'il a couronnés par la réduction d'icelle. Réduction non moins utile & nécessaire à notre France, que grande & admirable, principalement en ce temps calamiteux, auquel plusieurs font trophées de ses maux, & cherchent leur avancement en sa ruine, ne considérant pas, qu'au tombeau de leur patrie, ils s'enfouissent eux-mêmes. Qui considerera ces choses, il faut qu'il confesse que Dieu a pris en sa protection la France; qu'il la conserve & la maintient; & que grandement s'abusent ceux, qui pour les ébranlemens qui lui surviennent, pensent qu'elle se perde, & se défiant de l'assistance de Dieu, se laissent emporter à la vanité de leurs pensées & discours.

Après que le Cardinal Albert d'Autriche eut en vain essayé de jeter du secours en la Ville d'Amiens, & qu'il se vit frustré de son attente, contraint par Sa Majesté de se retirer à la dérobée & sans trompette, combien qu'il eût une Armée composée de plus de quinze mille hommes de pied, & de trois à quatre mille chevaux, fortifiée de cinq cens chariots & de bon nombre d'artillerie qui lui étoit en tête; les Assiégés se voyant hors d'espérance de secours, & que les efforts de leur Général leur étoient inutiles, (ores qu'ils n'eussent faute de vivres ni de munitions de guerre, & qu'ils fussent encore de reste plus de

1597.
REDDITION
D'AMIENS.

mille Soldats) demanderent composition , qui leur fut accordée par Sa Majesté le 19 (1) de Septembre 1597 , telle que s'ensuit :

P R E M I E R E M E N T ,

Sa Majesté accorde qu'il ne sera touché à la sépulture d'Arnantelle (2) Portocarrere, & des autres Capitaines enterrés aux Eglises de ladite Ville , ni à leurs épitaphes & trophées , pourvu qu'il n'y ait rien qui soit contre la dignité de la France & qu'il leur sera permis d'en retirer leurs corps quand bon leur semblera.

I I.

Que tous les gens de guerre , de quelque Nation qu'ils soient, étant en ladite Ville , sortiront avec leurs armes , la méche allumée , les étendarts arborés , & tambours battans , avec leurs chevaux & bagage , & tout ce qu'ils pourront emporter qui leur appartient , tant sur leurs personnes que sur leurs chevaux & chariots.

I I I.

Qu'il sera baillé des charretes pour emporter les blessés & malades jusqu'à la Ville de Dourlans ou de Bapaume , avec bonne & sûre escorte , lesquelles charretes avec leurs chevaux ils renverront en toute sûreté ; & pour le regard des malades & blessés qui ne pourront être transportés demeureront en ladite Ville , où ils seront pansés & traités jusqu'à ce qu'ils soient guéris : & lors leur sera permis se retirer en toute sûreté.

I V.

Tous ceux de ladite Ville , & autres étant en icelle , de quelque qualité qu'ils soient , qui voudront sortir avec eux , le pourront faire librement , & emporter avec eux les biens qui leur appartiennent , sans que personne leur puisse rien demander ; & sera permis aux autres , qui y voudront demeurer , de le faire en toute sûreté , & de jouir de leurs biens , comme ils faisoient devant la prise d'icelle , renouvelant le serment de fidélité à Sa Majesté.

(1) Selon d'autres le 18. Voyez l'Histoire de M. de Thou , Livre 118.

(2) Fernand , Hernand ou Ferdinand Tello.

V.

Seront déchargés du paiement des drogues, médicamens & autres choses par eux prises pour panser & traiter leurs malades & blessés; & particulièrement de douze mille livres de balles d'arquebuses.

VI.

Les Sujets & Serviteurs du Roi étant prisonniers en ladite Ville, seront mis en liberté sans païer rançon; le semblable sera fait pour ceux de ladite Ville, qui seront prisonniers en l'Armée de Sa Majesté, & autres qui ont été pris y voulant entrer.

VII.

Sa Majesté accorde que trois d'entr'eux pourront aller trouver leur Général, accompagnés de dix chevaux, pour l'avertir de la présente capitulation. Que pour ce faire, il sera faite une cessation d'armes pour six jours, qui écherront Jeudi au matin; à la charge que s'ils ne sont secourus dedans ledit temps, de deux mille hommes qui entrent dedans ladite Ville, ils sortiront d'icelle, & la rendront à Sa Majesté, aux conditions susdites, ledit jour de Jeudi au matin, sans qu'il soit besoin faire autre traité & accord.

VIII.

Les Marquis de Montenegro, Capitaines & gens de guerre étant en ladite Ville, ne pourront, durant le temps de ladite cessation d'armes, favoriser l'Armée qui entreprendra de venir à leur secours, demeurantes les tranchées garnies de la garde ordinaire, laquelle aussi ne pourra rien entreprendre contre eux.

IX.

Ils bailleront à Sa Majesté, pour la sûreté & observation des présens accords, quatre otages Capitaines; à savoir deux Espagnols, l'un de Cavalerie, & l'autre, d'Infanterie, un Italien & un Wallon; & pourra Sa Majesté envoyer & tenir en ladite Ville, durant ladite cessation d'armes, une ou deux personnes, telles que bon lui semblera, pour prendre garde s'ils fortifieront ou répareront en icelles, & si le secours qui y entrera sera de deux mille hommes.

1597.

REDDITION
D'AMIENS.

X.

Leur sera baillé escorte & sûreté jusqu'en ladite Ville de Doullans, & la foi de Sa Majesté, en cas qu'ils n'y trouvent leur Armée, qu'il ne sera rien attenté contre eux jusqu'à Arras.

Le jour venu, 25 Septembre (1) 1597, assigné aux Assiégés par la capitulation, de sortir & vuidier la Ville, en cas que dedans icelui ils ne fussent secourus de deux mille hommes dedans la Ville, comme porte la susdite capitulation; iceux voyant que toute espérance de secours étoit perdue pour eux, & qu'il n'étoit en la puissance du Cardinal d'Autriche leur Général de les dégager, ni de les garantir de la main des François, moins de jetter deux mille hommes dedans la Ville, comme ils s'étoient promis, plierent bagage, & ledit jour sortirent à dix heures du matin, avec leurs armes & bagage, ainsi qu'il leur avoit été accordé, en nombre de deux mille hommes de guerre; à savoir, cens quatorze Arquebusiers, six cens Corcellets, & cinquante Mousquetaires de la garde du Marquis de Montenegro, qui leur commandoit depuis le décès d'Armantilles, & bon nombre de Cavalerie; le reste étoit de malades ou blessés, tous vieux Soldats & choisis, commandés par Capitaines jachenus & envieillis sous le faix des armes. A leur sortie, le Marquis de Montenegro, conduit par Monsieur le Connétable, & par Monsieur le Maréchal de Biron, & le Duc de Montbasin (2), alla baiser la botte au Roi, qui étoit monté sur un coursier moreau, harnaché fort richement, lequel le reçut fort humainement. Tous les autres Capitaines lui firent aussi la révérence, & furent leurs enseignes baissées jusqu'en terre, tenant à grande gloire & honneur, d'avoir plié sous la grandeur d'un si grand & valeureux Roi, & se retirèrent aux lieux signés, avec l'escorte qui leur avoit été promise. Peu après, Monsieur de Vicq y entra pour y commander en titre de Gouverneur, avec sa Compagnie de Gensdarmes, & bon nombre de Soldats, & plusieurs des Habitans qui en étoient réfugiés.

L'on tient qu'avec les Espagnols sortirent plus de deux cens de ceux de la Ville, qui est autant de décharge pour les gens de bien, & autant de santé pour la Ville, délivrée de tels mauvais & mal affectionnés François, Sa Majesté passa outre pour aller au País d'Artois:

(1) Le P. Daniel dit le 26, mais il s'est trompé. (2) De Montbazou.

1597.

REDDITION
D'AMIENS.

Ainsi fut rendue à Sa Majesté la Ville d'Amiens le susdit jour vingt-cinq de Septembre mille cinq cens quatre-vingt-dix-sept. Reddition heureuse pour la France, & à jamais recommandable, qui a renversé les desseins de notre Ennemi, qui se promettoit de grandes conquêtes; qui lui a rendu vains ses projets, & fait connoître combien peuvent les armes des François. Reddition, avancement de notre repos, assoupissement de troubles, dissipation des complots & mauvais desseins des Ennemis de la France; qui a assuré le pais, affermi les volontés ébranlées, & tiré avec soi une infinité de biens & de commodités pour la France. Reddition en laquelle il y a plusieurs choses à remarquer, & entr'autres une grande prudence & singulière sagesse de Sa Majesté, qui a bien su choisir & prendre l'occasion de faire un coup d'Etat, & de hâter la reddition d'une Place si importante, forte d'affiète & de remparts, fournie de bon nombre de Soldats, & abondante encore en vivres & munitions de guerre: avec lesquels moïens elle eut pu tenir encore quelque temps, & cependant l'Ennemi, fort de gens & de canon, & abondant en munitions de guerre, eut pu forcer quelque Place sur la frontière, & l'enlever plutôt qu'elle n'eut pu être secourue. Joint que pour forcer ladite Ville, il eut fallu ruiner beaucoup de fortifications, lesquelles sont, par le moïen de cette reddition, demeurées en leur entier, pour servir à l'avenir à sa défense. Il est aussi à considérer ce qui fut ensuivi d'un pillage, & à quoi eussent été réduits les pauvres Habitans par un second sac. La perte aussi que l'on eut pu faire de beaucoup de braves & signalés Soldats & vaillans Capitaines, laquelle Sa Majesté a voulu éviter, imitant en cela ce grand Scipion l'Africain, qui aimoit mieux sauver un Citoïen, que de perdre dix Ennemis. Sagesse donc grande de Sa Majesté, qui a pourvu à tant d'inconvénients, & très heureuse réduction, qui a empêché tant de pertes.

La prise de la Ville faite par l'Ennemi fut étrange, la réduction en est admirable, réduction faite à la barbe de l'Ennemi, & à la vue de son armée. La défolation y fut grande, la restitution a apporté de la consolation & du contentement. Sa prise ébranla le pais, sa réduction l'assûre. Vrai est, que la perte qu'y ont faite les Habitans a été grande, les pilleries & saccagemens excessifs, qui se sont étendus, voire jusqu'aux choses sacrées, les outrages & cruautés indicibles. Je tais les forcemens & violemens auxquels s'est portée l'insolence du Soldat Espagnol, je

1597.

REDDITION
D'AMIENS.

ne parle point de la pudicité des femmes mise en proie : les miseres y ont été extrêmes , & les rançons violentes & démesurées , même envers ceux , lesquels on avoit ja dépouillés de tous moïens : pour lesquelles extorquer l'Espagnol n'a oublié aucune espece de contrainte & cruauté. De sorte que la plupart des Habitans ont été rendus misérables , & tel , qui souloit être bien à son aise , souffre beaucoup à présent : tel qui étoit bien riche , est réduit à la pauvreté : & tel qui souloit donner , mendie. Le souvenir en est grief , & le récit lamentable. Ce sont des exemples devant nos yeux , & des enseignemens à toutes les Villes & Peuples de la France , de bien penser à eux , & d'être soigneux de se bien garder , amis de leur patrie , ennemis des nouveautés. Ce sont leçons qui nous apprennent de demeurer en notre devoir , & ne prêter l'oreille aux persuasions de ceux qui se veulent enrichir par notre perte , & s'avancer par notre ruine , auxquels l'ambition fait oublier le devoir qu'ils ont à leur patrie , & préférer leur particulier à ce qui est du général de l'Etat. Ce sont prêcheurs qui nous enseignent de nous contenir paisibles & roides en l'obéissance de Sa Majesté , sous la douceur de ses loix & commandemens , & en somme d'être sages par le péril & dommage d'autrui , afin que nous ne soïons accablés de telles miseres , engloutis de tels malheurs , & asservis sous le joug insupportable du superbe & avare Espagnol , duquel la tyrannie & cruauté surpasse les plus barbares Nations du monde. Ceux d'Amiens , par la grace de Dieu , en sont délivrés ; & par la vigilance & valeur de Sa Majesté , jouissent de leur patrie , de leurs maisons & de leurs foyers , & de ce peu de bien qui leur reste , qui sont les trophées des victoires de Sa Majesté , & les effets de ses vœux. Dieu leur fasse la grace d'en jouir longuement , sous l'obéissance & regne de Sadite Majesté , par le moïen de laquelle ils sont mis en liberté , & jouissent de tant de bénéfices , & à nous de faire notre profit de leurs miseres.



DISCOURS

Sur la Réduction de la Ville d'Amiens (1).

CE n'est point le bon Démon de la France , ni la foule de tous ces Dieux tutélaires reconnus de la superstitieuse antiquité , qui ont sauvé l'Etat ; c'est le bras du Tout-puissant protecteur des justes Monarchies. Le coup qu'il vient de frapper en la réduction d'Amiens , fait voir clairement à tous le soin très particulier qu'il en a. Ceux qui discouroient de ce siege publioient tout haut , que là se manioit le destin de la France , que du succès dépendoit son salut ou sa perte , qu'il y alloit , ou de notre servitude , ou de notre franchise. Dieu enfin s'est laissé toucher aux vœux des vrais François , les a remis en leur héritage , & n'a voulu permettre que la Croix rouge triomphât des Fleurs de Lys. Ingrats serions-nous si nous n'avions un éternel souvenir de ce grand bénéfice ; non pour lui immoler par chacun jour des hécatombes , faire fumer ses autels de nos sacrifices , y brûler la myrrhe & l'encens ; ce n'est pas ce qu'il demande de nous ; mais en lui offrant sans cesse un cœur contrit & humilié , une ame vraiment pénitente , & touchée de l'horreur de sa faute. C'est par-là qu'il veut être fléchi : & quand nous le ferons , il est le Dieu des armées , ne doutons point qu'il ne combatte au front des nôtres , qu'il ne mette le Soleil , le vent & la poussière aux yeux de nos Ennemis : bref qu'il ne nous arrive comme aux enfans d'Israel , qui étant en sa grace ne pouvoient être vaincus ; mais aussi-tôt qu'ils la perdoient par leurs péchés , aussi-tôt étoient-ils la proie de tous leurs voisins. Retournons donc à notre Dieu , & grands , & moïens , & petits ; faisons notre paix avec lui , afin qu'il nous la donne entre les hommes ; reconnaissons que pour l'avoir abandonné , tous les fléaux de son ire ont été déployés sur nous ; qu'étant déchus de sa grace , nous sommes quant & quant tombés en toutes sortes de misères , & en un abîme vraiment de toute espèce de confusion. Le méchant se rira de ce discours , s'imaginera pour cause première de nos maux , non nos péchés ; mais ou ce torrent rapide des cho-

(1) Ce Discours est l'ouvrage d'un homme sensé. Il est plein de ces vérités, dont il seroit à souhaiter que tous les Souverains fussent assez persuadés pour les réduire en pratique.

1597.

RÉDUCTION
D'AMIENS.

les humaines , ou quelque fortune aveugle mêlée avec notre imprudence , ou bien une constellation des astres avec une nécessité fatale qui ne se peut vaincre. Mais j'en demande hardiment à sa propre conscience , si nonobstant , elle n'est pas sans cesse furieusement agitée de son péché ? s'il ne ressent pas là-dedans un remors & une synterese qui ne l'abandonnent point ? Car ce sont là les aigles & les vautours qui mangent à l'un le foie , & à l'autre le cœur. Il me suffit que les ames pures reconnoissent qu'il ne faut point accuser le Ciel , ni les destinées ; que le bien vient d'en haut & le mal de nous ; qu'entrant en nous-mêmes , nous en trouverons la cause : notre siecle fertile est presque prodigieux en toute méchanceté ; plus de piété , plus de charité parmi nous. Bref , comme les péchés se tiennent enchaînés , & que Dieu punit l'un par l'autre , qu'on est monté peu-à-peu , & comme par degrés à l'extrémité de tous vices ; ainsi , qu'il ne se faut pas étonner , si de ces sources sont découlés tous les malheurs qui couvrent notre pauvre France ; si le mauvais arbre a produit tant de mauvais fruits , tant de confusion , de dérèglement , de désordre que nous voïons en tous les Ordres de l'État. Et c'est à la vérité la vengeance que Dieu prend de ceux qui l'oublient , qui enfreignent son alliance , qui n'ont plus sa crainte devant les yeux , & sa parole pour conduite en leurs actions. L'éloignement du Soleil fait les ténèbres : de même ceux qui s'éloignent de cette divine lumiere se sentent incontinent frappés d'aveuglement. Mais encore pouvons-nous dire avec consolation , que l'œil de sa divine bonté n'est point tant fermé sur ses créatures , qu'il ne les daigne bien regarder avec une commiseration paternelle ; sa main n'est point si fort appesantie sur la France , qu'elle ne puisse par son aide se relever de sa chute : nos maux ne sont pas si déplorés , qu'ils ne reçoivent leur guérison si nous la voulons chercher ; en un mot , qu'il ne tiendra qu'à nous-mêmes que nous ne remettons notre patrie en sa première vigueur. Enfans malheureux , si le pouvant faire , nous sommes si dénaturés que d'oublier notre devoir envers notre commune mere , & qu'il nous soit reproché , que le Ciel , sous lequel nous sommes nés , n'ait point versé dans nos ames des philtres généreux pour son amour & pour son service. Hélas ! souffrons courageusement toutes choses , voire les plus extrêmes , avant que de voir flétrir le nom François de cet opprobre. Tous à la vérité sont contenance de déplorer la confusion , soupirent en apparence après un bon ordre ; mais ces pleurs & ces sou-

pers ne partent pas de même cœur, tous ne vont pas aux remèdes également : & en voici la raison. En ce grand débordement d'Etat, si les uns se perdent, les autres se sauvent, & quelques-uns encore y profitent. Ceux qui peuvent échapper sans perte, qui ne sont que simples spectateurs du mal d'autrui, le regardent bien avec des yeux charitables, mais le contre-coup ne leur donne pas jusqu'au cœur. Les autres qui se voient perdre sans espérance de salut, lesquels ne sont pas un petit nombre dans le peuple, crient à bon escient, invoquent au fort de la tourmente & hommes & Dieux à leur secours : mais au contraire, ceux qui les dépouillent, qui recueillent leur bris, s'en réjouissent, & ne voudroient pas un meilleur temps. Toutefois ils auroient honte de le dire, & sont contenance, comme les autres, de souhaiter meilleure fortune à leur prochain ; & s'ils n'ont ce souhait dans l'âme, pour le moins l'ont-ils à la bouche ; autrement ils perdroient tout crédit, & se déclareroient ouvertement ennemis de la société des hommes. Ainsi, il ne se trouve personne au général qui ose directement combattre le bien du Roïaume, qui ne publie tout haut qu'il y desire la regle, la police, la réformation, au lieu de la difformité & du dérèglement, pestes perpétuelles des Républiques. Or, comme ce Roïaume, en son desordre, se voit encore distinctement composé des trois Ordres anciens, de l'Eglise, de la Noblesse, & du Tiers Etat, sous lequel dernier on comprend la Justice & les Finances ; on peut dire avec vérité, mais avec soupirs & regret, que ce n'est par-tout aujourd'hui que marchandise, que corraterie, qu'un trafic très infame qui s'exerce impunément en toutes sortes de qualités. Si nous entrons dans l'Eglise, nous n'y trouverons plus sa pureté & sainteté ancienne ; mais toutes choses en tel état, qu'il vaut mieux, comme ses enfans, couvrir sa honte, que de la publier. N'y verrons-nous pas une simonie & nundination toute publique & ordinaire ? N'y verrons-nous pas les mains profanes ravir sans honte les fruits dédiés aux seuls Ministres de Dieu & de son autel ? Je dirai un mot libre, mais véritable pourtant, qu'encore que les élections donnassent autrefois beaucoup de scandale à l'Eglise, à cause des brigues & monopoles qui s'y faisoient, de sorte que les Poètes même de ce temps-là, cherchant la Discorde pour l'envoier troubler des armées, l'alloient trouver dans les Cloîtres & au plus sacré des Monasteres, sur le point même des élections ; si est-ce que ceux qui remarqueront l'un & l'autre siècle, confesseront par

1597.

RÉDUCTION
D'AMIENS.

expérience, que le moindre mal est celui que les élections apportent, quand on y observoit la forme ancienne, & qu'elles se faisoient selon les saints Décrets & Constitutions Canoniques; & néanmoins que pour marque de la dignité Royale de trois qui seroient élus, Sa Majesté eût droit de faire choix de celui qui lui seroit le plus agréable, il y a espérance que les sieges de l'Eglise seroient remplis de gens de probité & de doctrine, au lieu que nous les voyons pour la plupart saisis de personnes du tout indignes, & des plus hautes dignités profanées entre mains laïques, voire sans distinction du sexe, avec des couleurs & des prétextes du tout impies, au grand trouble des âmes & consciences pieuses. Quant à la Noblesse, il faut avouer qu'elle a fort dégénéré de ses pères. Je ne touche point à sa valeur: car en ce point là, elle ne leur cède en rien, son épée est aussi pointue que la leur: les preuves en ont été trop certaines & trop glorieuses en ces derniers troubles. Mais pour ce qui est des mœurs, tout y est si visiblement corrompu, si déréglé, si licentieux, qu'il ne lui reste (à vrai dire) que l'ombre ou l'image de la vertu paternelle. Et hors la guerre, au lieu qu'autrefois les maisons des Gentilshommes étoient autant d'écoles d'honneur & de vertu, elles ne le sont plus que de vice & de débauche; & l'un des beaux effets du Gentilhomme, j'excepte toujours les vertueux, est de tyranniser aujourd'hui ceux qu'il appelle ses sujets, par toutes sortes d'exactions & de mauvais traitemens, indignes certes d'une généreuse Noblesse, qui ne doit avoir pour but que le vrai honneur, lequel consiste en louables actions, & à bien mériter du public & du particulier tout ensemble. N'épargnons non plus la robe longue, sur laquelle nous voyons des taches qui la difforment infiniment, & lui ôtent son ancien lustre & sa beauté première. C'eût été un prodige aux siècles vieux d'y voir vendre la Justice, en faire un métier tout public, la dénier à ceux qui n'ont moyen de la demander & de la poursuivre. Maintenant nous y sommes si fort accoutumés, (je le dis avec la honte de notre siècle) qu'on ne le trouve plus étrange: tant on se laisse couler aisément aux mœurs d'un âge corrompu, & emporter au torrent d'une mauvaise coutume. Et qui est-ce qui a violé cette sacrée Vierge? qui a ainsi prostitué cette sainte Déesse, à deniers comprans? C'est sans doute la vénalité des Offices de judicature. Et certes confessons que plusieurs qui y entrent, se proposent pour leur fin non l'utilité publique, ou le bien du prochain, comme ce de-

voient être tous leurs regards , mais on de s'enrichir & reven-
dre en détail ce qu'ils ont acheté en gros , ou bien riches igno-
rans contenter leur ambition , s'estimant assez dignes , puisqu'ils
portent l'effigie & les marques extérieures de la Déesse. Et n'est-
ce pas chose bien misérable aujourd'hui , qu'on n'entre plus en
ce Temple d'Honneur par celui de Vertu , mais que l'or & l'ar-
gent en enfonce les portes ; de se voir en France réduits à cette
extrémité , que pour décider de la vie , de l'honneur & des biens
des hommes , nous soions quelquefois astraînts au jugement
particulier de tels , dont nous refuserions le conseil en la moi-
ndre occurence de nos affaires domestiques ? Toutes ces cor-
ruptions sont grandes : mais il faut dire franchement , qu'il n'y
a rien d'égal au mauvais maniement des finances , vrai fléau de
nos péchés , & en matière de police la cause principale de tous
les desordres de ce Royaume. Dieu nous a mis sous un Ciel le
plus favorable qu'on sauroit souhaiter , & devons bien nous
louer de sa bonté qui nous a les mieux partagés de tout le mon-
de. Car au lieu qu'il semble qu'aux autres Nations au prix de
nous , il ait donné le Ciel d'airain & la terre de fer , il faut que
nous reconnoissions , & la douce influence du Ciel , & la ferti-
lité de notre terre , sur laquelle il fait pleuvoir de toutes parts
les torrens de ses bénédictions. Mais ce qui devrait être par pro-
portion diffus & répandu en tous , est résserré en quelques par-
ticuliers , & comme si la terre ne produisoit que pour eux , com-
me s'ils étoient seuls les enfans du Ciel , eux seuls en recueillent
les fruits , en sont remplis & gorgés ; les autres vuides , misé-
rables & languissans. S'il y avoit de l'ordre & du ménage parmi
nous , les biens seroient autrement dispersés , la richesse de l'un
ne seroit pas la pauvreté de l'autre , chacun se ressentiroit des
faveurs & des graces célestes ; le sang rempliroit toutes les ve-
nes de ce grand corps. Mais quoi ! chacun fait ce que l'argent
devient en France , & comme il n'est aujourd'hui qu'en deux
bourses , en celle de quelques Gouverneurs , & la plupart en
celle des Financiers , entre lesquels je mets les Partisans. Il y a
dix-huit ou dix-neuf recettes générales , & je ne fais combien de
greniers & magasins à sel , qui devroient apporter aux coffres du
Roi beaucoup de millions tous les ans. On connoît trop comme
tout est manié , & les bons François crient tout haut qu'il y a
plus de trente-cinq ans qu'on ne fait vivre les Rois de France
que d'Edits honteux , faits à la ruine de leur peuple , étant cepen-
dant les plus clairs deniers des recettes du Royaume détournés ,

1597.

RÉDUCTION
D'AMIENS.

1597.
RÉDUCTION
D'AMIENS.

sans que ni les gages des Officiers, ni les Charges ordinaires, ou les pensions & dettes des Etrangers, ou les soldes des gens de guerre soient presqu'aucunement acquittées. J'ai autrefois oui dire à un du métier, qu'il n'y a écu en France qu'un bon Financier ne sache d'où il vient, & où il doit aller. MM. des Chambres des Comptes & Trésoriers de France, (ne leur en déplaise) ont beaucoup de part à la faute, & ceux qui les appellent receleurs de larons font tort, à la vérité, à beaucoup de gens de bien, dont ces Compagnies sont composées, mais ils disent peut-être vrai pour quelques-uns d'entr'eux qui y conviennent. Le mal déplorable en tout cela, & qui prend de fortes racines en l'Etat, est que depuis qu'on a reconnu qu'il n'y avoit gens au monde, selon l'homme, plus heureux que les Financiers; comme chacun a une secrète inclination à s'exempter comme eux de la peine & de la douleur, & que ce poison se glisse insensiblement dans les ames, l'honneur & la vertu se sont étrangement avilis en la France. Les peres ne font plus étudier leurs enfans. Et pourquoi le feroient-ils puisque la science n'est qu'à charge, & qu'elle est mere de pauvreté? Un ancien disoit qu'il falloit apprendre aux enfans, pendant qu'ils étoient jeunes, ce qu'on vouloit qu'ils fissent étant hommes faits. Que leur peut-on enseigner de plus utile, & qu'ils doivent plutôt faire en âge mûr que ce qui sert à soutenir cette vie, & soulager les incommodités d'une foible vieillesse? Le plus sûr métier qui soit donc aujourd'hui, & qui va être le plus en crédit, c'est de manier l'argent du Roi, le savoir bien compter & jeter, & entendre si bien l'Arithmétique qu'on l'ajoute toujours au sien. C'est là où gît la vraie regle de trois, c'est le secret des secrets: c'est là qu'on trouve la pierre philosophale & la transmutation des métaux: c'est par ce moien qu'on peut changer en peu de temps & sans grande merveille le petit ruisseau des Gobelins en fleuve de pactole (1). Mais vous, Sire, à qui Dieu a mis le sceptre en

(1) M. Despreaux a dit pareillement en vers (Satyre VIII).

Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ?
Dit un pere à son fils, dont le poil va fleurir ;
Prends-moi le bon parti. Laisse-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font ils ? vingt livres.
C'est bien dit. Va, tu fais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir !
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences ;
Prends, au lieu d'un Platon, le Guidon des Finances, &c.

la main pour le manier à sa gloire, reconnoissez tous ces desordres. Rendez premierement les élections à l'Eglise; repurgez cette maison de Dieu, en tant qu'il vous sera possible, & de la simonie & des autres abus qui y sont entrés. Ne souffrez plus d'ailleurs ces Marchands d'honneurs & d'Offices de Judicature; mais que la seule vertu & le mérite en soit le prix, selon le choix & la distinction qu'en faudra faire votre prudence. Supprimez par mort cette multitude effrénée qui n'est qu'à la ruine de votre pauvre peuple: réduisez-les tous au nombre ancien avec gages honnêtes, sans qu'ils puissent rien exiger davantage de vos Sujets. Remplissez ces deux Ordres de gens de bien & craignant Dieu, afin que votre conscience en soit déchargée là haut devant sa face, & Votre Majesté fidèlement & dignement servie ici-bas. Mais sur-tout, Sire, n'oubliez de pourvoir à vos Finances, le désordre desquelles, c'est la voix commune des gens de bien, a causé une partie de nos malheurs, & a fait que n'y ayant rien en France d'estimé & adoré comme l'argent, tout s'est rendu vénal pour en avoir. Retranchez donc ce nombre superflu de Financiers, & faites que dorénavant vos deniers vous soient apportés des Provinces, (elles en ont fait l'offre autrefois en pleine assemblée d'Etats) & mis en vos coffres du Louvre, pour être maniés par gens fideles, non remplis d'avarice, comme ils ont été par le passé. Un des Césars se plaignoit que son fisc étoit vuide d'argent: on lui répondit en un mot, qu'il y en auroit en abondance, s'il étoit seulement compagnon de deux de ses Affranchis. On peut dire de même à Votre Majesté, que si elle étoit reçue en la société de deux Trésoriers de l'épargne, ou de leurs Commis, ses coffres seroient pleins d'écus. Sire, reconnoissez vos forces; vous surpassez tous vos Voisins en toutes sortes de bénédictions; tout l'or des Indes n'est pas comparable à celui que vous pouvez tirer par légitimes moïens de votre Roïaume. Vous y avez des minieres inépuisables. Ce sont les bleds, les vins, les toiles, le pastel & les salines, dont vos Voisins ne se peuvent passer, étant contraints de vous venir faire hommage de leur or, & vous l'apporter en contr'échange. Il n'y a faute que d'ordre & de ménage, & en cela vos Ennemis vous surmontent. La juste administration des Finances est un grand secret en un Etat; c'est un vieux mot & commun, qu'elles en sont les nerfs & les muscles; si les nerfs sont trop lâches ou trop tendus, le corps ne se peut bien porter, il est sujet à de grandes convulsions. Mais en un Etat comme

1597.

RÉDUCTION
D'AMIENS

celui de la France, qui a besoin d'un grand entretenement chez soi, & de grande dépense encore pour se conserver contre des forces étrangères, l'argent ne tient pas seulement lieu de nerfs, mais à maniere de dire de l'ame de tout le corps. On ne vit point, on n'agit point, on ne peut rien sans ce métal : c'est ce qui fait mouvoir tous les ressorts de la roue. Voilà pourquoi il doit être bien employé & bien distribué par tout, & quand il le seroit, les biens certes qui en viendroient sont infinis. Car outre ce que j'ai dit, vous auriez, Sire, de quoi récompenser votre Noblesse, qui s'est en ces dernières guerres tant engagée pour votre service, qu'elle n'en peut plus. Vous pourriez d'ailleurs, à l'exemple des Rois vos Prédécesseurs, entretenir des armées & en paix & en guerre, toujours prêtes à marcher à votre premier commandement. Et cela feroit que la profession des armes seroit honorée plus que jamais entre nous, & que les peres la feroient suivre à leurs enfans : au lieu que nous voïons qu'elle a beaucoup perdu de son los & de son prix, d'autant qu'elle est notoirement ruineuse à ceux qui la pratiquent. Mais le haut point que vous gagnériez, c'est la bienveillance de votre peuple, qui pourroit espérer par le bon maniemment de vos Finances, quelque relâche à ses maux. Souvenez-vous, Sire, que les deniers qui se levent sur vos pauvres Sujets, sont trempés dans leurs larmes ; que ces larmes ne seront point essuïées que lorsque le Soleil de votre bonté & de votre miséricorde luira sur eux. Et quand Votre Majesté se résoudra à ce saint & pitoïable office, qui est de les soulager des grands impôts qui les accablent, elle l'aquerra aussi-tôt leur amour qu'on s'est efforcé de lui ravir par tant de mauvaises inventions. Et c'est de vérité la meilleure garnison que le Prince puisse avoir dans ses Villes, que le cœur & l'amour de ses Sujets. Ce sont là les vraies chaînes de diamant, dont l'étrainte est bien plus ferme & plus assurée pour les justes Monarques, que celles de la force & de la crainte, qu'il faut laisser à un Denis le vieux & à ses semblables, pour quelque saison de l'année. Mais quant aux Princes légitimes, c'est vraiment à eux de se faire aimer de leurs peuples, les traiter comme les enfans le font d'un bon Pere, & au peuple aussi de révéler & presque adorer son Prince, comme l'image du Dieu vivant.

Voilà donc les fruits que produiront l'ordre & la réformation en toutes les parties de votre Etat. Mais si vous même, Sire, ne l'avancez, n'esperez pas que ceux qui en leurs Charges & fonctions

1597.

REDUCTION.
D'AMIENS.

fonctions, profitent du désordre public, se rendent instrumens d'une si bonne œuvre. Car bien qu'en apparence ils fassent montre d'une aussi louable intention que nuls autres ; si est-ce qu'en leurs ames, ils ne reconnoissent point d'autre siecle d'or que celui où ils font leurs affaires, & seroient bien marris d'en voir un autre. Et néanmoins il semble qu'ils devroient juger, que quand ils verroient avant leur mort toutes choses bien réglées, ce seroit de la sûreté pour leurs héritiers, afin de posséder en paix les biens qu'ils leur laisseront. Au lieu que le désordre continuant, il faut qu'ils s'assurent, que comme ils ont dévoré & englouti les autres, il s'en trouvera, qui par la loi de la pareille, traiteront de même leurs enfans ou héritiers à leur tour. Mais ils sont si misérables la plupart, qu'ils n'entrent point en ces considérations, ou s'ils y entrent, leurs intérêts privés les offusquent, ils se jouent du présent, & se moquent de l'avenir. J'avoue, Sire, qu'il y a de grands personnages près de vous, de toutes qualités, qui ont à la vérité un grand zele à la restauration de la France. Le déluge du mal n'est pas si universel, que quelques-uns n'en soient échappés, qui savent fort bien que c'est l'ordre, l'harmonie, le tempérament qui conservent toutes choses ; que les corps supérieurs & inférieurs ne subsistent que par là ; qu'autrement tout retourneroit en son ancien cahos, ou se résoudroit en sa premiere matiere. Mais certes, il faut confesser que nous avons pris une telle habitude à la confusion, que si vous-même n'entreprenez de l'ôter, si vous ne vous rendez le premier moteur de tout l'ouvrage ; si vous n'êtes la regle droite, le patron, le moule de vos sujets, il y a fort peu d'espérance de voir en nos jours le rétablissement du Roïaume. Las ! ce n'est pas assez que pour arrêter sa chute, la Providence divine se soit visiblement servie de vos mains. Il est besoin d'en affermir les colonnes ; n'y aiant rien si certain que les mêmes causes, qui l'avoient mené à sa ruine, continuans, il ne peut longtemps durer. Aïez donc la gloire, Sire, d'en être le second Fondateur, d'y replanter la vertu, les bonnes mœurs, le bon ordre, & qu'on voie de votre regne refleurir les beaux lys de la France. Toutes les prophéties anciennes vous y appellent ; mais bien plus ce grand Dieu qui a tant fait de miracles en votre personne, que tous les peuples de la terre en demeurent étonnés. Lui, Sire, qui vous a fait passer la mer rouge en dépit de tous les Conjurés de votre Maison, pour remettre Votre Majesté en l'héritage de ses Peres. Car qu'est-ce autre chose, le passage de

1597.

REDUCTION
D'AMIENS.

la rivière de Loire (dont le souvenir vous doit être perpétuel) & l'assomption de Votre Majesté un an après à son trône Roïal, que le passage de la Mer Rouge & l'établissement des Israélites en la Palestine ? Et après tant de graces, tant de bénédictions répandues sur vous aux yeux de tout le monde, vous n'auriez pas sans cesse l'avancement de la gloire de Dieu dedans le cœur ? Ha ! Sire, vous avez toujours montré trop de piété en vos actions ; & tous ceux qui ont l'honneur d'approcher Votre Majesté, sont témoins qu'elle n'aime rien tant que le bien, qu'elle ne hait rien tant que le mal ; mais que ses saintes intentions ont été traversées par les guerres continuelles qu'elle a eues sur les bras. On rapporte que le grand Roi de Perse avoit un de ses Officiers qui lui venoit dire tous les matins entrant en sa chambre. Leve-toi, Sire, & pourvois aux affaires auxquelles ton Dieu t'a ordonné. Mais à l'endroit d'un sage Prince & instruit en la connoissance du vrai Dieu : c'est la raison qui lui est inspirée d'en haut, qui lui sonne cela même aux oreilles, & lui recorde incessamment qu'il est le Ministre de Dieu sur la terre pour le salut des hommes. Or, ce n'est pas tout, Sire, je le dis encore, d'avoir élevé tant de trophées sur vos ennemis, & tant de fois enrichi vos triomphes de leurs dépouilles, si vous n'assurez vos victoires par les arts de la paix. Plutarque écrit de quelques Rois anciens qu'ils se faisoient peindre, tenant le tonnerre, ou la foudre, ou le trident en la main, & d'autres encore qui affectoient des titres & éloges superbes, & se faisoient nommer Forceurs de Villes, Foudroïans, Aigles, Victorieux, comme dédaignant toute autre louange que celle qui vient de la force & de la valeur. C'est tout au contraire des bons Princes, qui aiment bien mieux l'honneur qui procede de justice, de bonté & de vertu, & recherchent bien plus les noms plausibles & agréables de Pasteurs, & Peres de leurs Peuples, que ces autres enflés & odieux à tout le monde. Aussi les Sages du passé ne disent point que les Princes & Rois aient reçu en dépôt de Jupiter des machines d'artillerie pour ruiner les Villes, mais bien les polices & les saintes loix. Et c'est la raison pourquoi ils appellent le familier de Jupiter, celui des Rois qui étoit le plus juste, non pas le plus grand conquérant. Mais certes, quand il advient, par une grace spéciale de Dieu, que les vertus militaires & politiques se rencontrent en un seul Prince, rare exemple de tous les siècles ; alors peut-on bien dire, qu'il ne se voit rien de si accompli sur la terre, & que c'est une idée & un

exemplaire vraiment de toute perfection. Heureux les Peuples & plus qu'heureux qui ont à vivre sous telles dominations ! Faites, Sire, que ces deux vertus se retrouvent en vous. Acquérez ces deux titres glorieux que le grand Alexandre a tant estimés, & qu'il a tâché de mériter en sa vie, d'être bon Roi & grand Guerrier tout ensemble. Ne vous contentez pas d'avoir tranché avec votre épée les nœuds de nos divisions ; mais encore, par le moien de votre prudence, faites-nous sortir du labyrinthe de nos erreurs. Ainsi le Peuple François bénira votre regne, fera tous les jours ses offrandes pour vous, plaindra ceux qui sont morts, de n'avoir vécu sous un si bon Roi, & vu Votre Majesté paisible & triomphante assise au trône de Saint Louis. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il nous fasse à tous la grace d'appaier tellement son courroux, que nous puissions voir cet heureux temps, & dire à l'avenir, que la reprise d'Amiens a été le commencement de nos joies, la fin de nos miseres, & le terme des guerres fatales de la France.

1597.
REDUCTION
D'AMIENS.

SUR LA REPRISE D'AMIENS(1).

I.

Je ne fais qui des deux est le plus admirable
D'avoir pris ou repris un Amiens si fort ;
Mais je fais qui des deux est le plus honorable,
De l'avoir pris par fraude, ou repris par effort.

II.

On chante en mille façons
Une si belle entreprise,
Mais de toutes ces chansons
Le bon est en la reprise.

III.

Hernantel fut heureux en si belle entreprise ;
De surprendre Amiens, sans force en un instant ;
Plus heureux d'être mort, ains qu'elle fut reprise,
Pour ne mourir après de honte en la quittant.

(1) La Ville d'Amiens, après avoir été prise par industrie, sans frais, & dans l'espace de deux heures, fut réunie à la Couronne par Henri IV, qui la reprit par force, à la vûe d'une armée considérable, après six mois de siège qui coûtèrent, dit-on, six millions à la France.

1597.

Avertissement.

MESLONS les exploits des gens de longue robe, avec ceux des guerriers.

A R R E S T**DE LA COUR DE PARLEMENT,***De Reglement sur les Evocations en la Chambre de l'Edit.***EXTRAIT DES REGISTRES DU PARLEMENT.**

SUR la remontrance faite à la Cour par le Procureur général du Roi, que plusieurs abusans du privilege octroïé à ceux de la Religion prétendue réformée pour l'évocation de leurs causes en cette Chambre, au lieu de la requérir avant la contestation, non-seulement ils procedent volontairement aux Parlemens, mais y poursuivent; & quand par diverses vacations l'on a travaillé à la visitation des procès, voire qu'ils sont aux opinions, pour en arrêter & empêcher le jugement, demandent l'évocation en ladite Chambre; même aucuns, qui ne sont de la qualité, & font le semblable pour les appellations verbales, attendans qu'elles soient appelées au tour des rôles ou auparavant, sont long-temps, dont advient trouble en l'ordre de la Justice, contre la dignité des Parlemens, au dommage & préjudice des parties remises à grande longueur & frais. Suppliant, ledit Procureur général, la Cour d'y pourvoir, à ce faisant jouir ceux de ladite Religion du privilege, la dignité des Parlemens soit conservée au soulagement des Sujets du Roi, vu les Edits. La matiere mise en délibération.

Ladite Cour, en la Chambre de l'Edit, a ordonné & ordonne que ceux de la Religion prétendue Réformée qui voudront évoquer en icelle Chambre leurs procès & différends, seront tenus faire apparoir de leur qualité par attestation d'un Ministre, sinon de deux ou trois autres témoins qui l'auront certifié devant le Juge ordinaire, en la présence du Substitut du Procureur Général du Roi, qui aura l'œil qu'il n'y soit fait fraude.

A ordonné & ordonne que ceux qui voudront évoquer en ladite Chambre les procès par écrit, qui seront conclus trois mois après la publication de ce présent Arrêt, lequel temps ladite Cour a donné & donne aux Parties pour en être averties, seront tenus le déclarer par l'appointement de conclusion, ou auparavant, pour être ladite conclusion passée, & le procès reçu pour juger en la Chambre de l'Edit. Autrement seront lesdits procès conclus, après lesdits trois mois de la publication de l'Arrêt, jugés à l'ordinaire.

1597.
ARREST DU
PARLEMENT.

Pour le regard des instances en exécution d'Arrêts, criées, ou autres incidens, s'ils veulent évoquer après lesdits trois mois de la publication du présent Arrêt, seront tenus le déclarer par l'appointement en droit ou auparavant icelui pour être l'instance ou incident réglé à écrire, produite en ladite Chambre de l'Edit, & à faute d'avoir ce fait, lors dudit appointement, ou auparavant, seront lesdites instances ou incidens jugés à l'ordinaire comme dessus.

Et néanmoins, si auxdits procès par écrit conclus & instances réglées & produites hors ladite Chambre, y a intervention sans fraude d'aucun de ladite qualité, ou soit partie appelée en sommation, garantie ou autrement; ait intérêt au procès ou instance, sera reçu en conséquence du droit ou intérêt qu'il aura à demander l'évocation desdits procès & instances, pourvu qu'il l'ait déclaré par l'appointement de contestation sur lesdites interventions & sommations, ou auparavant icelui appointement.

Quant aux appellations verbales, requêtes civiles & autres matieres qui se traitent à l'audience, sera l'évocation demandée un mois après la publication des rôles, ou les deux avenir obtenus es causes poursuivies par placets.

En tant que touche les procès par écrit, qui sont & qui seront jusques auxdits trois mois prochains conclus & instances contestées, seront ceux qui voudront évoquer, tenus de déclarer à la première poursuite & signification qu'ils feront faire, ou leur sera faite; autrement seront jugés en la Chambre ou seront distribués.

Et si bon semble aux Parties de ladite qualité, en faisant bailler les assignations, en vertu de Lettres Roïaux ou autres Commissions, seront icelles bailler en ladite Cour & Chambre de l'Edit (en laquelle néanmoins la rétention sera préalable, avant faire aucune autre poursuite valable) & seront les

1597.

ARREST DU
PARLEMENT.

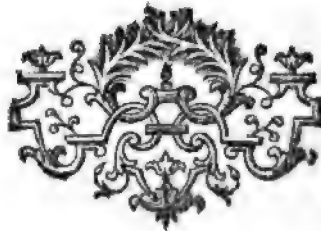
Arrêts de rétention donnés par défaut, ou congé signifié au Procureur de la Partie adverse; autrement si aucuns congés ou défaut étoient donnés, ne seront délivrés; comme pareillement lesdits congés & défauts, ne seront délivrés, sinon es causes appellées autour des rôles, ou après deux avenir expédiés, ainsi qu'il est accoutumé bien & dûment obtenus & signifiés.

Sursoiront toutes poursuites & jugemens des procès, instances & différends es Cours de Parlement, depuis l'évocation requise en ladite Chambre, jusqu'à ce qu'il ait été fait droit sur la rétention; autrement si aucunes procédures étoient faites, soit que l'évoquant fût débouté de la rétention, seront préalablement icelles procédures cassées & annullées avec dépens, dommages & intérêts, s'il y échet; & néanmoins, où les évocans seront déboutés de la rétention, sera fait droit sur les dommages & intérêts de la retardation, en cas de fraude aux Edits.

Et à ce que le présent Arrêt soit notoire, tant aux Procureurs pour en avertir leurs Parties qui ont procès, que tous autres; ordonne qu'il sera lu à l'audience, imprimé & envoyé aux Bailliages, Sénéchaussées & autres Sieges, pour à la diligence des Substituts du Procureur Général du Roi, y être publié, dont seront tenus certifier la Cour. Fait en Parlement & publié en jugement en la Chambre de l'Edit, le quatrieme jour de Septembre 1597.

Signé, VOISIN.

Collationné à l'original, par moi Conseiller, Secrétaire du Roi & de ses Finances.



ARRÊT

DE LA CHAMBRE DES VACATIONS

DE LA COUR DE PARLEMENT,

Contre les Receleurs des Rebelles & Adhérens à la Faction d'Espagne & du Duc de Mercœur.

EXTRAIT DES REGISTRES DE PARLEMENT.

SUR ce que le Procureur Général du Roi a remontré à la Chambre des Vacations, que plusieurs Habitans des Pais de Touraine, Anjou, le Maine, Vendômois & autres lieux circonvoisins du Pais de Bretagne receloient & retiroient en leurs maisons les rebelles & adhérens à la faction d'Espagne & du Duc de Mercœur : à cette cause, requis défenses être faites à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, de retirer recevoir, ni receler lesdits Rebelles & Adhérens auxdites factions, sur peine d'être déclarés criminels de leze-Majesté & de rasement de leurs Maisons, & commissions pour informer contre ceux qui y contreviendront. Ladite Chambre a fait & fait inhibitions & défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, de retirer, recevoir, ni receller en leurs maisons lesdits Rebelles & Adhérens à la faction d'Espagne & du Duc de Mercœur; ains leur enjoint se saisir de leurs personnes & les mettre en main de Justice pour en être fait punition exemplaire; sur peine d'être déclarés criminels de leze-Majesté & de rasement de leurs maisons. Enjoint aux Gou-neurs des Provinces tenir la main à l'exécution du présent Arrêt. Ordonne ladite Chambre, commission d'icelle lui être délivrée, pour informer contre iceux qui ont retiré & recelé en leurs maisons lesdits Rebelles, & qui contreviendront ci-après audit présent Arrêt, pour les informations faites, apportées par devers ladite Chambre ou le Parlement séant, & communiquées audit Procureur général, ordonner ce que de raison. Et sera le présent Arrêt publié esdits Sieges de Touraine, Anjou, le Maine, Vendômois, Poitou, Blois & Orléans, & autres où besoin sera, à ce qu'aucuns n'en prétendent cause d'ignorance, & exécuté par vertu de l'extrait d'icelui. Fait en ladite Cham-

Signé, VOISIN.

ARTICLES

POUR LA SUSPENSION D'ARMES,

Accordés par Messieurs les Députés du Roi, avec ceux du Duc de Mercœur (1).

I.

LA suspension générale d'armes par tout le Roïaume est accordée entre Messieurs les Députés du Roi & de Monsieur le Duc de Mercœur, aux mêmes conditions portées par les articles de la suspension générale & des treves précédentes & autres qui s'ensuivent.

II.

Icelle suspension, à commencer du quinzieme du présent mois d'Octobre, & à finir le premier jour de Janvier prochainement venant; & néanmoins après ledit temps expiré, les armes ne se pourront reprendre ni se commettre aucun acte d'hostilité, qu'après le quinzieme jour dudit mois de Janvier, sans qu'il soit besoin d'en être fait autre signification de part ou d'autre.

III.

Pendant laquelle suspension, tous actes d'hostilité cesseront de toutes parts, par tout le Roïaume, & ne se recevront d'aucune part aucunes déditions de places, révoltes, changement de reconnoissance & condition que les Chefs desdites Places ou autres y voudroient commettre.

(1) Philippe-Emmanuel de Lorraine, Duc de Mercœur. Depuis l'absolution que le Roi avoit reçue à Rome, & l'arrivée d'Alexandre de Medicis, appelé le Cardinal de Florence, Légat en France, tous les Chefs de la Ligue avoient mis bas les ar-

mes, & s'étoient soumis à Henri IV, excepté le Duc de Mercœur; ce que ce Prince fit enfin, comme les autres. Voyez l'Hist. de M. de Thou, au commencement du Livre 117, & le Livre 118.

IV.

IV.

Et pour le regard de la Mer, s'il s'y fait aucun acte d'hostilité pendant le temps de ladite suspension entre les Regnicoles, en sera fait réparation de chacune part par les Chefs, qui en seront requis.

V.

Ledit sieur de Mercœur fera inviolablement observer, garder & entretenir icelle suspension par les Espagnols, étant en Bretagne, & garantira tous les actes d'hostilité qui se pourroient commettre pendant & au préjudice d'icelle suspension.

VI.

Toutes prises de bestiaux, tant de labour qu'autres, ci-devant faites pour quelque cause que ce soit, sont désavouées, & les pourront ceux à qui ils appartiennent, recouvrer, s'ils sont en essence, sinon la juste valeur d'iceux.

VII.

Ne se leveront pendant ledit temps de la présente suspension, aucuns restes, de quelque nature de deniers que ce soit pour les années quatre-vingt-treize, quatorze & quinze.

VIII.

Toutes main-levées des biens saisis en la présente année, tant sur les Ecclésiastiques, Nobles, qu'autres, sont faites & accordées pour toute ladite année, avec tout effet & profit desdites main-levées, & sans aucuns frais que d'un sol pour livre.

IX.

Et d'autant qu'il a été extorqué plusieurs promesses & obligations des Propriétaires, Fermiers ou Colons desdits biens saisis, sous cause supposée de prêt ou autre prétexte, pour par vertu d'icelle se faire indirectement paier des fermes ou revenus desdits biens, lesdites obligations & promesses passées pour ledit effet, & en conséquence desdites saisies, sous quelque cause ou prétexte, & entre quelques personnes que ce soit, demeurent nulles, de nul effet & valeur, sans que ceux, au

Tome VI.

Zzz

1597.

ARTICLES DE
LA SUSPEN-
SION D'ART
MES.

1597.

ARTICLES DE
LA SUSPEN-
SION D'AR-
MES.

profit desquels elles sont conçues, s'en puissent aider ni préva-
loir.

X.

Et afin que le pauvre Peuple, lequel a été & est encore oppressé par les troupes qui ont tenu & tiennent la campagne, en puisse durant cette suspension d'armes, être aucunement soulagé, a été accordé, que de part & d'autre toutes lesdites troupes seront licenciées ou retirées de chacune part es Villes closes ou Fauxbourgs d'icelles, par elles détenus, pour y demeurer en Garnison, sans qu'elles puissent, en aucune manière, ou sous quelque prétexte que ce soit, vaguer par le Pais & tenir les Champs : à quoi, de la part du Roi, Messieurs les Gouverneurs & Lieutenans Généraux donneront ordre dans la fin de ce mois, si plutôt ne se peut ; comme aussi fera de sa part ledit sieur Duc de Mercœur, & ceux qui ont charge sous son autorité : & à fante de ce faire, & ledit temps passé, dans lequel lesdites troupes doivent être retirées de la campagne, après avoir sommé & averti ceux qui en ont la charge, leur sera librement, & sans infraction de la présente suspension, couru sus de part & d'autre ; & ce, tant en la Province de Bretagne, qu'en celle des Généralités de Touraine & Poitou.

X I.

Est aussi accordé que durant le temps de la présente suspension, n'entreront en la Province de Bretagne aucuns Etrangers de part & d'autre, pour faire la guerre ni aucun acte d'hostilité, comme aussi auxdits Etrangers y étant ne sera fait aucun acte d'hostilité.

X II.

Pour contenir les Garnisons établies es Villes & Places qui reconnoissent ledit sieur Duc de Mercœur en la Généralité de Touraine, est accordé que pour leur solde, les états contenant les Paroisses qui ont ci-devant été donnés aux Receveurs dudit sieur Duc de Mercœur pour le quartier de Janvier, Février & Mars dernier, seront délivrés à seldits Receveurs, sur les mêmes Paroisses, & en la même forme & manière que devant, & pour les sommes qu'elles doivent porter, de toutes natures de deniers & crues, esquelles elles sont imposées, se-

lon les départemens qui en ont été faits par les Elus, en vertu des Commissions du Roi en l'année présente, sans pouvoir être par eux levé davantage que le contenu esdits états. Et au cas que les Receveurs dudit sieur Duc de Mercœur aient fait, ou fassent ci-après, recette plus grande sur les Paroisses contenues auxdits états, que de ce qui étoit & sera porté & contenu en iceux, & ce qu'ils pourroient avoir reçu d'autres Paroisses qui n'y ont été ou seront comprises, sera par eux remplacé, ou déduit & précompté, comme à semblable les deniers des Décimes & sel, si aucuns en ont été pris & reçus de la part dudit sieur Duc de Mercœur. Et pour recevoir lesdits états; & faire les vérifications requises, les Receveurs de part & d'autre se trouveront en cette Ville d'Angers dans six jours après la publication de la présente suspension.

1597.
ARTICLES DE
LA SUSPEN-
SION D'AR-
MES.

XIII.

Que les Habitans des Paroisses non comprises esdits états, qui sont de présent détenus prisonniers à Rochefort, Craon, Provancé ou ailleurs, seront élargis incontinent & mis en liberté, sans paier aucune chose pour principal & frais; & le semblable sera aussi fait pour ceux des Paroisses contenues & comprises esdits états & emprisonnés & retenus à la diligence & requête des Receveurs & Officiers du Roi.

XIV.

Ne se fera aucune levée des restes, des tailles, taillons, crues, fallages, ni autres deniers de quelque nature & pour quelque cause que ce soit, sur les Paroisses contenues esdits états, & néanmoins pourront les Receveurs commis par ledit sieur Duc de Mercœur, se faire paier des restes à eux dûs de l'état qui leur a été donné pour l'année 1596. Et seront les prisonniers, détenus pour lesdits restes, promptement élargis, & les cautions données pour cette occasion déchargées, & les promesses de se représenter ou paier, nulles & de nul effet.

XV.

Les Receveurs des Décimes & Greniers à sel, établis en Anjou, exerceront leurs Charges & Offices en toute liberté, & à cette fin pourront faire poursuites & contraintes pour ce qui leur est & sera dû, depuis l'année quatre-vingt-seize des-

dit^s Décimes & sel, contre les debiteurs, sans que les Seigneurs chargés d'en faire les exploits & saisies, y puissent être empêchés, ni que les Receveurs dudit sieur Duc de Mercœur y puissent rien prendre ni lever, nonobstant les jugemens donnés sous l'autorité dudit sieur Duc de Mercœur, contre aucun d'eux, d'effet contraire.

XVI.

Pour procéder & convenir du reglement & modération requise en la levée des subsides de la riviere de Loire, & pour regler les contraventions qui y ont été faites, les Députés d'une & d'autre part pour cet effet, s'assembleront en cette Ville d'Angers, ou aux Ponts de Cée, huit jours après la publication de la présente suspension.

XVII.

Les Officiers, Commis & Fermiers, ci-devant établis & ordonnés à Ingrande, y pourront résider & exercer leurs Charges en toute sûreté & sous la protection commune.

XVIII.

Toutes fortifications & corvées cesseront, sans qu'aucun puisse y être contraint, & ceux qui pour défaut d'y avoir obéi seroient emprisonnés ou exécutés, seront eux & leurs biens délivrés.

XIX.

Semblablement l'exécution de tous jugemens & sentences données par défauts & contumaces, d'une part contre l'autre, sursoira pendant le temps de la présente suspension.

XX.

Les Trésoriers, Receveurs, Contrôleurs, leurs Clercs & Commis, Prevôts des Maréchaux, Archers, Huissiers & Sergens, pourront aller & venir librement par-tout, pour le fait & exercice de leurs Charges, sans passeport & sans pouvoir être pris ni arrêtés; mais pour le regard des Villes & Places ennemies, seront tenus pour l'entrée d'icelles d'obtenir permission & passeport de ceux qui en auront le pouvoir: & si aucuns d'icelles Huissiers, Archers ou Sergens étoient détenus par les gens de

guerre de part ou d'autre, seront mis en liberté, sans aucune rançon ni perte.

Fait & arrêté par lesdits sieurs Députés à Angers, le dix-septieme jour d'Octobre 1597. Le tout sous le bon plaisir du Roi.

1597.

ARTICLES DE
LA SUSPEN-
SION D'AR-
MES.

Sont Signés, SCHOMBERG. LA ROCHEPOT,
& autres Députés.

Lu & publié à son de trompe, ban & cri public, par les Carrefours ordinaires de cette Ville d'Angers, par moi Jacques Ernault, Sergent proclamateur Roial & général, audit lieu, assisté de René le Breton, Trompette du Roi, & d'un autre Trompette, le dix-septieme jour d'Octobre 1597.

Signé, ERNAULT



1597.

PLAIDOYER,

Sur lequel a été donné, contre les Jésuites, l'Arrêt du 16 Octobre 1597, inséré à la fin d'icelui.

Maison (1), pour le Procureur général du Roi, a dit :

Nous prenons en bonne part, comme nous estimons que la Cour fera, les remontrances des Prévôt des Marchands & Echevins de Lyon, présentement lues par le Procureur ; même nous les louons de ce qu'ils disent tout au commencement : que depuis l'heureuse réduction de leur Ville à l'obéissance naturelle du Roi, ils n'ont jamais tant soit peu forligné du devoir & bon zele de fideles Sujets, & les exhortons à la continuation de cette obéissance, voire à l'augmentation, si ce que nous croions dès cette heure infini, peut recevoir encore quelque accroissement. Car quoiqu'on pense avoir fait tout ce qui se peut, toutesfois nous nous devons exciter à plus, & à surmonter, par un effort extrême, l'extrémité même de notre puissance : puisque les bienfaits de Sa Majesté, d'ailleurs si immenses, qu'ils sembloient élevés en leur plus haut degré, ont été néanmoins infiniment accrus par sa constance & prouesse indicibles, suivies d'un suc-

(1) C'est Simon Marion, Avocat au Parlement de Paris, & ensuite Avocat du Roi, ou Avocat Général au même Parlement. Il fut reçu en cette charge en 1597, par la résignation de M. Antoine Segnier, qui fut fait Président. Il en est parlé avec de grands éloges dans les opuscules de Loisel, pag. 580, dans les Recherches de Pasquier, dans les Poësies Latines de Pinon, &c. On lit dans le *Perroniana*, que M. Marion avoit cette partie, qu'en discourant, il persuadoit fort ; & qu'il n'émouvoit pas moins, lorsqu'il mettoit par écrit. Il avoit fait de grands progrès dans les belles Lettres, & passoit pour si éloquent, que Mornac, (dans ses *Feria forenses*) n'a pas fait difficulté de l'appeller un autre Cicéron. Après avoir plaidé, comme Avocat des parties avec beaucoup de succès & de réputation, il fut reçu Conseiller à la Cour, puis Président en la seconde Chambre des Enquêtes,

& en dernier lieu Avocat Général. Il étoit Baron de Druy, dans le Nivernois, & né à Nevers. Il mourut à Paris le 14 de Mai 1605, & fut inhumé à Saint Merri, où on lit son Epitaphe. Il avoit épousé Catherine Pinon. On a de lui, *Plaidoiers & Avis*, in-4°. Voyez sur lui & sur sa famille le Supplément de Moreri de 1735. M. Marion a toujours été très zélé Catholique, quoique ses ennemis aient dit le contraire. Claude de l'Estoille fait son éloge, en rapportant sa mort dans son journal. Le Plaidoyer qui est rapporté ici, se trouve aussi dans l'Histoire de l'Université de Paris, par du Boulay, T. VI, p. 899, & suiv. avec les piéces qui ont donné lieu audit Plaidoyer, & l'Arrêt du Parlement du jeudi 16 Octobre 1597. M. de Thou donne une notice de ce Plaidoyer, dans son Histoire, Livre 119.

çes surpassant l'espérance de se pouvoir faire , & presque la créance d'avoir été fait , en la reprise de la Ville d'Amiens. C'est pourquoi , outre le devoir général de Sujets à leur Roi légitime , & qu'en particulier , du salut du nôtre dépend totalement par les moïens humains le salut de nous tous , on doit encore par un commun & naturel instinct , qui ravir tout le monde à la révérence des choses admirables , un soin particulier , exact & curieux à la conservation d'une si éminente & suprême vertu. Et toutesfois c'est chose assurée , que ceux qui s'arrogent le nom des Jésuites , en ont dès long-temps conjuré la ruine , & se sont dévoués à cette immanité. En quoi se remarque un exemple notable des vrais présages , que Dieu (quand il lui plaît) inspire à ceux qu'il aime. Car en la cause célèbrement plaidée trente ans font , & plus , sur la réception , non pas de leur Ordre (qui n'a jamais été approuvé en France) , mais de leur College au corps & privileges de l'Université , les plus sages hommes de ce temps-là , vraiment excellens en la conjecture des affaires du monde , prévirent dès-lors , que par trait de temps , ils allumeroient le flambeau de la discorde , au milieu du Roïaume , & en procure-roient l'entrée à l'Espagnol , qui les nous envoieoit comme ses Emissaires. Même ceux qui tenoient les Charges que nous exerçons , le dirent haut & clair : & requirent par leurs conclusions , qu'on leur fermât l'entrée , non-seulement de l'Université , mais de tout cet Etat. Aussi la Cour par son Arrêt ne les reçut pas , ains appointa la cause simplement au Conseil : ce qui devoit suspendre leur établissement. Mais (par un malheur grandement lamentable & funeste à la France) cette prudence moïenne & imparfaite , qui par bonne intention différoit de leur clorre , ou leur ouvrir la porte , jusqu'à ce qu'elle y eût plus mûrement pensé , a dégénéré petit-à-petit en la pire partie , par la légèreté & licence du peuple , enclin à nouveautés , & par la connivence des Magistrats , éblouis du lustre de leur hypocrisie : d'où leur est venue l'audace d'entreprendre ce qui nous a eu désolement ruiner ; & pour raison de quoi la Cour , à bon droit , par son Arrêt du mois de Décembre quatre-vingt-quatorze , les a relégués en Espagne , d'où ils étoient venus. Ce qu'elle pouvoit faire , voire sur les seuls mérites de l'ancien procès , ores qu'il ne fut rien survenu de nouveau , puisque leur réception étoit encore pendante & indécise sous la puissance de sa Jurisdiction. Et combien plus s'étant d'abondant trouvés coupables , & de perturbation du repos de l'Etat , & de corruption des mœurs.

1597.

PLAIDOIER
DE M. M A-
RION.

1597.

PLAIDOIER
DE M. M A-
RION.

de la jeunesse , & du conseil de la mort du feu Roi , & finalement d'attentat à la vie de Sa Majesté : dont la conscience des principaux d'entr'eux remorse & agitée leur fit prendre la fuite , & ainsi éviter la peine solemnelle usitée par les mœurs de nos Peres en ces impiétés ? Aussi pour moindres causes plusieurs autres Ordres, voire du tout reçus (ce que celui-ci ne fut jamais en France) ont souvent été , ou exilés de certaines Provinces , ou du tout abolis. Comme celui des Templiers , sous le regno de Philippe le Bel , & de notre temps en Italie , celui des Humiliés. Même un Docteur Espagnol surnommé Navarrus (1) , en son Manuel , réduit en Epitome par un Jésuite , aussi Espagnol , nommé Alagona (2) , dit qu'au mois d'Octobre mille cinq cent soixante-treize , il fut décidé en Auditoire du Cardinal Osius (3), grand Pénitencier de Sa Sainteté , qu'un Espagnol , qui avoit fait vœu de se rendre en l'Ordre des Cordeliers qu'on dit Conventuels , lors reçu en Espagne , d'où ce même Ordre avoit été depuis tollu & ôté , n'étoit astreint outre son intention expresse , ou raisible , de rechercher ailleurs en un autre Roïaume , où l'Ordre soit encore , un Monastere qui le pût recevoir. Ce que nous récitons plutôt par ces deux livres , que par autres meilleurs : d'autant qu'ils nous servent contre les auteurs mêmes , & de témoignage , que l'Espagne offensée des mœurs dissolues de ces Cordeliers , s'en est délivrée les faisant supprimer , & d'autorité , que si quelques-uns séduits par le passé en ce Roïaume , avoit fait vœu , non encore accompli , de se rendre aux Jésuites , ils en sont aujourd'hui solus & liberés , par le moïen de leur bannissement. Aussi les Prevôt des Marchands & Echevins de Lyon , célébrant la justice de l'Arrêt qui juge cet exil , remarquent à bon droit par leurs remontrances , entre les témoignages de leur obéissance , qu'en y obtemperant , ils expulserent promptement de leur Ville tous les Jésuites , qui s'y étoient paravant habitués. Chose vraiment digne de louange ; mais , pour la rendre solide & fructueuse , il faut perseverer en la même vigueur qu'ils eurent alors. Car il eut été possi-

(1) Martin d'Aspilcueta , connu sous le nom du Docteur Navarre , parcequ'il étoit né à Verafolan , près de Pampelune , dans le Roïaume de Navarre. Il vivoit dans le XVI^e Siecle. Il étoit né le 13 Décembre 1493 , & mourut à Rome au mois de Juin 1566. Ses Œuvres sont en six volumes in-fol. Il a passé pour un des plus doctes Juris-

consultes de son temps.

(2) Pierre Alagona , Sicilien , Recteur de la Pénitencerie à Rome. Il vivoit dans le XVI^e Siecle.

(3) C'est Schottus Hofius , qui assista au Concile de Trente , & dont les Ouvrages ont été imprimés à Cologne , en 1584 , in-fol.

ble meilleur de laisser les choses en leur premier état , quoique très dangereux & plein d'anxiété , qu'il ne feroit de r'ouvrir maintenant les portes du Roïaume à ces gens irrités ; vu qu'ils ont ajouté à leurs premiers vœux astreints au Roi d'Espagne notre Ennemi public , un desir de vengeance ardent & furieux , de la honte & opprobre qu'ils publient par-tout avoir reçu de nous. De sorte qu'à présent tout leur soin , étude & industrie , toutes leurs ruses , cautelles & finesse (& quelles gens au monde en ont de plus subtiles) Bref tout leur souhait , & auquel ils referent tous leurs artifices , est de rentrer en France , pour y faire pis que par le passé. C'est pourquoi , sur les avis reçus de toutes parts des diverses pratiques tendantes à cette fin , la Cour prudemment , la matiere mise en délibération , même ayant considéré des raisons spéciales qu'on ne doit divulguer , a donné , selon nos conclusions , son second Arrêt du mois d'Août dernier , portant défenses à toutes personnes , Communautés de Villes , & autres quelconques , de recevoir en public ou privé , les Ecoliers ou Prêtres de cette Société , bien qu'ils voulussent dire en avoir abjuré le vœu & profession. Lequel Arrêt ayant envoyé en tous les Bailliages & Sénéchaussées pour le publier & le faire observer , l'exécution en a été requise en particulier , à l'égard d'un des Peres de cette Société , surnommé Porfan , aujourd'hui retourné & fait Principal du College de Lyon. Sur quoi le Corps de Ville a fait les remontrances présentement lues , contenant en somme : que Porfan autrefois a été du nombre des surnommés Jésuites , toutesfois qu'il n'a jamais fait profession de leur Ordre , & les avoit quittés dès auparavant le premier Arrêt de quatre-ving-quatorze ; ce qui l'a tant distrahit de leur intelligence , que tout au contraire il est leur haineux , & si fort haï d'eux , qu'ils ont même essayé d'empêcher en tout ce qu'ils ont pu sa réception au College de Lyon ; & partant qu'il ne peut être réputé compris , ni en l'un , ni en l'autre de ces deux Arrêts. Pour à quoi répondre : c'est assez qu'on confesse , ce qui d'ailleurs ne se pouvoit nier , pour être tout notoire , que Porfan a été dès sa jeunesse élevé , nourri , enseigné , institué entre les Jésuites , en leur College , comme un de leurs Collegues , & de leur Société ; qu'il en a pris l'habit , la demeure & le nom , par longues années , en plusieurs lieux , & dedans & dehors le Roïaume ; qu'il a lu & prêché à leur mode en cette qualité. Et qui peut donc douter qu'il ne soit vrai Jésuite , ainsi que nous tenons les Jésuites en France ? Car ils ont pratiqué trois especes

1597.
PLAIDOIER
DE M. M.
RION.

1597.
PLAIDOIER
DE M. MA-
RION.

de vœux subalternes. L'un, comme Ecoliers, en leur donnant la demeure & l'habit de leur Société. L'autre, comme Prêtres, quand ils leur attribuoient le titre de Peres. Le troisieme, suprême & plus solennel, lorsqu'ils les admettoient aux plus secrets mysteres de leur Ordre. Lequel dernier vœu nous n'avons jamais considéré en eux : parcequ'entre nous, aiant été tenu comme réprouvé, en réprouvant l'Ordre, ils le nous ont toujours couvert & caché. Ce qu'ils faisoient aussi afin de recueillir toutes les successions qui leur pouvoient échoir, & ne s'en dire jamais incapables, sinon après qu'ils n'en esperoient plus. S'en étant même trouvé quelques-uns qui ont hérité, & disposé au profit de leur Ordre, des biens de leurs Parens, comme Ecoliers, ou comme simples Prêtres, vingt ou trente ans après qu'ils avoient commencé de faire en public & en particulier tous Actes de Jésuites. Bref, tant que duroit l'attente de quelque succession, ils se disoient Novices, pour la prendre, voire, jusqu'à l'âge de plus de cinquante ans; par un abus très nuisible au public, & vraiment digne d'animadversion, aiant causé la ruine de plusieurs bonnes & honnêtes familles. Donc entre nous, le surnom de Jésuites n'a point été restraint aux Religieux profès par leur vœu solennel, qui nous étoit caché; mais l'avons entendu par les qualirés seules d'Ecoliers ou Prêtres, qui nous étoient notoires. Et tels sont aussi les termes des Arrêts; tellement que les mots de Vœu & Profession, contenus au second, doivent être entendus, non de leur plus grand vœu & profession plus haute, mais des autres moindres, que l'on ne peut nier que Porfan n'ait faits. Entre lesquels vœux ils apportoit une distinction telle, que le dernier, comme le plus mystique, étoit aussi le plus irrévocable; & néanmoins que les deux précédens obligeoient si avant l'honneur & la conscience, que l'infraction de l'essence d'iceux étoit un crime énorme, attirant sur celui qui en étoit coupable, tant de malédictions, qu'il étoit impossible qu'il pût prospérer. Tellement qu'une des apparences de la charité qu'ils disoient avoir très fervente & extrême à la réduction des ames dévoies du train de leur salut, étoit de ramener à leur Congrégation, par tous les artifices qui se peuvent penser, ceux qui s'en étoient ainsi divertis, & qu'ils renoient en voie de ruine & perdition, pour la peine de leur apostasie. Ce qui sert de réponse à ce qu'on veut dire, qu'avant même le premier Arrêt, Porfan s'étoit départi d'avec eux, voire avec aigreur & haine mutuelle. Car la grandeur immense de

notre juste crainte se doit élever en garde & défiance, par-dessus les pontilles de telles distinctions; & nous faire croire que tous les Jésuites dès leur enfance, sont si estreints ensemble & conjurés à y persévérer par tant d'exécutions, que quelque frivolsque, quelque noise & divorce, qui par occasion puisse arriver entr'eux, ils n'oublieront jamais pour tout cela leur première accointance, & se rallieront toujours à notre ruine. Même nous en avons un si mémorable & monstrueux exemple, que s'il ne nous excite à nous en préserver, nous serons estimés totalement stupides & dignes du malheur qui pourra survenir. C'est qu'après que l'Ordre méchant & détestable des Freres humiliés, s'estimant offensé du Cardinal, surnommé Bonromée (1), eut conspiré sa mort, ils ne penserent pas qu'aucun de ceux-là, qui ouvertement étoient encore de leur Congrégation, pût exécuter cet horrible complot, pour la défiance que l'on prenoit d'eux. C'est pourquoi ils eurent recours à un qui s'en étoit paravant départi, que par apparence ils exécroient comme un Apostat, & qui sous le prétexte de cette haine ou vraie, ou simulée par un art de Zopyre (2), approchoit de si près ce bon Cardinal, qu'ayant même entrée avec ses Domestiques, le soir en la Chapelle, où il prioit Dieu, il tira sur lui, en ce saint acte, & en ce lieu sacré, le coup de pistolet qui le pensa tuer. Ce qui se connoît par la Bulle du Pape Pie V, qui abolit tout l'Ordre, pour expier cette abomination. Mais ce Porfan (dit-on) est homme de Lettres, fort propre & utile au rétablissement du Collège de Lyon, aujourd'hui destitué de toute autre conduite. En quoi nous louons la charité des Peres envers leurs enfans. Mais quelle herbe veneneuse, quel fort poison, n'est d'ailleurs utile à quelqu'autre chose? Toutesfois d'autant que le mal y surpasse infiniment le bien, & que le péril des inconvéniens qui en pourroient venir, est mille fois plus grand, que tout le profit qui s'en pourroit tirer, on en prohibe au Peuple l'usage & le commerce. Comme en semblable, qu'est-ce que le fruit que l'on se peut promettre de cet homme, en comparaison des maux prodigieux qu'on doit craindre de lui? Même quel remors,

(1) C'est l'illustre Charles Borromée, que l'Eglise reconnoît comme Saint, & qui n'a pas moins été distingué par sa science, surtout dans les matieres Ecclésiastiques.

bulam ignis. Zopyron (dit Martinus dans son Dictionnaire, T. II. p. 832, *est fuscibulum ignis quia est* *con* *vivus ignis servatus.*

(2) Ce qui sert à exciter le feu, *fuscibulum*.

1597.
PLAIDOIER
D E M. M A-
RION.

quel ver, quelle syndereſe rongeroit le cœur des Habitans de Lyon, ſ'il advenoit que des mains de Porſan, du ſein de ſa doctrine, du venin de ſa langue & des fascinations que ceux de ſa Secte donnent à la jeuneſſe ſoumiſe à leur verge & aux fantômes qu'ils leur peignent en l'ame, il leur ſortît quelque jour un ſecond Jean Châtel? & qu'outre le deuil, le dommage & la ruine, communs en général à toute la France, ſi grands & immenſes que nulles larmes, nuls cris, nuls ſoupirs ne pourroient ſuffire à les déplorer; ils euſſent encore ce regret extrême en leur particulier, de penſer que les monſtres, auteurs du conſeil & de l'exécution d'un fait ſi déteſtable, ſeroient à jamais dépeints & désignés par toute la Terre, par ces remarques honteuſes à leur Ville, d'avoir été le Principal & un Ecolier du Collège de Lyon? Quelle commodité, quel fruit, quel avantage peuvent-ils propoſer, qui puiſſent, tant ſoit peu élever la balance d'un ſi grand contrepoids? Même de quelle excuſe ſe pourroient-ils couvrir, tombant en ce malheur, par une obſtination, contre la prudence des avis contraires qu'on leur auroit donnés; & ce qui ſurpaſſe toute autre contumace, contre l'autorité de vos deux Arrêts? Ils ſont ſi ſages, ſi verſés & inſtruits aux affaires du Monde, & ſi reſpectueux envers la Juſtice, qu'ils ſe garderont bien d'entrer en ce haſard. Auſſi déclarent-ils, par leurs remonſtrances, qu'ils ſont prêts d'obéir à ce qu'il vous plaira ordonner ſur icelles. Paroles dignes du nom de leur Ville & du rang honorable qu'elle a toujours tenu entre les Illuſtres de la Chrétienté. Car le plus grand honneur que les plus grandes Villes puiſſent acquérir, eſt de ſe plus ſoumettre aux plus vives images de la Divinité, les Rois & la Juſtice. Auſſi voulons-nous avoir de notre part un ſoin ſpécial de la Ville de Lyon, comme de l'un des yeux de ce grand Roiaume, & employer ce qu'en particulier nous avons d'induſtrie, & ce que nos Offices nous donnent de crédit & d'autorité, pour leur aider à fournir leur Collège de Principal & Régens Catholiques, ſages & vertueux, doctes & uſités à former la jeuneſſe enſemblement & aux bonnes mœurs & aux bonnes Lettres. Qu'ils envoient ici ceux qu'ils aviſeront pour en faire élection, nous leur offrons toute notre aſſiſtance; & eſpérons, bien que nous confeſſions notre Univerſité être fort épuisée, qu'en y faiſant une exacte recherche, comme en leur faveur nous la procurerons, elle ſuffira, & pour nous, & pour eux, & qu'ils n'aurent ſujer de regretter désormais les Jéſui-

tes. Car quoique le Peuple, assez mauvais juge de la littérature, l'ait autrement pensé, la vérité est que ce genre d'hommes n'a jamais bien su, ni enseigné les Lettres; & qu'ils ont au contraire, commencé d'étouffer leur pure semence, renée en ce Roïaume sous les auspices du grand Roi François, pour y replanter petit à petit l'ancienne barbarie. Car ils ignorent le vrai secret des langues, même ils font vertu de les mépriser comme trop élégantes, & de retrancher à leur fantaisie, sous divers prétextes, les anciens auteurs; à l'exemple de ceux, qui par le passé nous les ont tant tronquées, qu'il nous est plus resté de leurs épitomes, que de livres complets. D'ailleurs la Philosophie, qui est vraiment la Reine des sciences humaines, doit être puisée, pour voir la naïve, en la pure source des Livres d'Aristote, dont les Jésuites ne savent que le nom & méprisent son texte, suivant les ambages des vaines questions tirées de la lie des Docteurs scholastiques. Bref, ils ont été plus propres à corrompre les Lettres qu'à les illustrer; usant en cela du même artifice, dont ils se sont servis ès autres choses plus graves & plus saintes. C'est que pour attirer à eux toute la multitude, ils soulageoient le simple populaire de quelques petits frais; comme, de ce qu'on donne par louable coutume pour une Confession, pour une leçon, pour une figure, & autres semblables; & se reservoient de prendre en gros, d'assez peu de personnes, cent fois plus que ne vaut tout ce menu détail. Ce qui les combloit de biens & d'Ecoliers, à la diminution des autres Colléges, & des gens doctes qui y souloient florir; d'autant que se trouvant destitués & d'Auditeurs & des commodités qu'ils en souloient tirer, l'honneur & le loïer, qui nourrissoient les Arts, ainsi déchus, faisoient décheoir les hommes. Mais depuis ce peu d'années, que les Jésuites ont été chassés, & par ce moïen l'étude & l'industrie, la sueur & les veilles en commun, invitées à la gloire & au prix de la Doctrine, comme par le passé; l'ardeur généreuse, qui de jour en jour réchauffe le courage des plus beaux esprits, nous fait concevoir une bonne espérance de revoir désormais ce Roïaume illustré de la même splendeur des arts & disciplines, qui y souloit réluire plus vive & plus claire qu'en nul autre lieu de la terre connue. Même, d'autant que Sa Majesté, tenant d'une main le laurier de triomphe, & de l'autre l'olive de sagesse, les daigne rendre ensemble à l'Etat & aux Muses, pour les relever de leur chûte commune, & presque du tombeau. Il reste une chose en ces Remontrances, que nous ne pouvons dissimuler

1597.

PLAIDOIER
DE M. MA-
RION.

1597.

PLAIDOIER
DE M. MA-
RION.

sans faute, ni dire sans regret; c'est que par-ci par-là on y voit des scintilles, témoignans assez que les cendres des divisions passées, qui ont presque embrasé cette bonne Ville, n'y sont pas encore du tout refroidies. Ce qui nous excite à les admonester d'éteindre promptement toutes ces flammèches, & sans s'entrepiquer, ni vivre en défiance les uns des autres, se laisser désormais totalement conduire par la sagesse inspirée de Dieu au cœur de notre Roi, qui les manie, les dispose & l'incline, comme le cours des eaux; & sous Sa Majesté, par la prudence de ce grand Parlement, & par la vigilance de leur Gouverneur. Croïans fermement que sans se rendre trop subtils à chercher les causes des affaires qui ne leur doivent pas toujours être connues, ils seront mieux régis par ces Puissances justes & légitimes, établies de Dieu pour leur conservation, que par leur propre sens, & par les mouvemens de leurs privés desirs. Dont nous ne pourrions leur proposer exemple plus propre, que celui qui naît de cette affaire même. Car en donnant à Porfan la principale charge de leur Collège, ils ont pensé avoir très bien pourvu à ce qui leur est plus cher & important que nulle autre chose, après l'honneur de Dieu, & le Salut du Roi & de l'Etat. Et néanmoins les informations faites à notre Requête contre ce Porfan pour cas particuliers, & le décret de prise de corps, que la Cour, par Arrêt y a interposé, nous font connoître, qu'outre ce qu'on doit craindre en commun des Jésuites, leur jeunesse d'ailleurs étoit commise en main très périlleuse, & couroit le hazard d'être imbue de très mauvaises mœurs; ce qu'ils doivent croire à notre récit, sans desirer d'en savoir davantage quant à présent. Car notre office, à bon droit, peut emprunter ces mots de Cassiodore; (Tout ce que nous faisons est vraiment public, & toutesfois la plupart des moïens dont nous nous servons, ne doivent être sus, sinon quand les affaires ont pris leur perfection). Quelque jour donc, & quand il sera temps de rendre le secret de la justice notoire à tout le monde, les Habitans de Lyon connoîtront tout à clair, que rien n'y a été, & n'y sera fait que par bonne raison, & pour leur grand profit; & que la Cour, inspirée de Dieu, duquel elle exerce les jugemens, est autant élevée en puissance & sagesse sur ses inférieurs, comme elle les surpasse en prudence & en autorité. Partant nous requérons, que sans avoir égard aux Remontrances présentement lûes, l'Arrêt du 21 Août dernier soit exécuté en la Ville de Lyon, même à l'égard de Porfan; & néan-

moins , auparavant qu'il sorte du Roïaume , qu'en exécutant le décret de la Cour , il soit pris au corps , & rendu prisonnier en la Conciergerie, pour ester à droit.

1597.

EXTRAIT DES REGISTRES DE PARLEMENT,*Du Jeudi seizieme Octobre 1597.*

CE jour, sur ce que Marion , pour le Procureur Général du Roi a dit en la Chambre des Vacations ; que de l'Ordonnance d'icelle ils auroient mis ès mains de Ballon , Procureur en la Cour , & Procureur des Prévôt des Marchands & Echevins de la Ville de Lyon , les Remontrances lues en l'Assemblée générale faite en l'Hôtel commun de ladite Ville de Lyon , le 20 Septembre dernier passé , & par eux envoïées audit Procureur Général sur l'exécution de l'Arrêt du 21 Août aussi dernier , par lequel défenses sont faites à toutes Personnes, Corps & Communautés , de recevoir aucuns des Prêtres & Ecoliers , eux disans de la Société du Nom de Jesus , encore qu'ils eussent abjuré & renoncé au vœu de profession par eux fait , sur les peines y contenues. Auquel Ballon auroit été enjoint dès mardi dernier , d'en avertir le Conseil desdits Prévôt des Marchands & Echevins , & en venir ce matin. Icelui Ballon oui en ladite Chambre , qui a dit avoir fait entendre l'Ordonnance ci-dessus à Maître Barthelemi Thomé , Secrétaire de ladite Ville de Lyon , étant de présent en cette Ville , lequel lui a fait réponse n'avoir aucuns mémoires & instructions à cet effet. Et après que ledit Ballon , de l'Ordonnance de ladite Chambre , a fait lecture desdites Remontrances ; & que Marion , pour ledit Procureur Général a dit qu'elles ne sont considérables pour les raisons par lui déduites ; requérant que sans y avoir égard , ledit Arrêt du 21 Août soit exécuté en ladite Ville de Lyon , même à l'égard de Porsan , dénommé esdites Remontrances. Et néanmoins qu'auparavant ladite execution contre icelui Porsan , il soit amené prisonnier en la Conciergerie du Palais , suivant l'Arrêt de prise de corps contre lui décerné par ladite Chambre , pour lui être son procès fait & parfait sur les charges & informations contre lui faites , avec injonction au substitut dudit Procureur Général sur les lieux , d'en faire les diligences. Offrans au surplus auxdits Prévôt des Marchands & Echevins les assister , pour leur faire trouver un Principal &

1597.
ARREST DU
PARLEMENT.

Regens Catholiques, doctes & vertueux, pour l'instruction de la jeunesse en ladite Ville de Lyon. Eux retirés, & la matiere mise en délibération.

Ladite Chambre, sans avoir égard auxdites Remontrances, a ordonné & ordonne que ledit Arrêt du 21 Août dernier, sera exécuté en ladite Ville de Lyon, selon sa forme & teneur; même à l'égard dudit Porfan, qu'elle a déclaré & déclare compris en icelui. Et néanmoins ordonne, suivant l'Arrêt du 25 Septembre dernier, qu'icelui Porfan sera pris au corps, & amené prisonnier en la Conciergerie du Palais, pour être oui & interrogé sur le contenu ès informations ci-devant faites, & procédé à l'encontre de lui, ainsi que de raison. A enjoint & enjoint au substitut dudit Procureur Général en la Senéchaucée & Siège Présidial de Lyon, faire exécuter le présent Arrêt, & certifier la Cour de ses diligences, au mois. Et pour la conduite & direction du Collège de ladite Ville de Lyon, sera pourvû de Principal, Regens, & autres Personnes suffisantes & capables, ainsi que de raison. Et sera le présent Arrêt exécuté par vertu de l'Extrait d'icelui.

Signé, DU TILLET.



Avertissement

1597.

STANCES AU
ROI.*Avertissement.*

LA confusion des Espagnols chassés d'Amiens, fut matière de joie indécible par toute la France. Alors on vit chanceler la Ligue, & tous les bons Sujets du Roi reprendre leurs esprits. Par le Roiaume il y eut diverses démonstrances d'allégresse publique. Le Roi qui avoit été continuellement occupé aux affaires de la guerre, étoit infiniment désiré à Paris, tant pour donner ordre du côté de Bretagne, où la Ligue grandoit encore, que pour commencer à remettre en état son pauvre Roiaume. Entr'autres pieces publiées sur le déclin de la Ligue, on fit cas de quelques Stances, composées par deux renommés Poètes François (1), lesquelles nous avons bien voulu ajouter en cet endroit.

STANCES AU ROI,

Pour le convier de revenir à Paris (2).

I.

Vous qui, comme Persée, avec la sage ruse,
Dont la vertu conduit les généreux projets,
Avez tranché la tête à l'horrible Méduse,
Qui changeoit en rochers les cœurs de vos Sujets,
Grand Roi, venez revoir votre belle Andromède,
Qui, n'aguere exposée aux monstres du malheur,
Ne doit sa délivrance à nul autre remède,
Qu'à votre seule grace, & prudence & valeur.

II.

Venez revoir Paris, cet antique Navire,
Qu'un orage, excité par la fureur du sort,
Alloit ensevelir dans les flots de son ire,
Sans votre heureux secours, son vrai Phare & son Port.
Voiez comme le Ciel l'en aiant préservée,
Elle brave l'orgueil des vents plus inhumains,
Et trouve moins de joie au bien d'être sauvée
Que de gloire en l'honneur de l'être par vos mains.

(1) Ces Stances sont d'un seul & même Poète.

(2) Ces Vers sont de Jean Davy du Perron, qui a été Cardinal.

1597.

STANCES AU
ROI.

III.

Cette Ville sans pair, cet abrégé de France,
Où repose, & le Trône & le Sceptre des Rois,
Vous vit, comme un éclair, luire à sa délivrance,
Quand elle reconnut l'Empire de vos Loix;
Semblable à ce feu saint, qui paroît en l'orage,
Sauve les Matelots de péril menacés,
Puis soudain se retire en l'ombre du rivage,
Comme pour s'y sauver paroître étoit assez.

IV.

Mais cela n'a causé qu'une publique envie
De jouir plus long-temps du regard de vos yeux,
Tant chacun aime à voir revivre en votre vie
Les fameuses vertus des grands Rois vos Aïeux;
Et bien doit-elle aimer l'honneur de voir reluire
L'astre qui lui faisant sa douceur éprouver,
Aima mieux la sauver & la pouvoir détruire,
Que non pas la détruire & la pouvoir sauver.

V.

Non, cette Ville auguste, invincible Monarque,
Ne sauroit désormais fleurir qu'à votre honneur,
Sa grandeur n'étant plus qu'une éternelle marque
Et de votre clémence, & de votre bonheur:
Qu'un autre l'ait fondée & ceinte de murailles,
Qu'un autre ait fait l'Empire en ses murs résider,
Vous, vous l'avez sauvée au milieu des batailles;
Et sauver une Ville est plus que la fonder.

VI.

Aussi m'est-il à voir que je vois son génie,
Tout couronné de rurs & tout ceints de remparts,
Détestant à vos pieds l'injuste tyrannie,
Qui la donnoit en proie à la rage de Mars;
Vous dire incessamment: ô grand Roi, qui pardones,
Dès que le Ciel a mis la vengeance en tes mains,
Il n'appartient qu'à toi de porter les Couronnes,
Qu'on donnoit aux Sauveurs des Citoyens Romains.

VII.

Ce que fut on **Casville** à la **Ville** captive,
 La célèbre bonté fait que tu me le ferois,
 Qui comme lui, de **Rome**, alors seve & plaintive,
 As chassé de mon sein tant de mauvais **François**,
 Donne la vie à ceux dont l'ingrate insolence
 Dressoit contre ton cœur le poignard insensé;
 Et fais voir au pardon de maint grievé offense,
 Avec quelle injustice on t'avoit offensé.

VIII.

De combien de mutins, que les Loix de l'épée
 Condamnoient à sentir les rigueurs du trépas,
 As-tu rendu la crainte heureusement trompée,
 Les pouvant mettre en poudre, & ne le faisant pas?
 Par quels traits de clémence, illustrant ta mémoire
 De tes Ennemis même as-tu gagné le cœur?
 Certain que qui fait bien se vaincre en sa victoire,
 Est vraiment invincible, & doublement vainqueur.

IX.

Je ne saurois plus voir la pompe de mes Temples,
 Ni l'aïse de mon Peuple en mon sein fourmillant,
 Sans voir luire en mes yeux cent glorieux exemples
 De la douceur qui regne en un cœur si vaillant.
 Mille Mars foudroïés serviront de trophées
 A la vîte fureur de ton bras indompté;
 Et mes Maisons par toi de tout heur étofées,
 Chanteront à jamais ta royale bonté.

X.

Le Ciel veuille assister la valeur de tes armes,
 Grand Roi, qui conjoignant la force au jugement,
 Sais si vaillamment vaincre es plus sanglants allarmes,
 Et puis de la victoire user si doucement:
 Bien montrant tes effets, Prince ne peut éteindre
 Les flammes qui souloient la France consumer,
 Que ton fier Ennemi ne peut assez te craindre,
 Ni ton Sujet loyal ne peut assez t'aimer.

Bbbb ij

1597.

STANCES AU
ROI.

1597.

STANCES AU
ROI.

Ainsi dit tous les jours, soupirant votre absence ;
 Le Démon, gardien des grands murs de Paris ;
 Ainsi dit, mainte Ville à qui votre clémence
 Les flots de ses malheurs fait voir du tout taris :
 Ainsi maints boute-feux de la flamme civile,
 Qu'un si doux traitement oblige à vos bontés,
 Qu'être domptés par vous leur est autant utile
 Comme à vous glorieux de les avoir domptés.

XII.

Sire, écoutez leur voix, & de votre pensée
 Chassez le souvenir de leur fatale erreur :
 C'est assez qu'un remors de la faute passée
 Leur en cause dans l'ame une secrète horreur.
 Il falloit que pour voir quel est votre courage,
 De ces tragiques maux votre esprit fût battu ;
 La peine de calmer un moins cruel orage
 N'étant pas un sujet digne de la vertu.

XIII.

Ne vous laissez donc point de voir la France armée,
 Exercer un long-temps votre heureuse valeur.
 Les palmes, qui pour fruit portent la renommée,
 Ne croissent qu'en des champs de peine & de douleur :
 Que si par des travaux consacrant la mémoire,
 Un nom se vit jamais fleurir en mille lieux,
 Ces malheurs fourniront d'aîles à votre gloire,
 Pour s'élever de terre & voler dans les Cieux.

AUTRES STANCES,

Sur la venue du Roi en la Ville de Paris (1).

I.

Après tant de combats, dignes d'autant d'Histoires,
 Tout couvert de lauriers, tout chargé de victoires,

(1) Ces Stances, sont comme les précédentes, de Jean Davy du Perron, qui a été Cardinal, & qui a passé en son temps pour un des meilleurs Controversistes. On trouve ces

Stances dans les *Délices de la Poésie Française*, chez Toussaint du Bray, 1610, 8°. pag. 38, & suivantes.

Reviens voir, ô grand Roi, les hauts murs de Paris :
Et toi, qui pour l'honneur, nul péril ne refuses,
Reviens, tout plein d'honneurs, après tant de périls,
Cueillir les fruits de Mars dedans le champ des Muses.

I I.

Paris, l'amour du Ciel, des Lettres le séjour,
Le Temple de Pallas, t'attend à ce beau jour,
Dont nul obscur oubli n'éteindra la mémoire;
Par mille doctes voix ton triomphe entonnant,
Paris, l'œil des Cités, théâtre de la gloire,
A qui tout l'Univers sert d'écho raisonnant.

I I I.

Devant toi tu verras cheminer maint nuage
De ta vertu guerrière, ornement de notre âge,
Et le Peuple attaché par l'ame & par les yeux,
Adorer tes exploits, fertiles en conquêtes,
Qui de l'Hydre civile, animal factieux,
Pour te rendre seul Chef, tranches toutes les têtes.

I V.

Dieppe y fera pourtraite, & les champs occupés
Par tes Sujets mutins, tôt après dissipés;
Champs dont la Mer Angloise humecte le rivage,
Où Neptune étonné de changer de couleur,
Vit disputer la force avecque le courage,
Et combattre le nombre avecque la valeur.

V.

Tes Ennemis alors, enivrés d'espérance,
Pensoient avoir mis bas & ta gloire & la France,
Te laissant pour tout choix, ou la fuite ou la mort:
Ils observoient des vents l'inconstance opportune,
Croiant que tes Vaisseaux s'appareilloient au port,
Pour embarquer sur l'eau le bris de ta fortune.

V I.

Mais leur dessein, sans plus, fut des vents emporté,
Tu pris une autre route, & ton bras redouté
S'ouvrit avec le fer mainte voie inconnue,
Pour unique salut, ton salut négligeant;

1597.

STANCES AU
ROI

Comme un foudre enfermé se fait voir par la nue,
Et fend l'ombrage épais qui l'alloit assiégeant.

VII.

Yvry suivra de près, abrégé de la guerre,
Où tant de bataillons couvrans d'armes la terre,
Par toi seul derechef déconfits & perdus,
Seront vus de fraîcheur tourner leurs front superbes,
Et sur la verte plaine à l'envers étendus,
De leur perfide sang souiller l'émail des herbes.

VIII.

Déjà de leur côté la victoire inclinoit,
Et sur ton Camp douteux la terreur dominoit,
Quand seul tu relevas l'état de la Couronne,
Transformant en cypres leurs funestes lauriers,
Et montrant à l'essai combien en ta personne
Combattoient tout d'un coup d'invincibles guerriers.

IX.

Dans un autre tableau, peint d'un pinceau tragique,
Ce fameux Gouverneur de la Rive Belgique,
Tiendra des spectateurs les yeux tournés à foi,
Et bornant son malheur de l'heur d'une mort prompte,
Pour n'être plus contraint de fuir devant toi
Dedans son tombeau propre enterrera sa honte.

X.

Quel honneur de le voir d'espoir abandonné
Se sauver à la fuite, en désordre, étonné!
N'alléguant que ton Nom, pour toutes ses excuses;
De voir ce grand guerrier en son ame battu,
C'est Achille aux combats, & c'est Ulysse aux ruses,
Sacrifier sa gloire aux pieds de ta vertu.

XII.

Après dedans Patis, paroîtra Paris même,
De tes heureux exploits le chef-d'œuvre suprême,
Avec l'art des couleurs tout tel représenté,
Que quand tiré des fers de l'Espagne sévère,
Admirant ta valeur, & sentant ta bonté,
Il te reçut pour Maître, & t'éprouva pour pere.

XIII.

Astrée & Mars ensemble, en pompe y marcheront,
De peur les Habitans leurs biens ne cacheront,
Sur eux tu feras luire un regne légitime,
Tenant par ta voix seule en leur rage enchaînés,
Tes gens, à qui la guerre en guerre fera crime,
D'oliviers & lauriers ensemble environnés.

1597.
STANCES AU
ROI.

XIV.

Tout autour de Paris, à son exemple sages,
Mille illustres Cités te rendront leurs hommages,
Autant au bien qu'au mal promptes à l'imiter.
Et celles que l'amour de tes vertus, empreinte
Dans les cœurs des plus durs, n'aura pu surmonter,
Deviendront par la force, à t'obéir, contraintes.

XV.

Laon au front orgueilleux, de loin s'y verra peint,
Et le Camp étranger, de rouge, deux fois teint,
Qui montre en cet effort sa foiblesse hypocrite,
Et de tant de combats vivement entrepris,
Te laisse pour toi seul la gloire & le mérite,
Et emporte pour lui la perte & le mépris.

XVI.

Laon, le terme fatal de nos guerres civiles,
Qui fait ouvrir la porte au reste de tes Villes,
Et dont toute l'Europe observe le succès;
Le dernier Tribunal, où la France & l'Espagne,
Sans réserve d'appel décident leurs procès;
Mais l'Espagne le perd, & la France le gagne.

XVII.

Puis, comme autour de toi, tout le Peuple, à l'envi,
Sera de ce spectacle en extase ravi,

1597.

STANCES AU
ROI.

Et plein du doux transport dont ta gloire le touche,
 Bénira ton Démon des vainqueurs le vainqueur,
 Te dédiant ses yeux, sa pensée & sa bouche,
 Et pour te recevoir ouvrant son propre cœur.

XVIII.

Les Anges, qui de Dieu délectent les oreilles,
 Anges tuteurs des Rois, ministres des merveilles,
 Courant d'un vol léger, par l'air plus gracieux,
 Et déployant au vent l'or de leurs tresses molles,
 Prononceront ces mots en la Langue des Cieux,
 Lâchant tous d'un accord le frein à leurs paroles.

XIX.

Peuple, ce nouveau Roi, que tant de presse ceint,
 Aimé de ses Sujets, de ses Ennemis craint,
 Descend pour repurger de prodiges le Monde.
 Il vient faire regner la Justice ès Cités,
 Et dans les Champs déserts fleurir la paix féconde,
 Trésors par lui du Ciel en terre rapportés,

XX.

Adore en sa splendeur, de Dieu, l'ombre invisible,
 Célèbre sa clémence à tes vœux accessible,
 Révere sa valeur, qui pour toi s'immolant,
 Rachette ton salut par des périls extrêmes,
 Et va, son innocence, aux siècles révélans
 Vertus qui font les Rois, & non les Diadèmes.

XXI.

Le zèle, la pitié, ses desseins conduiront,
 Bien loin de son état les crimes s'enfuiront,
 Sous son auguste Sceptre, orné de fleurs divines,
 La vigne du Seigneur se chargera de fruits,
 Et plus loin que jamais étendant ses racines,
 Reclora ses saints murs, par le Schisme détruits.

XXII.

1597.

STANCES AU
ROI.

De l'onde, où le Soleil peigne au matin sa tresse,
Jusqu'à l'onde du soir, où le sommeil le presse,
Comme un luissant éclair, son fer resplendira.
Il teindra son épée au sang des Infidelles,
Et vrai Roi très Chrétien, son regne agrandira
Des Regnes & des Rois à Jesus-Christ rebelles,

XXIII.

Il changera, vainqueur, leur créance & leurs mœurs,
Adoucira par art leurs barbares humeurs,
Leur donnera des Rois, des Pasteurs & des Princes,
Et faisant refleurir l'heur du siècle innocent,
Remettra l'âge d'or par toutes les Provinces.
Le juste Ciel l'ordonne & la Terre y consent.

XXIV.

Ainsi, pour consacrer la foi de tes louanges,
Les esprits députés de la troupe des Anges,
Avec leur saint conseil ton triomphe orneront :
De très heureux desseins messagers authentiques,
Et ces mots prononcés, aux Cieux retourneront,
Laissons tout l'air rempli d'Oracles magnifiques.

LE reste de l'année 1597 fut employé à pourvoir aux affaires du côté de Picardie, & à penser aux plus doux moïens de jeter le Duc de Mercœur & les Espagnols hors de la Bretagne, afin de contraindre puis après le Cardinal d'Autriche qui demouroit saisi de Calais, Ardres & Dourlans, de les rendre ou mieux garder & défendre qu'il n'avoit pas fait Amiens. Le Roi remédioit aussi par divers Edits & provisions près & loin, aux grands désordres & horribles malheurs causés par la Ligue, recevant de jour à autre en grace ceux qui lui avoient été conjurés Ennemis. Cette sienne douceur redonna entrée dedans Paris & autres Villes à plusieurs qui autrement n'eussent jamais osé mettre le pied en France, le souverain Parlement entr'autres n'ayant pas délibéré de les épargner. Si cette clémence leur

1597.

a changé les cœurs, les vrais François n'en appellent pas. Mais laissant les événemens à la sage providence de celui qui connoît tout, achevons de présenter quelques mémoires des choses avenues jusqu'à la paix, de laquelle on commença la négociation, tôt après la reddition d'Amiens, l'Espagnol prévoyant bien que s'il continuoit en sa chétive résolution de vouloir gagner la France pied à pied, ses fineses & ses forces donneroient bien-tôt du nez à terre; & que désormais il auroit à se tenir avec beaucoup de difficultés sur sa défensive. Quant aux procédures tenues en cette négociation, l'Histoire de notre temps en déclarera les particularités. Il nous suffit de voir la Ligue retournée d'où elle étoit venue, & où le Juge du Monde la tiendra liée, voire l'antéantira du tout, s'il lui plaît.

Avertissement.

LES Ligueurs de Bretagne, aiant été battus à diverses fois l'an précédent, commencerent à baisser l'aile, & au mois de Février rendirent par composition le fort Château de Dinan. Les conditions en furent telles⁽¹⁾.

ARTICLES

Accordés par M. le Maréchal de Brissac, Lieutenant général pour le Roi en ses Pais & Armée de Bretagne, aux Capitaines & Soldats de la Garnison du Château de Dinan, pour la reddition d'icelui au service du Roi.

I.

QUE tous les Capitaines & gens de guerre, étant audit Château, sortiront sans être fouillés, armes & bagages sauves, l'arquebuse sur l'épaule, la mèche éteinte & tambour battant, dedans vendredi 13 du mois, à huit heures du matin, au cas qu'entre ci & là, ledit sieur Maréchal ou l'Armée du Roi, qui est devant ledit Château, ne soit contrainte de lever entièrement le Siege. Et ne pourront cependant les Assiégés recevoir aucun secours dans ladite Place: & seront conduits en toute sûreté à Lamballe.

(1) Voyez l'Histoire de M. de Thou, au commencement du Livre 120.

II.

Toutes les munitions de guerre, soient pieces, poudres, balles, mèches & autres choses, même les vivres, demeureront audit Château.

1598.

ARTICLES
DE LA REDDI-
TION DE DI-
NAN.

III.

Tous les titres appartenans à Monsieur & Dame de Mercœur pourront être emportés par lesdits gens de guerre, & conduits avec la même sûreté. Comme en semblable, ce qui se pourra recouvrer de ceux qui sont à mondit de Saint-Laurens, & pour cet effet seulement leur sera fourni de charrettes.

I V.

Tous prisonniers de guerre étant audit Château, sortiront avec les autres & seront conduits, s'obligeant de nouveau à satisfaire à leurs promesses.

V.

Les sieurs Dargentré (1), ci-devant Président au siege préfidial de Reims (2), & du Pouet, soi-disant Connétable en cette Ville, demeureront prisonniers de guerre.

VI.

Que le sieur de la Planche, prisonnier de Blanc-Essay, & depuis encore du sieur de la Maisonneuve, Habitant de cette Ville, fera mis ès mains dudit sieur Maréchal pour se justifier de ses prises, & n'en satisfera ses preneurs (3).

(1) Charles Duplessis d'Argentré, Président au Présidial de Rennes.

(2) Il faut de Rennes, & non, de Reims.

(3) C'est que le sieur de la Planche avoit été fait deux fois prisonniers, & s'étoit échappé, contre la foi qu'il avoit engagée.

Il soutenoit cependant qu'il avoit retiré la parole qu'il avoit donnée, de rester prisonnier; ainsi on convint dans la capitulation, que pour juger ce différend, il seroit remis entre les mains du Maréchal de Brissac.



1598.

Avertissement.

LE Duc de Savoie , assailli dedans la Maurienne l'an précédent , eut meilleur succès sur la fin , & par le moïen d'une défaite du sieur de Crequy , recouvra ce qu'il avoit perdu , mais à la totale destruction de ses Sujets , sur lesquels se jouoit la tragédie. Comme il se réjouissoit de sa fortune , & imaginoit des nouvelles conquêtes , il fut arrêté court par l'exploit qui s'ensuit.

D I S C O U R S

D E L A P R I S E D E B A R R A U X ,

Faite sur le Duc de Savoie , par M. Desdiguieres , Lieutenant général du Roi ès Armées du Dauphiné & Savoie , le jour de Pâque fleuri , le 15 de Mars 1598 (1).

DI E U , qui veut que les hommes reconnoissent qu'ils sont hommes , & que leur condition les rend tous Sujets aux accidens du monde , a permis au commencement du mois de Mars , que le Duc de Savoie ait eu de l'avantage en la Maurienne , par la prise du sieur de Crequi & de quelques Capitaines serviteurs du Roi , qui vouloient secourir la Place d'Aiguebelle , tenue par Sa Majesté. Mais , ainsi qu'il plaît à la bonté divine affliger ceux qui ont la bonne cause pour les réveiller en les piquant , comme l'Ennemi s'enfla de ce nouveau succès qu'il n'avoit point espéré , Dieu soudain après a regardé Sa Majesté & les bons Sujets des yeux favorables de sa bénignité. Car le Duc , pour divertir l'effet des armes que le Roi avoit justement jettées en ses Etats , sous la conduite de Monsieur Desdiguieres , vers la fin du mois de Juin 1597 , & afin aussi de couvrir seldits Etats du côté de Montmelian & Chambery , avoit fait faire un Fort sur la Frontiere du Dauphiné , environ un quart de lieue dedans les terres du Roi , tirant vers Grenoble , sur un côteau relevé au-dessus du Village de Barraux : & parceque la Place fut en état de défense le 24 d'Août en ladite année , il la fit nommer du nom de Saint Barthelemi ,

(1) Voyez l'Histoire de M. de Thou , au commencement du Livre CXIX.

duquel on a accoutumé de faire mémoire ce même jour (1). Ce fut avec beaucoup de parade de feux de joie par toute son Armée, force coups de canon & une grande escopeterie reprise à plusieurs fois, & suivie avec un ordre qui ne se pouvoit que beaucoup estimer ; & pour faire de tant plus paroître cette action, elle fut faite sur l'entrée de la nuit. Beaucoup des serviteurs les plus affectionnés à ce Prince trouvoient cette entreprise inutile, pour être la Place si proche & voisine d'une bien petite lieue de Montmellian, principale forteresse de Savoie, dont il pouvoit aussi commodément bâtir des desseins sur la Ville de Grenoble qui n'en est qu'à six lieues, que de ce nouveau Fort qui ne l'avoisine que d'une petite lieue. Aussi ne pouvoit-on attribuer cette entreprise qu'à une pure vanité, accompagnée du desir que le Duc de Savoie a toujours eu d'enjamber sur les Etats du Roi, lesquels il engloutit par espérance, comme si ce n'étoit qu'un point en la circonférence de son ambition. Tant que le travail de cette fortification dura, il la favorisa avec tout le corps de son Armée, cependant que celle du Roi étoit campée à une canonade de lui, la riviere de l'Isere entre deux : & quelque temps après, qu'il jugea que la Place étoit hors de danger de surprise il y établit Gouverneur le sieur de Bellegarde, Gentilhomme de Savoie, avec sept Compagnies de gens de pied, y mit l'artillerie & des munitions de guerre & de bouche, & en somme l'ayant laissée bien pourvue, déloge son Armée pour la faire rafraîchir par les Garnisons. Cette nouvelle Place mit en nouvelle jalousie Monsieur Desdiguieres ; & les Serviteurs du Roi qui en sont voisins, en une grande appréhension, spécialement ceux de Grenoble, siege de la Cour de Parlement & autres Officiers, tant de la Justice que des finances de Sa Majesté, & n'y avoit celui qui ne desirât avoir cette épine hors du pied, craignant qu'elle engendrât un apothème, qui enfin causât leur perte, avec celle de la Ville de Grenoble ; considerant même que le Duc de Savoie faisoit tant d'état de la Place, que la fortification se continuoît de jour en jour avec une incroyable diligence. Cependant ledit sieur Desdiguieres, retiré à Grenoble, ayant dispersé l'Armée du Roi pour la faire vivre en attendant le temps & le moien de lui faire

1598.

PRISE DE
BARREAU.

(1) Le Duc de Savoie commença à faire construire ce Fort le 24 Août, jour consacré à la mémoire de Saint Barthelemi, & il en donna le nom à cette Forteresse, pour rappeler, suivant l'apparence, la mémoire de

l'horrible massacre de tant de François, qui s'étoit fait à Paris & dans les autres Villes du Roiaume, le même jour, 25 ans auparavant : Souvenir qu'il savoit être odieux à notre Général.

1598.

PRISE DE
BARRAUX.

rendre nouveau service, bâtissoit des entreprises & intelligences sur ce Fort de saint Barthelemi; plusieurs Soldats qui en sortoient, lui rapportoient de temps en temps l'état de la Place, l'état de la Garnison, aujourd'hui formoit un dessein, demain l'autre, puis se résolvoit de l'attaquer par siege, ce qu'il eut fait, s'il eut eu autant de moïens que de nécessité, laquelle a toujours accompagné les affaires que le Roi lui a commises depuis dix mois en ça que l'Armée de Sa Majesté est sur pied. Mais si cette entreprise se montroit facile, l'exécution s'éloignoit beaucoup de cette facilité, à cause du manquement de toutes les choses qui y étoient nécessaires. En cette extrémité, sollicité de son devoir, ému de la misere des Sujets du Roi, assujettis par cette nouvelle tyrannie, & pressé des justes prières des principaux Officiers, tant de la Justice que de la Police du Pais de Dauphiné, même du commandement qu'à leur instance Sa Majesté lui avoit fait d'aviser aux moïens d'assiéger cette Place, il l'envoie par plusieurs fois reconnoître à la faveur de la nuit. Ceux qu'il commit à cet effet, rapportèrent que la Place se pouvoit emporter par escalade à l'endroit d'une tenaille qui en fait le coin sur la main droite, en y allant de Grenoble, & que depuis cette tenaille jusqu'au bout dudit Fort, à la face qui regarde l'Izere, il y avoit même facilité, pour n'être le terrain que de deux toises & demi de hauteur partout, mais que pour entrer dedans le fossé, il falloit passer fort près dudit coin, parce qu'il y avoit une brèche à la contrescarpe, pour donner commodité aux pionniers d'en tirer la terre, & que c'étoit par là qu'il falloit passer plus aisément, d'autant même que cet endroit étoit couvert d'un pan de muraille, qui avoisinoit ladite contrescarpe, & que derriere cette muraille on pouvoit être à couvert & reprendre haleine, après avoir remonté le côteau où ledit Fort est assis. La chose ainsi reconnue & rapportée par ceux mêmes qui avoient touché le terrain de cette tenaille, & à-peu-près reconnu sa hauteur, ledit sieur Desdiguieres fait approcher de lui les Troupes de cheval & de pied qui étoient les plus voisines de Grenoble, les fait passer sur le Pont de l'Izere, par dedans la Ville, feignant que tout le reste feroit le même passage pour aller vers la Maurienne, où étoit le Duc de Savoie avec son armée, & cependant fait faire fort secrètement & diligemment trente échelles, de la force & hauteur qu'il les falloit. Etant toutes choses disposées la veille des Rameaux, qui étoit le Samedi 14 Mars 1598,

1598.

PRISE DE
BARRAUX.

il fait mettre des échelles dans un bateau, & remonter la rivière avec quelques pétards qu'il jugea nécessaires pour cette exécution, & dont on se servit (comme il sera ci-après dit). Il donna en même temps ordre de faire repasser les troupes sur des bateaux qui étoient préparés pour cet effet, à quoi la nuit d'entre le Samedi & le Dimanche fut employée, pour ôter la connoissance à ceux du Fort que ses troupes fussent de leur côté. Ce qui les eût tenus en cervelle, & peut-être fait demander des Soldats de renfort à Chambery ou à Montmellian. Les choses ainsi disposées, ledit Sieur Desdiguieres part de Grenoble le Dimanche quinzième dudit mois, à six heures du matin, & étant au Village de Lombin sur les huit ou neuf heures, joignit tout ce qui étoit préparé pour cette exécution, faisant environ trois cens chevaux, & mille ou douze cens hommes de pied; & sur le même lieu appella les Chefs à part, pour leur dire la résolution qu'il avoit faite d'attaquer le Fort la nuit ensuivante, par l'escalade, à l'endroit qu'il leur montreroit sur le plan qu'il en avoit fait porter; & pour favoriser cette escalade, fait donner l'allarme partout, & même tirer les pétards aux portes, afin de donner tant de besogne tout en un coup à ceux qui étoient dedans, qu'ils ne fussent de quel côté entendre. Cela fait, il distribua les billets de cette exécution, où étoient nommés ceux qui avoient la charge des échelles, & de quelle façon ils devoient être accompagnés. Ce qui est à propos de sommairement déduire pour la vérité. La troupe qui devoit faire le premier attaquement, portoit huit échelles; Monsieur de Morges (1), qui la conduisoit en faisoit porter trois; Monsieur de la Buiffe (2) une; Monsieur de Saint Just, deux; & à chacune échelle dix hommes choisis sur les Compagnies desdits Sieurs, armés de cuirasse & sallade, de pistolets & d'épée. Les Sieurs de Montalquiers (3) & de Saint Bonnet, avec chacun vingt Arquebusiers de leurs Compagnies des Gardes, étoient avec cette troupe, & avoient charge de chacun une échelle. La seconde troupe, conduite par Monsieur d'Hercules, Lieutenant de la Compagnie des Gensdarmes de Monsieur Desdiguieres, portoit six échelles, dont ledit Sieur d'Hercules avoit charge de trois; Monsieur de Montferrier, Guidon des Chevaux-legers

(1) Abel de Beranger, sieur de Morges, de Saint Jean d'Herans & de Termini, Maréchal de Camp aux Armées du Roi, &c.

(2) Frere de François de Galles, sieur du

Bellier. Il se nommoit Louis de Galles.

(3) François de Philibert de Charance, sieur de Montalquier, Gouverneur de Piémont, Capitaine des Gardes de M. de Lesdiguieres.

1598.

PRISE DE
BARRAUX.

dudit Sieur Desdiguieres, de deux; & Monsieur de Rozans, d'une; avec des Arquebusiers choisis. La troisieme troupe, conduite par Monsieur d'Auriac, portoit trois échelles; Monsieur de Beauveuil, Lieutenant de Monsieur du Passaige, en avoit une; & Monsieur du Buisson, Lieutenant de Monsieur le Vicomte de Chamois, deux. La quatrieme & derniere troupe, conduite par Monsieur de Marvieu, Enseigne de la Compagnie de M. de Saint Julian, portoit trois échelles, dont deux étoient sous la charge dudit Sieur de Marvieu, & la troisieme de Monsieur de Serre, premier Capitaine du Régiment de Monsieur d'Auriac; & toutes ces trois dernieres troupes, accompagnées & armées à la forme de la premiere, & à chacune sa guide, pour lui faire tenir le droit chemin du lieu de l'exécution. Le Capitaine Bymart eut charge de faire jouer un pétard à la fausse porte dudit Fort, qui regarde à Grenoble, & le Capitaine Sage⁽¹⁾ un autre à la porte principale, qui est posée vers Montmellian. Il fut aussi ordonné à une troupe d'Infanterie, conduite par le Sieur de Saint Favel, de donner l'allarme par tous les endroits du Fort, tant que l'exécution dureroit, & que cependant tout le reste demeureroit en gros à une mousquetade de-là. Et quant à la Cavalerie, là où la plupart des membres étoient demeurés, le Sieur du Bar eut charge de la faire passer outre au-dessus du Fort, par le Village de Barraux, aussi-tôt que l'allarme se commenceroit, & la conduire jusques hors du Bois de Servettes dedans la Plaine de Chaparillan, parce que l'on avoit eu avis qu'il devoit venir de ce côté-là cent Maîtres de l'Ennemi courir dedans la Vallée, au même chemin que tenoient les troupes dudit Sieur Desdiguieres. Les choses ainsi préparées, on marche en l'ordre dessus dit jusqu'au lieu où les échelles se devoient rendre, mais avant d'y arriver, il fallut faire alte pour laisser passer une heure ou deux de jour, de peur d'arriver de trop bonne heure sur le lieu de l'exécution. À l'entrée de la nuit les échelles & pétards furent distribués; & avant que toutes choses fussent rangées, que les gens de cheval, destinés à l'exécution, eussent mis pied à terre, & que l'Infanterie eût passée quelques ruisseaux, il fut dix heures. Ce fut à la même heure qu'on marcha droit au Fort, dont on n'étoit qu'à un quart de lieue. Et en l'ordre ci-dessus, on arriva auprès du Fort justement à onze heures de nuit, favorisés de la Lune, qui étoit sur son neuvieme jour. Tout cet appareil ne pouvoit marcher sans

(1) Le Sage.

alarme ; ceux dedans le Fort l'avoient aussi prise plus de demi-heure devant , pour avoir vu plus de cent feux , que les indiscrets Valets , laissés aux chevaux , avoient allumés aussi-tôt que leurs Maîtres furent partis ; & encore que ceux destinés à l'exécution vissent & ouissent la rumeur de cette alarme , ils ne laissent d'aller là où ils devoient planter leurs échelles ; ce qu'ils firent avec une résolution incroyable. Et cependant les pétards jouerent , l'alarme se donne par-tout comme il avoit été ordonné , & cela si à propos , que ceux de dedans ne savoient de quel côté se garder. Ils renverserent quelques échelles , aussi-tôt redressées , sans que ceux qui en avoient charge s'émussent des arquebusades tirées de dessus les tenailles & des guerites , qui sont sur chacune poindre. Si bien qu'ayant gagné le dessus du terrain , & étant aux mains avec ceux de dedans , il fallut que le foible cédât au fort. La Place est ainsi forcée. Les Ennemis se voulurent rallier. Mais après quelque foible résistance , il en fut tué une centaine , & le reste fut par dessus le terrain , & où il n'y avoit point d'alarme. Voilà comment il a plu à Dieu benir cette entreprise. La gloire lui en doit être rendue , & l'honneur à tous les Gentilshommes qui y ont si librement exposé leur vie. Il ne s'y est perdu qu'un Sergent des Gardes ; le sieur du Buiffon blessé d'une arquebusade au visage vers les machoires , & bien peu d'autres blessés. Des sept drapeaux qui étoient dedans , il s'en est gagné cinq , qu'on a envoyés au Roi ; & les deux autres se sont perdus. Le Sieur de Bellegarde prisonnier , & quelqu'autres. On y a trouvé neuf pieces d'artillerie montées sur roues , dont y en a six de batterie & trois de campagne , deux cens quintaux de poudre , bonne quantité de plomb , beaucoup de méche , & environ cinq cens charges de bled. Si le dessein de cette fortification est une fois en sa perfection , la Place sera meilleure que Montmellian , & donnera beaucoup d'avantage aux entreprises que le Roi voudra faire de ce côté-là. Elle couvre Grenoble , & lui sert de frontiere , comme à tout le reste du Pais. Sur quoi Sa Majesté ayant été suppliée d'ordonner de bons , sûrs & liquides moïens pour la conserver , suivant l'état qui lui en avoit été envoyé , afin qu'Elle & ses Sujets jouissent longuement du fruit de cette conquête , il y sera pourvu par elle. Ce tems pendant , puisque la réduction du Duc de Mercœur , & de ce qui restoit à reconquérir de la Bretagne , a remis tous les Sujets qui étoient dévoués de leur devoir en l'obéissance de Sa Majesté , chacun se doit armer de courage contre l'Espe-

gnol & contre le Savoïard, & tous vrais François doivent espérer plus de bien qu'ils n'ont eu de mal, puisque le destin de la France la redresse en la pressant, par la volonté de Dieu, qui veut que les hommes reconnoissent qu'ils sont hommes.

Avertissement.

TANDIS que le Duc de Savoie recueilloit sa part des fruits de la Ligue, & se trouvoit mal à l'aise aux portes de sa Maison, le Duc de Mercœur, qui avoit régné en Bretagne quelques années, se vit en peu de semaines en danger d'être totalement ruiné. Voiant les forces du Roi s'acheminer pour lui faire rendre compte, il n'osa faire tête, ains connoissant la clémence du Roi, il prévint, & par entremise d'amis obtint plus que plusieurs ne pensoient. Aucuns s'ébahirent que lui & sa femme, qui avoient tant travaillé pour la Ligue, ne firent au besoin effort quelconque. Mais les autres connoissant que la résistance du Duc avoit été aisée jusqu'alors, jugerent qu'il fut bien conseillé de garder en ses coffres les monceaux d'argent qu'il y avoit serrés durant son regne, & pourvoir à soi pour l'avenir, sous le couvert de l'Edit qui fut fait en sa faveur, lequel nous ajoutons.

E D I T D U R O I,

Sur les Articles accordés à M. le Duc de Mercœur, pour sa Réduction, & des Villes de Nantes & autres de la Bretagne, en l'obéissance de Sa Majesté (1).

HENRI, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; à tous présens & avenir, salut. Nous avons toujours désiré que Dieu nous fît la grace de mettre fin aux troubles de ce Roïaume, plutôt par l'obéissance volontaire de tous nos Sujets, que par la force & nécessité des armes, afin de faire jouir les derniers venus des mêmes fruits que notre bonté a produits à l'endroit des autres ci-devant retournés à leur devoir: ce qui nous a hereusement succédé, par la réduction de notre très cher & bien amé Cousin le Duc de Mercœur, qui s'est trouvé si disposé à nous rendre l'obéissance qu'il doit, ensemble ceux qui étoient en armes avec lui, que nous avons occasion d'être

(1) Cet Edit est regardé comme la fin de Ligue. Voyez l'Hist. de M. de Thou, Liv. CXX.

content & satisfait, d'approuver le zele qu'ils nous ont montré avoir eu en la Religion, & d'excuser notre Cousin de ce qu'il est demeuré si long temps en armes après notre réconciliation à notre Saint Pere, & la venue de notre très cher & bien amé Cousin le Cardinal de Florence (1), son Légat, en ce Roïaume, sur ce qu'il nous a fait entendre qu'il avoit été retenu à faire ladite Déclaration, pour les considérations qui regardent le bien de ce Roïaume, dont il a toujours désiré la conservation, & craint le démembrement, même pour garantir notre Province de Bretagne du péril auquel elle se fût trouvée réduite, lorsqu'étions occupés sur la frontiere de Picardie, à y repousser nos ennemis, à cause des intelligences que les plus grands avoient audit País, & le moïen d'y entreprendre & faire entrer des forces, au préjudice de notre service & grand dommage de cet Etat. Au moïen de quoi, voulant reconnoître sa bonne volonté, l'aimer & traiter à l'avenir comme notre bon parent & fidele Sujet, inclinant à là très humble supplication & requête qu'il nous a faite, tant pour lui que pour ceux qui se remettront avec lui sous notre obéissance : nous avons dit, statué & ordonné, & par cestui notre Edit perpétuel & irrévocable, disons, statuons & ordonnons, voulons & nous plaît, qu'en la Ville & Fauxbourgs de Nantes ne soit fait aucun exercice de la Religion pretendue Réformée, & ne sera ordonné aucun lieu, pour lieu de Baillage pour l'exercice de ladite Religion, à trois lieues de ladite Ville.

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
CŒUR.

I.

Tenons notredit Cousin le Duc de Mercœur, les Prélats, Ecclésiastiques, Présidens, Conseillers, Avocats Généraux & autres Officiers du Parlement de Rennes, qui ont exercé la Justice à Nantes, ensemble les Magistrats, Gentilshommes, Officiers & autres, qui avec lui se remettent en notre obéissance, pour nos bons Sujets & fideles Serviteurs, à la charge de nous prêter le serment de fidélité, & soumissions requises pour notredite obéissance. Voulons & ordonnons, que, tant notredit Cousin le Duc de Mercœur, & tous lesdits Ecclésiastiques, Officiers, Gentilshommes & autres personnes de quelque qualité & condition, lieux & Villes de notre obéissance qu'elles soient, faisans lesdits serment & soumissions, soient remis, com-

(1) Alexandre de Médicis.

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
GUR.

me nous les remettons & rétablissons, en tous leurs biens, offices, bénéfices, charges & dignités, privileges & immunités, nonobstant tous dons de leurfdits biens, meubles, rentes, dettes & revenus, que nous voulons désormais demeurer nuls, & toutes promesses, & obligations & cedulles pour ce faites; nonobstant aussi les provisions obtenues par toutes personnes desdits bénéfices, & offices saisis, ventes & confiscations d'iceux; Edits & Déclarations qui pourroient avoir été expédiés, homologués & enregistrés au contraire; toutes lesquelles choses nous avons révoquées & révoquons; & du tout, en vertu de ces présentes, nous leur avons fait & faisons pleine & entiere mainlevée & délivrance, même des maisons desdits Ecclésiastiques, desquelles ceux qui les occupent seront tenus de se départir tout incontinent, & sans aucun délai, sans que, pour quelque prétexte que ce soit, ils les puissent retenir; toutesfois ce qui a été pris & actuellement reçu en vertu desdits dons de quelque nature de deniers que ce soit, comme aussi toute jouissance des fruits, biens, meubles & immeubles, maisons de Ville, paiement des arrérages, rentes, revenus & émolumens, tant des bénéfices des Ecclésiastiques, à quelque titre que ce soit, que des offices & charges, même des Greffiers, encore que lesdits bénéfices, offices & charges, ne demeurent à ceux qui les détiennent jusqu'à cette heure, ne sera sujet à aucune restitution de part ni d'autre, & n'en pourra être faite poursuite, demande au contraire contre quelques personnes que ce soit, fors & excepté de meubles qui se trouveront en nature, qui seront restitués aux propriétaires, si bon leur semble, en payant par eux le prix de la vente d'iceux, faite par autorité de Justice ou autrement, & sans fraude. Seront semblablement restitués tous titres, papiers & enseignemens qui se trouveront en essence, appartenans tant à nous qu'aux Particuliers, trouvés & tombés es mains de qui que ce soit, sans qu'ils puissent être retenus, sous quelque prétexte, cause ou excuse que ce puisse être.

II.

Les Ecclésiastiques de notredite Province de Bretagne, tant ceux qui reconnoissent notre autorité, que ceux qui s'y soumettront avec notredit Cousin, qui ont payé leurs décimes aux Receveurs ou Commis d'une part ou d'autre, n'en pourront être recherchés pour le passé; ains voulons & nous plaît qu'ils soient

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
CŒUR.

& demeurent entierement quittes & déchargés de ce qui aura été par eux païé, soit des deniers desdites décimes, ou de ceux de l'aliénation du temporel du Clergé. Et pour le regard des arrérages qu'ils peuvent devoir, nous pourvoirons à leur décharge & soulagement, après qu'il aura été informé de leur nonjouissance & spoliation, conformément au contrat dernier fait avec les Députés du Clergé de notre Roiaume. Et cependant, de notre grace spéciale, leur avons donné & donnons surseance pour fix mois, à commencer du premier jour de Mars dernier, pour le paiement des arrérages, sans retardement toutesfois des deniers qui écherront depuis ledit jour. Voulons néanmoins particulièrement, que les Curés des Eglises qui sont aux Champs, es Bourgs & Villages, demeurent entierement quittes, comme nous les quittons & déchargeons desdits arrérages jusqu'audit premier jour de Mars.

III.

Tous ceux qui ont été pourvus & reçus, ou présenté leurs lettres d'Etats, de Justice & Finance, dont étoient dûement pourvus personnes étant sous le pouvoir de notredit Cousin, & qui ont vaqué, par mort, résignation ou autrement, depuis ces troubles, desquels offices la fonction se faisoit es lieux par notredit Cousin, remis en notre obéissance, sont, comme nous les avons par ces présentes, conservés & conservons en iceux, en prenant nos lettres de provision, qui leur seront expédiées & délivrées après que celles de notredit Cousin auront été, comme nulles, rapportées, sans païer finance ni supplément en nos parties casuelles. Et pour le regard de ceux qui ont exercé par commission Etats en la Justice & aux Finances en l'absence ou décès de ceux qui étoient demeurés en notre service, cesseront leur commission dès à présent, sans restitution toutesfois des gages, émolumens & profits par eux perçus, ni qu'il se puisse faire recherche contr'eux des Jugemens par exploits de Justice, faits en l'exécution de leursdites commissions. Et le semblable voulons pour les Greffiers & Commis, lesquels ne seront non plus sujets à la restitution des gages & émolumens provenans de l'exercice desdits Greffes.

IV.

Notredit Cousin & les Seigneurs, Ecclésiastiques, Gentilshommes, Officiers & autres Habitans de Villes, Communautés

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
CŒUR.

& Bourgañes; Capitaines; Chefs de Gens de guerre qui l'ont suivi & assisté, & qui viendront à la reconnaissance de notre autorité avec lui, ne seront recherchés de choses avenues & par eux commises durant ces troubles & à l'occasion d'iceux, soit de la prise des armes, port d'icelles, assemblée de gens de guerre, & du Peuple en armes dedans les Villes & aux Champs; établissement ou entretenement de Garnison, entreprises, sièges, prises de Villes, Châteaux & Maisons fortes, fortifications, démentellement d'iceux; notamment des Maisons & Château du Doré & Fort Saint Georges, près Montagu, & des prises de meubles, brûlemens & tous autres excès y survenus & qui s'en sont ensuivis; emprisonnement d'Officiers & autres; prises de navires, vaisseaux ou marchandises & autres biens sur Mer; piteillement de démolitions d'Eglises, Temples, Maisons & Edifices des Ecclésiastiques & autres personnes; brûlement d'iceux, commutation de peines, envoi aux Galeres étrangères, changement de scels, intitulement des Arrêts & Lettres Patentes, & de tous autres actes publics; deniers pris, tant des recettes ordinaires qu'autres, des Greniers, des Villes & Communautés & Particuliers, & provenans des Economats & saisies des bénéfices; décimes, aliénations du temporel, prise & vente de biens, meubles, forêts ou bois, tant appartenans au public qu'aux particuliers; amendes, taxes du devoir du sel, levées de pionniers, vivres, munitions, magasins ou autre nature de deniers pris & levés à l'occasion des présens troubles; imposition de nouveaux devoirs, soit sur les marchandises, ou par forme de subventions & contributions accordées par ladite Assemblée, en forme d'états, continuation des anciens, confiscation des meubles saisis, baux à ferme, tant du Domaine que de terres des Particuliers, ni pareillement des deniers qui ont été levés & imposés, les formes accoutumées non gardées, de quelque sorte & nature qu'ils soient, & en quelque maniere qu'ils aient été levés; fabrications & évaluations de monnoies faites au desir de l'Ordonnance des Chefs du Parti; prise ou fonte d'artillerie, & confection de poudres & salpêtres; voyages, intelligences, traités & contrats faits avec les Villes & Communautés de ce Roïaume ou Princes Etrangers; introduction d'Etrangers en la Province & autres endroits du Roïaume, trafics, commerces aux Pais étrangers, négociations faites par quelques personnes que ce soit, avec Princes ou Communautés, tant du commandement de notre dit Cousin le Duc de Mercœur,

que desdits Gentilshommes, Communautés ou Particuliers, soit en Espagne ou ailleurs; jugemens & déclarations, de rançons, amendes & butin, & généralement tout ce qui a été fait, geré, négocié, parlé, prêché ou écrit en livres, libelles, expéditions d'affaires, & tous actes d'hostilité faits en quelque forte & manière que ce soit, des exécutions de mort faites par le commandement de notredit Cousin, des Chefs avoués de lui, par la Justice ordinaire, Prevôts des Maréchaux, leurs Lieutenans, les formes non gardées durant & à l'occasion des présens troubles, sans aucunes excepter, encore qu'elle ne soient ci-dessus exprimées. De toutes lesquelles choses susdites & autres de la qualité ci-dessus, encore qu'elles ne soient exprimées au présent Edit, notre vouloir & intenzion est que la mémoire demeure à jamais éteinte & abolie, comme nous l'éteignons & abolissons de notre grace spéciale; pleine puissance & autorité Roiale; & défendons à toutes personnes quelles qu'elles soient, de faire instance ou poursuite en général ou particulier, soit contre notredit Cousin le Duc de Mercœur ou autres personnes susdites, leurs veuves, enfans & héritiers, que nous entendons en être & demeurer pareillement quittes & déchargés. Imposant sur ce silence perpétuel à nos Procureurs Généraux, leurs Substituts présens & à venir, & à toutes nos Cours de Parlement, Juges & Officiers & tous autres, & sans qu'il soit besoin aux Particuliers d'obtenir de nous, pour ce qui les concerne, autres lettres que cesdites présentes.

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
COEUR.

V.

Sont toutesfois, & avons très expressement réservé & excepté des remises & décharges susdites, tous crimes & délits punissables en même parti, & le damnable assassinat commis en la personne du feu Roi notre très honoré Seigneur & frere, que Dieu absolve, comme aussi tous attentats ou projets contre notre personne.

VI.

Demeureront semblablement & expressement notredit Cousin, & les Seigneurs, Gentilshommes, Villes & Communautés qui l'ont assisté, déchargés de toutes impositions, levées de deniers, tant pour magasins, étapes & autres, faites par leurs Or-

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
CŒUR.donnances, Commissions & aveux, durant & à l'occasion des pré-
sens troubles,

VII.

Et pour plus grande assurance & effet de notre intention, voulons & ordonnons que tous Edits, Lettres Patentes & Déclarations par nous, & notre très honoré Seigneur & frere, faits & publiés; les Arrêts, Sentences, Jugemens & Décrets donnés sur iceux, ou autrement, tant en notre Cour de Parlement de Paris, qu'en celle de Bretagne, & toutes autres de ce Roiaume; comme aussi es Jurisdicions qui y ressortissent, soit contre notredit Cousin le Duc de Mercœur, lesdits Présidens, Conseillers & Officiers du Parlement de Rennes, qui ont exercé la Justice à Nantes, & tous autres qui l'ont assisté, & sont par lui avoués, leurs veuves & héritiers, pour raison des choses susdites, avenues durant & à l'occasion des guerres, soient retirés des Registres pour en demeurer la mémoire éteinte & abolie, comme seront aussi des Greffes & des mains de nos Officiers toutes informations, procédures, procès verbaux, pour être le tout comme nous le déclarons, nul & de nul effet, & demeure baillé & révoqué, défendant à tous Huissiers d'en rien mettre à exécution, ni exploiter en vertu de ce, & à toutes les Parties d'en faire faire aussi instance, ni poursuite quelconque.

VIII.

Nous faisons défenses à tous nos Sujets, généralement quelconques, de se reprocher aucun des faits susdits, ou se provoquer à querelles par injures, outrages ni convices; ains leur commandons, & enjoignons très expressement de vivre paisiblement & amiablement, sur peine aux contravenans d'être punis sur le champ, comme perturbateurs du repos public.

IX.

L'établissement des Présidens, Conseillers, & autres Officiers qui étoient de notre Cour de Parlement de Rennes, pour l'exercice de la Justice à Nantes; les Jugemens, Sentences & Décrets, Exploits & Exécutions d'iceux, tant en matière Civile que Criminelle, informations, poursuites & procédures, & autres Actes de justice émanés d'eux, toutes Lettres, tant en

en forme de grace , rémission , & autres de justice , qui ont été vérifiées & enterminées , soit de notre Cousin le Duc de Mayenne , ou de notre dit Cousin le Duc de Mercœur , sortiront leur plein & entier effet entre personnes qui volontairement ont subi leur autorité & juridiction ; & le même aura lieu pour ce qui s'est fait , ordonné , jugé & décrété par ceux que notre dit Cousin a établis , pour tenir les Juridictions de nos Sièges Présidiaux de Rennes à Dinan , d'Angers à Nantes , & Rochefort , & ailleurs , & par tous autres qui ont exercé lesdites Juridictions inférieures.

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
CŒUR.

X.

Seront aussi valables tous contrats , conventions & pactions faites esdits lieux , entre ceux qui volontairement s'y sont soumis ; comme au contraire ce qui s'est fait , & ordonné , & décrété entre personnes de part & d'autre , où ils n'ont volontairement subi Jurisdiction , demeurera nul , cassé & révoqué , & les parties remises en tel état qu'elles étoient auparavant.

XI.

Ne sera faite aucune recherche de l'établissement d'un Conseil fait par notre dit Cousin le Duc de Mercœur , tant pour la Direction des Finances , vérifications , ni de ce qui s'est fait , passé & traité en icelui , pour dons , jugemens sur les rabais & levées de deniers , & autres affaires , dont les Ordonnances auront lieu , & sont par nous validées seulement pour ce qui a été fait & exécuté en vertu d'iceux pour le passé , & entre ceux que notre dit Cousin ramène à notre service.

XII.

Comme aussi ne se fera aucune recherche des Assemblées par forme d'Etats , faites de l'autorité de notre dit Cousin le Duc de Mercœur ; établissement d'offices , attribution de gages , règlement fait par eux , & levées de deniers par forme de subvention ; imposition sur les marchandises , & généralement de tout ce qui a été fait auxdites Assemblées , que ne voulons néanmoins avoir lieu plus avant que jusqu'à ce jour , & valoir seulement pour ce qui est déjà fait , & entre ceux , & es lieux que notre dit Cousin remet sous notre obéissance.

1598.

XIII.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
GUEUR.

Cesseront dès à présent tous les susdits établissemens de Juges & Jurisdictions ordonnées par notredit Cousin, même du dit Conseil; comme aussi toutes levées, impositions sur les marchandises & vivres, subventions, contributions faites ou à faire, en vertu de ses Commissions & Ordonnances, ou de ceux qui sont par lui avoués & autorisés, & ressortiront au surplus tous nos Sujets, chacun en leurs Jurisdictions, & es lieux où elles étoient établies auparavant ces troubles, où nous voulons qu'elles soient exercées, ainsi qu'ils avoient accoutumé.

XIV.

Et à cet effet, les Officiers de nos Parlemens, Chambres des Comptes, comme aussi ceux de la Généralité & des Senéchaufsees, Sièges Présidiaux & autres Jurisdictions, & Charges de Justice & Finances, rentreront en l'exercice de leurs Etats & Offices, d'une part & d'autre; jouiront d'iceux en leurs rangs, séance & ordre de réception, comme ils faisoient auparavant lesdits troubles, & avec les prérogatives, libertés, gages attribués à leurs Etats, & sans qu'il soit besoin d'autre Déclaration, Lettres, ni Reglement, que du présent Edit; & seront les Registres portés aux Greffes, pour y avoir recours quand besoin sera.

XV.

Les Conseillers reçus à Nantes, en vertu des provisions du défunt Roi, Arrêt du Conseil du 8 Octobre 1588, & de notre Cour de Parlement de Bretagne, sont, & les avons par ces présentes maintenus esdits Etats, & est par nous enjoint à notredite Cour de Parlement de les y recevoir & admettre, sans qu'ils soient pour ce tenus paier nouvelle finance, ni prendre autre confirmation, sinon avec le Corps de ladite Cour de Parlement.

XVI.

Ceux qui ont fait le maniement des deniers levés par les Ordonnances desdites Assemblées en forme d'Etats, en compteront en la forme, & ainsi qu'il est accoutumé, & les parties seront passées & allouées en leurs comptes, sans difficulté, en vertu des Acquits, Etats & Mandemens de notredit Cousin le

Duc de Mercœur, & autres autorisés & avoués de lui. Et pour le regard des comptes qui ont été rendus par-devant les Commissaires députés auxdites Assemblées, ne seront sujets à nouvel examen; ainsi en demeureront quittes & exempts les comptes pour toujours, si ce n'est en cas réservés par les Ordonnances ou Statuts, & Coutumes du Pais.

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
CŒUR.

XVII.

Les comptes qui ont été rendus, examinés, clos & arrêtés à Nantes, par les Officiers de la Chambre des Comptes qui étoient en icelle, ou autres établis & commis de la part de notredit Cousin, ou autres avoués de lui, pour le maniement des deniers levés, pris & arrêtés, ou ordonnés par notredit Cousin, & ceux de son Conseil, ou de ladite Assemblée en forme d'Etats, & de ceux qu'il avouera, & se remettront avec lui en notre obéissance, ne seront sujets à nouvel examen; & toutes Ordonnances & Jugemens donnés, tant sur ligne de compte que vérification de lettres, tiendront & auront lieu, sans qu'il en puisse être fait recherche ni information, si ce n'est par revision, & en cas des Ordonnances. Et où il se trouvera des parties raïées par lesdits Comptes, pour avoir été païées contre les Ordonnances & Réglemens, nous en ferons expédier toutes validations nécessaires.

XVIII.

Et pour le regard des comptes à rendre, tant par les Receveurs généraux, particuliers, & Trésoriers de l'extraordinaire, qu'autre, ayant été commis en maniement desdits deniers sous notredit Cousin, seront rendus, examinés, clos & arrêtés en notre Chambre des Comptes dudit pais, & non ailleurs, ni autrement. Seront toutesfois les Parties y employées, passées & allouées purement & simplement, tant en vertu des Etats, Mandemens, Ordonnances, & réscriptions expédiées par notredit Cousin, sondit Conseil, ou par ladite Assemblée en forme d'Etats, ou d'autres avoués d'eux, que des acquits, quittances & décharges, des Parties prenantes; lesquelles Ordonnances, Mandemens, acquits & quittances, Nous avons seulement validées & validons pour cet effet, encore que les formes prescrites par les Ordonnances & Réglemens n'aient été suivies & observées.

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
GOUR.

XIX.

Et par ce moyen, toutes parties & sommes de deniers payés de l'Ordonnance de notredit Cousin, tant pour états, gages, & solde de gens de guerre, pensions, entretenemens, vivres, artilleries, voyages, gages, & taxations d'Officiers & Commis, & toutes autres dépenses, tant de la guerre qu'autres, même les parties payées comptant es mains de notredit Cousin par quelques comptables que ce soit, seront passées & allouées sans aucune difficulté, & sans qu'il soit besoin, ausdits Comptables d'obtenir Lettres & validations autres que ces présentes, & les *debentur* des comptes de ceux, qui pour notredit Cousin ont manié les deniers de l'extraordinaire de la guerre de notre recette générale & d'Etats, & autres comptables, tant de ceux qu'ils ont ja rendus, qu'autres qui restent encore à rendre, seront compensés avec ce qu'ils pourront devoir par autre compte, ores que lesdits *debentur* ne soient clairs, & y eut quelques déports & souffrances esdits comptes, jusqu'à l'examen & clôture du dernier compte.

XX.

Les Fermiers, sous-Fermiers, Commis établis par notredit Cousin, fondit Conseil, ladite Assemblée en forme d'Etats, ou autres avoués d'eux, soit au maniemment des deniers de nos tailles, fouages, impôts, billots, ports & havres, briefs traités de bêtes vives, Prévôté de Nantes, & autres qui auront payé le prix de leurs Fermes par leurs Ordonnances, en demeureront quittes vers nous, & tous autres, & n'en seront recherchés & contraints à nouveau paiement.

XXI.

Voulons aussi, & nous plaît, afin que lesdits Officiers ou Commis par notredit Cousin audit extraordinaire de la guerre, notre recette générale, & de l'Assemblée susdite par forme d'Etats, puissent satisfaire aux charges & assignations qui ont été ordonnées sur eux, tant es années précédentes qu'au quartier courant, & se rembourser de ce qu'ils ont payé & avancé en espérance de recouvrer lesdites assignations, qu'ils puissent, comme nous leur permettons, chacun d'iceux faire poursuite & recouvrement des restes de leursdites assignations, tant des-

dites années précédentes, que dudit quartier courant, vers les Receveurs, Fermiers & autres, entre les mains de qui les deniers en sont encore à présent, de quelque nature & qualité que ce soit; au paiement desquelles ils feront contraindre lesdits Fermiers, Receveurs & autres Commis, comme dit est, par les voies accoutumées pour nos deniers & affaires. Sans toutesfois que le Peuple puisse être contraint au paiement desdits restes, & que nous soions tenus à aucuns rabais ou décharges que pourroient prétendre lesdits Fermiers. Ne seront aussi lesdits Comptables contraints en leurs noms, par qui que ce soit, au paiement de ce dont, pour la nécessité des affaires, ils auroient baillé leurs rescriptions & promesses, sinon à la proportion du fonds qui se trouvera en leurs mains pour y satisfaire.

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
CŒUR.

XXII.

Pendant le temps des présens troubles, les prescriptions n'auront cours entr'aucunes personnes de part ni d'autre, ni péremptions, le tout jusqu'à ce jour.

XXIII.

Les Habitans de notre Ville de Nantes sont par nous maintenus & confirmés en tous & chacuns leurs privilèges à eux concédés, pour en jouir ainsi qu'ils faisoient bien & dûement auparavant ces troubles.

XXIV.

Jouiront nos Sujets, que notredit Cousin le Duc de Mercœur ramene à notredite obéissance, de la décharge & remise octroyée à nos autres Sujets.

XXV.

Ayant égard aux grandes dettes & dépenses que notredit Cousin a été contraint de faire pendant ces guerres, & reconnoissant qu'il lui est impossible de pourvoir si promptement au paiement d'icelles; Nous avons à notredit Cousin donné & donnons temps & terme d'un an, pour l'acquit de sesdites dettes, pendant lequel temps ne pourra être, ou ses pléges & cautions, contraints pour quelque cause que ce soit.

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MÉR-
COUR.

XXVI.

Ceux qui ont suivi notredit Cousin, ne pourront être contraints au paiement des taxes faites sur eux depuis l'an 1589, & icelle compris, jusqu'à présent, es Villes desquelles ils ont été mis hors, nonobstant tous Arrêts, Jugemens & condamnations au contraire.

XXVII.

Tous prisonniers de guerre qui n'ont convenu de leur rançon, seront de part & d'autre mis en liberté, en payant modérement les frais de leur nourriture & dépense, & pour le regard de ceux qui ont convenu, s'ils sont jugés de bonne ou mauvaise prise, seront tenus de paier; & néanmoins si aucuns prétendent leursdites rançons excessives, se pourvoiront par-devant nos très chers Cousins les Connétable & Maréchaux de France, pour en être ordonné ce que de raison, & pour cet effet nous seront lesdits prisonniers amenés & représentés. Et pour le regard au Sieur du Goust & du Marquis de la Roche, ou ses cautions, seront leurs rançons modérées; savoir, celle dudit Sieur du Goust, à quatre mille écus, compris les dépenses qui restent à paier; laquelle somme ledit du Goust sera tenu de paier dans six mois, & sera élargi en baillant caution, & quant audit Marquis de la Roche, ou sesdites cautions, ladite rançon sera modérée à pareille somme de quatre mille écus, compris aussi les dépenses pour ce qui reste à paier de celle des gardes de ses cautions, & néanmoins demeureront les héritiers du feu Sieur de la Sollaye déchargés de la représaille dudit Sieur le Goust, réservant les actions aux cautions, & la défense au contraire en ce qui est de la rançon seulement.

XXVIII.

Les Commissaires & Garde général établis par ledit Sieur Duc aux vivres de munition de ses armées, leurs Clercs & Commis sont déchargés de leur administration, & de ce qui s'est passé, fait & exécuté en icelle de l'Ordonnance de notredit Cousin, ou de ceux qui ont eu charge & pouvoir de lui, à condition d'en compter par ledit Garde, & n'en seront aucunement recherchés, encore que les formes n'aient été observées.

XXIX.

Toutes contraventions & actes d'hostilité commises pendant les trêves, & au préjudice des traités faits sur icelles, demeureront éteintes & abolies, ensemble les Jugemens & Arrêts, si aucuns auroient été donnés de part & d'autre, contre qui que ce soit, sans que recherche en puisse être faite ci-après.

XXX.

Pource que celui qui a eu la charge de l'extraordinaire de la guerre, a reçu quelques deniers des tailles, & autres publics des Généralités de Poitiers & Tours, qu'il a confusément employés au fait de sa charge avec ceux de la Province & Généralité de Bretagne; tellement que la dépense ne s'en peut séparer, le compte de tous lesdits deniers ensemblement rendu en la Chambre des Comptes à Nantes, & lui déchargé d'en compter à Paris, à la charge qu'il y sera porté un extrait des parties touchées desdites Généralités.

XXXI.

Ceux qui ont assisté à la prise du Président de Riz, ses fils & gendre, n'en seront criminellement recherchés, & quant à l'intérêt civil, les parties demeureront respectivement en leurs droits, suivant l'Arrêt donné en notre Conseil, entre les Présidens de Riz & de Velix, auquel Sadite Majesté n'entend préjudicier pour ce regard.

XXXII.

Les Articles secrets qui ne se trouveront inserés en cedit présent Edit, seront entretenus de point en point, & inviolablement observés, & sur l'Extrait d'iceux, ou de l'un desdits Articles, signé de l'un de nos Secrétaires d'Etat, toutes Lettres nécessaires seront expédiées.

XXXIII.

Si donnons en Mandement à nos Amés & Féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Chambres de nos Comptes, Cours de nos Aydes, Trésoriers Généraux de France & de nos Finances, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, Juges, ou leurs Lieutenans, & tous nos autres Justiciers & Officiers, à chacun d'eux endroit soi, que ces présentes ils fassent

1598.

ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MÉR-
CŒUR.

1598.
ARTICLES
ACCORDÉS AU
DUC DE MER-
CŒUR.

sent lire, publier & enregistrer, garder, observer, & entrete-
nir inviolablement, & sans enfreindre, & du contenu en icel-
les faire jouir & user tous ceux qu'il appartiendra, cessant &
faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire; Car
tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à
toujours, Nous avons signé cefdites présentes de notre main, &
à icelles fait mettre & apposer notre scel.

Donné à Angers au mois de Mars, l'an de grace 1598, & de
notre regne le neuvieme.

Signé, H E N R I.

Et plus bas, Par le Roi.

P O T I E R.

Et à côté,

Visa.

Et scellé du grand scel en cire verte, sur lacqs de soie rouge &
verte.

Lûes, publiées & registrées: Oui le Procureur Général du Roi,
à Paris en Parlement, le vingt-sixieme jour de Mars 1598.

Signé, V O I S I N.

Lûes, publiées & registrées semblablement en la Chambre
des Comptes: Oui le Procureur Général, à la charge que le Roi
fera supplié de pourvoir au remplacement des deniers qui étoient
affectés au paiement des arrérages des rentes constituées sur
l'Hôtel de la Ville de Paris, & sans que la Chambre des Comp-
tes de Nantes puisse prétendre à l'avenir l'audition des comptes,
concernans le fait de l'extraordinaire des guerres. Fait le vingt-
septieme jour de Mars 1598.

Signé, D A N E S.

Lûes, publiées & registrées: Oui sur ce le Procureur Général
du Roi, à Paris en la Cour des Aides, le vingt-cinquieme jour
de Mars 1598.

Signé, B E R N A R D.



Avertissement.

1598.

REMONTR.
AU ROI.*Avertissement.*

A Cer Edit de la réduction de Bretagne, nous ajoutons la Remontrance qui s'enfuit, publiée en même temps.

REMONTRANCE AU ROI,

Contenant un bref Discours des miseres de la Province de Bretagne, de la cause d'icelles, & du remede que Sa Majesté y a apporté par le moïen de la Paix (1).

SIRE,

Nous vous reconnoissons pour notre Souverain Roi, & protestons de vouloir vivre & mourir en la fidélité, que nous vous avons vouée & saintement promise : nous reconnoissons aussi que vous êtes ordonné de Dieu, qui est le vrai Roi & Dominateur de l'Univers, pour commander sur nous. Car ce grand Roi, pour ne nous éblouir de la splendeur de sa divinité, n'a voulu ici-bas établir le Trône de sa Souveraineté & Puissance, mais seulement nous faire voir Sa Majesté par la représentation d'un Soleil au Ciel & d'un Prince en la République, auquel il communique son saint Nom, *Dii estis & filii Excelsi*, afin, disoit le Sage, que reconnoissant en lui quelque chose de Saint, de vénérable & plus qu'humain, nous l'eussions révééré & respecté, non point par une nécessité politique, qui dispose les Peuples & les Nations à l'obéissance de leurs Princes souverains, mais pour complaire à Dieu seul, auteur, amateur & protecteur de la dignité des Rois, qui sont ses Oints sacrés & les biens-aimés, députés par lui & délégués pour nous représenter en terre sa divine bonté, sa Majesté & puissance.

Le Prince est l'ame de la République, l'étroit lien qui la retient : c'est la ferme colonne qui la fait subsister ; c'est l'esprit de vie, *quem tot hominum millia trahunt, nihil ipsam per se futuram, nisi opus & præda, si mens illa imperii subtrahatur.* C'est l'ancre sacré & le gouvernail qui

(1) Cet Ecrit a paru en 1598 in-8°. à Paris, chez Huby.

1598.

REMONTR.
AU ROI.

empêche que le Vaisseau de la République ne soit emporté par les vents, par les orages & par les tempêtes, comme un Navire sans Pilote. Et tout ainsi que l'ame est plus excellente que le corps, & la raison que les sens & appétits auxquels elle doit commander, de même est-il du Prince : il doit exceller sur ses Sujets, non-seulement en autorité & puissance, mais aussi en probité & vertu, *Decorum enim est, ut probitate emineat qui dignitate. Cyrum audio lubens* (disoit Xenophon) *qui non censebat cuiquam convenire imperium, qui non melior esset his quibus imperaret.* C'est aussi ce que veut dire Ausone (1), *qui recte faciet, non qui dominatur, erit Rex.*

Etant donc l'autorité & puissance des Rois donnée de Dieu, nous devons le reconnoître seul Ouvrier des Roiaumes, des Principautés & Dominations de la Terre : lui seul en est le Propriétaire, les Rois n'en ont que l'usufruit, ils sont seulement établis & ordonnés par lui, pour commander aux autres, pour faire garder sa Loi au Peuple, & pour faire cheminer un chacun en justice, équité & droiture. C'est ce grand Dieu qui examine journellement leurs œuvres, qui pénètre leurs cœurs & qui sonde leurs volontés, leurs cogitations & pensées. Que si étant ministres de son regne éternel, ils n'ont pas gardé la justice, s'ils n'ont pas cheminé selon sa sainte volonté, & s'ils ont manqué en la charge à eux déléguée, il les punira (dit le Sage) avec toute rigueur & confusion ; & quant aux simples, il leur fera pardon & miséricorde. La justice leur est principalement enjointe & commandée, comme Loi première de leur établissement. *Reges enim fruendæ justitiæ causa olim bene moratos constitutos, ut summos cum infimis retinerent.* A ce propos, disoit le Poète, *hæc una Reges, olim sunt sine creati: dicere jus læsis, injusta tollere facta.*

Ceux qui penseroient que les Rois fussent seulement élevés au haut du théâtre de la République, pour simples marques ou par une ostentation de grandeur, se tromperoient grandement, comme aussi de penser que la cause de leur création soit pour paroître en félicité par-dessus les autres, comme un Soleil entre les Astres. Ce n'est pas non plus pour y avoir leur aise, ni pour contenter leurs esprits, à demi-enivrés de cette magnificence ; c'est seulement pour prendre soin du Peuple, pour en avoir la conduite, & pour le gouverner & régir, non point à la rigueur, comme l'on feroit des serviteurs & esclaves, mais

(1) *Idill. Carmine 342. v. 2. Edit. de 1730.*

par la douceur & avec la raison, comme un pere fait ses enfans & un pasteur ses brebis. C'est-pourquoi Jupiter étoit appelé par les Anciens, Pere des Dieux & des hommes, & non pas Seigneur ou Maître, pour faire entendre que tout gouvernement se doit régler & conformer à celui du Ciel, auquel l'on voit une domination proportionnée à celle du pere envers les enfans. *Rex in Civitate*, disoit Sénèque, *quasi paterfamilias qui liberos, nepotes & familiam totam magna complectitur benevolentia*. Autant en disoit Socrate : *Rex eligitur non ut se molliter curet, sed ut per ipsum hi qui elegerunt, bene beateque agant*. Le même Sénèque, adressant sa parole aux Princes & aux Monarques, disoit : *Scias quisquis hoc nomine Regis gloriaris, non servitutem, sed tutelam tibi traditam, nec Rempublicam tuam esse sed te Reipublicæ*. Et le Poète Claudian :

En Civem patriamque geras tu consule cunctis;
Non tibi nec tua te moveant, sed publica damna.

Aussi Homere voulant faire connoître de quelle affection doivent être les Rois & Princes à l'endroit de leur Peuple, il les appelle souvent du nom de Pasteurs, mais comme dit Nazanziene : *Indignus lacte & lana convincitur Pastor, si non pascit oves, & si non vigilat in custodia gregis*. Et partant il faut que les Rois reconnoissent qu'ils sont envoyés du Ciel. *Ex Jove sunt Reges & à Jove educati*.

Sire, entre tous ceux qui ont jamais porté Sceptres, vous avez gagné le prix en prudence ; en valeur & en clémence : ces trois belles vertus vous sont familières & comme particulières ; c'est ce qui rend votre Majesté tant redoutable à vos Ennemis, tant recommandable entre toutes les Nations de la Terre & à vos Sujets tant admirable. Le Sage adressant sa parole aux Rois & aux Dominateurs de la Terre, leur disoit :
» Vous qui prenez plaisir à vous seoir sur les Trônes des Rois,
» aimez la sagesse, afin que vous régniez éternellement ».
La plus grande prudence qui puisse reluire aux Grands, est de se connoître soi-même & de peser souvent & examiner la cause de leur création & établissement. *Regem oportet sui ipsius primum Regem esse, & principatum in animi conscientia habere*. La prudence leur est d'autant plus nécessaire, qu'ils représentent l'image vive de Dieu, qui est la même sagesse ; c'est lui qui les a ordonnés pour servir d'exemple aux autres, & pour illuminer, de leur vertu & bonne vie, tous les Peuples

1598.

REMONTR.
AU ROI.

auxquels ils commandent, comme un Soleil les astres, de la clarté & splendeur. Le Roi prudent est l'appui de son Peuple & le soutien de l'Etat des Républiques : c'est pourquoi un Ancien disoit, que les Roïaumes étoient heureux quand les Philosophes regnoient, ou que les Rois étoient Philosophes; c'est-à-dire, amateurs de sagesse. Platon, fort à propos, les comparoit au plus précieux métaux, dont la valeur & le prix se reconnoît à la pierre de touche & au son. *Oportet Principem sicut argentum vel aurum probari, & ex omni parte circumspici, atque in adibus contemplari, ne quid forte habeat intra se male admixtionis, vel materiæ vilioris, & raucum sonum admixtione æris vel plumbi respondeat.* Ce dit Nazianzene (1) en la treizieme harangue.

S'il falloit aussi entrer en la considération des choses extérieures, qui ne servent que de marque de votre Grandeur, ne trouveroit-on pas une vertu occulte en la figure de votre Sceptre & en la structure de votre riche Diadème, qui avec tant de rares graces & de perfections dont le Ciel vous a voulu douer, vous rend le plus admirable de tous les Monarques de la Terre; c'est le beau lys; ce sont les beaux fleurons de cette fleur, tant suave & odorante, qui pare & embellit votre Couronne; fleur, sur toutes, excellente; fleur envoyée du Ciel, pour rompre & dissiper toutes les Dominations & Puissances des Rois infideles, pour éteindre & étouffer le vice, & pour faire revivre & renaître en vous la vertu, l'honneur & la gloire de vos Aïeux. Ce sont les riches joïaux & le prix sans estimation de tant de conquêtes qu'ils ont remportées de leurs Ennemis, des Princes étrangers & des Peuples barbares, lesquels enflés du vent inconstant de leurs ambitions demesurées, pensoient agrandir leurs Puissances & leurs Empires, non pas de la façon que conseilloit autrefois Theopompus, par bonnes & saintes Loix, qui sont comme les bases & fondemens assurés des Monarchies; mais par la force des armes, qui sont journalieres & douteuses. *Iniquissima bellorum conditio*, disoit Tacite, *prospera enim omnes sibi vindicant, adversa uni imputantur.*

N'est-ce pas folie de mettre & appuyer sa félicité sur une chose si frêle & si incertaine, & de poser son espérance en une chose si hasardeuse, si inconstante & douteuse? *Homini in bello bis peccare non licet; nam aut perire necesse est, aut quod æque apud omnes miserum est, occidere.* Les Anciens ont remarqué,

(1) C'est-à-dire, Saint Gregoire, Evêque de Nazianze.

entr'autres propriétés du lys que, *Serpentum morfibus lilia subveniunt, vulneribus opitulantur, & ad nervos molliendos valent plurimum.*

1598.

REMONTRA.
AU ROI.

Toutes ces belles qualités, Sire, se rapportent naïvement bien au modele de vos actions, & à vos belles & saintes intentions; car non seulement vous voulez que l'on rende à un chacun ce qui lui appartient, qui est l'une des premières & louables vertus qui reluisent en votre divine Majesté, mais aussi vous défendez les bons de l'oppression des méchans; vous faites punir les coupables & favorisez les innocens; bref, vous faites connoître à un chacun que la Justice vous est en singulière recommandation par l'observation de tant de saintes Loix & le repos de votre Peuple. Journallement vous en faites preuve, en recevant vous-même la Justice de la main de vos Juges & Magistrats, vous soumettant, comme un autre Lycurgus, aux Loix & Ordonnances que vous avez faites: c'est fait prudemment & afin de convier vos Sujets à faire le semblable, & à vous rendre le devoir & l'obéissance que naturellement ils vous doivent. L'obéissance est le seul fondement de l'Etat, disoit Platon; & ce grand Docteur Nazianzene n'en pensoit pas moins, quand il disoit: *Ex legibus nostris hæc una admodum laudanda, & optime per spiritum lata, ut quemadmodum servi obtemperant Dominis, uxores viris, Ecclesia Domino, Magistris Discipuli; ita etiam homines cuncti potestatibus sublimioribus sunt subditi, non solum propter iram, sed propter conscientiam.* C'est par l'obéissance que la République de Sparte a été tant renommée, ayant emporté le prix d'honneur & de louange sur toutes les autres Républiques, pour avoir su obéir à ses Supérieurs. C'étoit-là que les autres Peuples étoient invités d'aller, pour faire leur apprentissage & recevoir l'instruction en cette belle vertu. L'obéissance est donc la première Loi de l'Etat, délibérée & conclue au Consistoire éternel du Pere Céleste, écrite & signée du sang innocent de son fils, gravée & marquée du sceau véritable de l'ardente charité de son esprit, & liée des attaches fermes de notre Religion, pour être portée par tout l'Univers, sous les aîles sacrées de l'Evangile. Solon, l'un des sept Sages de la Grèce, interrogé par quels moïens les Empires se pouvoient longtemps maintenir & conserver en repos & félicité, répondit sagement, que c'étoit lorsque les Sujets étoient obéissans aux Princes souverains & aux Magistrats, & tout ensemble aux Loix & Ordonnances du Païs: *Leges sunt honoribus po-*

1598.
 REMONTR.
 AU ROY

tiores, disoit Seneque. C'est pour montrer qu'il n'est ni tant ni licite à aucun de se dispenser ou émanciper de l'observation des Loix, qui doivent lier également & astreindre un chacun. Les Rois doivent souvent se souvenir du dire de ce grand Sénateur Cassiodore : *Cum omnia possumus, sola credimus nobis licere laudanda.* Et disoit Xenophon, *nullas opes viro, & præsertim Principi, pulchriores & honestiores esse virtute & iustitia.* Car, *remota Iustitiâ, quid aliud regna quàm latrocinia?* disoit Saint Augustin. La Justice est la fin de la Loi, la Loi l'œuvre du Prince, le Prince l'image de Dieu, qui tout régit & gouverne. Le Soleil au Ciel se laisse voir dedans un miroir à ceux qui ne le peuvent regarder : le Prince est en la République & parmi les hommes comme une autre image de cette Divinité, qui doit être accompagnée de la lumière de Justice & de droite raison ; lequel doit aussi se former au moule & au patron de Dieu, par le moien de la vertu, qui est la chose la plus belle qu'il sauroit jamais contempler, parcequ'eux servent d'exemple au Peuple & de miroir pour bien vivre. *Rege facere suos cives faciendo docent.* Et tout ainsi que le Soleil chemine plus lentement & se remue moins, lorsqu'il est plus élevé en la partie Septentrionale ; aussi les Princes doivent faire en sorte que par la raison & équité ils pesent & mesurent toutes choses, ils répriment & arrêtent leurs puissances. Car la raison n'étant point écrite ès Livres, ni sur bois, ni ès écorces, mais imprimée dans les cœurs des Rois & Princes, toujours est avec eux, les suit & jamais ne les abandonne. C'est cette Loi à laquelle ce grand Roi de Perse se soumettoit, quand il prenoit plaisir d'être réveillé chaque jour par un de ses Chambellans, en cette façon : „ Leve-toi, Sire, afin de donner ordre aux affaires mesoromaf-
 „ des. C'est-à-dire, ce grand Dieu t'a ordonné pour pourvoir, reconnoissant par-là que les Rois sont Ministres de Dieu & commis par lui pour la vie des hommes.

Archidamus interrogé comme la République de Sparte s'étoit si longtemps & si heureusement maintenue en paix, union & concorde, répondit, que c'étoit par le moien des Loix qui avoient la souveraine domination & superintendance, qui commandoient absolument. *In legibus salus civitatis posita est,* disoit Aristote. *Ius & æquitas,* disoit ce grand père d'éloquence, *sunt vincula civitatum.* Mais au contraire, quand les Loix sont foulées aux pieds, sont en mépris, & qu'elles ressemblent aux toiles des araignées, qui ne retiennent que les plus peti-

res mouches, lors les Républiques ne peuvent longtems durer, il faut qu'elles tombent en ruine, & enfin, en une servitude misérable de ses Ennemis ; car où les Loix sont sans vertu & puissance, la crainte n'y est point. Si la crainte manque, il n'y faut chercher ni honneur ni respect ; & l'un & l'autre défailant n'y peut-on voir qu'une déréglée licence de mal faire, une confusion de toutes choses, un mépris du Prince & des Magistrats, & une finale ruine de l'Empire & Monarchie ; & pendant ce désordre, chacun pense être acte méritoire, de briguer & emporter par force les dignités, états & honneurs, exciter remuemens & séditions, émouvoir le Peuple, faire ligues & monopoles, & de ravir & ôter injustement le bien d'autrui & impunément s'en servir.

Il ne faut point tirer d'ailleurs la cause de tant de malheurs que nous avons vus, depuis dix ans notamment, ni la source & origine de tant de séditions & révoltes, qu'en ce seul mépris, qu'en cette désobéissance. *Nullum malum majus inobedientia*, disoit Sophocle, *hæc perdit Urbes, ista perdit & Domos, vastasque reddit Martis in certamine : Hæc terga verit, ritè sed parentum res, atque vitam servat auscultatio*. Et au contraire, l'obéissance maintient l'Etat des Républiques, *Firmissimum est Imperium quo obedientes gaudent*. Mais il faut un devoir réciproque, & *parcere decet jussis, & gratia juberi*.

Si on demandoit qui a fait aucuns s'armer contre leur Prince, contre leur Pais & contre leurs Concitoïens, la réponse est prompte, que c'est la liberté de mal faire, l'ambition de commander, l'avarice, & en somme la désobéissance de tous en général, & de chacun en particulier, au Prince, aux Loix & aux Magistrats.

Ambitio multos mortales falsos fieri subegit, aliud clausum in pectore, aliud in lingua promptum habere, amicitias, inimicitiasque non ex re, sed ex commodo aestimare, magisque vultum quam ingenium habere. Nous reconnoissons véritable ce que disoit un Poète : *Plures Reges non regna colunt, plures fulgor convocat aulæ, cupit hic Regi proximus ipsi, clarusque latas ire per Urbes, urit miserum gloria pectus*. De l'ambition vient l'avarice, comme par une suite nécessaire. *Trudis avaritiam cujus sædissima nutrix ambitio*, dit Claudian. Et de l'une & de l'autre vient infailliblement la ruine des Républiques. C'est pourquoi l'on tient pour une maxime d'Etat ce que disoit un Ancien : *Emitur sola virtute potestas*.

1598.

REMONTE
AU ROI

1598.

REMONTR.
AU ROI.

L'on a vu le Sujet contre son Roi , le Citoïen contre son País , le pere contre le fils & le fils contre le pere , porter le flambeau & le glaive pour embraser & réduire en cendre ce florissant Etat de la République Françoisë. L'on a vu des plus scélérats , des plus impies & méchans se servir du beau prétexte de Religion Catholique & d'union , non seulement pour pallier leur ambition , mais aussi pour dévorer , effacer & éteindre la mémoire de tant de forfaits par eux commis ; pour couvrir tant de voleries , tant de meurtres , d'assassinats , violemens , adulteres , d'incestes , de brulemens & sortilèges , & autres telles impiétés , desquelles il semble que le Ciel , pour l'horreur d'icelles , menace encore les auteurs , & en demande la punition & vengeance. D'où ont procédé tant de maux , sinon du mépris des Loix , des Magistrats & du Prince ? Le mal étoit trop invétéré pour y remédier , le feu ébrandi difficilement s'éteint ; difficilement aussi la maladie aigüe se peut guérir après qu'elle a pris son cours , *temporibus medicina valet , data tempore profunt , & data non apto tempore vina nocent*. De même est-il des entreprises pernicieuses , quand elles ne sont prévues & dissipées auparavant que d'être exécutées.

Les Rois ont été premierement ordonnés pour rendre la justice au Peuple , ils ne portoient autre nom que le nom de Juges. Les Magistrats ont été depuis commis pour secourir & aider les Rois , pour commander en leur absence , & pour rendre , sous leur autorité & aveu , la justice à un chacun ; ils ont été élevés comme fortes colonnes pour appuyer la pesante Majesté de leurs Couronnes. Ils sont en la République comme le cœur & le foie , qui départent & distribuent le sang , & les esprits aux veines & arteres. Ils ressemblent à l'estomach , où chaque membre du corps humain va prendre sa nourriture ; au pole vers lequel la pointe de toutes nos actions est toujours tournée , & finalement aux miroirs ardents qui ne peuvent brûler que par la réflexion des rayons du Soleil. Ils sont estimés comme du corps d'icelui , tenus & réputés comme suite nécessaire de sa dignité , comme ressorts de sa Couronne , & comme parties essentielles mêlées & confuses avec la Roïauté : car sans son autorité ils ne peuvent rien ; mais en même-temps , plein de confusion & désordre , les Loix ont été sans vertu & efficace , & les Magistrats sans autorité , crainte & respect , & vous-même n'avez pu être obéi & respecté par les vôtres mêmes , & non-seulement par le simple Peuple , mais aussi par beaucoup de Grands, Un

Antigonus

Antigonus trouva mauvais le présent qui lui fut offert d'un traité de la justice pendant qu'il étoit en guerre, comme s'il eut voulu dire que toutes choses étoient licites & permises à ceux qui manioient les armes, ou que la Justice n'avoit point de lieu quand la force dominoit. Ce n'étoit pas suivre ce bon conseil que donnoit Tite Live aux Monarques de son temps, & à ceux qui commandoient au Peuple : *Ne unquam*, dit-il, *animum vestrum penetrent hæ voces in armis jus esse, & omnia virorum fortium*. Car il faut croire que la justice est comme la médecine de nos ames, qui dissipe & consomme les humeurs peccantes, mauvaises, corrompues & gâtées; & si en aucun temps sa prudence est requise & nécessaire, c'est principalement en un siecle de fer & en temps de guerre. *Nam ut quæ corporibus eveniunt ægrozationes, Medicorum ope & industria curantur, sic animorum feritatem propulsant, ac ejiciunt Legislatorum & Magistratuum sententiæ* : ce dit Demosthene.

Sire, votre Province de Bretagne, que vous dites être un des yeux de la France, a été longuement & vivement atteinte en quelques endroits de ce mortifere venin de rebellion; elle a ressenti, à son très grand malheur, les fâcheux effets des révoltes, & que *omnia sunt in bellis civilibus misera*. Mais bien plus misérables d'avoir vu souvent les gens de guerre *vagari villas & agros diripientes, pecoris & mancipiorum prædas certatim ambigentes*. Nous avons vu si souvent non-seulement les Etrangers, mais nos Voisins & nos Concitoyens mêmes (qui auparavant avoir été touchés de cette lepre de division; vivoient sous mêmes loix que nous) s'inviter les uns les autres à ces misérables dépouilles, voire aux funérailles de la Province qui les a élevés & nourris. *Horrendum quidem spectaculum!* Nous ne dissimulons point pour dire que *in eas angustias communis patriæ fortuna deducta erat, ut extrema etiam essent timenda*. L'on a vu les Laboureurs, les Veuves, les Orphelins & autres personnes misérables, qui devoient être exemptes de telles rigueurs suivant les anciennes Loix de la guerre & par la raison, *fugere in campis, sequi, capi, occidi, & multis vulneribus receptis, neque amplius fugere posse, neque quietem pati*. Et si d'aventure il s'en est trouvé qui aient pu éviter telles cruautés, ils ont été finalement contraints de se retirer es bois & forêts, comme à un asyle, espérant trouver plus d'humanité entres les bêtes brutes & farouches, & qui sont sans raison, qu'ailleurs entre les hommes.

1598.

REMONTE.
AU ROI.

qu'ils ont trouvés sans merci, & sans compassion. *Res quidem non literis, sed lacrimis describenda.*

Si avec leurs cris & clameurs trop fréquens, ils ont souvent fait retentir l'air par le redoublement de leurs plaintes, s'ils ont pénétré le Ciel de leurs voix débiles, s'ils ont usé de cette imprecation contre ceux qui les affligeoient ; *Dii te summoveant, ô nostri infamia secli, orbe suo tellusque tibi pontusque negetur!* c'est la véhémence de leur mal qui les y a poussés, provoqués & contraints. Après Dieu, ils ont eu recours à vous, Sire, pour les venger de tant d'injures & de calamités souffertes, & pour les remettre & restituer en leur première liberté. Ce n'est point sans cause qu'on vous appelle Pere du Peuple ; c'est pour avoir soin de nous comme de vos enfans, & pour nous couvrir des aîles de votre vertu ; & véritablement vous avez été tellement ému & si vivement atteint de nos plaintes, jusqu'à l'intérieur de votre cœur, qu'aussi-tôt vous avez pris cette sainte résolution de secourir cette pauvre Province, & d'y apporter les remèdes que vous jugiez à propos & salutaires pour sa libération. C'étoit ce que nous désirions & attendions de votre heureuse venue ; *Sol desideratur ut radios suos, & terræ, & hominibus, & animalibus cunctis impertiatur.* Et si cette espérance qui nous restoit seule du naufrage, a eu la vertu de rassurer nos esprits chancelans de la crainte & de l'horreur de nos maux ; combien à plus forte raison devons-nous être raffermis & fortifiés de votre présence tant désirée, qui en un moment a changé cette grande douleur en joie, & toutes peines & travaux en un merveilleux contentement, nos voix débiles & nos plaintes en un chant de réjouissance, & nos visages défigurés, en faces joyeuses ? *Ut enim placitum mare ex aspero, cælum ex nubilo serenum hilari aspectu sentitur : sic bellum pace. mutatum plurimum adfert gaudii.* Y a-t-il rien de plus agréable qu'une telle mutation ; *gaudium subit, post laborem quies, post naufragium portus ; placet cunctis securitas, sed ei magis qui timuit ; jucunda omnibus, sed evadenti de potestate miseriarum jucundior.*

C'est donc le bonheur de votre venue, Sire, qui nous cause ce grand bien & cette désirée mutation ; vous êtes venu en personne voiant la Province tant agitée d'orages & de tempêtes pour jeter l'ancre sacrée de notre salut, pour nous faire voir le port ; & ce que nous attendions, vous avez apporté le fanal pour nous guider hors de ces dangereuses sirtes & de ces gouffres pro-

1598.

REMONTÉ
AU ROI.

fonds de guerre ; vous avez fait comme le Dauphin , duquel l'on remarque que pendant la tourmente , & lorsqu'il voit le navire agité des vents , & en hazard d'être submergé , il accourt promptement à l'ancre & au gouvernail , & le serre de telle façon qu'il empêche qu'il ne soit emporté & arraché par la force & violence des vents courroucés & émus. Et tout ainsi que la mer affermie , applanie , & arrêtée par la venue des Alcyons , & rendue sans pluie , sans vague & sans vents ; de même est-il de votre venue : car cette mer de misères a été rendue bonnace ; vous avez dissipé ces nuages & heureusement donné le jour à notre liberté première , ce qui est plus étrange & admirable ; mais c'est que vos ennemis n'ont point si-tôt su votre sainte résolution , qu'ils n'aient été saisis de crainte , de frayeur , d'appréhension : de sorte que cela seul les a fait pénétrer jusqu'au centre de leur devoir , & les a contraints d'entrer en la considération de leurs malheurs prochains , s'ils se veulent opiniâtrer contre la raison. Ils ont donc pensé au dire de Léon , grand Docteur d'Eglise. *Si nos erigimur , illi corruent ; si nos convalescimus , illi infirmantur : remedia nostra plagæ sunt eorum , quia curatio ne nostrorum vulnerum vulnerantur.*

Vous voyant venir pour nous défendre , pour nous rédimer de cette misérable servitude où nous semblions être confinés , ils ont pensé que notre secours étoit leur ruine , d'est ce qui les a fait recourir à votre douceur & clémence.

Nos plaintes , à la vérité , ont été importunes pendant la véhémence de notre mal , & lors des fâcheux accès de notre fièvre : car voyant tant de calamités , qui n'eut été ému & outré de douleurs ? *tot enim proscriptiones vidimus ob divitias , tot cruciatus virorum & mulierum , tot vastatas urbes fugâ & cædibus civium , tot miserorum bona quasi hostiles prædas venum aut dono datas.* Notre douleur étoit trop grande pour la porter si patiemment , & à la vérité c'eut été trop d'injustice de souffrir tant de vives pointes de mal , sans que la douleur eût eu la liberté de se plaindre , d'en demander raison , sans qu'elle pût chercher l'aide & le secours du monde convenable pour adoucir un si grand mal. Nous pouvions bien dire sans dissimulation , que souvent nous n'avons eu que les larmes & les foibles soupirs , pour décharger par nos cris pitoiables , les hocquêts referrés qui nous pressoient de telle sorte le cœur , que nous étions contraints de cacher d'un mortel silence le sentiment de tant de maux : cela est ordinaire es guerres civiles , auxquelles *hæc jure culpantur nocendæ*

1598.

REMONTR.
AU ROY.

cupiditas; ulciscendi crudelitas, implacabilis animus, feritas rebellandi, & dominandi libido. Nous avons vu & expérimenté tout cela, nous en avons ressenti les effets, & de toutes les miseres & calamités qui se pouvoient excogiter. *Sed tacenda sunt fortunæ damna, ne sera consultatio scindat præteriti doloris cicatricem.*

Etant donc ému de nos plaintes, & poussé de l'ardente affection que vous portez au soulagement de votre pauvre Peuple, vous êtes venu, Sire, pour nous secourir & aider, pour nous garantir & défendre de tant de maux, & nous retirer de cette misérable sujétion; vous êtes venu en armes comme un autre Manlius, pour donner terreur & étonnement à vos Ennemis, lesquels n'ont point eu la résolution, ni l'assurance de vous attendre, sachant votre valeur & courage invincible; ils vous ont prévenu par une autre voie, sachant qu'ils n'eussent pu résister à votre valeur; ils se sont soumis à votre douceur & clémence, ne cherchant qu'une abolition des fautes passées; & à l'exemple d'Auguste César, qui en faveur d'un Habitant qu'il aimoit, pardonna à tous ceux d'Alexandrie, vous avez, en contemplation de ceux qui vous ont fidelement servi, & ne se sont partis de votre obéissance, pardonné aux autres. Vous avez donc suivi le conseil de ce grand Capitaine, qui disoit en Tite Live, que la paix ne se devoit faire que les armes à la main. *Modo bellum ostenditis, pacem habebitis, videant vos paratos ad vim, jus ipsi remittant.* Nous vous avons requis & justement importuné de nous secourir, & *ut dares nobis finem & patientiam invocavimus te, & tu cogitasti super nos cogitationes pacis & non afflictionis.* Vous n'êtes pas seulement venu pour nous, qui sommes demeurés constamment en notre devoir & en l'obéissance que nous vous avons vouée & promise, mais aussi pour vos Ennemis qui nous ont ci-devant affligés de toutes les cruautés que leurs esprits rebelles ont pû excogiter à notre ruine; vous avez donné aux uns & aux autres la paix, & *cum victoriam prope in manibus haberes pacem non habuisti ut scirent omnes te suscipere bella & finire.* Vous êtes toujours le vainqueur, quoique l'on dise, *nemo nisi victor bellum pace mutavit.*

Votre Majesté, Sire, a souvent entré en considération de nos malheurs, & recherché les moïens de nous en rédimer; elle a pensé que, *omnia sunt in bellis civilibus misera, sed nihil miseriùs quam ipsa victoria;* elle n'a point usé de rigueur ni

de sévérité pour punir les rebelles , car en les punissant nous eussions nous-mêmes pâti , comme étans nos concitoïens , nos parens & nos alliés. *Interest*, disoit Symmaque , *serenissimorum temporum gloriæ , ut sicut omnibus in hac vita positis communis patria est , cæli spiritus , lux diei , ita clementiam maximi Principis sentiant vota & facta cunctorum*. Il est bien certain que *bellorum sunt egregii fines , quoties ignoscendo transigitur*. Nous serions donc bien mal-avisés de murmurer de la grace & faveur que vous avez faites à vos Ennemis ; j'entends à ceux qui s'étoient distraits & séparés de vous , & qui s'étoient émancipés du devoir & de l'obéissance qu'ils vous devoient. Puisque Votre Majesté l'a voulu ainsi ; nous ne pouvons , sans impiété , trouver mauvais cette benigne réconciliation ; il vaut bien mieux pardonner à ceux qui se soumettent , qu'en les traitant à la rigueur , les ranger à un désespoir , & mettre au hasard ce que nous jugeons être en notre puissance : *Vicit ratio parcendi , ne sublata spe veniæ , pertinacia accenderetur*. Car comme disoit un Ancien , *gravissimi sunt morsus irritatæ necessitudinis*, La vertu plus digne d'un grand Roi est la clémence.

Principio magna custos clementia mundi :
Hac Dea pro templis & thure calentibus aris ,
Te fruetur , posuitque suas hoc pectore sedes.

C'est pourquoi un Ancien disoit : *Qui benignitate & clementia imperium temperavere , his candida & læta omnia fuisse etiam hostes æquiores quam alii cives*. Aussi faut-il reconnoître & confesser avec Seneque : *Principi non minus turpia multa supplicia , quam multa funera Medico*. Il faut que les Princes & Monarques , pour se rendre dignes de commander & pour éterniser leur mémoire à la postérité , fassent ce que dit le Poète :

Sis pius in primis : nam cum vincamur in omni
Munere sola Deos æquat clementia nobis.

Entre toutes les vertus , Sire , que nous reconnoissons en vous , la douceur & clémence vous est en singulière recommandation ; car facilement vous remettez les injures reçues , facilement vous pardonnez les fautes & offenses , & cela vous ôte toute appréhension de vos Ennemis mêmes. Il est plus séant à un Prince de remettre l'offense qui lui est faite , que de la

1598.

REMONTA
AU ROI.

1598.

REMONTE.
AU ROI.

punir par la rigueur des Loix. *Sævitia plus timoris quam pœnitentiæ addit, & ut arbores recisæ pullulant, ita Regis crudelitas auget inimicorum numerum.* Cette belle vertu vous a rendu recommandable sur tous les Monarques qui ont jamais porté Sceptres, vos Ennemis mêmes ; c'est-à-dire, ceux qui quelquefois se sont éloignés de vous, l'ont aussi reconnu & avoué, & vous estiment encore le plus grand Roi & le plus clément, facile, & accessible qui soit au monde.

Quelqu'un, à l'aventure, se trouvera si critique & tant ennemi de votre vertu que de murmurer à l'encontre de votre Majesté à cause de la grande douceur, débonnaireté & clémence dont vous avez usé, & dira volontiers à propos de cette réconciliation que vous avez faite avec ceux qui s'étoient dévoiés de leur devoir & éloignés du respect & de l'obéissance qu'ils vous doivent. *Bonum est cum puniuntur nocentes, hoc negabit nisi nocens.* Et comme disoit Arnobe : *Crescit multitudo peccantium cum redimendi peccati facilis spes datur, & facile itur ad culpas ubi est venalis innocentium gratia.* Et ajoutera finalement avec ce grand Leon : *Cavendum est magis sedatis turbinibus ne adversarius qui in apertis persecutionibus inefficax fuit, quod nos periculi idu afflictionis lapsu ejiciat voluptatis.* Mais on lui répondra avec Seneque : *Melius est sanare vitiosas partes quam excicare.* Et avec un autre Ancien, que *omnis animadversus debet non ad ejus utilitatem qui punit, sed ad Reipublicæ commodum referri.* C'est pourquoy l'on tient, que *benigni Principis est ad clementia commodum, transilire interdum terminos æquitatis quando sola est misericordia, cui omnes virtutes cedere honorabiliter non recusant.* Pline conseilloit à son Prince : *ut ita cum suis civibus quasi parens cum liberis viveret, nec reverentiam, inquit, terrore, nec amorem humilitate captabis.* Parceque, *remissius imperanti melius paretur. Et jure & amore provinciæ retinentur.* Il est donc certain que le Prince qui vult amari, languida regnet manu. Et comme disoit le même Seneque : *Consulere patriæ, parcere afflictis, fera cæde abstinere, tempus atque iræ dare, orbi quietem, sæculo pacem suo, hæc summa virtus, hæc cælum petitur viâ.*

Il ne faut donc point murmurer de cette heureuse réconciliation & de cette réunion des membres avec leur Chef, des parties avec leur tout ; ne portons point d'envie à la fortune de ceux qui s'étoient distraits & séparés de nous, & qui ont rencontré un Roi si doux & clément, & beaucoup plus prompt à leur pardonner qu'ils n'ont été à l'offenser. *Æquum est de*

peccatis veniam poscentem reddere rursus, disoit Horace. Et Claudian : *En adsum & veniam confessus, crimina nosco*.

1598.

REMONTE
AU ROI.

Il leur a pardonné, & pourquoi ? parcequ'ils avoient failli & qu'ils avoient été rebelles : pour le moins aurons-nous cet avantage sur eux, d'être toujours constamment demeurés en notre devoir, sans avoir manqué au respect & en l'obéissance que nous vous devons, l'on ne pourra donc rien nous imputer de tout cela. Si nous avons souffert de grandes pertes par telles rebellions & révoltes, ce ne sont que biens de fortune, n'en regrettons point la perte, puisque nous recevrons tant de contentement par le moyen de cette douce réconciliation qui rallie les cœurs, les volontés & pensées, si long-temps aliénées. *Deus auctor est pacis & concordiae, non dissensionis*. L'on ne pardonne point à ceux qui n'ont point offensé : c'est une belle marque pour la postérité, d'avoir toujours été fidele à son Roi, & de n'avoir rien commis qui méritât abolition, grace & faveur si extraordinaire.

Voilà en somme la différence qu'il y a entre les uns & les autres : si on les estimoit plus gens de bien que nous, pour avoir été rebelles sous le beau prétexte de Religion, nous aurions quelque occasion de nous émouvoir & de nous plaindre de cette réconciliation ; mais ils ont eu honte de leur péché ; ils ont poursuivi une abolition, & ont voulu effacer cette tache, & envier l'heur de ceux qui ont toujours marché dans la carrière de leur devoir, & qui ont suivi la trace de leurs yeux, tant desirieux de conserver ce beau titre de fidele à leur Roi. Tout ce que nous desirons donc, c'est d'être censés & réputés comme tels, & que la postérité ne nous répute comme participans aux fautes que nous n'avons faites.

Sire, nous sommes si contents & satisfaits de votre heureuse venue, nous sommes tant édifiés & réjouis du beau présent que vous nous avez fait, qu'il n'est pas possible que nous puissions murmurer contre votre volonté & contre le bonheur des autres.

Pax optima rerum quas homini novisse datum est,

Pax una triumphis innumeris potior,

Pax custodire salutem, & cives æquare potens.

Vous ne pouviez pas nous faire oublier la mémoire de tant de miseres & de calamités que nous avons souffertes pen-

1598.

REMONTR.
AU ROI.

dant ces guerres , que nous en ôter l'amertume par le moïen d'une paix & par cette sainte réconciliation , qui est comme une Loi d'oubliance des choses passées , *pacem contemnenes & gloriam appetentes pacem perdunt & gloriam*. Quand il nous prendra quelque souvenir des pertes que nous avons eues , incontinent ce mot de paix nous contentera merveilleusement , *vita quæ agitur in pace post bellum fit dulcior reddita tristibus narrationibus ; & homini sanitatis majori afficit dulcedine nostros sensus , si ex tristi aliqua ægitudine ad se redeat natura*. Si l'on demande à un chacun ce qu'il pense de la paix , s'il n'est ennemi de soi-même , il ne craindra de répondre avec cet Ancien , *Quanti hoc existimem , ut rursus pacem videam & tribunal ornatum & præconem silentium imperantem , utinam statim morerer ubi primam figuram patria receperit !* Il pensera aussi renaître & venir comme à un nouveau Monde , exempt des miseres passées , & jugera sa condition beaucoup plus généreuse qu'auparavant , & lorsqu'on ne voïoit autre chose , *quam gemitus plebis , quam lachrymas continuas per singulas domos omnibus qui patiebantur inter se complorantibus , quam sonitus lamentantium in civitatibus , sonitus in agris , in viis , in solitudinibus , vox una omnium miseranda* , disoit ce grand Evêque de Césarée , Saint Basile : *& tristitia loquentium sublatum gaudium , & in ludum mutatæ festivitates nostræ*. Voïant maintenant tout le contraire , par le doux avènement de la paix tant désirée ; qui ne seroit ému en soi-même ? & qui ne diroit avec Nazianzene : *Pax amica , & res nomine ipso suavis & jucunda , quam nunc populo datam modo sinceram & fuci ex partem pax , si vera , publico pacto , Deo teste , bella abrogans , pax amica meditatio mea , decus meum , ubinam tanto temporis spatio nos reliquisti ? Equidem nos te supra mortales , expetitam amplectimur eo animi affectu , ut nec patriarcha ille Jacob paribus unquam ludibus lacrymisque Josephum deperditum , à fratribus divenditum , & ut ipsi videbatur à ferâ ereptum & laniatum*. Disons donc aujourd'hui à la venue de cette paix : *Linguam meam solvit alacritas , & sermonem libentissimum dono , paci offero ; nam cum prius à nobis seditiose membra nostra dissiderent , corpus istud sic divisum esset & dissectum ut ossium nostrorum dissipatio inferni penè dissipationem excederet*. Disons aussi avec le Poëte :

Nulla salus bello , pacem te poscimus omnes.

1598.

REMONTR.
AU ROI.

A la venue de cette paix nous oublierons nos maux passés : *Invisum namque malum, gaudio bonorum oppressum emoritur*, disoit Pindare. La guerre nous a apporté beaucoup d'incommodités & de pertes, la ruine aux uns & la mort aux autres, *nobilitas cum plebe perit, lateque vagatur ensis, à nullo revocatum est pectore ferrum. Stat cruor in templis, multa rubentia cæde Lubrica saxa madent, nulla sui profuit ætas; non senis extremum piguit ferventibus annis, precipitasse diem, nec primo in limine vitæ, infantis miseri nascentia rumpere fata.* Les horreurs & cruautés nous doivent bien la faire détester, *ubi arma, ubi ferrum, ubi tuba sonans, phalanges hastis inhorrescentes & scutis, ubi galeæ, ubi conflictus, cædes, fugæ, gemitus, ululatus, ubi terra sanguine madet, mortui conculcantur, socii reliquuntur atque omnia experta quæcumque in aspero bello accidere solent.* La paix au contraire nous apporte tout contentement, & nous fait oublier la mémoire des calamités passées. *Ut enim superveniente sanitate morbus evanescit, ac luce apparente tenebræ non relinquuntur; ita cum pax apparuit, solvuntur, omniaque ex contrario constantur incommoda.* La paix n'est autre chose qu'une union de volonté, qu'une affection mutuelle conjointe par un étroit lien d'amitié & de dilection : *adversus & popularem & proximum. Quid pax? nisi adversus odium, iram excandescentem, invidiam tenacem, injuriarum memoriam, simulationem, clades & calamitates belli quasi premuniens remedium.* Nous devons donc estimer heureux le jour qui nous a échos un si grand bien, & avons bien occasion de dire : *Hæc est dies quam fecit Dominus, exulemus & lætemur in ea.* Dieu est véritablement l'Auteur & Créateur de toutes choses; c'est lui qui a fait les ans, les mois, les jours, les heures & les saisons, & qui a disposé toutes choses selon sa volonté : rien n'a été ouvré de ses mains qui ne soit bon & parfait en sa création. Si l'on estime quelques jours plus heureux que les autres, c'est pour les graces particulieres, les faveurs & bénédictions qu'il fait reluire sur nous, selon que nous lui en donnons plus de sujet par nos saints vœux, nos actions & bons comportements.

Les Anciens, à l'avanture, trop superstitieux ont remarqué des jours heureux & des mois bien plus heureux les uns que les autres, sans autrement en rechercher la cause, & sans considérer pourquoi la divine bonté fait souvent distiller sur nous ses saintes graces. Ils ont donc appelé ces jours qu'ils estimoient

Tome VI.

H h h h

1598.

REMONTR.
AU ROI.

heureux, quelquefois *albos*, quelquefois *lætos*, quelquefois *putchros*, ou *fastos*, ou *nefastos*. C'est ce que veut dire le Poète : *Omnibus istis ne fallere cave, protinus ater erit.* Et le Lyrique : *Cressâ ne careat pulchra dies notâ.* Et entre les mois, ils ont pensé que le mois de Mars étoit le plus favorable & plus heureux, aiant remarqué comme nous, plusieurs choses qui avoient succédé au même temps. La paix entre les Romains & les Sabins, fut conclue & arrêtée en ce mois. En ce mois *pueri ingenui togam virilem induebant; novum ignem Vestæ area accendebant Romani.* En ce mois, *in regia curiisque, & in Flaminiorum domibus laureæ veteres novis laureis mutabantur. Comitia aspiciabantur, & ancilia arma Martis cælo lapsa saltu circumferebant, vedigalia locabantur.* Les Juifs, au même mois, & à certains jours *tabernaculum consecrabant, Pascha celebrabant, ob excusum Ægyptiorum jugum vescabantur azimis per dies septem continuos.* Bref, en ce mois l'on a vu arriver plusieurs choses dignes d'être remarquées. Vous avez à pareil mois vaincu vos Ennemis, remporté tant de belles victoires, tant de Villes prises par force, & autres rendues en votre obéissance, non à cause du temps, du jour, ou du mois, à la vérité (jà à Dieu ne plaise que nous y mettions telle vertu) mais pour servir de mémoire à la postérité, des dons, graces & bénédictions que Dieu vous a envoiées, & à même temps la paix nous est donnée, & que ce grand Dieu, Créateur de toutes choses, voulant se réconcilier avec nous, s'est incarné, & puis a souffert mort & passion pour la rédemption du genre humain.

Sire, votre pauvre Peuple a donc bien occasion de se réjouir à l'avènement de cette paix tant désirée, & de rendre graces immortelles à ce bon Dieu, de se voir tiré de cette captivité, misérable servitude & goufre profond de miseres, de confusion, de désordre, qui menaçoit la ruine de cette République Francoise. Nous devons bien aussi redoubler nos vœux & nos prières pour votre prospérité & pour la manutention de votre État, à ce qu'il lui plaise le conserver. Les anciens nous en ont donné l'exemple, & nous ont tracé ce pas : & entr'autres Tertullian quand il dit : *Sine monitōre precantes simus semper pro omnibus Imperantibus illis vitam proximam, Imperium securum, domum tutam, exercitus fortes, Senatum fidelem, populum probum, orbem quietum : Oramus etiam pro ministris eorum & potestatibus, pro statu sæculi & pro rerum quiete.* Nous serions sacrileges & impies, si nous manquions en ce devoir ; car comme il dit :

Si Deos non colitis, & pro Imperatoribus sacrificia non impenditis, sacrilegi & Majestatis rei estis. Saint Paul nous l'a aussi enseigné quand il dit : *Rogate pro Regibus & potestatibus, ut quietam & tranquillam vitam cum ipsis agamus.*

1598.

REMONTE
AU ROI.

Ce seroit aussi une ingratitude à nous de manquer en ce point, vu le sujet que nous avons de prier Dieu pour votre prospérité. Nous vous reconnoissons pour le plus grand Roi du Monde, le plus prudent, hardi & valeureux qui soit sous le Ciel : Vous êtes Successeur de la gloire des Rois de France, comme de leur Couronne : vous avez été ordonné de Dieu, pour retirer du tombeau l'honneur de ceux que ces misérables troubles de guerres civiles avoient enseveli dedans les ruines de ce pauvre Roïaume, depuis quarante ans, & pour redresser les trophées des anciennes vertus des François, à la gloire de leurs neveux, qui vous ont toujours fidèlement assisté ; le temps les avoit enterrés dans la confusion de tant de guerres civiles.

Vous êtes aussi envoié pour faire reverdir ce beau Lys & ces riches fleurons de votre diadème, d'un million de victoires. Nous pouvons bien dire de vous ce que disoit un Ancien d'un Monarque de son temps : Vous êtes Roi invincible, vous êtes infatigable. *Reges corpus laboribus exercent, sub dio degunt, & in armis juventutem suam exercent : populi ubique theatrum es, nam & præsentium oculos in te convertis, & in absentium auri-bus resonas.*

Vous êtes, Sire, en telle admiration, non-seulement entre les vôtres, mais aussi entre les étrangers & barbares, qu'ils sont contraints de confesser que vous êtes digne de commander à tout le monde : & à la vérité, il semble que Dieu vous ait choisi pour venger tant d'indignités faites en la France contre son saint Nom, & pour purger d'une justice remarquable toutes les injures passées. Dieu vous a fait naître avec tant de graces & de bénédictions, vous a paré de tant de belles vertus, vous a composé de tant de belles & excellentes parties, qu'il ne s'en peut désirer de plus grandes en un bon Prince pour le rendre admirable. Dieu vous a donné au Monde comme un Soleil, pour illuminer les autres des raïons de votre vertu, & pour dissiper tant de nuages de vices, de corruptions & d'abus, tant d'injustices & d'impiétés qui l'enveloppent : il vous a aussi fait lever sur nous comme un nouvel astre pour servir d'adresse à tant de pauvres misérables, vous a envoié comme un autre Hercule, pour délivrer la terre assiégée de tant de monstres hideux, &

H h h h ij

1598.

REMONTR.
AU ROI

de la tyrannie des hommes vicieux & sans merci , & de tant de sangsues du pauvre Peuple qui n'a plus que la parole.

Veritablement, Sire, nous avons toujours beaucoup espéré en votre douceur, débonnaireté & clémence, mais maintenant plus que jamais nous en ressentons les effets admirables par votre heureuse venue. La présence du Médecin ne guérit pas toujours le malade, mais la vôtre nous a remis en notre premier état. Vous avez souvent regretté, & nous le savons fort bien, de nous voir en affliction, & de ne pouvoir nous secourir & aider, pour la nécessité de vos affaires, mais finalement *venit post multos una serena dies*. Nous avons servi de butte à ceux qui se sont voulu enrichir aux dépens de nos misérables dépouilles, mais il ne nous en fouviendra plus; & puisqu'il a plu à votre Majesté nous honorer de sa présence, tout ce que nous désirons est d'être remarqués pour vos fideles Serviteurs. Si quelques-uns y ont manqué, qu'ils portent seuls cette tache d'ingrats & de rebelles, qu'il n'y ait qu'eux à pâtir de leurs offenses; ne nous changez point nos Loix & Ordonnances, sous lesquelles nos ayeux & nous-mêmes vous avons si fidèlement obéi. Ne nous ôtez point nos privilèges & immunités qui ont été donnés à nos prédécesseurs pour récompense de leur vertu, à laquelle nous n'avons encore dérogé; soulagez votre pauvre Peuple tant atténué.

L'appréhension nous a quelquefois saisis, & volontiers sans sujet, qu'il se fut trouvé quelqu'un si mal affecté au bien de votre Province de Bretagne, si envieux de son repos, & si ennemi des gens de bien, que de vous donner avis de changer les Loix anciennes & les droits & privilèges qui nous ont été continués par une si longue suite d'années par vos Prédécesseurs; mais à présent nous croïons qu'il ne se trouvera homme si hardi ni si ennemi de repos, que de vous persuader quelque chose à notre détriment & préjudice, tant vous êtes affecté au bien. Vous leur diriez, Sire, en rejetant tels pernicioeux conseils, *va vobis improbi qui veri copiam non facitis*. Ce sont ceux-là dont parle Tacite : *Qui ita videntur compositi ut ex eventu rerum adversa abnuam & prospera agnoscant*. Oh! que le regne des Rois & Monarques est heureux, où il ne s'est trouvé de tels conseillers: c'est ce que disoit Saluste, parlant à César : *Ego ita comperi omnia regna, civitates, nationes eo usque prosperum imperium habuisse, dum apud Reges vera consilia valerent; sed ubi gratia, timor, voluptas, ea est*.

rupere, paulo post inimicitiae, deinde ademptum imperium, servitus postremo imposita. Il faut donc dire, s'il plaît à votre Majesté recevoir le conseil de ceux *qui vacui sunt ab omnibus affectibus*, qui sont sans aucune animosité ou mauvaise volonté, *stimulat enim non raro privati odii pertinacia in publicum exitium*; s'ils sont autres, il faut rejeter leur conseil, comme pernicieux & plein d'adulation, ou de leur intérêt particulier. Il faut que *similes sint tibi, nam imperii moderatoribus pia & decora suadentes instrumenta sunt boni sæculi*; les flatteurs & adulateurs ne peuvent faire cela, *sunt enim animo varii, quod justum est apud justos laudant, apud injustos vituperant more Polypedis qui colorem terræ quam attigerit reddit.* Et qui plus est, ils tâchent de corrompre le juste & de le faire semblable à eux, comme faisoit un Anaxarcus, lequel voyant Alexandre recevoir un merveilleux regret & déplaisir d'avoir tué Clitus; son Favori, lui voulut persuader qu'il avoit bien fait, en lui disant que Dice (1) étoit un des assesseurs de Jupiter; c'est-à-dire, que tout ce qui plaisoit aux Rois étoit juste, *simulata æquitas, non est æquitas, sed duplex iniquitas* (2).

Mettant donc, Sire, la main à l'œuvre, prenant l'ancre & le gouvernail de ce vaisseau tant agité, fracassé & rompu par les vents impétueux de discorde & division, nous espérons que votre regne sera heureux. Ne permettez plus qu'il se fasse d'assemblées, conventicules & ligues en votre Roïaume; faites observer les anciennes Loix, jusqu'ici inviolablement gardées; ne souffrez que les droits & privileges particuliers soient altérés & changés, d'autant que tels changemens & innovations n'apportent ordinairement que la ruine des Empires & Monarchies, & refroidissement d'affection des Sujets envers leur Prince, *nefas enim est ea quæ multis sæculis comprobata sunt, temere judicando, mutare.* Qu'il plaise aussi à votre Majesté soulager votre pauvre Peuple, & le décharger de tant de daces, de subfides, emprunts, gabelles & infinis autres deniers, que le malheur du temps & l'insatiable avarice d'aucuns ont imposés sur son dos; car il n'en peut plus, il est tombé sous ce lourd faix, le profit ne vous en retourne; d'un écu, à peine en entre trois sols en vos coffres, *Magnum vectigal, magnum parit odium,*

(1) C'est-à-dire, la justice, & aussi la vengeance.

(2) Les Macédoniens, dit Quint-Curce, Liv. VIII, déclarèrent par un décret solennel que Clitus avoit été tué avec justice; ils

avoient même résolu de le priver de la sépulture, si Alexandre ne l'eût fait ensevelir & inhumer.

1598.

RECONTE
AU ROI.

disoit un Ancien. Et en ce faisant, Sire, vous en seriez mieux obéi & votre Etat plus assuré; vos pauvres Sujets redoubleront leurs prieres & leurs vœux, chanteront à jamais vos louanges, vous reconnoîtront pour leur pere, & diront avec un Ancien: *Non te distringimus votis, non enim pacem, non concordiam, non securitatem, non opes pramus, non honores, simplex ista complexum unum omnium votum est salus principis.* Nous ferons la même oraison que faisoit le Peuple fidele pour son bon Roi David, & demanderons à Dieu qu'il vous exauce au jour de tribulation, que son Saint Nom vous soit en protection & défense, qu'il se souviene de vos sacrifices & dévotions, qu'il ait agréables vos vœux & offrandes, qu'il vous assiste & fasse réussir tous vos conseils à bonne fin. Ainsi soit-il.

Avertissement.

CETTE Reddition de la Bretagne hâta le Traité de Paix entre les Rois: après quelques allées & venues, plusieurs articles furent dressés. L'Espagnol promit de rendre Calais, Ardres, Doullens & autres Places, comme il a fait depuis. Le Duc de Savoie compris en la Paix, promit de rendre Berre en Provence: & quant au fait du Marquisat de Saluces, il fut remis à l'arbitrage du Pape, dans certain temps; le trafic entre les Sujets desdits Princes remis sus. Et quant aux autres articles, d'autant qu'ils n'ont été encore publiés, & dépendent pour la plupart de ceux que nous avons marqués en deux lignes, suffit d'insérer ici la Déclaration de cet accord.

MANDEMENT DU ROI.

Pour la Paix d'entre Sa Majesté, le Roi d'Espagne & le Duc de Savoie.

Publié en la Ville de Paris le douzieme jour de Juin 1598.

D E P A R L E R O I.

ON fait à savor à tous, que bonne, ferme, stable & perpetuelle paix, amitié, réconciliation est faite & accordée entre Très-haut, Très-excellent & Très-puissant Prince, Henri par

la grace de Dieu , Roi très Chrétien de France & de Navarre ,
notre souverain Seigneur ; & Très-haut , Très-excellent & Très-
puissant Prince , Philippe Roi Catholique des Espagnes ; &
Très-excellent Prince , Charles Emanuel Duc de Savoie , leurs
Vassaux , Sujets & Serviteurs , en tous leurs Roïaumes , Pais ,
Terres & Seigneuries de leurs obéïssances. Et est ladite paix
générale & communicative entr'eux & leursdits Sujets , pour
aller , venir , séjourner , retourner , commercer , marchander ,
communiquer & négocier les uns avec les autres es pais les uns
des autres , librement , franchement & sûrement , par mer , par
terre & eaux douces , tant deçà que de-là les Monts : & tout ain-
si qu'il est accoutumé de faire en temps de bonne , sincere &
amiable paix , telle qu'il a plu à Dieu par sa bonté envoyer &
donner auxdits Seigneurs , Princes , & leurs Peuples & Sujets.
Défendant & prohibant très expressement à tous , de quelque
état & condition qu'ils soient , d'entreprendre , attenter ni in-
nover aucune chose au contraire , sur peine d'être punis comme
infracteurs de paix , & perturbateurs du bien & repos public.
Donné à S. Germain en Laie le dixieme jour de Juin , mil cinq
cent quatre-vingt-dix-huit.

1598.

MANDEMENT
DU ROI.*Signé, HENRI.**Et plus bas, DE NEUFVILLE.*

Lu , publié à la Table de Marbre & Cour du Palais par Ni-
colas Drouart , Greffier de la Prévôté & Vicomté de Paris , es
présences de François Miron , Conseiller du Roi en ses Conseils
d'Etat & Privé , Président au grand Conseil , & Lieutenant
Civil de ladite Prévôté & Vicomté de Paris ; Pierre Lugolly
aussi Conseiller du Roi , & Lieutenant Criminel ; Antoine Fer-
rand , Lieutenant Particulier ; François de Villemontée , Procureur
du Roi audit Châtelet , quatre Conseillers dudit Seigneur ,
les Audienciers , Commissaires & Examineurs dudit Châtelet :
& par les Carrefours de ladite Ville , par le Hérault au titre d'An-
goulême , en présence des dessusdits , assistés de Martin Lan-
glois , Prévôt des Marchands , les Echevins & Procureur de la-
dite Ville , avec les Archers du Guet , Sergents dudit Châtelet ,
Archers & Arbalétriers de ladite Ville , ce Vendredi douze Juin
1598.

Signé, DROUART.

1598.

LETTRES DU
ROI POUR
LA PAIX.*Avertissement.*

LE Roi écrit aux Gouverneurs des Provinces pour la publication d'icelle Paix. Suffira d'ajouter la Lettre adressée au Sieur de la Guiche, Gouverneur de Lyon.

C O P I E

D E S L E T T R E S D U R O I ,

Pour la publication de la Paix : écrites au Sieur de la Guiche⁽¹⁾, Chevalier des Ordres de Sa Majesté, Conseiller en son Conseil d'Etat, Capitaine de cent hommes d'armes de ses Ordonnances, Gouverneur & Lieutenant Général pour Sa Majesté au Pais de Lyonnois, Forêts & Beaujolois.

MONSIEUR de la Guiche, il a été accordé entre mes Députés & ceux du Roi d'Espagne & du Duc de Savoie, que la paix, laquelle a été conclue entre nous à Vervins le deuxieme de ce mois, seroit publiée le septieme du prochain. Partant je vous envoie avec la présente mon Ordonnance nécessaire pour ce faire, laquelle vous ferez lire & publier à son de trompe & cri public en l'étendue de votre Gouvernement, en la forme & solemnité accoutumée en pareil cas. Pareillement vous donnerez ordre que Dieu en soit loué & remercié, comme celui à la seule & divine Providence duquel nous devons ce bonheur. La dite paix étant publiée, vous l'observerez & ferez observer en l'étendue de votre Charge, sans permettre qu'il soit fait chose qui y contrevienne. M'acheminant en Picardie pour recevoir les Places que les Espagnols tiennent audit Pais, toutes lesquelles me doivent être rendues dans ledit mois prochain, dont je vous manderai de mes nouvelles, comme j'aurai à plaisir de savoir souvent des vôtres. Priant Dieu, Monsieur de la Guiche, qu'il vous

(1) Philibert de la Guiche. Il avoit été fait Grand Maître de l'Artillerie l'an 1578 par la démission du Maréchal de Biron. Il n'est mort qu'en 1607. Il avoit épousé : 1^o. Eléonore de Chabanes, Dame de la Palice.

2^o. Antoinette de Daillon du Lude. La famille de la Guiche, noble & ancienne, remonte jusqu'à Renaud de la Guiche, qui vivoit l'an 1200.

ait en sa sainte & digne garde. Ecrit à Blois le dernier jour de
Mai 1598.

Signé, HENRI.

Et plus bas, DE NEUFVILLE.

1598.

DISCOURS
SUR LA PAIX.

Avertissement.

SUR cet accord des Rois fut publié un Discours digne de lecture, & que nous présentons en cet endroit.

Ceux qui savent juger des effets par les causes, & prévoir la suite des affaires, se promettoient toujours que la reprise d'Amiens, favorisée du succès de la Bretagne, nous donneroit la paix; & qu'enfin le Roi d'Espagne, lassé de la guerre, se rendroit traitable, autant pour son bien propre, que pour le général de la Chrétienté. L'événement témoigne qu'on avoit raison de l'espérer, puisqu'aussi-tôt que ces deux nuées ont été dissipées, nous avons vu luire les beaux jours de l'heureux accord des deux Rois. Les anciens en eussent bâti des Temples à la Paix & à la Concorde, & eussent fermé celui de leur Janus avec toute sorte d'allegresse & de réjouissance publique. Mais nous, mieux instruits, qui ne reconnoissons qu'un seul vrai Dieu, pour Dieu de paix & auteur de tout bien, c'est lui seul que nous en devons solennellement remercier de cœur & de bouche, & supplier dévotement sa bonté de faire que cette paix, vraiment fille du Ciel, soit perdurable à toujours entre les deux Roïaumes. Toute l'Europe a vu le Roi Philippe tellement animé contre la France, qu'il sembloit que Charles-Quint son pere, oublieux de tant de faveurs qu'il en avoit reçues, lui en eût fait avant sa mort, jurer la ruine sur les autels d'Espagne; & qu'à ce serment la Discorde, les Dires & les Furies eussent été appelées. Le Pere, martial & belliqueux, s'étoit tout ouvertement servi de la peau de Lion: le Fils, à la mode de ce bon Grec, a plus mis en usage celle de Renard; & peut-on dire qu'il a déployé tous ses arts & toutes ses finesses, & qu'avec son or des Indes, sans partir de l'Escorial, sans renoncer à ses délices, & rien rabattre de ses plaisirs, il a remué le fer de toutes parts, & n'a oublié aucune sorte de pratiques, tant dedans que dehors le Roïaume, pour

Tome VI.

IIII

1598.

DISCOURS
SUR LA PAIX.

achever une si haute entreprise. On est certes ambitieux à moins, & la piece qu'il vouloit enlever, étant le plus beau fleuron de l'Europe, eut bien aidé à embellir la Monarchie qu'il s'imaginoit de pere en fils d'élever en Occident. Si ce Prince n'étoit ce Roi Catholique, dont le seul nom convertit les Infidelles, il seroit peut-être excusable entre la plupart des Princes d'avoir eu ce grand dessein. C'est s'abuser que de chercher entr'eux d'autre droit que celui de bienséance, & quand ils ne remuent rien, quand ils n'émeuvent point de tempêtes en cette mer du monde, on peut bien croire que c'est plus par foiblesse, que faute de volonté. N'ont-ils pas dit de tout temps que leurs États s'étendoient jusqu'ou leurs épées pouvoient atteindre, & que les confins & les bornes étoient, non la justice, mais le fer de leurs piques? Que c'est assez d'être maître des forces, pour l'être d'un État, & que par là tous les Monarques se sont établis sur la terre? Et notre ancien Brennus fit-il pas cette superbe réponse aux Romains, que ce n'est ni outrage, ni injustice, de prendre le bien d'autrui si on s'en peut emparer; mais que c'est suivre la plus ancienne loi qui soit au monde, laquelle abandonne toujours aux plus forts ce qui est aux plus foibles? Les Peres mêmes n'ont-ils pas ordonné entre leurs enfans que leurs Roïaumes se partageroient à la pointe de l'épée, & se bailleroient à celui d'entr'eux qui l'auroit la mieux tranchante? Ainsi, quiconque n'en parleroit qu'en César, qui ne seroit point Chrétien, ne trouveroit sans doute rien d'illicite, rien de sacré & d'inviolable pour regner; & sur ces maximes excuseroit aisément Philippe d'Espagne d'avoir estimé qu'il faut être religieux en toutes choses, sinon lorsqu'il est question des Couronnes. Mais quand on pense que c'est ce Roi qui fait prêcher par toute la terre sa piété Catholique, comment pourroit-on en bonne conscience excuser ses desseins appuyés sur des fondemens d'impiété & d'injustice? Aussi faut-il reconnoître que le bon homme n'a pas oublié de les parer de prétextes les plus spécieux & plus favorables, tâchant de faire croire aux hommes, que non sa grandeur, ni les intérêts temporels, ains que le seul zele de Dieu & l'exaltation de son nom, l'avoit armé contre la France. Le mal est pour lui que ses intentions ont été aussi-tôt découvertes, que la marchandise s'est éventée, que son Catholicon n'a pû faire d'effet qui vaille. Ce n'étoit que plâtre & que fard qui s'est fondu au premier Soleil qui a donné dessus; en sorte que tout le monde a crié d'une voix: que le Vieillard n'avoit pour son but qu'une convoitise insatiable

de regner , un zele vraiment Catholique , c'est-à-dire , de se faire Roi universel , & en un mot , que la guerre de France étoit une pure guerre d'Etat. Et j'appelle à témoin de cette vérité sa propre conscience : laquelle je m'assure , s'il croit une seconde vie , s'il attend un jugement dernier , lui donne d'étranges allarmes , quand il vient à considérer , que de toutes ses actions , voire des pensées les plus secretes , il est comptable à ce grand Dieu , qui lui avoit mis son Sceptre à la main pour conserver , & non pour détruire , pour édifier la Chrétienté , & non pour la saccager. Or , je lui demande en Chrétien de quoi lui a profité la perte de tant de milliers d'hommes , & tant de sang que son ambition a fait répandre en tant de lieux ? On rapporte de Periclès , premier homme de la Grece en son temps , qu'étant prêt à rendre l'ame , il se réputoit bienheureux de ce que nul Athénien n'avoit oncques porté robe noire à son occasion. Certes ce Roi , qui est proche du cercueil , n'aura jamais tant de consolation en mourant , de pouvoir dire le même des Chrétiens. Au contraire , s'il lui reste quelque pieux sentiment dans le cœur , il y doit avoir une grande tristesse d'avoir été si long-temps le fléau de Dieu en la Chrétienté , & l'exécuteur de ses vengeances célestes pour châtier particulièrement nos Peres & nous ; & doit bien aussi appréhender que ce même Dieu ne le visite à son tour , mais bien plus rudement & avec sa verge de fer , comme il est certain que sa divine justice n'épargne jamais tôt ou tard les instrumens de son ire. Mais que lui avoit fait la France pour se rendre l'Architecte de ses maux , & la poursuivre avec tant de rigueur ? Quelle juste cause le mouvoit d'avancer la ruine du plus bel Etat de l'Europe , hâter ses destinées , & vouloir priver la Chrétienté de l'un de ses yeux ? Tant s'en faut qu'il en eût un digne sujet , que ni lui , ni ses prédecesseurs , ne pouvoient , sans honte & sans ingratitude extrême , lui pourchasser que tout bien. Je laisse à part l'étroite obligation que les Rois d'Espagne ont à la Couronne de France , à cause des terres qu'ils en tiennent , & dont ils savent bien qu'ils relevent comme Vassaux. En quoi il se pourroit soutenir que les Rois d'Espagne ne se peuvent excuser de félonie , toutes & quantes fois qu'ils s'attaquent aux Rois de France. Je me contente de dire au Vieillard qu'il se fasse lire ses Annales pour y apprendre , s'il l'ignore encore , comme nos Rois ont rétabli autrefois ses Ancêtres en leur trône , & envoyé des Connétables à cette fin avec de puissantes armées , au milieu même de leurs guerres intestines. Et non-seu-

1598.

DISCOURS
SUR LA PAIX.

1598.
DISCOURS
SUR LA PAIX.

lement il leur a cette obligation aux choses temporelles; mais s'il veut remonter plus haut, il trouvera, en ce qui est du spirituel, que les mêmes Rois Très Chrétiens ont purgé ses Etats de siècle en siècle, & d'infidélité, & d'Arianisme, & de Judaïsme; de façon qu'on peut dire aux Rois d'Espagne, sans reproche, qu'ils doivent aux Rois de France la conservation de l'Eglise de Dieu en leur Païs, & quant & quant celle de leur propre Couronne. Ce n'est pas que cela nous doive enfler les courages: Dieu en seroit jaloux auquel il faut rapporter l'œuvre, & lui rendre grâces de tout notre cœur, de ce qu'il lui a plu en des Actes si augustes se servir des François comme de Ministres de sa gloire. Mais je les représente afin de faire voir au Roi Philippe, que ces grands bienfaits, qui charmeroient les plus sauvages, n'ont pû fléchir son cœur, ni celui des siens, & l'adoucir vers la France. Ainsi, dit-on, que le même Soleil amollit un corps, & endurecit un autre; ainsi de mêmes fleurs l'abeille fait le miel, & la chenille le venin; & ainsi voit-on d'ordinaire, qu'un estomac convertira en poison ce que l'autre mettroit en bonne nourriture. Mais veut-il encore des marques très expressees d'une piété vraiment Chrétienne de nos Rois à l'endroit de ses Prédécesseurs? Il fait bien qui est celui qui par le seul devoir de conscience, rendit aux siens les Comtés de Perpignan & de Roussillon, qu'il avoit mille fois plus de droit de retenir, que tout ce que les Rois d'Espagne ont usurpé sur ce Roïaume. Il est trop Catholique à mon avis pour se moquer de cet exemple; & ores qu'il soit fort peu croïable qu'il lui prenne envie de l'imiter, si est-ce pour le moins qu'il servira pour faire juger à tout le monde, comme nonobstant tous ces bons offices, nonobstant tous ces traités faits du temps de nos Peres, où les Rois d'Espagne ont tant gagné avec nos Rois, ils n'ont délaissé de lever le pied contre leurs bienfaïcteurs, & se sont emparés du leur avec toute l'injustice qu'on sauroit imaginer. De sorte qu'on peut dire que la France est la Platane de Themistocle; l'Espagne s'y est mise à l'abri & à couvert en temps d'orage, & puis elle est venue lui arracher ses branches. Que si cela n'étoit, les titres de ses Rois ne seroient pas superbes & enflés comme nous les voyions: & si le Roi Philippe, touché de quelques remords, sans attendre pour l'avenir d'autres traités & capitulations, vouloit rendre avant sa mort ce qu'il fait en son ame qu'il détient injustement au Roi & à l'Etat de France, (j'ai bien peur que nous ne voyions pas tant de miracles en nos jours, & que le bon homme aime-

ra autant pour ce regard la terre que le Ciel) : ne fait-on pas bien s'il l'avoit fait, qu'il s'ôteroit les plus belles plumes de ses aîles, & qu'on verroit une étrange métamorphose de l'aigle de feu son pere en cet autre oiseau ridicule? Le Roïaume de Navarre entr'autres ne lui demeureroit pas : car il fait trop, que ni le Pape Jules n'avoit pouvoir de le donner, ni Ferdinand de le prendre & l'envahir sur sa propre niece ; & aujourd'hui que tout prétexte manque pour le retenir, notre Roi étant Catholique, & nul ne lui osant débattre cette qualité, avec la sienne glorieuse de Très Chrétien, qui est le partisan d'Espagne si zélé, qui puisse assurer la conscience de son maître en une si injuste & si illégitime possession? Mais quoi ! il a été si misérable, il le faut dire, & tellement abandonné du bon esprit, qu'il aimoit mieux, ces années dernières, voir mettre le feu dans sa maison par les Infidelles, que de permettre qu'on éteignît celui que son ambition avoit allumé en la France. La descente du Turc en Autriche l'émouvoit si peu, qu'il choisissoit plutôt de poursuivre des vaines & imaginaires espérances, que de s'opposer pour son intérêt propre à l'ennemi commun des Chrétiens. On dit bien vrai, que de toutes les passions & maladies de l'ame, l'ambition est la plus dangereuse, & la moins curable ; d'autant qu'elle n'est point sujette à satiété. Et je crois certes, que sans la reprise d'Amiens, ce Prince frappé de cette maladie, fort bien nommée le tourment des Grands, se fût encore opiniâtré en ses desseins, au hasard d'être plutôt un jour tributaire du Turc, que de les quitter autrement qu'avec la vie. Cette reprise sans doute lui est autant ou plus salutaire qu'à nous ; car elle l'a retiré de son aveuglement, lui a ouvert les yeux sur son mal, lui a fait juger sa foiblesse, son péril, les forces de la France, & quant & quant la rendu pour son propre bien capable du Traité de Ver vins, & à la fin susceptible d'une bonne paix. Où est le moli d'Homere & la verge de Circé, qui l'eussent pu ainsi desenchanter? Le bon homme a considéré qu'il avoit tout tenté contre nous, que ni son or, ni son fer, ni toutes ses pratiques n'avoient rien avancé, que c'étoit l'entreprise des Titans, qu'il y avoit plus à perdre pour lui qu'à gagner, que la France ne souffriroit jamais de domination étrangere ; que la Noblesse, qui est la principale force, s'y opposeroit toujours, sachant bien que la Monarchie abbatue, il faut qu'elle soit enterrée dedans les ruines. Qu'à la vérité ses doublons avoient servi à pratiquer quelques-uns, mais qu'aussi-tôt qu'ils avoient vuïdé leurs bourses,

1598.

DISCOURS
SUR LA PAIX,

1598.

DISCOURS
SUR LA PAIX.

ils s'étoient moqués de lui & de son service, & au lieu de le monter au Ciel & lui faire épouser la Junon qu'on lui promettoit, ils l'avoient contenté d'une nue, & fait Roi de France par fantaisie. D'ailleurs le Vieillard s'est vu un pied dans la fosse; il fait ce qu'on dit, que c'est sa litiere qui nous fait la guerre, que ses Etats ne tiennent qu'à un filer, que sa mort en est le tison fatal. Il a eu peur, & non sans cause, que quelque prudence mondaine dont il ait usé pour les conserver entiers à son fils, on ne trouvât moïen, s'il n'a la paix en France, de les délier, voire de les embraser tout à fait après son décès; vû que durant sa vie il en remarque déjà des effets en plusieurs lieux, & en appréhende en sa propre maison de plus sinistres pour la jalousie toute évidente qui se nourrit entre son fils & sa fille. Un ancien comparoit l'armée & la puissance d'Alexandre le Grand après sa mort, au Cyclope d'Homere après son aveuglement. N'est-ce pas une juste crainte pour le Vieillard, qu'on n'en puisse dire autant un jour de la dissipation de ses Etats, lorsque ses enfans lui auront fermé les yeux? Davantage, il se voit endetté de toutes parts, ses Indes épuisées, ses garnisons mal contentes presque partout, faute de paiement, son crédit bien affoibli par le monde, à cause de la banqueroute notable qu'il a faite, & à laquelle il n'a pu encore pourvoir, quelque ordre qu'il ait tâché d'y mettre en apparence. Toutes lesquelles choses lui coupent les nerfs de la guerre, & lui ôtent le moïen d'avoir des forces pour la continuer. Mais surtout il a redouté le Démon & la bonne fortune de notre Roi, ou pour mieux dire l'assistance du Ciel, qui visiblement l'accompagne en toutes ses actions. Il a eu peur que ce grand guerrier, qui est tout accoutumé à la poussière des batailles, qui à sa seule vue vient de réduire une grande Province, ou plutôt du seul vent de sa bouche a dissipé tout ce qu'on estimoit se devoir opposer contre lui, ne se résolût de l'aller voir à son tour, excité encore comme chacun a vu par les offres de tous ses alliés; & nouveau Scipion, après avoir reconquis les Pais-Bas, ancien domaine de sa Couronne, porter la guerre au Vieillard jusqu'au fond de l'Afrique, pour venger la France. Et bien que le bon homme sache que la stérilité de ses Espagnes soit la cause de leur conservation & de les faire fort peu envier de ses voisins, étant certain que si elles étoient aussi délicieuses que la France, ce seroit un grand allechement à toutes les Nations pour les conquérir; si est ce qu'il a eu peur à ce coup que les François, piqués de tant de vieilles injures, ne

1598.

DISCOURS
SUR LA PAIX.

se voulussent ressentir, sous la conduite & heureux auspices de leur Roi, & pleins de gloire & courage, ils n'entreprissent d'aller redresser les trophées que l'Empereur Charlemagne & nos très grands Rois de France, ont plantés autrefois au milieu des Espagnes, lorsqu'elles étoient la plupart de l'étendue de la Monarchie Françoisé. Ce qu'étant bien entrepris & avec bonne union des François & de leurs Confédérés, il y auroit bien apparence que ce seroit pour mettre tous les Etats du bon homme en grand hasard; attendu même que Dieu, du nom duquel il a si souvent abusé, pour couvrir ses usurpations, sembleroit favoriser l'entreprise, afin de venger sa propre querelle, & faire servir ce vieux Priam d'exemple tragique & mémorable à la postérité. Ce sont donc à mon avis les raisons principales, autant qu'elles se peuvent vrai-semblablement pénétrer, qui l'ont porté à cette paix; à laquelle certes il se peut dire, que Dieu lui a fait une grande grace de l'inspirer par son bon Ange, & lui avoir mis enfin de tels mouvemens au cœur, qu'il se soit réuni avec le premier Prince de la Chrétienté, le fils aîné de l'Eglise, & le plus grand Capitaine de l'Europe. Mais ce n'est pas assez d'avoir composé nos querelles, & d'avoir mis, selon l'humaine apparence, une bonne soudure à nos divisions. Il faut regarder plus loin, si nous voulons voir cette concorde bien affermie entre les deux Roiaumes, & faut bien prendre garde que l'Edit de paix, comme un gracieux breuvage, nous faisant oublier à tous l'amertume de nos maux passés, ne nous endorme tellement avec ses joies présentes, que nous perdions tout soin de l'avenir. C'est un secret en un état d'y tenir sans cesse un Peuple en haleine, ne le laisser jamais sans exercice, sans mouvement & sans action. Les choses mêmes inanimées ne pourroient demeurer en leur être, ni servir à notre usage, si elles n'étoient continuellement, ou par l'effort de la nature, ou par nous-mêmes agitées, remuées & maniées. On demandoit à un Roi de Sparte, pourquoi aiant tant de fois vaincu les Argiens, il ne les avoit du tout exterminés. Il répondit fort sagement que c'étoit afin que la jeunesse du Pais eût toujours à quoi s'exercer. Aussi les Ephores lui avoient-ils mandé qu'il se gardât bien d'ôter la queue qui aiguisoit le cœur de leurs jeunes gens. Et ce prudent Romain, qui s'opposoit si constamment à la destruction de Carthage, prophétisa bien mieux que l'autre, qui fut cause de sa ruine, & tout ensemble de la République de Rome. Les premiers jugeoient très-bien, que si un Peuple demeure oisif, s'il

1598.

DISCOURS
SUR LA PAIX.

n'a point à qui se prendre , il agira plutôt contre soi-même ; faute d'objet & d'occasion étrangère ; & puisqu'il faut toujours avoir ou rejeter les humeurs peccantes & superflues du Corps d'une République , disons de même qu'il n'y a moïen au monde d'établir un sûr repos entre nous , & éviter nos guerres passées , que de nous jeter tous ensemble sur nos communs ennemis. C'est de vérité contre ceux-là , comme tous gens de bien ont toujours souhaité , qu'il faut que les Chrétiens emploient leurs armes , non pas les souiller du sang de leurs propres freres. Et n'est-ce point un grand malheur d'avoir été en la Chrétienté si long-temps acharnés les uns contre les autres , qu'il sembloit que nous n'y reconnussions plus qu'un Dieu de meurtre & de carnage , un Dieu Saturne , un Bacchus Omestes , qui ne se plussent qu'à la cruauté , & qu'il fallût apaiser par les piteux sacrifices de nous-mêmes ? Étoit-ce vivre en Chrétiens que cela , & suivre l'enseigne de celui qui nous a tant de fois appris , comme il n'a rien en telle abomination que le sang , rien si agréable que la douceur & la paix , marques certaines de ses élus ? Las ! que ce mot commun de cet autre Roi de Sparte se rapporte bien à nos miseres , lequel voïant ce grand nombre de Grecs demeurés morts sur le champ : » Oh malheur » reuse Grece , s'écria-t-il , qui de tes propres mains as tué tant » de bons hommes , qui eussent été suffisans pour défaire tous les » Barbares » ! Et ne fût-ce pas la même plainte de ce généreux Caton d'Utique , déplorant la calamité de son País en cette journée ou Pompée eut du meilleur contre César , & l'eut ruiné s'il eut su vaincre ? Pleurons comme eux notre infortune & regrettons de nous être ainsi meurtris & déchirés les uns les autres , comme gens forcenés & furieux , au lieu de nous attacher à nos vrais Ennemis , qui se sont cependant accrus des divisions chrétiennes , & ont bâti de nos ruines ce grand Empire qui menace aujourd'hui toute la Chrétienté. Et n'est-ce pas un grand creve-cœur d'ouïr raconter que tant de Chrétiens soient à la chaîne de ces Barbares , réduits à la plus calamiteuse & insupportable servitude qu'on sauroit exprimer ? Nous sommes bien-heureux de n'en sentir le mal que par l'oreille , & de ne l'apprendre que comme une histoire triste & lamentable ; mais si est-ce que s'il nous demeure quelque sentiment d'humanité , il ne se peut faire que nous n'en soïons après vivement touchés en nos cœurs , & émus d'un juste desir de voir nos freres délivrés. Et qui est l'homme si dur , quand il pense particulièrement

particulièrement à l'état infortuné de la Grece, mere des Arts & des beaux Esprits, quand il se souvient de tant de grands hommes & en paix & en guerre qu'elle a portés autrefois, quand il se représente les glorieuses victoires qu'elle a gagnées pour sa liberté, Marathon, Salamine, Platée & tant d'autres; quand il voit d'ailleurs de si beaux Ouvrages que tous ces nourrissons de Mars & des Muses nous ont laissés en toutes sortes, desquels nous tirons tant d'instruction pour notre vie; qui est, dis-je, l'homme si peu sensible qui ne soit ému de compassion, de voir aujourd'hui un si beau País entre les mains d'une Nation Barbare, ennemie de toutes vertus, de tous Arts & de toutes Sciences? Ne semble-t-il pas que les ombres de ces grands personnages nous excitent à venger leurs Successeurs, & redemandent de nous cette grace & ce pitoiable office, de tirer leur Patrie d'une si misérable sujétion? Mais qui ne verseroit des larmes de sang de voir le lieu même où a souffert le Sauveur du Monde en la puissance des mêmes Barbares? N'est-ce pas un extrême reproche à ceux qui se disent Chrétiens, de laisser profaner cette Terre Sainte par cette gent impie & Sarrafine? Braves Chrétiens, qui, poussés du seul amour de Dieu & propagation de la Foi, avez été jadis es voyages d'Outremer & jusqu'en Palestine pour en chasser ces mécréans, vous méritiez bien, pour marque de votre gloire, de porter les palmes Idumées, puisque vous aviez eu le courage de conquérir la Région qui les porte. On présenta à un Roi de Perse des fruits du País d'Attique, il jura de n'en gouter jamais qu'il n'eût subjugué la terre qui les produisoit. Certes il n'appartient point aux Chrétiens d'aujourd'hui de remplir leurs mains de ces palmes honorables, qu'ils ne les aient été cueillir, à l'exemple de leurs majeurs, dans les champs mêmes où elles croissent. Ce sont-là les champs de gloire & d'honneur; c'est-là où il faut gagner les Couronnes qu'on donnoit anciennement aux Sauveurs des Peuples & Libérateurs des País; c'est de telles victoires, qu'il faut mériter les triomphes, non pas de celles-là qui s'obtiennent sur ceux de même foi & même baptême; victoires honteuses, où les freres s'entretuent, aussi funestes & lucrueuses aux Vainqueurs, comme elles sont aux Vaincus. Nous lisons pour chose mémorable qu'il n'y eut rien qui embellît tant le triomphe de T. Flaminius, que d'y voir un grand nombre de Romains qui avoient été esclaves par la Grece & aux environs, depuis rachetés en sa faveur, suivre son chariot triomphal, comme

1598.

DISCOURS
SUR LA PAIX.

ses affranchis. Quel spectacle aussi plus digne & plus agréable se peut-il concevoir, que de contempler un jour tous ces pauvres Chrétiens, délivrés de servitude, accompagnans par-tout les auteurs de leur liberté, comme leurs patrons vénérables? Et ne doutons point que Dieu ne favorisât une si sainte guerre, entreprise pour sa gloire & pour la rédemption de tant de Captifs qui soupirent sous un joug si inhumain. Mais certes il faut avouer que quand bien la piété & la juste commisération de nos freres ne nous y pousseroit point, la nécessité & les considérations temporelles nous y forcent du tout aujourd'hui, que le Turc est à nos portes. Et ne savons-nous pas que si Dieu n'eut fait la grace aux Chrétiens de reprendre ces jours passés la Forteresse de Javarin, & par cette reprise arrêter le cours de ce furieux torrent qui se venoit déborder sur eux, ils auroient maintenant sur les bras le siege de Vienne, contre laquelle ce Barbare préparoit déjà tous ses efforts, afin de s'ouvrir le chemin, pour après inonder toute l'Allemagne? Mais quoi! si Mehemet qui regne aujourd'hui, piqué de cette perte, ou dégoûté des délices de son Etat, où on dit qu'il s'est plongé, ou même de peur d'encourir une sinistre réputation vers ceux de sa Loi, se résolvoit vivement à la guerre, & quittant la Cléopatre & Omphale pour suivre Mars & Bellone, venoit en personne contre nous avec ses puissantes Armées, ne seroit-ce point pour donner l'effroi à toute la Chrétienté, si elle ne s'étoit bien remparée & de force & de courage, pour le soutenir & pour le vaincre? Serons-nous donc si stupides de ne nous ressentir point, & que notre propre péril ne nous puisse émouvoir? On écrit d'Hegesippus, qui incitoit les Athéniens à prendre les armes contre Philippe de Macédoine, que comme quelqu'un de l'assemblée lui dit tout haut : comment, nous veux-tu amener & introduire la guerre? Oui certes, dit-il, & les robes de deuil & les convois des funérailles publiques, & les harangues funebres, si nous désirons demeurer libres, & non pas nous assujettir aux Macédoniens. Je dis en semblable, que si nous voulons éviter la tyrannie des Ottomans, qui dévorent déjà par espérance la Chrétienté, foible, à ce qu'ils pensent, & exposée en proie par le moien de nos factions, il se faut courageusement résoudre à cette guerre, dont nous devons bien espérer un autre succès que n'eurent pas les Athéniens contre Philippe, attendu que nous ne combattons pas seulement pour notre liberté, mais pour la vraie Religion, pour les choses saintes,

1598.

DISCOURS
SUR LA PAIX.

& pour les Autels du Tout-puissant. Et quels tombeaux plus glorieux & plus superbes se peuvent bâtir les Chrétiens, que de s'enfvelir dans les ruines de l'infidélité & du Mahométisme ? Non, non, c'est à ce coup qu'il nous faut vraiment quitter entre nous toutes sortes d'aigreur, & dépouiller nos anciennes défiances & partialités, & imitans l'exemple de ce tant estimé Syncretisme des Candiors, nous rallier tous ensemble pour le salut commun. Et certes espérons que quand les Chrétiens seront tous unis au bien d'un même corps, tous conduits de même esprit, poussés d'un seul mouvement, ils rendront leurs armes invincibles, & ne seront plus leurs fleches sujettes à être rompues; & au lieu que si le Turc entreprend sur eux, ils se croiseront à sa ruine, iront porter la guerre jusque dans ses Mosquées, & lui feront sentir l'effort de leurs legions foudroyantes. Assurons-nous que la paix de France & d'Espagne sera la terreur perpétuelle de ces Mécréans, l'appui & l'affermissement très certain de la Chrétienté; l'un des Rois se dira l'épee, l'autre le bouclier des Chrétiens. Mais Dieu par dessus tout, qui bénit les justes entreprises, & réprouve les injustes, aura soin de son Peuple & de son héritage, combattra pour nous en sa cause, & ne permettra point que sa gent élue, qui reclame son nom, soit la proie des Infideles. Cependant tous ensemble, en nous préparant aux effets d'une si sainte & si nécessaire résolution, jouissons du bonheur de paix sous notre grand Roi Henri IV, vraiment ordonné du Ciel, pour être restaurateur de la France & de l'honneur des François; jouissons sous lui d'un tel heur, non pour mener une vie de délices & de volupté, semblable à celle de ces Phéaces d'Homere, ou, telle qu'il dit, qu'on la passoit en cette Ville de paix, qu'il grave si bien dans le bouclier de son Achille, mais afin de rétablir entre nous la piété, la justice, l'ordre & les bonnes mœurs, que ces guerres misérables ont corrompues en tant de sortes, & employer nos jours en œuvres dignes de Chrétiens, qui nous fassent obtenir à tous, par la grace divine, la vraie paix & tranquillité en nos ames & en nos consciences.



1598.

Avertissement.

ON publia aussi un narré des cérémonies observées lorsque le Roi jura la Paix, que nous mettons en ce rang.

POMPES & CEREMONIES

Faites à l'acte solennel auquel le Roi jura publiquement la Paix, en la présence des Députés d'Espagne (1), décrites en une Lettre adressée à un Gentilhomme d'Auvergne, par un sien Ami étant à Paris.

MONSIEUR,

Je vous envoie, ces jours passés, ce petit mot de Mandement, par lequel il plut au Roi faire savoir à son Peuple qu'il avoit la Paix avec le Roi d'Espagne, Paix autant désirée qu'elle étoit peu espérée, vu les difficultés que vous pouvez penser s'être opposées à la réconciliation de deux si grands Monarques. Ses beaux raisons pourtant ont enfin éclairé au milieu du nuage de nos miseres, pour nous faire respirer plus que nous ne pouvions espérer. Nous l'avons vu publier dans Paris avec douze Trompettes, instrumens autrefois qui ont servi pour nous animer aux combats, & maintenant ne sont que signes de liesse pour unir les cœurs qu'ils sembloient paravant diviser. Nous avons vu de pacifiques feux par routes les rues, qui ne tenoient rien de ces sanglantes flammes, qu'on a osé (horrible mémoire !) ci-devant allumer à la mort de nos Rois & aux victoires, non victoires, mais cruels parricides de nos propres germains. Depuis nous avons vu l'Espagnol dans Paris, non point usurpateur comme autrefois, mais comme ami, venir embrasser ce grand Henri, qui tout chargé de victoires, après avoir embrassé ses Sujets, pour le bien de son Peuple a voulu encore embrasser

(1) Voyez l'Histoire de M. de Thou, Livre CXX, ann. 1598 ; le Journal de Henri IV ; Discours des Cérémonies faites lorsque le Roi prêta le serment pour l'observation du Traité de Paix, dans le Mémoire histo-

rique concernant la négociation de la Paix traitée à Vervins l'an 1598. Paris 1617 Ce Ecrit est cité dans le *Projet d'un nouveau cérémonial François*, in 4°. , page 60.

ses Voisins. Ce fut le Jeudi dix-huitieme jour de Juin, que de la part du Roi Catholique arriverent dans Paris Monsieur le Duc d'Ascot (1), Monsieur le Comte d'Haremburg (2), Monsieur l'Amiral d'Arragon (3) & Dom Ludovic de Velasco (4), lesquels assistés d'environ quatre cens Gentilshommes, tant Espagnols, Italiens, que Flamands, vinrent ici pour voir jurer solennellement la Paix à notre Roi très Chrétien, en présence de Monseigneur le Révérendissime Cardinal de Florence (5), Légat de notre saint Pere, qui s'est montré en cette réconciliation vrai Pere de la Chrétienté affligée, vrai nourrisson de Paix & Ennemi du discord, qui s'en alloit mettre enfin comme à rien les forces de l'Eglise. Monsieur le Maréchal de Biron, assisté d'une belle troupe de Gentilshommes François superbement vêtus, les fut recevoir un quart de lieue au de-là la porte Saint Denis, bien que depuis la premiere journée qu'ils étoient entrés en France, ils eussent toujours eu avec eux Monseigneur le Comte de Saint Paul (6), député par Sa Majesté pour les conduire en leur voiage. Pour ce jour-là, ils ne fortirent point de leurs logis, qui leur avoient été marqués tous ès environs de la rue Saint Antoine, mais le lendemain, qui étoit le Vendredi dix-neuvieme dudit mois, ils vinrent en très riche équipage au Louvre, faire la révérence au Roi, qui les reçut avec les mêmes honneurs que son brave courage a accoutumé de rendre à un chacun selon leur mérite. Monsieur Richardot, Président à Bruxelles, Comtois de Nation, harangua devant Sa Majesté pour lesdits Députés, montrant quelle ruine nous menaçoit pour la division de ces deux grandes colonnes de l'Eglise, fit voir à l'œil quel bien seroit à toute la Chrétienté de les revoir unies. Il témoigna à Sa Majesté le contentement que le Roi Catholique son Maître avoit reçu d'une si heureuse réconciliation; ce que fit aussi le Roi de son côté, faisant paroître qu'il étoit autant desireux de la Paix, comme il savoit vaillamment faire la guerre. Enfin les Espagnols reçurent un tel contentement d'avoir reconnu tant d'humaine douceur en une si grave Majesté, & tant d'humilité en une ame chargée de tant de gloire, qu'en sortant de la salle, après avoir balancé son

(1) Charles de Croy, Duc d'Aschot.

(2) Charles de Lignes, Comte d'Aremberg, Chevalier de la Toison d'Or.

(3) François de Mendose, Amiral d'Arragon.

(4) Louis de Velasco, Grand Maître de

l'Artillerie. Il faut y ajouter Louis Verreiken, & Jean Richardot, Président du Conseil privé.

(5) Alexandre de Medicis.

(6) François d'Orléans, Comte de Saint-Pol, Gouverneur de Picardie.

1598.

CÉRÉMONIES
DE LA PAIX.

humeur si courtoisement traitable, ils ne savoient lequel admirer le plus en lui, ou ses guerriers exploits paravant entendus avec tant de crainte, ou son agréable naturel. Ils virent lors que ce Prince de Bearn (qu'ils appelloient paravant & croioient ne savoir faire que quelques cavalcades) étoit grand Capitaine & grand Roi, le plus digne qui porte Scepte, & plus que digne d'avoir en main celui des François, la plus généreuse Nation que voie le Soleil. Ils le vantoient comme tel, tous leurs discours n'étoient que de lui, ne se pouvans lasser de le louer, non plus que de l'admirer & tant de brave Noblesse dont ils le voioient entouré. Cependant les apprêts se faisoient dans l'Eglise de Notre-Dame, pour la solennité du Dimanche auquel le Roi devoit jurer la Paix. Toute l'Eglise se tapissa, tant la Nef que le Chœur; trois dais se font proche du grand Autel, & tout autour du Chœur des échaffauds pour faire voir aux Dames & autres spectateurs un acte si solennel. Le Dimanche venu, qui fut le vingt-unième du mois, dès les trois heures du matin, les Gardes Françaises se saisirent de toutes les portes du cloître; où déjà autant de Peuple abordoit, comme s'il eût été dix heures. Par toutes les rues où le Roi devoit passer, des échaffauds se dressèrent, qui furent si chargés de Peuples & les rues si remplies, qu'il n'est point de mémoire, & ne se vit jamais une telle foule qu'on vit tout le matin en tous ces endroits-là. Sur les dix heures, Monsieur le Légat, étant suivi de plusieurs Prélats, tant François qu'Italiens, se rendit dans Notre-Dame, & un peu après Messieurs les Députés d'Espagne, assistés de Monsieur le Comte de Saint-Paul, qui comme nous avons dit ci-devant, avoit, par le commandement du Roi, toujours été avec eux. Ces Messieurs n'avoient rien oublié pour faire paroître les richesses du Monarque à qui ils appartenoient: sur eux & sur tous ceux de leur suite ne paroissoit que clinquant d'or & d'argent, pour témoignage de grande magnificence & majesté; mais aussi la Noblesse Française fit voir que la France en braverie ne vouloit point céder à l'Espagne, pour la grace & pour la galantise, la surmontant de beaucoup. Soit que l'humeur de chaque Nation, outre qu'on n'en trouve point d'égale à la sienne, soit qu'à la vérité le Ciel favorable ait doué notre France de je ne sais quelle prérogative sur les autres. C'est autre chose très assurée, que les sept ou huit cens Gentilshommes François, qui vinrent sur les onze heures avec le Roi, emporterent quelque chose du lustre que les troupes passées par-

1598.

CÉRÉMONIES
DE LA PAIX.

avant avoient fait éclater. La plupart, Comtes, Marquis, Vicomtes ou Barons, aussi superbement que proprement vêtus, représentoient autant de Princes ; puis les Princes après, autant de demi-Dieux. Aux rangs les plus proches du Roi étoient Monsieur le Duc de Montpensier, Monsieur le Duc de Nevers, Monsieur le Comte d'Auvergne, Monsieur le Duc de Nemours, Monsieur le Prince de Joinville, Monsieur le Comte de Sommarive⁽¹⁾, fils puîné de Monsieur le Duc de Mayenne, Monsieur le Duc d'Epéron & Monsieur le Maréchal de Biron, tous avec la toque de velours & la cappe à l'antique, mais enrichis de tant de pierreries, qu'en rien ne se peut voir de plus éclatant qu'étoient leurs habits. Monsieur le Connétable⁽²⁾ étoit après, marchant seul devant le Roi, puis Sa Majesté en même habit de toque & de cappel que Monsieur de Bellegarde⁽³⁾, grand Ecuier, suivait seul, & après lui quelques rangs encore de Seigneurs. Le Roi étant arrivé dans le cœur de Notre-Dame, prit sa place sous un dais qui lui avoit été préparé à main dextre, qui est du côté de l'Evêché. Monsieur le Légat étoit à la fenestre sur un siege assez élevé, ayant autour de lui, outre les Prélats Italiens de sa suite, Monsieur le Révérendissime Cardinal de Gondi⁽⁴⁾, Monsieur l'Evêque de Beauvais⁽⁵⁾, Monsieur l'Evêque de Nantes⁽⁶⁾, Monsieur l'Evêque de Paris⁽⁷⁾ & Monsieur l'Evêque d'Avranches⁽⁸⁾, n'y ayant de Prélat du côté du Roi que Monsieur l'Archevêque de Bourges⁽⁹⁾, lequel comme grand Aumônier de France, fut toujours près de Sa Majesté, l'assistant aux prières qu'il faisoit. Un peu au-dessous de l'échaffaud sur lequel étoit le siege de mondit Seigneur le Légat, y avoit un banc long, où furent placés Messieurs les Députés d'Espagne sus-nommés ; & après eux, les Ambassadeurs des Princes Etrangers. Ainsi la Messe, à deux chœurs de musique, fut solennellement célébrée par Monsieur le Légat, à la même façon que notre Saint Pere a accoutumé de la célébrer ; savoir, ne ve-

(1) C'est de Sommerive.

(2) Henri de Montmorency, Maréchal de France.

(3) Roger de Bellegarde.

(4) Pierre de Gondi, Cardinal, qui avoit résigné l'Evêché de Paris en 1598.

(5) René Potier, fils de Nicolas Potier de Blancmesnil, Président au Parlement de Paris. Il étoit Evêque de Beauvais dès 1594, & mourut en 1616.

(6) Charles de Bourgneuf, Evêque de Nantes dès le mois d'Octobre 1596, mais qui

n'obtint ses Bulles que le 31 Août 1598. Il eut cependant l'honneur d'héberger Henri IV au jour de son entrée à Nantes le 13 Avril précédent. Il mourut le 17 Juillet 1717.

(7) Henri de Gondi, à qui Pierre de Gondi, son Oncle, avoit résigné l'Evêché de Paris, au commencement de 1598. Il en prit possession le 19 Mars de ladite année.

(8) François Pericard, frere de Georges Pericard, qui avoit eu avant lui le même Evêché.

(9) Regnaud de Beaune.

1598.

CÉRÉMONIES
DE LA PAIX.

nant à l'Autel que pour l'élévation du *Corpus Domini*. Après la Messe, le Roi s'avança le premier sous un dais dressé au milieu, entre les deux susdits, & s'assit sur un siege qui traversoit & lui faisoit voir droit à l'Autel. Monsieur le Légat venant sous le même dais, prit un siege qui étoit tout à l'opposite & lui faisoit tourner le dos à l'Autel. Aussi-tôt Monsieur le Chancelier (1) s'avança à côté avec Monsieur de Villeroy (2), premier Secrétaire d'Etat, qui lut tout haut les articles de la Paix. La lecture faite, le Roi touchant les Saints Evangiles, jura de les observer & faire observer inviolablement par-tout son Roïaume, & de tenir comme rebelles & ennemis du repos de la Chrétienté, ceux qui oseroient y contrevenir, puis les signa de sa main propre, & embrassa les Ambassadeurs du Roi Catholique, qui tout à l'heure lui vinrent faire la révérence. Il ne se peut dire combien de voix retentirent après, crians *Vive le Roi*. Toute l'Eglise pleine, & en haut & en bas, toutes les arcades des voutes remplies de Peuple, sembloient de muettes, être devenues parlantes, tant de cris entassés forroient de là-dedans. De-là le Roi s'en alla dîner à l'Evêché, où il traita Monsieur le Légat & Messieurs les Députés d'Espagne, Monsieur de Montpensier servant au dîner, comme grand Maître, & Monsieur l'Archevêque de Bourges, comme grand Aumônier, pour le *Benedicite* & les graces qu'il dit à l'ordinaire, puis fit chanter en musique quelques versets de réjouissance, tirés des Pseaumes du Prophete Roïal. A ce dîner, outre les instrumens & la musique qui y étoient, huit trompettes sonnantes venoient toujours au-devant de chaque service. Sa Majesté but deux fois à la santé du Roi d'Espagne, & deux fois les Espagnols le pleigerent (3) avec toute la réjouissance qu'il est possible, *Vive le Roi*. Le soir se passa au Louvre, où les Espagnols, dans le bal qui s'y fit, admirerent les beautés, l'artifice & la parure des Dames de France. Le Mardi ensuyvant, veille de Saint Jean-Baptiste, Monsieur le Prevôt des Marchands, Messieurs les Echevins de la Ville de Paris, firent dresser en la Place de Greve, un feu qui avoit pour ceinture tout autour une chaines d'olives mistiques de la Paix, & au-dessus plusieurs lances, piques, épieux, hallebardes, épées,

(1) Philippe Hurault de Chiverni.

Maréchal de France, depuis l'année 1581, jusqu'en l'année 1596: c'est un volume de 12.

(2) Nicolas de Neufville, Seigneur de Villeroy, Ministre & Secrétaire d'Etat. On a imprimé de lui en 1749 un Recueil de Lettres, écrites à Jacques de Maignon,

(3) C'est-à-dire, lui répondirent en reconnaissance.

tambours,

tambours , trompettes & autres instrumens de guerre très bien représentés autour d'un homme armé , qui fut consumé par le feu sortant de ces olives pleines de poudre. Sur la porte de l'Hôtel-de-Ville , fut mis alors le portrait du Roi , non point à cheval , endossé d'une cuirasse , comme on l'a vu presque toujours jusqu'ici , mais revêtu de ses habits Roïaux , avec le Sceptre en main , assis dans une chaire , ayant trois Déeses devant lui , la Victoire , la Clémence & la Paix , avec ces vers interpretes du tableau :

1598.

CÉRÉMONIES
DE LA PAIX.

En tibi præpetibus felix Victoria pennis
Quæ volat , & lætam adducit Clementiæ Pacem ;
Unde salus populis , te Rege Henrice beatis.

Ce fut le Roi , ce grand Hercule , ce Mars François qui alluma le feu lui-même pour brûler ces cruels instrumens dont la rebellion l'avoit contraint de se servir pour dompter la fureur des ames trop perfides. Voilà les superbes obseques qu'on a faites à cette meurtriere Bellonne , mais obseques sans plaintes , sinon de ceux qui s'y trouverent trop foulés. Jamais tant d'allegresse ne se lut sur la face d'un Peuple réjoui ; chacun se laissoit perdre au milieu de ces magnificences , parmi je ne fais quel contentement , qu'on ressentoit plus parfait qu'on ne le pouvoit dire. Veuille le Dieu de Paix , que notre joie , autorisée des Cieux , nous fasse goûter les fruits d'un durable repos , que notre grand Henri aussi heureux parmi les Olives , qu'il a toujours été dans les sanglans exercices de Mars , arrache avec autant d'heur toutes les racines de division , comme il en retranche les branches , afin qu'avec un los immortel que nous lui rendrons , nous en rendions des graces éternelles à la Souveraine Puissance qui manie les ressorts de son cœur.



1598.

Avertissement.

A ce que dessus nous ajoutons, comme proches dépendances de l'abolition de la Ligue & de l'anéantissement de ses efforts, l'Ordonnance du Roi touchant le Port des Armes, & l'Arrêt de la Cour de Parlement concernant les Jésuites.

ORDONNANCE DU ROI,

Contenant défenses à toutes personnes de porter arquebuses, pistoles ni pistolets, ni autres bâtons à feu, généralement par-tout le Roïaume de France (1).

Publiée en la Cour de Parlement à Paris, le treizieme jour d'Août 1598.

HENRI, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Salut. Dieu nous aiant fait la grace, par sa bonté infinie, de réduire sous notre obéissance toutes les Villes & Provinces de ce Roïaume, qui s'en étoient distraites, de remettre aussi en bonne forme, union & concorde, tous nos Peuples & Sujets, que la malice du temps, & les choses passées avoient divisés, & finalement nous donner une paix universelle avec tous nos Voisins, par laquelle nous avons recouvert toutes les Villes usurpées dedans la France durant la discorde civile, si bien que nous nous voïons à présent au chemin de pouvoir jouir avec tous nosdits Sujets, par la continuation de son assistance divine, d'une entiere & profonde tranquillité, chose que nous avons toujours désiré voir en nos jours. Et comme pour y parvenir, nous n'avons épargné jusqu'à notre propre sang, nous ne voulons encore obmettre à faire aucune Police & Ordonnance qui puisse servir à donner force à notre Justice, autorité à nos Loix, avancer la sûreté & liberté du commerce entre nosdits Sujets, afin de se remettre de leurs pertes passées. C'est pourquoi étant avertis des meurtres, voleries, excès, & autres désordres qui se commettent

(1) Le Roi voulant montrer, autant par ses actions & ses soins que par ses discours, son zele pour le repos & la tranquillité de ses Peuples, & afin de rétablir dans son Roïau-

me la sûreté publique par le conseil des Princes & des Seigneurs, qui étoient auprès de lui, fit à Monceaux le 4 Août l'Ordonnance qui est rapportée ici.

journallement en divers lieux, & même sur les grands chemins, par aucuns, lesquels se ressentant des injures passées, exercent des vengeances particulières, ou ne voulant retourner à leur vacation première, volent & détroussent les passans avec armes & bâtons à feu, dont la licence & longueur de la guerre a permis & autorisé l'usage avec trop d'impunité: Savoir faisons, que desirant délivrer nosdits Sujets des accidens qui arrivent journallement par le moien de cette liberté, de laquelle les méchans abusent au domage des autres, avons, par l'avis des Princes, Officiers de notre Couronne, & autres grands & notables personnages de notre Conseil, étant près de nous, inhibé, & prohibé, interdit, & défendu, inhibons, interdisons & défendons généralement par tout notre Roïaume, & Pais de notre obéissance, à tous nos Sujets, de quelque qualité ou condition qu'ils soient ou puissent être, tout port, usage & exercices d'arquebuses, petrinarts (1), pistoles, pistolets, & autres bâtons à feu, par Villes, Bourgs, Bourgades, & par les champs & passages de notredit Roïaume, à peine de confiscation desdites armes, & desdits chevaux; & outre cela, de deux cens écus d'amende, & de tenir prison jusqu'au paiement d'icelle pour la première fois, & de la vie & perte de biens pour la seconde, sans espérance de rémission; auxquelles, si aucunes étoient par surprise & importunité obtenues, nous défendons à nos Juges & Officiers d'avoir égard, quelque congé, dispense, ou permission de porter armes que nosdits Sujets aient de nos Prédecesseurs, ou de nous; lesquels nous avons à cette fin, de notre pleine puissance & autorité, révoqués & révoquons par ces présentes. Néanmoins, nous permettons aux Seigneurs, Gentilshommes, & Hauts Justiciers, d'avoir en leurs maisons des champs des arquebuses, pour en user & s'exercer seulement dedans l'enclos & pourpris de leursdites maisons. Mais nous n'entendons comprendre en la rigueur de la présente Ordonnance, les quatre cens Archers des quatre Compagnies à cheval des Gardes de notre Corps, lorsqu'ils serviront leur quartier, iront ou viendront de leurs maisons où nous serons, pour le fait dudit service, portant leurs casques, ou bien un certificat de leurs Capitaines en Chef, signé de leur main, & cacheté du scel de leurs armes; les Archers de la Prévôté de notre Hôtel, Connétable & Maréchaussée de France, Vice-Baillifs & Vice-Sénéchaux, établis par les Provinces, allans & venans pour l'exercice

(1) Ou *Pétrinals*, sorte de gros pistolets.

1598.

ORDONNAN-
CE DU ROI.

de leurs Charges , portant aussi leurs casques ; les Soldats de notre Compagnie de Chevaux-Legers , commandée par le sieur de la Curée notre Lieutenant en icelle ; celle de notre très cher fils le Duc de Vendôme , commandée par le sieur d'Hure , & celle que commande de présent le sieur Loppes ; auxquelles nous avons permis de porter seulement des pistoles & pistolets , sans arquebuses , étant en service , & allant & venant de leurs maisons aux lieux où seront lesdites Compagnies , ayant pareillement leurs casques , ou un certificat signé par leurs susdits Lieutenans , & scellé du cachet de leurs armes , & non d'autres ; remettant à faire un Reglement pour le regard des Compagnies & Gens de nos Ordonnances , que nous ferons publier l'année prochaine , par lequel chacun d'eux saura comme il en devra user. Cependant nous entendons qu'ils soient compris & sujets à la présente Ordonnance , comme les autres qui n'en sont exceptés. Et à ce qu'icelle notredite Ordonnance soit mieux observée , & que les contempteurs d'icelle soient retenus par la rigueur de la punition contre les infraçteurs d'icelle , Nous avons , suivant les anciennes Ordonnances de nos Prédecesseurs , permis & permettons , commandons & ordonnons à notre Peuple & Sujets , prendre & arrêter prisonniers , huit jours après la publication de ces présentes , faite en leur ressort , toutes personnes qu'ils trouveront porter lesdites armes à feu , sans nul excepter que les dessus nommés , & iceux mettre es prisons de la plus prochaine Justice , pour de-là être menés & conduits au plus prochain Siege Présidial , ou entre les mains du plus prochain Prévôt de nos Maréchaux , Vi-Baillifs , ou Vi-Sénéchaux (1) ; auxquels nous mandons & donnons pouvoir les juger sans appel , au nombre de sept , suivant la présente Ordonnance. Déclarons en outre tous receleurs de ceux qui porteront telles armes , & les autres qui les logeront , s'ils ne viennent incontinent les révéler à nos Juges & Officiers , avoir encouru les mêmes peines ; & voulons comme tels , être contr'eux procédé par la manière dessusdite. Et pour mieux exécuter ce que dessus , Avons permis & permettons auxdits Sujets , si besoin est , assembler à son de tocsin , & faire en sorte que la force & autorité nous en demeure , afin que telles manieres de gens que nous ne pouvons estimer bons Sujets , ne puissent avec lesdites armes , avoir aucun sûr accès par notredit Roiaume. Voulons aussi que les armes , dont ils seront trouvés saisis , soient mises & déposées

(1) On écrit aujourd'hui , Vice-Baillifs & Vice-Sénéchaux.

1598.

ORDONNAN-
CE DU ROI.

en garde au plus prochain Château à nous appartenant , & que les chevaux , ou argent & habillemens qu'aurent iceux prisonniers , demeurent à ceux qui auront fait ladite prise , que nous déclarons , par la présente , confiscuée & à eux acquise , ensemble la moitié desdites amendes. Avons ordonné & ordonnons le semblable contre ceux qui tiendront les champs ci-après , & vivront sur notredit Peuple. Si donnons en mandement à nos amés & féaux les Gens tenans nos Cours de Parlement , Baillifs, Sénéchaux , Prévôts , Alloués , Viguiers , Juges , ou leurs Lieutenans , & à chacun d'eux , si comme à lui appartiendra , que ces présentes ils fassent respectivement lire , publier & enregistrer , & le contenu d'icelles , garder & observer , gardent & observent inviolablement , & sans enfreindre , cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire : car tel est notre plaisir. En témoin de quoi nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes. Donné à Monceaux , le quatrième jour d'Août , l'an de grace mil cinq cent quatre-vingt-dix-huit , & de notre regne le dixième.

Signé, HENRI.

Et sur le replis , Par le Roi en son Conseil.

DE NEUFVILLE.

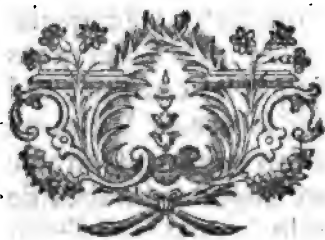
Et scellées du grand scel de cire jaune sur simple queue.

Lue , publiée , & registrée : Oui & consentant le Procureur Général du Roi ; à la charge néanmoins que la connoissance des contraventions , si aucunes sont faites par personnes resléantes & domiciliées , demeurera aux Juges ordinaires , à la charge de l'appel , & aux Prévôts des Maréchaux des vagabonds & gens sans aveu , suivant les Ordonnances ; auxquels Prévôts , Vice-Baillifs , Vice-Sénéchaux , & leurs Lieutenans , ladite Cour enjoint faire leurs chevauchées par les champs , & lieux de leur détroit , sans discontinuation & séjour es Villes esquelles sont établis , plus de deux jours , sinon pour cause urgente & nécessaire , dont ils feront apparoir aux Juges ordinaires des lieux où ils feront séjour , & enverront de six mois en six mois à ladite Cour les procès verbaux de leurs diligences , avec certification de Juges ordinaires , comme ils se feront employés en leurs charges : & à faute de ce faire , fera procédé contre eux ainsi que raison. Fait ladite Cour défense aux Receveurs & Paiers de leurs gages , de leur délivrer aucuns deniers s'ils ne font apparoir par certifica-

1598.
ORDONNAN-
CE DU ROI.

tion dûe, avoir envoié lesdits procès verbaux. Outre, enjoint ladite Cour à tous Officiers du Roi, habitans des Villes, Bourgs, & Villages, Seigneurs, Hauts-Justiciers, & Officiers plus proches des lieux où lesdites voleries & meurtres se commettront, poursuivre en toute diligence, incontinent qu'ils en auront connoissance, lesdits malfaiteurs, pour les appréhender & constituer prisonniers, si faire se peut. Et à faute de le pouvoir, faire diligentes perquisitions & remarque de leurs habits, armes & chevaux, & du lieu de leur retraite, faire de tout procès verbaux, sur peine, contre lesdits Officiers, de suspension de leurs Offices, & privations s'il y échet; auxdits Hauts Justiciers de pareille peine de privation de leursdites Hautes Justices, & réunion d'icelles au Domaine du Roi; & aux Habitans des Villes, Bourgs & Villages, d'amende applicable moitié au Roi, moitié aux excedés, ou leurs héritiers. Fait défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, de prêter confort & aide auxdits voleurs & malfaiteurs, les recevoir, ni receler en leurs maisons; mais leur enjoindre, si aucun se retire devers eux, s'en saisir, les présenter à Justice: autrement sera procédé contre eux comme coupables & complices de la même peine qu'eux. Et à ceux qui viendront révéler à Justice lesdits receptateurs, en procédant à l'encontre d'eux sur le fait des recellemens, leur sera la moitié des amendes & confiscations, esquelles ils seront condamnés, adjugée. A Paris, en Parlement le treize Août 1598.

Signé, VOISIN.



A R R E S T

DE LA COUR DE PARLEMENT,

Contre le Sieur de Tournon (1); contenant aussi défenses à toutes personnes d'envoier Ecoliers aux Colleges des Jésuites, en quelques lieux & endroits qu'ils soient, pour y être instruits.

Du 18 Août 1598.

HENRI, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Salut. Savoir faisons, que comme sur ce que notre Procureur Général, assisté de Maîtres Louis Servin & Simon Marion nos Avocats, a remontré à notre Cour de Parlement par ledit Servin, que par Arrêt du premier Octobre dernier, le sieur de Tournon avoit été condamné faire vuidier & sortir hors des fins & limites de la Ville & Seigneurie de Tournon, les Prêtres & Ecoliers soi disant de la Société du nom de Jesus, dedans deux mois après la signification, pour toutes préfixions & délais, & en certifier notredit Cour un mois après, sur les peines y contenues. Lequel Arrêt auroit été signifié audit de Tournon, parlant à sa personne en cette Ville de Paris, dès l'onzième dudit mois d'Octobre; néanmoins il n'y auroit satisfait ni obéi. Comme aussi auroit notredit Procureur Général été averti, que contre les défenses faites par l'Arrêt du vingt-neuf Décembre mille cinq cens quatre-vingt-quatorze, plusieurs nos Sujets auroient envoyé des enfans audit lieu de Tournon, à Pont à-Mousson, & autres lieux & endroits dedans & dehors notredit Roïaume, aux Colleges de ladite prétendue Société du nom de Jesus, pour y être enseignés & instruits, dont étoient à craindre plusieurs & notables inconvéniens: même d'autant que lesdits Prêtres & Ecoliers de ladite prétendue Société, non-seulement ont continué depuis ledit Arrêt du vingt-neuf Décembre, la doctrine damnable & réprouvée par icelui, mais y ont ajouté autres nouveaux enseignemens & instructions plus abominables qu'ils feroient par-tout, même en notredit Roïaume; par livres exécra-

(1) Louis Juste de Tournon, Sénéchal d'Auvergne. Cet Arrêt est aussi dans l'Histoire de l'Université de Paris, par César Egasse du Boulay, Tom. VI, p. 909 & suiv.

1598.

ARREST DU
PARLEMENT.

bles : requerroit ledit de Tournon être déclaré avoir encouru les peines contenues audit Arrêt du premier Octobre dernier, & les défenses contenues en l'Arrêt du vingt-neuf Décembre mille cinq cens quatre-vingt-quatorze. être réitérées, & de nouveau publiées, avec commission pour informer à sa Requête contre ceux qui se trouveront avoir contrevenu ; & que tous ceux qui ont étudié, depuis icelui, sous lesdits prétendus de ladite Société, & en leurs Colleges en quelque lieu que ce soit, soient privés des privileges des Universités, & les degrés par eux obtenus, ou qu'ils obtiendront ci-après en quelque Université que ce soit, ou puisse être, déclarés nuls, de nul effet & valeur. Vû lesdits Arrêts des vingt-neuf Décembre mille cinq cens quatre-vingt-quatorze, & premier Octobre dernier, avec l'exploit de signification d'icelui, du onzieme dudit mois d'Octobre, ensemble les Arrêts des vingt-un Août & seize Octobre dernier. La matiere mise en délibération.

Notredite Cour, par son Arrêt, aiant égard aux conclusions de notredit Procureur Général, a déclaré & déclare ledit de Tournon avoir encouru les peines contenues audit Arrêt du premier Octobre : A ordonné & ordonne que tous ses biens seront saisis & mis en notre main ; A enjoint & enjoint aux Receveurs de notre Domaine, chacun en ce qui est de sa Charge, d'en recevoir les fruits pour en tenir compte comme des autres deniers de leurs recettes, selon les états qui en seront faits par les Trésoriers de France, qu'ils mettront à cette fin ès mains desdits Receveurs. Et aux Officiers des terres qui seront saisies, relevant de nous, tant en Fief que ressort de Justice, d'exercer ladite Justice sous notre nom, à peine de nullité des procédures, si aucunes étoient par eux faites en autre qualité, que de nos Officiers, dépens, dommages & intérêts des parties en leurs propres & privés noms, & d'être déclarés incapables de tenir aucuns de nos Offices, & autres Charges publiques. A déclaré & déclare l'état & Office de Sénéchal d'Auvergne, duquel est pourvu ledit de Tournon, vacant & impétable, & ledit de Tournon indigne & incapable de le tenir & exercer. A fait & fait inhibitions & défenses aux Lieutenans & Officiers de ladite Sénéchaussée, de lui donner aucune entrée ni séance en leurs Sieges, & à tous nos Sujets, le reconnoître en ladite qualité ; aux Greffiers, de plus concevoir les Commissions, Sentences, & autres Actes de Justice en son nom. A tous Comptables, de lui paier aucuns gages & droits à cause dudit Office ; le tout à peine de

1598.

ARREST DU
PARLEMENT.

de répétition desdits gages & droits, privation d'Offices, amendes arbitraires, & autres plus grandes peines, s'il y échet. Et outre a inhibé & défendu, inhibe & défend à toutes personnes d'envoier Ecoliers aux Colleges de ladite prétendue Société, en quelques lieux & endroits qu'ils soient, pour y être instruits, sur les peines contenues esdits Arrêts, lesquels seront de nouveau publiés es lieux & endroits accoutumés à faire cris & publications. Et aura notredit Procureur Général commission pour informer des contraventions à iceux, pour les informations faites & rapportées en notredite Cour, être par icelle procédé contre les Contrevenans, ainsi que de raison. Et dès à présent a ordonné & ordonne, que tous nos Sujets instruits & enseignés aux Colleges desdits prétendus de ladite Société dedans ou dehors ce Roïaume, depuis ledit Arrêt du vingt-neuf Décembre mil cinq cens quatre-vingt-quatorze, ne jouiront des privileges des Universités, comme incapables des degrés d'icelle. Déclarons les degrés par eux obtenus, ou qu'ils obtiendront en quelque Université que ce soit; nuls & de nul effet & valeur, sans que par le moïen d'iceux, ils puissent enseigner, ni être pourvus d'Office, ni bénéfices affectés aux Gradués, être reçus Avocats en notredite Cour, ni en aucuns autres Sièges, ni aucunement jouir d'aucuns droits, prérogatives & prééminences, fruits, profits & émolumens provenus desdits degrés. Ordonne notredite Cour que le présent Arrêt sera publié en tous les Bailliages & Sénéchaussées; enjoint aux Substituts de notredit Procureur Général le faire exécuter, & en certifier ladite Cour; faire informer des contraventions audit Arrêt du vingt-neuf Décembre mil cinq cens quatre-vingt-quatorze, & en envoier les informations au Greffe d'icelle dans deux mois, à peine d'en répondre en leurs propres & privés noms. Si mandons, de l'Ordonnance de notredite Cour, à tous nos Baillifs, Sénéchaux, ou leurs Lieutenans, chacun en leur Bailliage & Sénéchaussée & en droit soi, si comme appartiendra; mettre le présent Arrêt à dûe & entiere exécution, selon sa forme & teneur: en contraignant tous ceux pour ce à contraindre, par toutes voies & manieres dûes & raisonnables. Commandons à tous qu'il appartiendra ce faisant obéir(1). Donnée à Paris en notre

(1) Dès que le sieur de Tournon, dit M. de Thou, Hist. L. CXX. eut connu cet Arrêt, il en informa le Parlement de Toulouse, qui rendit un Arrêt contraire le 23 Septembre, par les sollicitations du Syndic des

Etats de Languedoc. Cet Arrêt faisoit défenses à Tournon, de même qu'aux Magistrats-Consuls, & autres qui étoient sujets à la Jurisdiction du Parlement de Toulouse, de troubler dans leur ministère, ou dans la jouis-

1598.
ARREST DU
PARLEMENT.

Parlement, le dix-huitieme jour d'Août, l'an de grace mil cinq cens quatre - vingt - dix - huit, & de notre regne le dixieme.

Signé, Par la Chambre,

DU TILLET.

Et scellé sur simple queue en cire jaune.

Avertissement.

Ic i nous finissons le Recueil des Memoires de la Ligue, assoupie (& s'il plaît à Dieu) assommée & anéantie par le moien de la Paix. Nous ajoutons un brief Discours de quelques autres particularités & choses mémorables hors du Roïaume depuis 1594 jusqu'à la Paix, comme a été fait en quelques-uns des Volumes précédens.

B R I E F R E C U E I L

Des exploits de Guerre ès Pais-Bas, ès années 1594, 1595 & suivantes, jusqu'à la Paix entre les Rois de France & d'Espagne en l'an 1598.

V E R D U G O (1), Capitaine Espagnol, commandant en Frise pour le Roi d'Espagne, avoit, sur la fin de l'an mil cinq cent quatre-vingt-treize, molesté par siège quelques Forts tenus par les Etats ès environ de Groningue; mais au commencement de Mai en l'an mil cinq cens quatre-vingt-quatorze, le Comte Maurice (2), avec l'armée des Etats, le contraignit se retirer bien vite; & le vingt du même mois, assiégea la puissante Ville de Groningue aiant cent quarante enseignes d'Infanterie. Sa Cavalerie fut logée à Covorde (3), Steinwik (4), & autres garnisons proches de l'ennemi. Le premier exploit de l'armée des

fance de leurs biens, les Prêtres & Ecoliers de la Compagnie de Jésus, & d'empêcher que la Jeunesse n'allât étudier dans leur College de Tournon, à peine contre les contrevenans, de dix mille écus d'or d'amende. Cet Arrêt indigna fort le Roi. Peu s'en fallut que, par l'avis du Chancelier de Chiverny, il ne cassât & annullât ledit Arrêt, & qu'il n'ordonnât au Parlement de Toulou- se & à celui de Bourdeaux d'enregistrer l'Ar-

sét rendu contre Jean Chastel quatre ans auparavant; mais les sollicitations de quelques Courtisans, qui avoient d'autres sentimens, firent différer cette affaire, & les différentes remises qu'on y apporta ensuite empêchèrent qu'elle ne fût exécutée.

(1) François Verdugo.

(2) Maurice de Nassau.

(3) Ou Coevorden.

(4) Ou Steenwick.

1598.

RECUEIL
D'EXPLOITS
MILITAIRES.

Etats , fut de forcer le Fort d'Awardziel (1) fait par les Espagnols sur une Digue. Les Soldats qui le gardoient , au nombre de cent trente , passerent par le tranchant de l'épée , & n'en échappa que six. C'étoient gens cruels , qui ne trouverent point aussi de miséricorde ; telle dépêche étonna ceux de Groningue. Le vingt-cinquieme de Mai & suivans , tous les autres Forts tenus par les Espagnols ès environs de Groningue furent par eux lâchement abandonnés. Alors le Comte Maurice fit ses approches & commença de faire tout ce que peut & doit un sage Chef de guerre pour un siège , dont il prétend venir à bout. Les assiégés commencerent à se diviser , les uns parlant de composition , les autres de résistance , tellement qu'il y eut de la mutinerie sanglante entr'eux. Le Comte poursuivant vivement son entreprise , fit creuser une mine sous le grand Fort des assiégés , où il y avoit huit gros canons. La mine joua tellement , que le Fort fut renversé , & sept vingts Soldats de la garnison sauterent en l'air. Il en échappa un , lequel fut porté demi vif au camp ; quelques-autres Soldats sauterent au fossé vers la Ville , & valurent aussi peu que les autres. Les assiégés sentant qu'on les minoit en divers endroits , commencerent à perdre courage ; tellement qu'après quelques consultations , le seize de Juillet ils envoïerent leurs députés , lesquels , jusqu'au vingt-deuxieme jour suivant du même mois , capitulerent avec le Comte , accompagné du Comte Guillaume de Nassau , des Députés du Conseil des Etats. Le sommaire de cette capitulation , fut que ceux de Groningue demeureroient en leurs droits & privileges , à l'exemple des autres Provinces Unies , que l'ancienne querelle entre iceux & le Pais de Frise , seroit laissée à la décision des Etats Généraux ; qu'ils recevroient en la Ville l'exercice de la Religion Réformée , comme ès autres Villes des Provinces Unies ; qu'ils auroient pour Gouverneur Guillaume Comte de Nassau , Gouverneur de la Frise Septentrionale , & cinq Enseignes de piétons.

Quant aux gens de guerre étant en icelle Place pour le Roi d'Espagne , ils sortirent armes & bagues sauvées vers leur Colonel Verdugo , auquel furent rendus entierement tous les meubles qu'il avoit dedans Groningue. On licencia paisiblement tous les Prêtres , Moines , voire quelques Jésuites. Le vingt-troisième jour de Juillet , le Comte Maurice entra dedans Groningue. Il fut magnifiquement reçu , suivi du Gouverneur nouveau ,

(1) Awardezil.

1598.

RECUEIL
D'EXPLOITS
MILITAIRES.

& des Compagnies qui y devoient entrer. Quoi fait , toutes les images des Temples furent abatuës , la Messe chassée , l'exercice de la Religion Réformée établi , & nouveaux Magistrats institués & subrogés aux Partisans Espagnols (1).

Tandis qu'on chassoit la Domination Espagnole arriere de la Frise , l'Archiduc Ernest , qui avoit fait une superbe entrée à Anvers le quatorzieme jour de Juin , passoit le temps en tournois , mascarades , festins & divers ébatemens. Peu de jours auparavant , il avoit envoyé deux Ambassadeurs & lettres bien amples aux Etats des Provinces Unies , pour les attirer à foi , & en quelque traité de paix. Eux voïans que tout cela tendoit à les amuser , afin d'en venir à bout plus aisément , d'un côté lui montrèrent l'épée en Frise , de l'autre la plume en Braban , par une assez ample réponse , laquelle nous insérons en ces Mémoires , pour autant qu'elle contient choses mémorables & dignes d'être sues de la postérité.

R E P O N S E

Des Etats Généraux des Païs-Bas Unis , aux Lettres de l'Archiduc Ernest d'Autriche , & Députés de son Altesse , sur l'ouverture & proposition de la Paix (2).

LES Etats Généraux des Provinces Unies des Païs-Bas aïant fait ouverture & lecture , en leur assemblée , de la lettre du très illustre & généreux Prince Ernest , Archiduc d'Autriche , Duc de Bourgogne , &c. cachetée & fermée du cachet de son Altesse , datée à Bruxelles du six du présent mois de Mai , & le vingt-deux dudit mois , reçue des mains de Messieurs Otto Hartius , & Hieronimus Cœmans (3) , Licentiés ès droits ; & à l'insinuation de ladite lettre le lendemain vingt-trois étant oui en ladite assemblée ce que lesdits Députés avoient en charge finale , suivant la clause inserée en ladite lettre , après mure délibération d'icelle , & des propos sur ce ensuivis , lesdits Etats ont déclaré & déclarent par cette , pour découvrir à Son Altesse leur vraie & sincere intention , que depuis que par extrê-

(1) Voïez sur ces faits l'Histoire de M. de Thou, Livre CIX année 1594.

(2) *Ibidem.*

(3) Orthon Hartius & Jérôme Cœmans étoient deux célèbres Jurisconsultes.

me & urgente nécessité, ils ont été forcés à prendre les armes, pour la conservation des libertés, ensemble des privileges & droits des Pais-Bas, en général des Provinces, Membres, Villes, & Habitans d'icelles en particulier; & pour ôter la tyrannie & superbe domination Espagnole par dessus les consciences, corps & biens desdits Habitans, de leurs femmes & enfans; leur volonté & intention a toujours été, & est encore à présent, de continuer par lesdites armes, avec l'aide de Dieu, contre lesdits Espagnols & leurs adhérens, avec ferme fiance, que le bon Dieu avancera par sa sainte bénédiction, leur bonne & juste intention, laquelle de plus en plus se trouve concerner, non-seulement la conservation de ces Pais, mais aussi celle de tous Rois, Princes, & Etats voisins; comme aussi de fait ils ont trouvé, non-seulement leurs moïens & conseils bénis par la puissante main de Dieu, mais aussi les cœurs des Rois & Princes voisins, émus au maintenant de leur juste & sincère cause; attribuant de cela la gloire & la louange à Dieu tout puissant, & se confians en l'immuable puissance de sa divine Majesté, attendans de sa main & bonté une heureuse & louable issue de cette grieve guerre, avec ferme espérance de voir en brief tous ces Pais-Bas généralement réunis, & remis en leur ancienne fleur & prospérité; à quoi tant plus ils aspirent & s'attendent, d'autant qu'ils ont assez expérimenté, & leur en souvient bien encore, les commodités, aises & plaisirs de la paix, repos & union; & au contraire ressentent les incommodités, infélicités & déplaisirs de la guerre.

Mais comme ils remercient grandement Son Altesse de la déclaration de sa bonne volonté, portée par ladite lettre, & aussi tous autres qui sincèrement travaillent pour le repos & bien desdits Pais-Bas; aussi ont-ils grande raison de se plaindre devant Dieu & les hommes, de ceux qui par finesse, & sous prétexte de paix, tâchent de plus en plus à répandre le sang des pauvres & innocens Chrétiens, & d'avancer la destruction desdits Pais-Bas; à quoi le Conseil Espagnol (comme se prétendant offensé) s'efforce plus que jamais, usant à ces fins des plus cruelles procédures qu'on sauroit penser, & que moins on devroit attenter à la ruine desdits Pais. Considéré qu'il est notoire à tout le monde, avec combien de difficulté & patience ils se sont remués, même par l'effusion du sang des innocens, livrés ès mains des Bourreaux à milliers, tant hommes que femmes de toutes qualités, entre lesquels ont été quelques-uns des princi-

1598.

RÉPONSE
DES ETATS
GÉNÉRAUX.

1598.

RÉPONSE
DES ETATS
GÉNÉRAUX.

paux Seigneurs de ce Pais , par l'infraction des principales libertés , privileges & droits desdits Pais , Membres & Villes , en général & particulier , avec infinité de meurtres , violences , exactions , concussions & autres énormes & détestables faits : & ce après plusieurs remontrances , supplications , même députations des premiers Seigneurs du Pais vers l'Espagne , nommément du Marquis de Bergues , & du Seigneur de Montigni , qui à cette occasion s'en sont mal trouvés , étant traités contre tous droits des gens ; après aussi l'intercession de plusieurs grands Potentats inutilement faite , à ce que lesdits Pais-Bas demeurassent en leurs anciennes franchises & privileges , & la tyrannie Espagnole , sur leurs consciences , corps & biens , fût abolie.

Par où il plaira à Son Altesse benignement entendre , que lesdits Etats , procedent en cette affaire tant importante , à l'état & conservation de ces Pais , par toutes bonnes considérations & jugemens , tant des affaires passées , que de ce qui se présente à cette heure , & partant ils ne peuvent facilement croire , & beaucoup moins s'assurer de ce qu'on dit du changement des humeurs du Conseil Espagnol : vu même que semblables changemens ont été par ci-devant bien plus apparens , & en partie crus avec grand intérêt de ce Pais. Car au commencement de cette guerre , la cruauté Espagnole fut si grande , que tout ce qui tomba entre leurs mains , fut mis à mort ; & même tous ceux qui avoient par conseil fait , ou attenté quelque chose pour la conservation de la Patrie contre la tyrannie étrangere. Outre ce , l'on détruisoit , non-seulement le plat pais , mais aussi plusieurs principales Villes , par meurtres , voleries , feu & flamme , & par autres exécrables , horribles , & non ouies façons , jusqu'à ce qu'on fut contraint de décréter de cette part , de faire mêmes violences contre les Espagnols & leurs adhérens , tombans entre les mains de ce parti ; afin de leur faire paroître par ce moïen , qu'il n'y avoit point moins de courage en ceux qui défendoient leur juste cause , qu'en ceux-là qui tâchoient à ruiner ces Pais : comme aussi ils se peuvent bien assurer , que rien ne fera entrepris par eux , dont ils n'emportent le pur marché.

Ceci donc commença à décourager le Conseil sanglant , & à changer leur humeur en apparence : car eux remarquans ne pouvoir facilement parvenir par force à leur but prétendu , firent semblant de vouloir entendre à raison , & furent sur cela

1598.

RÉPONSE
DES ÉTATS
GÉNÉRAUX.

projetés les premiers fondemens du Traité de paix l'an mil cinq cens soixante-quatorze , tellement que les Etats de Hollande & Zelande , usans de leur ancien & sincere naturel , se laisserent persuader à exhiber & remontrer , par lettres & supplications , leurs griefs & doléances , en requérant sur iceux adrefse. Mais les fruits de ce Traité de paix encommencé , furent du commencement du côté de Brabant ; premierement , le saccagement de la très renommée Ville d'Anvers par les Espagnols , que leur histoire même nomme *fuera veillacos*. Puis du côté de Hollande & Zelande , le cruel siège de la bonne Ville de Leyden ; laquelle néanmoins par la divine clémence a été préservée de la tyrannie de l'ennemi , voire avec tel extraordinaire épouvantement des Espagnols , qui la tenoient assiégée , qu'étant frappés par la forte main divine en leurs cœurs , ils quitterent en grande confusion toute la Hollande , pensant quelque peu de temps après surprendre & mettre à sac la bonne Ville d'Utrecht , tout ainsi qu'eux , & autres de leur nation Espagnole , avoient fait au même an en ladite Ville d'Anvers.

Ce premier frauduleux Traité , aiant ainsi coulé , un second fut préparé par l'intercession de très haute mémoire , l'Empereur Maximilien pere de Son Altesse , l'an mil cinq cens soixante-quinze , commencé en la Ville de Breda , aiant les effets d'icelui Traité assez rémoigné que les Espagnols n'ont aucune intention de bien faire audit Païs. Car les fruits n'ont été autres , que plus grands préparatifs à la guerre qu'onques auparavant , d'autant que de là procederent les ruines de Burem , Leerdam , Oudewater , Schoenhoven , Bomelen (1) , & Sierichzee (2) ; après lesquels efforts , les Espagnols & leurs adhérens , se comporterent si grossièrement par voleries , meurtres , & autres énormes délits , que par de-là ne pouvant plus être endurée leur violence , ils furent déclarés & proclamés Ennemis des Païs-Bas. Sur quoi étant ensuivi l'union & pacification de Gand , en nombre 1576 , entre toutes les Provinces du Païs-Bas , & ce à la conservation du bien , libertés & privileges d'icelles , il est assez notoire à un chacun avec quelle perfidie & déloiauté ladite union & confédération a été reçue pour bonne du côté des Espagnols , & quelle fraude & simulation étoit mêlée en ce fait. Les Lettres de Scovedo (3) , la violation commise par Dom Jean (4) , l'expresse Déclaration

(1) M. de Thou dit Bommené.

(3) Ou d'Escovedo.

(2) C'est Ziricée , Ville dans l'Isle de Schowen.

(4) Dom Jean d'Autriche.

1598.

R É P O N S E
D E S E T A T S
G É N É R A U X .

du Conseil d'Espagne, apporté par le Baron Selles & ouverte à Malines, aussi les négociations passées à Louvain en la présence des Ambassadeurs & Députés de plusieurs Potentats, ont de cela donné suffisant témoignage ès années 1577 & 1578.

Pareillement avec combien de fraudes & dommages a fini le Traité de Paix, solennellement commencé à Cologne, il est assez notoire à un chacun ; car durant icelui, non-seulement les Provinces d'Artois & Hainault, avec aucunes autres Provinces & principales Villes, ont été séduites à faire traités particuliers, mais aussi a-t-on usé de toute outrance & force contre la bonne Ville de Mastricht & pratiqué plusieurs sinistres négociations, ès autres Provinces, entre les Membres & Villes, afin de les mener à altercation, & faire hâter leur propre ruine. Par lesquelles pratiques puis après, les Villes en Flandre ont été tirées en communication. Quelles belles promesses leur ont été faites, & à quelle misérable fin tout cela est devenu, les exemples le montrent assez.

A quelle intention ès années 1587 & 88 la communication & pourparler de Paix a été demandée ; quelle fraude & violence y étoit couverte ? l'Armée navale d'Espagne survenue durant icelui Traité, & icelle ruinée par la main Divine, l'a assez montrée ; les Armées envoiées de temps à autre de ce Pais, contre le Roi de France, ont aussi témoigné avec quelle intention l'Impériale Majesté demandoit en l'an 1591 d'entamer derechef les affaires de la Paix : par ou de plus apparoît que l'Espagnol & ses Adhérens veulent toujours demeurer en guerre, & avoir les armes en la main, se servant du prétexte de la Religion, mais voulans en vérité étendre & établir leur générale domination & tyrannie par toute la Chrétienté ; & tendans à priver tous Rois, Princes, Pais & Républiques de leur légitime droit, comme de ce est assez apparu, en ce qu'ils ont entrepris contre la Reine d'Angleterre, par l'envoi de la superbe Armée navale en l'an 1588, & par les triomphes chantés par eux & imprimés avant la victoire. En après, aiant égard à la guerre & aux négociations entrevenues en France depuis ledit an, & par espécial, à ce qu'aux années prochaines à été traité afin d'en priver, non-seulement le présent Roi légitime & tous les Princes de son Sang, mais aussi tous autres François en général, & de transférer ladite Couronne aux Espagnols, sous le nom de l'Infante, on trouvera que tout cela est procuré par charge du Conseil d'Espagne. La négociation du Duc Feria & autres
Ministres

Ministres Espagnols , font de cela suffisante preuve ; l'Arrêt & vérification publié par le Parlement de Paris & par autres aussi retirés du Parti de la Ligue , le font aussi assez notoire. Et si on veut bien juger du complot fait en Ecoſſe en l'an 1592 avec plusieurs des Principaux dudit Roïaume , afin d'y recevoir dix mille Espagnols , assez miraculeusement découvert (& dont aucuns ont été exécutés par mort) on trouvera que cela n'a été fondé sur autre but que celui de la France.

1598.
REPONSE
DES ETATS
GENERAUX.

De quelle façon , aux mêmes fins , on a traité & pratiqué avec l'Evêché de Cologne , Ville & Pais de Strasbourg , Duchés de Juliers , Cleves & Berg , ensemble avec la bonne Ville Impériale d'Aix , plusieurs Lettres interceptées ne le donnent pas seulement assez à connoître , mais aussi les effets le montrent. Finalement , les menées & pratiques qui se font contre les principaux Princes d'Italie , déclarent combien grand on estime l'accablement de ceux de Hollande & Zélande , comprenant sous leurs noms les dix-sept Provinces des Pais-Bas , afin d'établir & assurer en icelles le siege de la guerre , contre toute la Chrétienté ; voire qu'on permettroit plutôt au Turc d'en envahir une grande partie , que de quitter la guerre contre ces Provinces ou diminuer aucunement le nombre des gens de guerre destinés contre iceux.

In summa (1) , comme l'on traite avec l'Impériale Majesté , les Electeurs & les Princes d'Allemagne , voire avec l'Etat de toute la Chrétienté , seulement pour avancer la générale Domination Espagnole , il en appert par Lettres signées du Roi d'Espagne , lesquelles portent quant & quant le point par son Altesse ici proposé , à savoir , que l'Espagnol n'a aucune envie d'y traiter par son Altesse sincerement les affaires de la Chrétienté , & beaucoup moins pour mettre en un bon repos les Pais-Bas. Le Comte de Fuentes , Dom Guillaume de Saint Clément , & Stephano Divara (2) , tous trois Espagnols , aiant iceux trois Etrangers expresse charge & instruction pour faire connoître à son Altesse (lesquels Seigneurs du Pais sont de leur humeur) sur quelle partie il conviendra gouverner les Pais-Bas , & comment on pourra accabler les autres Provinces Unies. Les Etats donc ne doutent point que son Altesse n'ait bien entendu que par la menée du Comte de Fuentes & Stephano Divara , puis n'agueres ont été promis cinquante mille écus au Docteur Lopes , Medecin de la Roïale Majesté de la Reine

(1) C'est-à-dire , en bref.

(2) Etienne d'Ibarra.

1598.

REPONSE
DES ETATS
GENERAUX.

d'Angleterre, pour la faire empoisonner, & qu'à cette cause ledit Lopes, Emmanuel Louis (1), & Etienne Ferrera (2) de Savia, coupables de même meurtre, ont été condamnés à la mort (3), & qu'aussi par la menée dudit Fuentes & Divara, Emmanuel Dandrada (4) avoit été entrepris de faire mourir la Roïale Majesté de France, par la senteur d'un bouquet de fleurs ou roses, tellement saupoudrées de venin, qu'au seul flairer, la mort devoit ensuivre. En passant ici sous silence tout ce qui se pourra encore découvrir par la termination de la cause de Michel Reinichon (5), autrement du Tremera, Prêtre Navarrois, & depuis deux mois envoyé par de-çà en guise de Soldat, lequel a ja confessé, que lui & divers autres meurtriers ont été achetés par diverses promesses & grande somme d'argent, & envoyés par deçà pour meurtrir l'illustre & généreux Prince Maurice, né Prince d'Orange, Comte de Nassau. D'avantage, qu'on n'avoit point intention seulement d'enlever hors de l'Université de Leyden, le puîné de son Excellence, de haute mémoire, seulement âgé de dix ans, comme auparavant l'on avoit par force enlevé le Prince d'Orange, Comte de Buren, son frere aîné, contre les droits & privileges des Pais-Bas, & même contre tout droit des gens, mais qu'on le vouloit aussi faire mourir de même façon que ledit Conseil d'Espagne a fait inhumainement meurtrir leurdit Seigneur & Pere. Par-là son Altesse & un chacun peut entendre par quelles fortes de gens & par quels moïens les bons Habitans des Pais-Bas sont séduits, & que les Etats ne faillent nullement en jugeant cette proposition de Paix, procéder comme les autres précédentes ci-dessus récitées, de la boutique du Conseil d'Espagne, voire qu'à présent se découvrent encore des choses plus cruel-

(1) Emmanuel Louis de Tinoca. A l'égard du Médecin Lopès, on en a déjà parlé de même que de la conspiration dont il est ici question.

(2) Ou d'Errera.

(3) A Londres.

(4) D'Andrada.

(5) Remichon : il étoit né dans un Village près de Namur, & avoit été Curé à la Campagne. Ennuïé de son Etat, il prit des Lettres du Comte Floris de Barlaimont, parut de Bruxelles, & après avoir passé par d'autres Villes, fut conduit par un Soldat jusqu'à Breda, sous prétexte qu'il venoit pour informer les Etats Généraux d'un projet que les Ennemis avoient, dit-il, formé pour sur-

prendre cette Ville. Interrogé sur cela par le Commandant, & ayant varié dans ses réponses, on l'envoia prisonnier à la Haye. On le surprit dans la prison voulant s'étrangler. Il fut mis à la question, & déclara dans les tourmens, & après la question, que le Comte de Barlaimont lui avoit donné de l'argent pour assassiner le Comte Maurice de Nassau, avec son frere qui étoit Etudiant à Leyde, & les Conseillers d'Etat Sainte Aldegonde, Leonin & Barneveldt, par le moïen de quelques Assassins qu'on devoit envoyer pour se joindre à lui. Remichon fut condamné à mort & exécuté le 30 de Juin. Ces faits sont plus détaillés dans l'Histoire de M. de Thou, Livre CIX année 1594.

1598.

REPONSE
DES ETATS
GENERAUX.

les & horribles contre les Majestés de France & d'Angleterre, & contre ces Pais-Bas, qu'onques auparavant; de sorte que les humeurs du Conseil Espagnol ne sont aucunement changées pour le bien de ce Pais, comme il n'y a apparence qu'étant maintenant offensés en plus haut degré, ils soient plus favorables auxdits Pais qu'ils n'étoient auparavant ladite offense, & que leur intention soit de vouloir mieux traiter lesdits Pais (sur lesquels ils veulent prétendre droit) que les Rois des Roïaumes de France, d'Angleterre & d'Ecosse qui leur sont en droit, autorité & dignité égaux. A raison de quoi lesdits Etats sont obligés, à cause de leurs offices & sermens, de tant plus se garder des subtiles inventions & pratiques dudit Conseil d'Espagne, comme singulierement ils prennent à cœur tous ces meurtres exécrables prétendus, tant contre la personne du Roi de France & de la Reine d'Angleterre, qu'aussi à cause de guerre ouverte, qui depuis l'arrivée de son Altesse est continuée contre la Couronne & Etat de France, à quoi ils sont incités, par la bonne alliance, amitié & communion des affaires qu'il y a reciproquement entre les autres. Et quand ainsi seroit qu'on pourroit croire que son Altesse auroit déplaisir de telles sanglantes & meurtrieres actions; toutesfois sur cela ne peut être pris si grand égard, comme sur les concepts de la mauvaise volonté, intention & sanglante opinion du Roi d'Espagne & de son Conseil, duquel son Altesse a reçu sa commission & autorité, étant en la puissance de l'Espagnol en tout temps de révoquer son Altesse, & en sa place remettre un autre, contre lesquels accidens & evenemens on ne se peut assurer en sorte que ce soit.

Parquoi lesdits sieurs Etats ne pouvant remarquer, ni aucunement comprendre aucuns moïens pour donner ouverture à cette proposition de Paix avec fruit, ni pour le dedans de ces Provinces, ni pour le dehors, avec celles avec lesquelles ils sont obligés, comme est le Roïaume d'Angleterre avec la Majesté Roïale, duquel ils sont, touchant ce point, en étroite alliance & confédération, & aussi avec la Roïale Majesté de France & autres; lesdits Etats sont du tout délibérés d'avoir leur recours à Dieu tout-Puissant, & d'attendre de sa faveur une heureuse issue de leur juste cause, non seulement pour le bien des Provinces Unies, mais aussi de toutes autres, à l'avancement de sa gloire & de sa sainte parole.

Ainsi fait & résolu en l'Assemblée des Etats Généraux, à

N n n n ij

1598.

RÉPONSE
DES ÉTATS
GÉNÉRAUX.

la Haye-du-Comte le 27 Mai 1594, Parafé I. VANDER
WERKE. *Et plus bas écrit*, A l'Ordonnance desdits Sieurs Etats.
Et soussigné, AERSENS.

REVENONS à l'Archiduc Ernest. Icelui voïant la plume & l'épée des Etats, conçut bien qu'il falloit suivre des expédiens autres que son Conseil n'avoit imaginés. L'Histoire des Pais-Bas en propose un fort indigne de l'Excellence des Princes. Je le proposerai comme il a été publié. Michel Reinichon (1), Prêtre déguisé en Soldat, aiant promis de tuer le Comte Maurice, & quelques-autres, fut appréhendé & exécuté à mort à la Haye en Hollande. L'Archiduc, non content, accepta qu'un autre renouât l'entreprise. Car Pierre Dufour, de Nivelles en Brabant, Soldat des Etats (2), sollicité par le Sieur de la Motte, de lui aider à surprendre Berg-op-zoom, & pour cet effet conduit en la Chambre de l'Archiduc, fut sollicité par le Secrétaire & autres Conseillers d'icelui, de tuer le Comte Maurice quand il iroit au Temple. Sur ce on le fit jurer & signer sa promesse, puis on le mena vers le lit de l'Archiduc lors mal disposé, lequel lui dit en Italien : *facete quel che me havete promesso ; amassate quel tyranno*. Dufour répondit, *lo faro*. Puis le Secrétaire & le Conseiller d'Assouville (3) firent accroire à cet Assassin, qu'en vertu de la Messe qu'il avoit ouïe ce jour en la Chapelle de la Cour à Bruxelles, il seroit invisible en l'exécution de son assassinat. Dufour venu à Berg, y fut découvert & pris, confessa ce que dessus & d'avoir reçu argent pour faire le coup ; persévérant en sa confession jusqu'au dernier soupir, aiant été souvent exhorté par ses Juges de ne charger à tort l'Archiduc ni ses Conseillers, s'ils étoient innocens. Il fut exécuté à mort dedans Berg, le 17 Novembre 1594.

Le Roi de France aiant déclaré guerre ouverte à celui d'Espagne, les Etats firent quelque effort pour jeter la guerre en la Duché de Luxembourg. Mais le Comte Charles de Mansfeld pourvut à tout de si bonne heure, que force fut à leurs troupes de se retirer sans avoir rien exploité. Cependant les Compagnies Italiennes, mêlées avec les Espagnols es Pais-Bas & mal reconnues, se mutinerent & mirent à part, dont s'ensuivirent de grandes querelles que l'Archiduc Ernest appaisa par

(1) Remichon.

(2) Il avoit été fait prisonnier près de

Lillo, & conduit à Berg-op-zoom.

(3) Cristophe d'Assouville.

argent. Cette division soulagea les Etats, & fut cause que leurs affaires s'assurèrent en Frise, où Verdugo continuoit la guerre, mais désavantageusement. D'autre côté, les Garnisons de Cambrai faisoient des courses en Artois & Hainault; les Espagnols fourrageoient aussi de leur part, tellement que tout le plat Pais étoit désolé. Les Villes de Hainault & Artois envoïerent leurs Députés vers l'Archiduc, pour le supplier d'aviser à la conservation des Provinces, lesquelles demandoient la Paix. Ce Prince, de doux naturel, y inclinoit aussi; mais tout cela s'évanouit, car tôt après, au commencement de l'an 1595, les deux Rois s'entredéfièrent; & l'Archiduc, suivant la volonté de l'Espagnol, son Supérieur, publia aussi guerre ouverte contre les François, se préparant à leur courir sus, dont s'ensuivirent maints efforts des François sur la Franche-Comté & sur la Duché de Luxembourg.

Le Gouverneur de Breda ne dormant pas, surprit une Villette, nommée Huz, du Diocèse de Liege, & la garda quelque temps. Mais le Comte de Fuentes, la Mothe, Barlaïmont & autres serviteurs du Roi d'Espagne, prévoïant que cette Place les incommoderoit grandement, emploïerent tous moïens pour la ravoïr. Elle leur fut rendue par composition le vingt-deuxieme jour de Mars au même an. Environ un mois auparavant, à savoir la nuit d'entre le 20 & 21 de Février, l'Archiduc Ernest mourut à Bruxelles, âgé de quarante-deux ans (1). On l'estimoit Prince paisible, débonnaire, qui ne rioit presque jamais, de naturel aisé à manier, & qui se laissoit du tout gouverner par les Jésuites, fort affectionné au Roi d'Espagne, & peu sujet à son profit. Attendant la venue de son frere Albert, Cardinal d'Autriche, désigné pour Gouverneur des Pais-Bas, le Comte de Fuentes eut la charge des affaires. Peu de jours avant ce trépas, Philippe, Comte de Hohenlo épousa Marie, fille du feu Prince d'Orange (2) & de la Comtesse de Bure. Les noces furent célébrées le sept de Février (3). Et en Mars suivant, George Eberard, Comte de Solm (4), épousa à

1598.

RÉPONSE
DES ETATS
GÉNÉRAUX.

(1) Agé de 41 ans, quelques mois & quelques jours. Voiez son éloge dans l'Histoire de M. de Thou, Livre CXII, année 1595. Ses funérailles se firent à Bruxelles avec beaucoup de pompe. Sa mort inopinée fit évanouir, dit M. de Thou, les espérances de la Maison d'Autriche.

(2) Fille de Guillaume, Prince d'Orange,

& d'Anne d'Egmont de Buren. Philippe de Hohenlo étoit parent de Guillaume.

(3) Dans le Château de Buren, au Pais de Gueldre, sur le Fleuve Linghe.

(4) Georges Everard, Comte de Solms, Gouverneur de Hulst en Flandres. & Lieutenant Général du Comte Maurice de Nassau dans la Zélande.

1598.
REPOSE
DES ETATS
GÉNÉRAUX.

Delft en Hollande, Sabine, fille du Comte d'Egmont (1), décapité à Bruxelles sous le regne du Duc d'Alve. Charles, Comte de Mansfeld, vieux Serviteur du Roi d'Espagne, partit de Bruxelles le dix-septieme jour de Mars, pour aller en Hongrie commander en l'Armée Impériale, comme Lieutenant de l'Archiduc Matthias. Il emmena quant & foi force troupes à la décharge des Païs de Cleves & de Juilliers (2) & des environs. En même temps ces Païs-là furent troublés à raison du Gouvernement, par l'indisposition du Prince. Il y eut querelle beaucoup plus fâcheuse entre le Comte d'Embde & ceux de la Ville, & en vint-on jusqu'à prendre les armes ; mais le cours de quelques mois appaisa tout.

On ne parloit alors en Hollande & Provinces voisines que des voïages des Hollandois sur l'Océan vers les deux Indes ; comme aussi des entreprises de Drac (3) & autres Capitaines Anglois sur la Flotte d'Espagne, qu'ils allerent chercher bien loin, & après avoir fait quelque butin ailleurs regagnerent l'Angleterre. On faisoit la guerre sur Mer avec divers succès. Par Terre, Verdugo vint en la Duché de Luxembourg pour regagner quelques Places. Sur la fin de Mai, il fut chassé de devant la Ferté par le Maréchal de Bouillon, lequel lui tua quatre ou cinq cens hommes. Cependant le Comte de Fuentes s'appretoit pour assaillir Cambrai. Pour quoi effectuer, il renforça les Garnisons de la Fere & de Han. On avoit promis de lui livrer le Château, dont le Comte de Saint Paul & le sieur de Humieres (4) avertis, résolurent de se jeter dedans le Château, pour regagner la Ville de Han au Roi. Ils appellerent à leur aide le Maréchal de Bouillon. L'Armée du Comte de Fuentes étoit composée de plusieurs Régimens d'Infanterie, de huit cens chevaux & de quatre doubles canons, auprès du Castelet. Les François délibérerent d'exécuter soudainement leur entreprise avant que le Comte de Fuentes fût plus près. Ils y procédèrent courageusement, & après un combat de douze heures, où Humieres fut abattu d'une mousquetade (5), firent passer au fil de l'épée les Espagnols & autres de la Garnison, au nombre de six à sept cens, perdant de leur côté environ vingt Gentilshommes & cent Soldats. Le secours du Comte de Fuentes

(1) Du Comte Lamoral d'Egmond, que les Espagnols avoient fait mourir vingt huit ans auparavant à Bruxelles, & de Sabine de Baviere, sœur de l'Electeur Frédéric.

(2) Juilliers.

(3) On a parlé ailleurs de Drac & de ses

Voïages.

(4) Charles d'Humieres.

(5) Le Roi le pleura. Voyez son éloge dans l'Histoire de M. de Thou, Livre CXII année 1595.

y arriva trop tard. La vaillance du Maréchal de Bouillon servit grandement ce jour-là, qui fut le 20 de Juin. La Ville fut fort endommagée du feu.

1598.

REPONSE
DES ETATS
GENERAUX.

Le Comte de Fuentes, pour revanche, commence à battre furieusement le Castelet (1) en Cambresis, & l'emporte par composition, les Assiégés aiant soutenu & repoussé plusieurs assauts, mais ne pouvant plus subsister en une Place si étroite que celle-là, à cause du dommage que leur faisoit le canon. Tôt après le Comte avituailla la Fere, & voulant faire glisser deux mille Espagnols dedans Bruxelles, pour y commander absolument, puis après iceux aiant été forclos, pillierent quelques Villages, & mirent tout le Brabant en effroi. Dont s'ensuivit une nouvelle recherche de Paix entre les Provinces sujettes du Roi d'Espagne avec les Unies, ce qui n'eut point d'effet. En ces entrefaites le Roi d'Espagne qui avoit fait arrêter plusieurs Navires de Hollande & Zélande, prétendant les charger de gens de guerre, les fit relâcher par le Duc Medine Sidoine (2), & dire qu'on leur donnoit liberté de s'en retourner, par l'intercession favorable du Cardinal d'Autriche, désigné Gouverneur des Pais-Bas. On offrit Sauvegarde & Lettres de sauf-conduit à ceux qui en voudroient, & furent paisiblement renvoyés.

Au commencement de Juillet, les Etats se saisirent de Hulst en Flandre, puis leur Armée navale assiégea Grolle, Villette en Gueldres, laquelle fut secourue des Espagnols. Le 14 du même mois le Comte de Fuentes résolut d'attaquer Dourlans. A l'approche, ceux de la Ville attaquèrent une rude escarmouche. Le lendemain fut tué d'une mousquetade la Mothe (3), Gouverneur de Gravelines. Ce qui incommoda fort les Assiégés dès le commencement, fut la perte d'un Fort, qu'ils avoient bâti hors de la Ville. Le Roi, fort éloigné lors de Picardie, commandoit au Maréchal de Bouillon de secourir les Assiégés: dont le Comte de Fuentes averti, s'apprêta pour faire tête. Le Maréchal s'avancant avec l'avant-garde, fit une belle charge; mais n'étant secondé, ains chargé de toutes parts, une partie de ses troupes fut renversée sur la place, le reste mis en déroute. Là fut pris prisonnier l'Amiral de Villars qui avoit été grand Li-

(1) Fort bâti par Henri II, vis-à-vis le Château Cambresis, construit par l'Empereur Charles V.

(2) Louis de Guzman, Duc de Medina-Sidonia.

(3) Valentin de Pardieu de la Motte, grand

Maître de l'Artillerie. Le Roi d'Espagne lui avoit donné depuis peu le Comté d'Eckelbeke, Terre en Flandre. Voyez l'abrégé de sa vie & son éloge dans l'Histoire de M. de Thou, Livre CXII.

1598.

REPONSE
DES ETATS
GÉNÉRAUX.

gueur autrefois, & fût tué de sang froid par les Espagnols ; indignés de ce qu'il avoit quitté leur Parti , pour rendre obéissance à son Prince naturel & légitime. Quelques piétons François furent tués aussi. On estime que cent Gentilshommes & quelques Capitaines furent laissés morts en cette charge. Le dernier jour de Juillet , breche aiant été faite au Château , la Place fut forcée , dont s'ensuivit la perte de la Ville & la mort de plusieurs Gentilshommes & Soldats au nombre de mille ou environ.

Tôt après, le Comte de Fuentes, poursuivant sa victoire, assiégea Cambray, gardé par Balagni, jadis entre les Chefs de la Ligue. Aiant essayé l'espace de six semaines d'avoir la Place par composition, sur la fin de Septembre, comme il s'appretoit à dresser quelques batteries, trois Compagnies de Suisses mal païés par Balagni s'accorderent avec les Habitans, ennuiés de beaucoup de difficultés passées & donnerent tel signal, que les Assiégeans se rendirent comme en un instant maîtres de la Ville. Balagni enclos dedans le Château avec quelques Chefs, quarante Gensdarmes & neuf cens piétons, demanda bientôt à parlementer, tellement que le neuvieme jour d'Octobre il quitta la Place aux Espagnols & Wallons, qui se mocquerent du peu de résistance de celui qu'ils appelloient Prince de Cambray, & le firent ignominieusement traverser par toute la Ville, puis l'envoierent avec son bagage. Sa femme mourut de regret, à cause de tel accident. Quelques semaines paravant, les Etats perdirent en une charge le Comte Philippe de Nassau (1), le jeune Comte de Solm, & quelques gens de cheval, pour n'avoir fait retraite à temps après une belle charge sur les Espagnols, qui perdirent aussi plusieurs des plus assurés de leurs troupes. Le quatorzieme jour d'Octobre, ils firent une autre perte à Lire, Ville proche d'Anvers, surprise par le Gouverneur de Breda, & recouffé en diligence par les Garnisons voisines ; tellement que les surpriseurs s'étant amusés au butin, devant que se bien assurer de la conquête, furent contraints de tout quitter, & quelques-uns mêmes y laisserent la vie.

En ces mêmes temps, Albert, Cardinal d'Autriche, envoyé pour commander es Pais-Bas, arriva à Gènes, suivi de Philippe de Nassau Prince d'Orange, enlevé de Louvain jeune enfant, plus de trente ans auparavant, & envoyé par le Duc d'Alve en Espagne. Le Cardinal reçu en grande magnificence,

(1) Il étoit Gouverneur de Nimegue.

environ le vingtieme jour d'Octobre, le Prince fut à Rome baiser la pantoufle du Pape. Cependant le Roi de France, la Reine d'Angleterre & les Etats des Provinces-Unies s'allierent ensemble contre le Roi d'Espagne, & les Etats envoierent tôt après secours au Roi qui assiégeoit la Fere; d'autre part, molesterent grandement les Espagnols, sur-tout du côté de la Duché de Cleves, dont ils furent déchassés. La Reine d'Angleterre avoit envoié le Drac en l'Amerique, où aiant guerroyé les Espagnols, il mourut de maladie sur la fin de l'année.

Au mois de Janvier de l'an 1596, le Cardinal d'Autriche se rendit en la Duché de Luxembourg, où les Etats envoierent Lettres honorables au Prince d'Orange, pour le gratifier de son retour. Il leur fit réponse de même. L'onzieme jour de Février, le Cardinal bien accompagné se rendit dedans Bruxelles, où il fut magnifiquement reçu; puis aiant sommé les Etats de retourner sous la Domination Espagnole, & voiant qu'ils s'étonnoient peu de paroles & se fioient encore moins en promesses Castillannes, se résolut à la guerre; & pour le commencement fit dextrement avictuallier la Fere assiégée par les François. Cela fait, il approcha de Valenciennes, sous un bruit qu'il vouloit dégager les Assiégés. Les Etats qui avoient l'œil à leur conservation pensoient qu'il dût attaquer Breda, & y pourvurent. Mais en peu de jours l'entreprise se découvrit être sur Calais, qui fut promptement investi, assiégé & tellement battu, qu'en dedans le vingt-cinquieme jour d'Avril, le Cardinal se vit maître d'une place d'importance, aiant emporté de vive force le Château, où la plupart des Assiégés moururent les armes au poing. Le treizieme jour de Mai ensuivant il eut Ardres par composition. Le Roi de France trop foible lors pour combattre l'Armée Espagnole, puissante, bien conduite, & enflée de tant de victoires, fut contraint se contenter de chasser les Espagnols & Ligueurs hors de la Fere, qui lui fut rendue par composition au bout d'un siege de sept mois. La Reine d'Angleterre dressa une puissante Armée navale, voiant les Espagnols à sa porte. Quant au Cardinal, on pensoit qu'il attaqueroit ou Geertrudenberg, ou Breda, mais il pensoit à Hulst, petite Place, qui fut ceinte de son Armée environ le douzieme de Juillet. Là fut arrêté le cours de ses prospérités précédentes; car il y perdit la plupart de ses Capitaines & plusieurs milliers de ses Soldats les plus assurés, par les furieuses sorties & canonades des Assiégés, qui firent merveil-

1598.

RÉPONSE
DES ETATS
GÉNÉRAUX.

1598.

RÉPONSE
DES ÉTATS
GÉNÉRAUX.

les. Enfin toutesfois, par quelque mésintelligence, ils se rendirent à composition le dix-huitieme jour d'Août, tandis que l'Espagne étoit en effroi, à cause des exploits de la Flotte d'Angleterre, qui avoit forcé, saccagé & pillé Calix, Saint Lucar & quelques-autres Ports, dont fut emmené un très riche butin de plusieurs millions d'or en monnoie & marchandises de prix. Le 23 d'Août fut assigné pour l'entrée triomphante du Cardinal dedans Anvers, où il passa une partie de l'hiver, sans faire bruit, faisant sous main apprêter quelques forces pour attaquer de près les Etats sur le commencement de l'année suivante. Ce qui en advint est représenté au Discours suivant.

DISCOURS VÉRITABLE

De la défaite de l'Armée du Roi d'Espagne, tenant la campagne en Brabant, & de la victoire obtenue par Monseigneur le Prince Maurice de Nassau, Capitaine général de l'Armée de Messieurs les Etats généraux des Provinces-Unies, le 24 Janvier 1597.

MONSEIGNEUR le Prince Maurice de Nassau, averti par divers endroits que le très illustre Cardinal Albert, Archiduc d'Autriche étoit délibéré, soit par secrettes entreprises, soit par force, d'attenter en cette saison d'hiver quelque grand exploit au désavantage des Provinces-Unies; aiant son Altesse à cette fin, au mois de Décembre 1596, logé son Armée au Bourg de Tournhout, Pais de Brabant, composée de quatre Régimens de gens de pied; à savoir, le Régiment du Marquis de Trevic, Néapolitain, où il y avoit plus de cinq cens appointés, Officiers de plusieurs Compagnies cassées, du Comte de Sults, renforcé d'un autre Régiment d'Allemands, du Colonel la Barlotte (1), & du Colonel Coquel (2), ou du Seigneur de Hachicourt, substitué au lieu de Coquel; étant ces deux derniers Régimens de Wallons bien remplis & renforcés d'autres gens en la place des tués & morts au siege de Hulst, & de cinq Compagnies des gens de cheval de Nicolas Baste, Dom Juan de Cordua (3), Alonso, Dragon, Grobbendonc (4), aiant pour

(1) La Bourlotte.
(2) Ou Coquille.

(3) Dom Jean de Cordoie.
(4) Dom Jean de Guimand de Grobbendonck.

Commandeur en chef sur toute l'Armée, le Comte de Varax (1), Seigneur de Balançon. Ayant son Altesse destiné vers ledit Camp & commandé de marcher plusieurs Compagnies d'Infanterie & Cavalerie, tant Espagnoles, que d'autres Nations, avec les munitions nécessaires pour un grand fait de guerre; mondit Seigneur le Prince Maurice de Nassau ne cessoit de penser & délibérer à part soi comment il pourroit prévenir & rompre les desseins de l'Ennemi à la plus grande sûreté, service & tuition des Païs, Villes, Bourgeois & inhabitans de ses Gouvernemens: ému à cela, outre la considération du bien public & de l'intérêt de l'Ennemi, d'un extrême desir de donner le premier par une preuve signalée & extraordinaire de son côté, un bon commencement à l'alliance faite au mois de Novembre dernier, entre le Roi de France, la Reine d'Angleterre & lesdits Etats des Provinces-Unies. Sur cette délibération, de si grande importance & conséquence, se représentoient plusieurs difficultés, non-seulement pour le regard de l'incommodité de la saison, étant au fin cœur d'hiver & le temps fort variable, ores disposé à gelée, ores à dégelée, mais aussi pour la grande distance des Garnisons, de plus de trente lieues les unes des autres, dont il falloit lever & amasser les gens de guerre, avec ce qui étoit nécessaire pour l'exécution de son entreprise. Chose fort difficile à conduire secrètement en lieu propre & commode, sans que l'Ennemi s'en apperçût. Toutesfois son Excellence se résolut finalement de faire venir & assembler dans huit jours, en la Ville de-Geertrudenberg, le plus secrètement que faire se pourroit, environ six mille soldats de pied & de cheval, avec ce qui étoit de besoin pour son entreprise, que l'on devoit tirer hors des Garnisons des Villes & Forteresses, distantes de quinze lieues dessus & dessous de ladite Ville de Geertrudenberg & d'autres Places voisines. Au même temps fut ordonné, de par Messieurs les Etats Généraux, par toutes les Provinces, un jour de prêche & de prières publiques, afin qu'un chacun priât le Dieu tout-Puissant d'impartir la clémence & faveur à tout ce qui concerne le bien & salut des Provinces-Unies & Habitans d'icelles, & spécialement de vouloir confondre les desseins de l'Ennemi & favoriser l'entreprise de son Excellence, laquelle connoissant quelle différence il y a de conduire & exécuter tels exploits de guerre, & de si grands poids, en personne, ou d'en bailler la charge à autrui, étoit

1598.

DÉFAITE DE
L'ARMÉE ES-
PAGNOLE.

(1) Marc de Rie, Comte de Varax, frere du Comte de Varambon.

1598.

DEFAITE DE
L'ARME'E ES-
PAGNOLE.

déterminée de se trouver en personne à Geertrudenberg précisément le vingt-deuxieme de Janvier 1597, pour partir de là le lendemain avec la Cavalerie & Infanterie, deux canons & quelques pieces de campagne, & marcher en toute diligence de jour & de nuit vers l'Ennemi, pour le forcer en son logis, à Tournhout, à la Diane le 24 dudit mois, & par la faveur divine avec le bon devoir des gens de guerre, le contraindre à quitter la Place, & le combattre & défaire. Avec cette résolution se partit son Excellence de la Haye, le vingt-unie-me Janvier, accompagnée, outre sa suite ordinaire, du Comte de Solms, & du Seigneur François Vere (1), & arriva à Geertrudenberg le lendemain 22 dudit, où aborderent au même jour & quasi en l'espace de deux heures, tant contre mont que bas de la Riviere (chose indubitablement advenue par la favorable direction de Dieu) plus de cent cinquante bateaux chargés de gens & de munitions de guerre. Au jour & lieu nommé s'y trouva aussi promptement en personne, à la requisition de son Excellence, le sieur Robert Sidnei, Gouverneur de la Ville de Flessingue, amenant avec lui bien trois-cens Soldats d'élite de son Gouvernement, démontrant en ceci, comme il fait constamment en toutes autres choses, sa bonne affection au bien & service de la cause & de son Excellence, comme a fait pareillement le Lieutenant-Gouverneur de la Brielle, y ayant envoyé deux-cens bons Soldats Anglois. Monsieur le Comte de Hohenlo (2), Lieutenant Général, s'étant un peu auparavant, par consentement de Messieurs les Etats Généraux, & de son Excellence, préparé à certain voiage en Allemagne pour ses affaires particulieres, & étant retardé quelques jours par l'inconstance du temps & autrement, venu presque aux dernieres frontieres des Provinces-Unies, y eut nouvelles que son Excellence avoit fait venir en toute diligence vers la Ville de Gorinchem nombre de gens de pied & de cheval, environ le 21 Janvier, dont ledit Seigneur Comte, selon sa grande prudence & expérience, au fait de la guerre, & des situations & commodités desdits Pais, pouvoit facilement juger que cet amas de gens au milieu de l'hiver ne se faisoit que pour chose nécessaire & de grande importance. Parquoi, suivant son affection, loiauté & magnanimité accoutumée, se délibéra de postposer son voiage & affaires privées, & de se

(1) Il se nommoit François Veer

(2) Philippe, Comte de Hohenlo, ou Holach.

trouver en personne à l'exécution de l'entreprise. Or quand tout fut arrivé à Geertrudenberg & que son Excellence eut donné ordre pour marcher le lendemain vers l'Ennemi ; Lettres lui vinrent de la part des Seigneurs du Conseil d'Etat , le requérant de ne vouloir hasarder sa personne ; à quoi il répondit , qu'il alloit tout droit vers Tournhout , pour , avec la grace de Dieu , y trouver l'Ennemi, marchant tout au long du jour & aussi de nuit ; si que sur la minuit il arriva à Ravels , petit Village à une lieue de Tournhout , où il fit reposer ses gens , en attendant les derniers qui y furent tous avant jour. Le Comte de Varax averti de l'aproche de son Excellence avec ses forces & artillerie , en lieu qu'il devoit se fortifier en son logis , ou aller au-devant de son Excellence en bon ordre , & choisir un lieu avantageux , pour , avec ses gens frais & gaillards , combattre ceux qui étoient mouillés , las & travaillés par la longueur & incommodité des chemins , ce qui sembloit le plus sûr & le plus honorable pour lui , qui avoit réputation entre les premiers Chefs ou Commandeurs , étant à peu près aussi fort de gens que son Excellence , & sa Cavalerie & Infanterie estimées des meilleures qu'eût le Roi d'Espagne en son service ; si est-ce que par crainte de la présence de son Excellence , il quitta de nuit son logis , sans sonner tambour ou faire autre bruit , se retirant vers Herentals , à quatre lieues de Tournhout , Ville tenant le parti du Roi d'Espagne , où il cuidoit se sauver avec ses gens. Son Excellence arrivant à Tournhout au point du jour , & trouvant que l'Ennemi en étoit déjà parti , se met en devoir avec la Cavalerie pour l'atteindre , commandant aux gens de pied de le suivre en toute diligence. A un quart de lieue de Tournhout , vers Herentals , certain nombre d'Infanterie de l'Ennemi , à la faveur de certain bois , gardoient le passage d'une petite riviere , dont le gué est fort long & difficile pour la Cavalerie , qui n'y peut passer qu'à la file , & pour les gens de pied non moins fâcheux , qui n'y pouvoient passer que sur une planche assez étroite. Parquoi son Excellence se résolut aussi-tôt de leur faire quitter ce passage. Et pour cet effet commanda au Seigneur Vere & au Lieutenant de ses Gardes , Nicolas Vander Aa , d'y donner avec deux cens Mousquetaires ; ce qu'ils firent , & les en chasserent. Ce passage gagné , son Excellence poursuivit & atteignit l'Ennemi à une lieue de Tournhout en une Plaine , marchant Régiment pour Régiment , & à cent pas l'un de l'autre ; celui des Allemands le premier , celui de Hachicourt après ; celui de

1598.

DEFAITE DE
L'ARMÉE ES-
PAGNOLE.

1598.

DEFAITS DE
L'ARMÉE ES-
PAGNOLE.

la Barlotte, le troisième, & celui des Napolitains le dernier, qui faisoit la retraite; à leur main droite marchoit leur Cavalerie en trois troupes, étant couverts à la main gauche dudit bois, leur bagage avoient-ils envoyés devant. Or, quand son Excellence qui, avec la moitié de la Cavalerie, divisée en six gros, étoit demeurée à la queue, vit que le Comte de Hohenlo envoyé devant avec l'autre moitié de la Cavalerie, divisée pareillement en six troupes, s'étoit avancé de sorte qu'il pouvoit charger l'Ennemi par le flanc, comme il lui avoit été commandé, il fit aller Monsieur Vere, avec lequel donna aussi ledit Gouverneur Sidney & partie de ses troupes, pour donner sur la queue, & avec le reste demeura ferme, afin de les soutenir & rafraîchir s'ils étoient repoussés. Suivant cet ordre, en un même instant le Comte de Hohenlo, & avec lui le Comte de Solms, chargerent l'Ennemi par le flanc, les autres Seigneurs susdits donnerent sur la queue, avec telle résolution & furie, que nonobstant le devoir au contraire, l'ordonnance de l'Ennemi fut rompue, sa Cavalerie mise en fuite & les gens de pied & de cheval tous défaits, qui ne se sont pû sauver de vitesse. Là vit-on que les piques ne sont bastantes pour soutenir la furie des pistoles grandes, que l'on appelle carabines, que la Cavalerie de son Excellence portoit en cet exploit, aiant quitté leurs lances. Il en est demeuré plus de deux mille morts sur la place, avec ledit Comte de Varax, leur Général, & plus de quatre cens Soldats prisonniers, entre lesquels il y a plusieurs Commandeurs. En signe d'une notable victoire & grande défaite, son Excellence en a rapporté trente-sept drapeaux de gens de pied & une cornette de gens de cheval. En cet exploit se sont fort valeureusement portés au service des Païs & grand contentement de son Excellence, lesdits Seigneurs Comtes de Hohenlo, Solms, Sidney & Vere, comme aussi en général tous les Commandeurs, Ritmaîtres, Capitaines, Officiers & Soldats y ont bien fait leur devoir, y aiant fait démonstration de leur bonne volonté & résolution, au service des Païs & de son Excellence. Mais sur-tout s'est manifesté en ceci, que Dieu a exaucé les prieres de son Peuple, rompu les desseins des Ennemis, & favorisé l'entreprise de son Excellence, confirmant les courages & les bras de son Excellence & de ses gens, à la louange de son saint Nom, protection des quartiers & Villes menacées par l'Ennemi, avec les Manans & Habitans, & à la confusion des superbes, ambitieuses & tyranniques entreprises

des ennemis de sa vérité, dont lui soit donné louange & gloire à jamais. Après cette belle victoire, obtenue avec peu de perte de ses gens, son Excellence vint coucher à Tournhout, où elle avoit laissé son artillerie avec partie de ses gens. Et après que le Château eut enduré trois volées de canon, la Garnison Ennemie le rendit par composition, & s'en départit vie & hardes sauvées. De-là tous les gens de guerre se sont retirés chacun en sa Garnison; & son Excellence s'en retourna à la Haye, le huitieme jour après qu'il en étoit parti.

CETTE baltonnade rabaiſſa pour quelque temps les eſpérances que le Cardinal avoit bâties ſur les précédentes conquêtes, & mettoit en route ſes deſſeins, ſans l'heur qui lui ſurvint quelques ſemaines après en un autre de ſes Lieutenans; c'eſt à ſavoir Hernantello Portocarero, Gouverneur de Dourlans, lequel contrepeſa le malheur de Balançon, tué à Tournhout, en ſe ſaiſſiſſant de la capitale Ville de Picardie en plein jour & ſans perte d'hommes, comme dit a été ci-deſſus, page 487 & ſuiv., &c. Tel ſuccès fit reſſeſſeur aucunement les eſpérances Eſpagnoles; mais elles ſenerent bientôt après, Amiens aiant été bridé de ſi près, le Cardinal, avec tout ſon ſecours chaffé, Hernantello tué & la priſe lâchée, que tout cela ſembloit un ſonge de quelques mois. Tandis que le Cardinal ſe tournoit de tous les côtés, & inutilement vers la Picardie, le Comte Maurice exploita du côté de Berg ſur le Rhin, de laquelle il chaffa par force la Garniſon, prit Meurs, Alpen, le Fort de Camil, Grolle, Linghen, Bredwort & autres Places, chauffant de toutes parts les éperons à ſes Ennemis, ſuivi d'une Armée de dix mille piétons, dix-huit cens chevaux, trois mille pionniers & ſoixante pieces de canon, ès mois de Septembre & Octobre. L'hiver ſe paſſa ſans exploits notables, le Roi d'Eſpagne s'étant déchargé des affaires ſur le Cardinal ſon gendre futur, & cependant la négociation de Paix fut tellement pourſuivie entre les deux Rois, que la conſeſſion ci-deſſus mentionnée, s'en enſuivit l'an 1598 au commencement de Mai; ce qui mit les Etats en nouvelles penſées, prévoiant que de-là en avant ils auroient à porter le faix de la guerre, à quoi ils s'appréterent courageuſement, réſolus de s'expoſer à toute difficulté plutôt que de recevoir le joug inſupportable des Eſpagnoles. Quant à ce qui eſt advenu depuis la fin de la Ligue en France, notre intention n'étant d'y toucher, ſuffira pour

1598.

DEFAITE DE
L'ARME'E ES-
PAGNOLE.

clôture, découvrir en ce dernier traité le nouvel échantillon des ruses & efforts de l'esprit de mensonge & de meurtre, afin que le Lecteur puisse tant mieux juger ce qu'on peut attendre en ce siècle prochain, si la main de Dieu tout-Puissant, tout sage & infiniment miséricordieux, ne s'y oppose, besognant comme par le passé, ce que nous espérons aussi qu'il fera.

C O N S P I R A T I O N

Faite par les Peres Jésuites de Douay, pour assassiner Maurice, Prince d'Orange, Comte de Nassau.

La déposition de Pierre Panne, d'Ypre en Flandre, & la sentence donnée contre lui par les Echevins de la Ville de Leide en Hollande, à raison de l'assassinat & meurtre par lui projeté à l'encontre de Monseigneur le Prince Maurice de Nassau, par l'induction & persuasion du Général & Peres de la Sede des Jésuites en la Ville de Douay, sur la copie imprimée audit Leide le 22 Juin 1598 (1).

COMME Pierre Panne (natif de la Ville d'Ypre en Flandre, Tonnelier de son métier, & aiant été Couratier & Marchand) de présent prisonnier en la Ville de Leide en Hollande par l'Escouette de ladite Ville, auroit confessé & déposé étant hors de la gêne & délié, que depuis quelques années, faisant la provision & livraison de beurre pour le College des Jésuites en la Ville de Douay, vint un des serviteurs desdits Jésuites, sien Cousin, nommé Melchior Vandewalle, environ quinze jours devant Carême-prenant, pour le trouver en sa maison en ladite Ville d'Ypre, & l'avertir de faire ladite provision de beurre pour ledit College, & ne l'aiant trouvé, l'attendit deux ou trois jours, & cependant eut quelques propos familiers avec Marie Boyets, femme du Déposant (fort dévotieuse auxdits Jésuites) tendant à faire mourir Monseigneur le Prince Maurice, Comte de Nassau, comme il entendit à son retour; tant de ladite femme que dudit Melchior Vandewalle, lequel lui en parla lors pour la première fois, prenant occasion de

(1) M. de Thou rapporte les mêmes faits dans son Histoire, Liv. CXXI, ann. 1598.
l'exhorter

1598.

CONSPIRAT.
CONTRE LE
PRINCE D'ORANGE.

l'exhorter d'entreprendre ce fait, sur ce que ledit Déposant se plaignoit à lui d'être venu à telle décadence de biens, qu'il lui étoit impossible de paier ses dettes, & lui disant qu'il trouveroit moïen de redresser ses affaires, s'il vouloit aller en Hollande & se mettre en devoir de faire mourir ledit Seigneur Prince. Et ce propos aiant mis ledit Déposant en perplexité, touchant une telle résolution, il y fut encouragé & incité par sa femme, qui lui dit qu'il ne devoit faire aucune difficulté de mettre à mort un tel dévoieur d'ames, ajoutant que si elle étoit un homme, elle auroit bien le courage de s'y résoudre. Et comme ledit Déposant demeuroit en suspens de ce qu'il devoit faire, ledit Vandewalle le pria d'aller à Douay pour en parler avec les Peres, entendant par ce mot les Principaux desdits Jésuites de Douay. Peu après, étant ledit Vandewalle retourné audit Douay, ledit Déposant l'y suivit, pour conter là, avec diverses personnes, & entr'autres avec lesdits Jésuites. Le Mercredi, jour des Cendres, dernier passé, ledit Déposant s'achemina vers Ypre, Lilles, Tournay, & de-là à Mons en Hainaut, où il s'arrêta quelques jours, & depuis étant de-là revenu à Tournay & Lilles, & derechef vers Mons, il y fut pour la deuxième fois arrêté prisonnier pour ses dettes. Étant délivré, retourna finalement par Valenciennes audit Douay, auquel lieu il fut toute la semaine des Rogations, pendant lequel temps il alla trois ou quatre fois au College desdits Jésuites, parler au Provincial & Recteur, but & mangea avec eux & compta de la provision de beurre par lui faite; par lequel compte se trouva ledit Déposant créancier de cinquante-deux à cinquante-trois livres de gros; laquelle somme il assigna à un Nicolas de Lallain, Marchand de Chanvre. Et étant en propos avec ledit Provincial & Recteur, icelui se mit à parler audit Déposant de l'assassinat à lui proposé par le susdit Melchior Vandewalle en sa maison; à savoir, de faire mourir ledit Seigneur Prince, ajoutant que ledit Déposant étant Tonnelier de son métier, il pourroit facilement aller en Hollande, & travailler là cinq ou six mois faisant sondit métier, fut-ce en la Ville de Delft, de Leyde ou de la Haye, & que cependant il pourroit aviser aux moïens les plus propres pour exécuter son entreprise, soit avec un couteau bien aîlé, une pistole, ou autre outil qu'il pourroit acheter & cacher en sa pochette, en attendant l'occasion la plus propre, fut-ce à la Cour dudit Prince, ou ès rues ou autres endroits qu'il jugeroit plus convenables pour effectuer ledit assas-

1593.

CONSPIRAT.
CONTRE LE
PRINCE D'ORANGE.

linat. Et afin de rendre ledit Déposant plus assuré & lui donner courage d'entreprendre cela, ledit Provincial lui fit une exhortation & sermon d'une demi-heure, avec ample déclaration que ce seroit une œuvre pieuse & méritoire, voire un grand sacrifice devant Dieu & méritant Paradis, de mettre à mort un tel homme, dévoieure de tant de milliers d'ames. Ce qu'ayant effectué, aviserait du moien de se sauver le mieux qu'il pourroit; & où il adviendrait qu'il fût pris & y perdît la vie, qu'il s'assurât d'aller incontinent en la vie éternelle, & qu'aussi-tôt il seroit enlevé corps & ame là-haut au Ciel. Avec telles & semblables paroles & raisons, induisirent ledit Déposant, en partie aussi le désespoir de se voir tant endetté sans aucun moien d'en sortir. Tellement que postposant tout pensément de péril qui lui pût advenir & à sa femme & enfans, aussi aveuglé du profit à lui promis par lesdits Peres Jésuites, finalement se résolut d'entreprendre ledit assassinat, suivant la proposition à lui faite par lesdits Provincial & Recteur, avec promesse qu'ayant achevé son entreprise, il toucheroit la somme de deux cens livres de gros, payable à cinquante livres de gros par an, par les mains du Trésorier de la Ville d'Ypre, étant prise ladite somme sur une rente annuelle de cent livres de gros que lesdits Peres Jésuites tiroient de ladite Ville pour leurs salaires & pension de la Jeunesse dudit lieu, qu'ils avoient en leur séminaire, apprenant la Langue Latine; & que pour seconde récompense lui seroit donné l'Office de Messager de ladite Ville d'Ypre, estimé à la somme de cent livres de gros par an. Et combien que ledit Office ne dépendît point de la donation desdits Peres Jésuites, toutesfois que ledit Déposant s'en devoit tenir bien assuré, sachant qu'il ne coûteroit auxdits Peres qu'un petit mot de Lettre adressante au Magistrat dudit Ypre, & qu'il n'y auroit personne qui s'y oseroit opposer; & pour troisieme récompense, que son fils Jean Panne seroit avancé & pourvu d'une chanoinerie de la Ville de Tournay. Lesquelles promesses le déposant ayant acceptées, le jour ensui vant au matin se seroit confessé audit Provincial, & ayant reçu l'absolution & Sacrement, icelui disant la Messe, & étant reconfirmé par ledit Provincial, lui auroit promis de faire son mieux, pour venir à chef de sadite entreprise. Sur laquelle promesse ledit Provincial lui dit: allez en paix, car vous allez comme un Ange à la garde de Dieu; & que ledit Déposant, pour pourvoir à son voiage, aux fins que dessus, auroit reçu

1598.

CONSPIRAT.
CONTRE LE
PRINCE D'ORANGE.

desdits Jésuites une Lettre de change de douze livres de gros, monnoie de Flandre, sur un François Tibaut, Marchand, demeurant en la Ville d'Anvers, au Marché aux cloies, près du Couvent des Jacobins, & que ledit Déposant se seroit puis après acheminé de Douay vers l'Abbaïe de Flenges, de-là à Orchies & Tournay; & de-là à Audenarde (1), Termonde & Basserode, & enfin par bateau à Anvers, là où, aiant reçu lesdites douze livres de gros, il en auroit envoïé à sa femme les onze livres, avec un sien manteau & haut-de-chausses, par un nommé Diric Bule, demeurant au Marché du bled de Zelande, & ce pour pouvoir entretenir & soulager sadite femme & ses enfans, & les revêtir desdits accoustremens; auroit aussi écrit une Lettre à sadite femme, par laquelle, entr'autres choses, il lui mandoit qu'il s'en allât en Hollande, pour l'affaire à elle connue, & dont il avoit eu divers propos avec elle lui enjoignant de bien prier Dieu pour lui. Que ledit Déposant avec telle intention se seroit mis sans aucun passeport dans un Navire, & avec icelui arrivé en Zelande, & de-là venu en cette Ville de Leide le Samedi vingt-troisième jour de Mai dernier. Auquel lieu se feroient rencontrés deux Jésuites, habillés en Lansquenets, lesquels sans cesse l'exhortoient à faire son coup & lui donnoient courage; mais comme il alloit par la Ville, & se trouvoit avec les uns & les autres, & s'enquerroit quel homme c'étoit que le Prince Maurice, de quelle corporance, quelle barbe il portoit, lui fut demandé pourquoi il s'informoit de ces choses; à quoi fit reponse, que c'étoit afin de le connoître, & qu'il avoit tant oui parler de ses faits héroïques, néanmoins il n'avoit jamais eu cet heur de le voir. Enfin voiant sa façon de faire, on eut une telle défiance de lui, qu'on conjectura qu'il y avoit quelque chose en son fait; dequoi l'Escoutette de la Ville (qui est comme vous diriez ici le Prevôt des Maréchaux) étant averti, l'appréhenda aussi-tot & le trouvant saisi d'un couteau à quatre tranchans (de l'invention Jésuitique) ensemble quelques papiers, faisant mention de sa misérable entreprise, le constitua prisonnier, & sans grande contrainte lui fit confesser tout le fait & quelle étoit son intention; mais les deux Jésuites ne se trouverent point. Sur laquelle confession ledit Déposant aiant été interrogé par diverses fois, l'espace de dix ou douze jours, & aiant persisté, sans aucunement varier, en ladite déposition tant sur la gêne, qu'en étant délivré, & aiant maintenu que

(1) C'est Oudenarde.

1598.

CONSPIRAT.
CONTRE LE
PRINCE D'ORANGE.

la confession par lui faite étoit véritable & qu'il entendoit de vivre & mourir en icelle : aiant même toujours , avec grand regret , fort humblement à genoux & à mains jointes , en pleurant , demandé pardon & grace & prié qu'on lui fit miséricorde , d'autant qu'il avoit été induit à cette entreprise par sa simplicité , offrant que si on lui sauvoit la vie , il feroit quelque signalé service au Païs , & ne cesseroit tant qu'il leur eût livré entre mains quelque Jésuite. Comme telles menées soient de grande & dangereuse conséquence , par lesquelles on a tâché de meurtrir le très illustre & très haut Prince & Seigneur Maurice , naturel Prince d'Orange & Comte de Nassau , &c. , Gouverneur & Capitaine général des Provinces-Unies des Païs-Bas , privant lefdits Païs de leur Chef & Capitaine ; & aiant égard aux services signalés faits de la grace de Dieu par sadite Excellence , pour la tuition & défense , & pour la protection & manutention de la liberté , & privilege des Païs , comme il fait encore à présent ; & qu'on ne doit souffrir tels attentats , tendant à trouble & ruine , avec péril du Païs & de l'Etat , même en un Païs de Justice , auquel tels assassinats , méchans & détestables & telles délibérations meurtrieres doivent être punies par justice , si rigoureuse qu'elle serve d'exemple aux autres , afin que dorénavant personne ne se laisse induire par cette sanguinaire & meurtriere Secte des Jésuites ; laquelle , comme il est notoire à tout le monde) ne pratique autre chose que par trahisons & autres diaboliques inventions , accabler les Rois , Princes & Seigneurs que Dieu a commandé d'honorer :

Nous, Echevins de cette Ville de Leide , aiant vu & bien considéré la Requête criminelle & conclusions proposées par l'Escoutte de cette Ville , à l'encontre dudit Pierre Panne , prisonnier à cause dudit attentat ; aiant oui & bien entendu la déposition dudit prisonnier , ensemble vu les informations faites en ce cas , & le couteau , pieces & papiers trouvés sur ledit Déposant ; & sur ce aiant eu l'avis de Messieurs les Commis , Conseillers des Etats de Hollande & Frise Occidentale ; après avoir eu l'avis du grand Conseil Provincial , requis par les Commis-Conseillers desdits Etats , le tout bien considéré & murement délibéré , faisant droit pour & au nom de la Supériorité de Hollande , Zelande & Frise Occidentale , avons condamné & condamnons , pour les causes susmentionnées , ledit prisonnier à être mené en la Place publique , appelée Sgravensteen , là où on a accoutumé de faire justice & châtier les délinquans ,

& là par l'Officier de la Haute-Justice , être décapité & la tête mise sur le boulevard devant la porte blanche , puis le corps en quatre quartiers aux quatre portes de la Ville , les entrailles enterrés & ses biens confisqués au profit de la Comté de Hollande.

1598.

CONSPIRAT.
CONTRE LE
PRINCE D'ORANGE.

Ainsi fait & jugé par MM. SIMON FRANSI VANDE MERVEN, IAN ISENHOUTSS VANDER NESSE, FRANC CORNELISSE VAN TOKENVLIET, IASPAR VAD BATCHEM, HENRI OGBERTSS VANDER HAL, WILLEM CORNELISS TIBAUT, CLAES CORNELISSE VAN NOORDE & IAN VAN BAESDORP le jeune , Echevins de ladite Ville , le 22 Juin 1598.

Ladite Sentence aiant été lue en la Vierschare audit Pierre Panne prisonnier , icelui s'agenouilla aussi-tôt devant lefdits sieurs Echevins , les remerciant humblement de la grace à lui faite. Puis fut ladite Sentence tôt après exécutée , en présence defdits sieurs Escoutette & Echevins , de toute la Commune , & de moi IAN VAN HOUR , Greffier (1).

(1) François Coster , Jésuite , fit paroître le mois suivant un Ecrit en Allemand , pour justifier sa Compagnie au sujet de ce complot. Il soutenoit que c'étoit une calomnie des Calvinistes ; qu'on avoit employé la ruse & l'artifice , pour engager Panne à faire une fausse déclaration ; qu'il en étoit de cet attentat comme de celui qu'on leur imputoit à l'égard du Roi de France & de la Reine d'Angleterre , qu'ils avoient , disoit-on , voulu faire assassiner. Cette Apologie fut traduite en Latin par Gilles Schondonek,

Prêtre de la même Société , sous ce titre : *Sica Tragica Comisi Mauritio à Jésuitis , ut aiunt Calvinista , Leida intentata* : c'est-à-dire , *Le poignard tragique levé à Leide sur la personne du Comte Maurice par les Jésuites , comme les Calvinistes le publient*. François Coster étoit de Malines. Voyez Ribadeneira , in *Catalogo scriptorum Societatis Jesu* , édition de 1613 , page 63 & suiv. ; c'étoit un habile Ecrivain. Schondonek étoit de Bruges. Voyez le même , page 8 , le *Sica tragica* y est cité.

F I N.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES EN CE VOLUME.

D ÉCLARATION du Roi, sur la fin de la Treve.	Page 1
Manifeste de M. de Vitry à la Noblesse de France.	14
Déclaration de la Ville de Meaux, à Messieurs les Prévôts des Marchands, Echevins & Bourgeois de Paris.	19
Remontrance aux François.	25
Discours par lequel il est montré qu'il n'est pas loisible au Sujet de médire de son Roi, & encore moins prendre les armes contre Sa Majesté, ou attenter à icelle, pour quelque occasion ou prétexte que ce soit ; par M. Claude de Morenne, Curé de Saint Médéric, à Paris.	31
Extrait du Sermon de Messire Simon Vigor, Archevêque de Narbonne, qu'il a fait sur le quatorzième Dimanche après la Trinité.	42
Arrêt de la Cour du Parlement de Paris, sur les déportemens du Duc de Mayenne, Lieutenant, &c.	52
Lettres de M. D. V. à M. le Duc de Mayenne.	54
Edit du Roi sur la Réduction de la Ville d'Orléans en son obéissance.	58
Edit & Déclaration du Roi, sur la Réduction de la Ville de Paris sous son obéissance.	71
Lettres Patentes du Roi, pour le rétablissement de la Cour de Parlement de Paris.	82
Arrêt de la Cour de Parlement de Paris, du trentième jour de Mars 1594, sur ce qui s'est passé durant les présens troubles : contenant la revocation de ce qui a été fait au préjudice de l'autorité du Roi & des Loix du Roïaume.	85
Acte public & instrument de l'obéissance rendue, jurée & signée au Roi très Chrétien Henri IV ; par MM. les Recteur, Docteurs & Suppôts de l'Université de Paris : avec la forme & conclusion du serment	88
Avertissement à la Noblesse & Villes de Bourgogne, tenant le Parti de la feinte Union.	95
Edit & Déclaration du Roi, sur la Réduction de la Ville de Lyon sous son obéissance,	107

T A B L E

671

Les Feux de Joye de Lyon , Orléans , Bourges & autres Villes qui se sont remises en l'obéissance du Roi ; qui est une exhortation desdites Villes à ceux de Paris & autres qu'on veut assujettir à l'Espagnol.

Page 117

Copie des Lettres du Roi , sur la défaite des Espagnols , près la Ville de Laon en Picardie , le dix-huitieme jour de Juin 1594.

129

Extrait d'une Lettre écrite par un Gentilhomme François , à un sien Ami.

131

Plaidoyer de M. Antoine Arnauld , Avocat en Parlement , & ci-devant Conseiller & Procureur général de la défunte Reine-Mere des Rois , pour l'Université de Paris , Demanderesse ; contre les Jésuites , Défendeurs , des 12 & 13 Juillet 1594 ; avec la Lettre du Roi , sur l'assassinat attenté contre sa personne. Ensemble l'Arrêt de la Cour de Parlement contre Jean Chastel , Disciple Jésuite.

133

Résolution de l'Université , solennellement & légitimement assemblée , le 18 Avril 1594 , de demander , que les Jésuites soient du tout chassés.

184

Requête de l'Université , aux mêmes fins.

185

Plaidoyer de M. Louis Dollé , Avocat en la Cour de Parlement , pour les Curés de la Ville de Paris , Demandeurs ; contre les Jésuites , Défendeurs. Des 13 & 16 Juillet 1594.

187

Déclaration du Roi , sur le paiement des arrérages des Rentes constituées à prix d'argent & foncieres.

218

Avis & Abjuration d'un notable Gentilhomme de la Ligue ; contenant les causes pour lesquelles il a renoncé à ladite Ligue & s'en est présentement départi.

221

Procédure faite contre Jean Chastel , Ecolier étudiant au College des Jésuites , pour le parricide par lui attenté sur la personne du Roi très Chrétien Henri IV , Roi de France & de Navarre ; & Arrêts donnés contre le Parricide & contre les Jésuites.

231

Lettre à très illustre Seigneur , Monseigneur du Harlay , Conseiller du Roi en son Conseil privé & d'Etat , Chevalier & Prince du Sénat de Paris & premier Juge du Roïaume.

250

Discours d'Etat sur la blessure du Roi.

251

Exil & Passeport des Jésuites.

256

Avertissement aux Catholiques sur l'Arrêt de la Cour du Parlement de Paris , en la cause de Jean Chastel , qualifié Ecolier étudiant au College des Jésuites.

261

Décret de la Seigneurie de Venise contre les Jésuites ; avec la

<i>Traduction de la Lettre d'un Gentilhomme Italien à un François, sur ce qui s'est passé à Venise entre l'Université de Padoue & les Jésuites; l'Oraison du Seigneur César Cremonin, au nom de l'Université de Padoue.</i>	267
<i>Déclaration de la volonté du Roi, sur l'ouverture de la Guerre contre le Roi d'Espagne.</i>	278
<i>Discours de la Défaite de la Garnison de Soissons, que conduisoit le Baron de Conam & le sieur de Belfont, le Mercredi 15 de Février 1595, en la Plaine de Villers-Cotereft; par un Gentilhomme du Païs de Valois, écrivant à un sien Ami qui est à la suite de Sa Majesté.</i>	281
<i>Avis de la Défaite de onze Compagnies du Comte Charles au Duché de Luxembourg, par Monsieur le Maréchal de Bouillon.</i>	285
<i>Prise des Villes & Château de Beaune, par M. le Maréchal de Biron.</i>	287
<i>Discours d'Etat, où la nécessité & les moïens de faire la guerre en l'Espagne même sont richement exposés.</i>	306
<i>Réponse d'un Gentilhomme catholique aux Lettres d'un sien Ami, sur la Conversion de Maître Pierre Cayer, ci-devant Ministre de l'Eglise prétendue Réformée; écrite de Paris, le premier Décembre 1595.</i>	319
<i>Edit du Roi, sur les Articles accordés à M. le Duc de Mayenne, pour la Paix en ce Roïaume.</i>	347
<i>Harangue du Roi, faite aux Députés des Etats assemblés à Rouen, le quatrieme de Novembre 1596.</i>	364
<i>Lettres Patentes du Roi, pour le soulagement des Fideles de Metz.</i>	365
<i>L'Arche de Noé, Traité nécessaire en ce temps, tant pour consoler les pauvres Fideles, de long-temps agités de diverses tempêtes, que pour les résoudre des marques de la vraie Eglise; adressée & dédiée aux Eglises Réformées de la France, par Daniel Toussaint, Professeur en Théologie en l'Université de Heidelberg.</i>	368
<i>Plaintes des Eglises Réformées de France, sur les violences & injustices qui leur sont faites en plusieurs endroits du Roïaume & pour lesquelles elles se sont, en toute humilité, à diverses fois adressées à Sa Majesté.</i>	428
<i>Discours de la Prise d'Amiens par les Espagnols, le 11 de Mars 1597.</i>	487
<i>Sommaire Récit des progrès de l'Armée du Roi en Savoie, & de la prise des Places, & Victoires obtenues en icelles.</i>	489
<i>Discours</i>	

T A B L E

673

Discours de la Défaite du sieur de Saint Laurens , Lieutenant du Duc de Mercœur , par M. le Maréchal de Brissac , Lieutenant général pour le Roi en Bretagne. 496

Discours véritable de la Défaite des Bourguignons à Ville-Franche , Ville frontiere de la Province de Champagne , sur la riviere de Meuse , la nuit du Dimanche au Lundi quatrieme jour d'Août 1597. 498

Arrêt de la Cour de Parlement , portant défenses à toutes personnes de recevoir aucuns Jésuites , pour tenir Ecoles publiques ou privées , ou autrement , sous prétexte d'abjuration par eux faite de leur profession. 501

Lettre de Hernantello Portocarrero , Espagnol , commandant dedans Amiens , écrite au Cardinal d'Autriche , le 23 Juillet 1597. 503

Seconde Lettre du même au même , écrite le quatorzieme jour d'Août 1597. 505

Lettres du Camp , le 28 d'Août 1597. 508

Lettre du Roi , à Madame sa Sœur. 509

Discours véritable de la route & défaite des Maréchaux de Camp de l'Armée du Cardinal d'Autriche , advenue le 29 d'Août 1597. 510

Discours de la Défaite des Troupes du Sieur de Saint-Laurens , commandant à Dinan pour le Duc de Mercœur. 513

Lettre d'Avis sur ce qui s'est passé à l'abord & retraite de l'Armée Ennemie , près Amiens. 515

Avis très certain de tout ce qui s'est passé en la sortie de l'Espagnol de la Ville d'Amiens , le 25 Septembre 1597. 517

Feux de joie des François , sur la mémorable reprise de la Ville d'Amiens par le Roi. 519

Lettre du Roi à Monsieur de la Guiche , Chevalier des deux Ordres de Sa Majesté , Conseiller en son Conseil d'Etat , Capitaine de cent hommes d'armes de ses Ordonnances , Gouverneur & Lieutenant général pour Sa Majesté en la Ville de Lyon , Pais de Lyonnois , Forêts & Beaujolois. 521

Discours sur la Reddition de la Ville d'Amiens ; contenant les utilités , biens & commodités qui en reviennent à la France. 522

Discours sur la Réduction d'Amiens. 529

Arrêt de la Cour de Parlement , de Reglement sur les évocations en la Chambre de l'Edit. 540

Arrêt de la Chambre des Vacations de la Cour de Parlement , contre les Receleurs des Rebelles & Adhérans à la faction d'Es-

- pagne & du Duc de Mercœur.* 543
- Articles pour la suspension d'armes , accordés par Messieurs les Députés du Roi , avec ceux du Duc de Mercœur.* 544
- Plaidoir , sur lequel a été donné , contre les Jésuites , l'Arrêt du 16 Octobre 1597 , inséré à la fin d'icelui.* 550
- Stances au Roi , pour le convier de revenir à Paris.* 561
- Articles accordés par M. le Maréchal de Brissac , Lieutenant général pour le Roi en ses Païs & Armée de Bretagne , aux Capitaines & Soldats de la Garnison du Château de Dinan , pour la Reddition d'icelui au service du Roi.* 570
- Discours de la prise de Barraux , faite sur le Duc de Savoie , par M. Desdiguieres , Lieutenant général du Roi ès Armées du Dauphiné & Savoie , le jour de Pâque fleuri , le 15 de Mars 1598.* 572
- Edit du Roi , sur les Articles accordés à M. le Duc de Mercœur , pour sa Réduction & des Villes de Nantes & autres de la Bretagne , en l'obéissance de Sa Majesté.* 578
- Remontrance au Roi , contenant un bref Discours des miseres de la Province de Bretagne , de la cause d'icelles , & du remede que Sa Majeste y a apporté par le moien de la Paix.* 593
- Mandement du Roi , pour la Paix d'entre Sa Majesté , le Roi d'Espagne & le Duc de Savoie ; publié en la Ville de Paris le douzieme jour de Juin 1598.* 614
- Copie des Lettres du Roi , pour la publication de la Paix , écrites au Sieur de la Guiche , Chevalier des Ordres de Sa Majesté , Conseiller en son Conseil d'Etat , Capitaine de cent hommes d'armes de ses Ordonnances , Gouverneur & Lieutenant Général pour Sa Majesté au Païs de Lyonnois , Forêts & Beaujolois.* 616
- Discours sur la Paix.* 617
- Pompes & cérémonies faites à l'acte solemnel auquel le Roi jura publiquement la Paix , en la présence des Députés d'Espagne , décrites en une Lettre adressée à un Gentilhomme d'Auvergne , par un sien Ami étant à Paris.* 628
- Ordonnance du Roi , contenant défenses à toutes personnes de porter arquebuses , pistoles ni pistolets , ni autres bâtons à feu , généralement par-tout le Roïaume de France. Publiée en la Cour de Parlement à Paris , le treizieme jour d'Août 1598.* 634
- Arrêt de la Cour de Parlement , contre le Sieur de Tournon ; contenant aussi défenses à toutes personnes d'envoier Ecoliers aux Colleges des Jésuites , en quelques lieux & endroits qu'ils soient,*

T A B L E.

675

pour y être instruits ; du 18 Août 1598.

639

Brief Recueil des exploits de Guerre ès Païs-Bas , ès années 1594 , 1595 & suivantes , jusqu'à la Paix entre les Rois de France & d'Espagne en l'an 1598.

642

Réponse des Etats Généraux des Païs Bas Unis , aux Lettres de l'Archiduc Ernest d'Autriche , & Députés de son Altesse , sur l'ouverture & proposition de la Paix.

644

Discours véritable de la défaite de l'Armée du Roi d'Espagne , tenant la campagne en Brabant , & de la victoire obtenue par Monseigneur le Prince Maurice de Nassau , Capitaine général de l'Armée de Messieurs les Etats généraux des Provinces-Unies , le 24 Janvier 1597.

658

Conspiration faite par les Peres Jésuites de Douay , pour assassiner Maurice , Prince d'Orange , Comte de Nassau ; & la déposition de Pierre Panne , d'Ypre en Flandre , & la sentence donnée contre lui par les Echevins de la Ville de Leide en Hollande , à raison de l'assassinat & meurtre par lui projeté à l'encontre de Monseigneur le Prince Maurice de Nassau , par l'induction & persuasion du Général & Peres de la Secte des Jésuites en la Ville de Douay , sur la copie imprimée audit Leide le 22 Juin 1598.

664

Fin de la Table.

43-

W3M

AUG 15 1941

